
U d'/ of Ottawa
39003010636719



LES

ORATEURS SACRÉS

CONTEMPORAINS

LES

ORATEURS SACRÉS CONTEMPORAINS

CHOIX

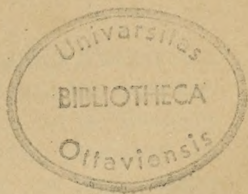
DE CONFÉRENCES, SERMONS, HOMÉLIES
PANÉGYRIQUES, INSTRUCTIONS
RETRAITES, DISCOURS DE CIRCONSTANCE, ETC.

PRONONCÉS

Par les plus remarquables Orateurs de notre époque
tant du Clergé régulier que du Clergé séculier

TOME SEPTIÈME





MARSEILLE
IMPRIMERIE & LIBRAIRIE SAINT-THOMAS D'AQUIN
J. MINGARDON, DIRECTEUR
11, PLACE SÉBASTOPOL, 11
1886



MARSEILLE

IMPRIMERIE SAINT-THOMAS D'AQUIN

J. MINGARDON, DIRECTEUR

LES

ORATEURS SACRÉS
CONTEMPORAINS

PANÉGYRIQUES

13 JANVIER — S. HILAIRE[1]

Et dabo vobis pastores juxta cor meum, et pascent vos scientia et doctrina.

Et je vous donnerai des pasteurs selon mon cœur, et ils vous nourriront de science et de doctrine. (Jerem., III, 15.)

MESSEIGNEURS[2],

Si c'est une gloire et un bonheur pour les peuples d'avoir des pasteurs selon le cœur de Dieu, des pasteurs qui les nourrissent de science et de doctrine, assurément l'Église de Poitiers peut revendiquer à juste titre ce double et si beau privilège. Je ne dirai rien du présent, Mes Frères, il est sous vos yeux; mais dans le passé, quel honneur, quelle bénédiction pour vous de compter parmi vos pontifes un évêque tel que S. Hilaire, si grand par la sainteté et par les œuvres, si grand, plus grand peut-être encore, par la science et par la doctrine! *Et dabo vobis pastores juxta cor meum, et pascent vos scientia et doctrina!*

Un savant et illustre évêque du XVIe siècle, dom Barthélemy des Martyrs[3], a dit quelque part, dans sa *Somme des Conciles*, que sous le règne de Constance les efforts de l'arianisme contre

1. Discours prononcé dans la cathédrale de Poitiers, le dimanche 16 Janvier 1876, pour la fête de S. Hilaire, par Monseigneur l'Archevêque de Bourges.

2. Monseigneur l'Évêque de Poitiers et Monseigneur l'Évêque d'Angoulême.

3. Archevêque de Braga en Portugal et primat d'Espagne. Il fut présent au concile de Trente, où il fut remarqué pour son érudition et la franchise de sa parole.

la définition de Nicée furent si puissants, qu'il parut, au témoignage de S. Jérôme, que « la foi catholique ne comptait plus que trois défenseurs au monde: le Pape Libère, Athanase d'Alexandrie, et Hilaire de Poitiers[1] ».

Encore que le texte allégué, au moins en la forme, ne se rencontre pas dans les Œuvres de S. Jérôme[2], toujours est-il certain qu'au IVe siècle, S. Hilaire fut un des plus intrépides défenseurs de la foi catholique, avec le S. Pape Libère, que Théodoret a si justement appelé le « triomphant athlète de la vérité[3] », et avec le grand Athanase d'Alexandrie, dont S. Grégoire de Nazianze a fait ce magnifique éloge : « Tant qu'il vécut parmi nous, il fut la vraie colonne de l'Église, et ses enseignements étaient regardés comme les lois de la foi orthodoxe[4] ! »

A ce point de vue, S. Hilaire est le digne émule de S. Athanase. On peut même dire qu'il a été l'Athanase de l'Occident, c'est-à-dire le défenseur infatigable de la vérité! Et, comme la vérité a, pour ceux qui la servent, des récompenses à sa façon, elle a marqué S. Hilaire d'un sceau privilégié, du sceau de la persécution et de la souffrance! En sorte qu'il nous apparaît tout ensemble, et comme le défenseur, et comme le martyr de la vérité!

Double caractère que je voudrais faire ressortir à vos yeux, qui se montre à chaque pas dans la vie de S. Hilaire, et qui, par les traits de ressemblance qu'il lui donne avec l'illustre patriarche d'Alexandrie, vous montrera, je l'espère, qu'en l'appelant l'Athanase de l'Occident, je n'ai fait que rendre hommage à la vérité.

Monseigneur, en retraçant le rôle si grand qu'a joué S. Hilaire au IVe siècle, en redisant ses luttes contre l'erreur et contre les puissants de ce monde, en parlant surtout de ses immortels écrits et de son incomparable doctrine, ma pensée, plus d'une fois, se reportera vers vous! Mais soyez sans inquiétude, je saurai poser des gardes à mes lèvres, et, laissez-moi l'ajouter, des barrières à mon cœur... Aussi bien, la gloire d'un évêque ne vient pas des éloges qu'on lui donne, mais des œuvres qu'il

1. Tantis conatibus insurrexit contra eam Constantius, magni Constantini filius, congregando multa et numerosa concilia tam in Oriente quam Occidente ad rescendendum dictam définitionem, ut in solis tribus episcopis (teste Hieronymo), assertio fidei catholicæ consistere videretur, scilicet in Liberio papa, Athanasio Alexandrino et Hilario Pictaviensi. (D. Barthelom. de Martyribus, *Summa concilior.*, p. 37. Edit. Marietti.)

2. Il est probable que dom Barthélemy des Martyrs fait allusion à ce que dit S. Jérôme dans son *Dialogue contre les Lucifériens*, n° 19. C'est ce qui nous a paru se rapprocher davantage du témoignage attribué au saint docteur.

3. Triumphans veritatis athleta. (Theod., *Hist. Eccles.*, l. II, c. XIV. — *Migne*, Patr. gr., t. LXXXII, 1,039.)

4. Quamdiu nobiscum versatus est, vera Ecclesiæ columna fuit; et ipsius dogmata fidei orthodoxæ leges habebantur. (Greg. Nazian., *Orat.*, XXI.)

fait ! Sous ce rapport, Monseigneur, si vous êtes justement fier de votre sainte Église de Poitiers, comme vous la nommez si bien, combien vos prêtres et votre peuple sont saintement fiers de leur Évêque ! Et nous, en entendant votre grande voix commenter magistralement les saintes Écritures, comme nous l'entendions ce matin ; en voyant tous ces sanctuaires vénérés que votre main épiscopale a relevés, pour en faire comme une couronne de gloire à S. Hilaire ; en considérant surtout l'édifice spirituel que vous avez construit par votre parole, par vos écrits, par votre doctrine, et auquel vous venez d'ajouter un complément suprême par la création d'une faculté de théologie, nous ne savons que redire avec le Prophète : Heureux les peuples qui ont des pasteurs selon le cœur de Dieu ! Heureux ceux qui sont nourris de science et de doctrine ! Être nourri de science et de doctrine, c'est le bonheur des peuples : mais les nourrir ainsi, c'est la gloire des pasteurs : *Et dabo vobis pastores juxta cor meum, et pascent vos scientia et doctrina !*

Et maintenant, Mes Frères, saluons tous ensemble Marie, la Mère du Verbe incarné et la Reine des docteurs. *Ave, Maria.*

I. — L'Église poursuit son pèlerinage à travers le monde, entre les persécutions des hommes et les consolations de Dieu [1] !

Cette parole de S. Augustin, vraie dans tous les temps, se vérifie surtout au IVe siècle.

Quel siècle brillant entre tous ! quel magnifique épanouissement de la foi chrétienne ! La période des persécutions sanglantes est fermée ; du fond de ces mystérieuses tranchées qu'on nomme les catacombes, le christianisme vainqueur s'est élancé au Capitole ; il s'est assis avec Constantin sur le trône des Césars, et la vieille Rome, la capitale du monde antique, s'est courbée, étonnée et soumise, devant les autels du divin Crucifié... Il semble que l'Église n'a plus qu'à jouir de son triomphe et que pour elle va s'ouvrir une ère éternelle de tranquillité et de calme !..... Erreur profonde que les faits viennent bientôt démentir ! A peine quelques années de paix se sont-elles écoulées, qu'elle se trouve aux prises avec une nouvelle et plus redoutable épreuve. A la persécution du sang succède la persécution de l'erreur. La première n'avait atteint que les corps, pour ainsi dire, la seconde va atteindre les âmes ! Avec un acharnement implacable, l'erreur s'attaque à tout ce qu'il y a de plus sacré, de fondamental, de plus substantiel dans le christianisme, à la divinité même de Notre-Seigneur Jésus-Christ... Par des formules aussi perfides que subtiles, elle

1. Inter persecutiones mundi et consolationes Dei, peregrinando procurrit Ecclesia. (S. Aug., *Cité de Dieu*, t. XXVIII, c. LI, 2.)

s'impose aux masses, elle séduit les faibles, elle entraîne même les forts; des chutes lamentables viennent apprendre au monde consterné sa puissance et son succès! Jamais, peut-être, la sainte Église ne courut un si terrible danger. Un instant, on put croire que tout était perdu, et S. Jérôme, racontant ces scènes de désolation, fut en droit de s'écrier: « Alors fut aboli le nom de substance; alors fut acclamée la condamnation de la foi de Nicée. L'univers entier gémit et il s'étonna de se trouver arien[1]! »

Mais, comme Dieu veille toujours sur son Église et que, alors même qu'il semble la livrer aux persécutions, il lui ménage des consolations égales ou plutôt supérieures à l'épreuve, il lui donna pour la soutenir, dans ces formidables assauts, des hommes comme jamais peut-être il ne s'en est rencontré, en pareil nombre, à une même époque. Quels pontifes que les papes S. Sylvestre, S. Jules Ier et S. Damase! Quels docteurs que les Athanase d'Alexandrie, les Cyrille de Jérusalem, les Eusèbe de Verceil, les Ambroise, les Jérôme, les Augustin, les S. Jean Chrysostome et tant d'autres! En ces temps tourmentés et difficiles, ils furent le soutien, la consolation, l'honneur de l'Église; et ils ont attaché au front du IVe siècle une si incomparable auréole de génie et de doctrine, de majesté et de gloire, que, dans le cours des âges, cette splendeur n'a jamais été dépassée!

Parmi ces défenseurs de la foi, S. Hilaire de Poitiers figure au premier rang. Avec S. Athanase et à son exemple, il lutta toute sa vie pour la vérité: il en fut tout ensemble le défenseur et le martyr!... non pas, sans doute, en ce sens, qu'il ait versé son sang: mais, s'il ne fut pas martyr par le sang, il fut martyr par le cœur. Le mot martyr ne veut pas dire seulement celui qui verse son sang, mais encore celui qui est témoin, qui est victime de la vérité. Témoin et victime de la vérité, il a toujours payé, par la persécution et la souffrance, les services qu'il a rendus à la cause catholique!... Étrange salaire qui n'est guère compris de ce monde, mais qui est beau, qui est grand, qui est immense aux yeux de la foi et des saints: car il laisse intacts pour le Ciel, et dans toute leur plénitude, le mérite et la récompense!

Je passe sur les premières années de S. Hilaire, sur sa conversion et son baptême; je passe également sur les saintes austérités de sa vie et les pieuses ardeurs de son zèle, qui faisaient déjà présager dans le laïque le pasteur selon le cœur

1. Tunc *Usiæ* nomen abolitum est; tunc Nicœnæ fidei damnatio conclamata est. Ingemuit totus orbis et arianum se esse miratus est. (S. Hieronym., *Dialog. contra Luciferian.*, XIX. — *Migne*, t. XXIII, 181.)

de Dieu. Je laisse même de côté son élection à l'épiscopat, ses premières œuvres pastorales, ses beaux commentaires sur la sainte Écriture... Il me tarde d'arriver au moment où il descend dans l'arène.

A cette époque, c'est-à-dire vers l'an 353, l'arianisme avait déjà semé bien des ruines en Orient!... Les évêques fidèles étaient dispersés, les grands sièges, envahis par l'hérésie et le schisme, et S. Athanase lui-même, exilé déjà trois fois, n'avait échappé que par miracle à la fureur de ses ennemis. Toutefois, l'erreur n'avait pas encore pénétré dans les Gaules; l'Église de Poitiers, en particulier, semblait n'avoir rien à redouter. S. Hilaire pouvait donc, à la rigueur, rester tranquille:... c'est la réflexion que fait un de ses historiens. Il ne pouvait ignorer le péril auquel il s'exposait: il vit le danger, il n'hésita pas un instant. Il savait ce que c'est qu'un évêque.

Pour lui, en effet, l'évêque n'est pas seulement « le prince parfait de l'Église, qui doit posséder dans toute leur perfection les plus grandes vertus[1] »: c'est encore et surtout le docteur! Sans doute, il veut que « sa vie soit ornée par la doctrine et la doctrine par sa vie[2]; car, » ajoute-t-il, « saint, il n'est utile qu'à lui-même, s'il n'est pas savant; et savant, il manque d'autorité, s'il n'est pas saint[3]; » mais il veut surtout qu'il soit le prédicateur de la vérité; il veut, avec S. Paul, « qu'il soit puissant pour exhorter dans la sainte doctrine et pour réfuter ceux qui contredisent[4] ». « Son devoir, dit-il, c'est de combattre l'impiété insolente, l'insolence aux paroles vaines, les paroles vaines qui séduisent ... Il doit les combattre par la pureté de la doctrine, la vérité de la foi, la franchise du langage[5]. » Il faut, par suite, que sa doctrine vienne du ciel et non de la terre, « afin que la raison céleste, dont il est l'organe, dépasse les sentiments de la terre, autant qu'il y a de différence entre les choses de Dieu et celles des hommes[6] ». Mais il veut surtout qu'il parle sans crainte, qu'il parle sans hésitation. « Il y a, » dit-il, « un temps de parler, quand le temps du

1. Perfectum Ecclesiæ principem, perfectis maximarum virtutum bonis instituit. (*De Trinit.*, lib. VIII, n° 1. — *Migne*, t. X, 236.)

2. Ut vita ejus ornetur docendo et doctrina vivendo. (*Ibid.*)

3. Cum et innocens sibi tantum proficiat, nisi doctus sit, et doctus sine doctrinæ sit auctoritate, nisi innocens sit. (*Ibid.*)

4. Ut potens sit exhortari in doctrina sana et eos qui contradicunt arguere. (Tit, I, 9.)

5. Contradicendum itaque est et impietati insolenti, et insolentiæ vaniloquæ, et vaniloquio seducenti; et contradicendum per doctrinæ sanitatem, per fidei veritatem, per verborum sinceritatem. (*De Trinit.*, l. VIII, n° 1. — *Migne*, t. X, 237.)

6. Contundendæ sunt ergo insolentes adversum Deum disputationes... nec carnalibus armis, sed spiritualibus, nec terrena doctrina, sed cœlesti sapientia : ut quanta rerum divinarum humanarumque discretio est, tanta ultra terrena studia ratio cœlestis excedat. (*De Trinit.*, lib. XII, n° 30. — *Migne*, t. X, 465.)

silence est passé;... c'est aux pasteurs à crier, quand les mercenaires sont en fuite; et alors il ne faut pas craindre celui qui peut tuer le corps, mais qui ne peut rien sur l'âme... Il est aussi dangereux de se taire toujours, que de ne se taire jamais[1]! »

Ces maximes courageuses, si conformes à l'esprit de l'Évangile, S. Hilaire fut bientôt appelé à les mettre en pratique. Les conciles d'Arles et de Milan lui en donnèrent l'occasion.

A Arles, l'empereur Constance se trouvait présent. Avec cette autorité tyrannique qui ne doute de rien et qui voudrait asservir les âmes aussi bien que les corps, il ordonna, — remarquez bien l'expression : l'Histoire nous l'a conservée, — il ordonna de souscrire à l'hérésie arienne et à la condamnation de S. Athanase. Paulin de Trèves, qui osa résister, fut immédiatement exilé.

A Milan, le dénouement fut plus triste encore. Les évêques eurent à choisir entre l'exil ou la soumission absolue aux ordres de Constance. « Que ma volonté soit la régle! Obéissez ou allez en exil! » tel fut le langage de l'empereur; et, tandis que les évêques fidèles, à travers les flots pressés de la multitude, étaient conduits en exil, un des légats du Saint-Siège, le diacre Hilaire, était dépouillé ignominieusement de ses vêtements et battu de verges, sous les yeux des hérétiques Ursace et Valens; et il bénissait Dieu au milieu de son supplice! ce qui arrache à S. Athanase cette exclamation indignée : Être flagellé, c'est le propre des chrétiens; mais flageller des chrétiens, c'est l'office des Caïphe et des Pilate[2].

Il n'est pas probable que S. Hilaire ait pris part à ces deux réunions; mais sa foi était trop vive, son zèle pour la sainte doctrine trop ardent, pour qu'il pût rester spectateur impassible de pareilles indignités. Avec une vaillance admirable, il se jeta au fort de la mêlée, et, du premier coup, il se plaça à la tête des défenseurs de la foi.

D'abord, dans un écrit célèbre, sa première lettre à l'empereur Constance, il prit hautement la défense des évêques.

Le ton calme et mesuré qui règne dans cette première requête apologétique ne l'empêche pas de réclamer avec force le rappel des évêques exilés, notamment de S. Athanase et de S. Eusèbe de Verceil; et, en même temps qu'il demande pour tous les catholiques la liberté d'entendre paisiblement la parole de Dieu,

1. Tempus est loquendi, quia jam præterit tempus tacendi;... clament pastores, quia mercenarii fugerunt;... non timeamus eum qui potest corpus occidere, animam autem non potest... Non minus periculi est tacuisse semper, quam nunquam. *Cont. Constantium*, I. — *Migne*, t. X, 237.)

2. Verberari enim, proprium christianorum est; flagellare autem christianos, Pilati et Caiphæ officia sunt. (V. Baron, ann. 335, n° 17.)

il dénonce à l'empereur et au monde les violences intolérables des ariens.

Ensuite, joignant les actes aux paroles, de concert avec les évêques des Gaules, il se sépare avec éclat de la communion de Saturnin d'Arles, d'Ursace, de Valens et des autres ariens.

Enfin, sans craindre ni le nombre, ni l'audace, ni la puissance de ses ennemis, il se rend au concile de Béziers où ils se sont assemblés ; et là, avec une intrépidité aussi courageuse qu'inflexible, il attaque ouvertement les doctrines impies de l'arianisme, et il s'offre, séance tenante, à en démontrer la fausseté.

Le vaillant lutteur sentait sa force autant que ses adversaires sentaient leur faiblesse. Ils n'osèrent accepter le défi. Pour réponse, ils sollicitèrent et obtinrent de l'empereur un ordre d'exil !... La vérité est gênante pour tous ceux qui la méconnaissent ; elle a des éclats importuns qui accusent et des splendeurs incommodes qui irritent ! On trouve plus simple de s'en débarrasser :... on lui ferme la bouche, on la supprime !... C'est l'histoire de tous les temps !

Seulement, on crut avoir étouffé la voix de S. Hilaire, en l'envoyant en exil..... On ne fit que donner à sa parole un nouveau et plus vaste théâtre, ou plutôt, sans le savoir, ses ennemis servaient les desseins de la Providence !... Exilé, il allait porter au loin le flambeau de la pure doctrine ; témoin et victime de la vérité, il allait écrire ses livres immortels, qui l'ont placé au premier rang des docteurs de la sainte Église, et qui sont demeurés comme des monuments impérissables de son zèle, de sa foi et de son génie !

Il quitte donc sa chère ville de Poitiers, non sans douleur, mais heureux et fier de souffrir persécution pour la justice !

Et pendant qu'il gagne péniblement les solitudes de la Phrygie, Athanase, son émule, frappé, lui aussi, mais toujours invincible, reprend pour la quatrième fois le chemin de l'exil ! Singulières destinées de ces deux grands hommes qui devaient se rencontrer en tout, dans la lutte comme dans l'épreuve, sur le chemin du combat comme sur le chemin de l'exil, afin qu'il fût bien évident aux yeux de tous que l'un et l'autre méritaient également le titre de défenseur et de martyr de la vérité !

Chassé des Gaules, Hilaire changea de lieu, mais non de cœur : c'est la remarque d'un de ses historiens[1].

En exil comme dans les Gaules, sa seule préoccupation, c'est la défense de la vérité !

Il ne peut plus parler à son peuple de vive voix : il parlera au monde par ses livres !

1. Extra Galliam factus, locum, non animum mutavit. (*Migne*, t. IX, 143.)

« Bien qu'en ce moment, » dit-il, « la saine doctrine soit loin de ceux qui se cherchent des maîtres selon leurs désirs, la vérité pourtant ne sera pas exilée des saints, c'est-à-dire de ceux qui aiment la foi orthodoxe [1]. Exilés, nous parlerons par ces livres, et la parole de Dieu, qui ne peut être enchaînée, sera libre dans son cours [2]. En exilant nos corps, ils n'ont pu exiler le Verbe de Dieu. Le Verbe de Dieu ne peut être enchaîné ni détenu [3] ! »

Ne vous semble-t-il pas entendre comme un écho de la voix du grand Apôtre, alors qu'il s'écriait : « Je travaille jusque dans les fers ; mais la parole de Dieu n'est pas enchaînée [4] » ?

Cette liberté de la parole de Dieu, S. Hilaire la préférait à tout : il la préférait même à sa propre liberté ! Que je demeure toujours exilé, s'écriait-il : *Exulemus semper*, pourvu que la vérité soit enfin prêchée ! *Dum modo incipiat verum prædicari* [5] !

Admirable et mystérieuse puissance de la vérité ! En même temps qu'elle blesse et irrite ceux qui la repoussent, elle charme et console ceux qui la servent : elle inspire aux uns des haines sans mesure, aux autres, des dévoûments sans bornes ; et, par un étrange renversement des choses humaines, là où les persécuteurs ont préparé l'humiliation et la souffrance, elle fait trouver aux victimes la joie, la consolation et l'honneur !

II. — Deux ouvrages surtout ont fait la gloire de S. Hilaire et ont occupé le temps de son exil : son *Traité de la Trinité* et son *Livre des Synodes*.

Le *Traité de la Trinité*, qui se divise en douze livres, a pour but de prouver, d'une part, que le Père, le Fils et le Saint Esprit sont consubstantiels, et, d'autre part, que l'arianisme, qui nie cette consubstantialité, ne peut être la vraie doctrine. Cette double thèse est démontrée par une série d'arguments décisifs, qui mettent le dogme catholique dans la plus vive lumière. La divinité de Notre-Seigneur, en particulier, y est traitée avec une surabondance de preuves qui ne laisse aucune ressource aux ariens.

Vous prétendez, leur dit-il, que vous avez la vraie doctrine, que Jésus-Christ n'est pas le vrai Fils de Dieu ; mais alors

1. Licet nunc a multis coacervantibus sibi secundum desideria sua magistros sana doctrina exulet, non tamen a sanctis quibusque prædicationis veritas exulabit. (*De Trinit.*, n° 4. — *Migne*, t. X, 346.)

2. Loquemur enim exules per nos libros, et sermo Dei qui vinciri non potest, liber excurret. (*Ibid.*)

3. Non enim cum corporibus nostris exulans, vinctum ad detentum esse potuit Dei Verbum. (*De Synodis*, n° 8. — *Migne*, t X, 485.)

4. In quo laboro usque in vincula : sed Verbum Dei non est alligatum. (II Tim., XI, 9.)

5. (*De Synod.*, n° 78. — *Migne*, t. X, 531.)

pouquoi le fils de Jean, Simon Pierre, s'est-il écrié : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant [1] » ? Si le Christ n'est Fils de Dieu que par adoption, quel mérite y a-t-il donc dans la confession de Pierre, qui ne défère au Fils que ce qui est commun à tous les chrétiens [2] ? Et alors, expliquant la « confession de Pierre, sur laquelle, comme sur une pierre, repose l'édifice de l'Église [3] », il ajoute ces remarquables paroles : « Cette foi de Pierre, c'est le fondement de l'Église ; c'est par cette foi que les portes de l'enfer sont impuissantes contre l'Église. C'est cette foi qui possède les clés du royaume des cieux. O misérable aveuglement de l'impiété qui ne sent pas le témoignage de Pierre ! de Pierre pour qui le Père a été prié, afin qu'il ne défaillît pas dans la foi ; de Pierre qui, au milieu du silence des autres apôtres, comprenant, par la révélation du Père, la divinité du Fils, bien au delà des conceptions humaines, s'est rendu digne d'une gloire suréminente par la bienheureuse confession de sa foi !... Il a confessé le Fils de Dieu. C'est par là qu'il est devenu bienheureux. Voilà la révélation du Père, voilà le fondement de l'Église [4] ! Et votre doctrine, qui serait la vraie, aurait été inconnue de Pierre ? Et Dieu, par une sorte de jalousie, ne l'aurait pas révélée à Pierre, afin de vous réserver la gloire d'en être les premiers prédicateurs ? Qu'il en soit ainsi, s'il y a une autre foi, s'il y a d'autres clés du royaume des cieux, s'il y a une autre Église contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront pas, s'il y a un autre apostolat, s'il y a un autre Christ que celui qui est ! Mais s'il n'y a qu'une seule foi, celle qui a confessé le Christ, Fils de Dieu, et qui a mérité à Pierre la gloire de toutes les béatitudes, il est nécessaire que la doctrine qui n'admet dans le Christ qu'une créature, qui n'a pas reçu les clés du royaume des cieux, et qui est placée en dehors de la foi et de la puissance apostolique, ne soit ni de l'Église ni du Christ [5]. »

1. Si enim adoptionis hæc nuncupatio est, et non idcirco filius est,... quæro unde beatus Simon Bar-Jona est confessus : « Tu es Christus filius Dei vivi » ? (*De Trinit.*, l. VI, n° 35. — *Migne*, t. X, 186.)

2. *Ibid.*

3. Super hanc igitur confessionis Petram Ecclesiæ ædificatio est. (*Ibid.*)

4. Hæc fides Ecclesiæ fundamentum est ; per hanc fidem infirmæ adversus eam sunt portæ inferorum. Hæc fides regni cœlestis habet claves... O miseræ stultitiæ furor impius non intelligens !... martyrem Petrum, pro quo Pater rogatus est, ne fides ejus in tentatione deficeret ;... qui in cunctorum apostolorum silentio Dei filium revelatione Patris intelligens, ultra humanæ infirmitatis modum supereminentem gloriam beatæ fidei suæ confessione promeruit !... Filium Dei confessus, ob hoc beatus. Hæc est revelatio Patris, hoc Ecclesiæ fundamentum est... (*De Trinit.*, l. VI, n° 37. — *Migne*, t. X, 187.)

5. Cur igitur non hanc confessionis fidem Pater Petro revelavit, creaturam scilicet et adoptionem ? Invidet, credo, hic Petro Deus, ut, in tempora posteriora dissimulans, hæc nunc vobis novis prædicatoribus reservaret. Sit sane fides alia, si aliæ claves regni cœlorum sunt. Sit fides alia, si Ecclesia alia est futura, adver-

De pareilles paroles se passent de commentaires..... Quelle puissante et magnifique argumentation ! Comme elle écrase l'arianisme ! mais, en même temps, — laissez-moi vous le faire remarquer en passant, — comme elle exalte le pouvoir suprême de Pierre !... Si Pierre est le fondement de l'Église, si sur sa foi repose tout l'édifice de l'Église, il est clair qu'il ne peut faillir : autrement tout faillirait avec lui !... Si toute doctrine qui ne lui a pas été révélée par le Christ est par le fait même arguée de faux, il faut bien en conclure que, dans la pensée de S. Hilaire, Pierre est le gardien suprême de la vraie doctrine, le dépositaire incorruptible de la vraie foi. En serait-il ainsi s'il pouvait se tromper dans ses enseignements ?

Et, comme Pierre ne meurt pas, comme, selon la grande parole de Bossuet, « ce qui doit servir de soutien à une Église éternelle ne peut jamais avoir de fin[1] ; » si Pierre, fondement de l'Église, gardien suprême de la foi, dépositaire incorruptible de la vérité, ne peut errer dans ses enseignements, ses successeurs ne le peuvent pas davantage : ils sont égalements infaillibles ! C'est ainsi que l'infaillibilité pontificale jaillit de l'argumentation de S. Hilaire contre les ariens !

Son *Livre des Synodes* n'est pas moins remarquable. C'est un traité d'exposition plus que de polémique. Il y expose la foi des Orientaux.

Plusieurs fois, le glorieux confesseur avait écrit aux évêques des Gaules et n'avait point reçu de réponse. Il commençait à craindre qu'ils ne fussent tombés aussi dans l'erreur ; aussi apprit-il avec une joie extrême qu'il n'en était rien, qu'ils avaient conservé, avec un soin jaloux, la pureté de la foi, et qu'ils étaient demeurés unis à lui, d'esprit et de cœur. Sur leur désir de connaître le sens et la portée des différentes confessions dressées depuis le concile de Nicée, relativement à la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il les passe successivement en revue, et, sans se porter garant de toutes ces formules, il engage les évêques des Gaules à les juger avec modération... Son livre, on peut le dire, opéra la réconciliation de l'Orient et de l'Occident. C'était le but qu'il se proposait. Mais ce but ne lui faisait pas fermer les yeux sur les scandales et les divisions dont il était témoin dans son exil ; et alors, au souvenir de la patrie absente, au souvenir de la foi si vaillante et si ferme de

sum quam portæ inferni non prævalebunt, si fides alia, si erit alius apostolatus... Sit fides alia, si Christus alius Dei filius, præterquam qui est, prædicabitur. Sin vero hæc fides sola, confessa Christum Dei Filium, omnium beatudinum gloriam meruit in Petro, necesse est ut ea quæ eum creaturam potius ex nihilo confitebitur,... et extra fidem ac virtutem apostolicam constituta nec Ecclesiæ sit illa, nec Christi. (*Ibid.*, n° 38. — *Migne*, t. X, 188.)

1. Sermon sur l'*Unité de l'Église*, premier point.

ses collègues des Gaules, il s'écriait dans un langage aussi beau qu'il est honorable pour la foi de nos pères: « Oh! que vous êtes heureux dans le Seigneur, et combien vous êtes dignes de louange, vous qui, ayant retenu dans toute sa pureté la foi apostolique, avez ignoré jusqu'ici les professions écrites! Vous n'avez pas eu besoin de la lettre, vous qui abondiez de l'esprit; vous n'avez pas eu besoin de main pour écrire, vous qui professiez de bouche ce que vous croyiez de cœur[1]! »

Un pareil témoignage est une gloire pour l'Église des Gaules!

Mais d'autres travaux ou, pour mieux dire, d'autres luttes, attendaient S. Hilaire.

Poursuivant avec une énergie implacable sa guerre contre la foi catholique, l'empereur Constance avait convoqué presque simultanément deux conciles: l'un à Rimini, pour l'occident, l'autre à Séleucie, pour l'orient. S. Hilaire prit part à ce dernier; contre toute attente, il y fut appelé et il y parut avec éclat. Il rendit témoignage à la foi des Églises des Gaules: il en montra la parfaite conformité avec la définition de Nicée; mais il ne put entendre sans douleur les blasphèmes des ariens. Aussi faibles devant les volontés de Constance que hardis contre le Verbe incarné, ils donnaient volontiers à l'empereur le titre d'Éternel, et ils le refusaient au Fils de Dieu! Aussi, quand cette triste assemblée, composée en majeure partie d'ariens et de semi-ariens, se rendit à Constantinople auprès de l'empereur Constance pour le faire juge de leurs dissentiments, S. Hilaire crut devoir s'y rendre aussi; il se constitua hautement le défenseur de la vérité.

C'est là qu'en voyant la foi opprimée par les ariens de Séleucie réunis à ceux de Rimini, il écrivit sa seconde lettre à Constance.

Il se justifie d'abord des accusations mensongères portées contre lui par Saturnin d'Arles, l'auteur de son exil, et il demande d'être confronté avec lui; mais il demande surtout de traiter publiquement, devant l'empereur et en présence des évêques, de la foi catholique suivant les Écritures. « Voyez, » lui dit-il dans un langage qui n'est pas exempt d'ironie, « comme nous sommes agités par le vent incertain des doctrines! Depuis l'année dernière, que de changements dans les professions de foi! La première ordonne de taire le mot consubstantiel, la seconde le décrète et l'enseigne; la troisième excuse le mot substance employé par les Pères; la quatrième ne l'excuse pas,

1. Sed inter hæc, o beatos vos in Domino et gloriosos, qui, perfectam atque apostolicam fidem conscientiæ professione retinentes, conscriptas fides huc usque nescitis! Non enim eguistis littera qui spiritu abundebatis. Neque officium manus ad scribendum desiderastis, qui quod corde a vobis credebatur, ore ad salutem profitebamini. (*De Synod.*, n° 63. — *Migne*, t. X, 523.)

mais le condamne... Chaque année, chaque mois, nous avons de nouvelles professions. On regrette ce qu'on a décrété ; on défend ce qu'on a regretté ; on anathématise ce qu'on a défendu... Où est la foi maintenant ?... Le seul remède, c'est de revenir à la foi de notre baptême[1]. Écoutez donc, ô empereur, ce qui est écrit du Christ, afin qu'on n'en dise pas ce qui n'en a pas été écrit. Écoutez ce qui servira à la vraie foi, à l'unité, à l'éternité. Je parlerai devant vous pour l'honneur de votre règne et de votre foi, et ce que je dirai profitera à la paix de l'Orient et de l'Occident[2]. »

A cette même époque se rattache probablement aussi son livre contre Constance, mais qu'il ne publia qu'à la mort de ce prince : livre plein d'énergie et de verve, où son âme, si longtemps contenue, s'exhale dans des accents superbes d'indignation et d'éloquence...

Quoi qu'il en soit, les ariens, qui dominaient Constance, se gardèrent bien d'accepter cette proposition. Ils n'eurent pas de peine à persuader au faible empereur qu'il fallait congédier « ce semeur de discordes et ce perturbateur de l'Orient[3] ; et Hilaire, sans être relevé de son exil, fut renvoyé dans les Gaules » !

Témoin incorruptible de la foi, il en était encore la victime ! il était renvoyé sans être entendu !

Mais ce qui, dans la pensée de ses ennemis, devait devenir une disgrâce, fut pour lui un triomphe; et, tandis que l'année suivante, ainsi que le raconte S. Jérôme, « l'Italie, au retour d'Eusèbe de Verceil, déposait ses vêtements de deuil, tandis que l'Égypte accueillait comme un vainqueur son Athanase, l'Église des Gaules recevait avec enthousiasme son Hilaire revenant du combat[4] !... » C'était l'Athanase de l'occident qui rentrait dans sa patrie !

1. Incerto enim doctrinarum vento vagamur... Jam vero proximi anni fides, quid jam de immutatione habet ! Primum, quæ *homousion* decernit taceri ; sequens rursum quæ *homousion* decernit et prædicat ; tertium deinceps quæ *usiam* simpliciter a patribus præsumptam, per indulgentiam excusat ; postremum quartum, quæ non excusat, sed condemnat... Et quo tandem processum est ?.. Annuas atque menstruas de Deo fides decernimus, decretis pœnitemus, pœnitentes defendimus, defensos anathematizamus... Fides deinde quæritur... Tutissimum nobis est primam et solam evangelicam fidem confessam in baptismo intellectamque retinere. (S. Hil., *Ad Constantium*, lib. II, nos 5, 6, 7. — *Migne*, t. X, 567 et 568.)

2. Audi, rogo, ea quæ de Christo sunt scripta : ne sub eis ea quæ non scripta sunt prædicentur... Audi quod proficit ad fidem, ad unitatem, ad æternitatem. Locuturus tecum sum cum honore regni et fidei tuæ, omnia ad Orientis et Occidentis pacem proficientia. (*Ibid.*, n° 10. — *Migne*, t. X, 570.)

3. Postremo ut quasi discordiæ seminarium et pertubator Orientis redire ad Gallias jubetur absque exilii indulgentia. (Sulpit. Sever., in *Vita sancti Hilarii*, 10. — *Bolland.*, t. II, Januar., p. 71, *V. Palmé.*)

4. Tunc triumphatorem suum Athanasium Ægyptus excepit; tunc Hilarium, de

Assurément il n'avait pas versé son sang; mais, ainsi que l'observe S. Fortunat, l'un des principaux historiens de sa vie et, en même temps, l'un de ses plus illustres successeurs sur le siège de Poitiers, « ce n'est pas le désir du martyre qui lui avait manqué, c'était le bourreau! Il en avait eu la gloire dans son âme, bien qu'il n'en ait pas eu la peine dans le temps. Mais qu'importe, même pour lui, qu'il soit devenu martyr pour la vie éternelle, ou qu'il ait vécu davantage pour le salut d'un plus grand nombre? Si sa vie n'a pas été tranchée par le glaive du persécuteur, il n'a pas néanmoins perdu la palme du martyre[1] ! »

Défenseur et martyr de la vérité, c'est ainsi que nous apparaît partout et toujours S. Hilaire!

Rentré dans sa patrie, il n'eut rien de plus à cœur que de relever les ruines que l'arianisme avait annoncelées dans les Gaules. Les nombreux conciles où, tout en maintenant les droits imprescriptibles de la vérité, il fit prévaloir les idées de miséricorde et de pardon, permirent de faire rentrer dans l'unité catholique la plupart de ceux qui par faiblesse avaient souscrit à la formule arienne. Ses efforts furent couronnés d'un plein succès.

En même temps, Dieu marquait par des miracles chacun de ses pas. L'île de Gallinaria, dans l'Adriatique, était délivrée des serpents qui l'infestaient ; un enfant mort sans baptême était ressuscité... Mais la Providence lui réservait une faveur plus douce pour son cœur d'apôtre et de père! S. Martin, qui était déjà son disciple, ne l'ayant point trouvé à Rome où il était allé le chercher, venait le rejoindre à Poitiers et se plaçait de nouveau sous sa sainte discipline. Les lieux témoins de leurs pieuses communications sont encore là sous vos yeux... Bientôt à quelques pas de Poitiers, à Ligugé, était fondé le premier monastère des Gaules; et si de nos jours il a retrouvé sa vie antique, si les chants sacrés, interrompus durant de longues années, ont repris leur cours, vous savez, Mes Frères, à qui vous le devez : l'esprit de S. Hilaire vit toujours dans ses successeurs!

prælio revertentem, Galliarum Ecclesia complexa est. Tunc ad reditum Eusebii (Vercellencis) lugubres vestes Italia mutavit. (S. Hieronym., *Contra Luciferianos*, 19. — *Migne*, t. XXIII, 181.)

1. O beatum pontificem qui, inimico etiam sibi judice, adiit tribunal imperii sine timore tormenti! Vere totis visceribus diligebat Christi regnum, qui non formidabat in principatu Constantium. Nam quod se pro Domino sic ingerebat aperto periculo, optabat martyrium, si non defuisset percussor: et tamen animus sumpsit gloriam, et si tempus non intulit pœnam. Sed hunc ipsum divino nutu tum servatum testificor pro correctione multorum... Quid autem interest, vel sibi, pro æterna vita factum fuisse martyrem, vel amplius vixisse, reliqui ne perirent? Igitur sanctissimam animam et si gladius persecutoris non abstulit, ipse tamen palmam martyrii non amisit. (*Vita S. Hilar.*, auctore Fortunato, l. II, c. III, n° 12. — *Bolland.*, t. II, Januar., 74.)

Mais il est dans les destinées des défenseurs de la vérité de n'avoir jamais de repos. Après avoir rétabli la foi dans les Gaules, Hilaire veut aussi la rétablir en Italie. De concert avec S. Eusèbe de Verceil, il la délivre du fléau de l'arianisme. Seulement, comme il était écrit qu'il trouverait toujours, à côté de ses combats, la récompense, c'est-à-dire l'épreuve, deux douleurs vinrent coup sur coup s'abattre sur son âme...

La première lui vint d'un de ses amis, Lucifer de Cagliari, dont la conduite jusque-là avait été si droite et si belle. Irrité de l'indulgence que S. Hilaire, d'accord avec le pape S. Damase et S. Athanase d'Alexandrie, montrait pour les évêques repentants, il n'hésita pas à faire un schisme : c'était briser le cœur de son ami !

La seconde lui vint de l'Église de Milan. L'hérétique Auxence s'était emparé de ce grand siège, qu'il scandalisait par son impiété et ses désordres. Indigné de la conduite de cet arien déguisé qui n'avait pas même le courage de son opinion, S. Hilaire voulut le démasquer... Une conférence publique eut lieu. Auxence, vaincu par la logique de son terrible adversaire, dut confesser la divinité de Jésus-Christ, mais il s'en vengea, et l'empereur Valentinien Ier, docile instrument de sa vengeance, expulsa de Milan le grand Évêque de Poitiers !

Ce fut la dernière lutte de S. Hilaire :... il avait largement payé son tribut à la vérité; et la vérité, fidèle à sa façon d'agir, à chaque nouveau service, l'avait récompensé toujours en le frappant de la marque privilégiée et glorieuse de l'épreuve !

Revenu à Poitiers, il reprit son ministère pastoral. Des commentaires sur les psaumes, qui sont un trésor de science et de doctrine, des règlements liturgiques pleins de sagesse occupèrent ses dernières années. Il fonda des églises, il bâtit des monastères : il les dota de ses propres ressources ; il s'appliqua en particulier à faire fleurir la vie ascétique. Tandis que S. Martin, d'un côté, de l'autre, sainte Florence, — une jeune vierge qu'il avait baptisée en Orient avec toute sa famille et qui était venue le rejoindre à Poitiers — avançaient à grands pas, sous sa conduite, dans le chemin de la perfection, S. Benoît, évêque de Samarie, avec le saint prêtre Vicence et quarante de leurs compagnons, chassés, par la persécution, de la Palestine, venaient chercher à Poitiers un guide et un père. Comme vous le voyez, Mes Frères, ce n'est pas d'aujourd'hui que chez vous datent les traditions de l'hospitalité chrétienne; et si les persécutés, de nos jours, comme au temps de S. Hilaire, ont trouvé près de son successeur refuge et consolation, il faut s'en prendre un peu au passé. C'est un héritage de vieux temps !

C'est au milieu de ces nobles et saints travaux que la mort vint le saisir :... mort douce et sainte, aussi calme que sa vie avait été agitée et tourmentée !

Quand cette grande lumière disparut, il sembla qu'un voile de deuil s'étendit sur toutes les Gaules. Heureusement, ses immortels écrits restaient, en sorte que, mort et descendu dans la tombe, il continuait à parler encore pour la confusion de l'erreur et la défense de la vérité !

S. Athanase lui survécut de quelques années. Associés aux mêmes luttes, ils avaient partagé la même fortune. Ils avaient l'un et l'autre servi et aimé la vérité. L'un et l'autre, à plusieurs reprises, ils avaient payé de leur liberté l'honneur de la défendre... L'un et l'autre, ils eurent la joie de la voir triompher !... Tant il est vrai que les serviteurs de la vérité ne doivent jamais désespérer du triomphe... Un peu plus tôt, un peu plus tard, mais presque toujours, même en ce monde, la vérité, comme le Christ, a son troisième jour !

Une seule chose manquait à la gloire de S. Hilaire : après avoir si vaillamment défendu la vérité durant toute sa vie, il convenait qu'à l'exemple de son illustre collègue d'Alexandrie, il fût honoré du titre de docteur de l'Église. Cet honneur lui a été solennellement décerné de nos jours, en 1850, par notre grand et glorieux pontife Pie IX, sur la demande du Concile de Bordeaux... C'est à vous, Monseigneur, qu'appartient le mérite d'avoir provoqué cette mesure ! Héritier de la doctrine comme du siège de S. Hilaire, vous deviez à votre saint prédécesseur, vous vous deviez à vous-même de lui procurer cette gloire suprême. Grâce à vous, notre Athanase des Gaules n'a plus rien à envier à l'Athanase d'Alexandrie !

Seulement, il a sur lui cet incomparable avantage que, tandis que, depuis des siècles déjà, l'Église d'Alexandrie végète dans la stérilité et l'impuissance, celle de Poitiers a retrouvé, malgré les vicissitudes des temps, une jeunesse nouvelle, pleine déjà d'expansion, de fécondité et de promesses... A qui en êtes-vous redevables ? Mes Frères. Vous le savez !..... Afin de mieux rattacher le présent au passé, votre évêque a voulu que cette université qui renaît, pour ainsi dire, des temps antiques, fût placée sous le patronage de S. Hilaire. Il a voulu que « cet astre brillant de génie et de science qui répandit ses clartés sur le monde entier, et qui, simultanément, par l'énergie et la singulière abondance de sa parole, brisait les menaces et les fureurs de Constance, démasquait les fraudes des ariens et réfutait leurs erreurs[1], » fût le protecteur particulier de votre

1. Illud ingenii et scientiæ lumen, qui terrarum orbi et cunctæ affulsit Ecclesiæ ut dicendi vi ac copia singulari, eodem tempore, Constantii Augusti minas,

université naissante, et, notamment, de votre Faculté de théologie, afin, sans doute, qu'au XIXe siècle comme au IVe, sous le patronage de « ce grand confesseur de la foi, si renommé dans tout l'univers, et par la sainteté de la vie, et par la pureté de la doctrine, et par la splendeur de l'éloquence[1], » les effluves de la science sacrée se répandissent de Poitiers sur la France entière !...

Ainsi se relie le présent au passé ! Ainsi se continue à travers les âges la providence de Dieu sur son Église ! Ainsi se vérifie de nos jours, comme du temps de S. Hilaire, la parole que j'ai prise pour texte : « Je vous donnerai des pasteurs selon mon cœur, et il vous nourriront de science et de doctrine : » *Et dabo vobis pastores juxta cor meum, et pascent vos scientia et doctrina;* et si, après avoir nourri les peuples de science et de doctrine, les pasteurs selon le cœur de Dieu ne reçoivent pas toujours ici-bas la récompense qui leur est due, comme S. Hilaire, du moins, ils auront la consolation d'avoir aimé et servi la vérité : leur nom ne périra pas. Ils vivront au siècle des siècles, car il est écrit, et on nous le rappelait éloquemment ce matin : Ceux qui enseignent la vérité et la justice brilleront comme des astres dans les perpétuelles éternités : *Qui ad justitiam erudiunt multos (fulgebunt) quasi stellæ, in perpetuas æternitates !*

Ainsi soit-il !

furoremque contunderet, Arianorum fraudes detegeret, erroresque refutaret. *(Lettres apost.* pour l'érection canonique de la Faculté de théologie de Poitiers.)

1. Nullus... qui summis haud laudibus sanctitatem vitæ, puritatem doctrinæ, splendorem nitoremque eloquentiæ tantæ fidei confessoris efferet... (*Ibid.*)

Voir un autre panégyrique du même saint, dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXII, p. 268.

13 JANVIER — S. HONORÉ[1]

Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.

Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient.
(Matth., V, 10.)

Mes Frères,

Je suis heureux de me trouver au milieu de vous et d'apporter à cette solennité le concours de ma parole; mais, avant de commencer le discours dont je suis chargé, je dois vous adresser des félicitations, car vous avez le culte des grands souvenirs, et vous ne marchandez pas votre reconnaissance: deux fois chaque année, avec une ferveur qui mérite des éloges, vous fêtez le Protecteur que Dieu vous a donné.

Quel est donc le Bienheureux qui provoque cet empressement et reçoit ces continuels hommages? Est-ce un Apôtre, un docteur, un thaumaturge, un de ces hommes d'élite qui laissent dans l'Histoire une mémoire immortelle? Non : le Patron de cette paroisse n'a jamais connu la popularité. Les diocèses de Bourges et de Poitiers, témoins de ses vertus, se recommandent à ses suffrages; ailleurs, il est presque inconnu. Humble enfant de la campagne, occupé, comme son père, au commerce du bétail, il vécut dans une obscurité complète, cherchant toujours le silence, l'effacement, l'oubli; son unique ambition était de gagner honnêtement sa vie et de servir Dieu en vaillant chrétien.

Mais, s'il n'y a rien d'extraordinaire dans cette modeste existence, elle n'est pas moins pleine de mérites; il suffit de l'étudier pour y découvrir une véritable perfection et lui appliquer les paroles de mon texte : *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.*

Encouragé par le témoignage de l'Église, je viens louer devant vous le très pur et très fervent Honoré, ce marchand de bœufs qui fut victime de sa droiture, et qui mérite d'être salué comme un modèle d'honneur et de vertu.

1. Panégyrique prononcé par M. l'abbé Poplinaux, chanoine honoraire, le jour de la fête du saint, le 13 janvier, dans l'église paroissiale de Thénezay (Deux-Sèvres).

Dans la première partie de ce discours, je raconterai son édifiante histoire; je dirai sa piété, sa franchise, son désintéressement, sa loyauté, son amour de la justice, pour vous mettre à même d'apprécier la valeur de cet homme de bien; nous verrons, dans la seconde partie, les enseignements qui découlent de cette vie angélique, et le profit que nous devons en retirer.

I. — Le panégyrique de S. Honoré m'embarrasserait s'il exigeait de grands frais d'éloquence; mais il me semble que pour louer dignement cet humble commerçant qui ne connaissait pas même le nom de la gloire humaine, il suffit d'exposer simplement le caractère particulier de sa perfection et de signaler ses vertus à votre imitation.

Que ces paroles ne vous étonnent pas! elles n'ont rien qui puisse blesser votre piété filiale. Je ne puis pas dire que le lis a la hauteur du palmier ou la majesté du cèdre, puisque Dieu lui donne des proportions plus modestes; n'a-t-il pas, en échange, un calice d'une blancheur éblouissante et des parfums délicieux?

1° Honoré reçut le jour à Buzançais, dans le diocèse de Bourges, vers la fin du XIII° siècle. La Providence n'avait pas mis la fortune dans son berceau, mais il eut le bonheur d'y trouver ce qui vaut mieux que les richesses : des économies d'honneur et de vertus. Son intelligence n'était pas encore éveillée, que ses lèvres bégayaient le saint nom de Jésus, et à mesure qu'il avançait en âge, sa pieuse mère développait en lui la crainte de Dieu, qui est le commencement de la sagesse[1].

Le matin, quand il ouvrait les yeux, il souriait au crucifix placé devant lui; dans la journée, il baisait plusieurs fois cette image adorée, et le soir, avant de s'endormir, il la saluait de son dernier regard. Aussi, quand vinrent les années de la jeunesse, il était armé pour le combat; la voix des sens qui importunait l'apôtre avait beau l'appeler, il ne répondait pas, et, pendant que les jeunes gens de son âge cédaient à des entraînements funestes et démentaient les espérances qu'ils avaient fait concevoir, Honoré surveillait attentivement son intelligence, son imagination, son cœur, toutes ses facultés, pour les maintenir dans l'obéissance; il avait si grand peur du péché!

S. Bernard, parlant de son frère Gérard, disait : Ce ne fut pas un lettré, ses goûts le portaient vers une étude plus importante que la littérature : *Non cognovit litteraturam;* mais il connaissait à fond tout ce qui regarde Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Sed litteram Jesu*[2]. On peut en dire autant de S. Honoré. Il ne reçut que l'enseignement primaire de Buzançais, mais son instruction

1. Ps. CX, 10. — 2. Serm. in Cant. cantic.

religieuse, soigneusement cultivée, ne laissait rien à désirer, et cette connaissance approfondie lui inspirait un amour qui doit surpasser tout autre amour. Aussi regardez ce simple villageois, ce bien-aimé de Dieu, comme il est gracieux, comme il est beau! Il sourit, il rayonne, il resplendit, on le dirait transfiguré. Va, jeune homme, va, l'Église et la France comptent sur toi, leur espoir ne sera pas trompé; tu seras la joie de ta famille, le modèle de ta paroisse et la gloire du pays, car les saints sont nos vrais protecteurs, et Philippe II, roi d'Espagne, avait raison de dire à ses courtisans: Je crains plus les prières d'un pauvre religieux qu'une armée de musulmans.

Il etait temps de songer à l'avenir de cet enfant qui donnait les plus belles espérances et de répondre à sa vocation. La solution ne se fit pas attendre. Au lieu d'imiter les parents qui se laissent prendre aux calculs d'une tendresse mal éclairée et livrent leurs enfants à la corruption des villes, le père d'Honoré tenait à conserver les traditions de sa famille et fit embrasser à son fils la profession de ses aïeux. L'apprentissage ne fut pas long, le novice justifia bien vite les prévisions de son père, il était né commerçant. On ne pouvait s'empêcher de remarquer la sûreté de son coup d'œil, la solidité de ses raisonnements, l'exactitude de ses estimations, et surtout la droiture, la franchise, la loyauté, qui présidaient à toutes ses transactions. Le mensonge révoltait sa délicatesse, la duplicité lui faisait horreur, il ne parlait jamais sans indignation des fraudes multipliées que la cupidité inspire et qui rendent le commerce suspect.

Au décès de son père, frappé par une mort prématurée, il fut obligé de porter tout le poids des affaires, il géra seul les intérêts de la maison. La tâche était lourde, un jeune homme pouvait succomber sous un pareil fardeau, mais il avait une confiance illimitée dans la Providence; il ne faisait aucun marché sans prévenir le divin Maître, sans lui demander son avis, sa coopération, et, quand l'affaire était terminée, il allait lui offrir la moitié des profits. Aussi le succès le suivait partout; je n'en suis pas étonné, car il est dit au saint Évangile: Cherchez d'abord le royaume du Ciel et sa justice, le reste vous sera donné par surcroît[1].

Mais l'heure de Dieu approchait pour ce serviteur d'élite, qui avait à peine l'âge de la maturité. Ses mains étaient pleines de bonnes œuvres et, comme un arbre chargé de fruits, il allait se pencher et mourir. Sa mère avait le pressentiment de ce malheur et, en voyant son fils partir pour un long voyage, elle

1. Matth., VI, 33.

ne put s'empêcher de lui confier ses alarmes. Ma mère, répondit Honoré, pourquoi se désoler avant le temps? A chaque jour suffit son mal[1]; et, montrant un laurier adossé au mur de la maison, il ajouta avec un accent prophétique: Aussi longtemps que cet arbre existera, votre fils ne sera pas mort. Il s'éloigna avec deux domestiques, deux frères nommés Gabidier. Ces misérables s'étaient emparé d'une vache qu'ils comptaient vendre à leur profit, et ils l'avaient mise au milieu des bœufs qu'ils étaient chargés de conduire, persuadés que le maître ne s'en apercevrait pas. Mais la fraude fut bientôt découverte, et, après avoir réprimandé les coupables, Honoré leur fit restituer ce qu'ils avaient dérobé. Cet acte de probité lui coûta la vie; à partir de ce moment, les deux larrons prirent la résolution de le faire mourir.

L'occasion de commettre ce crime se présenta bien vite. En arrivant à Buzai, à un quart de lieue d'ici, Honoré, pressé par la soif, entra dans une maison pour se désaltérer. Il rencontra une femme occupée à pétrir. Elle avait employé à délayer sa pâte toute l'eau qui lui restait, mais elle indiqua une fontaine située à une petite distance. Le voyageur s'y rendit, suivi par ses domestiques, et, comme il se penchait sur le bord de la source, ils se jetèrent sur lui et le mirent à mort.

Au moment où les Gabidier égorgeaient leur maître, la femme de Buzai vit sa pâte devenir rouge comme du sang. Effrayée par ce prodige, elle appelle ses voisines, et, pendant qu'on cherche l'explication de ce fait extraordinaire, on apporte au village le cadavre d'un étranger. Son identité fut bien vite constatée, chacun reconnut dans la victime le marchand de bœufs qui faisait l'édification de la contrée et jouissait d'une grande considération.

Pendant ce temps, à Buzançais, un autre prodige annonçait la douloureuse nouvelle: le laurier se desséchait subitement. Quelle révélation pour la pauvre mère! Ce nouveau deuil mit le comble à ses épreuves, et on entendit sortir de son cœur navré le sanglot de Rachel.

Mais elle cessa de pleurer, comme la fille de Laban, *Quiescat vox tua a ploratu*, quand elle apprit que son fils avait souffert persécution pour la justice, et que Dieu confirmait, par ses miracles, ce glorieux trépas: *Quia est merces operi tuo*[2].

En effet, Honoré avait à peine rendu le dernier soupir, que sa vie, soigneusement cachée, s'illumina aux clartés de la mort; son corps, déposé dans l'église paroissiale, devint une relique; la tradition affirme que trois des porteurs, malades

1. Matth., VI, 34. — 2. Jerem., XXXI, 16.

depuis longtemps, furent immédiatement guéris, et qu'un grand nombre de fiévreux et d'infirmes revinrent à la santé. Depuis cette époque, à Thénezay comme à Buzançais, les hommages de la multitude n'ont pas fait défaut à ce nouveau prédestiné, et, après plusieurs siècles, la confiance qu'il inspire est aussi grande que jamais.

2° Voyons maintenant si cette existence dont le monde ne soupçonnait pas la valeur est vraiment supérieure, et porte le cachet de la perfection.

La sainteté, dit S. Thomas, est comme une vertu générale qui exerce son autorité sur les actes des autres vertus, et les applique au bien suprême qui est Dieu : *Sanctitas... quamdam habet generalitatem secundum quod omnes virtutum actus per imperium ordinat ad bonum divinum*[1]. Sous sa vigoureuse impulsion, l'âme fidèle abandonne généreusement les choses de ce monde et se met au service de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il y a, en effet, dans la sainteté, continue le docteur, deux éléments principaux: la pureté et la fermeté: *Munditiam et firmitatem; munditiam*, c'est-à-dire un détachement complet des biens périssables qui exercent sur l'âme une pernicieuse influence et l'empêchent de s'unir au Verbe incarné. Mais cette abnégation est le côté négatif de la perfection plutôt que la perfection elle-même. Une fois délivré des obstacles qui s'opposaient à sa marche, le nouvel affranchi doit s'élancer vers la sainteté et se consacrer à l'acquisition des vertus. *Firmitatem*, la fermeté le soutiendra au milieu des épreuves qui l'attendent; elle lui communiquera une énergie, une vaillance, une magnanimité que rien ne peut abattre, et lui permettra de s'écrier avec l'apôtre S. Paul: Qui me séparera de celui que j'aime? Les affres de la mort? les charmes de la vie? la faim, la soif, la persécution, la gloire? Non, non, j'en suis sûr, rien n'est capable de m'enlever l'amour de mon Sauveur[2].

Voilà l'idée générale de la sainteté, voilà ce que l'on rencontre dans toute âme parfaite et ce qui lui donne un air de famille avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais si tous les Saints ont des traits de ressemblance avec le Divin Maître, ils ont en même temps des différences caractérisques qui constituent leur propre physionomie, car il ne faut pas les comparer à des statues de plâtre coulées dans le même moule, et qui se ressemblent tellement, qu'il est impossible de les distinguer. Leur histoire en est la preuve. Les uns nous étonnent par la singularité de leur vie, ils sont sur la terre comme s'ils n'y étaient pas, car ils vivent ordinairement dans les hauteurs de

1. *Summ. theol.*, secunda secundæ, q. LXXXI. — 2. Rom., VIII, 35.

la contemplation ; les autres se présentent sous des dehors moins étranges, leur existence est plus modeste, ce sont tout uniment des Saints, des Saints à la plus simple expression. Mais ne vous y trompez pas : leur perfection est incontestable, car Dieu est l'unique ambition de ces âmes choisies, et si la ferveur qui les anime ne se traduit pas par des actions d'éclat, elle se manifeste par une fidélité constante et un dévoûment absolu.

La sainteté de votre glorieux Patron appartient à cette seconde catégorie. S. Thomas exigeait tout à l'heure, comme première condition de la perfection, le mépris des honneurs, le détachement des biens de ce monde, l'amour de la pauvreté. Quiconque veut suivre le Divin Maître et copier fidèlement les traits de son visage doit faire preuve d'un renoncement absolu : *Abneget semetipsum*[1] ; s'il n'a pas soin de briser tous les liens qui le retiennent à la terre, il ne s'élèvera jamais dans les régions de l'infini.

Voyez à l'œuvre S. Honoré, et dites-moi s'il n'est pas le Père des pauvres, l'ami des bonnes œuvres, un disciple de Bethléem ?

On dit avec raison : faire le bien, c'est quelque chose, mais savoir le faire, c'est tout. Or, ce généreux commerçant avait l'intelligence et le courage de la charité. Il n'attendait pas qu'on fît appel à son dévouement : il allait au-devant de l'infortune, heureux de soulager, dans la personne de l'indigent, le dénûment de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les misères cachées le préoccupaient surtout. Il donnait à ceux qui mendient, il s'intéressait principalement aux ouvriers sans travail, aux petits marchands gênés dans leur commerce, aux cultivateurs ruinés par de mauvaises années, et qui souffrent plus de paraître pauvres que de l'être réellement. Au lieu de faire l'aumône à ces pauvres honteux, ce qui les eût humiliés, il leur avançait de petites sommes d'argent ; seulement les prêts étaient sans intérêts et sans échéances, de sorte que le remboursement n'avait jamais lieu ; il obtenait, par ce moyen, d'excellents résultats. Ces hommes, aigris par le malheur ou irrités par la souffrance, qui en voulaient à la Providence comme à la société, étaient désarmés par de semblables procédés ; en les rendant plus heureux, Honoré les rendait meilleurs.

Un autre genre d'infortune attirait sa compassion. Lui qui avait choisi un état supérieur à la vie conjugale, la sainteté du mariage le préoccupait vivement. Combien de jeunes filles sans ressources escomptent l'avenir, comme s'il leur devait quelque chose, et forment des projets qui ne se réaliseront pas ! Au lieu

1. Matth., XVI, 24.

de demander à la Reine des vierges le courage de supporter cette déception et de se résigner à la volonté de Dieu, elles se laissent aller à de coupables entraînements.

A l'exemple de S. Nicolas, évêque de Myre, Honoré voyait dans cette pénible situation l'occasion d'une bonne œuvre qu'il ne devait pas négliger, et dans plusieurs circonstances, grâce à ses libéralités, des orphelines abandonnées furent mises à même de se marier convenablement; il en fit des femmes fortes et des mères dévouées.

Voilà comment il affirmait chaque jour sa générosité, son désintéressement, son abnégation, cachant à sa main gauche les cadeaux que faisait sa main droite, et se procurant des amis avec les richesses d'iniquité[1].

Mais il ne se contentait pas de se détacher des choses périssables et de multiplier les bonnes œuvres : *munditiam;* il travaillait à la sanctification de son âme, il se livrait, sans relâche, à l'acquisition des vertus : *firmitatem.* L'apôtre S. Jean dit au livre de l'*Apocalypse*[2] : Le juste doit augmenter sa justice, et celui qui est en possession de la sainteté doit tendre à une plus grande sainteté. Personne ne peut se croire assez riche et dire, avec l'ange de Laodicée : Je suis dans l'opulence : *Dives sum;* je n'ai besoin de rien : *Nullius egeo*[3]. Le juste fleurit comme le palmier ; il grandit comme le cèdre qui ombrage la montagne. Il ressemble au lis qui multiplie ses bulbes à mesure qu'il s'épanouit, et laisse échapper de son calice les plus suaves parfums. Tel fut le programme d'Honoré. Le simple état de grâce ne pouvait lui suffire. Au lieu d'imiter les petits rentiers qui se contentent de leur médiocrité et renoncent aux splendeurs de la fortune, ce marchand de bœufs avait l'ambition de la sainteté et répondait fidèlement aux invitations de la grâce qui lui disait, comme le maître du festin : Mon ami, montez plus haut : *Amice, ascende superius*[4]. Ses exercices de piété ne faisaient pas tort à son commerce, de même que les préoccupations du métier n'enlevaient rien à son recueillement ; il savait concilier les exigences de sa profession avec les besoins de son âme, et, pendant que ses confrères dépensaient leur temps d'une manière inutile ou coupable, il allait visiter le prisonnier du tabernacle et lui demander de nouvelles bénédictions. Il fallait voir la simplicité de son attitude, le calme de sa dévotion. Sainte Thérèse, S. Philippe de Néri, S. François-Xavier, animés d'une ardeur extraordinaire, jetaient à l'autel des regards enflammés ; Honoré avait un amour plus reposé, une contemplation plus tranquille ; comme Jean Berchmans ou Louis de Gonzague, il se tenait immobile,

1. Luc., XVI, 9. — 2. Apoc., XXII, 11. — 3. Apoc., III, 17. — 4. Luc., XIV, 10.

les yeux baissés, la tête inclinée sur sa poitrine, épanchant son âme aux pieds du divin Maître, et savourant en silence les joies anticipées de sa vision intuitive. Au sortir de l'église, il reprenait ses occupations ordinaires, montrant toujours la même bonté, le même entrain, la même loyauté, « fructifiant en toutes sortes de bonnes œuvres, » suivant la parole de l'Apôtre, « croissant chaque jour dans la science de Dieu, en attendant ce que lui promettait sa bienheureuse espérance[1] ».

Voyons maintenant les enseignements qui découlent de cette vie parfaite, et les vertus qui s'imposent à votre imitation.

II. — En confiant cette belle paroisse à la sollicitude de S. Honoré, Dieu fait preuve d'une grande générosité : il vous donne un défenseur et un modèle, un défenseur infatigable qui ne se récusera jamais, un modèle achevé de la vie rurale, parfaitement assorti à votre condition. Sans doute, il appartient au Berry par sa naissance ; mais si Thénezay n'est pas son berceau, il lui donna souvent l'hospitalité, et il a la gloire d'avoir reçu son dernier soupir. C'est ici que ce magnanime fut égorgé en haine de la justice, c'est d'ici que son âme est partie pour s'envoler au Ciel.

1° Vous ne vous figurez pas tous les avantages que nous devons à nos saints protecteurs, les dangers qu'ils écartent ou les bénédictions qu'ils obtiennent. Ils sont parmi nous ce qu'était chez les Juifs cette vaillante tribu de Juda dont il est dit au *Deutéronome :* L'armée de Juda combattra pour le peuple d'Israël, elle le défendra contre ses ennemis[2].

N'en soyez pas surpris, Dieu forme les saints et leur met au cœur des trésors de tendresse afin qu'ils fassent des heureux. Ils sont ses collaborateurs, ses ministres, ils ont une part dans l'administration de son royaume, et sans leur fraternelle assistance, le Ciel nous regarderait d'un œil moins favorable et mesurerait davantage ses libéralités. Consolante doctrine que le monde dédaigne aujourd'hui ! Au lieu de se recommander à ces généreux amis, il s'adresse à ceux qui ont en mains le pouvoir ou la fortune ; il est vrai qu'il s'inquiète peu de la vie éternelle. Les joies de la terre suffisent à son ambition, et il s'écrie volontiers, comme Élisabeth d'Angleterre : Je vous abandonne ma part de Paradis. Ne dites pas avec le Prophète que la ville est menacée si le Seigneur n'en garde les portes[3] ; il montre avec fierté les murailles fortifiées et de nombreux soldats campés sur les remparts. Mais quand les fléaux pénètrent dans la place et déciment les habitants, le peuple consterné demande

1. Coloss., I, 10. — 2. Deut., XXXIII, 7. — 3. Ps. CXXVI, 1.

du secours à ceux qui ont promis de le défendre, répétant ce qu'une femme de Samarie disait à Joram : Sauvez-nous de la famine. Hélas ! on lui répond, comme le monarque aux abois : Comment voulez-vous que nous fassions? Nous sommes aussi embarrassés que vous : *Quid tibi vis? Unde te possum salvare*[1]?

Mes Frères, vous êtes mieux avisés, je vous en félicite ; sans dédaigner les améliorations que la science et l'industrie mettent à votre disposition, vous savez que l'homme ne vit pas seulement de pain[2], et que, si les choses temporelles ont une certaine importance, leur valeur n'est rien en comparaison d'une âme immortelle rachetée par le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Anima plus est quam esca*[3]. Aussi, chaque jour, vous levez les mains vers la sainte montagne, et vous invoquez avec ferveur celui qui est chargé de vous protéger.

Ce choix n'est pas arbitraire, il est vraiment l'œuvre de Dieu qui manifesta sa volonté par des signes authentiques, car, sans les prodiges qui se multipliaient depuis un siècle, S. Mathias serait encore votre patron. Mais, à la vue des nombreux miracles qui mettaient en évidence la protection de S. Honoré, le pape Eugène IV répondit aux désirs de la paroisse, et on remplaça l'Apôtre par le martyr ; seulement, pendant de longues années, le culte du nouveau protecteur fut limité aux seules églises de Thénezay et de Buzançais. Cette restriction dura quatre siècles, et elle subsisterait encore sans l'intervention de Monseigneur Pie, à l'occasion du rétablissement de la liturgie romaine. Cet illustre prélat, plein de vénération pour toutes les gloires de son diocèse, voulut augmenter la popularité de S. Honoré et travailler à la diffusion de son culte. Sur ses instances, motivées par de savantes considérations et approuvées par la Congrégation des Rites, le souverain Pontife Pie IX reconnut à votre saint patron le titre de martyr et fit insérer sa légende dans le propre de l'Église de Poitiers.

Cette décision ne doit pas vous surprendre. Sans doute, S. Honoré n'a pas été, comme les confesseurs de la foi, saisi par les infidèles, conduit au prétoire, mis à la torture et décapité par la main du bourreau. Ces conditions ne sont pas nécessaires pour mériter la palme du martyre ; il suffit de tomber victime de sa fidélité, qu'il s'agisse de défendre la foi, de venger la morale, ou de soutenir les droits de la sainte Église[4] : quiconque verse son sang pour la cause de Dieu, est vraiment le témoin du Divin Maître, le défenseur des saintes choses qu'il nous confie, et mérite une place parmi les plus nobles champions. S. Thomas de Cantorbéry et S. Jean Népomucène en sont la preuve. Le

1. IV Reg., VI, 27. — 2. Luc., IV, 4. — 3. *Ibid.*, XII, 23.
4. *Summ. theol.*, secunda secundæ, q. CXXVI.

premier défendit la liberté du ministère ecclésiastique que le roi d'Angleterre voulait étouffer; le second refusa de révéler à Wenceslas la confession de l'impératrice: tous les deux furent massacrés pour avoir défendu l'honneur du sacerdoce, et l'Église, enthousiasmée par ce noble courage, posa sur leur tête la couronne des martyrs.

S. Honoré mérite la même distinction, car il a souffert persécution pour la justice, il a été mis à mort en haine de Dieu. La vue de cet homme intègre irritait ses domestiques, sa probité leur inspirait de continuels remords; aussi, pour se débarrasser d'un témoin gênant, ils le firent mourir: *Occidamus eum quoniam contrarius est operibus nostris*[1]. Le juste fut assassiné, mais en tombant il se couvre de gloire et fait entendre une magnifique protestation. Il proclame, de la manière la plus solennelle, que la force ne prime pas le droit, que le succès ne justifie rien, que la parole de l'homme est sacrée, que le vol est un crime et la trahison, une infamie; il apprend en même temps aux pusillanimes qu'il y a dans le dévouement une merveilleuse fécondité, et dans l'honneur une gloire immortelle. Voilà pourquoi l'Église infaillible met une palme dans la main de ce vaillant chétien et ajoute sur son front le nimbe des martyrs à l'auréole des Vierges.

Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.

2° Mais S. Honoré n'est pas seulement un protecteur, un avocat dévoué aux intérêts de sa clientèle, un frère qui ne respire que pour le bonheur de ses frères; il est en même temps le meilleur modèle qu'on puisse vous offrir.

Dans le monde, on regarde les Saints comme une famille de géants étrangers à l'humanité, race à part dont les vertus méritent le respect, mais dont la perfection décourage la nature.

Or, l'histoire de votre aimable patron réfute nettement cette fausse appréciation, car elle ne contient aucune action d'éclat; c'est la réalisation du programme imposé à chacun de nous par le Divin Maître quand il dit: Si vous voulez entrer dans la vie éternelle, observez les commandements[2].

Honoré n'a rien fait d'extraordinaire. Il n'abandonne pas la maison paternelle pour embrasser la vie monastique et se livrer dans la solitude à de grandes mortifications. Sa vie se passe à la campagne, au milieu des affaires; il exerce une profession qui se rapproche de la vôtre: vos ancêtres lui vendaient les animaux qu'ils avaient élevés. Seulement, au lieu de vivre dans l'indifférence et de remplacer les vertus chrétiennes par une vulgaire

1. Sap., II, 12. — 2. Matth., XIX, 17.

honnêteté, il répondait généreusement aux inspirations de la grâce et ne laissait pas perdre une parcelle des dons de Dieu.

Je ne puis m'empêcher d'appeler votre attention sur la simplicité de sa vie, qui contraste avec les excès de la nôtre, et sur son abnégation, qui condamne notre ambition et nos cupidités.

Mes Frères, laissez-moi regretter devant vous l'influence que les villes exercent sur les campagnes, et les désordres qui en sont la suite. Nos populations rurales, autrefois si bonnes, on ne les reconnaît plus; elles se laissent envahir par des idées d'indépendance et des habitudes de débauche qui leur font prendre le travail en dégoût et les poussent au désœuvrement. Autrefois, les traditions de la famille faisaient partie du patrimoine, les outils étaient héréditaires, il s'y attachait une certaine vénération. Aujourd'hui, avec le mépris de l'antiquité qu'on enseigne à la jeunesse, le fils rougit de la profession de son père et refuse de lui succéder. Il abandonne le village où il a passé ses meilleures années et qui lui rappelle de charmants souvenirs, pour se livrer aux dangers des villes et augmenter le nombre des déclassés.

La sainte Église tient à vous prévenir contre ce péril, elle en signale la gravité et, afin de vous attacher à la vie champêtre qui fut la vie des patriarches, et dont les avantages sont incontestables, elle place sous vos regards un habitant de la campagne, un humble commerçant, vivant, comme vous, de son travail, et dont la mémoire embaumée traverse les siècles, pendant que les célébrités de son époque sont tombées dans l'oubli.

Mais la vie de S. Honoré n'apprend pas seulement à combattre l'orgueil et à vivre dans une grande simplicité; elle est en même temps la condamnation de ces cupidités qui dégradent les hommes et ne leur laissent aucun repos.

Avez-vous oublié le triste spectacle dont nous étions témoins, il y a deux ans, alors que le monde de la finance fut ébranlé par une épouvantable catastrophe? Je me rappelle les émotions et les saisissements des « hommes d'argent », leurs joies et leurs tristesses, leur délire et leur désespoir. Je voudrais pouvoir peindre et stigmatiser comme elles le méritent de pareilles orgies; mais ma parole ne s'élèvera jamais à la hauteur de mon mépris : aussi je les laisse de côté, je les couvre de silence, comme cet artiste de l'antiquité qui jetait un voile sur la tête d'Agamemnon, parce qu'il ne pouvait exprimer suffisamment sa douleur.

Sans doute l'amour des richesses a toujours existé, la cupidité se montre dans tous les siècles; mais on ne mettait pas à s'enrichir, l'âpreté, je voulais dire la fureur, qui se manifeste

aujourd'hui. La fortune n'était pas surmenée, elle venait couronner une vie d'intelligence, de travail, de probité, d'honneur. Il faut qu'elle vienne plus vite maintenant, car le plaisir n'a pas le temps d'attendre. Aussi le vol s'organise librement et défie la loi, le commerce multiplie la fraude, l'industrie invente chaque jour de nouvelles falsifications, on va jusqu'à dénaturer les substances alimentaires, sans s'inquiéter du préjudice causé à la santé publique ; mais quelle effrayante responsabilité ! Le succès n'est pas une justification, tout acte frauduleux blesse la justice et nécessite une réparation, car, suivant la parole de S. Augustin, le pardon est subordonné à la restitution : *Non aufertur peccatum, nisi restituatur ablatum*[1].

La cupidité ne se contente pas de fausser les transactions, de déshonorer le commerce et d'attirer sur les familles la malédiction de Dieu, car le bien mal acquis ne profite jamais ; elle tarit la source du dévouement, elle introduit dans les familles des divisions incurables et prépare à la société d'effroyables complications. Mes Frères, vous l'avez remarqué, quand la passion des richesses envahit une âme, elle y fait naître des désirs immodérés, des convoitises insensées ; la jalousie s'empare de cette âme cupide et lui inspire de criminels projets. Au moment où je parle, n'entendez-vous pas monter vers le ciel une immense clameur ? Sans doute il y a dans ce bruit des plaintes, des gémissements, il y a surtout des cris de colère et des malédictions ; les populations industrielles, grisées par l'impiété, lèvent le drapeau du socialisme et ne font pas mystère de leurs abominables projets. Les campagnes elles-mêmes, qui résistaient à ces horribles prétentions, leur font bon accueil : elles voient des appétits à satisfaire, des haines à exploiter, et on est tenté de dire avec le Prophète : Voici la fin : *Finis venit*[2]. Mais la sainte Église a tout ce qu'il faut pour remédier à cette lamentable situation, car le surcroît promis par l'Évangile aux nations, comme aux individus, regarde la vie présente, et chaque fois que les prescriptions sont exécutées, le traitement réussit. Mère admirable, elle met tout en œuvre pour rétablir la paix, la concorde parmi ses enfants, elle recommande aux uns le dévouement, la charité ; aux autres, l'abnégation, l'amour de la justice ; à tous, l'esprit de famille, la véritable paternité. Au lieu de flatter l'artisan, de surfaire son importance, comme les charlatans qui l'exploitent, elle lui dit la vérité, elle le met en garde contre les utopies, le réconcilie avec sa condition, tout en lui conseillant de l'améliorer, et, ouvrant sur sa tête le ciel dont elle a les clés, elle promet un salaire

1. August., *Epist. ad Maced.* — 2. Ezech., VII, 6.

à ses labeurs, et à son infériorité passagère, de riches compensations. Elle ne s'en tient pas là : afin d'ôter tout prétexte de mauvaise volonté et de la rendre inexcusable, elle ajoute à son enseignement de précieux exemples, elle montre au fils du travail le Verbe Incarné gagnant son pain à la sueur de son front, et derrière lui, le modeste commerçant dont nous faisons la fête, et qui était plus heureux, dans sa médiocrité, que l'homme le mieux renté de son temps. Rien n'est fortifiant comme un pareil spectacle : il élève l'esprit, il réchauffe le cœur, et S. Basile dit avec raison : Quand les abeilles voient le beau temps, elles sortent de la ruche pour aller butiner à travers la campagne, puis elles reviennent chargées de parfums. De même, aux jours de la solennité de nos martyrs, nous accourons aux lieux qu'ils ont choisis pour manifester leur puissance, et nous recueillons, comme une riche moisson, l'exemple de leurs vertus.

O cher Honoré, notre ami, notre frère, notre bien-aimé patron, soyez toujours le père de cette paroisse qui vous vénère et conserve pieusement votre bon souvenir. Gardez-lui sa vieille foi, ses vieilles mœurs, ses antiques vertus. Gardez ses autels, ses foyers, ses campagnes ; gardez surtout l'âme de ses jeunes gens et le cœur de ses jeunes filles. Que tous imitent votre innocence, votre courage, votre simplicité, votre droiture, votre amour de la justice ; c'est le seul moyen de se préparer une vie paisible, une vieillesse respectée et une place choisie dans la maison de Dieu !

---

29 JANVIER — S. FRANÇOIS DE SALES

ADOLESCENT[1]

Proficiebat sapientia et œtate, plenus gratia, coram Deo et hominibus.

Il croissait en âge, en sagesse et en grâce, devant Dieu et devant les hommes.
(Luc., II, 52.)

MES CHERS ENFANTS,

Quand on ouvre la vie de S. François de Sales, ce qui frappe tout d'abord, c'est sa douceur, c'est cette aménité, ce tact exquis, cette grâce de langage et de manières qui lui font une sorte de beauté poétique et délicate.

1. Allocution à des jeunes gens, par M. l'abbé Laroche, chanoine honoraire d'Orléans, directeur du Petit Séminaire de la chapelle Saint-Mesmin.

Mais, quand on écarte ce voile gracieux, sous ces qualités et ces vertus aimables, on ne tarde pas à découvrir des qualités et des vertus plus austères : un élan passionné vers la vérité, une indomptable énergie dans l'accomplissement du devoir, et, inspirant, pénétrant tout cela, un amour de Dieu aussi profond que tendre.

C'est ce côté moins connu de l'âme de S. François de Sales que je voudrais surtout faire ressortir.

Pour cela, je ne l'envisagerai pas dans l'ensemble de sa vie ; je le prendrai à l'âge où vous êtes, à cette heure de la jeunesse, belle entre toutes, parce que c'est l'heure de l'épanouissement de l'âme, et, comme le disait Périclès, l'heure de son printemps ; et je vous montrerai le plus beau des spectacles : le développement harmonieux de toutes les facultés humaines dans un jeune homme, sous l'influence de la piété.

Et d'abord, quelle noble ardeur, dans cet enfant, pour le développement de son intelligence ! Il n'a pas six ans, et déjà les livres qui tombent sous sa main excitent sa curiosité ; il les feuillette ; il cherche à en déchiffrer les caractères ; il presse ses parents de le faire instruire ; il conjure sa nourrice de joindre ses instances aux siennes, et, avec une naïveté charmante, il lui promet, si elle réussit, la plus magnifique récompense que conçoive son imagination enfantine, qui est de lui acheter, tous les ans, quand il sera grand, une belle robe rouge.

Comment dire son bonheur, quand l'horizon fermé s'entr'ouvre, quand la science de Dieu, cette science qui dépasse le génie et qui est à la portée d'un enfant, *Intellectum dans parvulis*, lui livre ses premiers secrets ? Il écoute avidement sa leçon ; quand elle est finie, il sort tout joyeux ; il prend une clochette, rassemble les enfants du voisinage, et, professeur de six ans, il leur redit les belles choses qu'il vient d'apprendre lui-même.

On le met au collège. Là, comme au foyer paternel, il fait l'étonnement de ses maîtres, par ses progrès rapides. Il a vite appris les premiers éléments de la science et vaincu toutes les difficultés des débuts. Son enthousiasme s'enflamme quand il se trouve en face de ces œuvres du génie antique où la pensée a pris des formes si éclatantes et si pures. Il s'éprend, pour ces vieux modèles, d'une véritable passion ; il en fait des extraits ; il les apprend par cœur ; il resterait, à les lire, des journées entières, si son précepteur ne l'en arrachait.

C'est au milieu de ces saines émotions qu'il grandit ; et, quand, à l'âge de quatorze ans, son père le retire du collège d'Annecy, pour l'envoyer à Paris, il sort avec une intelligence cultivée et une âme ouverte à l'admiration de tout ce qui est beau.

Quelle joie, quand il entre dans le grand courant intellectuel de Paris! Là, il y a des professeurs illustres; là se pressent, aux cours de l'Université, des milliers de jeunes gens; là, ce sont, entre élèves, des luttes passionnées. « Les murailles mêmes, » dit-il quelque part, « semblaient parler philosophie; tout retentissait d'arguments. » Pendant cinq ans (car, outre un an de rhétorique, quatre ans de philosophie ne paraissent pas trop longs à cette génération généreuse), pendant cinq ans, il se mêle à l'entraînement général. Bientôt la rhétorique et la philosophie ne lui suffisent plus; il prie son précepteur de prendre, pour lui, des notes aux autres cours de Sorbonne. Écriture sainte, hébreu, théologie, il fait marcher de front toutes les études.

Il atteint ainsi sa vingtième année. Il n'a plus, pour couronner cette forte éducation, qu'une science à apprendre, la jurisprudence. Comme il veut l'étudier là où elle a ses représentants les plus célèbres, il se rend de Paris à Padoue, et il porte la même ardeur.

Il ne connaît pas ce qu'on appelle les aridités du droit. Qu'elle se livre à lui sous la riante parure des fictions littéraires, ou sous la forme austère d'un code, la vérité lui paraît toujours belle. Aussi, il n'épargne rien pour la découvrir et pour la fixer: méditations, recherches, paroles des professeurs, discussions avec ses condisciples, à l'école ou à la promenade, il écrit tout; si bien, qu'au bout de quelques années, ses notes forment plus de douze volumes.

Est-il étonnant, après cela, qu'à vingt-quatre ans on l'entoure déjà d'honneurs? Quand il se présente pour le doctorat, c'est une fête dans la ville; quarante-huit docteurs se réunissent pour le recevoir; le plus illustre d'entre eux, Pancirole, déclare que ce jour est un des plus heureux de sa vie, parce qu'en couronnant ce jeune homme, c'est la science même qu'il va couronner. Aux acclamations de la salle se joignent les applaudissements du dehors; peuple, élèves, docteurs, le reconduisent en triomphe; et quand, bientôt après, il retourne dans ses montagnes, son père et sa mère peuvent admirer, sur son front, avec les premiers rayons de la gloire, les charmes d'une vertu sans tache.

C'est que, Mes Enfants, dans cette âme, la force n'était pas moins grande que l'ardeur. Ce jeune homme aimable qui avait toujours le sourire aux lèvres, dont la riante imagination prodiguait les gracieuses images et les gracieuses paroles, cachait, sous des formes séduisantes, un caractère d'une inébranlable énergie.

Quand il avait franchi le seuil de la maison paternelle, il

avait, à l'exemple de tous les gentilshommes d'abord, pris une devise, une devise simple et fière comme son cœur : *Non excidet :* Il ne décherra pas ; et, en effet, dix ans plus tard, il devait rapporter intact l'honneur de son blason.

Mais aussi, quelle décision pour orienter sa vie et la soustraire aux séductions des grandes villes! Il s'impose un règlement et l'observe. Chaque jour, il fait une heure d'oraison, il dit son chapelet. Chaque jour, après avoir demandé à ses maîtres la science humaine, il va, dans quelque église, demander à la Reine des vierges une science que les hommes ne donnent pas, la science de la pureté. Chaque semaine, il se confesse et il communie ; et, comme si ce n'était pas assez de sauvegardes pour sa vertu, il jeûne ; il porte, trois fois par semaine, le cilice, et il ensanglante son corps par de rudes disciplines.

Une telle vertu, — comment pourrait-il en être autrement? — impose le respect. Le vice se tait à son approche ; ou si, par hasard, on ose outrager devant lui la pudeur, le saint jeune homme a vite trouvé quelque vive et courageuse parole pour la venger : « Mon ami, que vous a donc fait Dieu pour le traiter de la sorte? » Et si, un jour, on va plus loin, si le mal vient à lui, séduisant, les mains pleines d'or, il se redresse fièrement, et au faux ami qui n'a pas craint de lui transmettre des propositions infâmes, avec le geste et l'accent de la vertu indignée, il commande la porte.

Il revient, à vingt-quatre ans, des cités voluptueuses où le vice a étalé devant lui toutes ses séductions, une jeunesse déréglée, tous ses scandales, et il rapporte une âme plus limpide que les eaux de son beau lac. Après avoir vaincu les séductions du plaisir, il va vaincre les séductions de la gloire, renoncer aux honneurs qui s'offrent à lui, au Sénat de Savoie qui lui ouvre ses portes, et, malgré les larmes de son vieux père, déclarer énergiquement qu'il renonce au monde, qu'il veut être prêtre et se donner à Dieu.

Mais où donc, Mes Enfants, était le secret d'une pareille énergie? Il était dans un amour ardent, profond, de Jésus-Christ et de la sainte Vierge, dans une piété aussi tendre que généreuse.

Je ne vous redirai pas toutes les naïves pratiques de piété de son enfance: ses petits oratoires, ses fréquentes visites à l'église, ses processions autour des fonts baptismaux, en compagnie de ses frères et de ses petits amis, ses promenades, au printemps, sur les gracieuses collines des îles Hérier, où, du spectacle des beautés visibles, il élevait l'âme de ses condisciples jusqu'à Dieu ; cette discrète, douce et forte influence

qu'il exerça sur eux en Savoie, à Paris, à Padoue, partout. Il y eut, dans sa jeunesse, une manifestation de l'amour de Dieu, devant laquelle toutes les autres s'effacent.

Un jour, un doute affreux traverse son âme : peut-être ne suis-je pas en état de grâce! Il a beau penser à la miséricorde de Dieu ; il a beau rechercher dans ses souvenirs et n'y découvrir aucune faute, l'inexorable pensée le poursuit partout. Il perd le sommeil, l'appétit; sa santé s'altère; son teint pâlit. C'est à peine s'il peut, d'un pas chancelant, aller entendre au cours une parole qui ne lui dit plus rien.

Un soir, à bout de forces, il revenait lentement à sa demeure, le front baissé, l'âme pleine d'angoisses. En passant devant l'église de Saint-Étienne-des-Grès, il n'y tient plus. Il court se jeter tout sanglotant aux pieds de la sainte Vierge, et, oubliant de l'enfer tout ce qui nous le rend si terrible, ses tourments, son désespoir, son feu inextinguible, ne songeant qu'à une chose, que l'enfer est le lieu où l'on n'aime pas, de son âme désolée il tire ce cri, un des plus sublimes que l'amour divin ait poussé sur la terre: « Mon Dieu, si je ne dois pas vous aimer dans l'autre vie, faites du moins que je vous aime en celle-ci! »

Mes Enfants, quand une âme en est arrivée là, à cet amour désintéressé, héroïque, qui, dût-il ne connaître un jour que les supplices, n'eût-il qu'une heure à passer sur cette terre, rêve de la donner à Dieu; quand une âme en est arrivée là, elle a atteint le plus haut degré de la sainteté. Or, quand François de Sales brûlait d'un tel amour, il n'avait pas vingt ans!

Aussi, après une telle jeunesse, quelle vie! Après un tel déploiement de toutes les forces de l'âme, quelle puissance et quelle fécondité! Regardez en arrière-plan : c'est le Chablais converti; ce sont soixante-douze mille hérétiques ramenés à la foi; c'est la Visitation fondée; c'est sainte Chantal conduite dans les voies de la perfection; ce sont des ouvrages où l'on ne sait qu'admirer le plus, du charme de la forme ou de la solidité du fond; c'est enfin la France le plaçant au nombre de ses grands écrivains, l'Église le plaçant au nombre de ses plus grands saints.

Mes Enfants, une telle vie peut-elle vous laisser insensibles? Est-ce que, dans ce déploiement harmonieux des facultés humaines dans un jeune homme, vous n'avez pas reconnu une des formes les plus achevées et les plus séduisantes de la beauté? et pouvez-vous ne pas désirer livrer, vous aussi, votre âme à ces tendances et à ces sentiments élevés: l'ardeur, la force, l'amour de Dieu?

Hélas! vous ne le savez que trop, Mes Enfants, c'est là ce qui

vous manque. Il en est parmi vous qui ignorent les nobles élans, les généreuses aspirations vers la vérité. Les plus belles pages du génie humain passent, chaque jour, sous leurs yeux; les formes les plus idéales du beau s'offrent à eux, et elles les laissent froids; et on voit des intelligences de seize ans qui ne savent plus admirer; des cœurs de seize ans en qui la flamme de l'enthousiasme est éteinte; des âmes de seize ans qui ne rêvent rien au delà d'un diplôme de bachelier!

Vous n'avez pas l'ardeur. Pouvez-vous dire que vous avez la force? Pouvez-vous le dire, si vous laissez ainsi languir vos plus nobles facultés dans l'inertie? si vous laissez votre cœur s'énerver dans des affections molles? si les serments faits aux pieds de votre confesseur, le samedi, ne voient pas le lendemain? Et si vous n'avez pas la force, que pouvons-nous attendre de vous? Et comment espérer qu'un jour, au milieu du monde, vous saurez conserver la pureté de la conscience, l'intégrité du caractère et les saintes fiertés de la foi?

Enfin, Mes Enfants, aimez-vous Dieu? Pensez-vous à lui? Lui faites-vous des sacrifices? Pliez-vous, pour lui, votre volonté à la règle? Cherchez-vous, pour lui, à exercer une bonne influence sur ceux qui vous entourent? Et si Jésus-Christ vous posait, en ce moment, la question qu'il adressait un jour à S. Pierre: « *Amas me?* Mon enfant, m'aimez-vous? » pourriez-vous, avec autant de vérité que l'apôtre, lui répondre: « Seigneur, vous voyez le fond de mon cœur; vous voyez bien que je vous aime »?

Mes Enfants, si vous ne reconnaissez pas en vous ces fortes vertus, demandez-les, ce soir, à S. François de Sales; travaillez à les acquérir. Et alors, n'en doutez pas, à ces vertus généreuses, les vertus aimables, la douceur, la délicatesse, la bonté, viendront se mêler d'elles-mêmes, comme on voit, sur cet arbuste charmant que S. François de Sales avait pris pour symbole de son académie, l'oranger, se balancer, en même temps et sur la même branche, les fruits solides et les fleurs parfumées: *Flores fructusque perennes.*

Amen.

AUTRE PANÉGYRIQUE DE S. FRANÇOIS DE SALES[1]

Filii Sion, exultate et lætamini in Domino Deo vestro: quia dedit vobis doctorem justitiæ.

Fils de Sion, réjouissez-vous et tressaillez d'une sainte allégresse, car le Seigneur votre Dieu vous a donné un docteur qui vous enseignera la justice. (Joël, II, 23.)

ÉMINENCE[2]

Jesus-Christ est le Docteur suprême comme il est le Prince des pasteurs et le Pontife éternel. Auteur de la grâce qui touche les cœurs, de la miséricorde qui les purifie, de l'onction qui les console, il est aussi le soleil de justice dont les rayons éclairent les intelligences et dirigent infailliblement dans la voie du salut les nations qui marchent à sa lumière.

Aussi, c'est de Jésus-Christ que parlait le Prophète lorsque, contemplant à travers les siècles le Verbe fait chair, prêchant son Évangile aux pauvres, il disait aux fils de Sion: « Réjouissez-vous, tressaillez d'allégresse! Il est venu: le voici, le docteur de toute justice et de toute vérité! » *Exultate et lætamini,... quia dedit vobis doctorem justitiæ.*

Mais Jésus-Christ, remontant vers son Père, n'a pas voulu nous dépouiller des trésors dont il avait enrichi notre pauvre humanité. Il a laissé sur la terre des continuateurs de son œuvre, des ministres de sa grâce, des héritiers de sa doctrine et de ses titres. Divin Pontife, il a constitué le sacerdoce pour renouveler l'oblation du sacrifice adorable dont la vertu se communique à nos impuissantes prières. Pasteur vigilant, il a établi des gardiens pour faire sentinelle à la porte du bercail de son Église et pour aller à la recherche de la brebis perdue. Docteur de l'infaillible vérité, il a transmis au chef de son Église le privilége unique d'enseigner sa doctrine au monde, sans crainte de jamais se tromper ni de faillir à la mission qui fut confiée au Prince des apôtres, de « confirmer la foi de ses frères ». Il a voulu que, jusqu'à la fin des siècles, l'apostolat catholique répétât fidèlement au peuple chrétien les enseignements de la chaire de Pierre; et le monde a vu se dérouler sous ses yeux, dans la succession des âges, cet imposant spectacle d'une doctrine sûre d'elle-même, prêchée à tous les peuples,

1. Par Monseigneur Cotton, évêque de Valence.
2. Son Éminence le Cardinal Caverot, archevêque de Lyon.

sans varier jamais, sortant toujours pure de l'étreinte des hérésies, toujours vivante du tombeau où ses persécuteurs avaient cru l'ensevelir.

Ainsi Jésus-Christ a laissé son esprit à l'Église; mais, par une disposition pleine de miséricorde et de sagesse, il l'a divisé entre les fidèles, suivant l'admirable expression de l'apôtre S. Paul: *Dividens singulis.* « A l'un il donna les paroles de la sagesse, à l'autre, les trésors de la science, à celui-ci, la foi vive, à celui-là, le don de guérir les malades et d'opérer des prodiges. Au sein de l'Église, il y a diversité de grâces, diversité de ministères, multiplicité d'œuvres, mais il n'y a jamais qu'un seul et même esprit, l'esprit du Christ qui opère en nous et partage ses faveurs entre tous, donnant à chacun selon sa divine volonté: *Hæc autem omnia operatur unus atque idem Spiritus, dividens singulis prout vult*[1]. »

« Dans son Église, » continue S. Paul, « le Christ a établi des apôtres, des prophètes, des docteurs, des hommes puissants en œuvres et en paroles: *Et quosdam quidem posuit Deus in Ecclesia primum apostolos, secundo prophetas, tertio doctores, deinde virtutes*[2]. Est-ce que tous sont apôtres, prophètes ou docteurs[3]? Non, sans doute, » s'écrie-t-il, « mais tous ensemble nous composons le corps du Christ et nous sommes ses membres[4]. »

Gloire imméritée, Mes Frères, qui nous suffit amplement, si nous savons la comprendre et nous en rendre dignes!

Mais si nous n'avons reçu en partage aucun de ces titres réservés à de plus hautes vertus, il y a, dans la grande famille catholique, des fils privilégiés envers qui l'esprit de Dieu s'est montré prodigue de ses dons.

Je vous salue, glorieux sénat des Apôtres et des Confesseurs, chœur radieux des martyrs et des vierges! Je vous salue, saints et savants docteurs, défenseurs intrépides, propagateurs infatigables de la vérité catholique! Je vous salue entre tous, ô doux François de Sales, dont le front m'apparaît aujourd'hui couronné d'une double auréole! Déjà nous aimions à vénérer en vous l'ardente piété du pontife, la sollicitude et la tendresse du bon pasteur; nous vous contemplons, à cette heure, revêtu d'une majesté nouvelle, et de vos lèvres inspirées par l'amour divin, nous sentons mieux que jamais découler sur nos âmes le miel de la plus pure doctrine. Ah! qu'il me soit permis de vous appliquer les paroles du Prophète: *Exultate et lætamini, quia dedit vobis doctorem justitiæ!*

Pieux habitants de cette paroisse, noble cité de Lyon, patrie

1. I Cor., XII, 11. — 2. *Id.*, 28. — 3. *Id.*, 29. — 4. *Id.*, 27.

des grandes œuvres, heureux pasteur de ce troupeau généreux et docile, réjouissez-vous ! Autrefois, vos ancêtres recueillaient avidement la suave parole du docteur de la charité; ils furent témoins des suprêmes efforts de son zèle et reçurent son dernier soupir. Depuis, vous êtes venus, à leur suite, prier avec ferveur au pied de son autel. Redoublez de ferveur et de confiance, tressaillez d'une plus vive allégresse, parce que le successeur de Pierre dépose sur le front de votre protecteur un nouveau diadème et lui érige un trône plus glorieux !

Je devrais peut-être, pour répondre à votre attente, vous énumérer les titres de S. François de Sales à cette gloire de docteur que l'Église lui décerne, et vous montrer, réunies en lui seul, les qualités éminentes du théologien, du moraliste, du controversiste et du maître consommé dans l'art de diriger les âmes; mais d'autres l'ont déjà fait dans des écrits mémorables, ou le feront encore devant vous avec l'autorité d'une science à laquelle je ne saurais prétendre. Je me contenterai de traiter cette simple question: Pourquoi Dieu suscite-t-il des docteurs dans son Église? En cherchant à la résoudre, nous devrons indiquer sommairement les admirables travaux de S. François de Sales, et ce simple exposé suffira, je l'espère, pour expliquer le nouveau culte dont il est l'objet.

« O docteur éminent, » m'écrierai-je avec la liturgie sacrée, « lumière de la sainte Église, bienheureux François de Sales, vous qui avez tant aimé la loi divine, priez pour nous le Fils de Dieu ! » Priez le divin Enfant de Bethléem et son immaculée mère, afin que, de sa pauvre crèche, le Verbe incarné daigne nous instruire lui-même !

I. — Pourquoi Dieu suscite-t-il des docteurs dans l'Église ? L'Apôtre S. Paul répond à cette question dans son *Épître aux Éphésiens* : « C'est afin de consommer la sanctification des élus et de compléter le corps mystique du Christ. Réunir les âmes dans une seule et même foi et dans la connaissance du Fils de Dieu, de manière à ressembler au Christ parvenu à l'âge du complet développement de sa nature mortelle ; nous préserver de la perversité des hommes et des astuces de l'erreur qui cherche à nous circonvenir, afin que nous ne soyons plus comme de petits enfants entraînés à la dérive et poussés contre les écueils par tous les vents de l'erreur. » Telle est la mission du docteur, spécifiée par le grand Apôtre, de la manière la plus précise. « Pratiquer dans la charité ce que l'éternelle Vérité nous enseigne et croître de toute manière en Celui qui est notre Chef, Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Veritatem autem facientes in charitate, crescamus in illo per omnia, qui est caput*

Christus[1] ; » ou, pour tout résumer en deux mots empruntés à la comparaison dont se sert l'Apôtre, travailler au perfectionnement du corps de l'Église dont les parties essentielles, comme dans le corps humain, sont la tête et le cœur, c'est-à-dire unir, dans les liens d'une même foi et d'une même charité, des intelligences qui croient et des cœurs qui aiment : voilà l'œuvre sublime et sainte pour laquelle Dieu suscite parmi nous des Docteurs.

L'unité de la foi, Mes Frères, c'est la gloire et la beauté de l'Église catholique : beauté incomparable qui résulte de la parfaite harmonie des pratiques et des croyances; gloire incommunicable que nulle secte, nul système philosophique ne peut revendiquer. Tout esprit sérieux qui voudra s'arrêter un instant à la contemplation de ce spectacle sera vivement frappé du contraste de cette immuable unité de la foi avec les variations et les contradictions qui se produisirent, de tout temps, dans les opinions humaines, et qui se manifestent, à notre époque, de la façon la plus triste et la plus désolante.

On parle souvent, dans un langage fastueux, d'une philosophie progressive, de je ne sais quels immortels principes sur lesquels on fonde tout un avenir de grandeur et de prospérité. Où sont les institutions qu'ils ont vivifiées? Où sont les philosophes qui ne se soient réfutés eux-mêmes ? On brûle aujourd'hui ce qu'on adorait hier, on renie tout ce qu'on avait cru, on se renie soi-même ; et l'homme, créé pour la vérité, se consume dans ces agitations fiévreuses qui torturent sa conscience et déshonorent sa vie.

L'Église, toujours une dans sa foi, ne connaît ni ces défaillances ni ces honteuses capitulations. Elle est comme le rocher de granit sur les bords de l'Océan. Que la tempête soulève les flots et creuse des abîmes, que le navire soit englouti dans le sillon ouvert par l'ouragan, le roc reste immobile ; et quand la mer s'est apaisée, on peut bien trouver au pied des falaises quelques débris de naufrages, mais le granit n'a rien perdu de sa solidité. Nous savons ces choses, on nous les a dites mille fois : mais on ne se lasse ni de les répéter ni de les entendre, comme on ne se lasse pas d'entendre parler des merveilles de la nature et des chefs-d'œuvre de l'homme, parce que c'est toujours beau, toujours grand, toujours vrai.

L'hérésie et l'impiété n'ont cessé de multiplier et d'unir leurs efforts pour briser ce lien de l'unité chrétienne et miner par la base le fondement qui la soutient. Parmi les sectaires, les uns se sont mis en opposition directe avec l'Église, ont nié ce

1. Ephes., IV, 15.

qu'elle enseignait et dogmatisé à leur façon, sans dissimuler leur hostilité criminelle : ce sont les intransigeants du dogme ; ils ont au moins le mérite de la franchise. Les autres, par un procédé familier à l'erreur, ont employé de préférence la fourberie, la ruse, la calomnie. Ils ont arraché quelques pierres du monument sacré de nos dogmes, puis ils ont dit aux peuples : Voilà les croyances catholiques ! ou bien ils ont travesti quelques-unes de nos saintes pratiques, et, comme autrefois Pilate montrant à la foule ameutée le Christ revêtu d'un haillon de pourpre et tenant un roseau, ils ont osé dire : Voilà l'homme ! voilà votre religion ! Regardez et voyez s'il y a rien de plus absurde et de plus ridicule !

Et, pour le dire en passant, c'est ainsi qu'un trop grand nombre de catholiques amoindrissent leur foi et finissent par en perdre les notions les plus essentielles. On discute un point de doctrine; on l'isole de tous les dogmes qui pourraient l'éclairer ; on n'aperçoit plus les rapports qu'il a avec l'ensemble de la religion; on n'en comprend ni l'importance ni la beauté, et l'on arrive de la sorte à le déclarer inutile et inacceptable. Que voulez-vous comprendre au sacrifice eucharistique ou bien au culte de Marie, si vous les séparez des mystères de l'Incarnation et de la Rédemption ? Comment pouvez-vous concevoir l'infaillibilité pontificale, si vous ignorez les promesses de Jésus-Christ et si, dans l'assemblée des évêques, vous ne voyez qu'un parlement vulgaire ?

Connaîtrez-vous le Forum ou le Colisée parce qu'on vous aura montré quelque morceau de marbre détaché de leurs ruines ? Remettez la pierre à sa place et vous verrez qu'elle a son utilité et sa beauté ; vous comprendrez qu'elle s'harmonise admirablement avec le reste de l'édifice. Mais vouloir morceler notre religion et nous égarer en discussions inutiles sur des questions de détail, c'est imiter l'hérésie qui sépare et qui divise pour borner la vue des plus clairvoyants et troubler la raison des plus sages.

Ces perfidies de l'erreur ont, hélas ! égaré bien des âmes. Le chrétien n'est point exempt des faiblesses humaines ; il est simple et crédule comme un enfant : *Parvuli fluctuantes*[1]. Plus naïfs, peut-être, que le reste des hommes, parce que l'enseignement catholique le nourrit dans la vérité, il croit difficilement à la perversité et à la ruse : *Nequitia hominum*, *astutia erroris*[2] ; et quand l'orage de l'erreur se déchaîne, plusieurs se laissent entraîner par « tout vent de doctrine », loin de la barque de Pierre qui seule peut nous conduire au port. Il en fut ainsi dans

1. Eph., IV, 14. — 2. *Ibid.*

tous les siècles, et l'hérésie a produit plus de défections que la persécution n'a provoqué d'apostasies.

Mais si nous parcourons l'histoire de l'Église, il nous sera facile de constater que, à chacune des époques tourmentées par de mauvaises doctrines, Dieu suscita de grands et saints Docteurs pour défendre la vérité et la faire briller d'un plus vif éclat aux yeux des âmes sincères.

Avant la fin du IIe siècle, votre grand S. Irénée écrit son livre admirable contre les hérésies. Docteur, il confond les Valentiniens et les impurs Gnostiques; martyr, il arrose de son sang la semence de foi qu'il avait répandue sur votre sol dont la fécondité n'est pas encore épuisée.

Au commencement du IVe siècle, Arius ose attaquer la divinité de Jésus-Christ, et son erreur, habilement déguisée, pénètre jusqu'en Espagne et dans les Gaules; S. Athanase en Orient, S. Hilaire en Occident, le combattent avec une ardeur que ni la persécution ni l'exil ne peuvent ralentir et démasquent son imposture.

Macédonius, Nestorius, Pélage, Vigilance, Eutychès, héritiers de son orgueil, veulent continuer son œuvre de division; ils rencontrent sur leur chemin S. Cyrille de Jérusalem, S. Cyrille d'Alexandrie, S. Augustin, S. Jérôme, S. Ambroise et S. Léon le Grand, qui leur ferment le passage. L'erreur est refoulée et toutes ces grandes luttes ont pour effet de dégager complètement le dogme catholique de tout impur alliage, de l'exposer dans son ensemble, d'une manière plus précise et plus lucide, aux Barbares qui viennent succéder à l'Empire romain.

Au moyen âge, l'archevêque de Cantorbéry, Lanfranc, et S. Bernard renouvellent contre Abeilard, l'un des ancêtres du rationalisme contemporain, et contre Bérenger, les combats et les triomphes des six premiers siècles.

Plus tard, S. Thomas et S. Bonaventure préparent tout un arsenal d'armes savantes et invincibles. Ils en apprennent le maniement à leurs disciples et à leurs successeurs afin que l'Église soit prête à repousser les attaques formidables qui l'attendent encore.

En effet, au XVIe siècle, le protestantisme apparut, semant la révolte dans les esprits par la doctrine du libre examen, et la corruption dans les cœurs par l'abolition du mariage et par la négation de la nécessité des bonnes œuvres, agitant l'Europe entière, soulevant les peuples les uns contre les autres, et allumant au sein des nations le feu des discordes civiles.

L'Église gémissait en voyant de pauvres âmes aveuglées s'arracher de ses bras pour aller se précipiter dans l'abîme de l'erreur. Alors encore Dieu suscita des vengeurs pour sa cause;

Bellarmin, Bossuet, Duperron et cent autres écrasèrent les sophismes de Luther et de Calvin sous le poids de leur irrésistible logique, et leurs controverses ramenèrent au catholicisme bien des âmes égarées. Mais ce n'était pas aux intelligences seulement qu'il fallait parler; les cœurs étaient plus malades que les esprits : *Omne caput languidum et omne cor mœrens*[1]. A la foule qui résonne peu et que les passions dominent, il était nécessaire de faire entendre surtout le langage de la persuasion. Mêler au raisonnement qui éclaire, les tendres paroles de la charité qui attire; verser l'huile de la douceur en même temps que le vin de la force sur les plaies du pauvre blessé; donner aux populations séduites le spectacle d'une science que rien ne déconcerte, unie au prestige d'une sainteté éclatante : tel devait être le remède le plus capable de guérir tant de maux.

Dieu, qui aime son Église, le savait bien; et sur les limites de la France tourmentée par la Réforme, et de la Suisse devenue le boulevard du calvinisme, il avait fait naître François de Sales.

Qu'il soit béni, ce riant pays de Savoie, d'avoir donné à l'Église un si riche trésor! Ses sites charmants, ses fraîches vallées, l'éclat de la lumière qui se reflète dans les eaux pures de ses lacs et sur la neige de ses montagnes, lui prêtent moins de beauté que la naissance du saint Docteur ne lui procure de gloire. Qu'il soit béni d'avoir voulu devenir terre française, puisque maintenant le berceau et le tombeau de S. François de Sales nous appartiennent et que, ainsi, nous n'avons plus avec lui qu'une même patrie!

Je ne vous retracerai ni l'enfance de François de Sales ni la ferveur de sa jeunesse. Aux Universités de Paris et de Padoue, il apparaît comme un prodige d'intelligence et de vertu; et, malgré les séductions du monde, les entraînements de son âge, la contagion du mauvais exemple, il conserve intacte la foi de ses premières années et peut offrir à Dieu l'innocence de son baptême, au jour de sa consécration sacerdotale. Transportons-nous à l'époque où, n'écoutant que les inspirations de son zèle et pour obéir aux désirs de son évêque, il entreprend cette difficile et glorieuse mission du Chablais dont les prêtres les plus courageux et les plus expérimentés n'osaient accepter la charge.

C'était en 1594. Depuis bientôt soixante ans, les protestants de Berne avaient envahi cette contrée. La spoliation et la violence qui furent, de tout temps, les auxiliaires de l'hérésie, avaient semé la terreur parmi les paisibles habitants de ces vallées. Les églises avaient été démolies ou fermées, les biens ecclésiasques, confisqués, les prêtres et les religieux, expulsés, l'exercice du

1. Is., I, 5.

culte catholique, interdit; et peu à peu les populations, intimidées ou trompées, avaient abandonné leurs croyances pour embrasser les doctrines plus accommodantes du calvinisme.

Alors se réalisaient tristement, pour cette portion de l'héritage du Seigneur, ces paroles du Prophète: *Dispersæ sunt oves meæ, eo quod non esset pastor, in devorationem omnium bestiarum agri, et dispersæ sunt. Erraverunt greges mei in cunctis montibus et in universo colle excelso*[1]. Alors aussi, de toutes les âmes croyantes s'échappait cette ardente prière: C'est le moment d'agir, ô mon Dieu; ils ont déchiré votre loi sainte! Envoyez celui qui doit venir! *Tempus faciendi, Domine; dissipaverunt legem tuam*[2]. *Mitte quem missurus es*[3].

Dieu, dans sa miséricorde, leur envoya François de Sales; c'était lui qu'il avait préparé pour le salut de son peuple. Ni les refus obstinés de son père, ni les sollicitations d'une mère alarmée, ni la crainte des fatigues, ni la perspective des difficultés qui l'attendent, n'ont pu le détourner de sa généreuse entreprise. Il parcourt les bourgs et les campagnes, annonçant à tous le royaume de Dieu. Il traverse les neiges et les glaces, brave le froid et la faim, les embûches et les menaces de mort. Par son calme et sa fermeté, il relève le courage des plus timides et déconcerte les plus audacieux. Il pénètre jusqu'à Thonon, y relève l'autel profané, y célèbre solennellement le saint Sacrifice, organise les missions, les processions, les pèlerinages, interpelle les ministres de l'erreur, va chercher jusque dans Genève le porte-drapeau du protestantisme, lui propose la lutte, l'invite à la conversion et le contraint d'avouer que l'Église catholique est l'Église mère, et qu'on peut se sauver en professant sa foi.

Le peuple revient en foule au catholicisme; les hommes influents de la secte, touchés de tant de vertu, pénétrés par sa douce éloquence, abjurent l'hérésie. Mais un trop grand nombre persévèrent encore dans leurs égarements. La parole évangélique ne peut éclairer que ceux qui veulent l'entendre; et les mensonges, les calomnies des ministres, soulevant d'absurdes préventions contre le saint apôtre, retenaient loin de sa chaire une multitude d'âmes faibles et crédules.

François comprit alors qu'il fallait atteindre ceux qui se tenaient à l'écart; et, cédant, malgré sa modestie, au désir de procurer à Dieu plus de gloire, il écrivit ses *Controverses* religieuses. Il n'avait point l'ambition de faire un livre, mais de propager plus efficacement la vérité. Le soir, après ses journées laborieuses, il se recueillait et priait; puis il traitait par écrit un

1. Ezech., XXXIV, 5-6. — 2. Ps. CXVIII, 126. — 3. Exod., IV, 13.

point de doctrine, en faisait transcrire de nombreuses copies et les répandait partout à profusion, nous donnant ainsi l'exemple de cette propagande salutaire au moyen de laquelle nous devons aller chercher les âmes qui ne viennent pas à nous. « Si ce n'est point la doctrine exacte de l'Église, » disait-il, « mes supérieurs me reprendront. Si donc je désavoue mille absurdités qu'on attribue aux catholiques, ce n'est point pour me tirer de la mêlée, comme quelques-uns l'ont dit. Enfin, la doctrine par écrit contentera ceux qui, pour toute réponse à mes raisons, allèguent qu'ils les voudraient entendre devant quelque ministre, pour savoir ce qu'il y répondrait : il leur semble que la seule présence de l'adversaire me ferait chanceler et pâlir; mais, les raisons une fois couchées par écrit, on peut les présenter à tel ministre qu'on veut[1]. »

Noble et ferme langage qui nous montre l'apôtre du Chablais aussi filialement soumis à l'autorité de l'Église qu'il est fier de sa doctrine et assuré de son triomphe sur ceux qui osent la combattre !

Il importait avant tout de ruiner le fondement de la Réforme et d'en démontrer la fragilité et le néant. Elle émet, en effet, deux principes contradictoires : celui du libre examen et celui de la propagande évangélique par la prédication. Mais, si les chrétiens sont autorisés à se faire eux-mêmes leurs croyances, en cherchant la vérité dans la Bible et en adoptant ce que le libre examen leur suggère comme suffisamment clair et démontré, de quel droit venez-vous leur prêcher une doctrine quelconque et leur imposer vos opinions personnelles? Vous niez l'autorité de l'Église ; vous dites : Elle peut se tromper, elle se trompe ! Et vous, ne pouvez-vous pas tomber dans l'erreur? Et pourquoi vous insurger contre l'infaillibilité de l'Église, puisque chacun de vous se déclare infaillible?

Aussi, le saint Docteur établit-il péremptoirement que les fondateurs de la Réforme et leurs successeurs se sont ingérés sans mission dans le ministère ecclésiastique, qu'ils sont de faux pasteurs et leur Église, une fausse Église, que leurs auditeurs sont inexcusables d'aller les écouter, comme eux sont inexcusables de prêcher.

Et puis l'Écriture Sainte est-elle l'unique source où l'on puise les vérités de la foi? Cette assertion est si peu vraie, que Notre-Seigneur n'a rien écrit et que le premier Évangile n'a été publié que trente ans après le commencement de la prédication des apôtres. Comment donc la vérité parvenait-elle aux premiers chrétiens, si ce n'est par la tradition?

1. *Controverses*, Introduction.

Enfin, l'interprétation des Écritures est-elle facile et même possible aux fidèles? Quand on promulgue des lois, on établit un tribunal pour les interpréter. Supposez un instant qu'on mette entre les mains de tous les citoyens le code de notre législation française et qu'on leur dise: Voilà la loi qui vous régit! Lisez-la attentivement et que chacun de vous, suivant les lumières de son intelligence, décide quels sont ses droits et ses devoirs! N'est-il pas vrai que les discussions interminables, la discorde, le vol, le pillage, plongeraient bientôt le pays dans un affreux cahos! Ainsi en est-il advenu de la Réforme où chacun a le droit de prétendre que lui seul est en possession de la vérité.

Il n'est peut-être pas inutile de remarquer ici que ces contradictions flagrantes n'avaient pas échappé à Luther lui-même qui prononçait, en les signalant, sa propre condamnation.

Lorsque Muncer entreprit de s'ériger en pasteur, Luther ordonnait qu'on lui demandât « qui lui avait donné la charge d'enseigner ». S'il répond que c'est Dieu, poursuivait-il, qu'il le prouve « par un miracle manifeste », car c'est par de tels signes que Dieu se déclare, « quand il veut changer quelque chose dans la forme ordinaire de la mission[1] ».

Et le jour même de sa mort, l'hérésiarque disait avec un sentiment de pitié pour la nature humaine et de mépris pour les principes qu'il avait professés: « Grande et difficile chose d'entendre les Écritures. Il faut avoir passé cinq ans à labourer pour comprendre les *Géorgiques* de Virgile; vingt ans dans le maniement des affaires, pour y voir clair aux *Épîtres* de Cicéron; cent ans avec les prophètes Élie, Élisée, Jean-Baptiste, le Christ, les Apôtres, pour déguster les Écritures. Pauvre humanité[2]! » Oui, pauvre, bien pauvre humanité qui ne peut rien et qui se croit capable de tout, qui sacrifie la raison aux passions, qui se jette sciemment dans l'erreur et qui consent à sacrifier des milliers d'âmes, à se perdre éternellement, plutôt que d'abaisser son orgueil par une sincère rétractation!

Il suffit de révéler ces faits et de signaler ces outrages à la raison pour déconsidérer à jamais l'erreur. Or, S. François de Sales les met en relief avec tant de clarté, résout toutes les difficultés soulevées par les protestants et démontre la vérité catholique d'une manière si persuasive et si forte, si frappante et si facilement accessible à toutes les intelligences, qu'il est impossible à quiconque veut être raisonnable de persévérer dans l'hérésie.

1. *Sleid*, lib. V, 69. — 2. Audin, *Vie de Luther*, t. II, p. 525.

Comme il l'avait fait pour un de nos saints dogmes, François de Sales vengea le culte catholique des insultes de l'hérésie. Un des ministres les plus autorisés de la Réforme ayant accusé l'Église d'idolâtrie, à l'occasion du culte de la croix, le saint, dans un traité remarquable où la science historique s'unit à l'élégance de la forme et à la clarté du raisonnement, nous montre S. Paul glorifiant la croix, S. Justin, Tertullien, S. Anasthase proclamant en face du paganisme les honneurs qu'elle mérite et dont elle est entourée par les premiers chrétiens. Dans tout l'univers, on l'arbore comme un signe de gloire et un gage de protection. Elle domine les monuments, protège les cités, orne les places publiques, embellit les fêtes religieuses où elle est portée triomphalement comme un étendard sacré, pour guider le peuple chrétien à la victoire que notre foi doit remporter sur le monde. Elle nous rappelle les souffrances et les mérites de Jésus-Christ et fait naître en nos cœurs le souvenir de ses miséricordes.

Comment s'étonner du culte que nous lui rendons, puisque nos adorations se rapportent au Sauveur lui-même? N'est-il pas souverainement raisonnable de la considérer comme l'instrument des grâces que Dieu veut répandre sur nous, lorsque nous savons qu'il a attaché une vertu puissante aux objets qui ont appartenu à ses saints : à la verge dont Moïse frappa le rocher, au manteau d'Élie, aux vêtements de S. Paul? « La vertu qui se trouve aux ruisseaux sortis d'une telle source ne se trouve-t-elle pas beaucoup plus en la source même? » C'est là ce que S. François de Sales établit de la manière la plus irréfutable dans son *Étendard de la Croix*.

Dans ses *Considérations sur le Symbole*, non seulement il excite la piété par les plus touchantes prières, mais il ranime la foi en la présence réelle, en exposant les raisons qui la démontrent, et les rapports qui unissent ce mystère à tous ceux qui sont enseignés dans la formule de foi qui nous vient des Apôtres.

Infatigable dans son apostolat, il instruit par ses écrits autant que par sa parole, et, confirmant la doctrine qu'il prêche par l'exemple des vertus les plus aimables, il détruit les préventions les plus invétérées et touche les cœurs les plus endurcis.

« Qu'ils sont beaux sur la montagne, les pas de cet apôtre qui évangélise la paix et le bien, disant aux fils de Sion : Voici le règne de votre Dieu[1] ! » Soixante mille hérétiques rentrent dans le sein de l'Église; le Chablais a retrouvé sa foi.

1. Is., LII, 7.

Les consciences étaient inquiètes, les cœurs, égarés, les âmes, agitées ; c'était le règne du trouble et de la division. Et maintenant, la vérité règne en souveraine, le Seigneur a reconquis son empire sur les cœurs. Il se fait comme une explosion de joie dans le ciel, et les anges gardiens des âmes converties unissent leurs cantiques aux chants de la terre pour bénir les pas et les sueurs du messager de Dieu. *Quam pulchri, super montes, pedes evangelizantis pacem !*

O S. François de Sales ! réjouissez-vous maintenant, avec les élus que vous avez conduits au bonheur. « Ceux qui auront possédé la science, » dit le Seigneur, « brilleront comme l'éclat du firmament, et ceux qui enseignent la justice aux multitudes scintilleront comme des étoiles dans l'éternité sans fin [1]. » Vous avez connu, vous avez aimé la science des saints, vous l'avez apprise à cette foule que vos enseignements ont sauvée. Brillez dans la splendeur des cieux auprès des radieux séraphins ! Brillez dans le firmament de l'Église, parmi ces constellations de saints et de docteurs qui éclairent nos ténèbres et qui projettent sur nos âmes un doux reflet des célestes clartés !

II. — Ramener les âmes à l'unité de la foi est une œuvre glorieuse et sainte, spécialement confiée au zèle et à la science des docteurs ; mais là ne se borne pas leur mission. Ils doivent consommer la sanctification des âmes : *Ad consummationem sanctorum ;* conduire le chrétien à la perfection : *In virum perfectum*, en lui faisant pratiquer la vérité dans la charité ; car le terme de tout précepte, dit l'Apôtre, c'est la charité dans un cœur pur et dans les joies d'une bonne conscience : *Finis prœcepti est charitas de corde puro et conscientia bona* [2].

Aussi voyons-nous tous les saints que l'Église a décorés du titre de docteurs exercer un double ministère : combattre d'une main les ennemis de la foi, et, de l'autre, construire les murs de la cité de Dieu.

S. Athanase écrit la vie de S. Antoine et dépeint les charmes de la vie cénobitique, en même temps qu'il réfute l'arianisme. S. Chrysostome et S. Grégoire décrivent les gloires et les devoirs du sacerdoce. S. Ambroise exalte la virginité et convie les âmes pures à marcher sous l'étendard de la Vierge Marie. S. Thomas, en même temps qu'il publie sa *Somme contre les Gentils*, compose sa *Chaîne d'or* et commente le *Cantique des cantiques*. S. Bonaventure aime à retracer la vie admirable de S. Francois d'Assise et nous transmet, avec ses Œuvres théologiques, ses

1. Dan., XII, 3. — 2. I Tim., I, 5.

Méditations sur la vie de Jésus-Christ, et toute cette série d'écrits pieux qui lui ont mérité le nom de docteur séraphique.

Et, comme si ce n'était pas assez de donner le précepte et l'exemple de la perfection individuelle, plusieurs d'entre eux tracent les règles de la vie monastique et embrassent avec amour ses salutaires austérités. S. Basile, S. Jérôme, S. Augustin, S. Liguori, groupent autour d'eux des âmes avides de perfection et sont comme les pères de ces ordres religieux dont les vertus font l'édification du monde et la consolation de l'Église.

A l'exemple des illustres docteurs qui l'avaient précédé, François de Sales voulut concourir à la sanctification des fidèles, en leur prodiguant les conseils de la piété la plus éclairée, et en ouvrant aux âmes d'élite le saint asile de la *Visitation*. Il embrassait ainsi dans son zèle et les âmes imparfaites, pour les conduire à Dieu, et les âmes déjà saintes, pour les élever jusqu'aux plus hauts sommets de la perfection.

Devenu successivement coadjuteur et successeur de l'Évêque de Genève, il n'oublia jamais les pauvres hérétiques et ramena souvent au bercail de l'Église des âmes égarées. Mais il donna aussi leur part abondante de nourriture spirituelle aux âmes restées fidèles à leur foi. Annecy, Dijon, Chambéry, Turin, Grenoble, Lyon, Paris et cent autres villes tressaillirent aux accents de sa parole et gardèrent de son passage un impérissable souvenir. Ce n'était pas encore assez pour son zèle : il voulut rester en communication, par ses écrits, avec les âmes qu'il avait relevées et soutenues, et faire parvenir les enseignements de la vie chrétienne à celles mêmes qui n'avaient pu les recueillir de sa bouche.

Dans l'Église de Jésus-Christ, il y a, s'il est permis de parler de la sorte, plusieurs catégories d'âmes. Les unes commencent et se soutiennent à peine dans la vie spirituelle ; les autres cheminent déjà et tendent à progresser ; quelques-unes marchent à grands pas dans les voies de Dieu. Pour les premières, il écrivit l'*Introduction à la vie dévote*.

La vie dévote est peu comprise, elle est souvent mal pratiquée. Les uns ne voient que rigueurs dans la piété et la rendent impossible par les difficultés dont ils l'entourent ; c'est un sommet escarpé où ne parviennent qu'à travers mille obstacles quelques âmes privilégiées. Les autres, par une transaction coupable, l'accommodent à leurs passions, la rendent mondaine pour la rendre facile, et s'efforcent de réaliser l'alliance impossible de la lumière avec les ténèbres.

S. François de Sales conduit les âmes entre ces deux écueils : le rigorisme et la mondanité. Il ne dissimule ni la croix, ni les épines, ni les sacrifices de chaque jour ; mais il montre, en

même temps, que la piété véritable n'a rien de repoussant et de farouche: elle est patiente, bienfaisante, aimante et dévouée, douce sans faiblesse, ferme sans dureté. Elle se concilie avec tous les devoirs de la vie sociale, est accessible à tous et, pour la pratiquer, il n'est point nécessaire de fuir dans la solitude: il suffit de vivre dans le monde sans avoir l'esprit du monde, de faire ce que chacun fait, excepté le péché, mais de le faire saintement et en vue de plaire à Dieu. Si tous ne peuvent imiter le vol de l'aigle, tous peuvent voler peu à peu vers le ciel, comme la colombe, et s'élever à la perfection par les pratiques de la vie commune.

Le pieux auteur prend l'âme au début de la vie chrétienne, soutient ses premiers pas, lui apprend à marcher et la fortifie par les exercices spirituels qu'il lui enseigne. Le chrétien est un soldat qui doit combattre jusqu'à la mort pour la cause de Dieu. Or, le soldat se forme par les exercices continuels qui assouplissent son corps et le fortifient, qui soumettent sa volonté au joug de l'obéissance et la façonnent à la discipline. Qu'il vienne à les négliger! il sera bientôt incapable de supporter les fatigues de la guerre.

Le soldat de Jésus-Christ, pour devenir vaillant, doit aussi s'exercer sans relâche, sous peine de succomber dans la lutte. Nos exercices à nous sont: la méditation qui nous fait voir Dieu de plus près et qui nous apprend à le connaître et à l'aimer, l'examen de conscience qui nous révèle nos misères et nous apprend à nous mépriser, la pratique du recueillement qui nous met à l'abri des occasions périlleuses, les aspirations du cœur vers Dieu d'où nous vient le secours, l'invocation des saints qui sont nos auxiliaires, la pratique des sacrements qui nous donnent le pain de l'âme et renouvellent nos forces.

« Regardez souvent, » dit le saint, « ce que Dieu fait et ce que vous faites, vous verrez ses yeux tournés de votre côté et perpétuellement fixés sur vous par un amour incomparable. Retirez-vous souvent dans la solitude de votre cœur pendant les conversations et affaires: cette solitude ne peut être empêchée par la multitude de ceux qui vous entourent, car ils ne sont pas autour de votre cœur, mais autour de votre corps. Aspirez souvent en Dieu par de courts, mais ardents élancements de votre cœur; admirez sa beauté, invoquez son aide, tendez-lui la main comme un petit enfant à son père. »

L'âme ainsi disciplinée se forme à la vertu. Mais que de vertus à pratiquer! la patience, l'humilité, la douceur, la chasteté, que S. François de Sales nous décrit avec tant de précision et de complaisance, qu'on dirait de chacune qu'elle est sa vertu privilégiée. Pour ne point nous décourager, en présence de tant

de vertus à acquérir, il nous conseille d'en choisir une en particulier, que nous devrons nous appliquer spécialement à perfectionner en nous. Dans le christianisme tout s'enchaîne et, de même que celui qui pèche contre un commandement devient prévaricateur en tout le reste, de même aussi, celui qui excelle en quelque vertu possédera bientôt toutes les autres. L'humilité produit la douceur, la mortification mène à la chasteté et la charité conduit à sa suite le cortège de toutes les vertus.

Dans ce travail incessant sur elle-même, l'âme dévote doit veiller activement à garder son esprit toujours ferme et raisonnable. Le saint docteur insiste sur ce point et détruit ainsi les injustes préjugés du monde qui accuse la piété de rétrécir les esprits et de tuer la raison. Écoutez ce qu'il dit : « Nous ne sommes hommes que par la raison, et pourtant c'est quelque chose de rare de trouver des hommes vraiment raisonnables : l'amour-propre nous détraque ordinairement la raison. Nous accusons pour peu le prochain et nous nous excusons en beaucoup ; nous voulons justice pour autrui et pour nous, miséricorde. Nous préférons les riches aux pauvres, quoiqu'ils aient moins de mérite, nous préférons même les mieux vêtus. Nous voulons nos droits exactement et que les autres soient courtois en l'exaction des leurs. » Écoutez surtout ce mot que vous pourriez peut-être trouver trivial, s'il sortait d'une autre bouche, mais qui nous peint au vif et qui résume tous nos travers : « Nous voulons vendre fort cher et acheter bon marché. »

En parlant ainsi, prouve-t-il qu'il ait l'esprit étroit, et le portrait qu'il trace avec tant de finesse n'est-il pas celui des gens du monde ? Car les vrais dévots à qui l'Évangile prescrit la douceur, l'indulgence, l'humilité, la charité, ne sauraient, sans se mettre en opposition avec leurs principes, tomber dans cet excès de rigueur, disons mieux : de ridicule.

Mais le soldat ne peut faire la guerre sans avoir des heures de découragement, sans rencontrer des embûches et des pièges. Il faut aussi que le chrétien se prémunisse contre les dangers qui l'attendent. Il aura des tentations, il éprouvera des sécheresses et des aridités, mais qu'il ne se décourage pas ! c'est la punition de ses tiédeurs ; c'est Dieu qui se cache pour éprouver notre fidélité. Il nous laisse quelquefois marcher seuls, comme une mère qui veut essayer les forces de son petit enfant et qui se cache un instant, prête à le recevoir dans ses bras, s'il venait à tomber. Que l'âme se réconforte en recommençant chaque année ses pieux exercices, en se retrempant dans la considération des grandeurs de Dieu, du prix de l'âme, du bonheur de la vertu, de l'exemple des saints ! Elle sentira renaître en elle les impressions heureuses qui la touchèrent autrefois, l'arrachèrent

à son indifférence et, de la sorte, elle persévèrera, malgré tout, dans la voie sainte qu'elle a choisie.

Tel est le résumé de ce livre dont l'apparition fut un événement dans l'Europe entière. Les fidèles, les prêtres, les religieux, les prélats, les princes eux-mêmes étaient sous le charme de ce langage ravissant et inconnu qui revêtait la piété d'une grande nouvelle. Ils ne pouvaient se lasser de le relire pour y trouver encouragement et lumière. Depuis plus de deux siècles, il n'a rien perdu de son attrayante beauté, et chacun de vous, Mes Frères, peut y puiser encore le courage et la consolation. Ah ! puissiez-vous en faire votre constante étude, en goûter de plus en plus la céleste suavité et former votre âme sur le saint qui n'aurait pu si bien parler de la piété s'il n'en avait connu, par la pratique de sa vie entière, les plus intimes secrets !

A côté des âmes qui commencent, il y a celles qui ont fait déjà quelques progrès et qui veulent se donner à Dieu d'une manière plus complète encore. Pour celles-là, S. François de Sales a écrit son *Traité de l'amour de Dieu.*

« Dieu, » dit-il, « veut être tout ou rien. Il ne peut vivre dans une âme s'il n'y règne ; il ne peut y régner s'il n'y règne souverainement. » Hélas ! que de cœurs sont partagés et doivent chercher dans ce seul mot le secret de leur impuissance à aimer Dieu comme ils semblent le désirer ! Et pourtant, si nous voulons être de vrais chrétiens, il faut aimer Dieu plus que nous-mêmes et plus que tout au monde. Mais comment aimer ce Dieu que nous ne voyons pas, que nous n'entendons pas, dont la main ne s'étend pas visiblement vers nous, dont le cœur ne bat pas sur le nôtre? S. François de Sales nous le dira, en nous faisant l'histoire de l'amour de Dieu dont il raconte successivement la naissance, les progrès et la décadence ; car notre amour pour Dieu, tout sincère qu'il est, a trop souvent aussi ses inconstances, ses oublis et ses tristes défaillances.

Vous ne voyez pas Dieu ; mais la raison et la foi vous disent ce qu'il est. Contemplez des yeux de l'âme la splendeur de son visage et ses adorables perfections !

Il y a, dans ce monde visible, des rayons épars de beauté qui séduisent votre cœur et le ravissent : la délicate beauté des fleurs, l'austère beauté des forêts et des montagnes, la beauté grandiose de la mer et des cieux, l'incomparable beauté d'une âme intelligente qui se reflète sur des traits animés et dans les accents d'une parole émue. Vous aimez tout cela, et vous n'aimeriez pas Dieu ! Ah ! réunissez toutes ces étincelles dispersées, pour en former un soleil plus grand que le firmament ; montez du visible à l'invisible : tout ce que vous pouvez entrevoir et supposer n'est rien auprès de la beauté de Dieu.

Contemplez mille fois les richesses de toutes les intelligences, les tendresses de tous les cœurs ; accumulez, centuplez mille fois encore ces précieux trésors : ce n'est ni la richesse ni la tendresse de mon Dieu. O beauté ineffable, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, que je vous connaisse, et je vous aimerai ! D'autres âmes, faibles et coupables comme la mienne, vous entrevirent un jour et s'attachèrent à vous pour ne plus jamais vous quitter ; laissez tomber sur mon intelligence un éclair de votre lumière inaccessible ! Quand il aura frappé les yeux de mon esprit, tout me paraîtra pauvreté et néant, et je n'aimerai plus que vous : *Noverim te ut amem te.*

Voilà comment l'amour de Dieu s'engendre dans l'âme. Et si cela ne suffit pas, il y a le souvenir des bienfaits du Créateur qui nous a donné tout ce que nous avons : cet univers qui nous appartient, notre vie, notre cœur, nos amis, notre mère.

Si ce n'est pas assez de la pensée de cette bonté divine qui s'exerce incessamment envers nous, rappelez-vous Jésus-Christ. Il s'est rendu notre semblable et s'est revêtu de nos misères pour se faire aimer. On l'a vu sur la terre et il a conversé avec les hommes, ses mains ont touché le lépreux pour le guérir, le pécheur pour lui pardonner, sa bouche nous a dit des paroles de vie et d'espérance éternelle, son cœur s'est ouvert pour nous donner son sang et son amour. N'aimerez-vous pas au moins Jésus-Christ ?

Les raisons ne manquent pas à qui veut aimer Dieu, et le chrétien qui se complaît dans le souvenir des miséricordes célestes l'aime toujours davantage. Les effusions de la reconnaissance dilatent le cœur pieux et le rendent de plus en plus capable d'aimer. Toutes les œuvres accomplies dans la charité du Christ participent à ses infinies mérites, et, en même temps qu'elles prouvent l'amour, elles lui fournissent un aliment. Nos actions, même les moindres, plaisent à Dieu, dès qu'elles sont faites pour lui, et attirent sur nous ses divines complaisances.

S. François de Sales, dans un de ses entretiens racontés par sainte Chatal, commentait, un jour, ces paroles des saints cantiques : *Vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum et in uno crine colli tui*[1] : Vous avez blessé et conquis mon cœur par un seul de vos regards, par un seul de vos cheveux. C'est Dieu, disait-il, qui parle ainsi à l'âme fidèle ; et voyez comme il se contente de peu ! Un cheveu tombe de notre tête sans que nous y prenions garde, nous n'y attachons aucun prix, tellement Dieu nous les a prodigués. Eh bien ! pour gagner son cœur, il n'en faut pas davantage : un seul de nos regards, un seul

1. Cant., IV, 9.

de nos cheveux, c'est-à-dire la plus petite de nos actions. Il l'accepte avec une bonté de père et nous donne, en retour, ses prédilections et les promesses du ciel.

C'est ainsi que l'amour se développe sans cesse dans l'âme du chrétien ; et quand tout finit ici-bas pour lui, la charité demeure et grandit encore : *Charitas nunquam excidit*[1]. C'est l'heure de sa pleine dilatation et de son triomphe. L'âme alors, dégagée de ses liens, voit Dieu tel qu'il est, se porte vers lui par un élan irrésistible, le possède et jouit pleinement de sa gloire, de son bonheur, de son éternité.

Ames pieuses qui m'écoutez et qui comprenez ce langage, vous avez appris à l'école de S. François de Sales comment s'allume le feu de la charité ; vous avez réchauffé votre cœur à ce foyer divin et propagé autour de vous l'étincelle sacrée que le Christ est venu apporter sur la terre. Jouissez pleinement de ce bonheur ! mais apprenez aussi à vous défier des faiblesses de ce pauvre cœur qui peut déchoir de ces hauteurs sublimes, jusqu'à l'amour de la vanité et du mensonge. Et, pour que cette flamme ne s'éteigne pas en vous, soyez dociles aux conseils que vous donne le saint docteur. Mettez en votre Dieu si bon, si parfait et si aimable, toutes vos complaisances. Affligez-vous des outrages que le péché lui fait et compatissez aux douleurs dont le Christ s'est chargé pour expier nos crimes. Désirez que Dieu soit connu, aimé et glorifié par toute créature. Méditez ses grandeurs, contemplez sa beauté, reposez-vous en lui. Obéissez à ses préceptes, prévenez ses désirs, suivez ses inspirations. Acceptez avec une soumission filiale tout ce qu'il vous envoie, et que ni la persécution, ni le glaive, ni la tribulation, ni l'angoisse, ni la faim, ni la nudité, ni la mort, ni la vie, ne puissent vous séparer du Dieu que vous aimez !

Le désir de cette intime union avec Dieu est si véhément chez quelques âmes, que les conditions ordinaires de la vie ne leur suffisent plus. Elles veulent s'épanouir et se dilater, et dans le monde l'air et le soleil leur manquent : il leur faut un autre milieu.

Plusieurs de ces âmes choisies s'étaient révélées à S. François de Sales durant ses courses apostoliques ; car il y a des attractions mystérieuses entre les âmes saintes ; elles se comprennent et se devinent comme des exilés se reconnaissent sur une terre étrangère, en entendant parler la langue du pays.

Le saint Docteur voulut faire leur part dans la distribution des largesses qu'il prodiguait à la piété chrétienne. Il leur prépara une terre meilleure et leur ouvrit l'asile béni de la *Visitation.*

1. I Cor., XIII, 8.

Le monde, incapable de comprendre tout ce qu'il y a de grandeur et de beauté dans la vie monastique, tourne en ridicule ces femmes admirables qui vont s'ensevelir dans le cloître. Oui, elles s'ensevelissent, mais c'est pour ressusciter. Ne savez-vous pas qu'il est des poitrines délicates qui ne peuvent respirer sans douleur au milieu des brouillards et des frimas? Il leur faut un air pur, un soleil chaud et radieux, une douce lumière. Elles vont se réchauffer aux climats du midi, et là, préservées des malsaines influences de la grande cité, au milieu de la verdure et des fleurs, elles respirent les parfums que leur apportent les brises de la mer, et bientôt ces poitrines affaiblies retrouvent une vie nouvelle. Il en est ainsi dans l'ordre surnaturel. Aux âmes délicates qui ne sauraient vivre au milieu de la corruption du monde, il faut un nid et un abri; elles le trouvent au pied de l'autel : *Altaria tua*, *Domine virtutum*[1]. C'est là qu'elles se vivifient aux souffles du ciel, sous les rayons de la lumière divine, en présence des horizons de l'éternité.

Tournez-vous en dérision le savant qui, dans le silence de sa retraite, poursuit l'application pratique des grands principes de la science? Blâmez-vous l'artiste qui s'en va parmi les rochers dérober à la nature un de ses beaux paysages, ou qui s'enferme dans son atelier pour achever l'œuvre que son pinceau doit livrer à l'admiration de la postérité? Et les enfants du cloître, que font-ils dans leur solitude, si ce n'est de réduire en pratique les saintes maximes de l'Évangile et de perfectionner en eux l'image du Christ, en copiant ses traits divins, que nous sommes tous appelés à reproduire? *Prædestinavit nos,... conformes fieri imaginis Filii sui*[2].

C'est le but que S. François de Sales propose à ses chères filles de la *Visitation.* Les constitutions qu'il leur donne sont la fidèle expression des sentiments de sa belle âme. Les Visitandines s'efforceront d'avoir, en ce qui les concerne, un esprit d'humilité et de simplicité, de candeur et d'innocence; envers le prochain, un esprit de charité, d'indulgence et de douceur; envers Dieu, un esprit d'abandon et de confiance filiale, tout par amour et rien par contrainte. Dans la vie commune, elles reproduiront l'esprit de famille, sacrifieront leurs répugnances pour le bien de la paix, et n'auront qu'un cœur et qu'une âme.

Il n'y a là aucune de ces grandes austérités qui épouvantent la faiblesse humaine; et, pourtant, la nature y trouve la mort par l'obéissance absolue, jusque dans les moindres détails,

1. Ps. LXXXIII, 4. — 2. Rom., VIII, 29.

par l'uniformité des exercices qui fixe l'inconstance et par le détachement complet de toutes choses.

La religieuse ne doit tenir à rien. Chaque année, il se fait entre les sœurs un échange mutuel des objets qui servent à leur usage. Une Visitandine qui n'a pu assister sa mère à ses derniers moments n'a, comme souvenir de cette mère bien-aimée, que le chapelet qu'elle tenait entre ses mains le jour de sa mort. Ah! combien elle aime cette chère relique! Eh bien! elle s'en détachera, s'il le faut; elle l'échangera contre le modeste chapelet de ses sœurs qui n'a pour elle aucun prix, si ce n'est d'être un symbole des chaînes qui lièrent Jésus, ou bien de celles qui attachent l'âme fidèle à son Dieu.

Saviez-vous cela? Mes Frères; le saviez-vous? et comprenez-vous maintenant à quel degré de perfection peuvent s'élever des âmes qui poussent à ces limites l'héroïsme de l'abnégation?

O pieux sanctuaires de la Visitation Sainte-Marie! Que de vertus vous avez abritées, que de ferventes prières vous avez entendues, que de larmes de bonheur vous ont inondés!

Ouvrez-vous comme un lieu de refuge aux âmes dont le monde n'est pas digne! Dilatez votre enceinte, multipliez-vous, afin que de vos murs s'élève toujours la supplication qui fait descendre sur le monde coupable la miséricorde et le salut.

Il est donc vrai que S. François de Sales a conduit les âmes à la sanctification, comme il est vrai qu'il a puissamment contribué à ramener ou à maintenir les esprits dans l'unité de la foi; et, dès lors, nous ne pouvons être étonnés de voir l'Église lui donner place parmi les grands Docteurs.

Mes Frères, nous touchons au déclin du XIXe siècle, de ce siècle si fier de sa science, si orgueilleux de ses découvertes, qui a tant fait pour le progrès matériel et si peu pour le progrès moral; de ce siècle qui menace de finir comme celui qui l'a précédé, et de se coucher en nous ensevelissant avec lui dans le sang et la boue. Et c'est à ce moment que l'Église proclame solennellement son dix-neuvième Docteur. Elle en a pour toutes les époques; elle tenait celui-ci en réserve pour notre temps.

On se demande peut-être pourquoi cette décision de l'Église après deux cent cinquante-cinq ans, et pourquoi cette fête pieuse. Laissez-moi vous le dire en finissant.

D'abord, l'Église procède en toutes choses avec la plus sage lenteur. Elle a voulu contrôler à loisir les travaux du saint pontife, étudier en détail jusqu'à la dernière ligne de ses écrits, avant de nous dire: Cette doctrine est sûre, étudiez-la pieusement; cette direction est sage, suivez-la docilement. Mais il y a d'autres motifs tirés des circonstances actuelles. L'impiété aime à redire, de nos jours, ce vieux refrain des persécuteurs:

Le christianisme n'existe plus! L'Église est morte, chantons ses funérailles et semons des fleurs sur sa tombe! Or, l'Église dit un mot, et voilà que l'univers s'émeut. Dans les monastères, dans les humbles villages, dans les basiliques des grandes cités, le peuple chrétien se réunit en foule. Au voix timides du cloître s'unissent les voix des enfants, des jeunes hommes, pour chanter les gloires de l'Église et de ses docteurs. Est-elle morte, cette Église qui vous appelle, à qui vous répondez, qui vous distribue la parole sainte et le pain vivant de l'autel? O Église de mon Dieu! on dit que vous êtes morte, et vous communiquez la vie à tout ce que vous touchez!

D'autres fois, l'impiété se ravise et, par une contradiction qui lui est familière, elle trouve que l'Église est encore trop vivante, qu'elle exerce une influence dangereuse et qu'il faut opposer une digue à ses envahissements. Elle la signale aux fureurs aveugles de la populace en criant: Le catholicisme, voilà l'ennemi! — Oui, le voilà, l'éternel ennemi du mensonge, de l'hypocrisie, du vol et de la luxure! Quand vous croirez l'avoir anéanti, son œil vengeur vous poursuivra toujours, comme le regard de Jean-Baptiste décapité poursuivait encore Hérode pour lui reprocher son crime. Mais plût à Dieu que vous n'eussiez jamais d'autre ennemi!

La papauté répond à ce cri de guerre féroce. Pie IX prend par la main S. François de Sales et le présente au monde. Voilà le catholicisme et voilà ses défenseurs! Ah! regardez donc ces douces et riantes figures et cherchez-y quelques traces de haine! Pie IX et S. François de Sales! Qui donc a plus aimé la France et l'humanité? De qui sont-ils les ennemis? Ils ont aimé le pauvre et le pécheur, l'hérétique et le croyant, leurs persécuteurs les plus acharnés; ils vous aiment et vous bénissent; oserez-vous dire encore qu'ils sont des ennemis?

Mais l'Église veut aussi nous prouver sa sollicitude maternelle. En ce temps de défaillance universelle, la vertu qui se montrerait à nous sous des traits austères, faisant appel à toutes les sévérités de l'Évangile, découragerait nos chrétiens languissants. Elle se manifeste sous les traits du saint dont l'indulgence fut le caractère distinctif, dont la tendresse fit la force, dont la sagesse conduit à la perfection sans épouvanter l'âme et sans la sortir des chemins battus de la vie commune.

O Mes Frères, bénissons l'Église de sa mansuétude et chantons avec enthousiasme les gloires de S. François de Sales et la bonté de Pie IX! Malgré les inquiétudes de l'heure présente et les menaces de l'avenir, endormons-nous avec sécurité dans les bras de l'Église, espérons son triomphe, soyons sûrs de son immortalité!

Quand le voyageur chrétien entre dans la basilique de Saint-Pierre, à Rome, accablé d'abord par le spectacle des magnificences accumulées sous ses voûtes, il porte bientôt ses regards vers l'autel, centre mystérieux auquel se rattachent toutes ces merveilles, et aperçoit au fond du sanctuaire un trône modeste porté par quatre statues colossales : c'est la chaire de Pierre soutenue par les quatre grands docteurs de l'Église, S. Ambroise, S. Augustin, S. Athanase et S. Jean Chrysostome. C'est l'Orient et l'Occident réunis pour former un rempart invincible au Vicaire de Jésus-Christ ; c'est la sainteté, le génie, la science, au service de la papauté.

Autour de cette chaire et de ses images de saints, se tiennent debout les statues des fondateurs d'ordres religieux, comme une armée rangée en bataille et prête à marcher au moindre signe de celui qui la commande. Faut-il à la troupe des fidèles un nom sympathique et nouveau pour réveiller leur courage et ranimer leur ardeur, l'Église étend la main et choisit dans la foule des saints Pontifes un de ces vaillants athlètes qui défendirent sa cause, et l'amène au pied du trône de S. Pierre, parmi les chefs qui conduisent la pacifique armée du Seigneur.

Mes Frères, c'est l'histoire du catholicisme. S. François de Sales prend place aujourd'hui parmi les chefs aimés et vénérés du peuple de Dieu. Écoutons sa voix, marchons à sa suite, soutenons la foi qu'il a défendue, suivons les sentiers qu'il nous trace pour nous conduire aux sommets lumineux de la perfection chrétienne. Il priera pour nous, pour l'Église, pour son auguste chef, pour notre chère patrie, et sa puissante protection nous obtiendra la grâce d'être unis ici-bas dans la vérité et la charité, et au ciel dans la gloire et le bonheur.

Amen.

AUTRE PANÉGYRIQUE DE S. FRANÇOIS DE SALES[1]

Mirabilis Deus in sanctis suis.
Dieu est admirable dans ses saints.
(Ps. LXVII, 36.)

MONSEIGNEUR [2],
MES FRÈRES,

Ici-bas, il y a deux lois dans toutes les sociétés : l'égoïsme, qui souvent domine les âmes et écrase l'humanité, et la charité, plus faible en apparence, mais qui s'insinue dans les cœurs et fait entre les hommes une société de frères, disant à Dieu :

1. Par Monseigneur Mermillod. — 2. Monseigneur Cotton, évêque de Valence.

Notre Père, qui êtes aux cieux ! Et lorsque les sociétés s'en vont à la décadence et marchent à la ruine, Dieu, qui a fait les nations guérissables, suscite de temps en temps des apparitions mystérieuses, douces, suaves, fortes ; il suscite des âmes moins connues, plus obscures et plus cachées que bien d'autres, mais qui sont le salut des peuples ; et alors Jésus-Christ étend ses bras comme autrefois sur le Calvaire ; de ses mains et de son cœur il laisse tomber quelques gouttes de son sang sur le sol appauvri, et ces gouttes de sang font germer et fleurir les saints. C'est par les saints que Dieu sauve les peuples. Bossuet a dit cette incomparable parole, que nos temps n'ont pas démentie, mais dont ils sont au contraire une éclatante justification : Quand Dieu ne trouve plus, dans un peuple, des saints à cueillir, ce peuple n'est plus qu'un vieillard bon à être couché dans une tombe et quelquefois dans un sépulcre déshonoré.

Dieu sauve les peuples par les saints et, depuis dix-neuf siècles, l'histoire des nations est liée à l'histoire des saints, et l'on peut dire que ce phénomène intime, qui se cache aux regards des spectateurs superficiels, apparaît bien vite aux hommes qui veulent sonder les grandes ressources de la Providence.

Or, Mes Frères, cette pensée est plus vraie que jamais, quand il s'agit de S. François de Sales, de S. François de Sales, douce, suave, gracieuse et aimable apparition de Jésus-Christ à la fin du XVI[e] siècle, de ce saint dont vous avez eu l'honneur de recevoir le dernier soupir. C'était à vous, cité de Lyon, sous l'influence de votre éminent et infatigable cardinal, c'était à vous, paroisse de Saint-François de Sales, sous l'inspiration de votre pasteur, d'inaugurer ces triduum qui, pendant ces jours ou ces mois, iront se répétant dans tout l'univers. Rome a parlé, et Lyon a l'honneur d'être la première cité qui acclame le doctorat de S. François de Sales dans des solennités publiques. Deux villes méritaient aussi cette gloire : Annecy, qui garde ses reliques; mais des raisons de construction d'église, raisons d'intérêt matériel, diffèrent cette fête. Une autre ville pouvait prétendre à ce bonheur, et cette ville, je ne la nomme qu'avec des larmes : Genève, dont il fut l'évêque ; ce triduum y aura lieu assurément, mais je n'y serai pas ; je ne pourrai y porter les paroles de bénédiction. Vous me pardonnerez, ô grand saint, parce que je suis exilé loin de cette cité que je voudrais convertir ! Après ces deux villes, cet honneur revenait à Lyon. C'est pour moi une bien douce consolation, malgré le tumulte et les préoccupations générales, malgré ces joies de la fin d'année, — car il y a en ce moment des joies au milieu de la

tristesse pour toutes les familles, — que de voir cette enceinte trop étroite pour contenir les foules chantant la gloire de notre père et de notre saint.

Que dire pour répondre à votre attente? Je ne pensais pas avoir aujourd'hui le périlleux honneur de porter la parole devant vous ; mais des devoirs pressants ont retenu sur son siége un évêque à la voix éloquente, digne successeur de Fléchier. On a fait appel à ma filiale tendresse pour S. François de Sales et, j'ose le dire, à ma vieille et fidèle affection pour Lyon et pour cette paroisse, et Lyon m'a attiré, malgré les fatigues d'un long voyage. Je viens donc vous apporter une parole brisée que j'aurai voulue plus féconde et plus puissante. Vous examinerez en quelque sorte, à travers, ces débris, ce que mon cœur voudrait vous dire.

Je veux vous parler du cœur de S. François de Sales. Demain je vous parlerai du docteur, de sa vie publique, de sa vie extérieure, retentissante, de son action sur son siècle et sur le nôtre ; aujourd'hui, je vous dirai seulement sa vie intime.

Tous les saints ont une double vie : une vie cachée et une vie publique, une vie intime et une vie d'action. Aujourd'hui, permettez-moi de vous dire la vie intime de S. François de Sales, d'aller près de lui, d'écarter les voiles qui couvrent sa poitrine, et de regarder l'intérieur de son cœur. Si S. Jean Chrysostome a pu dire que le cœur de Paul c'est le cœur de Jésus-Christ, il me sera permis de dire aussi que le cœur de S. François de Sales c'est le cœur de Jésus-Christ. Je vais essayer de vous révéler ce cœur dans les préparations qui l'ont formé et dans ses éléments intimes : ce sera tout le sujet de ce discours.

Monseigneur, hier vous avez parlé, et je n'ai pas eu la joie d'être votre auditeur, mais cette assemblée garde de votre discours un doux et puissant souvenir. Elle a aimé votre parole épiscopale, simple, élégante, pénétrant les profondeurs chrétiennes, montrant la série des docteurs dans l'histoire de l'Église, et S. François de Sales terminant cette procession des siècles. Je ne pourrai pas couronner vos enseignements, je me contenterai de les compléter. Monseigneur, vous qui avez eu la joie de garder le cœur de Pie VI dans votre cathédrale, vous savez ce qu'est un cœur ; que votre cœur inspire donc le mien et me permette de parler après vous du cœur de S. François de Sales!

I. — Quelles sont les préparations que Dieu employa pour la formation du cœur de S. François? Il y en a trois. Il a été préparé dans la tendresse, il a été préparé dans la pureté, il a été préparé dans le sacrifice.

Dieu appelle les saints à leur heure et les saints répondent, comme autrefois Samuel : *Ecce adsum!* Me voici ! S. François de Sales apparaît. Je vous dirais bien sa naissance, j'en aurais une joie personnelle, mais les saints sont de l'Église, qui est de Jésus-Christ, qui est de Dieu : c'est là leur généalogie. Cependant, il est quelque chose qu'on ne peut méconnaître : c'est qu'il naît dans un berceau où étaient des traditions de famille. Ah ! Mes Frères, c'est quelque chose que d'avoir des traditions de famille, c'est quelque chose que d'avoir derrière soi un passé, fût-ce le passé d'un ouvrier, que de porter sur son front un nom honorable. Ce vieux mot est toujours vrai : « Noblesse oblige. » Noblesse de la vertu, noblesse des traditions, noblesse du travail : heureux l'enfant couronné, dès le berceau, d'une de ces gloires !

S. François de Sales trouve en naissant une longue généalogie, un nom illustre mêlé à l'histoire de sa nation. C'est dans un village charmant, dans un pli des Alpes, espèce d'oasis de verdure, entre des collines d'où l'on aperçoit les magnificences du ciel, dans un vieux manoir plein de souvenirs, qu'il reçut le jour. Que de fois je me suis agenouillé dans cette humble chapelle qui fut la chambre où S. François de Sales apparut à la vie ! Que de fois j'ai baisé ces murailles, j'ai demandé à ces pierres de faire passer en mon âme une des bénédictions qu'elles avaient reçues sans doute ! Dieu donna à François de Sales un père modèle de vaillance, âme vraiment chevaleresque, pleine d'amour pour son pays et pour Dieu et montrant toute la force de cette ancienne devise : « Dieu et patrie ; » mais surtout Dieu lui donna une mère.

Il n'y a pas de saints, pas de docteurs, qui n'aient été formés par cette grande âme qui s'appelle une mère. On a dit que la voix qui frappe la première notre oreille, le regard qui le premier a reposé sur nous, le cœur qui le premier a battu près du nôtre, est une puissance à laquelle l'homme ne résiste guère. S. François de Sales eut ce bonheur de trouver une mère qui fit passer dans son âme d'enfant tous ses nobles sentiments.

Ici, Monseigneur, permettez-moi un souvenir. Il y a quelques jours, vous pleuriez votre mère ; moi aussi, je sais ce que c'est que de pleurer sur la tombe d'une mère. Mais pour un évêque, quelle douce vision qu'une mère vénérable joignant autrefois nos deux mains pour nous apprendre à prier ! quelle force nous trouvons dans ce souvenir quand nous sommes destinés aux luttes pour notre liberté et notre vie ! François de Sales reçut de sa mère cette puissance.

Elle le conduisait dans la mansarde du pauvre, dans la

cabane du paysan; elle ouvrait sa main à la charité, son cœur à la tendresse. S. François de Sales enfant avait une parole qui fut comme son premier bégaiement (ceci est raconté par tous ses historiens): « Comme je suis heureux! le bon Dieu et ma mère m'aiment bien! » Suave et douce parole, gracieuse et vivante expression: « Comme je suis heureux! le bon Dieu et ma mère m'aiment bien. » Il grandit à l'ombre de ces deux tendresses, sanctifiées encore par l'amour des pauvres.

On lit dans les Livres saints qu'un triple lien est difficilement brisé; ce triple lien ne fut jamais rompu pour S. François de Sales: il aima Dieu, il aima sa mère, il aima les pauvres.

Mais vint le moment de la séparation! Qu'elle est pleine d'angoisse cette heure où, pour satisfaire aux exigences de la vie publique, une mère est obligée de conduire son enfant sur le pavé glissant des grandes villes, de le voir affronter les passions du monde! je ne connais pas de plus poignantes sollicitudes que celles de cette mère! Qui gardera l'âme de son enfant dans la pureté et dans l'honneur? qui protègera contre toutes ces luttes son cœur de quinze ans? François devait partir, sa mère le conduisit sous un vieux chêne d'où elle lui fit voir deux monuments, le château de ses pères et l'Église du village, et lui dit: « Mon fils, ce château renferme l'histoire de ta famille, mais l'Église te rappelle le souvenir de ton baptême; la famille est une gloire, mais ta première gloire c'est ton baptême. » Ne sont-ce pas là des expressions semblables à celles que la reine Blanche adressait à Louis IX: « Mon fils, je vous aime bien, mais j'aimerais mieux vous voir mort que coupable d'un seul péché mortel »? — Souviens-toi, mon fils, lui dit-elle encore, d'éviter les hommes oisifs, dont la parole tue l'âme. Je te confie à ta Mère du ciel quand je ne serai plus là. — Ainsi consacré par ses bénédictions, sa mère l'envoie aux universités célèbres de Paris et de Padoue. A seize ans, François est à Paris, au milieu des séductions de la grande ville, seul au collège de Clermont, avec tout le prestige de sa jeunesse, d'une physionomie pleine de charmes, d'une parole ardente, rappelant le souvenir de sa noblesse. Au milieu de ces séductions, il va chaque soir au pied d'une statue qui existe encore à Saint-Thomas de Villeneuve, Notre-Dame des Graies; il va prier et pleurer; il va, dans la pureté de son âme, demander à Jésus-Christ de garder son cœur pur. Grande et suave prière d'un enfant! Il ne connaît que deux chemins, comme autrefois S. Basile et S. Grégoire: celui de l'école et celui de l'église. — Quand il est envoyé de Paris à Padoue, dans cette Université que je visitais naguère, son maître bientôt le proclame l'honneur de l'école.

Brillant étudiant, il souleva par ses succès la jalousie. Une tempête éclate contre lui; ses camarades orgueilleux lui tendent deux piéges: le premier à sa vertu, sous les formes les plus séduisantes. Ce jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, avec une énergie incomparable, semblable à celle d'un saint d'autrefois, écarte les mauvais désirs par la pureté et l'austérité de son âme. Il rencontre une seconde tentation dans un combat que, même sur les bancs de l'école, il eut à soutenir. Comme autrefois les frères de Joseph, plusieurs de ses camarades l'attendent au détour d'un chemin ; le jour est à son déclin ; leur visage est couvert d'un masque ; ils tirent leur épée et s'élancent sur lui. François de Sales portait aussi l'épée, car il était gentilhomme. Comme il s'agit ici du droit de légitime défense, il montre qu'il n'a pas peur; il sort, lui aussi, son glaive, et, avec la vaillance d'un chevalier, il met en fuite ses agresseurs, qui furent eux-mêmes déshonorés. Ils avaient rencontré un cœur de miel dans la tendresse et l'affection, et de granit dans la pureté et le courage. — Cœur formé par la tendresse de la famille, cœur formé par la pureté, il ira à Notre-Dame de Lorette, dans ce sanctuaire que les siècles ont couronné d'honneur, et où les générations s'agenouillent et s'inclinent. Dans cette maison de Nazareth, il fait vœu de chasteté, cette belle et blanche vertu, comme il l'appelle. A dix-sept ans, il est plein de courage, il se dévoue pour toujours. C'est encore la préparation du cœur dans la tendresse de la famille et dans la pureté.

C'est en même temps un cœur préparé dans le sacrifice. — Il revient au château de ses pères; il traverse Turin, où le prince veut le retenir; il arrive à Chambéry, où le Sénat lui offre un siège; il entre dans la maison paternelle, où son père, fier de ce jeune docteur de vingt ans, de son illustration et de sa précoce célébrité, lui dit: « Un brillant avenir s'ouvre devant toi; l'honneur de ta famille te permet de choisir une carrière magnifique; le Sénat t'appelle à la puissance législative; un mariage brillant s'offre à tes regards. » Tout pouvait séduire le jeune François: le dévouement à son prince, à son pays, les sollicitudes de sa famille, la tendresse paternelle; mais lui a un secret: secret doux et béni, qui fait la torture et la joie du jeune homme, lorsqu'il a eu une vision plus belle qu'une épouse, plus grande qu'une famille, plus splendide qu'un pays; la vision des tendresses divines, lorsqu'il s'est dit: « Je serai prêtre, je serai un obscur ministre de Dieu, s'il le faut, mais je tiendrai dans mes mains le sang du Christ, je porterai la parole éternelle aux pauvres; au lieu de défendre les droits des nations, je défendrai les droits de Dieu, je parlerai aux foules. Mes

Frères, ces vocations étaient autrefois l'honneur des familles riches. Je sais bien que ces familles versaient leur trop plein dans le clergé, et quelquefois c'en était l'écume. On prenait la mitre d'or sans en prendre les épines. Mais S. François de Sales ambitionnait de se dévouer à l'Église, et, dans son magnanime désintéressement, dans son abnégation sacerdotale, il préparait son cœur dans le sacrifice.

Sa mère était chrétienne, cependant elle tremblait à l'idée que le fils aîné de la famille fût prêtre. Son père ne comprenait pas et disait: « C'est l'honneur de mon nom foulé aux pieds; tu vas rendre mon château désert; mon prince et mon pays en seront attristés; » et S. François de Sales se contentait de répondre: « Dieu m'appelle; » et cet appel, retentissant dans son cœur, lui faisait sentir la joie de la vocation sacerdotale, comme un souffle inspirateur. Sa mère est à genoux, son père s'incline et lui montre ses larmes et ses cheveux blancs; les larmes et les cheveux blancs d'un vieillard! qui résisterait à cela? S. François de Sales a le cœur tendre et le cœur aimant, mais il a le cœur fort; il sut tout sacrifier, car il a entendu ce mot: « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. » Il marche sur les larmes de son père et les pleurs de sa mère, il foule aux pieds son brillant avenir. Il va prendre le crucifix, va baiser les pieds du Christ dépouillé et nu et lui dire: « Je suis à vous, à la vie, à la mort; » et les mains du Pontife mettent sur son front le caractère sacré du prêtre. Grand cœur développé dans la famille, gardé dans la pureté, immolé dans le sacrifice : c'est là le cœur de S. François de Sales dans sa préparation. J'avais donc raison de vous dire: « Le cœur d'un saint, c'est un cœur préparé par trois choses: l'amour, la pureté et le sacrifice; mais vient le moment de dire à Dieu: Me voici! et ce sera la sainteté. »

Laissez-moi étudier les éléments qui forment cette sainteté.

II. — Vous savez, Mes Frères, que les saints sont des créatures divines, les chefs-d'œuvre de l'Église; et quand on approche de l'âme d'un saint, on éprouve une terreur respectueuse comme Moïse devant la vision de Dieu au buisson ardent. Aussi Montalembert a écrit: « Les nations ont une histoire grande, vaste, profonde et glorieuse ; voir les peuples, leurs destinées, leur mission, leurs dynasties, leurs châtiments et leur ruine, c'est grand, mais il y a quelque chose de plus beau, de plus vaste : c'est l'étude de l'âme d'un saint. » Une âme, c'est un champ de bataille où viennent lutter la liberté de l'homme et la grâce de Dieu, l'esprit du mal et Jésus-Christ. Souvent, dans ce duel sublime, Jésus-Christ est vaincu, et le mal, victorieux,

mais parfois aussi le mal est vaincu à son tour par le bien, et cette victoire de Jésus-Christ, qui semble asservir l'âme, lui donne la royauté, car servir Dieu c'est régner : *Servire Deo regnare est.*

Qu'est-ce que l'âme d'un saint ? C'est une âme qui aime Dieu. Cette définition nous paraît simple et banale; elle résume néanmoins toute la question. Il y a bien des degrés dans l'affection. La langue française, si admirable, si nette, qui fait en quelque sorte la peinture des idées, cette langue peint noblement la tendresse. Vous dites d'un homme que vous rencontrez sur votre chemin et que vous saluez du regard et de la main : c'est une connaissance. Vous le connaissez, car vous discernez les lignes de son visage, vous savez sa demeure et les linéaments de son caractère. Mais montez plus haut, vous arrivez à un autre degré de l'affection : c'est une personne que vous aimez, avec qui vous avez des rapports de bienveillance affectueuse ; c'est déjà un rayon meilleur, mais encore appauvri de votre cœur, c'est comme un soleil d'automne, qui tombe sur les arbres dépouillés de leurs feuilles. Mais l'affection peut être plus intime encore : c'est l'amitié, chose suave, dont S. Augustin a dit : « Il n'y a rien de plus doux, rien de plus rare : *Nil suavius, nil jucundius, nil rarius ;* » c'est l'union de deux cœurs qui se rencontrent, qui mettent en commun leurs pensées et leurs sentiments, qui sont libres de se séparer toujours et qui ne se séparent jamais. — Il y a un degré plus haut encore : Bossuet l'appelle quelque part une servitude enflammée, et Pascal peint, avec sa plume géométrique, ces ardeurs qui font qu'on s'incarne dans une âme. — Eh bien ! les saints n'ont pas avec Dieu des relations de simple connaissance. La plupart des chrétiens se bornent à cela ; ils connaissent Dieu comme on connaît un visage qui apparaît de temps à autre ; ils ont pour lui cette affection dont on a besoin dans les larmes et dans le malheur : quelquefois seulement ils vont jusqu'à l'amitié. Mais l'âme du saint a plus que cela ; sa devise est : J'aimerai le Seigneur de tout mon cœur. Et cet amour produit dans l'âme du saint trois phénomènes ; c'est la conversion : on adore ce qu'on a brûlé et on brûle ce qu'on a adoré ; c'est ensuite une âme qui se détache de tout, qui monte vers Dieu par l'illumination ; c'est enfin le sentiment de la présence de Dieu, c'est l'oraison fréquente, la contemplation ; à travers la visibilité des choses, c'est une apparition de Dieu.

Et alors on dit avec S. Augustin : « Je ne vous vois pas, ô mon Dieu, mais je vous sens, beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ! » Dieu vu à travers les éléments, à travers les créatures, à travers la famille, Dieu toujours aperçu, à

travers les voiles des choses sensibles : *Deus absconditus !* le saint a ces contemplations qui ne s'appuient que sur la présence de Dieu. Pour nous, nous la demandons, dans nos prières du matin et du soir, lorsque nous disons : Mettons-nous en la présence de Dieu. Les saints ne se mettent pas en la présence de Dieu, ils y sont toujours. Le regard toujours ouvert sur la Providence, sur le gouvernement des choses, sur Jésus-Christ, ils contemplent les magnificences divines, font taire les bruits du monde et, par delà les choses terrestres, montent jusqu'au troisième ciel.

Alors ils ne forment plus qu'un cœur avec le cœur de Dieu, plus qu'une âme avec l'âme de Dieu, de sorte qu'en parlant des saints on peut se servir de ces sublimes expressions : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » C'est ce qui faisait dire à Voltaire en contemplant un enfant qui avait fait sa première communion : « Il n'y a rien de beau comme de voir des âmes dans des corps et Dieu dans des âmes. »

C'est Dieu qui apparaît dans les âmes comme le soleil apparaît à travers les nuages. Il se montre surtout dans les âmes des saints. Quand le curé d'Ars allait au milieu des foules, et quand ces foules s'inclinaient sous sa main, sous son regard limpide, sous sa parole incorrecte, peut-être, mais éloquente, on voyait passer Dieu, comme au travers des nuages on voit passer le soleil. En un mot, l'âme d'un saint, c'est Dieu uni à cette âme, c'est Dieu possédant cette âme, de telle sorte que plus rien ne l'émeut. Tout en elle est élevé et surnaturalisé, c'est un *sursum corda* perpétuel.

Or, nous pouvons appliquer ces principes au cœur de S. François de Sales. S. François de Sales, dans sa jeunesse, aimait Dieu. On peut dire qu'il arriva d'un bond à cette contemplation. Il aima tellement Dieu, que, jeune étudiant de quinze ans, assailli par les plus horribles tempêtes et se croyant damné, il faisait chaque soir cette prière: « Mon Dieu, si je ne puis pas vous aimer dans l'éternité, faites au moins que je vous aime en ce monde. » Cri sublime d'une jeune âme! Quand, plus tard, Fénelon voudra raconter l'histoire de l'amour de Dieu, il s'emparera de ces paroles. Le saint docteur avait encore une autre prière quand il sentait son cœur troublé : « Mon Dieu, » disait-il, « je ne veux pas qu'il y ait dans mon âme une seule fibre d'affection qui ne soit en vous et pour vous ; s'il y en avait une, je l'arracherais aussitôt. » Non ! la piété ne détruit pas la tendresse, mais elle la transfigure et l'élève à des hauteurs inconnues.

Dans la prière, l'amour de notre saint allait jusqu'à l'extase. Quand il tenait Jésus-Christ entre ses mains, ses contemporains

racontent que son visage transfiguré lançait des rayons de feu; on voyait une flamme sur son front et ses mains frémissaient, tant son cœur était ému. En un mot, sa vie tout entière a été un cantique d'amour: il disait à Dieu, comme Pierre: « Seigneur, vous savez que je vous aime. »

Son cœur était détaché et désintéressé ; jamais la gloire personnelle ne fut son souci, jamais il ne songea à l'honneur humain, et quand quelquefois les éloges acclamaient sa renommée, quand il voyait autour de lui les manifestations de la sympathie, il disait cette charmante parole: « O mon Dieu, je ne suis que la fleur de la misère humaine; on ne voit que la fleur et on ne voit pas ma misère. » Et quand il sentait son triomphe sur les foules, sa puissance sur les hérétiques, à ce moment il ajoutait: « Mon Dieu, que je donne de besogne à votre miséricorde et de travail à votre clémence! » Son cœur était tellement désintéressé, que, quelquefois, frappé par la maladie et ne pouvant prêcher un carême promis, il disait à Dieu: « O mon Dieu, vous me donnerez toujours assez de santé pour faire le bien que vous voulez que je fasse. »

Cœur dépouillé des choses terrestres, il n'avait plus aucun souci des biens de ce monde. Il versait tout sur les pauvres; il leur distribuait ses propres vêtements, et quand ceux qui le servaient ne trouvaient plus rien dans sa garde-robe, ils disaient: « Le saint a tout donné aux pauvres. » Cette conduite de François est reproduite aujourd'hui par Pie IX. Un jour, il avait donné des burettes d'argent, et quand on lui demanda quel était celui qui s'était permis de les ravir, il répondit: « J'aime mieux les burettes de verre, on risque moins de se tromper; pour le coupable, je le connais. »

S. François de Sales savait aussi être gracieux et naïf: « Il y a des âmes, » disait-il, « qui poursuivent des coquillages et qui pourraient avoir des perles. Mon Dieu, la mesure de la confiance c'est de l'avoir sans mesure. » Il disait aussi : « Je voudrais vivre entre deux oreillers, celui de ma misère et celui de la miséricorde de Dieu. » Un jour qu'il était dans une barque sur le lac de Genève, il était heureux de n'être séparé de la mort que par une faible planche.

Cœur plein d'affection pour sa famille qu'il chérissait d'un amour incomparable. — Quand il écrit à son frère et à son neveu, il a des expressions qui sont des révélations de tendresse. Cette âme de saint si pure, si grande, comme elle s'exprimait avec chaleur quand elle parlait des enfants de Madame de Chantal!

Cœur généreux, il aimait ses ennemis, il aimait ceux qui l'attaquaient et l'outrageaient: « Mon Dieu, » disait-il, « si les

hommes m'arrachaient un œil, il m'en resterait un autre pour les regarder de bon cœur. » Remarquez, Mes Frères, si la piété rétrécit les cœurs!

Cœur fécond pour les âmes, il les poursuivait sur tous les chemins et s'inclinait vers elles. C'est là le cœur de S. François de Sales, saluez-le avec amour!

Je me demandais en venant pourquoi Dieu avait fait à cette cité de Lyon l'honneur de recevoir la dernière agonie de S. François de Sales, pourquoi il a donné à cette paroisse de recueillir son suprême soupir? Lyon a deux grands honneurs. Dans ses murs s'est tenu un Concile œcuménique; à cette époque tourmentée du moyen âge, arriva dans votre ville celui que l'Église a surnommé le docteur séraphique, S. Bonaventure. Les Pères assemblés discutaient la question de la réunion de l'Orient et de l'Occident et en traçaient les grandes lignes, l'Église grecque tendait la main à l'Église latine qui l'accueillait avec miséricorde. A ce moment solennel, S. Thomas était en route pour venir à Lyon, alors que la cité abritait le dernier soupir de S. Bonaventure. Pourquoi, à quelques siècles de distance, S. François de Sales vint-il, lui aussi, mourir dans cette cité, lui aussi, en quelque sorte le docteur séraphique?... J'ai cherché à deviner le plan de la Providence et je me suis dit: Lyon est la cité du cœur comme Rome est la cité de la doctrine. Je n'exagère pas; la tradition fait remonter votre gloire à S. Irénée, à S. Pothin et à S. Jean: S. Jean dont nous célébrons aujourd'hui la fête, qui reposa sur le cœur de Jésus-Christ et a gardé la Vierge Marie. Eh bien! S. Bonaventure et S. François, suaves et douces apparitions, qui reproduisent dans les siècles la figure de S. Jean, viendront mourir dans l'église de Saint-Jean! Cette ville qui a les ossements des martyrs, dont la colline est abritée par cet arc-en-ciel de pureté qu'on appelle Notre-Dame de Fourvière, cette ville aura l'honneur de recueillir le dernier souffle de S. François et de S. Bonaventure, cœurs préparés dans la pureté, dans l'affection et dans le sacrifice.

Cœur de S. Jean, qui a fondé l'Église de Lyon, cœur de S. Bonaventure, cœur de S. François de Sales, que ces trois cœurs s'unissent, qu'ils laissent tomber quelques gouttes de leur sang, de leur lumière et de leur flamme, sur l'Église, sur mon pays qui a tant besoin de lumière, sur la France qui a tant besoin d'unité et de charité! Oh! croyez-moi, Mes Frères, ce qui nous manque, ce n'est pas l'esprit, c'est le cœur. Que Celui qui a fait les cœurs de S. Jean, de S. Bonaventure et de S. François, suscite parmi nous des hommes de cœur comprenant la pureté, l'amour du Christ et le sacrifice, et alors je ne désespérai ni de mon siècle, ni de mon pays, ni du vôtre! — *Amen!*

AUTRE PANÉGYRIQUE DE S. FRANÇOIS DE SALES[1]

Bibe, fili mi, aquam de cisterna tua et fluenta putei tui : deriventur fontes tuis foras, et in plateis aquas tuas divide[2].

Buvez, mon fils, des eaux de votre citerne et de la source de votre puits. Répandez vos eaux au dehors, versez-les sur les places publiques.
(Prov., V, 15-16.)

MONSEIGNEUR[3],
MES FRÈRES,

Il n'y a pas de plus grande étude à faire que de pénétrer dans l'âme des saints, de voir les luttes des consciences, les développements des cœurs reproduisant l'adorable Médiateur, Jésus-Christ. Sans doute, étudier les récits des peuples, leurs dynasties, leurs châtiments et leurs ruines, c'est un sujet vaste et fécond, mais l'histoire des âmes est un champ plus vaste encore. Des âmes, on va jusqu'à Dieu, qui nous apparaît dominant et dirigeant toutes choses. Aussi hier je commençais mon étude sur S. François de Sales par sa vie intime et je montrais comment son cœur était préparé par trois forces : la tendresse, la pureté et le sacrifice; comment il grandissait à l'ombre de ces deux amours : l'amour de sa mère et l'amour de Dieu; je citais cette naïve parole : Que je suis heureux! Dieu et ma mère m'aiment bien; puis, nous le suivions ensemble aux universités de Paris et de Padoue, consacrant à Dieu son cœur, sacrifiant sa famille, abandonnant les ambitions légitimes attachées à un nom illustre, s'immolant par le sacerdoce, agrandissant enfin son âme par l'amour de Dieu, des hommes et de l'Église.

Dans le discours d'hier, nous avons donc pénétré dans la vie intime, mais un autre triomphe de notre saint, c'est la lutte avec les événements. Aussi, je veux compléter mon éloge en étudiant la vie publique de S. François de Sales, son action sur son siècle et sur le nôtre, les raisons providentielles qui lui ont fait décerner le titre de docteur. Grand saint, inspirez-moi, car en parlant de vous, c'est de Jésus-Christ que je parle,

1. Par Monseigneur Mermillod.
2. Ces paroles se lisent au livre des *Proverbes* et sont celles que Clément VIII adressa à S. François de Sales dans le séjour qu'il fit à Rome.
3. Monseigneur Cotton, évêque de Valence.

l'honneur du serviteur remonte à celui que S. Paul saluait comme le seul Médiateur.

I. — S. François de Sales a pu dire, comme Jésus-Christ : Je vous apporte la vérité, je vous montre la voie et je vous donne la vie parce que je suis, selon la parole de l'Apôtre, le dispensateur des mystères de Dieu.

C'est une histoire solennelle que celle du XVIe siècle, c'est une page étrange et douloureuse. S. Paul, dans une grande pensée, avait proclamé la necessité des hérésies pour affirmer la vérité; eh bien! des hérésies allaient se lever. Depuis le IVe siècle, l'Église, appuyée sur la protection des princes et la foi des peuples, avait pu construire ses basiliques pleines de magnificence, mais un homme se rencontra. Parole ardente, âme forte, cœur tendre : je n'amoindrirai pas ses qualités ; Dieu lui avait donné tout ce qui peut fasciner les masses. Au fond de son cloître d'Allemagne, il se dit un jour : L'Église a besoin de réformes, je serai réformateur. Ce mot, si plein de séduction, suscita l'enthousiasme et saisit le XVIe siècle ; il y a des mots qui font des miracles et emportent les peuples. Cependant Luther hésita un instant ; au moment où il reçut la bulle qui lui demandait sa soumission : l'obéissance, pensa-t-il, sera mon salut, mais peut-être puis-je arriver à gouverner l'Église ; et tout à coup, emporté par cette ambitieuse raison, il sortit de son cloître, jeta la bulle du pape, la brûla, et de sa parole ébranla l'Europe. C'est ce moment que Dieu choisit pour faire surgir une légion de saints : S. Philippe de Néri, S. Charles Borromée, S. Ignace de Loyola, S. François-Xavier, sainte Thérèse, S. François de Sales, cette douce et gracieuse apparition, qui semble créée pour unir les hommes dans un même lien de charité.

S. François de Sales apparaît, il était prêt. C'est une grande chose, jeunes gens, si au moment d'affronter les luttes de la vie, vous avez pu jeter ce mot : mon cœur est prêt.

Le cœur de S. François de Sales était préparé dans la tendresse, la pureté et le sacrifice. Il avait vingt-sept ou vingt-huit ans. Son évêque jetait un triste regard sur une contrée perdue pour l'Église. C'est une immense douleur pour un pasteur de Dieu, que la division des âmes : Genève et le Chablais étaient soumis à cette désolation. Genève, cité posée par la Providence dans un bassin merveilleux, avec des horizons splendides, des montagnes qui s'élancent, des cascades magnifiques et des collines ombragées ; Genève, d'où l'on voit le Mont Blanc avec ses neiges immortelles et son radieux soleil, où coule le Rhône avant d'aller perdre ses eaux dans la Méditerranée ; Genève

enfin, située au confluent de l'Europe, où les pensées de tous les peuples se donnent rendez-vous, pour se répandre au Nord, au Midi, à l'Orient et à l'Occident; Genève, hélas! était convoitée et occupée déjà par l'hérésie.

S. François de Sales part avec un de ses cousins, après avoir renoncé à la fortune; il part malgré son père, qui redoute un échec capable de compromettre son nom, malgré sa mère inquiète de le voir s'exposer à mille dangers. Que de fois je me suis agenouillé sur ce rivage où S. François s'est agenouillé! Tous deux gravirent la colline et contemplèrent du sommet les croix brisées, les clochers renversés, et, devant ces désastres, laissèrent échapper les plaintes de Jérémie. Savez-vous la souffrance de l'apôtre ne rencontrant que la haine alors qu'il arrive le cœur rempli d'amour et les mains pleines de bénédictions? François de Sales devait connaître toutes ces douleurs. Abandonné par son cousin que la difficulté de la tâche avait désespéré, il se mit immédiatement à l'œuvre. Chaque matin, il descendait la colline des Allinges, passait le fleuve sur une planche mobile, groupait autour de lui quelques paysans dans une cabane et priait sept heures par jour dans une église délabrée. Pendant trois ans, cette vie austère n'ébranla pas son courage. En vain est-il attaqué : il dit sans émotion à ses agresseurs : « Vous vous méprenez, mes amis; apparemment, vous n'en voulez pas à un homme qui, bien loin de vous avoir offensés, donnerait de tout son cœur sa vie pour vous. » Ce peu de paroles calme dans un moment la rage de ces furieux; ils se jettent à ses pieds et lui demandent pardon. En vain est-il poursuivi par une bête féroce : il monte sur un arbre, s'attache à un rameau et passe ainsi la nuit! O jeune seigneur de Sales, que vous êtes bien en ce moment le disciple du Maître qui disait : Les renards ont leur tanière, les oiseaux du ciel, un nid, le fils de l'Homme n'a pas une pierre où reposer sa tête. Vous êtes là étendu sur un rameau, prêt à reprendre votre vol, comme la colombe, pour ramener dans l'Église les âmes égarées.

Après trois années de ces labeurs, il arriva à conquérir le Chablais et remarquez, Mes Frères, un fait important : son père avait voulu lui donner des soldats pour l'aider dans son œuvre d'évangélisation, mais lui avait refusé en disant : Je n'ai pas besoin de vos soldats, car je porte dans ma poitrine la force de Dieu. Et voilà soixante mille hérétiques convertis. Mes Frères, on dit quelquefois : convertir un pécheur, c'est un miracle; moi, je dis : convertir des hérétiques, c'est le miracle des miracles, car les hérétiques sont pénétrés de prévention, et quand il s'agit de convertir tout un peuple, c'est le plus étonnant des prodiges. Ce fut là le premier succès de S. François de Sales,

et lorsque, dans l'église de Thonon, il apporta Jésus-Christ à la messe de minuit, les anges pouvaient chanter la gloire à Dieu dans le ciel et le triomphe de ce nouveau David sur un autre Goliath. S. François de Sales était bien alors l'apôtre de Jésus-Christ.

S. François de Sales revint donc en vainqueur des contrées qu'il avait été chargé d'évangéliser. Pour se l'attacher et aussi à cause de l'incertitude où il était de ce que l'avenir lui réservait, l'Évêque de Genève voulut l'avoir pour son successeur. L'humilité de S. François de Sales se refusait à un tel honneur; néanmoins, pour obéir à la voix de Dieu, il se rendit à Rome sur l'ordre de son évêque. Le pape Clément VIII voulut l'examiner lui-même; François de Sales subit cette épreuve en présence de Baronius, de Bellarmin et de plusieurs autres cardinaux, évêques et prélats. Il répondit si bien, que le Pape, se levant de son siége et l'embrassant avec tendresse, lui dit ces paroles de l'Écriture : « Buvez, mon fils, des eaux de votre citerne et de la source de votre cœur, et faites que l'abondance de ces eaux se répande dans toutes les places publiques, afin que tout le monde en puisse boire et s'y désaltérer. »

Alors eut lieu sa consécration épiscopale. Il revint dans la cité qu'il avait mission d'évangéliser.

Cependant diverses circonstances l'obligèrent à quitter sa chère Genève, mais, quelque part qu'il allât, sa parole évangélique gagnait les foules; soit à Grenoble, soit à Paris, partout on l'entendait avec admiration. Les hommes les plus haut placés voulaient converser avec lui : Henri IV lui offrit la coadjutorerie de Paris, mais François de Sales refusa; il préférait retourner dans ses chères montagnes. Sa vie, dont il nous fait lui-même une peinture gracieuse, était en harmonie avec les sentiments de son cœur. Il gravissait les cimes des Alpes, il s'établissait au milieu des sommets neigeux et là, raconte-t-il lui-même, les paysans lui apportaient ce qui était nécessaire à sa subsistance. On l'appelait « mon père » et ce nom lui était plus agréable et plus cher que celui de « Monseigneur ». Il répandait sur tous ses bénédictions et les instruisait des vérités chrétiennes. Il prêchait tous les jours, quelquefois pendant plus d'une heure.

Il aimait toutes les âmes, mais il avait une prédilection marquée pour les âmes pécheresses souillées par l'iniquité. Lorsqu'elles accouraient à lui et s'agenouillaient à ses pieds pour confesser leurs désordres, avec quelle tendresse il les accueillait! Sa sollicitude pour elles était pleine de maternité. Un jour qu'on écartait les pécheurs qui venaient à lui : « Mon Dieu, » s'écria-t-il, « il n'y a donc que vous et moi qui aimons les pécheurs! » N'est-ce pas une reproduction touchante de ce

que rapporte le texte évangélique sur Madeleine la pécheresse? Les Juifs étant venus demander à Jésus-Christ si on devait lapider cette femme qui avait violé la loi de Moïse, le Sauveur leur répondit simplement: « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre! » A ces paroles, tous les accusateurs s'en vont, à commencer par les plus vieux, et bientôt il ne reste plus en présence que la grande miséricorde et la grande pénitence. Alors Jésus-Christ dit à la femme repentante: « Femme, quelqu'un vous a-t-il condamnée? » Elle répondit: Non. « Eh bien! allez en paix, moi je ne vous condamnerai pas non plus. »

Dans sa sollicitude et sa charité pour les âmes, S. François de Sales n'éteignait jamais la mêche qui fumait encore, il ne brisait pas le roseau à moitié rompu. Sa prédication, comme son ministère, renfermait un admirable mélange de douceur et de force qui gagnait tous les cœurs; que ce soit dans les villes, que ce soit dans les campagnes, que ce soit sur les sommets des montagnes, c'est toujours le grand Évêque. C'est le soleil qui éclaire les intelligences et les ramène à la foi, en même temps qu'il réchauffe les cœurs et leur fait aimer la vérité chrétienne; c'est bien là la suave apparition de Jésus-Christ qui a dit: « Je suis la voie, je suis la vérité. » François de Sales est bien véritablement le disciple du Maître.

Mais Notre-Seigneur n'a pas seulement dit: « Je suis la voie pour les âmes, je suis la vérité pour les intelligences, » mais il a dit aussi: « Je suis la vie. » La vie, Mes Frères; il y a dans le monde des âmes passionnées pour la vie, je ne parle pas de cette vie chancelante de la terre, de cette vie, composée de futilités et de bagatelles, qui, après une infinité d'évolutions plus ou moins brillantes, finit par aboutir au néant. Je parle de la véritable vie, de cette vie que S. Paul énonçait quand il s'écriait: « Ma vie, c'est le Christ: *Mihi vivere, Christus est.* » Eh bien! Mes Frères, il y a des âmes passionnées pour cette vie si belle et si grandiose; il y a des âmes qui veulent toujours, par l'abnégation et l'anéantissement, monter dans la perfection et dans l'union avec Dieu. S. François de Sales a pensé à ces âmes; c'est pour elles qu'il a composé ces ouvrages qui feront toujours l'admiration des cœurs généreux et des âmes dévotes: l'*Introduction à la vie dévote* et le *Traité de l'amour de Dieu.* La doctrine développée par le saint docteur dans ces ouvrages est précieuse pour les âmes qui veulent s'unir intimement avec Dieu. Chacune des paroles de S. François est comme une perle qu'il faudrait encadrer: « Soyons, » dit-il, « comme de petits enfants qui tiennent la main de leur mère et ne l'abandonnent pas pour cueillir des fleurs sur la route; tenons la main de la Providence,

et lorsque nous voulons cueillir des fleurs sur le chemin, ne lâchons pas la main de notre mère. » « Soyons, » dit-il encore, « comme des hommes qui ramassent des perles sur le rivage, et non pas des coquillages. » C'est toujours ce style gracieux, plein d'images, que le saint docteur aime à emprunter à la nature; telle est même la beauté, la douceur de ce langage, que les littérateurs ont été obligés de dire que S. François de Sales a fondé la langue française. Mais pourquoi louer ici le littérateur? Ce n'est pas au point de vue de l'art que je veux juger les admirables *Traités de la vie dévote* et *de l'amour de Dieu.* Vous avez déjà parlé de ces œuvres, Monseigneur; il me suffira d'ajouter que ces deux livres font monter toujours les âmes avec sécurité dans les régions les plus élevées de la vie mystique: *Ascensiones disposuit in valle lacrymarum.*

Pour donner un abri aux âmes délicates, appelées à cette vie, il entreprit de fonder l'ordre de la *Visitation*, cet ordre qui, depuis trois siècles, a gardé ses traditions primitives. A cette époque, François de Sales groupait ces femmes vaillantes qui se nommaient Jeanne de Chantal, la mère Bréchart, Agnès de Laroche, noms bénis en France et en Savoie, formant cette phalange d'âmes fortes qu'il entraînait à sa suite. Sous sa conduite, elles parvinrent aux hauteurs de la vie mystique; mais elles ne furent pas les seules à profiter de ses lumières. Les âmes du monde elles-mêmes, les magistrats trouvaient dans cet ouvrage l'occasion et le moyen de s'élever aux sommets de la contemplation. Oh! Mes Frères, que Dieu a donné à ce saint docteur une grande mission! Être la voie qui doit conduire les âmes à Dieu, être la lumière qui illumine les consciences délicates, quelle influence merveilleuse!

Aussi, en peu de temps put-il acquérir tous les mérites d'un grand saint, et on comprend pourquoi Dieu le rappela à lui dans sa cinquante-sixième année. J'ai dit hier pourquoi il vint mourir à Lyon. Vous remontez à S. Jean, et c'est pour cela que vous deviez recueillir le dernier soupir de S. Bonaventure et de S. François de Sales.

Dans cette paroisse, à quelques pas d'ici, là où je regrette qu'à la place du monument qui abrite la force matérielle, il n'y ait pas un sanctuaire, mourait, dans un coin de la maison d'un jardinier, S. François. Autour de lui se pressaient le prince de Savoie, le duc de Nemours, M. Ollier, magistrat éminent de notre cité, dont il avait béni le fils, depuis fondateur de Saint-Sulpice, enfin, toutes les illustrations de l'Église. On récitait les prières des agonisants. S. François avait prêché la veille et l'avant-veille, et quand on lui demanda s'il mourait catholique, animé d'une sainte fierté, il dit: « Catholique! j'ai traversé bien

des terres et des villes infectées par l'erreur, mais jamais un seul doute ne s'est élevé dans ma foi. Ah! continua-t-il, Genève! j'aurais voulu rougir ma soutane dans le martyre pour la convertir! » Et il jeta sa dernière larme et sa dernière bénédiction à sa ville bien-aimée.

O mon saint! je vois près de vous une jeune femme, une religieuse de la Visitation : vous l'aviez rencontrée dans le Chablais, il y avait cinq ou six ans, elle s'était approchée de vous alors que vous receviez l'hospitalité dans le château de son père, vous l'aviez convertie, et, fondatrice de la Visitation à Lyon, elle personnifiait le Chablais auprès de votre lit de mort. Vous bénissiez ainsi Lyon, le Chablais et Genève. O mon saint, montez au ciel, entouré des gloires de la terre. Dieu et Jésus-Christ vous attendent, les saints vous font cortège.

II. — S. François de Sales a donc été le serviteur de Jésus-Christ, le docteur qui a enseigné la vérité; il a été le dispensateur des mystères de Dieu. Je dois vous dire maintenant quelle a été son action sur notre siècle. Notre époque a ses grandeurs et ses périls; comme le XVI[e] siècle, le XIX[e] siècle devait être une ère douloureuse pour l'Église, mais d'une douleur pleine d'espérance. Lorsque, il y a bientôt trois quarts de siècle, Pie VI mourait dans votre cité, Monseigneur, à Valence, un homme écrivait sur son tombeau: « Ci-gît le dernier des papes. » L'univers chrétien était troublé parce que la papauté semblait descendre dans la tombe, les cardinaux étaient dispersés. Dieu fit un signe et, par un miracle, les cardinaux se réunissent à Venise et, après six mois d'interrègne, car Dieu n'est pas pressé, Pie VII monta sur le trône pontifical et fut condamné aux luttes que vous connaissez. Le XIX[e] siècle commençait; un conquérant comprenait que sa gloire, pour avoir quelque chance de durée, devait être appuyée sur Dieu; un illustre écrivain traçait la poésie de l'Église en croyant faire son histoire; c'était le *Génie du christianisme*, et les philosophes chrétiens saluaient, à travers les ruines, les espérances d'un réveil religieux.

Le XIX[e] siècle se levait donc dans le pressentiment que la religion catholique retrouverait sa force. Quoi qu'il en soit, Mes Frères, nous ne pouvons pas nier que notre siècle est un siècle de résurrection religieuse. Sans doute, il y a des luttes, mais, selon le mot de M. de Maistre, « s'il est douloureux de vivre à une époque de transition, il est doux d'y combattre. » Et maintenant, à travers les tempêtes, on peut entrevoir le triomphe, car, comme le disait M. de Bonald, « on a commencé par la déclaration des droits de l'homme, il faudra finir par la déclaration des droits de Dieu. »

Aujourd'hui surtout nous pouvons regarder venir le salut, puisque Dieu a suscité un homme, un pontife, comme celui que notre siècle nous présente, Pie IX. Tous ses actes sont pleins d'opportunité. Voulez-vous que je les énonce? Tout d'abord, l'Immaculée Conception. Vous croyez peut-être que c'est une pure dévotion; il y a plus que cela: il y a l'affirmation d'une puissance supérieure aux puissances de ce monde: la grâce. Pendant que les trônes s'effondrent dans un ébranlement général, seul le pape se tient debout, parce qu'il cherche son secours au-dessus de la terre. En affirmant le dogme de l'Immaculée Conception, Pie IX nous a dit: Plus haut que les théâtres, plus haut que la Bourse, il y a quelque chose, et si vous ne regardez pas plus haut, vous périrez; et alors, entre les soins matériels de la vie et la grandeur de Dieu, il a montré cette douce et radieuse apparition de la Vierge pleine de grâce, de la Vierge immaculée!

Pie IX a canonisé des saints. C'est Germaine Cousin, une des bergères qui, de concert avec Jeanne d'Arc et Geneviève, a fait la France. C'est le bienheureux Labre; en plaçant sur les autels ce mendiant méprisé, Pie IX nous a dit qu'il y avait quelque chose de plus précieux que l'or.

Pie IX a fait un Concile; il a montré au monde que la doctrine de Jésus-Christ est toujours conservée intacte et pure de toute erreur par son Église infaillible; en même temps, il a donné à l'univers chrétien la vérité et a été fidèle à la mission confiée au successeur de Pierre: *Pasce agnos meos*, *pasce oves meas.* Pie IX est le seul homme qui se tient debout entre les sublimités d'en haut et les petitesses d'en bas; il est seul droit et ferme, et c'est pour participer à cette fermeté que nous nous appuyons sur lui.

Pie IX a fait plus encore; il a proclamé trois docteurs: S. Hilaire, le docteur du Verbe incarné contre les négations du rationalisme moderne; S. Alphonse de Liguori, le docteur de la théologie morale contre les envahissements du sensualisme, et, il y a quelques jours à peine, S. François de Sales. Il a voulu qu'à notre époque nous ayons dans ce dernier docteur la foi doctrinale, la piété doctrinale et l'apostolat doctrinal.

1° A notre époque, on dit: la foi est incompatible avec la raison, et voilà qu'au moment où s'ouvrent nos universités catholiques, François de Sales, couronné du titre de docteur, nous apparaît comme la personnification de l'union de la foi et de la raison. S. François de Sales respectait tous les droits de la raison, mais il ne voulait à aucun prix diminuer la foi; il n'aimait ni les transactions ni les capitulations; il fallait, selon son expression, sauvegarder les délicatesses virginales de la

foi. Et quand, au XVII° siècle, Louis XIV s'attaqua aux droits du Souverain Pontife et demanda à l'épiscopat de s'abaisser devant lui, Bossuet lui-même fléchit un moment comme un homme qui a peur du péril et qui jette à la mer les bagages pour sauver le navire, lui qui, plus tard, comprit que c'était une erreur de vouloir amoindrir l'autorité du chef de l'Église. Eh bien ! avant cette controverse, S. François de Sales, s'appuyant sur les autorités de Bellarmin et de S. Thomas, disait : « L'Église a toujours besoin d'un confirmateur infaillible auquel on puisse toujours s'adresser. » Ces paroles, qu'il écrivait au seuil du XVII° siècle, montrent qu'il apercevait déjà l'orage qui grondait ; et quand tous nous étions réunis au Concile du Vatican, nous étions heureux d'avoir S. François de Sales avec nous et de voir qu'il avait par avance affirmé la doctrine catholique au sujet de l'infaillibilité pontificale.

2° Il nous fallait une piété doctrinale. Dans la pratique de cette vertu, on court deux grands dangers. Le premier consiste en ce que trop souvent on confond la piété avec le sentiment ; au lieu d'en faire une conviction, on en fait une pure dévotion. Or, quand au fond de cette dernière il n'y a pas une foi bien raisonnée, on reste livré à une sorte d'émotion sentimentale dépourvue de tout appui solide. Ainsi, en oubliant peu à peu les vérités éternelles, on devient, sans s'en apercevoir, partisan du système de la morale séparée du dogme.

S. François de Sales est l'ennemi de cette dévotion sentimentale. Son *Traité de l'amour de Dieu* est une fleur épanouie sur la tige forte et vigoureuse de la doctrine. On y trouve cette puissance merveilleuse qui résulte de l'harmonie du dogme et de la morale. Au XVII° siècle, Voltaire disait :

Soyez juste, il suffit : le reste est arbitraire.

Soyez juste, c'est vrai ; mais, ô philosophe, répondait J.-J. Rousseau lui-même, où s'arrête ta morale, si tu n'as pas un dogme qui la détermine et lui donne une sanction? A quoi te serviraient tous tes discours, s'il n'y a pas unité entre tes actes et tes croyances? Eh bien ! cette unité a été réalisée par S. François de Sales dans l'ouvrage dont nous venons de parler.

Le second danger que peut courir celui qui s'abandonne à une piété peu raisonnée, c'est de tomber dans le jansénisme. S. François de Sales fournit encore le moyen d'éviter cet écueil.

En un mot, l'enseignement de ce saint Docteur est merveilleux; il s'adapte à toutes les situations, au riche comme au pauvre, au magistrat comme au savant, au philosophe aussi bien qu'aux gens du monde : en sorte qu'on est tenté de dire du livre qui le contient ce qu'on dit quelquefois de l'Évangile : « Il

est parfaitement divin, parce qu'il est profondément humain. »

3° Après la foi doctrinale, après la piété doctrinale, il y a l'apostolat doctrinal. A notre époque, Mes Frères, il ne suffit pas de faire son petit salut obscurément. Que d'hommes, en communiant quelquefois, s'imaginent qu'ils font assez, et qu'ils peuvent être assez chrétiens sans être debout sur la brêche lorsque la vérité est attaquée! Il y a un apostolat auquel personne ne doit rester étranger: tout le monde est appelé à défendre la doctrine; Pie IX, dans le *Syllabus*, vous trace à ce sujet votre ligne de conduite; mais il le fait encore mieux en proclamant S. François de Sales docteur de l'Église et en le proposant à votre imitation. S. François de Sales, vous le savez, dans son amour, je dirais presque sa passion pour l'Église, n'a jamais reculé ni devant le sacrifice ni devant le dévouement. Il a tout sacrifié à l'honneur de cette mère chérie et n'a jamais ambitionné qu'une seule gloire: celle d'être un vaillant et digne soldat du Christ. Mes Frères, imitons ce grand et noble exemple, ne croyons pas que l'égoïsme pourra nous sauver, ne croyons pas qu'il faille se désintéresser sur l'Esprit Saint du soin de sauver l'Église, embrassez cet apostolat dont je parle et, puisque Dieu a fait à votre ville l'honneur de recevoir le dernier soupir d'un saint, soyez dignes de cet honneur.

Je veux maintenant dire un mot d'Annecy, où notre saint a tant parlé et tant béni. Dans cette ville, on construit en ce moment un sanctuaire en l'honneur de S. François de Sales, et c'est pour ce sanctuaire que je sollicite votre charité. Votre cité, qui a fait le sacrifice du corps de S. François, voudra aussi assurer à ses restes précieux un abri digne d'elle-même.

Après avoir parlé de Lyon et d'Annecy, je ne veux plus dire qu'un mot, un seul mot, et, au moment où je prononce ce mot, les larmes étouffent ma voix. S. François de Sales a aimé Lyon, il a aimé Annecy, mais il a aussi aimé Genève. De ce pays de Gex, d'où sont sorties et une sœur de charité, la sœur Rosalie, et tant d'autres nobles âmes qui servent encore aujourd'hui l'Église, de ce pays de Gex où, comme lui, je suis exilé, bien souvent il a béni Genève, que de loin je bénis après lui.

O mon saint, ô mon père, je sais bien que je n'étais pas digne de parler là où vous n'avez pu parler, de bénir là où vous n'avez pas béni, mais parlez et bénissez pour moi.

Et vous, Mes Frères, à la fin de ce Triduum de prières, remettez votre esprit dans la vérité et vos cœurs dans la charité et l'unité. Alors la France, victorieuse de nouveau, sera le soldat du Christ, la sœur de charité parmi les autres nations, elle se lèvera et ce sera le signal du salut du monde et de la liberté des peuples. *Amen.*

AUTRE PANÉGYRIQUE DE S. FRANÇOIS DE SALES[1]

In bonitate et alacritate animæ suæ placuit Deo. (Eccli., XLV, 29.)

ÉMINENCE[2],

Si le nom de François de Sales recueille généralement parmi les peuples l'amour dont il est digne, on ne peut dire qu'il soit toujours dans leurs idées aussi haut qu'il le mérite; et, chose étrange, les titres mêmes qui nous le font chérir empêchent plus d'une fois notre admiration de suffire à sa gloire. A force d'entendre exalter l'ingénuité de son âme, la suavité de son caractère, la tendresse de sa piété, la céleste onction qui s'échappe de ses écrits, on finit par ne voir en lui que l'ange de la douceur; la bonté n'est plus seulement à nos yeux un rayon de sa couronne : c'est sa couronne entière; et, ne considérant en lui que cette vertu, nous négligeons trop d'examiner si, par d'autres qualités plus imposantes, il n'eut pas le droit d'éveiller en nous des émotions plus augustes, si l'héroïsme de la foi ne s'unit pas, dans sa vie, aux grâces de la mansuétude et si le plus aimable des justes ne doit pas être placé par notre estime au rang des plus grands saints.

Qu'il est sublime, pourtant, Mes Frères, celui que vous invoquez pour patron! Sans doute, la clémence fut la grande loi de son cœur et le trait dominant de sa sainteté; mais il eut, en même temps, et l'élévation de l'esprit et la vigueur de l'âme. Il n'est pas jusqu'à sa douceur même qui n'ait été le résultat et l'instrument d'une force toute-puissante. S'il l'obtint, ce fut par de longs et violents combats contre une sensibilité, de soi-même impétueuse. Elle fit tomber l'indocilité de sa nature, mais elle en conserva l'ardeur; et, combinée par François de Sales avec un vaste fonds d'énergie et de lumière, elle lui donna de fournir la carrière la plus brillante, de confondre les rois eux-mêmes par l'audace et le bonheur de ses entreprises, de terrasser comme un double monstre et le schisme et l'erreur, de faire refleurir la loi divine et les vertus qu'elle commande au sein de populations qui les avaient abandonnées; en un mot, de se montrer à la fois, comme Moïse, homme étonnant et bon, de réunir en un seul diadème les charmes de la candeur et l'éclat des merveilles, de mériter, enfin, par des titres également

1. Par Monseigneur Plantier.
2. Son Éminence le Cardinal de Bonald, archevêque de Lyon.

sacrés, et le respect et les bénédictions de son siècle et de l'avenir.

C'est sous ce dernier aspect, c'est-à-dire dans la plus haute partie de son histoire, que je viens vous le présenter ce soir, et voici ma pensée en deux mots qui la résument.

Au moment où paraît votre saint protecteur, l'Église a des ruines, et François les répare avec une gloire qui l'associe aux plus illustres conquérants de la foi; le siècle a des désordres et François les réforme avec un succès dont les heureux contre-coups persévèrent encore.

Puissé-je, Mes Frères, donner à ce sujet un développement digne à la fois et de sa sublimité même et de cette assistance où la piété réunit la plus noble portion, peut-être, d'un magnifique troupeau, sous les yeux d'un pasteur dont la grande Rome elle-même se plaît à vanter le mérite à tous les enfants de Pothin qu'elle rencontre dans ses murs : glorieuse qu'elle est, pour sa part, de pouvoir le compter au nombre de ses princes!

I. — Une époque féconde en bouleversements pour l'Europe touchait à son déclin : c'était le XVIe siècle; et, deux fois arraché, par la Réforme helvétique, à la Maison de Savoie, le Chablais venait enfin de retomber pour jamais sous ses princes légitimes. Mais, en rentrant dans leurs États, cette province n'y revenait plus avec son ancienne croyance; le même coup qui jadis avait rompu ses liens politiques, avait aussi brisé sa foi religieuse. Elle était catholique, avant d'être rebelle; indépendante, elle s'est faite hérétique; elle a reçu de Genève, depuis soixante ans elle-même infidèle, avec l'exemple et la pensée de la révolte, le germe du calvinisme; et, comme cette cité sacrilège, saisie par je ne sais quelle fièvre de désordre et de sang, elle a renversé ses autels, proscrit ou massacré ses prophètes et ses lévites, en sorte qu'à l'instant où la victoire la rend à ses vieux maîtres, au lieu de leur offrir, comme autrefois, une église florissante, elle ne les appelle plus à régner que sur des temples profanés ou des sanctuaires en ruine, sur des mercenaires assis dans la chaire des pasteurs, sur des peuples enfin qui, tout en redevenant sujets d'une puissance orthodoxe, n'en demeurent pas moins apostats de Jésus-Christ et de sa vérité.

A ce lugubre tableau, la piété d'Emmanuel est émue; il gémit de voir la terre de sa conquête transformée en tombeau pour la conscience comme pour les mœurs des populations qu'elle nourrit; et, par une pensée vraiment royale, il a résolu de rendre à la lumière les cœurs ensevelis dans ce vaste champ de deuil. Mais quel instrument exécutera son religieux dessein?

Où trouver un prophète dont le souffle puisse ranimer ces ossements arides? O merveilleux à-propos de la Providence! Comme elle a toujours des Élies sous sa main, pour les résurrections qu'elle désire, elle a toujours des Zorobabels en réserve, pour les grandes restaurations qu'elle médite; et lorsque à ses yeux l'heure est venue de ranimer le cadavre ou d'affranchir son peuple et de reconstruire Jérusalem, libérateur et thaumaturge apparaissent tout à coup au signal qu'elle leur donne! Aussi voyez: à la voix d'un prélat vénérable et du sein d'un chapître qui tremble, un apôtre ici se lève, et c'est François de Sales. La chair et le sang essaient d'enchaîner son dévoûment, mais il les foule aux pieds; une fausse sagesse voudrait le décourager en l'accusant d'imprudence, mais, insensible à ses timides raisonnements, il ferme les yeux sur les difficultés de l'entreprise et n'en considère que la grandeur; l'enthousiasme du zèle étouffe dans son cœur les alarmes de la nature, et le voilà qui, porté par des ailes de flamme, déjà tombe agenouillé sur les limites du Chablais, le salue, non pas comme a fait Calvin, pour le vouer à des fureurs, mais, comme eût fait Xavier, pour lui souhaiter la paix, et demande au Très-Haut ou de le renouveler par ses sueurs et de le rattacher à l'Église, ou de l'abreuver de son sang et d'ajouter aux gloires de la foi le triomphe d'un nouveau martyr!

Marchez! marchez! conquérant heureux! Ce n'est point le trépas qui vous attend, mais l'éclat du succès; l'esprit du Seigneur, à votre prière, s'est reposé sur vous, et, grâce à lui, vous dompterez bientôt les cœurs de ces peuples, dont vos princes viennent déjà d'humilier les armes! Il est vrai, chrétiens, du moment que François s'apprête à toucher au sol hérétique, les principaux sectaires se remuent. Ils s'alarment à l'approche d'une colombe; je ne sais quelle inspiration de l'enfer leur apprend qu'ils risquent de trouver un dominateur dans le nouvel apôtre, et, sous l'effroi de ce pressentiment, ils se hâtent de se prémunir contre son ministère. Tel est leur calcul, de le rendre odieux même avant qu'il se montre, afin qu'à son apparition, la foule, le tenant pour suspect, le laisse dans l'isolement, et que, faute de combats, il reste sans victoires. Pauvres aveugles! ils ne savent pas qu'autant ils ont d'artifice, autant François a de prudence, et que, pour confondre leurs calomnies, il suffira de ses démarches! On dit qu'il vient remplir une mission politique, et dès le commencement il a juré de se renfermer dans une mission toute sacerdotale. On suppose encore qu'il va paraître dans le faste, pour éblouir la multitude, et, quoique il soit le fils aîné d'une

opulente famille, il s'entoure d'une simplicité presque pareille à celle de l'indigence ; on allègue, enfin, que pour préparer des abjurations et subjuguer des consciences, il déploîra l'appareil de la rigueur et des armes, et, parmi des loups toujours prêts à le dévorer, il se prend à marcher comme un agneau sans défense. Vainement Louis de Sales, l'auxiliaire de son apostolat et le compagnon de ses périls, le presse-t-il d'invoquer l'appui de la force ; vainement le baron d'Hermance, gouverneur de la province, lui propose-t-il des gardes pour l'escorter dans Thonon qui murmure; la charité ne connaît contre les menaces d'autre rempart que le sacrifice ; et, justement dominé par cette conviction, S. François de Sales ne veut se précautionner contre ces bruits sourds dont ses amis s'épouvantent, que par la constance du zèle : et, pendant plusieurs mois, il s'obstine à se montrer avec une régularité que rien n'ébranle aux regards des sectaires qui le dédaignent et passent ; par la persévérance de la douceur : et la longue inutilité de ses efforts ne peut ni porter atteinte à l'affabilité de ses manières ni mettre sur ses lèvres un seul accent de plainte ; enfin, par l'héroïsme du dévoûment : et ses débuts sont encore plus laborieux qu'ils ne semblent stériles. Il reparaît alors tous les matins à Thonon ; mais c'est après être parti des Allinges qui l'ont abrité la nuit. La route qu'il fournit ainsi chaque jour ne manque ni de longueur, ni d'aspérités, ni de périls. Tantôt le souffle d'un hiver rigoureux la hérisse de glaces ; tantôt les neiges, transformées en torrents, la déchirent et l'entravent ; tantôt à ces difficultés du sol il voit s'ajouter celles de la tempête, et c'est en vain que François cherche à s'en garantir ; contre les autans qui sévissent, il ne trouve d'autre asile que des ruines insuffisantes à le protéger, ou les rameaux dépouillés d'une forêt : triste désert où, pour l'épouvanter, ainsi que nous l'apprend l'Histoire, les cris des animaux sauvages se mêlent, dans les ténèbres, à la voix de l'ouragan. Et savez-vous quels sentiments inspirent à notre héros ces persécutions de la nature ? Ah ! ministre de l'erreur, il eût fui pour jamais devant elles ; apôtre vulgaire, il eût attendu le retour d'une saison meilleure pour continuer cette prédication d'ailleurs sans fruit. Intrépide comme il est, il se passionne à la peine ; on dirait S. Paul tressaillant de ses tribulations ; il voudrait voir se répéter plus souvent les scènes d'horreur qui le surprennent dans ses courses évangéliques. Plus il ensanglante de ses pieds meurtris les sentiers des montagnes, plus il se plaît à les fouler ; et, quelles que soient ses souffrances, il croit toujours payer trop faiblement l'étrange bonheur d'aller prêcher dans la solitude et tendre en vain ses bras à une autre Jérusalem qui refuse de l'entendre.

O peuples ombrageux! cet excès d'amour ne suffit-il pas pour désarmer vos défiances? Est-ce par tant d'abnégation que s'annoncerait l'égoïsme du faux pasteur? Celui qui s'avance pour dévorer les brebis s'immole-t-il pour elles? Et comment ne reconnaîtriez-vous pas, à la générosité dont vous êtes témoins, le vrai ministre de Dieu qui mourut pour le monde? Ah! chrétiens, la lumière enfin va reparaître sur ces enfants de la nuit. Aux éclatantes vertus de François, à la sublimité de son désintéressement, à la sérénité toujours sans nuage de son front et de son caractère, on commence à soupçonner la sainteté de son apostolat; et j'entends quelques hommes de science et de raison se répéter, avec un mélange d'étonnement et d'anxiété: « Mais quel est donc ce missionnaire si bien semblable aux anges? Mais qui nous expliquera la merveilleuse différence de son zèle avec celui de nos docteurs? Mais comment peut-il être si doux pendant qu'ils sont si durs? Mais pourquoi se fait-il une loi de les excuser et de les plaindre, tandis qu'ils le flétrissent et l'abhorrent? Mais d'où vient que, pour nous vaincre, il n'emploie d'autres armes que la persuasion, les pleurs et la prière, au lieu que les autres, après nous avoir soumis par le glaive, ne nous retiennent sous leurs lois que par des emportements? Mais ne devrions-nous pas attribuer cette opposition de conduite à ce que le prêtre, dépositaire de la vérité, puise en elle l'esprit de dévouement et de mansuétude qu'elle inspira toujours; et qu'au contraire, nos évangélistes, organes de l'erreur, empruntent à cette source impure, et l'instinct de la haine et le besoin de se créer par la violence une force qu'ils ne peuvent trouver dans le fond même de leur doctrine? Allons, interrogeons cet homme de près et, par de consciencieuses recherches, éclaircissons enfin le mystère qui nous inquiète! »

Ainsi, Mes Frères, des conférences dogmatiques sont-elles proposées, François les accepte, et les ministres de la Réforme sont invités à s'y rendre. Vous craignez peut-être, à l'ouverture de cette lutte, que l'athlète de la foi ne le cède aux représentants de l'hérésie, et que, vainqueur tant qu'il s'est agi de dévoûment, il ne soit écrasé dès qu'il s'agira de controverse. Illégitimes alarmes! L'intelligence de François répond à son noble cœur; flambeau merveilleux, il étincelle d'une lumière aussi vive que sa chaleur est ardente; et, comme nul sacrifice ne désespère son courage, aussi nulle discussion n'épouvante son savoir. Il est jeune, à la vérité, mais la renommée de son génie aura bientôt rempli le monde. Padoue l'a déjà entendu louer publiquement par le plus illustre maître de ses hautes écoles; encore quelques jours et vous le verrez étonner Rome, centre alors le

plus brillant de la science sacrée; Bellarmin ou, en d'autres termes, le plus puissant théologien de son époque; Baronius, et c'est nommer le plus profond érudit de son siècle, voudront être ses amis, après avoir été ses admirateurs. Soumis par Clément VIII à des thèses imprévues, il surprendra ce pape par le soudain éclat de ses réponses, jusqu'à ce qu'enfin, réunissant dans sa gloire les éloges de la France aux louanges de l'Italie, et l'estime des grands rois à celle des grands pontifes, il soit proclamé par Henri IV, si juste appréciateur du talent, comme l'esprit le plus capable de traiter les vastes questions de la politique et de la foi.

Non, chrétiens, les intérêts du catholicisme, pour le combat qui se prépare, ne peuvent reposer entre des mains plus sûres; comme l'Histoire et ses écrits nous l'attestent, François possède tout ce qu'il faut pour triompher, c'est-à-dire une étendue de savoir qui, saisissant avec plénitude l'objet de la dispute, lui fait ainsi pressentir tous les points sur lesquels elle peut se porter, et le prémunit contre les surprises; c'est-à-dire une fermeté de regard qui, même au plus fort du débat, s'attache invariablement à son but et prévient l'inconsistance, cette preuve de la faiblesse dont elle est aussi la ressource; c'est-à-dire une sagacité de coup d'œil que nul sophisme n'éblouit, que nulle ambiguïté n'arrête; c'est-à-dire une netteté d'esprit et de raisonnement qui, lui laissant apercevoir la vérité sans voiles, lui permet de l'exprimer sans embarras, et mêle à ses démonstrations je ne sais quelle évidence qui vous entraîne; c'est-à-dire, enfin, qualité la plus précieuse, un certain mélange de douceur et de modération qui, l'empêchant d'abuser de ses forces, par là même en assure mieux le succès, et facilitera d'autant plus la défaite de ses rivaux, qu'elle en ménagera l'orgueil.

Que vois-je, en effet? chrétiens. On accuse le symbole dont il est le défenseur; mais ces reproches n'ont rien que d'imaginaire. Tel est toujours votre sort, doctrine de mon Dieu! Jamais on ne vous attaque que par des calomnies; si, par hasard, on vous hait, c'est qu'on vous dénature, et pour réconcilier avec vos enseignements, il suffit de les dégager de l'alliage qui les altère! C'est là ce que fait François: il présente nos dogmes sacrés dans la pureté de leur essence; et tant de force éclate dans cette seule exposition, que toutes les chicanes de l'hérésie tombent ensuite d'elles-mêmes. Un ministre, le seul de bonne foi, rend hommage à la vérité par une conversion qui bientôt doit en faire un martyr; d'autres sont ébranlés et se reconnaissent vaincus, ou par des aveux formels, ou par celui du silence, et dans ce nombre domine un docteur que

François, sur l'invitation de Rome, est allé chercher jusque dans Genève : c'est la colonne du calvinisme; c'est le dialecticien le plus vigoureux dont s'enorgueillisse l'erreur ; c'est Théodore de Bèze, en un mot ; et ce géant de la Réforme deviendrait la conquête du saint apôtre, si le charme d'une abjecte passion ne l'enchaînait au mensonge, en dépit de sa conscience. A côté de cet oracle qui chancelle, j'aperçois d'autres prédicants qui fuient et reculent devant un engagement qu'ils ont eux-mêmes appelé ! Il en est, enfin, qui, pour dernière apologie, invoquent la noirceur. Au lieu de confondre François par des preuves, ils trouvent plus aisé de le faire par un attentat ; et, pour démontrer qu'il a tort, ils ont résolu de le tuer. Mais, trahis dans leur vœu, ils ne peuvent ni se défaire de sa personne : — la Providence le défend du poignard, comme autrefois, à Venise, elle le sauva du naufrage ; — ni paralyser son influence, et, chose admirable ! ceux mêmes qui devaient être ses meurtriers deviennent ses disciples. Avant la leur, il a déjà reçu l'abjuration du baron d'Avully, seigneur fameux dans la contrée, et grâce à ces premiers triomphes, grâce, surtout, à l'exemple du gentilhomme, je vois commencer pour la province entière un branle de conversion dont le pays de Gex et la France, avec son Lesdiguières, ne tarderont pas à subir le contre-coup. François encourage ce mouvement par des prédications qu'on lui permet enfin d'entreprendre en public. Telle est la magie de sa voix, qu'à chacun de ses discours les sectaires, tombant en foule à ses pieds, réclament à cris ardents le bonheur d'être au plus tôt réconciliés à l'Église. Ceux que sa parole ne change pas, il les décide au retour par des coups de vigueur enlevés à propos à l'autorité du prince. En un mot, hier encore, tout était calviniste, et maintenant, tout est renouvelé par une sorte d'enchantement divin ; les biens usurpés sont restitués à leurs anciens possesseurs ; les temples se rouvrent au culte qu'on en avait prescrit ; la religion réveille les pompes extérieures de ses solennités éteintes ; et dans une procession, véritable fête de famille, le Chablais, réuni tout entier à Thonon, renoue un pacte éternel avec chacune des puissances dont il avait brisé le joug : avec ses ducs, et c'est Amé de Savoie qui porte le dais, assisté dans ce ministère par deux ambassadeurs ; avec ses pasteurs légitimes, et c'est l'Évêque de Genève qui célèbre dans cette auguste cérémonie ; avec le successeur de Pierre, et je vois marcher à la suite du prélat un légat du Saint-Siège, le Cardinal de Médicis ; enfin, avec le Dieu de l'Eucharistie, et le voilà qui, parmi des populations agenouillées, reprend triomphalement possession d'une ville qui naguère, après l'avoir exilé, le blasphémait encore.

O réconciliation magnifique ! O spectacle digne d'émouvoir les cieux mêmes jusque dans leur dernière profondeur ! O merveilleux couronnement d'un apostolat sublime ! Oui, Mes Frères, plus on examine de près les victoires de François contre l'hérésie, et plus elles vous paraissent admirables. Admirables d'à-propos ! Fière des apostasies qu'elle avait provoquées, la Réforme disait alors méchamment à l'Église : « O toi qui t'appelles fastueusement l'Épouse de l'Esprit Saint, où donc est cette fécondité dont tu prétends avoir reçu la promesse ? Je vois bien des enfants que mes ministres t'ont ravi ; mais montre-moi les fils que tes apôtres t'amènent ! Les montrer ? chrétiens ! Ah ! voyez-les accourir en foule, et du fond de l'Inde que François-Xavier évangélise, et de toutes nos provinces que François de Sales régénère ! Autant les deux chefs du protestantisme dévastent par leurs violences le bercail de Jésus-Christ, autant nos deux saints apôtres le repeuplent-ils par leur zèle ; et, par l'immensité de leurs conquêtes, il est prouvé que l'Église, pour avoir été quelques instants appauvrie, n'en est pas devenue stérile, et que, même après quatorze siècles, elle ne conserve pas moins de vertu pour convertir les peuples, que l'hérésie éclose d'hier n'a de force pour les égarer.

Victoires admirables d'objet ! « Avant le XVI[e] siècle, c'est le « grave Bourdaloue qui parle, répétant les observations d'un « savant historien ; nous avons bien vu des peuples quitter tout « d'un coup la superstition pour se soumettre à la foi chré- « tienne ; un Xavier a, de la sorte, lui seul converti des millions « d'âmes : l'hérésie a eu ses décadences, tantôt par la succession « des temps, comme celle de Pélage ; tantôt par le changement « des États, comme celle d'Arius ; quelquefois par la force des « armes, comme plusieurs autres. Mais que des provinces « entières soient revenues, d'une croyance hérétique, à la « profession de leur antique symbole ; mais que le retour surtout « se soit opéré dans le premier fanatisme que les innovations « dogmatiques ordinairement inspirent, c'est là ce que nous ne « lisons point dans l'histoire de l'Église. » Non, chrétiens, ce prodige ne se rencontre pas avant François de Sales ; mais lui, par une singularité sublime, commence à nous en offrir l'exemple ; et s'il a compté, depuis, des successeurs dans la même merveille, il reste encore sans égaux ; nul n'a fait avec autant de splendeur refleurir la foi catholique sur une terre où l'hérésie en avait brisé la tige.

Victoires admirables de résultats et de moyens ! Nées du même principe, l'indépendance et l'orgueil de la raison, la doctrine de Luther et celle de Calvin ont conquis le succès par

les mêmes auxiliaires : le fer et le crime ; elles ont produit les mêmes effets parmi le peuple : l'anarchie dans les croyances, la corruption dans les mœurs ; elles ont assis leur trône sur la même base : des meurtres et des décombres ; et, pour se créer cette domination de désordre et de mort, renversant l'ordre de conquête établi par l'Évangile, elles ont envoyé des armées de lions pour dévorer quelques prosélytes, au lieu que Jésus-Christ avait envoyé douze agneaux pour soumettre le monde ! Quel est, au contraire, à côté d'elle, ce triomphateur qui revient des contrées reconquises sur l'enfer ? Oh ! comme il rappelle mieux et la puissance et les bienfaits de l'antique apostolat ! Regardez : on a dit que d'autres pouvaient bien convaincre les hérétiques, mais qu'à lui seul appartenait le don de les convertir ; et le nombre de ceux qu'il a ramenés est, en effet, immense. Soixante mille, accourus de toutes les régions, se pressent à sa suite ; des actes authentiques en déposent ; et, chose admirable, je ne vois autour de lui ni glaive, ni sang, ni désorganisation, ni débris qui m'annoncent que, pour subjuguer cette légion d'heureux captifs, il est usé de crainte et de violence. S'il en est le vainqueur, c'est parce qu'il s'en est fait la victime. Sans doute, il a porté dans son zèle de l'activité, de la sagesse et de la force ; sans doute, avant de reconstruire, il a fallu qu'il renversât ; mais il n'a renversé que l'erreur et détrôné que le vice ; mais son activité n'a point enfanté de trouble ; mais sa sagesse n'a point eu pour objet de former des complots ; mais sa force n'a fait d'autre martyr que lui-même ; mais, enfin, toute sa puissance a reposé dans sa douceur ; il n'a pas même été secondé, comme tant d'autres, par le langage des miracles ; il a tout renouvelé par la seule action de sa parole et sa mission semble avoir été de faire connaître ce que peuvent par eux seuls la vertu de la croix et les attraits de la grâce !

Anges de Genève et du Chablais ! chantez donc un hymne de triomphe à ce pacifique restaurateur de votre Église en ruines ! Unissez pour lui, dans une sainte communauté d'admiration, vos éloges à nos louanges, et répétons ensemble : « Vive ce héros qui fut, comme le Roi qu'il servit, un agneau dominateur ! Vive cet apôtre qui, pour avoir été l'un des prédicateurs les plus puissants, n'en resta pas moins le plus doux d'entre les enfants des hommes, et ne voulut jamais puiser que dans son amour les flèches dont il perça le cœur des peuples pour en faire sa conquête ! »

Triomphes de François sur les hérésies de son époque, influence de François sur la piété de son temps : sujet d'une seconde partie.

II. — Chaque fois que l'Église a vu l'or brillant de sa gloire se changer en un plomb vil et sans honneur, la dépravation des mœurs conduire ou succéder à l'affaiblissement des doctrines, l'esprit du siècle éteindre l'esprit du christianisme dans l'âme des fidèles, les abominations de la cité pénétrer jusque dans le sanctuaire et confondre les princes avec le peuple dans une commune ivresse de désordre ou d'erreur, elle a toujours eu le bonheur d'opposer à ces grandes prévarications de sublimes vertus. Sitôt que le nombre des justes vulgaires avait diminué pour elle, Dieu lui suscitait soudain quelques justes d'éclat; des rameaux languissants qui la refoulaient, la sève qui fait les saints allait se rencontrer dans deux ou trois branches d'élite, et, nourris ainsi par la grâce de rosées surabondantes, ces cœurs privilégiés se couronnaient des merveilleuses fleurs, embaumaient au loin le champ du Seigneur d'un doux parfum de vie, renouvelaient, enfin, les nations par l'effet des mêmes exemples qui les donnaient en spectacle au monde.

Et voilà, chrétiens, quelle fut la gloire de votre auguste protecteur. Vous le savez, en effet : s'il est des révolutions qui régénèrent les peuples, il en est d'autres qui les dépravent davantage. Inspirées par la haine du bien, elles ne réussissent que trop à détruire son influence, à ravager son domaine. Autant à leurs secousses les imaginations s'exaltent, autant les consciences se débandent; tout ce qu'elles donnent aux passions perturbatrices semble pris sur la délicatesse du cœur; et dans le même chaos où flottent alors, brisés, les principes de l'ordre et la paix des nations, ne tardent pas à s'abîmer comme d'elles-mêmes les notions du devoir et la sainteté des vertus. François en eut la preuve sous ses yeux. A l'ombre des hérésies, des schismes et des guerres dont l'Europe avait été troublée, avant qu'il ne parût, il s'était préparé pour son époque un surcroît général de vice qu'il serait trop long de définir, mais qui fut, hélas! trop réel; mais, bien loin de subir, même de loin, cette fatale influence, François lui opposa toujours, comme une vivante et solennelle protestation, l'éclat de ses vertus. Laïque et jeune encore, il se conserva toujours pur à travers mille pièges que lui tendirent de concert ses propres avantages et la perfidie de quelques amis corrompus; et dans les diverses écoles où l'envoyèrent alors les ordres de sa famille, il fut toujours plus édifiant encore de conduite qu'éblouissant de succès. Évêque, il eut pour conviction que le pasteur du troupeau devait en être aussi le modèle; autant il dominait les fidèles par l'élévation de son rang, autant il fallait qu'il les surpassât par la hauteur de ses vertus; que, pour faire vénérer en lui le pontife, il était de rigueur qu'il fît disparaître l'homme;

que le seul moyen d'être utile aux peuples, c'était de s'oublier entièrement soi-même ; et, par une première application de ces saintes maximes, je le vois déployer un sublime désintéressement pour les honneurs qui le poursuivent. C'est bien par là qu'il était sage de commencer ; comme cette indépendance de cœur est le sceau d'une grande âme, elle est aussi la plus haute recommandation des grandes dignités. François est préposé, je le sais, au gouvernement d'un vaste diocèse ; mais s'il y parvient, ce n'est point avec l'empressement ou par les intrigues de l'ambition. Le même détachement qui lui fit autrefois refuser d'être sénateur dans sa patrie lui a défendu plus sérieusement encore d'aspirer à l'être dans l'Église ; en entrant dans la maison du Seigneur, il a demandé, comme le roi-prophète, d'y rester à jamais sans gloire ; c'est lui-même qui nous l'assure ; et telle est la sincérité de ce vœu, qu'au moment où Rome le tire du néant que son humilité recherche, pour le placer sur les montages où son mérite l'appelle, une sorte de désespoir s'empare de son âme, sa santé soudain s'altère ; une fièvre dévorante consume ses organes et menace de précipiter au tombeau celui que Dieu convie à monter sur un trône.

S'il échappe à ce péril, pour revêtir les fonctions augustes qui l'y ont jeté, il s'en vengera par la résolution de ne pas s'élever plus haut. Quel étrange projet, insouciant contempteur de la gloire ! Que vous renonciez à vous frayer vous-même une route à de nouvelles grandeurs, je le conçois ; mais pourquoi refuseriez-vous de céder au flot, s'il vient comme de lui-même vous prendre sur la rive ? Il est sourd, Mes Frères, ses adieux à la fortune sont absolus ; et bientôt il la repoussera jusque dans ses avances. Non seulement on a pour lui des pensées d'avenir dans cette Maison de Savoie dont il a sauvé les intérêts dans des négociations, éclairé les démarches par de profonds conseils, renouvelé les États par les efforts de son zèle ; on le chérit aussi dans une autre cour plus puissante, je veux dire celle de France. Et le moyen, je vous demande, que le meilleur des rois n'aime pas le meilleur des évêques ? Si semblables par le cœur, Henri IV et François de Sales ne sont-ils pas faits pour s'entendre ? La clémence ne forme-t-elle pas leur commun apanage ? Si, pour conquérir ses peuples, le premier les a nourris dans la détresse, le second, pour convertir son troupeau, ne l'a-t-il pas inondé de ses sueurs ? N'ont-ils pas ensemble pour premier désir de rendre leurs enfants heureux ? Et, puisque la bonté d'âme est ainsi, pour tous deux, leur vertu la plus chère, pourraient-ils en considérer l'un dans l'autre l'image sans amour ? Non, chrétiens, ces analogies de sentiments établissent entre eux un échange d'amitié ; le monarque

étranger s'attache à François aussi vivement que l'ont fait ses princes naturels; et, dans l'espoir de le gagner à la France, il lui propose, tantôt d'opulentes abbayes, tantôt le titre de coadjuteur à l'évêché de Paris, tantôt, enfin, l'offre de solliciter pour lui les insignes du cardinalat. Que faites-vous, grands rois? Vous prétendez attirer ce prélat par l'appât des richesses? Ah! votre calcul est faux. François méprisera votre or, tout en rendant hommage à votre munificence. Vous voulez le porter au faîte des honneurs, quand il souffre déjà d'être évêque? Ah! le projet de votre bienveillance échouera contre les vues de son détachement. Il n'envisage point les prélatures que vous lui présentez dans ce qu'elle ont de flatteur, mais dans ce qu'elles ont de sérieux: dans la responsabilité qu'elles imposent, et sa délicatesse s'en épouvante; dans les nœuds qu'elles doivent briser, et jamais pour elles il ne quittera cette Église de Genève à laquelle il a juré sa foi; enfin, dans la mort dont elles ne le garantiront point, et, vues ainsi des bords et comme à travers les ombres du cercueil, elle perdent tout leur éclat, et les livrées qui les caractérisent ne se distinguent pas, à ses yeux, d'un suaire!

C'est-à-dire, Monseigneur, qu'il les considéra, comme les a toujours aussi considérées Votre Éminence. Si vous avez revêtu cette pourpre qu'il évita, c'est, personne ne l'ignore, que votre abnégation, luttant contre un pouvoir plus ferme, n'a pu par les mêmes sentiments obtenir les mêmes succès; et béni soit le jour qui trahit ainsi ses vœux et força ses résistances! Il nous fut alors donné de voir un beau nom glorifié, une longue et sage administration récompensée, une illustre Église honorée, l'univers catholique édifié d'une parole admirable, parole par laquelle vous nous apprîtes que la couleur de vos insignes serait poûr vous une leçon de dévoûment, et, si jamais il le fallait, un encouragement au martyre.

A ce désintéressement qui rend les grandeurs honorables, Mes Frères, François de Sales réunit, et cette heureuse affabilité qui les rend chères, et cette activité qui les rend utiles. N'allons pas toutefois ici mal comprendre sa vertu. Voyez-vous ce cèdre qui domine les hauteurs du Liban? Autant il est immuable à sa base, autant il est mobile à l'extrémité de sa tige; au moindre vent qui s'élève, sa tête incline et se balance, et telle en est la flexibilité, qu'on serait presque tenté de la prendre pour de la faiblesse; mais non, elle porte, dans sa souplesse même, une force invincible; elle peut bien s'agiter, mais elle ne sait pas rompre, et, comme nous la voyons maintenant se courber sous la brise, nous la verrons tout à l'heure triompher des orages. Tel est notre saint prélat. Vous dire qu'il fut

condescendant et bon, ce n'est point insinuer qu'il fut faible et pusillanime ; le même principe qui faisait sa mansuétude lui donnait aussi de la fermeté ; il savait dans l'occasion s'élever jusqu'à la hardiesse, et plus d'une fois, au risque d'essuyer des disgrâces, il osa faire entendre aux grands de sévères leçons. C'est ainsi qu'il conseilla généreusement au Cardinal de Retz de se mêler un peu moins des affaires de l'État, pour s'appliquer un peu plus à l'administration de son Église. Sa douceur et sa simplicité se bornaient à reléguer loin de lui les fastes et les duretés de l'orgueil. Et quel trait de ce défaut vit-on jamais se trahir en sa vie ? Serait-ce le luxe ? Ah ! tel il fut dans le Chablais, tel Annecy le retrouve ; et rien ne saurait être plus austère que sa table ni plus modeste que ses vêtements. Serait-ce la fierté des manières ? Ah ! ceux qui le connurent nous apprennent que la dignité pour lui ne fut jamais de la hauteur, qu'à la tenue la plus grave il eut l'air de mêler le plus naïf abandon ; qu'au lieu d'accabler personne du poids de son coup d'œil, de ses dédains ou de ses froideurs, il eut constamment pour tout le monde la bonté dans le regard, le sourire sur les lèvres, l'onction dans la parole ; et de là vient qu'il est devenu parmi nous le symbole public de la douceur. Serait-ce la délicatesse et les irritations de la susceptibilité ? Ah ! s'il est vrai qu'ordinairement, plus on est élevé, plus on est sensible aux affronts, et que nulle part le pardon des injures n'est plus inconnu que dans le cœur des hommes en dignité, notre saint prélat fait à cette loi générale une brillante exception. Tantôt cette pure colombe est calomniée dans la céleste innocence de ses mœurs ; tantôt cet ange de paix est accusé d'avoir pris part à des conspirations ; tantôt cet auteur, peut-être encore plus exact qu'aimable, est flétri comme énervant la morale chrétienne, et voit brûler publiquement celui de ses ouvrages qui, plus tard, lui vaudra le plus de gloire ; et parmi ces humiliations, se taisant sur ce qu'elles ont d'injuste, souriant de ce qu'elles ont de bizarre, supportant avec calme ce qu'elles ont d'ignominieux, il laisse à Celui qui sonde les reins et les cœurs le soin de le justifier, et se réserve à lui-même de punir ceux qui l'outragent, en répandant des prières pour leurs besoins et des larmes sur leurs peines. Lui surprendrez-vous, enfin, la mollesse de l'orgueil, et n'usera-t-il de sa grandeur que pour y régner au sein d'une oisiveté solitaire ? Ah ! c'est bien plutôt sa pensée, qu'au lieu d'être un grand avantage, une haute position n'est qu'une grande charge ; qu'on n'est le maître de tous que pour en être l'esclave ; que, bien loin de vivre alors retiré dans sa gloire, on doit se prodiguer sans mesure par la générosité de son zèle ; et, formant sa vie épiscopale sur

cette règle divine, pontife, il continue le dévouement du missionnaire et termine dans les travaux une carrière commencée dans les sacrifices. Travaux de prédication : à l'exemple des apôtres, il se réserve le ministère de la parole, et, comme c'est juste, il en consacre les prémices au bien de son troupeau; mais, après sa famille, il évangélise encore d'autres peuples ; on dirait que, pareil à S. Paul, il porte la sollicitude de toutes les Églises. Paris, Grenoble, Dijon, plusieurs autres villes encore retentissent des éclats de sa voix ; et les fruits de salut qu'il opère dans ces différentes cités peuvent seules effacer les applaudissements qu'il y recueille. Travaux de visites pastorales : là, ce sont des prisons où je le vois descendre sur l'inspiration de son amour ; ailleurs, des monastères dont il réforme la discipline ou préside les chapîtres sur un mandat de Rome ; plus loin, de hasardeuses excursions qu'il entreprend au gré de son courage; il est, dans son diocèse, des villages suspendus, comme le nid de l'aigle, au sommet d'abruptes montagnes et sur le penchant des abîmes ; on voudrait l'empêcher d'y gravir; mais lui répond que partout où sont les enfants, là doit aller aussi le père; il s'élance intrépidement à travers les rochers; et quand les forces de la nature lui manquent, dans ces courses laborieuses, la puissance de sa charité les répare et lui donne des ailes. Travaux d'audiences et de consultations. Que j'aime la grandeur, lorsque, sûre d'elle-même, elle ne craint pas de se laisser approcher et que, pour inspirer du respect, elle ne s'imagine pas avoir besoin de rester invisible ! C'est ainsi que la comprend le saint Évêque de Genève. Il ne veut point que son palais soit un fastueux désert, mais un asile ouvert à tous. Sans discernement pour le pauvre et le riche, pour le grand et le petit, pour l'habitant des cités et celui des campagnes, il permet aux uns comme aux autres de venir, quand il leur plaît, implorer son assistance, consulter ses lumières, invoquer son arbitrage. Telle est parfois la multitude admise à l'assiéger, que les siens croient devoir lui reprocher la facilité de son accès; et, dans un mélange admirable d'amour et de simplicité, il réplique à ceux qui le reprennent : « Que sont toutes ces « personnes qui arrivent coup sur coup et laissent à peine le « temps de respirer ? Ce sont des enfants qui se jettent dans « le sein de leur père, et, de même qu'une poule ne s'irrite « point lorsque ses poussins arrivent tous à la fois vers elle, « mais qu'elle étend ses ailes afin de les couvrir tous, de « même, je sens mon cœur se dilater à mesure que le nombre « de ces bonnes gens, s'accroissant davantage, paraît devenir « plus accablant. » Travaux de direction. Je ne crains pas de le dire, il fut, à son époque, le pasteur et le guide universel

des âmes ; on accourait de cent côtés divers lui soumettre les inquiétudes, les obscurités et les plaies de sa conscience ; chacun voulait au moins une fois en recueillir les oracles : tant il avait gagné les cœurs par le charme de sa vertu, la plus irréprochable, peut-être, qui jamais exista dans le monde ; tant il avait subjugué l'estime par la sagesse de sa piété, la justesse de son esprit et la maturité de son expérience ; tant on était généralement persuadé qu'à la perfection d'un ange il en réunissait les lumières ! O sainteté ! voilà tes triomphes, quand tu joins l'élévation de l'intelligence aux grâces du caractère ; tu ravis alors les humains par le double éclat de ta science et de ta beauté ; et, comme cette arche miraculeuse, il suffit que tu paraisses pour entraîner à ta suite les populations où tu passes !

Le bien produit ainsi par les conseils et les exemples de François de Sales, Mes bien chers Frères, se dilate et se perpétue par l'autorité de ses écrits. Je ne vous rappellerai ni l'influence de ses *Lettres*, épanchements tour à tour ingénus et tendres de l'âme la plus naïve et la plus dévouée ; ni celle de ses *Entretiens sur la vie religieuse*, exhortations les plus sages, paroles les plus embaumées qu'aient jamais entendues les anges du désert et dont Fénelon lui-même retournait presque chaque jour respirer les parfums ; ni celle de son *Traité de l'Amour de Dieu*, livre pour lequel Bossuet, c'est-à-dire la raison même, avait d'autant plus de vénération, qu'en exposant les principes les plus élevés de la piété chrétienne et les opérations les plus délicates de la grâce, il ne tombe jamais dans les singularités ou les innovations d'un imprudent mysticisme. Qu'il me suffise de signaler à vos souvenirs les succès de son *Introduction à la vie dévote*. Chose admirable ! c'est peu qu'elle ait été composée sur la demande d'un grand roi ; c'est peu que d'illustres pontifes et d'éclatants génies l'aient couronnée de solennels éloges ; c'est peu qu'elle ait recueilli des louanges au sein même de l'hérésie, et qu'en la voyant, un prince de l'Angleterre dissidente se soit indigné de ce que la Réforme n'avait jamais rien écrit d'aussi tendrement pieux ; c'est peu, enfin, que, depuis plus de deux siècles, traduite dans toutes les langues, elle trouve dans l'unanime admiration des peuples une compensation des outrages que lui fit subir à sa naissance un détracteur fanatique ; elle compte encore une foule d'autres gloires infiniment plus brillantes ; et ce sont ses bienfaits. On l'a vue dès l'origine, je ne dis pas seulement opérer quelques conversions éparses, mais réconcilier avec la dévotion tout un siècle qui s'en éloignait par mépris ou par terreur ; et, depuis ce premier renouvellement, elle n'a cessé dans aucun âge de

rendre à la piété les plus éclatants services. Aujourd'hui même, il s'échappe d'elle encore une vertu toute-puissante. Si nous voulons préparer ou fortifier le retour d'un pécheur, faire aimer le devoir à des cœurs qui s'en effraient ou s'en dégoûtent, tranquilliser des consciences que l'inquiétude ou le désespoir agite, donner aux âmes engagées dans les liens ou le tourbillon du siècle l'art de sanctifier leur état et de se soustraire à ses dangers sans manquer à ses bienséances, nous ne savons rien conseiller de mieux que la lecture de cet ouvrage; source heureuse de paix et de lumière, on n'y puise jamais sans trouver un baume qui vous calme, un rayon qui vous éclaire ou vous ranime; et je ne crois point exagérer en assurant qu'après l'*Imitation de Jésus-Christ*, cet incomparable foyer de vie, nul écrit d'homme n'a reçu plus hautement le don de renouveler les mœurs, de réveiller ou d'entretenir l'esprit de foi parmi les peuples.

Que si vous me demandez, Mes Frères, d'où peut venir à ce livre sa prodigieuse influence: Ah! vous répondrai-je avec le grand Évêque de Meaux, avec cet homme qui savait si bien découvrir d'un regard et définir d'un mot la vraie raison des choses, c'est que l'*Introduction à la vie dévote* est un chef-d'œuvre de prudence et de piété. Pourquoi, je vous prie, voit-on si peu d'ouvrages de dévotion généralement estimés comme elle et, comme elle, universellement goûtés? Parce que, d'abord, ils manquent trop souvent de cette justesse et de cette solidité qui pourraient seules leur donner de plaire à tout le monde. Tantôt ils ne roulent que sur des idées systématiques ou de pieuses imaginations, et alors les esprits raisonnables, les amis de la pure vérité les repoussent; tantôt ils se perdent dans les subtilités de raffinements stériles, et alors ils déplaisent par leurs abstractions, soit aux hommes sérieux qui n'y rencontrent que du vague, soit aux hommes sans culture qui n'y trouvent que ténèbres; tantôt, enfin, ils se jettent dans d'imprudentes exagérations, et alors les âmes pusillanimes, s'épouvantant de leur principes, reculent devant une vertu qu'on leur fait trop austère. Mais le livre dont nous parlons évite tous ces écueils; vous ne surprenez rien en lui de conjectural, ni de ténébreux, ni d'outré; sa doctrine n'est autre chose que celle de Jésus-Christ, présentée sans altération comme sans nuage. A Dieu ne plaise qu'il déguise les rigueurs de la croix! il laisse toute son amertume à la mortification qu'elle nous prêche; et, pour qui voudrait ici les suivre avec plénitude, les enseignements du saint Évêque deviendraient la route des plus héroïques vertus et de la perfection la plus sublime. Mais, en sauvant l'austérité de la morale chrétienne, il a soin de ne

pas en reculer les limites; mais des principes sévères qu'il expose il rapproche les autres maximes de la foi qui les tempère; mais aux sacrifices qu'il commande il oppose constamment les promesses qui les facilitent, les joies qui les couronnent; mais, enfin, son ouvrage est comme un pur reflet de l'Évangile, et c'est à ce caractère, si justement appelé par Bossuet un mérite de « prudence », qu'il emprunte, comme à sa première cause, l'avantage d'être compris, d'être aimé, d'être suivi presque par tous ses lecteurs, de même que le soleil réjouit à la fois, éclaire et vivifie tous ceux qu'inonde sa lumière.

Vient ensuite la piété, qui met le comble à sa puissance aussi bien qu'à ses victoires: piété sincère d'accent, et de nul autre ouvrage on ne peut dire avec autant de vérité que c'est un écrit de bonne foi; piété toute empreinte de tendresse, et c'est à peine si vous trouveriez sur les lèvres d'une mère un langage plus suave et l'expression d'un plus affectueux intérêt; enfin, piété pleine de grâce, et l'on peut comparer ce livre au jardin merveilleux de l'Époux des *Cantiques*. Au ciel le plus tranquille, aux plus enivrants aromes, il ajoute l'éclat des fleurs les plus brillantes, c'est-à-dire que, pour vous gagner, il réunit à la sérénité d'un beau cœur les charmes sans apprêt d'un séduisant esprit et les attraits d'une langue céleste à force de fraîcheur et de naïveté.

Resterait maintenant, Mes Frères, à vous parler du bien que François opéra par ses institutions; et ici je vous rappellerais son grand Ordre de la *Visitation-de-Marie* et la noble pensée qui le lui fit entreprendre; cette âme à la fois si raisonnable et si forte, qu'il lui donna pour mère, jusqu'à ce que du haut des cieux elle en devînt la protectrice; la sagesse des constitutions à l'ombre desquelles il plaça cette congrégation naissante; les accroissements prodigieux dont elle fut sous ses yeux favorisée dès le berceau; le choix qu'il fit de Vincent de Paul pour en diriger une colonie, et les rapports qui lièrent entre eux ces deux héros du zèle, ces deux anges de la charité; enfin, l'à-propos de cette création magnifique avec le siècle qui la vit naître et les bienfaits qu'elle a sans tarir, jusqu'à nos jours, épanchés sur le monde. Mais non; je m'arrête au seuil de ces développements, dans la crainte que les merveilles dont François fit le couronnement de sa gloire ne deviennent un écueil à votre patience dejà depuis longtemps exercée.

O saint pontife! j'en ai dit assez pour prouver à ceux dont vous êtes le protecteur qu'ils peuvent trouver en vous un admirable modèle, et qu'autant il leur est doux de recourir à votre intercession, autant il leur serait beau de se conformer à vos

exemples! Ah! faites que du tableau de vos vertus ils recueillent, en effet, le désir de les imiter! Vous vous devez à vous-même de leur obtenir cette grâce. La terre qu'ils habitent, vous le savez, a recueilli votre dernier soupir, et comment y laisseriez-vous dissiper l'héritage de votre justice? Votre cœur est entre leurs mains, et pourriez-vous souffrir qu'il vît s'éteindre parmi ceux qui le possèdent les ardeurs de dévotion dont il fut consumé? Non, grand saint! nous en avons pour garants les souvenirs de votre zèle et de votre charité; votre esprit ne s'anéantira pas où fleurit votre culte; les enfants, par vos soins, ressembleront à leur père, et, marchant, sous votre tutelle, dans les sentiers que vous avez foulés avant eux, ils parviendront de la sorte aux mêmes termes et finiront par se reposer avec vous dans une commune gloire!

Ainsi soit-il!

Voir d'autres panégyriques du même saint, dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXII, pp. 480, 499.

---

3 FÉVRIER — S. THÉODORE

ÉVÊQUE DE MARSEILLE[1]

Hæc profugum... justum deduxit :... honestavit illum in laboribus, et complevit labores illius. (Sap., X, 10.)

Mes Frères,

Depuis l'origine du monde, un étonnant spectacle s'offre aux regards des hommes et se renouvelle de siècle en siècle : c'est la justice aux prises avec l'iniquité, la vertu persécutée par le vice, le bon opprimé par le méchant. Depuis Caïn, le premier homicide, qui tua son frère parce qu'il était meilleur que lui, jusqu'au nouvel Absalon qui, de nos jours, s'est levé contre son père pour s'enrichir de ses dépouilles, toutes les générations nous présentent le même tableau; l'histoire du genre humain n'est que le récit de la lutte du bien contre le mal, et semble le plus souvent n'avoir à enregistrer que les souffrances des justes et les triomphes des pécheurs. Un fait si constant a fourni prétexte à l'impie pour nier Dieu et pour prononcer que

1. Discours prononcé dans son église, le jour de sa fête, par l'abbé J.-H. Albanès, chanoine honoraire, docteur en théologie et en droit canonique, historiographe du diocèse.

la vertu n'est qu'un vain mot; d'autres, non moins coupables, y ont trouvé l'occasion de blasphémer contre la Providence, l'accusant d'avoir abandonné son ouvrage et d'avoir fait à sa créature un sort indigne d'elle, où ne se retrouvent ni sa bonté, ni sa justice, ni sa sagesse.

Il en est tout autrement pour les chrétiens fidèles : la lutte qui existe ici-bas leur rappelle la chute originelle qui en est la cause, et leur remet en mémoire la nécessité et la possibilité d'une réhabilitation qui doit les rendre à leurs destinées premières. D'ailleurs, le chrétien ne voit pas seulement la lutte, il découvre aussi partout le secours providentiel que Dieu donne à ceux qui ont à combattre. Il sait, et la Sainte Écriture le lui atteste en termes explicites, que toutes les fois que le juste est lancé dans les épreuves, le Seigneur est à côté de lui pour l'assister : *Hæc profugum justum deduxit;* qu'il le mène comme par la main et dirige ses pas dans les sentiers de la vertu : *Deduxit per vias rectas;* que, de crainte qu'il ne perde courage, il lui met souvent devant les yeux la récompense promise : *Et ostendit illi regnum Dei;* qu'il éclaire son esprit d'une lumière surnaturelle qui l'empêche d'errer : *Et dedit illi scientiam sanctorum;* qu'il le fortifie dans les moments difficiles, et le soutient au milieu des assauts les plus redoutables : *Honestavit illum in laboribus;* et qu'il lui réserve, pour tous ses travaux, une couronne impérissable : *Et complevit labores illius* [1].

Voilà ce que nous savons, nous, chrétiens, que Dieu a promis à ceux qui sont appelés à souffrir pour lui, et l'histoire des saints est là pour nous apprendre avec quelle fidélité il a tenu ses engagements. C'est ainsi qu'il a assisté Jacob fuyant devant la face de son frère irrité; c'est ainsi qu'il a accompagné Joseph vendu par les siens, qu'il est descendu avec lui dans la prison et l'a soutenu dans les fers, jusqu'au moment où il mit dans ses mains le sceptre du pouvoir; c'est ainsi qu'il a fortifié les prophètes contre leurs contradicteurs, les apôtres contre les rois et les princes de la terre, les martyrs contre les tourments, les vierges contre leur propre faiblesse, les confesseurs, enfin, contre toute la ruse, la science et la puissance de ce siècle et, en même temps, contre les défaillances de leur nature.

Et quelle preuve plus forte pourrions-nous vous donner de cette vérité que l'histoire du glorieux pontife dont nous célébrons aujourd'hui la fête, et que nous honorons comme notre patron et notre protecteur ? La vie tout entière de S. Théodore est une confirmation éclatante de ce que nous venons de dire : chacun de ses jours a été marqué par des tribulations sans nombre et des persécutions de toute sorte ; il lui a fallu lutter sans cesse

1. Sap., X, 10.

contre des ennemis infatigables, et, au témoignage de son historien, sa vie a été un perpétuel martyre. Et pourtant il n'a jamais faibli, ses malheurs ne l'ont pas un instant abattu, et, recevant du Seigneur le secours promis, il a toujours tenu tête à l'orage et supporté avec intrépidité les tempêtes que l'enfer déchaînait contre lui.

Nous entreprenons de vous exposer ses actions; le récit de ses dures et interminables souffrances ranimera notre courage, au milieu des épreuves auxquelles nous pouvons être soumis nous-mêmes; et la fermeté qu'il déploya devant ses persécuteurs, et dont nous trouverons la source dans l'assistance non discontinuée du Très-Haut, accroîtra notre confiance dans l'appui qui est assuré à notre faiblesse.

Voici tout notre sujet: le courage de S. Théodore est un exemple que nous devons imiter dans nos adversités; la grâce qui l'a assisté et l'a fait triompher, nous est le garant de celle que Dieu nous donnera pour nous procurer la victoire.

I. — Le Saint Esprit, par la bouche de Job, a énergiquement précisé en peu de mots la position où nous nous trouvons en ce monde: la vie de l'homme sur la terre est un combat: *Militia est vita hominis super terram*[1]. Arrière les illusions et les vains désirs de notre chair infirme! la réalité des faits nous oblige bien vite de céder à l'évidence: nous sommes ici-bas pour combattre. D'un autre côté, S. Paul, tirant la conséquence de cette première vérité et complétant le sens des paroles de Job, nous fait remarquer avec raison qu'il n'y aura de couronnés que ceux qui auront loyalement combattu: *Non coronatur nisi legitime certaverit*[2]. Ce monde est donc pour nous un champ de bataille; tout chrétien est soldat, et il faut, si l'on veut avoir part à la récompense, combattre vaillamment et vaincre, car ni celui qui fuit, ni celui qui est vaincu, n'ont droit à la couronne.

Or, beaucoup de chrétiens n'ont à faire la guerre qu'à eux-mêmes, ils n'ont à surmonter que les dangers ordinaires du monde, les tentations quotidiennes du démon; ils n'ont de peines que celles qu'enfantent nécessairement et les misères de l'humanité et le conflit des passions humaines. Il en est, au contraire, qui doivent prendre une part plus grande dans la mêlée universelle où le bien et le mal luttent l'un contre l'autre; leurs épreuves sont plus fortes, elles exigent un courage plus ferme et font acquérir des mérites plus signalés. A quelques-uns, enfin, sont réservés les combats extraordinaires, les

1. Job, VII, 1. — 2. II Tim., II, 5.

luttes pénibles avec les puissants de ce monde que le prince des ténèbres met en mouvement : luttes où l'attaque est terrible, la résistance bien difficile et le triomphe très glorieux. Tel est le genre de difficultés auxquelles S. Théodore fut en butte durant toute sa vie.

S. Théodore vécut dans la seconde moitié du VI° siècle. Avant de parvenir à l'épiscopat, il était prêtre de l'Église de Marseille; son nom grec semble même indiquer qu'il avait reçu le jour dans le sein de la vieille cité phocéenne, et qu'il appartenait à cette portion des habitants qui descendait des premiers fondateurs. Consacré par un libre choix au service du Seigneur et ayant parcouru successivement les divers degrés de la cléricature, il faisait partie du Presbytère de l'église cathédrale.

A cette époque reculée, si rapprochée des Apôtres, on n'avait point encore introduit dans les villes les divisions paroissiales ; ni le troupeau ni le clergé n'étaient partagés en sections plus ou moins considérables ; mais, groupés tous ensemble autour de l'Évêque, dans l'église où celui-ci avait son siège, les prêtres étaient de là envoyés par lui partout où ils étaient réclamés. Lorsque l'Évêque venait à mourir, c'était à eux qu'était réservé le droit de pourvoir à son remplacement et de désigner, avec l'agrément du peuple, le nouveau pontife qui devait prendre le gouvernement des fidèles. L'Église, dans sa sagesse, avait établi, dès les premiers jours de son existence, ce mode de nomination des pasteurs qui donna longtemps les plus heureux résultats ; car, en ces siècles pleins de foi, l'accord des clers et des laïques, dans une affaire d'une aussi grande importance, était une garantie certaine que les élus étaient dignes du poste éminent auquel on les appelait.

Quels furent les mérites de notre saint dans un rang inférieur, il nous est facile de le conjecturer, non seulement d'après ce que nous lui voyons faire dans la suite de sa vie, mais encore par ce que fait supposer son élévation à l'épiscopat. Celui qui est fidèle dans les petites choses, dit le Seigneur, le sera aussi dans les grandes : *Qui fidelis est in minimo, et in majori fidelis est*[1]. Telle fut, sans doute, la pensée qui dirigea nos pères dans le choix qu'ils firent de sa personne ; car, le siège épiscopal de Marseille étant venu à vaquer, tous les regards se tournèrent sur lui comme sur le plus digne, et il fut placé d'un commun accord sur le trône de S. Lazare. Cette nomination est une démonstration évidente de toutes les vertus qui devaient briller en lui, car ce ne furent pas des étrangers, mais ses propres concitoyens, mais ses collègues dans le sacerdoce, desquels il

1. Luc., XVI, 10.

était parfaitement connu, qui le choisirent pour le mettre à leur tête et en faire leur évêque.

C'est une grande dignité que l'épiscopat, Mes Frères, et les Évêques sont de grands personnages dans l'Église de Dieu : ils sont les Oints du Seigneur, les Pasteurs du troupeau, les Princes du peuple, les Vicaires de Jésus-Christ. L'Évêque, dans un diocèse, résume en lui l'Église particulière dont il est le chef, comme le Pape représente l'Église universelle, « car là où est le Pape là est l'Église[1]. » Aussi, l'épiscopat n'est point d'institution humaine; Jésus-Christ lui-même l'a fondé, et c'est l'Esprit Saint qui donne la mission aux Évêques pour gouverner l'Église de Dieu : *Posuit Episcopos regere Ecclesiam Dei*[2]. C'est pour cela que l'Église leur prodigue tant de respects, leur attribue de si grands honneurs et exige pour eux une si parfaite obéissance. Et ce qu'elle fait aujourd'hui, elle l'a fait dès l'origine, car si nous remontons aux temps apostoliques, nous entendrons le grand Ignace d'Antioche nous dire : « Obéissez à l'Évêque comme Jésus-Christ a obéi à son Père. Et, comme Jésus-Christ n'a rien fait sans son Père, ne faites rien sans votre évêque[3]. » C'est pour cela aussi que l'Église exige de celui qui doit être évêque de si rares qualités. Il faut que l'évêque, dit S. Paul, soit irréprochable, qu'il possède la sobriété, la prudence, la pureté, l'hospitalité, la science, qu'il ne soit accessible ni à la gourmandise, ni à la colère, ni à l'envie, ni à l'avarice : *Oportet Episcopum irreprehensibilem esse, sobrium, prudentem, ornatum, pudicum, hospitalem, doctorem*[4]... Ces grandes vertus, qui doivent faire l'ornement des pontifes, auront pour résultat assuré de leur procurer l'estime, l'affection et la soumission de leurs inférieurs.

Mais on se tromperait bien si on ne regardait l'épiscopat que sous cet aspect; cette haute dignité, ces respects, ces honneurs, cachent une grande charge, et ce n'est pas pour rien que l'Apôtre a dit : Celui qui désire d'être évêque désire une œuvre difficile : *Qui episcopatum desiderat, bonum opus desiderat*[5]. En effet, l'Évêque porte sur ses épaules un lourd fardeau, car il a une grande responsabilité : le troupeau qui lui est confié, il en répond âme pour âme au Maître suprême qui lui en demandera compte; il est tenu de l'instruire de la doctrine du salut; il est obligé de veiller sur lui avec une sollicitude incessante, de corriger ses mœurs lorsqu'elles ne sont point conformes aux préceptes évangéliques; il doit le défendre en tout temps contre

1. Ubi Petrus, ibi Ecclesia. (Ambr., *In Ps.* XL.)
2. Act., XX, 28.
3. Episcopum sequimini ut Jesus Christus Patrem. (*Ad Smyrnæos.*)
Quemadmodum Dominus sine Patre nihil fecit, sic neque vos sine Episcopo. (*Ad Magn.*)
4. I Tim., III, 2. — 5. *Ibid.*, 1.

les loups qui viendront assaillir le bercail. Il lui faudra, pour l'accomplissement de ses devoirs, suer, et lutter, et souffrir; les premiers coups tomberont toujours sur lui, puisqu'il est le gardien, la sentinelle avancée, et souvent même le bon pasteur devra donner sa vie pour ses brebis: *Bonus pastor animam suam dat pro ovibus suis*[1]. En un mot, l'Évêque se doit tout entier à ses ouailles, il doit procurer le bien de leurs âmes à tout prix, au prix de son repos, au prix de sa santé, au prix de sa vie. Malheur à lui s'il néglige de signaler le danger, comme ces chiens muets, dont parle l'Écriture, qui ne savent pas aboyer quand il faut! *Canes muti non valentes latrare*[2].

S. Théodore, devenu évêque, comprit parfaitement les devoirs de sa charge et s'appliqua à les remplir. Soit que son élection eût été précédée d'une longue vacance, soit qu'un trop long épiscopat eût laissé relâcher le nerf de la discipline, il y avait des désordres parmi les fidèles et dans le clergé. Marseille était alors, comme aujourd'hui, cette bonne et excellente ville dont la piété est renommée dans tout l'univers; nos ancêtres étaient, comme le sont leurs descendants, des hommes à la foi vive et inébranlable, au sein desquels l'hérésie n'a jamais pu prendre racine. Mais souvent, hélas! et les pères et les enfants, têtes légères, ne se sont pas souciés de mettre d'accord leur conduite avec leur croyance et ont donné à leurs pasteurs l'occasion de déployer toute l'ardeur de leur zèle. Ainsi en était-il au VIe siècle, et l'état où se trouvait notre Église réclamait tous les soins d'un bon évêque.

S. Théodore, qui connaissait le mal, mit la main à l'œuvre sans retard; il se souvint de la recommandation que fait le grand Apôtre à son disciple: Prêchez la parole divine, insistez à temps et à contre-temps, corrigez, priez, reprenez avec une patience inépuisable et une doctrine ferme: *Prædica verbum, insta opportune, importune; argue, obsecra, increpa, in omni patientia et doctrina*[3]. Non content de parler, il agit: comme un cultivateur bien avisé qui sarcle son champ tandis qu'il en est temps, arrachant l'ivraie qui étoufferait le bon grain, taillant et coupant sans merci tout ce qui nuirait à la richesse de la récolte qu'il espère, le zélé pontife s'étudia sans relâche à extirper du milieu de son troupeau les abus qui s'y étaient glissés; il voulut porter un remède efficace aux vices qui souillaient la sainteté de son Église, pour former de nouveau en elle une Église glorieuse, sans rides et sans taches: *Gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam, aut rugam, aut aliquid hujusmodi*[4]. Mais le bien ne se produit pas sans de pénibles efforts,

1. Joan., X, 11. — 2. Is., LVI, 10. — 3. II Tim., IV, 2. — 4. Eph., V, 27.

le mal ne cède jamais la place sans résistance; le zèle de l'Évêque souleva d'ardentes inimitiés et donna naissance à de sourds mécontentements qui n'attendirent qu'une occasion pour éclater. Cette occasion, la politique la fournit.

Pour la seconde fois, le glorieux héritage de Clovis venait d'être dépecé en quatre portions, et les Francs obéissaient aux quatre petits-fils du premier roi très chrétien. Charibert trônait à Paris, Chilpéric à Soissons, Gontran à Orléans, et Childebert à Metz, à la place de Sigebert, son père. Ces deux derniers rois possédaient en commun la Provence, et comme Marseille était déjà la ville importante par-dessus toutes, Gontran et Childebert y avaient une part égale. Le premier, même, abusant de la jeunesse de son neveu, non seulement s'y était arrogé des droits qui n'étaient pas très clairs, mais s'en était fait à peu près le maître et y avait mis pour gouverneur un homme dévoué, le patrice Dynamius.

L'évêque Théodore, qui voulait, comme l'ordonne Jésus-Christ, rendre à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César, s'inquiétait fort peu des vicissitudes de la politique des hommes, et, aussi fidèle à son roi qu'à son Dieu, ne cachait point le dévoûment qu'il portait au jeune prince dont l'éloignement et la faiblesse avaient fait déserter la cause par les habiles du monde. De là naquirent de nouvelles colères qui, ajoutées aux premiers ressentiments, déterminèrent l'explosion. Ses divers ennemis mettent en commun leurs querelles et réunissent leurs forces : on résiste à ses réformes, on lui suscite des difficultés nombreuses, on brave ouvertement son autorité et on lui tend de tout côté des embûches, dans l'espoir fondé de le voir bientôt succomber devant tant d'embarras. Quand il s'aperçut que son ministère était paralysé par l'alliance du pouvoir séculier avec la portion mauvaise du troupeau, il résolut de porter ses plaintes au pied du trône du souverain, et d'y chercher un appui qui était bien dû à son zèle et à sa fidélité.

Mais, comme il traversait la ville pour s'en aller auprès du roi, il fut ignominieusement arrêté par les gens du gouverneur, qui le couvrirent d'injures et de mauvais traitements. On vit plusieurs de ses clercs qui ne rougirent pas de s'élever contre lui et de poursuivre publiquement le projet de le faire déposer de l'épiscopat. Telle était la récompense du zèle qu'il avait déployé pour la correction de son troupeau, et tel sera toujours le premier fruit que recueillera celui qui voudra s'acquitter fidèlement des devoirs de sa charge : le vice, contrarié dans ses envahissements, se soulève contre celui qui tente d'en arrêter le cours et s'efforce de faire disparaître quiconque lui résiste. Mais les outrages n'abattent pas le vrai courage, et Théodore,

sorti des mains de ses ennemis, s'achemine vers le roi Childebert, de qui il espère obtenir une aide désormais indispensable. Ses persécuteurs avaient pris les devants, et, comme il lui fallait passer à travers les États de Gontran, celui-ci, prévenu, le fait saisir et jeter en prison. Aussitôt que cette nouvelle est connue à Marseille, l'iniquité croit avoir remporté une victoire définitive; on pille la maison de l'Évêque; on dilapide les biens de l'Église, on s'empare de ses possessions. C'en est fait de lui, disait-on; pour le moins, il est condamné à un éternel exil, et jamais il ne reverra sa patrie. Alors la calomnie, se donnant libre carrière, accumule contre lui les accusations les plus absurdes et le charge de tous les crimes.

Tandis que ces choses se passaient à Marseille, S. Théodore avait trouvé moyen de s'échapper de sa prison et était arrivé à la cour de Childebert, où il reçut l'accueil que lui méritaient sa fidélité et ses vertus. Le jeune roi, informé de tout ce qu'il avait souffert pour sa cause, envoya des ambassadeurs à son oncle, pour réclamer énergiquement tous ses droits sur Marseille. Et, joignant les actes aux paroles, il députa en Provence le duc Gondulphe, chargé en même temps de rétablir Théodore sur son siège et de défendre les intérêts compromis de son maître. Les portes de Marseille se fermèrent devant l'évêque et devant l'envoyé du roi, qui cherchèrent en vain à y pénétrer; mais bientôt, le duc ayant proposé une entrevue dans l'église de Saint-Étienne, qui n'était pas éloignée des murs de la cité, Dynamius donna imprudemment dans le piège qui lui était tendu et tomba au pouvoir de Gondulphe et de ses gens. On vit alors celui qui peu auparavant n'avait pour son évêque que des insultes et des mépris, se jeter à ses pieds et implorer son pardon, offrir au représentant du roi de grandes sommes pour se racheter et jurer avec serment qu'il serait dorénavant fidèle à l'évêque et à son roi. On appela les principaux citoyens de la ville, ses portes s'ouvrirent, et le duc et l'évêque y firent leur entrée solennelle, au milieu des acclamations du peuple, qui était venu au-devant d'eux portant des drapeaux et des étendards.

Théodore avait revu son Église et était remonté sur son siège d'où les complots des méchants l'avaient éloigné; son seul désir eût été de reprendre ses fonctions pastorales et de se consacrer tout entier au bien de son troupeau. Mais la trêve qu'il avait obtenue fut de peu de durée, et ses ennemis, qui avaient été contraints de s'avouer vaincus, ne lui laissèrent pas le temps de goûter un long repos. Bientôt, au mépris de ses promesses et de son serment, Dynamius manda à Gontran que l'Évêque de Marseille lui ferait perdre la partie de la ville qui lui appartenait,

et que jamais il n'y serait le maître tant que son ennemi y demeurerait. La colère du roi dicta aussitôt un nouvel arrêt d'exil ; il ordonna qu'on lui amenât chargé de chaînes le pontife innocent. Mais il n'était pas facile d'exécuter cette sentence dans l'enceinte de la cité et de s'y saisir de sa personne, car la vue des vertus du saint évêque lui avait concilié tous les cœurs, et tout le peuple lui était dévoué.

Le gouverneur, convaincu de cette difficulté, choisit donc, pour tendre ses embûches, un jour où le prélat sortait des murs pour célébrer la dédicace d'une église voisine. Des gens armés, apostés d'avance, l'entourent à l'improviste, le jettent à bas de son cheval, lient ses serviteurs, frappent ses clercs et, l'ayant mis de force sur une misérable monture, l'entraînent aussitôt, dans le plus complet dénûment, jusqu'au lieu où résidait Gontran. Alors se renouvelèrent les scènes de pillage que nous avons déjà vues une première fois, et les biens de l'Église devinrent la proie des ennemis du saint. Alors aussi s'accomplit la promesse que le Sauveur a faite à ceux qui seront persécutés pour lui, de mettre dans leur bouche des paroles de sagesse auxquelles leurs adversaires ne sauraient résister. Théodore, traîné à travers la France pour comparaître devant un roi irrité, sut si bien se disculper, qu'il ne resta rien des accusations portées contre lui, et Gontran lui permit de retourner dans sa ville épiscopale, où il fut reçu avec une allégresse universelle.

Il s'y vit bientôt exposé à un péril plus grand que les autres et, lorsqu'il pouvait croire avoir retrouvé la tranquillité, un nouvel orage se formait sur sa tête, qui devait le plonger dans un océan de misères. De nouvelles révolutions agitèrent la France et notre saint s'y vit ballotté comme dans une épouvantable tempête. Voici encore, dit son historien, en commençant ce récit, une nouvelle guerre suscitée contre Théodore. Un prince que l'on croyait de la race des rois Francs, Gondebaud, vint débarquer à Marseille pour réclamer les droits qu'il tenait de sa naissance. Théodore lui fit un accueil digne de son rang, car il avait reçu de la cour de Childebert des lettres qui le lui commandaient. Or, il y avait à côté de lui un fourbe qui était soupçonné d'avoir lui-même excité Gondebaud à venir en France, et qui, pour se mettre à couvert, quand il s'aperçut que l'entreprise ne réussirait pas, crut agir habilement en rejetant tous les torts sur l'évêque.

Le duc Boson arrêta donc Théodore comme conspirateur et comme traître, et, après l'avoir tenu quelque temps renfermé dans une étroite prison, l'envoya à Gontran, en compagnie d'un autre saint évêque, alors retiré à Marseille, et qu'il avait

compromis dans la même affaire. Leur innocence fut bientôt reconnue, et, malgré un sévère examen, ils ne furent trouvés coupables d'aucun crime ; le roi voulut néanmoins qu'ils fussent gardés en prison, et S. Épiphane, le compagnon de sa captivité, y mourut après mille souffrances. S. Théodore dut rester longtemps prisonnier, et lorsqu'il vit s'ouvrir les portes de son cachot, ce ne fut que pour être envoyé en exil dans le nord des Gaules. Il y attendit avec patience des jours meilleurs ; quelque dures que fussent des épreuves si multipliées, sa plus grande douleur était de se voir séparé de son troupeau et d'être dans l'impossibilité de se dévouer pour le sanctifier. Mais le roi Gontran lui gardait rancune et ne pouvait surmonter les préventions qu'on lui avait inspirées contre lui ; alors même qu'il eut été, après un long intervalle, rendu à son Église, et que toutes les passions parurent apaisées, le roi ne cessait de proférer contre lui des paroles pleines de courroux et le menaçait d'un second exil.

Qui n'aurait cru pourtant que S. Théodore, en rentrant à Marseille, après une si longue absence, allait y trouver enfin une paix assurée ? Marseille appartenait désormais à Childebert, à qui son oncle l'avait rendue, et celui qui avait été si intrépidement fidèle à ce prince durant sa faiblesse pouvait bien espérer, sous sa domination, d'avoir vu arriver le terme de ses infortunes. Mais ce n'était pas encore la fin de ses maux. Childebert avait envoyé à Marseille le duc Rathaire, pour gouverner en son nom. Ce ministre infidèle, oubliant les ordres de son maître et les égards qu'il devait à son plus dévoué serviteur, osa porter de nouveau les mains sur lui et le fit conduire à Gontran, qui se proposait de le faire juger et condamner au Concile de Mâcon. Gontran retint S. Théodore, mais il ne lui fit aucun mal, impressionné, malgré lui, par son éminente sainteté. D'ailleurs, le roi Childebert prit ouvertement et sérieusement sa défense : « Je prie le roi, » dit-il à un ambassadeur qui lui avait été envoyé, « de ne point faire de mal à l'évêque Théodore ; s'il le maltraite, il y aura du scandale et de la division entre nous. » Ces paroles fermes durent produire leur effet sur l'esprit du roi de Bourgogne. Le Concile de Mâcon tint ses séances, S. Théodore y eut sa place au milieu des autres évêques, y signa à son rang, et rien n'indique qu'il y ait été porté contre lui aucune accusation, comme on s'était proposé de le faire. Il ne quitta le concile que pour reprendre le chemin de Marseille, où tous, sans distinction, manifestèrent la joie la plus vive de son retour.

Nous avons enfin épuisé la série des tribulations que le saint évêque eut à traverser ; quatre fois chargé de chaînes, quatre

fois traîné prisonnier d'un bout de la France à l'autre, il connut les horreurs de la prison, les privations de la misère, les ennuis de l'exil, et ce n'est qu'après tant de souffrances qu'il put revenir à Marseille, achever sa course par les œuvres pieuses dont nous vous ferons bientôt le récit. Or, l'avez-vous vu faiblir un instant, douter un seul moment du Seigneur et de sa justice? Quelle leçon ne donne-t-il pas à nos chrétiens attiédis que les moindres contradictions abattent, que les épreuves les plus ordinaires désespèrent? Vous les entendez gémir dès que l'heure de la tentation est arrivée. Dieu s'est retiré de nous, disent-ils, il n'a point de pitié pour notre faiblesse, il nous a abandonnés à nos ennemis. Et, comme s'ils allaient être engloutis par la tempête, un cri de détresse s'échappe de leur bouche : Sauvez-nous, Seigneur, car c'en est fait de nous : *Domine, salva nos, perimus*[1]. O hommes de peu de foi, pourquoi douter de la sorte ? Dieu n'est jamais plus près de vous que lorsque vous combattez pour lui ; il ne vous enverra aucune épreuve qui soit au-dessus de vos forces; ayez seulement un peu de courage et ne vous effrayez pas dès les premiers assauts. Que la vie de S. Théodore soit pour vous un modèle et un encouragement; admirez sa fermeté et efforcez-vous de l'imiter, si vous voulez avoir part à sa couronne.

Mais il nous reste à examiner d'où lui est venu l'indomptable courage que nous lui voyons déployer dans toutes ses adversités.

II. — Quelle est la source de cette fermeté incomparable que nous avons admirée en S. Théodore, et d'où nous viendra à nous-mêmes la force dont nous avons besoin pour combattre de bons combats? Le soldat qui part pour la guerre doit être muni de toutes ses armes, et il serait bien insensé s'il allait se mesurer avec l'ennemi sans avoir les moyens nécessaires pour lui résister. Nous donc, qui avons aussi une guerre à soutenir, trouverons-nous dans notre nature les forces et les ressources qui nous sont indispensables?

Hélas ! nous ne sommes par nous-mêmes que misère, faiblesse, lâcheté; la seule idée des luttes qu'il nous faudra livrer nous effraie et nous fait reculer. Cela n'a rien d'étonnant, car, si nous voulons savoir toute la vérité sur ce sujet, l'Apôtre nous apprend que nous ne sommes pas capables d'avoir de nous-mêmes une bonne pensée : *Non quod sufficientes simus cogitare aliquid a nobis, quasi ex nobis*[2]. Comment donc pourrions-nous nous suffire à nous-mêmes pour triompher du démon, pour assurer notre salut? Est-ce que la faiblesse peut

1. Matth., VIII, 25. — 2. II Cor., III, 5.

produire la force? Est-ce que la lâcheté enfante le courage? Et puis, d'ailleurs, le salut, dans ce cas, ne serait plus une grâce, mais le résultat de nos propres efforts, et nous pourrions seuls nous élever à un état surnaturel, ce qui est absurde. Comment donc nous deviendra-t-il possible de remplir le devoir que Dieu nous a imposé, en demandant que nous combattions pour lui? Nous l'apprenons encore de la bouche de l'Apôtre: toute notre puissance nous vient de Dieu : *Sufficientia nostra ex Deo est.* Seuls, nous sommes faibles; avec l'aide de Dieu, nous devenons forts; de nous-mêmes, nous ne pouvons rien; avec l'assistance divine, nous pourrons tout: voilà le secret de notre force. — Lorsque nous aurons à lutter pour Dieu et pour la justice, Dieu combattra avec nous et nous assistera de sa grâce, et il n'y aura rien de trop difficile, rien d'impossible pour nous.

Voilà le secret de la fermeté de S. Théodore. — Il était comme nous, un homme faible et infirme, sensible à la douleur et capable de se laisser abattre par les persécutions qui l'assaillirent sans discontinuer; avec l'assistance du Seigneur, qui ne lui manqua jamais, il brava l'enfer et ses suppôts et supporta sans murmures toutes les tribulations que nous vous avons racontées. Au plus fort de l'orage, il avait la confiance que la grâce de Dieu le soutiendrait, et il se sentait fortifié en proportion de l'épreuve à laquelle il lui fallait résister. Et, pour achever de lui appliquer le texte par lequel nous avons ouvert ce discours, Dieu l'assista contre la malice de ses persécuteurs et l'empêcha d'y succomber: *In fraude circumvenientium illum affuit illi;* il le défendit lui-même contre ses ennemis: *Custodivit illum ab inimicis;* il le protégea contre ses calomniateurs: *Et a seductoribus tutavit illum;* et, s'il l'exposa à un terrible combat, il lui donna, en même temps, d'en sortir vainqueur : *Et certamen forte dedit illi ut vinceret*, afin qu'il sût que la sagesse de Dieu triomphe de tout : *Et sciret quoniam omnium potentior est sapientia*[1]. Voyez-le en effet et reconnaissez la cause de sa constance: ni les chaînes, ni les prisons, ni la misère, ni l'exil, ni l'ingratitude des uns, ni les insultes des autres, ni les menaces des grands, ni la colère des rois, rien ne l'émeut, rien ne l'abat. Toujours ferme dans la ligne du devoir, sans broncher jamais, sans dévier d'un pas, il ne répond à une persécution nouvelle que par un courage nouveau et une inépuisable patience. Dieu était avec lui, et par lui il était fort: *Dominus tecum, virorum fortissime*[2].

D'ailleurs, l'assistance que Dieu prêtait à son serviteur persécuté ne consistait point seulement en un secours intérieur

1. Sap., X, 11-12. — 2. Judic., VI, 12.

qui soutenait son âme et l'empêchait de faiblir, mais elle se manifesta bien des fois d'une manière visible, et elle intervint en sa faveur ostensiblement, tantôt par des consolations sensibles qu'il lui envoya dans ses plus cuisantes peines, tantôt par des signes extraordinaires qui attestaient sa sainteté et inspiraient à tous un religieux respect, tantôt par les calamités qui atteignaient ses persécuteurs. Nous nous garderions bien de supprimer ces traits précieux semés çà et là dans la vie du saint, et que nous n'avons pu rattacher à notre récit lorsque nous faisions l'histoire de ses souffrances. Ils seront ici parfaitement à leur place.

Ce qui dut le plus alléger ses souffrances, ce fut l'attachement que lui témoignèrent toujours les autres évêques, et dont plusieurs preuves nous ont été conservées.

A l'époque de sa seconde captivité, on l'entraînait misérablement loin de Marseille, seul, sans ressources, sans qu'aucun des siens eût pu obtenir de se joindre à lui : la tristesse remplissait son âme. Mais en arrivant dans la ville d'Aix, il voit accourir au-devant de lui l'évêque Piencus qui, sans craindre les hommes, vient prodiguer à son frère enchaîné toutes les consolations d'une industrieuse charité; il compatit à ses maux, il adoucit sa douleur et ne se sépare de lui qu'après lui avoir donné des clercs pour l'accompagner et avoir fourni à tous ses besoins.

Le même empressement l'attendait à l'autre extrémité de la France, de la part d'un pontife qui ne connaissait de lui que son nom et ses malheurs. Ceux qui le conduisaient le traitaient avec tant d'inhumanité, qu'en traversant une ville ils ne permettaient à personne de l'approcher. Magnéric, évêque de Trèves, apprenant, un jour, à l'improviste, le passage de son confrère que l'on emmenait en secret, s'en va, en toute hâte et bien attristé, vers le navire où l'on s'empressait de l'embarquer; il reproche à ses gardiens leur impiété et, écartant tous les obstacles qui le séparaient de lui, il embrasse avec effusion le confesseur de Jésus-Christ, le fortifie par ses paroles affectueuses et lui donne les vêtements nécessaires qu'une barbare cruauté lui refusait.

Ailleurs, c'étaient d'autres évêques qui, même en son absence, épousaient sa cause et le défendaient avec courage. C'est ainsi que S. Grégoire de Tours, ayant entendu le roi Gontran qui l'incriminait avec colère, ne craignit pas de se faire son avocat et de repousser les accusations proférées par une bouche royale.

Que dirons-nous maintenant des signes prodigieux par lesquels le Seigneur daigna manifester aux hommes la sainteté de son serviteur et lui donner un témoignage éclatant de son assistance? Dans toutes les vies des saints nous trouvons quelques-unes de ces merveilles qui font briller aux yeux de

tous comme un reflet de la beauté de leurs âmes et sont une attestation irrécusable de l'état surnaturel dans lequel ils vivent. Dieu fait pour eux, par ces événements miraculeux, ce qu'il fit autrefois pour son Fils, lorsqu'il fit entendre du haut des cieux ces solennelles paroles : Je t'ai glorifié et je te glorifierai encore : *Et clarificavi, et iterum clarificabo*[1].

Or, du temps qu'il était retenu en prison à Marseille par le duc Boson, comme il était en prière dans le courant de la nuit, une lumière resplendissante remplit le lieu où il était renfermé, de telle sorte que celui qui le gardait en fut tout épouvanté; un globe de feu parut suspendu au-dessus de lui durant l'espace de deux heures, et ce fut celui qui en avait été témoin qui raconta le lendemain le prodige à ses compagnons. Dieu l'opérait sans doute pour qu'on sût bien ce qu'était Théodore et combien ses souffrances le rendaient agréable à ses yeux.

Il fit aussi rendre témoignage à ses vertus par une bouche non suspecte. C'était à Trèves : l'évêque Magnéric, après avoir donné au prisonnier toutes les consolations qui étaient en son pouvoir, alla prier pour lui avec larmes auprès du tombeau de S. Maximin; tout à coup, une femme possédée du démon se mit à proférer contre lui des imprécations : « Scélérat, » criait-elle, « pourquoi pries-tu pour notre ennemi Théodore? Nous faisons tout notre possible pour le chasser des Gaules, parce qu'il nous tourmente sans cesse, et tu pries pour lui! Malheur à nous, car nous ne pouvons pas en venir à bout. » Et le sage historien ajoute : Quoiqu'on ne doive pas avoir foi à ce que dit le démon, néanmoins ces paroles prouvent ce qu'était ce grand évêque dont il parlait en ces termes.

Enfin, Dieu ne voulut pas laisser impunis les attentats dont S. Théodore était la victime; il les permettait pour lui faire acquérir des mérites infinis et pour donner à la postérité un exemple admirable de patience et de fermeté; mais il punit plus d'une fois la main criminelle qui s'était étendue sur son pontife. Quand Rathaire l'eut indignement arrêté, la vengeance divine s'appesantit sur sa maison : ses serviteurs meurent aussitôt d'un mal inconnu; son fils périt en peu de temps, dévoré par la fièvre; lui-même est atteint, il s'enfuit de ce lieu de malédiction, emportant avec lui la plaie qui l'a frappé pour son sacrilège; à peine peut-il arriver jusque dans sa patrie. Le roi Gontran ressentit, lui aussi, les effets de la colère du Seigneur; au moment où il était le plus irrité contre S. Théodore et qu'il se proposait d'obtenir du Concile de Mâcon une sentence d'exil ou de déposition, une grave maladie le

1. Joan., XII, 28.

saisit, et on crut pendant longtemps qu'il n'en pourrait pas échapper. C'était la providence de Dieu qui le punissait, dit S. Grégoire de Tours, à cause des mauvais desseins qu'il nourrissait contre quelques évêques.

Cependant, Dieu ayant frappé les persécuteurs de S. Théodore, il lui fut enfin donné de se retrouver au milieu de son troupeau, pour ne s'occuper plus que de lui. Hélas! une occasion ne tarda pas à se présenter, qui lui permit de montrer tout son dévoûment. Ce fut une de ces occasions douloureuses que les pasteurs des âmes ne désirent certes pas, car leur cœur est brisé par les inexprimables calamités qu'elles amènent; mais ils en profitent, lorsqu'elles se présentent, pour faire voir jusqu'où peut aller l'attachement qu'ils ont pour leurs brebis. Le mercenaire fuit dès qu'il voit le péril; le bon pasteur l'affronte et donne, s'il le faut, sa vie pour elles.

Une horrible peste vint désoler à plusieurs reprises la Provence et particulièrement la ville de Marseille; un nuage de deuil s'étendit bientôt sur l'infortunée cité; la mort frappa à coups redoublés d'innombrables victimes, et les mêmes scènes de désespoir que nos pères ont revues au siècle dernier se produisirent alors au sein de notre malheureuse patrie. S. Théodore qui, par bonheur, n'était plus retenu par la captivité, s'était hâté de venir prendre sa part du danger et prodiguer à ses enfants tous les secours de la religion; s'il n'était pas en son pouvoir de chasser le mal, il lui était bien doux de consoler les mourants, de s'exposer pour eux aux coups du fléau et de sacrifier sa vie pour sauver les âmes qui lui avaient été confiées. Mais, en peu de temps, les ravages de l'épidémie furent tels, que la grande ville devint un désert; et l'évêque de ce peuple si affligé, prosterné au pied des autels, dans la basilique de Saint-Victor, ne cessait d'adresser au Seigneur les plus ferventes prières, pour obtenir enfin grâce et miséricorde.

Quand la santé fut revenue, après différentes rechutes, un événement peu commun vint procurer à S. Théodore une satisfaction bien capable de lui faire oublier et ses longues épreuves et la désolation qu'il avait ressentie au milieu de tant de deuils et de larmes. Il y avait près de trois siècles qu'une troupe de glorieux martyrs avaient illustré Marseille par leur courage et par leur mort. On se transmettait fidèlement de bouche en bouche le récit de leur confession et du zèle avec lequel ils avaient versé leur sang pour Jésus-Christ; mais personne ne savait indiquer l'endroit où reposaient les précieuses dépouilles de S. Défendant et de ses compagnons, et notre Église ne pouvait pas rendre à ses généreux enfants le culte légitime qui leur était dû. Dieu réservait au saint évêque,

comme une compensation pour ses peines, la consolation de découvrir les reliques de ces saints martyrs.

La découverte des corps des saints, qui étaient cachés, a été de tout temps regardée par l'Église comme un fait très important, et les évêques à qui il a été donné de présider à une invention de reliques, y ont toujours vu un des événements les plus heureux de leur épiscopat. Qui ne se souvient de la joie de S. Ambroise, le jour où il eut trouvé les saints martyrs de Milan, Gervais et Protais, et de la pompe solennelle avec laquelle il transféra les corps de ces héros de la foi? S. Théodore obtint de Dieu la même faveur; il avait longtemps prié et supplié le Seigneur de lui faire connaître le lieu où étaient déposés les ossements des martyrs de Marseille; il fut exaucé et il découvrit le tombeau qui les renfermait. Pour leur faire rendre le culte dont ils avaient été privés jusqu'alors, il voulut bâtir une église sous leur invocation; il les y transporta avec un grand appareil et, afin de transmettre avec assurance à la postérité le souvenir de leur vertu, il écrivit lui-même leurs Actes et les circonstances de leur passion.

Telles furent les dernières œuvres au milieu desquelles le saint pontife termina sa carrière mortelle, pour aller recevoir au ciel la récompense qu'il avait méritée. Elle lui était bien due, cette couronne de justice que l'Apôtre espérait recevoir du juste Juge, car, comme lui, il avait le droit de dire qu'il avait combattu un bon combat. Y eut-il jamais au monde une vie plus agitée que la sienne, un courage plus extraordinaire, des mérites plus excellents? Après le grand Évêque d'Alexandrie, dont la longue vie ne fut qu'une lutte continuelle contre les ennemis du Verbe divin, nous ne savons s'il serait possible de trouver dans les fastes de l'Église un autre pontife qui ait éprouvé des persécutions comparables à celles de S. Théodore. Nouvel Athanase, il n'a pas connu le repos, et, sans cesse poursuivi par l'injustice, sans cesse chassé loin de son siège, il n'a déposé ses chaînes que pour en recevoir de nouvelles et a pu compter le nombre de ses maux par le nombre des jours de sa vie. Comme Athanase, il a triomphé sur la terre avant de triompher dans le ciel, et il a eu la satisfaction d'achever sa course dans le sein de son Église chérie.

Et maintenant qu'il est mort, il ne cesse pas de parler encore et de nous instruire, car son admirable vie est une leçon qui ne peut pas être perdue pour nous. En ce jour où nous lui offrons notre tribut annuel d'hommages et de vénération, il me semble le voir au sein de la gloire, sourire aux honneurs que nous lui rendons, accueillir nos souvenirs et nos prières, et nous redire en même temps du haut des cieux ce qu'il nous a prêché par

ses exemples, aussi longtemps qu'il a vécu : O mes enfants, ô vous qui invoquez ma protection, n'oubliez jamais que ce n'est qu'en traversant beaucoup de tribulations qu'on peut entrer dans le royaume de Dieu : *Per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei*[1]. Faites ce que j'ai fait, marchez sur mes traces, ayez dans toutes vos afflictions une constance inébranlable ; vos maux finiront bien vite ; et puis, qu'est-ce qu'un peu de souffrance en comparaison de la gloire future qui vous attend ? *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam, quæ revelabitur in nobis*[2].

Écoutez, Mes Frères, la voix de votre Évêque, de votre Patron ; que rien ne puisse jamais vous ébranler dans le service du Seigneur, ni les douleurs, ni les croix, ni les calomnies, ni les persécutions ; opposez à toutes vos épreuves la patience, la résignation, le courage, et le ciel sera à vous. Ainsi soit-il !

---

5 FÉVRIER — SAINTE AGATHE

Voir un panégyrique de Sainte Agathe, par M. l'abbé Arminjon, dans les Orateurs Sacrés contemporains, t. I, p. 264, et un autre dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXII, p. 559.

---

6 FÉVRIER — S. VAAST

ÉVÊQUE D'ARRAS ET DE CAMBRAI

PATRON DE L'ARTOIS ET DE LA FLANDRE[3]

Et hœc est victoria, quæ vincit mundum, fides nostra. (I Joan., V, 4.)

MONSEIGNEUR[4],
MES FRÈRES,

« Vive le Christ qui aime les Francs ! » Vous le savez, chrétiens, cette parole est celle que nos ancêtres inscrivaient en tête des grands actes constitutifs de l'État, quand cet État était celui de Charlemagne et de ses fils. Elle était vraie alors ,

1. Act., XIV, 21. — 2. Rom., VIII, 18.
3. Panégyrique prononcé dans la cathédrale d'Arras, le dimanche 8 février 1885, par Monseigneur Baunard, Prélat de la Maison de Sa Sainteté, Supérieur du Collège Saint-Joseph de Lille, Professeur d'Histoire ecclésiastique aux Facultés catholiques.
4. Monseigneur Dennel, évêque d'Arras.

elle l'est encore aujourd'hui, et notre histoire tout entière est celle d'un pacte d'amour qui nous unit à Jésus-Christ, et Jésus-Christ à nous.

C'est une page de cette histoire, et la première de toutes, que je viens remettre aujourd'hui sous vos yeux. Aussi bien, cette page, catholiques de cette région, est spécialement la vôtre. C'est votre main que je trouve, avec la main de S. Vaast, à la signature même de ce pacte immortel, daté du baptistère et du sacre de Reims. C'est votre main encore qui à ce pacte divin s'est chargé de faire, à travers les âges, cette héroïque réponse qu'on a appelée « les Gestes de Dieu par les Francs ».

O Église d'Arras, tu as donc bien mérité de l'Église de France! Quels hommes que tes croisés, tes moines, tes comtes, tes évêques surtout ! Je ne puis les dénombrer ici, mais il serait bien difficile à un Orléanais, qui entre dans cette cathédrale pour la première fois, de ne pas s'incliner devant le nom de celui de ses compatriotes dont la tombe s'élève à côté de cette chaire, comme un double témoignage, et de votre fidélité à sa grande mémoire, et de votre fidélité à cette Église romaine dont il fut l'intrépide et éloquent soldat[1].

Et cependant ce n'est pas de lui que je me réclamerai, pour entreprendre ce discours. C'est de vous seul, Monseigneur, de votre bienveillance pour moi et de ma filiale déférence pour vous. J'aurais pu me défendre d'oser élever ma voix devant ce clergé d'élite, mais je viens de Lille, où vos désirs, à défaut de vos ordres, gardent toute leur autorité ; je viens du collège Saint-Joseph, dont vous fûtes le père et que nous tenons de vous ; je viens de l'Université catholique de Lille, dont vous avez préparé et béni le berceau. A tous ces titres, Monseigneur, je vous appartenais et je n'avais plus à marchander ni mon obéissance à votre paternité ni mon hommage à S. Vaast, qui sera sans doute celui qui perdra le plus au choix dont vous m'avez honoré.

Mais non, loin de nous, chrétiens, ces pensées trop humaines ! *Sursum corda !* Il s'agit bien d'autre chose ici. Il s'agit d'un des plus merveilleux « changements de la droite du Très-Haut ». Il s'agit du baptême d'une grande nation ; il s'agit de l'alliance de Dieu avec son peuple, du ciel et de la terre, de Jésus-Christ avec des hommes qui l'ont signée de leur sang sur vingt champs de bataille. Et ces hommes, ce sont nos pères, et cette terre, c'est notre terre. C'est Tolbiac, c'est Reims, c'est Arras surtout, c'est toute la Gaule du Nord, qui va nous apparaître. C'est Clovis, c'est Remi, c'est Vaast enfin, l'ouvrier de la première

1. Monseigneur Parisis.

heure dans cette œuvre à la fois nationale et catholique. Et par-dessus tout, c'est Dieu, dont cet homme ne fut que l'instrument dans ce long ouvrage de sa prédilection ; c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ que nous, fils des Francs, nous venons, après quinze siècles, bénir aujourd'hui de nous demeurer encore fidèle : *Vivit Christus qui diligit Francos !*

Mes Frères, un mot résume toute la vie de votre grand évêque : il fut éminemment l'ouvrier de la foi. Et, comme dans sa carrière on distingue trois étapes, Toul, Reims et Arras, nous le verrons, à chacune d'elles, s'appliquer au travail de cette œuvre de foi. A Toul, il prépare, dans la sainteté et la prière, la victoire de la foi. A Reims et sur le chemin de Reims, il inaugure, par la doctrine prêchée au roi Clovis, le triomphe de la foi. A Arras, il assure, par la vérité et la charité, les conquêtes de la foi et l'établissement du royaume de Dieu. Ce sera tout le discours.

Ah ! Mes Frères, cette foi, achetée au prix de tant de sueurs, de larmes et de sang, puis-je oublier qu'à cette heure elle subit douloureusement, dans une terre chrétienne, une effroyable éclipse ? Vous nous la rendrez, ô Dieu, dans toute sa lumière, par l'intercession de celui qui l'alluma parmi nous, et si ces quelques paroles pouvaient y contribuer, Dieu les aurait bénies.

I. — C'était donc au Ve siècle, et dans cette région de la Gaule septentrionale où se place le berceau de la patrie française. Elle s'appelait d'un nom romain ; mais la domination romaine n'avait fait là qu'une œuvre de force, et l'œuvre de la force ne dure pas. Tout cela se disloquait, se crevassait, se brisait : il n'y avait pas d'âme dans ce corps, donc il n'y avait pas de vie. Pourtant, des hommes étaient venus qui avaient voulu refaire une âme à ces hommes des forêts, une âme de foi, d'espérance et de charité. Ces semeurs avaient jeté le bon grain dans cette terre ; c'était une terre fertile ; pourquoi donc le bon grain n'y germait-il pas ou ne naissait-il que pour mourir ?

Ah ! ne voyez-vous pas qu'à peine y est-il tombé, que le sol est foulé, et la semence écrasée, par ces bandes de barbares qui passent et repassent dessus, mettent tout à feu et à sang, puis s'en vont, ne laissant derrière eux que des cendres et des ruines ? C'était les Suèves, les Alains, puis les Huns d'Attila. Celui-là, un barbare, même aux yeux des autres barbares, s'était ouvertement appelé le « Fléau de Dieu ». Tu en savais quelque chose, ô Église d'Arras ! ce nom terrible, tu pouvais le lire écrit en traits de feu dans l'incendie de tes bourgs. Ainsi rien n'avançait : c'était toujours à recommencer.

Et cependant l'Église appelait autre chose. Ce qu'il lui fallait,

ce qu'il lui faut encore, ce sont des institutions publiques à vivifier ; et pour cela, de l'ordre, de la stabilité, ce que notre langue a nommé excellemment un État, et il n'y avait pas alors d'État chrétien. Ce n'était pas l'Empire romain qui y pouvait prétendre : avec Constance et Valens, il est arien ; avec Julien, il est apostat ; sous les Césars chrétiens, l'État ne se convertit pas, il reste païen quand même. Le monde barbare de la Gaule n'est pas davantage alors une société chrétienne. Les Visigoths, les Bourguignons, ont renié le Christ-Dieu. O Seigneur, nous avons eu hier le « Fléau de Dieu » ; mais le soldat de Dieu, le peuple de Dieu, qui nous le donnera?

Je vois bien un peuple nouveau. Il est fier, il est vaillant, il porte le nom de Franc et il en a la chose. Le regard du Christ est sur lui, car déjà, avec Mérovée, il a fait l'œuvre du Christ en brisant le Fléau de Dieu aux champs catalauniques. Mais cet auxiliaire de Dieu n'adore guère aujourd'hui d'autre Dieu que son épée. Et pourtant l'heure me semble solennelle pour lui : son avènement est proche. Il vient d'élever sur le pavois un chef d'une grande âme, qui, lui aussi, a donné de premiers gages à l'Église en prêtant aux évêques une main secourable, quoique souvent trop violente. Mais ne lui parlez pas, à lui non plus, quant à présent, de faire bénir sa francisque par le Dieu des vaincus. Clovis, le fier Sicambre, ne courbera pas sa tête. Celui-là a dit vrai qui a écrit que, « si la domination est le fond d'un Romain, l'indépendance est le fond d'un barbare ». Ce barbare, qui le subjuguera ? La force n'y peut rien, la parole n'y peut rien ; il n'y a que Dieu qui le puisse. Eh bien ! chrétiens, voici la puissance de Dieu !

Mes Frères, il est une puissance, une puissance divine, qui est entre vos mains, sans que vous vous en doutiez peut-être. S. Bernard l'a nommée une toute-puissance suppliante : c'est la puissance de la prière. Est-ce que vous ne voyez pas, dans l'histoire des peuples, des négociations plus efficaces que des batailles, et une diplomatie plus forte que la stratégie? Nous avons, nous aussi, notre diplomatie céleste et nos négociateurs qui s'appellent les saints. Quand le comprendra-t-on? Quand comprendrez-vous enfin que l'invisible est plus réel et plus puissant que le visible? Ceux qui tiennent la plume, et qui la tiennent contre l'Église, se sont complu à montrer les évêques d'alors faisant le siège de Clovis, pour se faire de lui un protecteur en en faisant un chrétien. Leurs yeux de chair n'ont vu que cela ; mais ce qu'ils n'ont pas vu, c'étaient ces armées de martyrs que la Gaule chrétienne avait donnés au ciel, et qui au ciel présentaient à Dieu l'offrande de leur sang pour le rachat de Clovis ; c'étaient ces légions de pontifes, de vierges, de

moines, d'anachorètes, qui, de la terre, emportaient vers le trône de Dieu ces vases de parfums qui sont les prières des saints. Ces plénipotentiaires de notre salut cachés aux yeux des hommes, le Dieu du ciel les avait vus, il les avait reçus; la rédemption de la patrie reposait entre leurs mains. La patrie française fut achetée par eux. C'est ainsi, Mes Frères, que nous fûmes annexés au royaume de Dieu dans ces commencements : vous et moi nous sommes la conquête d'une grande prière.

Or voulez-vous, Mes chers Frères, que nous entrions dans un de ces foyers de prière? C'était dans la ville de Toul, dans la tribu des *Leuci*, sur le chemin de Strasbourg. Là se cachait, dans une cellule, un de ces puissants devant Dieu, mais que les hommes ignorent. On l'appelait Vedastus, d'où vous avez fait S. Vaast. Ne me demandez pas s'il était de Verdun, ou s'il venait de l'Aquitaine, comme quelques-uns l'ont cru. Vous avez écrit sur ces origines de savantes dissertations auxquelles je sais rendre hommage; mais, pour le moment, je ne veux savoir qu'une chose : c'est qu'il était de ces hommes dont la conversation, comme la véritable patrie, est dans les cieux. Qu'il ait été noble ou non, je n'en ai pas de souci, car je lui sais un titre qui l'élève par-dessus des autres, et de très haut : c'était un homme de Dieu.

Ce précurseur de notre salut était, comme Jean-Baptiste, une lampe ardente et luisante: ardente de sainteté, brillante de doctrine. C'était par la sainteté qu'il approchait de Dieu; c'était par la doctrine qu'il éclairait les âmes. Quand sa légende nous dit qu'il excellait sur tout autre en esprit de religion et que c'était entre tous un homme de désirs, qu'est-ce à dire sinon que, comme le prophète Daniel et le vieillard Siméon, il portait dans son cœur d'impatientes ardeurs du salut de son peuple? Or comment Dieu descendait-il dans cette pauvre cellule? Comment se traitait cette affaire entre la terre et le ciel? A quelles conditions de larmes, de jeûnes, de vertus et de sacrifices? Depuis combien de temps durait cette conspiration? Quelles saintes complicités trouvait-elle chez vos pères? Ces choses n'ont pas d'histoire; elles ne sont écrites que sur le livre de la vie, et Dieu nous en réserve les révélations pour être une des plus ravissantes surprises de l'éternité. Seuls les résultats éclatent dans les événements. Or écoutez, chrétiens, contemplez un de ces grands éclats de la grâce de Dieu.

Mes Frères, on a raconté la bataille de Tolbiac, mais on n'a pas assez exactement dénombré les forces qui, de part et d'autre, étaient en ligne ce jour-là. Oui, il y avait les Allemands débordant sur notre pays, par un chemin qu'ils ne devaient pas oublier de sitôt. Oui, il y avait les Francs de Clovis, qui se

présentent bravement pour leur barrer le passage. Ils soutiennent le choc, mais, moins nombreux, ils cèdent; ils vont être rompus, écrasés, en déroute. Cependant attendez ! Quel est donc, Mes Frères, entre les deux armées, cet auxiliaire invisible que Clovis, dans sa détresse, invoque aujourd'hui pour la première fois? « Dieu de Clotilde, donne-moi de vaincre, et je tombe à tes genoux ! » Aussitôt tout change de face, les Allemands plient, les Francs l'emportent. Quel renfort est donc soudainement survenu? Aucun, du côté de la terre, un grand, du côté du ciel. Regardez donc vers le ciel ces légions que depuis longtemps la prière y tient en réserve. Voici leurs chefs : c'est S. Denis, S. Germain, S. Aignan, S. Loup, sainte Geneviève; c'est, pour ne parler que des vôtres, S. Piat, S. Chrysole, Fuscien, Victrice, Victorice, et, en même temps, sur la terre, c'est le pape S. Homisdas, c'est Avite, de Vienne; c'est Remi, de Reims; c'est Clotilde, c'est Vedastus, qui combattent à genoux et qui combattent pour nous. C'en est fait, désormais la partie n'est plus égale; Allemands, prenez la fuite; il faut céder à ces forces supérieures, surhumaines: la victoire est à Clovis. Mais le vainqueur des Allemands est le vaincu de Dieu; son serment l'a fait chrétien; et, avec lui, la France, c'est-à-dire quinze siècles de foi, vont acclamer désormais le Christ qui aime les Francs : *Vivit Christus qui diligit Francos.*

Vous verrez bientôt le reste, mais vous ne quitterez pas, Mes Frères, ce champ de Tolbiac sans en retirer pour vous une grande leçon : c'est que les peuples vraiment forts sont les peuples qui prient; il n'y a que ceux-là de forts, et voilà pourquoi, de tous les symptômes qui me décèlent tristement la décadence d'un peuple, aucun ne m'effraie autant que de le voir proscrire la prière publique des lèvres de ses assemblées, de ses parlements, de ses tribunaux, de ses armées. On a dit que la prière est la respiration de l'âme: que dirons-nous d'un peuple qui ne respire plus? Hélas! nous ne le savons que trop; et si, sur les mêmes frontières, devant les fils des mêmes hommes, vos fils à vous n'ont plus retrouvé la victoire, ne serait-ce pas que nous n'avons guère invoqué le Dieu de Clovis? Et est-ce vous, ô Christ fidèle, qui avez manqué à votre amour pour les Francs, ou sont-ce les Francs qui ont failli à leur amour pour vous?

II. — Maintenant nous sommes revenus à la cellule de S. Vaast; mais il n'y est pas seul; Clovis est auprès de lui, qui implore son assistance. Le roi, au retour de Tolbiac, s'est arrêté à Toul; il lui faut un homme de Dieu qui l'instruise dans la foi à ce Christ qu'il veut adorer. Il ne marchera au baptême

que par un chemin de lumière, et c'est ce moine qui en portera le flambeau devant ses pas. Mais pourquoi lui, Mes Frères, lui, jusqu'alors caché, inconnu et obscur, plutôt que tant de doctes personnages qui resplendissent alors dans l'Église des Gaules? Que voulez-vous? Vaast est un saint. D'autres, sans doute, eussent montré au grand catéchumène la vérité de l'Évangile visible dans la doctrine; lui, le saint, la montrera visible dans sa personne. Et le voilà, le fier Sicambre, fumant encore, pour ainsi dire, du sang de sa victoire, qui se courbe, humble disciple, sous les leçons de l'homme de Dieu, comme on représente les lions couchés docilement aux pieds des hommes du désert, qui les domptaient par la puissance du seul nom de Jésus.

Il parlait donc de Jésus, de sa crèche, de sa croix, à ce roi barbare qui ne connaissait que les dieux guerriers ou voluptueux de la Germanie. Il lui parlait de l'humilité, de la patience, de la chasteté, à ce soldat qui ne connaissait que sa framée et sa coupe, le sang et les plaisirs. Et puis il lui parlait encore du devoir des rois; il lui disait comment il fallait faire monter Jésus-Christ sur le pavois, et avec lui la foi, la loi, la paix, l'ordre, l'honneur, la justice, qui, fût-elle bannie du cœur de tous les hommes, devrait encore se trouver dans le cœur des princes. C'était notre éducation nationale que celle-là, celle dont l'empreinte est restée notre caractère propre, et que, — vous m'en êtes témoins, — l'on n'effacera pas de nos mœurs aussi facilement que certaines gens le veulent et voudraient bien le faire.

Ainsi le catéchisme royal se faisait-il sous la tente, tandis que le vainqueur de Tolbiac, suivi de son armée, s'acheminait vers Reims. La doctrine avait donné à Clovis la lumière, la sainteté vivante le pénétrait de sa chaleur, le miracle survint qui lui imprima le mouvement. Lumière, chaleur, mouvement: c'est la conversion tout entière. En traversant un pont, à Rilly-sur-Aisne, le saint prêtre rencontre un pauvre, un mendiant; il est aveugle. Vaast le montre à Clovis, s'approche, lui touche les yeux et lui rend la clarté. C'en est fait: « Et moi aussi, je sais, je crois, je vois, » s'écrie le roi barbare, comme le martyr antique; et, résolu à tout, il fait diligence vers Reims, escorté ou plutôt conduit par ce moine vainqueur qui, tout à l'heure, sera son parrain et, par là même, le parrain de toute la France chrétienne.

Vous n'attendez pas de moi que je vous fasse la peinture de ce jour de Noël 496, ni que je vous montre votre patron assistant à ce triomphe qu'il avait préparé. J'estime que chaque année vous apporte ce tableau, souvent tracé de main de

maître. Mais, puisque je vous ai parlé du pacte qui, en cette journée, fut signé entre le Christ et la nation des Francs, rappelez-vous trois paroles qui me semblent contenir les trois principales stipulations de ce pacte. Je vais vous les redire :

« Courbe la tête, doux Sicambre, adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré. » C'est la première parole, celle de S. Remi à son catéchumène. C'est l'engagement de la France à répudier l'idolâtrie, l'apostasie, l'hérésie, pour n'adorer que Jésus. Tel est le premier article du pacte national, et, il y a justice à le proclamer, jusqu'à nos jours, la France y a été fidèle; quoi qu'on ait fait, jamais elle n'a courbé la tête que devant le vrai Dieu.

L'arianisme est venu : — France, courbe-toi devant le symbole d'Arius ! La France a répondu qu'elle adore Dieu dans le Christ et qu'elle ne reconnaît que lui.

L'islamisme est venu : — France, courbe-toi devant le croissant du prophète ! La France a brisé le croissant et adoré la croix.

Le protestantisme est venu : — France, courbe-toi sous le vent de la parole de Luther ou de Calvin ! Et la France a protesté contre le protestantisme, au nom de la sainte Église catholique romaine.

Le philosophisme est venu, avec sa fille aînée, la Révolution : — France, courbe-toi devant la plume aujourd'hui et la hache demain ! Et la France, la fière Sicambre, a répondu qu'elle porterait, s'il le fallait, sa tête sur l'échafaud, mais ne la courberait ni devant les sophistes ni devant les bourreaux.

Et aujourd'hui, ce pacte quatorze fois séculaire, voici qu'après quatorze siècles de fidélité, on voudrait nous le faire déchirer ! On voudrait rompre cette alliance de l'Église et de la France et nous prosterner encore devant ces nouvelles idoles, dieux d'or, dieux de boue et de chair, qui ont aujourd'hui des palais, en attendant des temples, à qui il faut des piédestaux, en attendant des autels ! Ah ! non, c'est venir trop tard, et j'entends la France répondre, comme ce vieillard octogénaire à qui l'on demandait de sacrifier aux faux dieux : Il y a quatorze cents ans que je le sers, et il ne m'a jamais fait de mal ; je ne blasphémerai pas contre mon bienfaiteur. Non, non, si l'on veut trouver l'apostasie quelque part, qu'on cherche ailleurs ; mais ce n'est pas vous, Atrébates, fils spirituels de Vaast, qui trahirez jamais les promesses de votre baptême. Si vous aviez ce malheur, votre apôtre, votre père, se retournerait contre vous ; du baptistère de Reims, il vous traiterait de parjures et il vous renierait : « Je ne vous reconnais plus ! »

Un jour, dit-on, on racontait à Clovis l'histoire de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ et les tortures de sa croix, quand

tout à coup le barbare se dresse et, la main sur son épée: « Que n'étais-je là avec mes Francs? » s'écrie le premier roi chrétien. C'est la seconde parole, Mes Frères, celle qui engage l'épée et le bras de la France à la défense du Christ. C'est le second article de notre pacte national, et nous rendons encore à la France cette justice de reconnaître qu'elle y demeura fidèle. Elle était là avec ses Francs, les Francs de Charles-Martel, pour défendre l'Église contre les Sarrasins. Elle était là avec ses Francs, les Francs de Pépin et de Charlemagne, pour défendre l'Église contre Didier et les Lombards. Elle était là avec les Francs de Louis VII, de Philippe-Auguste et de S. Louis, pour défendre le Christ contre les Sarrasins qui outrageaient son tombeau. Elle était là enfin, à la Passion du Christ et de son Vicaire sur la terre, avec les Francs de Mentana et de Castelfidardo, pour le défendre contre des bandes de spoliateurs d'outre-monts. Qu'elle méritait bien alors le nom de Fille aînée de l'Église!

Mais le mérite-t-elle encore? La Fille de Sion ne se serait-elle pas tournée contre le Christ souffrant, avec ses pires ennemis? Et ces discours, ces blasphèmes, cette presse, ses livres, ces pamphlets, et ces affiches immondes, ne sont-ce pas les fouets, les soufflets, les crachats de la Passion? Ne sont-ils pas parmi nous ceux qui ne veulent plus pour Jésus qu'une couronne d'épines, qui ne lui laissent plus qu'un sceptre de roseau? Non Clovis, tu n'es plus là pour défendre Jésus-Christ, ni tes Francs avec toi!

Il est rapporté enfin qu'au matin de son baptême, Clovis franchissait le seuil de l'église de Reims, entouré de ses guerriers, quand, la voyant parée, illuminée, resplendissante, pleine d'éclat et d'harmonie, il se tourna vers les évêques et ne put s'empêcher de leur dire : « Est-ce là ce royaume que vous m'avez promis ? » Qu'entendait-il par là ? Sans doute on lui avait promis le royaume du ciel ; mais, en même temps, ses catéchistes ne lui avaient-ils pas promis un royaume terrestre qui serait l'image de l'autre, tant que la religion y trônerait près de lui et au-dessus de lui ? Tout l'indique dans cette demande. Ce que j'affirme, du moins, c'est que Dieu promet aux princes et aux peuples fidèles à sa foi, à sa loi, un bonheur qui en est le prix temporel, dès ce monde. Voilà le troisième article de notre pacte national, voilà l'engagement de Dieu, et vous savez s'il y a été fidèle.

« Est-ce là l'heureux royaume que vous m'avez promis?» Nos pères reconnaissants pouvaient le dire à Dieu, du temps de Charlemagne, de S. Louis, de Charles le Sage, de Jeanne d'Arc, de Louis XIII, alors qu'au-dessus de misères inévitables sans

doute, la religion portait si haut la dignité, la grandeur et la prospérité de la France catholique. Mais aujourd'hui je regarde, je prête l'oreille, qu'entends-je ? Partout dans le pays, un vaste gémissement et un sourd grondement. C'est le gémissement de la misère, c'est le grondement de la haine. Quelle désolation et quelle confusion ! Oserai-je demander encore : « Est-ce là le beau royaume que vous m'avez promis ? » Ah ! Dieu garde mes lèvres d'une ironie qui serait une insulte à notre détresse ! mais Dieu me garde aussi d'en accuser le Christ qui n'a cessé de demeurer notre meilleur ami ! Quant à lui, il a tenu fidèlement ses promesses ; mais avons-nous tenu les nôtres ? O peuple baptisé, vous n'ètes plus un peuple chrétien ; et vous venez vous plaindre de n'être plus un peuple heureux ? Ne savez-vous donc pas ce que Vaast le catéchiste apprenait à Clovis, à savoir que « c'est la justice qui élève les races, et que c'est le péché qui fait les peuples misérables » ? Et ne vous souvenez-vous plus qu'il « faut chercher le règne de Dieu et sa justice, si vous voulez que le reste vous soit donné par surcroît » ?

III. — Maintenant nous sommes à Arras. Quand, au lendemain du sacre, Vaast, fait évêque par Remi, fut envoyé par lui dans le pays des Atrébates, il dut se féliciter de son partage, car la terre qu'on lui assignait était une terre de choix : *Funes mei ceciderunt in præclaris*, pouvait-il dire. Ces Nerviens, ces Morins, *Extremi hominum*, comme les appelait le poète, ces gardes-barrières des confins de la terre et de l'océan, Dieu leur avait tout donné : l'immensité de leurs plaines et l'immensité des flots. Il leur avait donné bien davantage encore en leur ouvrant vers le ciel, par l'annonce de son Évangile, des perspectives infinies. Siagrius et Piat, avec ses compagnons, Lucien de Beauvais et Rieul de Senlis, Fuscien et Victorice, Diogène, et même le grand Martin de Tours, vous avaient visités ; mais le Dieu qu'ils avaient prêché était encore pour beaucoup le Dieu inconnu. Vos pères ne passaient pas pour faciles, dans ce temps-là : *Atrebatum genus intractabile*, disait-on. César en avait su quelque chose autrefois ; beaucoup de vos apôtres avaient péri à la tâche. Vous aviez eu vos missionnaires, il vous fallait votre évêque ; vous l'attendiez d'en haut. Il vous fut envoyé et vous le reconnûtes pour votre Moïse, à deux rayons de sa face : le rayon de la vérité, le rayon de la charité : *In veritate*, *in charitate*. Plus tard, il eût écrit ces deux mots sur son blason[1] ; du moins il les portait imprimés dans son cœur.

Ce fut donc premièrement l'apostolat de la vérité. Vaast la

1. C'est la devise des armes de Monseigneur Dennel.

voulait sans alliage. A côté du catholicisme régnait l'arianisme, la Gaule en était infectée : l'Évêque repousse le mélange. A côté du christianisme trône le paganisme : ce paganisme éternel, comme l'a nommé quelqu'un ; les mœurs et les habitudes en sont encore pénétrées : l'Évêque repousse ce partage.

Un trait de sa vie rend compte de cette belle intolérance, exclusive de l'erreur, exclusive du mal. A une table où le roi lui-même est invité, l'Évêque voit, à côté des coupes bénies pour les chrétiens, d'autres coupes profanées par les rites païens. Il ne peut le souffrir : il fait un signe de croix, les coupes profanes se brisent. Admirable leçon, si j'en comprends bien le sens ! N'est-ce pas cet étrange mélange de la vérité et du mensonge, du bien et du mal, de la vertu et du vice, qu'on nous sert encore dans ces coupes diverses que la presse et l'enseignement nous présentent chaque jour ? « Il en faut pour tout le monde, » disait le leude Ocin, qui recevait l'Évêque à cette singulière table. C'est ce que répète encore le libéralisme de nos jours ; mais les vrais apôtres du Christ ne l'entendent pas de cette sorte :

Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.

Celui-là n'est pas chrétien qui ne porte pas dans son cœur

. . . . ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

Aussi, chrétiens, Mes Frères, écartez de vos demeures, éloignez de vos lèvres et brisez toutes ces coupes qui ne vous donneraient qu'une ivresse malsaine. Ainsi serez-vous apôtres comme votre premier apôtre, et, comme lui aussi, vous ferez d'autres chrétiens, en vous montrant fièrement et fermement chrétiens.

L'apôtre de la vérité fut aussi, secondement, l'apôtre de la charité. Vous vous représentez bien l'allégresse de vos pères le jour où leur évêque, franchissant la porte de votre ville pour la première fois, y guérit deux infirmes, l'un aveugle, l'autre boiteux, qui reconnaissent à ce signe l'envoyé du Seigneur : « Un grand prophète a paru parmi nous et Dieu a visité son peuple. » La charité faisait son entrée avec lui ; elle ne quitta plus ses pas.

Elle avait tant à faire dans ces temps de désastre ! tant de malheureux à secourir, d'opprimés à délivrer, d'infortunés à soulager ! Rhadagaire de Cambrai tenait la campagne pour les anciens dieux des Francs, comme Clovis pour le Dieu de Clotilde. Et contre ces loups dévorants, il n'y avait d'abri que la houlette du pasteur. On l'appelait à cette époque le Défenseur

de la cité : c'était alors le beau nom des évêques des Gaules, et je ne sais pourquoi on l'oublie trop aujourd'hui. Quand même hostile, les maîtres de l'Histoire veulent bien confesser que nos évêques ont fait la France, comme les abeilles leur ruche ; pensent-ils que ces abeilles n'avaient qu'à fabriquer tranquillement leur miel, sans avoir besoin de leur dard contre les oppresseurs ? Qu'est-ce donc, par exemple, que cet *Ursus*, ce monstre de la légende de S. Vaast, qui s'était établi en maître parmi vos ruines et exerçait de là ses déprédations ? Je veux bien croire à l'existence d'une sorte de fauve extraordinaire ; mais j'ai bien des raisons de croire à la férocité de quelque chef barbare, laquelle ne sut s'arrêter que devant l'homme de Dieu, qui la dompta par la croix et lui commanda de reculer, au nom du Roi des cieux.

— Mais, saint Évêque, où donc trouviez-vous cette puissance, et où se cachaient pour vous ces sources de force et de grâce ? — Lui-même va vous le dire, chrétiens. Près de la ville, sur le bord d'un petit cours d'eau, le Crinchon, se cache une cellule où le pontife se retire chaque soir. Suivez-le, voyez-le s'agenouiller, se prosterner, s'immoler, dans un sacrifice de prière et de pénitence aussi prolongé que ses nuits. C'est là que le saint se fait petit, se fait victime devant la face de Dieu, et c'est de là qu'il se relève grand et fort devant la face des rois. Venez ailleurs, voyez-le s'agenouiller, mains jointes, devant cette statue de Marie dressée sur un autel. Il l'a retrouvée et reprise parmi les derniers débris d'une église ruinée ; il a voulu l'honorer et il la constitue reine de la région entière. Lui qui n'a qu'une cellule, lui dédiera un temple. Ce temple défait, refait, renaîtra de ses ruines sous des aspects divers ; et ainsi verra-t-on de siècle en siècle Marie étendre de là son sceptre sur les deux diocèses d'Arras et de Cambrai.

Je viens de nommer Cambrai. Ce n'est pas à moi de vous apprendre, chrétiens, que ces deux grands diocèses n'en faisaient qu'un seul alors, et ce n'est pas pour vous un médiocre honneur d'avoir donné son premier fondateur à votre métropole. Surtout, ce n'est pas une médiocre raison d'union et de fraternité que vos deux Églises, comme deux sœurs jumelles, aient été engendrées, le même jour, par le même père. Elles s'en sont toujours souvenues et est-il besoin de rappeler le spectacle de haute édification qui, naguère, pendant longtemps, fut la joie de vos yeux : le métropolitain et le suffragant, le cardinal et l'évêque, unis de doctrine, unis de cœur pour opérer ensemble les grandes œuvres qui ont fait à cette province un nom aussi grand que l'Église entière ? C'étaient Basile de Césarée et Grégoire de Nazianze recom-

mençant parmi nous leur histoire d'autrefois, qui fut votre histoire d'hier, et qui sera encore votre histoire de demain.

Et maintenant finissons. Je ne vous dirai qu'une seule parole : soyez dignes de vous-mêmes. Les siècles vous ont fait une noblesse d'une rare grandeur : cette noblesse oblige. Vous fûtes les premiers fondateurs de la patrie française ; c'est d'ici, de Cambrai, de Tournai, que partirent ces Mérovingiens qui furent vos ancêtres : refaites-nous des Français dignes de leurs aïeux. Vous fûtes les premiers fondateurs de la patrie chrétienne : faites-nous des chrétiens dignes de ces grands croyants. Tout a commencé parmi vous, tout peut recommencer par vous. Vous aviez au moyen âge, comme foyer de vie et de régénération, l'Institut monastique si florissant ici. Vous avez aujourd'hui votre Université catholique : c'est par là que tout peut renaître. Et si ce n'est encore qu'un ruisseau, où cependant des âmes déjà nombreuses viennent boire les eaux les plus pures comme les plus profondes du savoir chrétien, il ne tiendra qu'à vous d'élargir ses rivages, pour qu'il devienne un fleuve intarissable et capable de porter une nouvelle vie de foi dans la contrée entière.

Monseigneur, il est raconté, dans l'histoire de S. Vaast, qu'au IXe siècle, son corps, menacé par les invasions normandes, fut emporté d'Arras et déposé à Beauvais. Il y fit des miracles, et l'on raconte, par exemple, comment par lui « les lampes furent remplies subitement d'une huile très pure qui répandait au loin une clarté comme divine » : c'est l'expression de la légende. Mais Vaast n'avait été que prêté à Beauvais. La province de Cambrai le rappela à elle, et il revint à Arras où l'évêque Honorat célébra son retour par un beau discours sur ses vertus pastorales et, en particulier, sur sa grande charité. Je ne connais pas, Monseigneur, ce sermon d'Honorat et je ne sais même s'il s'appliquerait exactement ici, dans toutes ses parties, car ce n'est pas seulement le saint corps de Vaast que Beauvais nous restitue. Nous sommes plus riches aujourd'hui, et, à plus juste droit que ce peuple consolé, nous pouvons bénir celui qui vient, ou mieux qui nous revient, au nom du Seigneur, lui chanter l'*Hosanna* et lui demander de faire descendre sur nous tous en ce jour sa bénédiction spirituelle dans le Christ. Ainsi soit-il !

---

7 MARS — S. THOMAS D'AQUIN [1]

Sicut angelus Dei.
Comme un ange de Dieu.
(I Reg., XXIX, 9.)

MONSEIGNEUR [2],
MESSIEURS,

Auprès des grands noms, toute louange pâlit. Telle est la maxime du plus sublime de nos orateurs sacrés, de celui qui, en face du premier trône du monde, se fit de la chaire chrétienne un trône plus haut encore.

Or, s'il est un nom auquel s'applique dans toute son étendue cette maxime de Bossuet, n'est-ce pas le nom que j'ai charge de louer aujourd'hui? S. Thomas d'Aquin! Quel nom splendide, éblouissant! Ne suffit-il pas de le prononcer pour qu'aussitôt l'admiration qu'il suscite dans les âmes défie tout éloge de rien dire qui l'égale?

Oui, quand il s'agit de célébrer la gloire de S. Thomas d'Aquin, la grandeur du sujet est déjà un péril redoutable. Quand, de plus, il s'agit de la célébrer, cette incomparable gloire, dans la chaire de Saint-Sernin, le panégyriste se trouve en face d'un nouveau péril qui s'ajoute au premier, à savoir le péril du parallèle et de la comparaison.

Dans la chaire de Saint-Sernin, en effet, les princes de la prédication contemporaine sont venus tour à tour louer le Docteur angélique et déposer sur son chef vénéré d'impérissables couronnes. Leurs discours retentissent encore dans toutes les mémoires, les murailles elles-mêmes s'en souviennent. Comment donc apporter ici le même panégyrique sans s'exposer à une comparaison écrasante, et dont le résultat est à l'avance tout connu?

Et si la tentative est deux fois périlleuse, à raison de la grandeur du sujet, et à cause de la comparaison qu'elle provoque, ne l'est-elle pas enfin une troisième fois, pour un troisième motif, je veux dire les légitimes exigences de l'assistance d'élite que la fête patronale de l'Université catholique du Midi réunit, à pareil jour, sous les nobles voûtes de cette insigne basilique? Sauf la parole des grands maîtres, quelle parole se sentirait

1. Panégyrique prononcé à Toulouse, dans l'insigne basilique Saint-Sernin, le 7 mars 1879, en la fête patronale de l'Université catholique, par M. l'abbé F. Laprie, chanoine honoraire, professeur à la Faculté de théologie de Bordeaux.
2. Monseigneur de Langalerie, archevêque d'Auch.

capable de dominer un auditoire si distingué, un auditoire présidé par un archevêque dont l'Église de Bordeaux se souvient avec une maternelle fierté et que l'Église d'Auch refuserait de lui restituer, fût-ce en échange d'un S. François de Sales; un auditoire où se rencontrent, avec la fleur du clergé toulousain, toutes les sommités intellectuelles d'une capitale de province universellement renommée pour son goût des choses supérieures: *Rerum præstantiorum amor*, comme dirait S. Grégoire de Nazianze[1] ?

En présence de ces divers périls et du sort qu'ils me réservent, je ne suis pas sans émotion. Courage, néanmoins, ô mon âme! ne te trouble pas et, à tous risques, acquittons-nous, comme nous pourrons, de l'honorable tâche qu'un choix trop bienveillant a daigné nous confier.

Il arrive parfois, sur la lisière maritime de nos landes bordelaises, que le pâtre, errant par les bruyères, conduit ses pas vers les falaises de l'Océan; là, il écoute le murmure de l'immense mer et, sur le thème monotone qu'elle chante, il se met à moduler quelques variations champêtres que le vent emporte et que personne ne redira.

Je ferai quelque chose de semblable. J'ai prêté l'oreille à la grande voix qui s'élève sur les flots de la tradition catholique: *Vox aquarum multarum*[2]. Depuis cinq siècles, cette voix murmure et chante en un seul mot l'éloge de S. Thomas d'Aquin. Elle l'appelle un ange, l'Ange de l'École. Or, sur ce thème traditionnel, j'essaierai quelques commentaires sans art, sans écho, sans lendemain, et ce sera tout notre panégyrique.

Mais je ne commencerai pas sans adresser au Pontife qui a tant fait pour S. Thomas d'Aquin, sans adresser à Monseigneur l'Archevêque de Toulouse les félicitations qui sont ici dans la pensée et dans le cœur de tous. Nous les envoyons, ces félicitations, au-devant de sa future Éminence sur le chemin qui doit, ce soir même, — trop tard, hélas! — la ramener de Rome à Toulouse. Qu'il sache donc, l'auguste voyageur, qu'en attendant qu'il nous soit permis de fêter solennellement son cardinalat, il nous est doux de chanter, dès aujourd'hui, les premières vêpres de la fête. Quand la pourpre est si bien placée, elle fait presque autant d'honneur à celui qui la donne, qu'à celui qui la reçoit.

I. — Oui, S. Thomas d'Aquin fut un ange sur terre, et tout son éloge me paraît contenu dans ce mot: *Sicut angelus Dei*.

Qu'est-ce qu'un ange, en effet, et quelle est la vie des anges? J'ai posé mes mains sur les portes des cieux, et elles se sont

1. *Carmen de vita sua*, vers 233. — 2. Apoc., I, 15.

ouvertes. Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées ! Et, au-dessous de son trône, je vis des anges qui montaient et qui descendaient : *Angelos ascendentes et descendentes* [1]. Mais, soit qu'ils montassent, soit qu'ils descendissent, ils étaient vêtus de pureté et d'innocence ; et ils se montraient éperdument épris de Dieu ; et ils brûlaient de zèle pour la gloire de Dieu, leur unique amour ; et leur substance était toute pénétrée par le rayonnement de la science divine ; et, perpétuellement ravis au-dessus d'eux-mêmes, ils s'enivraient, dans une continuelle extase, d'une inénarrable joie. C'est-à-dire qu'en somme, il y a cinq caractères principaux qui distinguent et constituent la vie des anges.

Or, Messieurs, contemplons ensemble S. Thomas d'Aquin et vous me direz, à la fin de ce discours, s'il n'est pas vrai que les cinq caractères principaux de la vie des anges se retrouvent dans le patron de votre Université catholique, et si, par conséquent, il ne fut pas sur la terre comme un ange de Dieu.

Le premier caractère de la vie des anges, c'est un caractère de pureté sans tache. Les anges touchent, par leur ministère, au monde que nous habitons, mais ils y touchent sans que la blancheur de leurs ailes soit jamais souillée par ce contact ; ils y touchent sans cesser de planer au-dessus des jouissances sensuelles, dans un état de chasteté incorruptible qui les repousse et les tient en horreur : *Castitas angelicæ vitæ ratio* [2].

Or tout le monde ne sait-il pas que, sous ce premier rapport, S. Thomas d'Aquin fut ici-bas comme un ange, qu'il fut un ange de pureté, d'innocence ?

Inter omnia christianorum certamina, dit S. Augustin, *duriora sunt prœlia castitatis* [3] : Dans la milice chrétienne, il n'y a pas de combats plus difficiles que ceux de la chasteté. Il est un âge entre tous sur lequel cette sentence tombe particulièrement d'aplomb. C'est l'âge où la vie en fleur se pare de tous les charmes, de toutes les aimables fragilités du printemps ; l'âge où l'imagination, nouvellement émancipée, ne connaît plus de frein et court follement des aventures qui déroutaient jadis la perspicacité de Salomon lui-même : *Quartum penitus ignoro, viam viri in adolescentia* [4] ; l'âge, enfin, où la nature nous fait une fatale loi de doubler le cap des tempêtes, et de le doubler à bord d'un frêle esquif contre lequel tout conspire et qui est le premier à conspirer sa propre perte.

Vérités d'expérience que S. Thomas a exprimées à sa manière : *Juvenum corpora*, dit-il, *fervent naturali calore* [5]. *Juvenes maxime*

1. Joan., I, 51. — 2. S. Ephrem, *De Castit.* — 3. D. Aug., *Sermo* XXV, *De Temp.*
4. Prov., XXX, 18-19. — 5. *Comment. in Epist. ad Titum*, cap. II.

indigent delectatione. In juvenibus, propter augmentum, sunt multæ commotiones spirituum et humorum, sicut etiam accidit in vinolentis[1].

Or souvenez-vous de ce que fut notre Saint à cet âge où le naufrage de la plus belle des vertus est si commun, j'ai failli dire si naturel !

Vit-on jamais un jeune homme plus exposé au danger, plus vaillant dans la lutte, plus absolu dans le triomphe ?

Il est vrai que rien n'avait manqué à sa première enfance pour la préserver de tout souffle impur et lui laisser ignorer, aussi longtemps que possible, ce qu'il est triste de savoir. — Un jour, le pape Jean XXII appliquera à S. Thomas d'Aquin ces paroles du Psalmiste : *Rigans montes de superioribus suis*[2]. Dieu voulut que celui qui devait être ainsi comparé à un fleuve descendu des hautes montagnes, naquît sur un sommet des Apennins, dans le voisinage du ciel[3] ; Dieu voulut que les premiers regards de celui qui devait passer son existence à contempler, par le regard du génie, de si sublimes visions, eussent à contempler, du lieu de son berceau, un paysage d'une beauté incomparable ; Dieu voulut enfin que celui qui devait être le prince de l'enseignement théologique fût aussi prince par la naissance et par le sang.

Or, sous le toit paternel, dans la noble maison des comtes d'Aquin, proches parents du chef du Saint-Empire, Thomas n'eut d'abord sous les yeux que des exemples de vertu.

A l'âge de cinq ans, son innocence fut transplantée dans l'abbaye du Mont-Cassin, à l'ombre de ce cloître royal où dorment, sous un même marbre, le Patriarche des moines d'Occident et sainte Scholastique, sa douce sœur. Là, les pierres elles-mêmes exhalaient un parfum de sainteté, et, chez S. Benoît, l'enfant put facilement conserver les naïves et précieuses ignorances de son âge.

Mais, quand vint l'aurore de son adolescence, le fils des comtes d'Aquin se vit envoyé à l'Université de Naples pour y étudier les belles-lettres. Or c'est là que l'épreuve attendait la vertu du jeune gentilhomme.

Bâtie primitivement sur la tombe et en l'honneur d'une courtisane, d'où lui vint son ancien nom de Parthénope, Naples sembla se ressentir toujours d'une telle origine. Avec ses palais étincelants ; avec son golfe célèbre où se mire le plus beau ciel du monde ; avec les superbes colères de son Vésuve fumant ; avec ce chaud soleil qui remplit d'une si généreuse

1. *Comment. in X Ethic.*, lect. XIV. — 2. Ps. CIII, 13.
3. La tradition du Mont-Cassin porte que S. Thomas naquit, non pas à Aquin, mais à Térella, sur la montagne.

sève la végétation embaumée du rivage et la colore de teintes si vives ; avec ses perspectives de splendeur : *Aspectus splendoris*, comme dit Ézéchiel [1] ; avec ses horizons si variés et si étendus, avec ses horizons magiques où tout rit, où tout chante, où tout déborde de vie, Naples fut, en tout temps, une ville de plaisir, un amollissant séjour.

Mais, à cause de certaines circonstances que l'Histoire vous dira, si vous l'interrogez, jamais peut-être ce séjour n'avait offert plus de séductions et plus d'écueils qu'à l'époque où Thomas d'Aquin vint y poser sa tente d'écolier. Lisez, au cinquième livre des *Confessions* de S. Augustin, les désordres dont l'Évêque d'Hippone accuse les étudiants de Carthage, vous n'aurez qu'une image adoucie des scandales dont les regards de notre nouveau venu, jusque-là si providentiellement épargné, commencèrent à être les témoins.

Voici, voici les sollicitations du vice qui accourent en foule pour l'assiéger de toutes parts, comme une proie d'élite. Il était si beau dans sa candeur, ce neveu de l'empereur d'Allemagne! Il portait un nom si illustre! il avait des parents si fortunés! Tous les avantages dont il était comblé ne se conjuraient-ils pas pour rendre digne d'envie une telle conquête?

Et remarquez qu'au dire de S. Antonin, l'organisation physique de notre jeune étudiant était impressionnable à l'excès: *Fuit miro modo passibilis in corporali complexione*. Avez-vous entendu ce texte latin? Il suscite l'idée d'un roseau que tout agite et qu'un rien fait frissonner. Que deviendra-t-il donc parmi la tempête de tentations qui fait rage sur lui, l'adolescent si sensible, condamné à la subir?

Ah! ne craignez rien. S'en aille qui voudra porter à d'infâmes autels l'encens de ses affections et les trésors de sa vie; notre cher écolier ne se laissera pas emporter par le courant que tant d'autres jugent irrésistible ; et, en dépit des connivences perfides du dedans avec l'ennemi du dehors, en dépit de tout, fallût-il mourir mille fois, il demeurera fidèle au culte de la virginité parfaite, au double honneur de son âme et de sa chair: *Potius mori quam fœdari*.

Pendant des années, on le vit traverser les séductions napolitaines comme s'il eût été la modestie en personne. Quel contraste avec cette jeunesse dissipée et dissolue qui, suivant une expression de S. Augustin, mettait sa pudeur à n'en avoir aucune, *Pudet non esse impudentem* [2], et ne rougissait que du bien! Lui, au contraire, la sainte pudeur semblait l'envelopper de ses belles et craintives délicatesses comme d'une sorte

1. Ezech., I, 23. — 2. *Confess.*, lib. II, cap. IX.

de manteau éthéré qu'auraient tissu les mains de la Vierge Marie; et, célestement drapé dans les plis de ce manteau idéal, il commandait, par sa seule attitude, aux familiarités périlleuses de se tenir à distance. Tout en lui semblait leur dire: *Noli me tangere:* Gardez-vous de me toucher.

Aussi bien, ce n'est pas à Naples qu'eurent lieu, pour son innocence, la rencontre décisive et la suprême victoire. Chose étrange! ce fut dans un château de sa famille, et le piège lui avait été dressé par des mains tendrement aimées.

Venez au donjon de Rocca-Secca, dans la terre de Labour. Là, entre les quatre murailles d'un cachot, voyez-vous ce jeune prisonnier qu'une garde sévère y détient depuis déjà plusieurs mois? Qui est-il? Qui l'a réduit à cette captivité? Quel crime a-t-il commis? — Ce prisonnier, c'est notre saint écolier de Naples; ceux qui l'ont arbitrairement séquestré de la sorte, ce sont ses propres frères, ses deux frères, l'un et l'autre commandants généraux de l'armée impériale; son crime, c'est d'avoir échangé, sans leur agrément, les livrées du siècle contre la bure des Frères Prêcheurs et de ne plus vouloir la quitter. Comme il persiste dans sa résolution, ses terribles frères persistent dans leur rigueur.

Pour vaincre la constance du captif, en lui ravissant, en précipitant dans la fange la mystique couronne de lis qui était le secret de sa force, encore mieux que la chevelure de Samson n'était le secret de la force qui distinguait jadis ce vaillant d'Israël, oserai-je dire l'infernal stratagème qu'inventèrent ces hommes de guerre? oserai-je seulement y faire allusion? Vous vous souvenez, Messieurs, de la vision du fils de Monique prêt à se convertir. La volupté était là, dit-il, secouant ma robe de chair: *Vestem meam carneam*[1]; mais pour le fils de Monique, du moins, tout alors se passait en représentation imaginaire. Ici, ce fut la réalité vivante, vivante et armée de traits si dangereux, qu'il n'est pas même permis de les peindre. Quelle fut cependant l'issue d'une embûche si perfidement tendue, en un champ clos qui décuplait le péril du combat? Ce n'est pas à moi qu'il faut le demander. Demandez-le à Dalila, qui, repoussée et poursuivie avec un tison enflammé, bat honteusement en retraite; demandez-le à ces applaudissements qui, là-haut dans le ciel, célèbrent l'héroïque victoire du captif; demandez-le à sa couronne de lis que vous pouvez apercevoir plus blanche, plus brillante, plus pure que jamais.

Encore tout frémissant de l'assaut qu'il vient de soutenir, et, disons-le aussi, profondément humilié de voir que, en face du

1. *Confess.*, lib. I, cap. IX.

crime, ses sens n'avaient pas complètement partagé la sainte horreur de son âme, avec la même arme qu'il avait improvisée pour exterminer l'ennemi, l'aimable vainqueur trace une croix sur la muraille; puis il tombe à genoux devant ce signe de notre salut et, les mains jointes, les yeux baignés de pleurs, il fait retentir son cachot d'un cri d'ardentes supplications, de ce même cri que par trois fois l'Apôtre S. Paul fit monter vers le Seigneur pour lui demander d'être délivré des soufflets de Satan: *Ter Dominum rogavi ut discederet a me*[1].

Or le cri de S. Thomas d'Aquin fut plus puissant que celui de Paul lui-même; il pénétra les nues, il émut les cieux, et, au lieu de l'évasive réponse dont Paul dut se contenter, *Sufficit tibi, Paule, gratia mea*[2], il en fit descendre un miracle qui l'exauça pleinement et pour toujours.

Afin d'exprimer quel sera l'état de la chair des Bienheureux après la résurrection, Tertullien a forgé un barbarisme célèbre. Cette chair, dit-il, sera angélifiée: *Angelificata*[3]. L'angélification de sa chair, tel fut le miracle conquis par S. Thomas d'Aquin.

Désormais cette chair ne subira plus la loi de la chair; elle ne connaîtra que la loi de l'esprit, et, n'étant plus que le voile transparent de l'âme qui l'anime, elle laissera à celle-ci toute la liberté de son vol, si bien qu'à la dernière heure, lorsque s'accomplira la séparation de l'une et de l'autre, le confesseur de S. Thomas d'Aquin pourra s'écrier, avec une légitime admiration, que « son pénitent avait vécu dans la chair comme s'il n'en avait pas eu ».

N'est-ce pas là, je vous le demande, le fait d'un ange plus que d'un homme fils de la femme? *Non secundum carnem vivere, angelicum est*[4].

Oui, S. Thomas d'Aquin fut un ange de pureté. Il le fut parce qu'il avait mérité de l'être; et cela, dès l'âge où la lutte est plus formidable et la victoire plus difficile.

O vous qui êtes à cet âge, étudiants de l'Université catholique, souffrez que je me tourne vers vous pour vous adjurer, au nom de S. Thomas d'Aquin, votre patron, de professer, à son exemple, cet auguste respect de nous-mêmes qui s'appelle l'innocence des mœurs.

Juvenes fortes estis: Jeunes gens, vous avez un vaillant cœur, disait le Disciple bien-aimé aux jeunes néophytes qu'il avait pris dans les filets de la prédication, en les retirant de la corruption générale. *Juvenes fortes estis et verbum Dei manet in vobis et vicistis malignum*: Vous avez des âmes fortes, et la preuve, c'est que vous gardez fidèlement le Verbe de Dieu au

1. II Cor., XII, 8. — 2. *Ibid.*, 9. — 3. *De resurr.*, 26. — 4. Gregor. Naz., *De Virgin.*

dedans de vous, et vous tenez vaincu sous vos pieds le mal qui tient le monde sous les siens[1].

Vous aussi, étudiants catholiques, vous avez des âmes bien trempées; ne vous a-t-il pas fallu de la force pour rester chrétiens parmi ceux qui ne le sont pas? Vous aussi, vous avez remporté plus d'une victoire sur le mal, sur le Vice par excellence, sur le monstre qui dévore tous les jours tant de victimes, et que je puis me dispenser de désigner plus clairement. Ce que vous avez fait, continuez à le faire, car il ne suffit pas de le vaincre une fois ni mille fois, ce monstre dévorant, il faut le vaincre tous les jours et sans cesse.

Courage donc, courage, en face et en dépit de toutes les tentations! *Glorificate... Deum in corpore vestro*[2]: Glorifiez Dieu dans votre corps. Rien n'est grand, rien n'est beau comme un jeune homme de vingt ans qui, pouvant tout contre lui-même, glorifie Dieu de la sorte, en demeurant chaste et pur sous le regard du Père qui est aux cieux.

C'est sur de pareils fronts que reposent les meilleures espérances de la patrie. Il y a, dans le Bullaire de Benoît XIII, une Bulle adressée aux étudiants de l'ancienne Université de Toulouse. Cette pièce pontificale constate que la plupart de ces jeunes gens, enrôlés sous la bannière d'une confrérie appelée *Milice angélique* et placée sous le patronage de l'Ange de l'École, faisaient publiquement profession de combattre les bons combats de l'angélique vertu. Qui sait si, grâce à la renaissance des Universités catholiques, la Providence ne nous réserve pas la fortune de revoir cet heureux temps? Si la chose arrive, ce sera l'aurore du salut d'Israël. « Lorsque je vois ce que sont nos jeunes gens, » s'écriait, il y a de cela une quarantaine d'années, l'auteur du *Génie du christianisme*, « lorsque je vois ce que sont nos jeunes gens, je me dis que Dieu veut perdre la France. » Quand ils verront refleurir sur les sentiers de la jeunesse scolaire la pureté des mœurs, les Chateaubriands de l'avenir, contrairement à celui du passé, pourront s'écrier, dans la joie de leur âme, que Dieu veut nous sauver!

II. — Nous avons signalé un premier caractère commun aux anges et à S. Thomas d'Aquin. En voici un deuxième :

Tout être doué de raison et d'amour, s'il est innocent et pur, se trouve spontanément entraîné vers Dieu, comme vers son centre. C'est le cas des anges.

Absolument dégagés de toute attache du côté des choses d'en bas, les anges gravitent vers Dieu du poids de tout leur

1. I Joan., II, 14. — 2. I Cor., VI, 20.

amour : *Pondus amor* [1]. L'amour divin qui absorbe toutes les affections, tel est le deuxième caractère des anges.

Or ne faut-il pas en dire autant de notre S. Thomas?

Oui, ange de pureté et d'innocence, il fut aussi, et par suite, un ange de sainte dilection et de divin amour.

Il s'éprit de Dieu, notre Saint, presque avant de se connaître lui-même. Il n'était encore qu'un enfant de six ans lorsque, sous le cloître du Mont-Cassin, il s'en allait d'un religieux à un autre, disant à chacun avec l'accent d'une curiosité naïvement passionnée : « Parlez-moi de Dieu ; dites-moi ce qu'il est et où il est. » C'était sa façon de traduire, sans l'avoir lu, ce passage du Cantique des cantiques : *Quæsivi quem diligit anima mea..... Num quem diligit anima mea vidistis* [2] *?* J'ai cherché celui qu'aime mon âme, et je ne l'ai pas trouvé. Connaissez-vous celui que j'aime? Si vous l'avez vu, dites-le moi. — Le Dieu dont il s'enquérait ainsi occupait toutes les pensées de l'enfant ; il occupait tout son cœur ; et Dieu, de son côté, Dieu qui s'incline comme par nature vers ce qui est petit, *Humilia respicit*, notre grand Dieu se penchait avec complaisance vers l'imperceptible cénobite. Avec lui (soit dit par occasion), il ne dédaignait pas même de jouer aux miracles : *Ludens in orbe terrarum* [3] *!* Ce miracle des roses qu'il devait faire un jour pour l'humble vierge de Pibrac, il le fit en faveur du petit Thomas d'Aquin et dans une circonstance presque identique. C'était en un jour de vacances, dans la maison paternelle ; Dieu se plut à changer en bouquet de fleurs le pain que l'enfant avait charitablement dérobé pour le donner à un pauvre. Sainte Germaine et S. Thomas d'Aquin, la bergère qui ne savait pas lire et le docteur des docteurs ! leurs reliques, à l'un et à l'autre, fraternisent ensemble aujourd'hui, dans cette basilique, sur des autels non jaloux. Ah ! il me semble qu'à votre seul nom, ô mon Dieu ! cette double poussière où vous fûtes tant aimé, cette poussière se ranime et tressaille encore d'amour ! *Confitebitur tibi pulvis* [4].

Chez le futur docteur, de même que chez la bergère toulousaine et chez tous les saints, l'amour divin ne fit que croître avec l'âge. .

Qui a parlé aussi pertinemment que S. Thomas d'Aquin de l'amour divin et de ses phases successives? Qui a raconté comme lui les mystères d'une âme éprise de l'infinie Beauté, et qui s'envole à travers la vie vers les noces éternelles? Ces mystères de plus en plus augustes et de plus en plus tendres, qui en a comme lui déroulé le tableau?

Ce qu'il a décrit, ce qu'il a raconté, ce qu'il a peint de la sorte,

1. D. Aug. — 2. Cant., III, 2-3. — 3. Prov., VIII, 31. — 4. Ps. XXIX, 10.

il l'avait appris par l'expérience. Son traité *De Decem gradibus amoris, Des dix degrés de l'amour*, qu'est-ce autre chose que l'histoire, j'allais dire le céleste roman, de son âme ?

D'après notre Saint, le premier effet de l'amour divin dans une âme, c'est d'y dessécher les affections terrestres, en sorte que celles-ci languissent et meurent ; c'est de dégoûter salutairement cette âme de l'amour du monde et des choses qui sont dans le monde : *Primus gradus est in quo amor facit languere utiliter.*

Et voilà précisément pourquoi, ses études littéraires à peine terminées, le riche héritier de la Maison d'Aquin s'en est allé frapper à la porte d'un pauvre couvent de moines dominicains, lesquels étaient alors à l'âge d'or de leur première ferveur ; voilà pourquoi il est venu demander au cloître de le séparer du monde, de lui cacher ce monde qui n'inspire plus que du dégoût à son cœur uniquement touché de la beauté de Dieu ; voilà pourquoi, lorsqu'il eut été providentiellement délivré de sa prison de Rocca-Secca, son premier soin fut de retourner à sa cellule de Naples, d'y retourner en toute hâte, à tire d'ailes, comme fait la colombe quand elle regagne son colombier, après avoir échappé aux lacets de l'oiseleur.

Et dans la solitude claustrale, à Naples d'abord, puis à Rome, puis à Paris, puis à Cologne, que fera-t-il ? Il cherchera Dieu dans la contemplation, par l'effort incessant de sa pensée : *Facit amor quærere incessanter.*

Que fera-t-il encore ? Pour plaire à son Dieu, il s'abîmera dans le travail et l'étude, autant que dans la contemplation : *Amor facit operari indesinenter.* Le voyez-vous ce jeune moine, au visage si recueilli, et qui ne parle presque jamais ? Il n'a encore que vingt-deux ans, et déjà, sans parler du reste, il sait de mémoire, mot à mot, toutes les saintes Écritures.

Il a déjà tant étudié, qu'on le juge digne de monter, en qualité de suppléant, dans la chaire d'un docteur qui faisait courir à ses leçons toute la jeunesse de l'Allemagne et passait comme un oracle dans la chrétienté tout entière. Il en est jugé digne par qui ? par tout le monde et, en premier lieu, par ce docteur lui-même, par le B. Albert le Grand, qui s'honore d'avoir eu frère Thomas pour disciple avant de l'avoir pour coadjuteur, et dont frère Thomas fut en vérité le plus bel ouvrage, dans le sens où l'on a pu dire que Virgile est le plus bel ouvrage d'Homère. Désormais, tous ses jours, toutes ses heures se passeront à enseigner, à prêcher, à lire, à écrire, si ce n'est à méditer et à prier. Je ne sais vraiment si, comme deux ou trois autres saints, il n'avait pas fait le vœu effrayant de ne jamais perdre une minute ; toujours est-il qu'il n'en perdait jamais une

seule, pas même à dire une parole inutile: *Non est inventus qui audierit unum verbum otiosum de ore ejus*[1]. Il a tant lu, S. Thomas d'Aquin, qu'on se demande où il a trouvé le temps d'écrire, et il a plus écrit que bon nombre de savants n'ont lu: *Omnia legit, de omnibus scripsit*[2].

Et l'amour de Dieu, qui entretenait chez notre moine cette activité prodigieuse, l'excitait, en même temps, aux austérités de la mortification et de la pénitence: *Amor facit sustinere infatigabiliter*.

Les rigueurs de la règle dominicaine étaient loin de lui suffire. Quel bonheur quand il pouvait y ajouter des mortifications de luxe! quand, par exemple, il lui fallait faire à pied le chemin de Rome à Paris ou de Paris à Rome, à travers toutes sortes de privations! Pour son corps, en fait de nourriture, tout lui était bon, excepté ce qui flatte le goût. Il lui mesurait le pain et l'eau; il le condamnait à de longues veilles, passées à genoux, au pied du crucifix; et, se traitant sur toute la ligne comme le dernier des mendiants, il employait, pour écrire des pages immortelles, non point des feuilles ordinaires, mais des chiffons sans symétrie, des papiers de balayure.

Et l'impatience d'aller voir ce Dieu pour l'amour duquel il travaillait sans repos et se mortifiait sans relâche, la sainte impatience du Ciel allait toujours croissant dans l'âme de frère Thomas : *Amor facit appetere impatienter*. Ainsi livré à l'impatience de ses désirs, il courait à corps perdu vers le souverain Bien; c'est encore, d'après lui-même, la loi du progrès de l'amour: *In sexto gradu facit currere velociter*.

Pendant qu'il court ainsi éperdument, cet amant de l'infinie Beauté, on essaie de l'arrêter au passage en lui proposant les plus riches bénéfices, les plus hautes dignités de l'Église, la crosse abbatiale du Mont-Cassin, l'archevêché de Naples. — Non, non, laissez-moi passer; et il continue sa course sans même regarder ce qu'on lui offre. L'œil tendu vers Dieu, vers la source de vie, *Fons vitæ*[3], il court, il vole, il ne touche pas la terre, et pourtant quel énorme poids de gloire humaine n'emporte-t-il pas avec lui!

Le monde, en effet, retentissait du nom de maître Thomas. Toutes les Universités de France, d'Allemagne, d'Italie, se disputaient l'honneur de le posséder et de recueillir ses leçons; les Pontifes qui se succédaient sur le siège de Pierre avaient recours à ses lumières et s'honoraient de son amitié; les plus grands rois l'appelaient dans leurs conseils; rien ne manquait, en un mot, au brillant fardeau de sa gloire; mais, loin de

1. *Bolland.*, 7 mart., 711. — 2. *Ibid.* — 3. Ps. XXXV, 10.

ralentir la rapidité de sa course, ce fardeau servait au contraire à l'accélérer, car il était cause que la force d'amour qui l'entraînait vers Dieu, se doublait du désir de fuir une renommée qui alarmait son humilité

Saluez, Messieurs, saluez le vol enflammé de cette âme et ne la perdez pas de vue, car nous ne sommes pas au terme, au terme de l'amour et de ses progrès.

Entre ce terme et les degrés que nous avons parcourus, il reste encore quatre échelons, quatre sommets sacrés. Entendez S. Thomas qui les énumère et les définit :

Audere vehementer. — Stringere indissolubiliter. — Ardere suaviter. — Similari totaliter.

Que ces mots sont difficiles à traduire dans nos langues modernes ! Mais voyez-les traduits en actes dans l'âme de celui qui les a tracés.

Il parle des saintes hardiesses de l'amour ; or quoi de plus hardi que ceci. — A l'époque où son enseignement illustrait la plus illustre des Universités, l'Université de Paris, les docteurs parisiens étaient partagés en sentiments divers au sujet d'une question théologique particulièrement épineuse. Après bien des disputes, après des conférences multipliées, ce vénérable sénat, composé de professeurs blanchis sous le harnais, résolut de déférer le litige au jugement de maître Thomas, lequel n'avait pas encore trente-deux ans. Maître Thomas rédigea simplement sa consultation, et, quand son écrit fut terminé, il alla le déposer sur l'autel, puis, se mettant à genoux, il s'adressa à son Dieu : « Mon Dieu, » dit-il, « Père des lumières, je vous demande de me faire savoir si ma solution est conforme à la vérité, et j'attendrai ici jusqu'à ce qu'il vous plaise de me le dire. » Et il attendit, en effet, jusqu'à ce que son Dieu lui eut répondu par un miracle.

Il parle des saints embrassements par lesquels l'âme étreint son Bien-Aimé. Or regardez-le lui-même embrassant son Dieu, dans le plus auguste des sacrements, au rendez-vous eucharistique, là où le Créateur fait à sa créature des avances qui déconcertent et poussent à bout toute la raison de l'homme. Quand il célébrait la Messe, quand il participait aux augustes mystères du corps et du sang de Jésus-Christ, tout en lui témoignait des transports avec lesquels son âme étreignait la Divinité, et les obligations quotidiennes de la vie ne l'arrachaient qu'avec peine à cette amoureuse étreinte.

Il parle des saintes et délicieuses ardeurs du divin amour. Si vous avez la curiosité de savoir ce qu'il veut dire, contemplez l'état de son âme lorsque, pendant l'oraison, les flammes intérieures qui la consument se reflètent sur son visage en feu

et rayonnent à travers sa chair, heureuse complice elle-même des sentiments qu'elle abrite.

Il parle de l'amour qui finit par assimiler totalement l'âme éprise de Dieu au Dieu dont elle est éprise. Or n'arriva-t-il pas lui-même, et de bonne heure, à cette assimilation bienheureuse? Ne s'éleva-t-il point jusque-là, autant du moins que la chose est possible, de ce côté de la tombe? Oui, à force de monter vers Dieu, dans la voie de l'amour, il parvint à se perdre en Dieu, à ne plus vivre que de la vie de Dieu, et, comme Dieu est tout charité, lui aussi semblait n'être que charité : charité dans ses sentiments, charité dans ses paroles, charité dans ses actions, charité dans tout son être.

L'astronomie a, dit-on, découvert ou cru découvrir, dans les plus hautes sphères de l'espace, une région supérieure où des traînées de soleils, décrivant une immense spirale, se dirigent vers l'immensité d'un océan de feu, au sein duquel ces globes splendides sont en voie d'aller se perdre tour à tour. Dans le monde des âmes, les âmes éprises de Dieu forment une région de ce genre, et l'océan de feu où elles vont se perdre, sans jamais pourtant cesser d'être elles-mêmes, c'est le Dieu qu'elles aiment : *Deus ignis consumens*[1]. Ces âmes sont les grandes âmes, les âmes véritablement supérieures. *Qui magnam habet charitatem magnus est, qui modicam modicus est, qui nullam nullus est :* L'homme qui aime beaucoup Dieu est un grand homme ; celui qui ne l'aime que peu est médiocre ; celui qui ne l'aime pas, eût-il entre ses mains l'empire du monde, n'est qu'une nullité[2]. C'est de S. Thomas que j'ai appris ce principe, et, le lui appliquant à lui-même dans la juste mesure qui lui convient, j'en conclue que S. Thomas ne fut pas seulement un grand homme, mais un ange, un ange de dilection et d'amour.

III. — Après la pureté sans tache, après l'amour embrasé, les anges possèdent un troisième caractère qui s'ajoute de lui-même aux deux premiers.

De même, en effet, que la pureté produit l'amour de Dieu, de même l'amour de Dieu produit le zèle de la gloire de Dieu; et ce zèle est le troisième caractère des anges. Dans la part qu'ils ont au gouvernement de l'univers, dans l'administration invisible qui leur est dévolue, *Administratorii spiritus*[3], ils n'ont pas d'autre intérêt en vue que l'intérêt de la gloire de Dieu, et ils cherchent cet intérêt en toutes choses.

Or ce troisième caractère de la vie des anges, je l'aperçois aussi dans S. Thomas d'Aquin. Ange de pureté et de divin amour, il fut aussi un ange de zèle.

1. Deut., IV, 24. — 2. D. Thom., *Opusc.* 61. — 3. Hæbr., I, 14.

En ce temps-là (quel contraste, Dieu tout-puissant, avec l'époque présente !), en ce temps-là, dans la société européenne, malgré les passions volcaniques qui s'agitaient en ses bas-fonds, malgré plus d'un cratère qui vomissait la lave de l'enfer, l'amour de Dieu était généralement partout.

Il était sur les trônes et parmi les princes de la terre, lesquels ne se regardaient que comme les mandataires de l'éternel Seigneur pour faciliter à l'Église l'accomplissement de sa mission surnaturelle[1], et pour déblayer la voie des Cieux : *Ut via cœlorum largius pateat*[2].

Il était dans les académies et dans les chaires de l'enseignement public, où les plus illustres docteurs ne se faisaient pas moins remarquer par l'éclat de la sainteté que par l'éclat du génie.

Il était au cœur des multitudes qui se pressaient sur les pas, sous les bannières de S. François d'Assise et de S. Dominique, l'un, « le fou » de Jésus-Christ, l'autre, son conquérant au front étoilé, dont le territoire toulousain avait admiré les hauts faits.

Et, de même que l'amour de Dieu, le zèle de la gloire de Dieu était partout.

En preuve de ce zèle, pour combattre l'enfer qui fait obstacle à la gloire de Dieu, les rois organisaient des croisades contre les infidèles, contre les schismatiques, contre tout parti adverse à l'Église. Pour éclairer la terre et y propager la gloire de Dieu, les docteurs composaient des encyclopédies théologiques où toutes les sciences contribuaient au service de la foi. Pour apaiser le Ciel et venger la gloire de Dieu des outrages qu'elle pouvait recevoir ici où là, les multitudes élevaient au culte eucharistique, à l'Agneau immolé qui efface les péchés du monde, des monuments d'une architecture toute inspirée, toute pétrie de foi et d'amour.

Or, résumant en lui le zèle des rois, des docteurs et des multitudes, pour la gloire de Dieu, notre Saint eut ses croisades, son encyclopédie théologique, son monument en l'honneur de l'Eucharistie.

En tout cela, le roseau de l'écrivain, *calamus scribæ*[3], la plume, fut l'instrument de son zèle.

Le zèle de S. Thomas d'Aquin ! il eut d'abord ses croisades pour combattre l'enfer ; il les eut dans ses œuvres de controverse et de polémique.

Regardez du côté de l'Espagne. Il y avait là, dans le camp de Dieu, un vétéran des guerres saintes, un moine dominicain

1. D. Thom., *De regimine principum.*
2. S. Greg., *Epistolarum*, lib. III. — *Epist.* XLV, *Ad Mauricium Augustum.*
3. Ps. LXIV, 2.

qui avait reçu du Ciel et de son cœur la mission de batailler toute sa vie contre les hordes sarrasines, non point avec le casque et l'épée, mais avec sa parole, avec ses vertus, avec ses miracles. Soixante ans de combats lui avaient mérité le surnom de champion de la foi au pays des Maures : *Zelator fidei propagandæ intra Sarracenos*. Raymond de Pénafort (c'était le nom du vieux moine) touchait à l'extrémité de sa carrière, et il gémissait de voir les tristes ravages que faisaient chaque jour parmi les populations espagnoles, et jusque dans les Universités de la Péninsule, les fausses doctrines philosophiques apportées d'Asie, dans les plis du croissant, par les sectateurs de Mahomet. Lui qui, sous Grégoire IX, avait prêché la croisade et levé des armées contre l'invasion des cimeterres musulmans, il ne put se résigner à mourir sans avoir prêché une croisade nouvelle contre l'invasion d'une philosophie menteuse à laquelle ces cimeterres avaient frayé le passage et qui était allée plus loin qu'eux. Il la prêcha donc, non pas, comme jadis, aux foules assemblées, mais à un seul homme ! Il est vrai que cet homme en valait cent mille et qu'il formait à lui seul toute une armée : c'était notre Thomas d'Aquin. A la voix de son vieux frère en S. Dominique, maître Thomas se lève : Dieu le veut ! Dieu le veut ! et il part en guerre contre l'infidèle. Il enseignait alors à Paris ; sans interrompre le cours de son enseignement, non plus que celui de ses prédications, il écrit d'une main hâtive son *Traité contre les Gentils*, *Contra Gentes*, et il oppose cet ouvrage à la race mécréante comme un rempart inexpugnable. Un panégyriste toulousain, qui ne saurait être surpassé que par lui-même, a eu raison de le dire : ce que fut la bataille de Poitiers sur le terrain de la force et du fer, au temps de Charles-Martel, le *Traité contre les Gentils* le fut, au XIIIe siècle, sur le terrain doctrinal[1].

Et voici maintenant une voix bien plus autorisée encore que celle du thaumaturge catalan ; voici la voix du Souverain Pontife, qui invite frère Thomas à se croiser de nouveau pour la guerre sainte. Dans ses veilles du Latran, le pape Urbain IV, après tant d'autres papes, caressait le projet d'éteindre le schisme de Constantinople et d'opérer la réunion, toujours espérée et toujours manquée, de l'Église grecque avec l'Église latine. Le recouvrement des Saints Lieux lui apparaissait, dans un prochain avenir, comme le fruit de ce rapprochement des deux parties d'un même tout. Pour réaliser le rêve d'Urbain IV, il s'agissait tout d'abord de forcer ce triple retranchement de sophismes pétrifiés et de préjugés séculaires derrière lequel s'abritait le schisme grec. Mais qui sera capable d'un pareil

1. Le R. P. Caussette.

exploit? Urbain IV parcourut d'un coup d'œil toute la chrétienté, et, l'ayant parcourue, il fit un signe à Thomas d'Aquin : Dieu le veut ! Dieu le veut ! et aussitôt S. Thomas s'en va mettre le siège devant Byzance. Avec son ouvrage *Contre les erreurs des Grecs*, *Contra errores Græcorum*, il renverse de fond en comble la forteresse jadis bâtie par Photius. Désormais, les Grecs ne pourront plus invoquer en faveur de leur schisme leurs anciens arguments. S. Thomas les a réduits en poudre ; et cela en s'appuyant sur les principes mêmes de ceux que les Orientaux regardent comme leurs pères et leurs oracles.

Ce fut sa deuxième croisade. Parlerai-je de la troisième ? Celle-ci, il l'entreprit contre les ennemis des Religieux et, en particulier, contre les ennemis des Ordres mendiants. Quoi donc ! est-ce que déjà, au siècle de S. Louis de France et de S. Ferdinand de Castille, la prière, le dévoûment, le sacrifice, le renoncement à tout pour servir ses frères et se consacrer sans réserve au soulagement des misères publiques, est-ce que la profession religieuse, en un mot, était déjà devenue, aux yeux des hommes d'État, la menace des menaces et le péril des périls? Non, Messieurs, par bonheur pour les hommes d'État, ceci n'est arrivé qu'à l'heure où, pour défendre leurs Empires contre de pauvres religieux qui n'ont pas d'autre arme que leur chapelet, contre de pauvres Sœurs de charité qui osent à peine lever les yeux, les archichanceliers peuvent mettre en ligne un million de soldats et des milliers de pièces d'artillerie qui lancent la foudre à six lieues de distance.

Mais, bien avant la découverte des canons rayés, dès le XIIIe siècle, une basse et envieuse rivalité avait découvert que les religieux, et particulièrement certains Ordres plus fervents et plus doctes que d'autres, se permettaient de rendre à l'Église de trop éclatants services, et qu'il en revenait trop de gloire à leurs misérables sandales et à leur misérable froc. De là une conjuration qui accusait les Ordres mendiants de compromettre l'Église; et, d'audace en audace, montant jusqu'aux pieds du Pontife suprême, les conjurés osaient demander au Saint-Siège de supprimer l'ordre des Franciscains et celui des Frères Prêcheurs. A la vue de cette intrigue déjà presque triomphante, le général des Dominicains fait venir maître Thomas. « Mon fils, » lui dit-il, « notre famille est attaquée ; je la confie à vos lumières et à votre amour. » Sur ce commandement, Thomas d'Aquin entra aussitôt en campagne; il écrivit son livre *Contra impugnantes Dei cultum et religionem*, *Contre ceux qui attaquent les pratiques religieuses et les vœux monastiques*. Grâce à ce chef-d'œuvre, l'intrigue fut déjouée et l'armée des conjurés mise en pleine déroute.

Comme il eut, dans ses œuvres de controverse et de polémique, ses croisades pour combattre l'enfer, le zèle de S. Thomas eut, dans sa grande œuvre didactique, son encyclopédie théologique pour éclairer la terre.

La grande œuvre didactique de S. Thomas d'Aquin, ai-je besoin de la nommer? tout le monde en a entendu parler, comme tout le monde a entendu parler des principales merveilles d'ici-bas. Mais où trouverai-je des expressions pour saluer, en passant, comme il convient, cette merveille qui s'intitule *Summa theologica Thomæ Aquinatis*, *Somme théologique de S. Thomas d'Aquin?*

Je ne puis songer à la composition de cette œuvre sans songer à la création du firmament.

Souvenez-vous du moment mystérieux où, après avoir séparé la lumière des ténèbres, Dieu fit le firmament: *Fecit firmamentum*[1].

Représentez-vous Celui que Newton appelle « notre si bon et si vrai Créateur », représentez-vous notre Dieu accomplissant ce chef-d'œuvre de sa puissance.

Les astres erraient au hasard dans l'espace, comme un troupeau sans pasteur. Dieu les appela par leur nom: *Arcturum, et Oriones, et Hyadas, et interiora Austri*[2]*:* Venez, grande Ourse, venez, Orion, venez, Hyades, venez, vous là-bas qui vous cachez du côté de l'Auster, venez tous; — et les étoiles obéissantes se rassemblèrent et comparurent devant la Majesté infinie, en disant: « Nous voici: » *Stellæ vocatæ sunt, et dixerunt: Adsumus*[3]. Elles étaient des myriades; et Dieu leur fixa un centre commun; il limita la circonférence de l'immense cercle où elles devaient se mouvoir et il les partagea en groupes distincts, mais liés entre eux par des relations mathématiques; et ces groupes eux-mêmes, il les divisa en associations plus restreintes, et il traça à chaque groupe, à chaque association, à chaque globe, l'orbite de ses évolutions; et il posa le sceau de sa volonté souveraine sur l'ordre qu'il venait d'établir: *Stellas claudit quasi sub signaculo*[4]*;* et il fit entendre un commandement; et l'innombrable armée des astres se mit à manœuvrer avec une harmonie qui racontera à jamais la gloire du Créateur: *Cœli enarrant gloriam Dei.*

Or, la *Somme théologique* de S. Thomas, elle m'apparaît comme un autre firmament, comme le firmament de nos dogmes catholiques, et ce firmament, il fut composé d'une façon analogue au firmament sidéral.

Nos dogmes étaient, sinon en réalité, du moins aux yeux de

1. Gen., I, 6. — 2. Job, IX, 9. — 3. Baruch, III, 35. — 4. Job, IX, 7.

l'homme, dispersés et errants. S. Thomas les appela à comparaître devant son génie. Il avait alors quarante ans ; les dogmes obéirent, prenant plaisir à briller pour lui : *Luxerunt ei cum jucunditate*[1]. Notre docteur alors assigna à chacun sa place dans les profondeurs de l'infini, et il les groupa par constellations, et il divisa ces constellations elles-mêmes en constellations de moindre grandeur ; et toutes les vérités de la doctrine chrétienne se trouvèrent ainsi disposées en ordre de bataille, sur une étendue immense, formant un ensemble dont toutes les parties tenaient l'une à l'autre, s'éclairaient mutuellement et manœuvraient avec harmonie dans les champs de la pensée, comme l'armée des astres dans le champ de l'espace.

Oui, sous plus d'un rapport, il en est de la *Somme théologique* de S. Thomas d'Aquin comme du firmament que l'Écriture sainte compare lui-même à un livre : *Cœlum sicut pellem*[2]. Fixez vos regards sur la voûte des cieux, pendant une nuit sereine ; en quelque endroit qu'ils se posent, vous observerez à chaque instant quelque nouvelle profondeur, quelque nouveau scintillement, quelque nouveau monde ; et, pour peu que se prolonge cette contemplation, votre âme sera remplie d'une admiration intime qui ne permettra pas à la parole d'arriver jusqu'à vos lèvres. Feuilletez la *Somme* de S. Thomas d'Aquin ; sur quelque page que votre attention s'arrête, vous ferez des découvertes semblables et vous éprouverez le même étonnement. O *Somme théologique* de S. Thomas d'Aquin, ô firmament de l'orthodoxie catholique, je te salue de mon admiration débordante et je salue avec plus d'admiration encore l'humilité de ton auteur. *Ad eruditionem incipientium :* Ceci n'est qu'un livre élémentaire à l'usage des commençants ; tels sont les mots écrits, par S. Thomas, au frontispice de son ouvrage !!

Comme il eut ses croisades dans ses œuvres de controverse et de polémique pour combattre l'enfer, comme il eut, dans sa grande œuvre didactique, son encyclopédie théologique pour éclairer la terre, le zèle de S. Thomas d'Aquin eut dans sa grande œuvre liturgique son monument en l'honneur de l'Eucharistie, pour apaiser le Ciel.

Ah ! l'office de la fête et de l'octave du Saint Sacrement, cet office composé par S. Thomas, je ne veux que le nommer ; mais cela ne suffira-t-il point? Fortes et pieuses générations des siècles de foi, vous bâtissiez d'imposantes basiliques pour honorer Celui qui fait ses délices d'habiter sacramentellement parmi les enfants des hommes, et qui est, pour le monde coupable, la victime d'infinie expiation ; vous construisiez,

1. Baruch, III, 35. — 2. Ps. CIII, 2.

dans le même dessein, des campaniles superbes et des flèches aériennes. Et votre dévotion se plaignait qu'au gré de ses sentiments, aucune carrière de pierre ou de marbre ne fournissait pour les murailles et les colonnes de vos basiliques des matériaux assez précieux, qu'aucun campanile n'était assez artistement ouvragé, aucune flèche assez hardie et assez haute; mais, au sujet du monument liturgique de S. Thomas d'Aquin, qui jamais osa exprimer des regrets de ce genre? A-t-on jamais imaginé une carrière plus précieuse et plus riche que la carrière d'où l'auteur a extrait les leçons de l'Office du Saint Sacrement, c'est-à-dire les murailles et les colonnes de son œuvre? A-t-on jamais conçu un campanile aussi merveilleusement sculpté que ce *Lauda Sion*, où le dogme eucharistique se déploie, s'étage et monte en strophes si admirablement ciselées? A-t-on jamais rêvé une flèche architecturale d'un jet plus élancé que le *Pange lingua* et le *Sacris solemniis?* L'Office du Saint Sacrement n'a pas seulement atteint, il a dépassé les limites de l'idéal.

Et l'Office du Saint Sacrement, qui subsiste depuis cinq siècles, durera aussi longtemps que l'Église.

Ni la flèche de Strasbourg, ni le campanile de Florence, ni la basilique de Saint-Sernin à Toulouse, ne sont garantis contre les coups du temps: *Non relinquetur lapis super lapidem*[1]. De tout cela, un jour probablement, il ne restera pas pierre sur pierre, tandis que l'œuvre liturgique de S. Thomas d'Aquin demeure indestructible comme l'Église même; et de cette œuvre, comme de sa grande œuvre didactique, comme de ses œuvres de controverse et de polémique, il sort une voix immortelle qui proclame que notre Saint fut un ange de zèle: *Gloria Dei plenum opus*[2].

IV. — Je me hâte d'ajouter qu'il fut un ange de lumière et de science.

La science, c'est le quatrième caractère des anges. Pénétrés, dans toute leur substance, par la lumière intelligente de Dieu, encore mieux que le plus pur cristal n'est pénétré par les rayons du jour, ils sont eux-mêmes tout intelligence et tout lumière.

La science! ce fut aussi le quatrième caractère de S. Thomas d'Aquin.

Et pouvait-il en être différemment? Est-ce que la science n'est pas, d'après l'Évangile, la récompense de la pureté du cœur? *Beati mundo corde,... videbunt*. Est-ce qu'au dire de S. Augustin,

1. Matth., XXIV, 2. — 2. Eccli., XLII, 16.

la science n'est pas le fruit du divin amour et du zèle qui en procède? *Amare videre est,... per charitatem intratur in veritatem.*

Il fallait donc que la science de S. Thomas fût proportionnée à sa pureté, à son amour et à son zèle; et le monde entier ne sait-il pas qu'il en fut de la sorte? Ne sait-on pas que lorsque l'art chrétien a voulu donner un emblème à S. Thomas d'Aquin, il est allé le prendre parmi les soleils, et qu'il a choisi celui dont l'éclat éclipse tous les autres?

Emblème parfaitement justifié!

Toute science vient d'en haut : *Desursum sapientia ;* toute science descend des montagnes éternelles, du haut desquelles, nous dit S. Thomas, le Verbe de Dieu, qui contient en lui-même tous les trésors de la science infinie, illumine le monde des esprits, dont il est le vrai soleil: *Verbum Dei illuminans a montibus æternis*[1].

Et ce monde des esprits, comment le Verbe de Dieu l'illumine-t-il? En faisant tomber sur lui trois sortes de lumières hiérarchiquement ordonnées. Or, ces trois lumières, elles convergèrent sur le front de S. Thomas d'Aquin (sur ce front[2]) que voilà, avec une abondance sans égale, en sorte qu'elles firent de son intelligence un incomparable miroir de ce soleil infini d'où elles émanent et dont le nôtre n'est qu'une ombre.

Il y a une première lumière émanée du Verbe de Dieu; c'est celle qui fait les philosophes.

Or quel esprit fut jamais favorisé de cette lumière aussi richement que notre Saint? Ne me parlez pas de Platon et d'Aristote! Certes, il était loin de mépriser ces deux représentants de la philosophie antique; il honorait en eux les grands dons que la Providence leur avait faits, sachant, d'ailleurs, que toute vérité, sans distinction des lèvres qui en sont l'organe, découle d'une source sacrée: *Omne verum, a quocumque dicatur, a Spiritu Sancto est*[3]; mais, auprès de S. Thomas d'Aquin, qu'est-ce qu'un Platon, qu'est-ce qu'un Aristote? Ces deux philosophes païens, S. Thomas les a conduits comme des enfants sublimes, mais comme des enfants, à l'école du christianisme; là, il les a conciliés entre eux en les corrigeant l'un par l'autre; après quoi, il les a ennoblis tous deux, rien qu'en les mettant aux gages de sa foi et de son génie. Ne me parlez pas des philosophes des grands siècles chrétiens, parmi lesquels pourtant plusieurs s'élevèrent si haut; il plane au-dessus d'eux dans une sphère qu'ils ne sauraient atteindre.

1. Div. Thom., *In Joann.*, cap. I.
2. L'orateur parlait en présence du chef de S. Thomas, exposé au milieu du sanctuaire.
3. S. Ambr., cit. a D. Thoma, *In Epist. II ad Tim.*, cap. III.

Aucun ne posséda ni son envergure pour fendre la nue, ni ses puissantes serres pour déchirer et mettre en pièces toute conception de l'erreur, ni ce regard souverain pour scruter dans tous ses plis et replis le domaine de la raison, pour sonder les abîmes qui s'y cachent, pour saisir le plus intime secret des choses psychologiques livrées à la spéculation naturelle de l'homme.

Quant aux philosophes contemporains de notre génération, ou, pour mieux dire, quant aux hommes qui, de nos jours, firent métier de philosophie et en arborèrent officiellement l'enseigne, soyons cléments envers ces intéressants parleurs, et n'ayons pas la cruauté de rapprocher leur mémoire de la mémoire de S. Thomas d'Aquin. *Vani sunt homines in quibus non subest scientia Dei*[1] : Il n'y a qu'une vaine surface là où manque le fond du catéchisme. Le fait est que, grâce à ces maîtres si vantés, la science qu'ils prétendirent enseigner est tombée en si bel état, que, du haut du Vatican, dès le lendemain de son intronisation, après avoir promené sur le monde son premier regard de Pasteur universel, le successeur de Pie IX, se lamentant, dans une Encyclique solennelle, sur les ruines diverses dont la terre lui offrait le triste spectacle, s'est cru obligé de signaler, parmi ces ruines, celle des études philosophiques. A deux reprises, depuis lors, et sous l'impression du même sentiment, Léon XIII a élevé la voix pour recommander aux instituteurs de la jeunesse lettrée la philosophie de S. Thomas d'Aquin.

Au-dessus de la lumière du Verbe de Dieu qui fait les philosophes, il y en a une seconde, partie du même foyer, et qui fait les théologiens. Or ne l'avez-vous pas déjà vue, cette seconde lumière, s'épancher à torrents sur le front de notre Docteur? Est-ce que chez lui, le philosophe, si parfait qu'il soit, ne disparaît pas dans la splendeur du théologien? Est-ce que son nom n'est pas devenu par toute la terre le glorieux synonyme de la reine des sciences, de la science des choses révélées? Qui donc les a exposées, ces augustes vérités de notre foi, avec autant de précision et sur un plan aussi majestueux? Qui les a entourées de preuves aussi irréfragables? et, surtout, qui jamais en élucida le côté obscur par des aperçus aussi ingénieux et aussi saisissants? Quel autre théologien sut découvrir comme lui, dans chaque dogme, dans chaque institution divine, les motifs de convenance qui leur donnent crédit auprès des fils d'Adam? *In funiculis Adam traham*[2]. Quel autre a su, comme lui, mettre en relief les analogies de l'ordre spirituel avec

1. Sap., XIII, 1. — 2. Os., XI, 4.

l'ordre sensible, et noter les harmonies qui existent entre les faits de la nature et l'économie de la grâce? Si, enfin, il est vrai, comme il l'enseigne, que la science du théologien est une participation de la sagesse divine[1], quel génie reçut jamais une aussi grande part de l'infinie sagesse?

Après l'illumination par laquelle le Verbe de Dieu fait les philosophes, après l'illumination par laquelle il fait les théologiens, il en existe une troisième par laquelle il fait les voyants, les initiés du troisième ciel.

Celle-ci n'est accordée qu'à de rares mortels, et jamais que dans une avare mesure. Or, au premier rang de ces mortels privilégiés, ne convient-il pas de placer S. Thomas d'Aquin? Que de fois ne fut-il pas visité par des rayons qui ne sont faits que pour les bienheureux habitants de la cité des cieux? Un jour vint où, pour exprimer ce qu'il avait appris de cette façon transcendante et miraculeuse, il ne trouva plus dans le langage humain que d'impuissantes ressources, et, l'œil fixé sur des visions qu'il n'est pas donné à l'homme de redire, *Quæ non licet homini loqui*[2], il condamna ses lèvres au silence de l'adoration, et sa plume à un repos prématuré. N'essayez pas de lui représenter qu'il est encore dans la pleine force de l'âge, qu'elle n'est pas encore terminée cette *Somme théologique* à laquelle il travaille depuis huit ans; ne vous mettez pas à ses genoux pour le conjurer d'achever l'œuvre capitale de sa vie. « Je ne le puis, » vous répondrait-t-il: *Non possum.* — Et pourquoi? maître. — *Secretum meum mihi*[3]. C'est mon secret, et il n'est que pour moi. — Un mot seulement, rien qu'un mot par charité. — Eh bien! tout ce que j'ai écrit, tout ce que j'ai enseigné, n'est rien en comparaison de ce qui m'a été révélé naguère et que je me sens incapable de redire.

L'impuissance que S. Thomas éprouvait pour exprimer les confidences reçues par lui au troisième ciel, je l'éprouve à mon tour pour louer comme il conviendrait la science du Docteur des docteurs. Mais qu'importe? à la place du panégyrique défaillant, entendez la grande voix des Papes et de l'Église:

Tot fecit miracula quot fecit articulos: Frère Thomas, s'écriait le Pape Jean XXII, il y a plus de cinq siècles, frère Thomas a fait autant de miracles que d'articles. Lui seul, ajoutait-il, a répandu plus de lumière dans l'Église que tous les autres docteurs ensemble; et on peut, à son école, faire plus de progrès en une année d'études qu'on n'en ferait chez tout autre maître en une vie entière: *Ipse Thomas plus illuminavit Ecclesiam quam omnes alii doctores, in cujus libris plus proficit homo uno anno*,

1. Prima pars, cap. IX, art. 3 ad 2. — 2. II Cor., XII, 4. — 3. Is., XXIV, 16.

quam aliorum doctrina toto tempore vitæ suæ[1]. Et, de nos jours, cinq cent cinquante ans après Jean XXII, Pie le Grand, faisant écho au témoignage de son lointain prédécesseur, a proclamé que S. Thomas est le patron naturellement désigné de toute institution d'enseignement supérieur, parce que, dit-il, ce saint Docteur fut doué d'un génie presque angélique, et qu'il a écrit sur les choses humaines et sur les choses divines de manière à mériter l'approbation expresse de Notre-Seigneur lui-même : *Nemini certe disciplinæ altiores, totaque qua patet scientia, commendantur aptius quam sancto illi doctori qui angelico ferme intellectu dilatus ita scripsit de humanis divinisque rebus, ut ab ipso Domino diserte probari meruerit*[2].

Université catholique de Toulouse, recueille et garde, au meilleur endroit de ton cœur, ces paroles du grand Pontife dont la main déjà mourante se leva pour bénir ton berceau. Maîtres et élèves, sous le patronage de S. Thomas d'Aquin, marchez d'une manière digne de Dieu : *Ambuletis digne Deo.* Fructifiez en toutes sortes de bonnes œuvres : *In omni opere bono fructificantes;* et faites de continuels progrès dans la science catholique : *Crescentes in scientia Dei*[3] ; et tous, tant que nous sommes, souvenons-nous que S. Thomas d'Aquin fut un ange de lumière et de science.

V. — Ajoutons bien vite, et c'est ma dernière pensée, qu'il fut un ange de ravissement et d'extase.

Le ravissement, c'est l'état d'une âme transportée plus haut qu'elle-même, et l'extase, c'est la dilatation de cette âme dans une joie qui en remplit les abîmes au point de lui faire oublier le temps, et de la faire s'oublier elle-même, pour la livrer tout entière au sentiment de sa félicité.

Le ravissement et l'extase, c'est le cinquième et dernier caractère des anges, lesquels sont continuellement transportés en Dieu et continuellement enivrés d'une joie toujours renouvelée et toujours plus grande que leur capacité de jouir.

Le ravissement, l'extase, ce fut aussi, chez S. Thomas d'Aquin, le caractère qui mit le sceau à tous les autres.

Terre, terre ! parce que tu voyais ce mortel passer et repasser par nos chemins, tu avais pu croire qu'il habitait parmi les hommes : illusion et erreur d'optique ! Non, ce mortel, il habitait plus haut que nous, il habitait plus haut que lui-même. Son angélique pureté, son angélique amour, son angélique zèle, son angélique science, c'étaient autant d'ailes qui l'avaient

1. *Bolland.*, t. I, Mart., p. 682.
2. Lettre de Pie IX aux jeunes théologiens de Naples. (Cf. *Scienza e fede*, 31 mars 1878.) — 3. Coloss., I, 10.

transporté par delà nos pauvres horizons, jusque dans les cieux où Dieu règne assis sur les chérubins : *Qui sedes super cherubim*[1].

Son habitation, elle était là-haut, dans le ciel de Dieu : *Conversatio in cœlis*[2] *;* car l'homme n'habite pas là où bat son cœur, mais là où son cœur aime : *Non ubi animat, sed ubi amat.*

Et, ainsi ravi au-dessus de lui-même, il lui était donné de s'abreuver à la coupe de l'extase, bien qu'il ne vît encore que par la foi, et l'adorable visage et l'adorable main du Dieu vivant qui lui présentait cette coupe de délices.

Dans l'Office des Docteurs, la liturgie chante que Dieu amasse des trésors de plaisir et d'exultation sur la tête de celui qui ouvrit le trésor de sa bouche au milieu de l'assemblée des Saints :... *In medio ecclesiæ aperuit os ejus ;... jucunditatem et exultationem thesaurisavit super eum.* Si la liturgie peut chanter ces paroles sacrées au jour de la fête de chacun de nos docteurs, il convient surtout qu'elle les chante quand elle célèbre la fête du Docteur dont l'Église place la *Somme théologique* à côté de la Bible, sur la table des Conciles.

Oui, la joie extatique fut excellemment le partage de S. Thomas d'Aquin. Ne l'avait-on pas vu faire l'apprentissage de l'extase dès son premier séjour à Naples, à l'époque où, sortant de faire l'apprentissage des combats de la vertu, il commençait celui de la science sacrée ? Plus d'une foi, à cette époque, on le surprit dans l'église du couvent de Saint-Dominique, immobile, sorti des sens, son visage et toute sa personne rayonnant d'une joie céleste.

Plus tard l'extase lui devint comme habituelle. Ne vous souvient-il pas des douces larmes que chaque jour elle lui faisait répandre au saint autel, où, bien souvent, les heures ne duraient pour lui qu'une minute ? *Consueverat rapi in missa*[3].

Chaque année, le jour de Noël, en cette pénétrante fête où, pour toute âme chrétienne, les cieux distillent un miel si doux, *Melliflui facti sunt cœli*[4], frère Thomas se sentait inondé d'un surcroît de joie surhumaine qui marquait pour lui, avec le renouvellement de l'année, le renouvellement des célestes faveurs.

Et il puisait à la source enivrante avec une capacité toujours plus vaste et toujours comblée.

Cessez, ô mon Dieu ! le cours de ces faveurs si extraordinaires, ou je cesse moi-même de les raconter.

Ah ! voici, voici pourtant ce qu'on ne me pardonnerait pas de passer sous silence :

1. Ps. LXXIX, 2. — 2. Philipp., III, 20. — 3. *Bolland.* — 4. *Brev. rom.*

Notre Saint était ce jour-là en oraison, devant un crucifix, dans une chapelle de son église conventuelle. Tout à coup un religieux qui le regardait prier le vit s'élever de terre à une hauteur de plusieurs coudées, et, pendant qu'il était ainsi suspendu en l'air, une voix, sortie de la bouche du Crucifix, fit entendre ces paroles : *Bene scripsisti de me, Thoma : quam ergo mercedem accipies?* Tu as bien écrit de moi, Thomas ; quelle récompense demandes-tu ? — *Non aliam nisi te, Domine :* Pas d'autre que vous, Seigneur ! répondit l'heureux favori de Dieu.

Et elle était déjà proche l'heure où il allait entrer en possession complète et sans voile de l'unique récompense qu'il demandait.

Voyez-vous, non loin de la mer de Gaëte, dans une vallée de la Campanie, ce couvent cistercien de Fossa-Nova qui, au milieu des ténèbres de la nuit, paraît couronné d'un immense nimbe de lumière, lequel projette au loin ses rayons dans la campagne environnante ? Pourquoi donc ce prodige ? C'est qu'en ce moment le monastère de Fossa-Nova se trouve avoir, pour hôte de passage, un moine pèlerin qui est le grand flambeau de l'Église, et dont les Pères du Concile œcuménique réuni à Lyon attendent l'arrivée pour éclairer leurs délibérations solennelles.

Oui, ce moine, ce fils de Saint-Dominique, que les fils de S. Bernard ont accueilli avec une charité si respectueuse et si empressée, ce Frère Prêcheur malade qui n'a pu continuer sa route vers la Rome des Gaules, c'est l'auteur de la *Somme*, c'est Thomas d'Aquin. Et S. Thomas touche à son heure dernière. Il vient de recevoir le Saint Viatique et d'adresser pour la dernière fois au Dieu de l'Eucharistie ce beau cri d'une foi qui va faire place à la claire vision :

Adoro te, devote latens Deitas,
Quæ sub his figuris vere latitas,
Tibi se cor meum totum subjicit
Quia te contemplans totum deficit.

Moines hospitaliers qui entourez la couche de S. Thomas mourant, comptez en silence les suprêmes battements de ce cœur brûlant d'amour jusque sous les froides sueurs de l'agonie. Son agonie est encore une extase ; quand il en sortira, ce sera pour entrer dans l'extase sans fin.

C'est ce qui eut lieu un mardi matin, quelques heures après le son des matines, quand l'aube blanchissante commençait à dissiper les ombres nocturnes et annonçait le lever du jour : *Donec aspiret dies et inclinentur umbræ*[1]. On était à la veille

1. Cant., II, 17.

du printemps, et la voix expirante de notre Saint venait de commenter, devant son entourage en pleurs, ce Cantique des cantiques où le Bien-Aimé adresse ce tendre appel à l'Épouse mystique : L'hiver a fui, les fleurs ont reparu sur la terre, la saison des chants joyeux est venue ; lève-toi donc, ô ma colombe ! prends ton vol et viens à moi : *Surge et veni*[1].

Pour S. Thomas d'Aquin, l'hiver de la vie terrestre avait duré quarante-huit ans.

Et maintenant, Messieurs, c'est à vous de nous dire s'il n'est pas vrai que S. Thomas fut sur la terre comme un Ange de Dieu ? *Sicut Angelus Dei.*

Il me semble entendre votre réponse. Tous, d'une commune voix, vous proclamez que S. Thomas d'Aquin réunit dans sa personne les cinq principaux caractères de l'Ange : qu'il fut un Ange par la pureté, un Ange par l'amour divin, un Ange par le zèle, un Ange par la science, un Ange par l'extase : ce qui revient à dire : un Ange dans sa chair, un Ange dans son cœur, un Ange dans ses œuvres, un Ange dans son intelligence, un Ange dans son âme.

Or, cet Ange terrestre, il réside au milieu de vous par une partie de ce qui fut lui-même ; il y réside par des reliques auxquelles son âme fut jadis intimement unie, en vertu d'une alliance que la mort a pu interrompre, mais qu'elle n'a pas brisée absolument et sans espoir de retour.

Oui, l'Ange de l'École est devenu Toulousain depuis le jour où une pompe fameuse dont les vieilles chroniques nous disent des merveilles, une pompe qui fut rehaussée par la présence de cent cinquante mille étrangers, introduisit solennellement S. Thomas dans une ville prédestinée aux grandes manifestations religieuses, dans une cité où l'enthousiasme semble être une émanation spontanée du sol, pour peu que le sol se sente frappé par les coups d'appel d'une crosse archiépiscopale.

Donc, humblement prosternés devant ces reliques de l'angélique Docteur, les mains et les regards tournés vers le ciel qui a pris son âme immortelle, en vous laissant la poussière qu'elle habita, adressons-lui tous ensemble une suprême prière, et disons-lui : O Ange de l'École, ô bienheureux patron de notre Université catholique, protégez cet Institut naissant, protégez ceux qui l'ont fondé, protégez-en les bienfaiteurs, les maîtres, les disciples ; protégez-nous tous, et obtenez-nous la grâce de participer à vos vertus pour partager un jour votre gloire.

Amen.

1. Cant., II, 11-14.

Voir d'autres panégyriques du même saint, dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXII, p. 619; t. XXX, p. 357.

19 MARS — S. JOSEPH[1]

Deus respexit illum in bono, et erexit eum ab humilitate ipsius, et exaltavit caput ejus.

Dieu a jeté sur lui un regard favorable, parce qu'il était bon, et, parce qu'il était humble, il l'a comblé de gloire. (*Office du jour.*)

Puisque c'est dans cette gracieuse église de Saint-Agricol que le Pape Grégoire XI fit bâtir, il y a plus de cinq cents ans (1373), la première chapelle en l'honneur de S. Joseph ; puisque c'est à l'ombre de ce premier autel que les jeunes filles de cette ville se constituèrent en confrérie pour honorer et imiter le chaste époux de la Vierge Marie ; puisqu'enfin Lyon, ma patrie, s'inspira de la piété avignonnaise pour se placer sous la protection du glorieux Patriarche de Nazareth, afin d'être préservée des horreurs de la peste[2], je serais sans excuses et vous seriez certainement attristés si j'essayais d'attirer votre attention sur un autre sujet. Rassurez-vous bien vite, car je désire, au contraire, vous parler de S. Joseph aussi bien que je pourrai le faire.

La dévotion à S. Joseph n'est pas une nouveauté. En parcourant l'Histoire, on la retrouve dans tous les siècles, jusqu'aux origines de l'Église où elle était fort en honneur, chez les premiers chrétiens de l'Abyssinie qui avaient recueilli et conservé précieusement les traditions du séjour de la sainte Famille en Égypte; mais cependant cette dévotion était loin de revêtir l'éclat et la publicité qu'elle obtient aujourd'hui dans le monde catholique. Il ne faut pas s'en étonner. Au commencement du christianisme, et cela devait être, Jésus-Christ fut tout d'abord aperçu par les hommes. Il préoccupa presque exclusivement les esprits et les cœurs jusqu'au moment où la place unique, exceptionnelle, qu'il devait occuper dans l'humanité ne fut plus contestée par personne. Puis, quand la connaissance de ce bon Maître fut profondément enracinée dans les âmes; quand le culte rendu à sa divinité fut mis à l'abri de

1. Panégyrique prêché à Saint-Agricol (Avignon), le 18 mars 1886, par M. l'abbé Terrat, chanoine de Bordeaux, missionnaire de Lyon.

2. *Valuit apud multos Lugdunenses exemplum, ut in simili necessitate ad ipsum recurrerent.* (*Bolland.*, Acta sanctorum.)

toute erreur, de tout mélange et de toute confusion sacrilège, on vit la piété catholique se tourner avec reconnaissance du côté des modestes créatures qui avaient partagé les vicissitudes de sa vie mortelle. Marie fut d'abord saluée comme la Vierge sans péché, la Mère sans rivale, et le chef-d'œuvre des divines miséricordes. S. Joseph vint ensuite, car il n'était pas possible qu'on l'oubliât. N'avait-il pas, lui aussi, des droits sacrés à l'amour et à la vénération des fidèles, lui qui nous apparaît dans l'Évangile comme le protecteur aussi modeste que dévoué de Notre-Seigneur Jésus-Christ et le gardien aussi chaste que fidèle de la pureté de la bienheureuse Vierge Marie? Ainsi, comme le grain de senevé qui devient avec le temps un arbre magnifique; comme le soleil qui, chaque matin, nous envoie timidement ses rayons, avant de nous incendier de ses feux, déposé, dès l'origine du christianisme, dans les trésors de l'Église, le culte de S. Joseph a grandi silencieusement parmi nous, se perpétuant à travers les siècles, soit à l'ombre de quelques monastères qui le choisissaient pour patron, soit dans quelques âmes d'élite, S. Bernardin de Sienne, sainte Thérèse ou S. François de Sales, qui s'estimaient heureux de recourir à son intercession et de se placer sous sa protection tutélaire. Mais c'est à notre époque, et surtout depuis le jour où l'humble époux de Marie fut proclamé solennellement par Pie IX, en 1870, le patron de l'Église catholique, que ce culte a pris de tels développements, qu'il est permis de dire qu'il est arrivé à son complet épanouissement.

Tout en faisant la part des efforts incessants tentés par des hommes pleins de zèle pour exalter le chef de la Famille sainte, n'y aurait-il pas un dessein tout providentiel dans le prodigieux accroissement de cette dévotion? Pour ma part, j'en suis persuadé. Oui, je crois qu'il est nécessaire, dans les temps difficiles où nous vivons, de proposer S. Joseph comme modèle, soit aux pères de famille, soit aux âmes qui veulent devenir sincèrement et sérieusement pieuses: ce sera tout mon discours.

I. — *S. Joseph modèle des pères de famille.* — Ce sont les hommes, les pères de famille surtout, qui font aujourd'hui l'objet des sollicitudes de tout prêtre auquel Dieu a confié la lourde charge du ministère paroissial, parce que leur influence est décisive pour le bien comme pour le mal, et qu'ils ont subi, plus que les autres membres du foyer domestique, le contre-coup des révolutions politiques et sociales que nous venons de traverser. Pourquoi donc, à l'heure présente, comptons-nous tant de familles en souffrances? Parce que, parmi les chefs qui les dirigent, ceux-ci n'ont pas la foi, ceux-là n'ont jamais

connu le véritable amour, les autres n'ont jamais su se résigner à la situation qui leur est faite par la divine Providence.

1° Ceux-ci n'ont pas la foi. — Plus tard je vous montrerai que la religion est la condition essentielle de la paix et du bonheur des familles. Bornons-nous ce soir à constater un fait désolant : c'est que beaucoup d'hommes la méconnaissent, la négligent ou l'outragent. Si vous en jugez par leurs lectures et leurs discours, vous vous apercevez bien vite qu'ils ont perdu le sens chrétien ; si vous examinez leur conduite, l'épreuve est encore plus décisive. Ils ne savent plus s'agenouiller, soir et matin, pour la prière. Le seul mot de mystère à croire, les révolte ; de devoirs religieux à remplir, les fait sourire. Que de longues années s'écoulent sans qu'ils songent à purifier leur conscience et à venir prendre place à la Table eucharistique ! Quel triste spectacle pour le cœur d'une femme pieuse et quel déplorable exemple pour les enfants ! Comment voulez-vous que les sentiments religieux des uns et des autres ne soient pas profondément blessés et tôt ou tard plus ou moins altérés ?

Comme il en serait autrement si tous ces hommes voulaient se donner la peine d'étudier la vie, et travaillaient à imiter la foi si simple et si vive, en même temps, du Patriarche dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire ! Avec mille fois plus de raisons que du Centenier, Jésus-Christ aurait pu dire de son père adoptif : « En vérité, sa foi surpasse celle des enfants d'Israël. » Vous dites, Messieurs, qu'il vous est impossible de croire aux miracles, bien que l'Évangile, un livre divin, les raconte, et que l'Église qui n'a jamais menti, les confirme de son infaillible autorité. Eh bien ! lorsque Joseph conçoit des soupçons inévitables sur la fidélité de son épouse, soupçons légitimés par les lois les plus évidentes de la nature, sur la parole d'un ange qui le visite dans son sommeil, il croit sans hésiter à un prodige dépassant toutes les conceptions de son intelligence. L'Écriture félicite Abraham d'avoir cru à la fécondité d'une femme stérile ; que dira-t-elle donc de Joseph qui s'inclina docilement devant la maternité divine d'une vierge ?

Nonobstant les œuvres surhumaines qu'il accomplit dans le monde depuis dix-huit siècles, Jésus-Christ est toujours pour vous un mystérieux sphinx. Est-il vraiment Dieu ? a-t-il même existé ? Telles sont les questions que vous vous posez sans cesse. Parfois même vous descendez jusqu'aux plus criminelles négations. Or Joseph crut en lui quand il prit naissance dans une misérable crèche, alors que rien ne révélait le Fils de Dieu. Quand un ange l'avertit de partir en Egypte, il se met en route. Quand on lui commande de rentrer à Nazareth, il revient en toute simplicité, sans se demander, ce que j'aurais trouvé

pourtant très naturel : comment Dieu est-il obligé de recourir à ces précautions pour se défendre de ses ennemis? Ah! c'est avec un respect ému que je salue en S. Joseph cette foi généreuse et inébranlable. Je comprends très bien qu'elle est capable de transporter les montagnes, puisqu'elle sait inspirer à un artisan vulgaire de si durs et si beaux sacrifices. Si vous la possédiez, Messieurs, comme elle aurait le secret d'adoucir l'amertume de vos travaux, de consoler vos chagrins et de sanctifier votre vie!

2° Ceux-là manquent du véritable amour. — On se plaît à dire et à répéter que l'affection se fait de plus en plus rare au foyer de la famille et que le divorce s'impose, à l'heure actuelle, comme une impérieuse nécessité. Pourquoi cela? parce que les entraînements vulgaires et les intérêts mesquins occupent une trop large place dans les mariages contemporains, et que tout amour exclusivement basé sur des calculs égoïstes ou des charmes éphémères doit nécessairement disparaître avec les causes fragiles qui l'ont engendré. Ces deux jeunes gens, la main dans la main l'un de l'autre, se sont promis au pied des autels, sous les regards de Jésus-Christ, une impérissable tendresse. Ils étaient sincères, ô mon Dieu! et ils étaient ravis. Vous aviez vous-même agréé, béni et consacré cette alliance. Et puis?... Puis le sensualisme est venu qui a flétri la beauté de votre œuvre; puis... les serments jurés se sont évanouis de la mémoire ;... puis, au bout de quelques années, l'épouse légitime pleure, solitaire et délaissée, au milieu de ses petits enfants qui lui demandent : « Mère, qu'as-tu donc? » alors que l'homme s'en va frapper à des portes étrangères pour mendier un bonheur qu'il ne sait plus trouver dans sa maison.

Modèle d'une foi vive, Joseph est encore le modèle du véritable amour, parce qu'il est un modèle de délicatesse. Pourquoi n'essaierai-je pas de vous faire comprendre cette vérité? Comme Dieu le Père engendre son Fils dans l'éternité par une génération toute virginale, il a voulu de même qu'il eût, dans le temps, pour mère une vierge. La Divinité réclamait impérieusement la bienheureuse entremise de cette vertu pour s'incarner, car sans cela, comme nous le dit Bossuet, entre la corruption de nos corps et l'immortelle beauté du Verbe, cet être si brillant et si pur, il y aurait eu des abîmes infranchissables. La mère du divin Enfant devait donc être vierge, mais, d'autre part, comme le mystère devait rester caché tout d'abord, il fallait abriter cette virginité sous des voiles dignes de respect. De là ce mariage singulier entre Joseph et Marie, de là ce contrat d'un nouveau genre où deux époux, en s'unissant aux yeux des hommes, se donnent mutuellement, en présence de Dieu, leur

pureté, qu'ils conserveront l'un pour l'autre avec une inviolable fidélité. Tels deux diamants, sans rien perdre de leur éclat réciproque, s'unissent ensemble sous la main de l'orfèvre; tels deux rayons de soleils se rencontrent et confondent leurs clartés ; tels deux lis s'entrelacent sans ternir leur candeur; ces deux vierges se tendent la main au sein du désordre universel pour préparer l'auguste mystère de l'Incarnation.

Nous voyons bien en Joseph et en Marie, nous dira-t-on, les chastes coopérateurs d'un mystère ineffable, mais la tendresse humaine ne pouvait avoir aucune part dans cette mystique alliance. Et pourquoi donc? Faut-il vous répéter, ce que comprennent très bien les âmes délicates, que l'affection est d'autant plus vive qu'elle est plus spirituelle et plus pure? d'autant plus durable qu'elle est moins liée aux attraits fragiles et limités des sens? Comment? voici deux créatures supérieures aux anges, parce que la pureté leur vient de la vertu, tandis que l'ange la doit à sa nature et à son bonheur, et la tendresse s'affaiblirait, s'éteindrait en elles, par la cause qui les grandit et les embellit aux yeux de Dieu? Oh! non, ce n'est pas possible. Faut-il aller plus loin? C'est le contraire qui doit être la vérité. Écoutons Bossuet : « Joseph et Marie s'aiment d'un ardent amour, parce « qu'ils sont véritablement époux et que leurs cœurs, créés l'un « pour l'autre, se sont reconnus en se rencontrant. Et leur « amour est d'autant plus profond qu'il est plus pur et plus « délicat, car le feu de la concupiscence allumé dans nos corps « n'égalera jamais l'ardeur des chastes embrassements qui « font tressaillir deux âmes unies ensemble par l'amour de la « sainte virginité[1]. »

O poètes, dans votre langue divine, vous nous avez redit les désolations de l'amour orageux et vous nous avez fait frémir. Vous nous avez peint le ravissement de l'épouse cachant son front sur le sein de son époux, et nous avons applaudi. Vous avez célébré les tendresses qui rayonnent du cœur de la mère sur les berceaux qui peuplent sa maison, et vous nous avez tiré des larmes. Mais vous n'avez pas tout dit, vous n'avez pas tout chanté. Il vous reste un poème à faire, un cantique à entonner : celui qu'il faut chanter à la gloire de deux êtres qui, saintement épris de l'immatérielle beauté de leurs âmes, oublient leurs corps fragiles et périssables pour habiter ensemble dans les régions lumineuses et sereines où les cœurs vont puiser l'amour qui sait braver la mort. Ouvrons avec S. Bernard le *Cantique des cantiques*, et Joseph, s'adressant à Marie, lui dira : « O ma sœur, « je vous trouve belle, parce que vous êtes sans péché.

1. *Panégyrique de S. Joseph.*

« J'ai quitté les tabernacles de Cédar et les lambris dorés de « Salomon pour habiter avec vous. Que votre voix, musique « délicieuse, retentisse toujours à mes oreilles! que toujours « je contemple votre visage! Votre regard a la simplicité de la « colombe; votre œil à l'éclat de la goutte de rosée déposée par « le matin sur le calice des fleurs; vos lèvres distillent le lait et « le miel, et l'on vous suit à l'odeur des parfums que vous « exhalez. O ma sœur et mon épouse, vous avez blessé mon « cœur. »

C'est Marie qui répond: « Mon bien-aimé prend son repos au « milieu des lis; filles de Jérusalem, ne troublez pas son som- « meil. Il porte un vêtement sans tache, blanc comme le lait de « nos génisses, comme la toison de nos brebis, et son visage « a l'éclat empourpré de la rose. Je l'ai choisi entre mille; je « me suis assise à ses côtés, ma tête reposait sur sa main et « ses paroles étaient suaves à mes oreilles comme le serait à « mes lèvres un fruit délicieux. Je languis en ton absence, ô « mon frère, car je t'appartiens sans retour. Place-moi, comme « un sceau, sur ton cœur, afin que je ne te quitte point. Ma « tendresse est forte comme la mort, ardente comme un feu « dévorant, et quand bien même on jetterait sur ces flammes « l'eau des fleuves et des mers, on ne les éteindrait pas[1]. » Ah! que ces chastes tendresses passent dans le cœur de tous les époux chrétiens! qu'ils apprennent de Joseph à respecter leurs épouses comme il sut respecter Marie! que celle qui doit porter un jour le beau nom de mère soit l'objet de leur vénération profonde, et vous verrez tout aussitôt l'amour du foyer grandir de jour en jour, s'affermir avec les années et persévérer jusque dans la mort.

3° Les autres ne savent pas se résigner. — Troisième misère de notre temps: les hommes ne savent pas se résigner à l'humilité de la situation qui leur est faite par la divine Providence. Essayez de leur faire comprendre que l'on peut être grand sans éclat, bienheureux sans bruit, posséder la vraie gloire sans que notre nom soit porté par les fanfares de la renommée aux quatre vents du ciel, vous n'y réussirez pas. La soumission à la volonté de Dieu! mais c'est un mot vide de sens, absolument inintelligible, aujourd'hui. Qui donc est content de son sort? L'un murmure de sa pauvreté, l'autre s'irrite de son travail. Celui-ci se met à rougir quand on lui parle de l'humble berceau et des pauvres parents qui l'ont reçu dans la vie; le parvenu! celui-là blasphème quand le succès ne répond pas à son ambition. On ne sait plus voir la main de

1. Cant., *passim*.

Dieu dans les détails de la vie. On ne comprend plus cette vérité, qu'il importe beaucoup moins d'occuper tel ou tel poste que de le bien remplir, et que tous, ne pouvant pas gravir les sommets, il en est qui sont nécessairement condamnés à végéter dans la plaine. Ah! certes, je suis le premier à vous le dire : si la Providence vous appelle aux honneurs et aux périls de la vie publique, entrez hardiment dans la carrière. Marchez en avant et faites votre devoir, sans vous émouvoir ou vous effrayer des railleries des uns, des calomnies des autres et des appréciations injustes des multitudes faciles à tromper. Sachez braver l'opinion quand elle s'égare et habituez-vous à ne prendre, pour juges de vos actes, que votre conscience qui en pèse la moralité et Dieu qui doit les récompenser ou les punir.

Mais, si cette même Providence vous a fait naître dans une condition modeste, besogneuse et cachée, ne murmurez pas, car, si les hommes vous ignorent, Dieu ne vous perd pas de vue. De même que l'on extrait l'or des entrailles de la terre où il est enfoui, vous pouvez faire jaillir, de la condition la plus modeste et du métier le plus pénible, une source de mérites assez grands pour vous obtenir d'éternelles récompenses.

Avant la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Joseph n'était qu'un artisan vulgaire. En devenant son fils adoptif, le Verbe incarné se gardera bien de l'élever à une condition plus brillante. Le Patriarche restera ce qu'il était, un pauvre charpentier. Comme par le passé, chaque matin il ira demander à un travail ingrat le pain de Jésus et de Marie. A mesure que l'enfant grandira, Joseph s'effacera, s'éclipsera de plus en plus. La gloire intermittente de notre divin Sauveur ne projettera pas un seul rayon sur son front dépouillé, et l'obscurité qui pèsera sur sa vie deviendra si complète, que les Évangélistes cesseront de nous parler de lui, négligeront même de nous transmettre la date de sa mort.

Mais, celui que les hommes n'apercevaient point, Dieu le voyait, celui que la terre n'appréciait pas, le Ciel s'apprêtait à le récompenser, et aujourd'hui, par un juste retour, cet obscur serviteur est d'autant plus glorifié, qu'il s'est plus profondément oublié lui-même. En effet, voici que l'humanité chrétienne ne peut plus aller en pèlerinage soit à la crèche de Bethléem, soit à l'humble demeure de Nazareth, sans penser à Joseph. Elle admire son silence, compte ses sueurs et célèbre son travail beaucoup mieux qu'elle n'exalte les exploits des plus illustres conquérants. A leur tour les mères et leurs filles, émues d'un aussi bel exemple, se mettent à prier Joseph pour leurs époux et leurs pères, avec la conviction que, du jour

où le chef du foyer règlera sa vie sur celle du Patriarche, une ère de prospérité se lèvera sur la famille et sur la société.

II. — *S. Joseph modèle des âmes pieuses.* — Gardons-nous bien de critiquer la piété ; S. Paul nous apprend qu'elle est utile à tout, puisqu'en sanctifiant la vie présente, elle prépare notre éternelle félicité dans la vie future : *Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ.* Aimons et vénérons les personnes pieuses, car elles ont droit à toutes nos sympathies ; mais qu'il me soit permis de les avertir. Souvent elles s'engagent mal dans les sentiers de la vie chrétienne et font fausse route. En effet que de fois elles sont exposées au péril de prendre, dans la religion, l'accident pour la substance, le contingent pour le nécessaire, la fleur pour le fruit ! Elles feront consister leur dévotion dans une foule de pratiques extérieures qu'une ferveur sans frein multiplie aujourd'hui dans d'effrayantes proportions et passeront de longues années sans réussir à s'améliorer. Pourquoi donc oublient-elles si facilement que, Jésus-Christ seul étant le principe et le terme de notre piété, c'est par nos progrès dans la connaissance et l'amour de ce bon Maître que nous devons mesurer nos progrès dans la vie surnaturelle. Oh ! le bel exemple à leur proposer que celui de S. Joseph !

1° S. Joseph m'apparaît d'abord comme le père de notre divin Sauveur, à cause de l'alliance virginale qui l'unit à Marie. Répudiant de la paternité tout ce qui peut blesser la vertu des anges, nous dit Bossuet, il en accepte tout ce qui peut se concilier avec elle. Ainsi Marie ne conçoit pas de Joseph : la virginité s'y oppose ; mais Joseph partage avec Marie les veilles et les soins que lui coûte le divin Enfant, parce que la virginité ne saurait le trouver mauvais. La nature, il est vrai, lui refuse un cœur paternel pour Jésus, mais Dieu le lui forme de sa propre main : *Deus finxit singillatim corda eorum.*

Aussi voyez avec quel amour Joseph accueille dans sa maison cet orphelin céleste duquel il a été dit qu'il n'avait pas de père en ce monde, « *Sine patre*, » et comme il s'offre de grand cœur à lui en tenir lieu ! Rien ne le déconcerte ni ne l'effraie. Il accepte et sans hésiter toutes les souffrances qui sont les compagnes inséparables du Dieu fait homme. Ainsi Joseph sera pauvre parce que l'Enfant qui lui est confié ne doit pas avoir une pierre où reposer la tête. Joseph prendra subitement la fuite et affrontera les dangers d'un voyage de deux cent lieues pour dérober à la haine des persécuteurs son divin pupille, menacé par la jalousie d'Hérode. Au retour de l'Égypte, quand Jésus s'attardera dans le temple à stupéfier les vieux docteurs

de la Loi, par son intelligence prématurée des Écritures, Joseph ne se consolera pas de sa disparition : « Voyez couler ses larmes, » s'écrie Bossuet, « entendez ses gémissements, « et comprenez qu'il est père. »

Enfin, pendant trente ans, Joseph consacre son travail à nourrir Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quel admirable spectacle nous offre cet intérieur de Nazareth! Le Maître de la terre et du Ciel caché sous les dehors chétifs de l'enfance! Une femme, dont Dieu seul connaît les perfections, perdue, absorbée, dans les vils détails d'un très petit ménage! un ouvrier qui travaille de l'aurore à la nuit pour élever sa famille, et cet ouvrier, c'est le fils des rois, l'héritier de David, le descendant des plus illustres patriarches, le chaste époux de la mère de Dieu, le père nourricier du Verbe Incarné, le dépositaire des secrets et des conseils de l'adorable Trinité: c'est Joseph! Son travail est pénible, car c'est un travail qui durcit les mains, courbe les épaules et fait monter la fatigue aux membres, un travail d'esclave. Aux yeux des hommes, Joseph n'est qu'un simple charpentier: *Nonne hic est fabri filius?*

Les pauvres et petites gens! disait le monde qui les voyait à l'œuvre. La sainte Famille! s'écriaient les anges qui les contemplaient avec amour et recueillaient avec un saint respect les sueurs qui ruissellaient des membres épuisés de l'humble chef de ce modeste intérieur.

Encore une fois, est-il un plus beau modèle à offrir aux âmes qui veulent être sincèrement pieuses?

En quoi consiste la vraie piété? Mes chers auditeurs. Écoutons l'apôtre S. Paul: *Filioli quos iterum parturio donec formetur Christus in vobis.* Oui, il faut à tout prix former Jésus-Christ dans nos âmes, reproduire dans notre vie mortelle sa vie divine, au point que nous méritions d'être appelés des Christs vivants, parce qu'il existera réellement entre nous et Lui la ressemblance que l'on aime à constater entre le père et l'enfant. Afin de rendre possible et de faciliter cette ressemblance sacrée, Jésus-Christ, selon la doctrine catholique, vient habiter réellement, substantiellement, dans nos consciences, comme il habita sous l'humble toit de Nazareth : *Si quis diligit me, sermonem meum servabit, et ad eum veniemus, et apud eum mansionem faciemus*[1].

Ah! quand il vient ainsi chez nous par les sacrements et surtout par l'Eucharistie, à l'exemple de Joseph, empressons-nous de le recevoir, soyons heureux de sa présence et goûtons silencieusement les chastes délices que l'on trouve toujours dans sa société.

1. Joan., XIV, 23.

Une fois que nous possédons ce précieux trésor, il s'agit de le défendre contre ceux qui voudraient nous le ravir. Comme Hérode épiait le moment favorable de mettre à mort le divin Enfant, l'Esprit du mal travaille avec une ardeur infatigable, par les tentations qu'il fait éclater sous nos pas, à faire disparaître de nos âmes toute trace de la vie surnaturelle que nous avons reçue. Oh! tous les sacrifices, plutôt que celui-là! Si, pour vivre avec Jésus-Christ il faut fuir notre famille, fuyons notre famille; s'il faut quitter notre pays, quittons notre pays ; tant que nous serons avec lui, l'hospitalité de l'exil nous sera douce, car nous ne nous sentirons étrangers nulle part.

Si nous avons le malheur de le perdre, qu'aurons-nous à faire? On peut perdre Dieu partout. Lucifer l'a perdu dans le ciel; nos premiers parents l'ont perdu au paradis terrestre; Joseph l'a perdu dans le temple de Jérusalem ; nous le perdons tous les jours par le péché. Comme Joseph n'était point coupable de la disparition de son Fils adoptif, il eut bientôt le bonheur de le retrouver. Quand nous perdons Jésus-Christ, Mes Frères, c'est toujours notre faute et notre très grande faute, et pourtant, si nous le voulons bien, nous pouvons toujours le retrouver également. Oh! que ce soit notre plus cher désir! Cherchons-le, courons à sa poursuite, non point avec une molle insouciance, mais avec la fiévreuse inquiétude de la Sulamite[1] et le saint désespoir de Madeleine[2]. En vérité, si vous le cherchez ainsi, vous le verrez bientôt revenir à vous, plein de grâce et de vérité.

Enfin, comme Joseph, il faut le nourrir. Nous recevons les éléments de la vie surnaturelle, mais c'est à nous qu'il appartient de les faire fructifier. Oh! oui, que Jésus-Christ grandisse dans nos âmes! qu'il grandisse par les sacrifices que nous nous imposerons pour enchaîner nos passions frémissantes et déraciner nos défauts! Qu'il grandisse par les travaux que nous entreprendrons pour acquérir les vertus qui nous manquent! Qu'il grandisse par nos joies qui doivent toujours être saintes, et par nos douleurs que nous supporterons avec une douce résignation! Qu'il grandisse enfin jusqu'à ce qu'il soit devenu l'unique aliment de nos pensées et de nos désirs, le centre de nos affections, le terme de nos espérances et la raison totale de toute notre vie!

Péroraison. — Achevons ce discours par une dernière considération. Vous savez que S. Joseph nous est donné par l'Église comme le patron de la bonne mort. S'il faut en croire une

1. *Num quem diligit anima mea vidistis ?* (Cant., III, 3.)
2. *Tulerunt Dominum meum.* (Joan., XX, 13.)

antique tradition, au moment où Joseph fut sur le point de paraître devant Dieu, comme la mort n'avait pas encore été vaincue par la croix, il fut pris de terribles angoisses et envahi par de subites terreurs. Mais Jésus-Christ les dissipa bien vite, et, grâce à son Fils adoptif, le saint vieillard expira le sourire sur les lèvres et la paix dans le cœur. Prions-le chaque jour de nous obtenir une mort aussi douce.

O saint Patriarche, ô Joseph, soyez toujours sous nos yeux comme un modèle durant cette vie, et quand nous toucherons au terme, alors que les parents ne savent plus que pleurer et les amis s'attrister, vous vous souviendrez du culte que vous décerne aujourd'hui notre piété filiale, et vous viendrez avec Jésus et Marie, près de notre lit de souffrances, pour raffermir notre confiance et nous ouvrir le ciel, en nous fermant les yeux.

Ainsi soit-il!

Voir d'autres panégyriques du même saint dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. VIII, p. 312; t. XII, pp. 363, 458; t. XX, p. 252; t. XXI, p. 563; t. XXII, pp. 659, 665; t. XXX, p. 367.

---

16 AVRIL — S. BENOIT-JOSEPH LABRE[1]

Surgens,... tulit lapidem,... et erexit in titulum,... dicens : ... Lapis iste, quem erexi in titulum, vocabitur domus Dei.

Se levant, il prit une pierre et il l'érigea en souvenir, disant : Cette pierre que j'ai élevée en souvenir, sera appelée la maison de Dieu.

(Gen., XXVIII, 18-22.)

MONSEIGNEUR,

I. — Ces paroles sont tirées d'un des passages les plus touchants de nos saintes Écritures. Le jeune et doux Jacob avait eu le malheur d'irriter son frère Ésaü en lui achetant par surprise son droit d'aînesse. Une sombre colère envahit l'âme de ce pervers; Rébecca, leur mère, entendit avec effroi ces menaçantes paroles sortir de ses lèvres : « Quand mon père sera mort, je tuerai mon frère. » Pour échapper à ce péril,

1. Allocution prononcée à Marçay, le dimanche de Quasimodo, 20 avril 1884, par M. l'abbé Berloquin, vicaire général, à l'occasion de la bénédiction, par Monseigneur l'Évêque de Poitiers, de la première pierre de l'église dédiée à S. Benoît-Joseph Labre.

Jacob, encore dans la fleur de l'âge, quitte le toit paternel, son vieux père Isaac, sa tendre mère Rébecca, tout ce qu'il vénère, tout ce qu'il aime, tout ce qui lui sourit. Il s'avance tout seul, sous la garde de Dieu, vers un pays inconnu. Bientôt la nuit vient le surprendre dans un désert. Cette nuit extérieure, jointe à la nuit plus noire encore d'alarmes et de chagrins qui remplissait son cœur, le saisit de terreur : il se laisse tomber sur une pierre et s'endort. C'est alors que le Seigneur, qui était près de lui, le visite et le console. Le ciel s'ouvre aux yeux de son âme ; une belle et mystérieuse échelle unit le ciel et la terre, des anges en montent et en descendent les splendides degrés. Le Seigneur le regarde au haut de cette échelle et lui dit : « Cette terre où tu reposes sera un jour à ta postérité : ne crains rien, je serai ton gardien partout où tu iras : *Ero custos tuus quocumque perrexeris.* » Jacob se releva réconforté ; il prit cette pierre, l'éleva comme un souvenir, et dit : « Cette pierre que j'élève ici sera un jour la maison de Dieu. » A ce moment le soleil se montrait radieux à l'horizon, illuminant et réjouissant la terre ; et Jacob, rasséréné, s'en alla joyeux vers le pays où sa mère l'envoyait.

II. — Mes Frères, que veux-je dire en vous rappelant ce trait de nos saintes Lettres ? Tout à l'heure l'Église mettra ces mêmes paroles sur les lèvres du Pontife qui va bénir la première pierre de ce nouveau sanctuaire. L'Église ne se trompe jamais et met toujours, en tout ce qu'elle fait, un merveilleux à-propos. Elle semble avoir prévu tous les temps et tous les faits, tant ses prières s'appliquent à tous les événements ! Nous sommes, nous aussi, ici comme partout, au milieu des alarmes, des perplexités, des dangers. Nous sommes dans la nuit : nuit de l'erreur qui obscurcit nos intelligences, nuit de l'iniquité qui épouvante nos cœurs. Les menaces nous entourent de partout ; l'ennemi est à nos portes, vainqueur, hardi, insolent. Cela dure depuis longtemps, et l'on se demande si cela finira. Eh bien ! le prêtre zélé et courageux qui vous dirige depuis de longues années, et avec tant de prudence, a demandé, lui aussi, à Dieu, comme Jacob, de lui envoyer un rayon de sa lumière, afin qu'il sût ce qu'il avait à faire pour vous guider et vous protéger au milieu de ces dangers. Et le Seigneur lui a répondu en lui montrant, au firmament de son Église, une étoile nouvelle dont l'éclat ne ressemblait point aux autres ; il lui a montré dans l'échelle lumineuse de nos Saints une figure qu'il n'avait encore rencontrée nulle part. Cette étoile nouvelle, ce Saint inconnu, c'était l'admirable, l'incomparable Benoît-Joseph Labre.

Tout de suite son culte fut établi dans cette paroisse. Comme toutes les choses qui viennent de Dieu et se font par ses seules mains, les débuts furent simples, obscurs, presque imperceptibles. La main de l'homme opère avec bruit. Ici, pas d'éclat, c'est la main de Dieu qui travaille, comme toujours, doucement, mais avec force. Ce n'est d'abord qu'un modeste reliquaire renfermant un précieux fragment du Saint, qu'on expose à la vénération des fidèles; cet humble reliquaire devient une châsse plus riche; bientôt une belle statue fait revivre aux yeux la grande et noble attitude du saint mendiant; puis c'est un autel qu'on lui élève; enfin on conçoit l'idée, que l'on regarde comme définitive, de lui consacrer toute une chapelle de l'église paroissiale. Et voilà qu'aujourd'hui reliquaire, châsse, statue, autel et chapelle, deviennent une église entière que bientôt, j'espère, nous admirerons harmonieuse et splendide. Oui, oui, au sortir de ses longues méditations et de ses prières, réconforté et plein d'assurance, votre pasteur peut bien dire, comme Jacob : « Cette pierre que j'élève aujourd'hui comme un monument et un souvenir, sera appelée la maison de Dieu. »

III. — Cette pierre est donc un souvenir à l'honneur du merveilleux Saint dont cette future église portera le nom. Elle dira aux générations les plus reculées que, il y a cent ans, un homme extraordinaire est apparu parmi nous; que cet homme est né sur cette terre de France qui a enfanté tant de héros, et que, comme le soleil dont la lumière voyage, il est allé briller et s'éteindre dans une terre éloignée, mais non étrangère, car Rome est la patrie de tout cœur catholique. Elle dira que la France qui sortait de son grand XVIIe siècle, si riche en grands génies et en grandes vertus, trouva dans ce mendiant une gloire plus grande, plus durable et plus féconde, que dans la brillante pléiade de ses grands hommes.

Cette pierre rappellera aux âges futurs que ce grand saint fut l'amant passionné de la pauvreté. Mais, me dites-vous, n'est-ce pas là la condition nécessaire de toute sainteté? Ne faut-il pas être pauvre de cœur et de volonté pour être saint, puisque le Maître l'a dit? « *Beati pauperes spiritu.* »

Oui, Mes Frères; mais S. Labre a eu pour la pauvreté des recherches, des empressements, je dirais des tendresses et des faveurs, que nous retrouvons en peu d'autres saints. Il est allé au-devant d'elle, il l'a recherchée, il a tout quitté pour elle, il l'a embrassée comme un fils embrasse sa mère. Il n'a voulu avoir que la pauvreté pour compagne, pour soutien et pour consolation, dans ce monde. L'Église catholique est riche en

amants et en serviteurs de la sainte pauvreté ; mais enfin ces admirables pauvres volontaires vivent au milieu et en compagnie de frères pauvres comme eux. Des amis qui partagent notre dénuement et nos misères sont une force qui nous relève à l'heure de l'abattement. L'Esprit Saint l'a dit : « Il vaut mieux être deux que seul ; si l'un tombe, l'autre le soutient : *Melius est duos esse simul quam unum;... si unus ceciderit, ab altero fulcietur*[1]. »

Mais porter tout seul et toute sa vie le joug dur et pesant de l'indigence absolue, passer au milieu de l'opulence et des plaisirs sans nourriture, sans gîte, presque sans vêtements, voilà l'héroïsme dans l'amour et la pratique de la pauvreté. Et voilà ce qu'a fait Benoît Labre ; et voilà ce qui donne à cette incomparable figure une particulière auréole dans l'innombrable galerie de nos Saints.

Enfin cette pierre dira qu'autant il a été bafoué, méprisé, foulé aux pieds, autant il est maintenant heureux et glorifié au ciel, et d'un bonheur et d'une gloire que personne ne saurait lui ravir. Et la leçon qu'il en faut retenir, Mes Frères, c'est que le chemin de la solide gloire et du vrai bonheur, c'est l'humilité. Ah ! les hommes ne veulent point de cette doctrine, ils ne la comprennent pas et s'en scandalisent. Ils ne prisent que ce qui est grand et puissant et sage selon le monde. Ils se trompent : toutes ces choses font quelque bruit sur terre, et se brisent et s'évanouisssent à la porte du tombeau. Ce qui passe par delà la tombe et subsiste éternellement, c'est la vertu seule, non pas la vertu que prône le monde, mais celle qu'ont pratiquée nos saints.

IV. — Mais cette première pierre qui rappellera la gloire de S. Benoît-Joseph Labre, déposera aussi en votre faveur, pieux habitants de Marçay ; et si quelque jour elle rendait à la lumière le parchemin qu'on va lui confier, on y lirait presque à la lettre ce que je viens de dire, et l'on pourrait facilement en conclure ce que je veux ajouter.

Si vos descendants savent conserver et comprendre la grande œuvre que vous commencez aujourd'hui, elle leur apprendra deux choses : la première, c'est que vous avez des premiers connu, aimé, admiré, honoré et invoqué S. Labre. Or, si d'ordinaire les hommes sont portés à repousser jusqu'au souvenir et au nom même de ceux qu'ils détestent, témoins les impies de nos jours qui effacent partout le nom de Dieu et travestissent la morale qu'ils affublent d'un nom plus ridicule encore qu'odieux, tant ils ont peur de Dieu et de la vertu, il est vrai aussi que les hommes imitent bientôt ce qu'ils aiment et admirent

1. Eccle., IV, 9-10.

sincèrement : de l'admiration à l'imitation il n'y a qu'un pas, et ce pas est facile à franchir pour les âmes généreuses. Un jour donc, en apprenant que vos mains ont élevé ce monument à la gloire du saint mendiant, vos arrière-neveux se diront que, l'ayant tant aimé, vous avez dû l'imiter dans la mesure de vos forces et de votre condition ; et c'est ainsi que cette pierre témoignera à leurs yeux de votre foi et de votre piété.

La seconde chose qu'elle leur apprendra, c'est qu'ici, avec les secours fournis par vous, a été bâtie la première église dédiée dans le monde à S. Benoît Labre. Oh ! pour que ce fait ne s'oublie jamais, qu'on le grave en grands caractères et à une place d'honneur, dans le futur sanctuaire ! Savez-vous bien quelle grande chose vous faites ? L'érection de cette première église, c'est la première réponse que fait le monde chrétien à la grande voix du Pontife romain définissant infailliblement la sainteté de Benoît Labre ; c'est la voix de la terre applaudissant et acclamant celle du ciel. Et cette première voix de la terre, faisant écho à celle de Dieu, c'est d'ici, de ce petit coin de terre, qu'elle s'élance ; c'est toi qui, la première, la fais entendre, modeste paroisse de Marçay. Ne peut-on dire de toi ce qui a été écrit de Bethléem de Juda : Tu es petite, mais à cause de cela tu es grande ? car c'est toi qui la première, entre toutes les paroisses catholiques, en élevant cette église à Benoît Labre, lui donnes les prémices de ce culte authentique et public que de grandes cités lui rendront, à ton exemple. Puisses-tu, en retour, être les prémices de sa puissance au ciel et la première conquête de Benoît Labre canonisé, comme autrefois un pieux enfant fut une des premières conquêtes de Benoît Labre vivant sur cette terre !

J'ai lu quelque part ce beau trait de sa vie. Notre saint était en compagnie de pauvres comme lui ; ils arrivaient, s'acheminant sans doute vers Rome, dans un petit hameau voisin du Dauphiné où ils demandèrent à passe la nuit. En ce temps l'hospitalité, étant une vertu chrétienne, était essentiellement une vertu française. On reçut ces pauvres mendiants : on ne put leur offrir pour nourriture que le pain noir de la ferme, et pour gîte, qu'une grange avec de la paille ; mais on les leur offrit de bon cœur. Or un jeune enfant d'une dizaine d'années observait ces pèlerins avec curiosité, mais un surtout excitait son admiration ; il ne le quittait pas des yeux, et l'eût pris volontiers pour un ange descendu du ciel et caché sous ces haillons. Avec quelle ferveur il joignait ses mains pour la prière et levait ses yeux vers le ciel ! Il reçut son pain comme ses compagnons, mais avec quelle reconnaissance et quelle douce humilité ! Avec quelle pudique simplicité il prit son repos et étendit sur la paille

ses membres harassés de fatigue et à peine couverts de sordides lambeaux! Tout cela ravissait l'enfant, qui fut tenté vingt fois de se jeter aux pieds du pauvre pour les baiser. Or cet enfant qui admirait ainsi le bienheureux mendiant devint celui que tout le monde appelle aujourd'hui le saint curé d'Ars. Peut-être est-ce cette soirée, dans cette grange, auprès de Benoît-Joseph, qui fit éclore et grandir en lui la sainteté. Ces deux astres se rencontrèrent; l'un, éblouissant déjà et à son midi, embrasa l'autre, à peine naissant et à son aurore, d'une lumière qui ne s'est plus éteinte et qui bientôt, nous l'espérons, illuminera l'Église entière. Il fut peut-être la première conquête de Labre vivant. Puissiez-vous tous, sans exception, paroisse entière, pasteur et brebis, être la première conquête de Benoît Labre canonisé! Puisse-t-il vous conquérir à la vertu vraiment chrétienne, au christianisme total et complet, à la vraie foi catholique, à l'amour effectif de l'Église, à la sainteté, au ciel enfin!

V. — Voilà, Mes Frères, quelques-uns des grands souvenirs que rappelera cette pierre qui n'attend plus que les bénédictions du Pontife. Qu'elle demeure à jamais à la place d'honneur qu'elle reçoit aujourd'hui! Qu'aucune main sacrilège ne vienne jamais l'en arracher! Si ce malheur arrivait un jour, si vous ou vos enfants, oublieux de votre antique foi, deveniez assez faibles pour laisser ce crime s'opérer parmi vous, rappelez-vous, Mes Frères, que la première pierre d'une église est aussi la plus solide assise et le meilleur fondement de la maison des hommes; rappelez-vous que si cette pierre est ébranlée, les pierres de vos demeures ne tiendront pas longtemps, et qu'arrachée de sa base, elle entraînera palais et chaumières, dans sa chute. Quand la maison de Dieu est renversée, celles des hommes ne tardent guère à crouler. Mais laissons là ces tristes présages; cette pierre, qui n'est encore qu'en germe, grandira, se déploiera, s'épanouira, fleurira en une splendide et riche basilique. Bientôt le voyageur qui parcourra vos riches campagnes, s'arrêtera étonné à la vue d'une élégante flèche qui s'élancera vers le ciel, et son cœur et ses lèvres salueront Benoît Labre dans les splendeurs des saints. Après de longs siècles, vos descendants les plus reculés viendront y prier au milieu de leur travaux, de leurs souffrances, de leurs peines et de leurs joies: et là aussi aux yeux de leur âme le ciel s'ouvrira; ils verront le même Dieu qu'a vu Jacob en songe, qui leur dira: « J'avais donné cette terre à vos pères et à leur postérité; vos ancêtres m'y ont bâti cette demeure qu'ils ont appelée du nom de mon serviteur Benoît-Joseph Labre; je veux que mon nom y

demeure à jamais, et protège tous ceux qui viendront m'y invoquer... » Et, comme Jacob, fortifiés et consolés, ils s'en iront à de nouveaux travaux, jusqu'à ce qu'enfin ils abordent au rivage éternel du ciel. Ainsi soit-il !

Voir d'autres panégyriques du même saint, dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXIII, p. 44; t. XXX, p. 390.

---

24 AVRIL. — S. MAURICE[1]

Eritis mihi testes.
Vous serez mes témoins. (Act., I, 8.)

MONSEIGNEUR[2],
MES FRÈRES,

Un des traits les plus admirables de la vie du Sauveur, et sans contredit l'un des caractères les plus saisissants de sa divinité, c'est ce perpétuel contraste de faiblesse et de force, d'infortune et de gloire, de misère et de grandeur, qu'on remarque dans toutes ses actions. Nulle part ce contraste n'éclate davantage que dans les paroles qu'il adresse à ses disciples en quittant la terre, et dans l'événement qui les suivit. « Allez, leur dit-il, enseignez toutes les nations[3]. » Et, pour les aider à accomplir un si grand dessein, il ne met ni or ni glaive dans leurs mains: il leur donne simplement l'Évangile, avec l'ordre d'attendre dans Jérusalem la venue de l'Esprit Saint, et d'en sortir ensuite pour lui rendre témoignage jusqu'aux extrémités de la terre: *Accipietis virtutem supervenientis Spiritus sancti in vos, et eritis mihi testes... usque ad ultimum terræ.*

C'était là sans doute un ordre étrange et d'une merveilleuse hardiesse; mais ce qui peut à bon droit nous paraître plus étrange et plus merveilleux encore, c'est la foi inébranlable des apôtres dans la parole de leur Maître, l'assurance ferme et invincible de leur prédication, et le succès inouï qui, malgré tant d'obstacles, l'accompagna partout. A peine revêtus de la force d'en haut, on vit ces hommes, naguère si faibles et si timides, quitter tout à coup l'obscurité de leur retraite, descendre sur la place publique des premières cités de l'univers, de

1. Panégyrique prêché dans l'église abbatiale de Saint-Maurice, en Valais, le 22 septembre 1867, par M. l'abbé Soyer, vicaire à Saint-Philippe du Roule, chanoine honoraire de Saint-Maurice.
2. Monseigneur Bagnoud, comte-abbé de Saint-Maurice, évêque de Bethléem.
3. Matth., XXVIII, 19.

Jérusalem, d'Antioche, d'Athènes, de Corinthe, de Rome même, et là, mettant sous leurs pieds tout péril et tout respect humain, prêcher aux grands et aux petits ce Dieu mort et ressuscité qui les envoyait pour servir de témoins.

Le monde s'étonna d'abord de cette prédication; puis il passa de l'étonnement à la peur, de la peur à la haine, et de la haine à la fureur et à la cruauté. En vain, pour arrêter ce bruit extraordinaire qui allait grandissant chaque jour, la synagogue et l'empire se liguèrent contre ses auteurs. Rien ne put intimider les apôtres : à toutes les défenses, à toutes les menaces qu'on leur faisait, ils répondaient avec ce courage calme et confiant que donne une forte conviction: « Nous ne « pouvons point taire ce que nous avons vu et entendu[1]. » C'est alors que s'engagea entre la vérité et l'erreur cette lutte sanglante qui devait durer trois siècles, et qui se termina enfin par le triomphe de la vérité, grâce à l'efficacité merveilleuse de cette divine parole : « *Eritis mihi testes;* Vous serez mes témoins. » L'Évangile, partout attaqué, se suscita partout des témoins invincibles qui prouvèrent au monde le désintéressement et la sincérité de leur foi en se faisant égorger.

C'est à cette forte race, à cette noble et généreuse lignée des témoins de l'Évangile, qu'appartient l'homme admirable dont je viens vous parler, votre illustre et bien-aimé patron, S. Maurice. Élevé dans les camps de la Rome des Césars, il eut le bonheur de connaître en même temps la Rome de Jésus-Christ. Il les servit fidèlement l'une et l'autre, jusqu'au jour où la première, jalouse de ce double service, pour le contraindre d'y renoncer, lui demanda son sang. Soldat intrépide autant que fervent chrétien, Maurice ne sut ni refuser son sang ni déserter sa foi: il mourut martyr. Toute sa gloire est renfermée dans ce titre que lui a décerné l'Église, et je croirai l'avoir loué dignement si je réussis à vous en faire paraître toute la grandeur. Dans ce dessein, voici les deux questions que je me propose de traiter devant vous, et dont l'examen va faire le partage de ce discours: 1° Quelle est la place du martyre dans la hiérarchie des saints; 2° Quelle est la place de S. Maurice dans l'ordre des martyrs.

Monseigneur, avant de commencer l'éloge du glorieux patron dont s'honore cette basilique, permettez-moi de remercier publiquement Votre Grandeur du soin qu'elle a pris de m'en rendre le travail aussi doux que facile: doux par l'insigne honneur qu'elle a daigné y attacher d'avance, facile par la beauté des exemples qu'elle m'offre ici partout ; car je n'ai

1. Act., V, 20.

jamais mieux compris qu'en les méditant, quels rapports unissent l'apostolat au martyre, et combien l'attrait du sacrifice est contagieux aux grands cœurs.

I. — C'était le conseil de Dieu, dans la formation de son Église, de la tirer en quelque sorte du néant, comme il avait fait l'univers, afin que nulle puissance au monde ne pût se vanter d'y avoir mis la main. Voilà pourquoi il se plaît à choisir ses apôtres dans les derniers rangs du peuple, et leur donne pour chef un disciple qui l'a renié trois fois. Encore n'est-ce pas assez de faiblesse à son gré, tant il tient à faire paraître qu'il est l'unique auteur de ce grand ouvrage! Pour ôter à jamais tout prétexte à l'orgueil, il veut que les instruments qu'il emploie soient brisés, et il fait de la mort de ses apôtres la condition même du succès de leurs travaux. Telle est la raison du martyre et le secret dessein de son institution.

L'expérience a montré avec quel art vraiment divin ce dessein, si nouveau et si contraire à toutes les règles de la sagesse humaine, avait été conçu. En effet le martyre, qui, dans la pensée des politiques, devait creuser un abîme infranchissable entre le monde et l'Évangile, et faire du christianisme un objet horrible au genre humain, fut au contraire le charme victorieux qui l'attira dans ses bras. Éternelle méprise de la force, ou plutôt force admirable de la vérité! On croit l'opprimer, et souvent on la sert en la persécutant. Au sein de la violence, dans l'obscurité des cachots et sous le poids des fers, elle prend une beauté céleste, un air et des traits tout divins, avec ce je ne sais quoi de mélancolique, de triste et de doux à la fois, qui s'attache au malheur, et rend sympathiques aux grandes âmes les causes opprimées et rougies par le sang. « Le sang des martyrs est la semence des chrétiens : *Sanguis martyrum semen christianorum*, » disait autrefois le grave Tertullien. Ce mot pourrait paraître un paradoxe, si l'Histoire n'était là pour le justifier. Oui, le sang des martyrs a fait germer l'Évangile; et c'est pourquoi l'Église reconnaissante les place dans sa liturgie immédiatement au-dessous des apôtres, comme ayant été après eux les instruments les plus actifs et les plus puissants du grand œuvre de sa fondation.

Quand le martyre n'aurait que cette gloire d'avoir été choisi de Dieu pour propager et répandre l'Évangile, c'en serait assez pour environner d'un éclat immortel les heureux chrétiens qu'il lui a plu d'y appeler. Mais sans doute Dieu n'a pas fait au hasard un si beau choix, et l'on peut croire que s'il a jeté les yeux sur le martyre, c'est qu'il y a découvert une certaine excellence qui répondait à son dessein. En effet, lorsqu'on considère

attentivement la nature du martyre, on trouve qu'il renferme une sorte d'abrégé héroïque et sublime du christianisme tout entier; car il est l'expression la plus haute et la plus magnifique de ces trois grandes vertus de foi, d'espérance et de charité, dans lesquelles l'apôtre S. Paul fait consister toute la perfection et le mérite du chrétien en cette vie. De la sorte, sans s'expliquer naturellement, le succès prodigieux du martyre se conçoit, et l'on s'étonne moins qu'il ait mis en honneur et rendu contagieuses des vertus qu'il rehaussait d'un si vif éclat. Mais ne nous bornons pas à ce simple aperçu; pénétrons, s'il se peut, les secrets de la divine Sagesse, et admirons comment elle a su renfermer dans un seul acte tant de grandeur et tant de gloire.

La foi, vous le savez, est le principe de la vie surnaturelle et le fondement du salut. Il y a dans la foi une force calme, simple et tranquille, qui fixe l'esprit incertain au milieu de ce chaos des opinions humaines, l'élève au-dessus de lui-même, au-dessus de la région du visible et du créé, et par delà tous les espaces, derrière les horizons les plus reculés de la terre, lui fait entrevoir un monde plein de mystère et de gloire où il doit un jour vivre heureux avec Dieu. C'est là toute l'excellence de la foi chrétienne, telle que la définit S. Paul dans ces grandes paroles de l'*Épître aux Hébreux* : « *Fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium :* La foi, dit-il, est la substance, » c'est-à-dire le ferme soutien, le solide fondement « des biens que nous espérons, et la pleine conviction de ce qui ne paraît pas[1]. »

Il est manifeste, par ces paroles de l'Apôtre, que la qualité propre de la foi, et le premier don qu'elle communique aux âmes en y descendant, c'est la force. Or cette vertu ne brille-t-elle pas d'un admirable éclat dans tous les martyrs? Ce qui frappe d'abord en lisant leurs actes, c'est le courage intrépide avec lequel ils confessaient, au milieu des plus cruels tourments, le nom de Jésus-Christ. « Qui êtes-vous? » leur demandait-on. — « Nous sommes chrétiens, » répondaient les martyrs. — « Chrétiens! reprenait le juge avec colère, ne savez-vous pas que cette secte odieuse est bannie de l'Empire? Abjurez votre erreur et sacrifiez aux dieux, ou mourez : *Aut sacrifica, aut morere.* » A cet ordre menaçant, les martyrs répondaient de nouveau d'un ton ferme et calme : « Nous sommes chrétiens; nous n'adorons qu'un Dieu, créateur du ciel et de la terre, et Jésus-Christ son Fils, mort sur la croix pour nous racheter. »

C'est alors que commençaient les tortures. Mais, quelque violentes qu'elles fussent, à quelque horrible et cruel supplice qu'on soumît ces généreux confesseurs, partout et toujours,

1. Hebr., XI, 1.

sur les pointes du chevalet comme dans la flamme des bûchers, le même cri s'échappait de leur poitrine et confondait la rage impuissante des bourreaux. La parole leur manquait avant qu'ils cessassent d'exprimer leur foi, tant ils étaient ingénieux à inventer de nouveaux moyens d'en faire durer les témoignages jusqu'au dernier soupir. On raconte de l'un d'eux, S. Pierre de Vérone, qu'attaqué par des hérétiques et percé de plusieurs coups, ne pouvant plus parler, il trempa son doigt dans sa plaie saignante et, d'une main ferme comme son âme, écrivit à terre, sur la poussière du chemin, ce mot simple et profond: « *Credo:* Je crois. »

A tous ces traits, comment ne pas reconnaître dans le martyre un acte héroïque de foi, et la plus éloquente comme la plus courageuse protestation que la vérité opprimée ait jamais opposée à la violence en faveur de ses droits? Saluons donc dans ces nobles et vaillants athlètes les colonnes inébranlables du dogme chrétien; et, ravis d'un si beau triomphe remporté sur le monde par l'invincible fermeté de leur foi, répétons en action de grâces les belles paroles du bien-aimé disciple: « *Et hæc est victoria, quæ vincit mundum, fides nostra:* La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi[1]. »

Si la foi mettait au cœur des martyrs en face de la mort un courage invincible, l'espérance leur donnait une merveilleuse et ravissante douceur. Oui, les martyrs ont été doux envers la mort, et c'est pour eux que semble écrite cette parole de nos saints Livres : « Un rayon de miel s'est trouvé dans la gueule du lion, et la douceur est sortie du fort : *De forti egressa est dulcedo*[2]. » Au milieu de leurs insupportables douleurs, c'est à peine s'ils laissaient échapper un soupir, et l'on eût dit qu'ils ne les sentaient pas, tant ils paraissaient calmes et tranquilles. D'où leur venaient ce calme et cette sérénité, sinon de l'espoir qu'ils avaient de s'ouvrir par la mort un libre chemin vers Dieu ? Prêtez plutôt l'oreille, écoutez un grand martyr : « J'ai hâte de mourir et d'être réuni à Jésus-Christ, » s'écrie S. Paul ; « Jésus-Christ c'est ma vie, et mourir pour aller avec lui, c'est gagner : *Mihi vivere Christus est, et mori lucrum*[3]*!* »

Oui, vraiment, mourir, c'est gagner. C'est gagner de fermer les yeux à la lumière de ce monde périssable pour les ouvrir au grand jour de l'éternité : *Mori lucrum !*

C'est gagner de sortir du bruit et du tumulte des affaires pour se recueillir en Dieu, et ne plus entendre à jamais que la voix des anges et l'harmonie ravissante du chœur des bienheureux: *Mori lucrum !*

1. I Joan., V, 4. — 2. Judic., XIV, 14. — 3. Philip., I, 21.

C'est gagner de désapprendre la langue imparfaite de la terre, pour chanter dans l'idiome nouveau des cieux le règne de l'éternelle justice et la victoire de l'Agneau : *Mori lucrum !*

C'est gagner de rendre au tombeau la dépouille de ce corps mortel, pour revêtir là-haut la forme des anges et converser avec les purs esprits : *Mori lucrum !*

Ah ! je comprends que les martyrs, pleins de ces grandes espérances, aient couru à la mort du même pas que le monde court à ses fêtes et à ses plaisirs. Derrière l'appareil sanglant des supplices, ils entrevoyaient l'aube blanchissante de l'éternité, et l'éternité n'est-elle pas la plus belle des fêtes et le plus doux des plaisirs ? Mais, pour croire à l'éternité en face de la mort, pour percer jusqu'à cette divine lumière, à travers les ombres douloureuses de l'agonie et du tombeau, il fallait aux martyrs une imperturbable confiance en Dieu. Si, au sein même des plus heureux succès, il est encore parfois si difficile d'ouvrir son cœur aux espérances d'un avenir mystérieux et lointain, combien plus devait-il l'être à ces hommes que le ciel et la terre semblaient abandonner, et qui n'avaient de recours contre l'effroyable violence qu'ils enduraient, que le cri de leur conscience et la parole d'un autre homme torturé et mis à mort comme eux ! Néanmoins, malgré tant de causes de défaillance et d'abattement, les martyrs, loin de perdre courage, puisaient dans leur affliction même un espoir invincible. « Je sais en qui j'ai mis ma confiance, écrivait S. Paul à Timothée, du fond de sa prison, et je suis assuré qu'il ne la trompera pas : *Scio cui credidi et certus sum*[1]. » Voilà, dans le martyre, le triomphe de l'espérance chrétienne après le triomphe de la foi : car espérer ainsi, n'est-ce pas, comme parle l'Écriture, « espérer contre l'espérance même » ? *Contra spem in spem*[2].

Au-dessus de ces deux vertus de foi et d'espérance, dont nous venons d'admirer dans le martyre un si éclatant témoignage, il en est un troisième qui marque le plus haut point de grandeur où puisse s'élever ici-bas le chrétien ; cette vertu suprême, vous l'avez nommée, c'est la charité. La charité est le dernier terme des opérations de Dieu, le plus beau, le plus merveilleux fruit de sa fécondité, ou plutôt la charité c'est Dieu même, suivant la touchante expression de l'apôtre S. Jean : « *Deus charitas est :* Dieu est charité[3]. » Encore que ce beau nom soit la gloire éternelle de Dieu, il est remarquable que nos pères, si favorisés pourtant des révélations divines, ne l'ont pas connu. C'est que nos pères n'avaient fait qu'entrevoir de loin, à travers les ombres de la loi, le chef-d'œuvre de l'amour

1. II Tim., I, 12. — 2. Rom., IV, 18. — 3. I Joan., IV, 8.

divin, je veux dire le sacrifice de la croix. Lorsqu'il se fut accompli sous les yeux du genre humain, Dieu put alors se définir par l'amour : sa vie, et mieux encore sa mort, expliquaient son nom. Alors aussi une ère nouvelle commença pour le monde ; l'amour y enfanta l'amour, et, jaloux de Dieu même, l'homme voulut aimer, comme lui, « jusqu'à la fin : *In finem*[1] ». « Or la fin de l'amour, dit Jésus, c'est de donner sa vie pour ce qu'on aime[2]. »

Voilà le secret de ce goût, de cette passion, ce n'est pas assez dire, de cette folie du martyre, dans les premiers chrétiens. Le martyre était pour eux la dernière ressource de l'amour et son triomphe assuré. « La charité de Jésus-Christ nous presse, » s'écriaient-ils avec le grand Apôtre : « *Charitas Christi urget nos*[3]. » Et, dans l'ardeur du dévouement qui consumait leur âme, ils osaient porter au monde entier, au ciel et à la terre, ce sublime défi : « Qui donc nous séparera de la charité de « Jésus-Christ ? sera-ce la tribulation, l'angoisse, la faim, la « nudité, le péril, la persécution, le glaive ? Nous triomphons « de toutes ces choses à cause de Celui qui nous a aimés. Non, « j'en suis certain, ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les « principautés, ni les vertus, ni le présent, ni l'avenir, ni la « force, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créa- « ture, ne pourra nous séparer de la charité de Dieu, laquelle « est dans le Christ Jésus Notre-Seigneur[4]. »

Après de tels accents, faut-il s'étonner des transports de joie qui s'emparaient des saints martyrs, à la vue des instruments de leur supplice ? « O bonne croix, s'écriait S. André, en baisant avec passion le bois sur lequel il allait mourir, croix aimable, si ardemment désirée, si longtemps attendue ! daigne par toi me recevoir Celui qui par toi m'a racheté ! *Per te me recipiat qui per te me redemit.* » Un autre martyr de cet âge héroïque, S. Ignace d'Antioche, apprenant que les fidèles étaient en prières pour obtenir sa délivrance, leur écrit, en les conjurant dans les termes les plus tendres, de demander pour lui tout autre chose à Dieu; et, craignant que ces prières ne fussent en partie exaucées, et que les bêtes féroces, auxquelles on l'avait condamné, ne s'adoucissent à sa vue : « Si elles m'épargnent, » disait-il, « je les irriterai, car je désire être broyé sous leurs « dents. Pardonnez-moi ce désir, mes chers petits enfants, je « sais bien ce qu'il me faut : *Ignoscite mihi, filioli, quid mihi « prosit ego scio*[5]. »

Ah ! osons le dire avec un saint orgueil, si Dieu a aimé l'homme à la folie, les martyrs le lui ont rendu. Sans doute,

1. Joan., XIII, 1. — 2. *Id.*, XV, 13. — 3. II Cor., V, 14. — 4. Rom., VIII, 35, 37-39.
5. *Epist. ad Rom.*, ad finem.

malgré le nombre et la violence de leurs tourments, ils sont demeurés infiniment loin de sa passion ; mais c'est la force, et non l'amour, qui leur a manqué pour y atteindre, car il n'appartient qu'à Dieu de pouvoir autant qu'il veut. Et ce n'étaient pas seulement de grands évêques, des religieux et des guerriers, qu'on voyait ainsi s'éprendre de cette divine folie du martyre ; c'étaient de faibles femmes, des vieillards brisés par l'âge, et de tout petits enfants. Ils marchaient ensemble au supplice, pleins d'un même enthousiasme ; et lorsque quelque étranger, surpris de voir passer ce singulier cortège, s'informait où ils allaient d'un air si joyeux : « A la mort, » disait le bourreau. — « Non, » répondaient les martyrs, « à l'amour, à la gloire. »

L'amour et la gloire ! ne les séparons pas. Il a plu à Dieu de les unir ici-bas même, malgré l'égoïsme du monde, et il doit les unir un jour bien mieux encore dans son céleste royaume. Ah ! levez les yeux en haut, et voyez de quel éclat y brillent, au sein de la gloire éternelle, les bienheureux martyrs de Jésus-Christ. L'apôtre S. Jean nous les montre sur la montagne de Sion, prosternés devant le trône de Dieu : « Ceux que vous voyez revêtus de blanc, » dit-il, « viennent d'une grande affliction : *De tribulatione magna ;* ils ont trempé leur robe dans le sang[1]. » C'est là, c'est sur ces sommets radieux de la Jérusalem céleste, que j'aperçois votre glorieux patron, S. Maurice. Le voilà jeune et beau, tel qu'il était à ce dernier jour, lorsqu'il versa son sang pour Jésus-Christ. Il marche encore à la tête de sa légion, et la conduit, sur les pas du Roi divin des martyrs, à travers les grands chemins des cieux. O Dieu ! de quel éclat magnifique il est environné ! C'est à peine si j'ose arrêter sur lui mes yeux. Il le faut cependant, car je vous l'ai promis. Après vous avoir fait envisager dans son ensemble l'excellence et la gloire du martyre, il est temps de vous dire maintenant quelle part de cette gloire revient à S. Maurice, et comment il s'en est assuré l'immortelle possession : c'est le sujet de ma seconde partie.

II. — Puisque la charité est le sceau des œuvres parfaites, c'est, Mes Frères, par cet endroit qu'il nous faut envisager principalement le sacrifice de notre saint martyr, afin de nous former une idée juste de son mérite et de sa grandeur. Or la charité c'est l'amour; et l'amour, quelque forme qu'il prenne, s'il est vraiment ce qu'il exprime, consiste à se donner. C'est pour cela qu'il est écrit du Sauveur qu' « ayant aimé souverainement l'Église, il s'est donné pour elle tout entier :

1. Apoc., VII, 14.

Christus dilexit Ecclesiam et se ipsum tradidit pro ea[1]. » Qu'a donc donné à Dieu S. Maurice? Sa vie? oui, sans doute, mais tous les martyrs ont fait comme lui ce sacrifice à Dieu; et d'ailleurs il compte peu pour un soldat. Je pourrais vous faire remarquer toutefois qu'en frappant Maurice à la fleur de l'âge, la mort l'a arrêté au point le plus brillant de sa carrière, lorsqu'il s'avançait au faîte de la gloire et des honneurs par les voies que le monde trouve les plus belles. Il était de race noble. Son courage, aidé de sa naissance, l'avait élevé rapidement aux premiers grades de l'armée, et quand il dut briser son épée pour conserver sa foi, il commandait cette belle légion thébaine à qui sa bravoure, presque toujours couronnée de succès dans les combats, avait mérité le titre d'heureuse[2]. Quitter un pareil commandement, et dire adieu pour jamais à la gloire, lorsqu'elle semblait nous porter comme d'elle-même au comble de la grandeur, eût été pour une âme moins haute que celle de Maurice le sujet d'un combat héroïque et disputé. Mais pour lui, uniquement touché qu'il était de l'excellence des biens éternels, ce sacrifice de la gloire humaine ne lui coûta pas même un soupir. Quel fut donc le vrai tourment de son martyre, et quelle grande marque d'amour y donna-t-il à Dieu? Pour le savoir, Mes Frères, il suffit de regarder notre héros en face: Maurice était soldat; c'est cette qualité de soldat qui a fait à la fois le plus cruel tourment et la plus belle gloire de son martyre.

Le soldat tient surtout à deux choses qui sont comme l'âme de sa vie, à savoir le drapeau et l'épée. Le drapeau c'est la patrie, tout un peuple, avec ses espérances et ses souvenirs, enfermé dans les plis d'un morceau d'étoffe, de toile ou de soie; l'épée c'est l'âme du soldat au service de la patrie. Otez au soldat l'une ou l'autre de ces choses, il perd aussitôt son prestige et sa gloire; il cesse d'être ce qu'il est. Lui demander d'en faire le sacrifice, c'est donc lui demander de sacrifier ce qu'il a de plus cher au monde, ce pour quoi il donnerait de grand cœur mille fois sa vie. Or tel est le sacrifice que le martyre imposait au soldat chrétien.

Quoi donc! est-ce que le christianisme est incompatible avec l'honneur des armes et le dévouement du soldat? l'Évangile nous a-t-il désappris cet amour dont l'antiquité a donné au monde de si belles leçons, je veux dire l'amour de la patrie? Non, non, ne le croyez pas, l'Évangile n'a rien étouffé dans le cœur de l'homme de ce que Dieu y a mis, et sans doute il n'y a rien mis de plus noble et de plus grand que le patriotisme. Jésus-

1. Eph., V, 25. — 2. *Felix legio.* (Greg. Turon., *Glor. Martyr.*, I, 75.) On peut consulter, sur l'autorité des actes de S. Maurice, Tillemont, *Histoire Ecclés.*, t. IV, et dom Ruinart, *Præf. ad act. S. Maurit.*

Christ lui-même ne nous en a-t-il pas offert en sa personne un modèle accompli? Persécuté et mis en croix par son ingrate patrie, il l'aima jusqu'entre les bras de la mort; et le jour même de sa dernière entrée dans Jérusalem, parvenu au sommet de la colline qui domine cette ville et, la découvrant à ses pieds, il jeta sur elle, nous dit l'Évangile, un regard plein de larmes, à la pensée des maux qui allaient l'accabler: « *Et videns civitatem flevit super illam:* Et, voyant la ville, il pleura[1]. » Larmes sacrées du patriotisme! larmes à jamais mémorables, qui devaient apprendre à tous les siècles que le Fils de Dieu est aussi le fils de l'homme, et que les vertus qui ornent la terre sont sœurs des vertus qui peuplent les cieux!

Sans doute, en nous enseignant à respecter et à aimer la patrie d'ici-bas, Jésus-Christ nous avait inspiré le goût et l'amour d'une patrie plus grande et plus glorieuse, la patrie d'en haut; mais, loin de se combattre dans nos cœurs, ces deux patries, ces deux amours, devaient s'y fortifier et s'y soutenir l'un l'autre par une étroite union. Chose admirable! le ciel, en détachant nos cœurs de la terre, nous la fait cependant aimer, comme le soleil nous fait aimer les objets qu'il dore de sa lumière et qui nous renvoient ses rayons. Que de traits touchants je pourrais emprunter à la vie des saints, qui mettraient dans un jour admirable cette belle vérité! Et, pour n'en point chercher ailleurs des exemples, l'histoire de ce pays ne m'offre-t-elle pas une preuve éclatante de la force que se prêtent l'un à l'autre, dans un cœur chrétien, l'amour de la patrie et la foi en Dieu? N'étaient-ce pas des chrétiens que ces braves Suisses vos pères, qui, durant près d'un demi-siècle, luttèrent avec un courage incomparable contre la domination étrangère, et qui, à force de dévoûment, de patience et d'audace, parvinrent à fonder cette belle république helvétique, le digne objet de l'admiration et de l'envie de l'Europe entière? Ah! sans doute, s'ils se réveillaient aujourd'hui de leur poussière, ils ne renieraient point en vous leurs fils; vous avez conservé cet esprit d'indépendance, ce mâle et fier courage qui les animait; mais, hélas! avez-vous tous conservé leur foi, et ne pourraient-ils pas reprocher à beaucoup d'entre ceux qui ne sont pas ici, d'avoir porté une main sacrilège sur l'arche sainte, où cette flamme divine du patriotisme brûle à côté des tables de la nouvelle loi? Mais écartons ces souvenirs qui divisent; je ne veux rappeler aujourd'hui que ce qui nous unit. Disons donc seulement, mais disons bien haut, ce que l'Évangile et l'Histoire proclament à l'envi, qu'aucun sentiment n'est plus à l'aise dans le cœur du chrétien que l'amour de la patrie.

1. Luc., XIX, 41.

Il y avait pourtant à cet amour, quand le christianisme parut, un obstacle sérieux. Le paganisme, qui tenait alors dans sa main les grands pouvoirs du monde, avait tellement exalté les vertus civiques, qu'il en avait fait une partie de son culte. Au premier rang des dieux qu'il adorait, chaque peuple aimait à placer le génie tutélaire qui présidait à la fortune; et ce génie, à le bien prendre, n'était autre chose que l'idole même de la patrie divinisée. L'histoire de Rome en est un exemple frappant. Le premier dieu de Rome n'était ni Mars, ni Junon, ni même Jupiter Capitolin, c'était Rome même; et Rome, depuis l'avènement d'Auguste, était habituée à se voir et à s'adorer tout entière dans la personne des Césars. Le ciel et la terre se réunissaient donc en un seul point, et leur majesté confondue avait naturellement pour emblème, chez un peuple guerrier, un drapeau. C'est de la sorte que le drapeau, cette chère et sainte chose pour laquelle Dieu lui-même a prononcé qu'il est beau de mourir, était devenu dans l'antiquité, par la plus lamentable des confusions, l'ennemi déclaré de ce grand Dieu dont il usurpait l'incommunicable majesté. Aussi, lorsqu'on voulait éprouver la foi du soldat chrétien, on le menait simplement devant un faisceau d'armes couronné d'un drapeau, et là on lui commandait de brûler de l'encens au génie des empereurs. Que pouvait faire alors le soldat, sinon détourner avec tristesse son regard du drapeau, tout en protestant de la voix et du cœur de l'inviolable amour qu'il lui portait? Mais, quoi qu'il pût dire, son refus le condamnait; il n'en mourait pas moins, frappé par la puissance publique, au pied des autels de la patrie, sous les yeux de ses frères d'armes indignés, emportant avec lui dans la tombe la flétrissure la plus dure au cœur du soldat, la flétrissure d'une trahison.

Encore, s'il lui eût été permis de mourir les armes à la main, s'il eût pu mettre son épée au service de cette patrie divine qui lui tendait les bras, il serait du moins tombé en soldat. Mais non, il devait briser, en mourant, son épée, car il était le fils de ceux à qui le Sauveur avait dit: « Je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups[1]; » et encore: « Tenez votre épée dans son fourreau, car quiconque se servira de l'épée périra par l'épée[2]. » Le soldat chrétien avait donc l'ordre de mourir sans se défendre; eût-il le cœur et la force d'un lion, il devait se laisser égorger comme une timide brebis.

Considérez maintenant notre saint martyr à la tête de sa légion; représentez-vous ce grand cœur, cette âme ardente, ce courage fier et intrépide, tous ces traits d'un héros accompli

1. Matth., X, 16. — 2. *Id.*, XXVI, 52.

tel qu'était Maurice, et jugez quel coup il dut ressentir à l'arrivée de ce fatal message, qui allait sitôt après se changer, par sa ferme résistance, en un arrêt sanglant. Appelé dans les Gaules par la révolte de quelques tribus barbares, l'empereur Maximien venait de franchir les Alpes Pennines et avait établi son camp autour d'Octodurum[1], petite ville assise sur les bords de la Dranse, au sud de la vallée. On n'était plus qu'à quelques lieues de l'ennemi. Avant d'ouvrir la campagne, l'empereur, voulant se rendre favorables les dieux, donne l'ordre à l'armée d'offrir un sacrifice solennel pour le succès du prochain combat. A la nouvelle de cet ordre, Maurice et sa légion, composée tout entière de chrétiens, se retirent à l'écart pour ne point se mêler à un acte d'idolâtrie que leur foi condamnait. Maximien en est aussitôt averti; il s'irrite et envoie sommer la légion de se joindre au reste de l'armée. Maurice, avec la soumission du soldat et la fermeté du chrétien, fait répondre au prince, au nom de tous ses compagnons, qu'ils sont prêts à mourir pour le service de l'empire, mais qu'ils ne peuvent, contre leur conscience, rendre hommage à des dieux qu'ils ne reconnaissent pas. Loin d'adoucir la colère du farouche empereur, cette noble réponse y mit le comble. Traitant Maurice et sa légion en rebelles, il les condamna, suivant la rigueur sanguinaire des lois romaines, au supplice de la décimation.

L'exécution de cette sentence fut confiée à des troupes d'un dévouement connu, et bientôt on les vit se diriger vers le bourg de Tarnade[2], où la légion thébaïne avait pris ses quartiers. En face de cette marche armée dont ils ne pouvaient ignorer le but, qu'allaient faire Maurice et ses braves? Ce qu'ils allaient faire, je vous l'ai dit: ils allaient attendre leurs bourreaux de pied ferme et se laisser égorger. Ce parti était simple sans doute, mais il était héroïque. Retranché dans un poste invincible, à la tête de plus de six mille hommes d'une valeur éprouvée, Maurice eût pu, en occupant le défilé d'Agaune, la seule voie ouverte entre Octodure et Tarnade, barrer le passage aux légions et leur livrer, dans ces gorges sauvages, un combat où les chances de la victoire eussent été partagées. Mais notre saint martyr ambitionnait une victoire plus haute que celle des armes, et que le génie militaire ne pouvait lui donner.

Ayant donc trouvé libre l'accès du dangereux passage, les troupes de Maximien débouchèrent sans obstacle dans la vallée où la légion se tenait rangée en bon ordre, immobile et résignée. La décimation s'accomplit au milieu du plus grand

1. Aujourd'hui Martigny. — 2. Aujourd'hui Saint-Maurice.

calme, sans exciter ni cris ni résistance de la part des nobles condamnés. Loin de songer à se défendre, ceux dont le sort amenait les noms déposaient aussitôt leurs armes et s'élançaient hors des rangs pour s'offrir aux bourreaux. De quels yeux Maurice regardait-il ce spectacle! Quelle joie et quel orgueil il en ressentait! Et combien il portait d'envie à ces heureux martyrs qu'il voyait tomber si glorieusement pour Jésus-Christ!

Toutefois, pour ne laisser aucun doute à l'empereur sur les motifs d'une telle conduite, Maurice lui écrivit une lettre dans laquelle il lui exprimait de nouveau le sincère attachement de la légion aux lois de l'empire, mais tout ensemble la résolution inébranlable où elle était de souffrir la mort plutôt que d'abandonner sa foi. Laissez-moi vous citer un passage de cette lettre admirable; l'âme de notre saint martyr y respire tout entière, et l'on y sent un souffle héroïque et chrétien qui relève le cœur au milieu de cette odeur de sang : « César, » y disait Maurice, « nous sommes tes soldats, mais nous sommes aussi les « serviteurs de Dieu; nous te devons l'emploi de nos armes, « nous lui devons l'innocence de nos cœurs; tu nous donnes la « solde, il nous a donné la vie. Conduis-nous à l'ennemi, ô « empereur, et tu verras qui nous sommes. Nous ne sommes « pas des rebelles, car nous avons des armes et nous ne « résistons pas; nous aimons mieux mourir de la main de nos « frères que de les égorger[1]. »

Si Maximien n'avait eu à cœur de venger que la discipline, ce noble et respectueux langage eût désarmé sa colère et mis fin aux rigueurs qu'elle lui inspirait ; mais ce qui le blessait par-dessus toutes choses, c'était de recevoir un pareil affront de ces Galiléens qu'il affectait de tant mépriser. Aussi, résolu de l'emporter à tout prix, il ordonna une seconde, puis une troisième décimation ; et enfin, las d'une lutte qui ne faisait qu'accroître sa fureur et sa honte, il commanda de massacrer la légion entière. Elle va donc périr, cette brave légion ! elle va périr sous le fer des Romains et par l'ordre d'un empereur, elle qui a toujours si fidèlement servi et Rome et l'Empire ! Ceux que tant de combats n'ont pu abattre, qui ont fait trembler devant eux, d'un bout du monde à l'autre, les ennemis les plus redoutés du nom romain, vont se laisser immoler sans résistance comme de timides enfants. Oh ! de grâce, point de larmes : osons les regarder en face, et ne mêlons pas de faiblesse à une si forte action.

1. Milites sumus, imperator, tui; sed tamen servi Dei. Tibi militiam debemus, illi innocentiam; a te stipendium laboris accepimus, ab illo vitæ exordium sumpsimus... Tenemus ecce arma et non resistemus, quia mori quam occidere malumus. (Eucher., IV.)

Qu'ils devaient être beaux ces valeureux martyrs, debout, le front nu et désarmé, regardant venir la mort le sourire sur les lèvres, et lui tendant les bras, comme à une amie désirée et longtemps attendue! Maurice est à leur tête, et certes il est bien digne de les commander en ce jour, car jamais ils n'ont eu à livrer ensemble de plus glorieux combat. Je ne vous oublierai pas non plus, ô vous, ses nobles frères d'armes et les généreux compagnons de son martyre, S. Candide et S. Exupère! Élevés comme lui, par l'éclat de votre courage, aux premiers honneurs de la guerre, comme lui vous sûtes mourir avec simplicité et grandeur, et conserver inviolable jusqu'au dernier soupir la foi qui vous unissait. Ils tombent tous trois les premiers; le reste de la légion les suit, jalouse de partager leur gloire en imitant leur sacrifice. Tel qu'on avait vu ces braves dans tous les combats, calmes, résolus, intrépides, tels furent-ils à ce dernier choc, et la mort ne leur parut pas plus pâle et languissante, encore qu'elle leur vînt sous la forme d'un supplice, que lorsqu'ils l'avaient envisagée tant de fois, au milieu de la mêlée, sous l'éclat de la victoire qui la transfigurait. Et vraiment n'était-ce pas une belle victoire que de mourir ainsi pour Jésus-Christ? Le ciel entier avait les yeux sur eux, et à mesure qu'ils tombaient, l'ange du martyre, recueillant leurs âmes, les portait brillantes et radieuses au pied du trône de Dieu. C'est là qu'il nous faut désormais les contempler. Détournons nos yeux de cette scène de meurtre; levons-les vers le ciel et admirons-y l'entrée triomphale de l'illustre légion dans l'assemblée des saints. J'entends l'harmonie des concerts angéliques et le chœur des martyrs qui, sur leurs harpes immortelles, célèbrent la victoire de ces nouveaux frères que la terre leur envoie. En même temps, du sein de la lumière où Dieu habite, sort une voix qui remplit tout le ciel; c'est la voix de l'Esprit qui invite ces bienheureuses âmes à goûter le repos de leurs glorieux travaux: *Amodo jam dicit Spiritus, ut resquiescant a laboribus suis*[1]. Jouissez de ce repos, nobles et vaillants martyrs, jouissez-en éternellement, par l'immortelle vertu du sacrifice qui vous l'a mérité.

Pour nous, Mes Frères, qui n'avons pas encore acquis le droit de nous reposer, travaillons avec courage, à l'exemple de ces intrépides soldats, à affermir et à étendre le règne de Jésus-Christ. Mais comment y travaillerons-nous? Faut-il pour cela être martyrs et verser notre sang pour Jésus-Christ? Martyrs, oui, il le faut être; mais cet honneur n'est plus au prix du sang. Grâce à Dieu, l'ère sanglante du martyre est passée;

1. Apoc., XIV, 13.

ce qui n'est point passé, ce qui ne passera pas, c'est l'esprit du martyre, car c'est l'esprit même du christianisme. C'est en effet à tous les chrétiens qu'a été dite cette parole : « *Eritis mihi testes :* Vous serez mes témoins[1] : » parole immortelle qui durant trois cents ans a conduit nos pères au supplice, et qui, jusqu'à la fin des temps, doit susciter à l'Évangile, sur tous les points du monde, d'innombrables témoins, par la profession courageuse et publique de ces trois grandes vertus de foi, d'espérance et de charité, qui sont l'âme du christianisme.

Eh bien ! Mes Frères, soyons tous martyrs de cette façon. Et d'abord soyons des hommes de foi : ayons le courage de nos croyances, affirmons-les hautement, sans respect humain et sans ostentation, en face de l'incrédulité ou de l'indifférence du monde. Mais rappelons-nous que la foi n'est vraiment grande et forte qu'autant qu'elle est pratique, et que son influence, comme son mérite, se mesure à ses œuvres.

Soyons aussi des hommes d'espérance. Ne nous laissons pas aller à ces découragements funestes, à ces défaillances lamentables, qui saisissent aujourd'hui tant d'âmes, à la vue des faciles triomphes de la force contre la justice et le bon droit. Le premier devoir de l'espérance en cette vie, ne l'oublions pas, c'est la patience. Et certes la patience est une vertu facile au vrai chrétien. « Dieu est patient, dit Tertullien, parce qu'il est éternel : *Patiens quia æternus.* » Or les chrétiens le sont aussi. Confions-nous donc dans l'avenir en dépit du présent, car l'avenir est à Dieu, et Dieu nous l'a promis.

Enfin soyons des hommes de charité, c'est-à-dire des hommes de sacrifice et d'abnégation. Estimons-nous heureux d'avoir quelque chose à souffrir pour la cause de Dieu. Plus cette grande cause est attaquée et menacée dans le monde, plus elle doit nous être chère, plus nous devons nous dévouer à son service, si nous l'aimons sincèrement, car c'est le propre des cœurs généreux de se dévouer avec passion pour ce qu'ils aiment, surtout quand ce qu'ils aiment est en péril et qu'il s'agit de le sauver.

C'est, Mes Frères, par ces fortes et vaillantes vertus que vous vous montrerez dignes de vos saints patrons ; et alors, levant avec confiance vos regards et vos cœurs vers ces régions sereines où ils règnent avec Dieu, vous mériterez d'entendre de leur bouche ces belles paroles qu'adressait autrefois S. Paul à ses chers Corinthiens : « *Gloria vestra sumus, sicut et vos nostra :* Nous sommes votre gloire, comme vous êtes la nôtre[2]. » Oui, vous êtes notre gloire, chers et bien-aimés martyrs, et vous

1. Act., I, 8. — 2. II Cor., I, 14.

plus que tous les autres, illustre S. Maurice; vous êtes la gloire de ce grand peuple et de ce beau pays. Puissions-nous être aussi toujours la vôtre, et devant les hommes, et devant Dieu ! Daigne ce grand Dieu, sous vos auspices, unir et rallier à son culte tous ces nobles cantons, et, après tant de luttes, dont la religion et la patrie ont eu également à souffrir, amener enfin la réconciliation sincère, l'entente aimable et pacifique de ces deux choses, les plus chères à nos cœurs et les mieux faites aussi pour y vivre loyalement et tendrement unies, je veux dire l'Église et la Suisse !

Voir d'autres panégyriques du même saint, dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XIX, p. 424; t. XXIV, p. 844.

---

25 AVRIL — S. MARC [1]

Prœdicate Evangelium omni creaturœ.
Prêchez l'Évangile à toute créature.
(Marc., XVI, 15.)

Mes Frères,

Souvent, pour échapper aux tristesses de l'heure présente, j'aime à me reporter à cette première heure où le Christianisme parut dans le monde. Quelle vie alors dans les âmes! quel enthousiasme! quelle divine ivresse! Douze hommes viennent de quitter Jérusalem. Ils n'ont point de fortune, point de science, point d'armée; ils n'ont, pour toute force, qu'un crucifix dans les mains, et dans le cœur un grand amour. Et ils s'en vont, les uns vers les régions glacées du Nord, les autres vers les brûlants climats du Sud. Ils annoncent aux peuples que le Fils de Dieu est venu dans le monde et qu'il y est mort; ils leur racontent sa vie; ils leur redisent ses enseignements; ils présentent son image sanglante à leur adoration et à leurs baisers; et, à leur parole, que confirment d'ailleurs d'éclatants miracles et une vie sans tache, les peuples s'émeuvent; l'univers change de face; des millions d'hommes prennent la croix des mains des apôtres, et, pendant trois cents ans, dans les cachots, dans les amphithéâtres, dans la flamme des bûchers, en face des tigres et des léopards, ils la serrent sur leur poitrine avec une indicible ardeur.

1. Panégyrique prononcé par M. l'abbé Laroche, dans l'église de Saint-Marc d'Orléans, le dimanche 30 avril 1882.

Quelle œuvre! et, pour l'accomplir, quels hommes! Parmi ces hommes, j'aperçois S. Marc; et, bien que voilée, sa physionomie rayonne assez, à travers ses voiles, pour forcer l'admiration.

C'est cette physionomie que je voudrais esquisser rapidement devant vous.

La vie de S. Marc a trois phases: disciple de Pierre, Marc écrit l'Évangile; apôtre, il le prêche; martyr, il meurt pour lui.

Je vous le montrerai sous ce triple aspect; et j'espère que, dans la foi de l'évangéliste, le zèle de l'apôtre et le courage du martyr, vous reconnaîtrez, malgré les nuances qu'une mission exceptionnelle entraîne, le type achevé du chrétien.

I. — Des hommes ont écrit l'histoire d'hommes comme eux. Ils ont raconté la vie des conquérants, peint leur course rapide et leurs victoires sanglantes; ils ont dit les révolutions des empires, les gloires et les revers des peuples. Jeux d'enfants que tout cela!

Il est un fait qui domine l'Histoire; un fait qui a partagé en deux les âges; que quatre mille ans ont eu pour but de préparer; auquel près de deux mille ans, écoulés depuis, se rattachent; duquel nous datons les années, comme si, depuis ce fait, le temps avait pris un nouveau cours. Ce fait, c'est l'entrée du Fils de Dieu dans le monde et sa mort sur une croix.

Il y a une physionomie qui se lève au-dessus du monde moral, unique, incomparable; à laquelle la sainteté, la bonté, la puissance, harmonieusement fondues ensemble, ont fait une beauté qu'aucune autre n'égale; qui a ravi le monde, allumé dans les cœurs un amour que dix-neuf siècles n'ont pas refroidi, et devant laquelle, jusqu'à la fin des temps, l'humanité restera à deux genoux, pour la copier: c'est la physionomie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Eh bien! ce fait, quatre hommes ont été appelés à le raconter; cette physionomie, quatre hommes ont été appelés à la peindre; quatre hommes ont été appelés à être les historiens de Dieu, à répéter les paroles qu'il a dites dans le monde, à nous apprendre les œuvres qu'il y a faites, et la manière dont il y est mort; et, parmi ces quatre hommes, je discerne S. Marc.

Comment Dieu l'avait-il préparé à une mission pareille? Quelles avaient été sa famille, son enfance, sa jeunesse? L'Histoire ne le dit pas. Tout ce qu'on sait, du moins d'une manière certaine, c'est qu'il était Juif, secrétaire de S. Pierre, et son disciple préféré. Il accompagna le prince des apôtres dans ses courses à travers l'Asie; il vint avec lui à Rome, et, à un mot d'une ineffable tendresse échappé à S. Pierre, on peut

juger de la place qu'il occupait dans son cœur. Marc, pour lui, n'est pas seulement un ami, un compagnon, un frère : c'est son fils, c'est l'enfant de son cœur : *Marcus filius meus*. Il me semble les voir, dans ces quartiers obscurs de la Rome païenne où ils ont été forcés de se cacher : l'un, jeune, enthousiaste ; l'autre, déjà vieilli dans la pénitence et les fatigues de l'apostolat ; l'un, appuyant son inexpérience sur un cœur plus fort ; l'autre, s'inclinant avec amour vers ce jeune homme en qui revit la flamme de ses premières années ; tous deux généreux, avides de sacrifices. Quelles effusions entre ces deux grandes âmes ! Quelles prières pour cette Rome encore idolâtre, mais dont des révélations mystérieuses leur ont sans doute appris les destinées futures ! Quels interminables entretiens sur le divin Maître !

C'est de ces entretiens et des prédications de S. Pierre qu'est né le second Évangile.

Cet Évangile, je viens de le relire. J'ai cherché à y découvrir l'âme de S. Marc, et, je ne crois pas me tromper, oui, je l'y ai reconnue.

Cet Évangile est écrit d'un bout à l'autre d'un souffle ardent, et comme un bulletin de victoire. Aucune des scènes suaves qui, dans S. Matthieu et S. Luc, ouvrent la vie de Jésus ; une sorte de brusquerie éloquente : « Commencement de l'Évangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu. » Au premier verset, l'austère figure de S. Jean qui annonce Jésus-Christ ; au dernier, les Apôtres qui partent pour le prêcher ; et, entre les deux, Jésus-Christ lui-même, à trente ans, « dans la haute et pleine beauté de sa physionomie. » Point de discours, peu de paraboles ; des actes. Et quels actes ! la maladie vaincue ; les morts ressuscités ; les possédés délivrés ; les flots de la mer apaisés ; Jésus rayonnant de gloire sur le Thabor. « Le récit court, rapide, tragique, dans un langage naïf et mâle, et se termine par la Résurrection et l'Ascension, c'est-à-dire par la force arrivée à son degré suprême[1]. » Cet Évangile n'est donc qu'une sorte d'hymne triomphal. A chaque mot, on sent vibrer l'âme de S. Marc : une âme jeune et généreuse que la puissance souveraine de Jésus-Christ a subjuguée, et qui, avec une foi pleine, joyeuse, enthousiaste, s'incline devant lui et l'adore.

Tel est le premier trait de votre saint patron : la foi ; une foi profonde qui le retient, d'abord, humble disciple au pied de la chaire de Pierre, puis lui met la plume à la main, et éclate à toutes les pages d'un livre inspiré.

Est-ce aussi à ce caractère, Mes Frères, que l'on pourrait vous reconnaître ? Êtes-vous des hommes de conviction ? La foi

1. M. Bougaud, *Le christianisme et les temps présents.*

rayonne-t-elle en vous, comme en S. Marc, d'un éclat sans ombre?

Nous ne sommes pas à une époque où des croyances vagues suffisent. Notre foi est attaquée. Des hommes dont on dirait, en vérité, que Jésus-Christ trouble le sommeil, passent leurs veilles, usent leurs forces à chercher contre lui des objections; ils traitent sa doctrine de chimère, son culte, de superstition vieillie; ils dénoncent ses prêtres au pays comme les ennemis de sa grandeur; les dévouements héroïques qui portent un jeune homme, une jeune fille, à échanger toutes les douceurs de la vie contre une petite maison d'école ou un lit d'hôpital, ne peuvent pas même trouver grâce à leurs yeux, et il n'est pas de jour où vous ne puissiez acheter à vil prix une calomnie contre vos religieux et vos prêtres, une insulte contre l'Église et un blasphème contre Jésus-Christ.

Voilà la situation. Or croyez-vous que c'est avec les souvenirs à demi effacés de l'enfance et quelques lambeaux de catéchisme que vous pouvez résister à de telles attaques et échapper à de tels périls?

Non, Mes Frères, une instruction solide peut seule, à l'heure actuelle, sauvegarder votre foi.

Cette instruction, comment l'acquérir? Le soleil n'est pas plus tôt levé que vous; tout le long du jour, vous êtes dans vos champs ou à vos affaires, et ce n'est pas quand vous rentrez, le soir, la tête lasse et les membres brisés, que vous allez, pour vous livrer à l'étude, retarder un repos dont vous avez tant besoin!

Jésus-Christ vous aurait-il donc oubliés? Travailleurs, hommes du peuple, seriez-vous livrés à la merci du premier imposteur qui voudrait vous égarer?

Je ne puis le croire. Celui qui se glorifiait autrefois d'évangéliser les petits et les pauvres, qui les entraînait, ravis, à sa suite, qui se plaisait à leur révéler des mystères qu'il cachait aux sages, a dû vous laisser un moyen de le connaître facile et court, et préparer, quelque part, un refuge où votre foi en péril pût s'abriter.

En effet, au sein des villes comme au fond des campagnes, il y a un homme qui est par excellence l'homme du peuple; qui pour vous a renoncé aux joies de la famille; qui vous a reçus à votre entrée dans la vie et qui sera à vos côtés quand l'heure sera venue d'en sortir; un homme qui a béni vos berceaux et qui bénira vos tombes; qui a été mêlé à toutes vos joies et à tous vos deuils; qui, en toute vérité, peut vous appeler ses enfants... Il a passé à méditer les vérités chrétiennes les années de sa jeunesse; ses lèvres ont été consacrées pour vous les

prêcher... Ah! laissez donc là vos instruments de travail, relevez vos fronts trempés de sueur! Prenez vos habits de fête, et, écoutant la voix maternelle de ces cloches qui vous appellent, venez, au moins une fois chaque semaine, au pied de la chaire chrétienne, entendre d'une bouche amie la réponse aux mensonges dont on voudrait vous abuser et chercher les lumières, les certitudes, les espérances, dont votre âme a besoin.

II. — Marc était à Rome depuis plusieurs années. Il partageait les fatigues du prince des apôtres et il le consolait par son affection. Mais Pierre dont la pensée embrassait le monde et qui mettait les affections du cœur après la gloire de Jésus-Christ, songea un jour à se séparer de lui. Souvent il avait tourné les yeux vers cet Orient qui avait été le berceau du christianisme, et parmi tant de villes qui attendaient encore des apôtres, une surtout avait fixé son attention : Alexandrie.

Alexandrie était une ville fameuse entre toutes. Assise au bord de la mer, entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique, elle voyait tous les navires du monde aborder dans son port ; elle étalait, sous un ciel de feu, ses monuments splendides ; une jeunesse studieuse et bruyante remplissait ses écoles; une foule immense, Grecs et Romains, Égyptiens et Arabes, Juifs et Perses, s'agitait dans ses rues. Tous les cultes y étaient confondus : les fables de la Grèce s'y mêlaient aux superstitions de l'Orient. Avec cela, une nature énervante, un air embrasé, des théâtres, des histrions, des fêtes : toutes les agitations du commerce, tous les prestiges des arts, toutes les séductions de la volupté. Bref, Alexandrie était, après Rome, la première ville du monde.

C'est à cette ville que Pierre a résolu d'envoyer son disciple ; et quel autre serait plus digne d'une si importante mission ? Il l'embrasse donc, il le bénit et il lui dit adieu.

Marc part, il arrive aux portes de la grande cité idolâtre. Là, il rencontre un humble artisan ; il lui parle d'un Dieu qui a été petit et pauvre comme lui ; il guérit une blessure qu'il s'est faite en maniant son instrument de travail ; cet homme simple s'attendrit ; il demande le baptême, et, comme autrefois à Bethléem, Jésus-Christ a pour premier adorateur un indigent.

Bientôt les conversions se multiplient ; Alexandrie s'ébranle à la voix de cet homme qui parle avec une autorité si haute, qui fait, comme en se jouant, des prodiges, et dont la puissance est moins extraordinaire encore que la vertu.

L'impression est telle, que, s'il faut en croire de graves historiens, une foule d'âmes fuient dans le désert qui s'étend au sud d'Alexandrie, l'étonnent de leur pénitence et l'embaument de leur virginité.

Marc encourage ses enfants dans ces voies héroïques ; tantôt au désert, tantôt à Alexandrie, il enflamme toutes les âmes des ardeurs de la sienne.

Bientôt Alexandrie ne lui suffit plus. Il parcourt l'Égypte dans tous les sens ; il prêche à cette vieille terre de l'idolâtrie le Dieu qu'elle a reçu un jour sans le reconnaître. Partout des chrétientés se fondent ; Marc va de l'une à l'autre, et, après avoir enfanté les âmes dans la douleur, il leur prodigue sous toutes les formes les dévoûments et les tendresses d'une paternité que le monde n'avait jamais soupçonnée, qui l'étonnait et le ravissait.

Je sais, Mes Frères, que c'est pour nous, prêtres, surtout, que sont faits de tels modèles ; mais est-ce que le chrétien est un être égoïste dont la foi doive s'enfermer dans une silencieuse et froide immobilité ? Non ; tout homme, si humble soit-il, est appelé, dans une certaine mesure, à la gloire de l'apostolat. Il y a une autre prédication que la nôtre, prédication quelquefois plus éloquente et plus efficace : c'est la prédication d'une vie sainte. Le chrétien qui, au grand jour, sous les yeux de toute une paroisse, accomplit ses devoirs religieux ; qui ne déshonore jamais ses lèvres par le blasphème ; qui, sinon par sa parole, du moins par son attitude, impose silence au vice, et ne lui permet pas d'outrager, devant lui, la pudeur ; la femme chrétienne qui, grave, appliquée à ses devoirs d'épouse et de mère, porte au front l'auréole d'une vertu qui défie la calomnie, prêchent Dieu à leur manière, et de la meilleure manière.

Mais il est un lieu où cet apostolat peut être particulièrement fécond : c'est le foyer domestique.

Là, je ne crains pas de le dire, vous êtes, parents chrétiens, investis d'une sorte de sacerdoce qui complète, qui au besoin remplace le nôtre.

Ce ne sont pas, en effet, quelques courtes instructions reçues à l'église qui seules peuvent former l'âme d'un enfant ; ce sont ces influences de chaque jour et, pour ainsi dire, de chaque heure, qui l'enveloppent et qui le pénètrent au foyer domestique.

L'enfant ouvre à la vie une âme neuve et inexpérimentée ; pour savoir ce qu'il doit croire et ce qu'il doit faire, il écoute et il regarde.

Ah ! si avec cet accent inimitable, avec cette voix du sang qui est sur vos lèvres, il vous entend de bonne heure lui parler de ses devoirs religieux ; s'il vous voit courber, soir et matin, devant Dieu votre front, ce front si majestueux pour lui ; si chaque dimanche, à la messe, chaque année, à la Table sainte,

il vous retrouve à ses côtés, il est comme impossible qu'il trahisse jamais des devoirs qui auront eu, à ses yeux, pendant toute son enfance, ce caractère sacré, et qu'il ne s'efforce pas de reproduire des vertus dont il aura vu, chaque jour, en vous le modèle.

Mais si c'était le contraire qui arrivait ; s'il ne vous entendait parler que d'argent, d'affaires, et jamais de Dieu ; s'il vous voyait commencer et finir le jour sans prier ; si, le dimanche, quand il va à l'église, il vous voyait aller à votre vigne ou à vos plaisirs ; si, à Pâques, quand il va à la Table sainte, il avait beau chercher dans ses souvenirs et ne se rappelait pas vous y avoir jamais vu, comment voulez-vous que sa foi et sa vertu résistent ?... Nous le retiendrions peut-être quelques années ; mais un jour viendrait où il se dirait qu'il est temps, pour lui aussi, de s'affranchir de pratiques gênantes, et de réclamer sa part de liberté.

Et alors, ô père, ô mère, qui auriez méconnu votre mission, je vous plains..... Non seulement vous auriez assumé, pour l'avenir, la plus lourde des responsabilités, mais peut-être pour vous châtier Dieu n'attendrait-il pas une autre vie. Ah ! vous avez cru faire assez pour cet enfant en lui laissant quelques terres et un peu d'argent ; et vous n'avez pas songé à mettre Dieu dans son cœur ! Eh bien ! ces terres, voilà qu'il en dissipe le revenu dans de folles dépenses ; cet argent, voilà qu'il le répand dans l'orgie ; ce cœur, vide de Dieu, voilà qu'il le dégrade dans de honteuses passions. Asseyez-vous maintenant à votre foyer désolé ; pleurez sur vos espérances détruites, sur votre nom terni, sur votre amour méconnu, et reconnaissez, mais trop tard, qu'on n'élève pas un enfant sans Dieu, et qu'il importe moins de lui laisser des rentes que de lui inspirer des vertus.

Et vous, au contraire, parents chrétiens, qui avez compris votre mission ; qui avez vu, dans chacun de vos enfants, une innocence à garder, une vie divine à développer, une âme à sauver, réjouissez-vous ! Non seulement vous avez accompli le plus sacré de vos devoirs, mais vous vous êtes préparé la plus douce des joies, et, en attendant celle d'une autre vie, voici déjà, dès ici-bas, votre magnifique récompense : des fils chastes, laborieux et soumis, qui consoleront votre vieillesse et honoreront votre nom ; des filles douces et pures que leur vertu revêt comme d'une parure angélique, qui sont l'honneur de leur paroisse et le charme de votre foyer : âmes charmantes en effet, dans lesquelles le vice n'a rien défloré, et qui, habituées à voir en vous les images de Dieu, reportent sur vous quelque chose du respect et de l'amour qu'elles ont pour lui !

III. — Mais je m'attarde, et il est temps que j'achève l'éloge de votre saint patron.

Jésus-Christ, Mes Frères, avait prédit, avant de mourir, qu'il allait à la fois passionner le monde et soulever ses colères : « *Omnia traham ad meipsum. — Eritis odio omnibus propter nomen meum.* » Et, en effet, à peine a-t-il disparu, qu'il est aimé jusqu'à la folie et haï jusqu'à la fureur. Pendant trois cents ans, la haine allume les bûchers, aiguise le glaive des bourreaux, déchaîne les bêtes féroces ; et pendant trois cents ans, l'amour amène les victimes avec des chants de joie sur les lèvres. Jésus-Christ devait ainsi traverser les siècles, méprisé, adoré ; haï, aimé ; insulté, glorifié. Mais jamais la haine ne fut plus farouche, ni l'amour plus fort, qu'à l'apparition du christianisme..... Alors le cœur débordait, et mourir était doux ; car mourir, c'était attester au monde l'énergie de ses croyances ; c'était répondre au divin Crucifié du Calvaire, et entraîner vers lui les foules que séduit toujours la beauté d'une grande immolation. Aussi tous les apôtres finirent-ils par le martyre.

C'est par lui aussi que finit S. Marc.

Les païens étaient furieux. Ils voyaient chaque jour se vider leurs temples et grossir le nombre des adorateurs de Jésus-Christ. Ils résolurent de défendre les vieilles divinités de l'Égypte ; et, ne pouvant les défendre par la raison, ils cherchèrent, comme tous les persécuteurs, à les défendre par la force.

C'était le 24 avril de l'an 65. L'Égypte faisait, ce jour-là, la fête de l'une de ses idoles, Sérapis. Les chrétiens célébraient la Pâque. Quel jour pouvait-on mieux choisir pour un sacrifice ?

S. Marc venait de monter à l'autel : il offrait à Dieu la grande victime du Calvaire quand, brusquement, une troupe furieuse se présente. On l'arrache de l'autel, on lui passe une corde au cou, on le traîne, à travers les rues de la ville, au milieu des huées d'une populace en délire, jusque sur le rivage de la mer. L'auguste vieillard tombe ; ses chairs se déchirent ; son sang coule ; mais la rage de ses bourreaux n'est pas assouvie. Toutefois, comme leurs bras sont las et que le soir approche, ils se décident à jeter leur victime en prison, sauf à la reprendre le lendemain, au point du jour.

Quelle nuit ! le martyr était là, à genoux sur la pierre de son cachot, offrant à Dieu sa vie pour son peuple. Son âme connut-elle, dans cette nuit douloureuse, quelques-unes des angoisses de Jésus-Christ au jardin des Olives, ou bien, simplement, Dieu voulut-il lui accorder une récompense anticipée ? toujours est-il qu'à minuit la terre tremble ; le cachot s'illumine ; un ange descend du ciel, et, déchirant le voile de l'avenir, montre à Marc la gloire qui l'attend.

Marc est encore sous le charme de cette apparition céleste quand s'offre à lui une vision plus douce encore. Cette fois, c'est Jésus-Christ lui-même avec les traits qui ont ravi sa jeunesse: « La paix soit avec vous, Marc, mon évangéliste! — O mon Seigneur Jésus-Christ! » s'écrie le disciple, et il tombe aux pieds de son Maître, ivre de joie. Que se passa-t-il ensuite? On l'ignore; mais nul doute que Jésus n'ait encouragé son martyr, et allumé, plus ardente en lui, la soif du sacrifice. Oh! comme maintenant les heures sont lentes à s'écouler! comme les bourreaux tardent à venir!... Ils arrivent enfin; ils saisissent leur victime; ils la traînent, comme la veille, sur les rochers encore rouges de son sang. Marc, calme, souriant, pardonne à ceux qui le font mourir. Enfin les forces lui manquent; son sacrifice s'achève; il expire avec le cri de Jésus sur les lèvres: « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. »

Ainsi finit cet homme héroïque. Et quand je cherche une image dans laquelle je puisse résumer ses traits, je n'en trouve pas d'autre que celle sous laquelle il fut montré à Ézéchiel, dans ses visions prophétiques, et sous laquelle l'a reconnu toute l'antiquité chrétienne: le lion.

Le lion! cet animal puissant qui, soit qu'il secoue sa crinière d'or au vent du désert et s'élance en poussant son rugissement terrible, soit qu'il se promène lentement dans ces solitudes qui sont son domaine, dans sa majesté royale et sa force tranquille, voit les bêtes fauves fuir à son approche, et le désert silencieux s'incliner en quelque sorte devant lui: quel emblème convenait mieux que celui-là à un homme qui traversa ce monde avec un si fier génie, un si grand cœur et un si vaillant caractère?

En tout temps, Mes Frères, la force est nécessaire au chrétien, parce qu'en tout temps se livre, dans son cœur, la lutte du devoir et de la passion: le devoir sublime, mais austère; la passion abjecte, mais séduisante. Il vous faut du courage, jeunes gens, pour résister aux entraînements du mal, à la fougue des sens, et aux rêves enflammés d'une imagination de vingt ans; jeunes filles, pour fermer l'oreille aux trompeuses promesses et aux beaux mensonges; femmes chrétiennes, pour reprendre chaque jour, et sans vous lasser jamais, la laborieuse tâche de l'éducation de vos enfants; pères de famille, pour ne céder jamais aux appâts du gain illicite, aux sollicitations de la vengeance et aux attraits de la volupté. Ce courage-là est de tous les jours et de toutes les heures; mais à l'heure actuelle il ne suffit pas. La religion, je l'ai dit, est attaquée; vous ne rencontrerez pas, comme au temps des persécutions sanglantes, le bourreau sur votre chemin, mais vous y rencontrerez la feuille ignoble qui calomnie vos prêtres et raille vos croyances;

vous y rencontrerez l'image obscène qui souille vos regards et trouble votre vertu; vous rencontrerez, sur la route de l'Église, le sarcasme et le rire moqueur.

La force vous est donc nécessaire. L'avez-vous? Hélas! on dit de tous côtés que les caractères baissent, et il faut bien avouer que l'on a raison. Il est peu d'hommes qui osent se poser franchement en chrétiens, devant le monde; marcher le front haut et dans la fierté sereine de leur foi. Combien, au contraire, qui se taisent, qui se cachent, qui rougissent, comme s'il y avait de la petitesse d'esprit à croire des vérités qu'ont admises les plus grands génies, et du déshonneur à pratiquer des devoirs qui ont fait les saints!... O faiblesse incompréhensible! Il est des hommes — je n'exagère rien — qui ne prient pas parce qu'ils ont honte de leur femme, qui ne vont pas à la messe parce qu'ils ont peur de leurs amis, qui ne communient pas parce que peut-être on les verrait!... Est-ce là l'indépendance, est-ce là la légitime fierté d'une âme chrétienne, et est-il possible qu'on abdique ainsi sa conscience et qu'on humilie sa foi devant les railleries d'un mauvais plaisant ou les objections d'un sot?

La force vous manque: où donc la chercher? Je l'ai dit en commençant : dans des convictions profondes d'abord. La volonté n'est ferme qu'autant que l'esprit est éclairé, et des croyances vagues ne peuvent enfanter des vertus. Mais les convictions toutes seules ne suffisent pas. Le cœur humain est un mystère, et il ne tarde pas à trahir le devoir quand il n'a que la force de la vérité pour le sauvegarder des entraînements de la passion. Il faut, pour le contenir, une autre force: et cette force, elle est ici, au tabernacle..... C'est de l'autel que S. Marc est allé à la mort; c'est de l'autel que, depuis dix-huit siècles, prêtres, religieux et fidèles, vont au devoir et au sacrifice. Il y a entre l'autel et la vertu une relation intime, et celui-là serait bien aveugle qui croirait pouvoir déserter l'un et conserver l'autre.

Et maintenant, Mes Frères, terminons. J'ai beaucoup parlé de luttes et de virilité dans ce discours: à l'heure actuelle, qui pourrait s'en étonner? En en parlant, un grand souvenir national s'est éveillé dans mon âme, et, tout profane qu'il est, vous me permettrez de le raconter, parce qu'il résume admirablement ma pensée.

C'était en 1812. Napoléon revenait de Moscou. Ces soldats, que n'avait pu vaincre aucune armée de l'Europe, étaient vaincus par un ennemi nouveau, la neige. Elle tombait, froide, épaisse, continuelle. L'armée s'avançait en silence sous un ciel morne et à travers des campagnes désolées. A chaque pas, hommes et

chevaux tombaient, et, portée par le vent du nord, la neige les avait bientôt couverts de son blanc linceul. On était parti six cent mille, on revenait cent mille à peine: une poignée de braves qui, la plupart, n'avaient plus de fusil et qui manquaient de pain. Les Russes triomphaient. Comme des oiseaux de proie tournoient, avec des cris sauvages, autour d'un aigle blessé, sans oser toutefois se jeter sur lui, parce qu'ils redoutent encore sa serre et son aile, ils tournoyaient avec des hourras insolents autour de nos colonnes et guettaient le moment ou ils pourraient les enfoncer. On était arrivé au bord de la Bérézina. Il fallait jeter un pont sur ces eaux glacées et contenir les Russes dont le canon grondait par derrière et sur nos flancs. L'armée était menacée, l'empereur même était en péril! On vit alors, Mes Frères, un beau spectacle: ces braves qui, depuis quinze ans, exposaient leur vie pour l'empereur, sur tous les champs de bataille de l'Europe, demander comme une grâce de lui faire encore, à ce moment suprême, un rempart de leur corps; de vieux officiers redescendre au rang de simples soldats; des généraux échanger leur grade contre celui de capitaine, et de ces hommes héroïques on forma un bataillon qu'on appela le bataillon sacré... Le bataillon sacré ne put sauver l'armée, parce qu'il est des circonstances où l'héroïsme lui-même est impuissant, mais il donna du moins un noble exemple et montra, dans une grande infortune, qu'il y avait des âmes plus grandes qu'elle.

Mes Frères, un vent glacial passe en ce moment sur la France: la foi s'éteint, la charité se refroidit, la route est jonchée de victimes, et l'ennemi est là, par derrière, menaçant, terrible... Est-ce que vous n'entendez pas ses cris? est-ce que vous n'entendez pas la voix de ces hommes qui demandent qu'on en finisse avec Jésus-Christ; qu'on ferme les lèvres qui parlent de lui à l'enfance; qu'on décroche son image des murs de nos écoles; qu'on chasse ses religieux; qu'on enlève à ses prêtres le morceau de pain que leur a jusqu'ici donné l'État; qui l'écartent du lit des malades; qui font l'horrible serment de le repousser eux-mêmes à leur dernière heure, et demandent qu'on porte leur cadavre en terre sans recevoir sa bénédiction?... Soldats du Christ, ce n'est pas le moment des lâches défaillances et des faiblesses coupables: c'est le moment des affirmations énergiques, c'est le moment de vous rallier avec plus d'amour que jamais autour de votre drapeau et de votre chef, et de former, vous aussi, le bataillon sacré!

Ainsi soit-il!

Voir un autre panégyrique du même saint dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXIII, p. 91.

21 MAI — S. FULCRAN[1]

Et erit sepulchrum ejus gloriosum.
Son sépulcre sera glorieux. (Is., XI, 10.)

Mes Frères,

Il y aura bientôt neuf siècles, couché sur la cendre et le cilice, un humble Pontife de Lodève, nommé Fulcran, rendait sa belle âme à Dieu. L'oubli, qui accompagne presque toujours la mort, a respecté sa mémoire ; les générations qui se sont succédé dans la cité se sont transmis, comme un titre d'honneur, le nom vénéré de ce Pontife ; des fêtes pompeuses ont été instituées pour en perpétuer le souvenir ; poussées par une influence mystérieuse et irrésistible, les populations environnantes les ont célébrées avec un empressement toujours nouveau, et aujourd'hui, comme aux jours antiques, elles accourent avec le même enthousiasme pour environner de leurs hommages le tombeau et les saintes reliques de Fulcran.

Quel est le roi, le conquérant ou le sage, qui pourrait attendre de la postérité un semblable triomphe ?... Ah ! c'est que les palmes que décerne le monde sont comme lui éphémères et périssables ; il n'y a que la religion qui puisse tresser d'immortelles couronnes.

Il y a près de trente ans, Mes Frères, humble vicaire de cette église, je montais à pareil jour dans cette chaire, invité par le pasteur éminent[2] qui, pendant plus d'un demi-siècle, fut l'honneur, la joie et la vie, de cette grande paroisse qui le pleure encore.

Aujourd'hui j'y monte de nouveau, invité par cet autre pasteur[3] au cœur d'or dont vous avez déjà pu apprécier le zèle, et que le Seigneur tenait évidemment en réserve pour continuer dans Lodève ces belles et grandes traditions religieuses. — Qu'il reçoive ici mes remercîments les plus vifs de ce que son amitié me replace aujourd'hui en présence d'un auditoire d'élite dont, jeune encore, j'ai pu apprécier plusieurs fois et l'indulgence et la sympathie !

Aussi, malgré la longueur de la séparation et les oublis

1. Panégyrique prononcé dans l'église Saint-Fulcran de Lodève, le 21 mai 1876, par M. l'abbé Ginouvès, curé-doyen de Montagnac.
2. M. l'abbé Beaupilier (Hippolyte), décédé le 16 mai 1875, âgé de 74 ans.
3. M. l'abbé d'Estève, nommé curé-archiprêtre de Lodève en 1875.

qu'entraîne l'absence, j'arrive au milieu de vous, Mes Frères, non comme un étranger, mais comme un ami qui vient assister à une fête de famille. Dans l'éloge que j'ai à prononcer devant vous, je n'ai pas d'autre prétention que celle de répéter cette légende traditionnelle que vous savez tous, que vous avez apprise de vos pères, que vous avez enseignée à vos enfants, et qui, depuis des siècles, fait la gloire de votre cité. Suivre pas à pas Fulcran depuis son berceau jusques à son trône de Pontife-Seigneur, depuis son trône de Pontife-Seigneur jusques à son tombeau, dans la chapelle Saint-Michel, voilà tout le plan et tout le partage de ce discours. Ainsi, dans le cours de ce panégyrique, j'aurai bien plus à puiser dans vos souvenirs, dans vos pensées et vos sentiments, que dans les miens propres, ou plutôt mes sentiments et les vôtres, ne feront qu'un, et, confondus ensemble, ils monteront vers le ciel, jusques aux pieds de notre Pontife glorieux, comme un hymne de joie, d'admiration et d'amour.

O Marie ! Fulcran fut toujours animé vis-à-vis de vous des sentiments de la piété la plus tendre, la plus filiale[1]. Prenez soin aujourd'hui de la gloire de votre serviteur, et ne permettez pas que ma faible parole puisse diminuer, mais augmente au contraire, si c'est possible, l'amour de son culte dans le cœur de tous ceux qui vont m'accorder leur favorable attention. — *Ave, Maria.*

I. — Si, par l'éclat de ses vertus, Fulcran n'avait effacé la gloire de sa naissance, je pourrais vous parler, Mes Frères, de la grandeur et de la noblesse de son origine ; mais à Dieu ne plaise que je veuille ici entourer Fulcran des rayons d'une gloire qu'il a toujours méprisée !... Si je la nomme seulement, cette gloire humaine, c'est pour vous montrer, Mes Frères, que la sainteté est possible dans tous les états,..... qu'elle s'allie avec toutes les conditions pour les consacrer toutes à Dieu ; mais que celui-là est évidemment plus grand et plus méritant aux yeux de Dieu et des hommes, qui parvient à la réaliser au milieu des plus grands obstacles.

Non loin de la ville de Lodève, au sein d'une vallée qu'on nomme Mérifons[2], on rencontre une chapelle rustique. Ce

1. Parmi les reliques de S. Fulcran, on remarque un gant de soie blanche portant, en caractères gothiques, cette inscription : *Prœclara, gratiosa mater Dei digna, flos virginitatis, virgo regina*, c'est-à-dire : Illustre, gracieuse et digne Mère de Dieu, fleur de virginité, Vierge Reine.

2. L'ancienne tradition rapporte que S. Fulcran naquit au terroir de Mérifons, diocèse de Lodève, et fut baptisé en l'église Saint-Pierre, paroisse du lieu..... C'est maintenant une petite église champêtre, ci-devant ruinée, mais remise en son entier par les ordres que nous en avons donnés en mémoire de ce glorieux saint. (*Vie de S. Fulcran*, par Monseigneur Debousquet, 1651.)

temple modeste fut l'objet de la sollicitude d'un de vos anciens évêques qui en releva les ruines, et celui du culte naïf et confiant de vos aïeux, qui n'allaient jamais en vain y demander la pluie du ciel, pour leurs campagnes desséchées. C'est dans cette vallée bénie que la Providence plaça le berceau de Fulcran.

Le Ciel lui fit un bien riche présent en lui donnant une pieuse mère. Par une ferveur céleste, Eustorgie put pressentir, avant la naissance de Fulcran, quelle devait être un jour la glorieuse destinée de celui qu'elle portait encore dans son sein. Revêtu de tous les caractères qui accompagnent ordinairement les visions divines, cet avertissement secret de la Providence était bien propre à engager cette mère chrétienne à veiller avec encore plus de soin à ce que les vues de Dieu sur son fils ne fussent pas détournées.

Le sein d'une mère peut être une source de vice ou de vertu ; aussi Eustorgie, cette noble fille des comtes, ne voulut se décharger sur personne des premiers soins à donner à son nouveau-né. Dieu et la nature viennent de l'investir comme d'un sacerdoce en lui conférant la dignité de mère. Eustorgie saura en remplir toutes les obligations avec le même dévouement, avec le même amour.

Combien j'aime à voir cette noble mère veiller avec sollicitude sur ce riche dépôt que vient de placer entre ses mains la Providence ! Combien j'aime à la voir se pencher avec amour et tendresse sur ce berceau qui renferme tant d'espérances ! Combien j'aime à la voir chercher à surprendre le premier sourire et la première parole de Fulcran pour les diriger vers le Ciel !

Assise sur les bords du ruisseau de Lignous, Eustorgie tient Fulcran sur ses genoux ; elle le presse dans ses bras, et là, en présence des grandes scènes de la nature, par des raisons proportionnées à cette intelligence naissante et à cette âme qui s'ouvre aux premières impressions de la vie, elle l'élève vers l'Auteur de tant de merveilles pour lui apprendre à l'adorer, à le bénir et à l'aimer ; elle distille et fait descendre de son cœur dans le sien les premiers principes de foi, d'espérance et d'amour, comme descendent les gouttes de rosée dans le calice d'une fleur. Leçons touchantes d'une mère chrétienne, quel est donc le cœur qui a jamais pu se dépouiller de votre souvenir ?

Déposés dans une âme aussi bonne que celle de Fulcran par la plus pieuse des mères, ces premiers germes de vertu ne pouvaient que s'y développer rapidement et y produire des fruits précoces de justice et de piété.

Fulcran croissait en âge et en sagesse sous l'œil de Dieu et d'Eustorgie; bien différent des autres enfants de son âge, qui

ne soupirent qu'après les amusements et les jeux, il faisait ses délices de la prière et se rendait de lui-même à l'église pour y écouter la lecture; une gravité modeste semblait présager sa dignité future: il n'était encore qu'un enfant, et, sa réputation se divulguant, comme celle de Jean-Baptiste, de montagne en montagne, tous les habitants se disaient avec une mystérieuse espérance: Que sera donc un jour cet enfant qui déjà fait dire de lui de si grandes merveilles?

Cette jeune renommée arrive jusques au Pontife qui gouvernait alors l'église de Lodève. L'Histoire ne nous a conservé de ce Pontife que son nom et l'honneur qu'il eut de comprendre et de seconder les desseins de Dieu sur Fulcran: cet honneur a suffi pour le rendre immortel dans le Lodévois. Théodoric veut voir Fulcran: il l'interroge et, plein d'admiration pour ses réponses, il le réclame pour Dieu.

Une mère n'a que des droits secondaires sur ses enfants; semblable à Abraham, elle doit gravir d'un pas ferme et sûr la montagne du sacrifice; elle doit tenir d'une main intrépide le glaive de l'immolation.

Eustorgie avait depuis longtemps offert au Seigneur le sacrifice de son fils; c'était maintenant l'heure cruelle de l'exécution. Eustorgie était trop bonne mère pour ne pas en sentir la douleur, trop chrétienne pour ne pas l'accomplir avec courage, trop détachée d'elle-même pour entrer dans aucune des considérations qui auraient pu l'adoucir.

Placée entre la voix du devoir et le cri de la nature, elle fait à Dieu l'offrande la plus complète de l'hostie qu'elle lui a préparée sans tache; et, dès ce moment, nous ne la voyons plus reparaître dans la vie de Fulcran.

Je viens de vous esquisser, Mes Frères, l'enfance de Fulcran; vous l'avez vu s'épanouir dans la solitude à côté de sa mère, semblable à ces fleurs récemment écloses qui brillent au soleil du désert et répandent autour d'elles leur odorant parfum.

Je vais maintenant vous montrer l'adolescent, devenu déjà riche de taille et beau en prestance, se prenant corps à corps avec lui-même et foulant aux pieds, pour l'anéantir, la triple concupiscence qu'il sentait avec tristesse se réveiller au fond de sa nature.

La première attaque de cette concupiscence, c'est une indépendance intérieure qui nous porte à secouer le joug de toute autorité, et qu'on a nommée, pour cela, la concupiscence de l'esprit; Fulcran la vaincra par l'esprit d'obéissance et d'humilité.

Tous les jours il lutte contre sa volonté propre; tous les jours il la brise, en la conformant sans réserve à la volonté de Théodoric. Théodoric est son évêque, il est son nouveau père;

sa voix est pour Fulcran la voix de Dieu: à elle de régler ses actions, ses pensées et jusques à la source de ses désirs. O sainte vertu d'obéissance, c'est vous qui appreniez à Fulcran l'art si difficile du commandement! c'est vous qui lui confériez le droit de l'exercer un jour avec autant de justice que de puissance!

A cet esprit d'obéissance Fulcran joignait encore la méfiance de lui-même et l'humilité la plus profonde.

On ne connaissait pas alors cette science vaine qui, jetant un regard de dédain sur toutes les croyances, commence par couvrir l'âme de son adepte de désolation et de ruines, pour la livrer ensuite aux angoisses du doute et du désespoir; mais l'on étudiait cette science plus modeste et aussi plus féconde qui, admettant un ordre de vérités révélées, ne rougit pas de se déclarer l'humble servante de la foi, et se fait gloire, après avoir illuminé l'esprit humain de sa lumière propre, de l'introduire dans le sanctuaire de la Théologie, cette reine des sciences, cette contemplation sereine de la vérité révélée, pour y puiser le complément nécessaire de ses connaissances.

Encore, même dans l'ordre de ces études, intimement persuadé que, dépourvu de direction divine, l'esprit humain n'est plus qu'un navire flottant sans boussole et sans gouvernail, au sein des ténèbres, Fulcran cherchait surtout dans la prière la vérité qu'il croyait ne pouvoir trouver hors de Dieu, qui en est tout à la fois et la source et la plénitude.

L'esprit d'humilité chrétienne était donc entré dans l'âme de Fulcran avec les premières leçons de la foi; cet esprit dominera sa vie tout entière.

Sous l'empire de la concupiscence du cœur, le jeune adolescent se sent pressé par le besoin intime et profond d'aimer et d'être aimé. Téméraire, il s'en va demandant à la créature, ce qui n'appartient qu'au Créateur, de combler par l'amour la vaste capacité de son âme; et, s'éloignant toujours davantage du souverain bien, il marche d'illusions en illusions, à travers une voie semée de stériles douleurs, heureux si, fatigué de tant de déceptions amères, il vient tomber de lassitude sur votre cœur, ô mon Dieu, pour y goûter le repos!

Fulcran échappe à cette tentation si délicate. A l'âge où le jeune homme s'élance avec tant d'ardeur vers un avenir si souvent mensonger, il ne jette pas même un regard sur les espérances magnifiques qui l'attendent. Issu d'une famille qui occupait le premier rang dans le marquisat de Gothie, il passe de la solitude de Mérifons dans la retraite encore plus austère du cloître épiscopal, à cette époque seul asile, unique foyer de la science. Les besoins mystérieux qui soulèvent

quelquefois son jeune cœur, il les dévoile à Dieu, à Dieu seul, au milieu des ombres du sanctuaire; à Dieu seul il demande de les remplir. L'unique lien, lien si pur qui l'attachait encore à la terre, s'est rompu depuis que Fulcran s'est séparé de sa mère pour se donner entièrement à son Dieu. C'en est fait: semblable à l'urne du sanctuaire, dont le parfum aspire toujours vers les régions éthérées, le cœur de Fulcran s'est entièrement fermé à la terre; il n'est ouvert que pour le Ciel; il ne sent plus, il ne vit plus, il ne respire plus que pour Dieu.

Quelle ne fut pas la guerre que Fulcran déclara à cette autre concupiscence encore plus grossière qui, s'attachant au corps et enflammant ses passions, devient pour lui un principe de corruption et de mort!

Ferventes prières, jeûnes rigoureux, flagellations sanglantes, saintes rigueurs de la pénitence, vous veniez tour à tour en aide à Fulcran dans ce rude combat de la chair contre l'esprit, et dans ce combat terrible, inexorable, le corps, cet ennemi de l'âme, se soumet, il s'épure, il se spiritualise, à tel point qu'un auteur a pu chanter de Fulcran cet éloge plein de fraîcheur: « En Fulcran n'a jamais été ternie la pudeur, couleur de neige; ses lis respirent l'odeur de l'empyrée! »

C'est ainsi que Fulcran, sous l'influence de la grâce divine et par les efforts d'une volonté toujours constante, changea les heureux instincts de l'enfance en solides et mâles vertus.

Théodoric suivait avec sollicitude les progrès que Fulcran faisait de jour en jour dans la sainteté. Désireux de rendre utiles à l'Église les talents et les vertus de ce jeune lévite qui, depuis longtemps, remplit son cœur d'espérance, il croit le moment venu de lui imposer les mains; il le consacre prêtre.

Fulcran seul tremblait de frayeur pendant que le Pontife faisait couler sur ses mains l'huile sainte. Porter sur son front le signe sacerdotal, quelle dignité sublime!... mais aussi, qu'elle est redoutable!... Car le prêtre, ce n'est pas seulement le délégué de Jésus-Christ, mais c'est Jésus-Christ lui-même. Il en a la puissance, il doit en avoir les vertus. Comme la sienne, sa vie doit être parfaite, divine... Quel ne doit pas être son dévouement! Comme Jésus-Christ, le prêtre doit se faire tous les jours victime pour son Père céleste; comme lui, il doit être prêt à se faire anathème pour le dernier de ses frères.

Voilà l'idée sublime que Fulcran s'était faite du sacerdoce; c'est elle qui, dès ce moment, inspira tous ses actes et lui fit accomplir en peu de temps, auprès de Théodoric, tant de miracles de régénération et de salut.

La réputation du saint prêtre Fulcran s'étend bientôt dans tout le Lodévois, elle en franchit les limites, elle arrive aux diocèses

voisins. L'évêque de Maguelone veut l'associer comme archidiacre à l'administration de son antique église, avec laquelle Fulcran se trouvait attaché d'ailleurs par les plus nobles liens du sang[1].

Théodoric céda, non sans regret, ce jeune prêtre qu'il se plaisait à appeler son fils, parce qu'en lui donnant l'onction sainte, il semblait lui avoir communiqué en même temps et son esprit et son cœur.

Mais la Providence avait en cela ses desseins; il fallait, en effet, que Fulcran étendît au loin l'action de son zèle; il fallait que cette lumière brillante fût tirée de dessous le boisseau et qu'elle éclairât davantage la maison d'Israël; il fallait que, par le maniement des affaires ecclésiastiques, Dieu préparât en Fulcran le grand Évêque; il fallait enfin que Fulcran s'éloignât, comme s'il ne devait jamais la revoir, de cette église qu'il devait un jour couronner de tant de gloire, afin qu'éclatât davantage au grand jour, et la profondeur de son humilité, et la divinité de son élection.

Cependant le moment approche où Lodève va recouvrer enfin le trésor qu'elle a seulement prêté à Maguelone, sa sœur. Théodoric vient de descendre dans la tombe; mais, avant de s'éteindre, sa voix a prononcé un nom, symbole d'espérance: Théodoric a nommé Fulcran. Ce nom, le peuple l'a recueilli, les princes de la cité l'ont confirmé, le Chapitre lui a donné la consécration canonique; ainsi, sans lutte de parti et par l'accord spontané des trois pouvoirs, Fulcran se trouve élu évêque de Lodève; et l'antique siège des Flour, des Amant et des Georges, tressaille, parce que sur lui va se lever l'aurore des anciens jours.

Mes Frères, l'épiscopat n'était pas alors ce qu'il est devenu aujourd'hui, une charge plutôt qu'un honneur, et sa couronne n'était pas seulement un bandeau d'épines qui imprime aux fronts qui savent le porter sans faiblir, une majesté nouvelle.

L'épiscopat, c'était, à cette époque, non seulement la dispensation des grâces célestes, mais encore la domination temporelle avec ses droits, privilèges et honneurs. L'épiscopat, c'était, au point de vue humain, un reflet véritable, un certain écoulement de l'autorité royale qui, de son côté, puisait en lui son appui, sa force, sa consécration. Voilà, Mes Frères, ce qu'était l'épiscopat au Xe siècle; voilà la couronne que les députés de Lodève apportent à Fulcran!

Fulcran, détournant ses regards de toutes ces grandeurs

1. On prétend que sa mère était fille d'un comte de Subtancion ou de Maguelone: dans ce cas, elle devait être fille ou sœur du comte Bernard Ier. (*Hist. génér. du Languedoc*, t. III, liv. XII, p. 35.)

humaines, les fixe sur l'immense responsabilité qu'il va dès ce moment assumer, et il croit entendre déjà la voix de Celui qui juge les souverains lui demander un compte sévère de sa gestion. Saisi d'épouvante, il a pris la fuite ! Il faudra le poursuivre, il faudra l'arracher avec violence à sa retraite; il faudra, nouvel Ambroise, le conduire, le traîner tremblant, éploré, sous les mains de l'archevêque de Narbonne, Aymeric, Pontife consécrateur, comme l'on conduit une victime sur l'autel du sacrifice.

Étonnante humilité de Fulcran, combien vous confondez nos vues humaines, et quelles merveilles ne nous donnez-vous pas le droit d'attendre d'un épiscopat inauguré sous de pareils auspices !...

II. — Ce fut un beau jour pour Lodève que celui où Fulcran, revêtu des insignes de l'épiscopat, fit son entrée dans ses murs ! C'était un de ses propres fils qui lui était donné pour pasteur. Son enfance angélique, son adolescence grave et modeste, son sacerdoce tout éclatant de vertus, étaient présents à tous les souvenirs, et de ces souvenirs naissaient dans tous les cœurs les plus chères espérances; aussi la foule, sortie en dehors des portes de la ville, éclata en vifs transports d'enthousiasme dès qu'elle aperçut la face auguste de son Fulcran! Tous alors, peuple, prêtres, seigneurs, n'eurent qu'une même voix pour l'acclamer, et l'on peut dire que Fulcran fut porté sur son trône sur les bras mêmes de ses enfants.

Témoignage pompeux et solennel ! quelle impression funeste peut-être n'auriez-vous pas pu produire sur un cœur vulgaire !

Calme au milieu des démonstrations les plus vives, Fulcran en rapporte à Dieu tout l'honneur, et, maître de son âme au sein de son triomphe, il médite sur la vanité des grandeurs humaines et sur les tribulations inséparables de fonctions qui imposent de si graves devoirs..

Sa conduite prouva bientôt que, s'il avait mis tant d'empressement à fuir les honneurs de l'épiscopat, ce n'était pas en lui l'effet d'une âme pusillanime, incapable de se placer à la hauteur d'une position souveraine, d'en comprendre et d'en remplir les devoirs.

Porté, malgré lui, sur un des sièges les plus antiques des Gaules, il saisit aussitôt d'une main sûre les rênes de son église, et chacun de ses actes annonça l'homme que la Providence avait formé tout exprès pour opérer une régénération dans ces temps difficiles.

Le premier devoir d'un évêque consiste à connaître son

troupeau; s'il ne le connaît, comment le paître?... comment le défendre? comment le régir?

A peine Fulcran a-t-il baisé ces autels sur lesquels il a pour la première fois offert le Saint Sacrifice, qu'il veut parcourir son diocèse et juger par ses propres yeux de l'état de son troupeau. Ni les torrents profonds, ni les rochers abruptes, ni les sommets inaccessibles, ne peuvent ralentir l'ardeur de sa marche: Fulcran veut pénétrer dans les plus humbles chaumières; il veut que toutes ses brebis le voient, le touchent et l'entendent; il écoute avec bonté et douceur le récit que chacun lui fait de sa joie ou de sa tristesse; il veut connaître les besoins de tous, et, quand il ne peut pas les soulager, il les adoucit au moins par de bienveillantes paroles. Pasteur de tous, il sait être grand avec les grands, petit avec les petits; il se fait tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ.

Le second devoir de l'évêque, c'est de nourrir son troupeau du pain de la divine parole.

Les Apôtres regardaient ce devoir comme si impérieux pour eux, que, tout en se déchargeant sur d'autres ministres subalternes de certaines œuvres de miséricorde et de zèle, ils gardèrent comme à eux propre le si grave ministère de la prédication.

Fulcran, à l'exemple des Apôtres, faisait retentir en tout temps et en tout lieu le son de la trompette évangélique; il tonnait avec intrépidité contre le vice, alors même que le vice s'abritait sous la puissance; au milieu de ses courses, quoique épuisé de fatigue, il prêchait plusieurs fois le jour. Son éloquence naturelle puisait des inspirations sublimes dans les ardeurs de sa foi et dans sa connaissance parfaite des Livres saints; la tradition rapporte que les pécheurs les plus endurcis tremblaient d'une terreur salutaire lorsque Fulcran, au milieu de la foule électrisée par le feu de sa parole, faisait entendre ces mâles accents du Prophète: « Pécheurs, cessez donc de faire le mal, et gardez-vous surtout de vous enorgueillir si vos crimes prospèrent[1]. »

Le troisième devoir de l'évêque consiste à se montrer fidèle gardien de la doctrine.

Versé dans la connaissance des saintes Lettres, possédant la science des conciles qu'il avait plusieurs fois éclairés de ses lumières, Fulcran se montra toujours l'ennemi implacable de toute nouveauté dans l'enseignement de la foi; et il n'eut pas d'autre ambition que celle de transmettre pur et intact à la postérité le trésor de science divine qu'il n'avait pas formé

1. *Dixi iniquis : Nolite inique agere ; et delinquentibus : Nolite exaltare cornu.* (Ps. LXXIV, 5.)

lui-même, mais qu'il avait reçu par tradition des Apôtres, qui l'avaient eux-mêmes reçu de Jésus-Christ.

Il combattit avec vigueur les pratiques superstitieuses, restes du paganisme, partout où il les rencontra sur ses pas; et dans ce troupeau qui avait été autrefois infecté du venin de l'arianisme, qui devait être plus tard troublé par la secte des Albigeois, aucune hérésie n'osa lever la tête en présence de Fulcran; il sut si bien serrer les liens de l'unité catholique dans son diocèse, que l'édifice qu'il avait élevé se maintint comme de lui-même après sa mort, et qu'un ancien auteur n'hésite pas à regarder Fulcran comme le soutien puissant, l'étai conservateur et la colonne inébranlable de l'église de Lodève.

Enfin, Mes Frères, l'évêque doit travailler de toutes ses forces à maintenir, dans le diocèse qui lui est confié, la discipline dans toute sa pureté et sa vigueur ; et comme ici le précepte serait sans force s'il n'était précédé de l'exemple, il faut que l'évêque lui-même, par la sainteté de sa vie, devienne comme la règle et la forme même du troupeau.

Nous avons déjà admiré, Mes Frères, jusques à quel degré de vertu s'était élevé Fulcran avant de recevoir la plénitude du sacerdoce ; qui pourrait dire à quelle perfection fut portée sa sainteté par la consécration épiscopale et l'exercice de ses fonctions sublimes ?

Sa prière était devenue une véritable contemplation ; souvent, quand il montait à l'autel pour offrir le Saint Sacrifice, ou quand il allait, Pontife suppliant, se placer dans le sanctuaire, entre Dieu irrité et son peuple coupable, on voyait son noble visage inondé de larmes. Le dimanche, aux festivités des Apôtres, tous les jours du carême, il lavait les pieds à douze pauvres ; il leur distribuait des vêtements et pourvoyait largement à leur nourriture. Au moment de sa mort, en présence de Dieu qui allait devenir son juge, et de l'éternité qui s'ouvrait devant lui, il affirma qu'il avait traversé sans souillure ce siècle de corruption.

Au sein des richesses, il se montrait animé de l'esprit de pauvreté la plus grande ; au sein des honneurs, il pratiquait l'humilité la plus parfaite ; il avait coutume de dire : « Je suis un serviteur inutile, j'occupe vainement la place d'un évêque. »

Sous les riches habits dont il était obligé de se couvrir pour la splendeur de sa dignité, il portait un rude cilice. Trois fois il prit le bâton et le manteau de pèlerin pour aller visiter à pied la Ville éternelle ; trois fois, le corps courbé, les épaules nues, les reins entourés d'une ceinture d'épines, il se fit conduire, battu de verges, jusques à la porte de la basilique des saints Apôtres ; trois fois il étonna le Sénat apostolique

et le Souverain Pontife lui-même, et par l'abondance de ses aumônes, et par les austérités de sa pénitence.

Mes Frères, quand la vertu se trouve portée à ce degré, elle acquiert un ascendant irrésistible, une sorte de toute-puissance. Aussi, sous la vigoureuse direction de Fulcran, tout reprend une vie nouvelle: le clergé observe les saintes règles canoniques; les Ordres monastiques refleurissent avec éclat; la discipline reprend sa force et sa pureté; le peuple marche avec zèle dans les voies du salut; l'ordre et la justice règnent dans tous les rangs; et c'est Fulcran qui est l'âme de cette régénération salutaire.

Vous voulûtes, ô mon Dieu, rendre l'influence du saint Pontife encore plus efficace, en lui accordant le don des miracles. L'aveugle recouvre la vue en mouillant sa paupière dans l'eau de son ablution ; les restes de ses repas, recueillis et distribués aux malades, leur rendent la force et la santé ; à sa voix, les hommes les plus farouches renoncent à leurs desseins criminels, ils deviennent doux et timides comme des agneaux ; les remparts élevés derrière lesquels des brigands s'abritent, croulent avec fracas ; devant lui le démon prend la fuite, la peste arrête ses ravages, la mort elle-même rend ses victimes ! Tous ces prodiges, preuves évidentes de la sainteté de Fulcran, sont arrivés jusques à nous par une tradition des plus certaines ; et, d'ailleurs, ne se trouvent-ils pas confirmés par une foule d'autres miracles moins connus, quoique plus récents, dont, peut-être, plusieurs des pèlerins qui m'écoutent viennent tout exprès pour remercier ici notre puissant Protecteur ?

Je vous ai dit, Mes Frères, comment Fulcran comprenait et remplissait ses devoirs d'évêque ; je ne vous ai pas encore dit comment il comprenait et remplissait ses devoirs de seigneur.

Ces deux mots « force » et « douceur » devraient être gravés sur sa bannière, parce qu'ils résument tous ses actes et dominent sa vie entière. Toujours Fulcran contre-balança ses droits de seigneur par ses devoirs de père ; alors que les dépositaires de la puissance semblaient rendre à plaisir leur sceptre dur et pesant, Fulcran, mieux inspiré par sa foi, s'appliquait à rendre l'obéissance de ses vassaux plus facile par la douceur de son commandement : il était le père du pupille, de la veuve, de l'orphelin, et il les soutenait par ses largesses. Dans un temps de désastreuse mémoire où la famine vint ravager ces contrées, il sacrifia toutes ses richesses pour nourrir, non seulement son peuple, mais encore les mendiants affamés qui accouraient des diocèses voisins, et quand toutes ces richesses furent épuisées, on vit, ô spectacle digne d'admiration ! ce pontife-

seigneur se faire lui-même mendiant ! on le vit parcourir les bourgs et châteaux de sa seigneurie, émouvant les cœurs des riches par ses prières, forçant par son autorité ceux qu'une sordide avarice rendait impitoyables pour leurs frères ; on le vit traverser avec intrépidité des embuscades désarmées à son approche, et, triomphant, amener, des contrées plus heureuses, le pain nécessaire pour arracher à la faim et au désespoir ceux que le droit public pouvait bien rendre ses vassaux, mais que la religion l'obligeait à considérer comme des frères.

De la fermeté, il sut en déployer pour rétablir l'ordre et la sécurité dans sa seigneurie, infestée par des bandits appelés « routiers », hommes méchants et audacieux, capables de toutes sortes de crimes ; de la fermeté, il sut en déployer pour s'opposer, comme un mur d'airain, aux empiétements militaires si fréquents à cette époque, pour exiger la réparation des torts, la restitution pleine et entière des titres et des biens usurpés ou mal acquis ! Fulcran porta haut sa bannière et ne l'abaissa lâchement devant personne : il résista avec une noble fierté et une sainte colère aux folles prétentions des puissants ; il punit leur témérité ; il leur pardonna avec clémence, et, par ce mélange de fermeté et de douceur, il mérita qu'on dît vulgairement de lui ces paroles qui renferment le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un gouvernement : « Fulcran frappe avec le bras vigoureux du père, il pardonne avec le cœur compatissant de la mère[1]. »

La splendeur et la munificence dans les monuments religieux est encore un trait brillant de l'administration temporelle de Fulcran. L'architecture de ce temple où nous nous trouvons réunis accuse, sans doute, une époque postérieure à celle de notre Saint ; mais il est hors de doute que ce grand Évêque éleva, en l'honneur de S. Genès, une superbe basilique qui peut bien avoir servi de base à celle que nous admirons aujourd'hui ; il est certain qu'une tour majestueuse, posée sur l'un de ses flancs, porta dans les airs, à travers les âges, malgré les menaces d'Heldin, prince de la cité, qui s'était opposé à sa construction, et la puissance et la somptuosité de Fulcran.

N'est-il pas vrai, Mes Frères, que si, vous retournant en arrière, vous embrassez maintenant d'une seule vue ce siècle fortuné que Fulcran remplit de sa longue vie, sa figure vous apparaîtra belle, majestueuse, entourée des traits de la véritable grandeur ? Combien cette grande personnalité, formée par la

1. Verbera patris habens,
Ubera matris habes.
(*Chron. Ep. Lod. et Boll.*)

religion, au milieu des agitations du Xe siècle, qui domina son époque et grava dans les imaginations populaires une impression telle de respect et d'amour, que les siècles n'ont pu l'affaiblir, me semble propre à confondre et à réduire au silence tous nos détracteurs-pygmées du moyen âge ! Quant à moi, Mes Frères, je ne sais ce que je dois admirer le plus dans cette belle et grave figure de Fulcran, ou la dignité et la sainteté du Pontife, ou la majesté et l'autorité du seigneur !

Oh ! qu'elle dut être glorieuse pour le pays lutévain cette période de son histoire remplie tout entière par la vie d'un si grand Pontife ! Il était adoré de son clergé, aimé de son peuple, admiré des églises voisines, chéri et béni de tous, surtout des pauvres et des malheureux ; aussi l'appréhension seule de sa mort remplissait tous les cœurs de tristesse.

Cette appréhension, si cruelle pour son peuple, était, au contraire, pour Fulcran une douce espérance. Intérieurement averti de sa mort prochaine, il répond à cet appel de Dieu avec la satisfaction du laboureur fatigué qui va goûter le repos ; avec la joie du soldat vaillant qui va recevoir la récompense.

Sentant approcher le dernier jour, Fulcran malade veut descendre encore une fois dans sa cathédrale de Saint-Genès ; il asperge le tombeau qu'il s'est préparé dans la chapelle Saint-Michel ; il bénit avec affection une dernière fois son peuple qu'il laisse plongé dans la consternation et dans les larmes ; il remonte sur son lit de douleur, et, accablé de vieillesse, brisé de travail, épuisé d'abstinences, il reçoit sur la cendre et le cilice les derniers sacrements, entouré de son clergé, et il meurt en disant : « Mon Dieu ! je remets mon âme entre vos mains. »

Tous les habitants de la ville et des environs accourent ; ils remplissent le palais ; ils entourent le cercueil et ils ne peuvent se lasser de contempler sur les traits de ce père vénéré, qu'on dirait seulement plongé dans un doux sommeil, comme un reflet de la sérénité et de la béatitude célestes.

Deux cents ans après la mort de Fulcran, son tombeau rendait intact, odorant et incorruptible, son corps glorieux. Ce corps, qui n'avait pas connu de souillures, ne devait-il pas, en effet, se trouver exempt de dissolution ? Pendant une suite de plusieurs siècles, ce corps saint, revêtu de ses habits pontificaux, fut exposé, à pareil jour, à la vénération publique. Quand apparaissait sur nos autels cette belle et grande figure, qui avait conservé jusque dans la mort toute la majesté de la sainteté et de la puissance, vos pères semblaient oublier qu'ils ne possédaient de Fulcran qu'une froide dépouille, et, par leur empressement affectueux, ils semblaient communiquer encore avec leur Pontife vivant.

Vainement l'hérésie du XVIe siècle a voulu, dans sa haine aveugle, anéantir ce précieux trésor. Par ses mutilations sacrilèges, elle n'a fait que satisfaire, autant que possible, le désir qu'avait toujours eu notre Saint de mourir pour Jésus-Christ; elle en a fait un martyr au delà de la tombe; mais jamais sa main glacée n'a pu éteindre dans le cœur des Lodévois le culte de leur Fulcran. Ils ont recueilli avec soin, respect et amour, les débris de son corps mutilé par le fer, noirci par la flamme; ils se les sont transmis comme un héritage sacré à travers les révolutions et les orages, et aujourd'hui encore, quand plusieurs fois cette basilique a été veuve de ses pompes sacrées et a servi à de vils usages, ces mêmes restes du corps de Fulcran se trouvent replacés avec honneur sur ses autels relevés; ces mêmes voûtes retentissent des mêmes hymnes qu'ont chantées vos pères, et la vieille église réjouie semble élargir et dilater ses vastes flancs pour recueillir les foules qui accourent, heureuses de pouvoir placer encore les plus chers objets de leur affection sous la protection de ce palladium sacré.

O noble cité de Lodève! fais donc retentir en ce jour béni les airs de tes chants de triomphe! Chante, chante de tout ton cœur tes hymnes et tes cantiques en l'honneur de Fulcran!

Depuis que, fille errante des Gaules, tu fixas tes pas dans cette vallée, tu as, sans doute, conquis bien des droits à l'admiration; mais que toute gloire est éphémère! le temps a couvert de son voile sombre les titres qui auraient pu flatter ta vanité; console-toi, le Ciel a voulu te donner une gloire plus solide; il a placé sur ton front le nom de Fulcran!... Ce nom y brille comme un diadème, il t'assure l'immortalité!...

Et vous, Saint Pontife, du haut de ce trône étincelant de gloire sur lequel vous ont élevé vos vertus, daignez abaisser sur nous un de vos regards compatissants, daignez incliner votre bras pour nous bénir!

Bénissez d'abord ce pasteur plein de zèle qui vient d'entrer en possession d'une si belle part de votre héritage, et qui, en arrivant au milieu de son troupeau, comme vous, lui a donné sans réserve et sa vie et son cœur!...

Bénissez tous ces pèlerins dont la foi est si vive, qui viennent tous les ans de mille lieux divers pour prier au pied de votre tombeau et continuer à vos ossements sacrés un triomphe sept fois séculaire!

Bénissez surtout cette paroisse qui est la vôtre; étendez toujours sur elle votre houlette de pasteur; Lodève appartient et appartiendra toujours à Fulcran! Détournez d'elle les calamités et les fléaux; détournez-en surtout le péché qui les attire; faites descendre sur ses montagnes et dans ses vallées la pluie

du ciel qui les fertilise; faites descendre surtout dans les âmes la rosée de la grâce divine qui seule peut y faire germer la vertu.

Au milieu de ces temps troublés, en présence de cet avenir menaçant qui est devant nous, présidez au maintien de la paix, de l'union, de la concorde, entre ceux qui sont tous vos enfants; que le riche continue à aimer, à respecter, à secourir le pauvre; qu'il continue à lui donner la plus honorable des assistances en lui procurant un travail suffisamment rémunérateur; que le pauvre se montre, de son côté, patient, résigné, laborieux, reconnaissant et fidèle! Puisse, glorieux Pontife, de cet accord mutuel, effet de votre protection salutaire, résulter une ère de prospérité pour une industrie qui est tout à la fois l'honneur et la providence de la cité! Puisse en résulter surtout la charité, ce lien des âmes, qui, après avoir fait notre bonheur passager sur la terre, nous donnera enfin l'éternelle paix et l'impérissable félicité dans le ciel! Ainsi soit-il!

---

30 MAI — JEANNE D'ARC[1]

MESSIEURS,

Il y a quinze ans, la fête religieuse et patriotique de Jeanne d'Arc réunissait à Orléans les Évêques de tous les diocèses qui ont été les témoins de sa vie, de ses combats, de son martyre. Dans un premier panégyrique, Monseigneur Dupanloup avait célébré la guerrière; ce jour-là, avec une éloquence incomparable, il glorifia la sainte et il exprima le désir qu'elle fût un jour placée sur les autels. Avant de se séparer, les Évêques transmirent ce vœu au Souverain Pontife Pie IX, dans une lettre collective où ils priaient Sa Sainteté de décerner à la libératrice de la France les honneurs de la canonisation.

L'un de ces prélats était mon prédécesseur, d'illustre mémoire, le Cardinal de Bonnechose, à qui l'Évêque d'Orléans avait dit, en lui montrant Jeanne enchaînée, jetée dans la tour de Rouen et livrée à la vengeance de ses ennemis: « Vous n'étiez pas là, Monseigneur, vous l'auriez défendue contre toute l'Angleterre. » Hélas! c'est à Rouen que Jeanne a été jugée, condamnée, brûlée; mais c'est de là aussi qu'est parti le signal de la réhabilitation. « Menez-moi devant le Pape, disait la victime à

1. Discours de Monseigneur l'Archevêque de Rouen, primat de Normandie.

ses persécuteurs, et je répondrai, car je tiens et je crois que nous devons obéir au Pape qui est à Rome. » Ce qu'elle désirait si ardemment, elle ne l'obtenu qu'après sa mort, par le zèle du Cardinal d'Estouteville, archevêque de Rouen; et le jugement inique porté contre elle a été cassé. Quand donc on l'a conduite une seconde fois devant le Pape, non plus pour sa défense, mais pour être couronnée, c'était justice qu'un autre archevêque de Rouen fût un des premiers à solliciter pour elle la consécration suprême de ses vertus et de sa mission.

Je viens à mon tour prendre en main une cause si chère à la France et à l'Église. C'est pour moi un devoir, c'est aussi l'inclination de mon cœur.

La France, Messieurs, n'a pas de plus beau poème national que l'histoire même de Jeanne d'Arc. A Domremy, une pure et fraîche idylle; à Orléans et à Reims, une brillante épopée; ici, dans nos murs, un drame sombre et sublime à la fois : le martyre que Jeanne appelait sa grande victoire. Quand on l'a fait mourir, elle n'avait pas vingt ans ; mais Dieu s'est plu à rassembler dans une vie si courte, et sur cette jeune fille qui a passé au ciel de la France comme une radieuse vision, tout ce qui peut émouvoir et charmer les cœurs.

Aussi, depuis quatre siècles, sa popularité a-t-elle été toujours grandissante. L'histoire, la poésie, les arts, l'éloquence, ont travaillé à l'envi pour l'honneur de sa mémoire. Ne parlons pas de l'outrage sans nom que lui a jeté, dans le dernier siècle, un génie sans cœur. Aujourd'hui, l'admiration est universelle. L'Angleterre elle-même se montre magnanime dans son repentir. Par la voix de ses Évêques les plus illustres, elle demande avec nous la glorification de Jeanne d'Arc; et l'un d'eux, il y a quelques années, a fait retentir la Cathédrale d'Orléans de cet aveu digne d'un grand cœur : « J'affirme hautement qu'il y a dans nos annales une page que je voudrais arracher au prix de tout mon sang, la page qui éclaire, à notre honte, le bûcher de Rouen. »

Mais c'est en France, et surtout depuis nos malheurs, que Jeanne est plus aimée. Paris lui a érigé une statue, que le peuple couvre d'étendards et de couronnes. Ce n'est plus assez que la ville d'Orléans célèbre chaque année, avec une fidélité inviolable, l'anniversaire de sa délivrance ; une loi a été proposée, tendant à déclarer fête nationale la fête de Jeanne d'Arc. Noble pensée à laquelle je m'associe de toute mon âme, mais à la condition qu'il y aura fête au ciel comme sur la terre! Tel est le vœu non seulement de la France catholique, celle qui croit et qui prie, celle qui aime Jésus-Christ et l'Église, mais encore de tous les esprits et de tous les cœurs élevés.

L'un d'eux saluait naguère la grande Libératrice comme le symbole le plus pur, le plus saisissant, le plus pathétique, des vertus et des traditions de notre vieille France, et, dans son enthousiasme, il s'écriait : « Si nous osions adresser une prière à Léon XIII, nous lui dirions : Courage, Saint-Père, hâtez-vous de mettre sur cette sainte mémoire la couronne de l'Église. »

C'est à l'Église, en effet, que Jeanne a confié le soin de sa gloire, et cela au moment où des infâmes abusaient, pour la tromper, de leur caractère sacré. Si elle a fait entendre au nouveau Caïphe cette plainte déchirante : « Évêque, évêque, c'est par vous que je meurs, » jamais elle n'a confondu l'Église, pas plus que la France, avec « cette rare figure du traître ». Non, l'Église n'a pas condamné Jeanne d'Arc ; c'est elle, au contraire, qui l'a vengée en flétrissant ses juges et en proclamant son innocence.

Mais l'œuvre de la réparation ne sera complète que le jour où sur le front de l'héroïne brillera l'auréole des saints. C'est le grand acte auquel vient de préluder Léon XIII, montrant une fois de plus qu'il a le génie des opportunités providentielles ; car la canonisation de Jeanne d'Arc serait pour tous les peuples, et en particulier pour notre pays, une admirable leçon de foi à la Providence et à son action souveraine dans le gouvernement des sociétés.

L'un des symptômes les plus alarmants de l'état des âmes, à notre époque, c'est qu'on ne veut pas reconnaître la main de Dieu dans la conduite des choses humaines. Par une sorte d'athéisme pratique, Dieu est compté presque pour rien. Voyez avec quel dédain on le chasse de l'âme de l'enfant, des sanctuaires de la justice, du lit des mourants, de l'école et du foyer. Dieu, qu'est-il devenu ? Dans la philosophie, une idée vague et flottante, sans substance et sans vie ; dans les arts, un ornement ; dans la littérature, un effet oratoire ou dramatique ; dans la science, un élément dont il importe à peine de mesurer la force ; dans la diplomatie, quelque chose comme ces rois du centre de l'Afrique avec lesquels on n'entretient aucun rapport, si ce n'est, et encore à de rares intervalles, un échange de présents, mais à qui on ne reconnaît aucun droit de se mêler aux grandes affaires de l'Europe. Pour ne pas voir l'action de Dieu dans l'ordre et la marche des événements, ceux qui font « les entendus et les habiles », comme a dit Pascal, expliquent tout par l'influence irrésistible des milieux et de l'hérédité. Au besoin, ils parlent du destin, des caprices de la fortune, de l'étoile de la patrie. Ce qu'ils veulent avant tout, c'est que Dieu ne soit plus Celui qui tient les rênes des empires, le Père qui gouverne et bénit le monde, le Maître des âmes, le Maître des

peuples, le Roi immortel des siècles. Les âmes, les peuples, les siècles, portent en eux-mêmes le principe de leurs progrès ou de leur décadence; ils sont à eux-mêmes leur loi; et les seules lumières de la raison, les seules forces de la nature, un savant équilibre des passions et des intérêts, voilà ce qui suffit à rendre les hommes meilleurs et plus heureux.

A la vérité, dans le cours ordinaire de la vie des sociétés, l'action de Dieu est silencieuse et cachée, et ceux-là seuls devinent sa présence, qui le cherchent d'un cœur sincère et se plaisent à le rencontrer; mais, à certains jours, Dieu se révèle aux yeux de tous par des éclats de justice ou de miséricorde. « Tantôt, dit Bossuet, il arrête les passions, tantôt il leur lâche la bride, et par là il remue tout le genre humain. Veut-il faire des conquérants, il envoie l'épouvante devant eux, il inspire à eux et à leurs soldats une hardiesse invincible. Veut-il faire des législateurs, il leur communique un esprit de sagesse et de prévoyance, il leur fait prévenir les maux qui menacent les États et poser les fondements de la tranquillité publique. C'est lui qui prépare les effets dans leurs causes les plus éloignées, et qui frappe les grands coups dont le contre-coup porte si loin. »

Or, Messieurs, à quelle heure de l'Histoire cette intervention extraordinaire a-t-elle été plus visible qu'au XVe siècle, et dans notre pays? Faire quelque chose de rien, voilà le caractère inimitable de la puissance divine. Refaire un peuple en ruine par la main d'une bergère de dix-huit ans, ah! c'est de Dieu, cela. Écoutez plutôt. « Voici la grande pitié qui était au royaume de France : »

Après les désastres de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt, la nation est épuisée. Par le traité de Troyes, Charles VI vient de perdre la moitié de ses États; Henri V d'Angleterre a fait capituler Bayeux, Caen, toute la Normandie; Rouen même a succombé. La France, vous la cherchez? Elle est rejetée au delà de la Loire. Mais est-ce bien la France, ce peuple mourant de faim et de peur, ce pays ravagé par des bandes qui promènent de tous côtés le pillage, le meurtre et l'incendie? Est-ce bien la France, cette aristocratie révoltée qui n'a plus guère d'énergie que pour des luttes fratricides, sous les yeux de l'étranger, et qui méconnaît le devoir et l'honneur, au point de subir, pour un peu d'or ou un peu de repos, le joug de l'Angleterre? Est-ce bien la France, cette cour frivole tout occupée à de stériles intrigues, autour de ce roi de Bourges qui « perd gaiement son royaume »? Que reste-t-il donc de la douce France de notre vieux Roland, de la belle France de S. Louis? Ah! quand, hier, un lugubre cortège conduisait le cadavre d'un roi en démence à la basilique de Saint-Denis; quand le héraut d'armes faisait

tressaillir, sous la pierre de leurs tombeaux, vingt générations de rois, en jetant ce cri : « Vive Henri de Lancastre, roi d'Angleterre et roi de France! », c'étaient, Messieurs, les funérailles de la patrie.

Tout semble donc désespéré. L'heure de Dieu est venue, et, afin qu'il soit manifeste que lui seul a sauvé la France, l'ouvrière de cette miraculeuse résurrection sera « une petite fille de la campagne », dont l'enfance s'est écoulée obscure près des bords de la Meuse où elle faisait paître ses troupeaux, tout en tressant des guirlandes de fleurs pour orner la chapelle de Notre-Dame. Et remarquez ce trait vraiment divin: Jeanne est toujours demeurée la vierge douce et humble du village de Domremy. Elle, la vaillante guerrière, si fière à l'attaque, si hardie quand Dieu la soutient, elle pleure à cause d'une parole qui atteint les délicatesses de sa modestie, elle pleure, au siége d'Orléans, pour avoir reçu une légère blessure, elle pleure sur le bûcher et elle tremble. Étonnant mélange d'infirmité et de force, de timidité et d'héroïsme, où l'on croit voir la main de Dieu dans la petite main d'une enfant!

« Voulez-vous donc que nous reculions devant une femme? » s'écrient, humiliés, les soldats anglais. Ils n'ont pas compris que c'est devant Dieu qu'ils reculent. En effet, l'héroïne inspirée a plus de clairvoyance dans ses conseils, plus de fermeté dans ses résolutions, que les princes et les vieux capitaines. Cette enfant, qui « ne sait ni chevaucher ni conduire la guerre », elle révèle soudain une autorité dans le commandement, une rapidité dans l'action, une science des combats et spécialement de l'artillerie, qui étonnent Lahire, Xaintrailles, Dunois. En quatre jours elle dégage Orléans; en trois étapes, frappant trois coups décisifs, elle arrive à Reims; et là, Charles VII reçoit l'onction royale, signe de la délivrance promise et des victoires futures.

Après de tels prodiges, comment ne pas croire à Jeanne d'Arc affirmant que « ses dires et ses faits ont été de par Dieu »? Elle a dit aussi: « Je ne suis rien; mon fait est un ministère. Je ne suis que la servante de Dieu, une pauvre fille. » En face des instruments de torture, elle a jeté au bourreau cette intrépide parole: « Vraiment, si vous me deviez « détraire » les membres et faire partir l'âme hors du corps, je ne vous dirais pas autre chose; » et, dans ses angoisses suprêmes, elle a crié à la foule: « Non, je ne me suis pas trompée, mes révélations étaient de Dieu. »

Rien n'est donc plus étrange, plus douloureux, que l'attitude de l'historien sceptique en présence de cette surnaturelle grandeur.

C'est la pitié, dit l'un, qui a fait Jeanne d'Arc. L'entendez-vous ? La pitié qui, dans un cœur d'enfant, allume de tels dévoûments, fait éclore de tels desseins, arme son bras d'une si redoutable audace, que tout cède et se brise devant elle, comme par enchantement ! Eh bien ! avouons-le, oui, c'est la pitié qui a fait Jeanne d'Arc, mais la divine pitié du Christ qui aime les Francs.

Hallucinée, dit un autre. Faut-il m'arrêter à confondre ce blasphème ? Une hallucinée, cette enfant saine de corps et d'esprit, si ferme en son bon sens, si calme dans sa foi, qui commande des armées et qui restaure un peuple ! Une hallucinée qui, à Chinon, distingue le roi qu'elle ne connaît pas, au milieu de la foule des courtisans à laquelle, à dessein, il s'est mêlé ; qui lui révèle ses plus secrètes pensées et qui annonce d'avance, avec une si étonnante précision, les victoires d'Orléans, le sacre de Reims, ses blessures, sa mort ! Oh ! l'heureuse, la féconde, la divine folie !

Combien d'autres systèmes ont été inventés pour expliquer, sans Dieu ou même contre Dieu, l'énigme d'une telle vie ! On a osé faire de Jeanne d'Arc un apôtre, un précurseur de la libre pensée, ou bien une personnification du vieux culte des druides. Que sais-je encore ? On l'a nommée une « sainte laïque ». Ah ! il me semble que je vois notre héroïne se dresser dans sa douce majesté, et réduire au silence tous ces rêveurs par quelqu'une de ces étincelantes paroles qu'elle jetait aux Anglais dans la bataille, à ses juges devant les tribunaux, paroles redoutables sur ses lèvres, comme l'était dans sa main cette lumineuse épée de sainte Catherine qu'elle rompit un jour sur les épaules d'un soldat sans respect : « Glacidus, Glacidus, rends-toi au Roi du ciel. » Oui, rendez-vous au Dieu qui a fait les nations « guérissables », qui les laisse périr ou les sauve, quand il lui plaît. Cessez vos insultes, cessez même vos louanges, qui profanent une gloire si pure, sous prétexte de l'exalter. De grâce, ne touchez plus à cette virginale messagère du Christ qui triomphe, du Christ qui règne, du Christ qui commande : *Christus vincit*, *Christus regnat*, *Christus imperat*.

Nous n'avons pas dit encore le dernier mot de la mission de Jeanne d'Arc. C'est pour le salut de l'Europe, l'honneur de l'Église et le rachat des sociétés, qu'elle a combattu et souffert, et non pas seulement pour son pays. Si, par la main de cet ange libérateur, Dieu a relevé le vaisseau de la France qui s'inclinait déjà et allait sombrer dans l'abîme, c'est que le beau navire portait les destinées de la civilisation. « Fille de Dieu, » s'écriait un jour un évêque anglais, « ce sont toutes les nations chrétiennes qu'a sauvées votre victoire en sauvant, pour la France, la foi de Clovis ! »

Nous sommes, en effet, à la veille du jour où l'hérésie va envahir l'Europe et s'asseoir sur le trône d'Angleterre. Eh bien! supposez la France définitivement conquise ; supposez qu'elle perde, avec sa nationalité, ses croyances religieuses et ses traditions chevaleresques : qui donc à sa place livrera les grandes batailles pour Dieu? quelle autre nation sera digne d'être appelée le « sergent » du Christ, comme parlait S. Louis, l'auxiliaire désintéressée de l'Église, l'héroïque champion de l'honneur, du droit, de toutes les causes justes et saintes, de toutes les faiblesses opprimées? Enfin, supposez l'apostasie de la Fille aînée de l'Église : quel irréparable malheur! Dieu ne l'a pas permis. Grâce à Jeanne d'Arc, la France a conservé son indépendance et sa foi ; et lorsque le schisme et l'hérésie sont venus lui proposer la trahison, l'ingratitude, moins que cela, un manque de respect à l'égard du Vicaire de Jésus-Christ, elle a noblement répondu, comme le fit François Ier dans une circonstance solennelle. Henri VIII d'Angleterre, voulant le détacher du Saint-Siège, et peut-être l'entraîner dans sa révolte, lui avait envoyé des ambassadeurs pour le dissuader de traiter avec honneur le pape Clément VII. A ce lâche conseil, le Fils de l'Église opposa cette belle parole : « Dites à votre maître que, jusqu'à ce jour, son alliance m'était chère, mais je romps avec celui qui veut que je méconnaisse ma Mère. »

Voilà bien la France! Jamais elle n'a méconnu sa Mère. Encore à présent, elle est partout avec l'Église, comme son auxiliaire la plus dévouée. Elle est en Afrique : ici, relevant les chaires glorieuses de S. Augustin et de S. Cyprien ; là, portant jusqu'aux extrémités du désert le don sacré de l'Évangile. Elle est en Amérique, avec ses Sœurs de charité et ses Petites Sœurs des Pauvres, avec ses religieux, qu'un souffle d'orage a jetés là-bas, comme une semence, pour les riches moissons de l'avenir. Elle est dans l'extrême Orient, blessée, hélas! et mutilée, mais demeurant à son poste, qui est celui du dévoûment et du sacrifice, et, par la main héroïque de ses soldats et de ses marins, déployant aux regards de ces peuples à la fois civilisés et barbares, le drapeau destiné à les rallier un jour au pied de la croix. La France, elle est surtout à Rome, près du Souverain Pontife, non plus comme une guerrière, pour le défendre, mais comme une Sœur de Saint-Vincent de Paul, pour le secourir et le consoler. Elle est là, tendre, respectueuse, pleine d'élan dans les protestations de sa foi, répondant, comme Jeanne d'Arc, à ceux qui doutent de sa mission providentielle : « Je suis chrétienne, bonne chrétienne ; je n'ai pas failli dans la foi ; je crois à l'Église, je voudrais la servir et l'aider de tout mon pouvoir, car l'Église et Notre-Seigneur, c'est tout un. »

Vous connaissez, Messieurs, ce mot du grand naturaliste Linnée : « J'ai vu Dieu passer dans une fleur. » Vous aussi, vous avez vu Dieu passer dans cette fleur de sainteté et d'héroïsme qui a germé sur la terre de France au XVe siècle. Quand donc vous sentirez défaillir votre foi à la Providence, quand vous serez tentés de croire qu'on peut impunément refuser à Dieu une place, et la première de toutes, dans la constitution des États et dans les chartes publiques, qu'on peut cesser de le prier, qu'on peut le traiter, lui aussi, comme « une quantité négligeable », ah ! prenez dans vos mains l'histoire de Jeanne d'Arc. Vous pleurerez d'abord, puis, quand vous aurez vu mourir la sainte et ressusciter la France, vous vous écrierez, en déposant le livre : Je crois à Dieu, qui règne au plus haut des cieux, qui fait et défait les Empires. Je crois à Dieu, qui, après avoir créé la France en un jour de victoire, l'a baptisée avec Clovis, sauvée de l'invasion orientale avec Charles-Martel, préposée à la garde de son Église avec Pépin et Charlemagne, formée au culte de la justice avec S. Louis, arrachée au joug des Anglais et préservée de l'hérésie avec Jeanne d'Arc.

On raconte qu'après la mort de la Pucelle, son cœur fut retrouvé, parmi les cendres du bûcher, encore vif et saignant. Je n'en suis pas surpris. Elle portait en elle le cœur même de la France, et ce cœur-là, vous le savez bien, il ne mourra jamais. C'est lui qui palpite en vous, c'est lui qui a frémi d'une indicible émotion, quand vous m'avez entendu parler des malheurs et des gloires de notre pays. Mais combien ses battements seront encore plus généreux lorsque l'Église vous aura appelés au pied des autels pour invoquer la sainte qui a bien mérité de Dieu et de l'Église, en méritant si bien de la patrie !

Là viendront, avec l'Alsace et la Lorraine, toutes les nations en deuil, et de leur cœur s'échappera une prière semblable à celle qu'un peuple en détresse fit un jour retentir sur un champ de bataille fameux : « Au nom de Jeanne d'Arc, nous t'en conjurons, Seigneur Dieu, rends-nous la patrie, rends-nous la liberté ! » et toutes les races humiliées renaîtront à l'espérance, sous le regard de la vierge qui réconfortait le pusillanime Charles VII par ces chrétiennes paroles : « Gentil Dauphin, pourquoi ne me croyez-vous pas ? Je vous dis que Dieu a pitié de vous, de votre royaume et de votre peuple. »

Là viendront les pauvres, pour qui la vierge de Domremy avait une si tendre prédilection. Chers pauvres de Jésus-Christ, c'est du milieu de vous qu'est sortie Jeanne d'Arc ! Vous, les premiers, vous avez cru à sa divine mission, et vous lui avez donné les armes qu'elle a portées victorieuses devant Orléans, et jusqu'à Reims. Près de ses autels, vous apprendrez à ne

vous laisser vaincre par personne, quand il s'agit d'aimer Dieu et la patrie.

Là, Mesdames, vous viendrez prier avec vos fils; et, de même que les plus braves chevaliers voulaient rapprocher leurs épées de celle que portait Jeanne d'Arc, afin de les rendre invincibles, ainsi, en conduisant vos enfants dans les sanctuaires où elle recevra les hommages de l'Église et de la France, vous leur montrerez l'image de notre héroïne pressant religieusement sur son cœur l'épée de la France, et vous leur direz: « Mon fils, sois chaste, sois vaillant, sois Français comme elle; souviens-toi qu'il faut, comme elle, savoir verser des larmes, donner son sang, et au besoin mourir, oui, mourir pour le service et la gloire de la patrie. »

Mais nulle part les autels élevés à Jeanne d'Arc ne seront entourés de plus d'honneurs, et de prières plus ardentes, que dans la cité où elle a consommé son sacrifice. « O Rouen! ô Rouen! s'écriait-elle, la veille de sa mort, ô Rouen! seras-tu donc ma maison? » Eh bien! ô douce et glorieuse martyre, j'en prends l'engagement solennel, en face de cette immense assemblée, oui, Rouen sera votre demeure, l'asile le plus fidèle de votre culte et de votre gloire. Vienne le jour où le vœu, où le cri de nos cœurs sera exaucé, alors il y aura, sous le ciel de la France, une grande joie, mais surtout on verra comment les fils savent réparer les fautes de leurs pères, dans ce beau et noble pays de Normandie.

Voir d'autres panégyriques de Jeanne d'Arc, dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXIII, pp. 437, 457.

---

2 JUIN — S. POTHIN

ET SES COMPAGNONS, MARTYRS[1]

Mementote præpositorum vestrorum, qui vobis locuti sunt verbum Dei: quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem.

Souvenez-vous de ceux qui, placés à votre tête, vous ont annoncé la parole de Dieu, et, considérant quelle a été la fin de leur vie, imitez leur foi.
(Hebr., XIII, 7.)

Mes Frères,

Puisque nous célébrons aujourd'hui la fête du premier évêque de Lyon, je vais essayer, en m'inspirant de l'admirable lettre écrite à cette époque par les fidèles de notre Église à leurs frères d'Asie Mineure, de vous raconter l'histoire de la première persécution, qui valut au bienheureux Pothin et à ses quarante-sept compagnons d'armes les palmes du martyre. Écoutez-moi bien, car c'est l'éloge de vos pères que j'entreprends, et c'est pour vous exhorter à l'amour et à la pratique des vertus chrétiennes, en faisant passer sous vos yeux d'admirables exemples, que je vais le faire, conformément au conseil de l'apôtre S. Paul : « *Mementote præpositorum vestrorum, qui vobis locuti sunt verbum* « *Dei*, etc. : Souvenez-vous de ceux qui vous ont évangélisés et « imitez leur foi. »

Un simple récit, de courtes réflexions naissant du récit lui-même, voilà tout mon discours.

Ce fut en l'an 142 ou en 145 au plus tard, comme vous le savez, qu'envoyé de Smyrne par S. Polycarpe, Pothin, alors âgé de cinquante-six ans, vint jeter dans notre ville de Lyon les semences de la bonne nouvelle. Durant trente-cinq années, jusqu'en 177, l'infatigable missionnaire arrosa de ses sueurs les champs confiés à ses soins. Le succès couronna magnifiquement ses efforts. La moisson grandissait sous ses yeux : les épis étaient beaux et nombreux. Dieu n'allait pas tarder à les cueillir.

L'Histoire garde le silence sur les causes immédiates qui provoquèrent la première persécution dans l'Église de Lyon. Le

1. Discours prononcé dans l'église de Saint-Pothin, à l'occasion de la fête patronale, en 1876, par M. l'abbé Terrat, chanoine de Bordeaux, missionnaire de Lyon.

plus léger incident, du reste, suffisait à déchaîner sur les enfants du Christ la fureur des païens. Le méchant a toujours détesté et détestera toujours l'homme de bien, par l'unique raison qu'il voit dans sa conduite, l'austérité de ses principes et la régularité de ses mœurs, la condamnation formelle de ses erreurs et de ses vices. « *Circumveniamus justum*, etc.: Attaquons « ce juste et faisons-le mourir, » disaient les Juifs en parlant de Jérémie. — « Mais quel mal vous a-t-il causé, ô Juifs ? — Aucun. « — Alors pourquoi voulez-vous le mettre à mort ? — *Quoniam « contrarius est operibus nostris :* Parce que nos œuvres sont « contredites et reprouvées par les siennes. » Pour la même raison, les païens haïssaient vos pères, parce que la vie de vos pères formait un contraste éclatant et accusateur avec la vie qu'ils menaient eux-mêmes. La vierge chrétienne que l'on voyait ornée « de la modestie comme d'un voile, et de la pudeur « comme d'un vêtement » ; ces mères de famille qui ne visitaient que les pauvres et les malades ; ces hommes au maintien si grave, dont les regards s'élevaient vers le ciel radieux et ravis ; tous ces fidèles qui fuyaient avec horreur, et les spectacles publics, et le temple de Jupiter; qui détournaient la tête en passant devant les statues des dieux, pour ne pas les saluer, excitaient la colère de leurs ennemis, qui, ne comprenant absolument rien à ce genre de vie si singulier, incapables de voir et d'admirer ces vertus héroïques, se laissaient aller ordinairement, à l'égard des premiers chrétiens, aux plus injustes soupçons. Ajoutez à ces considérations générales la jalousie haineuse des prêtres du paganisme, dont l'influence baissait et dont le crédit diminuait à mesure que la religion nouvelle gagnait du terrain et conquérait de plus nombreux prosélytes. Tenons compte également de la sordide cupidité du peuple, d'autant plus facile à ameuter contre les disciples de l'Évangile, que l'autorité lui abandonnait par faiblesse les biens des victimes qu'il avait injustement accusées et dépouillées, et vous comprendrez sans peine que le moindre trouble excité dans une ville pouvait servir de prétexte à la plus violente persécution.

Un jour donc, Mes Frères, pour un motif ou pour l'autre, nos pères furent signalés « à la haine du genre humain ». Comme on sait le faire encore aujourd'hui, d'habiles meneurs, par des déclamations mensongères débitées en plein vent, dans les salles de bains ou sous les portiques des édifices, réussirent à égarer les esprits, à irriter les convoitises et à préparer aux derniers excès les masses populaires, qu'il est si facile d'entraîner. De sourds murmures se firent d'abord entendre, puis grondèrent les menaces, enfin l'orage éclata de toutes parts avec une violence inouïe. Soit connivence des magistrats, soit

impuissance de leur part, les fidèles de l'Église de Lyon furent exposés sans défense aux fureurs de la multitude. « On com-« mença par leur interdire l'entrée des maisons, des bains et « du Forum ; on alla jusqu'à leur défendre de paraître en public « quelque part que ce fût. » Quelques jours plus tard, leurs biens furent pillés et leurs personnes soumises à tous les mauvais traitements de la foule ameutée. Puis, à l'occasion de ce soulèvement populaire, nous voyons intervenir la force publique. Les chrétiens sont saisis à domicile par les tribuns militaires, et conduits devant les autorités municipales qui instruisent leur cause et les mettent sous bonne garde, en attendant le retour du gouverneur de la ville, alors en voyage, et qui seul pouvait prononcer sur les châtiments à infliger aux prévenus, s'ils étaient trouvés coupables.

Comme les fidèles de Lyon voyaient depuis quelque temps l'orage s'amonceler sur leurs têtes ; comme, depuis le martyre de S. Polycarpe à Smyrne, martyre qui avait été pour eux un solennel avertissement, ils avaient ceint leurs reins pour la lutte suprême, et attendu, dans le calme d'une conscience prête au sacrifice, le jour où sonnerait l'heure du grand témoignage, ils ne furent pas pris au dépourvu. Par une précaution pleine de sagesse, les chrétiens ordinaires dont on redoutait la faiblesse s'étaient dérobés au danger par la fuite, et ceux qui allaient attirer de leur côté tout l'effort de l'ennemi étaient des soldats valeureux que Dieu s'était réservés pour montrer au monde quelle force surhumaine il sait donner à ceux qui lui sont dévoués.

Sitôt qu'il fut de retour, le gouverneur de la ville, informé de ce qui c'était passé, assiégé dans son palais impérial par la populace qui vociférait des cris de mort contre les prisonniers, s'empressa de citer les confesseurs à sa barre et de les faire comparaître devant son tribunal. Autant pour satisfaire à sa haine personnelle que pour complaire à la multitude, ce dépositaire inique de l'autorité romaine se permit contre des hommes abandonnés sans défense à la malice de leurs ennemis, tous les genres de cruauté. Alors, révolté de cette criante injustice, un chrétien courageux, Vettius Épagathus, personnage bien connu dans la ville, mais dont on ignorait encore les sentiments religieux, se leva pour prendre en mains la cause de ses frères accusés et calomniés. Oh ! la belle, la magnifique cause à plaider ! comme elle était simple, facile, et comme elle allait devenir émouvante ! Soustraire à la mort des coupables qui l'ont méritée, si c'est un triomphe au barreau, n'est-il pas mille fois plus beau encore de lui ravir des innocents !

Innocents ! mais nos pères l'étaient, et sans qu'il fût possible

de le contester. Hommes privés, leur vie s'éclairait au reflet de vertus angéliques que les fils de Romulus et les clients de Jupiter n'avaient jamais soupçonnées. Citoyens, ils payaient rigoureusement les impôts, observaient fidèlement les lois, respectaient la personne des empereurs, et n'hésitaient pas en présence des dangers de la patrie, comme Maurice ou Sébastien, à verser leur sang avec une héroïque prodigalité. Quand le pouvoir civil s'incarnait dans des monstres qui s'appelaient Tibère, Caligula, Néron, Vitellius ou Commode, ils trouvaient dans les principes de leur foi chrétienne la force d'obéir à de pareils scélérats. Ce n'est point dans leurs rangs que se recrutaient les factieux qui tramaient des conspirations et les sicaires qui, tour à tour, égorgeaient les Césars. Aucun philosophe et nul magistrat n'ont contredit Tertullien quand il s'écriait dans son *Apologétique* : « D'où sont sortis un Avidius Cassius, un Pescen-« nius Niger, un Clodius Albinus[1] ? d'où sont venus ceux qui « ont assiégé l'empereur entre deux lauriers? d'où sont venus « ceux qui ont forcé les portes du palais? Ils étaient romains et « païens, mais parmi eux vous ne trouvez aucun chrétien. »

Tels étaient nos pères; alors, qu'avait-on donc à leur reprocher, et quel était leur crime? Leur seul crime était d'adorer Dieu et de le servir autrement qu'on le servait et qu'on l'adorait à Rome. Mais était-ce là un crime? N'était-ce pas plutôt un droit imprescriptible et sacré? Quand Dieu parle et que des miracles éclatants confirment sa parole, aucune puissance humaine ne doit s'opposer à l'exécution de ses volontés, et le crime ne venait-il pas de ces pouvoirs civils qui, depuis quatre mille ans, s'arrogaient insolemment le privilège de tyranniser la conscience de l'homme comme ils tyrannisaient sa vie extérieure?

Par une nouvelle injustice (car on ne doit jamais refuser à un accusé le secours d'un défenseur), la réclamation généreuse d'Épagathus ne fut pas accueillie. Ironiquement appelé par le gouverneur l' « avocat des chrétiens », et saisi brutalement par les soldats de la cohorte, l'intrépide jeune homme passe du rang des spectateurs au nombre des incriminés et partagera bientôt les supplices de ses frères, afin de participer à leur triomphe.

Tous, hélas! ne devaient pas imiter son courage. La lettre des fidèles de l'Église de Lyon aux chrétiens de Smyrne nous apprend, en effet, que dix environ eurent la lâcheté de trahir leurs serments en abjurant la foi. Peut-être avaient-ils trop compté sur leurs propres forces; peut-être ne s'étaient-ils point

1. Les meurtriers de Commode et Domitien.

suffisamment préparés à la lutte, et l'Église allait verser des larmes sur leur apostasie. Partout où il y a des hommes, attendons-nous à rencontrer les faiblesses de l'humanité. Aux premiers siècles, les martyrs de Jésus-Christ ne s'improvisaient pas plus qu'on n'improvise aujourd'hui un soldat accompli, et quiconque se contentait de mener une vie commune et imparfaite ne devait point oser aspirer aux sublimités de l'héroïsme chrétien dont Dieu ne donnait la force que pour récompenser des vertus éprouvées. Quels sont les noms de ceux qui tombèrent ? Par une délicatesse toute évangélique, et pour leur épargner devant la postérité la honte qui se serait attachée à leur mémoire, le rédacteur de la lettre a jeté sur leur qualité et leur famille un voile charitable et discret. Seule une femme qui, revenant plus tard au sentiment du devoir, lavera sa faute dans des flots de sang, a été nommée : c'est Bibliade. Mais nous devons nous figurer sans peine la douleur de Pothin en voyant périr les enfants qu'il avait, au prix de ses sueurs, élevés dans la connaissance et l'amour de Jésus-Christ et la pratique de son saint Évangile. Je vois son cœur d'apôtre se briser à ce spectacle, et je l'entends s'écrier avec notre admirable Paul : « *Filioli, quos iterum parturio donec formetur* « *Christus in vobis:* Mes petits enfants, vous qui êtes morts et « que je veux ressusciter à tout prix, je vais souffrir une « seconde fois les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que « Jésus-Christ soit formé de nouveau dans vos âmes. »

Du reste, les vides ouverts dans les rangs des martyrs de l'Église de Lyon par l'indigne lâcheté des dix chrétiens dont nous venons de parler, furent bientôt largement comblés. La multitude en fureur qui avait juré l'extermination du nom chrétien, chaque jour, en effet, commandait et obtenait de nouvelles arrestations. Puis, quand les prisons regorgèrent de victimes, comme il fallait trouver des crimes à ces hommes qu'on allait immoler, et les déshonorer par d'odieuses imputations, savez-vous ce qui fut imaginé? Le gouverneur ne rougit pas d'évoquer des témoins que le droit romain lui-même repoussait. La loi défendait aux magistrats d'interroger les esclaves ni pour ni contre leurs maîtres. Nonobstant cette défense, il fit saisir les serviteurs des chrétiens, que l'on amena, pieds et poings liés, sur la place publique. Terrifiés par le spectacle des tortures dont on les menaçait, ces misérables reproduisirent toutes les calomnies qui leur avaient été dictées. Dans des dépositions qui nous ont été conservées, ils firent de leurs maîtres des monstres incestueux qui prenaient plaisir à égorger de tout petits enfants, dans leurs assemblées nocturnes, pour savourer leurs chairs palpitantes dans d'effroya-

bles festins; des êtres, en un mot, qui se livraient à des infamies sans nom dans une langue honnête.

Du moment, Mes chers auditeurs, où la vie de nos pères était peinte sous ces odieuses couleurs, n'est-il pas évident qu'on allait pouvoir tout se permettre à leur égard? car personne au monde, sans excepter les parents et les amis, n'oserait entreprendre de les protéger contre les châtiments qui leur étaient réservés. En effet, qui donc voudrait défendre des hommes convaincus de se livrer aux crimes les plus affreux et d'outrager les plus saintes lois de la nature? Alors se réalisa pour les fils de S. Pothin la prophétie du Sauveur : « Un jour viendra où les « hommes, en vous faisant mourir, se croiront agréables à « Dieu. »

L'instruction judiciaire une fois terminée, la cause de nos pères ne tarda pas à entrer dans la phase des tourments et des supplices. Oh ! vous allez en juger : les supplices seront terribles et les victimes recrutées dans tous les rangs de la société chrétienne. Petits enfants, jeunes filles et jeunes gens, les hommes de l'âge mûr et les vieillards, esclaves et citoyens d'élite, fidèles, diacres, prêtres et pontifes, tous, ils viendront, les uns après les autres, sacrifier joyeusement leur vie pour l'amour de Jésus-Christ et la plus grande édification de leurs frères dans la foi. Vingt-quatre auront la tête tranchée, comme citoyens romains ; six seront exposés dans l'amphithéâtre, aux dents des bêtes féroces ; dix-huit, enfin, criblés de blessures, épuisés de souffrances, succomberont dans leur prison.

Le temps ne me permet pas de vous raconter en détail tous les supplices endurés par les premiers fidèles de l'Église de Lyon; je serais jaloux cependant de vous faire connaître les noms des plus illustres victimes. 1° Saluez d'abord le diacre Sanctus, qui, par son intrépidité, se tint à la hauteur du rang qu'il occupait dans la hiérarchie sacrée. C'est en vain qu'on veut le forcer à décliner ses titres et qualités : quand on le déchire à coups de fouet, quand on lui brise les os, quand on le brûle à petit feu, immobile dans la constance et la sérénité de son courage, rafraîchi par les eaux salutaires de la grâce qui jaillissent des sources éternelles, il se contente de répondre, avec une fierté que les citoyens de la vieille Rome ne soupçonnaient pas : « *Christianus sum !* Je suis chrétien ! » 2° Saluez Maturus, qui se sent déjà mûr, quoique néophyte, pour les combats de l'arène et l'épreuve décisive. 3° Saluez Attale, ce vaillant soldat qui a toujours vécu et qui va mourir en témoin fidèle de la vérité. 4° Saluez surtout Blandine, que ses historiens, ravis d'une légitime admiration, ont si justement surnommée la « mère des martyrs, *Mater martyrum* ».

Elle était de la race infime des esclaves; elle était jeune et timide ; tous les confesseurs de la foi tremblaient pour sa faiblesse, car ils ignoraient les desseins de Dieu qui se préparait précisément à manifester sa puissance dans le courage héroïque de cette enfant. Attendez un peu : la grâce va relever en Blandine les infirmités de la nature, l'inégalité de la condition, et cette humble jeune fille, prise dans les derniers rangs de la société, deviendra par sa mort un type de grandeur chrétienne incomparable. Descendant avec sa maîtresse dans l'arène sanglante, elle y brillera d'un si vif éclat, qu'elle éclipsera complètement la matrone gallo-romaine. Dieu va se servir de Blandine pour en faire une protestation vivante contre l'injustice de lois antiques à l'égard des esclaves, et montrer par son exemple, à tous les déshérités du monde païen, aux faibles et aux petits de tous les temps, qu'eux aussi, s'ils le veulent bien, eux que le monde accable de mépris, sont capables d'acheter la sainte liberté de l'âme par la sublimité du martyre. En vain les bourreaux font essai sur elle de tous les genres de supplices; Blandine épuise leur férocité par la constance de son courage. En vain les juges multiplient les questions insidieuses; Blandine réduit ses juges au silence par l'honnête simplicité de ses réponses: « Je suis « chrétienne, il est vrai, mais je vous le jure, il ne se commet « aucun péché parmi nous. »

Après avoir subi ces cruelles tortures, Sanctus, Attale, Maturus et Blandine, furent jetés en prison. Le président espérait que le cachot, avec ses mille tortures de toutes les minutes, venant à produire son effet naturel, donnerait aux martyrs l'occasion de faire de nouvelles et salutaires réflexions; qu'il userait lentement leur patience, ferait tomber l'exaltation de la première heure, et éteindrait, entre d'obscures murailles, une ardeur entretenue sur la place publique (il le pensait du moins) par la solennité de l'interrogatoire et des tourments. Il se trompait encore, car Dieu allait ménager à ses enfants en détresse des sources inespérées de courage et de consolation, dans les exhortations de leurs frères, l'arrivée de Pothin, la conversion des apostats et la visite de Jésus-Christ.

1° *Les exhortations de leurs frères.* — Vous savez avec quel saint empressement les premiers chrétiens aimaient à visiter les confesseurs dans leur prison, car ils se rappelaient les paroles de l'Évangile : « Merci, mon ami, j'étais en prison, et « vous m'avez visité: *In carcere eram et venistis ad me*[1]. »

Ils se disaient que c'était Jésus-Christ lui-même qu'ils allaient

1. Matth., XXV, 36.

secourir, et, tout pénétrés de cette pensée, on les voyait prodiguer l'or et l'argent quand il le fallait, pour séduire les geôliers. Rien ne leur coûtait pour réaliser leur pieux dessein. Je vous laisse à deviner maintenant les scènes émouvantes qui devaient se passer quand ils avaient le bonheur de réussir et de pénétrer dans ces noirs cachots. De quels soins affectueux on entourait ces frères bien-aimés transfigurés par la souffrance, avec quel amour on pansait leurs plaies, avec quel respect on baisait leurs chaînes, et surtout avec quelle éloquence on devait les encourager aux derniers combats en leur disant, avec l'apôtre S. Paul. « *Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad* « *futuram gloriam :* Entre les douleurs qui vous accablent « aujourd'hui et la gloire qui vous attend demain, nulle com- « paraison n'est possible. — Cette persécution momentanée « va vous créer des droits à un bonheur éternel : *Quod in præ-* « *senti est, momentaneum et leve tribulationis nostræ, supra modum* « *in sublimitate, æternum gloriæ pondus operatur in nobis* » !

2° *L'arrivée de Pothin.* — Vous vous demandez sans doute ce qu'était devenu le vieil évêque de Lyon, depuis le commencement de la persécution ? Selon la coutume des premiers chrétiens, qui dérobaient toujours le pasteur à la haine de leurs ennemis, afin qu'après l'orage il pût réunir le troupeau dispersé, on l'avait caché. Mais c'était lui surtout que le gouverneur, qui avait mis sa tête à prix d'argent, faisait rechercher avec plus de soins, afin de détruire à tout jamais la religion naissante en la frappant dans la personne de son chef. Le saint vieillard fut enfin découvert au pied de la colline de Saint-Sébastien, où quelques fidèles lui avaient offert asile entre le Rhône et la Saône.

Saisis d'une joie féroce, les païens s'emparent de lui, le traînent, le portent au tribunal parce qu'il n'y pouvait plus marcher. Mais on vit bien vite, à l'attitude que Pothin sut prendre et garder en face de ses juges, qu'il n'avait pas l'habitude de trembler. Lorsque le président osa lui demander ironiquement : « Quel est donc ce Dieu des chrétiens dont on « vous dit l'évêque ? » si Jésus-Christ avait gardé le silence devant la question sceptique de Pilate : « Qu'est-ce que la « vérité ? », l'admirable vieillard répondit au gouverneur avec une sainte majesté : « Lorsque vous en serez digne, je vous « le ferai connaître. » Voilà une de ces paroles d'or, Mes Frères, que les oreilles de l'antiquité n'étaient point habituées à entendre, et qui tombaient tout naturellement des lèvres du dernier des chrétiens. — « Vous le connaîtrez quand vous en serez digne ! » Despotes qui brisez sous vos mains de fer quiconque

trouve dans sa conscience la force de vous résister, philosophes orgueilleux, poètes licencieux, courtisans énervés par le plaisir, amollis par le luxe, si vous voulez connaître Jésus-Christ, déposez le sceptre de votre puissance éphémère, renoncez à vos chimériques spéculations, redevenez chastes, faites-vous petits et humbles de cœur, autrement Pothin se taira devant vous. Permis à vous de le tuer, mais vous ne lui arracherez pas le trésor évangélique que vous êtes indignes de recevoir.

Sur cette réponse, l'Évêque de Lyon fut accablé d'outrages et criblé de blessures. Puis on le jeta, respirant à peine, dans la prison où se trouvaient déjà les autres martyrs. Si ces derniers s'estimèrent heureux de revoir avant de mourir leur Père bien-aimé, comme leur cœur dut souffrir de le revoir dans cet état ! Pour Pothin, j'imagine qu'une joie surnaturelle remplissait son âme ; qu'il se sentait à sa place dans ce cachot infect, au milieu de ses enfants brisés par les supplices ; qu'il était joyeux de leur donner l'exemple jusqu'à la fin, et qu'il bénissait Dieu de les précéder dans la mort, comme il les avait précédés dans la vie divine de la foi.

3° *La conversion des apostats.* — A ce spectacle, les apostats eux-mêmes n'y tiennent plus. Ils vont implorer leur pardon en tombant aux pieds de Pothin ; les confesseurs intercèdent pour eux, la grâce de l'absolution leur est accordée, et ils vont réparer, à force d'héroïsme, le scandale qu'ils avaient donné par leur faiblesse.

4° *La visite de Jésus-Christ.* — « Le Christ fut avec eux, au « milieu des tribulations du jour et de la nuit, nous dit la lettre « admirable dont nous vous donnons l'humble commentaire, « soutenant les forces de l'âme et réparant les forces du corps. » Je visitais hier matin cet antre qui fut le muet témoin du martyre de nos pères, et dans ce noir souterrain mon âme respirait je ne sais quel air vivifiant qui lui rendait confiance et courage pour les combats de la vie. Je revoyais l'excavation profonde où fut enfermé, sans pouvoir se tenir ni assis ni debout, le bienheureux Pothin ; je touchais d'une main tremblante la colonne où Blandide fut attachée, et les anneaux fixés à la muraille auxquels les autres furent enchaînés ; je croyais entendre les cantiques d'actions de grâces qui s'exhalaient de ces poitrines épuisées et meurtries, et surtout il me semblait voir Notre-Seigneur Jésus-Christ illuminant ces ténèbres d'une clarté divine, et donnant à ses enfants un avant-goût de la céleste béatitude.

La mort de Pothin devint le signal d'une épreuve suprême

qui fut un triomphe pour nos pères, et pour leurs ennemis une honteuse et irrémédiable défaite. Comme vous le savez, les confesseurs qui n'avaient point succombé dans la prison furent condamnés à périr sous la dent des bêtes de l'amphithéâtre pendant les solennités d'une fête publique. Là nous retrouverons encore Sanctus et Maturus, qui tombèrent égorgés au milieu du cirque, doux comme des agneaux et forts comme des lions. Puis c'est l'opulent Attale et Alexandre le médecin, qui parcoururent sans pousser une plainte la longue série des tourments dus à la fertile imagination des bourreaux. Enfin c'est Blandine qui s'avance, conduisant par la main un adolescent de quinze ans, du nom de Ponticus. Ponticus disait à Blandine : « Ma sœur, » et Blandine lui répondait : « Mon frère. » Pendant que l'enfant passait par les plus affreux tourments, il se sentait soutenu par une force au-dessus de son âge en contemplant Blandine qui, suspendue à la croix des esclaves, les bras étendus entre la terre et le ciel, les regards en haut, les lèvres souriantes, le front radieux d'espérance, lui apparaissait plongée dans le ravissement de la prière. Il succombe enfin, mais avec l'héroïsme d'un vétéran, et Blandine triomphante, qui n'avait vécu jusqu'à ce moment que pour raffermir le courage de son jeune frère, va bientôt le rejoindre au rendez-vous qu'ils s'étaient donné dans les demeures éternelles. Respectée par les bêtes féroces, qui, déchaînées contre elle, se refusèrent à troubler sa prière, elle tomba sous un coup d'épée, comme aurait pu le faire une noble matrone, et, témoins ahuris de son incomparable héroïsme, les païens, en la voyant mourir dans cette sereine tranquillité, ne purent s'empêcher d'avouer que « jamais femme n'avait souffert plus « courageusement tourments si cruels et si variés ».

Les premiers chrétiens de notre ville de Lyon n'eurent pas même la consolation de recueillir les reliques vénérées de leurs frères. Par un raffinement de cruauté aussi lâche qu'inutile, poursuivant les martyrs même au delà du trépas, les païens ne rougirent point d'exercer leur fureur sur des cadavres. Pendant six jours, la foule se fit un sauvage amusement de ces os brisés, de ces chairs sanglantes dispersées dans l'arène, de ces troncs mutilés, de ces têtes coupées, de tous ces débris humains que l'on avait érigés en un hideux trophée que l'on finit par livrer aux flammes, et dont on jeta les cendres dans le Rhône, afin qu'il n'en restât plus rien sur la terre.

Mais, s'il faut en croire la tradition qui nous a été conservée et transmise par S. Grégoire de Tours, voici que pendant la nuit les martyrs apparurent aux fidèles, revêtus de corps intacts et resplendissants d'une beauté toute céleste. « Recueillez nos

« cendres, leur dirent-ils, et enviez notre sort, car aucun de « nous n'a péri. Nous avons passé de cette terre au repos bien-« heureux que nous avait promis le Roi du ciel, le Christ, pour « le nom duquel nous avons souffert. » A ce spectacle, et en entendant ce discours, les chrétiens rendirent à Dieu de solennelles actions de grâces. Tout joyeux, ils recueillirent les reliques sacrées de leurs frères et furent confirmés plus que jamais dans la foi du bienheureux Pothin.

Conclusion. — Trois siècles après les événements que nous venons de raconter, un des plus illustres évêques de Lyon, S. Eucher, prenant la parole, le jour où notre ville célébrait la fête de ses premiers martyrs, s'écriait, avec une éloquence où l'inspiration du génie s'unissait à l'ardeur de la piété : « Les « reliques d'un seul martyr suffisent pour exciter l'allégresse « d'une Église; pour nous, voici que nous possédons tout un « peuple de martyrs. Gloire à notre terre nourricière de célestes « combattants, mère féconde de vertus héroïques ! » Puis, établissant un parallèle entre la ville de Bethléem et la ville de Lyon, l'orateur continuait en ces termes : « O Bethléem, terre de « Juda, terre jugée digne d'offrir à Dieu une troupe de victimes « innocentes, c'est avec une légitime confiance que Lyon, ma « chère patrie, ose se comparer à toi. Tu l'emportes par le « nombre de tes martyrs; moi, par le mérite des miens. Tu as « offert à Dieu des enfants en bas âge; moi, des chrétiens « consommés en mérites. De ton côté, ce sont des morts bien-« heureux, mais sur le sort desquels tu n'a jamais tremblé, « parce qu'ils n'étaient pas dans la possibilité de faire défection; « de mon côté, c'est aussi la victoire dans les tourments, mais « avec la possibilité de la défaite. Dans ta cause, un seul sexe « a mérité les honneurs du triomphe; dans la mienne, les deux « sexes ont combattu, vaincu, et tressé sur mon front une « couronne immortelle. J'ai vu de jeunes innocents figurer dans « le chœur de mes martyrs ; le chœur des tiens ne compte pas « une femme comme ma Blandine. Ta Rachel est inconsolable « parce que ses enfants sont morts ; moi, je n'ai pas besoin de « consolations, et je ne donne point de larmes à la mémoire « des miens. Pourquoi les pleurer ? Ils sont heureux et ils font « aujourd'hui mon orgueil et ma gloire. »

Et vous aussi, Mes chers auditeurs, soyez fiers de vos martyrs beaucoup plus que de vos monuments et de vos richesses, beaucoup plus que de tous vos progrès matériels réalisés, et surtout montrez-vous leur digne postérité en imitant la générosité de leur foi catholique. Cherchez, à leur exemple, dans la croyance au saint Évangile et l'amour de Jésus-Christ les forces du devoir,

le secret du dévouement, et puissiez vous trouver comme eux, dans la pratique loyale, sincère et totale, de la religion qui les a sanctifiés, l'assurance du salut et d'une éternelle récompense! Ainsi soit-il!

---

13 JUIN — S. ANTOINE DE PADOUE[1]

Je n'ai pas la prétention, Mes chers auditeurs, de vous raconter en détail la vie, les vertus et les miracles de l'admirable saint qui est honoré d'un culte spécial dans cette paroisse de Saint-Bonaventure, et dont, chaque année, vous célébrez la fête avec un empressement et une ferveur qui me disent assez les grâces nombreuses que vous recevez du Ciel, par sa puissante intercession.

S. Antoine de Padoue naquit à Lisbonne, capitale du Portugal, le 15 août 1195, de parents distingués autant par leur piété que par leur antique noblesse. A l'âge de quinze ans, il entra chez les chanoines réguliers de Saint-Augustin, pour se consacrer à l'étude et à la prière. A l'âge de vingt-cinq ans, il quitta ses premiers maîtres pour se placer sous la direction de S. François d'Assise, avec l'espérance de conquérir la palme du martyre dans les pays infidèles. Onze ans plus tard, sa carrière était terminée. A trente-six ans, l'humble Frère Mineur entrait dans la cité bienheureuse, après avoir rempli la France et l'Italie du bruit de sa parole éloquente et embaumé l'Église du parfum de ses vertus. Il fut canonisé l'année suivante, le 30 mai, jour de la Pentecôte, dans la cathédrale de Spolète, par le pape Grégoire IX, et, depuis ce moment, sa gloire n'a pas subi la plus légère éclipse. Beaucoup de saints ne sont connus que par les prêtres qui récitent le bréviaire ou les religieuses qui lisent le martyrologe, mais S. Antoine de Padoue est demeuré dans la mémoire de tous les catholiques, comme une chère et vieille connaissance. Sept cents ans se sont écoulés depuis sa mort, et son souvenir toujours présent excite, comme au premier moment, la pieuse admiration des fidèles. Les bonnes grand'mères aiment à raconter ses miracles à leurs petits-enfants, et leur apprennent avec une verve intarissable les grâces toutes spéciales que l'on obtient de Dieu par son intercession. Rien de

1. Panégyrique prêché à Saint-Bonaventure (Lyon), le 13 juin 1882, par M. l'abbé Terrat, chanoine de Bordeaux, missionnaire de Lyon.

moins étonnant, lorsque j'entends un auteur contemporain résumer en ces termes la vie si courte et si pleine de celui que S. François d'Assise appelait « son évêque: *Suum episcopum;* « sa colombe très simple: *Columba simplicissima*, et la perle de « son ordre: *Gemma confessorum;* » que Grégoire IX surnommait « l'arche du Testament: *Arca Testamenti*, » parce qu'il possédait dans son esprit et dans son cœur toutes nos saintes Écritures, tandis que les foules, ravies par sa parole, disaient de lui: « C'est la trompette du saint Évangile: *Sancti Evangelii tuba.* » « Tout ce qu'il y a au monde de plus grand et de plus admiré « des hommes, » s'écrie le panégyriste qui ne marchande pas la louange, « tout ce que Dieu accumula jamais de faveurs sur « la tête de ses plus chers enfants, zèle et foi des apôtres, « patience des martyrs, sagesse des docteurs, éloquence des « Pères de l'Église, courage des confesseurs, pureté des vier- « ges, piété des anges, il a tout rassemblé en lui dans une « magnifique harmonie. Ajoutez à cela les miracles les plus « étonnants, les prodiges les plus éclatants, accomplis en « présence d'innombrables spectateurs, les hérétiques confon- « dus et convertis, les pécheurs effrayés et repentants, les « tyrans domptés ou contenus, les démons mis en fuite, des « extases merveilleuses, des visions sublimes, des entretiens « de tous les instants avec les puissances du ciel, la vie éternelle « devinée et connue par avance: voilà quel fut S. Antoine de « Padoue, voilà ses titres au respect et à l'admiration des « siècles. »

Afin d'entrer dans l'esprit de cette pieuse solennité, voulez-vous me permettre de vous parler ce soir de S. Antoine considéré comme prédicateur? Demain, nous ferons connaissance avec le thaumaturge.

I. — *La parole dans l'Église.* — Daignez accueillir quelques considérations préliminaires sur la prédication. N'oublions pas que c'est par le ministère de la parole que Dieu a voulu convertir le monde, soit parce que les uns et les autres nous avons besoin de l'enseignement d'autrui pour arriver à la connaissance de la vérité, soit parce que la parole est la plus grande puissance de ce monde. J'entends vanter les merveilleux résultats obtenus par l'emploi de la force. Hélas! la force fera bien des esclaves ou des martyrs, mais elle ne créera jamais des convictions. Toute religion qui s'impose par la violence est condamnée d'avance à mourir. Tôt ou tard on se révoltera contre elle et on la trahira; tandis que la parole, sans détruire la liberté, remue les âmes, comme la fournaise ardente fait frémir et palpiter le métal que l'on jette dans son sein. Quel rôle elle joue, soit dans

nos assemblées politiques où un seul homme réussit quelquefois à s'emparer de la volonté d'un peuple ; soit sur nos champs de bataille où elle rend courage aux plus timides; soit dans notre vie privée où elle devient ordinairement l'instrument décisif de nos vertus ou de nos vices, de nos joies ou de nos douleurs ! Eh bien ! Jésus-Christ, qui connaît beaucoup mieux que nous les immenses ressources de la parole, a voulu les appliquer à la propagation de son Évangile. En envoyant ses apôtres à la conquête de la terre, il ne leur a pas dit : « Allez et faites des livres; » non, le livre viendra plus tard; mais : « Allez et prêchez. » Pendant que vous parlerez, saisissant l'esprit et le cœur de ceux qui vous écouteront, ma grâce, qui se cachera derrière votre discours, comme un guerrier derrière son armure d'acier, passera par les portes que vous aurez ouvertes et arrivera jusqu'aux âmes pour les gagner à la sainte cause de la vérité.

Sur le conseil ou plutôt sur les ordres de son divin Fondateur, l'Église catholique a toujours, au prix même des plus héroïques sacrifices, conservé dans sa vigueur et dans sa liberté ce ministère de la parole que ses adversaires ont toujours voulu lui ravir, parce qu'ils sentaient très bien que tel était le secret de sa puissance. Que demandaient les juges d'Israël à S. Pierre et à S. Jean, après la Pentecôte ? le silence. « Croyez ce que « vous voudrez, mais ne parlez pas. — Impossible, répondaient- « ils, car nous avons l'ordre de raconter et de publier partout, « et les miracles que nous avons vus, et les discours que nous « avons entendus : *Ea quæ vidimus et nos audivimus non possumus* « *non loqui.* » S. Paul qui n'a rien vu, rien entendu, lui, puisqu'il est entré le dernier, et après l'Ascension du Sauveur, dans le collège apostolique, mais qui sait tout par une révélation divine, parle comme ses frères et plus que ses frères. — « *Insa-* « *nis, Paule*, lui dit le juge; ne déshonore pas le nom romain « par tes prédications insensées. — *Væ mihi si non evangelizavero!* « Malheur à moi si je ne prêche pas ! Je ne puis consentir à « cette apostasie. » On le jette en prison, on le condamne au dernier supplice. — « Vous n'enchaînerez pas ma parole, et « je prêcherai jusqu'à la dernière minute : *Verbum Dei non est* « *alligatum.* »

Oh ! la belle histoire que celle de la parole évangélique, soit qu'elle révèle ces sublimes vérités de l'ordre surnaturel qu'avant elle aucune oreille n'avait entendues, que nul cœur n'avait senties et goûtées ; soit qu'elle répande dans les intelligences les plus obscures des enfants du peuple, ces vérités rationnelles demeurées jusqu'alors le patrimoine exclusif des esprits d'élite, comme Cicéron, Socrate ou Platon ; soit, enfin,

qu'elle compatisse doucement à nos infirmités pour nous relever dans nos chutes et nous affermir dans la pratique du bien ! Pourquoi, Mes Frères, ne vous a-t-il pas été donné d'entendre les Chrysostome, les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Augustin, les Ambroise, les Bernard, tous ces hommes de génie qui, depuis les apôtres jusqu'au XIIe siècle, ont rempli ce glorieux ministère dans l'Église catholique ? A votre tour, vous vous seriez écriés, comme le roi-prophète : « *Ignitum* « *eloquium tuum vehementer* : Votre parole, ô mon Dieu, est un « feu qui consume. » Quel malheur encore que vous n'ayez pas entendu S. Antoine de Padoue, à qui le moyen âge adressait cette touchante invocation : « *Prædicator egregie*, *ora pro* « *nobis*, *Antoni beatissime* : Admirable prédicateur, bienheureux « Antoine, priez pour nous ! »

II. — *S. Antoine prédicateur.* — C'était en l'an 1222, aux quatre-temps du Carême, le 13 mars et la veille du dimanche de la Passion; Antoine avait vingt-sept ans, et vivait dans l'obscurité la plus complète, inconnu au dehors, à peine remarqué dans son couvent où il remplissait les fonctions les plus obscures et les plus dédaignées. Tout à coup, à son grand étonnement et à l'extrême surprise de ses frères qui ne soupçonnaient pas son mérite oratoire, il reçoit l'ordre de son supérieur de monter en chaire et de prêcher en présence de l'évêque de Forli. Ce fut une révélation. L'humble religieux, qui s'était courbé sous le commandement, parla comme s'il avait vieilli dans le métier. Il s'exprima d'abord simplement et avec une timidité toute naturelle; mais, à mesure qu'il avançait dans le développement de son sujet, sa pensée jetait des flammes et sa voix vibrait comme le clairon des batailles. Tout son auditoire, à commencer par l'évêque, fut plongé dans l'admiration, et on avouait tout haut que l'on n'avait jamais entendu un pareil discours. Au sein de l'enthousiasme universel, les cœurs étaient remplis de consolation, car l'Ordre séraphique possédait une gloire nouvelle et l'Église catholique allait compter un apôtre de plus. A partir de ce moment, Antoine fut appliqué par S. François d'Assise lui-même au ministère de la prédication.

Il y a différentes manières, Mes Frères, d'apprécier un orateur catholique :

1° On peut l'étudier par le côté purement extérieur, comme on étudierait un orateur de tribune ou de barreau. C'est ainsi qu'un contemporain appréciait S. Antoine de Padoue quand il disait de lui : « Il avait un extérieur poli, des manières aisées « et un air intéressant. Sa voix était forte, claire, agréable, et « sa mémoire, des plus heureuses. A ces avantages il joignait

« une action pleine de grâces ; il savait, en variant à propos « le son de sa voix, s'insinuer dans l'âme de ses auditeurs. Il « était versé dans la connaissance de l'Écriture, qu'il avait « le talent d'appliquer avec beaucoup de justesse aux matières « qu'il traitait. Le texte sacré devenait entre ses mains une « source féconde de lumières, et il en développait le sens et « l'esprit avec une facilité et une énergie admirables. Mais son « éloquence tirait sa principale force de l'onction avec laquelle « il prononçait ses discours. L'amour dont il était embrasé « pour la pratique de toutes les vertus, le faisait parler avec « un zèle auquel on ne pouvait résister. Ses paroles étaient « comme autant de traits qui allaient percer le cœur de chacun « de ses auditeurs. Il communiquait aux autres de sa plénitude « et il n'est pas étonnant qu'après avoir allumé dans son âme « le feu de la charité, il l'allumât dans celles de tous ceux qui « se groupaient autour de sa chaire[1]. »

2° On peut étudier l'orateur sacré par le côté psychologique, c'est-à-dire chercher, sous l'écorce de la parole, l'âme qui la fait vibrer. C'est ainsi qu'en 1224 le savant abbé de Saint-André étudiait Antoine de Padoue, prêchant le Carême à Verceil : « L'amour franchit souvent les bornes en deçà desquelles se « renferme la science. C'est ce que j'ai observé dans Antoine, « Frère Mineur, avec lequel j'ai eu longtemps des relations « d'amitié. Il n'avait pas une connaissance bien profonde des « sciences humaines, mais, par la pureté de son âme et le « feu de sa charité, il a surpassé les plus grands théologiens, « et l'on peut dire de lui comme de S. Jean-Baptiste : Il fut « comme une lampe qui brille en se consumant. Le feu de « l'amour divin le dévorait, et par l'exemple de sa sainte vie il « rayonnait sur le monde. »

3° Enfin il est une troisième manière d'apprécier l'orateur catholique : c'est de voir en lui, non point un discoureur aimable et séduisant ; non point un homme plus ou moins sincère, plus ou moins convaincu de la vérité des idées qu'il fait passer sous vos yeux ; mais de voir surtout en lui le missionnaire, l'ambassadeur et le représentant de Jésus-Christ, comme l'a fait dans notre siècle Donoso Cortès, qui a écrit cette belle parole : « Lorsque le prêtre est en chaire, je vois Dieu « derrière lui. »

Or c'est bien sous ces traits augustes qu'Antoine apparaît aux regards des catholiques du moyen âge. A coup sûr, Mes Frères, les catholiques de cette époque n'étaient point parfaits. Ils étaient violents, querelleurs, et de mœurs souvent détestables; ils avaient, en un mot, tous les défauts des races jeunes,

1. Walding, *Annales des Frères Mineurs.*

mais ils en avaient aussi les brillantes qualités, entre autres une foi robuste que le surnaturel ne déconcertait pas et qui ne pouvait se passer du merveilleux. Quelquefois même on les surprenait à inventer des fables quand les miracles authentiques faisaient défaut, et à fabriquer des reliques quand les ossements des martyrs n'étaient pas assez abondants pour décorer les autels des cathédrales. Ils auraient penché mille fois plutôt du côté de la superstition que du côté du scepticisme, comme nous le faisons aujourd'hui. Une imagination vive, un cœur ardent, une volonté puissante, les rendaient capables d'efforts surhumains quand un orateur sacré savait tourner du côté de Dieu les explosions de leur enthousiasme, comme on put s'en convaincre au temps de Pierre l'Ermite et de S. Bernard. Les auditoires de cette époque, Mes Frères, je les compare à des instruments de musique profonds et sonores dont la main des saints réussissait à tirer de merveilleux concerts. Ainsi, quand les chrétiens du XIIIe siècle voyaient apparaître dans la chaire catholique ce moine de vingt-huit ans, au front pâle, aux lèvres décolorées, aux joues amaigries, dont les jeûnes et les macérations avaient tari dans sa source la vie inférieure de l'organisme, pour faire triompher sur ses ruines la vie de l'esprit; quand ils entendaient cette voix, tour à tour douce, maternelle, sévère et terrible, exhorter les bons, arracher des larmes aux pécheurs, faire trembler les impies, et briser sous le marteau d'une logique inflexible tous les sophismes de l'hérésie; quand, enfin, le sermon fini, brisé de fatigues, baigné de sueurs, au lieu de prendre un repos mille fois nécessaire et mérité, l'orateur s'en allait attendre au confessionnal ceux qu'il avait ébranlés en chaire, ajoutant ainsi la nuit au jour, pour répondre aux besoins spirituels des multitudes qui l'entouraient, l'admiration des fidèles ne connaissait plus de bornes. Antoine n'était pas arrivé dans une ville depuis trois jours, qu'à l'heure de la prédication tous les travaux étaient aussitôt suspendus, comme aux grandes solennités. Les juges, les avocats, les négociants, laissaient leurs occupations pour aller l'entendre. On accourait des villes et des campagnes. Les princesses elles-mêmes quittaient leurs palais, et n'hésitaient pas à se lver au milieu de la nuit pour marcher à la lueur des torches, et venir prendre leur place le plus près possible de la chaire du prédicateur. La sainteté d'Antoine, sortant de son âme comme un courant magnétique, faisait passer dans ces masses des frissons mystérieux et divins, tandis que son regard d'une angélique beauté faisait au cœur des blessures d'amour que rien ne pouvait cicatriser. Les jeunes gens, enivrés par le parfum de ses vertus, quittaient

tout pour se précipiter à sa suite dans le cloître, au point que les mères de famille, effrayées, cachaient leurs enfants dans le secret de leurs maisons, quand elles apprenaient l'arrivée de ce sublime séducteur.

A l'égal des humbles et des petits, les grands du monde subissaient l'influence d'Antoine de Padoue. Pour rien au monde ce moine n'aurait trahi la vérité. De même qu'il proclamait les droits de Dieu devant les peuples, il ne craignait pas de s'exposer à la mort, quand il le fallait, pour défendre les droits des peuples devant les tyrans. Un jour, il se présente devant le féroce Eccelin, ce terrible lieutenant de l'empereur Frédéric II, qui noyait la Lombardie dans les larmes en la couvrant de deuils: « Jusques à quand, lui dit-il, verseras-tu le « sang des chrétiens? Prends garde : la colère du ciel va « s'appesantir sur ta tête. Songe, songe au jour du jugement; « il s'approche, et la peine sera terrible. » Au grand étonnement des gardes qui, connaissant leur maître, s'apprêtaient à frapper, Eccelin tombe aux pieds de l'homme de Dieu, avoue ses fautes et implore humblement son pardon. « Chers compagnons d'armes, » disait-il ensuite à ses sicaires, « ne soyez ni surpris « ni indignés de ma conduite ; j'ai vu sortir des yeux de ce « moine des éclairs si menaçants, que j'ai craint, un moment, d'être précipité dans l'enfer. »

Voici qui est plus grave. En l'année 1225, Antoine fut envoyé à Bourges pour combattre l'hérésie des Manichéens. Or le diocèse était administré par un prélat prévaricateur qui se nommait Simon de Soubiac. La gloire de Dieu et l'honneur de l'Église enflammèrent le zèle du fils de Saint-François chargé de prononcer le discours d'ouverture du Concile. En pleine cathédrale, devant le cardinal Saint-Ange, légat du Pape, six archevêques, cent évêques, les abbés, les prieurs, les députés du roi de France, et de nombreux chapîtres, l'orateur évangélique, se tournant du côté de l'économe infidèle, lui lança cette brûlante apostrophe : « Homme mitré, c'est à vous que je parle. « Si l'Église de Bourges est dans la détresse, votre conscience « est-elle sans reproches? » Que croyez-vous qu'il arriva? Mes Frères. Que le moine fut réprimandé de sa sainte liberté, parce qu'il avait méconnu les lois de la hiérarchie? Non... Ce fut Simon de Soubiac qui pleura ses fautes et se convertit. Tel est le rôle des envoyés de Dieu.

Ne l'oublions pas, il y a deux sortes de hiérarchies dans l'Église catholique : celle du rang et celle de la sainteté; et c'est la sainteté, alors que les inférieurs courbent silencieusement la tête devant les iniquités des chefs qui devraient donner l'exemple, la sainteté qui n'attend rien de la terre, mais tout du ciel,

c'est elle qui se charge de rappeler au devoir les puissances de ce monde. Dans l'Ancien Testament, les prophètes avertissaient les rois d'Israël et de Juda. Dans les siècles catholiques, c'étaient les anges du cloître qui, comme S. Bernard ou S. Antoine de Padoue, portaient au pied des trônes de courageuses remontrances, et les déposaient au besoin sur les degrés du sanctuaire où siégeaient les Pontifes, sauvant ainsi la société chrétienne parce qu'ils apaisaient les protestations et les colères des victimes de la tyrannie temporelle ou spirituelle. Tel fut le rôle d'Antoine de Padoue, lorsque j'étudie sa vie à la lumière de l'Histoire. Aussi je ne m'étonne pas que les contemporains aient comparé son éloquence, tantôt à l'éclair qui sort du Sinaï pour dissiper les ténèbres de toute une époque, tantôt à ce souffle véhément, l'esprit par excellence, « *Spiritus sanctus*, » qui passe en courbant au loin non seulement l'hysope de la vallée, mais aussi les cèdres du Liban. Je ne m'étonne pas enfin qu'un biographe s'écrie dans le ravissement — c'est Jérôme Platus — : « Quel est le Démosthène ou le Cicéron qui « ait jamais remporté de pareils triomphes? » Voilà, en effet, Mes chers auditeurs, un critérium infaillible pour juger la puissance de l'orateur évangélique, c'est le résultat obtenu. Quel est, à vos yeux, le meilleur orateur de tribune, si ce n'est celui qui réussit à imposer ses idées et ses volontés aux multitudes? quel est l'avocat auquel vous confierez le soin de vos intérêts, si ce n'est celui qui gagne le plus de procès? quel sera donc le plus éloquent prédicateur de la parole divine, si ce n'est celui qui convertira le plus grand nombre d'âmes à Jésus-Christ?

Ah! Mes chers auditeurs, comme je connais vos sympathies pour moi, si vous aviez la pensée de dire, en sortant de cette cérémonie: « Notre prédicateur a bien prêché, » je vous en supplie, ne le dites pas, vous formuleriez ma condamnation. Si moi-même, pris d'une impardonnable fatuité, je nourrissais les mêmes sentiments, ce soir, pendant ma prière, j'entendrais une voix sortir de mon crucifix et me crier: « Tu passes au « milieu de ces chrétiens comme un concert de musique; tu « n'as, parmi mes enfants, qu'un succès de cymbales retentis« santes, » et, au jour du jugement, Dieu se dresserait devant moi pour me repousser, en me disant: « Va-t-en, tu n'as été « qu'un semeur de paroles. » J'ai bien prêché, dites-vous! mais prouvez-le donc en devenant plus fervents, si vous êtes bons; en pleurant vos fautes, si vous êtes pécheurs; en renonçant à la sensualité, si vous êtes passionnés pour le plaisir, etc., etc. Autrement, vous me déconsidérez à tout jamais, en ce monde, comme un avocat qui perd tous ses procès, et dans l'autre, comme un apôtre qui n'aura ni compris ni rempli son

devoir. Or ce qui me prouve qu'Antoine de Padoue était un merveilleux orateur dans le sens naturel et surnaturel que l'on peut donner à cette expression, c'est qu'après ses discours, écoutés avec une admirable attention, même par les petits enfants, au milieu du silence le plus absolu, voici ce qui arrivait : on se pardonnait réciproquement les offenses; les débiteurs insolvables trouvaient pitié dans le cœur de leurs créanciers; les prisons s'ouvraient, et les voleurs restituaient ce qu'ils avaient dérobé; les pécheurs renonçaient à leurs tristes habitudes; les hérétiques abjuraient leurs erreurs; les infidèles embrassaient la foi catholique; les églises étaient tellement remplies et les sacrements tellement fréquentés, que les prêtres ne pouvaient suffire aux fonctions du saint ministère; et quiconque réussissait à baiser ou à toucher le vêtement du saint, et à recevoir un encouragement de sa bouche vénérée, s'estimait au comble du bonheur.

Quoi de plus! Mes Frères. Cet humble franciscain, au vêtement de bure, aux reins ceints d'une corde et aux pieds nus, qui n'aspirait qu'à délivrer de l'esclavage du péché les paysans et les ouvriers sur qui pesaient encore les chaînes du servage féodal, laissera partout des traces lumineuses et bénies de son passage à travers les champs et les villes. Il verra les républiques italiennes le choisir pour arbitre; il portera devant les trônes les gémissements et les larmes des opprimés; il négociera des traités entre les cités rivales; il plaidera le droit des malheureux devant des créanciers sans entrailles, et préservera les vaincus des excès de la force triomphante. Les hommes d'État lui porteront envie, sans pouvoir égaler son influence; la patrie ne lui devra pas moins de services que l'Église, et un long cri d'enthousiasme s'élèvera des Alpes jusqu'à Rome, de l'Adriatique à la Méditerranée, pour saluer l'orateur magnanime qui, en sauvant les âmes, sauvait aussi les peuples.

Finissons, car je serais interminable si je voulais tout dire. Ainsi s'écoula cette vie prodigieuse. Pendant neuf ans, dans toutes les villes de France et d'Italie, Antoine ne cessa pas un seul jour de mettre en pratique l'ordre donné par Dieu à son prophète Isaïe : « *Clama, ne cesses, quasi tuba exalta vocem tuam* « *et annuntia populo meo scelera eorum :* Prêche et ne cesse pas « de prêcher. Que ta voix retentisse comme la trompette du « jugement, pour reprocher à mon peuple les crimes qu'il a « commis ! »

Ce fut à Padoue, cette ville qu'il avait tant aimée et dont il a pris le nom, qu'Antoine prêcha son dernier Carême, en 1231. Jamais sa parole ne fut plus féconde en conversions et en miracles. Quoique souffrant et mortellement atteint, il prêchait

tous les jours. On le voyait puiser dans l'ardeur de sa foi et les transports de sa charité les forces que la nature commençait à lui refuser. Aussi accourait-on des villes et des villages à plusieurs lieues à la ronde. Les routes étaient couvertes de pèlerins avides d'entendre une dernière fois cette parole éloquente dont les accents remuaient le monde. La cathédrale n'étant plus assez vaste pour contenir la multitude, on dressa la chaire du prédicateur au milieu des champs. Plus de trente mille personnes se pressaient autour du fils de François d'Assise. Des évêques, des prélats, des religieux de tous Ordres, la noblesse et le clergé de Padoue, tenaient à honneur d'assister à ses sermons. On attendait dans le recueillement et le silence que le saint homme arrivât. A son approche, pas un bruit, pas un souffle, pas un frémissement. Tous les regards se tournaient avec une affectueuse sympathie vers ce beau visage plus pâle que de coutume et déjà marqué par la mort. Tous les esprits recevaient avec bonheur les enseignements divins tombant de ces lèvres qui, bientôt, allaient garder un silence éternel. Et quand il descendait de chaire, si quelques hommes robustes ne l'avaient pas protégé contre les démonstrations de ses auditeurs, il aurait infailliblement succombé sous les transports d'amour des foules électrisées et ravies.

Antoine prêcha jusqu'à la dernière heure, jusqu'au dernier souffle : « *Donec superest halitus in me*[1]. » Quelques jours après Pâques, sentant la mort approcher, il voulut bénir sa chère ville de Padoue (si vous saviez comme les saints aiment leur pays !), à l'exemple de François, son Père bien-aimé, qui avait donné, lui aussi, à sa ville d'Assise ses dernières pensées et ses dernières prières. Il se fit porter sur la colline voisine ; une dernière fois il regarda la plaine parée de tous les charmes du printemps, et, les yeux mouillés de larmes, il murmura doucement, longuement, le nom de sa patrie adoptive qui s'épanouissait au centre de la vallée et semblait sortir d'un bouquet de fleurs. Nous sommes aux dernières pages de ce brillant poème évangélique. Deux jours plus tard, et le 13 du mois de juin, Antoine s'endormit paisiblement comme un excellent ouvrier au soir de sa journée. Sans secousses, sans violence, d'une main toute paternelle, Dieu détacha les cordes de cette lyre harmonieuse, et le divin chanteur se réveilla dans les cieux.

Péroraison. — Avant de quitter ce pieux sanctuaire, Mes chers auditeurs, disons à S. Antoine de Padoue, avec son panégyriste du moyen âge : « Dormez en paix, sous les regards de Dieu,

1. Job, XXVII, 3.

« entre les ailes des anges, vaillant athlète du Christ, émule
« du séraphique François, amant de la pauvreté, père des
« âmes, dévot serviteur de la Vierge, contemplateur sublime,
« olivier fertile d'où découlait l'huile de la consolation, vigne
« magnifique plantée dans les champs de l'Église, et dont le
« fruit réjouissait les peuples en les enivrant de l'Esprit Saint;
« lumière des Pontifes, vengeur des opprimés, fléau des héré-
« tiques, effroi des tyrans, zélateur de la discipline, intrépide
« champion du bon droit, oui, dormez en paix. Votre apostolat
« fut court, mais admirablement rempli. Immortelles sont
« les traces qu'il a laissées, et le monde chrétien marchera
« désormais à la suave odeur des divins parfums exhalés par
« votre parole et vos vertus. Aimable pèlerin, vous avez foulé
« d'un pied sans souillures les rivages du siècle, et maintenant
« vous habitez, tout joyeux, les tabernacles éternels. Rendez-
« nous propice le Dieu très bon qui a comblé vos désirs en
« vous donnant la vie véritable. Prenez-nous par la main et
« conduisez-nous jusqu'au sommet de la montagne sainte. O
« bienheureux Antoine, *Beate Antoni*, accordez-nous d'être un
« jour réunis, dans le saint Paradis, à Celui qui est à la fois
« Dieu et homme, afin qu'avec vous nous puissions le contem-
« pler face à face et le bénir pendant l'éternité ! »

Ainsi soit-il !

AUTRE PANÉGYRIQUE DE S. ANTOINE DE PADOUE[1]

Mes Frères,

Dans un premier discours, nous avons admiré S. Antoine de Padoue comme prédicateur de la parole divine; étudions-le, ce soir, dans sa vie pleine de miracles. Mais, avant d'aborder ces considérations, permettez-moi de vous soumettre rapidement quelques observations indispensables.

I. — DU MIRACLE EN GÉNÉRAL

1° Qu'est-ce qu'un miracle? Arrêter et suspendre, sur un simple signe, le mouvement de la terre autour du soleil; changer en pains les pierres de la route, ou apaiser subitement une violente tempête; rendre, par la seule puissance de sa

1. Prêché à Saint-Bonaventure (Lyon), le 14 juin 1882, par M. l'abbé Terrat, chanoine de Bordeaux, missionnaire de Lyon.

parole, la vue à un aveugle, à un paralytique l'agilité, ou la vie à un mort: au jugement de tout le monde, des savants comme des ignorants, voilà de vrais miracles, car de semblables effets ne sauraient être produits par les seules forces de la nature agissant suivant les lois qui lui sont propres.

2° Or Dieu peut-il agir de la sorte? Peut-il faire des miracles? Je ne discute pas aujourd'hui, je me contente d'une simple exposition de principes. Dieu peut-il faire des miracles? « Cette « question, sérieusement traitée, serait impie si elle n'était « absurde, disait un incrédule fameux du siècle dernier; ce « serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négative- « ment, que de le punir; il suffirait de l'enfermer. Mais aussi, « quel homme a jamais nié que Dieu pût faire des miracles? » Nous avons fait beaucoup de chemin depuis Rousseau, Mes Frères, et quantité d'hommes, dans notre siècle, refusent catégoriquement à Dieu cette puissance. Et pourquoi cela, s'il vous plaît? Parce que, nous disent-ils, les lois naturelles, une fois établies, sont immuables. J'avoue humblement ne pas très bien comprendre. Que faut-il, en effet, entendre par ces mots, « les lois de la nature, » si ce n'est l'action régulière et constante des forces finies de la nature? Mais ne voyez-vous pas que ces forces de la nature, par cela seul qu'elles sont finies, peuvent être neutralisées dans leurs effets par toute force agissant en un sens opposé avec une énergie supérieure? Ainsi, quand une pierre tombe suivant sa loi, c'est-à-dire suivant l'influence que l'attraction terrestre exerce sur elle, si j'étends le bras et la saisis au passage, la force attractive de la nature sera certainement vaincue par ma force musculaire. Or, Mes Frères, au-dessus de toutes les forces naturelles en action, il y a la force infinie, il y a Dieu qui, sans agir mécaniquement, peut produire tous les effets mécaniques possibles, mettre en mouvement les corps que leur loi tient en repos, et immobiliser ceux que leur loi met en mouvement. Si Dieu use de cette puissance, la loi n'aura pas été abrogée ni suspendue, elle n'aura pas même cessé de tendre à produire son effet, mais elle aura été dominée par une loi plus haute, par cette loi souveraine en vertu de laquelle tout effet voulu par la cause toute-puissante est immédiatement, infailliblement, réalisé. Je puis, en soulevant un fardeau proportionné à mes forces, opposer une résistance victorieuse à la loi de l'attraction universelle, et Dieu, avec sa puissance infinie, ne pourrait pas dominer l'action des forces de la nature! Le miracle est donc possible.

3° Soit, nous dira-t-on, mais Dieu doit-il faire des miracles? N'est-il pas contraire à sa sagesse de déroger aux lois générales dont il est l'auteur? N'est-ce pas troubler par des coups d'État

la magnifique harmonie de l'ordre universel? Et pourquoi, Mes Frères, Dieu n'userait-il pas de son pouvoir, si le but qu'il se propose d'atteindre est digne en tous points de sa providence et de sa bonté? Je comprendrais vos répugnances si le miracle accusait de la part de Dieu l'imprévoyance et le caprice, mais si le miracle tend à une fin plus haute, et doit réaliser un bien plus parfait que la fin et le bien auxquels les lois de la nature peuvent conduire, pourquoi Dieu s'interdirait-il ce moyen d'action? Nous savons tous, par exemple, que l'ordre physique est subordonné à l'ordre moral, que l'ordre naturel est soumis à l'ordre surnaturel, et qu'une âme intelligente et libre a plus de prix aux yeux de Dieu que des milliers de soleils et des millions d'étoiles. Donc, si Dieu fait servir à une fin morale et surnaturelle la suspension momentanée de quelques lois physiques, loin d'introduire le désordre dans le monde de la nature, il le fait, au contraire, entrer dans l'esprit de son rôle en le mettant au service de la grâce et de l'âme immortelle. Dieu a laissé aux hommes, nous dit très bien Donoso Cortès, jusqu'à un certain point, le gouvernement des sociétés humaines, et s'est exclusivement réservé le gouvernement de l'univers. Je me permettrai d'ajouter que Dieu gouverne cet univers constitutionnellement, c'est-à-dire par certaines lois précises, indispensables, qu'on nomme les causes secondes ou les lois de la nature. Mais gouverne-t-il « toujours, invariablement, nécessairement », avec ces lois qu'il s'est imposées à lui-même, dans son éternelle sagesse, et auxquelles il nous a tous assujettis? Non. Quelquefois il manifeste sa volonté souveraine « directement, clairement, explicitement, à haute et intelligible voix », en brisant ces lois qu'il s'est imposées à lui-même et en détournant le cours naturel des choses. Il fait acte de dictateur et produit le miracle. Dans l'ordre politique, quand la légalité suffit pour gouverner et sauver une société, le pouvoir se renferme dans la légalité, mais quand la légalité ne suffit plus, le pouvoir a recours à la dictature. Dans l'ordre moral et religieux, quand les cieux ne suffisent plus à raconter la gloire de Dieu, le miracle apparaît. « Quand on demande à un saint, disait Pascal : Où est ton Dieu? *Ubi est Deus tuus?* les miracles le montrent et sont un éclair. »

4° Encore un pas : Dieu a-t-il fait des miracles? Ouvrons l'Évangile et méditons ces paroles de Jésus-Christ aux disciples de Jean-Baptiste : « Allez et racontez à votre maître ce dont « vous êtes les témoins. Les aveugles voient, les sourds « entendent, les boiteux marchent droit, et les morts sont « ressuscités. » La réponse n'est donc pas douteuse.

5° Avançons toujours. Jésus-Christ a-t-il fait part de ce

pouvoir merveilleux à quelques-uns de ses disciples? Écoutons S. Luc: « Les apôtres prêchaient, et le Seigneur confirmait leurs « discours par des prodiges éclatants. »

Écoutons Jésus-Christ lui-même nous disant par la bouche de S. Marc: « Voici les miracles que feront ceux qui croiront en « moi: ils chasseront les démons; ils parleront de nouvelles « langues; ils joueront avec les serpents ; ils se riront des « poisons mortels et ils guériront les malades. »

6° Enfin, le don des miracles a-t-il été l'apanage exclusif des apôtres? Non, Mes Frères, et, dans l'histoire de l'Église, le miracle nous apparaît toujours comme la pierre de touche de la sainteté. Dieu a coutume d'accorder cette puissance à ses serviteurs pour les placer si haut dans l'estime des hommes, que leur mission demeure indiscutable. Il s'en sert aussi comme d'un moyen très efficace pour convertir le monde. Le miracle est en effet le signe évident du surnaturel, car il démontre la religion, il accrédite ses apôtres, il réfute tous les sophismes de l'esprit et de la volonté et finit tôt ou tard par réduire les adversaires les plus rebelles. L'homme armé du pouvoir des miracles n'a pas besoin d'autre éloquence. Il commande aux éléments, il en est obéi, et tout aussitôt les peuples tombent à ses genoux. Or, Mes Frères, S. Antoine de Padoue est un des plus fameux thaumaturges de l'Histoire. Depuis les siècles apostoliques, il n'est guère surpassé que par S. François d'Assise, qui semble lui avoir transmis en héritage, avec ses vertus, les merveilleux privilèges dont Jésus-Christ l'avait enrichi.

II. — DES MIRACLES DE S. ANTOINE DE PADOUE

« *Sancte Antoni, operator miraculorum clarissime, ora pro nobis!* « S. Antoine, vous qui opérez de si grands et de si beaux « miracles, priez pour nous[1]. »

« Où l'éloquence de la parole ne suffisait pas, nous dit un « pieux auteur, S. Antoine affirmait la vérité de la religion par « des miracles, et c'est ainsi qu'il fit rentrer dans le giron de « l'Église une foule de pécheurs et d'hérétiques. Les docteurs « Albigeois n'osaient pas paraître devant cet homme en qui se « réalisait de nouveau cette promesse que le Christ avait faite à « ses apôtres : Je vous remplirai d'une sagesse et je vous « armerai d'une puissance telles, que vos ennemis ne prévau- « dront jamais contre vous. »

« Si l'on appelle surnaturel le don de faire des choses « miraculeuses, nous dit un autre biographe, ce pouvoir est

1. *Litanies.*

« intermittent, même chez les saints les plus favorisés; mais « S. Antoine était une exception à cette règle. Il semblait être « devenu, dès ce monde, un citoyen du monde invisible. Il « marchait, pour ainsi dire, sur les cimes de la création; il « pénétrait les secrets des consciences et en modifiait à son gré « tous les mouvements; il déconcertait les démons en prévenant « leurs pièges; il menait la nature en laisse; il prédisait « l'avenir; et le Christ enfant, comme l'art chrétien se plaît à le « représenter, descendait du ciel pour le caresser. C'était « l'homme nouveau dont parle l'apôtre S. Paul, l'homme « racheté et remis en possession des droits que nous avait « conférés la justice originelle. »

Écoutons encore le touchant commentaire donné à la bulle de canonisation par un fils de Saint-François: « On ne peut pas « compter, on ne saurait assez admirer les merveilles que « Dieu a accomplies pour glorifier son serviteur. Les miracles « d'Antoine de Padoue sont si fréquents et si continus, qu'ils « constituent tous ensemble un seul et même miracle qui dure « toujours. Le miracle serait, non pas qu'il continuât de faire « des miracles, mais qu'il cessât d'en produire. Ses œuvres « sont si magnifiques, elles l'ont rendu si fameux devant les « peuples, que, de temps en temps, on est tenté de croire que « Dieu le traite comme notre père S. François, et qu'il lui « accorde le don de faire des miracles, non pas tant pour le « besoin des âmes, que pour le plaisir d'entretenir sa gloire en « réjouissant le monde chrétien. »

S'il en est ainsi, Mes chers auditeurs, vous ne sauriez attendre de moi le récit détaillé des miracles opérés par le serviteur de Dieu. Cinquante figurent au procès de sa canonisation qui eut lieu, comme vous le savez, un an après sa mort. Tous ceux qui, à dater de ce moment-là, se sont opérés et s'opèrent encore à son tombeau sont innombrables. Ce tombeau! mais pendant des siècles il fut un Évangile vivant, et c'est par S. Antoine que des milliers d'âmes sont revenues à Dieu, parce que le bienheureux leur avait obtenu, avec la faveur temporelle qu'elles sollicitaient, la foi, l'espérance, l'amour, le repentir de leurs fautes, et la crainte salutaire des jugements divins. C'est donc le cas de dire, avec un de ses biographes: « Si un orateur racontait tous les miracles de S. Antoine de « Padoue, il serait à craindre que leur nombre ne provoquât « l'ennui des auditeurs. » Permettez-moi cependant, tout en passant sous silence les faits surnaturels que nous offre la vie de tous les saints, tels que la guérison des malades, la conversion des pécheurs et même la résurrection des morts, d'appeler votre attention sur trois faits principaux. Le premier

réclame quelques explications; le second renferme de touchants enseignements, et le troisième, si la piété n'est pas intelligente et sérieuse, peut donner lieu à de dangereux abus et même à d'effroyables superstitions.

I. — *Premier miracle ou miracle des poissons.* — La scène se passe à Rimini, peu de temps après la mort du patriarche de l'Ordre séraphique. Antoine consacrait ses forces, son temps et sa parole, à la conversion des hérétiques dont cette ville était remplie. Pour la première fois, son éloquence, ordinairement si attrayante, ne produisit aucun effet. Irrités du zèle que déployait le serviteur de Dieu, les ennemis de la foi (les Cathares) ne cédèrent pas même à la curiosité de l'entendre et le laissèrent prêcher dans le désert. Sous le coup d'une inspiration céleste, Antoine change alors d'auditoire et s'applique à évangéliser les habitants de la mer, puisque les habitants de la terre répondaient si mal aux invitations de sa charité. Dieu ne trahit pas la confiance de son apôtre. S'il faut en croire une tradition constante conservée dans les *Petites fleurs de S. François*, les poissons prêtèrent une oreille attentive et docile aux exhortations du fervent missionnaire, et les hérétiques émus, bouleversés par ce prodige inouï, vinrent se jeter aux pieds d'Antoine pour abjurer leurs erreurs, écouter et pratiquer ses enseignements. Il faut l'avouer, Mes Frères, raconter un pareil fait en plein XIXe siècle, même à des catholiques, c'est de l'audace. Montrer à ses auditeurs tout un peuple de cétacés composant l'auditoire d'un pauvre moine, voilà qui paraît à coup sûr étrange, pour ne rien dire de plus. Mais veuillez remarquer ceci :

1° L'étrangeté du spectacle n'a-t-elle pas un magnifique contrepoids dans les résultats obtenus? Toute une ville convertie par cette bizarrerie sublime et divine, est-ce peu de chose?

2° Et puis, quelle terrible leçon cachée sous cette image! Que de fois, Mes chers auditeurs, il serait plus facile d'amener à la connaissance et à l'amour de Dieu les êtres sans raison, que certaines âmes avilies et dégradées, plongées dans la fange d'un matérialisme abject, et ensevelies dans les mortelles habitudes de la sensualité! Quand l'homme tombe dans la dépravation, il descend au-dessous de sa nature. Le roi David le plaçait au rang des animaux sans intelligence : *Homo, cum in honore esset, non intellexit, comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illi.* Le Prophète ne disait pas assez : qui de nous n'a connu certains misérables pires que la brute?

3° Enfin la nature n'est pas pour les saints ce qu'elle est pour le commun des hommes : une collection de substances

dont nous nous servons en égoïstes ; que nous considérons d'un œil morne et stupide, et que nous consacrons, sans reconnaissance et sans amour, à la satisfaction de nos exigences ou de nos plaisirs. La nature ! mais elle est pour les âmes d'élite un poème magnifique qui célèbre à leurs yeux et à leurs oreilles la gloire du Tout-Puissant. Tous les êtres créés, depuis les astres brillants qui roulent sur nos têtes, jusqu'à l'humble fleur qui s'épanouit à nos pieds, leur apparaissent comme des frères et des sœurs d'un ordre inférieur, il est vrai, mais qui, à leur manière, expriment les mêmes pensées, et sur des instruments divers chantent le même cantique. S. François d'Assise n'était pas insensible à la beauté des lis qui rappelaient à sa mémoire la tige de Jessé. Les abeilles industrieuses lui prêchaient la loi du travail ; les colombes lui révélaient les douceurs de l'innocence, et les petits agneaux symbolisaient aux regards de son âme la mansuétude et l'humilité de son très aimé Sauveur. Que vous dirai-je de sa tendresse pour les oiseaux, qui étaient pour lui comme une fidèle image de la vocation qu'il avait embrassée ? « Chers « petits frères, leur disait-il, louons ensemble notre commun « Maître et notre unique Père. Je suis pauvre comme vous ; « j'attends de la même Providence les miettes de la charité, « comme vous en espérez les graines légères que le vent « emporte dans l'espace. Vous vous parez chaque matin de « votre plumage aux mille couleurs ; à votre exemple, je voudrais me parer de l'or des vertus chrétiennes. Vous chantez « pendant le jour la gloire de votre Seigneur, au sein des « merveilles de ce monde ; je vous fais écho pendant la nuit, « tandis que vous dormez et que vos adorations paraissent « suspendues. Vous montez vers le Ciel par le secours de vos « ailes ; puissé-je y aller à mon tour par les soupirs de ma « prière et les élans de mon cœur consumé d'amour ! » Étonnez-vous donc qu'à l'exemple d'un tel maître, le plus simple, le plus populaire, le plus familier de ses disciples exhortât les muets habitants des fleuves et des mers à raconter la gloire de Dieu, comme l'avait fait Daniel dans les temps bibliques : *« Cete et omnia quæ moventur in aquis, benedicite Domino !* « Poissons, baleines, paisibles habitants des eaux, bénissez le « Seigneur ! »

II. — *Le miracle de l'amitié.* — Le second miracle dont je veux vous parler n'a pas été opéré par S. Antoine pour prouver la divinité de la religion, ni pour soulager quelque détresse physique ou morale, mais pour satisfaire aux exigences de l'amitié. Par cela seul qu'ils sont purs et en paix avec toutes

choses, les saints sont les plus aimables et les plus aimants des hommes.

Il avait mille fois raison ce poète contemporain, si charmant et si dangereux tout à la fois, quand il s'écriait, sous le coup d'une noble jalousie que la triste expérience des faux plaisirs de la vie rendait encore plus amère :

> Cloîtres silencieux, voûtes des monastères,
> C'est vous, sombres caveaux, vous qui savez aimer.
> Oui, c'est un vaste amour qu'au fond de vos calices
> Vous buviez à plein cœur, moines mystérieux.
> Vous aimiez ardemment; oh ! vous êtiez heureux[1] !

Antoine avait donc des amis, et, dans le nombre, le célèbre abbé de Verceil, qui lui était cher entre tous. Or il lui en coûtait de quitter ce monde sans donner un dernier adieu et rendre un dernier service à l'élu de son cœur. Et le Christ comprit son désir et sa peine. Lui, l'ami fidèle de l'Évangéliste et de la pécheresse : lui qui pleura sur le tombeau de Lazare, comme la pauvre humanité pleure, chaque jour, sur ses affections brisées, ne put se refuser à exaucer la prière de son serviteur, de même qu'il prête l'oreille à tous les cris de notre cœur quand ils sont vrais, sincères, nobles et délicats. Voici donc ce qui arriva :

Pendant que l'abbé de Verceil s'adonnait à la méditation des choses divines, Antoine pénétra dans sa cellule. « Cher ami, « lui dit-il, je viens de laisser ma « monture » à Padoue, et je « pars de suite dans la patrie : adieu. » En même temps, par un attouchement délicat, il guérit André d'une violente douleur à la gorge dont ce dernier souffrait depuis quelques jours, afin de lui donner une preuve irrésistible de la réalité de l'apparition. Après information prise, comme personne n'était entré dans le monastère, l'abbé comprit bien vite qu'Antoine, à n'en pouvoir douter, était parti pour le Paradis. Il bénit Dieu et versa des larmes d'attendrissement sur cette dernière marque de tendresse que son saint ami venait de lui donner, avant d'entrer dans un monde meilleur et d'habiter sous un ciel plus beau. Ceci se passait le 13 juin de l'an 1231, le même jour et à la même heure où le grand serviteur de Dieu rendait le dernier soupir, aux portes de Padoue, dans l'humble monastère d'Arcella, il y a six cent cinquante-un ans.

III. — *Miracle des choses perdues.* — « *Resque perditas petunt et « accipiunt juvenes et cani :* Par l'intercession de S. Antoine, les « jeunes gens et les vieillards retrouvent les objets qu'ils avaient

1. Alfred de Musset.

« perdus[1]. » — « *Palam est Antonium Patavinum, rebus seu furto vel « casu perditis, Domino restituendis a Deo destinatum :* Tout le « monde sait que S. Antoine de Padoue a été prédestiné de Dieu « pour rendre à leurs légitimes propriétaires les choses per- « dues par hasard ou dérobées par les voleurs[2]. »

« *Si per merita Antonii, res perditæ quæ fortunam dumtaxat « respiciunt recuperantur, quantum a fortiori recuperabuntur, ejus « intercessione, quæ ad salutem pertinent :* Si, par l'intercession « de S. Antoine, on peut retrouver les biens temporels qu'on a « perdus, disait un de ses panégyristes, à plus forte raison « peut-on retrouver les biens nécessaires au salut. »

D'où vient cette spécialité pour laquelle S. Antoine est invoqué? Trouverez-vous mauvais, Mes chers auditeurs, que je me permette la considération suivante ? De même que les anges du Ciel remplissent des rôles différents ; de même que, dans l'économie de l'Église catholique, les membres de la hiérarchie sacrée remplissent des fonctions correspondant aux grâces qu'ils ont reçues ; que les uns sont apôtres ou martyrs ; que les autres sont directeurs de conscience ou docteurs des intelligences, Dieu, en ouvrant son Paradis aux saints, ne les sépare pas entièrement de la terre. Il les met au service de ses élus, comme il y emploie ses anges, ses évêques et ses prêtres. Il les choisit pour être les instruments de sa grâce, mais ils ne dispensent pas tous les mêmes faveurs spirituelles. On dirait que les peuples chrétiens ont deviné ce plan divin ; aussi invoquent-ils les saints, non seulement en général, mais en sollicitant de chacun d'eux la grâce spéciale qui leur a été confiée par la Providence et qu'ils n'ont pas cessé de répandre dans l'Église. Cette spécialité correspond assez ordinairement à la condition humaine que les saints occupaient pendant leur vie, ou à quelques circonstances particulières de leur histoire, ou au genre de mort qu'ils ont subi, quand ce sont des martyrs. D'autres fois, c'est leur âge, leur sexe, leur patrie, ou une révélation surnaturelle, qui la détermine. Enfin, de temps en temps on se trouve en présence de faits dont il est impossible de fournir une explication satisfaisante. Dans sa belle histoire de sainte Élisabeth de Hongrie, M. de Montalembert expose admirablement cette doctrine : « D'ineffables affections, nous « dit-il, de salutaires patronages, se formaient entre les saints « de l'Église triomphante et les humbles combattants de « l'Église militante. On choisissait à son gré, dans ce peuple « glorifié, un père, un ami, une amie, et, sous son aile, on « marchait avec plus de confiance et de sécurité vers l'éternelle

1. *Liturgie franciscaine.* — 2. *Bollandistes.*

« lumière. Depuis le roi et le pontife jusqu'au plus pauvre « artisan, chacun avait une pensée spéciale dans le Ciel. Au « sein des combats, dans les dangers et les douleurs de la vie, « ces saintes amitiés exerçaient leur influence consolatrice et « fortifiante. Nous n'en finirions jamais si nous essayions de « spécifier les innombrables liens qui rattachaient ainsi le Ciel « et la terre; si nous pénétrions dans cette vaste sphère où « toutes les affections et tous les devoirs de la vie mortelle se « trouvaient mêlés et entrelacés à d'immortelles protections. »

La tradition qui établit la spécialité de S. Antoine est éclatante de lumière. Outre les monuments de la liturgie et les faits historiques, nous avons le témoignage des écrivains et des prédicateurs, qui proclamaient du haut de la chaire le privilège du bienheureux. « De même que, nous dit le franciscain « Pelbarto, le Seigneur glorifia S. Antoine pendant sa vie, en « lui accordant la grâce de convertir les âmes égarées, ainsi, « depuis qu'il est dans le Ciel, il lui a conféré celle de rendre « miraculeusement les choses perdues, à ceux qui ont recours « à lui. »

Quelle est l'origine de cette dévotion à S. Antoine de Padoue, pour retrouver les objets perdus? Le savant auteur des *Bollandistes* avoue loyalement qu'il n'a pas réussi à la connaître. Il est probable qu'elle a pour unique source les nombreux miracles opérés par le saint après sa mort, en faveur de ceux qui imploraient sa protection en de pareilles épreuves. Quoi qu'il en soit, il est certain, très certain, que ce pouvoir attribué à S. Antoine de Padoue n'a pas contribué médiocrement à augmenter sa popularité parmi les fidèles, et surtout parmi les gens du peuple. Mais prenez garde, Mes Frères : ainsi que je vous en ai prévenus, vous pouvez tomber, sur ce point-là, dans des superstitions effroyables et très criminelles. Exemples :

1° Pouvons-nous prier S. Antoine de Padoue pour retrouver ou reconquérir des biens et des personnes qui ne nous appartiennent pas ou qui ne doivent pas nous appartenir? Mais ce serait du paganisme pur, un paganisme qu'Horace lui-même a flétri. De son temps, des misérables allaient se prosterner au pied de l'autel de la belle Laverne, la déesse des fourbes, et lui disaient : « Belle Laverne, accordez-moi la faveur de trom- « per, tout en paraissant juste et saint : *Pulchra Laverna*, *da* « *mihi fallere, da justum sanctumque videri.* » Ne serait-ce pas le cas de ces chrétiens qui se prosterneraient devant l'image de S. Antoine de Padoue pour le conjurer d'exaucer des vœux frisant l'injustice ou l'immoralité?

2° Devons-nous prier S. Antoine de Padoue alors seulement que nos intérêts temporels sont menacés ou compromis? Mais

ce serait du judaïsme et s'en tenir à une interprétation grossière des pouvoirs surnaturels qui lui ont été concédés par Dieu. Il fallait aux Juifs des récompenses ou des châtiments temporels, pour les incliner à la vertu et les éloigner du mal. Les chrétiens ne seraient donc pas meilleurs et plus délicats ! Dans nos rapports spirituels avec S. Antoine de Padoue , comme avec les autres saints, comme avec Jésus-Christ lui-même , ne devons-nous pas faire passer en première ligne les intérêts moraux et religieux ? Voyons: notre vertu est exposée au naufrage; la vertu est-elle un bien ? Nous avons perdu la foi catholique ; la foi est-elle un bien ? Notre salut éternel est compromis, en danger de périr ; la vie future est-elle un bien ? Implorons-le donc , d'abord, pour tous ces biens célestes que nous perdons si facilement, et que nous avons un si grand intérêt à retrouver quand nous avons eu le malheur de les perdre. Plus encore que l'ordre matériel, l'ordre moral fait partie de son domaine, et sa protection peut s'étendre à nos besoins , non seulement de l'ordre le plus infime, mais encore, mais surtout, à nos besoins de l'ordre le plus élevé. Ce n'est pas trop d'un protecteur tel que S. Antoine pour nous venir en aide au milieu de ces cruelles épreuves. Souvenons-nous de lui , poussons vers son autel notre cri de détresse , dans ces moments difficiles. L'Histoire nous permet d'attendre en toute confiance son secours et sa puissante intercession. En un mot, dans notre dévotion à S. Antoine de Padoue, soyons catholiques et Lyonnais : 1° Catholiques, vénérons-le toujours comme un saint digne de notre fervente admiration ; 2° Lyonnais, soyons respectueux et graves. Ne le traitons jamais avec un laisser aller par trop comique, avec une indécente familiarité, comme le lazzarone Napolitain traite S. Janvier, ou comme S. Antoine est traité lui-même, dans sa chère ville de Padoue, par la bonne femme des Abruzzes, les porteurs d'eau de Venise, ou le rustre des plaines de la Lombardie.

Conclusion. — Si vous le voulez bien, Mes chers auditeurs, nous emprunterons la conclusion de ce discours au très poétique Office que les Franciscains du XIII° siècle chantaient à la louange de leur frère glorifié : « Maintenant Antoine triomphe, ô mon « Dieu ! Il chante le cantique d'allégresse dans votre Paradis où « il est entré. O lumière éternelle, en l'inondant de vos rayons, « vous le rendez semblable à vous, et vous demeurez sa vie et « sa félicité !

« Cieux azurés, terre féconde, océans immenses, dites à « toutes les créatures qui s'agitent dans vos libres espaces, de « bénir le Seigneur qui, en multipliant les miracles d'Antoine,

« augmente dans l'esprit des fidèles l'espérance et l'amour de « la vie future !

« O mon cœur, bénis le Seigneur qui a donné Antoine à son « Église, et mêle, dans une suave harmonie, tous les instru- « ments de musique pour mieux traduire ta mystique jubilation !

« Et vous, bienheureux Antoine, accordez à vos fidèles servi- « teurs, à ceux qui ne cesseront jamais de louer vos vertus et « de raconter votre gloire, la bénédiction du Seigneur pour le « temps et pour l'éternité. » — Ainsi soit-il !

Voir un autre panégyrique du même saint dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXIII, p. 587.

---

21 JUIN — S. LOUIS DE GONZAGUE

Voir un panégyrique de S. Louis de Gonzague dans les Orateurs sacrés contemporains, t. I, p. 245, et d'autres dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXIII, pp. 729, 742; t. XXX, p. 479.

---

21 & 25 JUIN — S. MÉEN & S. AUSTOLE [1]

Sit memoria illorum in benedictione, et ossa eorum pullulent de loco suo.

Que leur mémoire soit à jamais bénie, et que leurs ossements fleurissent dans leur tombe ! (Eccli, XLVI, 14.)

De quels hommes l'Esprit divin annonce-t-il en ces termes l'étonnante destinée ? Des Saints « *Sit memoria illorum in benedictione, et ossa eorum pullulent de loco suo :* Leur mémoire sera bénie et leurs ossements fleuriront dans leur tombe. »

Les saints, en effet, sont mis par Dieu en possession de l'immortalité et de la gloire ; leur souvenir, leurs œuvres, sont des monuments indestructibles. Sous tous les pôles du monde ils resplendissent au regard des peuples. Pierre et Paul ont-ils pâli pour avoir derrière eux près de vingt siècles ? Les Cécile, les Agathe, les Agnès, sont-elles moins l'honneur de leur sexe

1. Discours prononcé en l'église Saint-Vincent-de-Paul du Havre, à l'occasion de la réception des reliques de S. Méen et de S. Austole.

fragile qu'au premier jour de leur virginal martyre? Leur fidélité au Christ, en face des persécutions et du glaive, a-t-elle une auréole moins brillante? Charles Borromée, cardinal-archevêque de Milan, la corde au cou, pour arracher son peuple à la peste, est-il oublié du touriste dépassant, dans sa course, les hautes montagnes couvertes de neige, et auquel l'Italie ouvre ses luxuriantes basiliques de jaspe et de marbre? Louis XIV lui-même n'a pas su éclipser Vincent de Paul; et pendant que les cendres du fier et puissant monarque sont sans honneur, celles de l'humble prêtre reposent sur de riches draperies à tous les coins de son royaume.

Oui, mon Dieu! vous avez voulu sans déclin la splendeur de ceux qui vous aiment: *Qui diligunt te, Domine, sicut sol in ortu suo splendet, ita rutilent.*

Voilà pourquoi, pieux fidèles, je trouve ici, après plus de treize siècles, vivante et impérissable, la mémoire de S. Méen, et, à côté de lui, au jour triomphal de la réception de ses reliques, les restes non moins précieux de S. Austole, son disciple et son filleul. Quelle touchante association! S'étant aimés jusqu'à mourir de regret l'un pour l'autre, Dieu, qui avait uni sur la terre S. Austole et S. Méen, ne s'est pas contenté de les rapprocher dans les cieux: il a voulu que le même culte suivît en Normandie le maître et le disciple: *Sit memoria illorum in benedictione, et ossa eorum pullulent de loco suo*: Que leur mémoire soit en bénédiction, et que leurs ossements fleurissent dans leur tombeau!

Pour ces hommes de la solitude primitive, comme pour leurs puînés dans la gloire, la Sagesse a écrit au livre des éternelles révélations: « Les âmes des justes sont dans la main de Dieu, et la mort ne les touchera point: *Justorum animæ in manu Dei sunt, et non tanget illos tormentum mortis.* » — « Les justes vivront éternellement, et Dieu lui-même prépare leur récompense; ils recevront de sa main un royaume d'honneur, un diadème plein d'éclat: *Justi in perpetuum vivent et apud Dominum est merces eorum; ideo accipient regnum decoris et diadema speciei de manu Domini;* » Et enfin « les justes brilleront comme le soleil, ils étincelleront au milieu des astres comme des feux qui se promènent à travers des roseaux desséchés: *Fulgebunt justi et tanquam scintillæ in arundineto discurrent.* »

Vous parler de chacun de ces admirables serviteurs de Dieu irait bien au delà des limites dans lesquelles mon devoir est de rester: à S. Méen, si vous le voulez bien, l'honneur de la préférence.

Pieux habitants de Saint-Vincent de Paul, S. Méen est-il pour vous un inconnu, un étranger au foyer domestique? Ce matin,

n'avez-vous pas, au contraire, tressailli de bonheur et d'espérance en voyant ses ossements entrer sous ces voûtes sacrées, au son imposant de vos cloches majestueuses? Si quelqu'un osait répondre qu'il ne le connaît pas : Tiens, lui dirais-je, prête l'oreille et écoute les pierres de ce temple : *Lapides clamabunt.* La cité, vos villages et vos bourgades s'élèveraient contre lui. Cet immortel de la Jérusalem céleste, il est debout dans ce sanctuaire, à l'une des places d'élite. Tous le prient, l'aiment et le vénèrent, grands et petits. A ses pieds, les prêtres de Jésus-Christ répandent, au lever de l'aurore, les flots intarissables du Calvaire. N'est-ce pas vers lui que le cœur aimant des mères s'incline quand une lèpre hideuse vient couvrir les traits du fils de leur tendresse? Nos paroles donc seront sympathiquement accueillies.

Or à quelle époque vivait le héros de cette fête? Quatorze siècles, bientôt, nous en séparent. Mais que peuvent les siècles quand il s'agit pour Dieu de donner à ses Saints la faveur insigne d'une transfiguration glorieuse? « *Ossa eorum in pace sepulta sunt, et vivent nomina eorum in sæculum sæculi :* Les ossements des Saints sont ensevelis dans la paix, et leurs noms vivent de siècle en siècle. »

Le berceau de Méen ne fut pas un berceau vulgaire. Sa famille avait son rang parmi les plus grandes familles; le sang qui coulait dans ses veines était un sang noble et antique.

A quoi bon, dites-vous, ces détails? Nous parler de naissance! Crois-tu donc que ce sont encore les jours de la domination seigneuriale? Finis-en avec ces prétentions surannées. Nous sommes les fils de la démocratie du XIXe siècle, 89 a passé sur nos têtes. Garde pour toi tes ancêtres.

Eh bien! soit, peuple devenu roi. La naissance ne fait pas l'homme. Pourtant, vous, les nourrissons de la doctrine égalitaire, vous aurez beau acclamer vos principes : quand Dieu donne à un citoyen la distinction de l'origine, elle lui servira de piédestal pour s'élever et grandir. L'ordre des lois éternelles est immuable, les perturbations politiques et sociales ne sauraient jamais l'atteindre. Pour preuve, si, sur la voie publique, interrogeant un simple prolétaire, je lui demande : « Ami, lequel vaut mieux : descendre d'un prince ou d'un vagabond? » sa réponse ne se fera pas attendre.

Méen avait donc reçu de la Providence le privilège d'illustres devanciers. L'Angleterre, cette île des Saints, fut sa patrie. Né en 540, ses parents n'étaient pas moins remarquables par les qualités de l'âme que par les dons de la fortune et les avantages du monde. Son père vivait dans l'éloignement des plaisirs du siècle, observant conseils et préceptes évangéliques. Le plus

empressé de ses soins fut d'élever chrétiennement l'enfant que le Ciel lui avait donné, et de diriger ses inclinations vers le bien.

Toujours les vertus pratiquées par un père et une mère sont à un fils le plus entraînant des mobiles. Si vous voulez que vos fils le croient, croyez; si vous voulez qu'ils espèrent, espérez; qu'ils aiment, aimez; qu'ils prient, priez. Aussi Méen, prévenu de la grâce, se portait à ces vertus avec ardeur. Maître de ses passions, supérieur aux tentations qui corrompent le cœur, il mettait son plaisir à visiter les pauvres, soigner les malades, consoler les affligés.

Sa dix-septième année va commencer: c'est pour notre gentilhomme l'heure de laisser à ceux qui l'entourent un grand exemple. Dix-sept ans! ce n'est plus l'enfance avec ses jeux; ce n'est pas davantage la prudence, la maturité et la sagesse. — Qu'est-ce donc? Dix-sept ans, c'est le règne des séductions, le mirage de la vie, le prisme trompeur des illusions mondaines.

Précisément, à cette époque de vanité enivrante et de mensonge, Méen juge et condamne l'insanité des choses que Dieu condamne. A peine a-t-il vu les premiers actes du drame fantastique de l'existence humaine, qu'il lance vers l'éternité un cri sublime de spontanéité et d'amour: « *Quam sordet terra cum cœlum aspicio!* Que la terre m'est peu de chose quand je regarde le ciel! » Parole mystérieuse et profonde! elle était le don de lui-même qu'il faisait irrévocablement à Dieu. Dans peu le toit paternel ne devait plus le revoir. Se donner à Dieu est la donation par excellence, le sacrifice des sacrifices. S'éloigner de sa famille ne cause pas de moins cruels déchirements au cœur. Quand on ne peut plus dire: « mon père, ma mère, mon frère, ma sœur, » que de tortures! « Je ne savais pas, écrivait un missionnaire parvenu à sa destination, je ne savais pas qu'il en coutât autant pour quitter ceux que l'on aime. »

S. Méen, au début de sa carrière, accomplit cet acte héroïque de courage. Le voici qui part rayonnant de vie, en abandonnant le manoir qui l'a vu naître; il a dans ses mains un bâton de pèlerin, sur sa poitrine une croix de bois. La croix, qu'elle soit d'or ou d'argile, c'est la force et la victoire: *In hoc signo vinces.*

Où vas-tu donc ainsi, jeune chrétien?

Où je vais? Imitant la colombe, je cherche le calme et la solitude des campagnes: *Ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine.* Je vais là où Dieu m'appelle et où sa grâce me mène, là où je serai avec lui.

Sans tarder, Méen arrive à la ville d'York. S. Samson, l'un de ses oncles, en était l'évêque. Au seuil du monastère où résidait le Pontife, une porte lourde et épaisse, les échos d'une

psalmodie lente et grave, disent au voyageur que là, à l'ombre de ces murailles, tout sera pour l'immolation, néant pour les joies de la terre. Défaillera-t-il à l'aspect de ces austérités? Ne le craignez pas. Dans un nouveau mouvement d'amour divin aussi ardent que le premier, Méen affirmera aux quatre vents du ciel son invincible résolution : « *Mihi adhærere Deo bonum est et ponere in Domino spem meam :* Il m'est bon de m'attacher à Dieu, et de placer en lui mon espérance. » Puis il entre.

« — Évêque de Dieu, s'adressant à S. Samson, je demande à me faire pauvre et obéissant pour Jésus-Christ. »

« — Je le veux, répond le vénérable Pontife; que le Seigneur soit avec vous pour être pauvre et obéissant ! »

En signe de son volontaire et irréconciliable divorce avec le monde, le cénobite adolescent dépose sa chevelure, sa tunique et ses cothurnes, met à ses pieds des sandales, une ceinture de cuir à ses reins.

— Jouissez à l'aise, séraphique solitaire, de votre silencieuse retraite, votre âme généreuse possède ce qu'elle cherchait, vous n'avez plus rien à désirer. Dieu est votre tout : *Deus meus et omnia.*

Mais non : l'ange qui avait conduit cet amant passionné de la vie monastique au désert de la contemplation et de la prière, ne devait pas l'y laisser. Au lendemain de ce jour mille fois heureux où Dieu seul était devenu son partage, « *Dominus pars hæreditatis meæ,* » les farouches Saxons, le cimeterre à la main, s'abattaient des provinces du Nord sur l'Angleterre. Pour échapper à leur fureur, S. Samson quitte le monastère d'York, traverse la Manche, et va, sur une frêle barque, échouer aux confins de la Bretagne, sur les côtes de Dol.

Que va faire le neveu du Pontife fugitif ?

Dans les Saints toutes les vertus ont un prompt et fécond épanouissement. Le même principe qui les a fait éclore leur donne la germination. On n'étouffe pas les dilatations célestes. La gloire de Dieu, le salut de ses frères, la reconnaissance, seront pour Méen des accents plus forts que l'attachement à son pays. Il partira d'York comme le pêcheur de Galilée abandonna ses filets : *Et, relictis omnibus, secuti sunt eum.* Laissant tout, il franchit votre grand détroit, où s'agitent de jour et de nuit de nombreux intérêts, et va partager, sur une terre étrangère, avec S. Samson les labeurs de l'apostolat. De moine, S. Méen devient apôtre...

L'apôtre ! Quelle mâle et belle figure ! Pour lui, plus de province natale. Le monde, le monde tout entier pour patrie. L'apôtre, c'est un cœur de feu pour Dieu et les hommes ; indéracinable est au fond de ses entrailles la passion de la gloire,

mais d'une gloire immarcescible et sans fin : *Immarcessibilem gloriæ coronam.* L'apôtre, rien ne l'arrête. Haletant, il gravit les montagnes, sillonne les vallées, traverse fleuves et rivières, à la nage ou autrement. Naguère me disait un évêque de soixante-douze ans, apôtre au milieu de l'Océan : « Quand je trouve sur mon chemin un torrent rapide ou profond, j'éperonne ma monture, et, sa crinière dans les mains, je passe à la garde de Dieu. » Entendez-vous ? pieux fidèles: à la garde de Dieu ! Quelle électrisante devise ! C'est celle de l'apôtre. Que la nuit l'enveloppe, que la foudre gronde, que la terre chancelle, toujours, oui, toujours à la garde de Dieu ! Ah ! l'apôtre est le lion de la tribu de Juda, accouru des extrémités de la plaine, sans cesse vainqueur et jamais défait : *Vicit leo de tribu Juda.* La mort, il la considère comme un gain : *Mihi mori lucrum.* S'il la rencontre sur sa route, il l'appelle et la défie comme le vieillard Ignace débarquant d'Antioche : *Veniant in me tormenta diaboli.* Quand elle se présente, il la serre et l'embrasse : témoin cet apôtre de vingt-six ans, du diocèse de Nantes, mangé à Tombouctou, au mois de janvier 1876, avec deux de ses émules dans l'apostolat.

Eh bien ! fidèles, celui dont je vous parle, Méen, dont les augustes reliques sont à quelques pas de vous, porta dans la fragilité de ses membres tous ces caractères de grandeur. Que Dieu l'avait fait magnifique pour le ciel, digne d'admiration pour la terre ! Mais avançons.

Pendant que Méen, apôtre de la Bretagne, répand partout la lumière de l'Évangile, il arrive sur le territoire des Venètes. Guérech II, comte de Vannes, était le sujet de son voyage. Cheminant à pied, en chantant des psaumes pour adoucir la fatigue, Méen est surpris par la nuit à l'entrée d'une immense forêt. « N'allons pas plus loin, dit-il, les oiseaux du ciel ont leurs nids, les renards leurs tannières ; Jésus-Christ mon maître n'avait pas où reposer sa tête ; je partagerai ce soir le sort qui fut celui du bien-aimé de mon âme : *Vulpes foveas habent, volucres cœli nidos, filius hominis non habet ubi reclinet caput ejus.* »

Comme il allait s'asseoir au pied d'un arbre touffu, s'avance vers lui quelqu'un. C'était Caduon, comte de Gaël. Ce personnage, le premier de la contrée, venait, sur le déclin du jour, aux abords de la forêt, offrir l'hospitalité aux voyageurs attardés. Les Saints, que méprise le monde, ont en eux de secrètes et irrésistibles puissances d'attraction. Caduon ne va pas échapper à leur empire : le passant qu'il a rencontré lui semble n'avoir rien de la terre ; son œil, sa parole, sa physionomie, sont du ciel. Subjugué par le spectacle de tant de piété, il fait de son

patrimoine deux parts, en donne une au serviteur de Dieu pour qu'il fonde un monastère, rendez-vous, depuis, d'une nombreuse famille. Sur le tertre choisi pour bâtir, pas une source d'eau vive bonne à boire. Plein de confiance en le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, étanchant la soif des Israélistes, Méen frappe le sol de sa houlette monacale, et aussitôt jaillit une fontaine abondante et limpide à laquelle les malades trouvèrent ensuite la guérison, la santé : « *Deus mirabilis in sanctis suis :* Dieu est admirable dans ses Saints. »

Au point où nous en sommes, Chers auditeurs, nous n'allons plus rencontrer que merveilles sur merveilles, prodiges sur prodiges. Vous allez voir Méen investir l'homme de la plus manifeste personnification de la Divinité dans l'humanité, c'est-à-dire faire des Saints.

Un jour donc, par un brillant soleil projetant ses rayons sur la campagne, on vit, à la lisière des bois, descendre de la colline une étincelante escorte. Cavaliers et coursiers paraissaient une suite princière. Aux portes du couvent de Gaël, demeure du Saint, tous s'arrêtent. Seul, le plus richement paré descend de cheval. Son armure était d'or, une élégante et légère couronne ornait son front. Méen priait, dans le recueillement de l'adoration.

— Salut, lui dit le noble arrivant.

— Dieu soit toujours loué, répondit le Saint, et te garde de même ! Que viens-tu chercher dans cette solitude ?

— L'oubli du monde et la paix.

— Ces deux choses, on les y trouve. Qui es-tu, si brillant et si superbe ?

— Je suis Judicaël, roi de Domonée.

— Ton âge ?

— Vingt-deux ans.

— C'est bien jeune, mais vaut mieux servir le Roi des rois qu'être un roi de la terre ne servant pas son Dieu.

Pendant ce colloque, la figure du saint, creusée par la pénitence, avait pris une angélique expression. Sa main se leva pour bénir le nouveau disciple tombé à ses genoux, et Judicaël, congédiant son escorte royale, s'ensevelit dans le cloître, y devint un Saint auquel l'Église offre chaque année, le 16 du mois de décembre, l'encens pur de ses autels.

Ce n'est pas tout. Le Dieu immortel des siècles va couvrir S. Méen d'une gloire de plus : laquelle ? la gloire des prophètes.

Le prophète ! le voyez-vous cet homme sur le front duquel tombent à profusion les illuminations divines ? *Illuminans a montibus æternis*. C'est Isaïe, Jérémie, Daniel, Ézéchiel, lisant dans l'avenir, déroulant, l'un après l'autre, les âges qui ne

sont pas, comme s'ils étaient. Méen va leur devenir semblable ; dans son regard il y aura le regard de Dieu, sur ses lèvres, les plus cachés oracles.

Au sein de cette même Bretagne, un de ses rois, nommé Hoël, avait un frère ; les désordres de sa conduite faisaient le scandale de sa contrée. Qui essaiera d'y mettre un frein ? Sur les marches du trône, l'adulation et la peur toujours, la complicité souvent, la vérité jamais. Aux monarques et aux grands il faut le *Mane*, *Thecel*, *Phares*, de Balthasar. Méen se rend de son monastère à la somptueuse demeure du prince coupable. « Au nom du Dieu trois fois saint que vous outragez, juge des vivants et des morts, je viens vous avertir que vous avez mis le comble à la mesure de vos crimes ; trois jours encore, et vous aurez paru au tribunal de l'éternité. » Le prince effrayé rentra-t-il aussitôt en lui-même ? L'Histoire ne nous l'apprend pas, mais ce qu'elle affirme, c'est que trois jours après cette prophétique menace, le moine, abbé de Gaël, appelé à son lit funèbre, lui offrit en échange du repentir la miséricorde et le salut.

Ce fait, tout étonnant et miraculeux qu'il fût, ne devait pas, dans les plans de la divine Providence, clore la série des œuvres surnaturelles de Méen. Un autre élément d'illustration devait le compléter : la fécondité monastique.

Revenant de Rome où il avait été déposer aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ sa crosse abbatiale, les légendaires racontent qu'il s'était dirigé vers l'Anjou ; la réputation de sainteté l'y avait précédé. Entre Saint-Florent et la montagne de Clermont, au voisinage actuel de Chantoceaux, vivait, dans la retraite, une dame recommandable. Près de son habitation, un serpent monstrueux avait fait son repaire. Elle demande au Saint de l'en délivrer. Méen commande au reptile de sortir de son antre ; le reptile paraît, et, se roulant convulsivement, va se précipiter dans la Loire où il périt en présence d'une assistance tremblante. C'était la réalisation de cette parole du Thabor : « *Serpentes tollent* : Ils prendront les serpents. » En reconnaissance, cette dame offre au Saint ce territoire même pour fonder un monastère.

Les monastères, les couvents, les moines, on ne sait plus ce qu'ils sont à l'époque si bouleversée qui est la nôtre. Aussi, quand le torrent de l'impiété révolutionnaire a rompu ses digues, vient-il, en ligne droite, sur ces pacifiques asiles. A l'honneur de S. Méen, l'un des plus intrépides ouvriers de l'Ordre monastique, laissez-moi vous dire ce que sont les monastères et ce qu'ils produisent.

Le monastère, le cloître, c'est le foyer nutritif et incandescent des plus grandes choses qui honorent l'humanité, le génie,

les Lettres, l'Histoire, les sciences et les arts. Cependant, si je me promène sur les boulevards de la capitale ou de nos cités ouvrières, que je rencontre avec leur froc de bure les fils de François d'Assise, Dominique Guzman, Paul de la Croix, j'entends dire à mes oreilles en les montrant du doigt : « Voyez-vous ces fainéants ? à quoi servent-ils ? » A quoi servent ces fainéants ? ce qu'ils ont fait ? je vais vous l'enseigner.

Ces fainéants à longue barbe, aux pieds nus, à la tête rasée, ce sont eux, l'Histoire est là, qui ont défriché les forêts de la Gaule et de la Germanie. C'est un de ces fainéants dont l'Europe couronnait à Paris, il y a dix ans, les savantes découvertes, les expérimentations habiles et les travaux gigantesques, au milieu des productions les plus variées de tous les mondes. Ces fainéants, ils ont fait bien autre chose ! Peut-être vous lasseriez-vous d'entendre leurs œuvres. Moi, je ne me lasserai pas d'y applaudir, parce qu'ils ont été, parce qu'ils sont encore, parce qu'ils seront toujours un des instruments les plus actifs de notre grandeur nationale. A qui la France doit-elle, sur les terres incultes et brûlantes de l'Algérie, les premiers succès de cette splendide colonisation, faisant avec justice l'envie des plus puissants cabinets ? Elle le doit à cinquante pauvres moines, auxquels quatre années seulement ont suffi pour en coucher quarante-six dans la tombe. J'avais l'avantage d'être lié avec un des quatre fainéants survivant à cette hécatombe meurtrière. Après avoir traversé la Méditerranée pour aller vers lui, j'étais au lieu du débarquement de la victorieuse armée de Charles dixième du nom, roi de France et de Navarre. « Voilà », me dit-il, me montrant près du rivage, dans une ancienne redoute, des terres récemment remuées, voilà où dorment quarante-six de mes frères en attendant le grand jour du réveil des morts. D'autres vont venir après eux et mourront à leur tour. Nous, moines, nous sommes comme le soldat qui s'affaisse dans la tranchée : les premiers ouvrent la brèche, et d'autres braves, marchant sur leurs cadavres, plantent sur les forteresses ennemies leur drapeau triomphant. »

Habitants du Havre, appareillez vos navires, allez avec vos vapeurs rapides aux roches escarpées de Sidi-Ferruch, et vous trouverez ces fainéants de Staouëli déracinant avec intrépidité les enchevêtrements souterrains du palmier nain, multipliant la garance, plantant le cotonnier, ayant ouvert, par la culture de l'Afrique française, d'immenses greniers capables de conjurer, quand on le voudra, la misère et la famine.

Les monastères ! c'est à eux que l'architecture doit d'incomparables basiliques où des vies entières se sont usées à orner de dentelles granitiques des flèches aériennes se jouant dans

l'espace. Ce mont Saint-Michel, votre plus près voisin dans les eaux de la Manche, cette merveille des merveilles de l'art dans l'Océan, au flanc duquel vont battre ces mêmes vagues qui viennent saluer de leurs ondulations vos remparts, quelle est son origine et son passé? Partout, de ses bases à son sommet, le cachet inaltérable de la facture bénédictine, cette maîtresse souveraine du grand et du beau. Les moines, ils ont tant fait, que vouloir énumérer les productions de leur intelligence, de leur industrie, de leurs bras, au sein de la société, serait tenter l'impossible.

Ces fainéants, la postérité les montrera, à nos descendants, bien autrement vénérables! A eux de cueillir les plus brillantes palmes d'immortalité en fournissant les innocentes victimes de l'expiation, pour effacer les crimes d'un peuple en délire! A toutes les phases du monde, il a fallu le sang des sacrifices. Seul le sang du juste pacifie au ciel et sur la terre: *Pacificans per sanguinem crucis ejus, sive quæ in terris, sive quæ in cœlis sunt*[1]. Quand donc la révolte contre Dieu et ses droits sont à leur suprême apogée; qu'il faut, pour rassasier ses iniques agents, une dernière immolation, le cloître s'ouvre et présente ses martyrs. « Voici nos poitrines, s'écrient ces hommes du silence et de la prière, percez-les de part en part, tuez-nous. » Et ils tendent leurs bras pour enlacer dans les mêmes étreintes d'amour Dieu pour lequel ils vont mourir, et leurs assassins auxquels ils pardonnent. Cela vous étonne; je n'invente pourtant rien. Gravissez les sentiers de Belleville et de Ménilmontant; allez jusqu'à cette rue Haxo, où fume le sang des prêtres et des moines. Nous qui vous parlons, nous nous y sommes portés à la trace des massacrés; chacune des dalles que foulaient nos pas, chancelants de terreur et d'émotion, évoquaient ces barbares souvenirs en nous disant: « Respect à nous! les terres que nous recouvrons sont bénies; le sang des fils de Dominique et de Loyola les a empourprées. »

Honneur donc à S. Méen d'avoir été, au V[e] siècle, un des propagateurs de cette race héroïque d'hommes qui ont éclairé, civilisé les nations, ne reculant jamais dans les voies du progrès qu'ils se sont tracées! — *Potius mori quam fœdari*. Oui, gloire à jamais à lui d'avoir arboré la bannière sans tache de la consécration monastique qui flotte sur tous les points du globe, pour aider l'humanité et la conduire à ses plus augustes destinées!

Le monastère angevin fut le dernier des lauriers de la vie de Méen. Soixante-dix-sept ans avaient rempli sa carrière. Aux

1. Coloss., I, 20.

luttes et aux combats devaient succéder les rémunérations de la cité sainte. L'abbé de Gaël pouvait dire : « *Bonum certamen certavi, cursum consummavi, fidem servavi. In reliquo reposita est mihi corona justitiœ quam reddet mihi Dominus* : J'ai bien combattu, ma course est achevée, j'ai conservé la foi. Il ne me reste plus qu'à attendre la couronne de justice qui m'est réservée. »

Le moine si magnifique dans sa vie ne le sera pas moins dans sa mort. C'est une créature qui rejoint son maître, un sujet, son roi, un fils qui retrouve son père, un chrétien, son Dieu. En face des siècles éternels, que pourait-il redouter? La foi lui montre l'adorable Trinité récompensant les élus; l'espérance l'associe, par anticipation, à la félicité des Saints; la charité le transporte en l'unissant à Jésus-Christ son Sauveur.

Ainsi fut Méen rendant son âme, au milieu des larmes de ceux qui formaient sa famille. Un ange l'avait averti du moment de son trépas, qu'il communiqua lui-même à ses disciples plusieurs mois à l'avance. Se sentant à sa fin, il appela tous ses enfants pour les bénir. L'un d'entre eux, Austole, son filleul, dont les restes sont aussi l'objet de cette solennité, parut inconsolable de tristesse et de regrets. S. Méen s'en aperçut; tout à coup son visage s'éclaire d'une sénérité radieuse, un sourire plein de grâce se place sur ses lèvres, et, s'adressant à Austole : « Ne vous affligez pas, mon fils, de notre séparation, elle sera de courte durée; dans sept jours, Dieu nous réunira. » Sept jours après, en effet, son maître et son chef, mourait S. Austole, le 28 du mois de juin de l'année 617.

« *Sit memoria illorum in benedictione, et ossa eorum pullulent in loco suo* : Que leur mémoire soit à jamais bénie, et que leurs ossements fleurissent dans leur tombe! »

Cette bénédiction et cette efflorescence, Dieu, qui préside au gouvernement des empires et par lequel règnent les rois, les a lui-même, dans sa puissance et sa sagesse, préparées à S. Méen et S. Austole. Leurs ossements desséchés par le temps sont entourés de lumières; ils ont l'or et la soie pour vêtements, les autels de Dieu lui-même pour trône, le dôme de ses temples pour diadème.

Dieu donnera au souvenir de S. Méen d'autres irradiations. Les lieux qu'il aura sanctifiés de sa présence se dépouilleront de leur premier vocable; ils seront les héritiers de son nom. Sa tombe verra grandir une génération choisie: *Sepulchrum ejus erit gloriosum.* Les pèlerins y accourront en phalanges nombreuses; village, hospice, chapelle et église, se grouperont autour de ses restes vénérés; et quand plus de douze siècles auront passé sur ses cendres, un dernier fleuron s'ajoutera à sa couronne! Les Pontifes de l'Église de Rennes, au lendemain de

93, confieront à sa bonté le petit séminaire, cette pépinière des vocations sacerdotales dans leur diocèse. Le dernier d'entre eux, Claude-Louis de Lesquen, ancien soldat de l'armée de Condé, chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis, se souvenant de sa vie dans les camps, formera une forte et sainte légion de prêtres portant partout en Bretagne leur parole apostolique, et à ces hommes il ne donnera pas d'autre nom que celui-ci : Prêtres de l'immaculée conception de Saint-Méen.

Prêtres de Saint-Méen, sous l'égide de la Vierge sans tache ! c'est-à-dire prêtres, comme S. Méen, de la pauvreté volontaire, prêtres, comme S. Méen, à l'amour dévorant des âmes ; prêtres, comme S. Méen, parlant partout dans les campagnes, *Per vicos et plateas,* du royaume de Dieu et de sa justice ; prêtres, comme S. Méen, bénissant l'enfance, fortifiant l'adolescence et conduisant la jeunesse à la plénitude de l'homme parfait en Jésus-Christ : *In virum perfectum in mensuram ætatis plenitudinis Christi.*

Hâtons-nous de terminer. Peut-être ai-je été trop long : le sujet était si vaste !

En finissant, je reviens à toi, peuple de Saint-Vincent de Paul, et de cette cité tout entière. Maintenant que tu sais mieux ce que fut le protecteur que tu t'es choisi, comprends, si tu le peux, ce que demande de toi le dépôt sacré que je vais te laisser, en confiant à la garde de ce sanctuaire ses ossements et ceux de S. Austole..

Au nom du Père qui t'a créé, du Fils qui t'a racheté, du Saint Esprit qui t'a sanctifié, sois un peuple de foi : ce peuple qui prie, ce peuple qui se confesse, ce peuple qui communie. J'ai le droit de te parler ainsi. Ne fais pas qu'un jour, à cause de la criminalité de tes actes, ces deux Saints de ma Bretagne, Méen et Austole, me jettent à la rencontre de l'éternité ce dur reproche : « Pourquoi nous avais-tu portés sur les terres inhospitalières de la Normandie ? » Loin de nous, chrétiens, une pareille pensée ! Votre pays, au contraire, votre ville, cette paroisse, seront pour S. Méen et S. Austole, après le ciel qu'ils habitent, un oasis ici-bas. J'en ai pour garants ces chevaliers d'honneur groupés spontanément ce matin autour de ces reliquaires, ce recueillement infatigable que vous donnez à ma parole, ces courants qui vont de votre cœur au mien pour aller, par nos bienheureux, se perdre au cœur du Christ que l'Église couronne en couronnant ses Saints : *Qui coronando merita eorum coronat dona sua.*

Et vous, citoyens des cieux ! que dirai-je à vos restes glorifiés ? L'hommage des adieux ? Non, pas encore. *Bonum est nos hic esse* : Il nous est bon d'être avec vous. Entendez les échos de ma prière suppliante :

Adoptez pour vôtre cette province de Normandie, ce diocèse, cette ville, cette paroisse.

Guérissez de plus en plus ces petits malades pour lesquels on invoque votre puissance tutélaire. « Leurs anges voient la face de Dieu dans le ciel : *Angeli eorum in cœlis semper vident faciem Patris mei.* » Sauvez leurs âmes des vautours dévorants du scandale et du vice. « La volonté de votre Père qui est dans les cieux est que pas un seul d'entre eux périsse : *Sic non est voluntas ante Patrem vestrum, qui in cœlis est, ut pereat unus de pusillis istis*[1]. »

Étendez à tous, sans exception, votre protection paternelle : à l'adolescence, à l'âge mûr, au vieillard auquel ses cheveux blancs donnent le patriarcat du temps.

Dirigez, quand ils partent pour la pleine mer, nacelles et navires, soit que le vent gonfle leurs voiles ou que le feu les emporte.

Bénissez le vieux pasteur au zèle sacerdotal duquel Dieu a donné, depuis vingt-sept ans, comme une émanation de sa vertu créatrice pour le faire, à la stupéfaction de son troupeau, changer en voies spacieuses des lagunes inhabitées. C'est lui qui a bâti ce temple où, en ce jour, vous recevez les prémices d'un culte impérissable. Ses auxiliaires dans le sacerdoce, ne les oubliez pas, heureux élus du ciel ! répandez sur leurs fronts juvénils l'abondance de vos grâces.

Bénissez l'illustrissime et revérendissime Cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen, primat de Normandie, qui porte avec dignité, dans ses mains septuagénaires, l'épée sainte pour défendre, avec une vaillance toujours virile, l'Église de Dieu et son Pontife.

Bénissez aussi son émule sous la pourpre romaine, son frère dans l'archiépiscopat, mon très aimé et vénéré archevêque de Rennes, l'illustrissime et revérendissime Cardinal Brossais Saint-Marc, premier métropolitain de la Bretagne, grand par ses œuvres et ses mérites, lequel en exhumant vos ossements, leur a donné une gloire nouvelle.

Après ces acclamations, pieux fidèles, mon âme est, ce semble, plus au large; la vôtre aussi, n'est-ce pas ? La dette de la justice et de la reconnaissance est toujours d'une impérieuse satisfaction.

Mais, je le vois, vous attendez plus, vous voulez pour le Roi-Pontife, pour Pie IX, les vibrations les plus retentissantes, les sentiments les plus accentués de mon cœur. Eh bien ! que le ciel et la terre les entendent, que mille échos les reportent de l'orient à l'occident et de l'occident à l'orient, jusqu'aux abîmes de l'enfer frémissant ! Immortel Pontife qui avez vécu au delà

1. Matth., XVIII, 14.

des années de Pierre, vivez encore pour la cause de Dieu, l'exaltation de l'Église, la joie et la consolation de ses enfants. *Ad multos annos !!! ad multos annos !!!* oui, *ad multos annos !!! Fiat, fiat, fiat !*

Ce n'est pas assez ; ajoutons cette prière des prières :

« *Dominus conservet eum et vivificet eum, et beatum faciat eum in terra, et non tradat eum in animam inimicorum ejus !* Que Dieu le conserve et le garde plein de vie, qu'il fasse que son règne soit heureux sur la terre, et qu'il ne le livre jamais aux mains de ses ennemis ! » Ils ont bien pu, ses ennemis, qui sont ceux de l'Église et de la société, porter une main sacrilège sur sa royale couronne, l'enchaîner, le livrer aux outrages de la haine, mais ce qu'il ne pourront point faire, c'est que l'univers catholique ne soit pas à ses pieds et que le ciel ne s'ouvre à sa parole.

« *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam* : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » Et encore : « *Tibi traditæ sunt claves regni cœlorum ; quodcumque ligaveris super terram erit ligatum et in cœlis ; quodcumque solveris super terram erit solutum et in cœlis.* Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. »

Et pour toi, ô France ma patrie, que souhaiterai-je, que demanderai-je à ces nobles serviteurs de Dieu ? Que tu sois la France de Charlemagne et de S. Louis, que tu laves dans le sang de la victoire les insultes de tes ennemis, que ton pavillon respecté appelle et inspire sur tous les continents la sécurité et la fortune !

Enfin, immortels S. Méen et S. Austole, quand, au jour final, vos ossements, que nous allons dans quelques instants couvrir de nos respectueux baisers, s'agiteront sur ces rivages pour rejoindre vos cendres dispersées, faites, je vous en conjure, que ce jour soit pour nous tous celui d'une résurrection glorieuse !

---

24 JUIN — S. JEAN-BAPTISTE

Amen dico vobis, non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptista.

En vérité, je vous le dis, parmi les enfants des hommes, nul n'est plus grand que Jean-Baptiste.

(Matth., XI, 11.)

Monseigneur,

Mes Frères,

Notre-Seigneur Jésus-Christ qui n'exagérait jamais rien, et qui, certes, se connaissait en hommes, a porté ce jugement sur le saint Précurseur que l'Église Primatiale de Lyon a depuis des siècles choisi pour patron, et que je voudrais aujourd'hui vous proposer pour modèle. A ses yeux, Jean-Baptiste n'est pas un être vulgaire, c'est un prophète. Nous ne disons pas assez : c'est le plus grand des enfants des hommes : *Non surrexit major.* Allons plus loin encore : c'est un ange député par Dieu lui-même pour annoncer au monde la prochaine arrivée du Rédempteur et lui préparer les voies : *Ecce ego mitto angelum meum ante faciem tuam, qui præparabit viam tuam ante te.*

Ne soyez donc point étonnés que la naissance de Jean-Baptiste ait été prophétisée, comme celle de son Maître. C'est de lui que voulait parler David quand il disait : « La voix du Seigneur « brise les cèdres et ébranle le désert. » C'est à lui que pensait Isaïe lorsqu'il s'écriait à son tour : « Le Seigneur m'a prédestiné « dès le sein de ma mère, et avant ma naissance il connaissait « mon nom. Il m'a fait une bouche semblable à un glaive « acéré ; il m'a couvert de son ombre pour me protéger, et il « m'a mis en réserve, caché dans son carquois, comme sa « flèche de prédilection[2]. »

Quand l'heure de Jean-Baptiste est sonnée, le même archange qui bientôt visitera la bienheureuse Marie visite Zacharie pour lui annoncer la nouvelle de sa mystérieuse paternité. Comme Jésus-Christ naîtra d'une vierge, Jean-Baptiste va sortir d'un sein deux fois fermé, par la vieillesse et la stérilité. Sa naissance est un sujet de joie pour toute la contrée, comme la

1. Panégyrique prêché dans l'église cathédrale de Lyon, le 24 juin 1871, par M. l'abbé Terrat, chanoine de Bordeaux, missionnaire de Lyon.

2. Is., XLIX, 1-2.

naissance de Jésus-Christ fut un sujet d'allégresse pour toute l'humanité. En attendant que des milliers d'anges chantent sur la crèche de Bethléem « Gloire à Dieu », d'humbles pasteurs accourus de tous les points de la montagne d'Hébron, dans la demeure d'Élisabeth, s'écrient, sous le coup de l'admiration : « *Quis olim hic erit puer qui nascitur?* Que sera donc un jour cet enfant? »

Ce que sera cet enfant, je vais vous le dire. Si les Prophètes l'ont annoncé, si les prodiges ont entouré son berceau, si Jésus-Christ doit le glorifier plus tard en termes magnifiques, c'est que Jean-Baptiste est appelé à remplir le plus auguste des ministères. Il devra précéder le Sauveur des hommes et le faire connaître au monde, comme l'étoile matinale précède le jour, comme l'aurore annonce le soleil. Or Jean-Baptiste a merveilleusement rempli sa mission, car il a préparé les hommes au règne de Jésus-Christ: 1° par la sainteté de sa vie; 2° par l'éloquence de sa prédication; 3° par l'héroïsme de sa mort. Examinons rapidement ces trois considérations et tâchons d'en retirer pour notre propre compte de salutaires enseignements.

I. — *Jean-Baptiste prêche Jésus-Christ par la sainteté de sa vie.* — Zacharie et Élisabeth avaient légué pour tout héritage à leur fils la justice, cette vertu qui renferme toutes les autres, et qu'ils avaient eux-mêmes pratiquée avec une rare perfection puisque l'Évangile, très avare ordinairement de ce qualificatif, n'hésite pas à le leur appliquer: « Ils étaient justes, l'un et « l'autre, nous dit S. Luc, et ils marchaient dans la voie des « préceptes du Seigneur, d'un pas ferme et persévérant: *Erant* « *autem justi ambo ante Deum*, etc. » Conduit par l'esprit de Dieu dont il avait reçu dès sa naissance l'abondante effusion, Jean-Baptiste, tout jeune encore, va se cacher dans les profondeurs du désert pour se préparer, loin du regard des hommes, au ministère qu'il devait exercer plus tard. Perdu dans ces vastes solitudes où l'air est plus pur, où nul obstacle ne dérobe à nos yeux la vue du ciel, et où Dieu se fait, en quelque sorte, plus familier et plus présent à la conscience, l'adolescent grandissait, et son esprit se fortifiait de jour en jour dans sa sublime vocation: *Et erat in desertis usque in diem ostensionis suæ ad Israel*[1]. Là, comme nous le dit très bien Bossuet, il s'entretenait à distance avec le divin Enfant de Nazareth, dont le voisinage lui avait donné des tressaillements célestes, alors qu'il était encore enfermé dans le sein maternel. Il s'occupait de ses grandeurs, qu'il devait prêcher plus tard. Il l'adorait dans le silence, avant de le prier devant les

1. Luc., I, 80.

multitudes. Il l'écoutait au dedans, avant de le révéler au dehors. Il s'enrichissait de sa plénitude, avant d'enseigner aux hommes à s'approcher de lui.

En même temps, il pratiquait un genre de vie étonnant. Sa nourriture était chétive, et son vêtement grossier. Il ne buvait ni vin ni liqueur fermentée. Sa longue chevelure de Nazaréen et son visage consterné par un jeûne rigoureux exerçaient une impression profonde sur tous ceux qui l'approchaient.

Jésus-Christ lui-même a pris soin de faire dans l'Évangile l'éloge de cette pénitence rigoureuse : « Qui êtes-vous allés « visiter au désert ? » demandait-il un jour à ses auditeurs. — « Jean-Baptiste, » lui fut-il répondu. — « Eh bien ! qu'en pensez-« vous ? Oserez-vous le comparer à un roseau flexible agité « par le vent ? Est-il du nombre des esprits légers et sans « consistance ? Oh ! non, car c'est un cœur ferme dans le « parti de Dieu, inébranlable aux séductions du monde. Direz-« vous qu'il est vêtu mollement, comme les courtisans dans le « palais des rois ? mais vous savez bien qu'il est couvert d'un « rude cilice ; qu'il est épuisé par l'abstinence et le jeûne. » Vous vous demandez peut-être pourquoi cette vie austère, puisque Jean-Baptiste avait été sanctifié dès le sein de sa mère ? Pourquoi ? parce que le monde était plongé dans la corruption, et que la loi de Dieu, contestée par les uns, rejetée par les autres, était presque universellement méconnue. Or l'expiation était rigoureusement nécessaire pour attirer le pardon céleste sur la tête de l'humanité coupable ; mais il fallait apprendre à l'homme déchu ce rude métier de la satisfaction, car il ne le soupçonnait pas. Il fallait lui enseigner que tout crime réclame un châtiment, que toute faute crie vengeance, que notre réhabilitation doit être le fruit de nos larmes, la récompense de nos sacrifices, et les justes seuls, comme Jean-Baptiste, étaient capables de donner ce salutaire exemple. A l'heure où nous sommes, le moment n'était pas encore venu où l'homme pourrait s'abandonner sans terreur aux chastes délices de l'amour sur le cœur de Dieu ; avant de l'aimer, il devait commencer par le craindre et par fléchir sa colère.

Oh ! je le sais, quand le sang de la grande victime aura coulé et que la terre sera purifiée de ses souillures, on changera de langage. Un disciple du Précurseur, qui portera lui aussi le nom de Jean, le fils de Zébédée, lèvera parmi les chrétiens l'étendard de la charité et s'écriera, comme le fera plus tard S. Augustin : « Aime et fais ce que tu voudras : *Ama et fac quod « vis.* » Tel sera le caractère de la nouvelle alliance, mais le fils de Zacharie et d'Élisabeth vit encore sous l'empire du vieux Testament où la frayeur salutaire des vengeances exercées par

un juge irrité doit faire explosion dans les âmes. Il faut à tout prix que la pénitence qui purifie précède le règne de la charité qui doit achever et couronner l'œuvre de la sanctification.

Au siècle de Louis XIV, Bossuet, méditant sur ce profond mystère, s'écriait avec douleur : « O Dieu ! l'incrédulité règne « sur la terre. On n'est plus méchant par faiblesse, on l'est « de dessein prémédité, par principe et par maxime. Envoyez « quelque Jean-Baptiste qui confonde l'erreur. » Et pourtant, Mes Frères, quel siècle, au point de vue religieux, que celui-là ! Pour ne citer que quelques noms, c'est le siècle de S. François de Sales, de S. Vincent de Paul et de la bienheureuse Marguerite Alacoque ; le siècle où le monarque récitait tous les jours son chapelet, où Corneille traduisait l'*Imitation de Jésus-Christ*, et où Racine brisait sa plume à trente-huit ans, se refusant, par scrupule de conscience, à continuer d'écrire ses immortelles tragédies.

Qu'aurait donc dit l'Évêque de Meaux, Mes Frères, s'il avait eu le malheur de vivre à notre époque ! Quels lamentables progrès dans le mal réalisés depuis deux siècles ! Qui donc parmi nous aime la vérité et quel est l'esprit qui ne se complaît à flotter, inconstant comme le nuage, à tout vent de doctrine ? Où sont ceux qui se mortifient et qui ne recherchent pas avec un fiévreux empressement toutes les douceurs du confortable ? Aussi le scepticisme énerve nos intelligences tandis que la sensualité putréfie nos cœurs, et sous un soleil chrétien nous voyons parfois s'étaler des infamies que le paganisme n'a jamais dépassées.

Croyez-vous, Mes Frères, qu'un semblable spectacle puisse vous laisser indifférents ? Mais vous aussi vous devez prêcher Jésus-Christ aux hommes, sinon par la parole, comme les apôtres, sinon par l'effusion du sang, comme les martyrs, du moins par la sainteté de votre vie, comme les confesseurs. Il le faut absolument, si vous voulez arriver au salut. Ne l'oubliez pas, le baptême et la confirmation font de vous des êtres supérieurs à Jean-Baptiste lui-même, car ils font de vous les temples de l'Esprit Saint. Par la vertu de ces deux sacrements, ce divin Esprit habite substantiellement en vous, tandis que dans l'Ancienne Loi il exerçait son action sur les prophètes, seulement par le dehors et sans résider dans leurs âmes. De plus, Jésus-Christ vous demande chaque jour de lui rendre témoignage devant les hommes. Il vous avertit que vous n'aurez point de part à ses récompenses, si vous ne le prêchez par l'innocence de vos mœurs, l'abondance de vos bonnes œuvres et l'édification de votre conduite. Et si tant de maux désolent aujourd'hui la terre, si le scandale est partout, si des vices

monstrueux apparaissent, à qui la faute ? à vous,... à moi,... à tous les catholiques amollis et inconséquents.

II. — *Jean-Baptiste prêche Jésus-Christ par l'éloquence de sa parole.* — C'était en l'an 15 du règne de Tibère ; Pilate gouvernait la Judée ; Hérode était tétrarque de la Galilée, Anne et Caïphe étaient souverains pontifes ; Jean-Baptiste atteignait sa trente et unième année, lorsque Dieu le visita dans le désert et lui ordonna de prendre la parole pour préparer les voies à son Fils. Jean-Baptiste sortit donc de sa solitude, et quand on le vit apparaître comme un nouvel Élie, quand on entendit surtout ses discours, toute la contrée s'émut. Sa réputation s'étendit bientôt dans toute la Judée et les peuples accoururent de toutes parts, non seulement pour l'écouter, mais encore pour se placer sous sa direction et se former à son école. Voulez-vous me permettre de vous donner mon appréciation sur ce nouveau prédicateur ?

Notre divin Sauveur, qui s'est complu à rendre à Jean-Baptiste autant de témoignages d'estime et d'affection qu'il en avait reçus de lui, s'est chargé de faire en deux mots l'éloge le plus complet de son enseignement : « *Erat lucerna ardens et lucens.* Jean-« Baptiste, nous dit-il, illuminait et ranimait les âmes, comme « un brûlant soleil, qui, tout en éclairant nos ténèbres, réchauffe « nos membres glacés par le froid. » Instruire et toucher en même temps, Mes Frères, est-il possible d'imaginer prédication plus excellente ? Si vous vous contentez d'instruire, vous n'êtes qu'un professeur ; si vous vous bornez à jeter quelques émotions dans l'âme de ceux qui vous entendent, vous aurez des succès de théâtre, mais, dans l'un et l'autre cas, le bien que vous pourrez opérer laissera singulièrement à désirer. Pour être complet, c'est-à-dire un orateur véritable, il faut nécessairement prendre la tête et le cœur de son auditoire, et c'est ce que fait admirablement notre saint Précurseur.

Il commence par préparer au repentir l'âme de ses auditeurs. S'adressant à des pécheurs, il leur prêche d'abord la pénitence et la terreur des jugements divins. Or, comme il prêche la pénitence non pas dans la mollesse, mais dans le cilice et le jeûne, la retraite et la prière, sa parole véhémente ébranle les cœurs les plus endurcis : *Vox Domini confringentis cedros.* Puis, quand les pécheurs, épouvantés, tombent à ses pieds pour lui demander avec larmes comment ils pourront apaiser la colère du souverain Juge, après la pénitence, Jean leur prêche la charité qui couvrira la multitude de leurs iniquités : *Caritas operit multitudinem peccatorum.*

D'ailleurs, il n'exagère rien. Nous le voyons s'emporter, il

est vrai, contre les pharisiens et les appeler « race de vipères », comme Jésus-Christ les nommera plus tard « sépulcres blanchis ». Pourquoi cela? Parce que les misérables, ces faux dévots du judaïsme, avant de faire les affaires de Dieu, savaient très bien faire leurs propres affaires, et s'entendaient à merveille, quand leurs intérêts pécuniaires ou ambitieux étaient en jeu, à détruire, par leurs interprétations sophistiques, les préceptes divins. Mais, quand les publicains et les autres fonctionnaires de l'Empire romain, ces hommes si odieux de tout temps au peuple Juif, viennent le trouver, Jean-Baptiste se contente de leur prêcher simplement la pratique de leurs devoirs d'état: « N'outrepassez jamais les ordres que vous avez reçus. » Si ce sont des soldats qui se présentent : « Contentez-vous de votre « solde et ne commettez jamais de concussions. » Vous le voyez, Jean-Baptiste s'attache aux préceptes, et, sans donner dans aucun excès, il console tout le monde et ouvre la porte du ciel non seulement aux emplois les plus dangereux, nous dit Bossuet, mais encore les plus odieux, s'ils sont nécessaires au bien public, et pourvu qu'on les exerce avec justice et une sage modération. Mais c'était peu pour Jean-Baptiste de bouleverser les cœurs et de tracer des règles de conduite selon les différentes conditions de la vie; il devait encore préparer les intelligences au règne de Jésus-Christ, et, je vous l'avoue, la prédication dogmatique du Précurseur me paraît admirable.

1° Il commence par annoncer sa prochaine arrivée. Lorsque ses auditeurs le prennent pour le Messie : « Oh ! non, répond-« il aussitôt, je ne suis pas celui que vous croyez. Attendez un « peu, il en va venir un beaucoup plus puissant que moi, et « d'avance je me déclare indigne de porter sa chaussure ou d'en « délier les cordons. »

2° Plus tard, il déclare nettement qu'il est venu : « *Stetit* « *medius vestrum quem vos nescitis;* Il y a quelqu'un, au milieu de « vous, que vous ne connaissez pas. »

3° Enfin, quand il est seul avec ses disciples, comme Jacques et Jean, fils de Zébédée, dont l'âme est plus spécialement préparée aux mystères de la grâce, le Précurseur déchire les voiles et montre le Christ à découvert. Tantôt il le présente sous la gracieuse image de l'Agneau pacificateur : « O mes « amis, le voici qui s'avance sur les rives du Jourdain, regardez-« le bien : *Ecce Agnus Dei.* » Tantôt il lui donne les traits charmants d'un jeune époux : *Qui habet sponsam, sponsus est.* Et quel époux! tendre, passionné, dont l'amour va se révéler par des effets inouïs. Il a pris en mariage la nature humaine qui lui était étrangère. Il l'a prise dans la fange et dans la misère la plus absolue, mais patience! il saura bien la purifier dans son

sang, abriter sa pauvreté sous son manteau royal, la rajeunir par ses chastes embrassements et lui donner dans son Église une splendeur immortelle. C'est ainsi que Jean-Baptiste s'efforce de montrer Notre-Seigneur Jésus-Christ, et plus il exalte son maître, plus il prend soin de s'abaisser lui-même. Un jour, ses auditeurs, subjugés et ravis, lui demandent : « Mais vous êtes « bien le Christ? — Non, je ne suis pas le Christ : *Non sum.* — « Êtes-vous Élie? — Non, je ne suis pas Élie : *Non sum.* — Êtes- « vous prophète? — Non, je ne suis pas prophète : *Non sum.* — « Mais alors qui êtes-vous donc? *Tu quis es?* — Je suis la voix : « *Ego vox.* » Qu'est-ce qu'une voix? peu de chose : un souffle qui se perd dans les airs. S. Jean s'exténue jusque-là, s'écrie Bossuet.

Et cette humilité va grandissant de plus en plus. Quand Jésus-Christ demande à recevoir le Baptême de ses mains pour autoriser et honorer son ministère, Jean s'efforce de l'en détourner : « Quoi ! Seigneur, vous venez à moi ! mais c'est « plutôt moi qui dois être baptisé par vous. »

Plus tard, quand il verra ses disciples déserter son école pour se précipiter en foule sur les pas de Jésus, il en éprouvera dans le secret de l'âme une profonde joie. Qu'on ne cherche point à faire naître en son cœur des sentiments de jalousie en lui disant : « Maître, celui dont vous avez rendu témoignage baptise à son tour, et tout le monde court après lui. » « Rien de « plus naturel, répondra-t-il aussitôt. A lui de grandir, à moi « de disparaître : *Oportet illum crescere, me autem minui.* Ce n'est « pas moi qui suis l'époux, c'est Lui, » et je suis son ami, et je tressaille de bonheur quand j'entends sa voix. Ah ! qu'il soit seul connu, seul écouté, seul suivi, seul aimé, seul adoré !! C'est uniquement dans ce but que je lui ai rendu témoignage par ma vie et par mes discours, en attendant que je le lui rende plus solennellement encore par ma mort.

Quelle leçon, Mes Frères, et quel exemple pour les simples fidèles ! Oui, Mes chers auditeurs, votre conversation doit être toute céleste ; oui, c'est pour vous un devoir impérieux d'édifier vos frères par vos discours ; oui, vous êtes obligés en conscience de condamner les livres et les journaux notoirement hostiles à vos convictions religieuses, et de prêcher Jésus-Christ dans la mesure de vos forces et de votre influence. Que de catholiques méconnaissent aujourd'hui ces graves obligations et se rendent grandement coupables !

Quelle leçon surtout pour nous, prêtres catholiques, qui avons reçus de Dieu ce commandement : « Allez et prêchez » ! Si j'étais appelé à donner des conseils à mes frères dans le sacerdoce, m'inspirant du magnifique exemple qui vient de

passer sous nos yeux, je leur dirais, ce que je me suis dit souvent à moi-même en préparant ce discours : « Messieurs et « vénérés confrères, prenons toujours Jean-Baptiste pour guide « et pour modèle de notre prédication. »

1° Comme Jean-Baptiste, ayons le courage de dire la vérité à ceux qui nous écoutent. Cherchant uniquement à faire du bien, ne sollicitons point de vains applaudissements et gardons-nous bien de caresser les préjugés et les passions. Ne rendons pas surtout le salut trop difficile aux pauvres et aux petits. Que les publicains et les soldats puissent nous écouter sans désespérer du royaume de Dieu, et ne jetons jamais sur les épaules de nos auditeurs des fardeaux que nous refuserions de porter nous-mêmes. Mais, en même temps, gardons toujours une noble et sainte indépendance. Quand nous sommes en possession de la chaire de vérité, nous sommes souverains. Je ne relève ici, Mes Frères, que de ma conscience, de mon évêque, du Pape et de Dieu, et tant que je me renferme dans le domaine des choses divines, je ne dois craindre personne. Il faut même que j'aie la force de mon devoir envers et contre tous. Avec le publicain qui se repent et qui pleure, j'aurai des paroles de consolation : « Bon « courage, mon Frère, et comptez sur une paternelle miséri- « corde. » Mais en face du pharisien qui se couvre de vertus menteuses, quand même ce pharisien serait un grand du monde, et qu'il tiendrait mon avenir dans ses mains, je saurai répéter les anathèmes du Précurseur : « Hypocrite, malheur « à toi ! »

2° Si, du domaine des préceptes à pratiquer, nous passons à l'exposition des vérités à croire, qu'à l'exemple de Jean-Baptiste, ce soit encore pour mieux faire connaître Jésus-Christ ! Gardons-nous sévèrement de ces discours vides et sonores qui ne laissent dans les âmes aucune impression sérieuse et chrétienne. Adressons-nous la parole à des auditeurs qui, par malheur, n'ont pas la foi, soyons doux envers l'erreur, compatissants envers l'ignorance, et disons bien à ces frères aveugles ou égarés, que, du moment où leur cœur sera préparé par les larmes d'un sincère repentir, Jésus-Christ ne tardera pas à se montrer. — Si nous prêchons à des chrétiens, mais à des chrétiens frivoles, insouciants et légers, faisons briller à leurs regards le céleste visage de ce Christ qu'ils délaissent et qu'ils oublient. Oh ! oui, sans nous décourager jamais, répétons-leur à temps et à contre-temps : « *Stetit medius vestrum quem vos « nescitis :* Insensés ! il y a quelqu'un au milieu de vous, que « vous ne connaissez pas, et cet inconnu seul peut guérir vos « blessures, donner la paix à vos familles et garantir la « sécurité des peuples. » — Nous est-il réservé d'évangéliser

les âmes pieuses plus avancées du côté du ciel, quittons le vestibule du temple pour pénétrer dans le sanctuaire, et faisons-leur connaître Jésus-Christ par le dedans. Qu'elles apprennent de nous que ce divin Maître les appelle à la société de sa royale couche, et qu'il veut être pour elles, non seulement un maître et un ami, mais un frère, un père, un époux !

3° Comme Jean-Baptiste, quels que soient nos succès, soyons humbles et très humbles. Ah ! quand je mets la main sur mon cœur et sur mon front, comme je touche vite mon néant ! comme je sens très bien que je ne suis ni le Christ, ni Élie, ni même un prophète, mais un simple écho dont le seul mérite consiste dans la fidélité ! De bonne foi, Mes Frères, que peut-on penser et dire de soi-même quand on entend l'admirable apôtre S. Paul confesser en toute simplicité, comme en toute sincérité, qu'il est le dernier de tous ? *Ego sum minimus apostolorum.*

4° Si Dieu suscite à côté de notre chaire un orateur plus éloquent et plus autorisé que nous, ne soyons point attristés de la supériorité de notre frère. Pensons plutôt à Jésus-Christ dont la cause va conquérir de nouveaux disciples, et disons, ou comme Jean-Baptiste : « *Oportet illum crescere, me autem* « *minui,* » ou, comme S. Paul : « Que m'importe, pourvu que « Jésus-Christ soit glorifié ! »

5° Si nos forces s'usent prématurément dans ce rude ministère de la prédication ; si notre voix tombe avant l'heure ; si l'obscurité nous attend ,..... qu'importent encore ces faiblesses, ce silence, ces douleurs ! Tenons-nous pour largement récompensés de tous nos travaux par la conversion d'un pécheur ou la persévérance d'un juste, et, après avoir annoncé Jésus-Christ par nos discours et par nos œuvres, n'aspirons plus qu'à l'honneur de le prêcher une dernière fois par le spectacle éloquent de notre mort.

III. — *Jean-Baptiste prêche Jésus-Christ par l'héroïsme de sa mort.* — Mourir pour la justice et la vérité ; mourir en reprochant aux grands du monde leurs iniquités ; mourir en faisant respecter jusque dans le palais des rois la sainte liberté d'un prophète qui plaide la cause de Dieu ,... c'est mourir pour Jésus-Christ.

Or Jean-Baptiste prêchait depuis deux ans, lorsqu'un événement imprévu vint brusquement briser sa carrière. Au grand scandale du peuple juif, Hérode avait publiquement épousé la femme de son frère. Incapable de supporter un tel outrage à la Loi divine, Jean-Baptiste va trouver le monarque et n'hésite pas à lui dire : « Prince, renvoyez cette femme ; il ne vous est

« pas permis de vivre avec elle : *Non licet habere uxorem fratris* « *tui.* » Pour toute réponse, on le jette en prison ; on l'y retient captif pendant trois mois ; puis, pendant un jour de fête, sur la demande de cette Hérodiade qu'on ne saurait qualifier dans un langage honnête, Hérode, aveuglé par la passion, exalté par l'ivresse, ne craignit pas de mêler aux flots de vin qui ruisselaient dans sa coupe, le sang du juste dont il fit trancher la tête. Ainsi Jean-Baptiste mourut victime de la liberté de sa parole, de la lâcheté d'un monarque, de la jalousie d'une femme sans délicatesse, et de la célébrité d'une danseuse.

Peu de jours avant sa mort, le Précurseur avait envoyé deux de ses disciples à Jésus-Christ pour lui demander « s'il était « vraiment le Messie attendu : *Tu es qui venturus es, an alium* « *expectamus ?* » Pourquoi cette question ? L'esprit de Jean-Baptiste n'était-il pas fixé sur la divinité du Sauveur ? C'est impossible, mais évidemment il voulait raffermir la foi de ses élèves qui pouvaient conserver encore quelques doutes à cet égard ; peut-être voulait-il aussi exprimer le désir qu'il éprouvait de recevoir une dernière fois dans sa prison la visite de Jésus-Christ comme un suprême encouragement : « Seigneur, « ne viendrez-vous pas, et faut-il que j'en attende un autre ? »

Quoi qu'il en soit, ce fut en esprit seulement que Jésus-Christ visita son saint précurseur. Ce fut Jésus-Christ qui exalta son courage dans le dernier combat, comme il prit soin de célébrer sa gloire après sa mort. Cette gloire, depuis ce moment-là, n'a jamais subi d'éclipse dans l'Église catholique.

Heureux les hommes qui, après avoir prêché Jésus-Christ par la sainteté de leur vie et l'éloquence de leurs discours, sont appelés à lui rendre par leur mort un suprême et sanglant hommage ! C'est là, Mes Frères, le plus magnifique et le plus péremptoire des témoignages, car le monde a toujours cru et croira toujours des témoins innocents et purs qui se laissent tranquillement égorger pour affirmer leurs convictions. Que de milliers de chrétiens, depuis Jean-Baptiste, ont obtenu cet honneur dans l'Église catholique ! Comme nos annales sont riches !! Voici les petits enfants, les fils des Rachel, des Perpétue et des Félicité, qui n'ont connu dans ce monde que le Christ et leurs mères, et qui, pour ce Christ à peine entrevu, ont répandu leur sang vermeil dans les bras de leurs mères éplorées. Voici la longue et sainte procession des Agnès, des Cécile, des Blandine, de ces pudiques jeunes filles que nous reconnaissons sans peine à leur manteau de pourpre couvrant une tunique virginale. Salut à ces épouses incomparables dont l'amour terrestre fut vaincu par un plus grand amour ! Gloire à cette longue et illustre série de Pontifes que j'aperçois égorgés,

comme Zacharie, entre le vestibule et l'autel! Aujourd'hui encore, Mes Frères, bien que nous ne soyons plus au temps où la grâce du martyre était une grâce commune, quand Jésus-Christ demande des victimes, afin de prouver au monde que la sève des grands dévouements n'a pas tari dans son Église, il en trouve autant qu'il en réclame, et toutes lui arrivent joyeuses et empressées. C'est pour lui rendre témoignage, aimable et doux archevêque de Paris, que vous tombiez sur les barricades en 1848, tenant en main l'olivier pacifique. Vous aviez son nom sur les lèvres, vous aussi, prêtres héroïques qui, en 1871, partagiez les chaînes de votre évêque et l'avez accompagné jusque dans la mort. Fervents et admirables religieux qui chantiez en tombant sous les balles: « Tout pour Jésus-Christ! » humbles frères, chrétiens modestes, qui ne soupçonniez pas l'honneur insigne que Dieu vous réservait, sachez que, pris d'une sainte jalousie, nous vous portons une envie bien légitime, car, à nos yeux, le plus grand bonheur de l'homme qui a vécu et combattu pour Jésus-Christ, c'est de mourir pour lui. Aller au ciel par la voie des grandes tribulations, c'est y aller, comme Jean-Baptiste et notre divin Rédempteur, par le chemin royal.

Mais il peut se faire que ni les uns ni les autres ne soyons estimés dignes de verser notre sang pour la cause de Dieu, car la grâce du martyre est une grâce de choix. Ah! du moins, sachons nous montrer chrétiens, c'est-à-dire simples et grands, en face de la mort naturelle. Ne la redoutons pas, et ne la repoussons point, comme les païens, sans espérance. Aimons à la préparer par une méditation continuelle. Quand elle se présentera, trouvons dans les trésors de notre foi le secret de consoler ceux qui nous ont aimés; subissons-la comme un châtiment, puisque nous sommes pécheurs, mais n'oublions pas de la saluer comme un rédempteur, et suivons-la sans crainte comme le précurseur de notre félicité.

Péroraison. — Résumons rapidement ce discours: 1° A l'exemple de Jean-Baptiste, prêchons constamment Jésus-Christ par la sainteté de notre vie. Faisons disparaître toute contradiction entre nos principes et nos actes, afin que les hommes constatent une parfaite harmonie entre les enseignements du Maître et la conduite du disciple. 2° Prêchons encore Notre-Seigneur Jésus-Christ par nos discours. Travaillons à le faire connaître; en le faisant connaître, nous le ferons certainement aimer. 3° Enfin, si nous sommes appelés un jour à donner notre vie pour la cause de Dieu, donnons-la simplement et joyeusement, nous rappelant cette parole qui renferme des trésors de consolation: « Celui qui sacrifiera pour moi sa vie sur la terre, la retrouvera

« centuplée dans la bienheureuse éternité : *Qui perdiderit*
« *animam suam propter me, salvam faciet illam*[1]. »

Ainsi soit-il!

AUTRE PANÉGYRIQUE DE S. JEAN-BAPTISTE[2]

Amen dico vobis : inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptista.

En vérité, je vous le dis, parmi les enfants des hommes, il n'y en eut jamais un plus grand que Jean-Baptiste. (Matth., XI, 11.)

Mes Frères,

Il est facile de louer un saint quand son éloge a été fait d'avance par les anges et par Dieu : or tel est le saint dont vous célébrez aujourd'hui la fête. Avant sa naissance, un ange annonce qu'il sera grand : *Hic erit magnus ;* et après sa mort, le Fils de Dieu déclare que nul ici-bas ne l'a été plus que lui : *Amen dico vobis : inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptista.*

Et en effet, Mes Frères, quelle grandeur lui manque ? Il est l'enfant du miracle ; il est donné à Élisabeth et à Zacharie à un âge où ils n'espèrent plus de postérité. Il est annoncé par un archange, le même qui annoncera bientôt l'Incarnation. Encore dans le sein de sa mère, il est visité par le Fils de Dieu, et il est le premier que fasse tressaillir et que purifie la grâce de la rédemption. Les prodiges entourent sa naissance : muettes par miracle, les lèvres de son père s'ouvrent, par miracle, pour chanter un cantique. Puis, aussi extraordinaire dans sa vie que dans sa naissance, il grandit dans la solitude, comme une plante vierge et sauvage. Il en sort à trente ans, marche devant le Fils de Dieu et l'annonce ; enfin il termine par une mort héroïque une vie à laquelle aucune gloire n'avait manqué.

En sorte qu'il apparaît, aux avenues de l'Évangile, comme le dernier survivant d'un monde qui va finir et dont il résume toutes les grandeurs : figure originale, à laquelle l'humilité, la pénitence, la force, l'ardeur, ont fait une beauté sévère et grandiose qui ne vous attendrit pas, mais qui vous subjugue.

1. Luc., IX, 24.
2. Prononcé par M. l'abbé Laroche, professeur de philosophie et directeur du petit séminaire de la chapelle Saint-Mesmin.

C'est cette figure que je voudrais, Mes Frères, faire revivre devant vous. J'ai cru bon, en ces temps d'énervement et d'universelle défaillance, de vous montrer un grand caractère, une âme élevée et fière.

Pour cela, je suivrai Jean-Baptiste sur le triple théâtre où s'est développée sa vie : au fond du désert, sur les bords du Jourdain, dans sa prison; je vous le montrerai préparant, accomplissant, consommant sa mission, et, à ces trois phases de sa vie, déployant, sous toutes les formes, une indomptable énergie.

Je n'ai, Mes Frères, à vous citer aucun de ces détails charmants qui ouvrent d'ordinaire la vie des enfants. Jeux innocents, amitiés naïves, fraîches illusions, Jean-Baptiste ne connaît aucune de ces joies qui rendent si doux le matin de la vie. A peine sa raison est-elle éveillée, qu'il fuit au désert. Issu de race sacerdotale, il eût pu, s'il l'eût voulu, grandir, tranquille, à l'ombre du sanctuaire. Il était le fils unique de son vieux père; il était l'enfant inespéré de sa vieille mère: toutes les tendresses et tous les dévouements se fussent prodigués à lui. De quel respect les étrangers eux-mêmes, qui savaient les prodiges de sa naissance, n'eussent-ils pas entouré cet enfant sur qui reposaient tant d'espérances ! mais non ; sa vie aura un caractère unique. A un âge ou l'on comprend à peine comment il put se suffire à lui-même, vers l'âge de trois ans, selon la tradition, il s'enfonce dans le désert, c'est-à-dire dans cette solitude aride, inhabitée, qui s'étend entre les montagnes de Moab et les flots pesants de la mer Morte. Là, des vallées sans eau, des rochers à l'aspect désolé, des grottes sauvages et habitées par les bêtes fauves. C'est là qu'il choisit sa demeure ; c'est là qu'il grandit; c'est là qu'il attend le jour de sa manifestation à Israël : *Puer crescebat et confortabatur, et erat in deserto, usque ad diem ostensionis suæ ad Israel.*

Il me semble le voir, cet héroïque enfant, cet héroïque jeune homme, à un âge ou la vie bouillonne dans les veines, impatiente de se répandre, où l'avenir s'ouvre plein de promesses, où l'imagination peuple la tête de si beaux rêves ; il me semble le voir, lui, insensible à toutes ces voix du plaisir qui l'appellent, l'âme toute pleine de ces brûlants désirs qui avaient consumé les patriarches et les prophètes, seul, à genoux sur la pierre nue de ces rochers, la figure enflammée, le regard fixé au ciel, conjurant Dieu avec larmes de sauver l'humanité, et s'offrant lui-même en holocauste. Éclairé par une lumière divine, il a compris sans doute que la rédemption aura lieu par la souffrance, et il prélude par ses propres immolations à la grande immolation qu'il annoncera bientôt. Il meurtrit son corps par

de sanglantes flagellations ; il passe les jours et les nuits dans la prière et dans les larmes ; il n'a, sur les épaules, qu'un vêtement grossier ; il ne s'abreuve qu'à l'eau des torrents ; il ne se nourrit que de sauterelles et de miel sauvage ; en un mot, il exténue sa chair par des austérités si effrayantes, que Jésus-Christ a pu dire de lui : « *Venit Joannes neque manducans neque bibens :* Jean est venu, au milieu de vous, ne mangeant ni ne buvant, pas plus que s'il n'avait pas de corps. »

Quel fier dédain pour le plaisir, et quelle leçon pour nous, Mes Frères, que le seul mot de pénitence effraie, et qui recherchons si avidemment tout ce qui peut flatter nos sens !

Il y avait près de trente ans que Jean menait au désert cette vie pénitente, quand Dieu lui ordonna d'en sortir, et de commencer sa mission. Ce fut une grande date, dans l'histoire religieuse du monde, car l'Évangile l'annonce avec une solennité extraordinaire : « L'an quinzième de l'empire de Tibère, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode étant roi de la Galilée, Philippe, son frère, de l'Iturée et de la Trachonite ; sous les princes des prêtres Anne et Caïphe, la parole de Dieu tomba sur Jean, fils de Zacharie, au désert. »

Au premier appel, au premier signe, Jean sortit de sa solitude et parut sur les bords du Jourdain.

Quel ne dut pas être l'étonnement, quelle ne dut pas être l'émotion de la Judée, quand elle vit tout à coup ce pâle jeune homme, avec son vêtement de poils de chameau, sa corde autour des reins, son regard de feu, sa parole vibrante ; quand elle l'entendit s'écrier, avec l'autorité d'une parole que soutenait une telle vie : « Purifiez-vous, faites pénitence, le royaume de Dieu approche » !

Car à quel moment retentissait cette parole ? C'était à un moment où tout Israël était en deuil. Le sceptre était sorti de Juda, la liberté avait disparu. « Cette terre que Dieu avait donnée aux Juifs au prix de tant de miracles ; dont Abraham avait reçu la promesse ; que David avait délivrée de son épée et chantée sur sa lyre ; où Salomon avait élevé au vrai Dieu le seul temple qui fût digne de lui ; cette terre dont chaque montagne, chaque vallée, chaque fleuve, rappelait un prodige[1], » un étranger la foulait ! Les aigles romaines avaient paru dans Jérusalem ; un jour même, au-dessus de la cité sainte, sur le sommet du temple et de la citadelle Antonienne, on avait vu flotter des étendards où brillaient les images des faux dieux. Et voilà qu'à ce peuple courbé sous le joug de la servitude, à ce peuple dont le cœur gonflé de douleur appelait si ardemment

1. Bougaud, *Le Christianisme et les temps présents*, t. II, p. 205.

son Messie, Jean annonce que ce Messie va venir, qu'il approche, et que lui, Jean, est envoyé pour lui préparer les voies !

A cette nouvelle, la Judée et la Galilée s'ébranlent ; les foules accourent, innombrables, sur les bords du Jourdain : Pharisiens, Sadducéens, publicains, marchands, soldats, toutes les sectes, tous les rangs, sont confondus. Les jeunes gens surtout, dont l'espérance a fait battre le cœur, et qu'a séduits la force et la beauté morale qui éclatent dans la vie et sur le front du nouveau prophète, se pressent sur ses pas. Vingt passages de l'Évangile l'attestent, l'ébranlement est général : *Exibat ad eum Jerosolyma et omnis Judæa.* Les conversions se multiplient ; le Jourdain se remplit de multitudes pénitentes qui mêlent les larmes du repentir aux eaux du baptême qui coulent sur leurs têtes.

Bientôt, parmi ces foules, une pensée se fait jour : ce pur et saint jeune homme, dont la parole est si puissante sur les cœurs, la vie si étonnante, ne serait-il qu'un homme ordinaire ? ne serait-il même qu'un prophète ? ne serait-il pas le Messie attendu ?

Ces murmures arrivent jusqu'à Jean. Aussitôt sa grande âme s'émeut, et, aussi prompt à vaincre les séductions de la gloire que celles du plaisir : « Il est vrai, dit-il à cette foule abusée, il est vrai que je vous baptise dans l'eau ; mais ce n'est là qu'un baptême préparateur ; bientôt va venir un plus grand que moi ; et moi, que, dans l'illusion de votre amour, vous entourez de tels hommages, je ne suis pas digne de délier les cordons de sa chaussure. »

Quelles paroles ! Mes Frères. Le voilà donc, lui, le grand pénitent du désert, qui se met le front dans la poussière, devant un plus grand que lui !

Un jour, pendant qu'il baptise, ce plus grand que lui lui apparaît ; le Fils de Dieu s'est mêlé à la foule ; il est venu à son précurseur ; il a voulu, en lui demandant son baptême, lui rendre un solennel hommage. Jean le reconnaît, et, comme autrefois dans le sein de sa mère, il tressaille et il pousse un cri : « Comment ! c'est vous qui venez à moi ! vous voulez incliner sous ma main cette tête divine ! mais c'est moi qui devrais vous demander, à genoux, votre baptême : *Ego debeo a te baptizari, et tu venis ad me !* » Et il reste immobile, abîmé dans son humilité et sa reconnaissance... Il faut que Jésus lui fasse violence pour qu'il consente à le plonger dans l'eau du Jourdain.

A partir de ce jour, il ne parle plus de celui qui doit venir ; il l'a vu ; il a entendu le Père éternel l'appeler son fils bien-aimé. Qu'on lui parle moins que jamais de grandeur et de gloire ! La grandeur et la gloire ! tout cela s'évanouit dans la divine

lumière qui l'éclaire, et son âme, toute pleine de celui qui lui est apparu, ne sait plus se tenir devant lui que dans l'adoration.

Une ambassade vient le trouver officiellement, de la part du Sanhédrin. Elle est composée de prêtres et de lévites. On multiplie les interrogations flatteuses : « Êtes-vous le Christ? — *Et confessus est, et non negavit, et dixit : Non sum.* » Il n'hésite pas : il écarte bien vite un si beau titre. « Êtes-vous du moins Élie? — Non, je ne le suis pas. — Êtes-vous prophète? — Non. — Mais qui donc êtes-vous, afin que nous portions une réponse à ceux qui nous ont envoyés? » — La réponse, écoutez-la, Mes Frères, c'est une des plus belles que l'humilité ait jamais faites : « *Ego vox :* Je ne suis qu'une voix. » Une voix, c'est-à-dire un son fugitif, un souffle qui se perd dans l'air. Comme il cherche à s'évanouir et à disparaître! comme il se baigne, selon l'expression de Bossuet, dans l'humilité et dans le néant!... Et, comme on s'étonne qu'il baptise, s'il n'est ni le Christ, ni Élie, ni prophète, il reprend avec une humilité croissante : « Moi, je ne fais que jeter sur vos têtes une eau stérile; il y en a un, au milieu de vous, que vous ne connaissez pas; il est venu après moi, mais il est plus grand que moi, et je ne suis pas digne de toucher sa chaussure; c'est lui qui vous baptisera dans l'Esprit et dans le feu. »

Quel magnifique témoignage! Jean n'annonce plus seulement aux Juifs que le Messie va venir; il leur annonce qu'il est arrivé, qu'il est au milieu d'eux; il proclame sa génération éternelle, et il tâche de concentrer sur le front du divin inconnu tous les rayons de gloire qu'il écarte du sien.

Il y eut pourtant, le lendemain, sur ses lèvres, un hommage plus explicite encore, et un cri plus beau.

Jésus venait de sortir du désert; il se promenait sur le bord du Jourdain; c'était le soir, à l'heure où l'on offrait à Dieu, dans le temple, un sacrifice. Jean l'aperçoit, et, le montrant à ses disciples : « Voici, leur dit-il, l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde, » c'est-à-dire voici la victime que l'humanité attend, celui dont les victimes immolées en ce moment dans le temple ne sont que la grossière image. « C'est pour le révéler à Israël, ajoute-t-il, que je suis venu. J'ai vu l'Esprit descendu du ciel, sous la forme d'une colombe, et il s'est reposé sur lui; je l'ai vu, et je lui rends ce témoignage, qu'il est le Fils de Dieu. »

Ne sentez-vous pas, Mes Frères, dans ces paroles, le souffle de l'enthousiasme et l'accent de l'amour? Cet humble et austère prophète qui n'a jamais flatté personne, voilà que sa voix s'anime, et que la parole sur ses lèvres se change en cantique; il élève Jésus au-dessus de lui, au-dessus de Moïse, au-dessus

de toute créature, et il le salue comme le sanctificateur de l'humanité: « C'est lui dont j'ai dit: Il doit venir après moi; mais il est au-dessus de moi; nous avons tous reçu de sa plénitude. La loi a été donnée par Moïse, mais la grâce et la vérité nous viennent par Jésus-Christ. »

Cette fois le témoignage de Jean est achevé. Il ne dit plus: « Le Messie viendra; » il ne dit plus: « Il est au milieu de vous, et vous ne le connaissez pas; » il dit: « Le voici; » il le montre du doigt, il s'anéantit devant lui et il l'adore, au nom de l'ancien monde dont il est le représentant.

Aussi, désormais, il ne songe plus qu'à s'effacer, comme les étoiles quand le soleil paraît à l'horizon. Avec un désintéressement dont les cœurs héroïques seuls sont capables, il lui envoie les plus généreux, les plus aimés de ses disciples, André et Jean. Et que ceux qui lui restent ne viennent pas, dans un sentiment de jalousie mesquine, se plaindre de ce qu'on l'abandonne, et de ce que le monde court après Jésus! *Ecce mundus totus post eum abiit.* Le monde court après Jésus! mais que désire-t-il autre chose? et l'ambition de toute sa vie n'a-t-elle pas été de mener les âmes à lui? Aussi, avec une humilité incomparable: « Ils ont raison, dit-il, il faut qu'il croisse, et moi, que je diminue: *Oportet illum crescere*, *me autem minui.* » Et, en disant ces mots, ce cœur de lion s'attendrit, et, sur ses lèvres, la parole, d'ordinaire si austère, s'orne de poésie et de fleurs, pour célébrer Jésus-Christ. Il se compare à celui qui, dans les noces, va chercher l'épouse pour la conduire à l'époux. Lui, l'ami de l'époux, *Amicus sponsi*, il a été chercher l'humanité; il l'a conduite à son époux; et, maintenant qu'il la lui a remise, il est au comble de la joie: *Gaudio gaudet propter vocem sponsi;* il n'a plus qu'à les laisser parler ensemble, à se taire et à disparaître.

Disparaissez, saint prophète; vous avez rempli votre tâche; vous avez rendu témoignage à Jésus-Christ; vous avez préparé les cœurs à le recevoir; vous avez fait plus: vous, le plus grand des enfants des hommes, en vous faisant le plus petit, vous avez, par votre prodigieuse humilité, appris au monde, et vous nous avez appris à nous-mêmes, combien sont ridicules nos petites jalousies, et combien sot notre orgueil: orgueil de la naissance, de la fortune, de l'esprit, de la beauté, que sais-je? En mettant tout cela aux pieds de Jésus-Christ, vous nous avez appris ce que vaut la gloire humaine. Il ne vous reste plus qu'une leçon à nous donner: c'est de nous montrer comment, après avoir triomphé des adulations du monde, on brave ses colères, et comment, après avoir vécu pour le devoir, on meurt pour lui.

Une telle vie, Mes Frères, ne pouvait finir d'une manière vulgaire. Il fallait au grand ascète du désert, à l'intrépide confesseur de Jésus-Christ, pour que sa beauté fût achevée, la consécration suprême du malheur. Il convenait, d'ailleurs, qu'après tant de traits de ressemblance avec celui qu'il annonçait, il eût avec lui une ressemblance dernière et plus saisissante: la ressemblance dans la douleur.

Déjà, pendant son ministère, il avait rencontré la contradiction; déjà, parmi ces foules qui s'inclinaient sous sa main, il avait rencontré des esprits orgueilleux qui avaient méprisé son baptême, et de sa parole brûlante il les avait marqués comme d'un fer rouge: *Progenies viperarum, quis vos liberabit a ventura ira?* Il avait aussi rencontré cette éternelle race de voluptueux qui ne comprennent rien à la pénitence, qui n'y voient qu'une sorte de suicide, et le signe d'un esprit malade; et, — c'est Jésus-Christ qui l'atteste, — il avait été, par eux, traité de fou. Mais ces quelques voix discordantes avaient été, on peut le dire, couvertes par la voix de ces foules enthousiastes qui formaient autour de lui comme un concert de louanges. Dieu voulut que la persécution vînt à son prophète plus amère, plus éclatante.

Alors vivait, à la cour d'Hérode, une femme que l'ambition et une passion criminelle y avaient amenée. Elle s'appelait Hérodiade. Elle n'avait pas craint de briser les liens qui l'attachaient à son époux légitime, au frère même d'Hérode, et elle était venue prendre à la cour et dans le cœur du prince une place qui ne lui appartenait pas. L'épouse méconnue s'était enfuie près du roi des Arabes, son père, et lui avait demandé vengeance. Le scandale était public, immense, mais il venait d'un roi! La Judée murmurait, mais elle tremblait...

Le grand cœur du prophète s'émut. A la vue d'une telle iniquité, il sentit, selon le mot de l'Écriture, frémir ses reins; et un jour, dans cette cour où tout respirait la mollesse et le plaisir, on vit arriver un homme au costume étrange, à la figure amaigrie, au regard enflammé; on le vit s'avancer au milieu de ces courtisans qui ne savaient que caresser de leurs adulations mensongères les vices du prince, et, avec une audace qui dut faire pâlir Hérode, il fit entendre le cri de la conscience indignée: « *Non licet!* Prince, tu fais mal; tu outrages la vertu, mais la vertu outragée proteste aujourd'hui par ma bouche: *Non licet!* »

Hérode fut troublé, Hérodiade fut furieuse. Elle ordonna d'arrêter Jean et de l'enfermer dans la citadelle de Machéro.

Alors, dans les ombres de son cachot, la divine figure de Celui pour lequel il souffrait lui apparut; il voulut, avant de mourir,

lui rendre un dernier hommage : hommage discret, voilé, mais, par cela même, plus délicat. Quelques disciples avaient pu pénétrer jusqu'à lui. Il les chargea d'aller trouver Jésus et de l'interroger sur sa mission : non pas qu'il eût à cet égard le moindre doute, lui qui avait rendu au Fils de Dieu tant et de si magnifiques témoignages, mais afin qu'en l'abordant, ces jeunes gens en subissent le charme, et qu'ainsi il lui laissât les âmes qu'il aimait le plus, et comme les reliques de son cœur.

Cela fait, il attendit la mort; elle ne tarda pas à venir.

Hérode avait réuni dans son palais, pour célébrer l'anniversaire de sa naissance, ses parents, ses amis, et les principaux officiers de sa cour. A la fin du repas, la fille d'Hérodiade, Salomé, avait exécuté une de ces danses lascives qui avaient été importées d'Asie. Les têtes étaient échauffées. On exalta le talent de la jeune fille. Enivré par ces compliments et par les fumées du vin, Hérode voulut renchérir sur les autres, et, s'adressant à Salomé : « Demande-moi, lui dit-il, ce que tu voudras; fût-ce la moitié de mon royaume, tu l'auras; j'en fais le serment. »

La jeune fille courut interroger sa mère. Quelle belle occasion pour celle-ci de se débarrasser d'un censeur importun ! Aussi elle ressentit une joie barbare, et, ne craignant pas de mêler le sang à ces fêtes, car la volupté est toujours cruelle, elle ordonna à sa fille de demander la tête de Jean-Baptiste.

Hérode fut étonné, attristé même, nous dit l'Évangile ; mais il en avait fait le serment ! Hérodiade le demandait ! Peut-être aussi que plus d'un courtisan qui avait été troublé dans ses désordres par le hardi prophète, et qui voulait faire à Hérodiade sa cour, joignit ses instances aux siennes. Toujours est-il qu'Hérode fit appeler un de ses gardes, et un instant après, dans la salle du festin, la tête sanglante de Jean-Baptiste était apportée sur un plateau d'argent.

Le héros de la pénitence était mort martyr de la chasteté. Il avait trente-deux ans à peine ; mais quelle plus belle mort pouvait-il faire ? Quand on a, toute sa vie, prêché la vérité et pratiqué la vertu, il n'y a plus qu'une gloire possible : c'est de mourir pour elles.

Et maintenant, je m'arrête. Je laisse la parole à un plus éloquent que moi. Pour louer une telle vie, une bouche humaine ne suffisait pas. Aussi Jésus-Christ n'a-t-il pas voulu attendre les siècles et nos panégyriques impuissants. Il a voulu célébrer lui-même cette grande mémoire, et faire le premier l'éloge funèbre de Jean-Baptiste.

Un jour que les Juifs se pressaient en foule autour de lui :

« Qu'êtiez-vous donc allés voir dans le désert ? leur demanda-t-il. Était-ce un roseau agité par le vent, c'est-à-dire une âme molle, inconstante, qui est le jouet de l'opinion ou de ses mobiles désirs, ou bien, au contraire, une de ces âmes fortes dont toute la vie se tient, et est fondue comme d'un seul jet ? — Qu'êtiez-vous allés voir ? Un homme vêtu mollement, ami du plaisir ? Mais ces hommes-là, vous le savez bien, on les trouve à la cour des rois, et non dans ces solitudes désolées qu'habitait Jean. — Encore une fois, qu'êtiez-vous allés voir ? Un prophète ? Oui, et plus qu'un prophète, car les prophètes n'ont vu que de loin le Messie, tandis que lui l'a montré du doigt. » Comme la parole est enthousiaste sur les lèvres de Jésus-Christ, et comme ces interrogations pressées marquent bien une admiration qui ne se contient plus ! A la fin, voulant résumer dans un dernier trait toute sa pensée, Jésus-Christ regarde toutes les âmes qui l'ont précédé, il les compare à l'âme de Jean-Baptiste, et, de ces lèvres qui ne connaissent pas l'exagération, il déclare qu'il ne lui trouve pas d'égal : *Amen dico vobis, inter natos mulierum, non surrexit major Joanne Baptista.*

Un dernier mot, Mes Frères. Quels enseignements se dégagent de cette vie ? Il me semble que la principale leçon que nous donne Jean-Baptiste, est celle de la force morale. Ni le plaisir, ni l'orgueil, ni la peur, n'ont pu un instant atteindre sa grande âme. Dès le premier instant de sa vie, il est allé droit au but, la tête haute, dédaigneux des jouissances vulgaires, supérieur aux passions, ou plutôt n'en ayant qu'une, la passion de la vérité et de la justice, et cherchant à faire resplendir aux yeux des Juifs et aux yeux du monde la divine physionomie de Jésus-Christ.

Mes Frères, êtes-vous de son école ? Êtes-vous des chrétiens au caractère viril ? des chrétiens qui, dans un siècle de plaisir, savent mortifier leur chair, et vaincre la sensualité ? des chrétiens qui n'ont pas peur de se confesser, d'aller à la messe, d'être des bonnes œuvres ; en un mot, de se poser devant le monde en vrais fils de l'Évangile, et d'affirmer leur foi ? Êtes-vous de ces chrétiens qui, si on leur demandait une trahison de l'honneur, ou une abdication de la conscience, sauraient faire entendre le fameux *Non licet* qui fit trembler Hérode ? Et si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, la vérité et la justice avaient besoin d'un martyr, seriez-vous prêts, comme Jean-Baptiste, à mourir pour elles ?

Quoi qu'il en soit, Mes Frères, demandez aujourd'hui à votre saint patron de faire pénétrer dans vos âmes ces sentiments élevés et ces mâles vertus.

Et vous, ô grand saint qui ébranliez autrefois la Judée, remuez encore aujourd'hui les cœurs. Vous qui vous définissiez une voix, un cri, *Ego vox*, faites-nous entendre à tous cette

voix, ce cri, et qu'ils nous apprennent le mépris de ce qui passe, les saintes fiertés de l'âme, l'indomptable énergie du caractère, la fidélité, jusqu'à la mort, au devoir et à Dieu ! Ainsi soit-il !

Voir un autre panégyrique du même saint dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXIII, p. 775.

---

30 JUIN — S. PAUL[1]

Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus, et regibus, et filiis Israel.

Cet homme est pour moi un vase d'élection. Il portera mon nom devant les Gentils, devant les rois et devant les enfants d'Israël. (Act., IX, 15.)

Mes Frères,

Le Fils de Dieu vient de passer au milieu des hommes, et, malgré l'éclat de ses miracles, malgré la beauté surhumaine de sa parole et de sa vie, les hommes ne l'ont pas reconnu : *Mundus eum non cognovit*. Il est mort sur une croix, et le prestige qu'il a eu un moment aux yeux des foules a disparu derrière de telles ignominies, qu'on ne pense plus à lui. Jérusalem demande toujours à Jéhovah son Messie, et les nations païennes sont toujours aux pieds de leurs idoles.

Jésus-Christ a-t-il donc manqué son œuvre ? Sa parole n'a-t-elle été qu'un vain son emporté déjà par les vents de la Judée ? Son sang a-t-il inutilement coulé sur le Calvaire ? Sa vie n'aura-t-elle été qu'un épisode insignifiant de l'histoire des siècles, et ce monde qu'il devait régénérer va-t-il poursuivre tristement le cours ordinaire de ses destinées ?

Non, Mes Frères : Jésus-Christ a disparu ; mais douze hommes sont là pour continuer son œuvre. Ils ont entendu sa parole ; ils ont vu ses miracles ; ils ont été témoins de sa vie. Troublés

1. Panégyrique prononcé dans l'église de Saint-Paul, le 28 janvier 1883, par M. l'abbé Laroche, professeur de philosophie et directeur du Petit Séminaire de la chapelle Saint-Mesmin.

Sous le titre de *Panégyrique*, c'est une étude complète de la vie de S. Paul et de l'établissement du christianisme dans le monde, que nous avons voulu faire. Cette étude excède évidemment les proportions d'un discours ordinaire ; mais le sujet nous a paru si beau, que, — pour emprunter à M[me] de Sévigné une de ses vives expressions, — nous n'avons pas eu le courage de l'*étrangler*. Que ce soit là, si besoin en est, notre excuse.

un moment par ses souffrances, ils ont enfin, dans le supplicié du Calvaire, reconnu leur Dieu. Ils vont le prêcher à Jérusalem ; ils vont l'offrir à l'adoration des peuples. Quelques-uns déjà sont partis; les autres vont suivre, et l'univers tout entier retentira bientôt du bruit de leur parole.

Et pourtant ce n'est pas à eux qu'est réservé le principal rôle dans l'œuvre de la régénération du monde. Il y a un homme qui a grandi loin d'eux, qui n'a pas été formé à leur école, qui porte encore dans son âme tous les préjugés, toutes les haines, toutes les fureurs, de la nation juive contre leur maître. C'est lui que Jésus-Christ a choisi pour compléter son œuvre, pour prêcher son nom aux Gentils, aux rois et aux enfants d'Israël : *Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus, et regibus, et filiis Israel.*

Et, afin que tout soit merveilleux dans sa vocation comme dans sa vie, il va le saisir frémissant de colère et s'emparer de lui, de haute lutte, sur un grand chemin. Il va, par un jet subit de lumière, éclairer son intelligence et lui dévoiler les plus profonds mystères; retourner en un instant toutes ses passions; changer une implacable haine en invincible amour, un fanatisme farouche en zèle héroïque et tendre. Puis il le lancera à travers le monde. La mer émue le portera des rives de l'Asie à celles de l'Europe; toutes les grandes métropoles de l'Orient et de l'Occident l'entendront tour à tour; il paraîtra dans tous les tribunaux célèbres; et, après avoir fait plusieurs fois le tour du monde, il viendra au cœur même de l'Empire, à Rome, y prêcher Jésus-Christ à Néron et y mourir.

Homme étrange! à la fois artisan et apôtre; dédaigneux de l'éloquence humaine, et, avec sa parole barbare, faisant, sur leurs sièges, pâlir les proconsuls et trembler les rois; inspirant la pitié aux foules par sa mine chétive, et les ravissant par ses miracles; travaillant pour gagner son pain, et, pour prouver sa parole, calmant les fureurs de l'Océan et ressuscitant les morts ; flagellé comme un malfaiteur sur les places publiques, et conversant avec Jésus-Christ au troisième ciel. Avec cela, organisateur habile; aussi expert à gouverner une Église que prompt à la fonder; d'une activité dévorante et d'une mesure parfaite; d'une audace inouïe et d'une prudence consommée; fier et humble ; intrépide et tendre; en un mot, une des âmes les plus extraordinaires et les plus complètes que la terre ait vues; en qui toutes les forces de l'esprit, du cœur et du caractère, rehaussées par une sainteté éminente et par la grandeur exceptionnelle de la mission, se trouvent réunies.

C'est cet homme que j'ai aujourd'hui, Mes Frères, à vous faire connaître. Pour cela, je suivrai sa vie. Je vous redirai cette

épopée sans égale qui s'ouvre à Damas, qui se déroule, pleine de péripéties émouvantes, pendant plus de trente ans, à travers le monde, et qui se clôt à Rome par le coup d'épée d'un tyran. Je la diviserai, comme Dieu lui-même, en trois chants : la conversion, l'apostolat, le martyre.

O Paul, le plus grand des orateurs chrétiens, ayant à faire votre éloge, désespérait de rien dire qui vous fût égal ! Comment donc pourrais-je espérer de rendre, dans sa pleine beauté, votre physionomie auguste? Et pourtant, vous le savez bien, depuis que je la contemple, elle me ravit. O divin apôtre, en échange de mon admiration et de mon amour pour vous, faites passer dans ma parole infirme quelque chose de la vertu divine qui rendait la vôtre toute-puissante! *Ave, Maria.*

I. — Ce n'est ni au bord des lacs de la Galilée, ni à l'ombre du temple de Jérusalem, que Jésus-Christ va chercher son apôtre : c'est sur les rives lointaines de la Cilicie. Et remarquez avec quel art divin il le prépare à sa mission future.

Il veut l'envoyer vers les Gentils ; il le fait naître parmi eux, passer par leurs écoles, et hériter, à sa naissance, du grand titre de citoyen romain.

Il veut aussi qu'il prêche l'Évangile aux Juifs ; il le prend dans la tribu fidèle, dans la tribu de Benjamin, et il fait couler dans ses veines le plus pur sang d'Israël.

Il veut enfin qu'il soit lui-même la preuve vivante des vérités qu'il annonce ; et, par un coup hardi, il le choisit parmi ses persécuteurs.

C'était au lendemain de la Pentecôte. Le feu du ciel était descendu sur les apôtres. Ceux-ci étaient sortis du cénacle, et, avec une hardiesse que n'effrayait plus aucun péril, ils disaient à Jérusalem qu'elle avait crucifié son Dieu, et ils lui demandaient d'adorer sa victime. De si éclatants prodiges confirmaient leur parole, que bientôt Jérusalem s'émut : un jour, trois mille hommes, un autre jour, cinq mille, se convertirent.

Les meurtriers s'alarmèrent. Le Sanhédrin fit venir les apôtres et leur commanda de se taire ; mais ils répondirent par leur fameux *Non possumus*, et, le lendemain, dans le temple même, ils prêchaient Jésus-Christ avec une nouvelle audace. On les jeta en prison : un ange leur en ouvrit les portes.

L'enthousiasme des chrétiens était au comble ; la haine des Juifs s'enflamma. Étienne en fut la première victime. Ameutée par les princes des prêtres, une populace furieuse se saisit de lui, le traîna hors de la ville et l'accabla sous une grêle de pierres. On ne pouvait fermer les lèvres des apôtres : on versa leur sang.

Parmi cette foule ivre de ses fureurs, on pouvait distinguer un jeune homme d'environ trente ans. Il arrivait de Tarse[1]. Il était venu se mettre à l'école de Gamatiel, et il n'avait pas tardé à émerveiller son maître par la grandeur de son génie. Nature ardente et passionnée, il avait groupé autour de lui une jeunesse dont il était l'âme. Franc, ouvert, plein d'entrain, de fougue, de fierté, il étalait au grand jour la vertu austère, mais superbe, des pharisiens. Bref, il était l'idole du peuple, l'orgueil de son maître et l'espoir de son parti.

Dans cette atmosphère brûlante, sa tête s'échauffa. Comment! voilà que Jérusalem affolée se jette aux pieds de cet imposteur qu'elle a crucifié la veille ; aux pieds de ce Jésus qui a flétri les pharisiens, ses maîtres; qui les a comparés à des sépulcres blanchis et pleins d'ossements ! Et ce ne sont pas seulement des hommes de la plèbe, mais des prêtres, mais des condisciples, qui l'adorent ! Moïse et la loi, le temple et ses sacrifices, vont disparaître : c'est à un misérable supplicié que vont aboutir les prophéties et les promesses et tout un passé glorieux !

Son cœur bondit à cette pensée. Lui-même le dit, une sorte de vertige le prend. Il ne se contente pas d'applaudir au meurtre d'Étienne, de tenir les vêtements de ses bourreaux, de blasphémer le Christ et de cribler de ses railleries ses adorateurs. Il veut un rôle actif. Il va aux princes des prêtres et s'offre à être l'exécuteur de leurs vengeances. Il parcourt les rues de Jérusalem à la tête d'une troupe de fanatiques qu'il anime de ses passions, et, selon l'énergique expression de S. Luc, il ravage l'Église de Dieu. Il force la porte des maisons ; il pénètre dans les synagogues ; il saisit tout ce qui lui tombe sous la main: hommes, femmes, enfants ; il les charge de chaînes ; il les fait battre de verges, il les jette en prison. Des victimes, ce n'est pas assez, il veut des apostats. Il arrache, à force de tortures, des blasphèmes aux chrétiens faibles ou troublés. Comme un tigre que la vue du sang excite, on dirait que sa fureur s'enflamme en s'assouvissant. Bientôt elle ne connaît plus de bornes. Il ne respire plus que sang et carnage : *Spirans minarum et cædis.* Il en est venu à croire qu'en immolant tant de victimes, il remplit un devoir et offre un sacrifice agréable à Dieu.

Jérusalem ne lui suffit plus : il bat les alentours. Il poursuit jusque dans les villes lointaines de la Judée les chrétiens qui

1. Capitale de la Cilicie. C'était au moment où Paul y naquit, une des premières villes de l'Empire. Elle était bâtie sur une colline : à ses pieds coulait le Cydnus ; à quelques pas se déroulait la mer avec ses voiles ; dans ses murs, une population nombreuse tissait des tentes de poil de chèvre. Ville de commerce, elle avait aussi le goût des lettres, des sciences et des arts. Ses écoles rivalisaient avec celles d'Athènes et de Rome.

ont échappé à ses coups. Il vient de solliciter du prince des prêtres, des anciens du peuple, des lettres pour Damas, et ceux-ci, fiers de ce jeune homme en qui brûlent toutes leurs passions, les lui ont accordées.

Le voyez-vous qui galope vers Damas à bride abattue? Il roule dans sa tête ses projets homicides. Déjà les premières maisons de la ville se dessinent à l'horizon : à leur vue sa rage se rallume; il presse les flancs de son cheval... Il est midi. C'est le moment de Dieu.

Tout à coup une lumière plus éclatante que le soleil l'environne; il est renversé à terre, et Jésus-Christ s'offre à lui : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? — Qui êtes-vous, Seigneur? — Je suis celui que tu persécutes, Jésus de Nazareth: il t'est dur de regimber contre l'aiguillon. » Et aussitôt, dans un élan de générosité magnanime : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse? » Et Jésus lui ordonne d'aller à Damas où il apprendra sa volonté.

Paul se relève, mais il ne voit plus. Il est obligé de demander la main de ceux qui l'entourent, et on le conduit vers la ville, doux comme un enfant.

Il resta là trois jours, sous le coup, sans prendre de nourriture, priant, pleurant, se frappant la poitrine, enfoncé dans un monde nouveau, muet de terreur et de joie.

Et quand, sur l'ordre de Dieu, Ananie vint le trouver dans sa demeure, il baissa sa tête humiliée sous la main de ce disciple inconnu; il reçut le baptême; ses yeux s'ouvrirent. Il était transformé.

Tel est ce fait, le plus étonnant que je connaisse dans l'ordre moral. Comment l'expliquer? Qu'est-ce qui a pu arrêter sur cet homme le regard de Dieu? D'abord, c'est sa droiture : *Ignorans feci.* Sa conscience a été faussée, mais du jour où il aura vu la vérité, il sera prêt à mourir pour elle. Ensuite, c'est la pureté de sa vie; sa tête est égarée, mais son cœur est chaste : lui-même l'insinue[1]; et d'ailleurs, s'il ne l'eût pas été, il n'aurait pas manqué de nous le dire, et il n'aurait pas résisté au plaisir d'une humiliation de plus. Enfin, c'est l'incomparable richesse de son âme et son incomparable beauté. Toutes les passions y bouillonnent; oui, mais ces passions sont des forces. Quand elles vont se retourner, quelles vertus elles vont inspirer! quelles œuvres! Quand ce cheval fougueux qui se cabre en ce moment sous l'éperon, qui se rejette en arrière, l'œil effaré et les naseaux tremblants, dompté par la main de Dieu, va repartir, quel fier élan, et quelle course il va fournir! Et, si vous voulez que je vous donne une dernière

1. II Tim., I, 3.

raison, je dirai que Dieu, par ce choix singulier, voulait, à l'origine même du christianisme, manifester la puissance de sa grâce, poser devant le monde un exemple immortel de sa miséricorde [1], et apprendre aux criminels de tous les siècles à ne désespérer jamais.

Paul est donc converti, mais il n'est pas encore prêt à l'œuvre qui lui est réservée. Suivez avec moi, Mes Frères, cette série de préparations par lesquelles Dieu le mène à cette perfection morale achevée qui doit en faire le grand apôtre.

A peine l'a-t-il terrassé, qu'il le pousse dans la solitude. Je le comprends. Après de telles émotions, il lui fallait le désert et ses grands silences. Paul se dirige donc vers l'Arabie. Il trouva là des lieux pleins des plus imposants souvenirs : l'Oreb où Dieu s'était montré à Élie ; le Sinaï dont le sommet embrasé avait entendu sa voix ; la terre de Madian où, pendant quarante ans, Moïse s'était préparé à sa mission. Que se passa-t-il, dans ces austères et augustes solitudes, entre lui et Dieu ? Médita-t-il dans le silence et l'adoration les événements de Damas ? De nouvelles visions vinrent-elles s'offrir à lui et le charmer ? Comprit-il là, en face des cimes où elle avait été donnée, le but de la loi mosaïque et son lien avec la loi nouvelle ? Toujours est-il qu'il sortit du désert tout transfiguré, et que bientôt Damas, la Judée entière, l'entendirent prêcher avec une irrésistible force la divinité de celui dont naguère il voulait exterminer les disciples : *Ipse vero magis confortabatur et confundebat Judæos.*

Mais à peine était-il entré dans cette carrière de l'apostolat, qu'une pensée lui vint : n'y avait-il pas une souveraine convenance à ce que lui, le persécuteur d'hier, allât demander la consécration de sa mission au chef de l'Église ? Sans doute il n'y était pas tenu : il avait reçu cette mission de Jésus-Christ lui-même ; mais était-ce une raison suffisante pour oublier la hiérarchie, et ne serait-ce pas d'ailleurs donner un nouveau prestige à sa parole en même temps qu'un grand exemple à la postérité ? Il partit donc pour Jérusalem [2].

Quelles actions de grâces quand Pierre vit à ses pieds le persécuteur, quand il apprit de sa bouche les visions de Damas et celles de l'Arabie ! Il lui offrit sa demeure. Ils restèrent quinze jours ensemble.

Quels jours ! il me semble voir ces deux grands hommes, dans leur petite maison de Jérusalem, comme deux chefs d'armée sous leur tente, à la veille d'une bataille, s'entretenant

1. I Tim., I, 17.

2. « Afin, dit Bossuet, de donner la forme aux siècles futurs, et qu'il demeurât établi à jamais que, quelque docte, quelque saint qu'on soit, fût-on un autre S. Paul, il faut voir Pierre. » (*Sermon sur l'unité de l'Église.*)

de leurs luttes, de leurs souffrances, de leurs conquêtes futures, de ce royaume des âmes qu'ils vont fonder, de cette Rome qu'un instinct surnaturel leur montre comme le terme de leurs travaux, où ils savent peut-être qu'ils vont mourir ; et je ne doute pas que devant cet avenir à la fois douloureux et magnifique, leurs cœurs magnanimes n'aient tressailli d'enthousiasme.

Ils se séparèrent fortifiés par ces entretiens divins. Pierre continua son œuvre, Paul reprit la sienne.

Il évangélise tour à tour Tarse, la Cilicie, la Syrie. Mais il faut à son zèle un plus grand théâtre. Bientôt Dieu le lui offre, et, par la bouche de Barnabé, l'appelle à Antioche.

Antioche est la métropole de l'Orient, la troisième ville du monde. Assise entre l'Oronte et les pentes du mont Silpius, dans un des sites les plus pittoresques de l'univers, elle réunit toutes les séductions de l'Orient et toutes ses folies : futile et charmante ; crédule et corrompue ; pleine d'écoles et de lieux de débauche ; aussi apte aux spéculations positives du commerce qu'aux rêves légers de l'imagination ; folle de plaisirs, et possédant tout ce qui les donne : à quelques pas, la mer ; à ses portes, des bois de lauriers roses, des fontaines sacrées ; dans ses murs, des théâtres, des palais de cèdre et de porphyre, des torrents, des cascades, des jardins suspendus. Bref, elle a tous les prestiges de la science, de la beauté et du vice.

Déjà Pierre l'a évangélisée. Pendant toute une année, Paul l'ébranle de sa parole puissante. Les conversions s'y multiplient. Une jeune Église y rivalise de ferveur avec celle de Jérusalem, et ses membres, voulant nettement se détacher dn judaïsme, y prennent pour la première fois ce titre de chrétiens qu'ils porteront si fièrement dans tous les tribunaux de l'Empire, et qui, consacré par leur sang, leur restera comme un titre immortel.

Mais ce ne sont encore là que des préludes. Il fallait que Paul fît son apprentissage de l'apostolat, qu'il prouvât aux Juifs et à l'Église que sa conversion était sincère. Aussi est-il resté jusqu'ici au second plan et comme effacé par les grands apôtres. Il est temps de le tirer de la foule et de le mettre au premier rang.

Un jour, à Antioche, pendant que les évêques offrent le Saint Sacrifice, une voix mystérieuse se fait entendre à eux : « *Segregate mihi Saulum et Barnabam in opus ad quod assumpsi eos :* Séparez-moi Saul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les destine. »

Cette œuvre, elle ne se borne donc ni à Antioche ni à Jérusalem : elle est plus large, elle embrasse le monde. L'heure est venue de réaliser les magnifiques prédictions de Damas. Tous

le comprennent : l'Église d'Antioche se met en prière ; les Pontifes jeûnent pendant plusieurs jours. Au bout de ce temps, ils imposent les mains à Paul et à Barnabé ; ils les consacrent évêques, et ils les livrent à l'Esprit de Dieu.

L'Esprit de Dieu ! c'est lui, en effet, qui a tout conduit. C'est lui qui a jeté Paul, tout palpitant d'émotion, aux pieds de Jésus-Christ, et a changé, en un instant, son cœur ; c'est lui qui l'a mené à Pierre ; c'est lui qui vient de le sacrer évêque. Il ne lui reste plus, pour exhausser et couronner tout cela, qu'une chose à faire : c'est de prendre ce vase d'élection qui va porter au monde la vérité, la grâce, la parole et le sang de Jésus-Christ, et de le remplir jusqu'au bord, afin que le monde entier puisse y boire et s'y désaltérer.

Un jour donc, brusquement, il l'enlève. L'âme de Paul fut-elle momentanément séparée de son corps? Son corps et son âme furent-ils ravis ensemble? Lui-même ne pouvait le dire. Toujours est-il que le ciel s'ouvre devant lui ; il en franchit tous les degrés ; il est élevé jusqu'au troisième ciel, c'est-à-dire jusqu'à ces régions supérieures où brûlent sans doute les séraphins, où réside la majesté de Dieu. Là, quel spectacle s'offrit à lui ! Quelles nouvelles et plus complètes révélations lui furent faites ! Quatorze ans après, en en parlant, ses lèvres tremblaient encore, et il désespérait de redire à la terre, dans son langage infirme, ce qu'il avait entendu dans le langage des cieux : *Arcana verba quæ non licet homini loqui.* Mais nul doute qu'alors ne se soient dévoilées à lui, dans une plus pleine lumière, ces vérités qu'il doit prêcher à la terre : la génération éternelle du Verbe, ses grandeurs et ses abaissements ; toute la création portée par sa puissance, purifiée par son sang ; tous les siècles attachés à lui comme à leur centre : *Aptata sæcula Verbo Dei ;* tous les genoux au ciel et sur la terre courbés devant lui ; sa grâce, par l'intermédiaire de l'Église, régénérant, les unes après les autres, toutes les générations humaines ; par delà tous les temps, le ciel avec ses récompenses, l'enfer avec ses châtiments ; et, en attendant cette glorification dernière, les créatures gémissant dans le travail de l'enfantement ; toutes ces profondeurs du dogme enfin qui lui arracheront des cris d'une si sublime beauté. Nul doute que là, à ce foyer de la charité divine, ne se soit allumé ce grand amour qui consumera sa vie, qui embellira pour lui les cachots, qui lui fera porter ses chaînes comme une divine parure, qui, dans les prisons, sous les coups, en face du glaive, mettra sur ses lèvres des cantiques ; que là, enfin, devant ces réalités supérieures, ne se soit formé en lui ce dégoût de la terre, ce fier dédain, qu'il promènera au milieu des splendeurs des grandes villes : dédain de la fortune, de

l'éloquence, de la gloire humaine, cette passion pour l'opprobre, que le monde, ne pouvant la comprendre, traitera de folie.

Et maintenant, ô Paul, vous pouvez descendre: vous êtes prêt. Qu'importe qu'en quittant ces hauteurs vous sentiez brûler dans vos membres une flamme impure; que Dieu, pour ne pas vous donner le vertige, ait permis que la chair vous fît sentir son aiguillon! O Paul, je comprends votre prière; je comprends qu'au sortir du troisième ciel vous ayez rougi de si honteuses passions, et demandé avec larmes à Jésus-Christ de les éteindre; mais je comprends aussi que Jésus-Christ ne vous ait pas exaucé. Sans elles, j'ose le dire, votre beauté n'eût pas été achevée. Elle l'est maintenant. Partez donc, ô héraut du Christ, avec vos grandeurs et avec vos faiblesses; avec votre corps grêle et votre âme de feu; avec une intelligence sublime et une langue barbare; avec une science qui étonnera le Prince des apôtres, et des obscurités de forme qu'il aura peine à percer; avec un cœur d'où l'amour divin déborde, et où grondent les passions... Partez: le monde vous attend, et votre âme, qui porte en elle toutes les puissances de la grâce et toutes les faiblesses de la nature, est capable à la fois de comprendre ses misères et de le sauver.

II. — Nous voici donc arrivés, Mes Frères, aux grandes missions de S. Paul. Si jamais œuvre dut effrayer un homme, ce fut assurément celle-là. Jésus-Christ montre à son apôtre le monde païen et il lui demande de le transformer. Pour cela, trois choses étaient nécessaires: il fallait le convertir; il fallait le sanctifier; il fallait le prémunir contre le retour aux erreurs et aux vices de son passé; en d'autres termes, il fallait en faire, en organiser, en sauvegarder la conquête.

Le conquérir, lui livrer la vérité, la grâce, l'éclairer, le purifier, et, après quatre mille ans d'égarements, le faire agenouiller avec Israël lui-même aux pieds du vrai Dieu, il semble qu'une pareille pensée eût dû faire battre tous les cœurs d'enthousiasme. Eh bien! non. A peine Paul eut-il franchi l'enceinte de Jérusalem, qu'il vit se dresser devant lui tout le peuple juif. Les uns, ennemis déclarés du christianisme, le regardent comme un apostat, le poursuivent de leur irréconciliable haine, et cherchent à soulever le monde contre lui. Les autres, et c'est de ceux-là seulement que je parle en ce moment, les autres, juifs convertis, mais partisans fanatiques des traditions nationales, consentent à ce qu'il porte l'Évangile aux Gentils, mais à la condition qu'il leur porte en même temps les tables de la loi. En vain Paul leur prouve que le Christ a affranchi le monde du joug des prescriptions mosaïques,

qu'il ouvre, du haut de sa croix, ses bras à tous les peuples; que c'est à son sang, et non à des rites abolis, qu'est attaché le salut. Ils protestent ; ils l'accusent de trahir le passé ; ils alarment la conscience chrétienne. Paul voit immédiatement le péril. Si la question n'est tranchée, c'en est fait de la vaste conception du Christ; le christianisme est emprisonné dans des formes étroites et vieillies ; l'Église est absorbée dans la synagogue ; lui-même ne peut rien faire ; d'interminables disputes paralyseront son zèle et entretiendront une sourde inquiétude dans l'Église. Il n'hésite pas. Il part pour Jérusalem. Il va trouver les grands apôtres, ceux qu'il appelle « les colonnes de l'Église », Pierre, Jacques et Jean, et sollicite d'eux une décision. Le concile se réunit. Les juifs s'agitent; des exaltés vont jusqu'à interpeller publiquement les apôtres. Mais Pierre se lève, il affirme avec son autorité souveraine la liberté chrétienne; Jacques et Jean appuient ses paroles; et, pour mieux marquer encore qu'ils reconnaissent un frère dans le converti de Damas, ils lui tendent la main, à la face de toute l'Église de Jérusalem. C'en est fait: les barrières sont rompues; il est officiellement reconnu que la religion du Christ est universelle; que les nations sont cohéritières, et que désormais c'est vers le Calvaire, et non vers le Sinaï, que le genre humain doit se tourner.

Paul peut donc repartir et aller résolument vers les Gentils. Mais ici se présentait à lui un nouveau et, en un sens, plus redoutable obstacle. Après dix-huit siècles de christianisme qui ont modifié les croyances, les mœurs, les institutions, nous pouvons à peine nous faire une idée de la difficulté qu'offrait l'établissement d'une religion nouvelle. S'en aller seul, se heurter à toutes les forces du génie, de l'autorité publique, des siècles; s'en aller dire à ces peuples civilisés de l'Asie et de l'Europe, à la Grèce, à Rome, que tout leur passé n'est qu'un rêve; que leurs philosophes se sont trompés; que leurs poëtes ont chanté des chimères ; que c'est au temple de ridicules idoles que sont montées leurs légions triomphantes; qu'il faut descendre de leur piédestal ces statues qu'a taillées le ciseau de leurs artistes, et mettre, à la place, quoi? un juif et un juif crucifié !...

Encore, s'il ne s'agissait que d'arracher l'intelligence humaine aux riantes fictions dont elle se berce depuis des siècles, pour la courber devant d'incompréhensibles mystères! mais il faut arracher le cœur aux passions qui l'enchantent; persuader à un monde plongé dans le sang et la volupté qu'il y a quelque chose de meilleur que le plaisir: le sacrifice; quelque chose de plus glorieux que d'asservir les hommes : les aimer ;

faire tomber des mains des prêtres ces couteaux sacrés, des mains des gladiateurs ces épées rougies tant de fois dans le sang des victimes humaines; dire au maître de respecter son esclave et de le traiter comme son égal; au père de famille, de respecter son épouse et de garder inviolables les serments qu'il lui a faits. Il faut au milieu de ces peuples qui s'entr'égorgent dans des guerres fratricides, au milieu de ce monde où l'on n'entend que des cris de haine, le pousser, ce grand cri d'amour: *Omnes vos fratres estis!* c'est-à-dire qu'il faut tout changer, les lois, les mœurs, les institutions, les cœurs surtout, opérer la plus étonnante révolution sociale qui se soit jamais vue.

Vous concevez la difficulté. Elle n'effraie pas S. Paul. Sans doute cette transformation du monde ne sera l'œuvre ni d'un jour ni d'un homme. Il y faudra la parole de milliers d'apôtres, le sang de milliers de martyrs. Il faudra au christianisme, avant de prendre définitivement possession du monde, passer par les chevalets, les grils, les glaives, les lions et le feu; mais nul homme plus que Paul n'aura préparé, assuré ce triomphe.

Faut-il vous peindre ses courses à travers l'Asie et l'Europe? Tantôt à pied, sans pain, sans manteau, il s'en va priant par les sentiers des montagnes ou par des routes infestées de voleurs; tantôt il se confie à la mer et à ses fous caprices. Ni les chaleurs brûlantes de l'été, ni les glaces de l'hiver, ni les menaces des hommes, ne l'arrêtent. Il court vers les grands centres, comme un homme pressé. Il arrive. Il cherche un abri sous quelque pauvre masure dans le quartier juif. Il demande de l'ouvrage. Le jour, il prêche dans la synagogue, dans les maisons, sur les places publiques; la nuit, il fabrique des tentes, afin de gagner son pain du lendemain. Au bout de quelques jours, les conversions commencent. Les juifs s'émeuvent; les païens s'irritent. On le traduit devant les tribunaux; on le fouette sur la grande place; on le jette en prison. Il y prêche encore. On le relâche, et il repart, le cœur plein, débordant de joie, et il court à de nouvelles âmes, à de nouveaux affronts et à de nouvelles douleurs.

D'ailleurs, Jésus-Christ le guide. Tantôt il lui apparaît; tantôt il lui envoie ses anges; tantôt il lui donne des songes merveilleux. Il l'instruit; il l'encourage [1]; il l'avertit des périls qui le menacent [2]; il lui dit vers quels peuples il doit aller. Un soir, Paul s'est endormi sur les ruines de Troie. Pendant son sommeil, un homme s'offre à lui, le front triste, l'air suppliant: c'est un Macédonien. Il se jette à ses genoux, et le conjure de venir évangéliser sa patrie: *Transiens, adjuva nos.* Et, à son

1. « Ne crains rien, j'ai un grand peuple dans cette ville. » (Act., XVIII, 10.)
2. « Hâte-toi, et sors promptement de Jérusalem. » (Act., XXII, 18.)

réveil, Paul franchit la frontière de l'Asie et passe en Europe.

Il va ainsi par le monde, conduit par Dieu lui-même. Après la Judée, l'Asie Mineure; après l'Asie Mineure, la Grèce; après la Grèce, l'Italie; après l'Italie, l'Espagne. Partout le monde s'ébranle à sa voix; partout des églises se fondent; chacun de ses pas est marqué par une conquête. Mais qu'a donc ce Juif, petit, grêle, chauve, pour émouvoir ainsi les âmes? Il a, Mes Frères, une double puissance: la puissance de sa parole, et la puissance plus étonnante encore de ses actes: *Evangelium nostrum non fuit ad vos in sermone tantum sed et in virtute.*

Sans doute sa langue est barbare, et, quand il prend la plume, sa pensée s'embarrasse dans les formules qui l'expriment; mais, qu'il écrive ou qu'il parle, la vérité sort toute chaude, si je puis ainsi dire, et toute vibrante de son cœur. Il s'agit bien de faire des phrases et d'amuser le monde par un vain jeu de paroles! Il s'agit de le tirer de sa léthargie et de le sauver. Pour cela, il faut des cris du cœur. Ces cris, Paul les pousse. La parole jaillit de ses lèvres, ardente, impétueuse, brisée; elle fait éclater la langue comme un vase trop étroit pour les pensées et les sentiments qu'elle contient, et elle arrive aux âmes avec une grâce étrange et une irrésistible force qui les domine et qui les subjugue. Aux Juifs, il prouve que Jésus est le Messie qu'ont annoncé leurs prophètes, attendu leurs pères; il se fait un argument même de ses souffrances et de ses opprobres, et il leur montre que c'est bien là, trait pour trait, la grande victime qu'avait prédite Isaïe. Aux Gentils, il démontre combien sont ridicules leurs idoles et misérables les fables dont on les abuse. Il dégage les vérités naturelles des nuages dont les passions et une philosophie menteuse les ont obscurcies. Et, quand il a ainsi préparé les âmes, il fait rayonner devant elles la physionomie adorable de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ah! comme les derniers restes de bon sens qui dormaient au fond des intelligences, comme les derniers restes d'honnêteté qui dormaient au fond des cœurs, devaient se réveiller quand, après avoir dissipé tous les vains fantômes, flétri tous les vices honteux, il relevait toutes ces saintes choses profanées: Dieu, l'âme immortelle, la famille, le mariage! quand il disait à ces petits, à ces pauvres, à ces esclaves, que Dieu les avait aimés, aimés jusqu'à mourir pour eux; qu'ils avaient droit au même baptême, au même pain divin, au même ciel que ces maîtres superbes qui les avaient écrasés jusque-là de leur autorité ou de leur mépris! et comme tous ces êtres dégradés devaient tressaillir à ce cri de liberté!

Et d'ailleurs, comment eût-on pu douter de sa parole quand les miracles étaient là, évidents, palpables, pour la confirmer?

Cet homme, infirme en apparence, il se joue avec les prodiges. Il calme les flots de la mer, délivre les possédés, guérit les malades, ressuscite les morts. A sa voix, les merveilles de la Pentecôte se renouvellent : le ciel s'ouvre ; l'Esprit de Dieu descend ; des ignorants voient l'avenir se dévoiler à eux, et parlent des langues inconnues : tellement que les pauvres païens n'en reviennent pas. Ils le regardent comme un dieu. A Lystre, le prêtre de Jupiter court à son temple, prend les couronnes, amène des taureaux, et veut lui offrir un sacrifice. A Malte, même enthousiasme et mêmes ovations. A Rhodes, le proconsul Sergius Paulus lui demande le baptême et lui laisse son nom comme un glorieux trophée. A Éphèse[1], pendant deux ans, l'émotion est telle, qu'on délaisse le temple de Diane; que les magiciens dont la ville est pleine apportent leurs livres, en font un monceau sur la place publique et y mettent le feu. L'Asie Mineure entière retentit bientôt des prodiges dont Éphèse est le théâtre. On amène à Paul, en foule, les malades, les possédés; on se dispute les linges qui ont touché son corps, et Dieu glorifie son apôtre par de miraculeuses délivrances et de miraculeuses guérisons.

Vous comprenez quel effet produisaient ce que j'appellerai ces grands coups de la Providence. Sans doute il se trouvait des âmes perverses qui attribuaient ces prodiges à la magie ; mais il se trouvait aussi des âmes droites qui reconnaissaient le doigt de Dieu et qui croyaient.

Je veux vous en citer un exemple, le plus beau peut-être que rapportent les Actes. C'était à Philippes[2]. L'apôtre avait rencontré sur sa route une jeune fille possédée du démon. Les yeux hagards, les cheveux en désordre, le corps agité par des mouvements convulsifs, elle allait par les rues de la ville, suivie d'une foule crédule à laquelle elle annonçait l'avenir. Elle voit passer Paul accompagné de Silas et de quelques disciples. Aussitôt une fureur prophétique la saisit, et elle s'écrie : « Ces hommes sont les serviteurs du Très-Haut. » Paul se retourne. Il commande au démon de sortir du corps de la jeune fille, et le démon obéit. Mais ainsi ne l'entendaient pas les maîtres de l'esclave. Furieux de perdre le gain qu'ils en tirent, ils se jettent sur l'apôtre, l'accusent de violer les lois et de troubler la ville en prêchant une religion nouvelle. Le peuple s'échauffe. Les magistrats, loin de contenir sa fureur, y cèdent. Ils ordonnent qu'on dépouille Paul et Silas de leurs

1. Métropole de l'Asie Mineure. V. Monseigneur Baunard, *L'Apôtre S. Jean*.
2. Ville importante de la Macédoine. Elle était située au milieu d'une plaine verdoyante, au pied du Pengée. Jules César l'avait élevée à la dignité de colonie romaine. C'est sous ses murs que la liberté avait été vaincue avec Brutus.

tuniques, qu'on les batte de verges et qu'on les jette en prison. On les enferme, tout meurtris, dans une cellule ténébreuse. On enserre leurs pieds dans des ceps de bois qui les tiennent immobiles. Le feu est dans leurs plaies saignantes. La nuit est venue. Quel n'est pas l'étonnement des criminels enfermés dans le cachot voisin quand, tout à coup, du fond de cette cellule d'où ils n'ont entendu jusque-là sortir que des plaintes et des blasphèmes, ils entendent sortir des hymnes joyeux ! Ce sont les prisonniers du Christ qui chantent, qui le remercient de leur avoir fait la grâce de souffrir pour lui. A peine leurs chants ont-ils cessé que la terre tremble; les fondements de la prison sont ébranlés ; les portes s'ouvrent ; les liens des prisonniers sont rompus. Éveillé en sursaut, fou de frayeur, le geôlier accourt. Il voit les portes ouvertes. Sans doute les prisonniers se sont évadés : c'en est fait de lui. Dans son désespoir, il tire son épée et va s'en percer le cœur; mais Paul l'appelle, le rassure, et lui dit que tous les prisonniers sont là. Ils y sont, en effet, enchaînés par une puissance invisible. A ce spectacle, le geôlier tombe aux pieds de Paul et de Silas, tremblant d'émotion : « Seigneur, que faut-il que je fasse pour être sauvé ? — Crois à Jésus-Christ, toi et ta famille. — J'y crois ! » Et il se relève, lave leurs plaies, reçoit le baptême avec tous les siens, et la nuit s'achève en cantiques d'actions de grâces.

Quelle scène ! Une prison, des cantiques ; des plaies, des miracles ; des hommes ensanglantés, les vêtements en lambeaux, et, à leurs pieds, leur geôlier prosterné !

C'est ainsi, Mes Frères, que s'opérait la conversion du monde. L'apôtre commençait par la parole, il finissait par les miracles. Il en faisait partout, sur les grands chemins, sur les places publiques ; enchaîné, à demi-mort, il en faisait encore, et ainsi il gagnait des âmes à Jésus-Christ jusqu'au fond des cachots.

Mais convertir les âmes n'était que la première partie de sa tâche, et, en un sens, ce n'était pas la plus difficile. Conquérir un peuple, avec des armées, de l'audace et du canon, vous le savez, on y arrive encore; mais ce qui est moins aisé, c'est d'atteindre l'âme de ce peuple, de lui faire oublier son passé, de combler le grand vide qu'a fait en elle la patrie perdue, de changer ses aspirations, ses mœurs, en un mot, de lui infuser un esprit nouveau. Voyez l'Alsace. Est-ce que vous n'entendez pas les protestations sourdes et les gémissements étouffés qui, depuis douze ans, sortent de son cœur ?

Le plus difficile pour Paul n'était donc pas de conquérir le monde ; c'était de le transformer. Ces hommes qui, subjugués

par sa parole et par ses miracles, venaient d'abjurer leurs erreurs, qui venaient de courber leurs fronts sous la main qui avait guéri leur mère, leur sœur, leur enfant, ils n'oubliaient pas, pour cela, en un instant, tous les préjugés au sein desquels ils avaient vieilli; ils ne quittaient pas, aussi vite que leurs idoles, ces passions dont ils avaient toute leur vie goûté le charme, et dont ils avaient vu la consécration jusque dans leurs temples. Il fallait dissiper ces préjugés, déraciner ces passions. Il fallait à ces ignorants dévoiler nos sublimes mystères, à ces voluptueux faire aimer la chasteté, la croix, c'est-à-dire tout ce qu'ils avaient abhorré jusque-là. Sans doute la grâce de Dieu agissait avec une puissance extraordinaire, et, comme ces grands coups de soleil qui font en quelques heures mûrir les fruits, elle changeait en quelques heures les âmes; cependant on ne comprendra jamais tout ce qu'il fallut à Paul déployer d'activité, de science, d'énergie, d'amour, pour seconder l'action de Dieu.

Souvent, quand il avait tout le jour couru les rues, les synagogues, prêché, discuté[1]; le soir, à la lueur de quelque lampe fumeuse, dans quelque pauvre réduit, il réunissait ces petits, ces ouvriers, ces esclaves, qu'il venait de convertir. Il prenait la parole. Ce n'était plus la parole majestueuse, sublime, qui étonnait ses juges ; c'était la parole simple, abandonnée, d'un père, d'une nourrice[2] (la comparaison est de l'apôtre lui-même), qui murmure les premiers sons à l'oreille du nouveau-né. Il bégayait à ces enfants nés à la grâce, la veille, le matin même, les premiers éléments de la doctrine chrétienne. Il épanchait en paroles ardentes l'amour dont son âme était pleine. Les heures de la nuit s'écoulaient et il ne s'en apercevait pas, et quelquefois l'aube le surprenait dans ces entretiens divins.

Mais ces entretiens de quelques mois, de quelques jours, ne pouvaient suffire. Aussi des villes lointaines où le portait son zèle, des cachots où il était enfermé, l'apôtre écrivait-il à ces chrétiens, qu'il avait laissés trop vite pour achever leur instruction, des lettres où revivaient tout son génie et tout son cœur.

Ces lettres, je viens de les relire. Je ne connais rien de semblable. Jamais la pensée humaine n'a atteint une telle hauteur. Jamais les mystères chrétiens n'ont été exposés avec

1. *Publice, per domos, disputans, suadens, cum lacrymis monens unumquemque...*

2. Quelque forme qu'elle revête, majestueuse ou simple, tendre ou irritée, la parole du prêtre est toujours puissante, parce que, sous ses infirmités apparentes, comme sous les langes de Bethléem et sous les ignominies du Calvaire, est cachée la vertu de Dieu. C'est la doctrine constante de Paul.

une verve, une majesté, un éclat pareils; jamais ils n'ont été exaltés en termes plus magnifiques. Chaque mot jette des éclairs. Parfois l'apôtre lui-même en est ébloui. Il s'arrête, et sa parole s'achève en un cri d'étonnement et d'adoration: *O altitudo!*

C'est surtout quand il s'agit d'encourager les âmes à la vertu que cette parole est incomparable. Elle a alors des véhémences et des colères, des aménités et des grâces exquises; elle a surtout des élans passionnés auxquels il devait être impossible de résister: « Que me parlez-vous encore de distinction de race, de fortune, de position sociale? Il n'y a plus qu'un seul peuple, une seule foi, un seul Dieu! Que me parlez-vous, ô grec, de vos lumières, ô juif, de vos privilèges? Vous, vous avez violé la loi naturelle; vous, vous avez violé la loi de Moïse: *Ubi est gloratio vestra?* Laissez donc là, les uns et les autres, votre sot orgueil, renoncez à ces œuvres de ténèbres dont vous rougissez maintenant, *In quibus nunc erubescitis*, et, aux yeux de ce monde païen qui vous regarde, offrez la vive image de Jésus-Christ: *Induimini Dominum nostrum Jesum Christum.*

Et alors l'apôtre leur trace l'idéal de la vie chrétienne; et, pour les décider à le reproduire, il fait passer devant eux la croix et son amour, l'enfer et ses flammes, le ciel et ses récompenses: « Comment! vous, Grecs, pour obtenir dans vos jeux une misérable couronne de chêne ou de laurier, vous vous condamnez à de rudes exercices, à des jeûnes prolongés, et pour obtenir une couronne incorruptible vous ne feriez rien!... Et vous, Juifs, vous oublierez vos grands ancêtres, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse, David, Élie, Isaïe, hommes vénérables qui par leur foi ont conquis des royaumes, fermé la gueule des lions, éteint la flamme des fournaises, fait voler les glaives en éclats, mis en fuite les armées!... Ils ont tout souffert, les fouets, les chaînes, les prisons; ils ont été lapidés, sciés; ils ont mené une vie errante; couverts de peaux de chèvres ou de brebis, ils ont été forcés de se cacher dans les déserts, les gorges des montagnes, les antres des bêtes fauves. Et cela parce que de loin ils apercevaient, ils saluaient la grande victime future: *Ideoque,* — remarquez ce cri de guerre, ce cri superbe, — *ideoque et nos tantam habentes impositam nubem testium curramus ad propositum nobis certamen.* Et nous, sous le regard de cette nuée de témoins, l'âme vaillante et joyeuse, courons au combat, l'œil fixé, nous aussi, sur la grande victime qui, renonçant aux joies du ciel, est allée avec allégresse à l'ignominie et à la croix.

C'est ainsi qu'après avoir éclairé les intelligences, mêlant

tous les tons, encouragements et reproches, ordres et prières, souvenirs et espérances, il provoquait les cœurs aux douloureux sacrifices de la vertu.

Mais quelque sublime qu'ait été la science, quelque entraînante qu'ait été l'éloquence de Paul, à elles seules, elles eussent été impuissantes à transformer le monde. Dans la formation morale de l'homme, c'est le cœur qui joue le grand rôle. Si la parole de vos mères a été si efficace, si elle a laissé sur votre âme une empreinte que rien, ni les années, ni les passions, ni les préoccupations de la vie, n'ont pu effacer, c'est qu'elle vous est arrivée toute pénétrée de ses tendresses et de ses dévouements. C'est donc par l'amour surtout que Paul agissait sur les âmes; c'est par lui qu'il les poussait, avec autant de douceur que de force, vers les sommets de la perfection.

Ah! c'est ici surtout que je sens mon impuissance. « Qui me donnera, dirai-je avec Bossuet, d'entrer dans ce cœur tout brûlant dès flammes de la charité fraternelle? » Essayons, Mes Frères, d'y pénétrer après le grand orateur.

Du jour où Paul avait enfanté les âmes à Jésus-Christ, il éprouvait pour elles un amour auquel nul autre ici-bas ne saurait être comparé. Il les voyait non plus en elles-mêmes avec leurs ignorances, leurs misères, leurs laideurs, mais dans une lumière surnaturelle, baignées des larmes et du sang d'un Dieu, nourries de sa chair, héritières de son royaume, et alors elles lui paraissaient si belles, que pour elles, lui aussi, il eût voulu mourir : *Impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris.* Il appelle les nouveaux chrétiens de ces mots charmants que le cœur seul invente : ses petits enfants : *filioli;* ses fils chéris et désirés: *filii charissimi et desideratissimi;* sa joie, sa gloire, sa couronne : *gloria, gaudium et corona mea.* Il ne peut se passer d'eux. Le long des chemins, sur les flots, dans les prisons, il pense à eux, le jour et la nuit. Il offre, pour eux, à Dieu ses prières et ses larmes: *Testis est mihi Deus quod sine intermissione memoriam vestri facio; desidero enim videre vos.* Il fait quatre cents, cinq cents lieues pour les revoir. Pour eux, il se fait enfant, comme ces pères qui, oubliant leur gravité le soir, descendent à une familiarité pleine de charme: *Facti sumus parvuli in medio vestrum.* Il ne leur dit pas que quelquefois il n'a pas de pain. Plutôt que d'imposer une charge à leur indigence, il préfère travailler la nuit: *Nocte ac die operantes ne quem vestrum gravaremus.* Abondance ou disette, que lui importe! Qu'ils l'aiment et qu'ils aiment Dieu, cela lui suffit: *Nunc vivimus si vos statis in Domino.*

Ah! quelles ambitions il a pour eux! comme il les voudrait

voir purs, charitables, patients, parfaits! Il voudrait qu'ils fussent beaux et rayonnants comme la jeune vierge au jour de ses noces: « Je vous aime d'un amour de jalousie; je vous ai fiancés à Jésus-Christ; je voudrais vous présenter comme une vierge pure à ce divin Époux. » Quelle joie quand il apprend qu'ils sont tels que les désire son amour! Il en est fier; il s'en vante dans toutes les églises : *Multa mihi gloratio pro vobis.* Comme il tremble, au contraire, quand il en a été séparé pendant quelque temps, de ne pas les trouver, au retour, tels qu'ils les a quittés, et qu'ainsi Dieu ne l' « humilie [1] »!

Un jour, il apprend qu'une grande Église, l'Église de Galatie tout entière, a cédé aux obsessions insidieuses des Juifs, et s'est replacée sous le joug de la loi de Moïse. Jamais mère, voyant arracher ses enfants de ses bras, ne tira de son cœur des cris plus éplorés. Jamais la tendresse, la douleur, l'indignation, n'eurent des accents plus déchirants. Il appelle les Galates des insensés: *O insensati Galatæ!* Il leur demande qui a pu les fasciner de la sorte et les pousser à une pareille folie. Puis, tout à coup, il se souvient que ces insensés, ce sont ses enfants. Il change de ton: *Vellem mutare vocem meam.* Il avait, en les condamnant, forcé sa nature; son cœur éclate, et ne laisse plus échapper que l'expression de sa brûlante tendresse: « O mes petits enfants, qu'il faut de nouveau que j'enfante, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous! *Filioli quos iterum parturio donec formetur Christus in vobis!* Je voudrais être près de vous. Je suis dans l'angoisse... Ah! que sont devenus les beaux jours du passé? Je vous prêchais l'Évangile parmi les infirmités et les afflictions de la chair, et cependant vous ne m'avez ni méprisé ni rejeté. Vous m'avez reçu comme un ange de Dieu, comme le Christ Jésus. Vous étiez prêts alors à vous arracher les yeux pour moi. Suis-je donc devenu votre ennemi pour vous avoir dit la vérité?... Et il continue de la sorte, faisant tour à tour appel à leur bon sens et à leur cœur. Au nom de ses souffrances passées et de ses angoisses présentes, au nom de Jésus-Christ surtout, il les rappelle à leur foi première, et il les sauve, car, je vous le demande, qui eût résisté à de pareils cris?

Il ne faudrait pas croire cependant que le cœur en lui égarât la conscience. Jamais il n'a devant le mal ces molles condescendances qui compromettent l'autorité et avilissent l'amour.

1. *Confundor in vobis.* Que de paroles semblables nous pourrions citer! Rappelons du moins encore ce mot si délicat: « *Adjutores sumus gaudii vestri.* Nous ne sommes que les auxiliaires de vos joies. » Et cet autre : « J'ai été inondé de joie dans le Seigneur, parce que vos sentiments pour moi ont enfin refleuri: *Aliquando refloruistis pro me sentire.* » (Philipp., IV, 10.)

Non seulement alors il proteste et il menace, mais il frappe et il abat.

Un fidèle a donné, à Corinthe[1], un scandale qui a étonné la ville même de la luxure. L'apôtre n'hésite pas : il excommunie le coupable et le livre à Satan. Et, en même temps, il menace ces fidèles qui s'extasient devant une vaine parade d'éloquence et qui restent froids devant les outrages faits à la vertu ; il les menace, s'ils n'exécutent sa sentence, des sévérités de son pouvoir apostolique et des vengeances de Dieu : *In virga veniam ad vos.*

Le maître a parlé. Mais voyez-vous cet homme qui s'en va, inquiet, de ville en ville, qui ne peut rester en place, comme lorsque l'esprit est en proie à une vive préoccupation ? Quel effet aura produit sa lettre ? A-t-elle guéri le mal ou l'a-t-elle aggravé ? Il n'y tient plus : *Non habui requiem spiritui meo.* Il envoie un de ses disciples à Corinthe pour y étudier l'état des esprits. Quand il apprend que le coupable est atteré, que tous les fidèles sont dans les larmes, il prend la plume, il éclate en protestations d'amour. « Il a été sévère, oui ; mais le devoir l'y forçait. Ce n'était pas pour leur faire de la peine, car qui donc le consolerait lui-même ? *Si enim ego contristo vos, et quis est qui me lætificet ?* Il a fulminé la sentence d'excommunication, c'est vrai ; mais elle est partie toute trempée de ses pleurs. En la portant, son cœur était serré d'angoisse, et les larmes coulaient à flots de ses yeux : *Ex multa tribulatione et angustia cordis, per multas lacrymas.* Aujourd'hui, il la lève. Il a peur que le pauvre pénitent ne se laisse accabler par la tristesse. Il veut qu'on le console. Et quant à eux, ah ! comme il a bien fait de ne pas douter de leur obéissance ! Comme il les connaissait bien ! Il peut se fier à eux en toutes choses : *De omnibus confido in vobis.* » Et, en disant ces mots, il est pris soudain d'un mouvement de tendresse passionnée : « O Corinthiens, ma bouche s'ouvre, et mon cœur se dilate vers vous. Pourquoi le vôtre est-il resserré pour moi ? Je vous en conjure, élargissez-le. Vous êtes dans le mien, à la vie et à la mort : *Ad convivendum et ad commoriendum.* »

Voilà le cœur de Paul : des menaces et des cris d'amour, des anathèmes et des sanglots !

Comment eût-on résisté à un tel amour, et que pouvait-on lui refuser ? Aussi on peut dire que, de près comme de loin, Paul exerce sur les âmes un irrésistible empire. On craint de

1. Capitale de la Corinthie, assise sur son isthme, entre deux mers qui lui versaient les richesses et les vices de tous les peuples Ville splendide, « lumière de la Grèce » (Cicéron), « sa gloire et son ornement » Florus), mais aussi corrompue que brillante. Aussi Paul avait-il coutume de donner sa conversion comme le signe de son apostolat : *Corinthii sigillum apostolatus mei.*

lui déplaire. Un mot de lui suffit pour provoquer les plus généreux sacrifices. On se dispute ses lettres. On prie pour lui. On est impatient de le revoir. Quand il arrive, et qu'il raconte ses conquêtes, ce sont des explosions d'enthousiasme comme celles qui ébranlent une nation au bruit des victoires de ses armées. Quand il part, ce sont des déchirements et des larmes. Et, si l'on apprend qu'il a été jeté en prison, qu'il souffre, toutes les églises s'émeuvent; de pauvres artisans sont heureux, pour lui, de s'appauvrir encore : ils conjurent leurs évêques de lui porter des secours, et l'on voit des vieillards, comme Épaphrodite, Onésiphore, se mettre en marche, venir du fond de l'Orient à Rome, et là, au péril de leur vie, servir leur apôtre dans ses fers, et lui prodiguer des dévoûments qui, selon sa vive expression, rafraîchissent son cœur[1].

O premières et pures flammes de la charité dans le monde, ô temps héroïques où il fallait beaucoup souffrir, mais où l'on oubliait ses souffrances dans l'amour, puisse notre humanité vieillie se retourner souvent vers vous et réchauffer son cœur dans votre doux et lointain souvenir !

C'est ainsi, Mes Frères, que l'amour continuait l'œuvre commencée par la science. Mais Paul savait que, si la science éclaire, si l'amour persuade, c'est l'exemple qui entraîne ; et il n'estimait pas que ce fût trop, pour sanctifier le monde, des trois forces combinées de la science, de l'amour et de la vertu. Aussi, non seulement il parle, il se dévoue, mais il offre, en sa personne, aux âmes le vivant modèle sur lequel il veut les former.

Il prêche la foi; mais sa vie ne la prêche-t-elle pas plus éloquemment que toutes les paroles ? Et, quand on le voit, seul, sans appui, braver la fureur des foules, la sagesse des philosophes et le glaive des rois, opposer ses divines faiblesses à toutes les puissances, et, en face d'un monde à convertir, jeter son sublime défi : *Omnia possum in eo qui me confortat*; quand on le voit, du bord des fossés où on le laisse pour mort, se relever et repartir[2], des prisons où on l'enferme s'élancer à de nouvelles conquêtes, est-il possible de ne pas sentir soi-même la foi et ses triomphantes hardiesses se ranimer dans son cœur ?

Et la charité ! Ah ! il peut en parler, lui qui, après avoir rougi de son sang toutes les plages de l'Asie et de l'Europe, après avoir promené d'Orient en Occident ses glorieuses cicatrices, tressaille d'aise à la vue du supplice, et écrit aux fidèles, dans une sorte de transport : « Si je dois faire une aspersion de tout mon sang sur le sacrifice de votre foi, réjouissez-vous et félicitez-moi : *Gaudete et congratulamini mihi.* »

1. II Tim., IV, 9. — 2. *Quasi morientes et ecce vivimus.*

Il peut à ces Grecs orgueilleux parler d'humilité, quand on le voit, lui, l'homme du troisième ciel, le conquérant de tant de royaumes, abaisser toutes ses gloires; quand on l'entend s'appeler le dernier des saints, un persécuteur, un blasphémateur, un avorton; raconter ses égarements passés, ses tentations présentes; se déclarer indigne du nom d'apôtre; et, puisqu'enfin les merveilles qu'il a faites sont là, éclatantes, indéniables, en reporter vers Dieu l'honneur : *Gratia Dei sum id quod sum.*

il peut à ces Asiatiques voluptueux parler de pureté, lui qui est vierge, et, dans sa délicatesse, ne veut pas même de cette compagne qui suit et sert les autres apôtres; de sacrifice, lui qui porte la croix gravée dans sa chair, qui en est enivré, qui en est fou : *Nos stulti propter Christum*; et qui se fait gloire de cette folie: *Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.*

Il peut à ces Juifs cupides parler du détachement des biens de la terre, lui qui n'a, pour s'abriter le soir, que le toit que lui offre la charité; qui ne regarde pas même toutes ces magnificences qu'étalent devant lui les métropoles du monde, et qui affirme son dédain en des termes que notre langue ose à peine traduire : *Hæc omnia arbitratus sum sicut stercora.*

Quelle vertu ne rayonne en lui ! La force ? Il n'a pas plus peur des colères de l'Océan que des colères de Néron. Si, dans les tribunaux où on le juge, on oublie ses privilèges, il les rappelle ; il ne permet pas qu'on outrage, en sa personne, les droits du citoyen romain; ou, si on les outrage, il proteste; il force ses juges à lui faire publiquement des excuses et à venir dans sa prison le prier d'accepter la liberté.

La bonté ? Père de deux mondes, il en ressent les joies et les tristesses; on ne peut toucher à un seul de ses enfants sans qu'aussitôt il s'écrie, comme blessé au cœur: « *Quis infirmatur, et ego non infirmor ? Quis scandalizatur, et ego non uror ?* Qui est infirme sans que je le sois avec lui ? Qui est scandalisé sans que je brûle ? »

La prudence ? Mais jamais homme ne la poussa plus loin; il calme la turbulence des Juifs de Rome, et leur montre un ministre de Dieu dans l'abominable tyran qui les gouverne. Il a, devant ses juges, quand ils ne le forcent pas à revendiquer ses droits méconnus, des ménagements infinis et une urbanité exquise; et, dans la conduite des âmes, une délicatesse qui va jusqu'à forcer les églises de confier à d'autres leurs aumônes pour les pauvres de Judée; une patience obstinée que rien ne lasse et qui attend toujours les moments de Dieu.

L'amitié ? Mais, si on ne le retenait, il se ferait tuer pour ses

amis[1]. Le patriotisme? Il pense sans cesse à ses frères de Judée; dans toutes les églises où il passe, il demande pour eux l'aumône, au nom de la grande aumône que Dieu nous a faite en nous donnant son Fils; et quant à ceux qui, après avoir crucifié Jésus-Christ, refusent de le reconnaître, son cœur se fend à la pensée de leur aveuglement. C'est là l'inconsolable tristesse, l'inénarrable angoisse qu'il porte partout : *Tristitia magna continuus dolor cordi meo.* C'est à eux qu'il va tout d'abord quand il arrive dans une ville; il ne se tourne vers les Gentils que lorsqu'ils l'ont repoussé. Dans son sublime délire, il va jusqu'à prier Dieu de faire tomber sur lui ses colères et de les épargner: *Optabam esse anathema pro fratribus meis.*

Cherchez : quelle vertu lui manque? quelle nuance de beauté morale? Aucune. Activité et mesure, tendresse et force, humilité et fierté, tout les contrastes se fondent dans cette physionomie unique; il en est éblouissant... Aussi, après avoir tracé aux âmes l'idéal de la vie chrétienne, peut-il leur dire avec une noble assurance : « Regardez, il est réalisé en moi; le modèle est devant vous; vous pouvez le copier, car il n'est lui-même que la reproduction des traits adorables de Jésus-Christ : *Imitatores mei estote sicut et ego Christi.* »

Il semble qu'une pareille vie aurait dû épuiser l'activité d'un homme. Eh bien! non. Quand, à force de travaux, de sacrifices, de larmes, Paul avait fondé, formé une Église, il ne se reposait pas dans une sécurité trompeuse. Il faisait, si je puis ainsi dire, la garde autour d'elle avec une vigilance inquiète, et, quand il voyait l'ennemi paraître, le père, l'apôtre, tout à coup se transformait en soldat. Il luttait, pour sauvegarder son œuvre, et contre les païens, et contre les Juifs, et contre les mauvais chrétiens.

Il lui fallait la défendre d'abord de la corruption païenne. Quelle était, en effet, la situation des nouveaux convertis dans des grands centres comme ceux qu'évangélisait Paul? Ils étaient perdus dans la foule. On avait eu beau renoncer au paganisme : il était là, vivant, dans les idées, les mœurs; il était assis au foyer quelquefois; on ne pouvait sortir, en tout cas, sans le retrouver avec ses fêtes, ses souvenirs, ses séductions; il rappelait à lui les âmes par la voix de leurs proches, de leurs amis, et par la voix plus forte encore de leurs passions. L'orgueil soulevait de stériles disputes. L'asiatique retournait aux voluptés qu'avaient autorisées ses sages, et que favorisaient un climat énervant et un ciel enchanteur. Le grec cherchait l'art de ses orateurs et de ses poètes dans les apôtres, et, habitué à leurs périodes harmonieuses, il dédaignait la rude éloquence de Paul.

1. Act., XIX, 30-31.

Les femmes paraissaient sans voile et les cheveux déroulés dans les assemblées chrétiennes. Dans les agapes même s'introduisait la sensualité, et on voyait ces banquets divins dégénérer en orgies. Enfin des chrétiens se mêlaient parfois aux fêtes païennes, et, au scandale de leurs frères, mangeaient des viandes consacrées aux idoles. Alors Paul frémit; sa parole s'allume: « Comment! le matin, à la table de Dieu; le soir, à la table du démon! Vous ne rougissez pas de porter à des calices impurs ces lèvres trempées dans le sang d'un Dieu! Et vous, plus coupables encore, vous osez prendre les membres de Jésus-Christ (car enfin le baptême vous a incorporés à lui), vous osez prendre les membres de Jésus-Christ et les livrer à d'infâmes plaisirs! Et que venez-vous, après cela, me parler d'éloquence et d'art et de philosophie? Il sied vraiment bien de couvrir de fleurs une croix sanglante et un Dieu immolé! La philosophie! ah! ses œuvres sont belles! Ils avaient connu Dieu, vos philosophes. Il s'était montré à eux à travers le voile splendide de la création; mais, lâches qu'ils étaient, ils n'ont pas osé lui rendre hommage devant les peuples; ils ont retenu la vérité captive. Aussi, par un juste châtiment du Ciel, ils se sont évanouis dans leurs pensées; leur sagesse s'est tournée en folie. Ils n'avaient pas voulu adorer Dieu: ils en sont venus à adorer des bêtes. Ils ont outragé et déshonoré leur corps, et, brûlé de désirs impurs, leur cœur n'a plus su aimer. » Et Paul continuait de la sorte, et, par ces saintes indignations du zèle, par ces colères de l'amour, il réveillait les consciences, prévenait les désordres, ou les réparait.

Mais il n'avait pas seulement le paganisme et ses influences à combattre; il lui fallait lutter contre le fanatisme judaïque. Le concile a eu beau parler: ces chrétiens bâtards gardent à Moïse une fidélité jalouse. Ils veulent asservir le christianisme à la loi, lier son sort à celui de Jérusalem et du temple. Avec l'instinct clairvoyant de la haine, ils ont vite compris que Paul est le grand ennemi. Aussi ils s'attachent à ses pas; ils courent le monde occupés à déconsidérer sa personne et à ruiner son œuvre. Devant lui ils se taisent encore, comme des animaux vils devant le lion; mais, quand il est parti, leur audace ne connaît plus de frein. Ils se moquent de son extérieur, de sa parole; ils falsifient ses lettres; ils lui contestent son titre d'apôtre: il n'a pas vu Jésus-Christ; il n'a pas vécu avec lui; ce n'est qu'un ambitieux qui veut se faire un nom en agitant le monde, terrible de loin et la plume à la main, faible et méprisable de près: *Epistolæ quidem graves sunt et fortes; præsentia autem corporis infirma, et sermo contemptibilis.* Ils troublent, par ces accusations mensongères, des églises encore

jeunes. Ce sont eux qui ont égaré cette belle église de Galatie dont je parlais tout à l'heure. Ah ! qu'alors l'apôtre était beau à voir ! Lui, si humble, lui qui se plaisait, devant les âmes droites, à s'abaisser et à s'amoindrir, en face de ces ouvriers trompeurs, *operarii subdoli*, de ces faux apôtres, il se redresse, et, dans sa fierté indignée, il décline ses titres : « Qu'ont-ils donc de plus que moi ces superbes détracteurs ? Ils sont Hébreux ? je le suis ; — Israélites ? je le suis ; — fils d'Abraham ? je le suis comme eux ; — ministres de Jésus-Christ ? je le suis plus qu'eux. J'ai essuyé plus de travaux, reçu plus de coups ; j'ai été dans plus de prisons ; j'ai vu plus souvent de près la mort. » Et il découvre sa poitrine ; il compte ses blessures ; il dit ses ravissements ; il rappelle ses miracles. Et, après cette sublime apologie, sa parole vengeresse tombe sur eux. Il leur arrache le masque dont ils se couvrent, dévoile leurs ruses, leur avarice, leur ambition, et, quand il les a marqués d'un stigmate indélébile, il les livre au mépris.

Il n'a pas plus tôt conjuré un péril, qu'il lui faut faire face à un autre. A côté de ces juifs qui rétrécissent le christianisme, il y en a d'autres qui l'élargissent outre mesure et voudraient y faire entrer tous les caprices de la philosophie. Ils rabaissent Jésus-Christ ; ils le mettent au-dessous des anges ; ils nient sa divinité. Pendant que Paul évangélise la Grèce, il apprend leurs ravages ; l'Orient s'est troublé derrière lui ; les églises de Colosses, d'Éphèse, de Jérusalem, sont agitées par les rêveries de Simon. Il prend la plume ; il écrit lettres sur lettres. Avec une magnificence de langage extraordinaire, il relève son maître ; il le place au-dessus des trônes, des puissances et de toutes les hiérarchies angéliques, à la droite même de Dieu. Il flétrit cette curiosité inquiète, cette indépendance superbe, qui ont été, de tout temps, les caractères de l'hérésie ; il raille impitoyablement ces fables ineptes, ces contes de bonne femme, *ineptæ et aniles fabulæ*, qu'on ose opposer aux sublimes enseignements du christianisme ; il frappe de ses anathèmes ceux qui se sont laissé séduire, et, après avoir sauvegardé, dans l'Église, l'intégrité des mœurs, il sauvegarde l'intégrité de la foi.

Ainsi lutta sans trêve, pendant plus de trente années, cet homme héroïque ; et jamais, dans l'arène où le combat est engagé entre le bien et le mal, ne descendit un plus noble champion.

Seul, pourtant, il n'eût pas suffi à sa tâche immense. Aussi a-t-il soin de s'entourer d'une foule de coopérateurs, la plupart jeunes, généreux, enthousiastes : Tite, Timothée, Luc, Silas, Apollo, Marc, Crescens, Démas, Barnabé, Tychique, Onésiphore.

Il les instruit; il les forme; il les enflamme par ses exemples. Tantôt il les prend avec lui; tantôt il les envoie vers les églises; il les charge de porter ses lettres et de réformer les abus. Ainsi, il est présent partout: à cent, à mille lieues de distance, c'est toujours lui qui est l'âme du vaste empire qu'il vient de fonder. Et, comme il sait qu'il ne durera pas toujours, et que ces édifices gigantesques élevés par la parole ou par l'épée s'écroulent le jour où s'affaissent dans la mort les robustes épaules qui les portaient, en même temps qu'il fonde les églises, il les organise. Il institue partout des veuves, des diacres; il sacre des prêtres, des évêques; il règle le culte, les prières, et jusqu'à la tenue qu'il faut avoir dans les assemblées. Après avoir affermi le présent, il assure l'avenir. Homme admirable, un des plus grands organisateurs que la terre ait jamais vus, en qui tant de dons se trouvent réunis, que, quand l'Église ne le vénérerait pas comme un de ses fondateurs et un de ses plus grands saints, l'humanité devrait encore le regarder comme une de ses gloires.

Aussi, bien qu'il n'ait pas encore terminé sa course, quelles traces de son passage il a déjà laissées! L'Orient et l'Occident l'ont entendu. Le monde n'est pas converti, mais il s'ébranle. La résurrection commence; Lazare sort du tombeau. Déjà l'esclave relève la tête; la femme reprend sa dignité; les classes se rapprochent. Un sourd travail se fait; une révolution se prépare. On est encore dans les granges, dans les caves, dans les galetas, mais là sont cachées les destinées du genre humain. Là, pendant que l'ancien monde se meurt dans l'épuisement d'une vieillesse impure, un monde jeune et plein d'espérance, au pied d'une croix, se prépare à l'avenir. Attendez un peu, et jusque dans le palais où dort avec Néron la luxure, la chasteté va entrer avec Jésus-Christ, et, du fond de sa prison, de sa main enchaînée, Paul adressera aux églises d'Asie ce bulletin de victoire: « *Salutant vos omnes qui de Cæsaris domo sunt*: Tous ceux qui sont de la maison de César vous saluent. »

III. — Pour sauver le monde, Mes Frères, le génie, la tendresse, la vaillance, la vertu même et les miracles ne suffisent pas: il faut des larmes et du sang. La Rédemption s'est faite sur une croix, et quiconque est appelé à coopérer à ce divin mystère est, par là même, appelé à l'immolation.

Or quel homme y coopéra jamais plus que S. Paul? Il enfanta à Jésus-Christ un monde, le monde païen. Il fallait donc qu'il souffrît, je ne dis pas assez, il fallait qu'il mourût de cet enfantement divin.

Jésus-Christ l'avait prédit. En même temps qu'il avait annoncé la grandeur de sa mission, il avait annoncé la grandeur de ses souffrances : *Ostendam illi quanta oporteat eum pro nomine meo pati;* et il n'est pas sûr que, le traitant comme on traite les forts, il ne lui ait pas dévoilé à lui-même, dès le début de sa carrière, les scènes de sa longue passion. En tout cas, Paul comprit dès lors ses desseins sur lui et il les adora. « *Adimpleo in carne mea ea quæ desunt passionum Christi pro corpore ejus quod est Ecclesia:* J'accomplis en ma chair ce qui manque aux souffrances du Christ pour son corps qui est l'Église. » Que dites-vous, ô Paul? Est-ce qu'il n'y a pas eu assez de larmes à Bethléem, assez d'humiliations à Nazareth, assez de sang au Calvaire? Oui, sans doute, le sacrifice de Jésus-Christ a été complet: il ne manque rien à ses souffrances prises en elles-mêmes, mais il leur manque d'avoir été vues. Je vais les montrer à tous les peuples, représentées non pas sur un bois mort, mais sur une chair vivante : *Mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes;* et peut-être qu'en voyant ce que l'amour peut faire souffrir à un homme, ils comprendront ce qu'il a fait souffrir à un Dieu.

Et il part ; il va, pendant trente années, du levant au couchant, prêchant un Dieu crucifié et en offrant en lui l'image; comptant moins sur sa parole et sur ses miracles que sur ses souffrances ; jamais plus sûr du succès que quand il se présente meurtri et ensanglanté: *Ante passi et contumeliis affecti fiduciam habuimus loqui ad vos Evangelium;* et, selon la forte expression de Bossuet, il remplit l'univers de « son sang » et de l' « Évangile ».

Je ne puis, Mes Frères, vous faire comprendre l'intensité ni vous raconter toutes les phases de ce long martyre. Je ne dirai qu'un mot, en particulier, de ces souffrances intimes que font endurer à un grand cœur des désirs impuissants, des délicatesses froissées, des passions vaincues, des tendresses immolées. C'est là pourtant, oui, c'est là la partie la plus sublime du martyre de Paul.

A trente-cinq ans, dire adieu à tout; renoncer à son avenir, à ses rêves de jeunesse; être renié par ses amis, par ses proches, par son peuple; s'en aller, seul, inconnu, à travers un monde qui vous regarde comme un fou; se dire qu'on couchera peut-être le soir en prison; point de foyer : une existence errante ; toujours combattre, toujours souffrir; et puis, quand, à force d'efforts, de sacrifices, on a gagné quelques âmes, goûté un instant de joie fugitive, y renoncer, repartir, et combattre, et souffrir encore :... quelle existence ! la pensée seule en fait frémir. Ce fut pourtant celle à laquelle se dévoua Paul.

Encore s'il eût pu réaliser tout son rêve ! s'il eût pu, par ses souffrances, émouvoir le monde, le changer et l'offrir, purifié, à Jésus-Christ ! Mais non: il lui faut laisser à Jérusalem des blasphémateurs, à Athènes et à Rome, des idoles; il lui faut porter le deuil de ces innombrables âmes qu'il ne peut atteindre ou qui le repoussent.

Et quant à celles qu'il a touchées, éclairées, sanctifiées, qu'il aime plus qu'un père n'aime ses enfants, il lui faut parfois les voir périr jusque dans ses bras. Les unes, emportées par un fol orgueil, vont se perdre dans l'hérésie [1]; les autres, séduites par les plaisirs du siècle, l'abandonnent au milieu des fatigues de la vie apostolique [2]; d'autres, affolées par la peur, le délaissent au moment de la persécution [3]; d'autres enfin, égarées par l'envie, ne prêchent l'Évangile que pour irriter les païens et aggraver sa chaîne [4]. Il ne se plaint pas alors: il connaît trop le cœur de l'homme; mais qu'il doit souffrir !

Si du moins, au milieu de tant de tribulations, la vertu en lui était tranquille ! si cette chair amaigrie par les privations, lacérée par les fouets, était soumise ! non: il lui faut la châtier et la réduire. Parfois son angoisse est telle, qu'il en pousse des cris désespérés: *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus ?*

Ajoutez à cela les alarmes continuelles que lui causent les périls des âmes; la préoccupation d'une ville à convertir, d'une hérésie à vaincre, d'une apologie de son maître à présenter à des philosophes sur une place publique, à des juges dans un tribunal ; et, dans les nuits qui précèdent, les sanglantes macérations, les larmes versées aux pieds de Jésus-Christ, et vous entreverrez quelque chose de ce que j'ai appelé le martyre intime.

Mais Paul en connut un autre : celui-là extérieur, public. Toute sa vie, il eut en face de lui, déchaînées, l'envie, la colère, les plus cruelles et les plus viles passions.

Le lendemain même de sa conversion, les Juifs décident sa mort. A Damas, ils apostent des gardes à toutes les portes de la ville afin de se saisir de lui, et il n'échappe à leur fureur qu'en descendant, la nuit, du haut des murailles dans une corbeille. Il ne paraît pas plus tôt à Jérusalem que de nouveaux complots se forment contre sa vie. A partir de ce jour, il est poursuivi de ville en ville par une implacable haine. Des émissaires des Juifs le précèdent ou le suivent, contredisent sa parole, diffament sa vie, soulèvent contre lui la populace

1. I Tim., I, 20. — 2. II Tim., IV. 9.
3. *Nemo mihi affuit, sed omnes me dereliquerunt.* (II Tim., IV, 10.)
4. I Philipp., I, 16, 17.

idolâtre. Tout leur est bon : le rire et le glaive, le ridicule et le sang. Ils en appellent à Jupiter et à Moïse, aux princes des prêtres et aux proconsuls de Rome, à César et au peuple, à la calomnie et au poignard. Aujourd'hui, ils tournent la tête à une bande de femmes; un autre jour, ils soudoient des vagabonds qu'ils ont ramassés sous les colonnes des portiques. Après avoir suscité des émeutes, ils en rejettent sur lui la responsabilité. Ils le traînent devant les magistrats, et, si ceux-ci hésitent à le condamner, comme leurs pères au tribunal de Pilate, ils évoquent le fantôme de César, et emportent les dernières résistances de leurs consciences troublées.

Je ne puis, vous le comprenez, suivre Paul au milieu de toutes ces émeutes populaires où vingt fois il risqua sa vie, dans tous les tribunaux où il comparut, dans toutes les prisons où il fut enfermé. Je laisse donc ces souffrances ordinaires qui remplirent son existence[1], et j'arrive à ces souffrances éclatantes qui marquèrent ses dernières années, lui firent une physionomie à part parmi celles de tous les glorieux martyrs de la justice, et composèrent le drame le plus saisissant après celui du Calvaire.

Trois villes résument l'antiquité : Athènes, Jérusalem et Rome; Athènes, la ville du beau; Jérusalem, la ville des traditions religieuses; Rome, la ville de la force. Paul prêcha Jésus-Christ à chacune d'elles : Athènes le méprisa, Jérusalem l'insulta, Rome l'immola.

Un jour donc, Paul entra dans Athènes. Athènes n'en était plus aux beaux jours de la gloire et de la liberté; mais, bien que voilée par la servitude, elle n'en conservait pas moins son prestige immortel. Vaincue par la force, elle régnait encore par ses charmes. La jeunesse y accourait toujours de toutes les parties de l'Empire. Dans ses écoles parlaient toujours des maîtres illustres. L'Acropole, le Pécile, le Parthénon, étaient debout. Dans les temples, des chefs-d'œuvre; des chefs-d'œuvre dans les rues; partout le beau sous toutes les formes, et, sur les places publiques, une population vive, légère, curieuse, qui, comme au temps de Philippe, se demandait quelle était la nouveauté du jour. La nouveauté, la voici : un juif qui vient d'arriver sur l'Agora et qui veut qu'on adore un homme mort à Jérusalem du supplice des esclaves. La chose, certes, est

1. Il en parlait parfois lui-même avec un accent mélancolique qui nous émeut : « Vous êtes rassasiés, disait-il aux fidèles; vous êtes riches, honorés; nous, apôtres, on nous traite comme les derniers des hommes, comme des criminels condamnés à mort, comme des fous. Sans vêtement pour nous couvrir, sans toit pour nous abriter, ayant faim et soif, en butte aux outrages; forcés de travailler péniblement de nos propres mains, nous sommes devenus le rebut et comme les balayures du monde. »

étrange; c'est sans doute le rêve d'un cerveau en délire. Et pourtant, il a quelque chose de si imposant, cet homme; il y a, dans sa parole, un accent si profond, et, dans ses singuliers récits eux-mêmes, une raison si haute, qu'il vaut bien la peine qu'on s'occupe de lui.

On le conduit sur la colline de Mars, à l'Aréopage. Là, sur des sièges taillés dans le roc, prennent place les magistrats, les princes de la sagesse antique. Athènes entière est là et se demande par quelle théorie nouvelle l'étranger va rajeunir la philosophie épuisée.

Paul paraît: il mesure du regard cette assemblée immense, étend la main pour lui imposer silence, et, avec autant de délicatesse et de mesure que de puissance et de majesté, il réapprend à Athènes les grandes vérités qu'elle a méconnues: l'unité de Dieu, la création, la Providence. Il lui dit que ce n'est pas dans des temples comme ceux que lui ont bâtis Ictinus ou Callicrate que ce Dieu est contenu, mais qu'il remplit l'univers de sa présence et le pénètre de sa vie; que, las de voir les nations s'égarer dans l'erreur, il a envoyé son Fils pour les éclairer, et il prononce le nom adorable de Jésus-Christ... C'en était trop. Abdiquer son passé, renoncer à ses dieux, incliner dix siècles de gloire et tout son génie devant un supplicié! Athènes en rit: *Deridebant eum.* Les plus polis le remirent à un autre jour, et Paul se retira avec l'amère tristesse d'avoir vu dédaigner ou bafouer par le peuple le plus spirituel de l'univers son Christ bien-aimé: *Jesum Christum, gentibus stultitiam.*

Une douleur plus cruelle encore l'attendait. Il avait été accueilli, à Athènes, par le rire de la légèreté et le mépris de l'orgueil; il devait, à Jérusalem, essuyer les sombres violences du fanatisme religieux.

Cette ville, il l'aimait. Adolescent, il était venu à ses écoles; il avait grandi dans ses murs. Il y retrouvait et les souvenirs de ses pères et les traces de son Dieu. L'une de ses collines portait le temple; sur une autre avait été dressée la croix: elle était pour lui deux fois sacrée. De plus, elle était malheureuse. Le joug étranger pesait sur elle, mais elle se débattait dans ses fers, et Paul prévoyait le jour où les vengeances de Rome et les vengeances de Dieu allaient éclater sur elle. Il voulut la revoir une dernière fois.

En vain des assassins lui dressent des embûches; en vain la mer déchaîne ses fureurs; en vain Dieu, dans des visions répétées, l'avertit des souffrances qui l'attendent: rien ne l'arrête. A Milet, à Tyr, les fidèles se jettent à ses genoux et le conjurent, en sanglotant, de ne pas aller plus loin. « Que faites-vous, leur dit-il, de pleurer ainsi et de m'attendrir le cœur? Je

vous le déclare : je suis prêt à affronter non seulement les fouets et les chaînes, mais la mort même, pour Jésus-Christ. » Et il reprend sa marche.

A peine est-il entré dans Jérusalem que la ville entière se soulève. Une foule furieuse se jette sur lui, l'accable d'injures et de coups, et veut le massacrer. Les soldats romains accourent, l'arrachent de ses mains, et le portent, tout sanglant, jusqu'à la citadelle. La foule les suit; de ses flots pressés, comme une mer immense et houleuse, elle enveloppe la forteresse et fait retentir l'air de cris de mort. Effrayé, le tribun romain assemble le conseil de la nation. Paul paraît devant lui, intrépide et calme, présente sa défense, rappelle à la dignité de son sacerdoce le pontife suprême qui l'oublie, et menace des jugements de Dieu ce prêtre prévaricateur. Le conseil se divise. On n'en finira pas par les formes juridiques. Quarante assassins s'assemblent, la nuit; ils font serment de ne rien manger et de ne rien boire qu'ils n'aient tué l'apôtre. Les princes des prêtres entrent dans le complot. Tout est prêt : on appellera Paul à une nouvelle audience, et, en plein tribunal, on lui plongera un poignard dans le cœur.

Mais Jésus-Christ ne veut pas que son apôtre périsse dans un infâme guet-apens. Il lui apparaît, l'encourage, et l'avertit qu'après lui avoir rendu témoignage à Jérusalem, il faut qu'il le lui rende aussi à Rome. Un enfant dévoile le complot. Paul est conduit de Jérusalem à Césarée. Il passe des mains d'un débauché[1] dans celles d'un bel esprit. Les Juifs s'impatientent; de nouvelles intrigues se nouent : mais, au moment où ses ennemis croient le tenir, l'apôtre jette ce cri qui les étonne et les déconcerte : « *Ad Cesarem appello :* J'en appelle à César ! »

Vous avez raison, ô Paul, de déjouer ces menées ténébreuses, et, s'il faut mourir, de chercher du moins une mort digne de vous. Partez donc, traversez cette mer qui vous a déjà porté tant de fois. Vous avez rendu témoignage à Jésus-Christ devant les représentants de la sagesse humaine et devant les représentants des traditions religieuses ; allez lui rendre témoignage devant le représentant de la force. Après l'Aréopage, le Sanhédrin ; après le Sanhédrin, Néron.

Comment, Mes Frères, vous peindre cet itinéraire ? Non, je ne connais rien de plus grandiose dans les annales humaines.

1. Félix. D'un mot, Tacite le peint et le flétrit : « Il avait le pouvoir d'un roi et l'âme d'un valet. » Sa conduite à l'égard de Paul le prouva. Un jour il voulut lui vendre la liberté ; mais l'innocence a ses fiertés : Paul refusa. Un autre jour, pour amuser sa curiosité désœuvrée et complaire à l'ancienne complice de ses désordres, Drusille, il demanda à l'apôtre de lui faire un discours. Paul parla. Il parla de la chasteté, du jugement, de l'enfer ; et, saisi d'effroi devant son captif, le juge leva l'audience.

Pendant quatorze jours, la mer bat de ses flots furieux le vaisseau qui porte l'apôtre. Pendant quatorze jours, tout l'équipage, dans un morne désespoir, attend la mort. Paul seul ne tremble pas. Au milieu des mugissements de la tempête, l'ange de Dieu lui est apparu : « Ne crains rien, lui a-t-il dit ; il faut que tu comparaisses devant César : Dieu t'accorde la vie de tous ceux qui naviguent avec toi. » Et, en effet, bientôt après, il touche au rivage, et tous les passagers sont sauvés.

Les fidèles sont accourus à sa rencontre. A mesure qu'il approche de Rome, leur nombre va grossissant. Il s'avance vers la Ville éternelle par cette voie Apienne qu'ont suivie tant de triomphateurs. A sa droite et à sa gauche, des palais, des temples, des tombeaux. Il marche ainsi entre la vie et la mort, le néant et les grandeurs.

La voilà donc, enfin, cette Rome vers laquelle le pousse depuis longtemps un attrait puissant et mystérieux ! La voilà, assise sur ses collines, couronnée de toutes les gloires, déshonorée par toutes les infamies, à la fois grande et misérable !... Sur le trône, un scélérat qui lui offre chaque jour pour spectacle des prodiges de débauche que peut seul concevoir le délire d'une imagination criminelle[1] ; à ses pieds, un sénat avili qui humilie devant lui sa pourpre et baise la main qui lui forge des fers ; plus bas, une populace abjecte qui rit de ses infamies et lui prodigue les noms d'auguste et de divin, pourvu qu'il l'amuse et la gorge de voluptés ; et, au milieu de l'universelle corruption et de l'universelle servilité, quelques âmes fortes qui se réfugient dans le suicide, comme dans une liberté dernière ; au fond, une profonde tristesse, un immense ennui, une société blasée qui, lasse de tout, cherche à s'étourdir dans une enivrante orgie. Telle était Rome au moment où Paul y fit son entrée. C'était au printemps de l'an 61. Néron venait de commencer la septième année de son règne.

L'apôtre attendit deux ans l'audience de l'empereur[2]. Néron avait autre chose à faire que de s'occuper d'un prisonnier juif ! Un jour, pourtant, il l'appela à son tribunal.

S. Paul, Néron, quel contraste ! L'un, artisan obscur, l'autre, maître de plus de cent millions d'hommes ; l'un couvert de haillons et enchaîné, l'autre brillant sous la pourpre et l'or ; l'un vieilli dans les fatigues de l'apostolat, l'autre usé, avant l'âge, dans la débauche ; l'un qui vient de parcourir le monde, pour l'éclairer et le consoler, l'autre dont le plus doux plaisir est de

1. Rome, à cette époque, a successivement pour maîtres Caligula, Claude, Néron : un monstre, un imbécile, un histrion.

2. Pendant tout ce temps, il resta enchaîné au bras d'un prétorien. Rome entière en parla : *Vincula mea manifesta in prætorio et cæteris omnibus.*

faire tomber les têtes de ses sujets; qui a les mains teintes du sang de son frère, et qui les plongera bientôt dans celui de sa femme, de sa mère et de ses précepteurs; l'un, un des plus grands libérateurs, l'autre, un des plus exécrables tyrans que la terre ait portés... Ah! j'aurais voulu les voir face à face; j'aurais voulu voir devant ce jeune fou dont l'orgueil a troublé la tête, dont un peuple tombé au-dessous de l'homme[1] courtise les vices, ce vieillard auguste et transfiguré dans sa vertu; j'aurais voulu le voir arrêtant sur lui son regard doux et fier, et lui présentant Jésus-Christ !... Néron fut-il touché? Fut-il saisi de respect devant cette apparition de la grandeur morale? ou bien sourit-il de pitié et ne jugea-t-il pas ce juif insensé digne de ses colères? toujours est-il qu'il fit tomber sa chaîne.

A peine délivré, Paul reprit sa course. Il a plus de soixante ans, mais son cœur n'est pas refroidi; il a encore toutes les ardeurs, tous les enthousiasmes de sa jeunesse. « Malheur à moi, si je n'évangélise! » Il reparaît devant l'Orient avec un prestige nouveau et comme consacré par la douleur. Il visite les anciennes églises; il en fonde de nouvelles; il remplit les unes et les autres de son esprit.

Pendant ce temps, un grand fait se passait à Rome. Par une nuit brûlante de juillet, tout à coup un incendie éclate. Portée par le vent, la flamme parcourt les rues, monte sur les collines, redescend active, fière et mugissante. Pendant neuf jours, elle s'avance, dévorant les temples, les palais; pendant neuf jours, l'air est embrasé de lueurs sinistres, et le bruit des toits qui s'écroulent se mêle aux cris des blessés et des mourants. On dit que Néron voulut jouir de l'horrible beauté de ce spectacle, qu'il monta au sommet d'une tour, en costume de théâtre, et que là, une harpe à la main, il chanta les vers d'Euripide sur la ruine de Troie. Était-ce lui qui avait allumé l'incendie? Avait-il, dans un de ces épouvantables rêves comme en ont les tyrans, songé à abattre Rome pour la rebâtir? Il y avait assez de folie dans sa tête pour que l'Histoire l'en soupçonne. Quoi qu'il en soit, le spectacle offert à la populace ne l'avait pas fait rire comme ceux dont il avait coutume de l'amuser; elle était, au contraire, irritée et frémissante, dans des rues désolées et parmi des décombres fumants. En vain Rome se releva bientôt toute rayonnante avec ses palais et ses temples; en vain la « Maison Dorée » étala ses splendeurs sur trois collines; la beauté de la ville nouvelle ne put faire oublier l'horreur des jours qu'on venait de traverser, et on persista à accuser Néron de s'être fait un jeu cruel des souffrances de

1. Cette énergique expression est de M. Villemain.

son peuple. Pour détourner de sa tête cette dangereuse accusation, il chercha des coupables, et il annonça bientôt qu'il les avait trouvés. Ce sont ces chrétiens qui restent étrangers aux jeux, aux fêtes, à toutes les coutumes de la société; qui insultent aux dieux de la patrie; dont la vie, comme celle des malfaiteurs, est un mystère. Il veut en débarrasser le monde, et faire de leur supplice une fête. Le glaive, la hache, les tenailles ardentes, on voit cela tous les jours; il a trouvé mieux. Les victimes sont innombrables, *multitudo ingens*[1]; on peut donner de la variété au spectacle. Il ouvre les magnifiques jardins qu'il possède au delà du Tibre: on y mène les chrétiens. On enveloppe les uns de peaux de bêtes, et on les livre à des chiens furieux; on attache les autres à des croix; d'autres sont jetés dans la flamme des bûchers. Pendant tout le jour, un peuple féroce peut repaître ses regards des souffrances de milliers de victimes humaines. Le soir, c'est bien autre chose! On revêt les martyrs de tuniques de papyrus enduites de résine, d'huile ou de cire; on les fixe à des pals qui leur traverse la gorge et les tiennent immobiles. A un signal, on allume ces flambeaux vivants. Le cirque s'illumine. La foule bat des mains. Alors Néron paraît sur son char, debout, en habit de cocher; il se promène entre ces deux rangées d'hommes qui flambent, au milieu des cris de douleur et des applaudissements. Jamais on n'a rien vu de pareil: Néron s'est surpassé.

Cependant, dit Baronius, l'Église romaine semblait pencher vers sa ruine. Pierre et Paul accoururent. Ils relevèrent le courage des chrétiens, et jusque dans le palais impérial lui-même firent de nouvelles conquêtes. Néron l'apprit[2]: pour la seconde fois, il fit comparaître Paul devant lui; pour la seconde fois, Dieu endormit ses fureurs, et tira son apôtre « de la gueule du lion ». Ce ne fut pas pour longtemps. Le lion ressaisit sa proie. Pierre et Paul furent arrêtés le même jour et jetés dans la prison Mamertine. C'était la principale prison de Rome. Elle avait reçu des rois, des généraux illustres: jamais elle n'avait reçu plus nobles prisonniers.

Les voilà donc réunis, ces deux grands hommes! L'un, le chef de l'Église, l'autre, son conquérant; tous deux vieillis dans l'apostolat, blanchis à la peine, mais tous deux jeunes de cœur, ardents et intrépides. Ils se sont rencontrés au début de leur carrière. Paul est venu à Jérusalem rendre hommage à Pierre. Pierre a béni son frère d'armes; et ils sont partis,

1. Tacite.
2. Peut-être aussi avait-il été ému par les nouvelles sinistres arrivées de Judée: on disait les légions vaincues, le peuple juif soulevé, en armes et menaçant.

chacun de leur côté, à la conquête du monde. Aujourd'hui, cette conquête est faite, ou du moins elle est avancée, et ils peuvent s'embrasser dans une même prison. Qui pourrait dire leurs entretiens, leurs prières pour l'Église, pour cette Rome qui s'agite au-dessus de leurs têtes, les merveilleuses visions de l'avenir qui les consolent de leurs tristesses présentes? Du fond de leur cachot, leur pensée embrasse encore le monde. Néron a enchaîné leurs bras, mais, comme le dit fièrement Paul, il n'a pas enchaîné leurs lèvres, et, portée par des amis fidèles, la parole de Dieu en sort toujours pour remuer Rome et soutenir l'Église[1].

Ils restent ainsi, pendant neuf mois, dans les fers, et leur beauté, à tous deux, s'achève dans la souffrance. Les vertus de Paul en particulier brillent alors de tout leur éclat, et les deux grands amours qui ont rempli sa vie, l'amour de Jésus-Christ et l'amour des âmes, atteignent leur perfection[2].

Jésus-Christ! ah! sans doute, il l'a toujours passionnément aimé. Du jour où il l'a connu, il n'a plus vu, il n'a plus « su » que lui; sa beauté a effacé toutes les autres, et « son nom a été au-dessus de tout nom ». Il est sa joie, il est son espérance, il est sa vie[3]. C'est pour le faire connaître, c'est, selon sa belle expression, pour faire « étinceler » son Évangile, qu'il court le monde. Il pleure à la pensée qu'il est encore des hommes qui le haïssent: *Flens dico*, *inimicos crucis Christi.* Quand il veut dire ses grandeurs, son amour, son cœur s'émeut, la parole s'échappe de sa bouche, entrecoupée, brûlante; où plutôt, il ne parle plus, il chante, et jamais, criminelle ou sainte, la passion ne mit sur des lèvres mortelles hymnes plus enflammés[4]. Il n'a pourtant pas trouvé encore, pour parler de son divin Maître, des accents aussi profonds, aussi émus, que ceux qu'il fait entendre du fond de son cachot. En des lettres d'une beauté éblouissante, il l'exalte, il le venge une dernière fois; il tressaille d'allégresse à la pensée de le voir; et on sent

1. C'est l'histoire des papes. Combien parmi eux ont porté des chaînes, chaînes physiques ou chaînes morales! Combien auraient pu, comme Paul, s'appeler *vincti Christi! Sed verbum Dei non est alligatum;* mais la parole de Dieu n'est pas enchaînée. Elle passe à travers les murs des cachots, à travers les défenses des politiques, par-dessus les montagnes et les mers.

2. Lui-même nous apprend, en termes touchants, la lutte que ces deux amours se livraient dans son âme: « Je suis tiré en sens contraires. Je voudrais mourir et être avec Jésus-Christ: pour moi, c'est le meilleur; et je voudrais rester avec vous, car vous avez besoin de moi. » (Philip.)

3. *Jesu Christi spei meæ. — Mihi vivere Christus est.*

4. N'est-ce pas un chant, en effet, où l'on sent l'ivresse et les divines folies de l'amour, que ce défi jeté à toutes les créatures: « Qui me séparera de lui? La tribulation, l'angoisse, la faim, la nudité, le péril, la persécution, le glaive? Non, ni la mort, ni la vie, ni les hommes, ni les anges, ni aucune puissance ne pourra jamais me séparer de lui »?

que si Néron ne se hâte, ce pur et ardent amour consumera sa vie.

Et les âmes, comme, elles aussi, elles ont, avec les années, grandi à ses yeux ! Il les aime, non pas avec plus d'ardeur qu'au début de son apostolat, c'est impossible, mais avec plus de tendresse. Il écrit en faveur d'un pauvre esclave qui est venu cacher dans son sein sa douleur et sa honte une lettre[1] qui sera la charte d'émancipation d'une partie de l'humanité; et quand il a obtenu sa grâce, de cet être méprisé, de ce rebut du monde, par un coup d'audace inouï, il fait un évêque ! Il adresse à ses enfants ses exhortations dernières ; il les avertit des périls qu'ils vont courir après sa mort; au nom de ses cheveux blancs, de ses souffrances, de ses chaînes, il les conjure de ne pas trahir la foi qu'il leur a prêchée. Mais il en est, parmi eux, dont l'avenir le préoccupe davantage, vers lesquels vont plus souvent et avec plus d'anxiété sa pensée et son cœur : ce sont ces jeunes gens qui l'ont aimé d'un si vif et si fidèle amour, Tite, Timothée ; Timothée surtout, qu'il laisse, jeune encore, à Éphèse, exposé à la séduction des hérésies naissantes et à la séduction des voluptés asiatiques. Il verse, avant de mourir, son âme dans la sienne; il adresse à cet enfant de sa prédilection des conseils qui sont comme le testament de son cœur. Il le supplie de ne pas laisser périr les trésors de foi, de pureté, qu'il a déposés en lui, de ne pas rougir de la glorieuse ignominie de la croix; il l'exhorte à ces luttes généreuses qu'il a livrées lui-même, et, vieil athlète mourant, il lui remet ses armes : « Pour moi, je suis la victime destinée au sacrifice. Le temps de ma mort approche. J'ai combattu le bon combat. J'ai achevé ma course, il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne des mains de Dieu. »

La couronne est prête en effet. Néron a résolu d'en finir avec les chefs de cette secte qui trouble la capitale et l'Empire. Il n'est pas à Rome en ce moment. Avec ses chevaux africains, ses buffles ferrés d'argent, au milieu d'une troupe de musiciens et de saltimbanques, il parcourt la Grèce, et mendie les adulations et les couronnes de ses enfants avilis ; mais il a laissé ses ordres, et, pour les exécuter, un ministre digne de lui. Hélius, préfet de Rome, fait tirer de leur prison les deux apôtres. On les attache à une colonne; sous les yeux et au milieu des cris d'une populace insolente, on fait, à coups de fouet, voler leur chair en lambeaux. Quand leur corps n'est plus qu'une plaie, on les traîne hors de la ville. Les martyrs se séparent, s'em-

1. Cette lettre est de la première captivité de Paul à Rome. Nous la plaçons ici afin de grouper tous les traits qui mettent en relief la physionomie de l'apôtre à ses derniers jours.

brassent, se donnent rendez-vous au ciel. Pierre est conduit sur le Janicule, Paul aux eaux Salviennes.

Quelques instants après, le prince des apôtres expirait sur une croix, et Paul, comme il convenait au conquérant de l'Église, avait la tête tranchée par le glaive. C'était le 29 juin de l'an 67. Depuis les jours du vendredi saint et de la Pentecôte, aucun jour plus mémorable ne s'était levé sur le monde. Ce jour-là, dans le sang de deux grandes victimes, Rome avait été deux fois consacrée.

L'heure approche, en effet, où Jérusalem va tomber. Le peuple juif, dispersé aux quatre vents du ciel, va commencer sa course errante à travers le monde. Au peuple nouveau il faut une ville nouvelle. Rome elle-même a besoin d'être purifiée. Après le sang de Pierre et de Paul, pendant trois cents ans, le sang de milliers de victimes va couler dans ses rues, et alors, sur son sol sanctifié, les pontifes de la loi nouvelle assoieront leur trône. Déjà l'Empire se décompose; les provinces se soulèvent; on entend de sourds grondements à l'horizon. Au fond de leurs forêts, les Barbares vont bientôt préparer leurs francisques et aiguiser leurs javelots. Visiblement, le monde se trouble. La Rome antique va disparaître et faire place à une Rome nouvelle. Cette Rome, je la vois déjà par la pensée, et, devançant les siècles, je la salue. Comme la Rome antique, elle est la maîtresse du monde; mais, tandis que des collines de l'une descendaient des soldats qui portaient partout le fer et le feu, des collines de l'autre descendent des apôtres qui portent aux peuples la lumière et la liberté. L'une avait régné par la force; l'autre règne par l'amour. L'une avait étendu sa redoutable épée sur le monde, et elle l'avait asservi; l'autre a étendu sur lui sa croix, et elle l'a délivré.

O Paul, c'est là en partie votre œuvre. Vous avez non seulement complété, comme vous vous en glorifiez vous-même, les soufrances de Jésus-Christ, mais vous avez complété sa parole et complété sa vie. Vous avez révélé à la terre et déployé dans toute sa largeur ce grand mystère de son incarnation et de son sacerdoce que, par pudeur divine, il avait laissé lui-même dans un demi-jour et dans une sorte d'obscurité sacrée. Vous avez fait sortir le christianisme de l'étroite enceinte de la société juive; vous avez lutté, vous avez souffert, vous êtes mort pour le répandre, pour en faire la religion universelle. C'est là votre gloire, et l'Église reconnaissante l'a proclamée dans cette inscription magnifique qu'elle a gravée sur les murs de votre basilique: « *Tu es vas electionis, sancte Paule apostole, prædicator veritatis in universo mundo:* O Paul, vous êtes vraiment un vase d'élection, car c'est vous qui avez prêché la vérité dans tout l'univers. »

Nous sommes bien peu de chose auprès de vous, ô grand apôtre, et quand nous songeons à vos gigantesques travaux, à vos soufrances, à l'œuvre que vous avez accomplie, nous sommes comme écrasés. Nous ne ferons jamais rien de tel, et Dieu ne nous le demande pas. Faites-nous du moins, — ce sera là, en vous quittant, ma dernière prière, — faites-nous rougir de notre vie mesquine, de nos ambitions vulgaires, et de cet amour impuissant qui ne suffit pas, je ne dis pas à changer le monde, mais à nous changer nous-mêmes. Ainsi soit-il !

Voir d'autres panégyriques du même saint dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXII, p. 402; t. XXIII, pp. 858 et 889.

---

30 JUIN — S. MARTIAL[1]

Mementote præpositorum vestrorum qui vobis locuti sunt verbum Dei.

Souvenez-vous de vos évêques qui vous ont annoncé la parole de Dieu.
(Hebr., XIII, 7.)

Telle était, Mes Frères, la recommandation de l'apôtre S. Paul aux Hébreux, et je viens vous la redire dans cette fête que vous célébrez en l'honneur de votre saint patron qui, un des premiers assurément, le premier peut-être, ait prêché l'Évangile de Jésus-Christ dans cette ville même que vous habitez. Aujourd'hui, Mes Frères, je tromperais une seconde fois votre pieuse attente, et je serais sans excuse, si je ne vous apportais pas l'éloge, et, pour me servir du terme consacré, le panégyrique de S. Martial, évêque de Limoges, patron de votre paroisse. Depuis douze mois j'ai parcouru tous les écrits que j'ai pu rencontrer, qui pouvaient m'instruire sur la vie de celui qui porte à ce juste titre le nom d'apôtre de l'Aquitaine, et partout j'ai trouvé la confirmation de cette parole, que sur le front de S. Martial brille la triple couronne du saint, de l'apôtre, du thaumaturge. Vous en verrez la preuve en écoutant le récit de sa vie, l'histoire de ses travaux et de ses œuvres merveilleuses. Mais il importe avant tout de bien comprendre ce que nous entendons par ces trois mots: saint, apôtre, thaumaturge.

Pris dans son acception la plus générale, le mot saint désigne tous ceux qui sont appelés à posséder Dieu dans le ciel, quand

1. Panégyrique prêché dans l'église paroissiale de Saint-Martial d'Angoulême, en 1882, par le supérieur des chapelains de Notre-Dame d'Obesine.

bien même plusieurs, le plus grand nombre même parmi eux, doivent, par leur faute, être privés de ce bonheur.

Pris dans une acception plus restreinte, le mot saint comprend tous les hommes qui, après avoir quitté la terre, arriveront, un jour ou l'autre, au bonheur du ciel. Ces saints assurément, malgré l'incontestable vérité du petit nombre des élus, comparé au nombre des réprouvés, composent cette multitude comme infinie, cette multitude innombrable que l'évangéliste S. Jean a contemplée dans son ravissement, multitude si grande, nous dit-il, que personne ne pouvait la compter : *Vide turbam magnam quam dinumerare nemo poterat*. Toutefois, Mes Frères, de tous ces saints qui inondent les parvis célestes, le plus grand nombre reste ignoré de la terre. Leur nom, connu seulement du Ciel, n'est point inscrit au catalogue de ces saints qui reçoivent dans l'Église un culte public et solennel. Les autres, au contraire, dont la sainteté a été reconnue et proclamée par l'Église, reçoivent ce culte public et solennel et des hommages singuliers. Leurs images, leurs reliques surtout, exposées sur nos autels, sont offertes à la vénération des fidèles, et nous les invoquons par leur nom, pour obtenir auprès de Dieu leur puissante et bienveillante intercession. Eh bien ! Mes Frères, votre bienheureux patron, S. Martial, occupe une des premières places parmi ces saints qui portent sur leur front cette brillante couronne de la sainteté la plus haute, la plus certaine.

Par le nom d'apôtre nous désignons surtout ces hommes, au nombre de douze, que Notre-Seigneur avait choisis lui-même et attachés à sa personne, pour les rendre témoins de ses miracles, disciples de ses enseignements, afin de les établir, après son retour au ciel, les premiers prédicateurs de son Évangile, et les fondateurs des premières églises, dans toutes les contrées du monde. Par extension, on donne encore le nom d'apôtre aux premiers évêques envoyés ou établis par les apôtres mêmes à la tête des églises qu'ils avaient fondées aux premiers siècles du christianisme. Enfin on accorde souvent le même titre aux simples missionnaires, aux simples prêtres, qui évangélisent une contrée, un diocèse, une paroisse.

Or S. Martial, il est vrai, Mes Frères, n'était point du nombre des douze qui ont composé le collège apostolique; mais cependant il est appelé à juste titre l'apôtre de l'Aquitaine, parce que, d'après les traditions de cette province, S. Martial, étant disciple de Jésus-Christ et ayant reçu de lui sa mission, a travaillé avec les principaux apôtres, de même que S. Barnabé, S. Luc et S. Marc, à la conversion des infidèles, à la destruction de l'idolâtrie, à l'établissement du royaume de Jésus-Christ, à la fondation de l'Église naissante. Du reste, le Pape Jean XIX,

les conciles de Limoges et de Bourges, tenus au XI[e] siècle, lui ont accordé ce titre d'apôtre, et, de notre temps, la congrégation des rites et le Pape Pie IX, de si sainte et de si glorieuse mémoire, l'ont maintenu dans ce titre d'honneur. De plus, dans une prose que l'on chantait au jour de sa fête, et qui remonte vraisemblablement à l'époque de la dédicace de la basilique de Saint-Martial, au commencement du IX[e] siècle, se trouvent ces paroles : « Les citoyens du ciel l'honorent comme leur collègue ; toute l'Aquitaine le vénère comme son apôtre. » Bien mieux, c'était l'usage des églises d'Aquitaine, de France, d'Angleterre, de Constantinople, du Mont Sinaï, d'invoquer S. Martial dans les litanies et dans les autres prières publiques, au rang même des apôtres et avant tous les martyrs. Donc nous pouvons affirmer sans crainte qu'au front de votre glorieux patron brille, à côté de la couronne de la sainteté, la couronne de l'apostolat.

Enfin, Mes Frères, nous donnons le nom de thaumaturge aux saints qui, pendant leur vie ou après leur mort, opèrent des miracles. C'est, du reste, le moyen ordinaire dont Dieu s'est toujours servi pour confirmer la vérité de la doctrine de ses saints et attester la réalité de leur sainteté. Dieu ne peut pas communiquer la puissance du miracle à des hommes dont les enseignements tendraient à établir le mensonge et dont l'inconduite encouragerait l'impiété. Eh bien! Mes Frères, cette couronne du thaumaturge resplendit du plus brillant éclat au front de votre saint Patron, et donne ainsi à la sainteté de sa vie et aux œuvres de son apostolat la confirmation la plus certaine, la plus authentique.

Ces principes établis qui jetteront un grand jour sur la suite de ce discours, il ne me reste plus qu'à vous redire la vie de S. Martial, votre illustre Patron, telle que je l'ai trouvée racontée dans les ouvrages les plus dignes de foi que j'ai parcourus. A chacun des faits que je vous signalerai, il vous sera bien facile de reconnaître tour à tour, et souvent même à la fois, le saint, l'apôtre et le thaumaturge.

S. Martial, Mes Frères, était juif d'origine. Il appartenait par sa naissance à la tribu de Benjamin. Il était cousin de S. Étienne, le premier de nos martyrs, et parent, à un degré que j'ignore, de S. Pierre, le prince des apôtres. Voilà, il me semble, une parenté plus illustre mille fois que toutes les parentés les plus glorieuses de la terre. Il naquit à Rama, petite ville de la Palestine, dont le nom revient assez souvent dans l'Écriture. Son père et sa mère, fidèles observateurs de la loi de Moïse, cette loi divinement établie, la seule véritable avant la prédication évangélique, l'avaient élevé dans la crainte de Dieu et dans l'accomplissement parfait de ses commandements.

Quand Notre-Seigneur commença la prédication de son Évangile, quand il multiplia ses miracles dans la Galilée et dans la Judée, Martial eut le bonheur de le voir et de l'entendre dans la compagnie de ses parents. La parole de ce Maître divin opéra si puissamment sur leur cœur, qu'ils crurent en lui et le reconnurent pour le Sauveur promis et pour le Messie attendu depuis la chute d'Adam. Ils reçurent le baptême de la main de S. Pierre, et, malgré sa jeunesse, Martial s'attacha inséparablement à Jésus-Christ en qualité de disciple.

Nous lisons dans le saint Évangile qu'un jour les apôtres se disputaient entre eux pour savoir lequel parmi eux serait le plus grand dans le royaume des cieux. Notre-Seigneur, pour détruire leur ambition et leur donner une leçon d'humilité, cette grande vertu jusqu'alors inconnue du monde, prit un jeune enfant, le plaça au milieu d'eux et leur dit : « Si vous ne devenez semblables à des enfants par l'humilité, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. » Or, Mes Frères, la tradition rapporte, et plusieurs docteurs du moyen âge, des plus savants, Albert le Grand et S. Thomas d'Aquin, affirment que ce jeune enfant était S. Martial, votre patron.

La tradition rapporte encore que ce fut S. Martial qui présenta à Notre-Seigneur les cinq pains d'orge et les deux poissons qu'il multiplia si miraculeusement dans le désert pour nourrir la multitude qui le suivait pour le voir et pour l'entendre. Elle nous apprend que S. Martial eut l'honneur insigne de servir Notre-Seigneur à table, lorsqu'il mangea pour la dernière fois l'agneau pascal avec ses apôtres, et qu'il institua le sacrement adorable de l'Eucharistie. Ne trouvez-vous pas, Mes Frères, avec moi, que toutes ces traditions, qui reposent sur des données vraiment respectables, impriment à la physionomie de votre saint Patron des traits charmants qui n'appartiennent qu'à lui?

S. Martial, placé ainsi au nombre des disciples du Sauveur, fut plus d'une fois témoin de la réalité de sa résurrection, lorsqu'il apparaissait au milieu de ses apôtres. Il assista également au glorieux triomphe de son ascension, et, au jour de la Pentecôte, il reçut les dons de l'Esprit divin.

Bientôt les apôtres se partagent le monde. Ils partent afin de porter à toutes les nations, selon l'ordre reçu de leur divin Maître, la lumière de l'Évangile. Alors S. Martial s'attache à S. Pierre, dont il était, nous l'avons déjà dit, le parent selon la chair, et le fils spirituel par son baptême. Il le suit à Antioche, et d'Antioche à Rome, maîtresse alors des nations païennes, et qui bientôt devait l'être des nations chrétiennes. Là il se mit avec lui à prêcher l'Évangile de Jésus-Christ par les rues et sur

les places publiques, opérant de nombreuses conversions. Et tandis que le prince des apôtres demeurait ordinairement avec les principaux de Rome, qui admiraient sa nouvelle doctrine, S. Martial, pour étendre plus au loin les bienfaits de la prédication évangélique, s'établit dans un autre quartier de la ville, dans le lieu qu'on appelle *Via lata*. Il y construisit un petit oratoire, et là il célébrait les saints mystères, répandait des prières avec les autres fidèles du Christ, laissant déborder de son cœur les plus suaves enseignements de la foi, et donnant le baptême à un grand nombre de néophytes qui lui devaient leur conversion.

Tel fut, Mes Frères, le début de la vie apostolique de votre illustre patron. Bientôt vous le verrez prendre les plus magnifiques accroissements, semblable, en quelque sorte, à un fleuve, qui ne roule d'abord qu'un petit filet d'eau, mais qui va toujours s'agrandissant pour couler enfin comme à pleins bords et à flots pressés.

S. Pierre en effet, voyant que la foi était fondée et affermie dans Rome, résolut de faire entendre la parole évangélique aux contrées les plus voisines de l'Italie. Voilà pourquoi il envoya S. Martial dans les Gaules, comme déjà il y avait envoyé et S. Trophime, premier évêque d'Arles, alors métropole de la province de Vienne, et S. Paul, premier évêque de Narbonne, comme un peu plus tard il devait y envoyer les Saints Austremoine, Gatien, Saturnin et Valère, et plusieurs autres, que le prince du Collège apostolique leur avait désignés pour compagnons de leurs travaux.

S. Martial partit de Rome accompagné de S. Austriclinien et de S. Alpinien. Les voilà donc en marche, ces nouveaux conquérants, ces conquérants pacifiques. Ils s'avancent pour combattre, à force d'héroïsme, la prétendue sagesse des philosophes, la superstition des druides, la puissance des princes et des démons, et, en même temps, pour éclairer les âmes et les embraser du feu de la charité divine. Mais, vous le savez, Mes Frères, l'Histoire l'atteste à chacune de ses pages, les œuvres du ciel débutent souvent par l'épreuve. A peine parti, S. Martial perd S. Austriclinien, emporté par une mort imprévue. Votre saint patron retourne à Rome, auprès de son maître, pour lui raconter sa douleur et son découragement. Le prince des apôtres le console, et lui remet son bâton, lui donnant l'assurance qu'en l'étendant sur le corps inanimé d'Austriclinien, il le verrait aussitôt revenir à la vie. Martial obéit, et Austriclinien ressuscité reprend avec lui son voyage apostolique.

Le pays que S. Martial avait reçu la mission d'évangéliser s'étendait entre le Rhône, la Loire et l'Océan Atlantique, et

comprenait cette grande partie des Gaules que les anciens appelaient l'Aquitaine. Il traverse de vastes contrées en semant partout sous ses pas la parole divine. Il arrive avec ses deux disciples sur les frontières du Limousin ; deux villes reçoivent tour à tour sa prédication et sont témoins de ses nombreux miracles. Il fait enfin son entrée dans la ville de Limoges, la cité principale et la plus peuplée alors de ces contrées. Il la trouve adonnée au culte des idoles, et, par suite, à la dépravation des mœurs. Il prêche, il combat, il attaque, il réfute, il réunit des assemblées, il établit des conférences publiques, il chasse l'idolâtrie de toutes ses positions, il l'accule, il la terrasse, et ce que la parole a commencée, le miracle, plus fort que la parole, l'achève et le complète.

Oui, Mes Frères, le miracle, car Dieu voulut que la puissance du thaumaturge vînt soutenir la doctrine de l'apôtre, comme elle attestait la sainteté de sa vie.

Plus d'une fois, peut-être, vous vous êtes adressés à vous-mêmes, ou vous avez entendu faire à d'autres cette question : Pourquoi donc les miracles, si fréquents dans les premiers siècles de l'Église, sont-ils devenus plus rares de nos jours ? Pourquoi donc Dieu intervient-il moins souvent dans les choses d'ici-bas par une action directe et immédiate de sa providence ? A cette question, je vous donnerai d'abord la réponse de S. Augustin. « Lorsqu'une plante, nous dit-il, est jeune et délicate, on l'arrose fréquemment et on la cultive avec soin ; mais dès qu'elle atteint son développement complet, on l'abandonne aux soins ordinaires de la végétation. La pluie du ciel et la chaleur du soleil suffisent désormais pour entretenir sa force et sa vitalité. »

Il en est ainsi de l'Église, ajoute un de nos plus savants évêques. A son entrée dans le monde, elle avait besoin d'un secours extraordinaire pour s'y soutenir et s'y développer. Sans le miracle, le genre humain, esclave des sens et des passions, n'aurait pu rompre avec ses traditions de vices et de mensonge : car le miracle, on ne saurait trop le redire, c'est le signe authentique, c'est le cachet de la vérité ; c'est le sceau irréfragable que Dieu imprime à son œuvre ; c'est le coup d'État de la Providence ; c'est l'éclair qui sillonne la nue et qui déchire en un clin d'œil les ténèbres les plus épaisses. Les ennemis de la foi l'ont si bien compris, que, pour échapper à ses conséquences, ils ont pris le parti désespéré de nier la possibilité et l'existence du miracle. Mais si le miracle a dû se multiplier autour du berceau de l'Église, aujourd'hui qu'elle est là debout, victorieuse de l'espace, du temps, des passions, elle se maintient par sa propre force ; elle n'a plus besoin, pour prolonger

sa vie, de cette intervention fréquente de la puissance divine. Du reste, n'est-elle pas elle-même par son existence, malgré les persécutions continuelles qui se déchaînent contre elle, n'est-elle pas un miracle permanent, et le plus grand des miracles? Pour asseoir ce roc immobile au-dessus des passions humaines, il fallait toute une succession de merveilles. Une fois le roc assis sur une base inébranlable, Dieu a pu retirer sa main ou, du moins, la laisser voir à de plus rares intervalles; le roc se soutient par lui-même, et, fort de la puissance que Dieu lui a donnée, il se rit de la tempête et de ses colères impuissantes.

Ne soyez donc pas surpris, Mes Frères, que Dieu, en plaçant S. Martial en face de ces peuples adonnés à l'idolâtrie la plus stupide et à la dégradation des mœurs la plus effrénée, ait armé sa main du miracle, et qu'il ait soumis à son pouvoir les fléaux du corps et de l'âme, les éléments de la nature, et jusqu'aux puissances de l'Enfer. Dieu proportionne toujours ses dons aux besoins de son Église, et il sait toujours tirer des profondeurs de son conseil des moyens infaillibles qui assurent à la vérité son triomphe sur l'erreur.

Une des premières et des plus illustres conquêtes de votre bienheureux patron dans sa ville épiscopale, fut sainte Valérie et sa mère. Cette jeune fille, aussi distinguée par sa richesse que par sa beauté, était fiancée au gouverneur de la province. Mais, en écoutant les enseignements de S. Martial, elle conçut une si grande estime pour la virginité, qu'elle renonça à son riche mariage et mérita bientôt la couronne du martyre.

Toutefois, Mes bien chers Frères, le grand jour du triomphe de la vérité sur l'erreur, de la foi catholique sur l'idolâtrie païenne, allait luire pour la cité de Limoges convertie. S. Martial, accompagné de ses disciples, se présente dans la vaste enceinte du théâtre, au milieu d'une foule immense de spectateurs. Il prêche l'Évangile. Les prêtres des idoles, ivres de fureur et craignant de perdre toute leur puissance, se saisissent de nos saints, les font battre de verges, et les jettent en prison. Mais bientôt, Martial s'étant mis en prière, une lumière céleste brille aussitôt et transforme la prison en temple de gloire. En même temps les fers tombent des pieds et des mains de ces bienheureux captifs, les portes s'ouvrent d'elles-mêmes, et leur présentent ainsi le pouvoir de s'enfuir. La ville est agitée d'un violent tremblement de terre, le tonnerre gronde, la foudre tombe et allume l'incendie. Deux des principaux prêtres des idoles, qui avaient porté une main sacrilège sur nos illustres prisonniers, sont frappés de mort sur la place publique. Les habitants, touchés et consternés à la vue de tant de prodiges, craignant d'être enveloppés dans cette terrible

punition, accourent à la prison et implorent le secours des saints apôtres. Martial leur assure qu'ils n'auront aucun mal, s'ils veulent croire en Jésus-Christ et embrasser sa religion. Il s'offre même de rendre la vie aux deux prêtres des idoles, frappés par la foudre, en témoignage de la puissance du Dieu qu'il leur prêche. Le prodige s'opère. A la voix de S. Martial qui leur commande de se lever et de dire publiquement au peuple ce qu'il fallait faire pour être sauvé, les deux prêtres des idoles reprennent la vie et deviennent en même temps les prédicateurs de la vérité. Ils détestent publiquement l'erreur dans laquelle ils avaient vécu jusque-là, et attestent qu'il n'y avait point, ni au ciel ni sur la terre, d'autre Dieu que celui que Martial est venu leur annoncer. Quelques années plus tard, un de ces deux prêtres ressuscités et convertis, nommé Aurélien, deviendra le successeur de S. Martial sur le siège épiscopal de Limoges. C'est ainsi, Mes Frères, que Dieu, quand il lui plaît, arrête le trait lancé contre lui, le détourne et en frappe ceux-là mêmes qui osaient l'attaquer.

Bien facile de comprendre, Mes Frères, qu'un si grand miracle ne pouvait manquer d'opérer un merveilleux changement dans toute la ville. La plupart des idolâtres se convertirent, les statues des faux dieux furent renversées et brisées en mille pièces, et le temple principal qui les renfermait fut changé en église pour honorer le vrai Dieu. C'est aujourd'hui l'église cathédrale, dédiée en l'honneur du premier martyr, S. Étienne.

La ville de Limoges convertie et soumise au joug de Jésus-Christ, S. Martial entreprend de nouveaux travaux. Il s'élance à la conquête des autres villes et des provinces de l'Aquitaine. Angoulême, Bordeaux, Toulouse, Poitiers, Saintes, Agen, Bourges, et bien d'autres encore, reçoivent tour à tour le bienfait de ses prédications, et deviennent les témoins de la sainteté de sa vie et des nombreux miracles qu'il opère. Impossible, Mes Frères, de le suivre dans toutes ses courses apostoliques, et de vous raconter en détail les faits merveilleux qui s'y rapportent. Vous y verriez toujours et partout le saint, l'apôtre et le thaumaturge.

Toutefois, Mes bien chers Frères, vous ne me pardonneriez pas si je passais sous silence ces faits qu'une tradition constante nous assure, et qui jettent tant de gloire sur l'Église d'Angoulême. S. Martial, se rendant à Bordeaux pour y prêcher l'Évangile, passa par votre ville : il y séjourna quelque temps. Ses prédications convertirent le peuple à la foi du vrai Dieu. Près d'Angoulême il rencontra un enfant que les parents lui présentèrent. Il portait le nom d'Ausone; il lui donna le saint baptême, et plus tard se l'attacha en qualité de disciple. Après

l'avoir instruit de la saine doctrine, il l'ordonna prêtre, l'employa d'abord au ministère sacré et à la prédication évangélique, et l'établit enfin comme premier évêque de votre cité. Vous l'honorez comme le patron de votre diocèse.

Quelle gloire, par conséquent, Mes Frères, pour l'Église d'Angoulême de toucher de si près aux temps apostoliques et de remonter si facilement de S. Ausone à S. Martial, de S. Martial à S. Pierre, de S. Pierre à Jésus-Christ même! Quelle joie aussi et quelle consolation, au milieu des alarmes et des amertumes de l'heure présente, pour le dernier successeur du premier de vos évêques! Tandis que les grandes églises de S. Jean Chrysostome, de S. Athanase, de S. Basile, de S. Augustin et de tant d'autres, se sont engagées dans les erreurs de l'hérésie ou les révoltes du schisme, l'Église de S. Ausone, l'Église de S. Martial, l'Église de Limoges, l'Église d'Angoulême, professent encore la doctrine qu'elles ont reçue des lèvres de leurs apôtres, des mains de leurs fondateurs.

De retour à Limoges, S. Martial, pressentant sa fin prochaine, voulut assurer l'avenir de son église et se donner un successeur capable de poursuivre son œuvre. Après de longues et ferventes prières, il choisit Aurélien, cet ancien prêtre des idoles qu'il avait ressuscité et converti, et dont les vertus et les talents avaient gagné l'admiration et l'estime de toute la ville. Il le présenta à l'assemblée des fidèles et prononça ces paroles qu'on ne peut lire ou entendre sans émotion : « La vie présente est l'arène de nos combats; après la mort seulement le repos sera notre partage dans le sein de Dieu. Je ne resterai pas plus longtemps avec vous, ne vous en affligez pas; pour que le troupeau demeure entier, et qu'un plus grand nombre de brebis vienne s'y réunir, je vous laisse un guide expérimenté : Aurélien, l'ami de chacun de vous, sera mon successeur; écoutez sa voix, qu'il soit votre flambeau dans les œuvres et le conseil.

L'illustre apôtre ne cessait d'enseigner, mais ses forces épuisées le trahirent bientôt. Le moment suprême arriva. Après s'être fait porter dans le sanctuaire qu'il avait dédié à S. Étienne, il bénit ses disciples qui l'entouraient, leur donna ses derniers enseignements, puis, levant les yeux au ciel et ravi en extase : O mon Dieu, s'écria-t-il, vous m'avez commandé de tout quitter et de vivre pauvre sur la terre, et voici que j'ai été indigent et pèlerin; il est temps que j'aille me réjouir à vos festins et m'abreuver aux torrents de vos délices.

Ces paroles tombaient à peine de ses lèvres mourantes, que déjà son âme était au ciel. C'était l'an 73 de Jésus-Christ, le dernier jour de juin, le lendemain du deuxième anniversaire du martyre des apôtres Pierre et Paul, sous le pontificat de S. Lin

et sous le règne de Vespasien. Il avait vécu cinquante-neuf ans, et gouverné l'Église de Limoges, comme premier évêque, pendant vingt-huit ans. Son corps, objet de la vénération des fidèles, fut enseveli par Alpinien et Austriclinien, et déposé dans le lieu même où reposait Valérie. Sur son tombeau on mit cette belle inscription: Sous cette pierre repose, non pas caché, mais brillant de gloire, un homme céleste ou un ange terrestre; c'est l'apôtre Martial, le disciple bien-aimé du Christ.

La mort de votre saint patron, Mes Frères, venait de mettre un terme à la sainteté de sa vie, aux œuvres si admirables, au zèle si ardent de son apostolat, mais elle n'avait pu mettre un terme aux miracles du thaumaturge. Ils ne cessèrent de se multiplier, ils se multiplièrent plus que jamais autour de ses reliques, et, selon la parole de nos saints Livres, son tombeau devint glorieux. Un courant d'admirable dévotion s'établit par le monde entier pour honorer le souvenir du saint apôtre de l'Aquitaine. On vit accourir à Limoges, se prosterner à son tombeau et implorer sa puissante protection, et les chefs de l'Église, je veux dire les souverains pontifes, les cardinaux, les évêques et une multitude de prêtres; et les chefs des nations, je veux dire les empereurs, les rois, les gouverneurs de provinces. Les nations étrangères, la France surtout, et plus encore les contrées qu'il avait évangélisées, semblaient s'y donner un rendez-vous continuel. Et, de même qu'il y a des volumes entiers pour raconter les prodiges de sa vie, il y a des volumes entiers pour redire la dévotion qui a suivi sa mort, et qui, se perpétuant de siècle en siècle, est arrivée jusqu'à nous.

Ah! Mes Frères, conservez à jamais ce précieux héritage. Demeurez fidèles à rendre à votre saint patron le triple culte que vous lui devez: culte de vénération pour la grandeur de sa sainteté, culte d'invocation pour la puissance de son intercession, culte surtout d'imitation pour ses vertus. Car en vérité, si vous n'êtes point, comme lui, appelés aux rudes travaux de l'apostolat et à la merveilleuse puissance de produire des miracles, tous du moins, et selon la condition qui est la vôtre dans le monde, oui, tous vous êtes appelés à la sainteté. Que dis-je! vous êtes appelés! tous, vous êtes indispensablement obligés à la sainteté. Du reste, ne l'oubliez jamais, si riches, si puissants, si savants, que nous soyons, sans la sainteté nous ne sommes absolument rien. La sainteté c'est la vraie noblesse de l'homme, c'est son principal mérite, c'est sa gloire la plus grande. Sans elle, nous dit un prince de la parole, le talent n'est qu'une folie insigne, la richesse, qu'une brillante indigence, la renommée, qu'une éclatante obscurité. Elle est plus haute que le génie, plus précieuse que le diamant, plus forte que la

puissance, plus radieuse que la couronne des rois. Elle relève la science du savant, elle ennoblit la toge du magistrat, elle retrempe l'épée du guerrier, elle féconde le travail du prêtre, elle rayonne sous les haillons du pauvre Benoît Labre, comme sous la pourpre de S. Louis. Il n'y a sur la terre que la sainteté qui ne passe pas, qui ne se fane pas. L'or se ternit, la santé se consume, la beauté se flétrit, l'amitié s'altère, la gloire s'éclipse, la vie s'éteint. Seule la sainteté reste, car seule elle est comme Dieu immortelle : immortelle dans la gloire, immortelle dans le bonheur, immortelle dans le triomphe ! Puissiez-vous tous, Mes Frères, parvenir à cette glorieuse immortalité que votre illustre patron, S. Martial, possède depuis dix-huit siècles, et que je vous désire de tout cœur[1]. — Ainsi soit-il !

---

3 JUILLET — S. IRÉNÉE[2]

Laudemus viros gloriosos et parentes nostros in generatione sua: sapientiam ipsorum narrent populi et laudem eorum nuntiet Ecclesia.

Louons ces hommes pleins de gloire dont nous sommes les enfants ; que tous les peuples publient leur sagesse et que l'assemblée sainte chante leurs louanges ! (*Office du jour.*)

Mes Frères,

Ce n'est point un sermon, mais un simple récit, que vous allez entendre. Vous l'écouterez cependant avec un profond respect et une religieuse attention, car je vais vous parler du bienheureux Irénée dont l'Église de Lyon vénère aujourd'hui la mémoire, et de tous ces chrétiens, vos pères dans la foi, qui cueillirent avec lui et sous ses yeux les glorieuses palmes du martyre. Deux considérations vont composer cet entretien : 1° En premier lieu, je vais esquisser rapidement l'histoire de l'Église de Lyon, depuis sa naissance, jusqu'à l'épiscopat du fils de S. Pothin ; 2° Puis nous verrons ce que devient cette chère Église, sous la direction de l'illustre pontife.

1. Ouvrages consultés: *Documents inédits sur l'apostolat de S. Martial*, par l'abbé Arbellot ; *Traité de la dévotion à S. Martial*, par Jean Bandel ; *les petits Bollandistes; Œuvres oratoires* de Monseigneur Freppel, *Histoire de l'Église*, par Darras, t. V.

2. Panégyrique prêché pour la fête patronale de S. Irénée, en juillet 1869, par M. l'abbé Terrat, chanoine de Bordeaux, missionnaire de Lyon.

I. — *L'Église de Lyon avant S. Irénée.* — Le berceau de notre ville de Lyon est contemporain de l'avènement de Jésus-Christ au sein de l'humanité, et il n'est pas un seul historien qui ne se soit empressé de signaler cette corrélation chronologique entre la religion naissante et la cité nouvelle.

Bâtie sous le consulat de Munatius Plancus, quarante et un ans avant l'ère chrétienne, la ville de Lyon prit bientôt, grâce à son site exceptionnel et aux faveurs multipliées des empereurs romains, un développement intellectuel et commercial qui en firent une des cités les plus importantes et les plus renommées de la Gaule. Il est donc naturel de penser qu'à ce titre elle dut fixer de bonne heure l'attention et exciter le zèle des souverains pontifes, des évêques de Rome, comme on disait à cette époque, auxquels appartenait l'initiative des grandes conquêtes évangéliques. Cependant, soit à cause de l'incendie qui, cent ans après sa fondation, la détruisit de fond en comble, sous le règne de Néron (41 après Jésus-Christ), soit à cause des guerres dont notre pays était alors le théâtre, soit, enfin, pour d'autres motifs que nous ignorons, Lyon demeura, jusqu'au milieu du IIe siècle, en dehors de la sphère où s'exerçait la parole apostolique.

S. Crescent, disciple de S. Paul, avait déjà prêché à Vienne, S. Martial à Limoges, S. Lazare à Marseille, sainte Marthe à Tarascon, S. Denis l'Aréopagite à Paris, et la cité de Plancus, qui ne le cédait en rien à toutes ces villes, n'avait pas encore reçu la visite des messagers de l'Évangile. Les rares chrétiens venus d'Asie Mineure, et que des intérêts commerciaux avaient fixés sur les rives du Rhône et de la Saône, en étaient réduits, quand ils voulaient participer aux saints mystères, à implorer le ministère des prêtres et des diacres, qui présidaient aux destinées spirituelles de la contrée voisine, la province de Vienne.

Enfin, en l'an 143, et probablement sur les instantes prières que ces pauvres chrétiens délaissés faisaient arriver sans cesse au pontife de Rome le pasteur universel, et au pontife de Smyrne l'évêque du pays qu'ils avaient quitté, une colonie d'ouvriers apostoliques, envoyée par S. Polycarpe agissant de concert avec le pape Anicet, quitta les rivages de l'Ionie, passa par Rome afin de recevoir la bénédiction du successeur de Pierre, vint débarquer à Marseille, et fit bientôt son entrée silencieuse dans les murs de notre ville. Le chef de cette colonie était un homme de cinquante-six ans, grec d'origine, et qui portait un nom symbolique. On l'appelait Pothin (*Potheinos*), le désiré, celui qui est impatiemment attendu. Dans son enfance, il avait pu voir et entendre S. Jean l'Évangéliste, qui,

comme vous le savez, mourut dans une extrême vieillesse (à cent quatre ans, dans la quatorzième année de Pothin); il avait baisé les chaînes du grand évêque d'Antioche, S. Ignace, quand ce dernier passa par Smyrne pour se rendre à Rome où l'attendaient les lions et les tigres de l'amphithéâtre; enfin il avait grandi sous les yeux et par les soins de S. Polycarpe, et c'est ainsi qu'il faut expliquer la physionomie grecque dont notre Église de Lyon porte l'empreinte, et dont nous retrouvons les traces encore aujourd'hui dans les prières et les cérémonies de notre vénérable liturgie.

Inutile de vous dire que Pothin et ses compagnons se mirent sans retard au travail, et qu'une nouvelle communauté chrétienne sortit bientôt du sein de la société païenne de Lugdunum, comme les fleurs sortent de la terre au printemps, sous la bénigne influence du soleil et de la rosée. La moisson devint même tellement abondante, que, quinze ans plus tard, Pothin, qui venait d'atteindre sa soixante et onzième année, réclama de la charité de Polycarpe un nouveau secours d'ouvriers évangéliques.

L'évêque de Smyrne s'empressa d'exaucer la supplique de son ancien disciple, et, pour donner à l'Église naissante de Lugdunum, qu'il pouvait considérer à bon droit comme sa petite fille, un témoignage d'affection profonde, il ne recula pas devant une séparation cruelle. En effet, parmi les jeunes et vaillantes recrues qu'il dirigea vers Lyon, on remarquait un homme de trente-sept ans, que Pothin avait pu connaître tout enfant, et que l'on nommait Irénée, c'est-à-dire le pacifique ou le pacificateur; du reste, les deux qualificatifs allaient lui convenir à merveille. Encore une fois, il dut en coûter beaucoup au cœur de S. Polycarpe de se séparer de ce disciple, car il en était aimé comme un père est aimé par son fils, et sa vieillesse chancelante pouvait se reposer en lui comme sur le plus solide appui. Remarquez-le bien, ce ne sont point là de vaines conjectures enfantées par notre imagination, car Irénée lui-même a pris soin de nous raconter dans un livre fameux les impressions de sa jeunesse : « Ce qui se passait dans mon « enfance, nous dira-t-il plus tard, je l'ai plus présent à ma « mémoire que ce qui est arrivé depuis, car ce que nous « apprenons dans le bas âge, croît avec l'intelligence et s'attache « étroitement à elle, en sorte que je pourrais dire le lieu où « était assis le bienheureux Polycarpe quand il parlait, retracer « sa démarche, son genre de vie, son air et sa figure. Il me « semble entendre encore les discours qu'il adressait au peuple; « comment il racontait qu'il avait vécu avec Jean et les autres « qui avaient vu le Seigneur; comment il rapportait tout ce qu'il

« leur avait entendu dire touchant le Christ, sa doctrine et ses
« miracles. Tout ce que Polycarpe nous communiquait ainsi,
« était conforme aux Écritures, parce qu'il le tenait de ceux-là
« mêmes qui avaient vu de leurs yeux le Verbe de vie. Dieu
« me fit la grâce d'écouter attentivement toutes ces choses,
« de les écrire, non sur du papier, mais dans mon cœur,
« et, Dieu aidant, je les conserve précieusement dans ma
« mémoire. »

Si l'Église de Smyrne s'imposa un vrai sacrifice en nous donnant, avec Irénée, la perle la plus riche de son écrin, croyez que l'Église de Lyon fut heureuse et reconnaissante du présent et qu'elle sut en apprécier toute la valeur. Nul cependant ne dut s'en réjouir autant que Pothin, car la présence d'Irénée lui permettait de voir sans regrets ses forces décliner, et de contempler sans effroi l'avenir de sa chère ville de Lyon. L'un et l'autre vont unir désormais leurs efforts pour la plus grande gloire de leur commun Maître. Pothin va prodiguer à Irénée les lumières de sa vieille expérience; Irénée va donner à Pothin le concours d'une infatigable activité, et les fidèles, bénéficiant de l'une et de l'autre, confondront le père et le fils dans leur reconnaissance et leur dévoûment. O Pothin, ô père bien-aimé, votre voix s'est épuisée à annoncer la bonne nouvelle; faites silence aujourd'hui et faites-le sans remords, car la voix fraîche et vibrante d'Irénée va se faire entendre. Comme la vôtre, elle est l'écho fidèle de Polycarpe, un retentissement harmonieux des discours du disciple que Jésus aimait. O apôtre, vos pas, appesantis par l'âge et le travail, trahissent votre zèle; reposez-vous de vos longues fatigues et bénissez Irénée. Il sera joyeux de partir à votre place et de vous suppléer partout où vous ne pourrez plus aller. O pasteur, vous tremblez pour le salut des âmes qui vous sont confiées. Les disciples de Valentin cherchent à les séduire, et, comme vous avez toujours accepté avec une candeur enfantine les enseignements de l'Évangile, vous n'osez pas vous aventurer dans le dédale ténébreux de ces nouveautés perfides; rassurez-vous, votre fils Irénée les a profondément, longuement étudiées, et il va, dans une œuvre immortelle, déchirer d'une main hardie le frêle tissu de ces rêveries dont une fausse science prétend envelopper la simplicité de notre foi catholique. O soldat intrépide, vous redoutiez pourtant la mort, car vous ne vouliez pas laisser vos enfants orphelins; ceignez vos reins et préparez-vous au combat : si vous tombez sur l'arène, Irénée se lèvera pour continuer votre apostolat.

En effet, l'heure décisive de l'épreuve allait bientôt sonner pour l'Église de Lyon. Un premier avertissement était arrivé de Smyrne où Polycarpe avait payé par un supplice atroce la

réponse sublime qu'il avait faite à ses juges qui le pressaient d'apostasier : « Eh quoi ! leur avait-il dit, il y a quatre-vingt six « ans que je sers Jésus-Christ, il ne m'a jamais fait aucun « mal, et vous me demandez de blasphémer son nom et « d'insulter à celui qui m'a sauvé ! Oh ! non : plutôt la mort. » Loin de mépriser cet avertissement, Pothin et ses enfants se mirent en prières, puis, tranquilles sous les regards de Dieu, ils attendirent le signal de la persécution.

Elle commença pour eux en l'an 177, et c'est Irénée (car tout le monde lui attribue l'admirable lettre des fidèles de Vienne et de Lyon à leurs frères d'Asie Mineure) qui nous en a conservé le souvenir. Nul ne pouvait mieux que lui nous raconter tous les détails de ce drame sanglant qui valut à notre premier évêque et à ses quarante-sept compagnons d'armes les palmes d'une victoire immortelle. Si jamais elle tombe sous votre main, lisez cette lettre, elle vous apprendra que « Pothin, « brisé par l'âge et les infirmités, retenait son âme captive « dans son corps exténué (il avait quatre-vingt-dix ans), afin « d'assurer au Christ, par une mort plus lente, un plus glorieux « triomphe. » Elle vous dira que « ses fils et ses filles étaient « joyeux au milieu des tortures ; que leurs fronts respiraient « la grâce et la majesté ; que les chaînes composaient à leurs « membres une parure admirable ; qu'elles étaient pour eux « les bracelets de la fiancée revêtue d'une tunique d'or au jour « de ses noces, » et vous saurez enfin que « vos pères accom- « plirent leur martyre par divers genres de mort, afin d'offrir « au Père céleste une couronne tressée de mille fleurs aux « couleurs les plus variées. »

Mais d'où vient donc qu'Irénée ne participe point à ces noces sanglantes de l'Agneau divin ? Pourquoi ne vient-il pas prendre sa place aux côtés de Pothin, à la tête des combattants ? Ah ! vous le devinez sans peine, Mes chers auditeurs : c'est que sa vie est plus nécessaire que jamais à la famille chrétienne décimée par le fer et par le feu, et dont il va devenir l'unique soutien ; c'est que, sitôt après la mort de Pothin, qui succomba des premiers aux violences des bourreaux, afin de le soustraire à la persécution, les fidèles s'empressèrent de l'envoyer en mission auprès du pape Éleuthère, en le recommandant avec les plus vives instances : « Nous prions Dieu, disaient ces « hommes admirables au Souverain Pontife, dans une lettre « dont l'Histoire a conservé quelques fragments, nous prions « Dieu, père Éleuthère, de vous donner toujours sa sainte « joie. » Puis, après avoir fait connaître l'orthodoxie de leurs sentiments, à propos de l'hérésie des Montanistes, ils terminent ainsi leur épître : « Nous avons chargé notre frère Irénée de

« vous porter ces lettres. Nous vous supplions de le regarder « comme un homme tout à fait zélé pour le testament de Jésus-« Christ, et si le rang pouvait ajouter au mérite, nous vous le « recommanderions spécialement comme prêtre de notre Église, « car il est élevé à cette dignité. »

C'était insinuer délicatement au Souverain Pontife que Lyon désirait Irénée pour succéder à Pothin. Or, comme dans la primitive Église le Pape avait des égards infinis pour les demandes des confesseurs et des martyrs, Éleuthère répondit à la supplique des fidèles de Lugdunum en étendant les mains sur la tête de l'envoyé. A peine eut-il reçu l'onction épiscopale, Irénée se hâta de revenir au milieu des siens, afin de réunir les brebis dispersées et de combler les vides faits par la mort dans la jeune société chrétienne. Étudions maintenant l'heureuse influence qu'il exerça sur les destinées de l'Église de Lyon.

II. — *L'Église de Lyon sous S. Irénée.* — Me permettrez-vous maintenant de vous donner quelques détails sur l'épiscopat de S. Irénée?

1° Il fut d'une merveilleuse fécondité. « Sa vertu resplendissait « comme le soleil, nous dit S. Grégoire de Tours, et telle était « la puissance de sa parole, qu'en peu de temps la ville presque « entière embrassa la cause de l'Évangile. »

2° Pontife, il ambitionne les gloires de l'apôtre, et son zèle s'étend à toutes les contrées où Jésus-Christ n'est point encore connu. A l'exemple de Polycarpe, il envoie ses disciples partout où le besoin des âmes réclame des ouvriers évangéliques. Le prêtre Ferréol et son diacre Ferrucion, le prêtre Félix et ses diacres Fortunat et Achillée, iront de sa part évangéliser Besançon et Valence, tandis que les prêtres Caïus et Hippolyte, grandissant sous sa direction, recueilleront sur ses lèvres des trésors de science qui les rendront, au IIIe siècle, le plus bel ornement et les plus utiles auxiliaires de l'Église de Rome.

3° Pontife et apôtre, Irénée est aussi docteur. Théodoret l'appelle « la lumière des Gaules et la gloire de l'Occident ». Tertullien dira de lui qu'« il avait approfondi toutes les sciences « avec une infatigable curiosité : *Omnium doctrinarum curiosissimus explorator* ». Il possédait, en effet, non seulement nos divines Écritures, mais encore des connaissances littéraires aussi étendues que variées. En lisant ses œuvres, on s'aperçoit bien vite que la lecture des philosophes et des poètes de l'antiquité lui est familière, et certains critiques prétendent que c'est au commerce assidu d'Homère et de Platon qu'il doit cette dialectique habile et cette admirable clarté qui le distinguent

entre tous les Pères de l'Église. Il occupe parmi ces grands hommes une place éminente. Appartenant à l'Orient par son enfance, à l'Occident par sa vie publique, il est le représentant aussi élevé que complet de ces deux parties du monde chrétien. Pas de controverse, au II° siècle, à laquelle il n'ait pris part; point de luttes ou de périls au milieu desquels il n'ait élevé la voix. Son nom est mêlé à tout, se retrouve partout, et son témoignage s'impose comme la plus vénérable autorité.

Ce n'est pas le lieu et je n'ai pas le loisir d'analyser devant vous, parmi tous les ouvrages de ce grand évêque, le seul qui, sous le vêtement informe d'une traduction latine, soit arrivé jusqu'à nous : je veux parler de son beau *Traité contre les hérésies*. Dans la polémique épineuse et subtile qu'il doit soutenir contre les premiers ennemis de la foi, Irénée manie avec une égale dextérité les armes de la raison, de l'Écriture et de la Tradition. Comme il connaît à merveille les hommes et les choses de son temps, sa vaste érudition embrasse tout le mouvement doctrinal des deux premiers siècles de l'Église, et sa rare perspicacité lui fait trouver bien vite, au sein des mille et mille formes que revêtent les sectes gnostiques, le principe unique qui les engendre toutes et l'argument décisif, irrésistible, qui doit les condamner fatalement à disparaître.

Mais ce que j'admire dans S. Irénée, c'est l'esprit qui l'anime et le pousse aux luttes ardentes de la parole. Sans aucun doute, il réfute les erreurs de ses adversaires avec une vigoureuse fermeté ; il ne leur ménage même ni le blâme ni les reproches ; il flétrit avec indignation l'orgueil qui les porte à s'élever au-dessus de leurs semblables et à mépriser les jugements de l'Église; en un mot, il attaque avec force et poursuit sans relâche tout ce qui lui paraît contraire aux enseignements de la foi, mais, en même temps, il sait garder une mesure et une convenance parfaites. Il n'est pas du nombre de ces catholiques passionnés et excessifs qui, ne sachant pas se contenter d'avoir raison contre leurs adversaires, ne se décident à quitter le champ de bataille qu'après avoir insulté, raillé la victime qu'ils ont abattue et qui se tient frémissante à leurs pieds. Non, Irénée n'est point de ce parti-là, car, avant tout, il cherche à ramener dans le droit chemin ceux qu'il se voit obligé de combattre. Souvent même, au milieu de la discussion, il s'interrompt, il demande à la grâce de Dieu d'achever par une influence supérieure l'œuvre commencée par le raisonnement, et alors tombe de ses lèvres émues une de ces prières qui partent du cœur et brisent les résistances de l'orgueil: « Et moi aussi je vous « invoque, Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et d'Israël, qui « êtes le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qui, dans votre

« miséricorde infinie, nous avez accordé le don de vous con-
« naître ! C'est vous qui avez créé le ciel et la terre, vous qui
« dominez sur toutes choses, vous qui êtes le seul et véritable
« Dieu au-dessus duquel il n'y en a point d'autre. Faites, par la
« grâce de votre Fils, que le divin Esprit règne aussi dans nos
« cœurs ! Faites également que tous ceux qui me liront vous
« reconnaissent pour le seul vrai Dieu, et qu'invinciblement
« attachés à votre culte, ils renoncent à toute fausse doctrine
« qui pourrait les éloigner de vous ! »

Ce livre admirable, et que je quitte à regret, ne contient pas seulement une réfutation péremptoire des hérésies gnostiques, mais encore une exposition complète de nos croyances. A part une erreur sur un point de doctrine que l'Église n'avait point encore mis à l'abri de toute interprétation douteuse par une décision solennelle (encore l'évêque de Lyon a-t-il la franchise de nous avertir qu'à cet égard tous les chrétiens orthodoxes ne pensent pas comme lui), l'enseignement de S. Irénée est sûr, car il n'est qu'un écho fidèle de la tradition apostolique.

Quelle sagesse respire dans sa philosophie, et comme il avertit charitablement la raison humaine de se renfermer dans les limites de son domaine, sans vouloir envahir celui de Dieu ! « S'il ne vous est pas toujours donné de pénétrer le fond
« des choses, songez à la distance infinie qui sépare le Créateur
« de sa créature. La grâce ne nous a pas encore assez rappro-
« chés du Souverain Maître pour nous permettre d'embrasser
« toutes choses par la pensée. Dieu est éternel et incréé ; nous,
« au contraire, nous ne sommes que d'hier, nous sommes un
« commencement de créature ; jugez par là combien notre
« science doit être inférieure à la sienne ! Non, tu n'es pas, ô
« homme, égal au Verbe qui existe dans le sein de Dieu de
« toute éternité. Appelé par la bonté divine au bienfait de la vie,
« tu es initié peu à peu par sa sagesse aux desseins de celui
« qui t'a créé. Sache donc observer l'ordre de la science, ét ne
« cherche jamais à dépasser Dieu lui-même. Tu as beau t'exalter
« dans ton esprit : en sortant des conditions de ta nature, tu ne
« feras qu'un effort insensé, et, en persévérant dans ces idées,
« tu tomberas en démence, tu finiras, dans ton orgueil, par
« t'élever au-dessus de ton Créateur et te croire plus grand
« que lui[1]. »

Que vous dirai-je de sa théologie ? Avec quel amour, Mes Frères, nous devons nous attacher à l'Église catholique quand, en lisant S. Irénée, nous la voyons, dès son origine, prêcher le mystère adorable de la Trinité et les abaissements de l'Incarnation, célébrer l'auguste sacrifice de la messe, exhorter les

1. *Adversus hæreses.*

fidèles à s'approcher du tribunal de la pénitence quand ils se sont rendus coupables, et de la Table sainte quand ils sont purifiés, comme elle le fait aujourd'hui !

Comment notre ville de Lyon n'aurait-elle pas en la Sainte Vierge la plus filiale confiance, quand nous voyons son premier évêque, S. Pothin, ainsi que nous l'enseigne une tradition très respectable, apporter d'Orient sa première image et l'exposer à la vénération des fidèles dans l'oratoire primitif dont elle faisait, après la croix du Sauveur, le plus bel ornement, et surtout quand nous entendons S. Irénée nous parler en termes admirables de cette auguste reine du Ciel? Lisez ce qu'il en a écrit: « Nous trouvons la Vierge Marie soumise à l'ange par ces mots: « Je suis la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre « parole ! Ève, au contraire, se montre désobéissante. De même « que cette dernière, encore vierge, bien qu'elle fût la compagne « d'Adam, devint, par sa révolte, une cause de mort pour « elle-même et pour tout le genre humain, ainsi Marie, vierge « aussi, quoique épouse de Joseph, devient, par son acquiesce- « ment à la volonté divine, une source de salut pour elle et « pour l'humanité. Voués à la mort par une vierge, c'est une « autre vierge qui nous sauve, et c'est ainsi qu'une obéissance « virginale répare le mal fait au monde par une désobéissance « virginale. »

Ce que je viens de dire de nos mystères, de nos sacrements, du culte de la bienheureuse Vierge Marie, je dois le dire aussi de la primauté du souverain Pontife. Nulle part et dans nul auteur elle n'est plus solennellement proclamée que par le savant évêque de Lyon : « Voulez-vous connaître, nous dit-il, si vous « êtes dans la vraie foi, examinez si vos croyances sont en « harmonie avec les croyances de la plus grande et de la plus « vénérable de toutes les Églises, fondée à Rome par les « bienheureux apôtres Pierre et Paul, car c'est avec cette « Église, à cause de sa puissante primauté, *Propter potiorem* « *principalitatem*, et parce qu'elle a toujours conservé la tradition « apostolique, que tous les fidèles, quelque part qu'ils soient, « doivent s'accorder [1]. »

Mais, en même temps, ce défenseur éclairé du siège apostolique, ce fils dévoué des successeurs de S. Pierre, n'hésitait pas, dans les circonstances difficiles et quand il fallait prévenir un schisme déplorable, à parler au Père commun des fidèles avec une liberté toute filiale, d'autant plus sûr d'être écouté, qu'il se conformait dans son propre diocèse à l'usage de l'Église de Rome. Entendez-le plaider la cause des Églises d'Asie qui se refusaient à exécuter les ordres du Pape Victor sur le jour

1. *Adversus hœreses.*

de la célébration de la Pâque : « O Père, si la tolérance en « matière de foi est criminelle, elle est louable dans la disci- « pline, et souvent nécessaire. Comme vos prédécesseurs, usez « encore d'une sage condescendance ; ne frappez point avant « d'avoir employé tous les ménagements d'une charité compâ- « tissante ; que votre autorité imite la miséricorde de Dieu lui- « même qui, pour l'ordinaire, ne détruit son ouvrage que « lentement et avec peine, lui qui le crée et le bâtit dans un « instant. »

Victor prêta l'oreille aux prières d'Irénée, et, grâce à cette pacifique intervention, la bonne harmonie fut maintenue entre toutes les Églises. Nous pouvons juger par là de la règle de conduite que tout chrétien doit observer vis-à-vis le Père commun des fidèles. Il nous est permis de déposer à ses pieds d'humbles suppliques : c'est notre droit ; mais s'il commande, il faut obéir : c'est notre devoir. Notre chère Église de Lyon l'a toujours pratiqué, et aujourd'hui moins que jamais elle ne voudrait abandonner sur ce point les traditions de ses premiers évêques.

Quelle gloire à ambitionner et à conquérir reste-t-il à Irénée pour couronner une aussi belle vie? Quand un homme, dès l'aurore de sa carrière, a donné à Dieu son intelligence en se consacrant exclusivement à l'étude et à la défense de la vérité ; son cœur, en le conservant pur des amours frivoles ou coupables ; sa volonté, en déployant une persévérante énergie dans l'accomplissement du devoir, une infatigable activité dans la poursuite du bien, que peut-il donner de plus, et que peut-il faire encore? Ce qu'il peut donner? mais se donner lui-même, non plus jour par jour, heure par heure, minute par minute, mais d'un seul coup et d'une manière tellement définitive, qu'il ne puisse plus revenir sur ce don. Ce qu'il peut faire? quelque chose de sublime. Il lui reste, en effet, à ramasser toutes les puissances de son être, son intelligence, son cœur et sa volonté ; à prendre son corps et son âme, et à les jeter aux pieds de Jésus-Christ, dans un suprême et sanglant Sacrifice. Oui, Mes Frères, un pontife, un apôtre, un docteur, peut porter encore en son âme une ambition plus haute, car il lui manque la couronne du martyre. Elle va ceindre le front de S. Irénée.

En l'an 202, alors que notre bienheureux évêque entrait dans sa soixante-douzième année, sous le règne de l'empereur Sévère, une seconde persécution, ainsi qu'un vautour irrité par la faim, s'abattit sur la ville de Lyon, et, comme Pothin, comme Polycarpe, comme le Christ au Calvaire, Irénée dut se préparer à mourir. Il en fut miraculeusement averti, nous raconte une vieille et naïve chronique. Vers le milieu d'une nuit que notre

vénérable évêque passait en prières, avec un de ses prêtres nommé Zacharie, un ange tout resplendissant de lumière vint lui annoncer que son pèlerinage allait bientôt finir. « Vaillant « soldat du chef de la blanche milice, lui dit-il, Dieu va t'appeler « avec ton peuple au royaume céleste, par le triomphe du « martyre. Raffermis tes frères, afin qu'ils soient intrépides et « qu'ils achètent par un supplice de quelques heures une félicité « qui ne finira jamais. » — « Merci, Seigneur, répondit le vieillard, « mais donnez à tous mes enfants, qui sont aussi les vôtres, « la constance de me suivre jusqu'au bout de la carrière, et que « nul ne tombe en défaillance quand l'heure sonnera de confes- « ser votre nom ! » Dès le lendemain, Irénée se mit à fortifier ses frères dans le Christ. Les biens furent distribués aux pauvres, les cœurs s'ouvrirent aux effusions célestes d'une charité plus ardente, et tous attendirent dans la prière, les saints cantiques et la fraction du pain, l'aurore des derniers combats.

Quelques jours plus tard, au milieu des divertissements d'une fête publique, parce que vos pères avaient refusé d'enguirlander leurs demeures et de se couronner de fleurs; parce qu'ils n'avaient pas voulu sacrifier aux dieux de Rome et jurer par la fortune de César ; parce qu'enfin ils avaient rougi de participer aux débauches qui terminaient toutes les solennités païennes, on se précipita brusquement sur eux comme sur les ennemis du genre humain. Le massacre fut aussi général qu'instantané. Afin d'aller plus vite, tout païen se fit bourreau, et le sang coula par torrents. La première persécution avait été précédée de formalités judiciaires; la seconde éclata subitement comme la foudre dans un ciel serein. La première persécution causa la mort de quarante-huit martyrs; qui dira le nombre des victimes de la seconde ? Sans tenir aucun compte des vieilles légendes populaires, qui prouvent tout au plus l'affolement et la désolation produites dans les esprits, une ancienne inscription, qu'on peut lire encore sur les murailles de la chapelle de Saint-Irénée, en élève le chiffre à dix-neuf mille. Sans rien préciser, Grégoire de Tours nous dit avec effroi : « Une terrible persécution s'éleva « tout à coup dans la ville de Lyon. Tant de chrétiens furent « égorgés, que les places publiques furent inondées de sang. « On n'a pu recueillir ni les noms ni le nombre des victimes; « Dieu seul les connaît. L'Évêque Irénée fut au premier rang de « ceux qui donnèrent leur vie pour Jésus-Christ, après avoir le « plus souffert. » Les anciens martyrologes tiennent un langage identique : *Irenæus, cum omni fere suæ civitatis populo, glorioso coronatus est martyrio.*

Les Actes des martyrs de cette seconde persécution ne sont point arrivés jusqu'à nous. Ont-ils même été dressés? Puisqu'il

est rapporté qu'après cette tempête le Christianisme parut anéanti pour toujours dans la ville de Lyon, il peut se faire que tous les chrétiens intelligents et capables de tenir une plume aient succombé dans la lutte. Quant aux lâches, s'il y en eut, il se sont bien gardés, afin de taire leur infamie, de nous raconter les souffrances et les triomphes de leurs frères.

Péroraison. — Quelle conclusion donnerons-nous à cet entretien, Mes chers auditeurs? Que je serait heureux s'il pouvait nous inspirer à tous une idée plus haute de notre vocation et des devoirs qu'elle nous impose; aux fidèles, une docilité plus parfaite ; aux prêtres chargés de les diriger, un dévouement plus complet, afin que tous, prêtres et fidèles, soient plus que jamais unis par les liens d'une sainte et fraternelle charité! O mon Dieu! rendez-nous toujours dignes de la confiance des âmes placées sous la garde de notre autorité sacerdotale! Qu'à l'exemple de S. Irénée, le patron de ce beau diocèse de Lyon, nous sachions mériter cette confiance par une étude plus approfondie des vérités de la foi, par un goût plus vif des choses célestes et un zèle plus ardent pour la défense des intérêts de l'Église catholique! Écartez avec soin du chemin de vos prêtres, qui tous doivent être des apôtres infatigables, et l'orgueil qui pousse à la révolte, et les joies de ce monde qui font oublier le ciel, et l'égoïsme qui tue sans pitié dans le cœur l'amour du sacrifice. Qu'enfin il y ait toujours dans nos veines des flots de sang prêts à couler pour confirmer la vérité de nos discours et confesser votre nom!

Accordez-nous aussi, ô mon Dieu, à nous, les successeurs des Pothin et des Irénée, à nous qui avons les mêmes champs à cultiver, la grâce de recueillir, pour prix de nos sueurs, des moissons aussi belles qu'elles seront abondantes! Qu'à l'exemple des chrétiens de la primitive Église, les chrétiens d'aujourd'hui s'attachent à nos pas, écoutent nos enseignements et les mettent en pratique avec une sainte émulation!

Faites enfin, ô mon Dieu, que tous, sans exception, pasteurs et brebis, maîtres et disciples, nous marchions d'un même pas vers la même félicité où se reposent, en nous attendant, Irénée et ses nombreux enfants! Ils ont été, pendant leur vie terrestre, agréables à vos yeux et chers à votre cœur par l'énergie de leurs convictions, dignes de votre amour par la pureté de leur conduite; aussi la mort, loin de les séparer, les a-t-elle à jamais réunis dans la gloire: *In morte quoque non sunt divisi.* Puissions-nous, pour prix du même travail, recevoir la même récompense de votre impartiale justice et de votre paternelle munificence!

Ainsi soit-il!

6 JUILLET — S. LAURENT DE BRINDES

Voir un panégyrique de S. Laurent de Brindes, par M. l'abbé Arminjon, dans les Orateurs sacrés contemporains, t. I, p. 322.

7 JUILLET — LE B. P. FOURIER[1]

Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri.

Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de notre peuple. (Judith, XV, 10.)

Mes Frères,

Ces acclamations magnifiques que la reconnaissance populaire jeta autrefois sur le passage de Judith, ne conviennent-elles pas parfaitement au B. Pierre Fourier, et n'est-ce pas interpréter votre pensée que de les lui appliquer? Chaque année, à cette date, vous venez admirer en lui la plus pure gloire de la Lorraine, qui en compte tant d'autres. L'usage veut que l'on vous raconte ses vertus, ses œuvres, l'influence qu'il exerça sur les hommes et les choses de son temps, sa mort non moins éloquente que sa vie, son retour posthume et triomphal à Mataincourt, au lieu qui fut le théâtre préféré de sa sainteté, et, à ce titre, le berceau de sa gloire. C'est un récit qui ne peut plus rien vous apprendre; mais, puisqu'il a l'avantage de vous édifier, je ne veux pas déroger à la tradition de cette fête, je ne refuse pas de vous dire, après tant d'autres, ce que votre piété ne se lasse point d'entendre. Pèlerin moi-même au tombeau du bienheureux Père, je ne ferai que recueillir l'enseignement qui en sort, et je vous le donnerai tel que je le comprends. Du reste, la louange ne tarit pas sur le compte des saints: il y a une vertu qui embaume leur mémoire, qui protège contre l'ennui le récit de leur vie, la même vertu qui préserve leur corps de la corruption du tombeau, ou qui les venge de cette corruption, même en rendant leurs cendres glorieuses.

1. Panégyrique prononcé dans l'église de Mataincourt, le 7 juillet 1862, par le T. R. Père Faucillon, de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

Mais que dire du B. Pierre Fourier? Comment résumer une vie si pleine et si agitée? Les saints sont des hommes universels, qui possèdent l'art de se multiplier, qui tentent l'impossible pour répondre au besoin des temps et à la confiance des peuples. Nulle misère ne les trouve insensibles. Mais, comme ils font le bien simplement, sans calcul, sans programme arrêté d'avance, sans autre programme, du moins, que celui de l'amour de Dieu et des hommes, il en résulte un désordre apparent, un certain décousu dans leurs œuvres, qui ne permet pas d'abord d'en saisir l'unité ; mais ce désordre n'a rien de réel, ce décousu n'est qu'à la surface. Comme Dieu vit dans les saints et que Dieu ne fait rien sans ordre, il doit régner un ordre profond dans la multitude des choses qui remplissent leur vie, et l'intérêt le plus haut de l'Histoire, c'est de le chercher. Quel est-il pour le bienheureux Père? Qu'est-ce qui fait l'unité de sa vie? Quel mot choisir pour caractériser brièvement cette belle figure de saint? Une grande et chère voix l'a proclamé ici même avec une autorité derrière laquelle je suis heureux d'abriter ma faiblesse. Fourier fut un saint prêtre: voilà qui résume tout en lui et qui explique tout.

C'était au XVIe siècle; l'hérésie protestante régnait sur la moitié de l'Europe, elle convoitait le reste. A entendre les novateurs, c'en était fait de l'Église romaine; elle avait altéré la doctrine des apôtres: c'était là son crime; aussi avait-elle perdu leur esprit et allait-elle disparaître bientôt dans le mépris des peuples : c'était là son châtiment. Mais on ne touche pas impunément à l'Église de Dieu. Dieu, qu'on l'attaque ou qu'on l'invoque, a toujours une réponse prête; il montra une fois de plus combien il est difficile de le prendre au dépourvu ; et il fallut bien admettre que l'Église était un dépositaire fidèle quand on vit en elle une mère toujours féconde. Pendant que la Réforme étalait des scandales et accumulait des ruines, l'Église enfantait des saints, mais des saints tels par le nombre et l'éclat, que cette époque, si douloureuse à tant de titres, allait pourtant prendre place parmi les plus glorieuses de son histoire. Et, comme de toutes les institutions catholiques, c'est le sacerdoce qui était le plus outragé, le plus universellement accusé d'avoir perdu l'esprit des anciens jours; c'est au sein du sacerdoce, et à tous les degrés de la hiérarchie, que l'on vit circuler avec une abondance plus inépuisable la sève qui fait les grands saints. Il suffit de nommer S. Pie V, S. Charles Borromée, S. Ignace, S. François-Xavier, S. Philippe de Néri, et dans la France d'aujourd'hui, le B. Pierre Fourier, S. François de Sales, S. Vincent de Paul. Mais parlons de Fourier, et, puisque c'est le prêtre que nous

voulons étudier en lui, considérons successivement sa préparation au sacerdoce et son action sacerdotale.

I. — D'abord, qu'est-ce que le prêtre? quelle idée doit-on s'en faire? Le prêtre est le représentant de Jésus-Christ, l'héritier de son titre et de sa mission. C'est S. Paul qui le dit: « *Pro Christo legatione fungimur:* Nous sommes les ambassadeurs de Jésus-Christ[1]. » Or, comme Jésus-Christ ne s'est fait homme que pour remplir l'office de médiateur entre les hommes et son Père, il s'ensuit que le prêtre est lui-même un médiateur. Il est médiateur par la double investiture de la solidarité humaine et de la consécration divine. D'une part, courbé comme tout le monde sous le poids de la vie, il apprend la pitié à l'école de la souffrance, et l'expérience qu'il a des misères communes lui permet d'en parler à Dieu au nom de ses frères. D'autre part, élu de Dieu, il a sur eux l'autorité que lui donnent la sublimité de sa vocation, la sainteté de ses fonctions et les bienfaits de son ministère. Ainsi, placé dans une région moyenne entre le ciel et la terre, il est comme le pont qui les relie l'un à l'autre, le canal par où passent tour à tour le repentir et le pardon, les accents de la prière et les secours de la grâce, les misères d'en bas et les bénédictions d'en haut; il est l'échelle mystique par où Dieu descend dans les âmes, et par où les âmes font leur ascension en Dieu. Recueillir une à une les âmes éparses sur tous les chemins de la vie, comme on glane après la moisson les épis oubliés, les garder à vue avec la prudence d'un vieillard et la tendresse d'une mère, et, après avoir sondé leurs plaies, entendu leurs plaintes et leurs vœux, s'en faire l'interprète auprès de Dieu dans le tête-à-tête de la prière et sur l'autel du sacrifice; puis revenir de Dieu aux âmes, leur rappeler ses bontés, leur faire craindre sa justice, leur distribuer ses dons, leur dire les joies de la vertu, le prix de la grâce, l'énormité du péché, la brièveté de la vie, l'importance du salut: telle est la vocation du prêtre, tel est le travail de toute sa vie.

A une si haute mission, à une responsabilité si lourde, il est clair qu'il faut une préparation. Rien de grand, rien de sérieux même, ne se fait ici-bas sans une préparation; et comme la formation d'un saint, et surtout d'un saint prêtre, est la chose du monde la plus importante, puisqu'il y va du salut de tous, nulle autre ne mérite mieux que celle-là d'être préparée de longue main.

La première préparation à la sainteté, c'est celle du temps où l'on vit: il est des circonstances qui laissent la vertu enfouie, il en est d'autres qui la mettent en relief. En temps ordinaire et

1. II Corinth., V, 20.

dans une société paisible, les saints, sans doute, sont toujours dignes de leur nom, car ce n'est pas du dehors qu'ils attendent le mot d'ordre de leur générosité, mais ils n'ont pas l'occasion de déployer toutes leurs ressources. C'est dans la lutte qu'il faut les voir; c'est dans les temps de troubles qu'on les admire, grandissant au milieu des difficultés, et, pour faire face à tous les ennemis de Dieu, déployant cette activité souple et variée qui est l'un des traits distinctifs de la sainteté. On se demande, dans les conflits qui mettent le monde en feu, pourquoi la Providence sommeille. Non, elle ne sommeille pas; seulement elle laisse faire, et très sagement, afin que les saints qui vont venir trouvent à exercer leur zèle au milieu des ruines, et qu'on puisse dire, en les voyant à l'œuvre, que la sainteté peut plus pour édifier que les passions pour détruire. Sous ce rapport, rien ne manqua au B. Pierre Fourier. Né en Lorraine, en un temps de discordes civiles et religieuses; jeté, par sa naissance, sur le passage de tous les fléaux; contemporain des plus grands saints, il eut de bonne heure sous les yeux deux spectacles bien faits pour tenter son âme généreuse : d'innombrables misères à soulager, et de grands exemples à imiter.

Mais cet à-propos providentiel des circonstances n'est pas la seule préparation dont la sainteté ait besoin. Avant de briller au grand jour, elle se forme lentement au sein de la famille. C'est dans ce milieu modeste que la sainteté fait ses premières armes, sous une tutelle à la fois douce et ferme. Sans la famille, l'enfant n'arriverait pas plus à la vertu qu'à la pensée, parce que, en tout ordre de choses, l'homme est un être enseigné, et c'est de la bouche des siens qu'il acquiert la connaissance des principes. C'est ce qui fait l'importance de l'éducation et la responsabilité des familles. Tout l'avenir de l'homme est en germe dans son éducation, non pas qu'on ait perdu par une enfance vertueuse le pouvoir de mal faire, mais on est plus fort, et, lors même qu'on dévie, on garde du passé un souvenir qui tient en échec l'indifférence, et qui ramène par le remords. Si l'on pouvait sonder le mystère des familles, si l'on pouvait remonter le cours des générations et leur demander compte, à chacune, de ce qu'elles ont fait dans l'intérêt moral de leur postérité, on s'expliquerait peut-être tant d'exemples de perversité précoce, de gens qui font le mal pour le mal, et qui n'ont pas l'excuse de la surprise ni de l'entraînement. Heureux donc ceux qui reçoivent une éducation chrétienne ! Heureux surtout s'ils ont reçu, avec un sang généreux, des dispositions naturelles pour le bien !

Fourier eut ce double bonheur. Il était d'une famille où la vertu était héréditaire, où l'on mettait l'honneur à plus haut prix que la fortune, et la piété à plus haut prix que l'honneur.

Des principes sévères, des goûts simples, des mœurs patriarcales, une piété vraie, régnaient dans cet intérieur et y faisaient régner Dieu. Les historiens du Bienheureux nous parlent peu de sa mère. Sans doute, comme la femme forte de l'Écriture, elle songeait moins à paraître qu'à remplir obscurément ses devoirs domestiques. Mais sa mémoire se recommande assez par la sainteté de Fourier, et la gloire du fils rejaillit sur la mère. Heureuses les entrailles qui ont porté les saints! Quant à son père, c'était un homme à forte trempe, comme on en voit peu de nos jours. Sa mort nous donne l'idée et la mesure de sa vie. Se sentant mourir, il se découvrit la tête pieusement, afin, dit-il, de paraître devant Dieu dans l'attitude respectueuse d'un serviteur fidèle qui accourt au premier signal de son maître en disant: Me voici. A une source si riche, Fourier puisa les dons les plus rares. Il fut, dès son enfance, d'une beauté remarquable qu'il conserva intacte jusqu'à une extrême vieillesse; qui se transfigura même de jour en jour par le travail de la sainteté. Elle attestait la pureté du sang qui coulait dans ses veines; elle était, en même temps que le reflet de son âme, le fruit de la moralité de ses pères. Du reste, il tenait d'eux des qualités plus précieuses: une instinctive pudeur qui s'effarouchait même des caresses maternelles, une gravité qui le suivait jusque dans ses jeux, une droiture naturelle qui préserva toujours ses lèvres des souillures du mensonge, une amabilité parfaite, une piété précoce qui autorisait d'avance le secret espoir des siens, car ses parents le destinaient à l'autel. Ils n'étaient pas de ceux qui s'imaginent que les affections de famille ne survivent pas à la vocation sacerdotale, et qui jalousent Dieu, en quelque sorte, lorsqu'il prend possession du cœur de leurs enfants. D'un autre côté, ils ne prétendaient pas forcer à Dieu la main, mais simplement lui offrir, comme un autre Samuel, le premier fruit de leur union. Ils n'entendaient pas non plus exercer une pression sur leur fils, mais l'incliner par une bonne direction à ratifier librement leur choix, car il faut que l'homme ratifie tout ce qui le concerne; on ne peut pas disposer de lui sans lui. Fourier avait donc tout un travail à faire pour assurer sa vocation: il ne faillit point à cette tâche; ce fut la troisième et la plus décisive préparation aux grands desseins de la Providence sur son serviteur.

Si bien doué que l'on soit, il faut encore faire fructifier le talent de Dieu; il y en a tant qui l'enfouissent! Dieu demande davantage à ceux qui peuvent davantage: « *Unicuique secundum propriam virtutem*: A chacun selon ses facultés[1]; » et finalement: « Il rétribuera chacun selon ses œuvres: *Reddet unicuique*

1. Matth., XXV, 15.

secundum opera ejus[1]. » Fourier avait reçu en partage une âme excellente, il résolut d'en tirer tout le parti possible, et de ne rien négliger pour que Dieu fût content de ses services. Ce qu'il avait été dans la famille, il le fut dans le monde. Il avait quinze ans lorsque ses parents l'envoyèrent à Pont-à-Mousson, pour achever ses études classiques commencées dans sa ville natale. Quinze ans, c'est l'âge ingrat, et pourtant décisif, où le caractère se dessine, où le fruit se noue avant d'arriver à maturité. Il était à craindre que la vertu de ce jeune homme ne pût supporter le grand air; elle s'en accommoda très bien, et l'on put voir quelles racines profondes elle avait jetées dans son âme. Il se livra avec ardeur à l'étude: ce n'était pas de sa part une affaire de mode, encore moins une recherche de vanité: c'était un devoir de conscience. Il voyait la gloire de Dieu et le respect de la volonté paternelle intéressés dans son travail; et ce travail même était une diversion utile qui protégeait sa vertu, en occupant fortement son esprit. Ce ne fut pas le seul moyen qu'il employa pour se préserver des surprises de son âge: modeste dans son maintien, l'œil ouvert sur Dieu, prudent dans le choix de ses amitiés, tendre dans sa dévotion, avide de tout exercice propre à fortifier la piété, réglé et mortifié dans sa vie, il ne croyait pas en faire trop pour conserver intacte son innocence baptismale. Sa ferveur alla jusqu'à l'indiscrétion, et son père dut intervenir pour modérer ses austérités. Un si rare mérite, dans un âge qui en offre habituellement si peu, lui valut la confiance universelle, et il sortait à peine des bancs, qu'il fut jugé capable de former lui-même la jeunesse à la science et à la vertu. Voilà les saints: leur générosité dévore le temps; pendant que nous nous traînons péniblement dans la voie des commandements de Dieu, eux, par la pratique des conseils, arrivent rapidement au sommet de la perfection; nous cherchions en eux des disciples, et déjà nous trouvons des maîtres.

Fourier avait vingt ans: il était temps pour lui de choisir un état de vie. Après avoir prié, réfléchi, consulté, il reconnut que Dieu l'appelait au redoutable honneur du sacerdoce. Quel jour que celui où la vocation se révèle, où Dieu ouvre devant une âme recueillie l'horizon de ses desseins sur elle! Quel jour surtout pour le jeune homme encore incertain de son avenir, lorsqu'il entend la voix de Dieu qui lui dit: Toi, tu seras prêtre! J'en appelle à mes frères dans le sacerdoce: si Dieu demande au prêtre des sacrifices, il lui réserve des compensations; le sacerdoce, qui a ses amertumes, a aussi ses joies. Mais de toutes les joies du prêtre, il n'en est aucune, pas même celle de

1. Matth., XVI, 27.

sauver une âme, qui lui fasse oublier le jour où il a dit pour la première fois dans la jeunesse de son cœur : « *Dominus pars hæreditatis meæ :* Le Seigneur est ma part d'héritage[1]. »

Mais il ne suffit pas d'être appelé, il faut se rendre digne : il ne suffit pas que la vie ait un but, il faut y marcher par le chemin le plus court et le plus sûr. Or le meilleur chemin pour arriver au sacerdoce, et le plus sûr moyen d'en acquérir l'esprit, c'est la vie commune. La vie commune brise le moule de l'esprit propre ; elle aplanit, par le frottement des caractères, les aspérités de l'orgueil ; elle apprend, aux dépens de l'égoïsme, les pieuses ruses de la charité qui se fait toute à tous. L'homme isolé a de la vie une idée et une pratique à lui ; ses aptitudes ont quelque chose de personnel, d'étroit, qui les rend moins utiles à autrui ; son dévouement même, faute d'expérience, est exposé à tomber, victime d'une première déception, devant un obstacle imprévu. L'Église l'a compris : aussi a-t-elle institué des séminaires, c'est-à-dire des pépinières de prêtres, où la jeunesse puise à une source commune les connaissances et les vertus sacerdotales. Mais à l'époque dont nous parlons, les séminaires n'existaient pas, et les hommes éminents qui devaient en doter l'Église, ou n'étaient pas nés, ou n'avaient pas encore le secret de leur prédestination. A défaut de ces saintes maisons, Fourier chercha la vie commune dans le cloître, sauf à revenir plus tard, fortifié par la discipline monastique, servir et gouverner les âmes. C'est là sans doute ce qui lui fit choisir, à l'étonnement général, l'Ordre des chanoines réguliers de Saint-Augustin, Ordre fort relâché, mais qui joignait le ministère extérieur aux exercices de la vie religieuse. Lui vint-il à l'esprit que ce relâchement pouvait déteindre sur lui, et le détourner de son but en faisant avorter ses désirs de perfection ? Peut-être y pensa-t-il : mais ce fut pour s'abandonner à la Providence avec la naïveté de son âge et de sa ferveur. Du reste, à défaut d'exemples et de direction, il savait qu'il trouverait au moins une règle : la bonne volonté n'en demande pas davantage. Dieu aussi avait ses vues. Le mal n'est contagieux que pour les âmes médiocres; sur les saints, il produit un effet contraire: il active leur générosité, il leur fait ambitionner d'acquérir, en quelque sorte, à eux seuls la somme des vertus qui devraient se distribuer entre tous. Fourier allait comprendre mieux, par le contraste, le prix de la régularité, et plus tard, lorsque Dieu l'appellerait à réformer son Ordre, à lui faire justifier son nom, il se dévouerait avec plus d'amour et de succès à cette œuvre importante.

Le monastère qu'il choisit fut l'abbaye de Chaumouzey. Il

1. Ps. XV, 5.

y entra attiré sans doute par le charme du souvenir : c'est là que lui était venu jadis le goût de la vie religieuse. Son noviciat fut rude ; il eut à supporter non seulement les sages rigueurs de la règle, mais encore d'odieuses vexations. Il supporta tout avec la patience éprouvée d'un saint, et ce qui devait le décourager servit à l'affermir. Un spectacle si nouveau, qui condamnait doublement leur faiblesse, ne laissa pas que d'étonner fort ses supérieurs. Sans en profiter pour eux-mêmes, ils résolurent d'utiliser au plus tôt cette juvénile et, pourtant, si mâle vertu, qui donnait déjà tant, et qui promettait davantage. Fourier fut appelé au sacerdoce. Comment dire les sentiments qu'il y apporta ? Qu'il me suffise de rappeler qu'entre le jour de son ordination et celui de sa première messe il s'écoula plusieurs mois ; il ne lui fallut pas moins pour se recueillir et s'humilier devant Dieu, avant d'oser le faire descendre sur l'autel.

Mais l'onction sacerdotale récompensant la vertu ne suffit pas, même à un saint, pour exercer le ministère avec fruit ; il y faut encore la science. La science est nécessaire au prêtre, car il est écrit : « Les lèvres du prêtre seront les dépositaires de la science[1]. » Elle lui est nécessaire, soit pour confirmer les autres dans la foi, soit pour s'éclairer lui-même sur la grandeur des mystères qui lui sont confiés. Les supérieurs de Fourier, lui ayant reconnu une rare pénétration d'esprit, l'envoyèrent à Pont-à-Mousson pour se perfectionner dans l'étude des sciences sacrées. Il y retrouva de chers souvenirs, et les généreux patronages qui avaient encouragé ses débuts, à l'époque où il ne leur demandait que des connaissances profanes. On le revit tel qu'on l'avait connu, à cela près que le temps, en mûrissant sa vertu, avait aussi élargi son esprit. Il aborda la théologie avec le respect que mérite la science de Dieu, et, comme on ne connaît jamais mieux Dieu qu'en s'aidant des lumières de Dieu, il prit pour point de départ de ses études la sainte Écriture, qui est la parole de Dieu. Les Pères de l'Église, qui l'ont expliquée en apologistes ou en moralistes, lui apparurent comme autant de phares échelonnés le long de sa route pour diriger sa pensée. Avec une méthode si judicieuse, il ne pouvait manquer de travailler avec succès. Il en eut d'éclatants, que sa modestie ne parvint pas à déguiser ; le mot suivant de ses contemporains en fait foi : « Si la *Somme* de S. Thomas venait à se perdre, Fourier pourrait la suppléer. » Toutefois, parce que la vertu prime la science, et qu'elle est encore le plus actif instrument de salut pour soi et pour les autres, il refusa constamment de cueillir le laurier

1. Malach., II, 7.

de docteur. Plus tard, il fera de cette exception personnelle et volontaire l'un des points de sa règle réformée, afin de mieux cacher son humilité en y associant les autres. A ce trait, vous reconnaissez l'homme en qui tous les dons étaient tellement en équilibre, que son siècle n'osa pas prononcer s'il l'emportait par la science ou par la vertu.

Mais pourquoi établir cette balance? S'il y a une science distincte de la vertu, et lui étant même hostile quelquefois, est-ce qu'il n'y en a pas une autre qui non seulement ne nuit pas à la vertu, mais qui sort d'elle, comme une fleur sort de sa tige? C'est la science dont l'Écriture a dit : « L'homme qui n'a pas été éprouvé, que sait-il[1] ? » Ah ! il peut savoir beaucoup de choses, il peut même posséder la science spéculative de Dieu ; mais il n'a pas de lui cette vue simple et profonde qu'ont les gens qui ont souffert pour Dieu, et à laquelle S. Paul fait allusion dans ces mots : « Je me flatte de ne savoir que Jésus, et Jésus crucifié[2]. » Cette science des saints, cette révélation de Dieu par la croix, Fourier n'y fut point étranger. Il eut à endurer persécution pour la justice, et, chose douloureuse ! de la part de ses frères. Leur dissolution le rendait meilleur, sa ferveur les exaspéra. L'envie, la haine, lui firent une guerre acharnée ; sa vie même fut en danger. C'est le sort de tous les saints d'être persécutés. Le vice a des remords qui ne pardonnent pas : ne pouvant se venger sur Dieu, il s'en prend aux amis de Dieu, et l'homme de bien, en face des méchants, n'a souvent d'autre alternative que d'être complice ou victime.

Cette fois, Dieu pouvait envoyer Fourier, il était prêt : la vertu avait commencé son éducation sacerdotale, la science y avait ajouté un élément indispensable, la souffrance venait d'y mettre la dernière main. On lui donna le choix entre trois paroisses, trois bénéfices, selon le langage du temps. Il y en avait deux qui offraient des avantages temporels : « Prenez l'un ou l'autre, lui dit-on, si vous cherchez le bien-être. Si, au contraire, vous aimez la peine sans récompense temporelle, prenez Mataincourt. » La question posée en ces termes fut bientôt résolue. Fourier n'était pas homme à hésiter : il préféra la tâche la plus ingrate, et Mataincourt fut le bénéfice de son choix. C'est que le prêtre ne voit pas les choses comme tout le monde ; son bénéfice, à lui, c'est Jésus-Christ : pourvu qu'il trouve ce trésor et qu'il en enrichisse les hommes, il est content. Écoutez-le : « *Omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam* : J'ai tout mis sous mes

1. Eccli., XXXIV, 9. — 2. I Corinth., II, 2.

pieds, comme un vil néant, afin de gagner Jésus-Christ[1]. » Puis, quand il a fait son œuvre ici-bas, un autre bénéfice le tente : c'est la mort : *Mori lucrum*[2] : la mort qui n'est pas une expropriation, mais l'affermissement des droits acquis, et la prise de possession du souverain bien dont on ne jouit sûrement que dans l'éternité.

II. — Si Fourier avait pu croire un instant qu'on lui avait exagéré, pour mettre son cœur à l'épreuve, les difficultés qui l'attendaient à Mataincourt, il n'eût pas tardé à perdre cette illusion. Un coup d'œil lui suffit pour reconnaître la situation : elle n'offrait rien de ce que ces hommes envient ; elle ne lui promettait ni honneurs ni richesses, pas même le repos : rien que le mérite d'un dévoûment obscur et peut-être infructueux. C'était une bien modeste paroisse que celle de Mataincourt, et pourtant son obscurité n'égalait pas sa dépravation. On la nommait la « petite Genève ». L'hérésie de Calvin y avait de nombreux partisans ; quant aux catholiques, ils n'étaient tels que de nom ; au lieu de protester, par un redoublement de ferveur, contre les défections qui éclaircissaient leurs rangs, ils s'en autorisaient pour déserter les pratiques religieuses, et l'impiété ne le cédait, chez eux, qu'à la licence des mœurs. Fourier arrivait là comme en pays ennemi : avant de gouverner sa paroisse, il avait à en faire la conquête.

Conquérir des âmes, quelle tâche ! Toute conquête est laborieuse, car elle est le prix d'une lutte ; mais la conquête des âmes est la plus laborieuse de toutes. Quand on n'a devant soi que des obstacles matériels, on peut se flatter d'en avoir promptement raison. Les résistances morales sont bien autrement sérieuses. Dieu n'essaie même pas de forcer l'entrée des âmes qui lui résistent, car il a fait l'homme libre, c'est-à-dire maître de ses actes et de son sort. La volonté de l'homme est une forteresse inexpugnable ; le seul moyen de la réduire, c'est de parlementer. Dieu s'y résigne : pour assurer l'exécution de ses ordres, il en montre la convenance, il en vante la douceur. Il commande moins qu'il ne plaide. Il ne dit pas seulement : « Prenez sur vous mon joug[3] ; » il ajoute : « Et vous trouverez le repos pour vos âmes ; car mon joug est suave, et mon fardeau est léger[4]. » Ainsi le triomphe de la grâce ne consiste pas à violenter les âmes, mais à les persuader : grande et difficile victoire, où il faut que le vaincu souscrive à sa propre défaite ! Fourier ne se dissimulait pas la difficulté : « Gagner une âme, » disait-il, « hé ! Jésus, c'est plus que de créer un monde. » Et ce n'était pas une seule âme qu'il avait à gagner, mais tout un

1. Philipp., III, 8. — 2. *Ibid.*, I, 21. — 3. Matth., XI, 29. — 4. *Ibid.*, 29-30.

peuple. Néanmoins il se sentait fort, sans être présomptueux ; comme il venait faire l'œuvre de Dieu, il comptait sur l'assistance de Dieu. Que s'il était condamné à travailler en pure perte, il acceptait d'avance cet échec de la main d'un Maître qui demande la bonne volonté, et non pas le succès. Du reste, dans sa modestie, il ne s'avouait pas qu'il était parfaitement doué pour réformer sa paroisse. Plein de foi dans la dignité des âmes, il eût volontiers donné son sang pour la dernière d'entre elles. D'un zèle à tout entreprendre pour les sauver, il avait en même temps le tact qui prévient les imprudences du zèle, et la bonté qui en adoucit les rigueurs. Jeune encore, s'il lui manquait l'expérience, au sens ordinaire du mot, il possédait cette intuition des choses divines qui vient de la sainteté, et qu'on pourrait appeler l'expérience infuse.

Fourier n'eut garde d'en tarir la source. Une fois à Mataincourt, il vit mieux que jamais la portée de cette recommandation : « Que celui qui est saint se sanctifie encore [1]. » Il comprit que la vie privée, quand elle est exemplaire, est l'auxiliaire le plus utile de la vie pastorale. Quoique le ministère des âmes opère d'abord par la vertu de Dieu, il ne laisse pas que d'emprunter au mérite personnel du prêtre une partie de son efficacité. C'est l'exemple qui entraîne plutôt que la parole. Lorsque l'enseignement du prêtre n'a pas d'écho dans sa vie, il n'en a pas davantage dans la conscience de ceux qui l'écoutent. Au contraire, si à une doctrine pure le prêtre joint une vie sainte, il sort de lui une vertu qui éclaire et qui touche, qui fortifie et qui guérit. Fourier n'eut pas de peine à dire : « Je me sanctifie pour eux [2]. » De sa part, c'était simplement mettre une intention plus large dans un travail qui lui était familier depuis longtemps. Jusque-là, il avait recherché la sainteté pour elle-même, désormais il l'aima de tout l'amour qu'il portait à son peuple. Par là, on peut supposer ce que furent les vertus de son âge mûr.

Fourier avait de lui-même l'idée la plus basse, et il avait à cœur de la faire partager aux autres ; ses lettres témoignent à la fois de cette conviction et de cette préoccupation. On y voit que le vocabulaire du mépris n'était pas assez riche, à son gré, pour qualifier un misérable comme lui, et l'on reconnaît, à la sincérité de son accent, qu'il ne désirait rien tant que d'être cru sur parole. A son grand déplaisir, on ne le croyait guère. Objet du respect de tous, il s'en affligeait comme d'une méprise qui lésait le droit de Dieu. Un mot de louange le mettait en fuite, et lui faisait verser d'abondantes larmes. Aussi trouvait-il d'autant

1. Apoc., XXXII, 11. — 2. Joan., XVII, 19.

plus de saveur aux rares humiliations qu'il avait à subir, considérant alors que la vérité et la justice prenaient leur revanche. Dans cette disposition, il refusait de bénir ceux qui l'en priaient. S'ils insistaient, il se rachetait de leurs importunités en leur promettant des prières. Quelquefois, les voyant à ses pieds, obstinés à attendre que sa main se levât sur eux, il se prosternait lui-même comme pour demander grâce, et finalement son humilité triomphait de leur foi. On le surprit à genoux devant des enfants, leur faisant faire sur lui le signe de la croix; il avait l'air de dire à ces anges de la terre le mot du Patriarche : « Je ne vous congédierai pas que vous ne m'ayez béni[1]. »

Il ne matait pas moins son corps qu'il n'humiliait son esprit. Il ne mangeait qu'une fois par jour, vers le soir, afin d'accomplir plus strictement la grande loi du travail, qui condamne l'homme à manger son pain à la sueur de son visage. Du pain, de l'eau, des légumes, composaient cet unique repas. Il ne se permit un peu de vin que dans un âge avancé, sauf une fois où il crut devoir introduire une exception, par égard pour un hôte; encore se reprocha-t-il toute sa vie, comme une débauche, cet acte de condescendance. Il ne possédait qu'un vêtement, celui-là même qui couvrait son corps; et il ne le quittait ni jour ni nuit; quand ce vêtement était en lambeaux, il fallait des pourparlers pour lui en faire accepter un autre. Il ne souffrait pas qu'on allumât du feu dans sa chambre, même au cœur de l'hiver; il ne se relâcha de cette rigueur qu'en de rares circonstances, par déférence ou par charité, mais point par compassion pour lui-même. Il dormait peu, jamais plus de trois heures chaque nuit; il lui arrivait même d'en passer plusieurs de suite sans fermer les yeux. Son sommeil était presque une surprise, tant il lui répugnait de faire à la nature cette concession : « Dormir et mourir n'est qu'un, disait-il. Vraiment, je serais un bel homme si je dormais jamais volontairement, et de propos délibéré. » Lorsque la nature accablée reprenait ses droits, il s'en vengeait en faisant de son repos même une pénitence : au lieu d'user de son lit qui n'était là que pour donner le change, il s'affaissait dans sa chaise d'osier, ou s'étendait sur un banc. Disciple de Jésus-Christ, il vivait avec le souvenir toujours présent de la Passion de son Maître. Il recherchait avec plus d'avidité la souffrance, que le monde n'en met à chercher son bien-être; il maltraitait son corps vierge, il en faisait un vivant holocauste, par des macérations dont le récit effaroucherait la délicatesse des chrétiens de nos jours.

1. Gen., XXXII, 26.

Vous êtes, Mes Frères, au lieu où se sont accomplies ces merveilles ; la terre que vous foulez a été sanctifiée par le passage d'un saint. Vous avez visité, au presbytère de Mataincourt, la chambre nue et sombre du bienheureux Père. Il a vécu là quarante ans, sans en sortir que pour le service des hommes. C'est là que lui sont venues les plus fécondes inspirations de sa vie. C'est là qu'il versait des larmes avec son sang pour la conversion de vos pères. C'est là qu'il recevait, dans la joie et la vigueur de l'esprit, le centuple promis à ceux qui ont tout quitté pour Dieu. C'est là qu'il s'élevait, sur les ailes de l'amour, à ces familiers entretiens avec Dieu où il semblait, à le voir absorbé et transfiguré, que le ciel n'eût plus de mystères pour lui. C'est de là, enfin, que s'est répandue dans le monde la bonne odeur de ses vertus. Le monde à son tour en reprend la trace, il vient les contempler dans leur berceau. Puissance incomparable de la sainteté ! Les grands se bâtissent des palais, ils y engloutissent des trésors, ils y donnent rendez-vous à tous les arts ; et pourtant ces demeures splendides n'excitent que la curiosité des passants, ou l'admiration stérile de quelques hommes de goût et de loisir. Il n'en est pas ainsi de l'humble cellule des saints, de ces murs noircis par le temps qui furent les témoins discrets de leurs austérités et de leurs veilles : on y accourt en foule de tous les points du monde, on y entre avec une émotion tranquille et un respect plein de charme, comme on entre dans la maison paternelle après une longue absence ; on y vient respirer un parfum que les siècles n'ont pas épuisé ; on y vient chercher la foi, la paix de l'âme, le secret d'aimer Dieu et le courage de le servir !

Du vivant même des saints, ai-je dit, cet effet se produit : la vue seule de Fourier, le spectacle continuel de sa sainteté, devait tôt ou tard régénérer sa paroisse. Il n'en déploya pas moins, dès le premier jour, toute l'activité d'un bon pasteur. S'il tenait à être l'exemple de tous, c'était pour donner du crédit à son zèle, et non pour avoir un prétexte de le laisser dormir. Il eut bientôt reconnu que l'ignorance était la source principale des maux qui désolaient sa paroisse. C'est presque partout la logique du mal. On commence par perdre de vue les principes, puis on s'abandonne à ses mauvais instincts. L'amour de Dieu dans les âmes est en hausse ou en baisse, selon la connaissance qu'elles ont de lui. Si l'on avait une idée de Dieu, je ne dis pas profonde, mais bien nette et surtout bien présente, on se résoudrait plus difficilement à lui déplaire ; au jour de la tentation, on se rappellerait les grandeurs et les bontés de Dieu, et l'on trouverait dans ce souvenir un point d'appui pour résister à de funestes entraînements. Malheureu-

sement Dieu est peu connu : de là les désordres qui affligent le monde, et qui accusent moins de malice que d'ignorance. Il est donc important de parler de Dieu aux âmes, soit pour les maintenir dans le devoir, soit pour les y ramener. Car si c'est l'oubli de Dieu qui fait qu'on s'en éloigne, on ne revient à lui qu'en apprenant à le connaître : témoin S. Augustin, qui a marqué dans un cri sublime les deux étapes de son retour à Dieu : « Je vous ai connue tard, je vous ai aimée tard, Beauté éternellement jeune ! »

Fourier n'épargna pas à son peuple l'instruction religieuse ; il la lui donna en abondance et sous toutes les formes. Il établit des catéchismes qu'il faisait régulièrement deux fois la semaine. Le catéchisme est la conversation transportée dans l'enseignement religieux ; c'est la méthode d'instruire la plus naturelle, la plus accessible à tout le monde, la plus variée dans le ton qu'elle prend et les ressorts qu'elle met en jeu, la plus intéressante, par conséquent, et la plus propre à graver dans l'esprit, sans fatigue et presque à son insu, les vérités de la foi. Fourier ne dédaigna pas pour cela la méthode traditionnelle qui consiste à commenter pieusement, à la façon des Pères, un texte de l'Écriture ou un fait de l'Évangile. Aux jours de dimanche et de fête, lorsque toute la paroisse était réunie autour de lui en une assemblée compacte, le feu sacré de l'éloquence et de la charité débordait de son âme ; il montait en chaire et faisait entendre à ses paroissiens une parole colorée et pathétique, qui visait moins à instruire qu'à persuader et à ébranler. Jamais l'humble église de Mataincourt n'avait retenti de pareils accents. Son premier sermon eut un effet tel, qu'on s'en souvenait après quarante ans, et que l'impression en était aussi vive qu'au premier jour. Mais il y a des gens qui haïssent la lumière, parce qu'elle condamne leur vie ; qui se gardent bien d'aller au-devant d'elle, de peur qu'en leur révélant l'abîme où ils sont tombés, elle ne les mette en demeure d'en sortir quand il leur plaît d'y rester. Pour atteindre ces récalcitrants, Fourier imagina de faire des conférences à domicile. Il réunissait en un lieu convenu trois ou quatre familles, et leur parlait du salut avec non moins de chaleur persuasive qu'à l'église, mais avec plus d'à-propos et des explications transparentes. D'un groupe, il passait à un autre : de la sorte, la paroisse fut évangélisée en peu de temps, et nul ne se vanta d'avoir échappé à la parole de son pasteur. Mais la parole même d'un saint peut engendrer l'ennui par l'uniformité. Fourier tint compte de ce besoin de l'esprit, qui veut qu'on soulage son attention par un peu de variété. Il appela à son aide, en plusieurs circonstances, d'autres ouvriers évangéli-

ques, des religieux de différents Ordres, dont la voix fût, sinon moins puissante que la sienne, au moins plus neuve, plus écoutée, sinon plus digne de l'être. Il eut même l'ingénieuse idée de faire concourir l'enfance aux travaux de son zèle. Puisque c'est de la bouche des enfants que Dieu reçoit la louange parfaite, il pensa que les leçons de vertu ne perdraient rien à tomber de leurs lèvres, et qu'on écouterait avec faveur, peut-être avec profit, ces prédicateurs nouveaux dont l'innocence était déjà une prédication. Il amena donc dans son église des enfants qui conféraient entre eux sur quelque point de la foi et de la morale, et qui s'en acquittaient avec la grâce de leur âge devant une foule attentive et charmée. Lorsque le sujet était épuisé, Fourier résumait la conférence en quelques mots bien sentis, et tirait, pour le compte des pères, la conclusion dont leurs enfants avaient développé les prémisses.

C'est surtout au saint tribunal qu'il avait la grâce de la parole et cette onction qui pénètre les cœurs endurcis; aussi encourageait-il ses paroissiens à venir y mettre à contribution sa tendresse. Lorsqu'arriva ce jour désiré où la paroisse, cédant aux pressantes exhortations de son pasteur, produisit des fruits de pénitence et de piété, quoique le ministère lui devînt accablant, il ne laissa pas que d'accomplir avec exactitude les moindres devoirs de sa charge. Il y ajouta même des sollicitudes gratuites. Non content d'attendre les âmes, il allait au-devant d'elles. Chaque jour, en toute saison, il se tenait des heures entières en habit de chœur au-devant de sa porte, afin que tout le monde eût la facilité de l'aborder, ou au moins la consolation de le voir. Il était là, guettant au passage les âmes obstinées ou indécises, les importunant de sa présence, jetant sur elles de ces regards profonds, pleins de caresses et de reproches, où se lit, avec la charité des saints, toute la miséricorde de Dieu.

Que dirai-je des industries supplémentaires de son zèle? L'homme n'est pas un pur esprit; il a besoin, surtout l'homme du peuple, qu'on lui présente la vérité sous une forme attrayante; il lui faut une religion qui prenne un corps, qui ait une représentation sensible. Voilà pourquoi l'Église a institué des fêtes, qui sont un excitant pour la piété individuelle, et comme un fonds social de prière et d'adoration où chacun vient apporter sa mise. En cherchant les moyens de renfoncer son action directe sur les âmes, Fourier vit le parti qu'il pouvait tirer du culte extérieur, et il ne négligea rien pour en rehausser l'éclat. Il aimait la beauté de la maison de Dieu, aussi son premier soin fut-il de la décorer avec tout le luxe que comportaient ses ressources. Puis il se fit maître de chant; il ne pensa

ni perdre son temps, ni déroger, en apprenant aux autres l'art de chanter avec convenance et édification les louanges de Dieu. Enfin il déploya dans les cérémonies une magnificence inusitée, y figurant de sa personne avec la gravité modeste qui sied à un prêtre, et qui tient en respect les fidèles devant la grandeur de nos mystères. Bientôt la paroisse eut des offices splendides: chacun voulut en jouir, et avoir sa part de ces fêtes populaires, les meilleures de toutes, où le cœur se satisfait aussi bien que la foi. Plusieurs peut-être n'y apportèrent d'abord qu'un sentiment de curiosité ; mais Dieu épure, en les acceptant, les vues les moins surnaturelles, et souvent la curiosité pousse les hommes là où les attend la grâce.

L'élan une fois donné, il fallait l'entretenir: Fourier y pourvut en dotant sa paroisse de plusieurs confréries. Les confréries sont le fractionnement et l'essai en petit de la vie paroissiale; elles enrôlent, au nom d'une dévotion spéciale, les âmes désireuses de bien faire, et prélèvent sur chacune, au profit de toutes, un tribut de prières, de pratiques pieuses et de bons exemples. Il avait une autre manière d'exciter l'émulation: lorsque la piété de ses paroissiens eut pris quelque développement, il les distribua en trois classes correspondant aux trois grandes phases de la vie spirituelle : les « commençants », les « profitants », les « parfaits ». Il fallait pour passer d'une classe dans une autre, avoir mérité cet avancement par des efforts réels et des progrès visibles dans la vertu. C'est ainsi que Fourier faisait profiter les autres de sa propre expérience; il les aidait à franchir heureusement les degrés qu'il avait lui-même franchis dans son ascension vers Dieu.

Il restait bien çà et là des cœurs endurcis, de pauvres gens doublement déclassés qui fuyaient son influence, de peur de la subir. Il les nommait la « bande perdue », non qu'il désespérât d'eux, mais pour se rappeler qu'il leur devait plus de soins qu'aux autres. C'était là sa plus douloureuse et sa plus chère préoccupation. Il fallait le voir aux prises avec sa « bande perdue » pour comprendre ce qu'avait de profond sur ses lèvres cette simple parole: « Vous ne pourrez jamais savoir comme un curé aime ses paroissiens, si vous ne l'êtes vous-mêmes. » Lorsqu'il ne réussissait pas à les ramener par les voies ordinaires, il allait les trouver dans leur maison; là se passait, entre le prodigue et son père, une scène digne de celle que décrit l'Évangile. Fourier se jetait à leurs pieds, et, dans cette attitude de suppliant, il leur demandait comme une grâce ce qu'ils refusaient d'accomplir comme un devoir. Il leur représentait leur salut menacé, ses angoisses, sa responsabilité engagée dans la leur, la folie de leurs délais, l'incertitude de

la mort, la sévérité des jugements de Dieu, mais avec une telle abondance de larmes, tant de feu et d'onction, que les plus inexorables se laissaient fléchir. Quelquefois il rencontrait des résistances inattendues; il allait s'en plaindre à Dieu avec une amertume où perçait le cri d'une âme qui espère contre l'espérance. Un jour, à bout de ressources, il ouvre le tabernacle, saisit d'une main hardie le Saint Sacrement, vole auprès d'un pécheur plus obstiné que les autres, et le désarme par une sommation où le prêtre disparaît devant Dieu.

Du reste, quel que fût l'empressement de son zèle, jamais il ne compromit par aucune démarche équivoque son honneur sacerdotal. Se souvenant de la recommandation de l'Apôtre, il avait souci de sa bonne renommée. De même que les austérités n'ôtaient rien à sa bonté, sa bonté, quoique facile, n'aveuglait pas sa prudence. La malveillance, qui fait arme de tout, ne trouva jamais prétexte à travestir une si sainte vie. Fourier traversa pur les souillures de ce monde: adolescent, il était déjà un héros de la virginité; devenu homme, non seulement il ne démentit pas son passé, mais il en dépassa les promesses. On lisait sa vertu dans son limpide regard, une vertu que le moindre soupçon n'osait pas même effleurer. Enfin il laissa en mourant une mémoire sans tache qui lui valut, au jour de sa béatification, de recevoir pour emblème un lis couché sur une croix.

Dès qu'il eut pourvu aux premières nécessités de sa paroisse, Fourier songea à préparer l'avenir. L'enfance était négligée, il était temps de s'occuper d'elle. Il devait trop personnellement à son éducation chrétienne, pour ne pas essayer de procurer aux autres le même bienfait. Quelle consolation pour lui, s'il pouvait épargner à l'enfance la douloureuse expérience du mal, et à ses successeurs dans le ministère pastoral la pénible tâche de convertir tout un peuple! Mais ce n'était pas des habitants de Mataincourt livrés à eux-mêmes qu'il fallait attendre immédiatement un pareil résultat. Étaient-ils capables, ces indifférents d'hier, ces néophytes d'aujourd'hui, de former la jeunesse? Un jour leur avait suffi pour rentrer dans la grâce de Dieu; le connaissaient-ils assez pour le faire connaître à leurs enfants? Une mère peut retrouver dans une piété de fraîche date le sens perdu de sa responsabilité; mais l'art de suivre heure par heure et de favoriser d'une main délicate l'épanouissement d'une âme, qui le lui apprendra, sinon l'expérience? Et pourtant l'enfance attendait; elle était là comme une terre vierge qui menace, pour peu qu'on tarde à la cultiver, de jeter sa sève au hasard, et de produire une végétation désordonnée. Fourier eut bientôt résolu le problème.

Il lui sembla que le meilleur moyen de réformer l'éducation domestique c'était d'organiser fortement l'éducation publique, qui servirait à l'autre de type et de point d'appui. Il considérait l'éducation domestique comme « une sorte de bénéfice vacant dans l'Église de Dieu ». Il la voulait à la portée de toutes les familles: s'il trouvait bon qu'il y eût des pensionnats pour les enfants de la classe riche, il désirait plus vivement des écoles gratuites pour les enfants du peuple. Il voulait des maîtres pénétrés de l'importance de leur mission, pieux, éclairés, pleins d'abnégation et de dévouement. Et, comme la vie religieuse est plus propre que tout autre à développer tant de qualités à la fois, il concluait à la nécessité de deux congrégations enseignantes pour les enfants de l'un et de l'autre sexe. A mesure que ces idées se fortifiaient en lui, il se sentait appelé à les réaliser. Toutefois il ne précipita rien: l'entreprise intéressant la gloire de Dieu, il consulta Dieu dans la prière, et attendit en paix sa sanction. Il l'obtint en effet, mais au prix de la moitié de ses projets, car il ne put jamais jeter les bases d'une congrégation d'hommes vouée à l'enseignement. Dieu réservait au B. J.-B. de la Salle l'honneur de cette création; Fourier n'en a pas moins le mérite d'en avoir senti le besoin et tenté l'exécution, près d'un siècle avant l'heure marquée par la Providence.

Plus heureux dans ses tentatives pour l'éducation des filles, il rencontra de bonne heure des âmes généreuses prêtes à seconder ses vues. La règle qu'il leur donna fut rédigée lentement, afin de tenir compte des leçons de l'expérience. Rien n'y est omis, pas plus la méthode d'enseignement que la discipline claustrale; pas plus les conseils qui intéressent l'avenir temporel de l'enfance que les principes qui assurent son bonheur éternel. On y reconnaît le génie pratique et organisateur de Fourier, mais on y sent moins l'esprit de l'homme que le souffle de Dieu. Aussi ne faut-il pas s'étonner de l'extension rapide que prit le nouvel institut. Créé pour les besoins d'une paroisse, il répondait trop bien aux besoins et aux vœux de l'époque pour ne pas être universellement accueilli comme un secours providentiel. Ces pieuses filles, qui dans l'éducation de l'enfance ne cherchaient que Dieu, trouvèrent la célébrité par surcroît. Le monde apprit leur nom et fit appel à leur dévouement. Fourier vit, avant de mourir, ses filles de la congrégation de Notre-Dame peupler la Lorraine, la France, les pays étrangers, et porter jusqu'au delà des mers leurs pacifiques conquêtes. Il eut la joie plus grande d'obtenir pour elles l'approbation de Rome, la meilleure garantie pour une œuvre, après la bénédiction de Dieu qui ne leur manquait pas. Forte de cette double sanction, son œuvre a

traversé des temps orageux ; la tempête a bien renversé l'arbre qu'il avait planté, mais sans détruire le germe que Dieu avait béni. La congrégation de Notre-Dame a reparu de nos jours aussi dévouée que jamais. D'autres congrégations, plus jeunes qu'elle, l'ont relevée d'une partie de ses fonctions, mais en lui laissant l'honneur de leur avoir ouvert la voie et, pendant un temps, d'avoir rempli à elle seule la tâche que les unes et les autres se partagent fraternellement aujourd'hui.

Le zèle de Fourier n'avait rien d'exclusif. Pourvu que ses paroissiens ne perdissent pas de vue le salut de leur âme, il les laissait vaquer librement à leurs affaires temporelles, il les y aidait même de tout son pouvoir. Il aidait surtout les pauvres à trouver leur pain de chaque jour; ils avaient en lui un père toujours compatissant, j'allais dire un débiteur toujours solvable. Deux fois par semaine, il leur distribuait des secours; ne voulant pas cependant se priver dans l'intervalle des joies de la charité, il encourageait les pauvres à s'adresser à lui en tout temps. La plupart n'avaient pas besoin qu'on les en priât; aussi répondaient-ils à son appel avec un empressement qui tenait de l'importunité, mais qui ne le lassait ni ne l'épuisait. Quant à ceux que la honte retenait à l'écart, il savait les découvrir sans violer leur incognito et les secourir sans les humilier. A le voir si attentif, si industrieux à assurer le bien-être des autres, à leur procurer le nécessaire et quelquefois le superflu, on devinait que sa mortification payait les frais de sa charité. Lui-même avait coutume de dire que « la frugalité est une banque d'un grand rapport »; mais, comme il ne comptait jamais, elle n'était pas, à son gré, assez productive. Obligé de se créer d'autres ressources, ce pauvre volontaire se faisait mendiant pour ses pauvres. Il plaidait si chaleureusement leur cause, et de si bonne grâce, qu'il la gagnait toujours. De plus, les riches s'estimaient heureux de lui confier la dispensation de leurs aumônes; ils croyaient les sanctifier en les faisant passer par ses mains.

Non content de soulager la misère, Fourier voulut la prévenir en attaquant deux fléaux qui l'engendrent habituellement: l'usure et les procès. Contre l'usure, il imagina une institution de crédit destinée à venir en aide au commerce et à l'agriculture en souffrance. A l'aide de cotisations volontaires, d'amendes et de legs pieux, il créa la Bourse de Saint-Èvre, qui prêtait sans intérêt, sans autre caution que la bonne foi de l'emprunteur, et avec la faculté pour ce dernier de se libérer à sa convenance. Cette utile institution dura longtemps, et rendit de grands services. Quant aux procès, il avait conçu le dessein d'une association qui devait, de concert avec quelques hommes de

loi, terminer à l'amiable tous les différents. Si l'une des parties refusait l'accommodement, un fonds commun devait fournir à l'autre les moyens de suivre l'affaire devant les tribunaux. Les malheurs de la Lorraine ne laissèrent pas le temps à Fourier de réaliser cette idée. Au surplus, quelle que fût son aversion pour les procès, il ne reculait pas devant cette extrémité, quand il y allait de son devoir de pasteur. Ainsi le vit-on, partagé dans ses affections, mais sacrifiant généreusement celles de la nature à celles de la grâce, plaider contre sa ville natale, et avec succès, les intérêts de sa paroisse.

Mais c'était lui-même qui rendait le mieux la justice à son peuple. Ce que la Providence a établi à Rome pour la liberté de l'Église et pour la paix du monde, la réunion des deux pouvoirs en une seule main, existait à Mataincourt. Fourier, en vertu des usages du temps, était justicier de sa paroisse. Il exerçait cette fonction avec une si haute intégrité, avec un si visible et si exclusif désir de dégager la vérité et de faire triompher le bon droit, que son ministère n'en était pas entravé, et qu'on ne songeait pas à faire expier au pasteur les sentences du juge.

Dieu ne doit pas à ses saints de les faire jouir de leur vivant du fruit de leurs travaux ; c'est déjà pour eux un grand honneur qu'il daigne accepter leurs services. Cependant il est une limite dans le dévouement qu'ils atteignent rarement sans faire violence au Ciel et sans remuer profondément les cœurs. C'est ce qui arriva à Fourier. Tant de sollicitude pour sa paroisse, au spirituel et au temporel, méritait une récompense de la part de Dieu et de la part des hommes. Il avait trop bien mis en pratique sa noble devise : « *Omnibus prodesse, obesse nemini* : Être utile à tous et ne nuire à personne, » — pour n'être pas payé de retour. Peu à peu tout changea de face à Mataincourt : les désordres disparurent, les pratiques religieuses furent remises en honneur, la vertu reprit son empire. On sait combien il est difficile de réformer une opinion consacrée par le temps. Or la « petite Genève », par la grâce de Dieu et l'action de son serviteur, subit une telle transformation, qu'elle acquit dans le bien la même notoriété qu'elle avait eue dans le mal ; on venait de loin s'y édifier, et cette humble bourgade devint, à une époque féconde en misères de tout genre, une source de régénération pour le monde.

En même temps que la grâce reprenait possession des cœurs, la lumière se faisait sur le compte de Fourier. Mataincourt, appréciant le don de Dieu, était fier de posséder un saint. Des liens étroits se formèrent entre le pasteur et ses ouailles ; une sorte d'adoption réciproque établit entre eux un courant de

sympathies et une communauté d'intérêts. On regardait sa maison comme la maison paternelle, on accueillait ses hôtes comme des amis de vieille date; ses peines étaient un deuil public, ses joies une fête populaire. En un mot, on l'aima, non pas de cet amour médiocre qui porte difficilement le poids de la reconnaissance, mais de cet amour généreux, vivace, qui grandit avec le temps, et qui se transmet de père en fils comme la meilleure part du patrimoine. Le bon Père! disaient de lui ses contemporains. Ce nom lui est resté comme l'expression de leur amour; il n'a rien perdu, depuis plus de deux siècles qu'on le prononce, de son charme ni de sa vertu, et c'est l'un des premiers que vous apprenez à vos enfants. C'est qu'en cette circonstance la voix du peuple a été la voix de Dieu; et lorsque Dieu donne à ses amis un nom, il y met une saveur que le monde n'altère pas plus qu'il ne la contrefait. Le monde a ses grands hommes, il décerne ce titre fastueux à ceux qui ont bien mérité de lui par l'éclat des services: mais la postérité, qui les salue de loin comme ses maîtres, ne les bénit pas comme ses pères. Ce sera à jamais le privilége des saints de recueillir les bénédictions publiques pour le bien qu'ils ont semé dans les âmes. A ce titre, Mes Frères, ne vous lassez pas de bénir le B. Pierre Fourier, car ses bienfaits durent encore. Ne profitez-vous pas du travail de son zèle? Si vous avez reçu de bons principes, si votre éducation chrétienne s'est faite, pour ainsi dire, d'elle-même et sans les difficultés que vos ancêtres ont eues à refaire la leur, après Dieu, n'est-ce pas à Fourier que vous le devez? Il est donc vraiment pour vous le bon Père, comme il le fut pour eux; et chaque fois que vous l'invoquez sous ce nom, ce n'est pas une acclamation banale dont vous vous faites l'écho, c'est un hommage que vous rendez à sa paternité spirituelle. Mais, s'il est votre père, honorez-le comme tel. La piété filiale a ses lois: honorez-le moins par vos acclamations que par vos vertus, moins en lui faisant de sa sainteté un piédestal, qu'en essayant d'y monter vous-mêmes. Il le faut, si vous avez à cœur d'être dignes de lui, et d'amortir au moins cette dette de reconnaissance que vous n'éteindrez jamais.

Sa paroisse transformée, le bon Père allait-il enfin se reposer? Qui aurait pu lui en faire un crime? Dieu lui avait donné un champ à cultiver, le bon serviteur l'avait rendu fertile au delà de toute espérance. Que désirer de plus? N'avait-il pas accompli toute justice? Ce n'est pas de la sorte que raisonnent les saints. Si Dieu cesse un moment de jeter en pâture à leur zèle de grands travaux à faire, ils se mettent en devoir de l'alimenter eux-mêmes. Ils entreprennent de nouvelles choses, ils sont aussi

habiles à se donner de la peine que d'autres à n'en prendre aucune. Rassuré du côté de sa paroisse, Fourier regarda en arrière, non pour regretter d'avoir mis la main à l'œuvre de Dieu, mais pour se souvenir de sa première famille spirituelle, de cet Ordre de Saint-Augustin dont il était le fils dévoué, quoique longtemps méconnu. Hélas! ce grand Ordre n'était plus que l'ombre de lui-même; il en était venu à un tel relâchement des liens de la discipline, à un tel oubli des vœux religieux, que Dieu seul pouvait y découvrir les éléments d'une réforme, s'il lui plaisait de l'opérer. Déplorer cet état de choses aurait suffi à une âme ordinaire; Fourier, lui, ne prenait pas son parti de la dépravation de ses frères, il ne se contentait pas non plus de n'y point tremper, il se demandait si le temps n'était pas venu d'y porter remède, et ce qu'il pouvait faire dans ce sens. Mais qu'était-il à ses propres yeux pour se poser en réformateur? Comment savoir s'il n'était pas dupe d'une généreuse illusion? Il fallait que Dieu lui donnât de sa volonté un signe manifeste. Fourier n'attendit pas en vain cette révélation; elle lui vint par une voix sûre, la voix de la hiérarchie. Il avait déjà médité à loisir sur l'opportunité, les moyens, les chances de l'entreprise, lorsque son évêque lui demanda formellement de s'y dévouer: dès lors, il pouvait se mettre à l'œuvre sans témérité. A peine trouva-t-il dans son Ordre quelques hommes de bonne volonté dont le concours lui fût assuré. Mais Dieu n'a pas besoin du nombre pour faire triompher ses desseins, et celui qui agit en son nom n'a pas à s'en préoccuper non plus. On le vit dans cette occasion: la réforme des chanoines de Saint-Augustin, vue d'abord avec effroi, et tentée vainement à plusieurs reprises, eut un succès rapide. Quatre ans suffirent à Fourier pour la consolider, pour la faire reconnaître à Rome sous le nom de Congrégation de Notre-Sauveur, ainsi que pour en rédiger la règle, au moins dans ses grandes lignes, et avec une sagesse qui faisait dire au pape Urbain VIII: « Si je connaissais un chanoine qui suivît fidèlement cette règle, je le canoniserais avant sa mort. » C'est ainsi que le saint prêtre se vengea sur ses frères de leurs vexations d'autrefois. Comme il fallait un général à la nouvelle congrégation, Fourier crut faire acte d'habileté en désignant pour cette charge un religieux de grande espérance, mais plus jeune que lui. Cette nomination mettait à couvert son humilité, et lui promettait d'échapper toute sa vie au fardeau du commandement. Il se trompait: Dieu ne favorisa son pieux stratagème que le temps nécessaire pour lui rendre la sécurité, et lui demander ensuite un plus grand sacrifice. Le jeune supérieur mourut au bout de quelques années, et Fourier, cette fois, dut accepter le généralat qu'il

conserva jusqu'à sa mort. Rien ne fut changé pour cela dans son genre de vie, et la haute autorité qu'il tenait de la confiance de ses frères ne fut qu'un cadre magnifique pour sa simplicité.

Qui n'admirerait l'à-propos des œuvres de Dieu? A cette époque, la foi traversait en Lorraine une crise redoutable. Grâce à l'affaiblissement de l'esprit chrétien, l'hérésie avait envahi les Vosges, elle s'était plus fortement établie dans le comté de Salm, elle s'y maintenait sous le couvert de la superstition. Fourier ne s'était proposé que de régénérer le cloître, et voilà qu'il avait formé des apôtres. Quel emploi meilleur pouvaient faire de leur zèle ces hommes nouveaux, que d'opposer à l'hérésie cette digue de l'exemple et de la parole, que S. François de Sales, vers le même temps, opposait victorieusement aux sectaires du Chablais ? Les ouvriers ne manquèrent donc pas pour l'abondante moisson qui se préparait, Fourier se joignit à eux. Il parcourut les Vosges à pied, le bâton à la main, vêtu d'une étoffe grossière, s'arrêtant çà et là pour prêcher, non seulement dans les églises, mais en plein air, dans les vallées, dans les bois, sur le penchant des montagnes, partout où l'arrêtaient des populations affamées de vérité, n'allant plus loin qu'après leur avoir communiqué le feu sacré dont il était embrasé. Le vœu d'un évêque de Toul : « Je souhaiterais d'avoir cinq prêtres semblables à celui-là, un à chaque coin de mon diocèse et l'autre au milieu, » ce vœu fut donc exaucé : non pas que le curé de Mataincourt eût des émules en sainteté, mais il se multiplia tellement, que tout le pays de jouir de sa présence, et qu'un siècle plus tard un autre évêché de Toul le reconnaissait, dans une lettre au souverain Pontife, pour « le restaurateur de la religion et de la piété dans toute l'étendue du diocèse ».

Tant de travaux, sans épuiser Fourier, avaient rempli sa vie. Il était arrivé sur le déclin de l'âge, et, loin d'en souffrir, son influence avait grandi. Ce n'était pas une influence usurpée : la conversion d'une paroisse, un grand Ordre fondé, un autre réformé, toute une contrée renouvelée dans la foi et la vertu, l'avenir même assuré par de fécondes institutions, la sagesse et la bonté enchérissant l'une sur l'autre : que de titres, pour un homme, à l'admiration et à la reconnaissance ! Fourier n'avait plus qu'à mourir en paix, au milieu des siens, après une vieillesse honorée. Non, il manquait une couronne à ses cheveux blancs : l'adversité devait être la compagne de ses derniers jours, et Dieu lui préparait une fin plus grande que sa vie.

On était au plus fort de la guerre de trente ans. L'Europe était en feu, partagée dans ses alliances entre la Maison de

France et la Maison d'Autriche. La Lorraine avait le double malheur d'être un État faible et de se trouver sur le passage des armées. Par sa position, elle pouvait devenir le théâtre de la lutte ; par sa faiblesse, elle risquait d'en être l'enjeu. Le péril était surtout du côté de la France : il fallait craindre l'ambition de Richelieu qui convoitait la Lorraine, et qui, peu scrupuleux sur le choix des moyens, était aussi habile à trouver des griefs qu'implacable à les venger. Si la gloire suffisait pour commander le respect, la Lorraine eût été invulnérable, car elle avait gagné, dans toutes les grandes et saintes causes, de glorieux états de service. Mais la politique compte moins avec la gloire qu'avec la force : à défaut de la force, dont la Lorraine ne disposait pas, il n'y avait que la sagesse de ses princes qui pût conjurer le danger. Malheureusement le duc régnant était un prince moins accompli que ses prédécesseurs. Charles IV n'avait que les qualités brillantes de sa race : d'un naturel remuant et inconstant, il ne sut jamais ni vivre en paix avec ses voisins ni pousser la guerre à outrance ; il passa toute sa vie à nouer des intrigues qu'il était incapable de conduire, et à jouer sur un coup de fortune le bonheur de son peuple et les destinées de sa maison ; personnage aventureux qui émut moins son siècle par ses malheurs qu'il ne l'étonna par la singularité de son esprit. Charles penchait du côté de l'Empire ; mais, avant de prendre une détermination dont les suites étaient incalculables, par déférence pour un homme qui était l'oracle de la Lorraine, que ses prédécesseurs avaient consulté dans des choses de moindre importance, et aux prières de qui il se croyait personnellement redevable de la vie, il consulta Fourier.

Tout homme se doit à son pays ; il lui doit ses lumières, son or, et au besoin son sang, dans la limite indiquée par les lois et les circonstances. Le prêtre n'est ni exempt de cette dette ni exclu de cet honneur ; il a sa part légitime dans les sollicitudes publiques. Si la société lui reconnaît, comme prêtre, des droits civils, il use pour le bien commun du privilège de cette investiture. Que si la société lui refuse tout autre ingérence dans ses affaires que celle qui appartient au premier venu, elle ne peut pas l'empêcher de se souvenir, lui, qu'il est prêtre, et à ce titre, sans être dispensé de servir son pays, obligé d'y apporter des vues plus hautes et un plus pur dévouement. Du reste, quelle que soit la base sur laquelle la société repose, que le prêtre ait rang dans l'État ou qu'il soit perdu dans la foule, s'il est saint, les hommes iront à lui. Il aura beau se cacher : ils assiégeront sa retraite, ils viendront lui demander les inspirations qui leur manquent, et, fallût-il

le poursuivre au désert, rien ne leur coûtera pour ramener la lumière qui les fuit. Or, à l'époque dont nous parlons, le sacerdoce était une puissance publique, et la sainteté de Fourier ajoutait à son caractère de prêtre un prestige de plus. Il était donc en position de répondre utilement à la confiance de son prince.

Fourier aimait son pays, il le voulait grand et prospère, mais indépendant, et la possibilité de le voir absorbé par la France alarmait son patriotisme. Il savait qu'un peuple peut être heureux dans d'étroites frontières. Il se rappelait Naboth vivant de peu, mais content, dans le modeste héritage qu'il tenait de ses pères, et Achab, riche, puissant, mais malheureux par convoitise, et bientôt homicide. Fourier ne vit qu'un moyen d'épargner à son pays le sort de Naboth, et à Richelieu, sinon la tentation d'Achab, au moins son crime : c'était que la Lorraine demeurât neutre entre la France et l'Autriche. Le conseil était sage, mais la neutralité était le parti dont s'acommodait le moins l'humeur belliqueuse de Charles IV ; il préféra braver les hasards d'une lutte inégale et tendit la main à l'Autriche. De cette résolution fatale sortirent, après de courtes hostilités, deux traités entre le duc et la France, tour à tour signés et rompus par lui. Richelieu profita de ce manque de foi pour imposer des conditions plus dures. Sa politique, de jour en jour plus visible, marchait à grands pas vers son but ; encore quelques imprudences de la part de Charles IV, et c'en était fait de la Lorraine. Charles n'avait pas d'enfants ; il ne restait de sa maison que son frère Nicolas-François, cardinal de Lorraine, jeune encore et non engagé dans les ordres sacrés, et la princesse Claude, fille du dernier duc. C'était elle l'héritière présomptive du trône ; aussi Richelieu se proposait-il de l'unir à un prince français à qui elle transférerait ses droits. Dans cette extrémité, Charles se souvint de Fourier, dont il avait une première fois dédaigné les conseils. Fourier comprit que d'énergiques résolutions pouvaient seules réparer des maux qu'il n'avait pas dépendu de lui de prévenir ; le temps des moyens termes était passé. A Charles IV il conseilla d'abdiquer en faveur de son frère, et l'y détermina après un entretien qui ne dura pas moins de sept heures. Au cardinal il ouvrit un avis plus radical encore : c'était de se faire séculariser, d'épouser la princesse Claude, sa cousine, et d'unir par ce mariage les intérêts et les droits des deux branches de leur maison. En même temps, il donnait l'ordre à un de ses religieux, prieur et curé de Lunéville, de bénir le mariage. Richelieu apprit le fait lorsqu'il n'était plus temps d'y mettre obstacle ; le patriotisme d'un vieux prêtre avait déjoué ses calculs ambitieux. La Maison de Lorraine était sauvée : avant de laisser ses peuples suivre

leurs destinées, elle leur réservait un siècle d'indépendance et de prospérité; avant d'aller s'asseoir sur le trône impérial, elle devait donner à la chrétienté son sauveur, Charles V, le vainqueur des Turcs, et offrir au XVIII[e] siècle sceptique le type des vertus couronnées, dans la personne de son duc Léopold.

Mais auparavant, que de désastres! Vous connaissez, Mes Frères, cette lugubre histoire : la colère de Richelieu; la captivité et l'évasion des princes; la Lorraine sillonnée par les hommes de guerre; tous les partis d'accord pour la traiter en pays conquis; les Suédois se faisant remarquer entre tous par leur brutalité licencieuse; les habitations saccagées; la richesse publique tarie; les églises profanées; les populations décimées par le fer; la famine et la peste achevant l'œuvre de destruction; tous les fléaux à la fois s'abattant sur la pauvre Lorraine, et, au dire d'un chroniqueur, lui faisant envier, comme un sort moins funeste, les dernières calamités de Jérusalem. Jésus avait pleuré sur cette ville infidèle; Fourier pleura sur sa patrie malheureuse, mais fidèle. Son cœur se fondit dans une immense compassion : en même temps que ses lèvres s'ouvraient pour consoler et ses mains pour donner du pain, il organisait des prières publiques pour apaiser la colère de Dieu. Il entrait dans les vues de Dieu de se laisser fléchir, mais plus tard; il fallait que Fourier, frappé à son tour, devînt la rançon de ce peuple-martyr.

Il devait en effet s'attendre à porter la peine de son patriotisme. Richelieu était un maître trop absolu pour ne pas venger, même sur un vieillard désarmé, l'échec de sa politique. Le voyez-vous, cet auguste vieillard, traqué comme un malfaiteur, poursuivi d'asile en asile, miraculeusement épargné, mais pour porter le deuil de sa patrie, dont il ne prévoit pas peut-être la résurrection! Enfin il prend le chemin de l'exil, moins pour dérober à ses ennemis les restes d'une vie qui lui pèse, que pour calmer l'anxiété de ses enfants. Il arrive à Gray où il trouve l'hospitalité, mais non le repos : car il veut vivre de son travail; il lui semble que son pain sera moins amer s'il le gagne, et il le gagne en effet, soit en donnant des missions, soit en faisant l'école aux petits enfants. Puis, son exil n'est pas même respecté : des bandes armées viennent jusque sous les murs de Gray insulter cette grande victime; la famine et la peste exercent leurs ravages dans la ville : on dirait un autre Jonas attirant sur ses hôtes l'anathème qui le poursuit. De douloureux récits achèvent de le navrer; les misères de la Lorraine sont au comble : « Pas une lettre, dit-il, qui n'apporte de mauvaises nouvelles, et pas une qui en apporte de bonnes. » C'est sa chère paroisse qui vient d'être pillée par les Suédois, les sépultures ont été violées, le prêche se fait dans l'église, dans cette église

où il a béni et prié ; ses monastères sont dévastés, ses religieux morts ou dispersés. Hélas ! plus éprouvé que Jérémie, il n'a pas même la consolation de s'asseoir sur des ruines ; c'est d'une terre étrangère qu'il envoie aux siens ses sympathiques lamentations. On n'y sent point l'amertume du désespoir, mais la douleur sereine du vieillard qui n'a plus d'illusions, et qui est trop proche de Dieu pour ne pas attendre en paix l'heure de sa délivrance. Elle sonne enfin, cette heure de l'éternité. Fourier meurt plein de jours et de mérites, et sa mort désarme la haine. Les passions soulevées font trêve un instant : la Lorraine, avant de cicatriser ses blessures, songe à reconquérir son saint. Gray s'agite et veut le retenir ; il faut un ordre de la Cour d'Espagne pour l'en tirer. Fourier reprend mort le chemin de sa patrie, escorté par ses fils les chanoines de Saint-Augustin, qui lui préparent à Pont-à-Mousson, chef-lieu de leur Ordre, une sépulture digne de lui. Une méprise providentielle le dirige sur Mataincourt : là, tout un peuple l'arrête au passage ; les femmes et les enfants l'entourent, et lui font un rempart que la force n'ose briser ; c'est une tempête de cris et de larmes, imprévue, irrésistible. Alors on se rappelle que Fourier avait choisi là son tombeau, on reconnaît dans ce qui se passe le doigt de Dieu, et Mataincourt garde son trésor.

Il est là, Mes Frères, le corps du bon Père, sous ces voûtes magnifiques que vous lui avez élevées ; il est là, mais son âme est avec Dieu. Ah ! puisque les voix de la terre ont un écho dans le ciel, crions unanimement vers Fourier : « Bon Père, continuez de vous intéresser à toutes les causes que vous avez servies. Priez pour l'Église romaine qui vous a placé sur les autels ; pour la Lorraine dont vous êtes la gloire ; pour vos deux familles religieuses, dont l'une est florissante, et dont l'autre renaît de ses cendres ; pour ce peuple de Mataincourt qui fut votre peuple, et qui l'est encore ; rendez-le aussi jaloux de vous imiter, qu'il est fier de vous posséder. Priez aussi pour la France, votre patrie d'adoption : si elle a sa part de responsabilité dans les malheurs dont vous fûtes victime, vengez-vous d'elle, à la façon des saints, en lui obtenant de se montrer toujours la fille aînée de l'Église. Priez enfin pour nous tous, qui venons vous fêter. Ah ! réchauffez nos âmes au contact de la vôtre ; obtenez-nous la foi qui porte les vertus, la générosité qui les met en œuvre, la charité qui les cimente et les couronne, la persévérance qui les conduit au ciel ! »

Voir un autre panégyrique du même saint dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXIV, p. 24.

---

14 JUILLET — S. BONAVENTURE[1]

Et ipse dedit quosdam quidem apostolos, quosdam autem prophetas, alios vero evangelistas, alios autem pastores et doctores, ad consummationem sanctorum, in opus ministerii, in œdificationem corporis Christi.

C'est Dieu lui-même qui a donné à son Église des apôtres, des prophètes, des évangélistes, des pasteurs et des docteurs, afin qu'ils travaillent à la perfection des saints, et qu'en accomplissant les fonctions de leur ministère, ils édifient le corps mystique de Jésus-Christ. (Ephes., IV, 11-12.)

Mes Frères,

En l'an 1274, et le 15 juillet, pendant le concile fameux qui réunissait dans notre ville de Lyon les chefs les plus éminents de la chrétienté, se mourait, à la force de l'âge, un homme dont la science et la vertu avaient rendu d'inappréciables services. Un pape, cinq cents évêques, prélats et abbés de tous ordres, la ville entière, assistaient à ses funérailles, et de toutes parts on entendait répéter au milieu des sanglots: « La colonne « de l'Église est tombée ; le plus vaillant des athlètes du « Christ, Bonaventure, est mort. »

Puis, le silence le plus profond couvre durant deux siècles la mémoire de ce grand homme dont la vie avait été surchargée d'honneurs. Mais en 1482 l'opinion se réveille. De tous les points de l'Europe, empereurs, rois, doges, villes, religieux et séculiers, tous réclament avec une vive insistance auprès des souverains Pontifes la glorification de l'homme de Dieu. Elle fut proclamée solennellement par le pape Sixte IV, et cent ans plus tard, en 1587, le pape Sixte-Quint couronnait l'œuvre de son prédécesseur en inscrivant S. Bonaventure au rang des plus illustres docteurs de l'Église.

La ville de Lyon fut des premières à applaudir aux décisions des souverains Pontifes, car, bien qu'assistée, dès son berceau, par une légion de martyrs, elle recevait un nouveau protecteur dans la personne de S. Bonaventure. C'était elle, en effet, qui lui avait donné la sépulture, et le sépulcre de l'humble Frère Mineur devenu glorieux allait attirer les regards

1. Panégyrique prêché le 19 juillet 18[illegible]9, dans l'église de Saint-Bonaventure, à Lyon, par M. Terrat, chanoine de Bordeaux, missionnaire de Lyon.

et provoquer la sainte jalousie de l'univers catholique. Aussi, dans l'élan de sa reconnaissance, s'empressa-t-elle d'élever à la mémoire du fils de Saint-François ce temple magnifique, digne de la piété de la Rome des Gaules, et du docteur dont il abrite les reliques.

Puisque nous célébrons le retour de ce glorieux anniversaire, je crois entrer dans l'esprit de cette solennité en traitant cette double question : 1° Quel est le rôle des docteurs dans l'Église ; 2° Quelle place occupe S. Bonaventure parmi les docteurs.

I. — *Du rôle des docteurs dans l'Église.* — De même qu'on distingue dans le ciel différentes demeures, « *Multæ mansiones in domo Patris mei sunt*, » où les saints jouissent, dans une admirable variété, de la béatitude de la même gloire, de même l'Église catholique, image de la cité céleste, reconnaît une hiérarchie dans le culte qu'elle rend sur cette terre aux élus de Dieu.

En premier lieu, c'est le chœur glorieux des apôtres, « *Gloriosus apostolorum chorus*, » qu'elle entoure de sa vénération. Après Notre-Seigneur Jésus-Christ et sa très douce mère, en effet, les apôtres sont les premiers intercesseurs que l'Église invoque, les premiers triomphateurs dont elle chante la victoire, les premiers modèles qu'elle propose à notre imitation, et c'est justice. Comme leur visage est un pur reflet de la physionomie du Maître qu'ils ont contemplé pendant trois ans ! Comme leurs discours sont le fidèle écho de sa voix qu'ils ont si souvent entendue !! Ils ont pris place à sa table et partagé son frugal repas. Sous ses yeux, ils ont prêché, souffert et combattu. Sur ses lèvres ils ont recueilli les enseignements qu'ils nous ont transmis, et c'est de ses mains divines qu'ils ont reçu les pouvoirs merveilleux avec lesquels ils ont régénéré le monde.

Après les apôtres, c'est la candide armée des martyrs, « *Te martyrum candidatus laudat exercitus*, » que nous saluons de nos acclamations. Le martyr est de tous les temps et de tous les lieux. Il se recrute dans les premiers comme dans les derniers rangs de la société. Grand seigneur ou homme du peuple, brillante reine ou pauvre esclave, quiconque se sent assez d'amour dans le cœur et d'énergie dans la volonté pour sacrifier joyeusement sa vie, afin de témoigner au Christ son inviolable fidélité, et de transmettre à une postérité qu'il ne connaîtra pas, les trésors de la foi, celui-là, tôt ou tard, montera sur les autels, et trouvera, dans la respectueuse admiration des cœurs sensibles aux grands sacrifices, la première récompense de son héroïque dévoûment.

Aux martyrs succèdent les Pontifes, qui ont reçu la mission de gouverner et de sanctifier les fidèles. C'est à eux surtout que le Christ a dit : « Baptisez, prêchez, purifiez les consciences, « et paissez, bienveillants comme des pasteurs, les brebis « confiées à vos soins. » Aussi sont-ils vénérés dans l'Église universelle, et surtout dans les églises particulières qui ont grandi sous leur tutelle vigilante, comme le père de famille est aimé, vénéré de ses enfants, au foyer domestique. Chaque année, on célèbre leur fête en chantant à leur gloire ce que Lyon chante à la louange de S. Eucher : « Il a marché dans la « paix et la justice, et retiré des sentiers du mal les infortunés « qui couraient à leur perte. Il était l'œil de l'aveugle, le bâton « de l'infirme, la consolation du malheureux et l'unique espoir « de celui qui était tombé. Nous l'avons vu se faire tout à tous, « afin de nous gagner tous à Jésus-Christ : *Omnibus omnia « factus*[1]. »

Les apôtres plus agiles que les aigles, *velociores aquilis*, les martyrs aux veines navrées, aux plaies béantes et aux vêtements baignés dans leur propre sang, les pontifes appuyés sur une houlette pacifique, viennent de passer sous vos yeux; regardez venir et saluez les docteurs qui s'avancent à leur tour, tenant en main les œuvres admirables qu'ils ont composées à la gloire de Jésus-Christ et pour la défense de son Église.

Comme le soldat qui, tour à tour, a pour mission de protéger à l'intérieur du pays la sécurité de ses compatriotes et de repousser à la frontière les attaques de l'ennemi, le docteur a reçu de Jésus-Christ un double ministère: 1° Il doit éclairer ses frères en leur enseignant la vérité ; 2° Il doit défendre cette même vérité quand elle est mise en péril par l'ignorance ou la perversité des sophistes.

1° Il doit éclairer ses frères. « Dieu, lisons-nous dans l'*Office « des docteurs*, lui a découvert ses secrets les plus cachés ; il a « versé dans son âme les trésors de la science, et quand il « prend la parole dans l'assemblée des saints, c'est la sagesse « divine elle-même qui parle par sa bouche : *Denudabit absconsa « sua illi, et thesaurizabit super illum scientiam et intellectum « justitiæ..... In medio Ecclesiæ aperiet os ejus, et adimplebit « illum spiritu sapientiæ et intellectus*[2]. »

Parcourez, Mes Frères, l'histoire de l'Église, et de siècle en siècle vous rencontrerez des hommes qui, dès leur plus tendre enfance, se sont épris d'un ardent amour pour la vérité. « Ils « l'ont préférée, pour parler le langage de la Bible, aux empires « les plus vastes comme aux trônes les plus brillants, et les

1. *Office de S. Eucher.*
2. *Office des docteurs*, passim.

« richesses les plus éblouissantes leur ont paru misérables, « en comparaison. » Ils ont aspiré des lèvres de l'âme aux sources pures de l'Écriture et de la Tradition, demandant à Dieu, dans des prières ininterrompues, de féconder dans leur intelligence la divine semence dont ils s'étaient nourris avec une sainte avidité. Or, Mes Frères, Dieu qui veille sur son Église avec une paternelle bienveillance; Dieu qui la veut sainte pour purifier les souillures de l'humanité, mais qui la veut aussi radieuse comme un soleil pour éclairer nos ténèbres; Dieu qui prodigue à cette Église comme à sa fleur de prédilection, et la chaleur et la rosée du ciel, dans l'intérêt et pour le plus grand bien de cette même Église, s'empresse d'exaucer la prière de ces solitaires amants de la vérité. En les visitant par sa grâce, il élargit les horizons qui s'ouvrent devant leur intelligence, il affermit, il étend la puissance de leur regard, et voici qu'un jour ces hommes apparaissent sur la scène de ce monde embrasés d'un feu divin, laissant tomber de leurs lèvres des discours admirables, ou écrivant d'une main ferme, chacun selon les tendances de son génie, des œuvres immortelles. Les uns, comme S. Anselme et S. Thomas, feront de la théologie la reine des sciences en nous donnant, dans des œuvres incomparables, une exposition merveilleuse des dogmes catholiques qu'ils tireront des entrailles de l'Écriture et de la Tradition, où ils sont cachés comme les perles dans l'océan. Moins spéculatifs, les autres, comme S. Jean Chrysostome et S. Ambroise, exprimeront des mêmes sources les vérités morales qu'ils réuniront dans des traités remarquables par leur éloquence et leur clarté, où les fidèles trouveront nettement tracées leurs règles de conduite. Ceux-ci, comme S. Augustin et Bossuet, embrassant d'un regard inspiré toute l'étendue des siècles, nous montreront dans la *Cité de Dieu* et l'*Histoire universelle* le plan divin se déroulant avec une majestueuse simplicité, dès l'origine du monde, et s'exécutant avec une inflexible grandeur, malgré les contradictions des hommes. Ceux-là, comme S. Basile, S. Bernard, ou le pieux auteur de l'*Imitation*, guideront l'âme chrétienne dans les sentiers qui conduisent aux sommets de la vie mystique, tout en l'empêchant de s'égarer et de se perdre dans de périlleuses rêveries. D'autres enfin, comme Synésius ou S. Grégoire de Nazianze, dans des vers harmonieux et des discours pleins de charmes, donneront à la littérature chrétienne une grâce et une suavité que lui envieront les maîtres d'Athènes et de Rome.

2° Mais, si le docteur a pour première mission de répandre dans le cœur des fidèles les trésors de la vérité catholique, au dehors il doit la venger aussi des insultes de ceux qui la

méconnaissent et des outrages de ceux qui l'apostasient. Il est surtout l'homme du combat, l'homme des temps critiques et orageux. Oui, c'est à lui qu'il appartient de protéger et de couvrir de son invulnérable bouclier cette fille immortelle de Dieu, cette vierge gracieuse et pure, la foi catholique, qui est descendue du ciel sur la terre, comme un agneau timide au milieu de loups irrités par la faim. Jamais le docteur n'a trahi ce devoir.

Quand, aux premiers siècles, on nous égorgeait juridiquement, et qu'à la vue de notre sang qui coulait par torrents, à l'odeur de nos chairs qui fumaient, et au bruit de nos os qui criaient sous la scie ou sous la roue, les philosophes se lavaient les mains comme Pilate, se disant qu'après tout, on nous traitait comme nous le méritions, et qu'on faisait bien, du moment où nous insultions au bon sens public, d'effacer un si grand scandale de l'humanité, plusieurs parmi nos frères, avant de mourir, élevaient la voix ou prenaient la plume; Quadratus, Aristide, Justin, Athénagore, Tertullien, S. Cyprien, disaient aux philosophes et aux empereurs : « Dieu sait qu'en « nous persécutant vous commettez une odieuse injustice. Ce « n'est pas notre vie que nous venons défendre, mais la cause « de la vérité. Voyons, essayez un peu de discuter avec nous, « vous nous assassinerez plus tard ; » et, dans d'irréfutables apologies, ils étalaient au grand jour de la publicité les absurdités et les turpitudes du paganisme.

Après les philosophes, il faut croiser le fer avec les hérétiques. Appuyé sur les épaules de Constance, Arius ébranle le monde, mais l'impétuosité de ses attaques vient se briser contre l'invincible résistance du diacre Athanase et de S. Hilaire de Poitiers, répondant l'un et l'autre, du fond de leur exil, au théologien couronné qui prétendait les contraindre au silence: « Nous parlerons malgré vos menaces, car la vérité n'a pas « d'empereur. » Ainsi de tous les autres. Nestorius est désarmé par S. Cyrille ; Eutychès par S. Léon ; Pélage par S. Augustin; comme à l'aurore des temps modernes, les extravagances éloquentes de Luther, les théories sans entrailles de Calvin, les variations incessantes de Théodore de Bèze, ont été victorieusement réfutées par les lumineux décrets du Concile de Trente, la dialectique de Bellarmin, l'admirable bon sens de Bossuet et l'harmonieux génie de Fénelon.

Aujourd'hui, c'est encore la même chose, car l'enseignement qui éclaire et la vertu qui sanctifie sont l'éternel patrimoine de l'Église catholique. Grâce aux docteurs dont les œuvres sont entre nos mains dès notre enfance, nous sommes non seulement préservés de toute erreur, mais nous montons sans efforts

dans les régions du vrai, du bien et du beau, tandis que vous, vous qui prétendez vous passer de Jésus-Christ et de son Évangile, vous qui repoussez et méprisez les enseignements de ses docteurs, victimes de tous les préjugés, esclaves de tous les sophismes, vous marchez péniblement courbés sous le vent de toutes les concupiscences. Voyons : qu'avez-vous fait de l'Histoire ? une école de scepticisme. Qu'avez-vous fait de la philosophie ? l'arène des négations les plus audacieuses et les plus contradictoires. Qu'avez-vous fait de la littérature ? un théâtre malsain où les passions les plus avilissantes sont couronnées et portées solennellement en triomphe. Oh ! je le sais, vous êtes les premiers à rougir et à souffrir de cette situation douloureuse. A certaines heures, vous vous demandez avec une amertume désespérée : « Quand donc la pauvre « humanité goûtera-t-elle enfin les douceurs du repos, dans la « tranquille possession de la vérité ? » Nous en souffrons nous aussi, parce que vous êtes nos fils, au moins nos frères. A ce titre, nous vous aimons, et nous voudrions jouir de votre bonheur. C'est précisément pour mettre un terme à vos maux que l'Église catholique, dont la mission est d'enseigner éternellement les peuples, afin de donner à son enseignement un caractère d'évidence irrésistible, va réunir dans un Concile[1], et faire briller aux regards du monde étonné toutes les lumières dispersées dans son sein. Des docteurs que vous ne connaissez point viendront des quatre vents du ciel pour remédier à cette anarchie intellectuelle qui vous désole autant qu'elle vous déshonore. Attendez un peu. Quand l'Épiscopat, Pie IX à sa tête, prendra la parole, vous serez surpris de la maturité de son langage, de la netteté de ses décisions, de la sagesse de ses avertissements, et vous comprendrez alors que les meilleurs et les plus sûrs instituteurs du genre humain ne sont point ces hommes qui vont puiser leurs lumières dans les élucubrations d'une presse impatiente, fiévreuse, systématique et passionnée, mais bien plutôt ceux qui consacrent une vie austère à réfléchir sur les choses divines, et vivent étrangers à tout autre intérêt que l'amour exclusif de la vérité ; mais bien plutôt ceux enfin à qui Jésus-Christ a dit : « Comme mon Père m'a envoyé, je « vous envoie, et je resterai parmi vous pour vous éclairer « jusqu'à la consommation des siècles. »

J'arrive à S. Bonaventure. Je le sens, votre piété filiale réclame quelques détails sur la vie et les œuvres de ce grand docteur ; essayons de la satisfaire.

II. — *Du rôle de S. Bonaventure parmi les docteurs.* — Je ne

1. Ce discours a été prêché en 1869.

m'attacherai pas, comme l'ont fait certains panégyristes, à relever l'éclat de la naissance de S. Bonaventure, car, pour ma part, je déteste ce genre d'éloges. Aux yeux de Dieu, de l'Église, de tout homme intelligent, nos œuvres seules constituent notre véritable mérite. Qui se souvient aujourd'hui de Jean de Fidenza et de Maria Ritelli, le père et la mère de l'illustre franciscain ? C'est François d'Assise qui l'a baptisé du nom qu'il portera toujours dans l'Histoire. Le père séraphique aimait cet enfant qu'il avait guéri par ses prières d'une maladie mortelle. Avant de mourir, il voulut l'embrasser une dernière fois, et quand il le pressa sur son cœur, divinement inspiré comme un autre Siméon, il s'écria dans un saint enthousiasme : « Oh ! *bona ventura !* l'heureuse rencontre ! » prophétisant ainsi de quelles bénédictions il serait l'objet de la part du Ciel.

Vous parlerai-je des honneurs qui ont rempli sa vie ? Pas davantage. Jeune étudiant de l'Université de Paris, il faisait l'admiration de ses maîtres par ses talents, et plus encore par ses vertus. « Sans aucun doute, ce jeune homme n'a pas hérité « du péché d'Adam, » répétait souvent son professeur, Alexandre de Halès.

Des bancs de l'école, il passait au lit des lépreux qu'il aimait passionnément, parce qu'ils lui rappelaient son adorable Maître qui avait concentré dans son âme et dans son corps toutes les lèpres de l'humanité coupable. Écoutons-le : « Qui « pourrait avoir horreur des lépreux et se montrer insensible « à leur misère ? O mes amis, laissez-moi vous indiquer celui « que mon âme affectionne : le voici, couché dans la maison « des infirmes, en proie aux plus vives angoisses. Je vais « m'approcher de lui, l'embrasser, et c'est Jésus-Christ que « j'embrasserai. Ne dites plus à Dieu : Seigneur, où habitez- « vous ? où prenez-vous votre repos au milieu du jour ? Entrez « ici, vous dis-je, c'est bien là qu'il demeure ; l'hôpital, voilà « sa maison. »

Professeur, il fait des leçons admirables, et quand Thomas d'Aquin, émerveillé de son génie, lui demande : « O mon frère, « je vous en conjure par le divin amour, veuillez me dire à « quelles sources vous allez puiser vos enseignements ? » Bonaventure ne répond pas, mais il montre en pleurant le crucifix suspendu à la blanche muraille de sa cellule.

Élu à trente-cinq ans supérieur général de son Ordre, il se fait aussitôt le serviteur de tous, et n'aperçoit dans sa dignité nouvelle que les devoirs à remplir. « Un supérieur, disait-il, est un « médiateur entre Dieu et ses frères. De même qu'il traite avec « eux les affaires de Dieu en les instruisant, en les corrigeant, « en les faisant progresser dans la vertu, de même il doit

« s'appliquer à avancer continuellement les leurs auprès de « Dieu, en apaisant sa colère, en obtenant ses grâces et en « les préservant du péché. »

Nommé en 1265 archevêque d'York, il se jette tout en larmes aux pieds du pape Clément IV, et réussit à détourner de sa tête ce dangereux honneur.

Lorsque en 1273 il fut obligé, sur les ordres inflexibles de Grégoire X, d'accepter la dignité de cardinal, les nonces chargés de lui porter la nouvelle de sa promotion le surprennent lavant humblement la vaisselle de son couvent. Quand il eut achevé son travail, il rassemble ses frères et leur dit en gémis« sant : « Jusqu'ici, j'ai rempli les fonctions de Frère Mineur, « je vais faire maintenant l'épreuve d'un emploi bien autrement « difficile. Croyez-moi, le premier est plus salutaire et plus « sûr. Les honneurs sont des charges bien dangereuses. »

Quand, au concile de Lyon, il est chargé d'entrer en conférence avec les Grecs sur les points en litige, il les gagne autant par sa charité que par sa science. « Il y a dans le cœur de cet « homme des fleuves de tendresse, » disaient ses adversaires.

Pardonnez-moi ces détails : ils étaient nécessaires pour faire connaître non seulement l'homme, mais aussi le caractère que revêtira la science du docteur en S. Bonaventure.

Oui, les Grecs avaient raison : il y avait dans le cœur de Bonaventure des « fleuves de tendresse », et cette tendresse toute divine resplendit non seulement dans sa conduite, mais inspire son génie et respire dans toutes ses œuvres. Si Thomas d'Aquin, son illustre émule et son saint ami, mérita d'être appelé l'Ange de la théologie, Bonaventure en fut surnommé le Séraphin. Façonnée aux procédés logiques d'Aristote, condensée dans un dogmatisme rigoureux, la théologie de S. Thomas d'Aquin, dernier effort d'une intelligence supérieure, exige de longues études et une grande perspicacité pour être entendue même des classes lettrées ; toute pénétrée des traditions platoniciennes, toute brûlante de mysticisme, la théologie de S. Bonaventure, inspirée par un cœur pieux et tendre, s'adresse de préférence aux masses que l'on remue, moins par la raison que par la charité. S. Thomas réduit tout à une logique inflexible ; S. Bonaventure donne un libre essor aux deux facultés qui font les artistes, les orateurs, les poètes et les saints : l'imagination et l'amour. S. Thomas, emprisonné dans les formules algébriques de la scolastique, quitte rarement les sommets de la science, qu'il inonde de lumière ; S. Bonaventure délaisse volontiers le syllogisme pour la prière. Arrivé au terme où la raison s'arrête, il brûle de s'enfoncer plus en avant. Abandonnant pour un temps les opérations de l'esprit, il tourne tout

l'essor de sa volonté vers Dieu, jusqu'à ce qu'elle se transfigure en lui : « Entrons dans les ténèbres mystérieuses, imposons « silence aux sollicitudes de la vie, aux illusions des sens, « et, à la suite du Christ crucifié, passons de ce monde à « notre Père. » Aussi le chancelier Gerson a-t-il dit de lui : « S. Bonaventure n'illumine votre intelligence que pour donner « plus d'amour à votre cœur. C'est un chérubin et un séraphin « tout à la fois. Comme Jean-Baptiste au désert, il éclaire et « embrase en même temps : *Erat lucerna ardens et lucens*. Qu'est-« ce donc que briller seulement ? Hélas ! fort peu de chose, « souvent un péril, toujours une vanité. La science seule nous « enorgueillit et nous rend démoniaques. Savez-vous, en effet, « ce qu'est Satan ? une sublime intelligence, un savant, mais « un savant sans cœur et sans amour : *Quid enim dæmon « interpretatur, nisi sciens, sed absque caritate ?* »

Le pape Sixte V, en rangeant S. Bonaventure au nombre des docteurs, lui rend le même témoignage : « Le grand mérite de « S. Bonaventure, nous dit-il, ne consiste pas à discourir avec « subtilité, à enseigner avec facilité, à définir avec sagacité, « mais à remuer profondément les cœurs. En même temps « qu'il éclaire votre intelligence, il excite votre piété ; c'est « vraiment l'esprit de Dieu qui parle par ses lèvres. Il en était « d'ailleurs tellement pénétré, il avait du côté du ciel de tels « élans d'amour, que ses contemporains disaient de lui que dès « cette vie il avait été introduit dans les celliers de l'Époux, et « qu'une fois enivré du vin de la charité divine, il n'avait plus « cessé de considérer le Christ souffrant et pleurant, et n'avait « pas voulu d'autre demeure que ses plaies sacrées. »

Prenez en main ses opuscules dont les titres conviendraient à des cantiques : les *Six ailes des séraphins*, les *Sept chemins de l'éternité*, l'*Itinéraire de l'âme à Dieu* ; et quand vous les aurez lus attentivement (il suffit d'avoir un peu de cœur pour les entendre), vous ne serez point étonnés de voir S. Bonaventure préférer à la science la charité, et ne cultiver la première que pour arriver à la seconde. N'est-ce pas lui qui a dit cette admirable parole : « Plus on est savant, plus on est capable « d'aimer Dieu » ?

Savez-vous quelles conséquences je vais tirer de toutes ces réflexions ? C'est que le véritable maître de S. Bonaventure ne fut point, comme le rapporte l'Histoire, le docteur irréfragable, le premier professeur sorti de l'Ordre des Frères Mineurs, le fameux Alexandre de Halès, qui groupait autour de sa chaire toute la jeunesse avide de s'instruire, mais bien S. François d'Assise lui-même.

Vous connaissez tous S. François d'Assise, Mes chers audi-

teurs. Cet homme-là n'était point un savant, mais il avait, ce qui vaut mieux que la science, un cœur brûlant d'amour. Il n'avait point pâli durant de longues années sur les bancs de l'école, mais il avait passé de longues nuits en prières, au pied de son Crucifix. Que de fois Jésus-Christ lui était apparu, le visage inondé de sang et de larmes ! Si intimes étaient les rapports entre le bon Maître et l'amoureux serviteur, qu'un jour les stigmates de la Passion s'imprimèrent non seulement dans l'âme de François, mais dans la moelle de ses os et jusque dans sa chair palpitante. Pris, à son tour, d'une folie divine, le pèlerin d'Assise s'en allait par les villes et les campagnes, chantant d'ineffables cantiques : « Que personne ne me reprenne, « s'écriait-il, si l'amour me fait aller semblable à un fou ! Nul « cœur ne peut se défendre de cette charité. Pendant le jour et « pendant la nuit, la terre et le Ciel ne cessent de me répéter : « Aime Dieu qui nous a faits pour t'attirer à lui ! — Mais ne va « pas si avant, disait Jésus-Christ à son disciple éperdu, et « mets de l'ordre dans ton amour. Comment donc, ô François, « es-tu tombé en démence, et d'où vient que ta ferveur ne « connaît plus de frein ? — O Christ, répondait François d'Assise, « tu m'as pris le cœur et tu m'ordonnes de mettre de l'ordre « dans mon âme ! Mais toi-même tu n'as pas su te défendre de « l'amour. Il t'a fait descendre du ciel en terre, et t'a poussé « par le monde, comme un homme méprisé. Tu n'as voulu ni « maisons ni terres : dans ta vie comme dans ta mort, un « amour sans mesure a déchiré ton cœur. O Christ, souvent tu « cheminas sur les routes, et tu étais semblable à un esclave « pris de vin. L'amour te conduisait comme un homme vendu. « En toutes choses tu ne montras qu'amour, ne te souvenant « jamais de toi, et tu veux que je mette de l'ordre dans mon « cœur ! »

Tel est François d'Assise, et je répète qu'il est le véritable précepteur de S. Bonaventure. Quand le Séraphin déploya ses ailes pour monter aux cieux, avant de s'envoler, il déposa sur la poitrine de l'enfant un baiser, et avec ce baiser il fit entrer dans son cœur toute la tendresse qui remplissait le sien. Vous venez d'entendre le maître, écoutez maintenant le disciple, et dites-moi s'ils ne subissent pas l'un et l'autre la même inspiration : « Oh ! mon Dieu ! c'est votre amour qui vous gouverne, « et non pas la raison ; aussi je cours avec ardeur partout où il « me semble que vous vouliez me conduire. Ceux qui me voient « courir ainsi me prennent en pitié, car ils ne savent pas ce qui « se passe dans mon âme enivrée, et ne remarquent point la « véhémence de mon désir. Ils ignorent que votre amour, une « fois allumé dans un cœur, empêche l'usage de la raison ; que

« celui qui vous cherche avec ferveur s'abandonne lui-même, « abandonne toutes choses en même temps, et s'inquiète si « peu de ce qui l'environne, que souvent même il est comme « étranger à ses propres actions. » Et ailleurs : « Mettons toute « notre joie dans la Passion du Sauveur où l'homme a trouvé « le salut. Portons en notre cœur les douleurs de Jésus-Christ, « ses opprobres et sa couronne d'épines, la croix, les clous et « la lance ; portons ses plaies vraiment sacrées, le vinaigre et « le roseau, le fiel et les amertumes de sa mort. Que tout cela « nous enivre avec douceur et nous fasse abonder en toutes les « vertus ! A Jésus-Christ vendu, trahi pour nous, louange et « gloire à jamais ! »

Écoutez encore comme il parle de Marie : « Auprès de la croix « de Jésus se tenait sa mère. O ma souveraine, où étiez-vous ? « était-ce seulement au pied de la croix ? non assurément, « mais sur la croix elle-même, avec votre divin Fils. Là vous « étiez vraiment crucifiée. Pendant qu'il l'était dans son corps, « vous l'étiez dans votre cœur. O Mère, puisque vous avez « voulu, vous aussi, vous immoler pour nous, faites-moi donc « semblable à vous. Je ne vous demande ni l'éclat des astres ni « les splendeurs du soleil, je ne désire que vos blessures. Ou « enlevez-moi la vie du corps ou blessez mon cœur, car je suis « couvert de confusion quand je vois mon Sauveur tout meurtri « et que je me considère à l'abri des souffrances. »

Après Jésus-Christ, S. Bonaventure n'aimait rien autant que Marie, et, comme les châtelaines du XIII[e] siècle se plaisaient à être saluées, le soir, par les chants des troubadours, il voulut que dans toutes les églises de son ordre, à la chute du jour, la cloche retentît dans les airs, pour rappeler le salut de l'ange à la Reine du ciel. Ainsi l'*Angelus*, nous dit Ozanam, ce poétique appel parti de l'humble tour des Franciscains, vola de clocher en clocher, pour réjouir le paysan sur le sillon et le voyageur sur la route.

Enfin c'est S. Bonaventure qui nous a donné la première biographie de S. François d'Assise, œuvre toute d'amour, où l'attendrissement, l'admiration et la joie parfument chaque page; où chaque récit est plein d'apparitions divines, de prodiges, d'extases, et où les plus grandes choses se cachent sous le voile de la plus gracieuse simplicité. Voici en quels termes la mort du saint est racontée : « Les alouettes, ces oiseaux qui aiment la « lumière et qui ont horreur de l'obscurité, bien que le crépus- « cule eût commencé, au moment ou François rendit le dernier « soupir, vinrent en grande multitude se poser sur le toit de la « maison, et longtemps encore elles continuèrent de tourbil- « lonner joyeusement, comme pour rendre au bienheureux qui

« les avait si souvent exhortées à chanter les louanges de Dieu,
« un témoignage d'affection aussi éclatant qu'aimable. »

Péroraison. — Tel fut S. Bonaventure, Mes Frères, et maintenant vous comprendrez sans peine, soit l'angélique pureté de sa vie, soit la légitime admiration des contemporains. Dites-le moi: quand on aime Jésus-Christ ainsi que l'aimait S. Bonaventure, peut-on reculer devant la pratique des vertus dont Jésus-Christ nous a donné l'exemple? N'éprouve-t-on pas, au contraire, l'ardente passion de faire de l'imitation de ce divin Maître le centre de sa vie et le but de toutes ses ambitions? Et le siècle qui est témoin d'une pareille existence; qui surprend de telles paroles sur les lèvres d'un homme, de pareils sentiments dans son cœur, peut-il y rester indifférent? Ah! comment le serait-il, quand nous-mêmes, malgré les siècles écoulés, nous tressaillons d'admiration au récit de toutes ces merveilles, et quand, mis en présence des reliques de ce grand serviteur de Jésus-Christ, nous tombons spontanément à genoux pour demander à Dieu un rayon de cette lumière qui brilla sur le front du Docteur séraphique, pour éclairer nos incertitudes; et une étincelle du triomphant amour qui remplit son cœur, pour purifier, sanctifier le nôtre, le détacher des biens fragiles que le matérialisme fait miroiter à nos yeux comme la félicité suprême, et fixer à jamais notre vie dans l'amoureuse contemplation de l'éternelle vérité? Ainsi soit-il!

AUTRE PANÉGYRIQUE DE S. BONAVENTURE[1]

Lumen in igne.
Lumière et feu. (Is., X, 17.)

ÉMINENCE[2],
MESSIEURS,

Un jour de l'an 1224 de l'ère chrétienne, le grand thaumaturge du XIIIe siècle, le Saint qui était alors la merveille de la chrétienté, le célèbre fondateur des moines mendiants, l'amant désespéré de la pauvreté, comme l'a appelé notre Bossuet; le fou de Jésus-Christ, comme il s'appelait lui-même, le fou de Jésus-Christ marqué aux pieds, aux mains et au côté, des

1. Panégyrique prononcé à Lyon, dans l'église de Saint-Bonaventure, le 20 juillet 1879, en la fête patronale de cette église, par M. l'abbé F. Lapire, chanoine honoraire, professeur à la Faculté de théologie de Bordeaux.
2. Son Éminence Monseigneur le cardinal Caverot, archevêque de Lyon.

stigmates sacrés de la Passion de son Maître; S. François d'Assise, enfin, se trouvait par hasard aux environs de Bagnorea, petite ville du beau pays de Toscane.

Voici qu'une noble dame de la contrée, une mère désolée, s'en vient se jeter aux genoux du serviteur de Dieu et lui présente, avec des supplications mêlées de sanglots, l'enfant qu'elle portait sur ses bras, un enfant de quatre ans qui agonisait, qui n'avait plus que le souffle, qui allait mourir, fleur charmante, mais flétrie, lis immaculé tranché dans sa tige par un sort cruel, et tristement couché sur le sillon natal dont il fut l'ornement: *Ceu flos succisus aratro.*

Touché de compassion à cette vue, François d'Assise, l'âme la plus tendre qui fut jamais, joint pieusement ses mains stigmatisées, et lève les yeux au ciel en murmurant une ardente prière. Aussitôt Celui dont il est dit qu' « il se plaît à faire la volonté de ceux qui l'aiment[1] », répond par un miracle à la prière de son serviteur; les pâles ombres de la mort répandues sur le visage du cher petit disparaissent subitement et font place à de riantes couleurs; le lis desséché se redresse sur sa tige ravivée; l'enfant déjà pleuré est rendu à sa mère: *Et resedit qui erat mortuus,... et dedit illum matri suæ*[2].

Ce petit ressuscité avait pour père un seigneur du pays et se nommait Jean de Fidenza.

Quelques mois s'écoulèrent, et le thaumaturge touchait lui-même au moment de quitter la terre, au moment de s'endormir dans le Seigneur. Avant de fermer pour toujours ses yeux à la lumière de « son frère » le soleil, il témoigna le désir de revoir le fils de sa prière. On le lui apporta, et alors, ayant abaissé sur l'enfant un regard d'une tendresse presque divine, comme si dans ce regard il eût voulu lui léguer tout son cœur, le patriarche des Frères Mineurs laissa échapper de ses lèvres expirantes cette exclamation mystérieuse, cette sorte de *nunc dimittis: O buona ventura!* O bonheur! ô bonheur!

Elle était trop solennelle en un pareil moment, cette parole d'un homme comme François d'Assise, pour que la piété de ceux qui l'avaient entendue la laissât tomber à terre; on la recueillit précieusement, et on la déposa, pour ainsi dire, sur le front de l'enfant qui l'avait provoquée; Jean de Fidenza devint Jean Bonaventure.

Plus tard, lorsque Jean Bonaventure eut rejoint dans la tombe le sauveur de ses jeunes jours, lorsque, pour lui aussi, la postérité fut venue, la postérité lui décerna un titre d'honneur qui s'est substitué par l'usage, et à son nom de

1. Ps. CXLIV, 19. — 2. Luc., VII, 15.

famille, et au surnom que lui avait valu l'exclamation de S. François mourant.

Ce titre d'honneur, il est fait de lumière et de feu : de lumière, car il exprime les splendeurs de la science; de feu, car il exprime l'embrasement d'amour qui consume là-haut les phalanges bienheureuses les plus rapprochées du trône de l'Éternel.

Ce titre, tout le monde ici le connaît; c'est celui de « Docteur séraphique ».

Et ce titre, spécialement consacré par l'Histoire et par le langage traditionnel des générations chrétiennes à l'illustre Saint dont vous célébrez aujourd'hui la fête, ne résume-t-il pas toute la gloire de celui-ci?

Oui, il ferait un éloge complet du « Patron des enfants de Lyon », l'orateur qui réussirait à montrer comment et jusqu'à quel point S. Bonaventure mérita la qualification de Docteur séraphique.

Mais cet orateur, où est-il? Rien n'aurait été plus facile que de le trouver dans les rangs d'un clergé où brillent toutes sortes de talents comme toutes sortes de vertus, et qui, par-dessus tous ses mérites, possède à mes yeux celui d'avoir fourni à l'Église de mon baptême, à l'Église de Bordeaux, l'éminentissime prélat qui la gouverne depuis bientôt un demi-siècle, avec un zèle plus fort que les années, et encore aussi jeune qu'au premier jour.

Mais, si le panégyriste qu'il faudrait à S. Bonaventure est certainement au pied de cette chaire, il n'est pas en ce moment dans la chaire elle-même. J'essaierai néanmoins, dans la mesure de mes forces, de remplir le plan que j'ai indiqué; pour la gloire de S. Bonaventure, j'essaierai de vous dire comment il fut tout à la fois lumière et feu, docteur et séraphin: *Lumen in igne.*

Quelle que soit, du reste, l'insuffisance du prédicateur, je me réjouis de penser (et c'est là ce qui m'encourage) qu'envisagé sous le double point de vue que je viens d'annoncer, mon sujet ne peut manquer de rencontrer dans cette assistance des échos sympathiques. Parler aux catholiques lyonnais de la lumière qui fait les docteurs, n'est-ce pas leur parler de ce qu'ils aiment, eux qui, par amour de cette lumière, ont fondé récemment une université destinée à lui rendre hommage aussi bien qu'à la répandre? — Et, d'autre part, leur parler du feu qui fait les séraphins, n'est-ce pas leur parler d'une chose qui les touche de plus près encore? Si la ville de Lyon a pu être appelée la capitale religieuse de la France, si elle est par excellence la ville des bonnes œuvres, la ville des œuvres

apostoliques, d'où lui vient ce glorieux privilège, sinon du feu de la charité qui embrase ici les cœurs?

Comment oublier, enfin, que la Providence s'est fait une loi de fournir sans interruption à la cité lyonnaise des pontifes qui sont eux-mêmes lumière et feu, sur un Siège primatial où les plus hautes vertus et la pourpre cardinalice semblent également héréditaires?

Puisse votre bénédiction, Éminence, appeler sur mes lèvres la grâce d'une parole qui ne soit pas trop indigne de mon sujet et de mon auditoire!

I. — Oui, S. Bonaventure fut dans l'Église une grande lumière, et il mérita excellement le titre de Docteur.

Il y a trois choses qui constituent essentiellement le docteur du royaume des cieux. La première de toutes, c'est l'étendue du savoir. — Il faut, en effet, d'après l'Évangile, que le docteur catholique ait un trésor à sa disposition: *Scriba doctus in regno cœlorum..... profert de thesauro suo* [1]. Et ce trésor, qu'est-ce autre chose sinon l'abondance, l'étendue du savoir? Or l'abondance, l'étendue du savoir, ce fut le premier trait distinctif de S. Bonaventure.

Celui « de qui procède tout don parfait [2] », Celui qui destine à qui il lui plaît la grâce du doctorat, *Dedit alios doctores* [3], Dieu, qui avait marqué Bonaventure pour être un docteur de son Église, Dieu s'était plu à le combler des dons les plus propres à cette vocation. Il n'était encore qu'un enfant, et déjà on pouvait observer chez lui une âme naturellement portée au recueillement et à la méditation, une intelligence vive et pénétrante, une mémoire qui s'emparait de tout et n'oubliait rien.

A l'âge où les autres ont à peine commencé leurs études littéraires, Bonaventure avait terminé les siennes. L'un des jeux de sa première adolescence fut d'apprendre par cœur tout le texte latin de la sainte Écriture.

Ces aptitudes si remarquables se développèrent avec l'âge, en compagnie de la plus suave piété. Elles étaient rehaussées par une physionomie si agréable, qu'on ne pouvait voir le jeune Bonaventure sans se sentir doucement captivé par tant de beauté et de grâce: *Quicumque eum videbant ipsius amore capiebantur ex corde* [4].

Et Dieu, qui s'était appliqué à préparer ainsi dans l'enfant et l'adolescent le futur docteur, prit soin de le conduire par les sentiers les plus favorables à ce dessein de sa providence.

1. Matth., XIII 52. — 2. Jacob., I, 17. — 3. Ephes., IV, 11.
4. Auteur anonyme cité par Labbe, tom. XIV, Conc., coll. 505.

Quand Bonaventure eut atteint sa dix-septième année, il lui fit signe de quitter définitivement le siècle. L'héritier des Fidenza obéit aussitôt; guidé par la main de Dieu, il s'en vint épouser solennellement, dans un couvent de Saint-François, la pauvreté religieuse, à laquelle, d'ailleurs, il était depuis longtemps fiancé par un vœu de sa mère. La pauvreté religieuse lui apporta en dot la paix du cloître, cette paix féconde dont l'étude des choses saintes s'accommode si bien : *Factus in pace locus ejus*[1].

Pendant les trois ou quatre ans qu'il passa dans les couvents d'Italie, après sa prise d'habit, notre nouveau moine trouva le temps de transcrire deux fois de sa main, en guise de récréation, tout l'Ancien et tout le Nouveau Testament. Il trouva aussi le temps de faire d'immenses lectures. Sans parler des chefs-d'œuvre païens de l'antiquité grecque et latine, il lut tous les auteurs qui représentent la tradition chrétienne du monde grec et du monde latin, depuis les Pères apostoliques, jusqu'aux écrivains mystiques de l'école de S. Bernard.

Non seulement il lut tous ces ouvrages, mais il les analysa soigneusement; il fit des extraits de chacun, et, avec ce riche butin, il composa, en quatre livres, un énorme volume, faisceau de flèches choisies, comme le dit son titre de *Pharetra,* choisies pour les combats à venir du jeune auteur, contre les erreurs et les vices des hommes.

A vingt-deux ans, le voici dans la capitale du royaume des lis; voici le Franciscain Toscan à Paris.

Et pourquoi la Providence l'a-t-elle ainsi transplanté des plaines de l'Arno aux bords de la Seine? Parce qu'elle lui avait préparé dans ce nouveau séjour trois bonnes fortunes qui devaient le mettre à même d'accomplir dans la science sacrée d'ineffables progrès.

Pour faire d'un jeune homme un maître de la science divine, il faut, en règle générale, que ce jeune homme, tant bien doué qu'il soit, ait reçu les leçons d'un initiateur éminent qui se penche paternellement vers son disciple, et imprime à l'intelligence de celui-ci la forme, la marque, le sceau, de son propre génie.

Et telle est la première fortune qui attendait à Paris le frère Bonaventure.

En ce temps-là, aucun prophète n'avait décerné à la cité parisienne le titre fastueux de Ville-Lumière. Il est vrai qu'elle n'avait pas encore projeté sur la civilisation épouvantée les lueurs sataniques de ces formidables incendies qui, de nos jours, ont dévoré dans son sein tant de monuments publics,

1. Ps. LXXV, 3.

n'épargnant que par miracle cette merveille architecturale de le Sainte-Chapelle que le siècle de S. Bonaventure vit bâtir. Mais, quoique Paris n'eût pas encore été baptisé d'un nom si flamboyant, son Université n'en était pas moins la plus célèbre université du monde, et cela parce qu'elle en était l'école théologique par excellence.

Sur la colline de Sainte-Geneviève, sur cette colline où, depuis, des doctrines athées n'ont pas craint d'arborer leur hideux drapeau, la Théologie trônait en reine et passionnait la jeunesse. Accourue de toutes les parties du monde, la jeunesse se tenait là, devant la Théologie, et au pied de ses enseignements, dans l'attitude et les sentiments du grand poète italien, devant la beauté idéale qui lui sert de guide à travers les régions de son *Paradis.* « Elle avait ses yeux fixés en haut, nous dit le poète, et moi j'avais les miens fixés sur elle. »

L'honneur d'enseigner la science sacrée à cette innombrable jeunesse était le prix d'un mérite éprouvé, et le couronnement d'une réputation qui avait justement vaincu l'envie.

Or, au premier rang des maîtres de l'enseignement théologique, brillait, vers le milieu du XIIIe siècle, un moine franciscain, anglais de naissance, que toute la chrétienté connaissait sous le nom d'Alexandre de Halès, « le docteur irréfragable ». C'était l'initiateur de génie que Dieu avait destiné au frère Bonaventure.

Voilà qu'en effet l'illustre docteur a distingué au pied de sa chaire ce nouveau venu, ce fils de l'Étrurie, qui porte, dans ses yeux et sur son front si limpide, comme un reflet du beau ciel de son pays. A la vue de tant de modestie, de tant de douceur, de tant d'innocence, il s'est senti ému jusqu'aux larmes, il a pris ce disciple en affection : *Intuitus in eum, dilexit*[1]. Pendant trois ans, il se fera une joie qui le rajeunit, de se communiquer tout entier, lui, le vieux professeur, à son élève favori, et de verser les richesses de son expérience dans cette intelligence déjà si riche, quoique si jeune : *Habenti dabitur*[2].

La seconde fortune qui attendait le frère Bonaventure à Paris, et qui devait contribuer à ses progrès dans la science sacrée, plus encore peut-être que la rencontre d'un maître comme Alexandre de Halès, ce fut la rencontre d'un ami dont le nom est devenu inséparable du sien.

Ah ! ce nom, le seul qui, dans les fastes de la Scolastique, soit plus grand que celui de Bonaventure, je m'aperçois qu'il est sur vos lèvres. Eh bien ! prononçons-le tous, et saluons ensemble le premier embrassement du plus illustre fils de Saint-Dominique avec le plus illustre fils de Saint-François, ce

1. Marc., X, 21. – 2. Matth., XXV, 29.

premier embrassement où les âmes se fondirent l'une dans l'autre et pour jamais.

S. Thomas d'Aquin et S. Bonaventure ! tous deux enfants de la même patrie, tous deux nés à égale distance du tombeau des saints Apôtres, l'un à droite, l'autre à gauche de ce tombeau, véritable cœur du monde; tous deux également pourvus des plus aimables dons de la terre et du ciel ! *Amabiles et decori in vita sua*[1].

S. Thomas d'Aquin et S. Bonaventure ! tous deux prédestinés à la même carrière et à la même gloire; tous deux l'admiration de leur siècle et l'admiration de leur postérité; tous deux désignés, ce semble, dans ce texte de l'Apocalypse : *Et dabo duobus testibus meis, et prophetabunt,... vestiti saccis. Hi sunt duæ olivæ, et duo candelabra, in conspectu Domini terræ stantes :* J'aurai deux témoins, et ils prophétiseront sous les sacs qui leur serviront de vêtement ; ils seront comme deux oliviers, comme deux chandeliers, en présence du Seigneur de la terre[2].

S. Thomas d'Aquin et S. Bonaventure ! frères par le génie, frères par la profession monastique, et jumeaux par le cœur !

Avoir pour ami S. Thomas d'Aquin, c'était avoir pour ami le génie incarné de la théologie. Le « bon frère » Thomas, comme l'appelle familièrement le Dante[3], mettra en commun avec son ami les merveilleuses intuitions, les merveilleux éclairs, qu'il reçoit du « Père des lumières[4] », et, moyennant cette nouvelle fortune, que manquera-t-il au frère Bonaventure pour pousser aussi loin que possible le progrès de ses chères études ?

Il lui manque une chose qui est le suprême moyen d'apprendre parfaitement une science, à savoir : l'obligation officielle de l'enseigner aux autres, surtout de l'enseigner du haut d'une chaire publique. *Date et dabitur vobis :* Donnez et il vous sera donné ; cette maxime évangélique s'applique, dans ce monde, à celui qui donne de son intelligence, comme elle s'applique, dans l'autre, à celui qui donne de sa bourse.

Or le ministère de l'enseignement public, ce fut la troisième fortune que Paris réservait à notre jeune théologien.

Il étudiait depuis trois ans sous la discipline d'Alexandre de Halès, et il n'en avait pas encore vingt-six lorsqu'il fut choisi par ses supérieurs, avec l'agrément de l'Université, pour occuper une chaire dans l'école intérieure du couvent de son Ordre.

Cette chaire, il l'occupera pendant deux ans, et c'est alors qu'il ébauchera un ouvrage gigantesque où se trouve traité

1. II Reg., I, 23. — 2. Apoc., XI, 3-4. — 3. *Convito*, V, 30. — 4. Jacob., I, 17.

tout le dogme catholique, et qui deviendra le livre fondamental des écoles franciscaines.

Les murailles du couvent ne purent empêcher le mérite du nouveau professeur d'éclater au dehors ; et tel fut cet éclat, qu'un jour, commandée par l'enthousiasme général, et faisant une exception inouïe à ses statuts, qui ne permettaient pas de professer la théologie en Sorbonne avant l'âge de trente-cinq ans, l'Université s'en vint chercher au couvent l'humble frère qui n'en avait que vingt-huit, et elle le fit monter dans la chaire naguère illustrée par le « docteur irréfragable » dont cette chaire portait encore le deuil.

Ne devinez-vous pas, Messieurs, qu'il devait avoir donné des preuves d'un savoir plus qu'ordinaire, le jeune religieux qui provoquait de si extraordinares exceptions?

Pourtant il n'était qu'à ses débuts. Que de progrès ne fera-t-il pas encore, ce débutant qui, jusqu'à la fin de ses jours, dans une existence où l'action extérieure réclamera cependant une part considérable, ne cessera d'étudier et d'écrire! *Semper legendo et libros scribendo se occupabat* [1].

Voulez-vous juger de ces progrès par leur résultat, et voulez-vous mesurer en même temps l'étendue de savoir de S. Bonaventure, jetez seulement un coup d'œil sur les ouvrages qu'il nous a légués. Que de volumes, et que ces volumes sont opulents! Quel monde de traités les plus divers! On peut en compter jusqu'à trois cents [2]. J'ai considéré vos œuvres, ô frère Bonaventure, et je puis dire, comme le prophète, que j'en ai été saisi d'épouvante : *Consideravi opus tuum et expavi* [3].

Qu'on parcoure cette collection monumentale, on verra que notre Saint explora en tous sens le domaine de la science sacrée.

Et le domaine de la science sacrée, qu'est-ce à dire? C'est-à-dire un domaine immense.

Oui, immense! Un jour, des amis du célèbre Newton félicitaient ce grand homme en lui témoignant l'admiration universellement excitée par ses ouvrages et par ses découvertes : « Je ne sais, leur répondit Newton, ce que le monde pensera de mes travaux ; mais, pour moi, il me semble que je n'ai été autre chose qu'un enfant jouant sur le bord de la mer, tandis que l'océan de la vérité s'étendait inexploré devant moi. »

En parlant de la sorte, Newton ne songeait qu'à la vérité, qui est le champ d'études de la simple raison. Mais, par delà ce premier océan, il en est un autre qui est le champ d'études, non plus de la raison réduite à ses forces naturelles, mais de la raison agrandie, élevée au-dessus d'elle-même par la foi.

1. *Ratio nov.*, coll. 87. — 2. P. Gaspare, *Vita di san. Bonavent.* — 3. Habac., III, 2.

Ce second océan, c'est celui de la vérité révélée, et l'océan de la vérité révélée, c'est le domaine propre de la science sacrée, de la théologie, laquelle théologie, du reste, ne se désintéresse nullement de l'océan dont parlait Newton. Elle se regarde comme obligée d'en faire l'objet de ses spéculations préparatoires ou auxiliaires.

Donc, domaine immense, je le répète; et je répète aussi que cette immensité, S. Bonaventure l'explora, la sillonna dans toutes les directions. Imaginez une question, une difficulté, un problème théologique, qu'il n'ait pas abordé: vous n'y parviendrez pas.

Et, en outre, vous trouverez dans ses ouvrages, enrôlées au service de la science sacrée, toutes les sciences profanes, qu'il connaissait mieux qu'aucun autre de ses contemporains.

Concluez avec moi, Messieurs, que S. Bonaventure fut un esprit universel, qu'il posséda au plus haut degré cette étendue de savoir qui est la première condition exigée pour mériter le titre de docteur du royaume des cieux.

Il y a un deuxième élément qui, avec l'étendue du savoir, est essentiellement requis chez un docteur sacré.

Ce deuxième élément, quel est-il ? C'est la profondeur et la sublimité des vues.

L'Évangile, en effet, ne veut pas seulement que le docteur du royaume des cieux ait par devers lui un trésor, un trésor de savoir ; il veut, de plus, que ce trésor contienne des choses nouvelles en même temps que des choses anciennes : *Nova et vetera*[1].

Et ces choses nouvelles, comment un docteur du royaume des cieux peut-il en faire la conquête, si ce n'est par la profondeur et par la sublimité de ses vues personnelles? par la profondeur, qui est le don de pénétrer jusqu'au dernier fond des choses; par la sublimité, qui est le don d'en atteindre le dernier sommet? Plus un maître de la science divine se distinguera par la profondeur et par la sublimité des vues, plus il méritera le titre de docteur.

Or, parmi les maîtres de cette science, si vous en exceptez celui qui fut son ami et comme un autre lui-même, qui donc se montra jamais plus profond et plus sublime dans ses aperçus que S. Bonaventure ?

Sa profondeur singulière, elle était déjà reconnue et proclamée par tous, lorsqu'il enseignait à l'Université de Paris. Dans les tournois théologiques, nul ne pouvait tenir tête à ce jouteur redoutable qui d'un coup d'œil, d'un coup d'aile et d'un mot, arrivait si sûrement à ce fond intime des choses où la raison

1. Matth., XIII, 52.

et la foi, satisfaites l'une de l'autre, s'embrassent dans la concorde et dans la paix.

N'est-ce pas cette même profondeur qui lui vaudra après sa mort l'honneur d'être l'oracle de tant de conciles, à Constance, à Florence, à Trente ? Toutes les fois que dans ces grandes assemblées il sera question de résoudre quelque grave difficulté de doctrine, de faire resplendir dans tout son lustre quelque point dogmatique, de confondre l'erreur, de terrasser l'hérésie, on consultera S. Bonaventure.

Votre Éminence pourrait nous dire, Monseigneur, que S. Bonaventure fut également interrogé par le concile du Vatican sur l'article de l'infaillibilité *ex cathedra*, et que ses arguments en faveur de ce dogme rendirent à l'avance et péremptoirement raison de la définition attendue [1].

Quant à la sublimité de ses vues, que vous en dirai-je ? Ne le voyez-vous pas perçant l'espace de son regard, et, à travers tous les nuages comme à travers tous les éblouissements, s'en allant saisir et signaler là-haut, par delà les sphères les plus élevées, ce que j'appellerai volontiers le dernier mot des choses ? Oui, leur dernier mot, le terme suprême où les choses remontent, où s'arrête, où se conclut, où se repose la gradation ascendante des choses, suivant les ordres divers auxquels elles appartiennent.

Demandez, par exemple, à S. Bonaventure le dernier mot de la création ; il vous nommera la Trinité increéée. Un grand poète, un poète qui fut aussi théologien, *Theologus Dantes, nullius dogmatis expers*, le Dante, a traduit sur ce point, dans une fiction célèbre et sous une forme imagée, la doctrine de S. Bonaventure : « Le firmament était ouvert, dit-il, un point lumineux m'apparut au fond; il rayonnait d'une clarté insoutenable à l'œil. Autour de ce point immobile convergeaient les neuf chœurs angéliques, qui, entraînés par l'amour, entraînaient eux-mêmes le monde entier. Et, lorsque ma vue, miraculeusement fortifiée, put pénétrer le point qui l'avait éblouie d'abord, j'y aperçus, rassemblé en un seul faisceau et réduit à l'état de lumière simple, tout ce qui existe dans l'univers, tout ce qui se nomme substance, forme, accident. Dans le même point, à une profondeur plus grande, trois cercles se montrèrent à moi, égaux en mesure, divers en couleurs, et le second était comme la splendeur du premier, et le troisième comme une vapeur émanée des deux autres, et, de plus, le deuxième cercle, attentivement considéré, semblait, sans perdre néanmoins sa

1. Un mémoire rédigé par le supérieur général des Franciscains, et qui résumait la doctrine de S. Bonaventure concernant les prérogatives du souverain Pontife, fut distribué aux Pères du Concile.

couleur primitive, se peindre d'une effigie humaine ; et il me fut dit : De ce point dépend le Ciel et toute la nature :

..... Da quel punto
Dipende il cielo e tutta la natura[1]. »

C'est ainsi que le chantre du *Paradis* nous représente tout l'ensemble des créatures visibles et invisibles, rattaché au sein de l'indivisible Trinité.

Or cette doctrine, de qui l'avait-il apprise ? De S. Bonaventure auquel il fit tant d'autres emprunts.

Dans deux de ses ouvrages[2], notre docteur nous montre la chaîne des êtres remontant sans interruption, depuis le plus infime des atomes jusqu'à l'essence même des trois personnes divines, dont chaque créature, dit-il, nous offre quelque reflet : *In qualibet creatura est refulgentia divini exemplaris.*

La création est le théâtre de l'Histoire. — Demandez à S. Bonaventure le dernier mot de l'Histoire, et il vous le montrera dans un décret éternel de Dieu se proposant de manifester sa puissance, sa providence, sa justice : sa puissance, au commencement, par l'œuvre des six jours; sa providence, dans le cours des âges, par la succession tranquille et parfaitement ordonnée des trois époques de la loi naturelle, de la loi écrite, de la loi de grâce ; sa justice, au terme des siècles, par le grand drame du jugement dernier qui finira le temps et commencera les années éternelles : *Annos æternos*[3].

Ces quelques mots résument le plan de la partie dogmatique des Œuvres de S. Bonaventure, où le dogme est exposé dans un ordre pour ainsi dire chronologique[4], et ils contiennent en outre toute la « philosophie » de l'Histoire, locution moderne, mais chose très ancienne.

Dans l'Histoire, les sciences et les arts jouent un rôle prépondérant ; demandez à notre Saint le dernier mot des sciences et des arts ; il vous dira, il vous montrera que ce dernier mot, c'est la théologie. Il a composé un traité pour établir que tout ce qui s'appelle art ou science doit se réduire à la théologie : *De reductione artium ad theologiam.*

Et pour quelle raison ? Pour cette raison capitale, que, Dieu étant le principe de tout art et de toute science, et la sagesse « multiforme » de Dieu se cachant sous tout ce qui est l'objet propre de chaque art, de chaque science, tous les arts, toutes les sciences, remontent à la science qui s'occupe expressément de Dieu, remontent à la théologie, dépendent de la théologie

1. *Paradiso*, XVIII.
2. Lib. IV, *Sent. Dist.*, XXX, art. 3 ; — *Hexaem. Serm.*, XI et XII.
3. Ps. LXXVI, 6.
4. V. *Exposit. in librum sententiarum.*

comme de leur souveraine, et doivent servir à la même fin que celle-ci ; d'où il conclut que la fin dernière de tout art, de toute science, doit être d'édifier la foi, de glorifier Dieu, de sanctifier les mœurs, d'aider l'âme humaine à mériter la joie des noces éternelles[1] : en dehors de quoi, ajoute-t-il, toute science est vanité : *Omnis cognitio vana est.* Sentence cruelle pour certains savants de nos jours, mais sentence d'autant mieux justifiée par ceux-là, qu'ils osent taxer d'époque de ténèbres et de barbarie l'époque où un Frère mendiant exposait des théories si sublimes, et trouvait en abondance des savants, des artistes, qui, non contents de les comprendre, s'efforçaient de les mettre en pratique.

Les arts et les sciences sont le produit des conceptions de notre esprit. Demandez à S. Bonaventure le dernier mot de nos conceptions intellectuelles, et, pour l'apprendre de sa bouche, vous n'aurez qu'à faire avec lui cette ascension qu'il a intitulée *Itinéraire de l'âme à Dieu*, *Itinerarium mentis ad Deum* : ouvrage immense, *opus immensum*, a dit un ancien auteur, et qui, pourtant, ne comprend que quelques feuillets[2]. Vous monterez ensemble de sommet en sommet, de clarté en clarté, jusqu'à cette cime suprême où, ramenée par la grâce à un état voisin de celui d'Adam avant la chute, l'âme peut contempler, quoique à travers les voiles de la foi, l'essence infinie du souverain Bien, et demeure suspendue en admiration, en extase, devant le spectacle de cette vivante et inaccessible lumière. Cet acte extatique de l'intelligence, cette intuition surnaturelle par laquelle notre esprit, sorti de lui-même, plonge dans l'infini de Dieu, c'est, d'après S. Bonaventure, le dernier mot de nos conceptions intellectuelles.

Ce sont les conceptions, les idées de l'esprit, qui remuent le cœur par les sentiments qu'elles y font naître, et c'est le cœur qui remue tout ici-bas. Demandez à notre Saint quel est le dernier mot du cœur, le dernier mot de nos aspirations, de nos vertus, et, par suite de tout véritable progrès, le dernier mot de tout bonheur ; il vous répondra par le nom de Celui qu'une Vierge enfanta, qu'elle nourrit de son lait, qu'elle manipulait avec ses mains d'ivoire : *Nihil aliud quam ipsum quem peperit, quem lacte virgineo educavit, manibus eburneis contrectavit ;* qu'elle réchauffait sur son sein si doux : *Dulcissimo gremio fovit ;* qu'elle caressait de son visage si pudique : *Pudicissimo vultu blandiebatur ;* qu'elle embrassait si chastement : *Castissimo amplexu*

1. Et hic est fructus omnium scientiarum, ut in omnibus ædificetur fides, honorificetur Deus, componantur mores, hauriantur consolationes quæ sunt in unione sponsi et sponsæ. (*De reductione artium ad theologiam.*)

2. Opus immensum..... quo libello et auctore suo laus omnis terræ inferior est. (Gerson, *Serm. de Spiritu Sancto.*)

complexa est[1]; il vous nommera Notre-Seigneur Jésus-Christ; il vous dira que le dernier mot du cœur, de la vertu, du progrès, du bonheur, ici-bas, c'est la fusion de nous-mêmes en Jésus-Christ, notre identification en Jésus-Christ, jusqu'à n'avoir pas d'autre vie que la sienne, jusqu'à devenir son vivant portrait, jusqu'à reproduire les stigmates de sa Passion, comme François d'Assise retiré au Mont Alverne.

Pensée maîtresse que S. Bonaventure a développée dans je ne sais combien d'ouvrages qui l'ont placé sans rival en tête des théologiens mystiques.

Gloire donc à notre Saint! il mérita le titre de Docteur autant par la profondeur et la sublimité de ses vues que par l'étendue de son savoir.

Mais j'entends un pape, le pape Boniface VIII, qui, dans une Constitution célèbre[2], exige d'un docteur du royaume des cieux une troisième qualité qu'il exprime par ces mots: *Ut facundus sit.*

Facundus ! Quoi donc ! L'art du beau langage, l'art des rhéteurs, cet art dont S. Paul, le Docteur des Gentils, faisait si bon marché, c'est là ce qu'il faudrait pour compléter un docteur du royaume des cieux? Nullement, Messieurs, nullement; et telle n'est pas, à coup sûr, la pensée de Boniface VIII.

Il y a une éloquence qui n'est que l'éloquence des hommes de l'Académie ou des hommes du Forum, mais il en est une autre, très supérieure, qui est celle des hommes de Dieu : *Quæ decet viros divinos*[3].

Et voilà l'éloquence que la Constitution apostolique de Boniface VIII veut trouver chez le Docteur sacré: exigence très légitime, et qui me paraît fondée sur un oracle de Jésus-Christ lui-même. N'a-t-il pas dit, Notre-Seigneur Jésus-Christ, que des torrents de vie s'épancheraient de l'intérieur de l'homme de foi, de cet intérieur où se conçoit la pensée et où se prépare l'enfantement de la parole? *Si quis credit,... de ventre ejus flüent aquæ vivæ*[4]. Des torrents de vie! c'est bien l'éloquence, si je ne me trompe. Or, si l'éloquence jaillit de la foi, n'est-il pas juste d'exiger qu'elle se rencontre chez les Docteurs de la foi?

Quoi qu'il en soit de cet aperçu, l'éloquence, hâtons-nous de le dire, fut loin de manquer à S. Bonaventure. Écoutez le témoignage de ses contemporains, de ceux qui l'avaient vu de leurs yeux et entendu de leurs oreilles: C'était, dit l'un d'eux, un homme d'une éminente éloquence: *Vir eminentis eloquentiæ*[5]; Il avait tous les dons en partage, dit un autre, mais surtout celui de la parole: *Sed præcipue in sermone*[6]; et un troisième va

1. *De septem gradibus contemplationis.* — 2. *De Rel. et ven. sanct. in Sexto.* — 3. Galésius, *in vita S. Bonavent.* — 4. Joan., VII, 38. — 5. Cf. *Ratio nov.*, coll. 16. — 6. *Ibid.*, 83.

jusqu'à dire ceci : Telle était sa célébrité comme orateur, que tout le monde voulait l'entendre, et quand on l'entendait, on n'avait pas d'expression pour rendre l'admiration qu'inspirait son éloquence : *Concionator fuit tantæ celebritatis, ut in ejus præsentia ubique terrarum omnis lingua sileret*[1].

En pareille matière, pour apprécier la valeur d'un homme, ses contemporains, ses auditeurs, sont les vrais juges compétents ; et néanmoins, ne fallût-il juger de l'éloquence de S. Bonaventure que par les écrits qu'il nous a laissés, ces écrits suffiraient pour témoigner que chez lui l'éloquence ne fut pas inférieure à l'étendue du savoir, pas inférieure à la profondeur et à la sublimité du génie.

Oui, si l'éloquence est le secret de captiver tout à la fois et la raison, et l'imagination, et le cœur ; si elle est le secret d'arriver aux fibres les plus intimes de l'âme, de les toucher, de les faire vibrer et chanter ; si elle est le talent de s'emparer des âmes, de les envahir, de s'intrôniser chez elles, de les ravir à elles-mêmes, à leurs propres idées, à leurs propres sentiments, pour y substituer d'autres sentiments et d'autres idées ; si elle est le don de les charmer, de les échauffer, de les enflammer ; si surtout elle est le don de les arracher à la terre, et de les entraîner vers les choses célestes, sur une sorte de char de feu comme celui d'Élie ; si ce sont là les conditions de l'éloquence spéciale aux hommes de Dieu, il s'ensuit qu'il y a peu de livres plus éloquents que ceux de S. Bonaventure. Ne suffit-il pas de les parcourir pour être tenté de s'écrier, avec le pape Sixte IV, que l'éloquence de cet homme fut une éloquence plus qu'humaine, et que l'Esprit Saint parlait par sa bouche ? *Sixtus IV non dubitavit dicere Spiritum Sanctum in eo locutum videri* [2].

En somme, par l'étendue du savoir, par la profondeur et la sublimité de ses vues, par l'éloquence de sa parole et de ses écrits, S. Bonaventure fut une grande lumière et mérita excellemment le titre de Docteur.

Et pourtant, proclamons-le bien haut, S. Bonaventure eût-il été le plus savant des hommes, le plus profond et le plus sublime des génies, le plus éloquent des prédicateurs et des écrivains, s'il n'eût été que cela, l'Église aurait laissé les Écoles l'appeler Docteur tant qu'elles auraient voulu, mais, pour elle, jamais elle n'aurait consenti à lui donner officiellement ce titre, ainsi qu'elle l'a fait.

Aux yeux de l'Église, sans la sainteté qui les accompagne, l'étendue du savoir n'est rien, la profondeur et la sublimité du génie ne sont rien, l'éloquence n'est rien : *nihil* ; c'est le mot de

1. Cf. *Ratio nov.*, coll. 83. — 2. *Ibid.*, coll. 87.

S. Paul. Avant tout, l'Église, comme Dieu, regarde le cœur: *Intuetur cor;* et, pour conférer à un de ses enfants le titre de Docteur, elle commence par le regarder au cœur, afin de voir s'il a été un Saint.

Or le jour où, fixant ses yeux sur Bonaventure, elle se livra à cet examen intime, que vit-elle? Elle eut la joie de voir qu'il avait été plus qu'un saint, qu'il avait été un séraphin, et telle est la joie que je voudrais vous procurer à vous-mêmes, dans la seconde moitié de mon discours.

II. — Oui, de même qu'il fut une grande lumière et qu'il mérita excellemment le titre de Docteur de l'Église, S. Bonaventure fut aussi un feu ardent, et, autant qu'un fils d'Adam peut le mériter, il mérita le titre de Séraphin: *Lumen in igne.* Qu'est-ce, en effet, qu'un séraphin? C'est, d'après l'étymologie, un ange de feu: *Interpretatio hujus nominis seraphim, incendentes, vel calefacientes* [1]; un ange supérieurement embrasé de ce feu admirable, de ce feu d'amour dont le divin foyer réside dans les suréclatantes profondeurs de l'invisible Jérusalem: *Ex camino supersplendentis Hierusalem flabellatus* [2]. Or S. Bonaventure, qui avait le visage d'un séraphin, en avait aussi le cœur, un cœur tout en incendie, un cœur merveilleusement consumé de ces délicieuses ardeurs de la charité dont Dieu est tout à la fois le principe et l'objet.

Jadis les portes des cieux s'ouvrirent aux yeux du fils d'Amos. Il vit, là-haut, les séraphins qui brûlaient d'amour devant le trône de Dieu; il les vit, et en trois mots il nous a peint les trois actes, les trois manifestations d'amour qui résument leur existence: *Velabant, volabant, clamabant*: Ils se voilaient, ils volaient, ils criaient [3].

Or revenons à notre très docte héros, et vous verrez l'amour qui le consume se manifester d'une manière analogue.

Au dire du prophète, d'abord, les séraphins se voilaient, ils se voilaient la tête et les pieds: *Velabant faciem... et pedes* [4]; ils se voilaient complètement. Pourquoi? Parce que le premier mouvement de leur amour porte les séraphins à s'effacer, à s'abaisser, à s'anéantir, devant les infinies grandeurs du Dieu qu'ils aiment. Or, par la même raison, s'effacer, s'abaisser, s'anéantir, n'était-ce pas le constant souci de S. Bonaventure, et ne fut-il pas un prodige d'humilité?

Jamais on ne lui connut qu'une ambition: celle d'être le

1. S. Bonavent., *De septem itineribus æternitatis*, dist. IV, art. 3.
2. S. Bonavent., *De septem gradibus contemplationis.*
3. Is., VI, 2-3. — 4. *Ibid.*

dernier des derniers. Aux jours de son noviciat et de ses premières études théologiques, on l'avait vu faire ses délices des plus bas emplois réservés aux frères convers. Si quelque religieux plus ancien l'engageait à laisser ces infimes besognes à ceux qu'elles regardaient, il répliquait, avec un sourire suppliant, qu'il n'était jamais plus satisfait que lorsqu'il avait un balai à la main, ou qu'on voulait bien lui laisser l'honneur de laver la vaisselle.

Au couvent de Paris, lorsqu'une jeunesse enthousiaste se pressait autour de sa chaire; lorsque toutes les Écoles de la chrétienté retentissaient de sa réputation; lorsqu'il eut ainsi perdu le doux bonheur du *nesciri et pro nihilo reputari*[1], il vit dans cette perte le châtiment de ses péchés. Il s'en alarma, au point de se frapper en quelque sorte lui-même de suspense et d'interdit. Il n'osait plus approcher de l'autel. Pour le réconcilier avec sa propre conscience et le ramener à la célébration des saints mystères, il ne fallut rien moins qu'un miracle. Un matin, tandis qu'abîmé dans la componction et inondé de larmes, il se contentait, bien qu'étant déjà prêtre, d'assister au Saint Sacrifice comme le dernier des publicains, la sainte hostie, s'envolant du Ciboire, vint d'elle-même se poser sur ses lèvres.

Cependant, plus il gémissait de ne pouvoir rester dans l'ombre et sous le boisseau, plus Dieu et les hommes semblaient se plaire à le mettre sur le chandelier. Ce n'était pas assez qu'il eût été contraint de prêter son front à tous les lauriers universitaires, y compris la palme du doctorat, qui lui fut solennellement octroyée le même jour et dans la même séance qu'à son ami Thomas d'Aquin; voici une dignité nouvelle, la première dignité de son Ordre, qui va tomber sur ses épaules.

Il enseignait depuis dix ans en Sorbonne, et il n'était encore que dans la trente-sixième année de son âge, lorsqu'un message venu d'Italie lui apporta la nouvelle de son élection canonique, en qualité de Supérieur général de l'Ordre de Saint-François. Quel coup de foudre! et comment se résigner à une calamité si inattendue? comment s'en consoler?

Il ne s'y résigna que par obéissance; il ne s'en consola qu'en promettant à Dieu, et en se promettant à lui-même, de profiter de son élévation au premier rang pour se constituer le serviteur de tous ses frères.

Il commença en effet, dès lors, pour ne jamais cesser, à se faire l'esclave de sa charge et de tous ceux qui en dépendaient.

Mais son humilité n'en avait pas fini avec les persécutions

1. « Être ignoré et compté pour rien. » (*Imit.*)

de la gloire. Lisez l'adresse de ce Diplôme pontifical qu'un courrier vient de lui remettre: Au Frère Bonaventure, Ministre général de l'Ordre des Mineurs, élu archevêque d'York. Oui, par cette bulle, le pape Clément IV nommait notre docteur au siège archiépiscopal d'York, dans la Grande-Bretagne, et lui enjoignait d'accepter, sans objection ni délai, le choix que le Chef de l'Église avait fait de sa personne. A ce nouveau coup, le Saint demeure confondu. Il lève les yeux au ciel et en appelle au Dieu de son cœur. Le lendemain, il était à Pérouse, aux pieds de Clément IV, et là, le front dans la poussière, il conjurait le Vicaire de Jésus-Christ d'avoir pitié du plus indigne de ses fils, de ne pas lui imposer une charge pour laquelle tout lui manquait. Jamais ce pontife n'avait été témoin d'une si profonde désolation. Vaincu par ce spectacle, lui qui tous les jours lisait avec une admiration passionnée les écrits de l'illustre suppliant [1], il se laissa arracher la faveur que celui-ci implorait, la faveur de n'être rien, rien qu'un pauvre moine mendiant. « Reste donc dans l'alliance que tu as contractée, « lui dit-il: *Sta in testamento tuo;* et vieillis dans l'accomplis- « sement des mêmes devoirs: *Et in opere mandatorum tuorum* « *veterasce* [2]. »

Il était néanmoins écrit là-haut, en dépit de cette parole du Pape, que notre fugitif obstiné de la gloire serait porté au comble des honneurs de ce monde.

Voyez-vous, à quatre lieues de Florence, ce pauvre couvent franciscain caché comme un nid solitaire au milieu d'une forêt, et qu'on appelle le couvent du Bois-de-Mugello? Voyez-vous, dans un coin de la cour la plus reculée du monastère, ce moine au visage si aimable et si doux, ce modeste frère qui est tranquillement en train de laver les écuelles de la communauté? Voyez-vous en même temps cette brillante escorte qui débouche de la forêt, et dirige vers la porte d'entrée le pas de ses montures? Quel est ce frère si humblement occupé, et que veut cette escorte?

Ce frère, c'est l'oracle des Écoles et des Universités; dernièrement même, à Viterbe, il a été l'oracle du Conclave, alors que, l'Église souffrant d'un long veuvage, les membres du Sacré Collège ne pouvaient s'accorder sur le choix du successeur de Clément IV. C'est à ce moine qu'ils ont déféré le soin de les mettre d'accord; c'est lui qui a désigné à leurs suffrages un ancien chanoine de Lyon, lequel est devenu Grégoire X. Ce frère, c'est le Supérieur général d'un Ordre religieux répandu dans le monde entier; c'est, enfin, le Docteur Bonaventure.

1. *Platina in Clement. IV.*
2. Eccli., XI, 21.

Il arrive des pays d'outre-monts. Ses pieds nus, déchirés et sanglants, viennent de faire plusieurs centaines de lieues; il se rend à Rome, et c'est l'excès de la fatigue qui l'a contraint de faire halte.

Quant à l'escorte arrêtée devant la porte du couvent, elle est partie de la Ville éternelle, par ordre de sa Sainteté le Pape Grégoire X, pour venir à la rencontre du vénérable pèlerin. Elle lui apporte, avec la bulle qui le nomme cardinal-évêque d'Albano, le chapeau rouge, insigne de la plus haute des dignités ecclésiastiques. Cette fois, plaignez le frère Bonaventure; toutes ses résistances seront inutiles. Plus inexorable que son prédécesseur, Grégoire X maintiendra la double nomination, qu'il a munie des sceaux de l'Église.

C'en est donc fait; on lui enlève, à notre Saint, les derniers restes de sa fortune: la nudité de ses pieds, l'ombre paisible de sa cellule. Le voilà, malgré lui, au plein soleil des splendeurs de la terre, et voilà, du même coup, son humilité au comble de l'affliction.

Personne du moins ne pourra l'empêcher de se précipiter plus bas que jamais dans le mépris de lui-même, sous l'unique regard de Dieu. Tel sera en effet son dédommagement de ces honneurs qu'on lui inflige, de cette pourpre à laquelle on le condamne. Et, en se méprisant, il aurait désiré être traité par tous comme il se traitait lui-même. Si vous voulez l'en croire, si vous voulez vous en rapporter à ce qu'il dit çà et là de sa personne, dans ses divers ouvrages, vous le regarderez comme un homme qui n'a que des défauts, comme un ignorant qui ne cessera jamais de l'être, comme le plus misérable des pécheurs [1].

Ne vous étonnez pas de pareils sentiments. Quand on aime Dieu comme il aimait, quand on l'aime comme un séraphin, on se voile, on s'efface, on s'abaisse, on s'anéantit, comme les séraphins, afin que Dieu soit tout et que la créature ne soit rien.

Le prophète qui nous dit que les séraphins entrevus par lui, dans les arcanes du ciel, se voilaient de la tête aux pieds, ajoute qu'ainsi voilés, ils volaient: *Volabant*. Ils volaient: pourquoi? Parce que, si le premier mouvement de l'amour qui les consume les porte à s'anéantir devant les infinies grandeurs de Dieu, un deuxième mouvement de ce même amour les porte simultanément à sortir d'eux-mêmes, à s'envoler de tout l'essor de leur contemplation vers l'inénarrable beauté de Dieu, à se plonger, à se perdre de plus en plus dans ces ravissants

1. *In prologo ligni vitæ. — In prologo de quinque festivitatibus Pueri Jesu. — In Tractatu de modo confitendi*, etc.

abîmes qui sont Dieu même, et dont Dieu seul connaît la hauteur, la largeur, la profondeur.

Telle fut aussi chez S. Bonaventure le seconde manifestation du feu divin qui l'embrasait. Comme il fut un prodige d'humilité, il fut également un prodige de contemplation.

Qu'importe que ce mot de contemplation ait le malheur de ne plus rien dire à l'esprit de la foule ! Il n'en est pas moins un des plus augustes de la langue chrétienne.

La contemplation ! c'est l'ascension enflammée d'une âme vers Celui qui est le centre adorable de toutes les âmes et la vie de toutes les vies, comme dit sainte Thérèse. C'est elle, la contemplation, qui réalise ces paroles par lesquelles S. Bonaventure termine son célèbre *Itinéraire*, tant admiré de Gerson : *Moriamur ergo et transeamus cum Christo crucifixo ex hoc mundo ad Patrem, ut, ostenso nobis Patre, dicamus cum Philippo : Ostende nobis Patrem et sufficit nobis*[1].

Mourir à soi-même, au vieil homme ; s'élancer, des ruines du vieil homme détruit, vers ce premier Ciel vivant de la divinité qui est Jésus-Christ crucifié ; et, par Jésus-Christ crucifié, avec Jésus-Christ crucifié, arriver à voir la face du Père, qui seul suffit à combler les aspirations de notre âme, c'est le travail, l'exercice des contemplatifs. C'est leur façon de se donner des ailes, et de s'en servir pour s'envoler vers le Dieu des Séraphins qui est aussi leur Dieu. Or ce travail, cet exercice, ce vol de l'âme, qui donc jamais s'y essaya plus merveilleusement que S. Bonaventure ?

Il était si bien et de si bonne heure mort à lui-même, ce digne fils du grand contemplatif d'Assise, que lorsque Alexandre de Halès le vit pour la première fois, il s'écria « qu'Adam « n'avait pas péché dans un jeune homme si accompli ». Dès cette époque, il planait visiblement au-dessus de la terre.

Et maintenant voyez-le sortir de lui-même, voyez-le diriger son essor vers Jésus crucifié, voyez-le, si j'ose le dire, pénétrer en Jésus-Christ crucifié, s'en revêtir, se transformer en lui.

« Un jour, nous dit-il lui-même, je m'enfonçai dans ces blessures de Jésus Notre-Seigneur, qui abondent de tant d'amour. J'y étais entré les yeux ouverts ; mes yeux se remplirent de sang ; et, n'étant plus guidé par mes yeux, je m'avançai à tâtons, uniquement guidé par mes mains, jusqu'à ce que je parvinsse à l'endroit le plus intime, au cœur de son cœur. Là je me sentis emprisonné, sans aucune issue pour revenir sur mes pas. Douce prison où j'ai établi ma demeure[2]. »

Dans cette prison d'amour, écoutez-le parler à son Bien-

1. Cap. VII. — 2. *Stimuli amoris*, pars prima, cap. I.

aimé: « Seigneur, lui dit-il, je n'y suis plus et ma raison m'échappe. La raison n'a plus d'empire sur moi; c'est l'amour qui me gouverne, et je cours, comme un fou, partout où je crois que votre volonté m'appelle. Ceux qui me voient me tournent en dérision ; ils se demandent ce que veut cet insensé avec ses cris dont il remplit les chemins[1]. »

Ces accents vous surprennent, Messieurs. Vous êtes peut-être tentés de les qualifier d'extravagance. Dans ce cas, gardez-vous de lire les ouvrages mystiques tombés de la plume de notre Docteur; car la plupart, (et il y en a un si grand nombre!) ne sont que l'épanchement inépuisable des mêmes sentiments. Tout, jusqu'à leurs titres quelquefois, tout y respire pour Jésus-Christ et pour ses divines blessures une tendresse auprès de laquelle vos tendresses de la terre sont froides et misérables à faire pitié.

Oui, certes, il était séraphiquement passionné pour Jésus crucifié, ce légataire du cœur de S. François d'Assise. A force de l'aimer, il s'était transformé en lui, il s'était identifié à lui. S'il ne portait pas dans sa chair, comme le fondateur de son Ordre, les stigmates de la Passion et de la Mort de notre doux Sauveur, il les portait imprimés dans son âme, et il pouvait s'approprier la parole de S. Paul: *Christo confixus sum cruci. Vivo autem, jam non ego; vivit vero in me Christus*[2]*:* Je suis cloué avec Jésus-Christ à la croix. Je vis cependant: mais ce qui vit en moi ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ: Jésus-Christ qui m'a aimé et s'est livré à la mort pour moi: *Qui dilexit me et tradidit semetipsum pro me*[3].

Ceux qui vivent ainsi de la vie de Jésus-Christ, comme Jésus-Christ lui-même vit de la vie de Dieu, ceux-là sont les vrais vivants et l'honneur de notre race. Mais Jésus crucifié n'est que le premier Ciel de la Divinité; il en est un autre plus haut, le Ciel des cieux, l'inaccessible lumière qu'habite l'Essence divine, avec le trésor de ses biens infinis, et connus d'elle seule. *Supercœlestium et soli Deo scibilium divitiarum*[4].

Or, identifié à Jésus-Christ, notre Saint avait habituellement l'œil tendu vers ces hauteurs « supercélestes ». Allons jusque-là, se disait-il, allons scruter les profondeurs de Dieu : *Spiritus omnia scrutatur etiam profunda Dei*[5]. Pénétrons dans la nuée, comme Moïse, dans cette nuée merveilleuse qui scintille en splendides éclairs, et remplit de la beauté de ses feux les esprits saintement aveuglés. Prenons l'essor et allons nous unir aussi intimement que possible à Celui qui est infiniment élevé, par delà toute essence et par delà toute idée[6]. Et, porté

1. *Stimuli amoris*, pars prima, cap. II. — 2. Galat., II, 19-20. — 3. *Ibid.*
4. *De septem gradibus contemplationis.* — 5. I Cor., II, 10. — 6. *Itin.* et passim.

par Jésus-Christ, *In quo transitu Christus est vehiculum*[1], il s'en allait se plonger, se perdre « dans l'éclat mystérieux de la divine obscurité » : ce sont ses propres termes. Et il se plaignait, il se lamentait que si peu de mortels voulussent le suivre et participer avec lui à la perpétuelle fête de Sion : *Viæ Sion lugent eo quod non sit qui vadat ad solemnitatem*[2].

Les délices de cette fête, notre contemplatif les a décrites dans deux de ses livres : le livre *Des sept degrés de la contemplation*, et le livre *Des sept chemins de l'éternité.* Quiconque les lira, ces deux ouvrages, sera forcé de s'écrier : Celui qui a écrit des choses si belles, si sublimes, si enivrantes, n'a pu les écrire qu'après les avoir expérimentées, et celui qui les expérimenta était déjà passé à l'état angélique ; il avait déjà commencé sur terre la vie de l'éternité : *Hic plane angelificatus, in præsenti futuram jam inchoavit vitam*[3].

Velabant, volabant ! Les Séraphins d'Isaïe se voilaient et volaient. Ils faisaient une troisième chose : ils remplissaient les cieux des louanges du Très-Haut : *Clamabant* ; ils criaient, ils criaient à l'envi : Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des firmaments.

Clamabant : ils criaient : pourquoi ? Parce que l'amour de Dieu les y forçait ; parce que, ne pouvant contenir leur zèle pour la gloire de Dieu, ils dépensaient ainsi toute leur âme au service de cette gloire.

Criez, criez, Séraphins du Paradis, notre Bonaventure criera comme nous, et sa vie à lui aussi se dépensera, comme la vôtre, en l'honneur de la gloire de Dieu. C'est l'amour dont il brûle qui lui en fait une nécessité : *Otium sanctum quærit charitas veritatis, negotium justum suscipit necessitas charitatis*[4].

Oui, prodige d'humilité, prodige de contemplation, S. Bonaventure fut par-dessus tout un prodige de zèle et de sainte activité.

Souvenez-vous des dix années de son enseignement public. Son zèle s'exerçait alors sur la foule des fidèles par une incessante prédication, et sur ceux qui doivent plus que personne l'exemple à la foule, par les écrits qu'il composait à leur usage. Il prêchait si fréquemment, comme l'attestent les innombrables sermons insérés dans ses Œuvres, que les biographes se demandent où il pouvait trouver le temps de se livrer tout à la fois et à son travail de professeur et à ce travail d'apôtre.

Et ce double travail ne l'empêchait pas d'écrire, pour les majestés humaines, divers ouvrages de dévotion. Il en composa

1. *Itin.*, cap. VII. — 2. *Mystica theologia*, prolog.
3. *De septem gradibus contemplationis.*
4. D. Thom., *Summ. theol.*, secunda secundæ, quæst. CLXXXV, art. 1 ad 3.

pour le plus saint de nos rois, pour ce roi Louis, neuvième du nom, qui était le premier roi du monde, et qui avait coutume de dire : « Si je pouvais faire deux parts de ma personne, « j'en donnerais une moitié aux Frères Prêcheurs, et l'autre « aux Frères Mineurs; » ne soupçonnant pas qu'un jour son royaume de France appartiendrait à des maîtres qui tiendraient un langage si différent ! Il en composa pour la sœur de S. Louis, devenue depuis la B. Isabelle de France; il en composa pour la fille de ce même roi, la reine Blanche, épouse de Ferdinand d'Espagne.

Directeur spirituel de toutes ces Grandeurs, notre Mendiant s'appliquait à les perfectionner dans la piété, vertu princière entre toutes, et qui inspire aux peuples ce respect de la majesté royale, si nécessaire au bien du monde, dit Bossuet.

Voyez-le, non plus simple moine, mais Supérieur général de son Ordre. Ici, ce n'est plus seulement sur la foule des fidèles et sur quelques têtes illustres que s'exerce son zèle; c'est sur l'immense famille de Saint-François.

Et avec quelle ardeur, grand Dieu ! C'était de continuels voyages, pour les intérêts de l'Ordre, en Italie, en France, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne. Pendant dix-huit ans, il ne cessa de parcourir les chemins de l'Europe. Partout où le bien de l'Ordre réclame sa présence, il y est. Chemin faisant, il explique le vrai sens de la règle, il en révèle le véritable esprit, il en presse l'observance. Il préside je ne sais combien de Chapitres généraux, et y promulgue de nouvelles constitutions; il fonde d'innombrables couvents; autant de couvents fondés par lui, autant d'écoles de haute théologie; et ces écoles, elles reçoivent de leur fondateur, comme trait distinctif, comme consigne spéciale, la dévotion à Notre-Dame la Vierge Marie, et particulièrement au mystère mille fois béni de sa conception immaculée. Un jour viendra où l'Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge sera dogmatiquement définie et proclamée par un grand Pape comme article de foi catholique. Ce jour-là, au plus solennel moment de la cérémonie, le général des Franciscains, en récompense de la dévotion séculaire de son Ordre pour la Vierge conçue sans péché, sera admis à présenter au Pape un lis d'argent. C'est S. Bonaventure qui se trouvera ainsi récompensé dans la personne d'un de ses successeurs.

Nos chers religieux Franciscains ! S. Bonaventure ne fut pas seulement leur second législateur et l'inspirateur de leur théologie traditionnelle, il fut aussi leur sauveur. C'est lui qui, grâce à son zèle, préserva de la mort l'Ordre naissant de Saint-François, comme S. François l'en avait jadis préservé lui-même.

L'Histoire vous dira qu'une conspiration formidable avait juré la perte de cet Ordre que l'Église n'avait pas achevé d'enfanter. Ce fut comme dans l'Apocalypse: « *Mulier amicta sole... clamabat parturiens:* La Femme revêtue du soleil se trouvait dans les douleurs de l'enfantement. *Ecce draco magnus,... habens capita septem ;... et cauda ejus trahebat tertiam partem stellarum cœli ;... et draco stetit ante mulierem... ut, cum peperisset, filium ejus devoraret:* Et il y avait un dragon à sept têtes ; un dragon dont la queue entraînait le tiers des étoiles du Ciel. Ce monstre se tenait devant la Femme et s'apprêtait à dévorer le fruit des entrailles de celle-ci [1]. » Sans les efforts de S. Bonaventure, secondés, il est vrai, par ceux de S. Thomas d'Aquin, l'Ordre de Saint-François aurait péri au berceau. Béni soit-il d'avoir conjuré ce malheur, et, par là, d'avoir conservé dans le champ du Père de famille le tronc sacré qui devait produire huit papes, soixante-dix cardinaux, trente patriarches, quatre cents archevêques, plus de deux mille évêques, des théologiens par milliers, des missionnaires par dizaines de mille, et plus de Saints qu'il n'y a d'astres au firmament !

Contemplez-le enfin, notre Docteur devenu cardinal-évêque d'Albano, et se dépensant pour les intérêts de l'Église entière jusqu'à mourir victime de son zèle, ici-même, dans votre ville de Lyon.

Qu'il fut beau à voir, le quatorzième Concile œcuménique, réuni par Grégoire X, dans votre Primatiale de Saint-Jean, l'an 1274 ! Qu'elle était imposante cette représentation solennelle de l'Église, avec le Pape à sa tête, avec sa couronne de cinq cents évêques, avec sa rangée de mille prélats du second ordre, avec les députations que tous les princes de la terre y avaient envoyées ! Jamais, de ce côté des Alpes, on n'avait vu semblable pompe. C'est à peine si l'éclat devait en être surpassé par cette autre cérémonie si célèbre dans vos annales, par cette autre solennité où notre Bordelais, Bertrand de Goth, devenu Clément V, se fit couronner à Saint-Just, et où le nouveau Pape apparut sur le seuil de l'église de ce nom, revêtu de toutes les splendeurs du Souverain Pontificat, escorté de vingt rois qui lui servaient de pages, et dominant, avec sa stature presque fabuleuse, tout un peuple ébloui.

Or, dans le magnifique Concile de 1274, regardez à la droite du Pape ce moine qui porte sur sa bure les insignes cardinalices et vers lequel se tournent tous les yeux. Quel est-il ce premier assesseur du Vicaire de Jésus-Christ ? C'est le cardinal-évêque d'Albano, c'est S. Bonaventure. Après l'avoir chargé de préparer

1. Apoc., XII, 1-4.

les travaux de l'auguste Assemblée, Grégoire X l'a aussi chargé d'en diriger les délibérations ; et ne craignez pas qu'il ait à se repentir de son choix.

S. Bonaventure sera l'âme du Concile. C'est lui qui pendant de longues séances présidera la plupart des congrégations préparatoires ; c'est lui qui rédigera les décrets destinés à être lus dans les sessions publiques ; c'est lui qui haranguera l'Assemblée du haut de la chaire dans les grandes occasions. C'est lui qui négociera avec les ambassadeurs de Byzance l'importante affaire de la réconciliation de l'Église grecque avec l'Église latine, but principal du Concile ; c'est lui qui mènera cette affaire à bonne fin.

Entendez-vous ces acclamations enthousiastes qui ébranlent les murs de la Cathédrale ? Entendez-vous ce *Te Deum* d'actions de grâces dont les vibrantes strophes s'en vont émouvoir la cendre même des morts, au fond de leurs cercueils séculaires, sous les dalles des parvis ? Voyez-vous le Vicaire de Jésus-Christ, prosterné au pied de l'autel et répandant en flots de douces larmes son âme transportée de joie ? Voyez-vous cette ivresse générale tant au dehors qu'au dedans de l'enceinte sacrée, et dont toute la chrétienté va ressentir le contre-coup béni ? Quel est donc l'événement qui a pu susciter de semblables transports ? C'est l'abjuration que les Grecs ont faite de leur schisme ; c'est le retour de l'Église d'Orient au sein de l'Église-Mère. Et l'auteur, après Dieu, de cet événement si considérable, comment se nomme-t-il ? Son nom est sur toutes les lèvres : c'est le cardinal Bonaventure, digne instrument, en cela, de cet Esprit Saint qui procède du Père et du Fils, *Filioque*, et que S. François de Sales appelle le grand « unisseur ».

Pendant plusieurs mois de suite, il y a mis ses jours, ses nuits, son savoir, son éloquence, son esprit, son cœur, son âme. Il y a mis sa santé et sa vie : si bien, hélas ! que sa santé est à jamais perdue, et que sa vie va s'éteindre.

Dès le lendemain de la grande fête que nous venons de rappeler, S. Bonaventure se sentit à bout de forces, la maladie l'avait cloué sur un lit de douleur. Oui, elle était venue pour la terre, l'heure de céder à un séjour meilleur ce prodige d'humilité, de contemplation, de zèle, ce Séraphin qu'elle possédait depuis cinquante-trois ans.

Voyant arriver la mort, le vénérable malade lui fit signe d'approcher. Il l'accueillit conformément à la consigne de S. François d'Assise : « Bénissons notre frère le soleil qui nous « vivifie, et notre sœur la mort qui a la bonté de nous introduire « dans la maison de notre Père. » Bonaventure entra tout à la fois en agonie et en extase.

C'était le 14 juillet. Pendant qu'un nuage de deuil étendait son ombre sur le Concile éploré et sur la cité gémissante, le Pape, suivi de la cour pontificale, accourt en toute hâte, et lui-même en personne, d'une main émue, il confère au Cardinal agonisant le Sacrement de la dernière onction.

Privé, par la nature de sa maladie, du bonheur de recevoir l'adorable Viatique, le doux moribond demande que du moins on lui pose sur le cœur le Ciboire sacré.

Au contact du vase eucharistique, l'amour qui remplissait ce cœur devient un incendie; il éclate en traits de flamme sur le visage transfiguré du Saint, et, dans son regard extatique qui ne quitte pas le Crucifix, il dévore, il détruit les derniers liens de l'âme.

Ame séraphique, partez. Montez dans l'infinie béatitude. Voici votre ami, voici votre frère, voici Thomas d'Aquin qui vient à votre rencontre.

Là-haut, pendant que le ciel tout entier s'illumine de joie, l'Ange de l'École tend ses bras au Docteur séraphique, et tous deux s'embrassent, au sein de Dieu, dans l'enivrant transport d'un baiser fraternel qui n'aura pas de terme !!

Tel fut, dans la vie et dans la mort, cet homme de lumière et de feu, *lumen in igne*, qui porte dans l'Histoire le nom à jamais glorieux de S. Bonaventure.

C'est ainsi qu'il mérita le titre de Docteur séraphique, titre sous lequel il est désigné depuis six siècles par la tradition chrétienne.

Et maintenant, Messieurs, pardonnez à ce long panégyrique, vous souvenant, pour mon excuse, qu'en parlant de S. Bonaventure, je parlais d'une gloire lyonnaise, d'un Saint que la Providence fit l'hôte de vos pères, et qu'elle a voulu faire de plus votre concitoyen d'honneur à perpétuité, en vous faisant vous-mêmes les dépositaires de sa cendre vénérée.

Ah ! vraiment nos aïeux avaient raison de le dire, le Christ aime les Francs : *Christus diligit Francos.*

Il y a six cents ans, le Christ tira des trésors de sa puissance et de sa bonté deux Docteurs de premier ordre, deux astres de première grandeur, dont il orna le firmament de son Église : *Duo luminaria magna.*

Par leur berceau, ces deux Docteurs appartenaient à l'Italie ; Jésus-Christ voulut néanmoins que par les plus belles étapes de leur carrière ils appartinssent à la capitale de la France.

Puis, quand ils eurent accompli le cours de leur existence terrestre, Jésus-Christ fit l'honneur à la France de la choisir pour être la patrie posthume et de l'un et de l'autre.

Il confia à la ville de Toulouse les reliques de celui qui fut le

plus savant des saints, et à la ville de Lyon les reliques de celui qui fut le plus saint des savants.

N'était-ce point partager entre les deux mains de la France, entre sa main droite et sa main gauche, des richesses, des joyaux capables d'exciter la jalousie de toutes les nations baptisées ?

O France, ô fille aînée de l'Église, ô nation préférée du Christ, souviens-toi des anciens jours ! *Memor esto unde excideris* : Souviens-toi de quelle hauteur tu es tombée[1] !

Vide vias tuas in convalle : Regarde, dans les bas-fonds, l'ornière de ton char ; considère les déchéances de ta gloire[2].

Scito et vide quia malum et amarum est reliquisse te Dominum Deum tuum : Sache et reconnais qu'il est mauvais et amer pour toi d'avoir abandonné le Seigneur ton Dieu[3]. *Amen.*

Voir un autre panégyrique du même saint dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXIV, p. 64.

---

19 JUILLET — S. VINCENT DE PAUL

Voir un panégyrique de S. Vincent de Paul, par M. l'abbé Arminjon, dans les Orateurs sacrés contemporains, t. I, p. 301, et deux autres dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXIV, p. 106 ; t. XXX, p. 501.

---

26 JUILLET — SAINTE ANNE[4]

Jesum de Maria, filia Annæ natum, venite adoremus.

Venez, adorons Jésus, né de la Vierge Marie, fille de sainte Anne.

(*Invitatoire du Bréviaire romain.*)

MONSEIGNEUR[5],
MES FRÈRES,

Il y a dans Rome une grande basilique appelée *la Minerve*, où l'on voit une magnifique chapelle dans laquelle sont conservées et vénérées les reliques de sainte Monique. Son fils, le grand S. Augustin, ayant brillé tout à la fois en qualité

1. Apoc., II, 5. — 2. Jerem., II, 23. — 3. *Ibid.*, 19.

4. Panégyrique prononcé en langue provençale par M. l'abbé Grimaud, curé de Sorgues. — 5. Monseigneur Vigne, archevêque d'Avignon.

d'écrivain, d'orateur, de poète, de philosophe, de Docteur et de Père de l'Église, je m'attendais à lire sur le tombeau de la mère quelque inscription grandiose qui rappellerait la gloire, le génie et les vertus du fils...; mais il n'en fut pas ainsi, et l'inscription est mieux inspirée. Sur le tombeau de la sainte on lit ces simples mots : « Ici repose Monique, la mère d'Augustin. » — La mère d'Augustin ! ces mots disent tout, résument tout, bien mieux que les plus longues périodes. — Eh bien ! l'Église en a agi de même pour louer la grande sainte Anne. En tête de l'Office qu'elle lui a consacré, au lieu des grands mots et des grandes phrases, elle a mis cette simple invitation : « *Jesum de Maria, filia Annæ, natum, venite adoremus :* Venez, adorons Jésus, né de Marie, fille de sainte Anne. » Dans cette seule ligne vous voyez ressortir la noblesse surnaturelle, la grandeur, les vertus et le pouvoir souverain de cette créature privilégiée qui est la mère véritable de la Sainte Vierge et la véritable aïeule de Jésus-Christ : *Filia Annæ.*

Tout mon discours se bornera donc à développer cet invitatoire, et je vous le ferai, comme vous voyez, en langue provençale — Et pourquoi non? Il y a deux ans, vous avez trouvé bon que nous fissions entendre dans cette langue les louanges de Notre-Dame de Lourdes [1]. Eh bien ! pourquoi refuserions-nous à la mère une attention que nous avons eue pour la fille ? Vous me direz peut-être : « Il convenait que Notre-« Dame, en sa qualité de Reine de la terre, reçût l'hommage « de toutes les langues du monde; la même obligation n'existe « pas pour sainte Anne. » — Je vous répondrai : « S'il y a sur la « terre une langue, une littérature, qui doive louer, qui doive « chanter sainte Anne, c'est la langue, c'est la littérature « provençale. — Sainte Anne a fait de la Provence sa patrie « d'adoption. — Elle a voulu que les rayons de sa gloire jaillis-« sent de la Provence sur le monde. — Elle a choisi la Provence « pour premier théâtre de ses bienfaits comme de ses miracles. « — Sainte Anne est provençale de cœur sinon d'origine ! et la « Provence ne trouverait pas dans sa langue un accent de « reconnaissance pour chanter publiquement son bonheur? Ce « ne serait pas juste ! » Il est vrai que je ne parlerai pas tout à fait le langage courant de cette illustre ville d'Apt; mais qui ne sait que la langue provençale a la prétention de former dans ce siècle le pendant de la langue grecque dans l'antiquité? La langue grecque avait sept dialectes, et chacun de ces dialectes exhalait comme un parfum de terroir. Ainsi en est-il de la langue provençale, et je suis bien sûr qu'aujourd'hui le dialecte d'Apt ne boudera pas le dialecte d'Avignon.

1. Voir tome II des Orateurs sacrés, page 459.

Monseigneur, je suis particulièrement heureux de parler de sainte Anne en présence de Votre Grandeur. Ces jours derniers, en étudiant sa vie, j'ai été charmé d'une coïncidence qui m'a paru l'un des jeux les plus intéressants de la Providence. Il se rencontre, sans recherche de votre part, que votre blason est le blason de sainte Anne, que vos armoiries sont les armoiries de sainte Anne. A l'endroit même où vous siégez, se trouvent deux dalles célèbres dans l'Invention du corps de notre sainte. Sur l'une des deux dalles se trouve précisément dessiné un beau palmier enguirlandé d'une vigne chargée de pampres et de raisins. L'historien de la sainte Crypte dit : Ce palmier signifie que sainte Anne nous est venue du pays du soleil ; et la vigne luxueuse de pampres et de raisins signifie que, dans l'épanouissement du mystère de l'Incarnation, sainte Anne est le cep miraculeux, la vierge, le rameau, et Jésus, le raisin. C'est à raison de ces grappes et de leur signification que pour la fête de sainte Anne on bénit des raisins pour le service des paroissiens d'Apt. Eh bien ! Monseigneur, en contemplant votre blason, qui pourra dire que ce n'est pas sainte Anne elle-même qui vous a choisi pour son évêque ? Vous aussi dans vos armoiries vous avez un palmier, et il nous fait comprendre que vous nous venez d'Afrique, le pays du soleil. Vous aussi vous êtes une vigne couverte de pampres et riche en magniques raisins. Mais les Aptésiens ne seront pas seuls à les savourer, tout le diocèse les savourera.

Maintenant, si vous le permettez, Mes Frères, nous allons dérouler les anneaux de deux propositions. La première démontrera que sainte Anne est la gloire de la ville d'Apt, et la seconde, que la ville d'Apt est la couronne de sainte Anne.

O Vierge des vierges, j'entreprends de louer votre sainte mère ! Rien ne peut être plus agréable à votre cœur filial. C'est pour cela que je demande et que j'espère une bénédiction spéciale. — *Ave*, *Maria*.

I. — J'ai dit d'abord, Mes Frères, que sainte Anne est la gloire de la ville d'Apt. — Dites-moi : quelle est sur la terre, quelle est la ville, petite ou grande, qui ait reçu de la Providence la garde d'un tombeau si glorieux, de reliques si précieuses ? Il n'en est pas une seule ! Je n'excepte pas même la grande ville de Rome qu'on a si justement appelée le reliquaire de la chrétienté. En effet, quelles sont les reliques auxquelles le chrétien devrait une vénération supérieure à celle qu'il doit aux reliques de sainte Anne ? Ce serait ou le corps sacré de Notre-Seigneur, ou le corps immaculé de la Vierge, ou le corps si respectable de S. Joseph. Or Notre-Seigneur n'a laissé que son corps

transfiguré dans le tabernacle; la Vierge est montée en corps et en âme dans le ciel, le grand jour de son Assomption; et S. Joseph, comme nous le savons tous, est ressuscité le beau jour de Pâques, pour faire partie du cortège de Jésus-Christ dans son triomphe sur la mort. Il ne reste rien des corps, des ossements de cette Trinité terrestre: Jésus, Marie et Joseph. Alors, en dehors d'elle, quel est le personnage qui ait été supérieur à sainte Anne, tant au point de vue des vertus qu'au point de vue de la mission? Cherchez et vous n'en trouverez pas. Je sais bien que vous pourrez m'objecter la parole évangélique affirmant que « nul homme n'avait paru sur la terre plus grand que S. Jean-Baptiste: *Nullus inter natos mulierum surrexit major Joanne Baptista* ». — Je vous répondrai: L'Évangile dit bien que S. Jean-Baptiste était au-dessus de tous les hommes: *Inter natos;* mais il ne dit pas qu'il ait été supérieur à toutes les saintes femmes. Et, en vérité, alors même que, parmi les femmes, nous n'aurions à citer que la Sainte Vierge, cet exemple suffirait à prouver que le mot de Notre-Seigneur ne les concernait nullement.

Et quels sont les éléments qui concourent à faire de sainte Anne un personnage si grand et sur la terre et dans le ciel? Il en est trois principaux: sa naissance, ses vertus et ses privilèges; sa naissance royale, ses vertus personnelles et ses privilèges divins. Sa naissance! sainte Anne était l'arrière petite-fille du roi David et la fille directe des prêtres du Temple: *Regum piorum sanguine jungens sacerdotes avos.* — Sa famille tenait donc le premier rang en ce monde puisqu'elle voyait, par la grâce et la volonté de Dieu, sur le front des ancêtres le diadème des rois et la tiare des pontifes. Quant à ses vertus, vous pourriez me dire: Mais comment pouvez-vous parler de ses vertus personnelles puisque sainte Anne n'a pas eu d'historien? L'Évangile n'a pas dit un seul mot d'elle ni de sa vie. Comment pouvez-vous savoir si elle a mérité l'apothéose des autels? Mes Frères, la chose est bien simple, et le mystère est bientôt éclairci. Il existe un principe qui dit que toujours la Providence proportionne les vertus à l'importance de la mission, et, par conséquent, les grâces à la grandeur de la vocation. Or, je vous le demande, quelle vocation, à part la vocation de la Sainte Vierge, a été plus sublime que celle de sainte Anne? Donner la vie à cette créature privilégiée qui devait la donner au Maître de la vie! Faire l'éducation de cette créature privilégiée qui devait apprendre à parler au Docteur du monde! Aussi la tradition a-t-elle commencé par en faire le modèle de toutes les mères. Puis, se basant sur le principe que nous venons de formuler, elle en a fait l'exemple des épouses et le miroir des

veuves. Non, non, ô sainte Anne, de même que nul, depuis le commencement du monde, n'avait reçu une vocation aussi sublime que la vôtre, nul aussi ne vous a surpassé pour la splendeur de la vertu! Vous êtes, aux yeux de l'Église, le premier personnage de l'Ancien Testament!

Et maintenant, Mes Frères, parlons de ses privilèges. Ils me paraissent tous contenus et résumés dans trois fêtes de la Sainte Vierge. Oui, il est trois fêtes de Marie qui sont au moins autant les fêtes de la mère que celles de la fille. Ces trois solennités sont l'Immaculée Conception, la Nativité et l'Assomption.

Donnez-vous la peine de suivre avec attention le développement de mes idées, et vous verrez que je n'avance rien qui s'écarte le moins du monde de la vérité.

Et d'abord, Mes Frères, je dis que la fête de l'Immaculée Conception est aussi bien la fête de sainte Anne que la fête de la Sainte Vierge.

Vous le connaissez, Mes Frères, ce grand mystère qui consiste dans le broiement de la tête de l'antique serpent. Vous le connaissez, ce mystère délicat qui a enlevé son venin à la pomme du Paradis. Vous le connaissez, ce mystère triomphant dont la proclamation, en ce siècle, a écrasé l'hérésie moderne que le langage de la philosophie appelle le « naturalisme ». Eh bien! dites-moi, quel est le corps sanctifié qui a été le théâtre de cette opération surnaturelle de notre grand Dieu? Quel est le corps sanctifié dans le sein duquel s'est levée l'aurore de la réconciliation du monde? Ce sont vos flancs bénis, ô sainte Anne, qui, comme un calice matinal, ont reçu la céleste rosée! Ce sont vos flancs bénis qui ont été le jardin où a germé la tige de Jessé, sur laquelle devait éclore la fleur d'Israël, pour se changer plus tard en fruit savoureux sur l'arbre du Calvaire et dans l'enclos mystérieux du Tabernacle. Ce sont vos flancs bénis qui ont été le firmament dans lequel s'est levée la lune nouvelle toute éblouissante des rayons du soleil encore caché sous l'horizon! Et quand nous disons: Gloire à l'Immaculée Conception! c'est comme si nous disions: Gloire à sainte Anne qui en a été l'instrument, le théâtre, le sujet, le canal, disons mieux, le temple miraculeux!

Il est donc bien vrai que la solennité de l'Immaculée Conception est aussi bien la fête de sainte Anne que celle de la Sainte Vierge, puisque nous y voyons resplendir le premier de ses privilèges.

Écoutez maintenant comment la fête de la Nativité de la Sainte Vierge est mieux encore la fête de sainte Anne.

La sainte liturgie dit: « *Nativitas tua, Dei genitrix Virgo, gaudium annuntiavit universo mundo*: Votre nativité, ô Vierge

Mère de Dieu, a été une annonce de joie pour le monde tout entier. »

« Le monde tout entier ! » Ce sont ces mots surtout qui donnent à réfléchir. Et comment la nativité de la Sainte Vierge a-t-elle provoqué tant d'enthousiasme ? Nous savons bien qu'à l'occasion de la naissance des princesses de ce monde, on multiplie les réjouissances, et qu'il se fait beaucoup de bruit ; mais je n'ai jamais appris qu'à l'occasion de la nativité de la Mère future des Anges, l'air ait retenti des clameurs de la joie publique. Alors comment s'explique le texte cité : « *Gaudium annuntiavit universo mundo:* Elle a été une annonce d'allégresse universelle » ? — Ah ! le voici : le jour de la nativité de Marie, il s'est passé quelque chose d'extraordinaire dans la maison même de sainte Anne. — Ecoutez-moi bien ! — Au millieu de son appartement, elle avait placé le berceau, l'humble berceau de la Sainte Vierge, venue au monde depuis quelques heures, et dans lequel elle reposait plus belle que le plus beau des chérubins. Elle, sainte Anne, elle, la mère, se tenait debout derrière le berceau et contemplait sa ravissante petite enfant quand tout à coup on entendit comme le bruit d'une procession solennelle qui montait, montait à pas lents vers l'appartement, et la porte s'ouvrit. La première personne qui était en tête de la mystérieuse procession et qui se présenta de la part de Dieu, ce fut Adam, le chef de l'humanité. Il s'avança jusqu'au berceau, et, après avoir majestueusement salué, il dit à sainte Anne : « C'est vous la mère de cette belle « enfant ? Eh bien ! réjouissez-vous ! Vous êtes la mère de l'Ève « nouvelle, et c'est à propos de cette enfant que le Seigneur, dans « le Paradis terrestre, dit au serpent ces paroles qu'il me semble « entendre encore : « C'est elle qui t'écrasera la tête : *Ipsa conteret* « *caput tuum.* » Et, après avoir prononcé cette sentence, Adam sortit. Après lui arriva le juste Noé. Il fit comme Adam, il salua et dit à sainte Anne : « C'est vous la mère de cette belle enfant ? « Eh bien ! réjouissez-vous ! Vous êtes la mère prédestinée par « excellence ! car je sais, moi, que l'arc-en-ciel, qui déroula son « cercle dans le firmament, et que le Seigneur m'envoya comme « un signe nouveau après le déluge, n'était que le signe de « l'humble petit arc de ce berceau qui contient la réconciliation « définitive de l'homme avec son Dieu ! » Et, quand il eut cessé de parler, Noé disparut. Après lui s'avança Abraham, avec son grand air de majesté, Abraham, le roi des Patriarches ! Il s'inclina jusqu'à terre, et dit à sainte Anne : « L'enfant qui dort « dans ce berceau, c'est l'enfant de la promesse. C'est ma fille « aussi véritablement que la vôtre. C'est elle qui multipliera ma « race, et la rendra plus nombreuse que les étoiles du ciel, que « les grains de sable des bords de la mer. » Et, après avoir dit

ces mots, Abraham se retira. A sa suite arrivèrent le Patriarche Jacob accompagné de son fils le Patriarche Joseph, et ils s'écrièrent: « Ah! nous la reconnaissons! Voilà bien l'enfant « qui dans peu de temps nous donnera le Désiré des nations, « et voilà sa mère! Que notre grand Dieu soit à jamais béni! Et la série des Patriarches fut close. — Puis vint le tour des Prophètes, Isaïe, Jérémie, Ézéchiel et Daniel. — « C'est cette « enfant, s'écria Isaïe, qui est le signe promis! C'est elle la « Vierge qui aura le bonheur de concevoir l'Emmanuel: *Ecce « virgo concipiet, et vocabitur nomen ejus Emmanuel!* » — « Voilà, « dit Jérémie, la nouvelle création de Dieu, l'enfant prédestinée « pour être l'enveloppe sainte d'un homme! *Creavit Dominus « novum super terram: fœmina circumdabit virum.* » — « Cette « enfant, s'écria Ézéchiel, est la porte irradiée du ciel! Elle « sera fermée pour le prince des ténèbres, mais elle s'ouvrira « avec magnificence pour le Prince de la splendeur éternelle: « *Porta hæc clausa erit principi. Princeps ipse sedebit in ea.* » — « Enfin, s'écria Daniel, enfin nous y voici au grand jour de la « délivrance! Le cycle de mes semaines va se fermer! Bientôt « finira la captivité de mon peuple! » Et, quand ils eurent cessé de parler, ils disparurent tous. — Et sainte Anne était dans le ravissement, et elle entendit une voix intérieure qui lui dit: « Les Patriarches et les Prophètes constituent le monde du « passé. » — Et le « monde du présent », Mes Frères, le monde du présent, où était-il? Il se résumait tout entier dans une femme à genoux devant un berceau. Seule sainte Anne, l'heureuse mère, représentait l'humanité, et rendait grâces à Dieu qui avait été fidèle à sa parole. — Et quant au « monde de l'avenir », il passa comme une vision lumineuse devant l'esprit transfiguré de sainte Anne. — Le Dieu tout-puissant lui fit entendre, comme dans un concert d'harmonie, toutes les louanges qui retentiraient en l'honneur de son enfant par la plume, par les lèvres, par la lyre des Évangélistes, des Docteurs de l'Église, des Pontifes de Rome, des orateurs sacrés et des poètes! Il lui fit voir, comme dans un céleste panorama, toutes les chapelles, tous les oratoires, tous les monuments qui s'édifieraient à la gloire de la Vierge dans tous les pays du monde, au sommet des montagnes, au bord des rivières et au milieu des cités. Il lui fit contempler comme dans un miroir éblouissant l'image triomphante de sa fille, arborée dans les processions, dans les pèlerinages, dans les grandes cérémonies du culte catholique, au milieu des nuages de l'encens, du parfum des fleurs, de la mélodie des cantiques et de l'enthousiasme des peuples. — Et, dans son extase, sainte Anne se croyait déjà dans les cieux. — Ah! voilà bien la

réalisation de la parole de la sainte liturgie: *Nativitas tua, Dei genitrix Virgo, gaudium annuntiavit universo mundo.* Oui, la nativité de Marie a été une annonce de joie pour tout l'univers, mais ce n'est pas la Vierge, trop jeune enfant, c'est sainte Anne, qui jouit dans son cœur de toute sa grandeur et de toute la suavité de cet immense bonheur!

Enfin, Mes Frères, il est encore un mystère, une fête, qui est presque aussi bien la fête de sainte Anne que la fête de la sainte Vierge, et c'est la grande solennité de l'Assomption. — La pierre du tombeau se soulève; Marie, comme un oiseau divin trop longtemps emprisonné, s'élance d'un vol rapide vers le firmament, escortée d'un million d'anges. Alors qu'arrive-t-il? Il arrive que lorsque Marie et les Anges, partis de la vallée terrestre, sont comme à mi-chemin du Paradis, Notre-Seigneur, de son côté, quitte les splendeurs des cieux et s'élance au-devant de sa mère. Mais quel était le personnage, le premier personnage, qui suivait immédiatement Jésus-Christ pour souhaiter une telle bienvenue? Ce que la tradition ne dit pas, ce que l'on devine, ce qui est certain, c'est que la première personne qui suivait immédiatement le Seigneur, c'était sainte Anne! sainte Anne, la mère glorifiée dans sa fille! Oh! mon Dieu! qui jamais pourra dire son ravissement quand elle vit sa fille si belle, quand elle entendit les acclamations des élus, des justes de l'Ancien Testament, des Patriarches et des Prophètes, et des neuf chœurs des Anges, et surtout quand des lèvres de Jésus-Christ elle entendit sortir ces mots: « Venez, « ô ma mère, venez, et je vous couronnerai Reine de l'éternité « et pour l'éternité: *Veni, coronaberis!* »

Ah! si dans un pareil moment elle avait pu mourir, sainte Anne serait morte d'un excès de bonheur. Aussi me semble-t-il que je la vois dans le ciel, que je sais la place qu'elle y occupe. De même que Notre-Seigneur est à la droite de son Père, de même que la Sainte Vierge est à la droite de son divin Fils, de même sainte Anne est à la droite de sa fille, d'où elle verse à flots l'abondance de ses grâces sur cette ville, et, aujourd'hui, sur le pèlerinage.

Si je ne me trompe, j'ai donc fait suffisamment la preuve de ma première proposition qui dit que sainte Anne est la gloire de la ville d'Apt, par sa naissance, par ses vertus, et par ses privilèges. — Voyons maintenant en quelques mots rapides comment la ville d'Apt est la couronne de sainte Anne.

II. — Nous disons que la ville d'Apt est la couronne de sainte Anne. — Or, Mes Frères, de quelle espèce de fleurs est tressée cette couronne? Tout d'abord, elle est tressée des fleurs

de la fidélité. Depuis près de dix-huit cents ans la ville d'Apt monte la garde au seuil du tombeau de sainte Anne. Eh bien! Mes Frères, croyez-vous que ce soit un petit mérite devant Dieu, qu'une fidélité qui compte dix-huit siècles sur cette terre où tout passe, tout tombe et finalement tout disparaît? Ouvrez le livre de l'histoire, et il vous racontera les prodiges d'intelligence et de piété déployés par les Aptésiens dans le but de sauvegarder leur trésor sacré. S. Auspice, qui vous en avait dotés comme d'un palladium de salut, vous avait à peine convertis, que la persécution des empereurs romains vous soumettait à une première épreuve. Apt y perdit son premier temple, ses premières croix, son premier troupeau, son premier pasteur.

Mais il sauva le tombeau de sainte Anne. Les aigles romaines passèrent sans l'emporter dans leurs serres. S. Auspice l'avait bien caché. Il le cacha même si complètement, que lorsque, aux IVe, V^e^ et VIe siècles, fondirent sur la Provence, comme des flots destructeurs, les Visigoths, les Saxons, les Lombards et les Sarrazins, toute cette nuée de Barbares le foula cent fois sous les pieds sans jamais se douter de son existence. Le moyen âge le respecta, l'embellit, le glorifia. A l'époque des guerres de religion, le baron des Adrets, la rage au cœur, fit le siège de notre cité dans le dessein d'en profaner la gloire. Il braqua ses canons contre vos remparts; mais sainte Anne, comme si elle avait été munie d'une baguette magique, détourna la direction des boulets qui se perdirent tous dans le vide. Le terrible baron, stupéfait, glacé d'effroi, s'imaginant que l'on avait jeté quelque sortilège sur ses soldats, sur ses armes et sur son artillerie, tourna bride et disparut à jamais. Enfin la Révolution, qui partout jetait au vent les reliques des saints, n'osa point toucher aux ossements de sainte Anne, bien qu'elle les tînt dans ses griffes impies, et, comme un lion qui rend la liberté à un agneau après l'avoir menacé de le dévorer, elle fit retour de la Sainte Châsse aux Pasteurs légitimes. Et depuis, pendant les quatre-vingt-dix ans qui nous séparent de ces temps de malheur, qui pourra dire les témoignages de votre fidélité? Aussi il me semble, ô admirable peuple d'Apt, que votre fidélité peut s'incarner dans une image, un symbole, une figure. Elle peut se comparer à cette lumière, à ce flambeau que S. Auspice alluma devant les reliques au moment de les cacher, et qui brûla continuellement, sans s'éteindre, pendant six cent trente ans. Pour vous, votre fidélité ne s'éteindra jamais! Il est donc bien vrai de dire que la couronne que vous faites à sainte Anne est d'abord tressée avec les fleurs de la fidélité.

Elle est encore tressée des fleurs de la confiance. Mes Frères, quel est le plus incontestable témoignage d'amour que l'on puisse donner aux saints du ciel? N'est-ce pas le témoignage d'une confiance absolue en leur pouvoir surnaturel? Un patron, une patronne, c'est un protecteur, une protectrice, pour le pays qui se place sous les ailes de sa bienveillance. Qu'elle doit être belle, sainte Anne, quand elle se présente devant son royal petit-fils pour invoquer sa miséricorde! Elle n'a pas besoin de parler. Elle se jette à genoux, et le fils de sa fille la relève en lui disant : Tout le ciel est à vous! Aussi bien, si je reporte mon regard vers le passé, je vois qu'à toutes les époques où quelque fléau, quelque épidémie, quelque peste, a fait planer la terreur sur nos contrées, les paroissiens d'Apt ont promené triomphalement dans l'église ou dans les rues la statue de sainte Anne, et sainte Anne les a toujours sauvés. L'Histoire a enregistré les vœux qui se produisirent en plein développement des épidémies de 1365 et de 1373, et chacun peut lire dans les archives de votre commune la délibération en date du 26 septembre 1720, dans laquelle le Conseil municipal assurait en termes formels que la ville d'Apt devait à la seule intercession de sainte Anne d'avoir été préservée des ravages de la grande peste qui dépeupla notre Midi. Et, même à cette heure, dites-moi si l'on pourrait rencontrer dans Apt une famille, un homme, une femme, un enfant, qui, principalement dans le malheur, ne songe pas à se recommander à « Madame saincte Anne »? Puis, quelle signification voulez-vous attacher à vos allées et venues sous son baldaquin resplendissant, à votre sollicitude à emporter dans vos maisons quelques grains de raisins bénis au pied de son image, à votre empressement à baiser ses reliques, et au soin que vous prenez de suspendre la médaille qui porte son effigie à côté de celle de la Vierge? Toutes ces choses ne constituent-elles pas l'épanouissement de notre confiance? Oui, la foi à sainte Anne, l'amour à sainte Anne fait partie inséparable de l'amour du pays natal, et ici l'amour du pays natal tient le premier rang dans le cœur!

La couronne que vous faites à votre grande Patronne est encore tressée des fleurs de la dévotion. La dévotion, pour n'avoir pas un caractère trompeur, doit être agissante. Eh bien! Mes Frères, si je regarde tout autour de moi, je vois partout se dresser devant mes yeux des monuments de votre dévotion. Quel est le sentiment qui vous porte à toujours embellir davantage cette crypte souterraine, qui est comme une terre sainte dans le lieu saint? Quel est le sentiment qui vous pousse à y entretenir une lumière perpétuelle? Quel est le sentiment qui a déterminé vos aïeux à bâtir cette cathédrale, et à édifier

dans cette cathédrale la royale chapelle qui brille d'une si rare beauté ? Quel est le sentiment qui a installé dans cette chapelle le groupe si artistique de Binzoni, et qui a couronné le sommet le plus élevé de cette église de la grande statue dorée de sainte Anne ? Ce n'est que le sentiment de votre dévotion. Oh ! qui d'entre nous ne se souvient de cette grande journée du 31 juillet 1864, quand cinq évêques se réunirent ici pour poser sur la tête de sainte Anne la couronne donnée et bénie par le saint pape Pie IX, le Pontife de l'Immaculée Conception ?

Enfin la couronne que vous faites à sainte Anne est formée des fleurs de l'enthousiasme. Voyez, nous venons de tous les points de l'horizon, d'Avignon, de Sorgues, de Monteux, d'Entraigues, de Vedènes, de Gadagne, de Robions, de tous les pays petits ou grands du diocèse, et nous venons en chantant ! Pourquoi ? Parce que votre bienveillance nous reçoit à merveille, et, après nous avoir vus, provoque de nouvelles visites ! Parce que, quand nous venons à vous, vous nous ouvrez et vos portes et vos cœurs ! Parce que vous regardez comme un hommage personnel tous les hommages que nous rendons à sainte Anne ! et, ce que vous faites aujourd'hui, vous l'avez fait dans tous les temps. Ici, devant le saint tombeau, sont venus se prosterner les plus grands rois, depuis Charlemagne jusqu'à François Ier ; les plus grandes reines, depuis Jeanne de Naples jusqu'à la reine Anne d'Autriche ; les plus saints évêques, depuis S. Auspice jusqu'à Monseigneur, ici présent ; les plus grands Pontifes de Rome, depuis Urbain V jusqu'à Benoît XIII. Mais ce qui a fait le plus grand honneur à votre réputation d'hospitalité, c'est que jamais vous n'avez établi de différence entre l'accueil fait aux grands de la terre et l'accueil fait aux plus humbles populations. L'Histoire nous dit que, à toutes les époques, on a vu se réunir ici des pèlerinages de tous les pays d'alentour, et que votre tombeau était si renommé, qu'on n'appelait pas simplement cette ville la ville d'Apt, mais la ville de Sainte-Anne d'Apt !

Et pourtant, disons la vérité, comment se fait-il que le nom de sainte Anne, que le culte de sainte Anne est plus célèbre, rayonne avec plus d'éclat en Bretagne qu'en Provence, à Saint-Anne d'Auray qu'à Sainte-Anne d'Apt ? C'est le contraire, semble-t-il, qui devrait se produire. A Sainte-Anne d'Auray on a bien trouvé, dans des temps reculés, par suite d'une révélation particulière, une image miraculeuse de la mère de la Très Sainte Vierge ; mais à Sainte-Anne d'Apt nous avons mieux, nous possédons son miraculeux tombeau. A Sainte-Anne d'Auray on ne vénère qu'une parcelle de ses ossements,

et cette parcelle elle-même fut détachée des reliques qu'Anne d'Autriche reçut personnellement de l'Évêque de votre cité. Ici, nous possédons le trésor des principales parties de son corps. Comment se fait-il donc que là-haut les prodiges et les miracles sont plus nombreux, et que, chaque année, les fêtes ont un retentissement plus considérable ? Mes Frères, ne nous laissons pas taxer de jalousie, et avouons nos fautes. La foi des hommes en Bretagne est plus active que la nôtre. Le peuple breton croit, prie et agit. Oh ! grande sainte Anne, le miracle le plus éclatant que nous sollicitons de vous, c'est celui de faire revivre dans le cœur de nos hommes l'antique foi de leurs ancêtres : alors, nous vous le promettons solennellement, nous deviendrons bientôt à votre égard les Bretons du midi.

Monseigneur, cette œuvre sera votre œuvre, cet honneur sera votre honneur. Puisque la Providence a elle-même dessiné sur votre blason les armes de sainte Anne, il me semble qu'elle a voulu vous désigner comme l'enfant de sa prédilection et le dépositaire de sa gloire. Nous avons la certitude que vous ne faillirez pas à cette désignation.

Vous serez aidé dans ce saint labeur par l'Archidiacre de Sainte-Anne que nous voyons avec tant de bonheur grandir à votre ombre, et qui voudra imprimer à ce pèlerinage, qui est de son ressort, l'entrain, l'élan et l'éclat qu'il sait déployer dans toutes ses entreprises. Vous serez aidé dans ce saint labeur par le digne Pasteur de cette paroisse, par l'Archiprêtre bien-aimé récemment élevé à l'honneur du gouvernement de cette église, aux applaudissements du diocèse tout entier, et qui est déjà devenu l'idole de ses paroissiens. Vous serez aidé dans ce saint labeur par tous vos prêtres baptisés dans cette ville ou dans les paroisses qui en dépendent, ainsi que par tous ceux qui ont été appelés à y exercer le saint ministère. Nous les savons tous enflammés du désir de glorifier la mère de la mère de Dieu !

Et vous tous, Mes Frères, ne vous retirez point de ce sanctuaire sans avoir promis à sainte Anne de nouvelles visites, de nouveaux pèlerinages. Alors sainte Anne, que vous aurez couronnée sur la terre de la piété de vos hommages, des élans de votre dévotion et de l'ardeur de votre zèle, vous couronnera à son tour dans le ciel de splendeur et de félicité. C'est l'espérance de cette couronne que je place, en terminant, sous la protection et sous la bénédiction de Monseigneur l'Archevêque. — *Amen.*

Voir un autre panégyrique de sainte Anne dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXIV, p. 212.

---

29 JUILLET — SAINTE MARTHE
ET SAINTE MADELEINE[1]

MESSEIGNEURS[2],
MES CHERS FRÈRES,

S'il est une terre privilégiée dans notre beau pays de France, assurément c'est la vôtre, c'est la Provence. Vingt fois les artistes ont célébré et les poètes ont chanté la pureté de son ciel, la fécondité de son sol, la douceur de son climat, et en ont fait la gracieuse émule de l'Espagne, de la Grèce ou de l'Italie. A leur tour, les érudits nous ont raconté son histoire, ses origines sous Marius, au temps des vieux Romains, ses vicissitudes douloureuses durant la sombre période des invasions sarrazines, et sa gloire politique et littéraire, qui ne sera jamais oubliée, aux beaux jours du roi René, pendant le moyen âge; mais la religion a fait beaucoup plus encore pour votre cher pays que l'Histoire et la nature. Après Bethléem et Jerusalem, où nous allons prier sur le berceau et pleurer sur la tombe de notre très aimé Sauveur; après Rome, où nous allons vénérer les cendres des apôtres S. Pierre et S. Paul, et baiser avec un respect filial les pieds du représentant de Dieu sur la terre, c'est la Provence qu'il faut visiter et visiter comme un lieu trois fois saint, car c'est elle qui a reçu les amis de Notre-Seigneur Jésus-Christ après son Ascension, et leur a donné la plus touchante hospitalité. Et quels amis! Mes Frères. Il suffit de les nommer. C'est S. Lazare à Marseille; à Aix, S. Maximin; à Arles, S. Trophime; à Notre-Dame de la Mer, Marie Jacobé, Marie Salomé et leur servante Sara, si populaires encore à l'heure présente, que les naïfs habitants de la Camargue, sous la menace d'un péril ou le coup d'un malheur, font entendre ce cri de pieuse confiance: « Ah! si nos saintes le savaient! » Enfin c'est Madeleine à la Sainte-Baume, et Marthe, sa sœur, à Tarascon. En bonne vérité, Mes Frères, quel pays catholique peut se flatter d'avoir accueilli, nourri et amoureusement gardé des hôtes plus illustres? Oh! je le sais, la critique

1. Discours prononcé à Tarascon, pour la fête de sainte Marthe, le 2 août 1885, par M. l'abbé Terrat, chanoine de Bordeaux, missionnaire de Lyon.
2. Monseigneur Forcade, archevêque d'Aix; Monseigneur Vigne, archevêque d'Avignon.

impitoyable du docteur Launoy, au XVII[e] siècle, a tenté de vous dépouiller de votre antique et glorieux héritage, mais tous vos titres de légitime possession ont été produits, mis au jour, par le savant ouvrage de l'abbé Faillon, et vous avez été supérieurement vengés des attaques aussi perfides que malsaines dirigées contre vos traditions les plus saintes et les plus chères. Oublions donc ce soir ces controverses aujourd'hui sans objet, et, comme l'ont fait vos pères depuis bientôt deux mille ans, appuyés sur les monuments de votre histoire et les affirmations de notre sainte liturgie, conservez fidèlement, et sans vous laisser intimider par des négations plus audacieuses que scientifiques, les précieux trésors confiés à votre piété filiale[1]. Alors quel sera le sujet de ce discours? Un simple rapprochement entre sainte Marthe et sa sœur Madeleine, afin d'en retirer d'utiles leçons morales.

Nous ne pouvons parler de sainte Marthe sans penser à Madeleine sa sœur, et sans éprouver le besoin d'établir un parallèle entre ces deux femmes. Or tout aussitôt se présentent à notre mémoire certains textes du saint Évangile dont nous dénaturons facilement la véritable signification : « *Martha*, « *Martha, turbaris erga plurima:* Marthe, vous vous troublez et « vous vous agitez beaucoup trop. » — « *Maria autem optimam* « *partem elegit:* Marie votre sœur, qui est assise à mes pieds, a « choisi la meilleure part. » — Que d'interprétations erronées ou que de sophismes on a fait sortir de ces divines paroles! Luther s'en est servi pour étayer sa doctrine de la justification par la foi sans les œuvres. Les quiétistes du XVII[e] siècle avec Madame Guyon en ont conclu la supériorité relative et absolue de la vie contemplative sur la vie active..... Que sais-je encore? Pour ma part, au lieu de faire de Marthe et de Madeleine deux antagonistes, j'aime beaucoup mieux vous les montrer ce qu'elles sont en réalité, c'est-à-dire deux sœurs étroitement unies, bien que représentant deux aspects différents de la vie chrétienne qui doit se composer tout à la fois de recueillement et d'activité, de prière et de travail. Séparés dans la vie religieuse, ces deux états doivent être connus et pratiqués tour à tour par le chrétien vivant au milieu du monde. Laissons-nous guider par Madeleine dans la voie du recueillement, de la prière et des larmes ; que Marthe inspire notre zèle et nous donne le secret de son inépuisable charité!

Bénissez cet entretien, Monseigneur, afin qu'il produise des fruits de vie et de salut dans l'âme de vos chers diocésains : c'est le plus vif désir de mon cœur. *Ave, Maria.*

1. State et tenete traditiones quas didicistis.

I. — *Madeleine et la vie contemplative.* — Lorsque j'étudie attentivement l'histoire de l'Église, je rencontre à toutes les époques des âmes plaintives et délicates, que je comparerais volontiers à des infortunés que la tempête a jetés sur une plage inhospitalière. Victimes d'une mélancolie que notre terre froide et brumeuse ne saurait guérir, elles consacrent les courtes années de leur existence à soupirer après le soleil et les parfums de la patrie absente. Un seul désir remplit leur cœur, celui de voir se briser au plus tôt les liens qui les enchaînent aux réalités monotones de la vie présente. Comme le roi-prophète, dans leurs extases mêlées de larmes, elles s'écrient et la nuit et le jour : « *Heu mihi quia incolatus meus prolongatus est!* Mal-« heur à moi, parce que mon exil s'est prolongé! »

Or, Mes chers auditeurs, à toutes ces âmes souffrantes et dépaysées que le monde ne saurait comprendre, que nos plaisirs faciles et nos vanités éphémères ne sauraient consoler, et qui passent au milieu de nous comme de splendides apparitions, l'Église catholique, elle qui a le secret de tous les besoins du cœur, a su tendre une main maternelle et secourable. Elle a bâti tout exprès pour elles, dans le secret des vallées ou sur le sommet des montagnes, au sein des grandes villes comme dans la profondeur des solitudes, des asiles mystérieux et saints, inaccessibles à la curiosité mondaine, où nous pouvons nous initier dès ici-bas à cette vie prodigieuse de la contemplation qui fera plus tard nos plus chères délices dans la cité bienheureuse. Ces âmes sont-elles restées innocentes et pures, c'est Jean l'Évangéliste qu'on leur proposera pour modèle. Sollicitées par le plaisir, ont-elles goûté les fruits amers des passions en se précipitant dans le mal, c'est Marie-Madeleine qui les conduira dans les voies du repentir et de l'amour infini, car Jean et Madeleine, la vierge fidèle et la vierge pénitente, ont rivalisé de tendresse pour leur Maître adorable. O Jean, pourquoi le Christ vous aimait-il de préférence à tous les autres? *Quem diligebat Jesus?* Parce que vous l'aviez aimé dès l'enfance, et d'un amour qui ne s'était jamais divisé. O Marie, pourquoi vos péchés, si nombreux pourtant, *multa*, vous sont-ils immédiatement pardonnés dans la maison du pharisien? Oh! je le sais, vous avez versé des torrents de larmes et répandu des parfums odorants sur les pieds du Sauveur. Ces pieds sacrés, vous les avez humblement essuyés avec la soie de vos cheveux... Mais non, telle n'est pas la cause de votre rédemption. Vous êtes justifiée parce que vous aussi vous avez beaucoup aimé : *Quoniam dilexit multum.*

Or, sachez-le bien, Mes chers auditeurs, c'est l'amour, l'amour partant des rivages de la terre et s'élevant peu à peu

jusqu'aux sommets divins où brûlent les ardeurs séraphiques, qui doit être le foyer toujours incandescent de la vie contemplative. Pudique et tremblant comme la vierge qui craint d'être aperçue par les hommes, cet amour cherche d'abord à se dérober aux regards en se cachant dans le secret de la conscience ; mais, peu à peu, le voilà qui grandit et qui se révèle. Attendez encore. Se nourrissant tour à tour de joies ineffables et de sanglants sacrifices, il va jeter dans la vie d'une pauvre créature des racines si profondes, et s'épancher au dehors par des explosions si soudaines, qu'après nous avoir étonnés, il ravira bientôt notre admiration. Comment se défendre d'une émotion profonde quand on entend sainte Catherine de Gênes s'écrier, dans la sincérité de son ravissement : « Ah ! si vous saviez ce que ressent mon cœur ! je ne « puis trouver aucune parole pour exprimer l'ardeur qui le « consume. Tout ce que je puis dire, c'est que, si une étincelle « des flammes qui brûlent en mon âme pouvait tomber en enfer, « l'enfer serait aussitôt le paradis. Les démons deviendraient « des anges, et les supplices, d'ineffables consolations, car « aucune souffrance n'est compatible avec un pareil amour. » ! Lisez l'*Imitation de Jésus-Christ*, ce manuel admirable de l'âme contemplative, et son pieux auteur vous dira : « Attachez-vous à « Jésus à la vie et à la mort. Votre Bien-aimé ne saurait souffrir « aucun rival. Il veut seul posséder votre cœur, et s'asseoir « dans votre vie comme un roi sur son trône. Être sans Jésus, « c'est l'enfer ; si Jésus est avec vous, vous connaîtrez les « délices du Paradis. Grande et sublime chose que l'amour de « Jésus, car il allège le poids de tous les fardeaux, convertit « l'amertume en douceur, et nous pousse sans cesse à réaliser « le plus parfait état. Aimer Jésus, c'est courir avec joie, et, « comme l'aigle, s'envoler sur les sommets. Cet amour ne con« naît pas de bornes, ne compte pas le travail, se sent capable « de tout, brille comme le soleil et consume comme un feu « dévorant. O mon Dieu, quand donc vous chanterai-je mon « cantique d'amour? Que je vous suive sur les hauteurs, ô mon « Bien-aimé, et que mon être s'épuise et meure dans un cri de « mon âme ! Que je vous aime plus que moi-même ; que je « n'aime que pour vous, et que j'aime en vous tous ceux qui « vous aiment véritablement[1] ! »

Évidemment, Mes Frères, quand on nourrit dans son âme un tel amour pour Dieu, il doit être douloureux d'interrompre ces divins cantiques pour se précipiter dans le tumulte des œuvres extérieures ; aussi, pendant que Marthe préparait la

1. *Imit.*, livre II, chap. VII et VIII ; livre III, chap. V, passim.

table, Madeleine, assise aux pieds du Maître, s'absorbait dans la contemplation de son visage adorable, et écoutait en silence sa parole : *Sedens secus pedes Domini, audiebat verbum illius.*

S'asseoir aux pieds de Jésus-Christ, c'est-à-dire ne faire aucun mouvement, se tenir dans le repos le plus absolu, et là, grâce au silence des voix du dehors et des voix du dedans, recueillir avec une sainte avidité toutes les paroles qui tombent, perles précieuses, breuvages enivrants, des lèvres aimées du Sauveur, oh ! c'est bien la plus douce occupation du contemplatif. Écoutons S. Augustin : « Supposons, disait-il à Monique, « qu'il se trouvât une seule âme dans laquelle fussent tous « les silences à la fois : silence des passions, silence des vains « bruits de la terre, de la mer, de l'air et du Ciel ; silence de « tous les rêves, de toutes les imaginations, de toutes les « paroles, de tous les signes, de tout ce qui passe enfin ; « allons plus loin : supposons que la voix divine qui sort des « choses créées, cette voix qui dit : Nous ne nous sommes « pas faites nous-mêmes, mais nous tenons l'être de Celui qui « vit dans l'éternité ; supposons, dis-je, que cette dernière « voix fasse silence elle-même, et qu'ainsi Dieu seul parlât, « non par les créatures, mais par lui-même, non par une « langue mortelle, ni par la voix d'un ange, ni par le bruit du « tonnerre, ni par les voiles transparents de la parabole, mais « seul, sans le secours des créatures, comme nous venons « de l'éprouver en ce moment même[1] où, par un élan d'amour, « nous avons touché à l'éternelle et immuable sagesse ; suppo- « sons enfin que cette sublime contemplation dure toujours ; « que, toutes les autres vues de l'esprit d'un ordre inférieur « cessant, celle-là seule ravisse, captive et absorbe le contem- « platif dans sa joyeuse extase, et que la vie soit éternellement « semblable à ce fugitif ravissement : ne serait-ce pas là le « bonheur dont il est écrit : « Entrez dans la joie de votre « Maître : *Intra in gaudium Domini tui* » ?

Mais, ô mon Dieu, que dites-vous donc dans ces moments bénis ? Que disiez-vous à Madeleine, qu'elle était insensible aux reproches de Marthe, sa sœur aînée ? Que dites-vous à certaines âmes qui ne peuvent plus, après vous avoir entendu, prêter l'oreille aux discours infirmes de vos prédicateurs ? Ah ! n'en doutons point, Mes chers auditeurs, c'est dans ces colloques mystérieux où l'âme parle à Jésus-Christ et où Jésus-Christ répond à l'âme comme à sa fille bien-aimée, que se prépare, se poursuit et se consomme cette union sacrée dont le Sauveur a dit lui-même que c'était l'unique nécessaire :

1. Allusion à son ravissement sur les rivages de la mer d'Ostie.

Porro unum necessarium. C'est l'heure où le mystique, emporté sur les ailes audacieuses de l'amour, essaie de pénétrer, par un sublime essor, dans ce monde supérieur et divin dont la mort seule lui assurera plus tard la pleine et parfaite possession. Oh! comment redire ces mystères ineffables! Non, ce ne sont pas là de vaines illusions et des rêves chimériques; l'Église nous enseigne et les saints nous affirment que ce sont, au contraire, d'admirables réalités. Il naît en l'âme du contemplatif comme un sens nouveau qui lui permet, même dès ce monde, de saisir, à certains moments rapides comme l'éclair, et par une anticipation toute surnaturelle, la profondeur et la beauté des secrets divins. Comme nous contemplons, à l'aide de nos yeux charnels, les spectacles de la nature, par une intuition supérieure à toute logique humaine, le mystique, en plongeant au dedans de lui-même son regard illuminé, découvre la vérité par essence, c'est-à-dire Dieu rayonnant dans les profondeurs de sa conscience. Non seulement il aperçoit Dieu, mais il entend sa voix. Non seulement il entend sa voix, mais il se sent atteint, touché directement par Dieu dans la partie la plus intime et la plus vivante de son être, et tout aussitôt il tressaille sous sa main comme les cordes d'une lyre frémissent sous les doigts d'un grand artiste, comme nous frissonnons nous-mêmes sous les baisers d'un ami. Oh! oui, ce doit être et c'est bien sûrement la meilleure part que nul ne saurait nous ravir : *Maria autem optimam partem elegit quæ non auferetur ab ea.*

Certes, loin de moi la pensée de déprécier la vie active que je vais glorifier tout à l'heure, mais enfin entre ces deux conditions de la vie chrétienne prononcez vous-mêmes. La vie active s'exerce dans le temps; commencée sur la terre, la vie contemplative se continuera dans l'éternité. La vie active nous rapproche de nos frères auxquels nous prodiguons nos services; la vie contemplative nous unit de plus en plus à Dieu qui devient la raison totale de notre existence. Un jour viendra où la flamme de notre charité s'éteindra faute d'aliments : plus de pauvres à visiter, plus de malades à veiller, plus d'infirmes à soigner, plus de malheureux à consoler, tandis que voir Dieu, adorer sa grandeur, célébrer sa bonté, l'aimer d'un amour toujours grandissant, sera notre unique et éternelle occupation. Et, du reste, pourquoi donc embrassons-nous avec tant de zèle les œuvres de charité? Parce que nous espérons conquérir, en les pratiquant, le repos et les saintes délices de la cité bienheureuse, que le contemplatif commence à savourer, quoique imparfaitement, dans ces moments sacrés dont nous avons essayé de dévoiler le mystère.

Gardons-nous de croire, cependant, que la vie contemplative soit à l'abri des souffrances et des larmes ; toute vie humaine, hélas ! doit payer ce tribut. Faut-il aller plus loin ? C'est du cœur des mystiques que sont sortis les gémissements les plus éloquents et les plaintes les plus poignantes que la terre ait jamais entendues. Et que de causes à ces larmes ! Madeleine a pleuré sur deux tombeaux : celui de Lazare et celui du Sauveur ; il y a donc les causes naturelles et les causes surnaturelles.

1° *Causes naturelles.* Le mystique n'est point un être égoïste et de tous points étranger aux souffrances de ses frères, comme on l'en accuse trop souvent dans le monde. Plus son cœur est pur, délicat, plus il est prompt à la compassion. Voyez comme il est riche du côté des larmes ! « *Domine, si fuisses hic,* « *frater meus non fuisset mortuus :* Seigneur, vous pouviez « guérir et me conserver mon frère, s'écriait Madeleine à « Béthanie ; pourquoi n'êtes-vous pas venu ? » — « Sortez, sortez, « mes larmes si désireuses de couler, répétait S. Bernard, sur « la tombe d'un jeune religieux qu'il avait profondément aimé, « celui qui vous retenait n'est plus là. Ce n'est pas lui qui est « mort, c'est moi qui ne vis plus que pour mourir. Pourquoi, « pourquoi nous sommes-nous aimés, puisque nous devions « nous perdre, et, après nous être ainsi aimés, pourquoi nous « sommes-nous perdus ? » tant il est vrai que toutes les affections légitimes savent revendiquer leurs droits dans ces âmes dont Dieu s'est emparé !

2° *Causes surnaturelles.* Mais, hâtons-nous de le reconnaître, c'est Dieu qui fera toujours ici-bas couler les larmes du mystique comme une source intarissable, tant elle est profonde : « *Tulerunt Dominum meum*, *et nescio ubi posuerunt eum :* Ils m'ont pris « mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont placé, » répondait Madeleine à ceux qui lui demandaient la cause de ses lamentations : « *Tulerunt Dominum meum :* Ils m'ont enlevé mon « Seigneur. » Oh ! que de fois le mystique pousse ce cri désespéré ! Tantôt c'est son intelligence qui se couvre de ténèbres : Dieu se cache, il ne l'aperçoit plus : *Nescio ubi posuerunt eum ;* tantôt c'est son cœur qui se dessèche comme une terre aride : *Aruit cor meum ;* tantôt c'est le torrent des passions qui gronde : *Quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* toujours c'est la conscience de l'exil : *Cupio dissolvi.* — Mon Dieu, j'attends : *Exspectans exspectavi.* — Mon Dieu, j'ai soif : *Sitivit anima mea.* — Sa douleur est parfois si vive, et sa désolation si noire, que, pour le soutenir et le consoler dans les vastes déserts de la séparation, le Christ finit par se montrer comme il apparut à Madeleine dans les jardins de la résurrection. Il ne dit qu'un seul mot, le mot du cœur : *Maria.* Un seul cri de l'âme lui répond : « *Rabboni!*

« O mon maître adoré ! » Mais quel mot, quel cri ! Dieu est tout entier dans l'appel, et l'âme passe tout entière dans la réponse.

Telle fut Madeleine à partir de sa conversion, et, durant trente années, les anges et les solitudes de la Sainte-Baume furent les témoins émus de ses prières, de ses larmes, et des aspirations désespérées de son amour.

Ah! Mes chers auditeurs, laissez-moi vous dire comme le prophète : « *Respicite et videte.* » Tournez souvent vos regards du côté de ces sommets bénis, et sachez faire pénétrer dans votre vie chrétienne cet esprit de recueillement et de prières dont Madeleine vous donne un si magnifique exemple. Oh ! je me plais à le reconnaître, vous avez conservé dans toute son intégrité votre foi catholique; votre imagination brillante, j'en ai la preuve sous les yeux, se complaît aux manifestations de notre admirable culte; mais combien de fois votre religion se contente de ces dehors séduisants, qui ne sauraient suffire à Jésus-Christ! Voyons : votre cœur, où est-il, et qu'en avez-vous fait ? Aimez-vous Dieu véritablement ? Le priez-vous ? Pensez-vous à lui dans la journée? L'invoquez-vous dans vos travaux, vos peines et vos misères? Souffrez-vous de son départ, quand le péché l'a chassé de votre vie morale? Vous empressez-vous de le rappeler au plus vite, en tombant aux pieds du prêtre pour obtenir le pardon de vos fautes? Brûlez-vous du désir de vous asseoir à sa table et de lui dire, dans l'amoureux épanchement d'une communion bien faite : « *Rabboni!* O mon « maître, en toute vérité je vous aime. »? Que Madeleine vous inspire donc tous ces actes de la vie catholique, rigoureusement nécessaires si vous voulez un jour contempler et partager les récompenses infinies qui ont couronné son pèlerinage à la Sainte-Baume.

II. — *Marthe et la vie active.* — La vie contemplative, que nous venons d'esquisser à grands traits, a servi maintes fois de prétexte aux rationalistes pour formuler les accusations les plus graves contre le christianisme. L'un d'eux, Théodore Jouffroy, dans son cours de *Droit naturel*, s'est oublié jusqu'à dire : « Le spiritualisme exalté du christianisme tourne les « âmes au mépris de la terre, en les tournant au désir du ciel. « De là le dédain de l'action dans toutes ses variétés et sous « toutes ses formes ; en un mot, la passivité complète, c'est-à- « dire l'impossible. Tel est l'idéal de perfection auquel les « mystiques aspirent de toutes leurs forces. » Le philosophe, sans s'en douter, fait le procès d'une erreur très dangereuse condamnée sous le nom de quiétisme, mais il calomnie la

doctrine catholique. Où donc a-t-il vu que l'état contemplatif devait être la vie du commun des fidèles dans le christianisme, alors que l'Église enseigne expressément qu'il faut une vocation toute spéciale pour l'embrasser? Du reste, la suite de ce discours suffira, je l'espère, pour réduire à leur juste valeur ces téméraires récriminations.

Que vous dirai-je maintenant de la vie active personnifiée en sainte Marthe? De même que Marthe était la sœur aînée de Madeleine, dans le christianisme, la vie active précède la vie contemplative, comme le bouton précède la fleur, comme la fleur elle-même précède le fruit. Ne craignons pas d'aller plus loin et d'affirmer la proposition suivante : par cela seul que l'homme a été créé pour agir, la vie active sera toujours la loi commune et universelle, tandis que la vie contemplative ne sera jamais qu'une rare et brillante exception. Or, retenez-le bien, de même qu'il serait injuste d'exalter la virginité chrétienne au détriment de la paternité et de la maternité, il me paraît peu équitable de louer outre mesure la vie contemplative, afin de se donner le stérile et facile plaisir de déprécier la vie active comme inférieure et vulgaire. N'est-il pas plus sage de reconnaître et de prêcher que ce sont deux vocations toutes différentes auxquelles la divine Providence appelle qui bon lui semble? et, quel que soit le parti que nous embrassions, du moment où ce parti est agréé par Jésus-Christ, nous sommes assurés de lui plaire. Aussi l'Évangile prend-il soin de nous dire que notre divin Sauveur aimait Marthe et sa sœur Marie: *Diligebat Jesus Martham et sororem ejus Mariam.* Et pourquoi ne l'aurait-il pas aimée? Elle était l'aînée de la famille; elle avait veillé maternellement sur l'enfance de Lazare et de Madeleine; si elle n'avait pas les charmes séduisants de sa jeune sœur, en revanche elle n'avait aucune défaillance à se reprocher; tout son bonheur était de recevoir Jesus-Christ à Béthanie, et notre divin Sauveur devait être tout aussi touché de son innocence que reconnaissant de sa générosité.

Glissons rapidement sur l'affectueux reproche que lui adresse Jésus-Christ: « *Martha, turbaris erga plurima:* Marthe, Marthe, « pourquoi vous agiter ainsi? » Ne voyez-vous pas que le Maître voulait lui donner à entendre qu'il aimait beaucoup mieux qu'on écoutât ses enseignements que de perdre un temps précieux à lui préparer un repas succulent, puisqu'il se contentait du nécessaire? Il ne prétend point blâmer l'activité de sa pieuse hôtesse, mais ce qu'elle peut avoir d'exagéré. Qui l'ignore? les bruits du dehors détruisent si rapidement le repos du dedans! Ainsi la vocation de Marthe est bonne et très bonne. Dans une sage mesure, les sollicitudes qu'elle s'impose

sont légitimes, bien que le calme profond dont jouit Madeleine aux pieds du Sauveur soit cependant préférable à toutes ces agitations, puisqu'il la rend plus heureuse en lui faisant savourer dès ici-bas comme un avant-goût de l'éternelle félicité.

Du reste, comme par le passé, Marthe continua, dans la suite, à se livrer au ministère le plus actif. A peine a-t-elle débarqué sur les rives de la Provence, après l'Ascension du Sauveur, qu'elle se sépare de Madeleine pour courir après les fatigues et les dangers d'un viril apostolat. Pendant que sa sœur va cacher sa douleur et son amour dans un désert qu'elle embaume du parfum de ses vertus, la tradition nous montre sainte Marthe évangélisant Avignon, Tarascon et les villes les plus importantes de la province de Vienne. Elle opère une multitude de miracles, fonde plusieurs monastères, ménage aux évêques persécutés l'hospitalité gracieuse qu'elle avait donnée si souvent à notre divin Sauveur, travaille enfin avec une ardeur infatigable, jusqu'au moment où Jésus-Christ la réunit à sa sœur qui l'avait précédée de quelques mois dans la cité du repos et de la gloire.

Blâmer la vie active, mais comment Jésus-Christ se le serait-il permis, lui qui tout le premier nous en a donné l'exemple? Et quel exemple! J'ouvre l'Évangile, et j'y lis que notre divin Rédempteur consumait ses nuits dans la prière, mais qu'il consacrait ses journées à un travail aussi absorbant qu'il était fécond. Ignorants à instruire, sophistes à réfuter, pécheurs à convertir, malades à guérir, disciples à former, longues courses à fournir : il n'a pas un seul instant de repos. Parfois il succombe à la fatigue, et toujours il a le droit de répondre à ses adversaires : « Si vous ne croyez pas à ma « divinité sur l'autorité de ma parole, croyez donc au moins « au témoignage de mes œuvres : *Propter opera ipsa credite.* » De même que son Père, que S. Thomas définissait « une activité très pure, *Actus purissimus* », ne cesse de créer des mondes nouveaux pour remplacer les terres qui s'épuisent, les étoiles qui pâlissent et les soleils qui rentrent dans la nuit, car tout être organique, par cela seul qu'il a commencé, doit finir un jour ou l'autre, le Christ nous donne le magnifique exemple d'une incessante activité. S. Jean l'Évangéliste a recours à une splendide métaphore pour la caractériser. Il termine en effet son récit par ces paroles étonnantes : « *Sunt autem et alia multa « quæ fecit Jesus : quæ si scribantur per singula, nec ipsum arbitror « mundum capere posse eos qui scribendi sunt libros :* Le Christ « a fait beaucoup d'autres œuvres dont je n'ai point parlé, « car j'estime que le monde ne suffirait pas à contenir les

« livres qu'il faudrait composer si on voulait les rapporter en « détail[1] ! »

Les apôtres marchent sur les traces de leur Maître. Pendant que le disciple bien-aimé se laisse ravir en de sublimes extases dont il ne saurait préciser la durée ; pendant qu'il nous raconte, dans un langage qui n'est plus de la terre, ses grandioses visions de Pathmos, S. Pierre et S. Paul, la sueur au front, mais infatigables, répandent les trésors de la semence évangélique, de Jérusalem en Asie Mineure, de l'Asie Mineure à la Grèce, et de la Grèce jusques à Rome. Les autres, S. André, S. Barthélemy, S. Thomas, emportés par un zèle que rien n'arrête, poussent des reconnaissances jusqu'aux contrées les plus lointaines, de telle sorte que pas un coin de terre n'échappe à leur prodigieuse activité. En même temps, aucune souffrance ne leur est étrangère. Tous, d'un même cœur, redisent avec l'admirable apôtre S. Paul : *Quis ex vobis infirmatur et ego non infirmor?* Ils voudraient sécher toutes les larmes et consoler toutes les douleurs. Ils ne se contentent pas de consacrer des évêques et des prêtres pour diriger les fidèles dans les voies du salut, mais ils instituent des diacres pour rompre aux indigents le pain de la charité fraternelle, et ils multiplient les diaconesses pour veiller, comme une providence visible, sur les malades et les infirmes. Ils meurent tous à la peine, mais ils meurent après avoir fait le tour des misères du monde, et acquis le droit de dire à ceux qu'ils avaient évangélisés : « Nous nous sommes dépensés et sacrifiés à votre bonheur : *Impendam ipse et superimpendar pro animabus vestris.* » Ah ! certes, au souvenir des sueurs abondantes que ces apôtres admirables ont répandues, des travaux surhumains qu'ils ont entrepris et achevés, des résultats merveilleux qu'ils ont enfin obtenus, je leur applique volontiers, avec notre sainte liturgie, ces paroles du Prophète Daniel : « Ceux qui auront conduit leurs « frères dans les voies de la justice, brilleront comme les « étoiles du firmament dans le ciel de l'éternité : *Quasi splendor « firmamenti et quasi stellæ in perpetuas æternitates*[2] ; » et je m'explique très bien pourquoi l'Église catholique a toujours considéré le ministère apostolique comme le plus excellent de tous les états. Nous l'avons vu souvent, dans l'Histoire, arracher d'humbles religieux à la paix de leurs monastères pour les appliquer, les élever aux fonctions de la vie active, à l'épiscopat ou à la papauté, par exemple, tandis qu'elle nous permet difficilement de quitter ces postes accablants par les sollicitudes qu'ils nous créent, pour rentrer dans la solitude.

1. I Joan., XXI, 25. — 2. Dan., XII, 3.

Un jour, un pieux évêque, brisé par l'âge et les infirmités, implorait avec larmes du Pape Innocent III la permission de renoncer à son siége pour consacrer le reste de ses jours à la contemplation des choses divines, et le Pape s'y refusait obstinément : « Il est vrai que vous avez rudement travaillé et « fortement combattu jusqu'ici; mais, pour obtenir la couronne « de justice qui vous est préparée, il faut courageusement « achever votre course. Ne croyez pas que Marthe, en se « livrant aux occupations extérieures, ait embrassé une « mauvaise vocation, parce que le Sauveur a félicité Marie-« Madeleine d'avoir choisi la meilleure part. La vocation de « Madeleine est plus douce et plus sûre, mais la part de « Marthe est plus avantageuse à l'Église par les services qu'elle « lui rend ; aussi permettons-nous plus facilement à un moine « de monter à la prélature, qu'à un prélat de s'enfermer dans « un cloître. » La réponse du Souverain Pontife mérite d'autant plus de fixer notre attention, qu'elle a été insérée depuis dans le corps du Droit canonique, pour servir de règle en cette matière[1].

Telle était, Mes chers auditeurs, la doctrine catholique au XIII[e] siècle, sous le grand Pape Innocent III, et j'affirme que cette doctrine n'a pas changé. Aujourd'hui comme autrefois, c'est surtout par son activité sainte, par ses œuvres, en un mot, que l'Église prouve à l'humanité sa céleste origine. Sans doute elle entretient des armées de vierges dont la vie, sous les regards de sainte Claire ou de sainte Thérèse, est une cruelle pénitence, une longue oraison, une perpétuelle et fervente prière; sans doute elle a des légions d'hommes exceptionnels, voués, comme les fils de Saint-Bruno et de Saint-Benoit, de l'aurore à la nuit, à la contemplation des choses divines : il le faut bien, Mes Frères, pour apaiser la justice de Dieu qui s'irrite, prolonger sa patience qui se lasse, au spectacle de ces foules insouciantes dont la vie insensée s'exhale en de criminels éclats de rire; mais, en même temps, voyez ces immenses multitudes qu'elle a réservées et qu'elle réserve encore à la pratique des œuvres de tout genre. L'Église catholique! mais ses mains délicates savent préparer des berceaux maternels aux orphelins, comme des lits honnêtes aux vieillards sans ressources, et, entre ces deux extrémités de la vie, je ne connais pas de souffrances du corps et de l'âme au soulagement desquelles elle ne se consacre avec une infatigable persévérance. Viennent les grandes calamités publiques : si le fléau des maladies contagieuses s'abat sur un pays, impassibles en

1. *Décrétales*, livre I[er], titre VIII.

face de la mort, prêtres et religieuses veilleront nuit et jour au chevet des cholériques ou des pestiférés. Quand le démon des batailles déchaîne deux peuples l'un contre l'autre, que le sang coule par torrents et que des milliers de victimes remplissent l'air de leurs cris désespérés, on voit les humbles filles de Saint-Vincent de Paul accourir sur les champs du carnage. Elles se feront des cœurs d'airain pour panser ces plaies béantes, et des cœurs de mère pour adoucir l'horreur de ces agonies. La charité n'est pas un caprice dans la vie de l'Église, mais un besoin pressant, impérieux et de toutes les minutes. Elle ne l'exerce pas d'un esprit insouciant et distrait; elle y apporte, au contraire, les soins les plus minutieux, et nous pourrions citer telle de ses œuvres, comme la création du grand Hôtel-Dieu de Lyon, qui a déjà dépassé la durée de certains empires [1]. Empruntons un souvenir biblique pour résumer tout ce que nous venons de dire sur la place occupée par la vie contemplative et la vie active dans le christianisme. La contemplation, c'est Rachel, la seconde fille de Laban, profondément aimée par Jacob, à cause de son admirable beauté, mais dont le sein fut longtemps stérile; la vie active, c'est Lia, la fille aînée du patriarche, et la première épouse de l'enfant d'Isaac, moins belle que sa jeune sœur, mais plus vigoureuse, et surtout d'une plus riche fécondité.

En terminant la première partie de ce discours, Mes chers auditeurs, je vous exhortais vivement à imiter dans sainte Madeleine son généreux repentir, son esprit de recueillement et de prière, et son ardent amour pour Jésus-Christ : trois vertus qui sont la condition essentielle du vrai christianisme ; mais que sainte Marthe ne soit pas pour vous une étrangère ! elle aussi a beaucoup à vous apprendre.

1° Malgré les doutes qu'auraient pu lui causer la mort de son frère Lazare, Marthe n'hésita pas à confesser généreusement la divinité du Sauveur : « Oui, Seigneur, je le crois, vous êtes « le Christ, le Fils du Dieu vivant : *Ego scio quia tu es Christus* « *Filius Dei vivi.* » Gardez, Mes chers Frères, gardez comme le plus précieux trésor votre foi catholique, malgré les tristes défaillances et les lamentables apostasies qui peuvent attrister vos yeux et vos cœurs, à l'heure présente.

2° Marthe était heureuse de recevoir et de nourrir Jésus-Christ dans sa maison. Méritez de le recevoir souvent par la sainte Eucharistie. Nourrissez-le, vous aussi ; apaisez la faim qui le dévore et la soif qui le consume : au dedans, par vos généreux

1. Il fut fondé en 542, il y a, par conséquent, treize cent quarante-quatre ans.

efforts dans la pratique du devoir, au dehors, en travaillant à lui conquérir des adorateurs.

3° Marthe donnait aux évêques persécutés la plus douce et la plus filiale hospitalité. Aimez profondément et votre archevêque et tous ces prêtres zélés qui sont ses dignes collaborateurs. Dans la crise douloureuse que nous subissons, empressez-vous joyeusement de venir à leur secours, et que, grâce à vos abondantes libéralités, ils n'aient pas l'amère, l'insupportable douleur de voir les œuvres fondées par leur charité diminuer et périr.

4° Enfin, après avoir imité les vertus de sainte Marthe, soyez assurés que plus tard vous partagerez sa récompense. Lorsqu'elle fut sur le point de rendre le dernier soupir, racontent vos vieilles traditions provençales, notre divin Sauveur, accompagné de Madeleine qui tenait un flambeau dans la main, apparut à la vierge de Béthanie : « Me voici, lui dit-il, moi que « vous assistiez autrefois de vos biens avec une si tendre « charité; moi dont vous avez confessé la divinité avec une foi « si vive ; moi que vous avez toujours secouru dans la personne « de vos frères malheureux. Venez donc, chère et sainte hôtesse « de mon pèlerinage, venez de l'exil à la patrie. Parce que vous « m'avez reçu dans votre maison, à mon tour je veux vous « introduire et vous recevoir dans la mienne. »

Conclusion. — O Marthe, ô chaste sœur de Lazare et de Madeleine, du haut de la gloire qui a récompensé votre charité, continuez à veiller sur les chrétiens de cette ville de Tarascon qui seront toujours vos fidèles et enthousiastes serviteurs. Renouvelez en leur faveur aujourd'hui les deux grands miracles mentionnés dans votre histoire : 1° Vous avez délivré vos contemporains d'un monstre qui jetait l'épouvante dans la contrée ; sauvez les descendants du monstre de l'impiété qui menace de dévorer nos âmes ; 2° Vous avez rendu la vie à un jeune homme englouti sous les flots ; prenez en commisération ces jeunes gens et ces jeunes filles emportés par le torrent des passions, et que, par votre charitable médiation, ils puissent revenir à la pratique des vertus chrétiennes !

Afin d'obtenir ces heureux résultats, Mes chers auditeurs, à votre tour prenez la résolution de rendre au culte de sainte Marthe, un instant obscurci parmi vous, l'éclat et la pompe des anciens jours. Vous le devez à la mémoire de vos aïeux, qui ont si passionnément aimé la sœur aînée de Lazare et de Madeleine. Vous le devez aussi à vos enfants et petits-enfants, parce qu'après Notre-Seigneur Jésus-Christ et la bienheureuse Vierge

Marie, vous ne pouvez pas leur transmettre de plus précieux héritage, au point de vue religieux, patriotique et local. C'est la grâce que je vous souhaite, avec la bénédiction de Monseigneur.
Ainsi soit-il !

Voir un autre panégyrique de sainte Marthe dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXIV, p. 250, et deux autres de sainte Madeleine, t. XXIV, p. 162 ; t. XXX, p. 510.

---

31 JUILLET — S. IGNACE DE LOYOLA[1]

Gloria Domini plenum est opus ejus.
(Eccle., XLII, 16.)

Si la vertu et la gloire, l'une germe, l'autre fruit du mérite, sont les seuls objets dignes d'éloges, et si tout panégyrique doit nécessairement se restreindre au caractère de son héros, ne jugeriez-vous point étrange en moi, Messieurs, l'espoir de vous faire trouver dans l'éloge de S. Ignace l'attrait de la nouveauté? vous qui, familiarisés avec l'histoire de ce saint, et à la fois avec les grandes œuvres de l'éloquence, avez coutume d'honorer dans Ignace de Loyola le zélateur de la gloire de Dieu, couronné lui-même de gloire : *Gloria Domini plenum est opus ejus.* La gloire de Dieu, voilà le propre caractère de notre saint; sa sainteté a pour base la gloire qu'il a procurée à Dieu, et pour couronnement la gloire que Dieu lui a rendue. Néanmoins, ce caractère propre de sa sainteté, attesté par tant d'historiens, développé par tant d'orateurs, confirmé par l'autorité de tant de pontifes et si reconnu de tout le monde; ce thème ancien de tant de panégyriques uniformes, le sera aujourd'hui d'un panégyrique tout nouveau, du premier panégyrique véritablement propre de ce zélateur de la gloire de Dieu, glorifié; et j'aurai été le premier à pouvoir sinon exécuter convenablement, du moins tenter à l'abri de tout blâme l'éloge complet de votre Ignace. Car, remarquez-le bien, la liberté d'un semblable éloge a toujours manqué aux enfants d'Ignace, obligés qu'ils étaient par la modestie à taire les plus éclatants mérites de leur Père; et quant aux étrangers, ils ne pouvaient être suffisamment familiarisés avec les détails. Je suis donc le premier qui, fils d'Ignace durant tant d'années, puisse aborder ce grand sujet

1. Panégyrique prononcé par le P. Charles Borgo.

avec une pleine connaissance et en même temps avec l'entière liberté d'un étranger, comme vous me voyez l'être à cette heure. Changement, hélas ! dont l'esprit repousse la pensée, bien que le cœur doive en accepter religieusement l'arrêt ! Ah ! vous excuserez, Messieurs, cet éclat, que l'art semblait m'interdire, d'un amour encore passionné pour Ignace ; ou plutôt, puisque ce secret m'échappe, conservez-en, si vous le voulez, la pensée. Oui, c'est avec une véritable passion que je ferai le panégyrique de S. Ignace ; ainsi tenez-vous en garde contre tout artifice que me dicterait l'éloquence. Mais, comme j'apporte à cette œuvre une connaissance et une liberté entières, il ne vous servira de rien de vous être mis sur vos gardes lorsque la multitude des faits, leur grandeur, leur caractère singulier et leur nouveauté inouïe, vous forceront, cédant à une conviction inévitable, d'avouer avec joie que pour la première fois aujourd'hui vous aurez compris dans la vie d'Ignace la hauteur de cette ancienne pensée : la gloire du zélateur de la gloire de Dieu : *Gloria Domini plenum est opus ejus*. Commençons.

La gloire de Dieu, non pas une gloire quelconque, mais sa plus grande gloire, fut l'objet de toutes les actions d'Ignace. L'Histoire nous le dit, l'Église nous l'atteste ; c'est donc un fait constant, qu'Ignace employa toutes ses forces à procurer au Seigneur une gloire « entière, universelle, perpétuelle ». Dès lors, nous saisirons ce qu'est la gloire de ce zélateur de la gloire divine. Voici proprement les deux traits qui mettent ce fait dans son vrai jour : application d'Ignace à procurer au Seigneur une gloire entière, universelle, constante : premier point ; soin que prend le Seigneur de rendre à Ignace une gloire également entière, universelle, constante : second point.

Voyons sur-le-champ le premier.

I. — C'est un parallèle qui n'est pas nouveau, que celui de Paul abattu sur le chemin de Damas, et d'Ignace terrassé à Pampelune ; poussons-en le développement plus loin. Tous deux s'avancent à grands pas dans la carrière de leur nouvelle vie, empressée qu'est la grâce de les former à leur haute destinée. De même qu'à la voix d'Ananie Paul recouvre la vue du corps, à Ignace une soudaine lumière ouvre les yeux de l'âme, et, malade, l'appelle à la plus noble fin de la sainteté, qui est la pure et unique gloire de Dieu. A cet appel d'en haut, Ignace s'élance du lit où le retenait sa blessure, et, prosterné devant Dieu, il se dévoue à sa plus grande gloire ; puis, dès les premiers jours de sa conversion, il s'engage à l'acte héroïque d'exposer sa vie pour la gloire de Jésus-Christ, en faisant vœu de l'aller annoncer aux infidèles de la Palestine. Le moment de

cet engagement que prend Ignace est marqué par un ébranlement subit qui fait trembler les murs autour de lui, comme si Dieu, voulant répéter les merveilles de la Pentecôte, avertissait le monde du nouvel apôtre qu'il vient de choisir. Ignace, en effet, dès lors fut l'homme de la gloire de Dieu : *A prima sua conversione omnes suas cogitationes, verba et opera ad Dei gloriam destinabat.* Ce sont les paroles de Grégoire XV[1].

Aussi, laissant suspendues à l'autel de Marie ses armes, instrument de la gloire du monde, il prend les livrées de la gloire divine, un sac grossier pour vêtement, et au fond du cœur un renoncement total à soi-même ; puis, jusqu'à ce que la navigation lui soit ouverte pour la Palestine, il va s'ensevelir dans cette grotte de Manrèze dont vous avez ouï de si grandes choses. Mais gardez-vous de voir dans Ignace un simple pénitent au désert. Cette solitude est l'école où Dieu forme à sa gloire ce soldat novice encore dans l'art de ses combats. Ignace à Manrèze, c'est Paul à Damas, privé de la lumière, exténué de jeûnes, abîmé en Dieu. Tandis que Paul afflige son corps, son esprit, ravi au troisième ciel, entend des paroles mystérieuses qui préparent en lui le maître des nations. Tel est Ignace dans sa grotte. Vous n'y entendrez, vous n'y verrez rien qui ne soit la gloire de Dieu : *Gloria Domini plenum est opus ejus.* O caverne silencieuse, ô larmes non interrompues, ô jeûnes qui exténuez le corps ; veilles prolongées, sommeil qui ne laissez point le repos sans quelque souffrance ; cilices, chaînes, fouets ensanglantés, que m'annoncez-vous ? Est-ce un retour de l'antique Thébaïde et de l'austère Nitrie ?

Ne vous y trompez pas, Messieurs ; oui, c'est de la pénitence, mais ce n'est point ici l'esprit ordinaire de la pénitence. Non, ni le désir d'alléger sa dette pour l'autre vie, ni la pensée d'enrichir sa couronne, n'est le principal motif qui dicte à Ignace ces rigueurs ; il serait tout aussi implacable envers lui-même, dussent ses péchés n'avoir point d'enfer à craindre, et sa sainteté point de ciel à obtenir. Ses fautes ont été une atteinte à la gloire de Dieu, sa pénitence peut y faire réparation : voilà le principe de ses austérités. Ignace ne songe à son intérêt éternel qu'en Dieu seul, et s'il veut se sanctifier et se sauver, il le veut uniquement pour que Dieu se glorifie dans sa sainteté,

Ce que vous voyez en la pénitence d'Ignace, dites-le de toutes ses autres vertus. La gloire de Dieu en dictait les moyens, en déterminait les actes, en réglait l'application, en surmontait les difficultés, en récompensait les victoires. Repassez en vos esprits, Messieurs, les beaux exemples que vous en connaissez.

1. In *Bulla Canonization.*

partout vous en reconnaîtrez les preuves. Je n'en veux citer qu'une, l'empire qu'exerça dans Ignace la gloire divine sur son amour même pour Dieu. L'amour de Dieu fut comme tout d'abord dans Ignace ce qu'il est communément dans les autres saints à la fin de leur carrière. Sans en chercher la cause dans les sublimes connaissances que Dieu lui donnait de soi-même, contentez-vous, si vous voulez, de ce qui s'est manifesté au dehors. Demandez-la à ces soupirs brûlants, à ces palpitations d'un cœur qui succombe, à ce feu qui enflamme son visage, à ces langueurs qu'il ressentait à entendre seulement le nom de Dieu. Jugez quel entraînement devait attacher Ignace au repos délicieux de l'oraison, et apprenez cependant que nul saint ne gouverna avec plus de sévérité les saints désirs, les bienheureux emportements d'un cœur qu'embrasait le divin amour. Pour la gloire de Dieu, il abandonne Manrèze, il abandonne la Palestine. La Palestine! oh! comment peut-il y renoncer sans mourir? Et en échange, où va-t-il? que prétend-il faire? Le voilà confondu dans une école parmi la foule des enfants, lui gentilhomme, lui guerrier, anachorète, homme consommé en sainteté. Voyez-le à l'âge de la maturité, balbutiant les éléments de la grammaire, aiguillonnant une mémoire inactive, et y consumant ses moments les plus précieux. O homme de la gloire de Dieu! il a vu que pour donner à Dieu une gloire entière, il fallait du savoir, et il s'est imposé de parcourir la carrière des lettres humaines et divines, et il la poursuivra jusqu'au sommet de la théologie. C'est en vain que les délices du saint amour semblent le rappeler, en vain l'enfer joint ses artifices aux appâts de l'amour divin; l'amour actif dans Ignace sacrifie ces douceurs et déjoue ces pièges : amour plein de force, qui règne en maître sur les saintes douceurs de l'amour: *Gloria Domini plenum est opus ejus.*

Après pareil sacrifice, à quelles actions, à quelle vie ne faut-il point s'attendre! Informés que vous en êtes, il vous suffira d'une indication rapide. Les voies où l'appelait la gloire de Dieu, Ignace les parcourut toutes sans jamais y ralentir ses pas; l'infamie ne le rebuta point; les applaudissements ne purent le séduire: *Per gloriam et ignobilitatem*[1]. L'Espagne, la France, l'Italie, le virent tantôt décrié comme un imposteur, tantôt entouré d'hommages comme un prodige de sagesse et de sainteté. La détresse ne put l'abattre, ni les outrages ou les prisons le décourager: *In angustiis, in plagis, in carceribus, in seditionibus.* Trahi par ceux qui lui étaient le plus redevables, réduit aux extrémités de la faim, chargé de fers, abattu sous

1. II Cor., VI, 8.

les coups, il se relève par des travaux plus grands: *In laboribus, in longanimitate.* En quelque lieu qu'il se transporte, il n'est point d'âme qui se puisse soustraire aux attaques de sa charité, charité dont les seules armes sont la patience, la discrétion et la douceur : *In multa patientia, in suavitate, in charitate non ficta.* S'il s'agit de sauver les âmes, ni la vie ni la mort ne lui sont rien. De même qu'indifféremment il discourt dans les académies ou catéchise l'enfance, prêche du haut des chaires ou instruit dans les prisons, porte des conseils dans les palais ou des secours dans les hôpitaux, de même il s'asseoit à un banquet, et à quelque temps de là se plonge dans un étang glacé! Point de ministère qu'il n'exerce, de condition qu'il ne secoure, de lieu où il ne pénètre. Il voudrait qu'il lui fût permis de se multiplier pour pouvoir à la fois sur les places publiques bannir le blasphème; parmi les gens d'affaires et les hommes de loi, régler par la justice les transactions et les arrêts; dans les cours, mettre un frein à l'ambition; dans les cloîtres, raviver les saintes observances. Homme altéré et insatiable de la gloire divine, qui pouvait bien emprunter le langage de S. Paul : *Os nostrum patet, cor nostrum dilatatum est.* J'avais donc raison de dire, en second lieu, qu'Ignace procura la gloire de Dieu, et d'une façon entière dans son propre cœur, et avec une étendue universelle dans le cœur des autres.

Tel fut Ignace dès le principe, semblable à l'astre du jour qui, franchissant à peine l'horizon, a déjà répandu au loin sa lumière: *Sol illuminans per omnia respexit, et gloria Domini plenum est opus ejus.*

Dès les premiers moments, Ignace tourne à l'enseignement commun les épreuves et les lumières par où Dieu formait sa sainteté: je veux parler du livre des *Exercices*, où Ignace réduisit en un art ce zèle de la gloire universelle de Dieu; puisque là se trouve pour toute trempe d'âme, pour toute situation de cœur, de quoi conduire l'homme au salut par une voie douce à la fois et sûre. Leur efficacité n'est mise en défaut ni par génie de peuples, ni par variété de devoirs, ni par tyrannie de passions. Là, la sainteté trouve le lait qui la nourrisse, l'école qui l'instruise, des armes qui la défendent, des lumières qui l'avancent. Livre inappréciable et presque divin! par quoi, sans plus, Ignace a été l'apôtre de l'univers. Mais Ignace ne crut point pour cela l'être réellement: plus il reconnaissait la force de ce glaive apostolique, plus il regrettait de n'avoir point à ses ordres mille mains pour le mettre en œuvre.

Le voilà donc occupé de se multiplier lui-même par l'établissement de la Compagnie de Jésus, et le voici venu à ce qui le caractérise d'une façon toute particulière. C'est le jugement de

l'Église : *Deus, qui ad majorem tui nominis gloriam propagandam novo per beatum Ignatium subsidio militantem Ecclesiam roborasti*[1]. C'est le langage de Grégoire XV et d'Urbain VIII lorsqu'ils résument ses mérites dans ce seul mot : *Vir vere quem prælegerat Dominus ut eorum dux foret qui portarent nomen ejus coram gentibus et populis.* Ainsi c'est dans la Compagnie de Jésus que se doivent particulièrement reconnaître les mérites et les prérogatives qui ont été le partage d'Ignace. De même qu'à Moïse il fut donné de délivrer et de gouverner le peuple de Dieu, et à Josué de l'établir dans la terre promise; aussi, comme Moïse, de l'Égypte, et Josué, de la rive du Jourdain, Ignace étend de Rome ses regards sur la carrière qui est ouverte à son zèle dévorant. C'est le monde entier; mais où en étaient alors dans le monde les intérêts de la gloire de Dieu? Là où la foi était sans atteinte, quelle dépravation de mœurs par suite de la doctrine chrétienne ignorée, des sacrements quasi abandonnés, et de la divine parole presque tarie! Ailleurs, c'était Henri VIII arrachant l'Angleterre à l'Église; Calvin qui commençait à infecter la France de ses poisons; puis Luther qui, entraînant les villes et les provinces de l'Allemagne, menaçait Rome et sapait l'Empire. D'un autre côté, c'est l'Amérique reparaissant, et les mers de cet Orient, jusqu'alors impénétrables, enfin ouvertes. Quelle immense moisson appelait les ouvriers évangéliques! L'Église les réclamait avec soupirs; Ignace les forma de sa forte main, et les donna à l'Église, obligés par leur institut et par un vœu spécial à être partout où elle l'ordonnerait, et comme elle disposerait d'eux, serviteurs, soldats, victimes de la gloire universelle de Dieu : *Sol illuminans per omnia respexit, et gloria Domini plenum est opus ejus.*

Ignace aura donc atteint le terme de ses vœux, ayant pourvu sa Compagnie de tous les moyens de procurer la gloire de Dieu. Il lui remet l'éducation publique dans les universités et dans les classes; et là, ceux qui servent et honorent les États, vouaient avant tout leurs services à la piété et à la foi. Il la charge de propager la ferveur, l'amour des sacrements et du culte sacré dans les églises et les congrégations; c'est là que chaque condition trouvait une école spéciale de sainteté. Il lui impose le soin de catéchiser les ignorants et l'enfance, comme apprentissage pour l'aguerrir. Il lui ouvre les prisons et les hôpitaux, comme repos des plus graves ministères. Il l'envoie sur les flottes qui lancent la foudre, et parmi les bataillons qui marchent aux combats; là elle offrait un digne aliment aux fiers courages, ou formait par ce noviciat des missionnaires aux terres barbares. Du moins elle y rencontrait dans la

1. *In missa.*

contagion et les naufrages, parmi le fer et le feu, une mort d'autant plus belle qu'elle était moins vantée. Il lui confie, en un mot, toute l'étendue de la prédication apostolique dans les villes et parmi les campagnes, dans les maisons et sur les places publiques, chez les nations civilisées et les peuplades sauvages: universalité de ministères qui, partagés entre tant d'Ordres religieux, les occupent tous à la fois, mais qui, réunis tous ensemble par Ignace dans un seul institut, emploient sa Compagnie à l'universelle glorification de Dieu: *Sol illuminans per omnia respexit, et gloria Domini plenum est opus ejus.*

O conquérants dont le monde vante la grandeur, que vos cœurs sont étroits et votre activité peu de chose! Ignace, qui de Rome anime et dirige ses enfants au nombre de moins de quarante, qui par eux combat et triomphe dans les quatre parties du monde, voilà de quoi éclipser tous les héros de la Fable et de l'Histoire!

Je m'aperçois, Messieurs, que ce tableau du cœur d'Ignace atteint déjà la hauteur de l'idée que vous vous en étiez formée jusqu'à présent, et toutefois je ne fais que commencer à soulever le voile de dessus ce cœur supérieur à toute conception. Ce qu'Ignace est parvenu à réaliser par tout l'univers pour la gloire de Dieu ne lui suffit pas. Grégoire XV disait bien que le cœur d'Ignace était plus grand que le monde même: *Animam gerens mundo majorem* [1]; et je ne puis me le représenter autrement que comme un océan où tous les fleuves apportent leur continuel tribut sans qu'il regorge jamais: *Omnia flumina intrant in mare, et mare non redundat* [2]. Venez, venez apprendre ce qu'il pense en ouvrant les lettres de ses compagnons dispersés. C'est Landini qui lui rend compte de sa mission dans la Corse. Ignace se trouble: déplorable contrée, privée d'évêques depuis plus de soixante années; un clergé croupissant dans le vice comme dans l'ignorance; un peuple à peine chrétien de nom, que la polygamie même ne fait plus rougir, chez qui les poisons et les poignards sont d'un usage journalier! Mais en quelques mois l'île a changé de face; le clergé est chaste, les sacrements sont en honneur, les haines oubliées, la pénitence universelle. Pensez-vous qu'Ignace se calme? eh! quoi donc! tiendrait-il ce prodige pour peu de chose et prétendra-t-il plus encore? Oui: *Flumina intrant in mare, et mare non redundat.* Mais voici venir des lettres de Sicile, racontant l'origine et les principes du premier collège fondé à Messine. L'origine, c'est l'éclatante vertu d'un seul fils d'Ignace, dont le

1. *Bul. canonizat.* — 2. Eccle., I.

séjour avait à peine dépassé une année, que déjà les abus déracinés, l'irréligion bannie, les monastères réformés, les bonnes œuvres de tout genre établies solidement, le proclamaient l'Apôtre de la Sicile! Et quels en sont les principes? La réputation des nouveaux maîtres y attire de toute l'île et de la Calabre même la fleur de la jeunesse des deux royaumes. Ignace comprend bien qu'avec eux il tient en main la sanctification de nombreuses cités. N'est-il point au comble de ses désirs pour tant de gloire rendue à Dieu? Non : *Flumina intrant in mare, et mare non redundat.* Eh bien ! que seront ces dépêches de l'Allemagne? Lis, heureux Père, lis ce que produit dans ces régions ton esprit de zèle pour la gloire divine. Vois Cologne et ses provinces ravies au loup ravissant qu'elle avait pour pasteur, l'archevêque luthérien Hermann. Vois à Ratisbonne, à Spire, à Ingolstadt, la religion défaillante de ces contrées reprendre une nouvelle vie. Qu'est-ce encore? Voici les actions de grâces du pieux roi Ferdinand, qui dans les États de la puissance autrichienne n'en avait guère trouvé que la trentième partie que l'hérésie n'eût point entamée. Puis ce sont les félicitations des légats du Saint-Siége et de tant d'évêques réunis à Trente, qui proclament le mérite de tes enfants, et qui, nourris eux-mêmes de ton esprit puisé dans tes *Exercices*, le répandront et lui feront porter ses fruits dans tout le monde catholique. Ton cœur, heureux Père, est-il désormais content? Non : *Flumina intrant in mare, et mare non redundat.* De semblables nouvelles lui arrivent de l'Italie, de la France, de l'Irlande, de l'Espagne, du Portugal, de l'Éthiopie, de l'Amérique, et c'est moins la joie que le désir, qui continue à lui faire répandre des larmes. Eh bien! venez enfin, précieuses lettres du grand Xavier, mettez à la dernière épreuve l'immensité de ce cœur. Combien d'îles, ô Ignace! que de royaumes et de langues adorent déjà!... Il n'importe, les conquêtes, au contraire, d'un si digne fils irritent le zèle d'Ignace, et sur la carte du monde où il a suivi jusqu'à présent les premiers essors de sa Compagnie naissante, il montre, les yeux baignés de larmes, au petit nombre de ses enfants qui l'entourent, il leur montre les autres régions auxquelles est encore inconnu le Dieu pour qui son cœur est embrasé. Allez, leur répète-t-il, allez, mes amis, une grande tâche, ah! un vaste espace encore vous reste : *Ite, incendite omnia, inflammate omnia; omnia.* A ces larmes de ce père magnanime, ses généreux enfants répondent par des larmes aussi ; leur désirs, comme de nouveaux fleuves encore, viennent s'ajouter au sien, mais sans lui suffire toutefois : *Sol illuminans per omnia respexit, et gloria Domini plenum est opus ejus : omnia flumina intrant in mare, et mare non redundat.*

Application donc d'Ignace à procurer à Dieu une gloire universelle, vous l'avez vu ; application d'Ignace à procurer à Dieu une gloire perpétuelle, vous allez le voir.

Vous m'avez prévenu, et la preuve vous en paraît facile, quand vous me signalez d'avance tant de pieuses œuvres fondées par Ignace : le refuge, les orphelins, les jeunes filles soustraites aux dangers, les catéchumènes, le collège germanique... Ce dernier fait, à lui seul, quel magnifique trait ne pourrait-il point fournir à l'éloquence du panégyriste ! cette chaire vous l'a fait voir, il y a peu d'années[1]. Enfin, dites-vous, la Compagnie de Jésus, à elle seule, cette œuvre par excellence d'Ignace, qui réunissait tous les moyens de glorifier Dieu ; cette œuvre perpétuelle dans l'intention d'Ignace, et par sa nature même, comme tout Ordre religieux, suffit à démontrer son zèle pour la gloire perpétuelle de Dieu. Oui, Messieurs, l'institution d'un Ordre religieux eût suffi pour tout autre saint, mais non pas pour un saint dont l'ardeur pour la gloire de Dieu, et pour sa plus grande gloire, devait faire le propre caractère ; pour un saint doué à cet effet par le Ciel de tous les dons de la nature et de la grâce que réclamait cette prérogative ; non, elle ne suffisait pas pour Ignace. Un Ordre religieux, bien que perpétuel par sa nature, peut absolument ne le devenir point, et mériter par la perte de son esprit d'être anéanti quelque jour. Le zèle donc de procurer à jamais la gloire de Dieu devait, pour être digne d'Ignace, former la Compagnie de telle sorte qu'il n'y eût jamais à craindre pour elle la perte de son esprit de zèle. Telle aussi la forma-t-il, et ici je vous dois tracer un aperçu de ce que la plus ingénieuse sagacité de l'homme supérieur, et la prudence la plus éclairée du saint consommé, dictèrent à Ignace pour obtenir ce résultat. Mais dans l'ensemble des constitutions d'Ignace, dans ce plan dont l'ébauche, présentée à Paul III, lui fit s'écrier que l'Esprit de Dieu en avait dicté la conception, « *Digitus Dei est hic*, » lequel de tant de chefs choisirons-nous entre tous ? Choisissons le zèle.

Pour rendre constant dans la Compagnie l'esprit de zèle, Ignace en écarta tous les périls, et le soutint de tous les moyens de ferveur. Les dangers qui menacent le zèle apostolique sont l'ambition, l'intérêt, l'inaction.

Ignace prévit qu'avec le respect des peuples, l'estime des princes, l'amour tout spécial des Pontifes, l'ambition, ennemi subtile, aurait suivi tous les pas de ses enfants. A ces attaques il opposa le vœu exprès de ne jamais prétendre, de ne rechercher pas même indirectement, ni dignité, ni prééminence

1. Nous ignorons à quoi le P. Borgo fait allusion ici.

aucune, soit dans la religion, soit au dehors ; et, rendant ainsi le terme de pareilles démarches impossible, il intercepta d'un seul coup les voies à la tentation : vœu plein de sagesse et qui servit si bien le désir conçu par Ignace de perpétuer dans la Compagnie son esprit de zèle pour la gloire de Dieu ! Ainsi la Compagnie conservait avec sécurité les grands hommes formés dans son sein ; ainsi la vue et l'enseignement des hommes blanchis dans l'apostolat produisaient incessamment de nouveaux apôtres qui, eux aussi, en vieillissant transmettaient à leur tour à de nouveaux successeurs l'héritage d'Ignace, l'amour des fatigues et la confiance en la victoire.

Fatigues, du reste, et victoires d'où Ignace ne voulut point que les siens pussent prétendre d'autre prix que la seule gloire de Dieu ; leur faisant un crime d'exiger, d'accepter même une récompense humaine pour leurs travaux. Ni les veilles qui consument l'homme d'étude dans le silence du cabinet, ni le dur asservissement de l'enseignement public, ni l'humble travail du service domestique, ni les pénibles soucis du gouvernement, ne donnaient droit à nul avantage temporel. Et d'ailleurs, un si vil attrait ne pouvait pas plus attirer les regards d'hommes arbitres de la conscience des rois, que flatter l'espoir du missionnaire errant avec le nègre voué à l'esclavage, ou à la suite du féroce Canadien. Le soin de maintenir une entière expropriation de cœur parmi ses enfants, Ignace le recommande au Général comme une des plus chères sollicitudes de sa charge ; et, pour le désintéressement du Général lui-même, il autorise ses sujets à faire autour de lui une garde exacte. Réciprocité merveilleuse de précaution ! Dès lors le Général, sûr de ne trouver nulle connivence dans ses sujets, demeurait toujours libre dans sa rigueur. Et cette rigueur elle-même, bien qu'extrême à tout prendre, est mêlée d'une rare suavité dans la pratique par l'effet d'une autre rigueur qui la soutient, celle d'une vie entièrement commune. De là un résultat qu'on n'a point remarqué, mais certain : n'ayant nulle occasion de songer à ses besoins, le Jésuite, sans même être saint, et pourvu seulement qu'il connût encore ses devoirs, ne pouvait connaître la tentation de l'intérêt.

Que dirai-je de l'inaction, troisième écueil où pouvait échouer la perpétuité du zèle? O vil, mais dangereux ennemi ! par quelle merveille perdais-tu tout espoir sur le seuil des maisons d'Ignace ? Pénétrons-y, Messieurs, dans ces maisons d'Ignace, et non pas dans celles où, comme à l'habitation de Daniel autrefois, c'était une arrivée et un départ non interrompus des anges de nations ou de cités, apportant des vœux, et rapportant du secours pour les peuples confiés à leur garde ; entrons dans

celles où l'apostolat semblait muet durant les longues années qu'Ignace donna à l'éducation des enfants.

Dans cette tâche, son zèle pour la gloire perpétuelle de Dieu le rend presque supérieur à lui-même. Rappelez-vous, Messieurs, Adam sortant des mains du Seigneur, et introduit dans le Paradis terrestre. Je me représente les jeunes fils d'Ignace comme ce premier homme qui sort du néant; et ces maisons où Ignace les forme, comme le Paradis où la main du Seigneur le place. Dieu créant l'homme fut sans doute le modèle que s'y propose Ignace, se pénétrant du dessein qu'avait le Créateur de jeter alors pour tous les siècles à venir une semence pour sa gloire. Dieu dépose en Adam la vie avec son souffle, Ignace inspire à ses enfants l'esprit qui l'anime lui-même: véritable esprit d'un apôtre, esprit d'amour que l'extatique Madeleine de Pazzi croyait le plus précieux qui pût se trouver sur la terre; esprit produit par la connaissance de Dieu apprécié comme seul digne des affections et des hommages de l'univers; esprit qui puisait dans la douceur sa force, dans la liberté son obéissance, dans la discrétion son élan.

Ainsi Dieu, par les délices du Paradis, prétendait instruire le premier homme et l'embraser de son amour: *Posuit eum in Paradiso voluptatis*[1]. Aussi n'en fallait-il pas davantage pour que le zèle de la gloire divine se manifestât déjà dans les jeunes fils d'Ignace, car il ne se peut faire que l'on aime Dieu pour lui-même sans désirer aussitôt de procurer sa gloire: esprit d'amour qui devient bientôt esprit de zèle: *Posuit eum in Paradiso voluptatis; et gloria Domini plenum est opus ejus.* Souvenirs bien chers et bien doux! Que n'ai-je pas entendu, que n'ai-je pas vu moi-même! Des apôtres balbutiants, des désirs supérieurs à l'âge, des fatigues au-dessus des forces, des fruits au delà des espérances! C'est que le lait même des premières années, Ignace voulait qu'il ne fût pas sans fruits dans ces jeunes cœurs, pour la gloire de Dieu, de même que, parmi les délices du Paradis, Dieu voulait qu'Adam songeât à le glorifier: *Posuit eum in Paradiso voluptatis ut operaretur; et gloria Domini plenum est opus ejus.* Lorsque Ignace donnait à cette éducation un nouvel objet, il ne voulait point que l'esprit subît aucun changement. D'abord, il ne leur avait permis que l'usage du fruit de l'arbre de vie: je veux dire la seule science des saints, dans le noviciat; puis il leur présentait les fruits de toutes les sciences profanes et sacrées comme ces arbres qui embellissaient pour Adam le jardin de délices. Mais il prétendait leur y faire trouver bien plus encore un appât pour gagner

1. Gen., II, 15.

les enfants du siècle, qu'un aliment destiné à leur propre avantage. Pour eux, c'était à l'arbre de vie qu'ils avaient à recourir sans cesse, dans la communication quotidienne avec Dieu, dans cette revue du cœur répétée deux fois le jour, dans cette double rénovation de chaque année pour raviver leurs vœux et resserrer leurs engagements envers la gloire divine: *Produxitque Deus de humo omne lignum; lignum quoque vitæ in medio Paradisi.*

Aussi voyait-on les disciples d'Ignace passer avidement des hautes abstractions de l'analyse à l'humble office de catéchiste des pauvres; des vastes spéculations de la philosophie, aux ténèbres fétides des cachots; et, pour voler à des hôpitaux infects, s'arracher aux charmes de la poésie. Le feu intérieur de l'amour s'échappait en flammes de zèle pour la gloire de Dieu, esprit déjà mûr, fort, infatigable: *Posuit eum in Paradiso voluptatis ut operaretur: gloria Domini plenum est opus ejus.* Voilà, Messieurs, par quel prodige l'oisiveté perdait tout espoir sur le seuil des maisons d'Ignace. Que si pourtant quelqu'un de ses enfants prêtait l'oreille aux perfides suggestions de l'esprit du monde, si son cœur se laissait éprendre au profane attrait du fruit défendu, ah! prévaricateur! son expulsion du paradis de délices était assurée, incorrigible: ni talents, ni intercession, ni mérites, ne le pouvaient retenir. Sage sévérité qui mérita si bien de l'Ordre institué par Ignace en y maintenant constamment, comme il l'avait prétendu, un esprit toujours dévoué à la gloire divine!

Se pouvait-il que le zèle d'Ignace pour la gloire de Dieu arrivât à de plus grands résultats? La vie et les œuvres d'Ignace pouvaient-elles être plus pleines de la gloire de Dieu? Application donc d'Ignace à procurer au souverain Maître une gloire entière, une gloire universelle, une gloire constante: premier point, dont vous avez-vu les preuves. Hâtons-nous d'aborder le second: soin que prend le Seigneur de rendre, lui aussi, à Ignace une gloire entière, universelle, constante. Accordez-moi quelque attention encore, vous y trouverez, je pense, le dédommagement de celle que vous m'avez prêtée déjà.

II. — Qu'il m'est doux, ô Ignace, de revenir sur les traces de vos œuvres où tout change d'aspect pour moi! Ignace appliqué de tout son pouvoir à procurer au Seigneur une gloire entière: combien de sacrifices, de travaux et de souffrances! Rudes sentiers, et hérissés de cruelles épines! Mais ce n'est plus cela, tout s'y couvre de fleurs: l'amour libéral de Dieu a fait ce changement! il comble de gloire Ignace et toutes ses œuvres: *Gloria Domini plenum est opus ejus.*

O grotte obscure d'Ignace, Manrèze même ne te connaissait pas, et voilà que Manrèze te doit sa renommée! Pourquoi ces marbres éclatants, pourquoi ces métaux précieux, ces flambeaux, ces témoignages de tant de vœux et de supplications? C'est que Dieu y glorifie la pénitence d'Ignace. Raconte-nous donc maintenant, ô sainte caverne, ce que tu as vu d'Ignace! Et vous, lieux solitaires, redites au pèlerin qui vous apporte ses hommages, par quels dons le Ciel luttait avec l'abnégation d'Ignace, à mesure qu'il fuyait les faveurs célestes, pour ne songer qu'à glorifier Dieu. C'étaient les plus hautes communications des secrets divins, récompense de son détachement pour les délices de la contemplation. Que de fois les saints, les anges avec leur Reine, et Jésus lui-même, vinrent le visiter en ces lieux et traiter avec lui dans la familiarité d'un bienheureux entretien! Tels furent les doux épanchements du divin amour dans son cœur, qu'il fallut un miracle pour qu'il n'en fût pas consumé; telles aussi les clartés de la céleste lumière qui dès lors l'inondèrent avec une abondance à peine connue des plus grands saints, que lui-même ne pouvait s'en rendre compte: retours de Dieu pour les indicibles ennuis de ces études entreprises à sa gloire; retours précisément provoqués par le désir qu'éprouvait notre saint, d'employer à faire connaître Dieu tout ce qu'il recevait de grâces. De là vient que, si divinement formé, il parla, il écrivit d'une façon si divine. Eh! quelle merveille aussi qu'il eût tant de facilité à amollir les cœurs de pierre, à soumettre les âmes hautaines, à captiver les génies farouches; que sa profondeur et sa sagacité à instruire ou à diriger les consciences fissent apprendre en un seul de ses entretiens ce que ne pouvaient faire des volumes de science contentieuse! Dès qu'il eut appris de Dieu l'art de la méditation, il en fit son étude, mais autant pour les autres que pour lui-même. Et à l'instant Dieu lui rend gloire pour gloire. Tandis qu'Ignace rédige le livre des *Exercices*, souvent en présence de Jésus, ou sous la dictée de la Mère de Dieu, il écrit sans le savoir, pour sa gloire autant que pour la sanctification de l'univers. Le monde le put bien reconnaître quand il vit ce livre approuvé comme admirable par l'Église, vanté par des hommes du plus grand poids, comme devant être mis au premier rang après les saintes Écritures; avoué par de grands saints pour le principe et le guide de leur sainteté; étudié enfin par les maîtres de la perfection, comme la théorie de la vie intérieure, soit pour donner au cœur son essor, soit pour discerner les divers principes des mouvements qui s'y produisent.

Mais prétends-je suivre tous les pas d'Ignace? Vous le savez, Messieurs, ce que vous connaissez d'Ignace est, dans ce

panégyrique, la partie dont vous devez prendre le développement pour vous; chargez donc de cette revue votre mémoire, et voyez ce qu'elle vous retrace. O spectacle enchanteur que cette lumière attachée aux pas du juste! Ce sont les larmes et les applaudissements des peuples, des marches solennelles du clergé et des magistrats venus à sa rencontre, des éloges d'académies illustres, des marques du respect des princes de l'Église, la vénération des monarques, les tendres embrassements des Pontifes. Quel éclat, bien que redoutable, dans ces témoignages que Dieu rend à Ignace aux dépens de ses ennemis, quand il les frappe d'une torpeur subite, les fait engloutir par les eaux ou dévorer par les flammes! Beau spectacle qu'aperçurent les yeux auxquels il fut donné de voir Ignace suspendu dans les airs durant l'oraison, couronné d'un globe de feu tandis qu'il offrait le Saint Sacrifice, le visage rayonnant d'une splendeur toute céleste, ou présent en plusieurs lieux à la fois! Ailleurs, quel grand objet! Vous avez entendu les cris des démons qui, cédant à l'empire des ministres sacrés, maudissent dans Ignace leur plus redoutable ennemi. Et là, quelle scène déchirante! Ignace meurt: vous voyez Rome éplorée..... Non, ce ne sont point des pleurs lamentables; c'est un concert funèbre, il est vrai, mais glorieux. Ce ne sont point les larmes de Rome seulement, mais avec elle l'Europe, l'Asie... Ne détournez point vos regards, voyez la terre tout entière s'unissant pour porter Ignace sur les autels. Combien de contrées, que de souverains et de princes sollicitent du Vatican la décision de cette commune cause! La voix de Pierre se fait entendre enfin et proclame la sainteté d'Ignace. C'est la voix du Ciel même qui se manifeste par mille prodiges: voix des maladies qui se dissipent, des fléaux qui cèdent tout à coup, des flammes qui perdent leur activité, des orages qui s'apaisent, des eaux qui s'affermissent sous les pas, de l'enfer confondu, de la mort rendant sa proie! O gloire sans bornes! O gloire rendue comme par échange! O Ignace dévoué à glorifier Dieu! O Dieu occupé de la gloire d'Ignace! *Gloria Domini plenum, plenum est opus ejus.* Il suffit, Messieurs, c'est assez d'éclatants souvenirs; laissez-moi vous dire à mon tour comment Dieu procure à son serviteur une gloire universelle.

Vos pensées ont été ma règle, Messieurs, quand vous me signaliez, dans la Compagnie de Jésus, ce qu'Ignace fit de plus grand pour étendre à tous les lieux la gloire divine. Ne parlons donc que de cette grande œuvre. Par elle Ignace avait répandu dans tout le monde tous les moyens de glorifier Dieu, et sur elle aussi Dieu répandit dans tout le monde tous les genres de gloire. S. Paul en marque trois sortes : *Signa*

apostolatus mei in patientia multa, in virtutibus, in prodigiis[1] : gloire des souffrances, gloire des mérites, gloire des prodiges.

Gloire des souffrances : Ignace l'avait désirée, ses prières l'obtinrent, et sa voix prophétique annonça que sa Compagnie aurait un abondant partage de souffrances. Et, à vrai dire, jamais et en aucun lieu pareille gloire ne pouvait lui manquer : le monde et l'enfer pouvaient-ils longtemps s'étourdir sur des pertes éprouvées en tout lieu? Aussi n'y eut-il genre de calomnie, d'insulte et de mauvais traitements, que la Compagnie n'eut à endurer. Nul genre d'ennemis, à l'exception seulement des hommes véritablement saints, ne lui a manqué ; point de passion humaine qui n'entreprît de se venger d'Ignace sur elle ; point de ressource que l'enfer n'ait mise en œuvre pour traverser, dans sa marche, les desseins d'Ignace. En ce genre de gloire, nul corps religieux, dans l'Église, n'égala l'Ordre institué par Ignace. La seule Église de Jésus-Christ l'égala dans cet honneur. Là seulement se peut trouver le modèle des souffrances endurées par la milice d'Ignace, parce qu'en tous lieux et constamment ce qui causa les souffrances de l'Église, ce qui en fut l'occasion et en fit le caractère, eut la même action sur les enfants d'Ignace.

Aussi a-t-il suffi de deux siècles pour qu'Ignace la vît frappée de plus d'exils que l'Europe ne compte d'États ; pour qu'il vît les prisons de tous les peuples honorées par sa captivité, les gibets de tous les ennemis de Jésus-Christ ennoblis par son sang ; je dis trop peu : pour qu'Ignace ne pût voir du ciel une mer ou une plage qui ne fût teinte de ce sang qui est le sien, qui n'eût vu le sacrifice de l'un de ces seize cents martyrs et plus, qui payèrent de leur vie le zèle transmis par ses leçons : *Signa apostolatus mei in multa patientia.*

En second lieu, le Ciel voulut donner à Ignace la gloire universelle des mérites de sa Compagnie : mérites de science, de sainteté, de travaux : *Signa apostolatus mei in virtutibus.* La science, elle y fut ce qu'elle devait être dans une société choisie, suivant la direction tracée par Ignace, parmi ce que le monde avait de plus brillant pour le génie, formée par un plan d'études auquel tous les siècles avaient apporté le tribut de leur expérience, et à l'école d'une succession non interrompue de maîtres constamment réputés les plus habiles de leur temps. Quelle merveille donc si, parmi ces vingt mille écrivains et davantage, il n'est point d'art ou de science qui n'y ait ses grands maîtres, et si nulle corporation littéraire ne peut s'enorgueillir d'un nombre égal de lumières pour la société,

1. II Cor., XII, 12.

d'ornements pour la civilisation, de défenseurs de la foi! O Salméron, ô Leynez! noms illustres du temps d'Ignace, vous dépassiez à peine les premières années de l'âge mûr, que déjà l'Église réunie en concile vous déférait les premiers honneurs du savoir théologique. Dans la suite, parmi les enfants d'Ignace, tout en conservant votre autorité, vous n'excitâtes pas l'étonnement. N'était-ce pas une gloire semblable à l'abondance promise au peuple de Dieu? *Comedetis vetustissima veterum, et vetera, novis supervenientibus, projicietis*[1]. Autre sorte de mérites, ceux de la sainteté : j'en apporterai quatre preuves également palpables et universelles. — Première preuve. La sainteté, dans l'esprit laissé par Ignace à la Compagnie, occupe le premier rang pour la tendance, l'estime et l'application; mais les autres buts, subordonnés à celui-ci, furent atteints. Concluez. — Seconde preuve. L'institut d'Ignace, qui ne respire que perfection, ne se pouvait maintenir sans que l'amour de la perfection marchât en tête de toutes les actions dans la Compagnie d'Ignace; or partout et toujours l'institut d'Ignace s'est conservé dans sa vigueur première. Concluez. — Troisième preuve. Il ne se pouvait faire que l'Ordre institué par Ignace, sans cesse attaqué, toujours guetté de près, conservât constamment la réputation de sainteté sans en être digne; or l'estime en ce genre ne lui a jamais fait défaut. Concluez. — Quatrième preuve. Près de deux mille fils d'Ignace, de toute tribu, de toute nation, de toute langue, dont l'Histoire atteste les vertus extraordinaires. Qu'il suffise d'avoir donné l'éveil à ces glorieux souvenirs.

Deux mots, en terminant, sur le mérite des travaux. Mais quoi! deux mots sur des mérites qui n'eurent pour bornes que celles du monde! Deux mots sur les fatigues de tant de milliers d'apôtres dont un seul, Claver, baptisa à Carthagène, dans son ministère isolé, trois cent mille nègres! un seul homme!... Oui, deux mots seulement, et je m'assure qu'ils en diront plus qu'autant de volumes. — Premier fait. Ce que vous savez des travaux du grand Xavier se présente à vous comme une hauteur que rien ne vous semble pouvoir atteindre. Mais remarquez que les travaux de Xavier changent d'aspect si vous les considérez, dans l'histoire d'Ignace, unis à ceux de ses frères. Le grand Xavier nous apparaît alors comme un astre de première grandeur, il est vrai, mais non plus comme l'astre du jour au milieu du ciel. — Second fait. Prenant d'une main le compas du géographe, tandis que de l'autre vous tiendrez l'histoire de l'Ordre institué par Ignace, mesurez sur

1. Lev., XXVI, 10.

le globe l'espace qu'occupait la foi catholique sous Paul III, époque où naquit l'Ordre d'Ignace ; suivez le progrès de cette foi d'âge en âge, jusqu'à Clément XIV par qui l'Ordre d'Ignace fut dissous, et vous la verrez, par la force de l'esprit d'Ignace, reculant ses bornes au delà d'une étendue plus vaste à elle seule que la première. Gloire donc universelle en mérites par la science, la sainteté, les travaux : *Signa apostolatus mei in virtutibus.*

Et la troisième sorte de gloire, celle des prodiges, qu'en dirons-nous? *Signa apostolatus mei in prodigiis.* On en compterait plus de cent, parmi les enfants d'Ignace, qui reçurent de Dieu le privilège éclatant de ces grâces nommées *gratis datæ ;* et parmi eux il en est un bon nombre qui ne le cèdent point aux Xavier. N'en prenons qu'un exemple inconnu au monde : Jean d'Alméida, apôtre des Cariges [1]. Une armée de barbares envahit sa nouvelle chrétienté ; Jean, la croix à la main, se jette au milieu d'eux et leur fait prendre la fuite ; puis, parcourant sur leurs pas le pays ravagé par leur irruption, il rencontre çà et là des enfants égorgés par les envahisseurs. L'un après l'autre, il les prend dans ses bras, les rend à la vie ; et lorsque, baptisés, il les dépose à terre, ils se rendorment du sommeil de la mort, un instant interrompu. Sa vie tout entière est un tissu de pareils miracles. Mais il en est un autre, unique dans l'Histoire par son étendue, et que vit l'Église dans l'Ordre fondé par Ignace. S. Augustin, il nous le dit lui-même, l'eût estimé le plus grand des prodiges, et le Ciel l'avait mis en réserve pour la gloire d'Ignace ; c'est la foi de Jésus-Christ propagée sans miracles parmi les nations. La Chine, la Cochinchine, le Tonkin, Siam et, avec le Canada, une grande partie de l'Amérique, virent ainsi la foi introduite parmi leurs peuples, et s'y étendre à la voix des fils d'Ignace : *Signa apostolatus mei in multa patientia, in virtutibus, in prodigiis.* Dieu, magnifique envers Ignace, lui rend en toute manière une gloire universelle dans cette œuvre où il avait déposé tous les moyens de rendre gloire à Dieu : *Gloria Domini plenum est opus ejus.*

Nous voici maintenant parvenus au complément de cette gloire que Dieu voulut rendre au zélateur de sa gloire : perpétuité de la gloire d'Ignace dans ses œuvres. Je dis perpétuité, et je le prouve. Pour ce qui regarde les temps antérieurs à la suppression de la Compagnie, la chose est démontrée ; mais, à cet endroit, je lis dans vos regards que vous la croyez interrompue sans retour. Ah ! je ne vous ai donc point fait assez connaître l'âme, le cœur de cette Compagnie, de cette noble fille d'Ignace.

1. « I Carigi nel Brasile, » dit Patrignani ; ce semble donc n'être pas les Caraïbes. Les voisins qui les avaient attaqués étaient les « Abanchi ».

Eh! Messieurs, gardez vous de confondre les sentiments particuliers de ses membres avec les siens. Pour eux, dispersés et humiliés qu'ils sont, ils peuvent sans lâcheté se plaindre de leur sort; mais elle, sensible uniquement aux grands intérêts, au bien universel, elle ne vit que de la gloire à périr pour l'intérêt commun. Tandis que ses enfants, dans leurs maisons pleines du bruit des armes, entendaient, consternés, le dernier arrêt, quelle touchante et glorieuse scène se passait, invisible au monde, au pied du trône de Clément XIV! Il me semble la voir cette magnanime fille d'Ignace, tandis que l'auguste Pontife lui demande ce qu'on exige de lui pour la paix universelle, le sacrifice de sa vie... Aussi belle peut-être, mais non pas aussi généreuse, parut au redoutable autel la vierge fille de Jephté. La vierge fille d'Ignace, quand elle sut à quel prix était sa mort, ne voulut plus de la vie. Son noble front s'enflamme, ses regards s'allument d'un éclat nouveau qu'Ignace alors lui communique du haut du ciel: éclat de l'obéissance et du zèle. Aux pieds de Clément, elle courbe le genou avec respect, non moins calme que quand à ce même trône elle était venue cent fois recevoir, pour la conquête des royaumes, le laurier du triomphe. C'est pour toi, dit-elle, père des chrétiens, que j'avais reçu la vie; pour toi je la quitte avec joie. A ces mots, elle détache le casque éclatant que tant de martyrs et de saints avaient couronné de rubis immortels, et, avec ce bouclier impénétrable qui avait épargné à Rome et à la foi tant de coups, elle le dépose dans le sein de Clément. Ces armes, lui dit-elle, tu les confieras à quelque autre plus heureux peut-être, mais non pas plus fidèle. Puis, retirant de son doigt l'anneau gage de son union avec Jésus: Pour cet anneau, dit-elle, qu'il n'appartienne point à d'autres; qu'il demeure entre tes mains comme souvenir de cette journée, et de ce qu'elle aura apporté de bonheur! Enfin elle se désarme même de son glaive, et: « Ç'a été, dit-elle, ç'a été, Pontife souverain, l'instrument d'une paix garantie jusqu'aujourd'hui à ton trône au prix de victoires seulement; mais, puisque à cette heure c'est ma vie qui la doit acheter, achète-la en m'immolant avec ce même glaive. Je recommande à tes soins ceux que je nourrissais de mon lait, hélas! désormais orphelins, ces pauvres habitants des campagnes les plus abandonnés de ton peuple; songe à la jeunesse qui croît pour les sciences, intéressant et frêle espoir de ton règne; à ces églises du Paraguay, portion la plus innocente et la plus aimable de ton troupeau. » Elle dit, et s'incline pour recevoir le coup. La main sans doute, la main paternelle de Clément trembla, mais son cœur de souverain ne le céda point à celui de Jephté élevant le fer sur sa fille : *Et fecit sicut*

voverat[1]. O mort plus glorieuse que mille vies! Jusqu'à présent donc Dieu ne s'est point manqué dans son dessein de rendre à Ignace gloire pour gloire. J'ajoute qu'il en a poursuivi encore l'exécution au delà.

De même qu'après la mort de Joseph et d'Élisée, leurs ossements prophétisèrent[2] malgré la tombe, les ossements aussi de la fille d'Ignace, tout dispersés et dépouillés qu'ils étaient, conservèrent une voix. De ceux qui avaient été ses enfants, Dieu se servit pour glorifier celui qu'ils avaient eu pour Père : *Ossa ipsius post mortem prophetaverunt.* O vous tous, ossements qui avez conservé quelque chaleur de l'esprit d'Ignace! vous lui êtes encore pour l'univers d'éclatantes sources de gloire; oui, ce fut sa gloire que cette douleur avec laquelle vous échangeâtes contre la liberté de la vie séculière l'assujettissement religieux : douleur qui fut un si grand sujet d'édification pour l'Église. Ce fut sa gloire que cette amertume que vous éprouvâtes à vous soumettre en plusieurs lieux à un repos forcé; ce furent sa gloire, et ils le sont encore, en tant d'autres royaumes, vos efforts et vos travaux apostoliques : *Ossa ipsius post mortem prophetaverunt ;* efforts et travaux que Dieu n'a pas dépouillés encore de leurs anciens honneurs. Ce peu qui vous restait de la chaleur d'Ignace, que de cités chrétiennes il embrase encore à la piété et à la ferveur! Restes à demi éteints, c'est de là que s'élancent, par tant d'écrits, des flammes dévorantes pour l'hérésie et l'impiété; là que trouvent encore leur aliment tant de palmes au Tonkin barbare. Et que dire de la Chine où, grâce à vous (ce que deux siècles n'avaient pu faire), la foi aujourd'hui s'annonce libre de toute contrainte et se répand sans obstacle? Que dirai-je de la Tartarie qui vous appelle pour puiser la vie dans votre tombeau? de la Russie qui, pour vous aujourd'hui, chose inouïe! respecte Rome et l'honore, et où ce coup inattendu fait déjà trembler le schisme? Vous avez, ô mon Dieu, différé jusqu'à ce jour une telle consolation de votre Église pour en faire un trophée à Ignace : *Ossa ipsius post mortem prophetaverunt, — et gloria Domini plenum est opus ejus.*

Mais ces ossements mêmes, ô grand Dieu, que vous avez fait servir à votre gloire, quel sera leur sort? Ils iront enfin se perdre dans la cendre, et Ignace, dans son désir de vous rendre une gloire constante, aura plus fait pour vous que vous n'aurez fait pour lui! Mais qu'entends-je! quel commandement reçois-je de vous au fond de l'âme! Que j'annonce l'avenir de ces ossements? *Vaticinare de ossibus istis*[3]. Et que dirai-je si vous-même ne parlez? Dirai-je que les vœux de tant de peuples promettent

1. Judic., XI, 39. — 2. Eccli., XLVIII, 49. — 3. Ezech., XXVII.

à ces restes d'Ignace une nouvelle vie? Dirai-je que les sollicitations de tant d'évêques ne cessent d'en presser le moment? que, dans leurs regrets pleins de confiance, plusieurs États, plusieurs souverains se flattent de l'obtenir? Non, Seigneur, que sais-je si c'est là votre voix? Écoutez donc, tièdes ossements d'Ignace, écoutez la voix de Dieu! « Et à qui, dit le Seigneur, appartient-il de glorifier mon serviteur, sinon à moi? Si donc c'est de moi et non des hommes que doit venir sa gloire, demandez mes desseins sur l'avenir non à la faveur des hommes, mais à mes propres dons. Demandez-le à votre réputation conservée sans atteinte, au grand étonnement de l'univers; demandez-le à votre vertu préservée de tant de périls; demandez-le à l'esprit de charité par quoi je vous maintiens encore unis dans votre dispersion; demandez-le à ce désir de ma gloire dont j'entretiens encore le feu dans votre âme; demandez-le à l'amour de mon Église, que j'allume plus que jamais dans vos cœurs. Aurais-je sans une fin digne de moi, dit le Seigneur, répandu sur vous l'abondance de dons semblables, opéré ces nombreux prodiges de générosité et de constance dans l'âme de tant de vieillards épuisés et d'une jeunesse si tendre, dont les souffrances ont sanctifié tant de mers et tant de plages? » Ah! ici, il n'est pas permis d'en douter, c'est Dieu qui se fait entendre! Silence donc, tièdes ossements, silence et espoir! *In silentio et in spe erit fortitudo nostra* [1].

Dieu s'est engagé à rendre à Ignace une gloire non seulement entière et universelle, mais constante aussi; et même, ainsi qu'il convient au Dieu de la magnificence, il prétend vaincre Ignace dans le désir qu'éprouvait ce grand homme d'assurer le triomphe du Seigneur en tout temps, aussi bien qu'en toute chose et en tout lieu. Ignace a rempli, autant que le pouvait un mortel, cette noble tâche; mais la gloire de ce zélateur de la gloire divine ne se peut compléter qu'avec les siècles, dont le soleil mesure le nombre. Ce terme atteint, ce ne seront plus des louanges humaines, mais ce sera la voix des séraphins chantant au ciel : Voilà le zélateur de la gloire divine glorifié lui-même : *Gloria Domini plenum est opus ejus.*

Ainsi le Dieu dont la libéralité est sans bornes vous doit, ô Ignace, une gloire qui survive à notre âge. Demandez-lui avec assurance qu'il vous glorifie en nous tous. Pour moi, demandez-lui que je ne sois point indigne de vous durant ce reste quelconque d'une vie arrachée par vous, cette année même, des bras de la mort. Et pour tous ceux qui, chers à votre cœur, vous glorifient encore par toute la terre comme de dignes fils,

1. Is., XXX, 15.

demandez qu'ils vivent en Dieu, qu'ils s'épuisent pour le prochain, qu'ils meurent pour l'Église. Et pour cette cité, demandez que Dieu soit envers elle aussi miséricordieux, aussi libéral, qu'elle l'a été, vous le savez, ô Ignace, il vous en souvient, qu'elle-même l'a été pour vos fils errants! et pour l'Église, ah! grand Ignace, ou revenez vous-même à la vie de nouveau, ou bien obtenez que votre zèle y soit dignement suppléé!

Voir d'autres panégyriques du même saint dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXIV, p. 300; t. XXX, p. 528.

---

2 AOUT — LA PORTIONCULE[1]

Miserationum Domini recordabor; laudem Domini... super multitudinem bonorum domui Israel. (Is., LXIII, 7.)

Le Seigneur avait enfin tiré son peuple de la servitude d'Égypte et l'avait fait entrer dans la terre si désirée de Chanaan. C'est au sujet de ce doux souvenir que le prophète s'écriait dans sa reconnaissance: « Oh! non jamais je n'oublierai la grande miséricorde du Seigneur sur son peuple! »

J'ai emprunté ces paroles à Isaïe, pensant qu'elles iraient bien aujourd'hui sur mes lèvres. N'est-ce pas en effet le jour des miséricordes du Seigneur, et de miséricordes plus grandes que celles que reçut autrefois Israël? Déjà Jésus-Christ était mort sur la croix pour nous arracher à la servitude de l'enfer et nous ouvrir le ciel. Ce n'était pas assez. Il fallait plus encore à l'amour de Jésus; voilà pourquoi en ce jour il a voulu hâter notre félicité et rendre plus facile notre entrée dans l'éternelle Chanaan.

Un ange apparaissait un jour à S. François d'Assise, pendant qu'il priait dans sa cellule, le cœur tout enflammé d'amour pour Dieu et pour les âmes, et il l'avertissait que Notre-Seigneur, en compagnie de sa sainte Mère et de sa cour céleste, l'attendait dans la chapelle Portioncule pour lui communiquer ses grâces.

S. François se lève aussitôt et court à la chapelle, l'âme inondée de joie. « O mon fils! lui dit Notre-Seigneur, je suis content de ta ferveur; dès maintenant je veux te récompenser,

1. Sermon pour l'indulgence de la Portioncule, prêché dans une chapelle de Sainte-Claire.

demande-moi ce que tu voudras, et je te l'accorderai. » — Et que va demander à Dieu ce célèbre mendiant? — Rien pour lui, mais tout pour nous : « Seigneur! je vous demande pour tous les pécheurs qui viendront dans ce sanctuaire contrits et repentants, un pardon général, l'indulgence plénière de toutes leurs iniquités. » Cette faveur était grande; mais la parole du Maître était engagée, et la grâce fut accordée.

C'est cette grâce que je viens célébrer aujourd'hui devant vous. Je vous montrerai d'abord combien la miséricorde de Dieu a été grande, grande surtout en nous accordant l'indulgence de la Portioncule. Je vous montrerai ensuite que, si Dieu fait éclater sa miséricorde, il est juste que de notre côté nous fassions éclater notre reconnaissance, non pas seulement par nos paroles et par nos louanges, mais encore et surtout par nos actions. Ainsi donc, grande miséricorde de la part de Dieu; reconnaissance de notre part : voilà les deux points que je vais essayer de développer devant vous.

I. — Dieu est riche en miséricorde, nous dit S. Paul : *Deus dives est in misericordia;* et si je pouvais renchérir sur cette parole de l'apôtre, je vous dirais que pour nous, enfants de la terre, exposés à la lutte, Dieu est encore plus miséricordieux que juste. En Dieu cependant toute perfection est infinie comme sa nature. Ce n'est donc pas que je veuille exalter sa miséricorde au préjudice de sa justice; c'est pour vous dire seulement que, pendant notre vie d'ici-bas, il n'exerce guère que sa miséricorde, tant il désire soulager nos peines et nous rendre son joug aimable et léger.

Sa doctrine en effet, c'est la miséricorde. Pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à ouvrir l'Évangile et à lire la parabole si touchante du bon pasteur et de l'enfant prodigue.

Sa vie entière n'est autre chose que sa doctrine mise en pratique. Voyez avec quel zèle et quel empressement il parcourt tous les sentiers de la Judée. Et pour quoi faire? Ah! c'est pour aller au-devant de la Samaritaine et la convertir. C'est pour se faire voir à la coupable fille de vie de Magdala, toucher son cœur et en faire une Madeleine repentante. C'est pour pardonner à la femme adultère en lui recommandant de ne plus pécher. C'est pour convertir l'usurier Zachée et lui faire aimer les richesses du ciel. Ce n'est que pour pardonner, et jamais pour punir. Sa vie entière n'a été que la miséricorde, et jamais la justice qui châtie : *Deus dives est in misericordia.*

O terre privilégiée de la Judée ! laisse-moi t'envier un instant ces miséricordes ineffables, ces bontés toutes paternelles, dont tu as été l'objet de la part de Jésus. Oh! que de fois j'aurais

voulu être du nombre de tes enfants, alors que Jésus les appelait à lui pour leur pardonner et pour les bénir !

Mais consolez-vous, Mes Frères. Si Jésus-Christ est monté au ciel, il a laissé sur la terre toutes ses miséricordes aussi grandes, aussi nombreuses que celles dont profitèrent les âmes privilégiées de la Judée ; aussi puissantes, aussi efficaces pour soulager nos misères et pour les guérir.

Notre plus grande misère, c'est le péché. Or le péché nous éloigne de Dieu et nous fait contracter envers sa justice deux dettes immenses : l'une éternelle, qui est le châtiment de l'âme par l'enfer ; l'autre temporelle, qui est la purification de l'âme par la pénitence en cette vie ou en l'autre. Le sacrement de pénitence nous acquitte, il est vrai, de la première qui est inséparable du péché ; mais rappelons-nous qu'il nous laisse toujours responsables de la seconde. — Cet enseignement une fois établi, descendez au fond de vos consciences et faites votre bilan. Quelle dette immense, effrayante, que celle du pécheur qui multiplie ses iniquités au-delà des cheveux de sa tête ! Mais ne parlons pas de ces pécheurs aveugles et endurcis qui vivent loin de Dieu ; parlons de vous, Mes Frères, ici présents, de vous qui confessez vos fautes, mais qui après cela vous croyez quittes envers Dieu et vous mettez peu en peine du reste. Je veux bien fermer l'enfer sous vos pas et vous tenir quittes de la dette éternelle, mais je me demande ce que vous faites pour vous acquitter de la dette temporelle, pour vous épargner un peu de ces tourments du purgatoire qui sont aussi effroyables que ceux de l'enfer, et qui ne s'en distinguent que par la durée. Quelles pénitences vous imposez-vous ? quelles mortifications faites-vous ? quelles sont vos œuvres satisfactoires ? La plupart ne font que la légère pénitence que le confesseur impose, et encore avec quelle tiédeur, avec quelle négligence ! C'est là la satisfaction très minime que vous vous contentez d'offrir à Dieu, et vous laissez ainsi s'accumuler des obligations sans nombre auxquelles des châtiments devront servir de remèdes, puisque vous ne faites rien pour vous libérer vous-mêmes devant Dieu.

Voilà donc, Mes Frères, l'état dans lequel vous êtes, état misérable, digne de pitié, n'est-il pas vrai ? si misérable, que le cœur de Dieu lui-même s'en est ému. O miséricorde de mon Dieu, que vous êtes aimable ! que vous êtes puissante ! Les hommes ne veulent pas se libérer de leurs dettes immenses, mais votre miséricorde va les forcer en quelque sorte à le vouloir. Vous êtes venu en aide à notre mollesse et à notre négligence ; vous avez pourvu à la pauvreté de nos satisfactions ; vous nous avez fourni des richesses inépuisables, richesses

dont l'Église est la dépositaire et la distributrice : c'est le trésor des indulgences.

Oh ! comme il faut que Dieu aime nos âmes et qu'il tienne à les sauver pour en user de la sorte ! L'Évangile nous parle d'un maître qui remit à un de ses serviteurs une dette de dix mille talents, et qui la lui remit tout entière : *Omne debitum dimisit ei.* Nous admirons cette générosité. Eh bien ! celle de Jésus est plus grande encore pour nous. Lui aussi, il vous remettra tout ce que vous lui devez ; mais, remarquez-le bien, ce sera de son propre fonds, en payant lui-même vos dettes à la justice de son Père, et en prenant, pour les payer, sur ses satisfactions infinies et surabondantes.

Les indulgences sont donc une preuve manifeste de la généreuse bonté de Dieu pour nous. Or, parmi les indulgences, la plus précieuse et la plus riche est celle de la Portioncule, qui nous est accordée en ce jour. Et qu'est-ce qui en fait le prix ?

C'est d'abord parce qu'elle nous a été accordée par Jésus-Christ lui-même. Tandis que toutes les autres nous viennent de la libéralité de l'Église, c'est-à-dire des souverains Pontifes, celle-là nous vient directement de Jésus-Christ. C'est lui, comme nous l'avons vu, qui appelle S. François et qui lui accorde la grâce demandée, c'est-à-dire l'indulgence de la Portioncule. Cette raison n'est-elle pas assez grande pour en augmenter la valeur et lui accorder notre préférence ? Une grâce donnée par un empereur, ou par tout autre prince de la terre, n'est-elle pas toujours plus chère et plus précieuse que celle accordée par un de ses ministres ou de ses officiers subalternes ? Il en est ainsi de l'indulgence de la Portioncule qui seule, parmi toutes celles qui nous sont données à gagner, a été accordée par la bouche même du Sauveur. Aussi a-t-elle annexé à elle-même un immense privilège que les autres n'ont pas, celui de pouvoir être gagnée plusieurs fois et même autant de fois qu'on le veut dans le même jour, et de pouvoir être gagnée avec une très grande facilité. C'est ainsi qu'on peut la gagner autant de fois que l'on visite l'église privilégiée. On la visiterait dix fois, vingt fois, dans la journée, que l'on gagnerait dix fois, vingt fois, l'indulgence : *Toties quoties.* Et pour cela une visite suffit, pendant laquelle on fait une petite prière aux intentions du souverain Pontife.

Dieu pouvait-il nous demander moins pour nous faire obtenir une si grande grâce ? Pouvait-il nous rendre plus facile l'acquittement de toutes nos dettes ? Il me semble que l'on devrait dire, si cela se pouvait, que Jésus-Christ a épuisé toutes les industries de sa miséricorde pour nous, dans l'indulgence de la Portioncule.

O mon Dieu ! que vous êtes bon, que vous êtes magnifique dans vos largesses ! O Seigneur ! m'écrierai-je avec S. Bernard, vous êtes si riche, si miséricordieux, que je ne puis être pauvre en mérites que par ma faute. — Oui, chrétiens, ce sera votre faute si vous sortez pauvre d'ici. C'est aujourd'hui le jour de l'amnistie spirituelle, le grand jour de la clémence et de la miséricorde. Prisonnier ! tu peux briser les chaînes de ta captivité et recouvrer la grâce de ton Dieu. — Exilé ! tu pourras revoir la patrie que tu avais perdue. — Prodigue ! tu pourras rentrer au toit paternel et jouir de nouveau de la bonté et des richesses de ton père ! Dieu vous ouvre aujourd'hui le trésor immense de sa miséricorde.

II. — Dieu étant tout miséricorde pour nous, c'est à nous maintenant d'être tout reconnaissants envers lui. Mais Dieu est-il bien payé de retour par sa créature ? S. François, parcourant un jour, les yeux pleins de larmes, les villes et les campagnes de l'Ombrie, criait à tous ceux qu'il rencontrait : « L'amour n'est pas aimé ! L'amour n'est pas aimé ! » *Amor non amatur !* Cette parole peut se répéter aujourd'hui avec bien plus de vérité encore. Dans notre siècle, une triple fièvre dévore les âmes, et malheureusement on n'y rencontre pas la fièvre de l'amour de Dieu, que réclamait S. François. C'est au contraire la fièvre des honneurs. Voyez comme on ambitionne les places. Quelle activité ! quel sacrifice de temps et même d'argent ! que de bassesses même de la part de celui qui veut arriver, qui veut seulement siéger dans un conseil ! — C'est la fièvre des richesses. Il n'y a que quelques paresseux qui restent inactifs. On ne craint ni la fatigue ni la peine pour amasser un argent périssable. On ne recule même pas devant certains moyens injustes et devant la violation sacrilège du dimanche, et, pour une richesse d'un jour, on foule aux pieds les droits sacrés de la religion et de la justice. — C'est la fièvre des plaisirs. Vous avez vu comme pour une réjouissance publique des populations entières accouraient avides de voir et de jouir, et sacrifiant à leurs jouissances les heures de la nuit, parce que les heures du jour n'étaient pas assez longues.

Et pour vous, Seigneur, que fait-on ? Où sont-ils les ambitieux d'une place dans votre royaume ? — Où sont-elles les âmes cupides de vos richesses éternelles ? Où sont-ils les cœurs insatiables de vos chastes délices ? Ah ! *Neglexerunt et abierunt :* on néglige vos invitations, ô mon Dieu ! et on s'éloigne de vous en alléguant de vains prétextes, en apportant des raisons illusoires. Et le mot qui termine la parabole de l'Évangile trouve fort bien ici son application : *Multi vocati, pauci vero electi.*

Je vous félicite, vous ici présents, d'avoir répondu à l'appel de votre Dieu et d'être aujourd'hui les élus. Si le monde est ingrat, c'est sur vous que nous comptons pour trouver des reconnaissants. Et comment prouverez-vous à Dieu votre reconnaissance? De deux manières : 1° Par l'empressement que vous mettrez à profiter de la grande miséricorde qui vous est offerte en ce jour ; 2° Par les soins que vous prendrez à conserver en vous les fruits de cette miséricorde.

1° Et d'abord vous montrerez à Dieu votre reconnaissance par l'empressement que vous mettrez à profiter de la grande miséricorde qui vous est offerte en ce jour : *Dum tempus habemus, operemur bonum,* nous dit l'apôtre S. Paul. M'inspirant de cette salutaire pensée, je vous dirai : Profitons de ce jour pour faire provision de force, de courage, de grâces, parce qu'il est bien court et qu'il sera peut-être le dernier qui nous sera offert si riche en miséricorde. Et pour nous y exciter, pour que nous puissions gagner cette indulgence aussi abondante que possible, faisons un retour sur notre passé, sur nos vingt, quarante, soixante ans de vie. Nous ferons le dénombrement de toutes nos iniquités ; nous les ferons passer devant les yeux scrutateurs de notre conscience ; et alors, avec bien plus de raison que le saint roi David, nous pourrons nous écrier : *Iniquitates meæ supergressæ sunt caput meum.* Mes iniquités se sont élevées jusqu'au-dessus de ma tête ; — et nous verrons quelle dette immense nous avons contractée envers Dieu, et quelles expiations il faudrait faire pour tout effacer à ses yeux.

Ah ! si nous ne comptions que sur nous, nous serions insolvables. Accourons donc tous aujourd'hui auprès de notre Dieu, et il paiera pour nous. Ce Dieu si bon nous pardonnera tout, nous remettra tout, si nous venons à lui avec les dispositions que demande une si grande grâce et que vous connaissez.

Il y a cependant ici une illusion à dissiper. On est porté à croire que l'indulgence plénière est facilement gagnée dans toute sa plénitude. Je vous dirai au contraire que rien n'est plus difficile, parce qu'il est difficile de disposer son cœur à recevoir la remise complète de sa dette ; de le résoudre au renoncement au péché et à tout affection au péché ; de le débarrasser de toute attache à la terre ; de le faire repentir des péchés, même véniels, qu'il a commis.

Ames heureuses qui avez de telles dispositions, où êtes-vous, que je vous dise : Réjouissez-vous ! vous pouvez mourir ce soir, le ciel vous sera tout ouvert ; les anges viendront recevoir vos belles âmes, pour les emporter sur leurs ailes dans les tabernacles éternels ?

Mais je m'adresse à vous, âmes peu charitables habituées

à parler sans cesse des uns et des autres, de bagatelles, dites-vous, mais n'importe ! Êtes-vous disposées à renoncer à cette démangeaison de langue toujours inconvenante et plus ou moins coupable, et qui est un obstacle à l'indulgence plénière ? — Et vous, âmes sensuelles, êtes-vous disposées à renoncer tout à fait à ces satisfactions qui, sans être mortelles, je veux le croire, attiédissent en vous l'amour de Dieu, et retiennent votre âme dans son élan vers le ciel ? — Et vous, âmes attachées à la poussière du monde, êtes-vous disposées à renoncer à l'amour de cet argent périssable, pour aimer Dieu par-dessus tout ? — Vous tous enfin, êtes-vous disposés à renoncer à cet amour-propre qui fait que vous ne pouvez supporter aucune observation, aucun reproche ? à cette jalousie qui ne peut souffrir une louange adressée à un autre qu'à vous ? — Pour gagner une indulgence plénière, il faut être parfait, ou disposé à le devenir. Voilà la disposition requise.

Que cette difficulté cependant ne vous décourage point. Vos efforts ne seront pas perdus ni vos prières inutiles, car si l'indulgence n'est pas gagnée plénière, elle sera gagnée aussi pleine que possible, suivant vos dispositions. La valeur de vos peines remises sera proportionnée à la mesure de votre charité, de votre amour pour Dieu. Plus vous aimerez, plus il vous sera remis. Si vous aimez beaucoup, il vous sera remis beaucoup, comme à Madeleine ; mais si vous aimez peu, l'indulgence sera petite, et il vous sera peu remis.

Nous avons dit que cette indulgence peut être gagnée plusieurs fois le jour de la fête, autant de fois que l'on fait de visites. Pouvez-vous par conséquent la gagner plusieurs fois pour vous ? Non sans doute, si vous pouviez la gagner dans toute sa plénitude, mais, comme il est à supposer que le plus grand nombre ne la gagneront pas ainsi, à cause de la grande difficulté qu'il y a, comme nous l'avons vu, on peut alors la gagner plusieurs fois à son intention, en priant Dieu toutefois de déverser la surabondance, si surabondance il y a, sur les âmes du purgatoire. — On peut aussi la gagner pour les vivants et pour les morts. C'est un don qu'on fait aux uns et aux autres des satisfactions que l'on a gagnées. On s'offre à payer soi-même à la justice divine les dettes ou une partie des dettes qu'ils peuvent avoir contractées.

Oh ! que d'âmes dans le purgatoire ont attendu ce jour pour obtenir leur délivrance et aller au ciel ! Elles ont compté sur nos prières, sur notre charité. Oui, âmes saintes, réjouissez-vous ! nous prierons pour vous, nous ferons tomber les chaînes de votre douloureuse captivité.

Et pour vous, Mes Frères, ce jour sera marqué comme un

des plus beaux, des plus heureux, des plus fructueux de ceux que vous aurez passés sur la terre, parce vous aurez profité des grandes miséricordes de Dieu qui vous étaient offertes, et que vous lui aurez prouvé votre reconnaissance par le prix que vous y aurez attaché et par l'empressement que vous aurez mis à les obtenir.

2° Enfin vous prouverez à Dieu votre reconnaissance en vous efforçant de conserver dans vos âmes les fruits que vous aurez retirés aujourd'hui. Voyez l'homme du monde. Quels soins il prend pour conserver les produits de ses pénibles labeurs, pour augmenter ses revenus en accroissant chaque année son capital ! Il doit être en cela notre modèle. Il nous apprend par son exemple comment est-ce que nous, chrétiens, nous devons acquérir, conserver, faire fructifier nos trésors pour le ciel. — A quoi servirait d'édifier aujourd'hui, si demain nous devions renverser et détruire ? A quoi bon acquérir quelques biens, si nous devions tout dissiper quelques heures après ? L'important pour nous est de savoir mettre à profit les grâces que Dieu nous donne et les bienfaits qu'il répand sur nos âmes. A chacun il distribue des talents qu'il ne faut pas laisser dormir ou enfouis dans la terre, comme le mauvais serviteur de l'Évangile. Il faut au contraire faire comme le bon serviteur. Il en avait reçu cinq, il en rendit dix à son maître ; l'autre en avait reçu deux, il en rendit quatre. C'est ainsi que Dieu nous demandera compte de notre négociation. Il demandera beaucoup à celui qui aura reçu beaucoup, il demandera peu à celui qui aura peu reçu ; mais il demandera toujours quelque chose à chacun, selon la mesure de ses forces.

Eh bien ! nous qui devons nous en aller de ce temple riche de beaucoup de grâces ; nous qui devons emporter de cette journée les grandes miséricordes de Dieu qui vont se manifester dans nos âmes, nous travaillerons sur ces trésors acquis. Chaque jour nous les ferons grandir par nos efforts, par nos prières, par nos pénitences, par notre détachement de ce monde qui demain ne sera plus rien pour nous. Oui, c'est à nous, bons chrétiens, de lutter contre le monde et ses séductions, contre ses calomnies et ses mensonges ; c'est à nous d'arrêter la justice courroucée de Dieu et presque poussée à bout par les iniquités du monde. Nous pouvons faire pencher la balance du côté de la miséricorde. Notre siècle est bien coupable, mais la prière de l'âme fidèle est toute-puissante.

Et vous, filles chéries de Saint-François, âmes saintes qui habitez ce pieux monastère, recevez nos remerciements de nous avoir fait participer à la faveur insigne attachée à votre chapelle. De votre sainte solitude, vous penserez à nous qui

sommes destinés à vivre au milieu d'un monde corrompu et pervers, et vous nous y accompagnerez de vos prières et de vos vœux pour nous obtenir la victoire. De notre côté, nous nous inspirerons de cet exemple de détachement, de pénitence, de prière, que vous offrez au monde, pour nous détacher nous aussi de plus en plus de la terre, et, comme vous, nous attacher à Dieu pour toujours. — Ainsi soit-il !

Voir un autre discours sur l'Indulgence de la Portioncule dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXIV, p. 342.

---

4 AOUT — J.-M. VIANNEY, CURÉ D'ARS

Voir un panégyrique de J.-M. Vianney, curé d'Ars, par M. l'abbé Arminjon, dans les Orateurs sacrés contemporains, t. I, p. 356.

---

19 AOUT — S. FLAVIEN[1]

Eritis mihi testes.
Vous serez mes témoins. (Act., I, 8.)

Jésus-Christ, en remontant vers le ciel, a établi sur la terre des témoins qui doivent lui donner en face des siècles leurs solennelles affirmations.

Il y a tout d'abord dans l'Église les témoins de sa parole. Ce sont les apôtres qui vont porter jusqu'aux extrémités de la terre l'Évangile et la croix, sans que les fleuves, les montagnes et les déserts puissent les arrêter dans leur marche de conquérants.

Ce sont les prêtres qui, mis à la garde de l'Évangile, le défendent contre la haine et les passions d'une main si vaillante, qu'il ne manque aucune page à ce livre sacré.

Ce sont les docteurs qui, aux heures du péril, se lèvent comme les soldats à l'approche de l'ennemi, et dressent en avant des dogmes menacés une digue puissante contre laquelle se brisent les flots de l'impiété.

1. Martyr, honoré à Toulon.
Panégyrique prononcé par M. l'abbé Constant, d'Ollioules, missionnaire apostolique.

Il y a les témoins de sa vie.

Ceux-là ont entendu le Maître leur dire au cœur: Regardez-moi et faites selon le modèle qui est placé sous vos yeux: *Inspice et fac secundum exemplar*. Et ils ont regardé Jésus-Christ nous offrant sous une forme humaine un modèle divin, et, en le regardant dans sa splendide auréole, ils ont subi la séduction de ses vertus, et ils se sont refaits à son image en marquant toute leur vie de sa céleste empreinte. Et ces seconds témoins, comment s'appellent-ils? Ils se nomment les saints.

Et, plus haut que les témoins de ses œuvres, regardez-bien... Ne voyez-vous pas les témoins de ses souffrances et de sa mort? C'est la grande légion, la légion invincible des martyrs qui ont lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau. Ils ont vu le Sauveur couronné d'épines sur la route du Calvaire, appelant à lui tous ceux qui veulent atteindre aux dernières limites de l'amour, et ils l'ont suivi dans sa voie douloureuse, et ils ont mêlé leur sang au sang divin qui tombait de la croix.

De ces trois témoignages qui se perpétuent dans l'Église, quel est celui que S. Flavien a eu la gloire insigne de donner à Jésus-Christ?

Dieu l'a-t-il choisi pour être un apôtre? A-t-il mis sur sa tête la couronne du sacerdoce, et sur ses lèvres la parole qui ébranle les cèdres, dit le prophète David, et rend fécondes les terres incultes du désert? L'a-t-il placé comme une sentinelle vigilante au sommet des remparts derrière lesquels s'abrite la vérité?

Non. Flavien est un soldat venu de la Germanie à l'époque des grandes invasions qui ravageaient les Gaules, et ce soldat, né dans le paganisme, ne se doute pas même que, si le monde s'agite, c'est pour frayer à Jésus-Christ un chemin triomphal.

Comment donc la foi arrivera-t-elle jusqu'à son âme et portera-t-elle la lumière dans cette nuit obscure? Deux obstacles insurmontables se dressent devant lui: le tumulte des camps et la religion nationale dont le culte se lie étroitement à l'histoire de la patrie.

Je comprends que, dans le silence, Dieu vienne au cœur, et qu'en entendant sa voix intime, le cœur s'ouvre; mais si, au lieu du silence et de la paix, nous avons l'agitation des peuples qui se heurtent contre les peuples, le choc des nations qui poussent les nations, et le bruit de la mêlée sanglante, Dieu parlera-t-il? et, s'il parle, sera-t-il entendu?

L'Esprit, dit S. Jean, souffle où il veut: *Spiritus ubi vult spirat;* et à toute âme perdue dans n'importe quel sentier, la Providence, qui veille sur le grain de poussière et sur la goutte d'eau, envoie, par des chemins dont elle seule connaît les

issues, la grâce forte et lumineuse qui devra transformer les croyances et les mœurs.

Voyez. Qu'était-ce que Jésus-Christ assis au bord du puits de Jacob, et attendant la Samaritaine pour lui offrir l'eau qui jaillit à la vie éternelle? C'était la grâce.

Qu'était-ce que S. Ambroise prêchant à son peuple au moment où le fils de Monique, tourmenté par le doute et cruellement meurtri par tous les vices de la jeunesse, entrait dans la cathédrale de Milan? C'était la grâce.

Qu'était-ce qu'Ignace de Loyola rencontrant par hasard François-Xavier, et jetant à l'encontre de ses rêves de gloire et de célébrité la maxime de l'Évangile: Que sert à l'homme de gagner l'univers? C'était la grâce.

Eh bien! par quelle voie secrète la grâce viendra-t-elle à Flavien sur un champ de bataille? C'est le témoignage de la parole qui le saisit, bouillant d'ardeur, au milieu des combats, et en fait un soldat du Christ.

Au moment où, attirés par la richesse du sol et l'éclat du soleil, les barbares, sous la conduite d'Alaric, se précipitaient, comme un fleuve débordé, sur la terre des Francs, un jeune apôtre accourait au-devant de ces envahisseurs, tenant d'une main l'Évangile, et de l'autre la croix. D'où vient-il? Il vient de nos doux rivages que bordent des collines richement dentelées, et que caressent en chantant les flots harmonieux. C'est Cyprien qui prélude par l'apostolat aux labeurs des pontifes, et qui sera demain évêque de Toulon.

L'Église l'a pris au siècle avec son âme ardente; elle lui a dit: « Va et prêche, » et il est allé. Sur sa route il rencontre des peuplades ariennes, et il les ramène à la foi. Appelé dans les conciles, il y défend la vérité catholique avec une parole puissante où se révèle déjà la science du docteur, et, emporté par le zèle au delà de toutes les frontières, il arrive un jour dans le camp d'Alaric.

Quel spectacle! Voyez-vous la faiblesse en présence de la force, et le néant aux prises avec un de ces conquérants terribles qui broyaient alors les empires et foulaient les peuples aux pieds de leurs coursiers? N'importe. Comme Paul aux savants de l'Aréopage, Cyprien annonce aux barbares qui se jouent avec des ruines le divin Crucifié.

Flavien est là. Il entend cette voix du dehors qui retentit dans son âme comme un écho du ciel... La grâce le subjugue, l'éclaire, et son cœur ému lui répond: Je suis chrétien.

Mais si, après dix-neuf siècles de catholicisme, alors que l'Évangile a fait le tour du monde, civilisé les nations, agrandi les intelligences, épuré les mœurs, et que la croix, en dépit des

tempêtes, reste debout au frontispice de nos cathédrales, il en coûte tant aux hommes de nos jours de professer ouvertement la foi de leur baptême, comprenez-vous l'héroïsme de ce soldat qui abjure publiquement le culte de ses ancêtres et marque son front du signe de la croix?

En s'affirmant chrétien, ne va-t-il pas soulever contre lui les haines du fanatisme et les vengeances d'une multitude qui, dans ses expéditions lointaines, emporte avec son drapeau ses autels et ses dieux tutélaires?

Ne va-t-il pas être renié par ses compagnons d'armes comme un transfuge qui a lâchement déserté le culte national?

Ne va-t-il pas être dénoncé à la justice inflexible d'Alaric qui, d'un signe, peut l'envoyer sans appel au supplice et à la mort?

Ce sont là les calculs de la prudence humaine. La grâce, quand elle s'empare d'un cœur, lui donne aussitôt des énergies que nulle force n'épouvante, et, malgré toutes les menaces que lui jette l'avenir, Flavien s'incline sous la main de l'apôtre qui l'amène, humble croyant, aux pieds de Jésus-Christ.

Retourne maintenant, ô Cyprien, retourne dans ta patrie, joyeux comme le vainqueur qui rentre dans sa tente avec les riches dépouilles prises à l'ennemi: *Sicut qui invenit spolia multa.* Tu viens de conquérir une âme qui sera plus tard l'âme d'un saint et d'un martyr, et après de longs siècles, à côté du temple où reposeront tes restes sacrés sous des voûtes antiques, Flavien, lui aussi, aura son sanctuaire élancé comme le palmier, radieux comme le soleil, gracieux comme une fleur nouvellement éclose, et vos deux noms resteront à jamais unis dans la prière et le souvenir de la piété chrétienne.

C'est que Flavien, une fois vaincu par le témoignage de la parole, donne à la vérité le témoignage de sa vie.

Lorsque Jésus-Christ appelle un homme à la gloire de la sainteté, il lui découvre un des traits les plus saillants de sa face adorable, et lui donne la mission de le graver dans ses œuvres.

Les solitaires l'ont vu dans le silence de Nazareth, et ils courent au désert. Les anachorètes l'ont aperçu couvert de sang, expirant sur la croix, et ils lui arrachent, pour s'en meurtrir, sa couronne d'épines. Les apôtres l'ont contemplé dans son rude labeur sur le chemin des siècles, et, à sa suite, ils creusent leurs sillons. François d'Assise, c'est le Christ pauvre; François de Paule, c'est le Christ humble; Ignace de Loyola, c'est le Christ obéissant; et ces traits épars, réunis ensemble, reproduisent, comme un tableau vivant, la figure du Sauveur.

Que sera donc Flavien? Quel trait de ressemblance avec l'Homme-Dieu imprimera-t-il dans sa vie?

Au lendemain de sa conversion, il entend cette parole de nos Livres sacrés : Sors de ton peuple, et viens dans la terre que je te montrerai : *Egredere de terra tua et veni in terram quam monstrabo tibi.*

Son peuple? Mais c'est cette nation belliqueuse qui, se trouvant à l'étroit dans ses frontières, cherche à l'horizon de nouvelles conquêtes. C'est ce drapeau que des mains aguerries portent à la victoire. C'est cette armée vaillante que Clovis rencontrera demain dans les plaines de Poitiers. Et la terre qui lui sera montrée, où est-elle? Où devra-t-il orienter sa vie? Où dressera-t-il sa tente? C'est l'inconnu.

Viens et suis-moi : *Veni, sequere me*, lui a dit le jeune apôtre qui des ténèbres du paganisme l'a conduit au grand jour de la vérité. Et, sans interroger l'avenir, s'abandonnant comme un aveugle à la main qui le guide, il brise sa lance, salue une dernière fois son drapeau, et il se met à la suite de Cyprien, comme autrefois les pêcheurs de Génésareth avaient laissé leurs barques et leurs filets pour suivre Jésus-Christ : *Relictis omnibus, secuti sunt eum.*

Au terme de leur chemin sur un sol que la guerre avait couvert de ruines, où les trouvons-nous? Sur nos rives embaumées : et c'est là que le Seigneur montre à Flavien le sentier mystérieux où sa grâce l'appelle.

A ce converti qui était sorti la veille de l'agitation et de la licence des camps, il fallait la solitude et l'expiation. Donnez-lui la solitude, et Dieu lui parlera comme, dans le silence, le maître parle au disciple, et il lui découvrira les mystères sublimes dont son regard, à peine ouvert aux clartés de la foi, n'a point encore sondé toutes les profondeurs. Donnez-lui l'expiation, et la pénitence purifiera le sang païen qui bouillonnait dans ses veines, et son âme, victorieuse dans la lutte des sens et retrempée dans la douleur, s'élancera libre et forte vers Dieu, comme l'aigle au sommet des montagnes.

Mais dans quel désert ira-t-il s'abriter[1]?

Descendez avec moi là-bas sur le rivage. Devant nous,..... regardez... C'est l'horizon qui s'étend à l'infini, la haute mer que sillonnent les navires, et la grande vague qui, soulevée par la tempête, blanchit d'écume et vient en mugissant se briser contre la grève.

A gauche, semblables à des vaisseaux immenses qui dormiraient sur leurs ancres avec leur riche mâture et leurs voiles

1. S. Flavien se retira dans une presqu'île qui est en face de Toulon, et qui s'appelle aujourd'hui Saint-Mandrier.

déployées, sortent des flots, toutes brillantes de lumière, les trois îles sœurs où se réfugièrent, dès les premiers siècles de l'Église, des milliers d'anachorètes qui cherchaient le calme et la paix, comme le nautonnier cherche le port quand le nuage sombre annonce la tourmente[1].

A droite, voyez-vous la montagne bénie dont nous avons gravi si souvent les pénibles sentiers? On dirait qu'une partie de ses hautes cimes a bondi dans la mer pour former, avec les contours les plus gracieux, cette baie tranquille où presque toujours les flots sont endormis, et à l'époque dont nous parlons, qu'était-ce que cette langue de terre jetée au milieu des eaux, et dont aujourd'hui les crêtes verdoyantes sont armées comme une citadelle? C'était une solitude profonde qui n'était visitée que par les oiseaux du ciel, et où l'on n'entendait d'autre bruit que le murmure de la vague expirant sur le sable.

Flavien l'a vue cette solitude dont le silence et les harmonies étaient si bien faits pour rapprocher l'âme de Dieu, et il y court avec un de ses amis né de la même foi et du même baptême. C'était Mandrier.

Arrivés comme deux barques sauvées la veille du naufrage, dans ce port assuré que le Seigneur lui-même leur avait choisi, *Et veni in terram quam monstrabo tibi*, les entendez-vous s'écrier, comme les apôtres au sommet du Thabor : « Oh! qu'on est bien ici! *Bonum est nos hic esse.* Élevons trois tentes : une pour la croix, deux pour nous, et attendons en paix la délivrance : *Hæc requies mea in sæculum sæculi* »?

Et désormais que font-ils à l'ombre des grands arbres? Ce que faisait Marie-Madeleine dans sa grotte sauvage; ce que faisaient Paul et Antoine dans les déserts de la Thébaïde; ce que faisait Honorat dans sa chère Lérins. Ils prient et ils demandent à l'expiation des secrets pour s'immoler et pour souffrir.

Les entendez-vous ces deux voix qui, mêlées aux voix de la nature, montent à toute heure de la plage vers le ciel? Les voyez-vous ces deux séraphins qui se répondent ici-bas dans la louange et l'adoration, comme là-haut se répondent les deux chœurs des élus?

Le temps est-il calme et l'horizon sans nuage, ils gravissent la colline, et là, en présence de cette immensité qui leur rappelle l'immensité de Dieu, ils invitent toute la création à chanter la puissance infinie qui du néant a fait jaillir les mondes : *Benedicite, omnia opera Domini, Domino.*

1. Les îles d'Hyères.

L'horizon est-il sombre et la mer tourmentée, à genoux sur la grève, ils appellent la foudre, le vent et les éclairs, à bénir le Maître qui d'un mot déchaîne les tempêtes et d'un signe ramène le calme sur les flots : *Benedicite, fulgura et nubes, Domino.*

Le jour, quand le firmament est en feu, ils louent avec le soleil Celui qui l'a revêtu de lumière, et la nuit, quand tout sommeille et que dans l'onde transparente des milliers d'astres se reflètent, ils célèbrent avec les étoiles la sagesse éternelle qui leur a tracé leurs sentiers dans l'espace : *Benedicite, stellæ cœli, Domino.*

Voilà la prière ; et de l'expiation, que dirons-nous?

N'oublions pas que Flavien a vécu de longues années sous la tente. Il connaît donc le rude métier des armes, les privations du champ de bataille, les marches forcées à travers des régions envahies, et dans son sang il y a des ardeurs qui appellent de nouveaux combats.

Eh bien! athlète du Christ, prends l'armure des soldats de Dieu : *Accipite armaturam Dei ;* saisis le glaive de la pénitence : *Et gladium spiritus ;* et descends dans la lice où t'attend de pied ferme un nouvel ennemi. Et Flavien prend l'armure des soldats de Dieu, il saisit le glaive ;... et quel ennemi trouve-t-il dans l'arène? Celui que S. Paul appelle le vieil homme, l'homme terrestre, l'homme sensuel, et il l'attaque avec plus de courage qu'il n'en avait mis à défendre son drapeau, sa patrie et son roi.

Ah! si les rochers qui lui servirent d'abri pouvaient nous raconter cette lutte héroïque, que nous diraient leurs échos? Ils nous diraient que, pris contre sa chair d'une cruauté sainte, il retrempait dans le sang de ses blessures l'énergie de son cœur. Ils nous diraient que, épuisant dans ses flagellations volontaires la puissance de souffrir, il n'avait pour nourriture que quelques fruits sauvages, pour vêtement un rude cilice, pour couche la terre nue, et pour oreiller la pierre du chemin. Ils nous diraient que, pour délivrer son âme de l'empire des sens, il exténuait son corps de jeûnes, de veilles et de macérations, et qu'il se refaisait à l'image du divin Crucifié.

Pourquoi faut-il que l'Histoire n'ait point trahi ces secrets de la solitude? et surtout pourquoi faut-il que ce rivage, sanctifié par tant d'austérités, soit devenu le rendez-vous bruyant des fêtes et des plaisirs ; que les chants voluptueux y aient remplacé les hymnes de la prière, et que la foule danse, ivre de joie, sur la terre des saints? *In terra sanctorum iniqua gessit.*

Les siècles ont respecté la grotte bénie où pleura Marie-Madeleine. Lérins, après des jours de deuil, a vu ses cloîtres

antiques sortir du milieu des ruines à l'ombre d'un temple rajeuni; et nous avons presque oublié que là-bas, sur la plage autrefois déserte, en face de la grande cité, Flavien a donné à Jésus-Christ le témoignage de la vie, en attendant qu'il lui donnât le témoignage du sang.

Qu'est-ce donc que le sang répandu pour affirmer les droits de Dieu? C'est la plus haute expression de l'amour, nous répond le Sauveur : *Majorem dilectionem nemo habet ut animam suam ponat quis pro amicis suis.*

Sans doute vous aimez Dieu lorsque, mettant la vérité sur vos lèvres hardies, vous la jetez, infatigable apôtre, à tous les vents du ciel, pour qu'elle germe et fleurisse en son temps.

Vous l'aimez lorsque, vous étendant sur la croix comme la victime du Calvaire, vous imprimez sur votre chair ses stigmates sacrés.

Vous l'aimez lorsque, attirés par les charmes de sa figure dont le regard éclaire nos âmes et les rayons échauffent nos cœurs, vous le suivez dans tous les sentiers qu'il a parcourus en venant sur la terre.

Mais lorsque de l'esprit et du cœur, de la richesse et du plaisir, des affections et des joies, nous avons fait au Seigneur un généreux holocauste, ne nous reste-t-il plus rien à porter sur son autel? Il nous reste la vie, et donner librement sa vie comme le Christ au sommet du Calvaire, voilà l'héroïsme de l'amour : *Majorem charitatem nemo habet.*

Aussi, en face des dévouements sublimes que n'effraient ni les périls ni la mort, voyez-vous les peuples? Ils se découvrent devant le soldat qui revient du champ de bataille, tout couvert de blessures; ils applaudissent le sauveteur qui, luttant contre les flots, amène le naufragé sur le rivage; ils acclament la sœur de charité qui brave l'épidémie à ses heures de deuil; et au martyr de la foi l'Église, vous le savez, bâtit des temples et dresse des autels.

Flavien a-t-il donné à la vérité chrétienne ce dernier témoignage? Oui, nous dit la tradition. Nous ignorons, il est vrai, les actes de son martyre. Fut-il surpris dans sa solitude comme l'oiseau par le chasseur, et tomba-t-il sous les coups de la haine sans témoin et sans bruit, comme la feuille qu'a détachée le vent? Fut-il traîné devant quelque juge hérétique ou païen, comme autrefois les chrétiens de Rome devant les proconsuls de l'Empire? Sortit-il lui-même de sa retraite pour courir au-devant du supplice et de la mort? Nos annales se taisent, et nous ne savons quelles tortures il dut subir de la main du bourreau.

Seulement l'Histoire nous affirme que déjà la Provence s'était

empourprée, comme chante la liturgie, du sang de ses martyrs : *Horum cruore purpurata.* Évaric, prince arien, venu de l'Espagne dans les Gaules, avait passé à travers nos églises pleines de vie comme l'ouragan à travers les moissons. Valère, évêque d'Antibes, et Ausile, évêque de Fréjus, avaient disparu dans cette tourmente, et, la persécution s'étendant sur nos côtes où la foi chrétienne s'était si richement épanouie, il est à croire que Flavien, quelques années après, fut emporté par la même tempête.

Il tomba donc comme il serait tombé dans une lutte sanglante, vaillant soldat, regardant en face la mort, tenant dans ses mains la croix qui était son drapeau, et poussant ce cri de victoire : Je suis chrétien : *Christianus sum.*

A ses côtés, quel est celui qui partage son triomphe ? C'est encore Mandrier. Unis pendant la vie par l'expiation, la prière et l'amour, ils devaient être inséparables dans la mort ; et l'Ange qui veille à la garde de notre cité recueillit leur sang dans la même coupe et l'offrit au Seigneur : *Quomodo in vita dilexerunt se, ita et in morte non sunt separati.*

La piété chrétienne, elle aussi, ne les a point séparés dans son culte, et, tandis que nous chantons à Flavien ses louanges, non loin d'ici, sur la terre qui porte son nom, Mandrier reçoit les hommages de son peuple.

Les voilà les deux arbres dont les branches entrelacées ont donné les mêmes fruits : *Isti sunt duæ olivæ.* Voilà les deux astres qui projettent la même lumière au firmament de l'éternité : *Et duo candelabra lucentia ante Dominum.* Voilà les deux frères qui, s'étant partagé le calice de la souffrance et du martyre, ont mérité d'être appelés les amis de Dieu : *Calicem Domini biberunt, et amici Dei appelati sunt.*

La Providence, qui fait tout à son heure, n'a tiré Flavien de son obscurité qu'après de longs siècles d'oubli, et c'est vous qui les premiers lui avez dédié ce temple où vous rendez à sa mémoire un culte solennel.

Il est donc ici, au milieu des champs, des lumières et des fleurs, pour protéger cette église et pour nous apprendre à être nous-mêmes les témoins de l'Évangile : *Eritis mihi testes.*

La foi, qui traverse aujourd'hui l'une de ses crises les plus terribles, nous demandera-t-elle du sang ? Je ne le pense pas. Mais, à défaut du martyre qui est réservé aux âmes fortes et vaillantes, il y a le témoignage des œuvres, et tout chrétien doit être, par la sainteté de ses œuvres, un témoin de Jésus-Christ : *Eritis mihi testes.*

Or les vrais témoins de Jésus-Christ où sont-ils ? Cherchez-les. Vous trouverez dans le monde des parjures et des traîtres qui

arborent l'impiété, renient le Dieu de leur baptême, et combattent la vérité catholique avec une haine implacable comme la haine de Satan.

Vous trouverez des lâches qui s'extasient devant la sublimité de nos dogmes, l'architecture de nos temples, la splendeur de nos fêtes, et gardent cependant la foi captive au fond du cœur.

Vous trouverez des demi-chrétiens qui, n'empruntant au christianisme, au lieu de sa morale austère, que ce que son culte extérieur a de gracieux, de frais et d'émouvant, ressemblent à des statues sans vie.

Mais des témoins qui affirment courageusement leurs convictions, et qui sachent les défendre contre les négations de l'esprit en révolte!

Des témoins qui opposent aux mœurs efféminées du siècle une âme virile trempée dans le sacrifice, l'expiation et les luttes de la vertu!

Des témoins qui, par la sainteté des œuvres, attestent la sainteté du Maître dont il suivent pas à pas les sentiers!

Le sommes-nous? Demandons à notre saint la foi et le courage: la foi qui règle la vie, le courage qui en surmonte les épreuves; et, témoins de Jésus-Christ sur la terre, nous mériterons qu'il nous rende lui-même témoignage dans l'assemblée des cieux: *Confitebor et ego eum coram patre meo. Amen.*

---

19 AOUT — S. LOUIS[1]

Consummatus in brevi, explevit tempora multa.

En peu de temps il a fourni une longue carrière. (Sap., IV, 13.)

La vie, est-il écrit quelque part, ne se mesure pas au nombre des années. Il y a des hommes qui, en réalité, passent de longs jours sur la terre, et, au dire du monde, leur existence a été bien remplie. Qu'ont-ils donc fait? Ce qu'ils ont fait? Ils avaient du génie, et le génie leur a donné la gloire. Ils avaient de la science, et la science a couronné leur nom d'une auréole d'immortalité. Ils avaient de l'habileté, et à l'aide de l'habileté

1. Évêque de Toulouse.

Panégyrique prêché à Toulouse, dans l'église des Capucins, par M. l'abbé Constant d'Ollioules, missionnaire apostolique.

ils ont assoupli les événements au gré de leurs désirs. Est-ce là vivre? Demandez à Dieu. Devant Dieu le génie n'est rien, la richesse n'est rien, la politique n'est rien; la vertu seule a du prix, et la vie la plus longue, si elle n'est pas marquée du sceau de la vertu, pèse moins qu'un grain de poussière dans la balance de son éternité.

Il est, au contraire, des hommes qui ne vivent qu'un jour. Ils ont passé, dit la sainte Écriture, comme l'éclair qui soudain sillonne la nue. Ils ont passé comme les flots qui se précipitent vers la mer, et pourtant avez-vous entendu l'Esprit Saint? *Consummatus in brevi, explevit tempora multa*: En peu de temps ils ont fourni une longue carrière. Or ceux-là, qu'ont-ils fait? Ce qu'ils ont fait? Ils ont combattu de bonne heure les combats du Seigneur, et, jeunes encore, ils ont cueilli les palmes de la victoire. De bonne heure, ils ont semé dans les sueurs, et, jeunes encore, ils ont récolté la moisson. C'est la fleur qui, à peine éclose, exhale un suave parfum; c'est le soleil qui, à peine à l'horizon, illumine déjà le firmament de ses vives splendeurs. Ainsi, Mes Frères, a vécu cette humble vierge de Viterbe, cette rose du parterre séraphique que les anges cueillaient à son premier matin pour la transplanter dans le jardin du paradis. Ainsi a vécu S. Louis de Gonzague qui, à l'âge de vingt-quatre ans, allait embaumer les cieux du parfum de son innocence. Ainsi a vécu ce pontife, ce religieux, ce saint, dont je viens aujourd'hui vous dire les vertus. S. Louis, évêque de Toulouse, et religieux de l'Ordre de Saint-François d'Assise, commence dès ses plus tendres années, par la prière et la mortification, l'œuvre de sa sainteté, et il l'achève, tout jeune, par les austérités du cloître et les labeurs de l'épiscopat. Ce sont les deux réflexions que nous allons développer.

I. — C'était donc en l'année 1274. Dans une ville de la Provence et dans la salle armoriée d'un château que l'on montre encore aujourd'hui, un tout petit enfant reposait dans un berceau. Il y avait grande joie dans ce palais des princes; plus grande était la joie du ciel où les anges répétaient en chœur ce cantique qu'ils aiment à redire chaque fois qu'un saint vient à la vie: Gloire à Dieu et paix à la terre! *Gloria in excelsis Deo et in terra pax!*

Qu'était-ce que cet enfant? C'était un rejeton de cette tige royale sur laquelle se sont épanouis S. Félix de Valois et S. Louis, S. Étienne et S. Ladislas, S. Henri et sainte Hedwige. Son père s'appelait Charles II; il était duc d'Anjou, comte de Provence et roi de Naples. A cette époque, la France pleurait le fils de Blanche de Castille; Louis IX venait de mourir sur les plages

de l'Afrique en défendant la croix de Jésus-Christ, et, en souvenir de ce héros, Charles II voulut que son enfant prît un nom immortalisé par le courage et la vertu. Le nouveau-né fut donc appelé Louis. O preux chevalier, chef des Croisés, athlète de la foi, veille sur ce berceau; il y a là de riches espérances.

Tout, en effet, annonça bientôt que sur cet enfant était descendu, dans toute sa plénitude, l'esprit de sainteté. Élevé par une mère qui portait dans ses veines le sang de sainte Élisabeth de Hongrie, le jeune Louis grandit comme un arbrisseau dont une main prévoyante dirige la sève; il grandit dans la crainte et l'amour du Seigneur, et, à cet âge où l'esprit est si peu fait à réfléchir, on pouvait admirer déjà la sagesse de ses paroles et la droiture de ses actions.

Mais voici la jeunesse; que sera l'avenir? La jeunesse, c'est le temps de l'indépendance; la jeunesse, c'est le temps de l'orgueil et de la présomption; la jeunesse, c'est le temps du plaisir. Je ne sais quel feu brûle au cœur; je ne sais quelles émotions s'éveillent au fond de l'âme. Jeune homme, prépare-toi: c'est le moment de la lutte, et la lutte sera terrible; car, Mes Frères, Louis n'est pas seulement jeune: il est jeune prince, il est jeune à la cour; et la cour, savez-vous ce que c'est? Il y a là mille courtisans qui s'arrogent la mission de rendre le vice aimable en l'ornant des plus belles couleurs; il y a là mille flatteurs qui, par des éloges empruntés, trompent leur idole et la poussent à l'abîme; il y a là le luxe avec tout son prestige; il y a là la gloire avec ses séductions; il y a toutes les passions réunies ensemble pour fasciner et pour corrompre. Au milieu de tant d'écueils, que fera Louis d'Anjou? Ne craignons rien: il a vu les périls qui l'attendent, et il s'est dit à lui-même: « Il est une couronne qui doit m'être bien plus chère que ma couronne de roi; à quoi bon porter le diadème sur le front si le vice a dégradé mon cœur? La chasteté, voilà mon trésor; je la garderai jusqu'à mon dernier soupir. » Il la garda, Mes Frères, et sa jeunesse fut si pure, et sa jeunesse fut si chaste, qu'il mérita d'être appelé l'ange de la cour. Et avec quelles armes défend-il sa vertu?

Le premier rempart qu'il oppose à l'ennemi, c'est le travail. Son père lui avait donné pour maître trois religieux de l'Ordre de Saint-François d'Assise, docteurs illustres de l'Université de Paris; il avait choisi pour son précepteur le célèbre Jacques d'Ossat qui plus tard fut élu pape sous le nom de Jean XXII. A cette école, le jeune prince s'appliqua soigneusement à l'étude; il fit de rapides progrès dans la science, et en peu de temps il excita l'admiration de tous ceux qui l'approchaient. C'est beaucoup pour l'enfance d'être condamnée à des labeurs

qui fixent son imagination volage et son esprit léger; mais de quoi servirait le travail si la piété ne contenait pas les passions frémissantes ? Aussi, Mes Frères, à quoi Louis emploie-t-il tout le temps qu'il ne consacre pas à l'étude? Il l'emploie à la prière. Le voyez-vous à cet âge où l'on ne pense qu'à se délasser en de joyeux loisirs? Le voyez-vous, dès l'âge de sept ans, au pied des saints autels ? Les enfants qui composent sa garde d'honneur s'égaient en des jeux bruyants, et lui s'enfuit à la dérobée..... Où va-t-il? Il se retire à l'écart, tombe à genoux, joint ses mains innocentes, lève au ciel son regard d'ange, et il prie. Si, pour le distraire, ses maîtres le conduisent dans la campagne de Naples, il les supplie de se diriger vers quelque église où il puisse librement épancher son âme en présence du Seigneur. Chaque jour il assiste au sacrifice adorable de la messe; chaque jour il récite l'Office de la Vierge; il se plaît dans les cérémonies du culte; il aime à entendre raconter les mystères de la vie du Sauveur; lui-même ne sait que parler de la crèche et du Calvaire, et il puise dans de longues méditations sur l'anéantissement de Jésus-Christ, le mépris des grandeurs de la terre et le désir des richesses du ciel.

Nous sommes à la nuit. Il fait silence à la cour, la cour repose; et le jeune prince, où est-il ? Allez à la chapelle du château; entendez-vous cette voix enfantine ? Lui, tout petit enfant, se prive du sommeil, et, avec les trois religieux qui lui servent de maîtres, il chante encore les louanges de Dieu.

Ah! c'est que de bonne heure il a compris les leçons de la croix, et, sachant que le lis de la pureté ne fleurit qu'au milieu des épines, il place son innocence sous la garde de la mortification. Dès l'âge de huit ans, il s'exerce aux pratiques les plus rigoureuses de la pénitence; il se punit sévèrement des fautes même involontaires; il captive la fougue de son imagination, il se prive des plaisirs les plus innocents, et la nuit, quand il n'a plus à craindre des regards indiscrets, il quitte la couche trop molle qu'on lui a préparée, et il s'endort à terre, sur une simple natte, à côté de son lit. Plus tard, il jeûne trois fois la semaine, châtie son corps jusqu'au sang, se revêt d'un cilice et entoure ses reins d'une chaîne de fer.

O jeune homme, vienne maintenant l'épreuve, tu seras fort. La prière sera ton bouclier, la pénitence te servira de cuirasse, et tu vaincras.

L'épreuve vint en effet. Il le fallait, Mes Frères, parce qu'il n'y a pas de vertus solides sans épreuve. L'épreuve, c'est le creuset où l'or s'épure; c'est l'orage qui soulève l'océan et en purifie les vagues; c'est le vent qui secoue l'arbre et l'affermit.

Charles II, son père, vaincu dans une bataille qu'il avait

livrée en face de Naples, était retenu captif en Espagne. Sur les vives instances du pape Nicolas IV, un traité fut conclu, et Charles fut remis en liberté à la condition, condition bien dure! qu'il laisserait ses trois fils en otage. Voilà donc Louis jeté dans un cachot, à Barcelone. Mon Dieu! quelle épreuve terrible! A quatorze ans, alors que sourit l'avenir, entendre tout à coup se fermer derrière soi les verroux d'une noire prison! A quatorze ans, être arraché des bras d'une mère, et remis à la garde d'un vainqueur orgueilleux! A quatorze ans, ne respirer l'air et ne voir la lumière qu'à travers les barreaux de fer d'une vieille citadelle! Oh! que c'est triste! Oh! que c'est dur! comment ce fils des rois acceptera-t-il ce rude sacrifice? Ses frères se désolent, ses compagnons d'infortune se lamentent; et lui ?..... Entendez ce cri sublime de la résignation: « C'est vous, Seigneur, qui ordonnez toute chose; il ne m'est donc pas permis de me plaindre. J'adore la main qui s'appesantit sur moi, heureux d'avoir part au calice amer de vos souffrances. Soyez éternellement loué! » Étonnés de ce calme, les gentilshommes qui partagent sa captivité lui demandent un jour ce qu'il pense de ses disgrâces: « Ce que j'en pense! leur répond-il, je pense qu'elles sont plus utiles aux chrétiens que les délices de la prospérité. Nous oublions facilement nos devoirs lorsque tout réussit au gré de nos désirs; trop malheureux est celui qui n'a pas marché dans la voie des souffrances; il ne se connaît pas lui-même, et Dieu semble l'avoir oublié. »

Au prisonnier, et surtout à un jeune homme dans un cachot, les journées sont bien longues. Que feras-tu, pauvre captif, de ces heures si lentes à fuir sur la terre étrangère? Pour occuper ses loisirs, aux prières de son enfance il ajoute le grand Office de l'Église et celui de la Croix, pendant lequel il tient les bras étendus pour rendre hommage à Jésus-Christ crucifié. Il continue et perfectionne ses études sous la direction des religieux qui l'ont suivi dans son exil; il se livre avec plus d'ardeur que jamais à la pénitence, et il cherche au pied du Crucifix la résignation qui fait les saints au milieu des adversités. Il faudrait pourtant quelque chose de plus à l'activité qui dévore son cœur. Une prison, c'est si étroit! Ces murs élevés limitent l'espace, ils bornent l'horizon, ils écrasent l'âme, ils arrêtent l'air. De grâce, ouvrez, ouvrez les portes de cette citadelle, Louis a le zèle d'un apôtre, il a besoin de dépenser sa vie.

Et voilà qu'après une longue détention, le roi d'Aragon permet aux jeunes princes de sortir quelquefois de leurs cachots et de descendre dans Barcelone. Vous croyez, n'est-ce pas, que, pour adoucir les ennuis de sa captivité, Louis va courir

aux fêtes de la ville? « N'est-ce point assez, répond-il à ses amis qui lui proposent quelques joyeux passe-temps, n'est-ce point assez que mon corps soit dans les fers? Voulez-vous encore enchaîner mon âme? Si la prison est un mal, n'est-ce point le plus grand de tous les maux que de s'exposer à perdre le trésor de la grâce? Les pauvres! où sont les pauvres? » Et il s'en va dans les hôpitaux : il console les malades, il se met au service des lépreux, il les sert à table, il leur baise les pieds et se dévoue tout entier aux œuvres de miséricorde.

Six ans s'écoulèrent ainsi. Dieu n'avait point encore dit son dernier mot sur cette âme d'élite. Tout à coup une maladie se déclare ; en quelques jours elle a fait des progrès effrayants, et le bruit se répand dans la ville que Louis est mort. Attendons. A l'instant même où cette nouvelle se propage, le mal disparaît, et comme providentiellement Louis revient à la vie. Quelque temps après, il était dans la chapelle du château fort de Sura, et là, prosterné devant une statue vénérée de la Vierge, il faisait vœu d'embrasser la pauvreté évangélique dans l'Ordre de Saint-François d'Assise ; puis il quittait sa prison, emportant avec lui la résolution inébranlable de répondre à la voix du Ciel, quoi qu'il dût lui en coûter. C'est ici la seconde page de son histoire et le couronnement de sa sainteté.

II. — Louis avait vingt ans, et les droits de l'hérédité l'appelaient au trône de Naples. Il est donc évident que sa résolution devait contrarier la cour en ruinant les espérances que son père avait conçues. Être religieux, et surtout religieux mendiant! Lui, le descendant d'une race illustre, le fils des rois, l'héritier d'une riche couronne! « Impossible, s'écrient les courtisans; que dira le monde? » — « Le monde, répond-il, dira ce que bon lui semble; ceux qui ne sont occupés que des jugements de Dieu font peu de cas des jugements des hommes... » — « Mais le bien de l'État? ajoutent les politiques ; la paix vient à peine d'être conclue, et, pour sanctionner cette paix, le roi d'Aragon vous offre la main d'Yolande, sa sœur. » — « C'est inutile, leur répond-il encore, tous les royaumes de la terre ne me sont rien à côté du royaume du ciel. » Les courtisans et les politiques sont vaincus ; Louis est inébranlable. Tout à coup voyez-vous ce vieillard qui s'avance? Il y a des pleurs dans sa voix; il gémit, il presse, il sollicite, il commande. Ce vieillard, c'est son père. Qui l'emportera, de la nature ou de la grâce? Qui l'emportera, du père ou du fils? Moment critique! Des deux côtés, ce sont des larmes, des larmes et des soupirs. « Mon père, lui dit enfin le jeune prince en surmontant l'émotion qui agite son cœur, je dois vous obéir, c'est vrai;

voulez-vous pourtant que je sois infidèle à mon Dieu à qui j'ai voué la chasteté ? » Charles était trop pieux pour ne pas respecter la volonté divine, et, tendant la main à son fils : « Va, lui dit-il, fais ce que Dieu t'inspire. »

Louis a triomphé ; il est libre. Peu après, nous le trouvons à Rome, à genoux devant le Souverain Pontife ; il abdique ses droits à la couronne, reçoit les ordres sacrés, et, pauvre de la pauvreté de Jésus-Christ, il revient près de Naples, dans un vieux château bâti sur un roc au milieu de la mer, pour s'y préparer au sacerdoce. Que se passa-t-il dans cette solitude ? Les anges seuls pourraient nous le dire. Plusieurs mois s'écoulent. Voici le jour si longtemps désiré. Louis a monté les degrés de l'autel ; sur ses mains a coulé l'huile qui consacre ; il est prêtre. Désormais ne lui parlez plus de la terre ; on lui a dit que le prêtre est un autre Jésus-Christ, et lui :... « Laissez-moi copier Jésus-Christ. » Et il court s'ensevelir dans sa retraite. Suivons-le. Le prêtre doit être l'homme de la pénitence, et le voilà qui se revêt d'une simple tunique de laine ; il jeûne au pain et à l'eau, et tous les jours il frappe son corps et le meurtrit avec des pointes aiguës. Le prêtre doit être l'homme de la science, et il emploie de longues heures à étudier l'Écriture sainte qu'il se fait lire même pendant les repas, ou bien les ouvrages des docteurs, et surtout de S. Bernard. Le prêtre doit être l'homme de la prière, et chaque jour il offre l'adorable Sacrifice, et, descendu de l'autel, il sert lui-même la messe ; et puis ce sont des méditations presque sans fin pendant lesquelles son cœur s'enflamme d'amour pour les souffrances. Dieu laissera-t-il toujours cette lumière sous le boisseau ?

Un jour, un bruit vague arrive jusque dans la solitude où Louis vit seul en compagnie des livres et de quelques religieux. A cette nouvelle, il se lamente, il se désole. De quoi s'agit-il ? Le Pape, disait-on, venait de le nommer évêque. Lui évêque ? lui qui a méprisé le sceptre et n'a point voulu des honneurs ? Son humilité s'effraie, et il part. — Où allez-vous, élu de Dieu ? — Je vais à Rome. — Et il arrive à Rome ; il se jette aux pieds du Souverain Pontife : « A d'autres la houlette du pasteur, à moi les austérités du cloître. Donnez-moi plutôt la bure de la pénitence et la corde de Saint-François.

Nous sommes en l'année 1295 ; c'est la nuit de Noël. Dans l'Église du couvent d'*Ara cœli* le Pape et les cardinaux sont assemblés ; devant eux un prêtre s'incline. Que demandez-vous ? lui dit le Souverain Pontife. — Je demande d'être enfant de Saint-François d'Assise. — Le moment ne pouvait être mieux choisi. C'était l'heure où, par amour pour les hommes, le Fils de Dieu naissait pauvre dans une crèche, et, par amour

pour Dieu, Louis foulait aux pieds les richesses; il était Frère Mineur.

Un instant le nouveau religieux espère vivre et mourir ignoré dans sa pauvre cellule. Vain espoir! trois jours sont à peine écoulés, et, en vertu de l'obéissance, il lui est enjoint d'accepter l'épiscopat. Mais quelle sera dans le champ du Seigneur la part qui doit échoir à ce ministre fidèle? Quelle sera, entre toutes les villes, la ville privilégiée vers laquelle doit aller cet envoyé de Dieu? O Toulouse, tressaille d'allégresse! orne tes rues, prépare des couronnes: voici un nouveau saint que la Providence t'envoie! Volez au-devant de lui, anges gardiens du siège des Sernin et des Exupère; rendez-lui le chemin facile; portez-le dans vos mains; et vous, élu du ciel, hâtez-vous de venir: Toulouse vous attend, Toulouse vous appelle.

Après avoir reçu l'onction des mains du Souverain Pontife, le nouvel évêque part de Rome, accompagné seulement de quelques religieux. A Florence, il est conduit en triomphe au couvent de Sainte-Croix où l'on a préparé pour le recevoir une salle ornée d'une tenture d'or. — « Est-ce bien là, s'écrie-t-il indigné, la cellule d'un Frère Mineur? Otez toutes ces vanités, ou bien je vais ailleurs chercher une demeure convenable à un disciple de Saint-François. » A Brignoles, en Provence, il refuse d'entrer dans le palais de son père, et va demander un asile au monastère des Cordeliers. Enfin le voilà dans son diocèse; Toulouse l'a reçu avec des chants de fête et de jubilation. L'évêque s'est mis à l'œuvre; qui nous dira les œuvres de son épiscopat?

Un évêque, c'est le père des pauvres. Et l'évêque de Toulouse commence par se faire pauvre. Il garde la bure franciscaine, s'en va nu-pieds, ne veut sur sa table que de la vaisselle de bois, renonce à la plus grande partie des revenus de son évêché, puis, épris d'amour pour les pauvres ses enfants, le voyez-vous dans les hôpitaux, dans les prisons, dans les rues et sur les places publiques? Que cherche-t-il? Il cherche des pauvres à consoler, des pauvres à secourir. Tous les jours, il en appelle vingt-cinq à sa table; il les sert de ses mains, et le samedi il leur lave les pieds.

Un évêque, c'est la lumière de son peuple. Et l'évêque de Toulouse brille tellement par ses vertus, que son peuple est à se demander s'il est un ange ou s'il est un homme.

Un évêque, c'est un pasteur. Et l'évêque de Toulouse catéchise les enfants, dirige les consciences, court au chevet des malades. « Laissez-moi, dit-il à un de ses prêtres qui veut l'arrêter sur le seuil d'une pauvre maison où une femme va mourir, c'est au pasteur à secourir ses brebis. » Et il entre dans cette maison

délabrée, il dispose cette femme à la mort, et en sortant, quelqu'un lui faisant apercevoir qu'il s'était rempli de poussière et de vers : « Mon ami, lui répond-il en souriant, ce sont là les perles des pauvres. »

Un évêque, c'est un apôtre. Et l'évêque de Toulouse se lève avec la vigueur de l'âge, la puissance de la parole et la vertu des miracles. Il parcourt tout son diocèse encore infesté par l'hérésie des Albigeois; il prêche, il catéchise, il évangélise les principales villes du Languedoc, passe jusqu'en Espagne, et à la voix de cet apôtre, de ce thaumaturge, de cet autre Jean-Baptiste, les mœurs s'épurent, la foi se ranime, et les peuples sont entraînés aux pieds de Jésus-Christ.

Que manquait-il à cette vie si pleine ? Exténué par les jeûnes, les austérités et les travaux apostoliques, le saint évêque désirait le repos du cloître. Dieu va lui donner le repos du Paradis. Au moment où il s'achemine vers Rome pour se démettre de sa charge, la fièvre le saisit à Brignoles, le 12 du mois d'août 1297. « O épiscopat, s'écrie-t-il alors en se jetant sur la couche d'où il ne devait plus se relever, ô épiscopat, je vais enfin être délivré de ton fardeau, et vous daignerez, ô mon Dieu, me recevoir dans le port du salut. » Oui, bon et fidèle serviteur, tu as vaillamment combattu, il est temps de recevoir la couronne. Le fruit est mûr; Seigneur, détachez-le de l'arbre. La fleur est épanouie; cueillez-la sur sa tige. Et voilà qu'en peu de temps le mal ne laisse plus d'espoir, et un envoyé du Ciel vient lui dire que dans trois jours ce sera le jour de l'éternité. Encore trois jours, et puis le ciel, quelle heureuse nouvelle! Vite, donnez-moi le viatique du voyage et l'onction du combattant. Et avec la foi la plus vive et l'humilité la plus profonde il reçoit les sacrements de l'Église, et le 19 du même mois, tandis qu'il répétait dans des transports d'amour : « Jésus est toute ma richesse, et lui seul me suffit, » cet ange de la terre s'envolait au Paradis. Le saint évêque n'avait que vingt-trois ans, mais en peu de jours il avait fourni une longue carrière : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa.*

Pourrait-on, Mes Frères, en dire autant de nous ? Nous avons tous vécu plus que n'avait vécu S. Louis : qu'avons-nous fait de la vie ? S. Louis est descendu dans la tombe avec la robe baptismale; le souffle des passions n'avait point altéré sa candeur ni terni sur son front l'auréole de l'innocence; il était resté pur parce qu'il avait aimé la prière; il était resté chaste parce qu'il avait humilié son corps sous le joug de la mortification. Avons-nous, comme lui, consommé notre course sans nous meurtrir aux ronces du chemin ? Avons-nous traversé le long sentier du monde sans y prendre de la boue ? Avons-nous lutté contre les

orages sans en être brisés ? Si le péché, de sa main fangeuse, a souillé notre cœur, ayons au moins le courage de l'expiation, et que le repentir nous tienne lieu d'innocence.

Et vous, ô saint Pontife, qui dans la gloire êtes au rang des vierges, comme le prophète s'envolant vers les cieux, donnez-nous votre esprit. Nous vous avons donné un temple, un temple bâti avec l'or du riche et le denier de la veuve ; en retour, donnez-nous sur le champ de bataille l'aide de vos prières.

O Saint, priez pour cette ville dont vous fûtes autrefois le pasteur, et de votre houlette aujourd'hui glorieuse défendez le troupeau ! *Sancte Ludovice, ora pro nobis.*

Priez pour les âmes généreuses qui ont donné de leurs sueurs ou de leur superflu pour élever en votre honneur un temple où sont célébrées vos louanges ! *Sancte Ludovice, ora pro nobis.*

Priez pour cette famille séraphique qui vous invoque comme un protecteur, et vous aime comme un frère ! *Sancte Ludovice, ora pro nobis.*

Priez pour nous aujourd'hui, et que demain nous soyons avec vous dans la splendeur des cieux ! — *Amen.*

Voir un autre panégyrique du même saint dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXIV, p. 532.

---

20 AOUT — S. BERNARD[1]

> *Et quosdam quidem posuit Deus in Ecclesia, primum apostolos, secundo prophetas, tertio doctores, deinde virtutes, exinde gratias curationum, opitulationes, gubernationes, interpretationes sermonum.*
>
> Ainsi Dieu a établi dans son Église, premièrement des apôtres, secondement des prophètes, troisièmement des docteurs, ensuite ceux qui ont la vertu de faire des miracles, puis ceux qui ont la grâce de guérir les maladies, ceux qui ont le don d'assister les frères, de gouverner, d'interpréter les langues. (I Cor., XII, 28.)

Mes révérends Pères,
Messieurs,

L'éloge de S. Bernard n'est pas à faire, il est fait. Les hommes l'ont commencé, Dieu l'a terminé. Sept siècles ont composé l'hymne de sa louange, l'Éternité le chante. Religieux, laïques,

1. Abbé de Clairvaux.
Discours prononcé au monastère de Notre-Dame d'Aiguebelle, le 20 août 1878 ; au monastère de Notre-Dame des Neiges, le 20 août 1879, par M. l'abbé M. Berthin, curé d'Ancône (Drôme).

prélats, princes, souverains pontifes, ont à l'envi proclamé sa gloire sur la terre; les saints et le Seigneur l'exaltent dans le Ciel. Si le moine fervent de Cîteaux, si le fondateur illustre de Clairvaux, si le docteur catholique, si l'apôtre du moyen âge appartient aux générations humaines par ses exemples et par ses bienfaits, il appartient à Dieu par son triomphe et sa récompense.

Tout ce que nous pouvons en ce jour où nous célébrons son nom glorieux, c'est d'être les échos de ses illustres panégyristes. Hélas ! nous ne serons que des échos affaiblis et imparfaits.

Église de Jésus-Christ, dis-nous ses combats généreux ! Ordre pieux de Saint-Benoît, rappelle-nous ses travaux mémorables ! Marie, qu'il a louée avec tant de piété, montrez-nous les trésors de son cœur filial ! Jésus, qu'il a annoncé avec tant de zèle; Trinité auguste, qu'il a défendue avec tant de foi, découvrez-nous le trône radieux où il est assis près de votre trône éternel !

A mon tour, Mes révérends Pères et Messieurs, j'essaie donc de louer Bernard. Je sais que mes forces n'y suffisent pas: j'en fais d'abord l'aveu pour l'honneur de notre saint. J'y suis cependant encouragé parce que j'aime Bernard, et aussi, — pourquoi ne le dirais-je pas ? — parce que la voix trop bienveillante de l'éminentissime abbé de cette chère maison d'Aiguebelle a parlé à mon cœur, et je lui obéis comme à un ordre venu du Ciel.

J'entre maintenant avec simplicité et confiance dans mon sujet qui est un immense champ à parcourir, et je le renferme dans ces deux mots qui sont la matière d'une vaste étude: doctrine et action de S. Bernard.

Et ainsi vous verrez réunis en notre grand héros chrétien tous les dons que le Seigneur, d'après S. Paul, distribue entre plusieurs: le zèle des prophètes et des apôtres, la science des docteurs, la vertu des miracles, le dévouement à ses frères, l'art de gouverner, et le don d'interpréter nos Livres sacrés.

I. — C'est un rôle sublime que celui de l'écrivain. Quand Dieu donne à un homme, avec les qualités pour l'entreprendre, la mission pour l'accomplir, heureux est cet homme élu du Seigneur, heureuse est la société qui possède un tel homme. Pour ne citer qu'un nom moderne respecté de tous les partis, quel bien n'a pas fait l'illustre Joseph de Maistre par ses écrits sages, solides, lumineux ! Si la parole a sur la plume l'avantage d'être plus entraînante, la plume a sur la parole l'avantage d'obtenir un effet plus durable. La parole s'envole, l'écrit

demeure : *Verba volant*, *scripta manent*. Augustin a laissé des pages qui ont converti des âmes jusqu'à nos jours.

Bernard, dans cette phalange de génies sublimes, brille avec éclat. Esprit élevé, vaste et profond, il saisit les questions dans leur ensemble sans que les détails lui échappent ; imagination vive et gracieuse, il embellit sa pensée des ornements les plus brillants ; cœur tendre et généreux, il attire et console, il touche et embrase.

Il n'est, d'ailleurs, aucun titre dans la science sacrée qu'il ne porte avec honneur.

Il est philosophe distingué. Familier avec toutes les doctrines, il discerne la vérité dans ce labyrinthe obscur où se sont égarés les esprits les plus subtils, il réfute avec clarté et d'une façon péremptoire les erreurs soutenues, hélas ! par de très grands maîtres de son temps. Vous connaissez celles d'Abailard : j'aurai occasion d'y revenir, il me suffit ici de les signaler. Si vous me demandez à quelle école appartient Bernard, je vous dirai qu'il est plutôt de l'école de Platon et d'Augustin.

Théologien éminent, versé dans toutes les connaissances de la tradition, il compose des traités immortels d'une autorité qui fait loi auprès de Suarez, de Bellarmin, et, pour rappeler un nom qui me dispense de tous les autres, de Thomas d'Aquin, cette lumière de l'Église, qui brillera un siècle plus tard. « Sa bouche, a dit l'Ange de l'école, a été un vase précieux, une bouche d'or. »

Bernard est directeur consommé. Ses lettres et ses écrits ascétiques portent l'empreinte de la sagesse et de l'onction ; et c'est là que les maîtres, aujourd'hui encore, vont apprendre la méthode pour bien conduire les âmes.

Il est littérateur. Ah ! nous oublions ces trésors de la patrologie, et « ce serait un beau travail, dit à propos de Bernard un de ses historiens modernes, que de remettre en vogue ces vieux livres qu'on ne lit plus[1] ». Et pour moi, s'il m'est permis d'en faire l'aveu, ramené par mon œuvre à parcourir ces pages composées il y a plus de sept siècles, j'y trouvais le plus grand charme, j'admirais partout un goût exquis, des saillies vives, des remarques ingénieuses, et toutes les qualités que les rhéteurs se plaisent à signaler dans les chefs-d'œuvre de l'antiquité.

Il est Docteur. Entendons-le non dans le sens restreint d'une académie, mais dans le sens le plus large de la catholicité ; l'autorité souveraine ici-bas s'est prononcée. Déjà Alexandre III et Innocent III l'avaient appelé docteur illustre : *Doctor egregius*. Pie VIII lui en a conféré le titre solennellement : « Nous voulons

1. Ratisbonne, *Vie de S. Bernard*, t. I, p. 171.

que dans toute l'Église catholique Bernard soit honoré comme Docteur, et que ses œuvres soient citées avec autorité dans les gymnases, dans les académies, dans les leçons, dans les interprétations, dans les discours, dans les homélies. » Quelle gloire quand un tel éloge et quand de telles recommandations tombent des lèvres infaillibles d'un pape! Rappellerai-je ici le mot de Luther? *Bernardus omnes Ecclesiæ doctores vincit:* « Bernard est au-dessus de tous les Docteurs de l'Église. » Ce témoignage ne montre-t-il pas l'universel concert de louanges élevé à la science de notre saint?

Mais, non seulement Bernard est Docteur, il est aussi Père de l'Église. Je m'explique. Les souverains pontifes accordent le titre de Docteur aux écrivains religieux dont ils veulent honorer la saine doctrine conforme à la tradition catholique. Ainsi Pie IX, de glorieuse mémoire, a proclamé Docteur l'orateur aimable, le gracieux littérateur, l'éminent théologien François de Sales. Le titre de Père est réservé à ceux qui forment eux-mêmes la tradition catholique. Tertullien, malgré ses hérésies, est Père de l'Église, parce que, vivant à l'origine de l'ère chrétienne, il a sur d'autres questions transmis la doctrine des Apôtres. Ainsi est Père Bernard. Écho fidèle de la foi, il publie éloquemment, il chante harmonieusement les vérités célestes. Dernier anneau dans la chaîne de la tradition, il relie les premiers âges aux âges futurs.

Et l'univers a ratifié le jugement du docte Mabillon : « Il est le dernier des Pères, mais certainement il ne le cède en rien aux premiers : *Ultimus inter Patres, sed primis certo non impar* [1]. Serai-je téméraire en affirmant que le mérite propre de Bernard, qui lui a conquis le titre de Père, c'est d'avoir complété la tradition sur Marie, reine du ciel et de la terre? Si le fils a honoré la mère, la mère n'a-t-elle pas honoré le fils?

Orné de titres si glorieux, doué de qualités si diverses et toutes si éminentes, que n'entreprendra pas Bernard avec son activité? Telle la flamme répand la lumière et propage la chaleur.

Il n'est pas de question religieuse qu'il n'ait traitée, questions de dogme et questions de morale, questions administratives ou de discipline, et questions ascétiques. Il a donné surtout une large part à l'Écriture sainte qu'il a commentée de la façon la plus solide et la plus pieuse. Ce n'est pas qu'il ait eu la pensée de traiter comme un maître les matières de la théologie, mais à cette époque où les idées chrétiennes dominent les esprits, la piété des uns, les hérésies des autres, soulèvent de nombreuses

1. Præf., n° 23.

difficultés ; et, en son temps, on ne songe pas à un autre qu'à Bernard pour les résoudre : tant sa réputation de science et de sainteté l'a mis en évidence dans le monde catholique ! Les bons l'interrogent, les impies le provoquent ; il apparaît à tous comme une colonne de l'Église. Je ne crains pas d'affirmer que ses écrits, invoqués dans toutes les écoles et pour toutes les thèses, présentent un ensemble de doctrine précise et assez complète pour permettre, si les théologies étaient perdues, d'en reconstituer une nouvelle, importante, claire, universelle. Quelques subtilités de l'école, j'en conviens, ne s'y rencontreraient pas : en serait-elle, pour autant, moins parfaite ? Ce serait une théologie mystique, douce comme le miel, suave comme l'ambroisie.

Tout ce qu'il compose est un raisonnement imprégné d'amour, mais d'un amour, selon l'expression de Mabillon, qui « n'offre que des idées de Dieu et des choses célestes » ; et c'est bien à Bernard qu'on peut appliquer le mot d'Augustin : « Le cœur dicte, la main écrit [1]. » Ce fut toute sa rhétorique, et, je puis dire, le secret de ses triomphes. Il a aimé et il a écrit, et ce qu'on écrit avec le cœur réussit toujours.

Mais ici je dois placer une remarque où je ne serai, j'en suis sûr, contredit par aucun de ceux qui m'entendent. Telle est la pureté des saints dans l'amour, et tel est leur amour dans la pureté, que leur langage, même quand il est terrestre, reste chaste et fait rêver du ciel ; tandis que l'impureté du monde est telle, que, même lorsqu'il affecte d'être chaste, son expression n'est qu'un voile transparent par où l'on aperçoit la nudité. Si donc je répète le langage de Bernard qui est un grand saint, je ne crains pas qu'il trouble ou alarme la conscience la plus délicate, la plus timorée ; il devra l'édifier.

Or voici le fond de sa théologie :

L'homme de tout son être tend à Dieu par l'amour et trouve en lui son terme par l'union. Cette union, pour exister, n'attend pas l'autre vie, elle est en celle-ci ; et, selon le langage de notre Docteur, « la beauté visible de la vertu est le signe de la nubilité de l'âme, et la rend propre au mariage spirituel avec le Verbe divin [2] ». O âme ! « déjà tu es sa fiancée, déjà se célèbre le repas des noces ! quant au festin, on le prépare au Ciel et dans la cour éternelle [3]. » « C'est l'amour qui marie l'âme au Verbe par l'union de sa volonté avec la sienne. Aime-t-elle parfaitement, alors elle est mariée. Ce lien d'amour est plus puissant que le lien le plus puissant formé par la nature [4]. » « C'est un amour saint et chaste, suave et fort, intime et vif, qui de deux n'en

1. Tr. XVIII, *sup. Joan.* — 2. *Serm.* LXXXV. — 3. *Serm.* III, in primam dom. post Epiph. — 4. *Serm.* LXXXIII.

font qu'un [1]. » Et « qu'on ne pense pas que l'inégalité des deux termes rende cette union défectueuse et entrave sa consommation. L'amour supplée à tout, remplit tous les vides, comble tous les abîmes ; il forme un nœud indissoluble et rend parfait le mariage spirituel [2]. » « Heureuse l'âme qui se lie par un tel amour! Eh! comment l'épouse de l'Amour n'aimerait-elle pas l'époux ? Comment l'Amour, qui est époux, ne serait-il pas aimé de l'épouse [3]? »

A de tels accents, qui pensez-vous entendre, Mes révérends Pères ? Est-ce Bernard? n'est-ce pas Salomon ? Et qu'entendez-vous? Est-ce une hymne suave qui s'échappe du cœur comme un parfum, des lèvres comme une mélodie? N'est-ce pas le *Cantique des cantiques?*

Ah! c'est qu'il l'avait étudié, médité avec goût, je devrais dire avec passion, ce Livre qu'il a commenté avec une pureté et une abondance de sentiments que la terre ne comprend pas et que le divin Amour inspire. Enfoncé dans les profondeurs de la solitude, au milieu de ses chênes et de ses hêtres chéris, il ne rêvait que de Dieu, et dans les livres il ne cherchait que le nom de Jésus, « source des vertus et des sciences, comme l'Océan est la source des fontaines et des fleuves [4] ». De même que le cerf altéré étanche sa soif aux eaux limpides et pures qui descendent des collines, de même son âme chaste, magnanime, que dégoûtaient les sources empoisonnées du monde, s'enivrait des flots d'amour qui descendent du ciel.

Avec de tels sentiments, combien il est éloigné de cette science frivole et stérile qui écrit pour la gloire et les honneurs ! Combien il dédaigne cette science basse et vile qui n'ambitionne qu'un lucre honteux ! Il a cette science généreuse qui présente des trésors inépuisables où chacun va s'enrichir [5]. Tel un arbre majestueux offre aux passants des fruits superbes et délicieux ; telles ces montagnes où tout est richesse, qui sur leurs flancs portent des moissons, qui dans leur sein renferment de l'or.

J'apprends d'un religieux auteur que « l'écrivain pieux loue le Seigneur, exalte les saints, soutient les bons, corrige les pécheurs et condamne les contumaces [6] ». Vaste et sublime programme! Montrer comment Bernard l'a rempli serait la matière non d'un discours, mais d'un volume. Je serai donc excusé de n'en signaler que les points principaux.

Bernard a loué Dieu et il l'a loué divinement. Soit qu'il montre l'Être suprême renfermant la vie absolue, soit qu'il découvre la Lumière increée et ses splendeurs radieuses, soit qu'il révèle l'Amour éternel dans la béatitude infinie, le Père apparaît

1. *Serm.* LXXXIII. — 2. *Ibid.* — 3. *Ibid.* — 4. *Serm.* I in Fest. omnium sanct.
5. *Serm.* XXXVI *sup. Cant.* — 6. Joannes Trithein, *De script. ecclesiasticis.*

comme principe, le Fils comme manifestation du Père, l'Esprit comme expression substantielle du Père et du Fils, et les trois personnes restent parfaitement distinctes entre elles avec leur nature identique dans l'unité. Voilà pour l'acte interne de Dieu dont Mabillon a dit : « Personne, ni avant ni après Bernard, n'a traité ce sujet avec plus de profondeur et de lumière[1]. »

Quant à son acte externe, qui est la Création, le théologien-philosophe revendique la liberté du Créateur, il sépare le fini de l'infini, et réduit à néant le dualisme, le panthéisme, le polythéisme, vieilles erreurs sans cesse battues, sans cesse obstinées à la lutte, déjà pulvérisées par notre docteur, ressuscitées aujourd'hui encore par le rationalisme.

Quand il parle du Verbe incarné, Médiateur entre le ciel et la terre, on croit entendre Paul, avec lequel il offre tant d'autres traits de ressemblance. Il est surtout l'apôtre des plaies adorables du divin Crucifié; et ce sera l'éternelle gloire de notre pieux Docteur d'avoir, cinq siècles avant les révélations faites à l'humble fille de François de Sales, prié, loué, chanté le Sacré Cœur avec la précision de langage qu'a employée Marguerite-Marie, avec l'ardeur de sentiments qu'elle a montrée. Et, dans l'Office de cette fête, l'Église n'a cru pouvoir mieux faire pour honorer le cœur du Maître que d'emprunter les éloges échappés du cœur du disciple.

Deux traités qui établissent les rapports de Dieu avec l'homme et de l'homme avec Dieu font éclater sa sagesse et sa piété : je veux parler *De la Grâce et du Libre arbitre* et *De l'Amour de Dieu.*

Dans le premier, « un vrai livre d'or », *libellus sane totus aureus,* disent les Bollandistes, il apporte aux questions les plus complexes de la théologie une solution sûre, claire, où la piété, comme la foi, trouve son aliment et sa force. Et, ce qui achève de lui donner une autorité indiscutable, c'est l'autorité même du Concile de Trente, qui confirme sa doctrine et semble s'inspirer de son texte.

Que dirai-je de son traité sur *l'Amour de Dieu*, sinon qu'il est écrit avec la plume d'un ange et avec le cœur d'un séraphin? Il se résume dans ces mots qui en indiquent le sens et la ferveur : « La cause d'aimer Dieu est Dieu, et la mesure est de l'aimer sans mesure : » *Causa diligendi Deum Deus est, modus sine modo diligere.*

Comment parler ensuite de ses commentaires sur le *Cantique des cantiques?* Ce que j'en voudrais dire serait trop ou trop peu : trop pour ce discours, trop peu pour le mérite de l'œuvre. Il convient seulement de les signaler à notre admiration, à notre

1. Præf., n° 2.

reconnaissance. Ils sont d'ailleurs assez connus, par la célébrité qu'ils ont acquise, pour que je sois dispensé d'en faire moi-même l'éloge. Cette œuvre magistrale met Bernard comme écrivain sacré dans un rang à part; et, même parmi les Docteurs et les Pères de l'Église, je ne crains pas d'affirmer qu'elle lui a conquis la première place. Nul comme lui n'a interprété l'épithalame sacré, et tandis qu'on priait Thomas d'Aquin de l'interpréter à son tour: « Donnez-moi, répondit-il, l'esprit de Bernard, et je ferai ce que vous me demandez. » Quand on lit ces pages, comme on se sent embrasé d'amour! et, tout y étant inspiré du ciel, loin de confondre de tels sentiments avec ceux du monde, comme on dédaigne les affections terrestres! Ah! l'amour profane a composé des pages bien émouvantes pour le cœur de l'homme, l'amour céleste, par la plume de Bernard, a composé des pages qui ont ému le cœur des Anges, le cœur même de Dieu.

Et maintenant, ô Marie, je vous invoque. A chacun de mes discours, j'implore votre assistance. En ce discours je vous invoque trois fois.

J'ai donc aujourd'hui, Mes révérends Pères, l'inappréciable honneur de louer Bernard et de louer Marie, Marie par Bernard, et Bernard par Marie.

Il a été beaucoup écrit, je devrais dire infiniment écrit, sur Marie. Eh bien! de tous les ouvrages sérieux composés en son honneur et qui, réunis ensemble, formeraient une bibliothèque immense, je défie qu'on m'en cite un seul qui, en glorifiant Marie, n'exalte Bernard. Et, réciproquement, est-il panégyriste de Bernard qui ne soit le panégyriste de Marie? Depuis que le fils a célébré la mère et que la mère a illustré le fils, ces deux noms sont inséparables.

Bernard a aimé beaucoup Marie: eh! combien ne l'a-t-il pas fait aimer! Il l'a priée: eh! combien ne l'a-t-il pas fait prier! Et le *Memorare*, qui est dans tous les cœurs et sur toutes les lèvres, sera l'éternel monument élevé à la gloire de Marie et à la gloire de Bernard[1].

Aussi comme Marie est fière de Bernard! « Si vous osez toucher la pupille de l'œil de Notre-Dame, écrivez contre Bernard! » disait Pierre de Chartres[2]. Quand une reine a un général dévoué qui la défend avec vaillance dans les combats, c'est un honneur pour son trône; quand une mère a un fils qui illustre son nom par ses exploits, c'est une joie pour son cœur. Quel général et quel fils vous avez en Bernard, ô Marie,

1. Certains écrivains attribuent le *Memorare* à S. Bernard de Menton. (Note de l'Éditeur.)
2. L. VI Ep. ult.

et combien votre trône a été honoré et votre cœur rejoui par sa vaillance et ses exploits !

O mes révérends Pères, si en ce beau jour nous voulons faire une chose éminemment agréable à notre Patriarche, si nous voulons donner à sa fête l'épanouissement du bonheur et l'éclat d'un triomphe, « aimons Marie, — comme il nous l'a recommandé, — du fond de nos cœurs, de toute l'affection de nos âmes[1]; » et jurons devant le ciel ouvert à nos yeux, en présence de Bernard qui entend nos serments, jurons de la faire aimer de tout notre pouvoir.

Que de choses j'aurais à dire sur un sujet où il y a tant à dire ! mais je ne puis qu'indiquer ces vastes travaux dont un seul suffirait à illustrer une vie, et qui remplissent toute la vie de notre Docteur.

« L'écrivain pieux soutient les bons et corrige les pécheurs : » mission importante, peu comprise, hélas ! de nos jours. Bernard la comprit merveilleusement pour le bien des âmes.

Ma remarque, qui s'applique à tous ses écrits, convient particulièrement à ses lettres, dont il n'est pas possible de parler sans les louer, et qu'il n'est pas possible de louer dignement.

Il suffit d'en parcourir la liste pour être convaincu de son influence extraordinaire qui s'étendait sur toute l'Europe et jusque dans l'Asie. On y voit figurer les noms des personnages les plus éminents en piété, en science, en dignité. Ce sont des prieurs et des abbés de monastères, des religieuses et des princesses, des évêques, des légats, des patriarches; ce sont des princes, des rois, les papes de son temps. En sorte que si je n'avais à louer que la gloire humaine de Bernard, il me suffirait de citer un seul de ces noms célèbres, de rappeler une seule de ces amitiés illustres.

Et quand on lit les lettres qu'il adressait à ces hauts personnages, comme on admire l'esprit de Dieu qui l'animait toujours, la sagesse qui le guidait partout ! On voit qu'il se fait tout à tous : à chacun il donne le conseil qui lui convient et trace les devoirs de sa profession. Son style semble avoir les qualités de la manne des Hébreux : il répond à tous les goûts, à tous les besoins, et aujourd'hui encore il conserve son parfum de piété, sa vertu d'édification qui embaume et sanctifie les âmes.

Ici se présente involontairement à moi le souvenir de Cicéron à qui je compare Bernard. Cicéron a écrit beaucoup de lettres, et de fort belles lettres; cependant à qui servent-elles? Aux historiens? Mais l'histoire du siècle d'Auguste, pour exister, s'est passée des lettres de Cicéron. Aux hommes politiques?

1. Medulla cordis.

Mais les hommes politiques, pour faire des fautes, n'ont pas besoin de les étudier chez l'utopiste rhéteur. Aux stratégistes? Sans doute pour apprendre à être vaincus et à fuir! Aux humanistes? Oui, et ils sont les seuls peut-être à en retirer quelque avantage. Certes, je professe une haute estime pour le style épistolaire de Cicéron, mais quand je pense que c'est là le mérite principal de cet éminent esprit, le premier du siècle-roi, j'avoue que mon estime pour Bernard grandit ainsi que ma reconnaissance. Ses lettres peuvent être placées avec profit entre toutes les mains. L'enfant qui les lit les comprend, le savant les admire, le religieux et le prélat, en les méditant, se sanctifient. Il est vrai, nos princes, nos rois, nos empereurs, ne les étudient guère. On le voit bien, car au XIX[e] siècle, comme au XII[e], Bernard tempérerait leur ambition, dissiperait leurs préjugés sur l'Église, et leur donnerait des leçons dont leur équité et leur générosité profiteraient, j'en suis convaincu, pour le bien de leurs peuples et pour l'honneur de leur trône.

N'avais-je donc pas raison de dire que Bernard a rempli magnifiquement le programme de l'écrivain pieux? N'a-t-il pas loué Dieu? et avec quelle science et quelle onction! avec quel zèle et quelle sagesse! Ne l'a-t-il pas loué souvent mieux que nulle créature humaine? sans doute, comme les bienheureux au ciel! N'a-t-il pas réjoui Marie, en lui consacrant son âme, ses forces, sa vie entière? et, pour la faire aimer, n'a-t-il pas laissé dans l'Église des enseignements qui consolent les fidèles, et dans son Ordre des traditions de piété qui honorent les religieux? N'a-t-il pas soutenu les bons et corrigé les pécheurs? J'ai parlé de ses lettres seulement; mais que de conseils intimes ont fait dans les âmes un bien que Dieu apprécie et récompense! N'excellait-il pas dans la direction, qui est l'art des arts?

Il a aussi condamné les contumaces. Si nous l'entendons des hérétiques qu'il a combattus, du schisme qu'il a éteint, je n'en dirai rien ici; j'aurai occasion d'en parler plus tard.

O mes révérends Pères, et nous tous, Messieurs, écoutons, en terminant cette première partie, écoutons ces paroles de S. Paul aux Philippiens, et recueillons-les comme si elles tombaient des lèvres de Bernard pour la joie de nos âmes et l'utilité de notre vie: « Que tout ce qui est vrai, honnête, juste, saint, aimable, que tout ce qui favorise la vertu ou est de bon renom, soit l'entretien de vos pensées » et de vos conversations! « Pratiquez ce que vous avez appris et reçu de moi, ce que vous avez ouï dire de moi et ce que vous avez vu en moi; et le Dieu de paix sera avec vous [1]. »

1. Philip., IV, 8-9.

II. — J'aborde la seconde partie de mon discours où nous verrons Bernard mêlé à tous les événements de son siècle, en rapport avec les plus grands personnages de son temps.

Vivre c'est agir. Comment définir la vie de Bernard, sinon l'action, mais une action qui avait l'impétuosité du vent, l'ardeur de la flamme, la rapidité de l'éclair? Ce qu'il a accompli est si merveilleux, qu'il paraît au-dessus de l'homme. C'était au-dessus de l'homme, en effet; mais l'esprit de Dieu l'éclairait, le cœur de Dieu l'enflammait, le bras de Dieu le secondait. Aussi l'Histoire, toujours grave dans ses récits, est la première surprise des merveilles qu'elle raconte de Bernard; et l'éloquence humaine, accoutumée à l'amplication des faits, est forcée d'avouer que, même en les abrégeant, elle suffit à peine à signaler les principaux.

Je remarque que l'action de Bernard fut partagée entre l'Ordre de Saint-Benoît et l'Église de Jésus-Christ: il leur dévoua sa vie. Sans doute, ce qu'il fit pour son Ordre revint à l'avantage de l'Église; mais, pour la clarté de ce que j'ai à raconter, je dois le classer à part.

1° Écoutez d'abord un émouvant passage de nos Livres saints qui convient admirablement à mon sujet. Aussi bien, dans mon interprétation, je ne ferai qu'imiter notre Docteur, quand il commentait en tant de manières et avec tant de succès le texte sacré.

« Judas, appelé Macchabée, se leva. Tous ses frères le suivirent, tous ceux qui s'étaient joints à ses frères firent de même, et ils combattirent avec joie pour la défense d'Israël. Judas accrut la gloire de son peuple: il se revêtit de la cuirasse comme un géant, il devint semblable à un lion dans ses grandes actions qui irritèrent plusieurs princes et furent la joie de Jacob. Et sa mémoire sera éternellement en bénédiction[1]. »

Qu'en pensez-vous, mes révérends Pères et Messieurs? Si, au lieu de combats corporels, nous l'entendons de combats spirituels, Bernard ne fut-il pas au moyen âge ce qu'avait été l'illustre Judas Macchabée dans l'Ancien Testament? Lui aussi ne s'est-il pas levé? Oui, et il s'est levé pour la milice sainte. Ses frères et ses amis ne l'ont-ils pas suivi dans sa résolution et dans ses entreprises glorieuses? N'a-t-il pas été un géant, un lion indomptable dans ses grandes actions? Ses exploits, qui ont irrité plusieurs princes pour des motifs qu'il est inutile de rappeler ici, quoiqu'ils fassent l'éloge de sa vaillance, n'ont-ils pas été la joie du peuple de Dieu? et sa mémoire n'est-elle pas éternellement en bénédiction sur la terre?

1. I Mac., III, 1-7.

Suivons donc, nous aussi, ce géant dans sa course rapide, suivons ce lion dans ses victoires, suivons ce Judas Macchabée dans ses triomphes.

Il s'est levé. Qu'il était pur! comme le lis de la vallée. Qu'il était beau! comme l'aurore du matin. Qu'il était noble! comme le coursier qui frémit d'ardeur pour les combats.

Il s'est levé. Ses frères, ses parents, ses amis, l'élite de la Bourgogne, l'ont suivi. Tel qu'un fleuve qui grossit des eaux qu'il rencontre sur son passage, il entraînait la jeunesse de Dijon. Et, pour les soustraire à son irrésistible influence, les mères cachaient leurs enfants, les épouses cachaient leurs époux.

Nobles jeunes gens qui l'avez accompagné, je voudrais vous louer tous en ce jour avec Bernard: Barthélemy, qui avez été le premier d'entre ses frères à suivre son exemple; André, qui avez préparé la bure sévère du moine au brillant costume de chevalier; Guido, qui avez brisé les liens d'une épouse chérie pour attacher votre âme à Jésus-Christ; Gérard, qui avez renoncé à la milice séculière pour embrasser la milice sacrée; Nivard, le plus jeune de tous, Nivard que l'espoir d'un riche patrimoine, abandonné des autres, n'a pas séduit, et qui vous êtes écrié: « Quoi! vous prenez le ciel et me laissez la terre! le partage n'est pas égal! » Vous tous, dignes frères de Bernard, participez à sa gloire! Honneur à vous aussi, vaillant et généreux Gauldry, qui avez quitté le commandement dans l'armée du roi pour obéir aux ordres de votre neveu! Honneur à vous surtout, auguste vieillard, nouveau Jacob, qui aviez perdu vos enfants, et qui les avez retrouvés, vivant d'une vie nouvelle que vous ne leur aviez pas donnée et que vous avez demandée plus tard vous même. Soyez béni, Técelin, père de Bernard selon la nature, qui êtes devenu son fils selon la grâce!

D'autres parents et amis les accompagnèrent. Ils étaient trente quand ils se présentèrent à Cîteaux, tous gentilshommes de qualité. Quel événement pour le monde, pour l'Histoire, pour la religion! Le monde a été forcé de les admirer, l'Histoire les a loués, la religion les montre avec fierté comme l'ornement de son temple.

Bernard s'est levé — comme Judas Macchabée pour la défense d'Israël — il s'est levé pour la gloire de Cîteaux. « Réjouissez-vous, stérile, qui n'enfantiez pas! Chantez des cantiques de louanges et poussez des cris d'allégresse[1]! » Et vous, âme pieuse, vénérable Étienne, qui l'avez accueilli, quelle ne fut

1. Is., LIV, 1.

pas votre joie quand vous avez vu venir ce jeune héros ! Quels esprits célestes, avez-vous dit, l'ont conduit jusqu'à notre solitude ? Les vents, sans doute, l'ont porté sur leurs ailes, et les fleurs ont répandu sur lui leurs parfums les plus suaves. Il vient revêtu du casque de la justice, ceint de l'ornement de la vertu, armé de l'épée des forts ; il s'avance, nouveau Michel, à la tête d'une phalange de braves, disposé aux plus vaillants combats.

Non, lorsqu'il quitta Fontaines pour aller à Châtillon et se rendre à Cîteaux ; lorsqu'il s'enfuit des réunions tumultueuses des hommes pour s'enfoncer dans la plus agreste retraite où régnait la paix du Seigneur ; lorsqu'il renonça au monde pour se consacrer à la religion, Bernard n'apportait pas une âme fatiguée des plaisirs, flétrie au souffle impur du siècle. Il donnait à Dieu un cœur que la terre n'était pas digne de posséder, une âme trop grande pour cette vallée étroite, trop élevée pour cette société si basse, trop magnanime pour s'arrêter à des ambitions égoïstes et mesquines. Il lui fallait le ciel : le ciel seul pouvait le satisfaire.

Que dirai-je de son noviciat, sinon qu'il fut le présage de sa vie entière ? Aux premiers rayons du soleil on augure l'éclat d'un beau jour. Sa devise était : *Si incipis*, *perfecte incipe*. Si vous commencez par la perfection, ô Bernard ! quel sera donc le couronnement de votre œuvre ? Le chêne, avant d'étendre ses bras puissants et protecteurs, jette des racines profondes et robustes ; la montagne, qui élève jusqu'aux cieux sa tête admirée au loin, repose sur de vastes et solides assises ; le fleuve, qui répand la fécondité dans les campagnes, a sa source dans les antres secrets d'un rocher. Ainsi Bernard creuse dans les profondeurs de l'humilité et asseoit sur la base de l'abnégation l'édifice d'une sainteté sublime ; il puise dans les mystères de Dieu cette doctrine onctueuse qu'il répandra comme un fleuve bienfaisant sur toute la terre. Et quand, avec cette logique qui dirige sa ferveur, il s'interroge : *Bernarde, ad quid venisti ?* la réponse est le coup d'éperon qui fait voler aux combats l'ardent coursier.

Tel est Bernard à Cîteaux. Padoue, Arpinum, Venouse, se glorifient d'avoir donné naissance à Virgile, à Cicéron, à Horace. Cîteaux, qui produisit Bernard à la vie religieuse, sera à jamais célèbre. Et pourtant Cîteaux compte une pléiade d'illustrations : Robert qui l'a fondé, Albéric qui l'a agrandi, Étienne qui l'a doté de la phalange de Bernard. Certes, Robert, Albéric, Étienne, ne sont pas des hommes vulgaires : ils sont des héros dont s'honore l'Église et qui méritent notre vénération ; mais combien leur gloire est effacée par la gloire de notre Patriarche !

Ainsi ont été éclipsés tant d'autres astres, au firmament lumineux du grand Ordre de Saint-Benoît, étoiles brillantes dont l'éclat disparaît par l'éclat du soleil que répand Bernard.

Benoît et Bernard, deux noms que je viens de prononcer et que je dois rapprocher dans cet éloge ! Si on étudie l'un et l'autre, on admire combien Dieu s'est plu, par certains côtés, à rendre semblables le père et le fils. Tous deux renoncent au monde pour se retirer dans la solitude du désert. Tous deux sont violemment tentés par le démon : et si, pour triompher des séductions de la volupté, Benoît roule son corps délicat sur des épines cruelles, pour triompher des ardeurs impures, Bernard, au cœur de l'hiver, se plonge dans un étang glacé. L'un comme l'autre unit en sa personne l'ange à l'homme, les rigueurs de la pauvreté avec les splendeurs de l'opulence, les abaissements de l'humilité avec l'éclat du triomphe. Ils ont été l'un et l'autre formés non dans les académies, mais dans la solitude, par le Dieu des sciences. « Vous apprendrez plus dans les forêts que dans les écrits ; les bois et les montagnes vous instruisent plus que les livres, » disait notre Docteur qui en avait l'expérience[1]. Enfin, s'ils ont eu l'un et l'autre la pureté de la vierge, tous deux ont participé à la fécondité du père. Oui, Bernard, comme Benoît, est père d'une postérité nombreuse ; et, dans sa fécondité spirituelle, sa gloire est plus grande que celle d'Abraham, autant que l'âme l'emporte sur le corps, autant que le ciel est au-dessus de la terre. Ce n'est pas que Bernard ait fondé un Ordre nouveau ; il s'y refusa toujours. Et c'est un trait entre mille qui montre jusqu'où il porta l'humilité. Admirons les dessins de Dieu qui a voulu exalter ainsi son serviteur. La mission de Bernard, en apparence plus modeste, n'en a pas été moins éclatante, ni ses fruits moins nombreux; tandis que Bernard, fondateur d'Ordre sans vocation, eût ressemblé à un arbre stérile, méprisé par les passants.

Cependant Cîteaux, tel qu'une ruche d'où s'envole un jeune essaim, envoie bientôt douze de ses religieux, dont Bernard est roi par son mérite, serviteur par son humilité et son dévoûment.

Cîteaux a produit Bernard, Bernard produit Clairvaux. Désormais sa mission grandit, avec sa mission grandit sa bienfaisante autorité. Et il a vingt-cinq ans !

Qu'était Clairvaux avant Bernard? Une vallée marécageuse, la « vallée d'absinthe », un repaire de voleurs. Il en fit la « Claire-Vallée », le séjour des saints. Il avait amené douze religieux,

1. Ep. CCVI.

il en attira plus de sept cents; et quels religieux ! C'étaient « le savant Roger, Humbert, le pieux Rainaud, Pierre de Toulouse, le bienheureux Odon, plusieurs chanoines d'Auxerre[1] »; c'étaient, pour la plupart, des hommes distingués par leur rang, par leur naissance, par leurs services, qui, tous unis entre eux, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, obéissaient à Bernard comme à leur père. Il était leur père en effet. Que de fois il leur disait comme S. Paul: *Filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis*[2]*!* Et si l'un d'eux le quittait, combien il le pleurait ! Si une brebis fuyait loin de lui, comme ce bon pasteur priait, suppliait, pour la ramener au bercail! Qui, sans être attendri jusqu'aux larmes, pourrait lire sa lettre à Robert: « Reviens, je t'en conjure, reviens, et je serai heureux, et je chanterai avec allégresse: Il était mort et il est ressuscité; il était perdu et je l'ai retrouvé. »? Quels accents ! et quel père! Cependant sa tendresse s'étendait sur tous également. Son cœur s'épanchait avec ses enfants en d'admirables entretiens où l'onction de la piété s'unissait aux charmes du langage.

Ainsi, grâce à ses discours, grâce à sa charité, et surtout grâce à ses exemples — car il fut toujours le premier d'entre ses frères et leur modèle — Bernard, qui avait rempli Clairvaux de religieux, le peupla de saints.

O Clairvaux, autrefois vallée marécageuse, aujourd'hui Éden de la terre, où brillent les fleurs de toutes les vertus, nous vous saluons ! Nous vous saluons, demeure bénie d'où s'élèvent au ciel et la psalmodie des voix et la prière des cœurs ! Nous vous saluons, et avec Innocent III nous vous proclamons « la merveille du monde »!

Si quelque chose nous console, Messieurs — je m'adresse à vous, dignes ecclésiastiques et laïques pieux, accourus pour honorer Bernard et prendre part à cette fête de famille, — si quelque chose nous console de n'avoir pas visité Clairvaux, connu ses religieux, et surtout de n'avoir pas contemplé Bernard, c'est de voir Aiguebelle, émule de Clairvaux, d'admirer la ferveur qui y règne; c'est de vénérer le père chéri de tous qui rappelle Bernard, qui rappelle sa piété onctueuse, son affable charité, sa doctrine unie à l'éloquence, et sa douce, sa paternelle autorité.

Cependant Clairvaux devenait trop étroit pour le nombre toujours croissant de nouveaux disciples, et le zèle de Bernard était trop vaste pour se renfermer sur un seul point: il lui fallait toute la terre.

Je n'entreprendrai pas l'histoire des fondations faites par

1. Ratisbonne, I, 151. — 2. Gal., IV, 19.

notre patriarche, qui témoignent de son ardeur infatigable, de son indomptable patience. Je rappellerai seulement qu'il vit fleurir plus de cent soixante monastères établis par ses soins dans l'Europe et dans l'Asie. Plus tard, combien d'autres ont perpétué jusqu'à nos jours son œuvre gigantesque!

O maison sainte d'Aiguebelle, toi aussi n'es-tu pas sortie du cœur de Bernard? Et, à ton tour, animée du même esprit apostolique, tu vas de ton souffle vivifier d'autres vallées, faire fleurir d'autres déserts. Staoüéli, Notre-Dame d'Acey, Sainte-Marie de Toulouse, Notre-Dame des Neiges, les Dombes, après toi et par toi ont la vie et la ferveur. Et, récemment encore, nous voyions de tes murs s'échapper une joyeuse phalange. Elle allait sur le sol du Rouergue former une colonie nouvelle qui là-bas proclame la gloire de Bernard, et atteste que son œuvre se perpétue d'âge en âge jusqu'à la fin des siècles.

Ainsi se présente et se résume l'action de Bernard dans son Ordre, avec le triple caractère de la sainteté, de la fécondité, de la perpétuité : de la sainteté, par l'observance des règles qu'il mit en honneur; de la fécondité, par la multitude de monastères qu'il fonda; de la perpétuité par la conservation, non pas tant de ces maisons que les révolutions humaines peuvent changer, mais de son esprit que les révolutions humaines ne changeront pas: esprit admirable de piété, de simplicité, de sacrifice, d'abnégation, de dévoûment, de toutes les vertus religieuses, esprit que nous retrouvons chez ses enfants partout où ils ont dressé la tente de la pauvreté.

2° Et maintenant je passe à l'action de Bernard dans l'Église, action qui fut apostolique et administrative ou politique.

Par action apostolique j'entends sa prédication et ses luttes contre les hérésies.

Bernard reçut du Seigneur pour la parole vocation particulière et don merveilleux. Sa vocation fut marquée par des signes célestes. Il avait été annoncé prophétiquement « comme un chien fidèle préposé à la garde de la maison de Dieu pour aboyer contre les ennemis de la foi ». Quant au don merveilleux qu'il reçut en naissant, par ce que j'ai dit déjà vous en avez compris quelque chose. J'ajoute le triple témoignage de ses écrits, des foules qu'il a évangélisées et des maîtres qui l'ont jugé.

Ses écrits ne sont pourtant qu'un pâle reflet de sa lumineuse parole, une copie imparfaite de ses chefs-d'œuvre. Improvisés selon les circonstances avec un art dont il avait seul le secret, ils perdent aujourd'hui beaucoup de leur intérêt, et surtout ils ne nous montrent pas de l'apôtre ce visage céleste, cet œil

enflammé, ce cœur ardent, cette expression de sainteté qui enthousiasmait ses auditoires. Recueillis par les soins de la piété, ils ne composent que la minime partie de ce qu'il a prêché, la partie qui n'est peut-être pas la plus éloquente.

Toutefois, tels qu'ils nous restent, ils font l'admiration universelle. Ils nous révèlent l'abondance, qui est la première qualité de l'orateur; ils nous inspirent les vertus chrétiennes, dont on n'a la science que lorsqu'on les possède avec plénitude; ils nous pénètrent d'onction suave, il nous attendrissent jusqu'aux larmes, comme en cette oraison funèbre de Gérard, sublime effusion de la douleur fraternelle; ils ouvrent à nos yeux le ciel qu'il faut avoir entrevu pour en parler si pertinemment. Utiles à tous, ils sont particulièrement les délices des religieux et des prêtres, qui aspirent les parfums qui s'en exhalent; ils offrent aux prédicateurs une mine inépuisable, soit pour la doctrine sûre, élevée, soit pour les sentiments pieux, vifs, entraînants; ils arrivent ainsi jusqu'aux fidèles pour les sanctifier. Tel un grand fleuve, par une multitude de canaux qu'il alimente, porte le bienfait de ses eaux dans les terres les plus reculées et les plus arides.

Mais, pour comprendre la puissance oratoire de Bernard, consultons plutôt les foules qu'il évangélisait. Je ne pense pas que l'Histoire offre un seul exemple comparable aux triomphes qu'il a remportés. Voyez comme il parcourt en conquérant les diocèses, les provinces. Pour répondre à l'appel des évêques, il devrait être sur tous les points à la fois. Les édifices ne suffisent pas à contenir ses auditeurs: les places, les champs, deviennent le théâtre de ses prédications; et la vénération qu'on lui porte est telle, que son bras se lasse à bénir ceux qui s'inclinent devant lui.

Ah! c'est qu'il exerçait sur le peuple le prestige du divin. « Il y a, dit S. Augustin, une éloquence qui convient aux jeunes gens, il y a une éloquence qui est propre aux vieillards, et il y a une éloquence qui est le privilège de certains hommes revêtus d'une autorité supérieure et semblables à des dieux [1]. » Bernard réunit en lui toutes ces éloquences. On voit dans un religieux usé par les jeûnes et les macérations, briller l'ardeur du jeune homme; dans un prêtre dévoué au ministère sacré, la sagesse du vieillard; et dans un simple moine sans autorité humaine, on admire l'autorité des patriarches et des apôtres. Il apparaît comme Jean-Baptiste sortant du désert, comme Moïse descendant du Sinaï, comme Jésus lui-même salué aux cris d'*Hosanna!*

En lui tout semble divin: sa vertu qui dépasse l'héroïsme de

1. L. IV *De doctr. Christ.*

l'homme; sa science, une science surnaturelle qui pénètre le secret des cœurs, les mystères de l'avenir; son éloquence qui se fait entendre de peuples étrangers. Sa puissance surtout semble divine dans les miracles qu'il accomplit : miracles si authentiques, que ceux qui les racontent, enfants, vieillards, hommes et femmes de tout rang, de toute condition, en ont été les témoins; miracles si éclatants, que les éléments, les maladies, la mort, sont forcés de lui apporter le tribut de leur hommage; miracles si nombreux, que des livres entiers sont composés pour les rapporter; que Godefroy, qui les enregistre chaque jour dans ses voyages, renonce souvent, par lassitude, à les écrire tous; que le savant Bellarmin affirme dans ses *Controverses :* « Bernard a fait des miracles plus qu'aucun autre saint[1]. » Pour moi, je ne puis que répéter, en me l'appliquant, la parole d'Odon : « Je craindrais de n'en pas dire assez si j'en rapportais quelques-uns seulement, et de rester au-dessous de la réalité si j'en racontais un grand nombre. »

Comprenons maintenant la force que donnent à la prédication de Bernard tous ces prodiges. Non, dit le peuple, ce n'est pas un homme qui nous parle, c'est un prophète, c'est un saint. Aussi la conversion des cœurs était-elle une merveille plus éclatante que les miracles de la nature. Armé d'un tel pouvoir, qui dira les pécheurs qu'il a réconciliés avec le ciel et familiarisés avec la vertu !

Ne nous étonnons donc pas de la confiance que lui témoignent les évêques et les souverains Pontifes. Oui, les maîtres de l'Église l'ont jugé et béni. Quiconque en parle, en parle avec admiration et reconnaissance. S. Bonaventure dit qu'il fut « un homme très éloquent, rempli de l'esprit de sagesse ». Baronius l'appelle « un véritable apôtre envoyé de Dieu ». Benoît XI l'invoque comme « l'étoile du matin au milieu de la nue ». Il est comparé à Ambroise, le prédicateur des princes et des rois; à Jérôme, l'oracle de l'univers; à Augustin, interprète de l'Écriture et de l'Église; à Grégoire le Grand, pour sa sagesse; à Chrysostome, pour son éloquence.

O Bernard ! qui avez eu dans vos prédications la langue des anges pour parler, la vertu des bienheureux pour édifier, le pouvoir de Dieu pour convertir, ah ! purifiez nos lèvres, purifiez nos cœurs, afin que nous, prédicateurs de l'Évangile, nous accomplissions saintement l'œuvre sainte du Seigneur, et que notre vie ne soit pas un obstacle aux merveilles qu'il veut accomplir en ces jours pour le salut des peuples !

Bernard n'eut pas seulement la mission de convertir les

1. T. II, l. IV.

pécheurs, il eut celle aussi de combattre les hérétiques, et il fut souvent assez heureux pour les convaincre et les ramener à la vérité.

L'aberration de l'esprit, aussi bien que la perversité du cœur, est de tous les âges. Il y a eu et il y aura des hérésies dans l'Église, comme il y a eu et il y aura des scandales dans le monde. Celles qui remplirent l'Europe, la France surtout, au XII[e] siècle, furent soutenues avec opiniâtreté par des talents incontestables. Ce serait une histoire longue de les raconter toutes et de mentionner tous leurs fauteurs. Qu'on se rappelle seulement Tanchelme, Éon de l'Étoile, Pierre de Bruys, Henri de Lausanne, Gilbert de la Porée, les Cathares, les Vaudois, les Circoncis, les Albigeois. L'Église ne négligea rien pour abattre l'erreur qui levait superbement la tête. Elle assembla des conciles, lança des anathèmes, soutint la vérité dans les écoles, annonça le dogme catholique dans les chaires. La part que prit Bernard à ces luttes fut grande. Plusieurs de ses traités s'y rapportent, plusieurs de ses lettres et de ses sermons en font foi, et il n'y eut peut-être pas en son temps de concile auquel il n'ait assisté, qu'il n'ait dirigé par son influence[1]. J'omets les autres pour m'arrêter au concile de Sens et signaler un personnage fameux que l'Histoire a jugé parfois avec complaisance, que le roman, au contraire, pour en faire un héros à sa fantaisie, a souvent calomnié : il s'agit de l'élève du nominaliste Roscelin et du réaliste Guillaume de Champeaux, élève bien autrement illustre que ses illustres maîtres ; il s'agit d'Abailard, esprit vaste et cœur ardent, doublement égaré par son esprit et par son cœur, condamné par l'Église pour ses hérésies, et tristement célèbre par sa passion pour Héloïse.

Abailard avait la taille d'un grand homme et le génie d'un docteur. Ses contemporains ont ainsi composé son épitaphe : « Il a su tout ce que l'homme peut savoir. » Malheureusement l'orgueil l'égara comme Salomon, l'amour le rendit faible comme Samson. Enfin il a réparé ses erreurs par sa soumission à l'Église, il a réparé ses scandales par une contrition sincère. Aux fidèles il écrit : « J'ai été prêt toujours à modifier ce que j'ai mal dit, ou à le rétracter complètement. » Il écrit à

1 Citons ici les plus remarquables : le concile de Troyes où il fut appelé par l'ordre d'Honorius, et où il inspira des règlements signalés par l'énergie et la sagesse ; celui de Reims où furent réunis, sous la présidence d'Innocent II, les évêques de France, d'Angleterre, d'Espagne, des Pays-Bas, d'Allemagne, où vint le roi lui-même, et où notre docteur fit adopter des canons qui plus tard furent confirmés au grand concile général de Latran ; le concile de Pise où il fit excommunier Pierre de Léon ; un second concile à Reims où furent condamnés Éon de l'Étoile et Gilbert de la Porée. La lutte que Bernard soutint avec celui-ci surtout fut vive et glorieuse pour la vérité.

Héloïse : « Vous avez été victime de mon amour, devenez victime de ma pénitence. » Et pendant les deux dernières années de sa vie, selon que s'exprime la *Chronique de Cluny*, « tout a paru divin en lui : son esprit, ses discours, ses actions. »

C'est la gloire de Bernard d'avoir contribué puissamment aux rétractations d'Abailard. Vainqueur partout, l'hérétique fut vaincu par le Docteur à Sens, dans une discussion publique et solennelle où l'éloquence présomptueuse d'Abailard devint muette, où la science inspirée de Bernard fut triomphante. Goliath succomba devant David qui s'écria une fois encore : « J'ai vu l'impie aussi élevé que le cèdre du Liban, j'ai passé et il n'était plus [1]. »

Ainsi s'est déployée, pour le bien de l'Église, l'action apostolique de Bernard. Quant à son action politique, entendons-la non de cette politique humaine qui règle des intérêts temporels, mais de cette politique divine qui intéresse les âmes et l'honneur de la religion.

Pour ce qui me reste à dire, je fixe ma pensée sur trois faits que j'indiquerai sommairement : la croisade que Bernard a prêchée ; le schisme qu'il a détruit ; le gouvernement d'Eugène III qu'il a éclairé et dirigé.

Tous les succès oratoires de Bernard que j'ai rapportés ne sont rien en comparaison de ceux qu'il a eus dans la seconde croisade. Quand on lit ce récit on croit à un rêve, à des événements qui ne sont pas de ce monde. Depuis Vézelay, dans toute la France jusqu'en Allemagne, ce n'est qu'un *Hosanna* perpétuel où Dieu est chanté, où Bernard est acclamé. Voilà encore pour les triomphes de l'apôtre. Voici pour l'administrateur : le peuple dans l'enthousiasme se croise, une armée de cent mille hommes s'organise et veut Bernard pour la commander. Bernard refuse de la commander. Sa mission était terminée. L'armée, hélas ! devait être honteusement battue et détruite tristement. Par une injustice flagrante, on fit peser sur lui la responsabilité de ces désastres. Il fut le premier à les déplorer ; la cause en est à d'autres. Deux faits lui appartiennent, et ils sont glorieux : l'organisation d'une armée magnifique, et l'unité dans cette armée composée de nationalités différentes. Seul il pouvait obtenir ce double résultat et il l'obtint, on sait avec quelle prudence et au prix de quels sacrifices !

Malgré tout, j'en conviens, Bernard fut ingratement traité, calomnieusement outragé ou lâchement abandonné par plusieurs qui l'auraient dû soutenir, non certes par tous, car des personnages saints et illustres le défendirent vaillamment.

1. Ps. XXXVI, 35-36.

Quant à lui, il supporta dans l'humilité « la saison des disgrâces ». Comme Moïse, il entendit avec douceur les murmures du peuple; comme Paul, il se montra fidèle par la patience dans les extrêmes afflictions, dans les travaux, dans les veilles, dans les jeûnes, par la pureté, par la science, par la bonté, par la force de Dieu, parmi l'honneur et l'ignominie, comme un séducteur, quoique sincère[1]. Il adressa pourtant son *Apologie* au Pape: « Ai-je donc agi témérairement et par ma volonté propre? N'ai-je pas suivi vos ordres ou plutôt ceux de Dieu? » Ainsi Jésus sur sa croix s'écriait: « Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné[2]? » Et aujourd'hui Bernard est justifié sur la terre, et il est récompensé au ciel.

Ce que je vais dire maintenant, je le rapporte en gémissant. Je gémis des gémissements de ma Mère l'Église. Si j'avais à le raconter dans le monde, ce serait en tremblant, je craindrais de scandaliser les faibles; mais auprès de cet auditoire animé du meilleur esprit, qui sait que les défauts du fils n'enlèvent rien aux vertus de la mère, je serais blâmable de taire la gloire de Bernard qui fut grande à l'occasion du schisme des papes. Il y avait donc schisme dans l'Église.

Deux papes, Innocent II et Anaclet II, prétendaient chacun occuper légitimement le trône de Pierre. Chacun avait soumis à son autorité la moitié de l'univers catholique. Ainsi la tunique sans couture de l'Épouse du Christ avait été déchirée. Et cependant l'Église est une, son chef est un, l'unique vicaire de Jésus-Christ, le successeur de Pierre. Mais comment le reconnaître? Chaque pape apporte, à l'appui de ses prétentions, des raisons qu'il pense péremptoires. Au surplus, par quels moyens faire abdiquer l'usurpateur ou lui soustraire son autorité?

Cette gloire était réservée à Bernard. Au concile d'Étampes, assemblé pour rechercher et suivre le vrai Pasteur, la confiance des évêques, du roi de France et de son digne ministre Suger, repose entièrement sur Bernard chargé seul de se prononcer. Il étudie, il jeûne, il prie. Ce qui achève de rendre sa situation délicate, c'est que des rapports intimes l'avaient lié à Anaclet, ancien moine de Cluny; et ce qui montre jusqu'où il porte la plus scrupuleuse impartialité, c'est qu'à l'exclusion d'Anaclet, il proclame Innocent II chef de la Chrétienté.

Nouveau Salomon par la sagesse, il désigne le vrai père des catholiques. L'assemblée d'Étampes l'acclame, la France le salue; bientôt l'Angleterre, l'Allemagne, l'Écosse, Jérusalem, suivent l'exemple de la France; et malgré les obstacles, malgré les difficultés, l'autorité d'Innocent II est seule obéie dans l'univers catholique.

1. II Cor., VI, 4-8. — 2. Marc., XV, 34.

Ce succès éclatant rendu à la papauté ne devait être ni le dernier ni le plus intime.

C'est Dieu qui fait les papes, et, comme il leur communique l'autorité du pouvoir et l'infaillibilité de la doctrine, il les protège aussi avec soin et vigilance. Soit que la barque dont ils ont le gouvernement s'avance avec calme sur un océan tranquille, soit qu'elle lutte contre les vents impétueux et les flots agités, c'est lui, pilote invisible, qui imprime à la barque une marche sûre à travers les menaces et les périls.

Cependant il entre dans ses desseins de placer à côté des chefs qu'il crée, des conseillers qu'il choisit. Ainsi auprès du roi de l'Égypte il plaça Joseph. Heureux les chefs du peuple chrétien qui ont des conseillers sages et habiles ! Heureux fut Eugène III qui eut dans Bernard le plus sage et le plus habile conseiller !

Par le traité de la *Considération*, on voit combien Bernard, qui ne voulut jamais être évêque, eût été digne d'être pape. Dieu rendit donc Eugène humble dans la grandeur, et il fit Bernard grand dans l'humilité ; l'un resta moine dans la papauté, l'autre fut pape dans le monastère.

Telle est dans son ensemble et en abrégé la vie de Bernard, et quelle vie ! une vie remplie de prière et de travail, de zèle et de sainteté.

Quelle activité dans ses œuvres ! Bernard écrit comme s'il n'avait pas à agir, et il agit comme s'il n'avait pas à écrire. Il éclaire toutes les questions, il dirige tous les événements et fait honneur à toutes les situations : semblable à un vaillant général qui est partout où il y a quelque héroïsme à accomplir, quelque gloire à conquérir pour son pays.

Les cinq cents lettres qui ont été conservées répondent aux affaires les plus sérieuses, les plus importantes ; les traités qu'il a composés appartiennent à la plus haute théologie. Il fait prospérer et fleurir un Ordre puissant et saint, et il rend à d'autres Ordres religieux de signalés services. Il est mêlé aux intérêts les plus graves des nations et de l'Église. Il intervient pour le choix ou la déposition des évêques, et il est l'arbitre entre les princes dont il apaise les différends. Il extirpe les hérésies et il anéantit le schisme. Quand Eugène III gouverne la société catholique, on dit que le Pape c'est Bernard. Ainsi il se montre l'homme le plus universel : moine exemplaire, supérieur accompli, écrivain éminent, apôtre extraordinaire et le plus habile diplomate. Et, chose surprenante peut-être plus que ses autres qualités, la multitude des affaires ne le trouble jamais : il donne à chacune la solution qui lui convient. Grâce à sa sagesse unie à son activité, tous ses travaux ont

été couronnés de succès, il n'a rien entrepris où il n'ait réussi, depuis son entrée triomphante à Cîteaux jusqu'à la puissante direction qu'il a imprimée au pontificat d'Eugène.

Il a d'ailleurs la puissance de Dieu pour conjurer les complots, pour gagner les cœurs les plus rebelles, pour entraîner les peuples selon ses désirs, pour convaincre les princes selon ses projets, pour faire obéir les éléments selon ses desseins. Et, tandis que nous admirons combien il est l'homme de son temps par l'influence de son action, nous n'admirons pas moins comment par la supériorité de son génie et de sa parole il appartient à tous les âges, à tous les temps. Ah! s'il vivait de nos jours, comme il enthousiasmerait encore les peuples, comme il dominerait et les conciles des évêques, et les congrès des rois et des empereurs!

A qui donc comparerons-nous Bernard, ou plutôt à qui ne pourrons-nous pas le comparer? Il est Joseph par sa piété; il est Salomon par sa science et sa sagesse; il est Judas Macchabée par ses triomphes; il est Moïse et Josué comme législateur et conducteur du peuple de Dieu; il est Pierre et Paul comme colonne de l'Église.

Tel est, Mes révérends Pères et Messieurs, tel est l'homme dont j'ai osé entreprendre l'éloge. Pour parler d'un saint, il faut être saint; pour parler d'un docteur, il faut une vaste science; pour parler d'un apôtre, il faut l'esprit apostolique; pour parler d'un fondateur de monastères, d'un réformateur d'ordres, d'un conseiller de princes, d'évêques, de papes, il faut le génie de la politique chrétienne et la politique du génie chrétien; pour parler de Bernard qui réunit tous ces titres, il me faudrait toutes ces qualités réunies, qui toutes, je suis forcé d'en convenir, me font également défaut. Qu'ai-je donc fait? Hélas! au lieu d'exalter j'ai abaissé, au lieu d'agrandir j'ai amoindri la gloire de Bernard. Que Dieu, de qui descend tout honneur, le glorifie sur la terre comme il le récompense au ciel, et qu'il bénisse ses nombreux enfants si dignes de leur Père! Qu'il bénisse surtout cette chère maison d'Aiguebelle visitée autrefois par Bernard, visitée aujourd'hui par tant de pauvres qui y reçoivent, avec le pain pour le corps, la nourriture pour l'âme; visitée par tant de mondains qui apprennent ici la vanité de leurs illusions; visitée par tant de religieux et tant de prêtres qui viennent renouveler leur ferveur et se rappeler leurs austères devoirs! Qu'il bénisse cette pieuse assemblée, ces dignes ecclésiastiques qui échangent avec les moines du couvent des rapports d'amitié et de saints exemples; ces braves hommes, pèlerins intrépides que n'arrête aucune difficulté, chrétiens admirables dans le monde, et que l'on prendrait pour

de fervents religieux en les voyant dans le cloître[1] ! Qu'il me bénisse, moi si indigne de parler de Bernard et d'en parler ici où je devrais être le premier à me taire et à écouter ! Qu'il nous bénisse tous à la prière et par l'intercession de notre glorieux Patriarche ! Ainsi soit-il !

Voir un autre panégyrique du même saint dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXIV, p. 544.

---

28 AOUT — S. AUGUSTIN[2]

Gratia autem Dei sum id quod sum.

Ce que je suis, je le suis par la grâce de Dieu. (I Cor., XV, 10.)

MES CHERS AUDITEURS,

Exorde. — Je suis naturellement amené à vous parler de S. Augustin, puisque nous célébrons l'anniversaire du jour où il prit possession de la cité bienheureuse, mais le sujet est difficile. Il s'offre à nous sous des aspects si variés et si féconds, qu'on ne sait vraiment à quelles considérations il faut s'arrêter.

Augustin, en effet, est un des hommes les plus complets qui aient illustré la scène de ce monde. Philosophe, il jette un regard inquiet et profond sur toutes les questions qui préoccupent les esprits élevés. Historien, il nous fait assister aux conseils de Dieu sur les événements et les hommes. Docteur, il condamne au silence tous les hérétiques de son temps, en mettant à découvert les vaines subtilités de leur sophistique. Orateur, il trouve dans son âme, sensible comme celle d'une femme, des accents qui émeuvent, même à distance. Évêque, il veille avec une infatigable vigilance sur les fidèles confiés à ses soins. Fondateur de communautés, il leur donne des constitutions qui feront le tour du monde et l'admiration des siècles.

Permettez-moi cependant de négliger ces aperçus, si intéressants soient-ils, pour me borner au commentaire d'une simple parole que je vais emprunter au livre des *Confessions* : « *Fecisti*

1. La Congrégation des hommes à Avignon, si habilement dirigée par le R. P. Crolard, jésuite, était venue en pèlerinage à Notre-Dame d'Aiguebelle, le jour de la fête de S. Bernard.

2. Panégyrique prêché à Saint-Augustin (Lyon), le jour de la Fête patronale, 28 août 1881, par M. l'abbé Terrat, chanoine de Bordeaux, missionnaire de Lyon.

« *nos ad te, Domine, et irrequietum est cor nostrum, donec requiescat* « *in te :* Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, et notre « cœur est inquiet tant qu'il n'a pas trouvé dans vos tabernacles « le lieu de son repos. » C'est du cœur d'Augustin que je voudrais vous entretenir, de ce cœur tout d'abord ravagé par les passions, et plus tard sanctifié par la grâce. Étudions-le bien et peut-être y découvrirons-nous les mystères de notre propre vie. Voyons donc : 1° ce que les passions ont fait ; et 2° ce que la grâce a su faire du cœur de S. Augustin.

LA GRACE ET LES PASSIONS DANS S. AUGUSTIN

Le chrétien serait, s'il le voulait généreusement, tout-puissant contre ses passions avec le secours de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Hélas ! trop souvent il succombe à leur séduction tout aussi bien que l'homme antique. Il y a plus : il les aime et, les aimant, il travaille à les justifier en alléguant les exigences de son cœur. Du reste, la littérature contemporaine semble multiplier les sophismes pour fortifier ses illusions. Elle se plaît à disserter sur le cœur de l'homme. Parfois elle en dit de belles choses que je sais admirer aussi bien qu'un autre, mais souvent, trop souvent, elle se sert aussi de ce mot pour justifier de coupables défaillances dans l'accomplissement du devoir. Combien d'écrivains affichent la prétention d'expliquer le vice ou la vertu par la surabondance ou l'absence complète de la sensibilité dans une âme ! « Il a trop de cœur, » diront-ils du jeune homme qui s'abandonne au désordre. « La vertu doit lui être facile, car il ne sent rien, il n'a pas de cœur, » ajoutent-ils, en parlant de celui dont la conduite est irréprochable. Vous le voyez : à ceux qui tombent, les trésors de la tendresse et de l'amour ; à ceux qui résistent, une âme froide, sans sève et sans ardeur, incapable d'éveiller la moindre sympathie.

Essayons de protester de toutes nos forces contre cette abominable doctrine en vous prouvant, avec l'aide de Dieu, que le cœur et la vertu, bien loin d'être antipathiques l'un à l'autre, s'entendent au contraire à merveille ; que vous ne trouverez jamais pour votre cœur d'amie plus fidèle, de gardienne plus sacrée, que la vertu, tandis que les passions seront toujours pour lui de dangereuses ennemies et d'impitoyables tyrans.

Afin d'échapper à la monotonie et de rendre mon enseignement plus efficace, permettez-moi d'incarner ma pensée dans un récit. Je vais esquisser à grands traits l'histoire de S. Augustin. Puissiez-vous bien comprendre ce que les passions ont fait et ce que la grâce a su faire du cœur de ce jeune homme !

I. — *Les passions et le cœur de S. Augustin.* — Augustin était un enfant bon, sensible, affectueux, reconnaissant par nature, et rendant au centuple la tendresse qu'on lui témoignait. Chaque jour, une mère pieuse jetait dans son âme quelques vérités saintes, comme on jette, au printemps, de belles semences dans un jardin, et le concevait ainsi dans son cœur pour la vie éternelle, après l'avoir conçu dans son sein pour la vie temporelle. Tout en communiquant à son fils les vives et pures lumières de l'Évangile, Monique savait lui inspirer en même temps un profond dégoût pour tout ce qui est fini, limité, périssable, et travaillait à donner à son âme cette exquise délicatesse qui sera toujours son plus beau titre de gloire aux yeux de la postérité. A ces dons si rares et si précieux, Augustin unissait une rare promptitude d'esprit, une mémoire des plus heureuses, une imagination brillante qui permettait de concevoir à son sujet les plus brillantes espérances. « Dès son enfance, nous dit son biographe, on « pressentait qu'un jour il aurait de l'aigle, et cette limpidité « du regard pour lequel nulle lumière n'est trop éblouissante, « et ce large, ce hardi, ce puissant coup d'aile pour lequel « nul sommet n'est trop élevé ! »

Dès l'âge de quatorze ans, il ne pouvait lire en Virgile le récit des malheurs de Didon sans être ému jusqu'aux larmes : « J'ai passé ma jeunesse, nous dira-t-il plus tard dans ses « *Confessions*, à remplir mon esprit des aventures de je ne sais « plus quel Énée, tandis que j'oubliais mes propres égarements. « Je m'attendrissais sur la mort de cette infortunée qui avait « péri victime d'un amour insensé pour ce Troyen, et je ne « pleurais pas sur moi, ô mon Dieu, sur moi qui étais mort « pour ne pas vous avoir aimé ! »

Dès cet âge aussi, Augustin commence à ressentir les premières atteintes de la fièvre ardente qui va le dévorer pendant quinze ans. Oh ! c'est du plus vif de mon âme que je voudrais faire à ce jeune étudiant de Madaure et de Carthage l'honneur de croire que la perte de son innocence fut motivée par une séduction peu commune, comme on en rencontre quelquefois dans la vie. Hélas ! non, le cœur n'est pour rien dans les premières chutes d'Augustin. La crise est absolument vulgaire. Augustin, en effet, n'avait pas encore connu ces terribles combats du dehors dont parle l'apôtre S. Paul, *Foris pugnæ*, et qui devaient infliger à sa vertu de si longues et si cruelles défaites, qu'il était déjà ravagé par les orages qui éclataient au dedans. Écoutons-le : « Encore adolescent, je commençais « à brûler d'ardeur pour les faux plaisirs, et je ne rougissais « pas de prodiguer ma vie à de honteuses joies. La beauté de

« mon âme se flétrissait, et je n'étais plus à vos regards, « ô mon Dieu, qu'une immense plaie[1]. » Et ailleurs : « Je n'avais « plus qu'un désir, je ne faisais plus qu'un rêve, rêve et désir « que je n'ose plus nommer aujourd'hui, mais je ne me renfer- « mais pas dans les bornes de l'amitié chaste et lumineuse où « l'âme sait se contenter de l'âme. Non : les vapeurs grossières « qui montaient des plus basses régions de mon être obscurcis- « saient tellement mon cerveau, que je ne savais plus distinguer « la clarté pure d'une affection légitime, des images ténébreuses « d'une affection coupable. Ainsi peu à peu s'allumait dans « mes membres un feu dévorant, et ma jeunesse, précipitée « dans les dérèglements violents des passions comme au « travers des rochers et des précipices, s'abîmait dans un « gouffre de péchés sans nom. » Enfin : « J'errais par la ville « comme un insensé, cherchant partout un aliment à mes « passions, et les chemins où je n'espérais pas de piège me « devenaient odieux. » En vérité, Mes Frères, qui est-ce qui parle ici ? Le cœur ? non, mais ce sont les sens. Le véritable amour ? non, mais la volupté.

Le fils de Monique ne tarda pas à tomber dans les pièges où il désirait si vivement être pris. Quoi d'étonnant ! Carthage était, au IVe siècle, ce que Paris est aujourd'hui, une ville renommée par son luxe, ses richesses et ses plaisirs, où les tentations de tout genre naissaient comme par enchantement sous les pas des étrangers, et où les étudiants perdaient bien vite la vertu, avant d'acquérir la science.

Pour un moment laissons Augustin les mains enlacées dans les chaînes qu'il s'est forgées lui-même ; laissons-le consumer sa jeunesse au feu d'une liaison coupable, et voyons de suite ce que vont devenir, sous la sinistre influence de la passion, la vérité, Dieu, l'amour de sa mère, le génie, la paix, toutes ces belles et saintes habitudes de l'âme, en un mot, qui font l'honneur et la consolation de la vie.

1° Augustin coupable ne tarde pas à perdre la foi. Du cœur où elles ont pris naissance, les ténèbres montent bien vite dans son esprit, et obscurcissent en un clin d'œil la douce et sereine clarté du divin flambeau qu'avait allumé dans son âme la main délicate de Monique. Le croiriez-vous? à dix-huit ans, il se met à chercher la vérité, comme s'il ne la possédait pas, comme si elle n'était pas descendue dans son âme des lèvres de sa mère, avec les premières caresses. Il ne la trouve plus, ni dans nos saintes Écritures, auxquelles il préfère l'éloquence sonore de Cicéron, ni dans l'Église catholique dont la divinité

1 *Confessions.*

n'est aperçue et sentie que par les âmes droites et les cœurs purs. Puis, par un dernier progrès dans le mal, nous le voyons se jeter tête baissée dans une hérésie grossière, et se constituer l'apôtre de l'erreur. Ses amis les plus intimes, Romanien qui lui ouvrait si généreusement sa bourse, Alype, Nébridius, Honorat, viendront, les uns après les autres, tomber dans les filets artificieux qu'il tendra sous leurs pas ingénus. Et quand il sera, plus tard, dégoûté du Manichéisme; quand il aura mis à nu les énormités de la doctrine et la corruption morale des initiés, il n'ouvrira pas pour cela les yeux à la lumière. Pendant son séjour à Rome, il ne verra pas les prodiges de sainteté répandus autour de lui par l'Église; il ne comprendra pas l'admirable beauté des vierges grandissant sous la direction de S. Jérôme, et il n'aura pas la tentation d'interroger la science des vieux docteurs groupés autour du pape S. Damase dans un concile œcuménique. Hélas! Mes Frères, il y a des situations d'esprit et de cœur où l'homme ne regarde pas, où il regarde sans voir ce qui pourrait contrarier ses habitudes, et c'est là précisément qu'il en est arrivé. Il se prend à désespérer de la vérité. Le doute, le sarcasme, la raillerie, voilà désormais l'oreiller commode sur lequel il reposera la tête et fermera ses yeux battus par l'orage. C'est fini; sa résolution est prise irrévocablement; il dédaignera les questions de doctrine pour se consacrer tout entier au culte de la forme, du style, de l'art pour l'art. Il deviendra, lui aussi, un artiste de paroles, un ordonnateur de phrases, un collectionneur d'antithèses, un rhéteur en un mot, comme il y en avait tant à cette époque. Oh! comme la marche des passions est rapide! A quatorze ans, Augustin sent, comme tout jeune homme, gronder les instincts coupables. Il ne les enchaîne pas, les instincts grandissent, et il n'a pas encore atteint sa vingtième année, qu'il traîne deux boulets à la fois: une compagne illégitime, et une doctrine immorale.

2° Je ne vous étonnerai pas en ajoutant qu'Augustin cesse d'aimer Dieu en cessant de croire. Ah! que de fois, quand il était tout petit et que Monique le tenait sur ses genoux, il avait envoyé du côté du ciel et ses regards les plus tendres, et ses prières les plus affectueuses! Tout est bien changé. Maintenant Dieu n'est plus pour lui que ce qu'il est encore aujourd'hui pour nos rationalistes : une idée vague ou un être abstrait relégué, par delà le monde, sur le trône immobile et désert d'une éternité silencieuse. Ce Dieu de la philosophie[1] n'a plus

1. Le Dieu de la philosophie platonnicienne ne s'est pas incarné, et la question philosophique de la Providence, même pour Platon, a toujours été un épouvantable énigme adouci par la tradition et non point par la philosophie rationnelle.

de regard pour le contempler, des pieds pour l'attéindre, des mains pour le bénir, et un cœur pour l'aimer. Aussi, chaque matin, ce jeune professeur s'empresse de courir à ses leçons ou à ses plaisirs, sans se préoccuper un seul instant de ce Maître adorable. « O ma tardive joie, devait-il s'écrier plus « tard, je ne vous écoutais plus, et je m'éloignais de plus en « plus de vous. »

3° Autrefois Augustin aimait passionnément sa mère, cette Monique qui a pleuré sur ses désordres beaucoup plus que d'autres femmes ne savent pleurer sur la tombe de leur enfant. Oh ! je le sais, même pendant les années les plus orageuses, Augustin ne s'est jamais écarté des lois du respect, et Monique en mourant lui rendra ce témoignage. Mais quelle différence entre l'amour d'Augustin coupable et l'amour d'Augustin innocent ou converti ! Pourquoi sa confiance en sa mère s'affaiblit-elle avec ses premières fautes ? Pourquoi ne les lui révèle-t-il pas en toute simplicité ? Quand Monique éclairée lui adresse d'affectueux reproches, pourquoi ces reproches glissent-ils sur son âme sans y entrer ? Pourquoi fuit-il sa présence qui l'importune ? Pourquoi ces paroles que nous trouvons au livre des *Confessions* : « Les discours de ma mère n'étaient « à mes yeux que des discours de femme, et j'aurais rougi, « moi jeune homme, de me laisser conduire par une femme. « Voilà comment je méprisais ma mère, ô mon Dieu, ou « plutôt que je vous méprisais en elle. » ? Pourquoi brise-t-il son cœur en la forçant de le chasser de sa maison, quand il osa paraître en sa présence après son apostasie ? Pourquoi donc enfin endort-il sa sécurité par un mensonge, et, trompant sa vigilance, se rend-il seul à Rome, afin de se livrer plus facilement à ses désordres ?

4° Il a perdu la foi, il a cessé d'aimer Dieu, il aime moins sa mère. Que va devenir son génie ? N'en parlons pas. Malgré les espérances que ses admirateurs avaient conçues, Augustin arrive à l'âge de trente-deux ans sans avoir écrit aucun livre dont la postérité conservera la mémoire. N'en soyons pas étonnés. Pour enfanter des chefs-d'œuvre, il faut dans le cœur des passions élevées ; celles d'Augustin sont basses et communes. Il faut briser à tout prix ces chaînes, faites de diamants et de fleurs, que les créatures jettent sur notre liberté ; Augustin a les mains prises. Il faut enfin dans l'intelligence des principes arrêtés, des croyances fortement enracinées ; Augustin ne croit plus à rien, et s'en va flottant dans toutes les directions, comme ces nuages dispersés par le vent. Aux affirmations de l'Église il a préféré la douloureuse incertitude des sceptiques ; disciple de Platon, il a glissé dans la fange d'Épicure. Tant

pis pour lui, mais son génie sera frappé d'une honteuse stérilite. Comment se renfermerait-on dans le secret de la solitude pour concentrer les puissances de son âme sur l'étude et l'amour de la vérité, quand on soupire après les joies d'un matérialisme abject, quand on ne cesse de répéter à ses amis : « Supposez « que nous fussions immortels et que nous puissions vivre « dans une perpétuelle volupté des sens, sans aucune crainte « de la perdre jamais, ne serions-nous pas souverainement « heureux, et que nous faudrait-il encore ? » Je connais les jeunes gens, Mes Frères : quand ils sont descendus à ce degré de misère morale, ils songent à rire, à boire, à chanter, mais ils n'ont pas la tentation de composer des livres.

5° Du moins, au prix de ces sacrifices, Augustin a-t-il trouvé ce qu'il cherchait : la félicité ? Non, mille fois non. Des éclairs brillent une minute à ses yeux ; des vertiges, des transports, exaltent son cerveau, mais tenez pour certain que ces joies coupables ne le rendent pas heureux. Avec ses premières fautes commencent ses glorieuses tristesses et ses cruelles angoisses. Il cherche la paix et ne trouve pas même le plaisir. Quand il s'éveille d'une folle ivresse comme d'un songe, il se fait horreur à lui-même. Le mal, si attrayant tant qu'il ne l'a pas commis, lui apparaît, après chaque défaillance, sous son véritable jour, c'est-à-dire stérile en vrais biens et fécond en douleurs : « Tout ce qu'il y avait de bien en cela, supposé qu'il « pût y en avoir quelqu'un, c'est que ces faux plaisirs étaient « des semences de douleurs et d'amertumes qui me fatiguaient « à n'en pouvoir plus. C'est vous, ô mon Dieu, qui versiez sur « toutes mes joies coupables ces inexorables dégoûts, afin de « m'engager à chercher les véritables biens. » « Telles sont, « ajoute un enfant prodigue du XIX[e] siècle, les simples paroles « que dit, à propos de sa jeunesse, l'homme le plus homme « qui ait jamais été, S. Augustin. De tous ceux qui ont fait « comme lui, bien peu diraient ces paroles ; cependant tous les « ont dans le cœur, et je n'en trouve pas d'autres dans le « mien. »

6° Enfin la mélancolie s'empare de lui, non point cette mélancolie élevée qui fait pleurer les saints et les détache de ce monde parce qu'ils ont entrevu des biens mille fois supérieurs, mais cette mélancolie sans remède que notre siècle connaît si bien, la mélancolie de Gœthe, lord Byron, Alfred de Musset, qui tôt ou tard fait irruption dans l'âme immortelle, alors qu'ayant épuisé le calice des jouissances éphémères, nous n'avons plus le courage de regarder le Ciel. Écoutez, écoutez ce que chantait à trente ans le fils désespéré de Monique : « Où poser son âme ici-bas, si ce n'est sur une douleur,

« quelle que soit la beauté des créatures où nous cherchons le « repos? Vaine beauté que cette beauté-là, car les créatures « naissent et meurent! En naissant, elles commencent d'être, « elles croissent pour atteindre à leur perfection, puis elles se « hâtent de vieillir et de disparaître. Tout vieillit, tout passe « en ce monde. Elles s'en vont, et l'âme qui les a aimées reste « déchirée. Nous voudrions bien nous reposer dans ce que « nous aimons, mais le moyen de se reposer en des êtres si « fugitifs, si inconsistants, qui sont dans un mouvement et un « flux perpétuels, et qui, à peine nés, disparaissent si vite, « qu'on ne peut pas les atteindre, ni même les suivre dans « leur course! » Voilà ce que les passions ont fait du cœur de S. Augustin.

II. — *La grâce et le cœur de S. Augustin.* — Le temps me fera défaut, Mes Frères, pour vous raconter en détail le retour d'Augustin à la foi et à la vertu. Grâce aux longues et fidèles larmes de son incomparable mère, la lumière commence à briller au sein des ténèbres; grâce aux discours et aux exemples de S. Ambroise, le désir d'une vie plus pure reprend naissance dans son cœur épuisé, mais, il faut bien l'avouer, les passions ont pris un tel empire sur sa volonté, qu'elle est tantôt incapable de vouloir, tantôt incapable de réaliser ce qu'elle a voulu. « Je « me croyais libre, nous dira-t-il plus tard, et je ne voyais pas, « malheureux! que je me forgeais des chaînes et me garottais « tous les jours de plus en plus dans les liens redoublés de ma « volonté pervertie. » — « Telle était, ajoute Bossuet, la servi-« tude d'Augustin, lorsqu'il jouissait, dans le siècle, de la liberté « des rebelles. »

Libre! il ne l'était plus, car deux ailes lui manquaient pour s'envoler dans les régions saintes habitées par Monique. Il lui manquait l'humilité: c'est l'aile de l'esprit; et la pureté: c'est l'aile du cœur. Écoutons-le:

1° « J'étais assuré de toutes les vérités de la foi, mais je n'étais « pas encore en état d'en jouir, car l'orgueil, la vanité, la « prétention d'être savant, me dévoraient. Encore tout plein de « mes misères, je voulais passer pour habile, et, au lieu de « pleurer mes crimes, je m'enflais de ma vaine science. Je « n'étais pas assez humble pour connaître mon humble Maître « Notre-Seigneur Jésus-Christ, et je n'entendais rien aux pro-« fonds mystères de sa sagesse infinie. »

2° « Je commençais déjà à vous aimer, ô mon Dieu, et j'en « étais ravi, mais je ne savais pas demeurer dans cet amour, « car si l'attrait de votre beauté, d'une part, m'enlevait jusqu'à « vous, de l'autre, les tristes habitudes de mes passions m'en

« détachaient, et je retombais sur la terre en gémissant. » Vous le voyez, quand les obscurités de la foi ont cessé, ce sont les inexorables nécessités de la vertu qui lui font peur. Il consent enfin à un sacrifice indispensable, mais au prix de quelles tortures ! son âme en est déchirée, son cœur en verse du sang, et pendant longtemps la blessure refuse de se fermer. Rassurons-nous pourtant : à mesure que les feux de l'amour coupable s'éteignent, les feux de l'amour pur s'allument, les saints désirs grandissent et se trahissent au dehors par d'ineffables élans : « O mon Dieu, venez à mon aide ; agissez, Seigneur, faites ! « Réveillez-moi, rappelez-moi ; embrasez et ravissez ; soyez « flamme et douceur ; aimons, courons. »

En même temps, la grâce multiplie ses coups. Augustin prend horreur de sa vie passée : « Quoi ! dit-il à ses amis, les « ignorants emportent le Ciel ; et nous, avec notre science sans « cœur, nous voilà plongés dans la chair et le sang ! Allons, « allons, plus de retard. » — « Mais, disent les habitudes, tu « veux nous chasser ? Pourras-tu vivre sans nous ? » — « Pourquoi ne pourrais-tu pas ce que peuvent ces enfants et ces « femmes ? » réplique la chasteté qui lui apparaît en ce moment, entourée d'un cortège virginal resplendissant d'une beauté toute divine. — Le voilà qui commence à céder : « Jusqu'à « quand, Seigneur, jusqu'à quand tarderai-je d'aller à vous ? « Ce sera pour demain. » — « Mais pourquoi pas tout de suite ? « réplique la vertu qui le sollicite ; il y a des années que tu dis : « demain. » — C'est fini, Mes Frères, un torrent de larmes inonde son visage, il n'y tient plus, il s'avoue vaincu et va tomber dans les bras du Christ qui l'attendait depuis si longtemps. Merci, mon Dieu, le monde va compter un débauché de moins, et l'Église un grand saint de plus.

Jamais la nature ne nous apparaît plus riante qu'après les secousses d'un violent orage. On dirait le soleil plus radieux, l'air plus pur, le gazon plus frais, les fleurs plus parfumées : tout renaît à la vie avec une nouvelle et joyeuse espérance. Attendez un peu, et vous applaudirez à une transformation semblable dans l'âme d'Augustin. Les passions ont altéré sa santé, desséché son cœur, paralysé son génie ; tout va ressusciter au divin soleil de la grâce. Il va devenir le plus pénétrant des docteurs, le plus tendre des mystiques, le plus aimant des fils, et Dieu lui donnera d'éprouver, dans les transports de l'extase, des tressaillements célestes qu'il ne connut jamais dans le grossier enivrement des sens.

S. Ambroise a versé sur son front humilié par le repentir l'eau sacrée du baptême. Le néophyte a fait monter de sa poitrine émue et laissé tomber de ses lèvres tremblantes le cri de la foi

catholique : *Credo*, Je crois. Dès ce moment son génie déploie ses ailes, prend un essor gigantesque et va se révéler au monde dans des œuvres incomparables. En attendant qu'il plane comme évêque et comme docteur sur les cimes de la théologie, il essaiera ses forces dans les grandes et belles questions philosophiques, de l'âme, de Dieu, du bonheur, de la cité céleste, et méritera le surnom de Platon chrétien que lui a décerné la postérité. Comme toutes les merveilles de la nature sont sorties du cœur de Dieu, Augustin les entend très bien, maintenant qu'il aime leur divin auteur.

Oh! oui, ce jeune homme aime Dieu, et c'est à chaque page qu'il nous est permis d'en recueillir l'éclatant témoignage: « Ce que je sais bien, ce qui est dans mon âme à l'état de « certitude absolue, ô mon Dieu, c'est que je vous aime. Une « flèche ardente a transpercé mon cœur, et à l'instant même je « vous ai aimé. Mais qu'ai-je donc aimé en vous aimant? Est- « ce la beauté corporelle? est-ce la gloire? est-ce l'éclat de la « lumière amie des yeux? sont-ce les douces mélodies du « chant, la suave odeur des parfums ou des fleurs, la manne, « le miel ou les délices de la volupté? Oh! non, ce n'est pas là « ce que j'aime en vous aimant. Et cependant j'aime une « lumière, une mélodie, un parfum, un aliment, une volupté, « en vous aimant : lumière, mélodie, parfum, aliment, volupté, « qui ne se goûtent que dans l'âme; lumière qui défie les « limites de l'étendue, mélodie qui ne connaît pas les mesures « du temps, parfums que les souffles du vent ne dissipent pas, « aliment qui rassasie sans diminuer la faim, volupté dont la « jouissance n'amène jamais la satiété : voilà ce que j'aime en « vous aimant. O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, « pourquoi vous ai-je connue si tard? »

Que vous dirai-je de sa reconnaissance pour Monique? Quelle femme que cette mère, et comme vous êtes douées d'une puissance irrésistible pour le bien, Mesdames et chères Sœurs, lorsqu'au lieu d'imiter l'Ève du Paradis terrestre, vous marchez sur les traces de Marie, l'Ève de la nouvelle alliance! C'est dans les bras et sur le sein de Monique que se précipite Augustin converti. Il la tient pressée sur son cœur, dans une de ces profondes et muettes étreintes qui sont le dernier langage de l'homme, quand l'émotion ne lui en permet plus d'autre, et il lève sur elle un regard où son âme semble faire passer tout entière la révélation de son ardent amour.

Autrefois les discours de Monique ne faisaient aucune impression sur lui, il les traitait de discours de femme. A Cassiacum, c'est Augustin qui l'interroge, comme on interrogerait un docteur. Il veut avoir son avis sur les questions les plus élevées,

et il écoute ses réponses avec la docilité d'un disciple. Il comprend maintenant que l'amour et la pureté ont du côté de Dieu, et sur les grands problèmes de la vie, des intuitions que peut envier le génie. « O ma mère, si la philosophie est l'amour de « la vérité, puisque vous aimez la vérité beaucoup plus que « vous ne m'aimez moi-même, comment hésiterais-je à me « déclarer votre disciple ? » Monique survécut peu de temps au baptême d'Augustin, et on peut dire qu'elle mourut autant du bonheur qu'elle reçut de la conversion de son enfant que du désir d'aller contempler Dieu dans sa gloire, mais, en mourant, elle emporta dans son cœur la certitude de laisser un souvenir impérissable dans le cœur du futur évêque d'Hippone. La douleur d'Augustin est contenue comme toute douleur chrétienne : « Je suivis le corps que l'on porta à l'église, et j'en « revins sans avoir versé une larme. Je ne pleurai pas, même « à ces prières que nous répandîmes au moment où l'on offrit « pour elle le sacrifice de notre rédemption, alors que le « cadavre était déjà placé sur le bord de la fosse où on allait le « descendre ; non, pas une larme, même à ces prières, mais la « tristesse m'accablait, et je vous conjurais, mon Dieu, de « vouloir bien la guérir. » Depuis lors, et jusqu'à la fin de sa vie, Augustin n'oublia jamais Monique. Chaque jour, il revit son gracieux visage se pencher doucement vers lui pour le consoler dans ses peines, le soutenir dans ses luttes, et le faire progresser dans l'amour en lui parlant du ciel.

Le ciel, cette patrie éternelle où toutes les félicités seront accumulées dans nos âmes, fera désormais l'unique préoccupation d'Augustin. « *O vita vitalis*, *vita sempiterna et sempiterne* « *beata*, *etc.*: O vie éternelle et éternellement heureuse, s'écrie-« t-il dans ses soliloques, pleine de joies sans tristesse, de « repos sans travail, de santé sans maladies, quand donc « m'appartiendrez-vous ? » A son tour, le voilà pris du mal du pays, comme on disait si bien au moyen âge, et comment pourrait-il en être autrement quand on a senti le vide de tout ce qui passe, et entrevu la splendeur des réalités divines ? Or Augustin a fait cette double expérience ; la première dura dix-sept ans, la seconde tout au plus quelques minutes, mais il y a des minutes qui valent des siècles si on les mesure sur le bonheur qu'elles nous procurent.

C'était par une soirée d'automne, nous dit son biographe, une de ces soirées qui ne sont nulle part plus splendides qu'en Italie. Le soleil se couchait et faisait étinceler de ses derniers feux les vastes et transparentes solitudes de la Méditerrannée. Pour jouir du spectacle, Augustin vint prendre place auprès de Monique. Le silence du soir, la beauté du ciel, l'étendue illimitée

des flots, l'infini plus grand encore qui remplissait le cœur de la mère et du fils, la paix du dehors moins profonde que la paix du dedans, tout cela peu à peu éleva leurs âmes et amena sur leurs lèvres une de ces conversations qui ne sont plus de la terre. « Étant seuls à cette fenêtre, nous dit-il lui-même dans ses « *Confessions*, nous commençâmes à nous entretenir avec une « ineffable douceur. Oubliant un passé plein de larmes, nous « nous précipitâmes dans l'avenir, pour nous demander ce que « sera donc dans la vie éternelle le bonheur des saints, ce « bonheur que l'œil de l'homme n'a pas vu, que son oreille n'a « pas entendu, et que son cœur n'a jamais soupçonné. Et nous « aspirions des lèvres de l'âme à ces sources de vie qui sont en « vous, ô mon Dieu, afin de pénétrer ce joyeux mystère. Nous « vîmes bien vite et sans peine que la plus vive joie des sens, « dans le plus grand éclat de beauté corporelle, non seulement « n'était pas digne d'entrer en parallèle avec la félicité d'une « pareille vie, mais ne méritait pas même d'être nommée. « Emportés par un nouvel élan d'amour vers cette immuable « félicité, nous traversâmes les unes après les autres toutes les « choses créées, même ce Ciel resplendissant des feux du soleil « qui allait disparaitre, de la lune et des étoiles qui commen-« çaient à rayonner sur nos têtes. Montant encore plus haut « dans nos pensées, dans nos paroles, dans le ravissement que « nous causaient vos œuvres, ô mon Dieu, nous arrivâmes « jusqu'à nos âmes, mais sans pouvoir nous y arrêter. Nous « passâmes outre et nous fîmes un suprême effort pour atteindre « enfin à ces régions sereines où règne la vie vraie, pleine, « abondante, inépuisable, éternelle; et là, dès qu'elle nous « apparut, nous eûmes vers vous, ô mon Dieu, un tel élan « d'amour, mais si vif, si hardi et si puissant, que nous y « touchâmes, en quelque sorte, par un bond du cœur. » Combien de temps dura cette extatique contemplation ? Augustin ne peut le dire : il se contente d'ajouter avec une ineffable mélancolie : « Nous jetâmes un soupir en voyant qu'il fallait redescendre, « et, laissant, du moins, sur ces hauteurs nos esprits et nos « cœurs captifs, nous revinmes tristes et pleurants vers les « régions de la terre où retentit le son de la voix humaine, de « cette voix qui commence et qui finit. »

Un jour, l'évêque d'Hippone disait à ses amis : « Il y a trois « choses que j'aurais désiré voir en ce monde : Rome dans sa « gloire, Ciceron à la tribune, et S. Paul prêchant à l'Aréopage. » A ces trois désirs me serait-il permis d'en ajouter un quatrième ? Pour ma part, j'aurais bien voulu entendre Monique et Augustin parler du ciel sur les rivages de la Méditerrannée. Heureux ceux qui, un jour, ont eu avec leur mère un pareil entretien, ont

avec elles cherché Dieu, l'ont rencontré, et depuis ne l'ont point quitté !

Conclusion. — Telle est l'histoire d'Augustin. La beauté de ce jeune homme en qui brillaient à la fois toutes les flammes du génie et toutes les tendresses de l'âme; ses fautes et, au milieu de ses fautes, ses glorieuses tristesses qui lui assurent les sympathies de tous les cœurs innocents ou coupables; ses longues résistances à la grâce; ses cris et ses débattements d'aigle blessé qui ne veut pas se rendre; et, en face de ces résistances, la longue, la paternelle patience de Dieu qui lui ménage la lumière avec une si délicate tendresse, et qui, victorieuse enfin, sans contraindre sa liberté, l'élève des abîmes du doute et de la passion aux plus hauts sommets de la vérité, de la pureté et de l'amour divin; et, par-dessus toutes ces scènes, pour leur donner je ne sais quoi d'achevé, les larmes de cette mère incomparable qui remue la terre et le ciel pour sauver ce cher et grand coupable; qui force S. Ambroise d'interrompre ses études ou sa prière pour courir après la brebis égarée; qui contraint Dieu lui-même à venir au secours de son fils en détresse : ce sont là des spectacles et des leçons que l'humanité chrétienne n'oubliera jamais. Puisse cet exemple, Mes chers auditeurs, plus éloquent que tous les raisonnements, nous détourner bien vite de toutes ces passions qui ne nous sollicitent que pour nous déshonorer, et nous fixer à jamais dans l'amour et la pratique de la vertu ! Là seulement nous trouverons avec la véritable vie la véritable félicité. — Ainsi soit-il !

Voir un autre panégyrique du même saint dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXIV, p. 651.

---

2 SEPTEMBRE — S. AGRICOL[1]

Suscitabo mihi sacerdotem fidelem qui juxta cor meum et animam meam faciet.

Je me susciterai un pontife fidèle qui agira selon mon cœur et selon mon âme. (I Reg., II, 35.)

Mes Frères,

Ce sont les saints évêques qui ont fait les églises illustres et les grandes nations, et lorsque Dieu s'est tourné dans sa miséricorde vers un peuple, soit qu'il l'ait voulu tirer du

1. Évêque et principal patron d'Avignon

Panégyrique prononcé le 7 septembre 1884 en l'église paroissiale de Saint-Agricol, par M. F. Fuzet, curé-doyen de Villeneuve-lès-Avignon, Chanoine honoraire de Nîmes, docteur en théologie.

néant, soit qu'il l'ait voulu relever de sa ruine, il s'est dit, comme au temps où il résolut de rendre aux Israélites, avec Samuel, l'éclat des prophéties, l'honneur du sacerdoce et le prestige des armes victorieuses : « *Suscitabo mihi pontificem fidelem... :* Je me susciterai un pontife fidèle qui agira selon mon cœur et selon mon âme. » Jamais cette vérité ne fut plus évidente qu'aux premiers siècles de notre histoire nationale. Quand la Providence commença à former l'Europe chrétienne et à placer la France à sa tête, elle suscita des légions d'évêques qui baptisèrent les barbares, les préservèrent de la corruption romaine, les instruisirent, et jetèrent dans la justice et la liberté les fondements de tous ces États dont la fortune fut si intimement et si glorieusement mêlée aux destinées de l'Église. Ne cherchez pas ailleurs, Mes Frères, le secret des merveilles qu'accomplirent ces pères de notre foi et de notre civilisation, que dans leur fidélité à remplir la mission que Dieu leur avait confiée. La fidélité à leur vocation, c'est pour tous les hommes, qu'ils soient appelés à de grandes ou à de petites choses, le principe de la sainteté et des gloires dont Dieu la couronne. Apprenons-le aujourd'hui, Mes Frères, de S. Agricol, votre bienheureux concitoyen et illustre patron. Le simple récit de sa vie nous le montrera toujours fidèle à son Dieu, s'élevant toujours, par suite de cette fidélité, à une sainteté plus éminente, et laissant en ce monde une mémoire impérissable ; car il fut de ces serviteurs prédestinés que le Seigneur donne à l'humanité pour la consoler, la guider, l'honorer et la protéger : *Suscitabo mihi pontificem fidelem qui juxta cor meum et animam meam faciet.*

Je suis heureux, Mes Frères, d'apporter à votre saint patron l'humble tribut de mes éloges dans cette assemblée où je vois réunie toute l'église d'Avignon à laquelle des liens séculaires rattachent Villeneuve, en présence de ce clergé dont vous êtes si légitimement fiers, et sur l'invitation de votre digne Archiprêtre dont tout ici, votre piété, vos œuvres, ce temple magnifique, raconte le zèle pour le salut des âmes et pour la gloire de S. Agricol.

Je prie Dieu de bénir ma parole par l'intercession de la Vierge Marie : *Ave, Maria.*

I. — Dieu, qui nous appelle à le servir, ne nous abandonne pas à nos propres forces ; il sait que de nous-mêmes nous ne pourrions atteindre la fin surnaturelle de notre vocation, et il vient libéralement, magnifiquement, à notre aide par les dons de sa grâce. Heureux, Mes Frères, ceux qui sont fidèles à ces dons, qui en connaissent le prix, qui les gardent dans

un cœur docile ! Ils marchent d'un pas ferme dans les voies du Seigneur ; ils méritent sans cesse par leur fidélité de nouveaux secours ; ils vont de clarté en clarté jusqu'à ce qu'ils arrivent, à travers les luttes de la vie, au terme radieux de leur destinée. Ce fut le bonheur de S. Agricol. Le dispensateur souverain de tout bien le fit naître d'une de ces vieilles races romaines où l'esprit de sagesse et de force était héréditaire. La gens Albina s'était distinguée par les charges considérables que ses membres avaient exercées dans l'administration, l'armée, le sacerdoce, et par son dévoûment à la fortune de Rome. Au déclin de l'empire, alors que les barbares approchaient, l'un d'eux disait dans son ardent patriotisme : « Si nous sommes inspirés par la sagesse, nous adorerons les temps passés. Ce sont les siècles anciens qui, à force de sueur et de sang, ont enfanté cet empire[1]. » Une meilleure gloire était réservée à cette famille. Un jour la vérité chrétienne illumina ces âmes si fortement trempées, et, au IVe siècle, nous voyons le pontife Albinus entouré de sa femme et de ses enfants, tous chrétiens. Lui servait encore les dieux, mais, par un surcroît d'honneur accordé d'en haut à la gens Albina, S. Jérôme était le directeur de ces enfants, et, tandis qu'il montrait au vieux pontife « le Capitole couvert d'or languissant dans la poussière, les flots du peuple passant devant les temples de Rome abandonnés ou à demi détruits et se portant vers les tombeaux des martyrs », il se félicitait de le voir « sourire à l'alleluia du Christ que sa petite fille lui chantait en se suspendant à son cou[2] ». Cette enfant était fille de Lœta que le grand Docteur appelle sa très religieuse fille en Jésus-Christ, et dont le nom est étroitement uni à celui de sainte Paula, dans cette phalange de nobles et charitables romaines qui illustrèrent le nom chrétien au milieu des désastres de leur patrie.

Albinus, comme le disait S. Jérôme, au milieu de cette famille de croyants, était déjà candidat de la foi. Cependant les barbares accomplissent leur œuvre. Rome est prise, les provinces sont saccagées, et le monde romain s'écroule de toutes parts. Mais l'Église n'est point engloutie dans cette ruine universelle. La barque immortelle du pêcheur de Galilée flotte au-dessus du déluge de sang qui couvre tout ; elle porte avec son Dieu et son Évangile les débris de la grandeur de Rome qu'elle a recueillis, et quand les nations barbares, enfin fixées sur le sol qu'elles ont conquis, s'apprêtent à adorer ce qu'elles ont brûlé, voilà que les descendants de ces Romains qui avaient fait la fortune de Rome païenne, sauvés dans les

1. Macrobe, *Saturnales*, l. II, ch. X. — 2. S. Jérôme, *Epist.* IV, 2.

flancs du vaisseau divin, sont appelés à faire à la Rome chrétienne une domination dont la capitale des Césars n'avait connu ni l'étendue, ni la durée, ni l'éclat, ni le bienfait. La gens Albina renouvela sa vieille gloire dans cet apostolat. Si elle donna à nos provinces des gouverneurs qui continuèrent les traditions d'une bonne administration, elle leur fournit des évêques qui maintinrent dans toute sa vivacité la foi que les amis de Jésus avaient apportée sur nos rivages privilégiés.

Un Albinus dont Fortunat cite le nom avec éloge, après avoir gouverné la Provence, devient évêque d'Uzès. Un autre membre de cette race féconde passe du siège d'une des premières magistratures du pays sur le trône épiscopal d'Avignon. On l'avait surnommé Magnus, comme pour signifier d'un mot la grandeur de ses mérites et de ses vertus. Inclinons-nous, Mes Frères, devant lui : c'est le père de notre saint Patron. Vous le voyez, Dieu, qui prépare de loin ses ouvrages, avait ménagé à S. Agricol une famille digne de la destinée à laquelle il l'appelait. Le jeune enfant ne fut point infidèle à son sang. Venu au monde au commencement du VIIe siècle, il montra dès les plus tendres années d'heureuses inclinations. Cultivée avec soin par son père et par sa mère Austadiala, cette jeune âme s'épanouit bientôt en fleurs d'innocence et de piété. On put dès lors, dit son historien, présager quels fruits de sainteté elle produirait lorsqu'elle serait arrivée à sa maturité. Représentez-vous, Mes Frères, l'intérieur de cette famille bénie. Magne et Austadiala possèdent de grands biens, de grands emplois, et un nom illustré depuis des siècles, mais ils possèdent surtout et ils estiment plus que tout ce qui fait la vraie gloire des chrétiens, la foi agissante ; et, si leurs concitoyens admiraient en eux la sagesse, le dévoûment du magistrat dans l'exercice public de sa charge, la dignité de la matrone dans ses relations avec le monde, les anges admiraient la religion sincère de ces époux qui avaient fait de leur foyer un sanctuaire orné de toutes les vertus. Ah ! la jeune Lœta était obligée de chanter l'alleluia du Christ pour ouvrir le cœur de son aïeul à la grâce d'en haut ; le jeune Agricol n'a qu'à regarder, à écouter, à imiter. Dans la demeure paternelle, l'alleluia du Christ retentissait jour et nuit, car Magne et Austadiala n'étaient point de ces chrétiens dégénérés qui ont trouvé ici-bas la satisfaction de leur cœur ; ils étaient vraiment de ceux qui ont compris la vanité des choses de la terre, qui s'en vont à la recherche de la patrie céleste en chantant le cantique de Jésus ressuscité, comme chantent les voyageurs, c'est-à-dire en marchant. « Et qu'est-ce que marcher, dit S. Augustin, sinon avancer dans le bien, dans la foi, dans les bonnes

mœurs? » O pères, ô mères, ô fils de notre temps, regardez à votre tour, écoutez, imitez. Que vos demeures soient aussi des sanctuaires où l'on n'entende que la voix du devoir et où l'on ne reçoive que les leçons de la vertu !

Ne croyez pas, Mes Frères, qu'Agricol n'eut qu'à respirer l'atmosphère de sainteté qui enveloppa son enfance, pour aller à Dieu sans épreuves et sans combats. Les âmes les mieux douées, les plus favorisés du Ciel, ne grandissent dans le bien qu'au prix de douloureux sacrifices. Arrivé au seuil de la jeunesse, le fils de Magne trouva les plaisirs faciles, les amusements frivoles d'une société dissolue qui oubliait ses malheurs au cirque et au théâtre. Ce que Salvien disait de notre province au Ve siècle, était encore vrai au siècle d'Agricol. Sur cette terre du midi, alors la plus féconde de toutes les Gaules, avec ses nombreux vignobles, ses belles prairies, ses cultures diverses, ses riches vergers, ses moissons abondantes, avec ses rivières et ses fleuves, avec son soleil radieux, tout était pour le plaisir des yeux, la joie du cœur, les satisfactions des sens. Les âmes, amollies par ces dons d'une merveilleuse nature, se livraient à tous les vices de la décadence, sans que les calamités qui fondaient sur le monde pussent les retenir [1].

Agricol va-t-il se laisser aller au torrent? cette fleur d'innocence sera-t-elle flétrie par les souffles empoisonnés qui l'assaillent? et le Ciel verra-t-il ce spectacle trop commun d'un cœur qui se donnait à Dieu au matin de sa vie, et qui, au premier choc des passions, aux premiers traits de ce monde toujours misérable et toujours enchanteur, se reprend et s'égare? Non, non, Mes Frères. Quand, au lieu de dédaigner ou de laisser improductifs les dons de Dieu, nous les faisons valoir, selon le langage de l'Évangile, la main divine se montre plus libérale encore; elle ajoute de nouveaux dons aux premiers : *Omni habenti dabitur adhuc.* Dieu et l'âme entrent dans une sainte émulation, Dieu pour donner, l'âme pour profiter des grâces reçues et s'élever d'un vol plus vigoureux dans la perfection. Agricol fut fidèle au Dieu qui réjouissait son adolescence, et Dieu lui fut fidèle : il mit sa jeunesse à l'abri des séductions qui la menaçaient. Le moment était venu pour lui de passer de la famille à l'école. Les bénédictions dont il avait été comblé au foyer domestique, n'étaient que le prélude des bénédictions qui l'attendaient auprès des maîtres que Magne lui choisit.

En ce temps, deux écoles monastiques rivalisaient dans les Gaules d'illustration et de mérites. L'une était dans tout l'éclat

1. Salvien, *De Gubernat. Dei*, lib. VII, c. II; lib. VI, c. XII.

d'une féconde jeunesse : c'était Luxeuil ; l'autre, touchant à son déclin, maintenait cependant sa renommée séculaire : c'était Lérins. Luxeuil, fondé par S. Colomban au nord du royaume de Bourgogne, au pied des Vosges, était devenu rapidement un centre d'où la sainteté et la lumière rayonnaient dans tous les pays septentrionaux. Sur les bords des lacs de la Suisse, sur les plages de la mer du Nord, sur les rives du Rhin et de la Seine, les fils du grand moine Irlandais élevèrent des monastères florissants, tandis que le foyer d'où sortait ce souffle régénérateur, voyait accourir aux leçons de maîtres fameux toute la jeunesse franque et bourguignonne. Le libre et ardent génie de Colomban, qui survivait dans ses disciples, attirait les fils de ces races nouvelles qui portaient en elles l'avenir de la civilisation chrétienne.

Lérins était encore « l'île bienheureuse », toujours bercée par les flots harmonieux de la mer Méditerranée, toujours caressée par les brises embaumées de la Provence, toujours verte et fleurie sous son soleil d'or. Là, au commencement du Ve siècle, Honorat, de famille consulaire, avait ouvert les bras de son amour aux fils de tous les pays qui voulaient aimer le Christ ; il lui arriva des disciples de toutes les nations. « L'Occident n'a plus rien à envier à l'Orient, et bientôt cette retraite, destinée dans la pensée de son fondateur à renouveler sur les côtes de la Provence les austérités de la Thébaïde, devient une école célèbre de théologie et de philosophie chrétienne, un foyer de science et de vertu, une citadelle invincible aux flots de l'invasion barbare, un asile pour les lettres et les sciences qui fuyaient l'Italie envahie par les Goths, enfin une pépinière d'évêques et de saints qui répandirent sur toute la Gaule la science de l'Évangile et la gloire de Lérins[1]. » Cette école, d'où étaient sortis S. Hilaire, S. Césaire, S. Loup, S. Siffrein, Salvien, S. Vincent, etc., était restée chère aux nobles gallo-romains. Ils y retrouvaient le souvenir de ces descendants de consuls, de gouverneurs, de grands pontifes, qui, passés sous l'étendard du Christ, étaient demeurés fidèles à l'amour de Rome, et ils venaient y apprendre, dans l'étude de la science et de la vertu, à soutenir l'honneur et la dignité de leur nom. C'est vous dire, Mes Frères, que Magne confia son fils aux moines de Lérins.

Jamais écolier n'apporta au travail une application plus vive et plus persévérante. Le pieux adolescent y mit, dit un annaliste, tout son cœur et toute son âme[2]. Le programme de Lérins était celui des anciennes écoles romaines. Héritière de Rome, l'Église avait recueilli et sauvé du naufrage les lettres grecques et

1. Montalembert, *Moines d'Occident*. t. I.
2. *Acta sanctorum*, au 2 septembre.

latines. Ah ! ne demandez pas pourquoi elle n'a pas déjà enfanté un grand siècle littéraire ! Elle est allée au plus pressé : elle convertit, elle civilise, et, en attendant que ses immenses et nécessaires labeurs lui donnent le loisir de se parer des fleurs d'une littérature nouvelle, elle conserve pieusement le trésor intellectuel de l'antiquité, et le transmet fidèlement aux jeunes générations qu'elle forme dans ses écoles. C'était donc toujours l'invariable *trivium et quadrivium* [1] que les écoliers devaient parcourir. Agricol parcourut ce double cercle d'études avec une ardeur nourrie par une espérance plus haute que celle de devenir un lettré. Dans la connaissance des lettres et des sciences profanes, il ne voit que le moyen d'arriver à la possession de la science sacrée. C'est Dieu que cherche Agricol, et c'est Dieu qui l'attire. J'aime à me le représenter, le soir, songeant aux jours déjà écoulés dans sa laborieuse solitude, et se redisant les belles paroles par lesquelles S. Eucher, un des plus illustres enfants de Lérins, encourageait son ami Valens à imiter la fidélité des astres toujours dociles à la voix du Seigneur ; j'aime à me le représenter contemplant les longues files de moines qui passaient devant lui, et, ravi de leur existence céleste, se redisant cette exhortation que le grand évêque de Lyon adressait encore à son ami : « Si la grandeur, la gloire, la beauté, la vérité, la pitié, l'amour, t'attirent, tu ne les trouveras qu'en Dieu [2]. »

Et le jeune Agricol suivait l'attrait céleste ; il se livrait chaque jour plus ardemment au bonheur d'aimer Dieu. Sa vertu embaumait l'île entière. Une angélique pureté rayonnait sur son front ; une aimable modestie était répandue dans toute sa personne ; il était doux et charitable à tous. Ses maîtres, ses condisciples, l'admiraient, le vénéraient ; ils ne voyaient que lui, ne parlaient que de lui. Le cours de ses études était achevé. Retournera-t-il dans le monde ? Lérins perdrait-elle le riche trésor que Magne lui avait confié ? Le monde offrait à sa jeunesse les plaisirs qu'assure une grande fortune, et les honneurs inévitables qui attendaient le fils d'une illustre race ; mais Agricol, éclairé par la grâce, instruit par les doctes maîtres de Lérins et par l'histoire de sa race elle-même, avait compris la vanité de ces plaisirs et l'instabilité de ces honneurs. Qu'irait-il chercher au milieu de ce monde troublé par tant de révolutions ? Comme Honorat, comme Hilaire, comme Eucher et Césaire, il restera dans la solitude, il s'attachera aux seuls biens qui ne périssent point. Et voilà qu'Agricol se

1. Le *trivium* comprenait la grammaire, la rhétorique, la dialectique. — Le *quadrivium:* l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique.
2. S. Eucher, *De contemptu mundi*.

prosterne aux pieds de l'abbé de Lérins ; il reçoit l'habit monastique et prend place dans les rangs de la milice sacrée du Christ.

« La solitude, a dit un illustre religieux, est la patrie des âmes fortes. » Mais les âmes fortes sont aussi les âmes tendres par excellence, affamées de paix, de recueillement, de joies intérieures. Et quelle solitude pouvait offrir à l'âme d'Agricol des douceurs, des charmes comparables aux douceurs et aux charmes de Lérins ? Dans cette basilique bâtie des mains d'Honorat aidé par les anges ; dans ce cloître tout illuminé du souvenir des saints qu'il a abrités; dans ces grottes et ces cellules où se cachaient les parfaits imitateurs des Antoine et des Pacôme; auprès de ce puits dont les eaux miraculeusement jaillissantes portaient partout la fraîcheur et la fécondité; sur cette grève où Patrice avait entendu les voix gémissantes des âmes qui l'appelaient dans la verte Érin; d'où Augustin s'était embarqué pour porter la lumière de l'Évangile aux Anglo-saxons, Agricol pouvait dire ou plutôt chanter avec S. Eucher, qu'il faut toujours citer quand on parle de l'île bienheureuse : « J'aime et je vénère tous les lieux sanctifiés par la retraite des amis de Dieu, mais j'aime et j'honore pardessus tout ma chère île de Lérins... Lérins est arrosée des eaux célestes ; elle est verdoyante et émaillée de fleurs. Tout y charme les yeux et l'odorat. Elle est pour ses heureux habitants l'image du paradis qu'ils posséderont un jour..... Là, point de bruit qui trouble, pas d'entretiens, si ce n'est avec Dieu. Les anges pleins d'allégresse viennent admirer les beautés de la solitude, et, comme jadis le long de l'échelle de Jacob, ils peuplent et embellissent le désert par leur présence mystérieuse [1]. » Oh ! Mes Frères, qui nous donnera de chanter aussi le cantique de la solitude ? Qui donnera à notre âme des ailes pour s'envoler du sein des amères agitations de la vie vers quelque douce et paisible île d'or ? Hélas ! il faut rester dans le tourbillon, la poussière et l'aridité. Du moins, Mes Frères, faisons une solitude à notre âme fatiguée. Dérobons au temps qui nous emporte, quelques heures pour les donner à la prière, à la méditation des vérités éternelles, au repentir, à la pratique des bonnes œuvres. Le Virgile de la Provence a dit : « Les moments célestes dans lesquels l'amour, l'enthousiasme ou la douleur nous font poètes, ne sont-ils pas les oasis, les îles d'or de l'existence [2] ? » Et moi je vous dis avec une vérité plus haute, parce qu'elle s'applique à des choses plus saintes : Les heures où l'amour de Dieu, l'enthousiasme de la prière et

1. S. Eucher, *De Laudibus Eremi.*
2. Mistral, Préface des *Isclo d'or.*

de la foi, la douleur de nos fautes, la charité compatissante, nous touchent de leur aile, voilà les vraies oasis, les vraies îles d'or de la vie.

Assurément Agricol croyait s'être enseveli pour toujours dans le désert bien-aimé de Lérins, mais la Providence avait d'autres desseins sur lui, et un événement s'était accompli à Avignon, qui allait les dévoiler. L'évêque de cette cité était mort, et le clergé et le peuple avaient appelé Magne à lui succéder. En ces temps de troubles et de bouleversements politiques incessants, les populations fatiguées, déchirées, abandonnées, cherchaient un protecteur dans leur évêque; elles choisissaient celui qui par son crédit, sa fortune, sa naissance, pouvait le mieux remplir ce rôle. Avec Magne, ce n'était pas seulement le crédit, la fortune, l'illustration, qui s'asseyaient sur le trône épiscopal; c'était la vertu, c'était la sainteté. Magne était déjà vieux lorsqu'il prit dans ses mains le bâton pastoral de S. Ruf, et il en sentit bientôt tout le poids. Qui rajeunira sa vieillesse, qui l'aidera, qui la soutiendra? Qui sera l'œil et le bras du pontife accablé sous le faix de son laborieux ministère? Qui, Mes Frères, sinon ce fils que son cœur avait donné à Dieu, et que Dieu n'avait amené au désert que pour le préparer à briller à côté de son père dans l'église d'Avignon? Magne appelle son fils auprès de lui. Nous connaissons trop bien le jeune et fervent disciple de S. Honorat pour ne pas nous figurer la désolation de son âme lorsqu'il lui fallut dire adieu à sa chère île de Lérins. Il avait cru y finir ses jours dans l'obscurité et la paix, et voilà qu'il était jeté tout à coup dans l'honneur et les périls des charges ecclésiastiques, dans l'agitation du siècle! Cependant il a reconnu dans l'appel de son père l'appel même de Dieu; il adore la volonté de Celui qui dispose de ses créatures selon les vues de sa sagesse infinie, il s'y soumet docilement. Fidèle à la voix qui l'avait convié au repos de la solitude, il l'est, avec le même empressement et la même abnégation, à la voie qui le convie au travail de la vie active, s'élevant, par cette constante soumission, à une sainteté plus éminente, et qui va nous apparaître sur un nouveau et plus vaste théâtre.

II. — Magne confia à son fils les fonctions d'archidiacre. Ce n'était point orner sa jeunesse d'une vaine dignité. Que de nombreux, que de graves devoirs pèsent sur Agricol! Il a le gouvernement des clercs inférieurs, le soin du temporel, la police de l'église et de l'Office divin; il présente les clercs à l'ordination, il surveille le clergé et le peuple, il traduit les coupables au tribunal épiscopal et instruit les procès. Ne

redoutez pas, Mes Frères, que sa jeunesse succombe à cette tâche si grande, si diverse, si difficile. La sagesse de Dieu assistait notre jeune archidiacre, et là où l'expérience des vieillards eût été en défaut, il déploya tant de rares et heureuses qualités, que le mystère céleste éclata aux yeux de tous. Le peuple ravi voyait en lui plus que l'auxiliaire de son vieux pontife : il voyait un autre évêque que le Ciel lui réservait dans sa miséricorde.

Le peuple ne se trompait pas. Le grand âge de Magne l'avertissant de sa fin prochaine, il ne voulut pas laisser son église exposée aux troubles, aux divisions qui souvent accompagnaient la vacance du siège épiscopal. Il rassembla donc le clergé et les premiers de la cité. Il leur fit part des inquiétudes de son cœur et leur demanda de désigner celui qu'ils croiraient le plus apte à lui succéder. Il n'y eut qu'une voix pour acclamer le nom d'Agricol. Les saints canons défendaient qu'il y eût deux évêques dans une même ville. L'élu du clergé et du peuple avignonnais dut attendre que la mort eût délivré Magne du fardeau pastoral pour le prendre à son tour. Ce jour, son humilité autant que sa tendresse filiale aurait voulu qu'il ne se levât jamais. Il vient cependant bientôt. Le saint vieillard le voit venir sans alarmes. Il est rassuré sur le sort de sa chère église fiancée à son fils : il laisse sa propre image sur sa chaire épiscopale, il revivra dans Agricol. C'est ainsi, Mes Frères, que s'accomplissent pour cet heureux père ces oracles du Saint Esprit : « Celui qui élève saintement son fils, y trouvera sa joie... Le père est mort, et il ne semble pas mort, parce qu'il laisse après lui un autre lui-même... Il ne s'est point affligé à sa dernière heure, car il a laissé à sa maison un fils qui la défendra[1]. » Magne légua à son église tout ce qui lui restait de ses biens, « de sorte, lisons-nous dans nos Actes, que son troupeau hérita de sa fortune, de ses vertus et de son fils très saint. » O le magnifique héritage ! Combien il honore et celui qui le laisse et ceux qui le reçoivent ! O Magne, que votre mort est belle ! L'ange du Seigneur vous ferme les yeux, et cet ange est votre bien-aimé Agricol. O funérailles du vieux pontife, que vous êtes touchantes ! Aux larmes que vous faites répandre se mêle l'attente des consolations que le lendemain doit apporter.

A ce deuil succèdent, en effet, de saintes allégresses. Les évêques de la province se sont réunis pour la consécration du successeur de Magne, et si vous voulez, Mes Frères, assister à cette auguste cérémonie telle que nos pères la virent s'accomplir, j'ouvrirai l'antique missel des Francs, et je vous décrirai

1. Eccli., XXX, 2-6.

à grands traits la pompe simple et à la fois magnifique dont la liturgie gallicane entourait, dans cet âge lointain, la consécration de l'évêque. La cérémonie a lieu pendant les pieuses veilles de la nuit. Le peuple remplit la basilique ornée comme pour le baptême des catéchumènes ; les flambeaux odorants brûlent, l'encens fume, de riches tentures flottent jusque sur le pavé du chœur, aux côtés de l'autel sont rangés les vases des saints mystères et les insignes épiscopaux, l'anneau et le bâton pastoral. Les évêques sont assis au fond du presbytérium. Cependant un diacre monte sur l'ambon ; il propose au peuple de ratifier l'élection d'Agricol. Le peuple répond par des acclamations enthousiastes. Alors les évêques interrogent l'élu qui promet fidélité au successeur de S. Pierre et au successeur de S. Trophime. Le moment solennel est arrivé. Deux évêques tiennent sur la tête d'Agricol agenouillé l'Évangéliaire au voile de pourpre, symbole du sang du Rédempteur; neuf autres évêques le touchent de la main, debout autour de lui, comme des sacrificateurs autour d'une victime, tandis que le consécrateur, debout sur les marches de l'autel, les mains étendues, chante une longue bénédiction. Puis Agricol est revêtu des insignes de sa charge pastorale ; il monte sur le trône pontifical et s'assied sur une chaise d'or ; les évêques le soulèvent, ils le portent en triomphe sur leurs épaules comme à l'inauguration d'un roi sur le pavois, et le cortège parcourt la basilique, pendant que le chœur chante des cantiques d'actions de grâce. Oui, que la joie éclate ! Avignon possède le pontife fidèle que Dieu lui réservait.

C'était, Mes Frères, un pénible ministère que celui de l'évêque au VIIe siècle ; il fallait être de la race des hommes vraiment apostoliques pour en supporter le dur labeur. Depuis Constantin, l'évêque était entré dans l'administration civile de la cité, et quand les invasions eurent brisé les liens qui rattachaient les cités à Rome, quand les villes se trouvèrent ainsi livrées à elles-mêmes, le rôle social de l'évêque s'accrut encore. Il devint par la force des choses le *Defensor* du municipe. Vrai tribun du peuple, il devait protéger ceux qui par eux-mêmes ne pouvaient défendre leurs droits : les veuves, les orphelins, les pauvres, la bonne et paisible population des campagnes. Mais qu'était la charge, si considérable fût-elle, de cette magistrature civile, devant les travaux qu'imposait alors à l'évêque le soin des âmes ? Le paganisme vaincu légalement régnait encore dans les traditions et les mœurs. Malgré les anathèmes des conciles, les pratiques idolâtriques se maintenaient dans le Midi comme dans le Nord de la Gaule. D'un autre côté, l'hérésie, — l'arianisme, et plus récemment le monothélisme, — semait partout ses dogmes

impies. Que pouvait être, Mes Frères, la société sous cette double influence ? Ses convictions religieuses n'avaient point de consistance, et une corruption profonde la travaillait. La transformation des mœurs s'opérait lentement et difficilement, mais les évêques finirent néanmoins par gagner la gigantesque bataille engagée contre le paganisme et l'arianisme. Déjà au siècle d'Agricol, on entrevoit en Europe l'aurore de jours meilleurs. L'Italie a de grands et saints papes ; l'Espagne, ses évêques législateurs et docteurs ; l'Angleterre, ses moines apôtres ; l'Allemagne a eu ses premiers missionnaires. Dans la Gaule, malgré les luttes fratricides des enfants de Clotaire, malgré les déportements de Frédégonde, la persécution qui ternit le règne glorieux de Brunehaut, et cette décadence du pouvoir et des mœurs où s'éteignit la race mérovingienne, l'Église poursuit sa marche ascendante. S. Amand, S. Éloi, S. Ouen, S. Donat, S. Sulpice de Bourges, S. Léger, S. Didier, arrosent de leurs sueurs, quelquefois de leur sang, cette portion de l'héritage du Christ où déjà s'épanouit dans Arnoul, le saint évêque de Metz, la tige des Carlovingiens qui devait donner à l'Église son plus grand protecteur, et assurer en Europe le triomphe définitif de la civilisation.

Contemplez, Mes Frères, Agricol au milieu de cette phalange de vaillants évêques : il les égale tous par ses vertus et par l'ardeur avec laquelle il travaille le champ que le Seigneur lui avait confié. Avignon avait eu ses jours de grandeur et de prospérité. Les Romains en avaient fait une cité florissante. Dieu en fit une église illustre : il lui envoya pour premiers apôtres sainte Marthe et S. Ruf, l'amie empressée de Jésus, et le fils prédestiné du Cyrénéen. Prise et reprise par les barbares qui se disputaient les lambeaux de l'Empire, Avignon avait vu les ruines s'ajouter aux ruines, heureuse si elle eût conservé sa foi religieuse dans son intégrité ! Hélas ! les erreurs persistantes du paganisme, les vices de la décadence, le venin des hérésies et l'indifférence engendrée par une vaine philosophie y ravageaient les intelligences et les cœurs. Avec le zèle d'un apôtre et la sollicitude d'un père, Agricol s'applique à détruire ces erreurs, ces vices, ces influences pernicieuses ; il éclaire, il touche les âmes par sa parole et par ses exemples, et quand son ardeur s'épuise dans ce laborieux apostolat, il la retrempe dans la prière et la solitude. La chapelle d'Albaret, longtemps illustrée par de nombreux miracles et toujours vénérée, marque au delà du Rhône la retraite où le saint évêque venait, au sein d'une forêt profonde, élever vers le ciel ses mains suppliantes. Dieu bénit ses travaux ; le mal recula, la vérité fit de nouvelles conquêtes, les bonnes mœurs refleurirent.

Agricol veut assurer les résultats de ses pacifiques victoires et en perpétuer le bienfait. Il élève dans sa ville épiscopale une église qui sera pour elle une forteresse sacrée d'où lui viendront en abondance les célestes secours. Ce n'est pas assez: il appelle à son aide ses frères de Lérins ; il leur confie la garde de cette église, il les organise, il les dote, et ouvre une école monastique où son peuple recevra les leçons et les exemples de la prière et du travail, de la chasteté et de l'obéissance, de la charité et du dévoûment.

Après avoir demandé à Lérins des ouvriers d'élite, Agricol, dont la sollicitude s'étendait à tout, lui emprunta la belle ordonnance de ses offices liturgiques. S. Augustin, vieilli sur le siège d'Hippone, se rappelait avec une douce émotion les chants harmonieux qu'il avait entendus dans la basilique de Milan aux jours de son orageuse jeunesse. Au milieu de ses travaux apostoliques, Agricol se souvient des divines mélodies dont Lérins avait enivré son adolescence, et il voulut que l'Office canonial, chanté désormais à deux chœurs, reproduisît sous les voûtes de sa cathédrale l'harmonie grave et pieuse de la psalmodie monastique. Ah! ne vous étonnez pas, Mes Frères, de voir Agricol descendre à ce détail, tandis que de grandes œuvres demandaient toute son application. Il n'y a rien de petit dans le service de Dieu. Agricol savait que le chant de l'Église est la voix de cette Épouse mystique du Christ se consolant dans son terrestre pèlerinage; qu'il doit être un écho le plus parfait possible des concerts de la céleste Jérusalem, et soulever les âmes vers la patrie bienheureuse. Il annonce ces évêques du moyen âge qui devaient si bien entendre la mission des arts destinés à faire briller aux yeux des foules quelques rayons de la beauté éternelle, à leur redire sans cesse, dans une langue comprise de tous, le divin et consolateur *Sursum corda.*

Cependant la vieillesse avertissait notre saint pontife que sa course touchait à sa fin. Quarante ans de travail incessant lui avaient bien mérité le repos. A mesure néanmoins que le soleil de ses jours décline, l'infatigable ouvrier déploie plus de vigilance, plus de tendresse. Voyez-le, Mes Frères, tenant à peine de ses mains tremblantes le bâton pastoral. Il réunit son clergé et son peuple, et leur adresse ses dernières instructions. Il leur dénonce les périls auxquels leur salut est exposé; il leur montre la vanité et la caducité des faux biens de ce monde; il leur signale les sentiers du mal qu'ils doivent éviter, et il leur dépeint la félicité des Saints. Puis, se rappelant la sollicitude de son père pour assurer la tranquillité de la succession épiscopale, il leur exprime un désir. Il y avait tout près d'Avignon un solitaire que sa vie angélique et ses miracles

avaient rendu célèbre : c'était Vérédème. Il était venu des rives fameuses de l'Attique s'ensevelir dans nos montagnes des bords du Rhône et du Gardon. Il avait eu pour disciple S. Gilles, enfant comme lui de la Grèce, comme lui remplissant alors la Gaule méridionale de l'éclat de ses vertus, en attendant qu'il remplît le monde chrétien de l'éclat de sa puissance. S. Vérédème! S. Gilles! puis-je rencontrer vos noms bénis sans vous saluer et vous invoquer? Comme des astres amis, vous vous êtes levés en même temps qu'Agricol dans le ciel provençal. Ah! grands saints, vous nous êtes restés chers: restez-nous propices. Apaisez sur nous la colère du Seigneur et rendez-nous ses antiques miséricordes. S. Agricol, Mes Frères, recommande à son clergé et à son peuple de choisir Vérédème pour évêque; une unanime acclamation accueillit ce nom, objet de la vénération publique. Reposez-vous maintenant, ô saint Pontife, ô fidéle serviteur, et attendez en paix d'entrer dans la joie du Maître.

Les Saints, Mes Frères, ne connaissent pas ici-bas de repos: ils travaillent jusqu'à leur dernier soupir. Agricol, qui a entendu, comme l'apôtre, la réponse de la mort, prolonge ses veilles dans la prière; il multiplie ses jeûnes et ses austérités; il ne peut s'arracher à la contemplation des choses du Ciel; il donne encore le jour aux soins multiples de sa charge pastorale, et il passe la nuit en de ferventes oraisons. Toute la province célèbre ses louanges et demande à Dieu la conservation d'une vie si précieuse. Lui n'a qu'un désir: briser les liens de son exil et s'envoler vers la Patrie. Voilà, Mes Frères, comment agissent les Saints! Et nous, que faisons-nous? Nous désirons le repos sans le travail, la couronne sans le combat, les joies de la patrie sans les amertumes de l'exil, ou plutôt, hélas! l'exil n'a point pour nous d'amertumes. Babylone nous plaît; mais nous ne nous souvenons plus de Sion, et nous nous contentons des misérables satisfactions que nous offre cette terre. Ah! que S. Agricol nous apprenne à bien vivre, et qu'il nous apprenne à bien mourir!

Le bienheureux évêque prévint le dépouillement de la mort, et, par ses dernières dispositions, il montra, à l'exemple du divin Maître, qu'il aima les siens jusqu'à la fin. Il légua tous ses domaines à la Bienheureuse Vierge Marie, patronne de son église; il s'assura par de généreuses fondations que les moines de Lérins, qu'Avignon possédait, porteraient chaque année sa mémoire à l'autel et mêleraient son nom à leurs saints sacrifices. La pensée de S. Agricol se reporte une dernière fois sur sa chère Lérins, et, comme S. Césaire d'Arles mourant, il salue d'un adieu reconnaissant l' « île bienheureuse », cette

solitude bénie, cette tendre et noble mère de sa jeunesse monastique. L'acte suprême de son administration fut vraiment digne de ces évêques de l'âge héroïque à qui la patrie doit autant que l'Église. S. Agricol affranchit tous les esclaves de ses terres. C'est ainsi, Mes Frères, que la liberté cheminait dans le monde à la suite de la vérité; c'est ainsi qu'en formant les âmes, les évêques formaient le peuple. O peuple, n'oublie pas ton origine! tu es né dans le berceau de l'Église; c'est elle qui t'a donné la vie; c'est elle qui t'a protégé contre toutes les tyrannies; c'est elle qui t'a conduit par la main jusqu'à l'âge viril. O peuple, ne sois pas ingrat! puisque tu es aujourd'hui tout-puissant, respecte, honore la liberté de cette Église à qui tu dois tant. Ne crains pas qu'elle conspire contre ta puissance. « L'Église de Jésus-Christ, pour parler avec Bossuet, voyage comme une étrangère parmi tous les peuples du monde : elle n'a point de lois particulières touchant la société politique... Elle ne demande qu'un droit, c'est qu'on lui laisse, pour ainsi dire, passer son chemin et achever son pèlerinage en paix [1]. »

Vos ancêtres, Mes Frères, ne furent point ingrats envers S. Agricol. Ils suppliaient Dieu de le conserver à leur tendresse. Mais l'heure suprême de leur père bien-aimé avait sonné. Voyez, Mes Frères, comment meurent les Saints. Notre Bienheureux va rendre le dernier soupir. Le temps a déjà replié ses voiles, l'éternité ouvre devant lui ses radieuses immensités; il sent, il voit que le Seigneur s'approche, et, l'âme tranquille, le corps étendu comme pour le repos de la nuit, le visage souriant, il incline la tête, il ferme les yeux : Agricol a passé de ce monde à l'éternelle vie. O jour heureux pour le serviteur fidèle qui entre enfin dans la joie du Seigneur! O jour d'indescriptible douleur pour l'Église d'Avignon! Il n'est plus le soutien et l'exemple du clergé; il n'est plus le protecteur des malheureux, le consolateur des affligés; il n'est plus le père des pauvres. Toute la cité est en larmes. La cathédrale où est exposé le corps du saint pontife ne cesse de retentir des gémissements de la foule qui vient le contempler une dernière fois. Cependant il faut rendre à la terre cette dépouille vénérable. La pompe des funérailles se déploie. C'est un deuil;... non : c'est un triomphe conduit par tout un peuple. Qu'Avignon change ses chants funèbres en cantiques de joie! Le tombeau où l'on dépose les restes précieux d'Agricol devient un autel. Qu'on l'orne de couronnes de fleurs, symboles de la sainteté; qu'on y allume les sacrés flambeaux, image de l'immortalité bienheureuse; qu'on y immole la victime du salut! Dieu a parlé par la voix

1. Bossuet, *Panégyrique de S. Thomas de Cantorbéry.*

des miracles; il a glorifié ces saintes reliques, et elles seront jusqu'à la fin des siècles le palladium de la cité.

Ce trésor appartient à la ville d'Avignon. Elle l'a gardé avec fidélité, car c'est la récompense promise par le Saint Esprit aux pasteurs fidèles d'avoir des peuples fidèles à leur mémoire [1]. Mais la gloire de S. Agricol appartient à la France et à l'Église tout entière. « Les saints évêques, dit S. Jean Chrysostome, sont une lumière, non pour quelques villes, mais pour toute l'humanité [2]. » En travaillant en effet pour son peuple et pour son église, S. Agricol travaillait, comme tous les évêques de cet âge intermédiaire, pour la grande patrie française que Dieu préparait, et pour l'Église universelle. C'est la leçon suprême qu'il nous donne. En présence des révolutions qui ont changé la face du monde, en présence de la société nouvelle qu'elles ont enfantée, et devant les ruines du passé, rappelons-nous les douleurs et les angoisses de la Gaule envahie par les barbares. Beaucoup alors ne voyaient que les maux de l'invasion et la destruction de la puissance de Rome. Ils ne devinaient pas que ces peuples venaient prendre place au soleil de la civilisation chrétienne et rajeunir les destinées du monde; ils n'entendaient pas, au-dessus du bruit des armes et des cris des vaincus, les anges chanter le cantique de l'Apocalypse : « Salut, gloire, puissance à notre Dieu, car ses jugements sont redoutables et justes ! » Mais les sentinelles de la sainte Église, les évêques, devinèrent et entendirent. A travers la fumée de l'embrasement du vieux monde, ils virent rayonner une cité nouvelle. Ils tendirent la main à cette nation des Francs qui s'avançait « audacieuse, agile et rude au combat » ; ils se placèrent entre elle et les Gallo-romains en ministres de conciliation, et ils parvinrent à former des deux races un seul peuple. Dieu pouvait donner à son Église le signal des grandes œuvres : la France existait. Exemple mémorable qui doit nous apprendre à ne pas désespérer de l'avenir en nos jours de luttes et de transformations sociales ! Le bras de Dieu n'est pas raccourci; la vertu du ministère sacré n'est pas épuisée. La croix et le rameau de la paix à la main, les successeurs des Césaire, des Remi, des Germain, des Agricol, prêchent, instruisent, réconcilient, consolent; ils se font tout à tous afin de nous gagner tous au Christ; et gagner les hommes au Christ, c'est, Mes Frères, les gagner à la vérité, à la justice, à la charité, fondements éternels du bonheur des individus, de la prospérité des États, de la gloire de l'Église et du salut du monde.

1. I Reg., II, 35 — 2. Jean Chrys., *Hom.* XV, *in Matth.*

AUTRE PANÉGYRIQUE DE S. AGRICOL[1]

Sepulchrum est hominis Dei: .... dimittite eum et nemo commoveat ossa ejus.

C'est ici le tombeau d'un serviteur de Dieu; qu'on le respecte et que personne n'ose plus toucher à ses ossements! (IV Reg., XXIII, 17-18.)

MONSEIGNEUR[2],

Ce fut un heureux jour que celui où un ancien évêque d'Avignon, Jacques d'Ossa, devenu pape sous le nom de Jean XXII, fit solennellement transférer dans cette église, comme son plus rare trésor après le divin Sacrement, le corps de S. Agricol qui depuis six cents ans reposait dans la basilique de Notre-Dame des Doms. Maintes fois il avait prié devant les reliques de son prédécesseur sur le siége épiscopal de S. Ruf; maintes fois la piété populaire, encombrant la vieille chapelle de Saint-Pierre, gardienne du précieux dépôt, lui avait dit, comme les Juifs à Josias: C'est ici le tombeau d'un grand serviteur de Dieu: *Sepulchrum est hominis Dei.* Il conçut alors et exécuta le projet de reconstruire magnifiquement à trois nefs l'ancienne église bâtie ici même par S. Agricol, renversée plus tard par les Sarrasins, puis relevée de ses ruines par Foulques II, vingt-septième évêque d'Avignon. Il voulut même y fonder, comme une garde d'honneur, un chapitre de douze chanoines et dix-huit chapelains; et, leur confiant la châsse sacrée placée sous le maître-autel, comme Josias il sembla leur dire: Veillez avec piété et avec amour sur ces ossements vénérés.

Pendant près de cinq cents ans, le chapitre de S. Agricol s'acquitta dignement de sa fonction glorieuse: le tombeau fut gardé, honoré, embaumé d'encens et de prières. Puis vint la grande tourmente révolutionnaire; mais, l'orage passé, l'autel se releva, toujours en possession de ses saintes dépouilles.

Et aujourd'hui, Mes Frères, ces chants de joie, ce pieux concours de fidèles de toutes les paroisses, cette splendide cérémonie rehaussée par la présence du premier pasteur du diocèse, tout cela ne nous rappelle-t-il pas les fêtes brillantes d'un siècle où Avignon, devenu la seconde Rome, honorait S. Magne et S. Agricol comme la première Rome a coutume

1. Prononcé le 3 septembre 1882, dans l'église paroissiale de Saint-Agricol, par M. l'abbé J. Bonnel, chanoine honoraire, aumônier du Lycée.

2. Monseigneur Hasley, archevêque d'Avignon.

d'honorer S. Pierre et S. Paul? Oui, votre piété et votre enthousiasme le proclament : nous avons ici le tombeau de deux illustres serviteurs de Dieu.

Ah ! quel honneur pour moi et quelle tâche au-dessus de mes forces d'avoir à les louer en cette circonstance! Mais votre vénéré pasteur a bien voulu se souvenir que je fus quelque temps son humble auxiliaire, en conséquence paroissien et enfant de S. Agricol ; il s'est dit que peut-être il serait agréable sinon facile à un fils d'avoir à parler de son père, et j'ai dû répondre à cette invitation ; et je me persuade, Mes Frères, que vous voudrez bien me supporter quelques instants, à cause de mon émulation pour la gloire d'un saint et d'un peuple unis si étroitement dans le cœur de Dieu : *Sed et supportate me, æmulor enim vos.....*

J'ose ajouter, Monseigneur, qu'en travaillant à cet éloge de S. Agricol, il m'a été bien doux de constater que depuis ces glorieux ancêtres, Ruf, Magne, Agricol, Vérédème, Maxime, le *liber pontificalis* de l'Église d'Avignon ne marque point de décadence, et que, si bien des choses ont changé autour de nous, les trésors de vertus, d'instruction et de bonté, mis par vous au service épiscopal, sont là pour témoigner que les Pontifes ne changent point. « Ce sont sans doute d'autres hommes, dirai-je avec la légende de notre bréviaire en la fête d'un de nos saints évêques, mais c'est le même pasteur[1]. »

Revenons à S. Agricol et, après avoir vu d'abord comment sa sainteté brilla aux yeux de nos pères, montrons de quel éclat prodigieux sa gloire a rayonné ensuite à travers les siècles et jusque de nos jours. Ce sera le simple développement de cette parole de nos Livres sacrés que j'aurais pu prendre pour texte: *Sicut in conspectu eorum sanctificatus es, in conspectu nostro magnificaberis.*

Aidez-nous dans cet entretien, ô Notre-Dame des Doms, notre première protectrice, vous que S. Agricol a tant honorée et fait honorer autrefois. *Ave, Maria.*

I. — C'est d'abord dans le monde, puis dans le cloître, puis dans l'Église de Dieu, que nous verrons s'épanouir graduellement la fleur exquise de sainteté dont le parfum nous attire.

Le monde! pourquoi le nommer, puisqu'on peut dire que le jeune Agricol ne l'a jamais connu? Sa mère Austadiala, femme accomplie et vaillante chrétienne, fut véritablement digne de son enfant; la tige et le fruit se balançaient au souffle du même christianisme le plus pur; et, en les contemplant de

1. *Officia propria diœcesis Avenion.*, die XIX Augusti. — S. Magni.

loin avec émotion, je voudrais être peintre pour faire le tableau de cette heureuse mère portant dans ses bras son jeune prédestiné, comme Sanzio Raphaël dessinait sur ses toiles la Vierge Marie berçant son divin fils Jésus.

« De mon fils je veux faire un saint! » s'écriait un jour la mère de S. Athanase. « Ma mère, je vous dois tout! » disait souvent S. Augustin. Ainsi pouvait parler Austadiala; ainsi pouvait parler Agricol.

Aussi jalouse que l'une, Austadiala ne permit jamais qu'un autre sang que le sien coulât dans les veines de son enfant par un lait étranger; et elle le garda sur son sein où il ne pouvait puiser qu'une nourriture chaste, et sur ses lèvres où il ne pouvait entendre que des paroles de vérité. Aussi reconnaissant qu'Augustin, Agricol aurait pu s'écrier: « O mon Dieu, j'ai commencé à boire et à savourer votre saint amour avec les délices mêmes du lait maternel! » Heureux enfant! heureuse mère!

Et par un autre bonheur, hélas! trop rare de nos jours, dans la famille avignonnaise dont nous parlons, les leçons de la mère étaient fortement appuyées des exemples et des leçons d'un époux digne d'elle, d'un père digne de leur enfant: vous l'avez nommé, c'était S. Magne. Issu de cette jeune et forte race gallo-romaine que le christianisme venait de former, investi de la charge de préfet, rangé parmi les magnats de l'Empire, Magne avait loyalement mis au service de la religion de rares talents, une fortune opulente, une grande popularité, et, par-dessus tout, des vertus héroïques qui, plus tard, après la mort de son épouse, le firent désigner, comme le préfet de Milan, Ambroise, aux honneurs de l'épiscopat, et, comme lui encore, décorer du titre de saint.

Oh! semée dans le sol béni de cette famille, procédant d'une souche aussi sainte, nourrie des sucs les plus exquis et les plus propices, jugez, Mes Frères, ce que dut être la plante choisie que nous contemplons, de quels rares parfums de la grâce elle dut s'imbiber, et enfin quelle plénitude de ses dons le Saint Esprit dut verser en elle! Jugez ce que dut être l'enfance d'Agricol, fils de S. Magne et de la pieuse Austadiala!

Comment douter que celle-ci, semblable à la mère de Samuel, n'ait souvent pris plaisir à conduire son enfant dans la maison du Seigneur, dans la basilique de Notre-Dame des Doms? Et là, comment ne pas se représenter notre aimable saint faisant fonction de ministre sous les yeux du prêtre, répondant et servant à l'autel, revêtu de la blanche tunique de lin que sa mère, l'ayant confectionnée de ses mains, lui apportait à des jours marqués: *Et tunicam parvam quam faciebat*

ei mater sua...? Mais, hélas! les chroniques se taisent sur ces commencements, comme si nous ne devions guère plus en savoir de l'enfance de notre héros que nous n'en avons appris de l'enfance et de la jeunesse de Jésus-Christ : « L'enfant croissait en sagesse et en âge... »

O éducation maternelle et chrétienne, ô école tenue sur les genoux d'un père ou d'une mère, ou sous les yeux d'un instituteur digne de ce nom, quelque livrée qu'il porte d'ailleurs, école où l'on entend parler de Dieu, de Jésus, de Marie, et où l'on apprend, avec les sciences humaines, cette science meilleure encore, et de nos jours trop négligée, du respect divin et de la prière! — ô école, est-ce vrai que l'on veut te détruire? y a-t-on songé?... A Dieu ne plaise! mais soyez sûrs, chrétiens, que ceux qui ont fait ce rêve n'y réussiront pas. La conscience humaine sera plus forte, tôt ou tard, que les vains attentats de l'impiété et de la violence sous un faux masque de neutralité ou de liberté...

Mais Agricol a grandi ; à cet enfant si pur l'adolescent va succéder, réclamant des efforts plus sérieux, une éducation plus virile et le concours de maîtres étrangers.

Mais quels maîtres pourront suppléer un père tel que S. Magne auprès d'un élève tel que S. Agricol? Rassurons-nous, Dieu y a pourvu.

Le voyageur qui sort de la rade de Toulon pour se rendre à Gênes, en longeant les côtes de la Provence, passe non loin de quelques îlots à demi confondus avec le littoral, et comparés tantôt, comme par S. Ambroise, « à un collier de perles brillantes flottant près du rivage[1], » tantôt, comme par Lamennais, « à des nids d'alcyon cachés sous quelques fleurs marines[2] »... Or il est une de ces îles qui fut longtemps, dit Montalembert, pour l'âme, pour l'esprit, pour le progrès moral de l'humanité, un foyer plus fécond et plus pur que n'importe quelle île fameuse de l'Archipel hellénique[3]. » C'est Lérins, l'île bienheureuse, Thébaïde savante et tranquille de l'Occident. « Curieux, arrestez vos pas, s'écrie un vieil historien ; ne cherchez pas plus loing le Paradis terrestre[4]. »

Césaire, Eucher, Hilaire d'Arles, Paulin de Nole, n'en parlent pas avec moins d'amour et d'enthousiasme. — « O bon « Jésus, quelles assemblées de saints j'y ai vues! » s'écrie le grand Eucher[5]. « O douce et fortunée demeure! continue « S. Césaire d'Arles, c'est elle qui enrichit toutes les provinces « de pontifes éminents; elle les accueille enfants, elle rend en

1. Ambros., *Hexameron*, 23. — 2. Lamennais, *Affaires de Rome*.
3. Montalembert, *Les Moines d'Occident*, livre III.
4. Gaspard Augeri, *Le Sainct Thresor de Lyrin*. — 5. Eucher, *De Laude Eremi*, 43.

« eux des pères, elle les allaite tout petits, et elle les renvoie « hommes; elle les reçoit simples recrues, et elle en fait des « rois[1]. »

C'est à Lérins en effet, pour ne parler que de nos contrées méridionales, que la piété de nos pères alla chercher, pour les placer sur le trône épiscopal, puis sur les autels dont ils étaient dignes, S. Léonce de Fréjus et S. Lambert de Vence, S. Castor d'Apt et S. Quenin de Vaison, S. Siffrein de Carpentras et S. Hilaire et S. Césaire d'Arles[2]. *Reddit patres, reges facit.* Oui, ce furent des rois, oui, ce furent des pères, que Lérins nous donna.

Ah! que n'ai-je le temps de vous montrer Agricol à Lérins, au milieu « de ce bataillon d'anges au repos » dont parle S. Eucher[3], et « à cette ombre intime du Seigneur », *Sub illa interiore Dei umbra*, où sa pureté, son amour, son zèle, sa précoce sagesse, s'épanouissent doucement! Ne dirait-on pas que c'est lui que le même Eucher a dépeint lorsqu'il nous montre Hilaire, écolier studieux « dont les cheveux blonds sont déjà parés de la couronne de la vieillesse »? N'est-ce pas sa suave figure enfin que Paulin de Nole a crayonnée d'avance dans ce portrait d'un étudiant sacerdotal : « Il s'est assis, « solitaire, dans sa jeunesse; il aime l'ombre et la paix, il « mène la vie d'un ange, et l'on dirait ici-bas un lis du paradis... « Comme Joseph, il a une robe de pourpre, la robe de ses « vertus, avec un collier d'or, c'est-à-dire « le joug suave et « léger » du Christ. Comme Joseph enfin parcourant les plaines « de Memphis et emplissant les greniers du roi, il parcourt lui « aussi le royaume de Dieu, le royaume des saintes lettres, et « dans le grenier de son âme, oh! voyez quels trésors il amasse, « trésors de science et d'amour, de piété et de sagesse, pour en « faire un jour l'aliment du peuple chrétien[4]! »?

Écoutons son historien: « Agricol ne tarda pas, dit-il, à « embaumer tout le monastère et toute l'île bienheureuse du « parfum de ses précoces vertus... Tous les regards se portaient « sur lui; son nom était dans toutes les bouches, et, quoiqu'il « eût ravi tous les cœurs, encore mécontent de lui-même, il « se condamnait en secret et s'humiliait devant Dieu[5]. »

Seize ans environ s'écoulèrent ainsi. Austadiala était morte, S. Magne avait dû, se courbant sous le suffrage unanime du

1. Cæsar. Arelat., Homilia XXV *Ad Monachos*.
2. Monseigneur Terris, *Les Saints du diocèse de Fréjus, et en particulier de l'île de Lérins* (Carême de 1881), passim.
3. Eucher, *De Laude Eremi*.
4. Lagrange, *Hist. de S. Paulin de Nole*, ch. XVIII.
5. *Vita ex auctore anonymo*, citée par M. P. Terris, dans son excellente *Notice sur S. Agricol, moine de Lérins*, etc. Fréjus, 1876.

peuple et du clergé, remplacer Émundus sur le siège épiscopal d'Avignon, et l'étudiant de Lérins était devenu prêtre... Viens, Agricol, quitte ta chère solitude ; pour ton vieux père le fardeau du gouvernement d'une église est trop lourd, il t'appelle à le partager. Et dès ce moment Agricol s'acquitta si bien des fonctions d'archidiacre que Magne lui confia, que « tous, dit « son historien, le regardèrent non seulement comme l'œil « et l'auxiliaire de l'évêque, mais comme l'évêque lui-même ».

Peu après, c'est tout le fardeau qui va peser sur ses épaules. Magne, à l'exemple de plusieurs saints évêques, désire qu'on lui désigne un successeur ; et aussitôt le peuple et le clergé jettent à tous les échos ce cri d'inspiration : Agricol évêque ! Agricol évêque !

Mais vous représentez-vous, Mes Frères, la douleur et les plaintes d'Agricol prosterné aux pieds de son père, le jour de sa consécration épiscopale ? « Mon père, habitué à me laisser guider par vous, selon votre bon plaisir, voici que vous m'entraînez aujourd'hui, bien jeune, sur le chemin de l'exaltation et de la gloire : ah ! c'est la première fois que j'ai à me plaindre de vous. Jusqu'ici vous avez essuyé mes pleurs, pourquoi les faire couler aujourd'hui ? » — « Mon fils, lui répond l'évêque, accuse plutôt mon âge, ou, si tu l'oses, accuse les desseins de Dieu sur toi, et ne m'objecte pas ta jeunesse... Tu es jeune ! tant mieux : tes pieds en seront plus agiles pour courir après la brebis égarée, tes bras plus robustes pour la saisir, ton œil plus clairvoyant pour découvrir le mal, ton cœur plus tendre enfin pour aimer... Et moi, mon fils, et moi je chanterai, comme le vieillard Siméon, le *Nunc dimittis* de mon départ consolé. »

Et voilà Agricol évêque... *Surge, Avenio !* Église d'Avignon, lève-toi, cours au-devant de lui, sur les pentes du rocher des Doms. « Vois, te dirai-je avec le *Cantique des cantiques*, ton bien-aimé est candide et vermeil, les lis et les roses sont semés sur sa face, et ses cheveux blonds comme l'or des épis, sa démarche douce et grave, lui donnent l'aspect d'un ange[1]. » O Église, sois fière du royal époux qui va marcher devant toi : *Et nunc rex graditur ante vos.*

Aussitôt on vit Agricol, vraiment digne du nom qu'il portait, travailler avec zèle le noble champ confié à ses soins. Et ici, Mes Frères, à qui dois-je emprunter le récit de ses œuvres ? à ses historiens ? ou bien à ce Père du IVe siècle louant S. Basile en ces termes que nous pouvons entièrement appliquer à notre évêque S. Agricol ? — « Fidèles qui l'avez vu à l'autel, dites-nous

1. Cantic., V.

« son recueillement extatique. Pauvres qui comptiez sur sa « providence, déclarez si votre patrimoine ne fut pas bien « administré. Prêtres qui le consoliez par vos vertus, déposez « s'il ne vous étonnait pas davantage par les siennes. Apôtres « qui lui prêtiez votre voix, racontez-nous son zè e. Anges qui « entendiez sa prière, n'étiez-vous pas jaloux ? Divine Eucha- « ristie enfin, vous qui réjouissiez sa jeunesse épiscopale, qui « vous adora mieux ? »

Et comme les fidèles, accourant tous les jours plus nombreux, rendaient insuffisante l'unique église de Notre-Dame des Doms, notre saint évêque, après l'avoir agrandie, résolut d'en construire une autre à ses frais, sur l'emplacement de sa maison natale[1], ici même, Mes Frères, et les pierres de ces fondements, criant sous nos pieds, pourraient bien mieux que moi faire l'éloge des généreuses mains qui les y ont posées.

Quatre autres églises furent encore bâties par ses soins : deux aux abords du théâtre romain, Saint-Pierre et Saint-Symphorien; une autre, Saint-Didier, sur les ruines d'un temple païen; une quatrième enfin, Saint-Geniès : toutes confiées au zèle éclairé des moines de Lérins...

Accourez donc, braves habitants des Courtines, de Chamfleury et de Montclar, de Saint-Ruf et de Saint-Gabriel ; venez aussi des points opposés, pêcheurs du Rhône et paysans de Cassagnes, venez admirer dans vos récentes églises, parées comme de jeunes épouses, la belle ordonnance des fêtes chrétiennes, et venez-y entendre ces harmonies pleines et alternées en deux chœurs dont S. Agricol y a introduit l'usage, voulant que dans nos temples terrestres il en fût un peu comme dans le temple du ciel, où les anges se renvoient d'un chœur à l'autre les louanges du Dieu trois fois saint : *Sanctus*, *sanctus*, *sanctus*[2].

En même temps, « sans bruit, sans phrase, sans impôts, » selon l'expression de l'éloquent panégyriste que vous entendîtes l'an passé, S. Agricol fonde des écoles gratuites où l'enfant du pauvre viendra, comme l'enfant du riche, puiser la science à larges flots. Vous entendez, Mes Frères ? des écoles gratuites, congréganistes, il est vrai, mais tenues par des instituteurs de quelque mérite, ces moines de Lérins qui firent du VIIe siècle « un âge d'or », au dire de Mabillon et de l'illustre historien protestant Guizot. Ah ! ne laissons donc pas enseigner que l'école date d'hier, d'un siècle au plus : c'est un stupide mensonge. Aussi reconnaissants que ces disciples de Gerson qu'on vit

1. Eus. Didier, *Panégyrique de S. Agricol*, prêché le 8 septembre 1764.
2. *Panégyrique de S. Agricol*, prononcé le 4 septembre 1881, par M. l'abbé E. Clément, en présence de Monseigneur Terris, évêque de Fréjus, page 24.

longtemps venir prier, dans une église de Lyon, à la place où il leur parlait, disant à Dieu : « Mon Dieu, ayez pitié de votre serviteur Jean Gerson ! » — saluons, Mes Frères, nos bienfaiteurs du passé, saluons nos vieux maîtres, Agricol et les religieux de Lérins, dignes précurseurs des Bénédictins de Saint-Martial, des Doctrinaires de César de Bus, des Jésuites, et les vôtres aussi, chers Frères de nos libres écoles chrétiennes.

Mais voilà près de quarante ans qu'Agricol porte le bâton pastoral : il exprime le désir d'en être déchargé. Vérédème s'arrache alors aux douceurs de sa solitude des bords du Gardon, et il vient, nouvel Élisée, relever le manteau qu'un autre Élie, montant au ciel, laisse tomber pour lui : « O mon Père, ô mon Père, vous le char et le conducteur d'Israël, que votre double esprit repose sur moi, et, comme vous, puissè-je travailler à la gloire de Dieu et à la sanctification des âmes ! »

Et l'Église d'Avignon eut ainsi l'honneur d'avoir successivement trois saints pour évêques : Magne, Agricol, Vérédème : triple pontificat glorieux dont il me semble que tout le mérite vient aboutir comme à son centre, à notre patron bien-aimé, coopérateur de S. Magne et promoteur de S. Vérédème.

Heureux ceux qui vécurent alors ! Mais pourquoi nous plaindre, nous qui allons voir éclater la gloire d'Agricol ? *In conspectu nostro magnificaberis.*

II. — Dieu est prodigue envers ses saints ; il ne se contente pas de leur donner ce qu'il leur a promis : le repos et la gloire du ciel ; non, « on donnera encore à celui qui possède, » dit l'Évangile, et ailleurs il ajoute que les élus recevront une mesure « pleine, entassée, débordante[1] ». Question d'honneur et de cœur pour Dieu : car n'est-il pas juste que les saints, ayant travaillé et souffert pour Jésus et avec lui, soient, proportions gardées, récompensés comme lui, et qu'à défaut d'une résurrection anticipée, leur tombe au moins soit glorieuse et leurs dépouilles honorées ?

Et que vois-je alors ? Je vois Dieu imprimant le sceau du miracle sur le tombeau des saints ; je vois l'Église, non moins jalouse que lui de leur gloire, traiter leurs ossements avec autant de respect qu'une mère le nouveau-né des rois, les entourer de pourpre et d'or, et leur faire, en guise de berceaux, des châsses d'une richesse incomparable, et des autels sous lesquels elle les couche avec un ineffable amour, afin qu'ils y reposent glorieusement. Et vienne un jour d'orage ! après l'obligation de sauver le corps du Christ, l'Église n'en connaît pas de plus sacrée que de sauver les reliques des saints. Elle

1. Luc., VI, 38.

les prend donc avec la tendresse et la frayeur de la Vierge emportant son fils Jésus vers l'exil. Puis, quand l'orage a cessé de gronder, l'Église se lève, reprend ses trésors, et elle les rend au lieu consolé de leur repos : *Surge, tu et arca sanctificationis tuæ.*

Telle est l'histoire de l'amour de Dieu et de l'Église pour les reliques des saints ; telle est particulièrement l'histoire de l'amour de Dieu et de l'Église d'Avignon pour les reliques de S. Agricol.

Au soir même du jour où le saint mourut, ce culte d'amour commence. J'en atteste cette chapelle latérale de Notre-Dame des Doms, où la piété de nos pères déposa son corps, au milieu d'un concours immense et avec des honneurs qu'Avignon ne rendit jamais, ni à ses princes, ni même, au XIVe siècle, à ses Pontifes, évêques et pasteurs du monde entier. J'en atteste ce sarcophage qu'on lui consacre et qui se couvre aussitôt de fleurs, de parfums, de prières, d'hommages de toutes sortes, floraison subite et spontanée d'un culte toujours croissant [1].

Vingt fois, au VIIIe siècle, le fer des Sarrasins, maîtres d'Avignon dont ils ont fait un monceau de ruines, menace Notre-Dame des Doms et le tombeau d'Agricol; l'ange exterminateur remet vingt fois le glaive au fourreau. Et quand Charles-Martel arrive enfin à notre secours, culbute les barbares, et rend aux Avignonnais la liberté et la foi en des jours meilleurs, l'église de Notre-Dame des Doms est encore debout, le corps de notre saint n'a pas subi le moindre outrage, et ses clients, qui l'avaient invoqué au plus fort de la détresse et contre toute espérance de secours humain, ne manquent pas de lui faire honneur de leur miraculeuse délivrance. Proclamons-le, Mes Frères, proclamons-le bien haut, comme nos pères du moyen âge : « Il fait bon vivre sous la crosse, » cette crosse épiscopale ne fût-elle plus qu'un peu de poussière au fond d'un tombeau.

Mais, hélas! si les reliques d'Agricol sont intactes, l'église qu'il a bâtie sur l'emplacement de son berceau est en ruines.

Au Xe siècle, Foulques II la reconstruit et l'érige en prieuré paroissial. Au XIIe siècle, les Templiers viennent s'abriter à son ombre, dans le palais que leur cède un nommé Brocard; et tandis que leurs frères de Jérusalem protègent les pèlerins du Saint Sépulcre, eux, ils revendiquent l'honneur de protéger d'une main le tombeau de S. Agricol, et de l'autre, l'église où fut son berceau [2].

Mais voici venir vers nous, le bâton de l'exil à la main, les

1. A. Canron, *Vie de S. Agricol*, p. 27.
2. *S. Agricol d'Avignon*, *son église*, etc., par un paroissien, p. 4-8.

successeurs de Pierre, les papes d'Avignon, préférant, selon l'expression au moins singulière de Pétrarque, « les bords sauvages du Rhône aux rives fortunées du Tibre, » tous français d'origine, tous distingués par leurs talents et vénérés pour la sainteté de leur vie, quelques-uns même honorés, comme le bienheureux Urbain V, du don des miracles... Ce vif éclat de la papauté; les regards du monde entier se tournant vers nous; les ambassadeurs des rois venant saluer dans nos murs le Vicaire du Roi des rois, celui qui pouvait dire avec plus de raison et aussi fièrement que le héros antique :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis;

le rocher des Doms devenu la pierre immortelle sur laquelle repose l'Église du Christ, et, du haut des superbes tours du Vatican avignonnais, les bénédictions et les sentences apostoliques se répandant sur le monde entier, *Urbi et orbi*: — tout cela ne va-t-il pas faire pâlir la gloire du tombeau d'Agricol?

Non, c'est le moment choisi, au contraire, pour de plus grands honneurs. Je vois le pape Jean XXII apporter ici en triomphe, environné de tous les princes de l'Église, les corps de S. Magne et de S. Agricol, et, dans ce chœur restauré, douze chanoines et dix-huit chapelains appartenant aux premières familles bourgeoises de la cité, imprimer aux cérémonies qu'ils président la pompe et la majesté des grandes basiliques. Ce n'est point assez que le vénérable chapitre traite avec un habile orfèvre d'Avignon, Robinet de Néello, pour la confection d'une châsse d'argent où reposera le chef de S. Agricol, et qui ne sortira jamais sans être escortée par les consuls, et portée par les Pénitents blancs sous un riche dais dont les courriers de l'Hôtel de ville devront tenir les bâtons; je vois la ville entière s'imposer à deux reprises une forte contribution, et les consuls voter des fonds pour l'embellissement de cette église et l'achèvement du grand portail, à condition, disent-ils, que les armes d'Avignon y seront mises « pour l'honneur de la dite ville [1] ».

Un gouverneur vient-il prendre possession du commandement de la cité, avant de lui en laisser franchir le seuil on exige qu'il prête, sur les reliques de S. Agricol portées à cet effet hors la porte Saint-Lazare, le solennel serment d'observer nos statuts et de respecter nos libertés.....

Parlerai-je d'autres honneurs rendus à S. Agricol? Rappellerai-je cette illustre Confrérie instituée sous son vocable et enrichie à perpétuité par les Papes de nombreuses et précieuses indulgences? Rappellerai-je nos consuls faisant orner, en 1608,

1. *S. Agricol d'Avignon*, etc., p. 70-73.

la salle du conseil et le beffroi de l'Hôtel de ville de peintures représentant S. Agricol, et, vingt ans après, lui dressant sur le quai du Rhône une magnifique statue, œuvre et don d'un avignonnais, Jean de Borde?... Deux fois, il est vrai, le Rhône débordé la renversa de son piédestal, mais deux fois la ville la releva avec un filial enthousiasme[1]!

Rappellerai-je encore ces mêmes consuls choisissant solennellement S. Agricol pour patron de la ville, et assistant en grande pompe soit à la messe chantée en musique, soit au panégyrique annuel du saint, prêché par un orateur qu'ils s'étaient réservé le droit de choisir eux-mêmes[2]?

Et qui ne sait — pour citer encore un trait entre mille de ce qn'ont fait nos pères pour S. Agricol — qui ne sait que, de nos deux plus grands Papes, Jean XXII et Urbain V, l'un voulut être enseveli, comme le prophète, dans le tombeau même d'Agricol demeuré vide après la translation de ses reliques, *Sepelite me in sepulchro in quo vir Dei sepultus est*, et l'autre voulut mourir non point dans le palais apostolique, mais à l'ombre de l'église de Saint-Agricol, à deux pas d'ici, dans la maison cardinalice de son frère, dont la tour actuelle de l'Hôtel de ville faisait partie[3]?

Arrivent les jours mauvais. Dieu se sert des indignes mains d'un assermenté pour sauver de la profanation les reliques de S. Agricol et de S. Magne. Puis un saint évêque, Monseigneur de Mons, les replace sous le maître-autel[4]. Mais ici je me tais; parlez, paroissiens de Saint-Agricol, parlez de ce que vous avez vu et de ce que vous éprouvez : dites si douze siècles ont affaibli le culte d'amour et d'honneur que vous rendez à votre Patron, et si, pareille à ces lampes d'or que votre zélé pasteur a fait replacer devant le saint tombeau, votre tendresse filiale n'est pas toujours vive et brûlante...

A quand le couronnement de votre œuvre, pieux pasteur, et vous, ses intelligents conseillers? A quand la restauration splendide que vous méditez? Quand verrons-nous rayonner là-haut, à la droite et à la gauche du Sacré Cœur de Jésus, les traits sereins et vénérés de S. Magne et de S. Agricol?...

J'aurais encore — mais comment faire? — à vous montrer la main de Dieu imprimant au tombeau d'Agricol le sceau éclatant

1. *S. Agricol d'Avignon*, etc., p. 75... On lisait ce qui suit sur une des faces du piédestal : « *Perpetuum hoc publicæ gratitudinis pietatisque monumentum divo Agricolo civitatis patrono dicatum, etc.*: Ce monument perpétuel de la reconnaissance et de la piété publique, dédié à S. Agricol, patron de la cité, etc. »

2. *S. Agricol d'Avignon*, etc., p. 83.

3. Eus. Didier, *Panég. de S. Agricol*, p. 77. — J.-H. Albanès, *Abrégé de la vie du B. Urbain V*, p. 127.

4. A. Canron, *Vie de S. Agricol*, p. 69.

du miracle. Avignonnais, interrogez vos pères, ils vous diront combien de fois votre ange, votre grand évêque, votre Saint, a versé sur vos champs altérés une pluie abondante, féconde, et combien de fois il nous préserva d'un fléau terrible, sévissant tout autour de nous. La cigogne d'argent que porte, sur fond d'azur, le blason de cette église rappelle deux de ces miracles[1]; et je pourrais, dans les archives de la cité, vous montrer mainte et mainte page attestant cent autres prodiges dus à la même intercession.

Dans un autre ordre de choses, que de miracles encore! Que l'on m'explique comment jamais la Réforme n'est parvenue à entamer notre foi! Le vieux Calvin montre Avignon à ses adeptes comme un puissant boulevard et comme une autre Rome qu'il leur faut conquérir à tout prix ; la trahison s'en mêle et les sert, tout va bien pour eux... Patience! Agricol nous défend... Chaque nuit une clarté mystérieuse paraît sur nos remparts au point le plus menacé : « C'est Agricol qui fait sa ronde! » s'écrie le peuple reconnaissant. Et le jour encore où la Durance et le Rhône débordés portent l'effroi dans les rangs des Calvinistes, gâtent leurs poudres, et renversent leurs magasins d'armes, ce jour-là, nul ne doute qu'Agricol ne soit l'artisan et l'auteur de cette inespérée délivrance[2].

Chantez donc, Mes Frères, chantez avec amour et reconnaissance, chaque soir de l'octave de votre Patron :

Urbis o nostræ columen decusque!

Gloire à toi! gloire à toi! ô Pontife, honneur, soutien et défenseur de notre cité!

Plus qu'un mot, Mes Frères. — Une armée de Barbares assiégeait, au V° siècle, une place forte qui résista soixante jours. Mais au bout de ce temps elle allait se rendre, quand, la dernière nuit, on vit éclater dans le ciel une clarté extraordinaire : c'était une radieuse procession de Saints qui s'avançaient de l'horizon, et qui, arrivés au-dessus des remparts de la ville en détresse, s'agenouillèrent dans l'attitude d'une prière ardente. A cette vue, les Barbares frappés de stupeur lèvent le siège, et quelques-uns même, à la suite de leurs chefs, demandent sincèrement le baptême.

Or ne vous semble-t-il pas, Mes Frères, que nous aussi nous n'avons plus pour nous, à cette heure, que la prière et le patronage de nos Saints? Et vous, ne vous semble-t-il pas les voir, Agricol à leur tête, Agricol avec S. Ruf, S. Magne, S. Vérédème, S. Maxime, S. Bénézet, le Bienheureux Pierre de Luxembourg, ne vous semble-t-il pas les voir intercédant pour nous, dans

1. *Bollandistes*, 2 septembre. — 2. *Bollandistes*, E. Didier, etc., etc.

notre ciel assombri ? Oui, ayons confiance : nos Saints veillent sur nous. Pour nous ils prient, même lorsque, nos chants à nous importunant les oreilles d'un certain monde, nous ne pouvons plus porter triomphalement leurs reliques à travers les rues de la cité veuve de ses fêtes chrétiennes... Et quand nos Saints auront assez prié, alors Dieu se lèvera, et, par un miracle de sa droite, il fera fuir nos ennemis levant, éperdus, le siége de nos libertés religieuses... Puisse cette heure sonner bientôt ! Puissent les meneurs ennemis se convertir comme les malheureux qu'ils entraînent !... Et tous ensemble, un jour, bientôt, puissions-nous, fraternellement unis dans la même prière, chanter comme autrefois :

Urbis o nostræ columen decusque !

Reconnaissance, amour à vous, ô Pontife, gloire, soutien et défenseur de notre cité !

C'est la grâce que je vous souhaite, Mes Frères, avec la bénédiction de Monseigneur.

---

2 OCTOBRE — LES SAINTS ANGES[1]

A travers les siècles bibliques et chrétiens, il est un nom sacré rappelant les divines perfections du Créateur, et ceux qui le portent sont sur la terre comme les vagons vivants de la divinité. Dans leurs apparitions successives, les Anges ont affirmé que leur nom était admirable : *Nomen admirabile.* C'est le mot de l'ange de Jacob, au moment où l'aurore le chasse de la terre. Le patriarche lui demandait son nom, et l'ange des cieux répondit : « Pourquoi me demander mon nom qui est admirable ? » C'est encore le mot de l'ange de Manué. Le père de Samson demandait à l'ange quel était son nom ; l'ange répond encore : « Mon nom est admirable. » Nom admirable, en effet, Mes Frères, et portant avec lui des gloires incomparables ! Il est le symbole de la grandeur et de la puissance. Au moment où Assuérus était assis sur son trône, revêtu de ses ornements royaux et tout resplendissant d'or et de pierres précieuses, à ce moment la reine Esther se présente ; éblouie par tant d'éclat, elle se prosterne et ne se relève qu'après que le roi l'a touchée de son sceptre, et elle lui dit avec douceur : « Vous m'êtes

1. Panégyrique par M. l'abbé Chapot, missionnaire apostolique.

apparu, grand roi, comme un ange de Dieu, et mon cœur s'est troublé. » Ce nom est encore le symbole de la bonté. C'est Achis disant à David : « Je sais que vous êtes bon comme un ange de Dieu ! » Il est aussi le symbole de la sainteté. C'est la parole des témoins de la mort du premier des martyrs : « Nous avons vu, disaient-ils, son visage avec l'éclat du visage de l'ange. » Il est encore le symbole de la beauté. L'ange de la résurrection avait l'œil brillant comme l'éclair, et le vêtement blanc comme la neige. Ce nom glorieux et admirable convient à tous les esprits célestes qui peuplent les éternels parvis, et qui font auprès du Créateur la garde de l'adoration et de l'amour. Il convient aussi à tous les esprits célestes chargés d'accomplir les volontés divines et de les annoncer au monde. De là ce texte de S. Paul : « Tous les Anges sont des esprits qui tiennent lieu de serviteurs et de ministres, et qui sont envoyés pour exercer leur ministère en faveur de ceux qui doivent être les héritiers du salut[1]. Leur nombre est infini : Daniel, dans sa vision prophétique, a contemplé l'Ancien des jours assis sur son trône. Un million d'anges le servaient, et mille millions assistaient devant lui : *Millia millium ministrabant ei*[2]. Cependant, au sein de cette milice angélique, tous les esprits ne remplissent pas les mêmes fonctions et ne sont pas soumis aux mêmes devoirs ! Le royaume des cieux est semblable à la cour des grands rois. Certains sujets privilégiés jouissent de sa présence et de son amitié ; d'autres, ministres dévoués, font respecter sa puissance. D'autres enfin, ambassadeurs fidèles, sont destinés à communiquer ses ordres. De là les conseillers, les ministres et les ambassadeurs ! Il en est ainsi dans le royaume éternel où se trouvent, nous dit l'Écriture, les Anges, les Archanges, les Principautés, les Puissances, les Vertus, les Dominations, les Trônes, les Chérubins et les Séraphins, hiérarchies divines et immortelles destinées à chanter et à défendre la gloire de Dieu dans ses manifestations. Je le sais, Mes Frères, mon devoir serait peut-être de vous dire quel est le dévouement de votre ange gardien et quel doit être à son égard la reconnaissance de vos cœurs. Je ne crois pas cependant m'éloigner de la fête des Saints Anges en cherchant à vous montrer les différentes fonctions que remplissent dans le ciel les divines hiérarchies des esprits. Vous dire quels sont les anges destinés à contempler dans le ciel la royauté de Dieu, quels sont les anges destinés à favoriser la royauté de Dieu dans le gouvernement des mondes, vous dire enfin quels sont les anges destinés à développer la royauté de Dieu dans les âmes, tel est l'objet de cet entretien.

1. Heb., I, 14. — 2. Dan., VII, 10.

Portes éternelles, ouvrez-vous: *Attolite portas*. Princes de la maison de Dieu, montrez-nous les brillants parvis de vos demeures. Chrétiens, au ciel! un moment de bonheur, oublions la terre! Voici les anges, voici les nombreuses légions des immortels. Saluons-les. Voici Marie notre reine et notre mère. Saluons-la. *Ave, Maria.*

I. — Dans l'ordre hiérarchique des âmes pieuses sur la terre, les premières et les plus parfaites sont les pauvres victimes de l'abnégation chrétienne, qui renoncent en quelque sorte à toute activité humaine pour se reposer à jamais dans la contemplation de Dieu. Saintes ivresses que le monde méconnaît, délices célestes que la terre méprise! Enfants du Carmel et de Sainte-Thérèse, âmes héroïques qui contemplez Dieu ici-bas dans les ombres et dans la pénitence pour le contempler là-haut dans la lum ère et le bonheur, pourquoi faut il que votre noblesse soit insultée et votre ministère outragé? N'est-ce pas là, Mes Frères, la réalisation de cette parole du Sauveur, éloge divin de la contemplation : « Marthe ! Marthe ! dit Jésus, vous vous agitez beaucoup ! Marie a choisi la meilleure part. Elle contemple le Christ. » ? Ainsi, Mes Frères, dans l'ordre hiérarchique des esprits et des anges, dans le ciel, les premiers et les plus parfaits sont les anges de la contemplation dans l'amour, la lumière et la personne de Dieu! Cet amour! les Séraphins l'adorent, cette lumière, les Chérubins la contemplent, cette personne de Dieu, les Trônes l'exaltent !

1° Dieu est amour : *Deus charitas est*. Aussi la langue hébraïque, c'est-à-dire la synagogue, a-t-elle appelé Séraphins, c'est-à-dire enflammés, les Anges chargés d'adorer Dieu dans les manifestations de son amour et les épanchements de son cœur. Oui, oui, le cœur de Dieu, éternel foyer d'éternel amour, le cœur de Dieu se répand toujours en flammes vivantes et actives, et toujours les Séraphins sont là pour exalter cette charité sans bornes et cette dilection sans repos. Écoutez encore ce que nous dit Isaïe dans sa vision : *Stabant super illud seraphim :* Les Séraphins se tenaient debout ! Oui, debout, s'écrie S. Bernard, parce que la charité de Dieu ne saurait tomber. Ils se tiennent dans l'admiration et en suspens à la vue de Celui qui est assis sur le trône. Ils se tiennent debout dans une éternelle immutabilité et dans une immense éternité! Et toi, ô impie Lucifer, flamme d'amour et rayon de lumière, Séraphin, le premier de tous, tu as voulu t'élever et t'asseoir sur le trône de Dieu. Le sol s'est écroulé sous tes pieds orgueilleux, et tu es tombé! Il n'y a que le Fils, le Seigneur du Sabaoth, à qui il ait été dit de s'asseoir à la droite de Dieu.

Prophète de Dieu, dis encore aux enfants des hommes les beautés des Séraphins du Ciel : *Sex alæ uni*, *sex alæ alteri :* Ils ont chacun six ailes ! Avec deux de leurs ailes, ils se voilent la face, avec deux autres ailes, ils se voilent les pieds, et les deux autres leur servent à s'élever. L'immortalité dans leur amour est représentée par leur attitude : ils sont debout : *Stabant !* les ailes représentent l'activité de l'amour. Ils possèdent l'objet de leur dilection. Ils n'ont plus besoin de voir ni de marcher ! Les ailes recouvrent leurs regards et retiennent leurs pas. Mais les ailes du cœur sont étendues. L'amour les soulève, et le Séraphin est là dans cette attitude de l'amour qui possède et se réjouit.

Et le prophète continue nous disant : Les Séraphins étaient là, chantant les louanges de Dieu, se renvoyant l'un à l'autre ces éternels concerts : Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées ! la terre est remplie de sa gloire ! Chant d'amour qui retentit à jamais sous les voûtes éternelles ! Oui, oui, l'ange séraphique, c'est l'amour ! Quand le prophète inspiré de Dieu doit annoncer au monde le Messie futur et le grand mystère de l'amour, c'est un séraphin qui descend du ciel pour mettre sur les élèves du prophète le charbon ardent qui doit les purifier. Oui, oui, l'ange séraphique, c'est l'amour. Sur le flanc de la montagne, à l'aurore du jour, priait le pauvre religieux. Dans les élans de son âme, il aperçoit un séraphin orné de ses six ailes d'amour, et peu à peu, par l'influence invisible d'un amour tout divin, François d'Assise sentait se graver sur son corps amaigri les traces glorieuses de Jésus-Christ crucifié. Assez, séraphin du ciel, l'amour m'a mis dans une fournaise, dans une fournaise d'amour. Et les pieds du séraphin de la terre étaient transpercés. Assez, séraphin du ciel, l'amour m'a mis dans une fournaise, dans une fournaise d'amour. Et les mains du séraphin de la terre laissaient voir son sang. Assez, séraphin du ciel, l'amour me met dans une fournaise, dans une fournaise d'amour. Et le front du séraphin de la terre se meurtrissait de douleurs. Assez, séraphin du ciel, l'amour m'a mis dans une fournaise, dans une fournaise d'amour. Et le cœur du séraphin de la terre laissait couler le sang ! Ah ! oui, le séraphin, c'est l'amour !

Noble et immortelle phalange des Séraphins, revenez sur la terre avec vos ailes de feu et votre cœur enflammé pour faire aimer le Dieu qui nous a tant aimé et dont la terre insulte l'amour !

2° Dieu est lumière, beauté souveraine éternelle et increéée. Cette dernière perfection de sa nature reçoit des sincères hommages de la part des Chérubins, esprits illuminés des irradiations

divines, et laissant rejaillir sur les Anges les rayonnements magnifiques de leur nature. Si le nom de séraphin signifie ardeur, le nom de chérubin signifie lumière. Aussi quand les enfants d'Israël eurent construit l'arche d'alliance destinée à transmettre aux générations à venir, dans son éclat tout divin, la lumière des révélations éternelles, ils la couvrirent de quatre chérubins magnifiques, comme pour la mettre sous la protection des anges à qui Dieu transmet sa science et ses décrets! Savez-vous d'ailleurs pourquoi l'ange préposé à la garde du Paradis terrestre fut un chérubin? Dieu, Mes Frères, en dépouillant l'homme de ses grandeurs plénières ne lui ravit point son amour. La miséricorde divine sut lui accorder des douceurs au moment même où la justice de Dieu le punissait, et l'ange de l'amour restait debout aux portes du cœur de l'homme, avec ses flammes et ses ardeurs, tandis que l'ange de la lumière se voilait la face et répandait des ombres sur l'intelligence humaine. Oui, oui, le chérubin c'est la lumière. A côté du séraphin de l'amour dans les siècles du moyen âge, un homme s'éleva riche par son intelligence et puissant dans son génie. La France le vit passer dans ses murs, et l'Église, le saluant comme une lumière, l'appela le chérubin de l'époque. Dominique de Guzman foudroyait l'erreur et répandait la vérité tandis que François d'Assise détruisait l'égoïsme et faisait aimer le sacrifice.

Noble phalange des Chérubins, faites descendre sur nous, au sein des ténèbres qui nous environnent, quelques rayons de votre lumière. Faites-nous voir combien Dieu est beau, resplendissant et digne de notre amour!

3° Enfin Dieu se connaît et s'aime dans les perfections de sa lumière et de son amour. Il met en lui ses complaisances. Il trouve là son repos et son bonheur, sa paix et sa félicité! De là les anges qui s'appellent les Trônes, destinés à adorer pour toujours la complaisance infinie et suprême que Dieu éprouve lorsqu'il se contemple. J'ai vu le trône de Dieu soutenu par des anges. Ici point de trône matériel! Dieu se repose avec majesté sur les anges qui adorent son infini! Dieu se repose en eux. Eux se reposent en Dieu! O Seigneur, puis-je être ici-bas un trône pour votre gloire? Le trône sur lequel vous vous êtes élevé ici-bas, ô mon Dieu, c'est le Jésus parfait du Jourdain, en qui vous avez mis toutes vos complaisances! Le trône sur lequel vous vous êtes reposé, ô mon Jésus, c'est Marie, dont le cœur était pur et l'âme sans tache.

Anges du ciel, noble phalange des Trônes de Dieu, moi aussi sur la terre je veux le porter comme un roi, comme un vainqueur et comme un père. Ne suis-je pas votre trône, ô

Jésus, quand je vous reçois dans le sacrement de votre amour? et ai-je cependant la pureté, la dignité d'un ange?

II. — A côté des anges destinés à adorer la royauté éternelle de Dieu dans le ciel, se trouvent les anges destinés à propager la royauté suprême de Dieu dans le gouvernement des mondes. Les trois chœurs de la seconde hiérarchie céleste s'entr'aident dans cette œuvre de la providence générale de Dieu. L'Écriture et l'Église les appellent Dominations, Vertus et Puissances! Chargés de veiller au maintien de l'autorité divine, ils emploient tous les secours de leur puissance pour en favoriser les grandeurs et en sauvegarder les droits! Sachez que le Seigneur est le maître, dit le Psalmiste. Et voilà les ministres des volontés du Très-Haut chargés de les faire respecter et adorer dans le monde des créatures! Les Dominations prosternées adorent ce souverain domaine et disent sans cesse à toute créature : Où étiez-vous quand il posait les fondements de la terre? Dites-moi qui a prescrit les limites à la mer; qui commande aux étoiles, et qui a étendu le firmament comme une tente magnifique; qui lance la foudre, et qui fait gronder le tonnerre? N'est-ce pas le Dieu que nous adorons? Sachez que le Seigneur est le maître. De là les anges si nombreux qu'on appelle Vertus, exerçant l'action divine sur les différents êtres de la création, et manifestant ainsi le souverain domaine de Dieu. L'ange des mers se soumet à ses ordres, et de sa verge divine il sépare les eaux, quand Israël traverse la mer Rouge, pour échapper à Pharaon. A sa voix, l'ange de la lumière s'arrête dans les espaces et s'élance en rayons puissants sur la terre. A sa voix, l'ange de la terre se couronne de fleurs et de fruits, se nuance de mille couleurs et s'entoure de parfums. A sa voix, sous l'ombrage des forêts, l'ange de la solitude appelle les âmes que Dieu chérit et qui aiment les grandes pensées. A sa voix, l'ange de l'aurore reçoit la prière de l'ouvrier et lui présente les pensées de notre réveil. A sa voix, l'ange de la nuit repose dans le ciel étoilé, et contemple l'âme qui prie au monastère et le pauvre qui pleure sur un grabat. A sa voix enfin, tous les anges qui président aux richesses de la création se présentent devant et lui disent : *Adsumus !* Nous voici pour recevoir vos ordres et défendre vos droits ! Vous êtes seul Maître et Seigneur !

Cependant les Vertus ne triomphent pas toujours, leur parole n'est pas toujours entendue, et du sein de la création s'élèvent certaines voix, voix des esprits, voix des empires, voix de l'humanité à travers les siècles, qui disent, l'impiété dans le cœur et sous l'empire des passions : *Non est Deus :* Dieu n'est pas. A ce cri s'avance la grande armée des cieux, la milice des

anges appelés les Puissances, et destinés à soutenir les batailles divines du bien contre le mal !

Il se fit un grand combat dans le ciel : Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et le dragon combattait, et ses anges aussi. Mais ils ne prévalurent pas, et leur place ne se trouva plus dans le ciel ! Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer, s'écrie le Prophète, toi qui paraissais si brillant au point du jour ? Comment as-tu été renversé sur la terre, toi qui frappais de plaies les nations ; qui disais en ton cœur : « Je me placerai au-dessus des nuées les plus élevées, et je serai semblable au Très-Haut » ?

Lucifer ne voulait point admettre la suprême royauté de Dieu dans le ciel ; et alors le chef des Puissances angéliques, l'archange Michel, l'a précipité des hauteurs dans les éternels abîmes. Adieu, champs fortunés qu'habitent les joies éternelles ! Horreur du monde infernal, salut ! recevez votre nouveau monarque. Et depuis ce combat lamentable, Michel vainqueur est proclamé le chef suprême des Puissances du ciel et l'ange des divins combats ! Jéhovah l'a révélé à Daniel dans une vision : « Le prince du royaume de Perse m'a résisté vingt et un jours, et voilà que Michel, l'un de mes premiers princes des armées célestes, est venu à mon secours, et nous l'avons vaincu. »

Sur la terre comme dans le ciel, au sein des peuples comme au sein des anges, la vengeance de Dieu sévit par le ministère des Puissances célestes. Quand les empires se révoltent contre Dieu, l'ange des vengeances accourt, et les empires s'affaiblissent sous la verge de fer ! Qui ne connaît l'ange exterminateur du ciel de l'Égypte ? Qui n'a frémi à la vue de Sodome et de Gomorrhe ensevelies sous une pluie de soufre et de feu, par le ministère des anges ? Mais voici surtout la vision de l'Apocalypse. Quand Rome païenne perd son sceptre et sa couronne, les anges poussent le cri d'alarme : Craignez le Seigneur, disent-ils, et rendez-lui gloire parce que l'heure de son jugement est venue ! Le vin de la colère de Dieu est préparé dans le calice de sa vengeance. Les anges excitent Dieu à punir la grande ville. Jette la faux et moissonne, disent-ils, l'heure est venue. — Les anges préparent les coupes de la colère divine. Ils les versent eux-mêmes, et la grande cité est détruite. La puissance divine est vengée, les anges se réjouissent et chantent sur les ruines de la cité : Malheur ! Malheur ! grande cité, cité puissante, en une heure est venu ton jugement ! Malheur ! cité puissante et riche, vêtue de fin lin, de pourpre et d'écarlate, parée d'or et de perles. Ciel, réjouis-toi sur elle ! *Alleluia !* le salut, la gloire et la vertu sont à notre Dieu !

Et n'est-ce pas encore au ministre des puissances célestes

que sont réservées les vengeances du dernier jour? Les Anges nous appelleront au tribunal de Dieu. De leur voix puissante, ils crieront aux quatre vents du ciel : O morts, levez-vous, venez au jugement! Si les esprits célestes ont eu leur châtiment, si les empires ont expié leurs crimes, c'est l'heure où l'humanité coupable doit être frappée de Dieu. De toutes les parties de la création s'élèvera le concert immense proclamant Dieu Maître et Seigneur : *Tu solus Dominus.*

III. — Nous connaissons, Mes Frères, les courtisans divins de la royauté substantielle de Dieu; nous connaissons les ministres de la suprême puissance dans le gouvernement du monde : il nous reste à connaître les ambassadeurs de Dieu auprès de l'homme et les représentants de la miséricorde divine. Ce sont les Principautés, les Archanges et les Anges! A cette hiérarchie la mission de veiller sur les empires et sur les peuples, sur les églises et sur les paroisses, sur les consciences et sur les âmes! Doctrine magnifiquement développée chez les apôtres et exactement pratiquée par S. Jean dans son Apocalypse. Les Principautés sont là adorant ces communications divines du Créateur et de la créature, et disant toujours par leur adoration ces mots du prophète : Oh! que le Seigneur est bon! Sa miséricorde est à jamais. Louons-le : *Alleluia!* Et tandis que cette qualité de Dieu reçoit des louanges éternelles, le ciel s'ouvre sur la terre, et les messagers divins, Anges ou Archanges, s'élançant des hauteurs, s'en vont communiquer aux hommes les décrets du Tout-Puissant, réalisant ainsi les paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ à Nazareth : En vérité, je vous le dis : vous verrez les cieux ouverts et les Anges de Dieu montant et descendant. « La terre, s'écrie Bossuet, n'est plus éloignée du ciel, le ciel n'est plus contraire à la terre : le passage de l'un à l'autre est tout couvert d'esprits bienheureux dont la charité officieuse entretient une parfaite communication entre ce lieu de pèlerinage et notre céleste patrie; ils descendent de Dieu aux hommes, ils remontent des hommes à Dieu. Ils sont les ambassadeurs de Dieu vers les hommes, ils sont les ambassadeurs des hommes vers Dieu. Ils ne sont pas seulement les anges de Dieu, mais encore les anges des hommes. » Quelle merveille! Société divine de l'homme et de l'ange, de quelles gloires ne couronnez-vous pas mon front, de quelles délices n'inondez-vous pas notre âme!

Nous avons des anges révélateurs, passant auprès de nous pour nous communiquer les volontés du Ciel, et nous avons des anges gardiens consacrés à veiller sur notre âme et à la prémunir contre tout danger. Et si, parmi les puissances

célestes, le plus grand de tous les anges c'est l'archange Michel, guerrier immortel des batailles divines, — le plus grand des Anges révélateurs c'est l'archange Gabriel. Il a touché d'abord de son aile divine la lyre prophétique de Daniel, et la lyre a vibré. Elle a chanté la délivrance d'Israël. Mais ce qui donne à Gabriel la supériorité, c'est que Marie l'a reçu comme le révélateur de la plus grande œuvre de Dieu, de l'Incarnation du Verbe. Les Anges révélateurs, Abraham les rencontra dans la vallée de Mambré, venant lui prédire la naissance d'Isaac. Les Anges révélateurs, Loth les a vus sur les portes de Sodome, au moment où se préparait l'incendie. Les Anges révélateurs, Jacob les a vus au désert, sur l'échelle mystérieuse, montant sans cesse et descendant toujours. Les Anges révélateurs, Moïse les entendit à travers les flammes du buisson ardent. Les Anges révélateurs ont brisé les chaînes du peuple hébreu, l'ont précédé dans le désert et conduit à la terre promise. Ils ont délivré Gédéon, ravi les enfants à la fournaise et Daniel aux lions. Mais leur mission n'a point fini avec la synagogue, et les voilà se mêlant partout à la vie du Christ et de l'Église, fortifiant les apôtres, ranimant les chrétiens et développant l'œuvre de Dieu. Ici l'Ange de la consolation descend au jardin des Olives, essuie les larmes du Christ et lui donne la force de Dieu. Là l'Ange de la résurrection prend dans ses mains virginales le corps immaculé de Marie et le transporte aux cieux. Ailleurs l'Ange de la délivrance brise les chaînes de S. Pierre et rend le pasteur au troupeau. Plus loin, l'Ange de la passion lui dit de retourner à Rome où il doit mourir sur la croix du Christ!

Ah! Mes Frères, appelez-les de temps à autre auprès de vous ces Anges révélateurs! Êtes-vous dans le désespoir, appelez l'Ange qui apparut à Agar au milieu du désert, alors qu'elle détournait son visage pour ne point voir mourir son fils. Êtes-vous sur l'autel du sacrifice, appelez l'Ange qui apparut à Abraham, sur la terre de la vision, au moment où il allait immoler son fils. Êtes-vous dans la tristesse pieuse, appellez l'Ange de l'agonie du Christ, qui vous donnera force et courage. Êtes-vous dans les anxiétés de l'amour divin et dans les épreuves du cœur, appelez l'Ange de la résurrection, qui vous dira, comme à Madeleine, où se trouve le Jésus un instant évanoui. Êtes-vous dans les luttes de la vertu et les combats du cœur, appelez l'Ange de la pureté qui vous donnera, comme à S. Thomas d'Aquin, les gloires de la milice angélique. Êtes-vous enfin dans les extases de l'amour divin et dans les impatiences de l'union divine, appelez l'Ange des noces mystiques, qui, comme sainte Thérèse, vous donnera l'anneau des fiançailles divines. Êtes-vous enfin dans les douceurs de votre dernière heure, appelez l'Ange de

l'agonie, qui vous donnera comme à S. Stanislas le viatique de l'immortalité avec les espérances du ciel !

Que vous dire maintenant des Anges gardiens ! Leur chef est Raphaël. Il accompagne le jeune voyageur et le guérit de ses maux. Ainsi notre ange nous guérit, nous fortifie et nous console. Dieu l'a mis auprès de nos cœurs afin de nous prémunir contre tout danger. « Le Seigneur enverra ses anges autour de ceux qui le craignent, et il les délivrera de leurs tribulations. » Avec l'ange gardien, nous pouvons fouler aux pieds l'aspic et le basilic, marcher sur le dragon et le lion. Avec lui nous n'avons rien à craindre des pièges de Satan ! Merci, mon Dieu, d'avoir aidé ma faiblesse par votre force, dissipé mes ténèbres par vos lumières ! Merci, mon bon ange ! O mon frère qui viens du ciel, dis-moi ce que tu as vu ! Parle à ton frère de la terre la langue de la patrie. Et l'ange nous parlera de Dieu ! O mon frère du ciel, dis-moi quelle est la terre vers laquelle tu me conduis ! Quels sont les horizons que tu me promets au delà des montagnes de la vie ? Viens avec moi, mon frère, viens, nous allons au ciel, au bonheur, à l'immortalité. Et l'ange prend l'âme que son amour inquiet a suivie sur la terre, et la porte aux pieds de l'Éternel.

O ciel, que tu es beau ! Seigneur, la beauté de votre face m'éblouit ! Anges de Dieu, hiérarchies divines, je me plais à contempler vos splendeurs, à entendre vos harmonies. Oui, oui, que mon âme, se détachant d'ici-bas, monte vers vous et vers Dieu pour être, dans le concert éternel, comme une note vivante et harmonieuse disant avec tous les chœurs des esprits, dans le bonheur, la paix et le repos : Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées. La terre est remplie de sa gloire ! *Alleluia ! Amen.*

AUTRE PANÉGYRIQUE DES SS. ANGES GARDIENS[1]

Ecce ego mittam angelum meum qui præcedet te et custodiat in via. Observa eum et audi vocem ejus.

Voici que j'enverrai mon ange pour vous guider et vous préserver dans le chemin. Respectez-le et écoutez sa voix.
(Exod., XXIII, 20.)

Mes Frères,

C'était au sortir de l'Égypte, au moment où Israël entrait dans le désert pour marcher vers la terre promise, que Dieu lui

1. Prononcé par M. l'abbé A.-C. Bolard, missionnaire apostolique.

adressait ces paroles. Elles étaient assurément de nature à soutenir son courage; cependant, connaissant l'esprit d'insubordination de son peuple, craignant qu'il ne cherchât à se soustraire à la douce et salutaire influence de l'ange, voulant entretenir chez lui la soumission, Dieu ajouta: « Si vous écoutez votre guide, je serai l'ennemi de vos ennemis; j'affligerai ceux qui vous affligent. Mon ange marchera devant vous et il vous introduira chez vos ennemis que j'exterminerai. » A part quelques murmures, Israël se montra docile envers son conducteur céleste. Enfin, après bien des combats, après une marche de quarante années dans le désert, il arriva au terme de sa course; il vit réalisées les promesses faites autrefois à ses pères: l'ange de Dieu le mettait en possession de Chanaan pour des siècles. A nous aussi, chrétiens, un empire magnifique est promis; mais il n'est pas de ce monde. Il est éternel comme Dieu qui en fait l'ornement et la gloire, et chaque jour nous en rapproche, grâce au pèlerinage que nous accomplissons à travers le désert de la vie. Cependant les ennemis ne manquent pas sur la route; il s'y rencontre aussi des périls tellement multipliés même, que, sans un secours d'en haut, nous sentirions parfois notre courage faiblir. Ce secours nécessaire, la Providence nous l'a ménagé dans sa tendresse: comme à Israël, Dieu donne à chacun de nous un ange gardien, et la voix qui lui dit naguère: « J'enverrai mon ange pour vous guider et vous préserver, » nous tient absolument le même langage.

La suite de ce discours nous le démontrera de la façon la plus évidente.

Si nous consultons la Tradition catholique sur l'époque et la raison de notre origine, nous entendrons sortir de la bouche de nos pères dans la foi une réponse sublime. « Dieu, disent-ils, créa l'homme après la chute des anges rebelles, et il le destina à occuper au ciel la place que leur révolte y avait laissée vide. » Notre origine ainsi expliquée, Dieu avait dû, on le conçoit, prodiguer les dons les plus excellents à ce chef-d'œuvre de ses mains dans le monde visible. Il l'avait donc orné de tout ce qui constitue l'apanage de l'innocence: il lui avait donné la pureté de l'âme, la rectitude de l'esprit, la beauté du corps; en un mot, on retrouvait dans les qualités de la créature comme un reflet des perfections du Créateur. Pourquoi faut-il donc, hélas! à la vue de cet être revêtu de droiture et d'immortalité, pourquoi faut-il nous rappeler le lamentable souvenir de sa chute? L'abîme de dégradation où il est tombé est bien profond sans doute; cependant, si misérable et si ingrat qu'il soit, vous ne le délaissez pas, ô mon Dieu. Non! Dans votre ineffable commisération pour le pécheur, vous appelez un prince de votre cour,

un ange, et vous lui dites : « Va à cet homme et tends-lui la main ; je te le confie. Le sentier de la vie est rude ; adoucis-en pour lui les difficultés ; il y rencontrera bien des obstacles ; prends garde qu'il n'y heurte son pied et qu'il ne s'y blesse ; écarte de lui les périls et signale-lui les embûches, s'il s'en trouve. » A dater du jour où Dieu parla ainsi, quand une chrétienne devient mère, un ange est près de son enfant pour l'accompagner dans toutes ses voies, du berceau jusqu'à la tombe.

Sur ce point consolant de nos croyances, il n'y a, Mes Frères, qu'une seule opinion dans la doctrine catholique. Chaque livre de l'Ancien Testament, de la Genèse à l'histoire des Machabées, est tout imprégné de la foi aux Anges gardiens : donc c'est la croyance universelle de quatre mille ans. Jésus-Christ parait : il la consacre par la sanction de son infaillible parole. Inutile à présent d'ajouter à ces témoignages ceux des *Actes des apôtres*, de l'*Apocalypse*, des *Épîtres de S. Paul*, où il est parlé dans les termes les plus formels du ministère des Anges gardiens ; inutile aussi de dérouler devant vous les preuves que chaque siècle apporte de sa foi à leur existence. L'enseignement de tous les Pères, à commencer par Clément d'Alexandrie pour finir par S. Alphonse et S. François de Sales, n'est que l'écho prolongé de la voix des siècles qui les ont précédés. La certitude à l'endroit de la vérité que nous prêchons est telle, que le protestantisme lui-même, tout en niant l'efficacité de l'invocation des Saints, est forcé de s'incliner avec respect devant le patronage des Anges. Pour nous, enfants de la foi, ne cherchons pas pour notre chère croyance une base plus solide que celle que je viens de vous montrer ; voyons plutôt de quel ministère admirable les Anges s'acquittent auprès de nous.

I. — Lorsqu'une fille d'Adam a le bonheur de mettre un enfant au monde, elle entoure son berceau de toute sorte de sollicitude et de tendresse. Nous le comprenons, parce que nous savons quels trésors d'amour recèle le cœur d'une mère. Si tel est l'amour maternel, celui de notre bon ange ne se montre ni moins vif ni moins constant. Je n'en veux d'autre preuve que les soins affectueux et persévérants prodigués par l'ange Raphaël au jeune Tobie. Ils sont l'image la plus vraie de ceux que notre ange gardien nous prodigue.

Ce jeune hébreu s'apprêtait pour un long voyage et il était là, aux environs de la maison de son père, à la recherche d'un compagnon de route, quand un jeune homme éclatant de beauté, debout, équipé pour une marche longue et pénible, se présenta à ses regards. Sur un mot de l'étranger, qui dit

connaître et le pays des Mèdes — où devait se rendre le fils de Tobie, — et les montagnes d'Ecbatane, et Ragès, et Gabélus, un homme de ces contrées, le futur voyageur court plein de joie vers son père et lui apprend cette bonne nouvelle, d'autant que Gabélus est un débiteur et qu'il y a un compte à régler avec lui. Ému, joyeux d'une si heureuse rencontre, le vieillard invite l'étranger à s'asseoir à son foyer, ne fût-ce qu'un instant. « La paix soit avec vous ! » dit celui-ci en entrant sous ce toit hospitalier; et à ce souhait : « Quelle joie aurais-je? hélas ! répliqua avec tristesse le maître de la maison ; ne suis-je pas toujours dans les ténèbres ? puis-je voir encore la lumière du ciel ? » Et, du doigt, il lui indiquait ses pauvres yeux éteints. — « Ayez bon courage, reprit l'étranger ; le temps approche où Dieu doit vous guérir. Quant à votre fils, je le conduirai, lui assura-t-il à deux reprises, et vous le ramènerai sain et sauf. » — « Ah ! que votre voyage soit heureux ! s'écria le vieillard ; que Dieu soit avec vous tout le long du chemin, et que son ange vous accompagne ! » — Et le père embrassa tendrement son enfant ; la mère, à son tour, le couvrit de ses baisers et de ses larmes. Bientôt après, les deux jeunes hommes cheminaient de compagnie. Sur la route, il se rencontra plus d'un danger ; l'étranger les écarta de son ami ; il lui facilita l'entrée de la maison de Raguel, riche parent qu'on n'avait jamais vu jusque-là, et qui était établi au pays de la captivité. Cet homme n'avait pas d'autre enfant que Sara, une jeune fille aussi pieuse que belle. L'étranger demanda et obtint sa main pour son compagnon. Marié, celui-ci ne crut pas devoir prolonger indéfiniment son séjour à Ragès. Il y avait trop longtemps déjà qu'il était absent de la maison paternelle : aussi pria-t-il son ami d'aller seul régler avec Gabélus pendant les derniers jours qu'on consacrerait à la famille de Sara. L'étranger fit ainsi ; il rapporta les dix talents prêtés autrefois, puis les nouveaux époux et leur guide se mirent en route pour le retour. Cependant le vieux Tobie comptait les jours, nous allions dire les heures, en calculant les distances, et, de son côté, sa vénérable compagne avait versé bien des pleurs. « Mon fils, s'écriait-elle souvent à travers ses sanglots, mon fils, pourquoi t'avons-nous envoyé si loin, toi, la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, la consolation de notre vie ? » Mais le bonheur qu'on croyait perdu revint. Un jour, la pauvre mère, assise sur le chemin, interrogeait d'un regard plein d'angoisse l'immense horizon qui se déroulait devant elle. Tout à coup, dans le lointain des voyageurs paraissent. Le cœur d'une mère ne se trompe point, elle a reconnu son fils, et vite, oubliant le poids de l'âge, elle court annoncer l'heureuse nouvelle à son mari. Quelle joie,

Mes Frères, dans cette demeure hier encore si désolée ! quelles douces larmes sur ces visages attendris ! Et voilà que, pour mettre le comble à tant de félicité, le compagnon du jeune Tobie a fait oindre les yeux de son père du fiel d'un poisson qui lui rend miraculeusement la vue. Bénis soient Dieu et l'étranger ! le vieillard peut revoir enfin la face de sa chère compagne, les traits de son fils, le visage de la jeune épouse qui arrive, et la douce lumière du ciel. Sept jours se passèrent en réjouissances, au bout desquels, sur le point de prendre congé de ses hôtes, l'étranger se nomma : « Je suis, leur dit-il, l'ange Raphaël, l'un des sept qui se tiennent devant Dieu. »

Vous admirez, Mes Frères, la tendre sollicitude déployée dans ce récit par un prince du ciel ; eh bien ! des faits pareils, des traits d'une protection tout autant signalée, se pressent en foule dans les Livres saints. Ici, c'est Abraham, le bras déjà levé sur Isaac, son fils. Le glaive brille dans la main du patriarche qui va frapper,... et voilà qu'un ange se fait entendre : « Abraham, Abraham, ne portez pas la main sur cet enfant et ne lui faites aucun mal. » Là, c'est l'ange de Daniel, qui ferme la gueule des lions à la dent desquels on a exposé le prophète ; c'est celui des trois jeunes hébreux qui les protège au milieu des flammes; c'est encore l'ange gardien du peuple de Dieu frappant le camp des Assyriens du glaive exterminateur ; c'est enfin l'ange de Gédéon qui salue ce brave guerrier et lui assure qu'il sera toujours avec lui.

On multiplierait à l'infini les citations de ce genre ; bornons-nous à celles-là et voyons quel profit personnel nous pouvons trouver auprès de notre bon ange.

« *Angelus meus vobiscum est :* Mon ange est toujours avec vous, » dit le prophète. Voilà donc, sortie de la bouche de Dieu, l'assurance formelle d'une protection constante et qui doit être autre chose qu'un vain mot. Eh quoi ! l'ange du Seigneur toujours au service de chétives créatures comme nous !..... Oui, Mes Frères, dès notre entrée dans la vie, le baptême une fois reçu, il veille, plein de sollicitude, sur notre berceau ; c'est lui qui dirige nos premiers pas ; lui qui nous apprend à bégayer le nom de notre Père du ciel et de notre père de la terre. Puis, quand l'âge développe nos facultés, c'est à lui encore que nous devons ces premiers élans vers Dieu, ces premiers épanchements d'une affectueuse piété dont le souvenir reste toujours cher, même au milieu des plus tristes égarements. Si loin qu'il se soit laissé entraîner dans le mal, quel est l'homme qui ne se rappelle avec bonheur le jour béni entre tous où il alla s'asseoir pour la première fois à la table des Anges afin de s'y nourrir de Jésus-Christ ? Mes Frères, ne

cherchez point, après Dieu, d'autre artisan de son bonheur, d'autre inspirateur de sa piété, en ce jour-là, que son ange gardien. Oui, dans toutes les circonstances importantes de la vie chrétienne, ce fidèle ami est à nos côtés ; il prie par notre âme et par nos lèvres, il gémit par nos soupirs, il s'offre dans l'oblation que nous faisons à Dieu de tout nous-mêmes. Ah ! qu'il demeure longtemps ainsi, car voici que les passions commencent à gronder sourdement dans le lointain. L'enfant est devenu jeune homme, et le jeune homme, en voyant les séductions briller à son regard d'un éclat jusque-là ignoré, en regardant la foule qui se presse aux plaisirs, le jeune homme se demande pourquoi il ne goûterait pas, lui aussi, à ces jouissances d'un attrait si doux, d'un accès si facile ? Rien qu'en se posant cette question brûlante, il a senti dans tout son être un frémissement qui l'a fait rougir. Quelle sera la réponse ? — Son bon ange va la lui donner par la voix de la conscience. Écoutez-la, Mes Frères ; vous l'entendîtes aussi aux jours des premières tentations. Si, depuis, le silence s'est fait, ne vous en prenez qu'à l'étourdissement où les passions jettent l'âme trop souvent : « Bienheureux, ô mon fils, disait notre ange gardien à la première menace du péril ; bienheureux qui n'est point allé dans les assemblées des pécheurs ! Cette foule que tu vois si avide de grossières émotions s'appelle le monde, et Jésus-Christ, ton Dieu et le mien, a jeté l'anathème sur le monde à cause de ses scandales : fuis-le donc comme la peste, car son souffle empoisonné tuerait ton âme. » Heureux, Mes Frères, celui qui prête une oreille attentive, docile surtout, à ces avertissements d'en haut ! Sa vertu raffermie verra échouer devant sa résistance toutes les séductions, telles décevantes qu'elles soient ; il vaincra le monde, parce qu'il a commencé par se vaincre lui-même.

En présence de ces témoignages de la divine miséricorde, comment ne pas nous écrier avec le prophète : « Que sommes-nous donc, Seigneur, pour que vous vous souveniez ainsi de notre néant ? » Ce que nous sommes, Mes Frères ? Le voici : des êtres un peu inférieurs aux Anges seulement ; des créatures couronnées, dès ici-bas, de gloire et d'honneur ; des âmes rachetées au prix du sang de Jésus-Christ, des enfants du Très-Haut enfin, et sa vivante image. C'est parce que nous sommes tout cela que, dès notre entrée dans la vie, Dieu fait descendre du ciel un de ses anges pour lui confier le soin de nous conduire.

II. — Nous devons de plus à notre dignité d'avoir en la personne des Anges de véritables amis.

Toujours plongées dans cet océan d'amour dont Dieu est la source éternellement féconde, ces célestes intelligences en mesurent la hauteur, la largeur et la profondeur, pour faire de la charité de Dieu même la règle de l'amour qu'ils nous portent. Ils nagent au sein des plus pures félicités, parmi les joies ineffables du Paradis; c'est au Paradis qu'ils nous veulent avec eux, afin de nous voir compléter leurs glorieuses phalanges. En un mot, faire de nous des saints, voilà le but où tend l'amitié qu'ils nous portent. Faire de nous des saints! Que de sollicitude, que de patience, que de temps surtout leur demandera un pareil labeur! Peu leur importe. Jésus-Christ, leur maître et leur modèle, quand nous avons abandonné Dieu et sa loi; Jésus-Christ, pour pénétrer chez nous et y rétablir tout dans l'ordre, attend des années quelquefois à la porte de notre cœur: ces divins mendiants de nos âmes y attendront comme lui. Mais vienne un moment favorable, la mort d'un parent, d'un ami; vienne une grosse perte d'argent, un revers, une maladie grave: de quelles terreurs salutaires ils sauront nous frapper! Avec quelle énergie ils réveilleront alors la pensée des jugements de Dieu et des peines qui attendent les pécheurs! A cette vue nous tremblerons peut-être; nous verserons des larmes: larmes heureuses, crainte salutaire dont nous serons redevables à l'amitié de notre bon ange. En d'autres circonstances, combien de pieuses réprimandes, d'avertissements sérieux, d'exhortations charitables, d'encouragements persuasifs tombés des lèvres d'un père, d'une mère d'un ami, d'un confesseur, et inspirés tous par notre bon ange? Et puis, quand notre cœur était languissant dans la prière, lorsque la tiédeur menaçait d'envahir notre âme, que de fois n'avons-nous pas entendu sa voix qui nous disait: « Mon fils, je t'en conjure, prends garde de n'honorer le Seigneur que du bout des lèvres... Ne sois pas comme un homme qui tente Dieu. Rappelle-toi de plus ce terrible anathème: Maudit soit celui qui fait avec négligence l'œuvre du Seigneur! *Maledictus qui facit opus Dei fraudulenter...* » Ce n'est pas tout. Lorsque nous nous laissions emporter à la colère, au désir de la vengeance; quand nous entretenions au fond du cœur quelques sentiments de haine, n'est-il pas venu nous dire les délices d'une âme qui vit dans la paix? Si nous nous sommes laissé entraîner au courant de la foule; si nous avons approché de nos lèvres la coupe des plaisirs défendus; si nous avons posé le pied sur l'abîme, ne nous a-t-il pas crié comme à Loth dans Sodome: « Vite, debout! *Surge!* dans la crainte que toi aussi tu ne périsses avec cette ville criminelle: *Ne et tu pariter pereas in scelere civitatis* »? — Enfin, quand la séduction s'efforçait de devenir

irrésistible, qu'elle prenait mille formes nouvelles et plus charmantes les unes que les autres; lorsque, dans notre faiblesse, nous lui jetions comme un coup d'œil de regret, notre bon ange a tenté un dernier effort : à notre insu presque, il nous a saisi la main, comme il fit à Loth autrefois, et il nous a entraînés loin du péril: *Dissimulante illo, apprehenderunt manum ejus.*

Son amitié pourtant n'est pas encore satisfaite de ces bons offices. Il est dans la vie du chrétien un écueil autre que l'amour du plaisir, et où vient se briser la vertu même la plus solide: j'entends parler du découragement, que S. Augustin appelle quelque part la tentation des parfaits. Il semble à l'âme découragée qu'elle est abandonnée par le Seigneur et qu'il lui deviendra impossible de renouer jamais la chaîne qui l'attachait à son Dieu. A certaines heures l'apparent abandon est si complet, si affreux, qu'elle retombe sur elle-même de tout son poids, et qu'elle ne trouve plus dans ses profondeurs désolées qu'un irrémédiable malaise et des dégoûts sans nom. Durant ces heures de trouble et d'angoisses, on se fatigue de la longueur et des revers du combat; ce qui s'appelle la victoire ne paraît plus qu'un mot qui ne dit rien au courage. Aussi quelles plaintes chez ces malheureux! L'un s'écrie, comme David, que son cœur l'a abandonné; l'autre gémit avec le prophète de se voir submergé dans les flots de la tristesse; celui-ci verse des larmes que nulle parole humaine ne peut sécher; celui-là invoque la mort qui reste sourde à sa prière. Qui donc viendra au secours de ces pauvres chères âmes? Qui les consolera? Qui les relèvera? N'en doutons point, Mes Frères, leur bon ange fera ce miracle. Dans sa charité, puisée au cœur de Dieu même, il fortifiera leur faiblesse, il éclairera leurs ténèbres, il répandra sur elles un baume divin que le monde ne connaît pas; en un mot, il les fera renaître à la vie et au bonheur.

Il me reste maintenant à vous montrer, Mes Frères, comment les Anges remplissent à notre profit leur office de médiateurs.

III. — La providence de Dieu, sa toute paternelle bonté, la volonté qu'il a de sauver tous les hommes, suffisent, et au delà sans doute, pour commencer l'œuvre de notre sanctification et pour l'achever, si notre volonté coopère à la sienne dans l'accomplissement de cette grande œuvre. Cependant, en vue de manifester sa gloire et de faire éclater sa toute-puissance en couronnant ses propres dons, notre Dieu veut intéresser au salut des enfants d'Ève les premiers-nés de la création: il entend relier ainsi, par les services qu'elle peut nous rendre,

l'Église du ciel à l'Église de la terre. Spectacle magnifique! Voici donc qu'apparaît sans voiles à mes regards le sanctuaire auguste où Dieu habite au sein d'une lumière inaccessible et d'un inébranlable repos. Mais qui vois-je devant le trône de ce grand Dieu? C'est l'Ange de l'oraison dont parle Tertullien; c'est ce frère bien-aimé que S. Jean me montre debout devant la face de son Seigneur et du mien : *Et ascendit fumus incensorum quæ sunt orationes sanctorum de manu Angeli coram Deo.* Dans ses mains se balance un encensoir d'or, et de l'urne sacrée s'échappe une suave odeur de parfums. Eh quoi! Mes Frères! ce sont nos prières, ces prières si languissantes et si froides souvent, hélas! qui osent monter ainsi jusqu'à Dieu?... — « Ne crains rien, mon Frère, répond l'Ange gardien; je leur ai prêté mes ailes pour s'élever, ma force pour se soutenir, ma ferveur pour les animer. » Et à ces mots il redescend, les mains pleines de grâces, puis il les ouvre et il laisse tomber sur notre âme la rosée qui doit la féconder. — Cependant voici qu'il remonte encore. Dans le secret, uniquement pour Dieu, nous avons partagé notre pain avec l'indigent; nous avons couvert sa nudité, éclairé son ignorance, amélioré son cœur; eh bien! notre ange gardien se hâte d'emporter au ciel la nouvelle et de solliciter pour ces bonnes œuvres une récompense. Que de fois, Mes Frères, que de fois les saints Anges, protecteurs de notre humanité, montent ainsi et redescendent chaque jour l'échelle mystérieuse du songe de Jacob! Les larmes de la pénitence, les combats et les sacrifices de la virginité, les austérités de l'obéissance, toujours si pénibles à l'orgueil humain, les victoires sur l'amour-propre, les luttes contre la sensualité, ce sont là tout autant d'actes de vertu qui trouvent en eux les avocats les plus éloquents et les plus dévoués. Et la misère, et la souffrance, est-ce que les Anges les auraient oubliées? Non mille fois, Mes Frères. Qu'elles sèchent donc leurs larmes et qu'elles prennent leurs maux en patience! Je vois l'ange du pauvre et celui du malade; ils constatent chacune des privations de leurs frères malheureux; ils comptent, pour ainsi dire, les plaies qui sillonnent leur corps; ils prêtent l'oreille à tous les soupirs, à toutes les plaintes que la douleur leur arrache; ils recueillent pieusement tout cela et en forment un trésor de mérites sur lequel l'œil de Dieu s'abaissera bientôt avec complaisance. Ce bon office rempli, en échange des richesses spirituelles offertes par leurs mains, ils viendront apporter au pauvre dans son réduit, au malade sur sa couche, cette paix de l'âme et ces consolations dont le secret n'appartient qu'au Ciel.

Aviez-vous jamais pensé, Mes Frères, que nous eussions auprès de Dieu des médiateurs si charitables; que nos anges

gardiens se montrassent à ce point dévoués et constants dans leur affection pour nous? Hélas! en nos amitiés humaines, avec notre cœur qui hésite et marchande avant de se livrer, ce qui nous étonne c'est le désintéressement, c'est la persévérance, quand on les rencontre chez un de ses frères. Chez nos bons anges, le dévouement, le don total et absolu de soi, le complet oubli de son propre repos et de son bonheur, tout cela est la façon d'être habituelle, non pas à l'égard des justes seulement, mais même à l'endroit des pécheurs. En vain alléguerait-on qu'il ne peut y avoir de société possible entre la lumière et les ténèbres, entre les amis de Dieu et ceux qui ont déserté son drapeau: les Anges ne font pas de distinction. Une âme est tombée; vite ils accourent pour la relever. Plus la chute est profonde et honteuse même, plus leur charité se montre compatissante. « Babylone s'est enivrée, disent-ils par la bouche de Jérémie; ce pauvre pécheur a commencé par tremper ses lèvres dans la coupe des plaisirs de la chair, et il a fini par boire l'iniquité comme l'eau, car la tête lui a tourné; aussi ses blessures sont mortelles: *Cecidit et contrita est. — Tollite resinam ad dolorem ejus, si forte sanatur :* Courons aux remèdes; mettons du baume sur ses plaies. » Et tout aussitôt nos chers gardiens se prosternent devant le trône de Dieu; ils le conjurent de suspendre ses coups; ils s'interposent entre son bras levé pour punir et le coupable; ils multiplient autour de ce dernier les prières, les larmes, au besoin les menaces, les tendres conseils, les exhortations pressantes: en un mot, tout ce qu'un zèle ardent et une ingénieuse charité peuvent inspirer d'utile pour le salut d'une âme. Si cette âme accepte la médiation proposée, si elle consent à se laisser guérir, c'est parmi les médecins célestes une véritable explosion de joie, et on entend le Paradis retentir du cantique qui glorifie Dieu de la conversion des pécheurs.

Après des témoignages si multipliés de tendresse, qui pourrait croire, Mes Frères, que notre ange gardien pût devenir un jour notre accusateur? Rien n'est malheureusement plus vrai néanmoins. S'il porte au ciel le récit de nos vertus, il n'y laisse point ignorer non plus le détail de nos péchés. Les fautes, aussi bien que les mérites de chacun de nous, sont consignées dans sa mémoire; nous les y lirons à notre dernier jour comme dans un livre vivant: *Reatus tanquam in chirographo scriptus, in notitia spiritualium potestatum.* Malheur à nous, en ce jour-là, si nous avons fermé l'oreille aux inspirations saintes, aux tendres conseils de notre bon ange, si nous avons obstinément refusé sa médiation! « J'ai épuisé sur lui, » dira-t-il à Dieu, « tout ce « que la charité renferme de plus affectueux, de plus persuasif,

« de plus ingénieux, de plus efficace enfin, dans ses trésors...
« Peines inutiles!... Il a tout rejeté; aussi, Seigneur, je l'aban-
« donne à votre justice. » Et il nous abandonnerait en effet à la justice de Dieu.

Ah! Mes Frères, qu'un pareil malheur n'arrive à aucun de nous! Puissent au contraire tous les chrétiens réunis ici sous l'œil de Dieu, n'en être séparés jamais! Oui! puissions-nous avoir notre ange gardien pour ami et pour médiateur constant ici-bas, à l'heure de la mort et surtout au tribunal du souverain Juge! Puissions-nous, enfin, réunis à la troupe bienheureuse de ses compagnons, chanter tous ensemble avec eux l'hymne de la reconnaissance et de la louange éternelle! Ainsi soit-il!

Voir un autre panégyrique des saints Anges dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXV, p. 12.

---

12 OCTOBRE — SAINTE THEUDOSIE[1]

Locutus est (Joseph) fratribus suis : Post mortem meam Deus visitabit vos... Asportate ossa mea vobiscum, de l co isto.

Joseph a dit à ses frères : Après ma mort, Dieu vous visitera... Transportez mes osssements d'ici avec vous.
(Gen., L, 23-24.)

ÉMINENCES,
MESSEIGNEURS,

Ce n'est pas certes la voix d'un étranger qui devrait retentir sous ces voûtes sacrées, à l'occasion d'une pareille solennité. Je suis confus de me voir en chaire aujourd'hui, au milieu d'une assemblée si nombreuse de vénérables prélats, en présence d'un concours si vaste de vénérables ecclésiastiques, entre lesquels il en est plusieurs dont l'éloquence fait une des gloires de la France religieuse. Mais j'ai dû céder aux instances de mes illustres collègues qui ont voulu donner aux fidèles une nouvelle preuve que l'épiscopat catholique, soit qu'il prospère sous un gouvernement éminemment chrétien, soit qu'il se trouve encore aux prises avec l'erreur et le schisme, ne compose qu'un seul corps, ne possède qu'une seule âme et ne parle qu'avec une seule voix.

Et je me sens encouragé, Mes Frères, par le souvenir de la

[1] Panégyrique prononcé à Amiens par Son Éminence le cardinal Wiseman, à l'occasion de la translation des reliques de sainte Theudosie.

bienveillance avec laquelle vous avez voulu accueillir ma parole lorsque pour la première fois je vous l'ai adressée, d'autant plus que mon esprit trouve des rapprochements bien frappants entre ces deux occasions. Il s'agissait alors de l'établissement de Pères Franciscains destinés aux missions de la Terre Sainte. J'admirais le sort heureux, et, pour mieux dire, la prérogative de cette ville, qui se disposait ainsi à envoyer des apôtres à la terre des apôtres; et je puis encore plus l'admirer aujourd'hui que nous apprenons que jadis elle envoya des martyrs à la ville des martyrs.

Les paroles que je viens de citer du saint patriarche Joseph ne sont peut-être que l'expression d'un instinct tout naturel. Il aimait sans doute cette terre d'Égypte qu'il avait tant illustrée par ses vertus, sa patience, sa chasteté, sa douceur; qu'il avait arrosée de ses larmes et sauvée par sa sag sse; dont il avait habité les cachots et les palais. Il aimait sans doute bien tendrement cette terre de son exil devenue pour lui, dès sa jeunesse, une seconde patrie, qui l'avait couronné de gloire et placé presque sur un trône. Et cependant son cœur reculait devant la pensée que ses cendres dussent reposer pour toujours dans cette terre; il se tournait vers une autre plus ingrate que celle d'Égypte, mais dont les souvenirs ne se pouvaient jamais effacer. C'était, vous l'avez compris, sa terre natale, la terre de sa jeunesse et de ses pères.

Et quels attraits pouvait-elle avoir pour son âme? Elle était encore couverte des ténèbres et de l'ombre de la mort. Elle était sous l'empire de la plus affreuse idolâtrie; c'était Baal et Artasté, Dagon et Moloch, avec leurs cultes cruels et impurs, qui dominaient sur ses habitants. Était-ce donc dans cette terre souillée et impie que le patriarche croyait trouver un séjour convenable pour ses restes mortels? Je ne le crois pas, Mes Frères. Mais Dieu, à cette heure suprême, lui dévoilait un magnifique spectacle dans l'avenir de son pays. Il le voit entièrement assujetti à la loi du Dieu des dieux, et plein, du Jourdain à la mer et de Tyr jusqu'au torrent de l'Égypte, de ses vrais adorateurs. Il voit s'élever au milieu de ce peuple croyant un temple majestueux dans son dessin, riche dans ses décorations, qui retentit de leurs cantiques de joie et d'actions de grâces. Il y voit assemblée une foule immense de lévites, revêtus de leurs robes sans tache, qui parfument le ciel de leur encens, en le remplissant de leurs chants harmonieux. Et plus loin, dans le sanctuaire même, il admire le Pontife couvert de ses vêtements précieux et mystiques, et entouré de ses fidèles ministres, les prêtres de Dieu, qui, sur un somptueux autel, immole l'agneau symbolique de l'offrande quotidienne.

Et ce beau, ce consolant spectacle ravit son cœur; il tressaille de joie; il s'écrie : *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel!* « Que tes pavillons sont beaux, ô Jacob! que tes tentes sont belles, ô Israël[1]! » C'est au milieu de vous, mon peuple, que je désire dormir le sommeil des justes; c'est en vue de cette scène sublime que je veux que reposent mes cendres, pour en partager le bonheur. Et puis, ne saurais-je espérer que la présence de ce corps, qui, quoique mortel, a pu honorer Dieu par ses actions et par ses souffrances, puisse attirer quelque regard de miséricorde sur le peuple qui le garde et le chérit, et écarter quelquefois les châtiments qu'il mérite? Et si tel pouvait facilement être, Mes Frères, le sentiment d'un patriarche éclairé par la lumière de Dieu, n'est-il pas bien croyable que pareil a été celui d'une martyre sur laquelle rayonnait, dans ses derniers moments, la gloire de Jésus-Christ? Oui, je le crois, ou plutôt je m'en sens assuré. Il est vrai que le cœur du martyr doit avoir abandonné la terre avant que son âme ait abandonné son corps; il est vrai que, au milieu des souffrances, ses regards se portent vers ces cieux ouverts dont les beautés se déroulent devant lui, et où, comme Étienne, il voit le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu[2]; mais n'est-il pas naturel de croire que, dans cette charité qui n'a pas d'égale, la charité qui donne la vie pour Dieu, est comprise dans une juste mesure la charité envers le prochain, cette charité qui prie pour l'homme? Et au moment du sacrifice, au moment où sa prière trempait non dans les larmes, mais dans le sang, est-il possible que la fille d'Amiens ait oublié sa patrie et n'ait pas demandé pour elle les grâces les plus précieuses? Et Dieu ne l'aura-t-il pas consolée par l'assurance qu'elle était exaucée? Je dis plus encore : voyez quelle est la destinée de notre sainte : elle revient après des siècles bénir son sol natal, au milieu de cette réunion merveilleuse de prélats illustres de toutes les parties du monde chrétien accourus pour lui rendre honneur. Pouvons-nous croire que cette magnifique cérémonie dont nous sommes les heureux témoins ne soit qu'un fait accidentel de l'Histoire, ou même qu'un trait de la Providence ordinaire? N'y devons-nous pas voir plutôt le fruit des vœux de Theudosie, prononcés sur la terre par ses lèvres mourantes, et prolongés dans le ciel par sa puissante intercession?

Et qui donc était-elle cette femme sainte et forte qui nous a procuré tant de bonheur? Allez, cherchez dans nos monuments, compulsez nos histoires. Vous y trouverez, sans doute, les noms enregistrés des empereurs, des préfets, des proconsuls qui ont prononcé un jugement de mort sur les chrétiens; mais

1. Num., XXIV, 5. — 2. Act., VII, 55.

les noms de leurs victimes innocentes ne s'y trouvent pas enregistrés. C'est dans le livre de la vie qu'il faudra les chercher : *Quorum nomina scripta in libro vitæ*[1]. De quelle condition, de quel âge était-elle? Était-ce une fleur transplantée dans le printemps de sa jeunesse, ou un fruit déjà mûr qui aura pendant de longues années répandu son parfum dans la maison de Dieu? Appartenait-elle à une riche et noble famille de son pays, et s'était-elle alliée à une illustre maison de Rome, ou avait-elle été ravie à son pays par le sort de la guerre, et avait-elle trouvé un modeste asile dans la bourgeoisie romaine? Il est vrai que l'enfant déposé à côté d'elle dans sa tombe, son nom, les soins prodigués à son tombeau, tout nous porte à croire qu'elle était jeune, noble et riche comme son épitaphe nous prouve qu'elle fut aussi aimable que vertueuse; mais qu'importe! Ce n'est pas sa position sur la terre qui lui donne à nos yeux sa vraie gloire; *Martyrem dixi, prædicavi satis :* nous savons qu'elle était martyre de Jésus-Christ: voilà son éloge. Qui a jamais pensé à réclamer pour sa patrie la poussière de ses empereurs ou de leurs persécuteurs subalternes? Mais les cendres d'une de leurs victimes sans gloire sur la terre, inconnue, méprisée d'eux et des leurs, font tressaillir de joie une ville entière, et forment son plus riche trésor.

Peut-être, quand la nouvelle de la mort cruelle de Theudosie arriva du centre de l'empire à sa ville natale où elle était sans doute connue par ses vertus et ses bonnes œuvres; quand cette nouvelle vint frapper de douleur sa famille où elle était encore aimée pour ses admirables qualités, peut-être alors on aura entendu une plainte amère, des sanglots et des larmes; mais cette Église encore naissante, qui gémissait elle-même sous le fléau d'une persécution atroce et qui perdait un de ses meilleurs soutiens, cette famille désolée qui se sentait ravir l'objet de son amour, auront cessé de gémir devant l'autel caché du Seigneur. Elles étaient comme cette ancienne Rachel qui refusait toute consolation à cause de ses enfants que l'ennemi lui avait enlevés, qui avaient péri, et dont elle ne pouvait plus espérer le retour à son sein maternel: *Ploratus et ululatus multus; Rachel plorans filios suos, et noluit consolari, quia non sunt*[2]. Mais, noble et généreuse Église d'Amiens, quel privilége est le vôtre! vous recevez cette consolation singulière que Dieu donnait par son prophète à cette mère des Innocents, premiers martyrs de l'Agneau: consolation refusée à tant d'autres qui peut-être égalaient vos mérites. Entendez comment Dieu consolait cette Rachel affligée: « *Hoc dicit Dominus: Quiescat vox tua a ploratu,*

1. Phil., IV, 3. — 2. Matth., II, 18.

et oculi tui a lacrymis, *quia est merces operi tuo*, *ait Dominus*, *et revertentur de terra inimici*: Voici la parole du Seigneur: Que votre voix cesse ses plaintes, et vos yeux leurs larmes, parce qu'il est une récompense de vos œuvres, et vos enfants reviendront de la terre des ennemis[1]. » Oui, c'est la récompense de vos œuvres, ville pleine, au delà de tant d'autres, de ces vrais monuments de la grandeur de l'Église de nos jours, des institutions de sa charité inépuisable; l'enfant chéri que vous croyiez perdu viendra triomphant de la terre de sa captivité, de la terre des ennemis cruels qui vous l'avaient enlevé. Mais c'est une consolation réservée à des siècles éloignés. Continuez encore à pleurer et à souffrir, troupeau encore petit, et Dieu, pour lequel, comme pour son Église, mille ans ne sont que comme la journée d'hier, réserve cette consolation pour vos neveux des derniers temps, quand la charité se sera refroidie et la foi affaiblie. « *Est spes novissimis tuis, ait Dominus, et revertentur filii ad terminos tuos*: C'est l'espérance réservée à vos derniers temps, dit le Seigneur, et vos fils reviendront dans votre enceinte[2]. »

Eh bien! Mes Frères, les voici donc arrivés ces derniers jours, les voici donc écoulés les siècles prescrits! J'entends retentir le long de ces corridors obscurs, dans ces caveaux mystérieux des catacombes de Saint-Hermès, j'entends retentir, mais avec des accents plus doux, cette même voix puissante qui un jour ressuscitera les morts du fond de leurs tombeaux: *Consurge*, *consurge*, *excutere de pulvere*, *consurge*, *solve vincula colli tui*, *captiva filia Sion*: Lève-toi, sors du milieu de cette poussière sacrée dans laquelle tu as reposé pendant quinze siècles entre les bras de cette mère affectueuse, dépositaire éternelle de la foi et de ses témoins fidèles. Brise, fille d'Amiens, les fers de ta douce captivité dans la terre des anciens ennemis. Fais tes adieux à tes bienheureuses compagnes dans les dortoirs des justes, car des mains bénies viennent chercher et recueillir tes cendres sacrées, et les transporter avec joie et avec amour sur ton sol natal.

Venez, Theudosie, venez nous réjouir de votre présence, mais venez aussi à notre aide pour que votre triomphe soit digne de vous. Montrez votre puissance, c'est-à-dire la puissance de Jésus-Christ, qui se manifeste même dans les cendres de ses martyrs. Convoquez donc en votre nom une assemblée de vénérables évêques qui fassent un majestueux cortège à vos saintes dépouilles. Faites-les accourir non seulement de notre chère France et de la Belgique, contrées si fertiles en vertus

1. Jer, XXXI, 16. — 2. Jer., XXXI, 17.

ecclésiastiques, mais aussi de l'Irlande toujours fidèle à son Dieu et à sa foi, malgré des siècles de misères et d'oppression, et de l'Angleterre encore en lutte avec les puissances du monde; des plages occidentales de la Guadeloupe; du centre de l'Asie; des limites extrêmes de l'oriental Siam; du fond de ce vaste Océan que les flottes de l'ancien monde n'avaient jamais visité, et où cependant la bannière de la croix a été plantée par les intrépides missionnaires de la France sur les cimes de ses rochers les plus élevés. Appelez les pasteurs de l'Église, et ils obéiront à votre voix. Mais ce n'est pas assez : rappelez-vous ces anciens temps où les confesseurs de la foi entouraient et conduisaient à la sépulture le corps de ses martyrs. Faites donc arriver ici les prélats vénérables qui de nos jours ont combattu le bon combat; faites-les venir non seulement des pays voisins, mais même des régions torrides de l'Amérique méridionale.

Ainsi, Mes Frères, Theudosie projette sur nous un rayon de lumière puisé aux sources les plus pures. Elle nous fait connaître cette unité de l'Église qui en fait le sceau et la gloire divine. Elle nous montre sa hiérarchie unie par les liens de la même foi et du même amour. De quelque pays que nous sortions, nous tous qui sommes ici, nous faisons partie d'un même corps mystique; la châsse de la martyre du IIIe siècle réunit autour d'elle un cercle de près de trente évêques de toutes les parties du monde, en parfait accord entre eux, et unis par ce centre commun de leur piété, comme un anneau symbolique, aux saints prélats de la primitive Église.

Notre chère martyre est donc venue nous enseigner encore que cette unité de l'Église ainsi manifestée ne s'étend pas seulement sur tout l'espace de son vaste empire, mais qu'elle se prolonge également sur tout le cours de son existence immortelle. Theudosie nous démontre que la foi qui se professait secrètement dans les chapelles souterraines des catacombes est la même qui se prêche tous les jours dans ce temple majestueux. Le même dogme, le même culte, la même vénération des saints et de leurs reliques, le même sacerdoce, les mêmes sacrements, faisaient au IIIe siècle comme aujourd'hui le bonheur des fidèles; et le pain de vie, qui transforme ce bonheur en délices, est le même que Theudosie reçut, peut-être des mains du souverain Pontife, à un de ces autels, tombeaux des martyrs, pour se fortifier contre son dernier combat. Et, quoique quinze cents ans vous séparent d'elle, vous la recevez aujourd'hui au milieu de vous non comme étrangère, mais comme une sœur aînée qui vous revient après une longue absence, et pour cela même plus tendrement aimée.

Elle porte donc avec elle le flambeau de la foi primitive, non

pour éclairer, mais pour fortifier la nôtre. Que cette lumière céleste pénètre dans les cœurs non moins que dans l'intelligence des fidèles! Oui, Theudosie, vous l'avez déjà fait. Vos ossements humiliés pour Jésus-Christ ont tressailli aujourd'hui de joie, *Exultabunt ossa humiliata*, et nous ont communiqué leurs transports d'allégresse. Et cette joie, cette fête, auront des résultats durables; elles jettent pour l'avenir des fondements d'une plus solide et d'une plus ferme piété. Ce qu'est Lucie pour Syracuse, Agathe pour Catane, Geneviève pour Paris, Agnès pour Rome, Theudosie le sera, l'est déjà pour Amiens. Elle deviendra l'objet d'une dévotion chaque jour plus tendre, à laquelle cette vénération profonde qu'inspire la mémoire des saints pontifes et martyrs des premiers temps donnera un caractère particulier. Et si jusqu'à présent, inconnue des vôtres, vous avez cependant prié pour eux, combien plus désormais, invoquée par eux avec ferveur et confiance, ne redoublerez-vous pas vos puissantes intercessions auprès du Dieu des martyrs! Commencez donc dès aujourd'hui à bénir votre ville et votre peuple, au milieu desquels vous allez reposer jusqu'à votre glorieuse résurrection. Lorsque l'éminentissime prélat dont la doctrine et la piété rayonnent avec tant de splendeur sur toute la France, lèvera sa main pour donner à ce troupeau sa bénédiction pastorale, étendez aussi sur lui la vôtre, et bénissez cette ville qui nous a tant édifiés dans cette occasion par sa générosité, par son hospitalité, par sa piété et par sa foi. Bénissez aussi cette terre de France qui enrichit le monde entier par ses œuvres innombrables de charité et de zèle; qui, aujourd'hui comme autrefois, envoie ses apôtres recueillir la palme du martyre aux extrémités de la terre, et qui fait briller dans les pays les plus barbares les vertus et l'héroïsme de ses filles dévouées. Bénissez aussi ces augustes souverains qui voulaient venir aujourd'hui vénérer en personne vos saintes reliques, mais qui ont été empêchés par les devoirs que leur haute position oppose quelquefois à leurs désirs. Que par votre intercession Dieu les conserve pour le bien de la religion et le bonheur de leur empire; et qu'il leur donne toujours un cœur droit et parfait devant lui pour observer sa sainte loi! Que de votre entrée triomphale dans votre ville natale puisse dater l'assurance de cette paix que toute âme chrétienne aime et désire, et qui est le digne objet des intercessions de ceux qui par leurs immortels combats ont mérité de pouvoir obtenir la paix et la tranquillité de l'Église!

---

15 OCTOBRE — SAINTE THÉRÈSE[1]

Tenui eum, nec dimittam.

Je me suis attachée à lui, et ne le quitterai jamais. (Cant., III, 4)

Monseigneur,

Mes chères Sœurs,

Les premiers pasteurs de l'Église ont toujours eu des prédilections pour les vierges du Carmel. C'est un évêque, l'évêque d'Avila, qui approuva et soutint énergiquement le premier monastère de la réforme; c'est l'archevêque de Paris qui encouragea un prêtre connu de toute la France, et devenu plus tard cardinal de la sainte Église romaine, à aller chercher en Espagne, pour le naturaliser en France, un essaim des filles de Sainte-Thérèse; enfin c'est un de vos prédécesseurs, Monseigneur de Bellegarde, prélat de sainte mémoire, qui se fit une gloire de fonder dans sa ville épiscopale ce monastère, où Votre Grandeur a daigné venir aujourd'hui donner un témoignage de sa dévotion à sainte Thérèse, en présidant les cérémonies du Triduum.

Permettez donc, Monseigneur, qu'avant de vous demander votre bénédiction, je vous remercie, au nom de vos chères filles les Carmélites de Sens, et au nom de tous ceux qui ont pris part à nos fêtes, du grand exemple que vous nous donnez et de la bienveillance paternelle dont vous honorez ce monastère.

Il y a aujourd'hui trois cents ans que, dans la catholique Espagne, s'éteignait une existence dont l'éclat avait été grand à la fin du XVI[e] siècle, mais qui devait briller bien plus encore pendant les âges futurs, et provoquer dans le monde entier une admiration toujours croissante.

Sainte Thérèse, la réformatrice du Carmel, âgée de soixante-sept ans, remettait doucement entre les mains de son céleste Époux son âme si belle et si pure, et, s'appliquant une dernière fois cette parole du Cantique toujours présente à sa mémoire: « *Tenui eum, nec dimittam:* Je me suis attachée à lui, je ne le quitterai jamais, » elle s'endormait avec confiance sur le cœur de son Jésus qu'elle avait tant aimé et tant fait aimer.

Comment se fait-il que cette mort, déjà lointaine, éveille tout à coup dans toute la chrétienté des souvenirs si vifs? Pourquoi

1. Discours prononcé à l'occasion du troisième centenaire de sainte Thérèse, dans la chapelle du monastère des Carmélites de Sens, par M. l'abbé Gally, chanoine.

ces fêtes, ces indulgences si nombreuses accordées par le souverain Pontife au troisième centenaire de sainte Thérèse? Pourquoi ces prières publiques et extraordinaires, ces invitations à toutes les âmes pieuses de se recueillir et de profiter de ces jours bénis pour implorer avec plus d'instance la miséricorde divine? Ah! c'est qu'au sentiment d'admiration et de vénération pour la grande sainte se joint celui du péril auquel sont exposés les Ordres religieux et l'Église tout entière.

Comme au temps de sainte Thérèse où le protestantisme se ruait sur l'Église, un ennemi non moins violent menace aujourd'hui toutes les institutions catholiques. La libre pensée, fille de Luther et de Calvin, s'attaque non plus à quelques dogmes, mais à Dieu même et à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Sainte Thérèse, par ses exemples, par ses écrits, par ses œuvres, par ses prières surtout, provoqua dans sa patrie et dans le monde entier une résurrection de l'esprit catholique et mit une barrière aux conquêtes de l'enfer. Espérons qu'aujourd'hui son intercession, et les prières de ses filles et de ses fils enrôlés sous la bannière des cent vingt monastères réformés du Carmel, détourneront du monde, et de la France en particulier, que sainte Thérèse aimait avec passion, la honte et le malheur de l'apostasie.

C'est pour cela, Mes chères Sœurs, que nous nous unissons de grand cœur à vous pour glorifier et prier votre sainte fondatrice. Puissé-je, par le récit que j'entreprends des vertus et des gloires de sainte Thérèse, contribuer à augmenter dans tous ceux qui sont venus m'entendre la confiance en cette grande amante de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et le désir de marcher sur ses traces!

Je ne tente pas de faire un panégyrique complet de sainte Thérèse : cette tâche est au-dessus de mes forces. Je veux seulement, en parcourant d'abord l'enfance et l'adolescence de sainte Thérèse, période de préparation, — puis sa jeunesse et sa virilité, période de luttes, — enfin sa maturité et sa vieillesse, période de sainteté, — je veux glaner le long de cette vie merveilleuse quelques-uns de ces traits qui édifient, qui touchent et qui allument au cœur la flamme de l'amour divin.

I. — Peu de vies de saints offrent, dès leur début, des pages plus attrayantes que la vie de sainte Thérèse composée par elle-même. Vous ouvrez ce livre qu'elle n'a écrit qu'avec répugnance, par pure obéissance, et vous êtes tout de suite sous le charme d'un récit qui vous captive et vous émeut. En quelques lignes, l'incomparable écrivain vous a initié à un intérieur de famille tout patriarcal. Le noble castillan qui

a donné le jour à Thérèse est un homme de foi, d'un esprit cultivé, d'un cœur généreux et charitable, chérissant les siens et leur offrant l'exemple de toutes les vertus domestiques. Dieu lui a donné pour compagne une femme dont la vie sera moissonnée dans sa fleur, mais qui laissera après elle des souvenirs ineffaçables de sa modestie, de sa beauté et des grâces de son esprit. Douze enfants marchent sur les traces de leurs parents et forment leur couronne.

Mais parmi ces enfants une petite fille est plus aimée : c'est Thérèse. « J'étais la plus chérie de mon père, écrit-elle avec simplicité, et, tant que ma première candeur n'avait pas été ternie par le péché, sa prédilection pour moi n'était pas, ce me semble, sans quelque fondement[1]. » Rien de plus pur, rien de plus naïf, rien de plus généreux, en effet, que cette enfant. A sept ans, Thérèse lit déjà la Vie des saints, envie leur sort et se passionne pour le Ciel. Avec un de ses petits frères surtout, elle aime à s'entretenir de l'éternité et du bonheur des élus. « Pour toujours, petit frère, s'écriait Thérèse, pour toujours dans le Ciel ou dans l'enfer ! Entends-tu bien ? — Oui, toujours, toujours ! répondait son frère. » Et les deux enfants s'animaient mutuellement à aimer le bon Dieu, et, en lisant que la voix du martyre est la plus courte et la plus sûre pour aller au ciel, ils voulaient être martyrs.

Vous savez comment Thérèse, un jour, emmena secrètement son frère hors de la maison paternelle, et prit le chemin qui conduisait chez les Maures, espérant bien qu'ils y cueilleraient la palme du martyre. Leur projet échoua ; mais Thérèse s'en dédommagea en se livrant à la vie érémitique. Elle bâtissait dans les vastes jardins de son père de petites cellules où la future réformatrice des Carmélites s'essayait à la vie religieuse et récitait avec larmes la prière si chère aux enfants du Carmel, le Saint Rosaire.

Tout cela, il est vrai, n'était que jeux d'enfants, élans et désirs d'un cœur naïf qui ne s'est encore ouvert que du côté du ciel ; mais que Thérèse sut bien reconnaître plus tard, dans les premiers effets d'une piété naissante, les attraits de la grâce et les signes d'une vocation divine ! Comme elle se reprocha toute sa vie d'avoir pu oublier pendant quelques jours les pieux entraînements de son enfance ! C'est qu'il y a, en effet, dans ces impressions du jeune âge, comme un avertissement du Ciel qui nous révèle la voie que nous devons suivre. Qui n'a eu étant enfant, au moment de la première communion surtout, qui n'a eu de ces horizons lumineux où

1. *Œuvres de sainte Thérèse*, par le P. Marcel Bouix, t. I, p. 13.

se dessinait une vocation ? Qui n'a entendu, au moins une fois dans sa vie, le langage si doux du divin Maître l'invitant à tourner toutes ses pensées vers l'éternité, et lui promettant, comme à Thérèse, à genoux devant son cher tableau de la Samaritaine, l'eau qui étanche la soif du bonheur ? Heureuses les âmes en qui les passions naissantes n'ont pas étouffé le souvenir des paroles dites par Jésus-Christ ! Heureuses celles qui ont laissé l'Esprit Saint développer en elles en toute liberté le germe des grands amours et des grands sacrifices !

Thérèse avait reçu de Dieu tout ce qui pouvait protéger les précieuses semences déposées dans son âme : une foi vive qui faisait briller à ses yeux la vérité de nos dogmes ; une pente heureuse à la vertu ; des parents attentifs à éloigner de leurs enfants toute occasion de pécher ; un amour si généreux pour les pauvres, qu'elle leur donnait tout ce qu'elle pouvait ; « quoique son pouvoir fût bien petit[1] ; » une piété si tendre pour la Sainte Vierge, que, quand elle perdit sa mère, elle alla tout éplorée se jeter au pied d'une statue de Marie, et la conjura de lui servir désormais de mère. Et pourtant Thérèse cessa un instant d'être tout à Dieu ; elle oublia sa première ferveur et faillit abdiquer ses hautes destinées !

D'où vint cet oubli et quelles en furent les conséquences ? Comment cette infidélité passagère fut-elle réparée, et le triomphe de la grâce assuré ? C'est ce que Thérèse, avec une humilité comparable à celle de S. Augustin dans ses *Confessions*, va nous apprendre elle-même, et ce que je veux redire après elle, pour la gloire de cette sainte et pour notre instruction.

Privée des conseils de sa mère, Thérèse, qui était d'un naturel fier et ardent, ne vit point les écueils semés sur la route de la jeune fille. Elle aima trois choses pleines de périls, et qui souvent portent préjudice aux plus solides vertus : la lecture des livres frivoles, la toilette, et les conversations mondaines.

Sa mère lisait quelquefois, par délassement, des romans de chevalerie. Thérèse prenait ces livres en cachette et les lisait avec entraînement. « Ayant contracté l'habitude de ces « lectures, nous dit-elle, insensiblement je commençai à « manquer à mes devoirs. Je ne trouvais point de mal à passer « plusieurs heures de jour et de nuit, à l'insu de mon père, « dans une occupation si vaine. Je m'y livrais de tout cœur, « et pour être contente il me fallait du nouveau[2]. »

Du nouveau ! que c'est bien là le cri de la passion chez les

1. *Œuvres de sainte Thérèse*, t. I, p. 20. — 2. *Ibid.*, p. 20.

lecteurs et les lectrices de ces écrits frivoles, déjà à la mode du temps de sainte Thérèse, et aujourd'hui si fiévreusement attendus, sous forme de brochures et de feuilletons, par une multitude de personnes de tout sexe et de toute condition ! Encore, à l'époque de la sainte, les romans de chevalerie étaient-ils rares, discrets, honnêtes dans une certaine mesure; mais aujourd'hui !..... Je n'ai point à vous dire, Mes chères Sœurs : « Gardez-vous de pareilles lectures : » ni les romans ni les journaux n'oseraient franchir cette clôture. Mais vous, parents et maîtres qui m'entendez, laissez-moi vous adresser ces paroles dont sainte Thérèse accompagne le récit de sa faiblesse : « Oh ! qu'ils manquent à un saint devoir les parents, « — et j'ajoute : les maîtres — qui, dans le sanctuaire de la « famille, n'ont pas soin d'offrir sans cesse l'exemple et les « leçons de la vertu[1] ! »

L'innocence et la pureté de sainte Thérèse la préservèrent des blessures que fait au cœur un mauvais livre ; mais ces lectures la dégoûtèrent de ses exercices de piété. Elles détendirent tous les ressorts de son âme en l'éloignant de Dieu, et cette ferveur, ce goût des choses du ciel dont son enfance avait été comme embaumée, firent place à toutes les frivolités de l'esprit et du cœur. Thérèse, la petite sainte qui ne rêvait que le martyre et les austérités de la Thébaïde, comprenait trop maintenant que les dons de la nature sont plus prisés du monde que les dons du ciel, et, parce qu'elle voulait plaire au monde, toute son application n'était plus que de se parer, de se parfumer, ou de se tenir les mains blanches et les cheveux gracieusement bouclés.

Pardonnez-moi ces détails, c'est sainte Thérèse elle-même qui, la confusion dans le cœur et avec un repentir amer, avoue ces frivoles industries d'une vanité qui grandissait avec elle et compromettait son salut.

Mais un péril plus sérieux naquit du relâchement de Thérèse. Ce furent les fréquentations qu'elle se plaisait à entretenir avec des jeunes gens de sa famille, et surtout une liaison trop intime avec une parente légère et de réputation équivoque. Sainte Thérèse raconte humblement, et même avec quelque exagération, les fautes que lui firent commettre ces entretiens où elle ne cherchait, il est vrai, qu'à faire briller les grâces de son esprit ; mais elle ne se dissimule pas les conséquences que ces familiarités auraient pu amener pour son honneur et pour sa vertu.

Dieu ne permit pas que celle qui devait être un jour son

1. *Œuvres de sainte Thérèse*, t. I, p. 19.

épouse de prédilection fût gravement atteinte. Il l'arracha à l'abîme en la frappant dans ce qu'elle aimait le plus au monde après son père. Au milieu de ses succès futiles, elle vit tomber malade et mourir en quelques jours sa sœur aînée, et cette mort si prompte et si douloureuse commença à changer le cours de ses pensées. Un autre événement hâta son retour à Dieu. Son père, qui voulait perfectionner l'éducation de sa fille, et, en même temps, la soustraire à des dangers qu'il avait entrevus, l'envoya à Avila, au monastère des Augustines. Là, dans la compagnie de saintes religieuses, sous la direction d'une Sœur d'une admirable vertu, Thérèse reprit les habitudes de son premier âge, et bientôt les lumières que Dieu se plut à répandre dans son intelligence lui firent comprendre qu'il n'y aurait de salut pour elle que dans le cloître.

C'était une grâce insigne que cette vocation. Thérèse le sentait bien ; mais, guérie de son goût pour le monde et ses vanités, elle n'était pas encore décidée à embrasser la croix et ses austérités. Deux ans de réflexions, au milieu d'une lutte intérieure pleine de ces amertumes par lesquelles Dieu fait expier à une âme ses infidélités passées, aboutirent heureusement au triomphe de la grâce. Une fois la volonté de Dieu bien connue, Thérèse, qui ne reculait jamais devant le devoir, se présenta, malgré l'opposition de son père et les larmes de sa famille, au monastère d'Avila pour y prendre le voile.

Comme tous ceux que Dieu appelle à un grand sacrifice, elle éprouva, en quittant pour toujours la maison paternelle, ces déchirements du cœur qu'elle comparait à une agonie pendant laquelle « il lui semblait que ses os allaient se détacher ». « L'amour de Dieu n'était pas encore assez fort en moi, dit-elle « avec tristesse ; celui de mon père et de mes parents se réveil- « lait plus tendre que jamais. Je luttais avec un suprême effort, « mais si Dieu ne m'avait tendu la main, je succombais « vaincue[1]. »

Ah ! Mes chères Sœurs, plus d'une d'entre vous, sans doute, a connu cette lutte terrible ! Plus d'une, en disant adieu à un père, à une mère, à des sœurs, à des frères chéris, a senti aussi se fendre son cœur ! et si Dieu ne fût venu à votre secours, s'il ne vous eût tendu la main, comme à Thérèse, ne vous serait-il pas arrivé de « succomber vaincues » ? Mais, « plus le « sacrifice est douloureux, plus la récompense est grande ; « plus l'âme éprouve d'effroi jusqu'au moment où elle aborde « l'action, plus elle orne sa couronne et rencontre de délices « dans ce qui lui semblait si ardu. » C'est sainte Thérèse elle-même qui nous tient ce langage. Et, puisqu'en nous peignant

1. *Œuvres de sainte Thérèse*, t. I, p. 36.

le bonheur que son âme a éprouvé après son sacrifice, elle n'a fait que raconter ce qui se passe dans toutes les âmes assez généreuses pour vaincre la nature, finissons cette première partie de la vie de notre sainte par le cri de joie que lui inspirait encore, après quarante ans, le souvenir du beau jour de sa profession : « A l'instant même où je me vis revêtue des saintes « livrées de la vie religieuse, un bonheur si pur vint inonder « mon âme, que rien n'a pu l'altérer jusqu'à ce jour. A une « cruelle sécheresse qui me désolait, Dieu fit succéder le suave « sentiment d'un tendre amour pour lui. J'étais heureuse de « balayer, à ces mêmes heures que je donnais jadis à mes « plaisirs et à mes parures. C'était pour moi la source d'une « joie délicieuse où Dieu me prodiguait des jouissances intimes « connues seulement des âmes qui en goûtent l'ineffable dou- « ceur. Que ce Dieu si puissant et si bon soit béni à jamais[1] ! »

II. — Thérèse était au comble de ses vœux. N'ayant pu s'immoler à Dieu par le martyre, elle allait, dans la vie religieuse, se donner corps et âme à son divin Époux. Elle n'imiterait pas son Dieu, en mourant comme lui d'une mort sanglante, mais elle se consumerait lentement pour lui dans les ardeurs de la charité et dans les rigueurs de la pénitence. Prier et souffrir avait été le programme de la vie cachée de Jésus-Christ. Thérèse, ensevelie dans la solitude, voulut suivre pas à pas les traces du divin modèle; elle voulut prier et souffrir. Ses désirs furent exaucés, et l'on peut dire que le caractère particulier de la vie claustrale de sainte Thérèse a été son amour de l'oraison et sa soif de la souffrance. Suivons, Mes chères Sœurs, votre chère fondatrice dans cette seconde époque de sa vie, et voyons comment elle s'acquitta de la tâche que Dieu et son amour lui avaient imposée.

Ce fut pendant une maladie survenue lors de son internat au couvent que Thérèse sentit le goût de l'oraison se développer en elle. Un livre élémentaire sur ce sujet, prêté par un saint religieux, lui plut au point qu'elle ne pouvait plus s'en séparer. Des faveurs toutes particulières que Dieu lui fit goûter dès lors en priant, l'encouragèrent, et, quand elle eut fait profession, on la vit avec étonnement consacrer presque toutes ses heures de liberté à l'oraison mentale, exercice peu connu à cette époque, même dans les maisons les plus régulières.

Je n'entreprendrai pas de raconter les progrès qu'elle y fit, ni comment elle sut inspirer à d'autres l'amour de cette pratique; moins encore essaierai-je de vous exposer ses sublimes enseignements sur l'oraison et sur les différents états d'oraison;

1. *Œuvres de sainte Thérèse*, t. I, p. 37, 38.

mais laissez-moi vous édifier par le récit des luttes que Thérèse soutint contre le découragement et l'illusion : écueils si communs pour les personnes pieuses, et dont elle sut triompher par sa volonté et par son obéissance ; car, bien qu'elle eût été favorisée, dans le commencement, de grâces, de douceurs, et quelquefois même de délices, pendant sa prière, Dieu ne ménagea pas les épreuves à son épouse. De longues années se passèrent avant qu'elle parvînt à cette union intime avec Dieu qui était, si je puis m'exprimer ainsi, l'objectif de sa vie, et qui fut la gloire et la consolation de ses derniers jours.

D'abord elle eut à vaincre la difficulté commune à quiconque désire s'appliquer aux choses spirituelles, je veux dire les distractions et les répugnances de la nature. Écoutons ses plaintes sur la mobilité de ses pensées et ses aveux naïfs sur la peine qu'elle éprouvait à se recueillir : « J'avais à soutenir, « dit-elle, une lutte cruelle, parce que l'esprit, au lieu de tenir « le sceptre, était esclave. Je ne pouvais m'enfermer au dedans « de moi sans y enfermer en même temps mille pensées « vaines... Aussi très souvent, et pendant des années entières, « je me préoccupais moins d'utiles et saintes réflexions que « du désir d'entendre l'horloge m'annoncer la fin de l'heure « consacrée à la prière. Oh ! oui, bien des fois, je le confesse, « j'aurais préféré la plus rude pénitence au tourment de me « recueillir pour l'oraison. » Et puis elle ajoute avec tristesse : « C'est un fait certain, j'avais un combat à outrance à soutenir « contre le démon et la mollesse pour me rendre à l'oratoire où, « en entrant, je me sentais saisie de dégoût et d'ennui. »

Hélas ! Mes chères Sœurs, ne nous reconnaissons-nous pas un peu nous-mêmes dans ce tableau ? N'est-ce pas notre histoire, je ne dis pas à tous, mais à beaucoup ? Eh bien ! il faut faire ce que faisait Thérèse : il faut prendre notre cœur à deux mains et le jeter aux pieds du bon Dieu. « J'avais besoin pour me vaincre, « continue-t-elle, de tout mon courage ; mais, lorsque je m'étais « vaincue, je goûtais plus de paix et de délices qu'à certains « jours où l'attrait m'avait conduite à cet entretien céleste[1]. » Si nous avons, nous aussi, le courage de nous mettre tout de bon à l'oraison, est-ce que Dieu sera plus inabordable pour nous que pour sainte Thérèse ?

Elle trouvait une autre difficulté à prier, dans la nature de son esprit, aussi incapable, disait-elle, de discourir avec l'entendement, que de se servir avec fruit de l'imagination. Mais que faisait-elle ? Elle prenait un livre. Elle n'avait pas honte de prendre un livre pour fixer son attention. Il lui fallait un livre !

1. *Œuvres de sainte Thérèse*, t. I, p. 89, 101.

Sans lui, son âme éprouvait le même effroi que « si elle avait eu à combattre seule une multitude d'ennemis ». Avec lui, elle était tranquille. Sans livre, son âme se troublait et ses pensées s'égaraient ; mais un livre, c'était pour elle une compagnie, un « bouclier sur lequel elle recevait les coups des pensées importunes », une fidèle armure, en un mot, dont elle se protégeait plus ou moins longtemps, selon les besoins de son âme. Ne rougissons pas d'imiter sainte Thérèse, et rappelons-nous ce qu'elle disait en toute simplicité : « Si j'avais rencontré un directeur malavisé qui eût voulu m'enlever mes livres, il m'eût été impossible de faire l'oraison mentale. »

Enfin une dernière épreuve qui affligea longtemps sainte Thérèse et qui faillit lui faire abandonner tout à fait l'oraison, fut une tentation qui avait son principe dans la délicatesse de sa conscience. Elle éprouvait une extrême confusion de ses moindres fautes, et ne comprenait pas que Dieu daignât se communiquer si familièrement à une pécheresse aussi ingrate et aussi rebelle. Se regardant d'ailleurs comme une des religieuses les plus imparfaites de son couvent, « digne de partager, disait-elle, la société des démons, plutôt que celle des filles du Carmel, » elle ne pouvait souffrir de paraître faire plus que les autres, et d'inspirer ainsi de sa vertu une opinion mal fondée. Ces deux motifs l'ayant amenée peu à peu à ne plus faire que les prières vocales usitées dans son monastère, elle allait perdre par fausse humilité tous les fruits de sa longue persévérance, lorsque Dieu lui envoya un directeur éclairé qui lui découvrit le piège du démon, et l'obligea à reprendre son ancienne manière de prier.

Mais alors une autre inquiétude vint jeter la désolation au cœur de Thérèse. Au péril du découragement succéda la crainte de l'illusion. Depuis que, sur les avis du saint religieux auquel elle avait ouvert sa conscience, elle s'était remise courageusement à l'oraison mentale, depuis surtout qu'elle s'était décidée à quitter tout à fait certaines affections pures, mais trop naturelles, dont Dieu lui avait demandé bien des fois le sacrifice, Notre-Seigneur se communiquait à elle de mille façons merveilleuses : souvent elle entendait des paroles divines ; elle voyait, des yeux de l'âme, Jésus à ses côtés ; elle recevait des caresses célestes ; elle avait des extases, des ravissements. Tout cela n'était-il pas un artifice du démon pour lui inspirer de l'orgueil? Ces paroles, ces visions, n'étaient-elles pas l'effet de quelque illusion diabolique? Thérèse avait mille raisons de ne pas croire qu'elle fût le jouet d'un mauvais esprit ; mais on murmurait dans la communauté ; de bonnes religieuses la regardaient comme folle, d'autres la traitaient de visionnaire ; ses confesseurs

eux-mêmes étaient partagés d'opinion, et l'un d'eux allait jusqu'à la menacer de lui interdire la communion. Dans ces tristes conjonctures, Thérèse n'hésita pas à suivre le conseil et l'exemple des Saints. Assurée que l'humilité et l'obéissance sont le remède infaillible contre l'illusion, elle s'humilia et obéit. On lui commanda de modérer son oraison, qui lui échauffait l'imagination, disait-on, et la rendait accessible à des vertiges : elle la modéra. On lui enjoignit de repousser les apparitions de Notre-Seigneur par le signe de la croix et par la vertu de l'eau bénite : elle obéit. C'était une peine horrible pour elle de traiter ainsi Celui qui la comblait de ses faveurs. Elle ne laissait pourtant pas de faire, en tremblant, ce qui lui était commandé, et comme elle suppliait Notre-Seigneur de lui pardonner ces insultes, elle entendit un jour de sa bouche divine ces paroles consolantes : « Ne te mets pas en peine, ma fille ; tu fais bien d'obéir. Je ferai connaître la vérité. »

Peu de temps après, en effet, Dieu donna des preuves éclatantes du caractère divin de ces merveilles. Des directeurs plus éclairés, S. Pierre d'Alcantara, entre autres, approuvèrent pleinement l'oraison de Thérèse et déclarèrent que ses visions venaient manifestement de Dieu ; et la sainte, victorieuse de tous les dégoûts par sa persévérance, de toute crainte d'illusion par son obéissance, marcha désormais sans trébucher, sans plus hésiter, dans cette voie qu'elle avait arrosée pendant vingt ans de ses larmes.

Le second amour de sainte Thérèse, pendant sa vie cachée, ce fut celui que Notre-Seigneur a tant préconisé : l'amour des souffrances. A peine eut-elle fait profession, qu'une maladie terrible de trois ans la conduisit aux portes du tombeau. Pendant plusieurs mois surtout, elle endura d'horribles douleurs. On ne peut s'empêcher de frissonner en lisant dans sa *Vie* le récit des tortures auxquelles elle était livrée pendant des crises longues, effroyables, où, ses nerfs se contractant tout à coup, elle se ramassait comme un peloton et ne supportait pas qu'on la touchât pour lui rendre le plus léger service. S. Joseph, qu'elle pria avec ferveur, et dont elle conseilla tant la dévotion depuis cette époque, lui obtint miraculeusement sa guérison ; mais Dieu permit que d'autres maux lui survinssent et ne la laissassent jamais jouir d'une complète santé. Aussi, cinq ans avant sa mort, avouait-elle à ses filles que depuis quarante ans elle n'avait pas passé un seul jour sans douleurs.

Or que pensait, que faisait Thérèse, sous le poids de ses maladies ? Elle offrait courageusement à Dieu ses maux, pour l'expiation de ses péchés. Non seulement elle ne murmurait pas, non seulement elle ne se plaignait pas, mais à vingt ans,

alors qu'elle ne faisait que goûter la vie, telle était déjà sa résignation, qu'elle se sentait pleinement soumise à Dieu, quand il lui aurait plu, disait-elle, de la laisser dans cet état jusqu'à son dernier soupir, Bientôt même, poussant encore plus loin l'héroïsme, elle en vint à craindre de manquer de souffrances. Quand ses maux ordinaires s'allégeaient un peu, elle s'empressait de s'imposer, par de durs cilices, par des disciplines quelquefois sanglantes, ces douleurs sans lesquelles il lui semblait qu'elle était moins aimée de son céleste Époux.

Cependant, quelque pénibles que soient les souffrances corporelles, qui osera les comparer à celles de l'âme? Or de celles-ci on peut bien dire que Thérèse en but le calice jusqu'à la lie: sécheresses et dégoûts, terreurs et désolations, humiliations et mépris, persécutions et calomnies, outrages même, rien ne lui fut épargné. Tant qu'il n'y avait que les douleurs du corps, Thérèse reconnaît qu'elle leur faisait face avec allégresse; mais quand elle endurait les deux à la fois, les douleurs de l'âme et les douleurs du corps, « elle ne savait », écrit-elle, « que devenir. » Un jour que, brisée par la tribulation, mourante d'effroi d'être trompée par l'Esprit de ténèbres, rebutée de son confesseur, livrée à toutes les angoisses du doute et ployant sous le poids de la tristesse, elle se plaignait douloureusement à Dieu de ce qu'il la laissait dans ces effroyables tourments, Notre-Seigneur daigna lui apparaître, et, après lui avoir expliqué le prix immense des peines et des persécutions qu'on souffre à son service, communiqua tout d'un coup à l'âme de Thérèse de tels accroissements d'amour, que, selon les propres expressions de la sainte, « elle en était épouvantée ». A dater de ce jour, ce n'était plus un désir, ce fut une soif de souffrances qui s'alluma en elle, et qu'il ne lui fut plus possible d'éteindre[1].

Aussi, quand elle eut vu de nouveau Notre-Seigneur lui apparaître couronné d'épines et lui présentant sa croix; quand elle eut reçu de lui, comme gage des noces qu'il voulait contracter avec elle, non pas un anneau d'or, comme sainte Catherine, mais un des clous qui avaient percé ses mains; quand un séraphin, transperçant son cœur avec un dard enflammé, lui eut fait comprendre que les délices infinies sont le prix d'inexprimables douleurs, Thérèse ne voulut plus vivre que pour souffrir ou mourir. « Ou souffrir ou mourir, « s'écriait-elle avec passion. Ou souffrir pour vous ressembler, « ou mourir pour vous posséder, ô mon Dieu! Souffrir, c'est « ma force pour porter la vie; mourir, c'est ma joie et mon « espérance! »

1. *Œuvres de sainte Thérèse*, t. I, p. 464.

En entendant ce langage si vrai dans la bouche de votre Mère, repliez-vous sur vous-mêmes, filles du Carmel, et vous tous, disciples d'un Dieu crucifié! Oh! je sais bien que le désir, que la soif des souffrances n'est que le partage d'un petit nombre; mais, du moins, avons-nous la soumission, la résignation dans nos maux, de quelque nature qu'ils soient? Acceptons-nous, pour l'expiation de nos innombrables fautes, le calice des amertumes quand Dieu nous l'envoie?.....

Mais pourquoi Dieu prolongea-t-il si longtemps le martyre de cette âme affamée de lui, de cette âme consumée en Jésus-Christ par les ardeurs de l'oraison, et qui se mourait de ne pas mourir? Ah! c'est qu'il avait besoin d'elle pour la réforme qu'il préparait au Carmel et pour la glorification de l'Église entière. En lui différant le bonheur du ciel, il lui laissait le temps de former ses essaims de vierges admirables, de composer ses immortels écrits, et de donner au monde le spectacle de vertus dont les salutaires influences devaient se prolonger bien au delà de sa vie.

C'est ce que nous allons voir dans le reste de ce discours.

III. — Jusqu'ici Thérèse n'a été qu'une carmélite obscure dans un monastère de la petite ville d'Avila. Elle a pu devenir grande devant Dieu, mais le monde ne la connaît pas. Le monde, qui retentira bientôt de sa renommée et de ses miracles, ignore jusqu'à son existence; tout au plus quelques saintes âmes, qui auront un jour un nom dans les fastes de l'Église, mais qui alors ne sont guère plus célèbres que Thérèse, ont deviné et reconnu la perle cachée du Carmel. Mais voici que Dieu va exalter sa servante, et, sans lui ôter ses épreuves, sans diminuer en rien le fardeau de ses souffrances, sans cesser surtout de lui faire comprendre son néant, il va la glorifier en l'entourant dès ici-bas de l'auréole qui brille au front des apôtres, des docteurs et des saints.

C'est à ce triple point de vue, Mes chères Sœurs, que je veux considérer ce que l'on peut appeler la vie publique de sainte Thérèse, vie qui ne commença que vingt-sept ans après sa profession et se termina au seuil de la vieillesse; mais vie pleine et féconde, où votre auguste réformatrice se montra véritablement apôtre par son zèle, docteur par ses écrits, sainte par ses vertus et ses miracles.

Thérèse fut un « apôtre ». L'Église ne nous interdit pas de lui donner ce titre; elle-même, au début de l'hymne qu'elle chante en son honneur, l'appelle *Regi superni nuntia:* « Messagère du roi d'en haut ». C'est qu'en effet Thérèse fut messagère de Dieu

pour la conversion des pécheurs, pour le maintien et la propagation de la foi catholique, pour la réforme des Ordres religieux. Cette mission a été le principe de son zèle, le but de ses prières et de ses travaux.

Le zèle est le fruit d'une charité ardente. Quand Dieu est sincèrement aimé, la vue des offenses et des ingratitudes des hommes, loin de jeter la défaillance dans les âmes généreuses, les enflamme, au contraire, et leur inspire la passion de « vaincre le mal par le bien ». Ce Dieu que j'aime comme la source de la vie et de la lumière, je publierai sa puissance et son amour ! Ces hommes qu'il a créés, qu'il a rachetés au prix de son sang, se perdent en poursuivant des plaisirs trompeurs et un bonheur qu'ils ne rencontreront jamais sur la route du vice... Je veux, pour la gloire de Dieu et pour le salut de ces pauvres égarés qui sont mes frères, travailler, prier, souffrir, mourir s'il le faut ! tel est le cri de l'apôtre, le cri de toute âme que dévore le zèle.

Tel était aussi le cri de Thérèse ; mais elle était femme, elle était enfermée dans un cloître. Ni son sexe ni sa condition ne lui permettaient de porter au dehors la parole brûlante de l'apôtre, de prêcher les ignorants, d'absoudre les pécheurs. Sur qui donc répandra-t-elle ces flammes d'amour dont elle est consumée ? Comment ce zèle, qui déborde dans son cœur, s'épanchera-t-il sur le monde et y portera-t-il le feu de la charité ?

Thérèse s'est recueillie pendant de longues années. Longtemps ce problème a tourmenté sa vie ; mais Dieu a daigné enfin l'éclairer et l'exaucer en lui révélant la puissance mystérieuse et invincible de l'oraison dans la vie contemplative. Oui, il y a des envoyés de Dieu qui iront au loin, souvent au péril de leur vie, porter aux peuples civilisés ou sauvages la lumière, les lois et les consolations de l'Évangile ! Oui, d'autres envoyés, des femmes, peut-être, seront appelés à faire connaître et bénir le nom de Dieu par un dévouement sans bornes à toutes les œuvres de la miséricorde chrétienne ! Ce seront les apôtres de la vie active. Mais, en dehors, au-dessus même de ces travailleurs infatigables, Dieu a placé dans son Église un apostolat de réserve destiné à soutenir, à féconder par la prière et par la pénitence les travaux de ceux qui luttent extérieurement contre l'enfer et contre le monde. Ce sont les Moïses qui prient sur la montagne, pendant que les Josués combattent dans la plaine. Ce sont les Maries qui se tiennent aux pieds de Jésus-Christ, pendant que les Marthes lui préparent la nourriture et vaquent aux soins de la famille.

Thérèse sait bien que la foi ne naît que de la parole de l'apôtre, que le pardon du péché n'est accordé que par le prêtre, que le

règne de Dieu n'est affermi et ne fleurit que par le ministère ecclésiastique ; mais elle sait aussi que la prédication et les travaux du prêtre ne servent à rien s'ils ne sont fécondés par la grâce de Dieu. L'homme plante, l'homme arrose, mais c'est Dieu qui donne l'accroissement : la grâce est le soleil qui fait lever tous les germes et courir toutes les sèves. Or cette grâce dont Dieu se réserve la dispensation, Thérèse s'imposera la tâche d'en ouvrir plus largement toutes les sources et de la faire descendre du ciel plus abondante, plus efficace, plus irrésistible. Et voilà pourquoi, trop humble pour se flatter d'obtenir par ses seules prières et ses seules pénitences les triomphes qu'elle rêve en faveur de l'Église, elle appelle à son aide tous les grands cœurs, et fait du Carmel comme un camp dans la solitude, où une armée d'élite combattra sans relâche pour la cause de Dieu, aidera par sa prière les défenseurs de l'Église, et rapportera à ce but ses jeûnes, ses disciplines, ses veilles et toutes ses mortifications.

Ce fut après cette célèbre vision de l'enfer, où Dieu permit que la sainte vît et ressentît pendant quelques instants les tourments des damnés, que Thérèse, navrée de la perte de tant d'âmes, et en particulier de tant d'hérétiques qui déchiraient le sein de l'Église en France, résolut de travailler efficacement à leur salut. Embrasée du désir d'apaiser la justice divine, elle se décida à communiquer à quelques filles vertueuses le projet que Dieu lui avait inspiré.

Vous savez, Mes chères Sœurs, ce qui advint. Autour du petit monastère réformé de Saint-Joseph, dont la fondation avait suscité une opposition formidable et des difficultés de toute nature, se groupèrent bientôt de nombreux couvents du Carmel où fleurirent toutes les vertus. Mais, si ces monastères étaient « pour le cœur de Jésus un lieu de délices », comme cela fut révélé à sainte Thérèse, ce n'était pas seulement parce qu'on y travaillait avec ardeur à sa sanctification, c'était surtout parce qu'on y priait pour tous les défenseurs de l'Église et qu'on y faisait pénitence pour tous les pauvres pécheurs.

Aussi Thérèse rappelait-elle sans cesse à ses filles ce but tout apostolique de leur institution. Dans ses lettres, comme dans ses avis, elle n'avait rien tant à cœur que de les convaincre « qu'en s'occupant tout entières à prier pour les champions de la foi, pour les prédicateurs et pour les prêtres, elles viendraient, selon leur pouvoir, au secours de leur adorable Maître si indignement persécuté ».

« O mes chères Sœurs en Jésus-Christ, s'écriait-elle, joignez-
« vous à moi pour demander par les plus ardentes supplications
« cette grâce au divin Maître ! C'est pour cette fin que vous êtes

« réunies dans cet asile; c'est là votre vocation, ce sont là vos « affaires; là doivent tendre tous vos désirs; c'est pour ce sujet « que doivent couler toutes vos larmes. Enfin c'est là ce que « vous ne devez cesser de demander à Dieu[1]. »

Si l'heure était mauvaise quand sainte Thérèse faisait à ses filles un devoir si rigoureux de prier pour l'Église, aujourd'hui le mal est-il moins grand? L'impiété fait-elle moins de ravages que l'hérésie? Souvenez-vous donc, Mes chères Sœurs, des recommandations et des instances de votre Mère. Au XVIe siècle, le Ciel demandait à être apaisé: Thérèse avec ses filles s'offrit comme victime, et le protestantisme fut enchaîné dans ces limites que depuis il n'a pu franchir. Que les filles de Sainte-Thérèse soient fidèles à leur vocation vraiment apostolique; que, dans cette France où elles sont si nombreuses et si aimées, elles prient surtout pour la Fille aînée de l'Église, et l'Église verra encore des jours de gloire et de saintes allégresses!

Mais en même temps que Thérèse manifestait son zèle par la réforme du Carmel et par son dévouement à l'Église, elle révélait au monde sa science des choses de Dieu par des écrits que la théologie mystique a placés au premier rang.

Forcée de raconter sa vie et d'écrire les opérations merveilleuses de Dieu dans son âme, elle obéit malgré les répugnances de son humilité, et, au milieu de préoccupations de tout genre, gémissant de ce qu'on « ne la laissait pas filer dans son pauvre monastère, plutôt que de la forcer à prendre la plume », elle composa ces livres qui étonnèrent les savants et ouvrirent de nouveaux horizons à la piété. Vainement les ennemis de Thérèse se récrièrent contre cette nouveauté d'une femme dissertant sur les sujets les plus ardus de la mysticité; vainement la calomnie déféra au tribunal de l'Inquisition l'auteur qui ne demandait pas mieux que de subir le jugement des guides de la foi: nulle assertion, nulle pensée, nulle expression, ne put être l'objet de la plus légère censure. Que dis-je! La doctrine de Thérèse fut proclamée unanimement « sainte et catholique »; et plus d'un théologien, après avoir étudié de sang-froid ces pages sublimes, brûlantes du feu de la charité, y reconnut sans hésiter une plume dirigée par l'Esprit Saint lui-même.

Aussi si, au point de vue littéraire, l'Espagne compte Thérèse au nombre de ses grands écrivains, au point de vue théologique, l'Église, dit Bossuet, en célébrant la sublimité de sa doctrine, la met presque au rang de ses docteurs. En effet, soit qu'on lise la bulle de sa canonisation, soit qu'on examine le

1. *Œuvres de sainte Thérèse*, t. III, p. 10.

témoignage des savants appelés à donner leur avis sur les écrits de la sainte, on ne rencontre partout que l'expression de l'éloge et de l'admiration.

Sans doute, Mes chères Sœurs, votre sainte fondatrice n'est point, à proprement parler, un docteur de l'Église : les souverains Pontifes seuls ont mission pour décerner ce titre, et ils ne l'ont point décerné à Thérèse ; mais quand de savants cardinaux n'hésitent pas à l'appeler « maîtresse de la vie évangélique, — chérubin doué d'une sagesse divine, — gloire du Carmel qui embaume de ses parfums toutes les parties de l'univers, — colonne vivante de feu et de lumière » ; quand l'Aigle de Meaux a pu dire : « Jamais l'éloquence ne s'est élevée plus haut que lorsque Thérèse parle à Dieu ; » on comprend que les universités d'Espagne se soient fait une gloire d'inscrire, dans leurs fastes, Thérèse au rang des docteurs ; que l'Église ait permis aux Carmes, ses enfants, de la représenter avec les insignes du doctorat, et qu'enfin, en souvenir d'une célèbre vision de sainte Thérèse, il soit licite aux peintres de placer sur sa tête, comme sur celle de quelques docteurs de l'Église, une colombe, symbole du Saint Esprit, qui se posa sur son front et lui dicta ses sublimes révélations.

Mais je ne m'arrête pas plus longtemps aux écrits de sainte Thérèse. Vous les connaissez, Mes Sœurs, vous les lisez avec amour et respect. Puissent-ils être également dans les mains de tous ceux qui ont à cœur leur avancement spirituel ! Aux conseils ils joignent les exemples. Non seulement ils éclairent, mais ils persuadent, ils entraînent et rendent meilleurs. Surtout ils nous révèlent dans le cœur de Thérèse cet ensemble de vertus héroïques qui constitue la sainteté.

L'humilité, a-t-on dit, est la première et la dernière des vertus. Elle est, en conséquence, le fondement et le couronnement de la sainteté ; mais elle en est aussi le signe le plus incontesté. Si donc Dieu se plut à jeter sur les derniers jours de sa servante l'éclat du miracle et de l'héroïsme des vertus, c'est parce que Thérèse fut toute sa vie profondément humble. Humble dans le cloître où elle dissimulait le plus possible les grâces singulières dont elle était favorisée, elle sembla le devenir encore davantage au milieu des prodiges dont Dieu marquait chacune de ses entreprises. « Mon Dieu, disait-elle souvent, « ne souffrez pas qu'une femme si pécheresse et si mauvaise « que je suis passe pour bonne ! » Elle n'osait pas dire « pour sainte ». « Une misérable comme moi, écrivait-elle, vivre au milieu des anges ! » Et ces anges, c'étaient ces filles du monastère de Saint-Joseph, qu'elle avait formées, qu'elle conduisait à la perfection, et dont elle ne se jugeait pas digne d'être la

compagne. Ses actes d'ailleurs répondaient à ses paroles. Ne la voyait-on pas remplir les offices du monastère les plus bas avec une joie marquée, consulter volontiers les novices, s'effacer dans toutes les occasions où son esprit aurait été admiré, chercher toujours à paraître la dernière du couvent ? Quelle merveilleuse adresse surtout à éviter ce qui aurait pu tourner à sa gloire dans les miracles dont plus d'une fois sa prière fut favorisée !

Mais Dieu, qui exalte les humbles, ne permettait pas que les peuples se méprissent au discours de la sainte, pas plus qu'aux innocents subterfuges dont elle cherchait à couvrir son crédit auprès du Ciel. Déjà, pendant ce que j'ai appelé sa vie cachée, plus d'une des compagnes de Thérèse n'avait pas hésité à la regarder comme une sainte : mais, depuis que S. Pierre d'Alcantara, S. Jean de la Croix, S. François de Borgia et bien d'autres étaient venus la visiter et prendre ses conseils ; depuis que s'était glorieusement accomplie cette entreprise, bien supérieure aux forces humaines, de la réforme du plus ancien des Ordres religieux ; depuis enfin que les voyages et les démarches nécessités par cette réforme avaient mis en lumière les dons extraordinaires, la science surnaturelle et les vertus héroïques de la réformatrice, une auréole de sainteté paraissait attachée au front de Thérèse, et l'Espagne ne la désignait plus que sous le nom de « la sainte ».

Philippe II recevait ses lettres avec respect et souhaitait ardemment de s'entretenir avec elle ; les dames du plus haut rang se disputaient l'honneur de lui donner l'hospitalité ; les évêques et les généraux d'Ordre se prêtaient avec empressement à ses désirs ; les souverains Pontifes l'honoraient de leur confiance, et, tandis que les grands lui prodiguaient les témoignages de leur respect, le peuple, de son côté, accourait sur sa route et l'acclamait à son passage. Les mères lui apportaient leurs enfants à bénir ; et tous voulaient baiser ses mains ou sa robe.

Nombreux étaient déjà les miracles dus à son intercession : des enfants avaient été ressuscités, des malades guéris par son attouchement, des fléaux écartés par ses prières ou par sa présence. Thérèse méprisait la gloire, et la gloire la poursuivait ; son humilité s'effrayait. Elle voulait fuir dans un pays où elle pourrait vivre et mourir inconnue ; elle demandait instamment à Dieu de distribuer ses dons à qui fût moins mauvais qu'elle et plus capable de les faire mieux fructifier.

Mais le moment était venu où une gloire plus solide et moins périlleuse allait combler les vœux de Thérèse et la récompenser enfin de tant d'amour, de tant de prières et de

tant de souffrances. Un dernier voyage, entrepris par obéissance et dans un fâcheux état de santé, amena une fièvre intense. La sainte fut obligée de s'arrêter à Albe, dans un monastère qu'elle avait fondé. Là elle apprit, par révélation, que le moment de sa mort était venu, et se prépara avec joie à son dernier sacrifice.

La maladie fut courte. Un dernier chant d'amour s'exhala de sa poitrine quand elle vit s'approcher le prêtre qui lui apportait le Saint Viatique ; puis, après une extase qui dura toute la nuit, son âme, dit la légende du bréviaire, sous forme d'une colombe virginale, s'envola au ciel.

Quarante ans plus tard, le pape Grégoire XV, aux applaudissements de l'Église entière, inscrivait le nom de Thérèse au catalogue des Saints. Cinq ans après, sur la demande réitérée de Philippe III, de Philippe IV et des Cortes espagnoles, Urbain VIII la proclamait patronne et protectrice de toutes les Espagnes.

Et maintenant que ma tâche est finie et que j'ai parcouru avec vous, Mes chères Sœurs, les phases diverses de la vie de sainte Thérèse, permettez-moi de vous dire, sans fausse modestie, que ce discours, eût-il été moins pâle et moins froid, ne saurait vous donner qu'une idée bien imparfaite de cette incomparable vierge. Aussi tout le fruit que j'attends de mes efforts, toute la grâce que je demande à Dieu, en récompense de mon travail, c'est qu'il vous inspire le désir de mieux connaître, de mieux prier et de mieux imiter sainte Thérèse, dont vous avez si pieusement célébré le troisième centenaire : — le désir de mieux la connaître ; car, si sa vie et ses écrits contiennent des profondeurs que l'œil des saints et des parfaits peut seul sonder, « ils allument, a dit un saint Pontife, dans le cœur de tous les fidèles indistinctement, des flammes de l'amour divin auxquelles nul ne peut se soustraire ; — le désir de mieux la prier, de la prier avec une confiance plus filiale; car c'est à elle que Notre-Seigneur daigna dire un jour : « Ma fille, parce que je sais que tu ne me demandes rien que pour ma gloire, je te promets d'exaucer toutes tes prières ; — enfin le désir de mieux l'imiter, parce que c'est là surtout ce que se propose l'Église et ce qu'elle nous invite à demander avec elle, dans cette Collecte de la messe en l'honneur de sainte Thérèse : « O Dieu, qui nous avez réjouis par la solennité de votre bienheureuse vierge, nourrissez-nous toujours du lait de sa céleste doctrine, et instruisez-nous dans la piété par ses pieux exemples. » Ainsi soit-il !

Voir un autre panégyrique de sainte Thérèse dans les Orateurs sacrés contemporains, t. I, p. 205, et un autre dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXV, p. 191.

21 OCTOBRE — SAINTE URSULE[1]

Ecce sponsus venit, exite obviam ei.
Voici l'Époux qui vient, sortez et allez au-devant de lui. (Matth., XXV, 6.)

Le désir d'être parfaitement uni au céleste Époux Jésus-Christ, est le comble des vœux d'une âme fidèle. C'est le motif qui lui inspire les plus tendres sentiments de sa piété, qui la fortifie dans ses peines, qui l'encourage contre les plus rudes attaques des ennemis de son salut, qui la défend contre les charmes trompeurs du monde, qui l'élève enfin à une pureté de cœur inviolable dont cette divine union est le prix. Mais quoiqu'un si précieux avantage soit l'unique objet de vœux ardents de tous les saints, la grâce les y conduit par des voies différentes. Les uns attendent avec une foi active et laborieuse l'arrivée de l'Époux, veillant sans cesse dans sa maison pour le recevoir, et lui ouvrir à quelque heure qu'il se présente en revenant de ses noces : *Expectantes Dominum suum quando revertatur a nuptiis*[2]. Les autres, animés d'une vive et ferme espérance, n'oublient rien dans l'attente de l'Époux, pour mériter d'avoir part à ses récompenses. Ils s'étudient à augmenter les richesses inestimables de ce souverain Père de famille par le saint négoce qu'ils font des talents qu'il leur a confiés, toujours prêts à lui rendre compte des biens dont il les a établis dispensateurs: aussi apprennent-ils de la bouche sacrée de leur Maître qu'ils entreront dans les communications ineffables de sa joie et de son bonheur: *Intra in gaudium Domini tui*[3]. Mais l'Évangile de ce jour nous représente, chrétiens, des âmes choisies, des vierges d'une prudence et d'une force incomparable, qui, ne se contentant pas d'attendre, comme les serviteurs les plus fidèles, l'arrivée de l'Époux, se lèvent avec une amoureuse impatience au milieu de la nuit, au travers du bruit et du tumulte des passions humaines: elles sortent, la lampe d'une pure et ardente lumière à la main; et, découvrant la route de cet Époux céleste, pendant que leurs compagnes mettent follement leur confiance dans les besoins du siècle, elles vont, avec une promptitude que rien n'arrête, au-devant de lui, ornées et préparées comme par une sainte

1. Panégyrique par un docteur en théologie.
2. Luc., XII, 36. — 3. Matth., XXV, 23.

ambition d'enlever les premières ses plus chères faveurs : *Exite obviam ei.*

Vous reconnaissez sans doute Ursule, Mes Frères, au portrait de ces sages vierges qui nous est tracé par Jésus-Christ même. Nous la verrons, dans toute la suite de ce discours, s'avancer avec un courage héroïque au-devant de ce divin Époux. Guidée par la lumière d'une pureté virginale; soutenue par l'onction d'un amour plus fort que la mort, elle marchera sans crainte dans la voie des souffrances qu'elle sait que ce cher Époux à préférée aux joies de la terre; les vents et les tempêtes favoriseront les désirs de son cœur; elle courra avec empressement dans cette route teinte du sang de l'Agneau. N'attendez rien ici de recherché: la division de ce discours est simple et se présente d'elle-même ; la fuite des plaisirs, l'amour des douleurs, sont les sentiers par où cette prudente et courageuse vierge va au-devant de Jésus-Christ. Elle le cherche par une parfaite pureté de vie que les plus dangereux appas de la volupté n'ont jamais su vaincre: ce sera mon premier point; elle le trouve au milieu d'une affreuse et cruelle mort: ce sera le second. Elle le cherche en ne vivant que pour lui; elle le trouve en mourant avec lui: deux effets du plus haut degré où puisse être portée la force du christianisme, qui conduisent Ursule au lit nuptial et à l'union inséparable avec l'Époux: *Exite obviam ei:* c'est tout le sujet, Mes Frères, de votre attention. Mais nous avons besoin avant toutes choses d'invoquer l'Esprit d'amour et de force qui triomphe dans les Saints, et comme un des moyens les plus efficaces pour l'attirer sur nous est l'intercession de la très sainte Vierge, adressons-lui avec confiance la prière ordinaire de l'Église, qui lui est si agréable. *Ave, Maria.*

I. — De tous les combats où la vie chrétienne est sans cesse éprouvée, il faut avouer avec S. Augustin[1] que ceux que nous soutenons tous les jours contre les attaques du plaisir et de la volupté sont sans doute le plus à craindre. Cet ennemi a de si puissantes intelligences au dedans de nous-mêmes, que notre cœur ne manque presque jamais d'entrer dans ses desseins, et de trahir en sa faveur nos intérêts. La nature, l'éducation, l'exemple de tant d'heureux amateurs du siècle dont nous sommes si vivement frappés, tout conspire à le faire triompher de nos plus grands efforts. La raison elle-même se range lâchement de son parti. Elle tâche de nous persuader que le devoir du chrétien n'est pas de s'opposer à cette aimable pente qui nous est naturelle, vers le bien sensible, mais qu'il suffit,

1. *Serm.* CCL, ubi quotidiana pugna et rara victoria.

en la suivant, de ne point y faire de chute; que la plus haute vertu ne tend qu'à modérer les plaisirs, à leur prescrire des bornes et régler leurs mouvements; qu'on peut au reste en rechercher légitimement toutes les douceurs, pourvu qu'on mette des digues aux ravages et aux débordements que leur impétuosité cause dans l'âme.

Mais loin de nous ces égarements de la raison humaine, Mes Frères, qui attaquent directement le fond de la religion. Oui, l'amour et la recherche des plaisirs de la terre est un ennemi irréconciliable avec la pureté de cette religion divine. Sous quelque nom et quelque couleur qu'il se présente, de nature, de modération, d'apparence même de nécessité ou de justice, ne sort-il pas toujours de la première origine, de cette source empoisonnée par le péché? Et le Sauveur, en nous donnant une seconde naissance, ne nous a-t-il pas en même temps imposé l'obligation de prendre des inclinations tout opposées à la première? Ce n'est donc point assez à un chrétien d'avoir en horreur les plaisirs criminels, il doit encore ne souffrir qu'avec peine les plus innocents; il doit gémir, selon la doctrine de l'Apôtre, sous la malheureuse servitude de ce corps de péché qui l'engage, malgré lui, dans les vaines et fausses satisfactions de la terre: *Vanitati subjecta est creatura non volens*[1]. Dès qu'il y met au contraire son affection et son attache, il oublie entièrement son état, il abandonne les maximes les plus essentielles du christianisme, et qui le distinguent de toutes les apparentes vertus des païens; car c'est proprement cette vie de mortification de cœur, si peu connue des sages du siècle; cet éloignement d'esprit pour tout ce qui flatte les sens, qui fait la vraie régénération des fidèles et l'âme de toute la Loi de Jésus-Christ. L'homme avait un droit acquis dans sa création, dit l'Ange de nos écoles, pour disposer, selon ses innocents plaisirs, de toutes les créatures; mais il a perdu cet empire qu'il avait sur elles par sa désobéissance, et ce n'est plus que par un pouvoir tyrannique qu'il les fait servir à satisfaire ses désirs et ses passions: *Vanitati subjecta est creatura non volens.*

La pureté accomplie d'Ursule, Mes Frères, fait paraître dans tout leur éclat ces grands principes du Christianisme que l'on se plaît à ignorer dans le monde. Toute sa vie n'a été qu'un parfait et absolu détachement de tous les plaisirs. Elle ne se contente pas d'attendre l'Époux par l'observation des préceptes, par une exacte fidélité à remplir ses devoirs; la force chrétienne la fait aller au-devant de lui par la pratique des conseils. Le

1. Rom., VIII, 20.

serviteur se tient toujours prêt à ouvrir au Père de famille dans sa maison; il a soin qu'il n'y trouve à son arrivée rien d'impur qui le blesse; mais notre sage et forte vierge sort de la maison même des inclinations de la nature; ce n'est point assez pour elle de ne pas blesser les yeux de l'Époux, elle veut charmer son cœur; il ne lui suffit pas d'obéir à ses ordres, elle prévient ses désirs: *Exite obviam ei.* Née sur le trône, nourrie dans le sein de la volupté, environnée des pompes inséparables de la grandeur, elle porte la lampe pure et ardente de la virginité au milieu d'une cour ensevelie dans les délices, où tout ne respire qu'amour profane, qu'attachements criminels, où l'esprit de sensualité triomphe, le prince des ténèbres est comme dans son fort, où l'on ne voit rien qui ne fasse oublier Jésus-Christ. Mais elle y paraît pour en bannir à son exemple la mollesse et la vanité, renverser le libertinage et l'irréligion, faire chérir l'innocence, respecter la piété, confondre l'orgueil, inspirer l'horreur de tous les vices, graver dans tous les cœurs l'amour des vertus, faire régner Dieu. On ne la vit jamais sensible à tout ce qui flatte les grands; elle ne jeta jamais le moindre regard de complaisance vers ces biens trompeurs dont ils sont enchantés: *Non respexit in vanitates et insanias falsas*[1]. Richesses, honneurs, puissance, beauté, vous n'avez point eu d'attraits pour partager un cœur consacré à Jésus-Christ. Les gens du siècle sont divisés par les soins de plaire au monde dont ils sont idolâtres; les vierges folles mettent vainement leur confiance dans des secours empruntés, dans les consolations humaines qui ne peuvent qu'éteindre leur lumière; mais Ursule n'a garde de rien attendre du monde à qui elle n'accorde rien, parce que ce serait ôter quelque chose à Dieu; elle réunit à lui plaire uniquement tous ses soins, ses pensées, ses actions, ses désirs: *Cogitat quæ Domini sunt*[2].

Mais pendant que notre illustre sainte, Mes Frères, donne de si grands exemples à toute l'Angleterre des plus éminentes vertus, on forme le dessein de l'enlever à cette île infortunée où elle a pris naissance, et l'exposer à un voyage très périlleux. Généreuse Ursule, n'en soyez point surprise; ce courage héroïque, qui a détaché votre cœur de tous les plaisirs de la terre, vous engage à suivre partout l'Époux céleste pour qui seul vous soupirez. Il a été envoyé dans une terre étrangère: *Peregre profectus est*[3]; il a quitté le trône de son Père, la joie et la gloire qui lui était due dans le ciel: il faut que vous marchiez sur ses pas. Quittez ces parents, ces amis, cette patrie, cette couronne; sortez des plus tendres engagements,

1. Ps. XXXIX, 5. — 2. I Cor., VII, 34. — 3. Luc., XV, 13.

de ce sommeil des affections les plus innocentes dont les faibles sont appesantis; l'Époux vous appelle sur les bords d'un fleuve où la virginité que vous lui avez vouée dès votre enfance, où la force chrétienne qui l'a soutenue jusqu'à présent, doivent être hautement éprouvées. En effet le père de notre grande sainte, Mes Frères, a reçu un ordre pressant de l'empereur Maxime, de l'envoyer avec un grand nombre d'autres filles à celui qui commande en son nom dans la Bretagne, pour y faire un nouvel établissement. Le vaisseau est prêt, rien ne manque à l'appareil digne d'une princesse; les pieuses filles, ces vierges prudentes qui doivent l'accompagner, sont disposées à la suivre; on ne voit que des présages heureux, la mer est calme, et il ne paraît de flots qu'autant qu'il en faut pour pousser doucement une charge si attendue: mais il n'y a que le naufrage qui la puisse conduire dans la voie du divin Époux d'où l'on tâche de l'écarter par de vains projets de mariages terrestres. La voilà donc jetée par un rude coup de subite tempête à l'embouchure du Rhin, où des soldats et des brigands furieux sont en grand nombre attroupés.

Ce qui nous reste de tradition la plus constante nous apprend que c'étaient des Huns, nation formidable non seulement par la haine du nom chrétien, mais encore par l'horreur de tous les vices qui infectaient cette armée barbare, et surtout par un débordement général des plaisirs infâmes, que nulle religion, nulles lois, nuls sentiments de la nature ne réprimaient, ne soumettaient à quelque ordre, ne rangeaient sous quelque discipline, ne faisaient plus écouter les premiers mouvements de la raison, ne rendaient plus sensibles aux communes impressions de l'humanité. Est-ce donc là, Seigneur, est-ce au milieu de ces hommes abominables que vous doit chercher une vierge si pure? L'abandonnez-vous en proie à l'insolence, à la brutalité, à la fureur? Ne lui épargnerez-vous point la vue de ces monstres d'impureté dont le seul souffle, empesté des plus noires vapeurs de l'enfer, est un supplice insupportable à la virginité? Oh! qu'elle peut bien vous faire entendre, dans l'amertume de son cœur, les paroles que vous avez vous-même adressées à votre Père: « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé? » Où est cet armement de pudeur que vous avez promis par la bouche de votre Prophète à vos chastes épouses? ce rempart qui les doit couvrir et défendre des yeux mêmes des impudiques: *Armaturam pudoris, vallum verecundiæ.* Vous fîtes, Seigneur, cet épanchement de votre cœur affligé à votre Père lorsque, livré sur la croix à la merci des soldats que l'impiété et l'idolâtrie animaient contre vous, vous les vîtes joindre les sanglantes railleries et les affronts aux tourments.

Ursule ne voit-elle pas dans les païens barbares qui la persécutent, d'horribles affectations de tendresse, des protestations outrageantes d'un amour profane, jointes aux plaies cruelles dont ils déchirent son cœur? Ces impies, ces détestables amants, se croient en droit de tout entreprendre, il n'y a point de digue qui arrête la fureur impétueuse de leurs désirs; ce n'est pas un ennemi qui attaque, c'est un torrent d'iniquité, comme parle l'Écriture, qui se déborde pour engloutir cette sainte troupe de vierges: *Torrentes iniquitatis conturbaverunt me*[1].

Mais où nous emporte l'ardeur de notre zèle, Mes Frères? N'apercevons-nous pas que ce qui paraît abandonnement dans Ursule, est la plus sûre voie qui la puisse conduire à Jésus-Christ? Avons-nous oublié qu'elle ne peut aller au-devant de lui qu'en suivant les traces de sa vie mortelle et souffrante; qu'elle doit comme lui être foulée d'opprobres et d'ignominies? Non, une virginité douce et tranquille, dégagée des obstacles qui empêchent d'aller à Dieu, ce n'est point le partage d'une vierge choisie, d'une héroïne de la grâce; son union avec le divin Époux est mise à un plus haut prix : il faut que sa pureté soit élevée au comble de la force chrétienne, qu'elle soit éprouvée par tout ce qu'il y a de plus doux et de plus terrible, par les caresses et les menaces, les flatteries et les tourments, la tendresse et la fureur; il faut que les fleuves, la mer, les tempêtes, ne puissent éteindre cette lampe ardente et lumineuse, enflammée de l'amour de l'Époux: *Lampades ignis atque flammarum flumina non obruent, etc.*[2]. C'est aussi le caractère singulier de notre grande sainte, Mes Frères: elle est également insensible aux biens et aux maux avec lesquels on s'efforce d'ébranler sa constance; ou plutôt elle est aveugle, selon le beau mot de Tertullien, pour tous les objets de la volupté: *Ad libidinem cæca est*[3]. Que ces soldats furieux cachent un peu de temps leur férocité naturelle pour tâcher de tirer d'elle quelque engagement par la douceur; qu'ils s'étudient à devenir humains, et que l'ardeur de la passion leur apprenne toutes les manières insinuantes qui peuvent donner quelque atteinte à un jeune cœur: tout cela n'est qu'aveuglement pour Ursule, elle ne voit rien dans tous ces ouvrages de ténèbres: *Ad libidinem cæca est.* Ils lui représentent qu'il y a dans leur armée des hommes riches et puissants, des princes même dont elle peut faire le choix; ah! elle a d'autres yeux que ceux de la prudence ou de la crainte des hommes; elle ne voit, elle n'envisage que l'aimable Époux qu'elle cherche par le détachement de tout ce qui peut plaire à la nature: *Ad libidinem cæca est.*

1. Ps. XVII, 5. — 2. Cant., VIII, 6, 7. — 3. *De vel. virg.*

Pour nous, Mes Frères, hélas! comment pourrions-nous aller, à l'exemple d'Ursule, au-devant du divin Époux, arrêtés et appesantis que nous sommes par les affections de la terre, uniquement occupés de nos intérêts temporels, de tant de projets de fortune, d'établissement, d'élévation toute mondaine, plongés dans les douceurs et les aises de la vie que nous recherchons avec tant d'ardeur, et peut-être dans les plaisirs criminels? Comment accompagnerions-nous cette généreuse vierge dans une carrière si glorieuse où elle triomphe des plus dangereuses voluptés? Avons-nous en main cette lampe de pure lumière qui a éclairé tous ses pas? Où est cette huile précieuse d'amour et de force dont nous avons besoin pour la nourrir? Ressentons-nous cette prompte ardeur qui la fait courir dans la route que Jésus-Christ a tracée? Sommes-nous préparés à la suivre par une longue pratique d'actions de vertu? N'y a-t-il rien enfin qui nous arrête, de doux ou de terrible, de caresses ou de menaces, dans ces compagnies suspectes, dans ces liaisons, ces parties dissolues de joies et de plaisirs, funestes écueils où notre pureté est si exposée à faire naufrage? Que de faiblesses, que d'irrésolutions à rompre nos anciens et trop puissants attachements, où tout ce que nous avons de force succombe! Mais non, chrétiens, Mes chers Frères, essayons de relever notre courage. Il ne faut que des soupirs pour toucher le cœur de l'Époux et l'engager à prendre notre défense. Dès qu'il jettera sur nous de ces regards favorables qui rendent Ursule victorieuse, rien ne nous empêchera d'aller avec elle au-devant de lui. Nous sortirons de la nuit la plus profonde du péché: *Media nocte clamor factus est*[1]; les cris, le tumulte et tout le fracas du monde ne pourront mettre d'obstacle à nos généreuses résolutions; nous fuirons les plaisirs, nous mépriserons les honneurs, nous suivrons au moins de loin notre prudente et forte vierge qui, ayant courageusement cherché par la privation de tous les biens périssables le céleste Époux, le trouve enfin, et entre dans son sacré banquet en mourant avec lui; c'est le dernier comble de la force du christianisme, qui fera en peu de paroles la matière de cette seconde partie.

II. — La pureté d'Ursule, vainement attaquée par les faux plaisirs, vient de nous paraître, Mes Frères, dans un merveilleux éclat, et c'est à l'aide d'une si vive lumière qu'elle a marché avec courage au travers des écueils et des tempêtes, pour aller au-devant de l'Époux. Il est temps qu'elle s'unisse étroitement à lui, qu'elle l'accompagne dans ses noces, qu'elle ait part à ses plus intimes faveurs. Mais que ce serait peu

1. Matth., XXV, 6.

comprendre l'esprit de ce banquet mystique, Mes Frères, que de s'y figurer rien qui porte l'image des joies et des douceurs sensibles! Ce roi de gloire qui le prépare est en même temps l'homme de douleurs. Son royaume, dit S. Augustin, est proprement le Calvaire; la Croix, son trône; le diadème dont sa Mère l'a couronné au jour de son alliance avec la nature humaine, ce sont les épines qui lui percent le front; enfin la consommation de tout ce divin mariage est l'effusion de tout son sang. « Heureux, s'écrie le disciple bien-aimé, ceux qui sont appelés aux noces de cet Agneau immolé dès le commencement du monde! Ils tiennent le premier rang dans son livre de vie[1]. » Mais il ne reçoit, ajoute-t-il, que ceux qui viennent d'une grande tribulation, qui ont été immolés comme lui, et lavés dans son sang; qui y ont purifié les vêtements du vieil homme, qui les ont rendus non seulement éclatants, dit S. Ambroise, par la blancheur de la virginité, mais encore rougis et teints de pourpre en foulant avec lui la cuve des abominations des Gentils: *De virginitate candidum, de martyrio purpuratum*[2]. Ce sont ceux qu'il a choisis pour vaincre par la force de ses armes les rois et les puissants de la terre, ses ennemis: *Quos vincit Agnus et qui sunt cum illo electi;* ceux qu'il trouve purs comme l'or le plus fin, éprouvés dans la fournaise des tourments, ou comme une hostie d'holocauste qui lui est sacrifiée tout entière en mourant avec lui: *Beati qui in Domino moriuntur*[3].

Voilà, Mes Frères, selon la théologie de l'Aigle des évangélistes, quelles sont les précieuses communications des noces de l'Époux. On n'entre dans son festin délicieux qu'en buvant le calice de ses souffrances. C'est aussi par ce glorieux titre qu'Ursule aspire à sa possession. Ce n'a point été à l'odeur de ses parfums, de ses douceurs célestes, qu'elle l'a suivi; elle en goûte maintenant dans le lieu des récompenses toutes les suavités. Mais sur la terre il n'y a que la conformité avec sa vie douloureuse qui soit son seul attrait. C'est ce qui lui fait regarder avec joie la mort prochaine qui l'attend avec toutes ses compagnes, quelque affreuse qu'elle se présente parmi des barbares; car ces inhumains, ne pouvant amollir son cœur, tournent toute leur rage contre la religion qui inspire une si haute pureté. Que d'objets d'horreur et de crainte dans ce cruel spectacle, aussi bien que d'admiration! De simples filles que la noblesse de la naissance, la délicatesse de l'âge, les douceurs d'une tendre éducation, rendent si peu propres à supporter la douleur! on les voit loin de leurs

1. Apoc., XIX, 9. — 2. *De Virgin., ad Marcellam.* — 3. Apoc., XIV, 13.

pays, traînées avec honte à une armée d'infidèles qui campent auprès de Cologne où l'on espère, après de longues fatigues et des travaux continuels et accablants, les contraindre enfin, par leur propre faiblesse, par l'abandonnement de tout secours humain, et par les frayeurs des plus horribles supplices, de renoncer à l'amour et au culte de leur divin Époux. Force toute-puissante de Jésus-Christ, vous faites bien voir que vous avez vaincu le monde dans vos Saints ! *Confidite, ego vici mundum*[1]. Ursule paraît au milieu de ces soldats furieux avec un courage invincible; elle soutient sans crainte leurs regards menaçants, elle leur reproche toutes les abominations de leur idolâtrie, elle célèbre la gloire et fait retentir, en dépit de toute leur rage, le nom triomphant de Jésus, devant lequel il faut que tous leurs dieux fléchissent le genou, et pour lequel elle s'estime heureuse de souffrir quelque outrage : *Pro nomine Jesu contumeliam pati*[2]. Ils ont déjà tendu leurs arcs, ils ont préparé leurs flèches, et Ursule se presse de présenter la première son cœur pour être percée de leurs plus rudes traits : *Ut sagittent rectos corde*[3]. Mais ils entreprennent auparavant de surmonter la généreuse résistance de ses compagnes; et ce sont ici autant de nouvelles et dangereuses attaques contre notre grande sainte, Mes Frères; comment s'assurer de la constance de tant de vierges qui l'ont suivie, et qui partagent avec elle la gloire d'aller au-devant de l'Époux ? Le sage législateur des Juifs, craignant tout pour le peuple qu'il avait sous sa conduite, disait à Dieu avec une sainte hardiesse : « Seigneur, est-ce que j'ai conçu dans mes entrailles cette grande multitude que vous chérissez, pour que vous me disiez : Portez-les tous dans votre sein comme une mère allaite ses petits enfants ? *Numquid ego concepi omnem hanc multitudinem ut dicas mihi : Porta illos in sinu tuo sicut nutrix infantulum*[4]. » Oui, Ursule, non moins forte et généreuse que ce grand Prophète, vous êtes chargée de vos pieuses compagnes comme si vous les aviez conçues dans vos chastes flancs. Elles doivent être le fruit de votre amour pour le céleste Époux ; vous vous êtes engagée, dès que vous les avez prises sous votre conduite, à leur inspirer la vie de la foi, et former en elles Jésus-Christ avec toutes les douleurs de l'enfantement : *Quos iterum parturio, donec formetur in vobis Christus*[5]. Il faut que vous les portiez toutes dans votre sein ; que vous répondiez à votre Époux de leur inviolable fidélité ; qu'elles soient avec vous de l'appareil de ses noces ; si leur virginité est affaiblie, si leur foi est chancelante, si une seule succombe, vous êtes vaincue. Aussi n'oublie-t-elle rien pour les animer par son courage : elle

1. Joan., XVI, 33. — 2. Act., V, 41. — 3. Ps. X, 3. — 4. Num., XI, 12.
5. Galat., IV, 19.

les fortifie par sa charité, elle les soutient par sa fermeté inébranlable; enfin elle combat en toutes ensemble, et, de quelques poursuites violentes et redoublées dont on s'efforce d'abattre leur constance, le seul exemple d'Ursule qui les inspire, suffit pour faire triompher leur foi.

Je me représente ce que l'Écriture nous dit de l'armée du peuple de Dieu sous le brave Judas contre les infâmes Gabaonites. Il y avait dans tout ce puissant corps une si parfaite union d'esprit et de courage, qu'il paraissait n'être composé que d'un seul homme, dit l'Écriture : *Quasi vir unus*[1]. Ah ! c'est ainsi que ces courageuses vierges combattant contre des ennemis abominables, qui attaquent en même temps leur pureté et la foi de Jésus-Christ, font paraître des mouvements si uniformes, portent partout une résolution si constante et si héroïque, qu'il semble qu'elles ne soient toutes qu'une même Ursule : *Tanquam virgo una.* Il ne reste donc plus d'espérance aux barbares que dans le désespoir. La brutalité appelle à son secours la fureur. Ils foulent aux pieds toutes les lois divines et humaines, car ils n'ignorent pas que ces filles sont des prisonnières de guerre que l'empereur Maxime, leur ennemi, fait passer dans la Bretagne, et à qui le droit des gens défend de donner la mort. Mais il n'y a point de droit sur la terre pour la sûreté des chrétiens, dit excellemment Lactance, et ils n'en sont point surpris lorsqu'ils se ressouviennent qu'ils sont d'un ordre au-dessus de la nature et qui n'est point reconnu dans le monde. Il faut donc tout violer pour les perdre. *Ecce sponsus venit :* Voici enfin l'arrivée si attendue de l'Époux. On immole à son amour ces tendres et innocentes victimes ; on fait couler un torrent de sang pour la défense de son nom, où toutes ces chastes vierges effacent jusqu'aux taches de leurs robes, jusqu'aux moindres rides du vieil homme, jusqu'aux plus légères impressions de l'homme extérieur et corrompu. Pures et exemptes de toute souillure, couronnées de la gloire de la mort, *Mortis gloria coronatum*[2], selon l'expression de l'Apôtre, elles se joignent, ainsi ornées et préparées, à l'appareil de son triomphe, et entrent avec lui dans le festin et toutes les communications ineffables de ses noces : *Et intraverunt cum eo ad nuptias*[3].

Pendant que nous suivons de la voix ces généreuses vierges, Mes Frères, jusqu'à l'entrée des noces de l'Époux, prenons garde que ce ne soit pour nous que l'Évangile ajoute : *Et clausa est janua*[4]. Cette précieuse porte est fermée, n'en doutons point, aux lâches chrétiens qui n'osent rien souffrir pour Jésus-Christ.

1. Judic , XX, 1. — 2. Hebr., II, 9. — 3. Matth., XXV, 10. — 4. *Ibid.*

Ne sommes-nous point du nombre de ces hommes mous et délicats qui, loin d'aimer et rechercher les souffrances, comme l'état de chrétien les y engage, ne peuvent supporter la seule pensée de la douleur ; que les plus légères traverses épouvantent ; que les pertes, les maladies, les afflictions, jettent dans un entier découragement et dans le désespoir ? Aussi ne travaillent-ils pendant toute leur vie qu'à s'en garantir. Combien en voyons-nous, de tout sexe et de toute condition, dont la principale étude est de s'appliquer à éloigner de leur vue tous les objets désagréables ; gens d'une sensibilité à s'effaroucher de la moindre contradiction ! Ils se tiennent environnés et comme défendus par un amas de tous les plaisirs de la vie, au travers desquels ils espèrent que les maux ne pourront avoir accès. Les richesses, la fortune, le crédit, les mettent à couvert des insultes et des outrages des autres hommes ; rien n'approche d'eux qui puisse porter l'idée affreuse de la mortification : oubli épouvantable que l'on est pécheur, et, comme tel, digne de souffrir les plus grandes peines ! Il est vrai que ces hommes si sensibles à la douleur sont quelquefois touchés des beautés de la vertu ; ils ont de la haine pour le vice, ils font quelques pas dans la voie des Commandements, mais pourvu qu'on ne leur propose point les sentiers durs et étroits de l'Évangile, qu'on ne leur parle de rien qui blesse leurs inclinations, rien qui trouble le calme et la fausse paix où ils sont dans les vaines et trop souvent dangereuses satisfactions qu'ils se croient permises. Avec cette vie toute charnelle et plongée dans les sensualités, ils ne laissent pas d'oser se présenter à la porte des noces, et crier : « Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. » Mais l'Époux ne voit nulle marque en eux qu'ils lui appartiennent ; il n'y découvre point les livrées de sa suite, encore moins aucun trait de sa ressemblance, aucune empreinte de l'image de sa Croix, et il ne leur répond que par ces foudroyantes paroles : « Je ne vous connais pas. » Suivons la route qu'Ursule nous a marquée, Mes Frères, et nous serons assurés de n'être point rebutés de ces divines noces, d'avoir entrée à ce festin délicieux. Entreprenons généreusement comme elle la défaite des deux grands ennemis de la vie chrétienne qu'elle a surmontés : le bien qui nous charme, et le mal qui nous afflige ; selon l'expression de S. Augustin, le monde caressant et le monde menaçant : *Mundum blandientem et sævientem* [1].

Toutes les victimes des Huns ne furent point des Bretonnes venues à Cologne avec sainte Ursule ; toutes ces fleurs brisées par la tempête

1. *Serm.* L, de Sanct., Edit. ult.

n'étaient point nées sous le même ciel. Il se trouva incontestablement au nombre des martyres plusieurs vierges gauloises, faible et sacré troupeau que les barbares poussaient devant eux, et que leurs pasteurs, moins heureux que S. Aignan d'Orléans, S. Édibe de Soissons, S. Loup de Troyes et d'autres encore, n'avaient pu préserver des fureurs du « Fléau de Dieu ». Mais le triomphe des vierges bretonnes conduites par Ursule au martyre éclipsa tellement les autres triomphes, que, dans l'appellation populaire, leur nom est resté celui de toute cette glorieuse phalange.

M. Bonnel, *chanoine.*

On a mis en doute ce que rapporte la tradition sur le martyre de sainte Ursule et de ses nombreuses compagnes. Les onze mille vierges, étant venues, sous la conduite de sainte Ursule, fonder un monastère sur les bords du Rhin, auraient été mises à mort par les Huns, près de Cologne, vers l'an 384.

On ignore en quel temps, en quel lieu, sont nées les onze mille vierges, en quelle année elles ont souffert le martyre. Sigebert fait de sainte Ursule la fille d'un très noble prince de la Grande-Bretagne nommé Nothus ; mais Geoffroy de Saint-Asaph lui donne pour père un de Cornouailles, nommé Dionocus ; et Pierre Noël en fait une Écossaise, fille de Maurus, puissant roi de ces contrées. Geoffroy prétend qu'elle fut promise en mariage à Commanus, l'un des petits souverains de la Grande-Bretagne, et Noël soutient que ce fut à Éleuthérus, monarque suzerain de toute l'Angleterre. Sigebert fixe l'époque de son martyre à l'an 453, et Baronius le recule à l'an 383 ; d'autres écrivains le mettent à l'an 440.

Salgues.

Quelle que fût son ardeur chrétienne, sainte Ursule ne peut avoir réuni une telle armée de vierges, et, quelle que fût leur barbarie, les Huns n'ont pas pu les tuer. Et puis onze mille personnes pour fonder un monastère ! c'est beaucoup. On a donc fait des recherches pour expliquer ce chiffre impossible, et l'on a découvert qu'il était, selon toute apparence, le résultat d'un malentendu. Une inscription portant : S. Ursula et XI M. V., avait été traduite : *Sainte Ursule et ses onze mille vierges;* tandis qu'on pouvait tout aussi bien l'interpréter par les mots : *Sainte Ursule et onze martyres vierges.* Cette dernière interprétation paraissait d'autant plus raisonnable, qu'on lit dans un catalogue de reliques tiré du *Spicillège* du P. D. Luc d'Achéri : « *De reliquiis SS. undecim virginum :* Reliques des onze saintes vierges. » D'après une autre version, sainte Ursule n'avait qu'une seule compagne nommée Undécimille, et c'est de ce nom, pris pour abréviation de *undecim millia*, que seraient sorties les onze mille vierges. Nous laissons aux personnes qui savent quelque chose sur le compte de sainte Undécimille le soin d'apprécier ce que vaut cette opinion.

J. Mingardon.

Voir un autre panégyrique de sainte Ursule dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXV, p. 276.

---

4 NOVEMBRE – S. CHARLES BORROMÉE[1]

Positus est hic in resurrectionem.

Il a été donné au monde pour le régénérer. (Luc., II, 34.)

MONSEIGNEUR[2],
MESSIEURS,

Jésus-Christ est venu sur la terre, il a souffert et il est mort pour sauver le monde. Sans doute, en elle-même, la rédemption est complète; mais, si elle est complète en elle-même, elle ne l'est pas dans son application. Elle embrasse les siècles, et les siècles, comme des flots qui se poussent, ne s'écoulent que lentement, et les uns après les autres. Il fallait donc ou que Jésus-Christ restât sur la terre, ou qu'il confiât à d'autres le dépôt de sa parole et de son sang.

Vous savez ce qu'il a fait. Il a appelé des hommes, il nous a appelés, Messieurs, il a remis dans nos mains tremblantes sa vérité, sa grâce, et il nous a chargés de nous présenter à toute génération qui se lève, pour la purifier: *Positus est hic in resurrectionem.*

Le prêtre, en un sens et dans une mesure que vous comprenez, est donc ici-bas un rédempteur. Et s'il vient, non pas à ces heures heureuses où l'Église poursuit en paix sa mission sur la terre, mais à l'une de ces heures de crise où l'intelligence humaine se trouble, où les passions se déchaînent, où le monde moral semble avoir comme une défaillance, alors son rôle grandit avec les circonstances; du cœur du souverain Prêtre dans le sien, les vertus régénératrices du Calvaire passent dans une effusion plus large, et il doit se dresser au milieu des âmes et des sociétés en péril comme un sauveur.

Tel m'apparaît S. Charles au XVIe siècle. Il naît dans la tourmente, au milieu de l'une des plus grandes révolutions religieuses qui aient jamais bouleversé le monde: la moitié de l'Europe ne reconnaissant plus sa vieille mère, parce que quelque flétrissures ont passé sur son front, vient de se détacher de l'Église, et l'Église elle-même, attaquée au dehors par l'hérésie, affaiblie au dedans par les désordres de ses enfants, semble sur le point de périr.

1. Panégyrique prononcé dans la cathédrale d'Orléans, par M. l'abbé Laroche, directeur du Petit Séminaire de la Chapelle Saint-Mesmin, le 8 novembre 1881.

2. Monseigneur Coullié, évêque d'Orléans, qui, au milieu d'une nombreuse assemblée d'ecclésiastiques, présidait la fête patronale du clergé orléanais.

S. Charles comprend immédiatement à quel rôle Dieu l'appelle; et, au lieu de s'abandonner à des lamentations stériles ou de s'annuler dans une vie vulgaire, il voue son existence tout entière à une œuvre sublime: la régénération de l'Église.

Je vous le montrerai concevant cette œuvre dans la foi et l'humilité; déployant, pour l'accomplir, toutes les ressources de son intelligence, toutes les énergies de sa volonté, toutes les tendresses de son cœur; et enfin la consommant dans la souffrance; conception, action, immolation: trois actes d'un drame divin qui, en se déroulant devant vous, vous montreront, je l'espère, sous toutes ses faces, une des plus grandes âmes sacerdotales qui aient jamais existé.

Plusieurs fois déjà, sous une forme ou sous une autre, et toujours avec éloquence, on vous a dit ces choses; on vous les a dites, en particulier, il y a quatre ans, dans un discours admirable où la profondeur de la pensée s'alliait à la beauté éclatante et sereine de la forme[1], et je n'aurais pas osé monter dans cette chaire si je n'avais compté sur la grâce de Dieu et sur votre indulgence.

Demandons, avant de commencer, les lumières de l'Esprit Saint, par l'intercession de la Vierge-prêtre. — *Ave*, *Maria*.

I. — Quand on regarde l'Église au XVI° siècle, on ne peut se défendre d'un sentiment de tristesse; comme le Christ, au jour de ses souffrances, les passions humaines l'ont défigurée, et c'est à peine si on peut la reconnaître: *Non est ei species*, *neque decor: unde nec reputavimus eum.*

Sans doute, comme son divin Maître, elle conserve, sous ces outrages des hommes, son impérissable vie; la vérité divine est intacte, les sacrements sont toujours pleins de la grâce, et la terre donne toujours des saints au ciel; mais cependant, je le répète, ce fond divin a disparu derrière les abus, comme derrière un voile; la discipline s'est énervée, les mœurs se sont amollies; et, si je ne craignais de forcer l'expression en appliquant à une institution immortelle le mot familier et énergique qui a été appliqué au monde païen, je dirais: l'Église n'en pouvait plus.

Du fond de la Saxe, un homme se leva; des rêves gigantesques étaient venus, dans sa cellule, troubler son imagination ardente: il avait rêvé de réformer l'Église, et un jour, sur la place de Wittemberg, il annonça son projet à l'Allemagne étonnée. Il était jeune, il avait sur les lèvres une parole de feu, et dans le cœur une audace qu'aucun obstacle n'effrayait;

1. Panégyrique prononcé par M. l'abbé Bougaud, vicaire général, le 6 novembre 1877.

son audace en imposa aux foules, sa parole étincelante et passionnée les souleva. Bientôt un génie plus froid vint, dans un style d'une beauté sévère, leur parler le langage de la science. Henri VIII se joignit à Luther et à Calvin; et l'Église vit un jour réunies contre elle, dans une commune haine, les trois grandes puissances de ce monde: la parole, la plume et l'épée.

Comment vous peindre ces premiers temps de la Réforme, ce premier enivrement de la raison humaine? Elle commence par répudier toute autorité: autorité des Pères, autorité des Papes, autorité des conciles; elle ne veut plus, pour retrouver la pensée de Jésus-Christ, qu'elle dit altérée, qu'un livre: la Bible; et pour ce livre, qu'un interprète: elle-même. Ah! l'interprète alla vite en besogne. Comme un malade en délire qui prend pour des réalités les fantômes qui l'obsèdent, elle crut découvrir dans chaque mot du texte sacré, des sens que le monde n'y avait jamais vus. Dogme et morale, culte et discipline, en quelques années, tout est ébranlé; après les croyances, les institutions. Elles avaient besoin de réformes: on les réforme d'une nouvelle et singulière manière: en les supprimant. La chaire de S. Pierre, après avoir porté, dans une série quinze fois séculaire de Papes, toutes les vertus, a été déshonorée par quelques faiblesses; on brise la chaire de S. Pierre et on insulte la Papauté. Le désordre a pénétré dans le cloître; on en ouvre les portes. On a vu des prêtres oublier la sainteté de leur sacerdoce; on les fait descendre de l'autel pour les conduire à des unions sacrilèges; c'est-à-dire qu'on avait annoncé une réforme, et qu'on aboutit à une ruine.

Cependant que fait l'Europe? L'Europe, Messieurs, s'est laissé séduire. Déjà l'Allemagne, l'Angleterre, la Suède, le Danemarck, la Suisse, ont quitté l'Église; la France est en feu, et on peut se demander si on ne verra pas quelque jour l'hérésie s'asseoir sur le trône de S. Louis.

O Église de Dieu, Église qu'on disait immortelle, tes destinées seraient-elles donc finies? Déjà on annonce tes funérailles; dans une de ces orgies qui rappellent les festins de Balthasar, Luther a prononcé ta sentence et l'a écrite sur la muraille: « Tu n'en a plus que pour deux ans!... » Aurait-il donc dit vrai? ou, si tu dois échapper à ces effroyables périls, où sont, où sont tes sauveurs?

On a cru un moment, Messieurs, qu'ils étaient à Trente; un concile, en effet, s'y était réuni: un concile, c'est-à-dire l'Église se concentrant, se recueillant à l'heure du danger; l'Église consultant ses livres révélés, les écrits de ses docteurs; et, au-dessus, dirigeant les intelligences, dominant les

passions humaines, et de débats souvent orageux et confus faisant sortir la lumière, l'Esprit de Dieu !..... Un concile s'était réuni à Trente ; mais deux fois il avait fallu l'interrompre : une première fois, les Pères avaient dû fuir devant la peste ; une seconde fois, ils s'étaient séparés au bruit des armes protestantes.

L'Église en était là, Messieurs, et, pour emprunter le langage de Bossuet, il semblait que Dieu avait tout laissé tomber, jusqu'à l'espérance.

C'est alors qu'apparaît S. Charles, et, comme si Dieu avait voulu annoncer au monde ses destinées futures, pendant toute la nuit où il naquit, il fit luire une grande lumière sur son berceau ; il mit dans l'esprit d'un saint prêtre des intuitions prophétiques. Comme on s'étonnait de la vénération dont il entourait Charles : « Ah ! répondit cet homme de Dieu, vous ne connaissez pas cet enfant ; il sera le réformateur de l'Église, et il fera des choses admirables ! »

Et, en effet, il ne tarde pas à faire des choses admirables. A onze ans, il fait pleurer de joie son père, en lui disant quel usage il entend faire des revenus de sa première abbaye; à seize ans, il réforme son abbaye d'Arone. Évidemment l'esprit de la Rédemption est sur lui ; mais c'est d'une réforme bien autrement large que l'Église a besoin. Aussi voyez comme Dieu se hâte ! on dirait qu'il est pressé ; il fait monter sur le trône pontifical un pape de la famille des Borromées ; Pie IV appelle son jeune neveu à partager avec lui le gouvernement de l'Église; il accumule les dignités sur sa tête : à vingt ans, Charles est archevêque ; à vingt-deux, il est cardinal ; l'heure de Dieu est venue.

L'heure de Dieu ! mais non ; Charles est archevêque ; il est cardinal, et, le croirait-on ? il n'est pas prêtre. Faut-il ne voir, à travers ces étranges combinaisons des choses, que les abus des hommes ? J'aime mieux, pour ma part, y voir aussi un dessein de Dieu.

Tout à coup, Charles perd son frère : le voilà l'héritier d'une immense fortune, le seul représentant d'un grand nom ; en perspective, une illustre alliance, et, s'il le veut, les premières charges de l'État. Ses parents, ses amis, le pressent de rentrer dans le monde, et font passer devant lui tout cet avenir comme une éblouissante vision ; mais Dieu, Messieurs, en fait passer une autre : il fait passer devant ses yeux l'image de son Église désolée ; il la lui montre, sur cette route des siècles qui est bien souvent la route de son Calvaire, succombant sous le poids de sa croix. S. Charles n'hésite pas ; les âmes vulgaires se font un idéal vulgaire ; les grandes âmes se font un idéal

grand comme elles. — Il sera prêtre, il y est résolu; il ira au-devant de l'Église, comme Véronique au-devant de son maître; il essuiera sa face poudreuse, meurtrie et ensanglantée; en d'autres termes, il travaillera, dans la mesure de ses forces, à sa régénération.

Mais comment? comment lutter contre le déchaînement universel des passions humaines? Comment éclairer, purifier, transformer un monde? Luther avait cru pouvoir y suffire avec de l'éloquence et avec du génie. O aberration de l'orgueil humain! l'éloquence et le génie! ils ne peuvent souvent rien pour sauver une âme, et Dieu donne tous les jours d'éclatantes leçons à notre orgueil, en attachant les conversions à une parole obscure et à un dévouement ignoré. Si l'homme est si impuissant quand il s'agit d'une âme, qu'est-ce donc quand il s'agit d'un monde? Aussi l'ordre de la Rédemption ne se change pas, et l'enfantement divin doit toujours commencer par l'humilité: *Humilitate concepit.*

C'est par elle, Messieurs, que commence S. Charles. La grande œuvre qu'il médite le ravit, mais en même temps elle l'épouvante; il est si faible, il s'en croit si indigne! aussi est-il un moment sur le point d'aller s'enfermer dans un couvent solitaire; il faut que son confesseur le rassure, et que sa foi calme les frayeurs de son humilité, les seules qu'il ait jamais connues. — Il est faible, mais n'est-ce pas par la faiblesse que Dieu aime à triompher? n'est-ce pas avec douze pêcheurs qu'il a changé le monde? — Il se mettra donc à l'œuvre, mais l'action de Dieu précèdera la sienne; il appliquera les remèdes, mais quand l'Esprit de Dieu les aura indiqués. Il songe à ce grand Concile qui, interrompu plusieurs fois, n'a pas encore abouti; il presse le Pape de le reprendre, et il fait de telles instances, que, malgré tous les obstacles, le Pape s'y décide.

Le Concile se réunit. Charles reste à Rome où le retiennent la volonté du souverain Pontife et les affaires de l'Église; mais, de loin, c'est lui qui dirige tout. De Trente à Rome, des courriers vont et viennent; le jour, la nuit, Charles est debout pour les recevoir; ou, s'il prend quelques heures de sommeil, ses serviteurs ont ordre de l'éveiller dès que l'un d'eux arrive; il répond à tout: il éclaircit les doutes, il lève les difficultés, il fixe les résolutions. Enfin le Concile semble toucher à son terme, déjà les cœurs s'ouvrent à l'espérance,... mais Dieu qui veut montrer ce qu'il en coûte pour sauver les âmes et qui veut aussi faire resplendir la foi de son grand serviteur, Dieu permet que l'horizon s'assombrisse de nouveau; au dehors les princes; au dedans des rivalités jalouses suscitent de tels obstacles, qu'on parle encore une fois de suspendre le Concile, et d'en remettre

la conclusion à des temps plus calmes ; les légats sont découragés, le Pape tombe malade.

O Charles, c'est donc en vain que vous avez espéré ! l'Église est donc bien inguérissable, et, comme un malade qui va mourir, elle n'a donc fait un effort que pour retomber plus épuisée !

Non, Messieurs, S. Charles ne désespère pas ; il sait que souvent c'est lorsqu'il a tout réduit à l'impuissance que Dieu se plaît à agir ; il relève les âmes ; il leur communique son indomptable confiance ; il presse les légats ; on abrège le temps ordinaire des sessions ; on redouble d'activité et d'ardeur ; le Concile est conclu, et les Pères, qui ont conscience de la grande œuvre qu'ils viennent d'accomplir, pleurent de joie, s'embrassent, et célèbrent, dans leurs acclamations enthousiastes, la prochaine délivrance de la chrétienté.

C'était une délivrance en effet. L'erreur a été frappée ; le fond de la vérité est resté le même, mais les formules se sont précisées et élargies ; toutes les plaies de l'Église ont été sondées, tous les remèdes ont été indiqués. Aussi bientôt quelle transformation ! Pendant que la raison humaine, livrée à elle-même et à son fol orgueil, va aller de variations en variations, la foi des peuples va se raffermir ; pendant que la vie surnaturelle va s'éteindre, ou du moins aller s'appauvrissant dans les régions protestantes, la vertu, sous toutes les formes, va refleurir dans l'Église catholique. Couche-toi, ô XVI[e] siècle, orageux et troublé, le XVII[e] va se lever tout radieux. Déjà je vois les intelligences qui s'épanouissent dans la lumière : voici Suarez, Louis de Grenade, Bellarmin, Baronius, en attendant Bossuet et Fénelon. Et à côté des génies, voici les saints. Ils s'échelonnent du XVI[e] au XVII[e] siècle ; ils forment comme une procession immense et magnifique. Voici le groupe des enfants, des jeunes hommes à qui l'innocence et la pénitence ont fait une nuance de beauté particulièrement touchante : Louis de Gonzague, Stanislas de Kostka. Voici les vierges, les fondatrices ou les réformatrices d'Ordres : sainte Thérèse, sainte Chantal, sainte Marie-Madeleine de Pazzi, sainte Catherine de Ricci, sainte Rose de Lima ; et à côté d'elles, ces autres représentants du cloître régénéré qui s'appellent S. Ignace, S. François de Borgia, S. Pierre d'Alcantara, S. Jean de la Croix, S. Jean d'Avila. A leur suite, voici le groupe des prêtres : Philippe de Néri, Vincent de Paul, de Condren, de Bérulle, Olier. Voici celui des apôtres : François-Xavier, François de Sales : François de Sales qui ramène à l'Église 70,000 hérétiques ; François-Xavier qui lui donne un monde. Et, présidant à tout ce mouvement, ou le préparant, voici un pontife qui, successivement prêtre, religieux, évêque, pape, résume en lui tous les genres de sainteté : cet immortel

Pie V qui va par ses prières, plus que don Juan d'Autriche par ses armes, vaincre les Turcs à Lépante. Trente, Lépante! journées mémorables: Trente où l'hérésie fut vaincue; Lépante où fut anéantie la barbarie musulmane; Lépante qui devait être la gloire de Pie V; Trente qui devait être surtout la vôtre, ô Charles! Votre foi ne vous avait donc pas trompé; il y avait dans l'Église une source de rajeunissement. Mais cette rénovation n'est pas encore achevée; vous l'avez conçue, vous l'avez préparée; pendant que les Papes vont l'accomplir dans l'Église universelle, allez, éclairé maintenant par l'Esprit de Dieu, l'accomplir dans cette portion de l'Église qui vous a été confiée. Après la conception, l'action. Nous allons la contempler dans une seconde partie.

II. — A quoi servirait, Messieurs, d'avoir conçu un idéal sublime si on ne le réalise pas? Grand peut-être par l'intelligence, médiocre par le cœur et par le caractère, on meurt après avoir fait un beau rêve.

Tel ne fut pas S. Charles. Il avait conçu une grande idée: réformer l'Église; et, pour sa part, et sur le théâtre où Dieu l'a placé, il la réalise.

Il y avait longtemps qu'il désirait aller à son Église de Milan. Il avait fallu toutes les instances de Pie IV et toutes les sollicitudes du Concile de Trente pour le retenir; mais dès que le Concile fut achevé, dès qu'il eut fermé les yeux à Pie IV, et donné S. Pie V à l'Église, il partit.

Quel spectacle, Messieurs, que celui qui s'offrit à lui, à son arrivée à Milan! Des églises qui tombent en ruines ou qui sont devenues le théâtre de dérisions sacrilèges; des prêtres ignorants, faibles et méprisés; le cloître ouvert aux mondains et à leurs fêtes; un peuple qui ignore jusqu'aux éléments de la foi, qui méprise et viole ouvertement les lois de l'Église.

A ce spectacle, S. Charles versa des flots de larmes, mais il ne se découragea pas; confiant en Celui qui a dit sur un tombeau: *Etiamsi mortuus fuerit, vivet*, et qui peut ressusciter un peuple aussi bien qu'un homme, il se mit immédiatement à l'œuvre. Tout était à faire: il fallait éclairer les intelligences, ramener à la discipline les volontés rebelles, et, comme on n'aboutit à rien si on ne gagne le cœur, gagner les cœurs en unissant à l'énergie qui dompte les résistances, les tendresses qui provoquent l'amour. S. Charles suffit à tout. Suivez-le, Messieurs, vous allez assister à une résurrection.

Il fallait d'abord éclairer les intelligences, et S. Charles, avec son ferme bon sens, comprit de suite qu'il devait commencer par l'enfance et par la jeunesse. Quiconque, Messieurs, a

jamais songé à réformer la société, chrétien ou incrédule, a commencé par là; car la jeunesse, c'est l'humanité qui monte retrempée aux sources de la vie, fraîche, ardente, joyeuse, pleine de force, d'enthousiasme et d'espoir; par conséquent, c'est l'avenir. S. Charles, n'eût-il pas su les divines prédilections de Jésus-Christ, eût donc dû penser d'abord à elle. Aussi peut-on dire de lui, comme du grand évêque que nous avons perdu, que la jeunesse a été son premier et qu'elle fut son dernier amour. Étudiant, il songe à fonder pour elle un collège à Pavie, et quand il descend du mont Varalle, brûlé par la fièvre, épuisé, il voyage toute une nuit, par un temps affreux, entre à Ascone, malgré la peste, y fonde, avant de mourir, un collège encore, et laisse ainsi à des enfants la dernière création de son cœur. Il a l'amour, je ne dis pas assez, il a la passion de l'éducation. Il songe aux grands, aux riches, je le dirai, mais il songe aussi, il songe surtout au pauvre peuple des campagnes, à ce laboureur, à cet ouvrier, à ce pâtre, qui, lui, n'a pas de joie en ce monde, et qui a besoin qu'on vienne, sous sa cabane enfumée, lui dire que son Dieu l'a aimé, qu'il est mort pour lui; qu'on vienne suspendre devant ses yeux l'image de ce divin Crucifié qui, avant de porter sa croix, a manié de durs outils comme lui, et gagné son pain à la sueur de son front. Il veut que son enfant, en rentrant le soir, lui rapporte dans la pureté de son front, la candeur de son regard, la paix de son âme, avec un charme pour son existence, une révélation de la vertu, et que Jésus-Christ vienne à lui sous les traits d'un fils et d'une fille bien-aimés. Pour cela, il lui faut des maîtres, et des maîtres qui apprennent à cet enfant autre chose qu'un peu d'écriture et de calcul; qui lui parlent de Dieu, de son âme, de ses célestes destinées. Et ces maîtres, il les trouve. Il n'a guère à leur offrir que des privations, des peines obscures, des calomnies; mais il est toujours, dans l'Église, des âmes qui se contentent de cela, et bientôt, dans le plus humble village, dans les gorges inaccessibles des montagnes, des écoles s'élèvent, et 3,000 catéchistes parlent de Dieu à plus de 40,000 enfants.

Si parmi ces enfants il en est qui, voyant venir à eux la religion sous des formes si aimables, aient senti s'éveiller en eux le désir du sacerdoce, il leur ouvre des asiles pour former leur jeunesse; car au-dessus de ses écoles, il a ses collèges, ses séminaires: collèges et séminaires pour les riches, collèges et séminaires pour les pauvres; il en fonde à Milan, à Ascone, partout. Quand il s'agit d'une pareille œuvre, rien ne lui coûte: il quête auprès des riches, il demande des abbayes au Pape, il donne l'argent de ses propres bénéfices à pleines mains; il veut que ses enfants soient heureux, qu'ils aient une

demeure vaste, belle, aérée. Souvent il va les voir. Quelque prélat passe-t-il à Milan, il le leur amène; on improvise alors, pour le recevoir, de petites séances littéraires où le cœur inspire le talent, et le supplée au besoin. O aimables et touchants souvenirs, pouvais-je vous taire aujourd'hui? n'êtes-vous pas pour nous des réalités? Le cœur des évêques est comme celui des mères — toujours le même, — et en parlant d'amour pour l'enfance, ma pensée, Monseigneur, ne pouvait rester tout entière à Milan.

Ai-je besoin de dire que parmi ces jeunes gens, les plus chers étaient les aînés, ceux qui approchaient du sacerdoce? Ceux-là, Charles les connaissait tous; deux fois par an, il allait les visiter; il passait, à chaque fois, quinze jours avec eux; et il ne fallait pas que pendant ce temps on lui parlât d'affaires; ses enfants, leur âme, leurs dispositions morales, pouvait-il y avoir pour lui plus grande et plus pressante affaire? Il leur avait donné leurs règles; il avait choisi pour les élever, les plus savants, les plus vertueux, les plus prêtres de ses prêtres; c'est-à-dire, Messieurs, qu'il avait esquissé cette œuvre des grands séminaires à qui M. Ollier devait donner sa dernière forme; en sorte que, quand nous nous retournons en arrière, et que nous songeons aux années radieuses de notre jeunesse, à ces années calmes et fécondes où on nous apprenait à aimer les âmes, l'Église et Jésus-Christ; quand nous songeons à ces ambitions généreuses, à ces longs espoirs, à ces beaux rêves qui, grâce à Dieu, n'ont pas tous été trompés; quand nous songeons à notre sous-diaconat, à notre première messe, plusieurs images bénies doivent se lever dans notre âme : l'image de l'Église qui, par le concile de Trente, prépara à notre jeunesse sacerdotale un pareil berceau; l'image de S. Charles qui le premier réalisa la pensée de l'Église; et enfin la vôtre, prêtres vénérables, que je puis bien appeler nos pères, et qui ne vous figuriez pas, quand vous nous traciez le portrait du prêtre, que les modèles étaient sous nos yeux.

S. Charles aima donc passionnément la jeunesse; Dieu l'en récompensa. Un jour, par une de ces délicatesses exquises qu'il a souvent pour ses saints, il amena à ses pieds cet angélique jeune homme qui s'appelle Louis de Gonzague; le jeune homme versa son âme dans celle de l'évêque, et l'évêque, en contemplant ce mélange de douceur et de force, d'innocence et d'héroïque amour, put admirer, achevé dans tous ses traits, le type du jeune homme tel qu'il l'avait rêvé.

Que de choses j'aurais encore à vous dire si je voulais seulement indiquer toutes les autres industries de S. Charles pour instruire son peuple! Il appelle dans son diocèse des

congrégations religieuses, il en fonde lui-même; il se fait précéder de missionnaires dans ses visites; il organise des catéchismes; il réveille le zèle de ses prêtres pour l'instruction des âmes. Les chaires longtemps muettes retentissent de la parole de Dieu; il est le premier à donner l'exemple; il parle jusqu'à deux et trois fois par jour: à Milan, dans les villes et les villages où il passe, partout. Il n'était pas naturellement éloquent, mais il avait fait, pour se former à ce ministère auguste de la parole, des efforts que je ne crains pas d'appeler héroïques. On l'avait vu, à Rome, monter dans les chaires de tous les couvents et de toutes les églises; que dis-je! on l'avait vu, lui, le grand ministre de Pie IV, lui, le chargé d'affaires de l'Église, se faire écolier, prendre des leçons de philosophie et de théologie, relire, pendant le silence des nuits, ces auteurs anciens où la pensée s'est revêtue de formes à la fois si vivantes, si mesurées et si délicates; il avait fondé une académie dont le nom seul, « académie des nuits vaticanes, » indique assez qu'il dérobait au sommeil le temps qu'il donnait à l'étude. Cette passion pour l'étude, loin de s'alanguir avec l'âge, alla au contraire croissant, et à la fin de sa vie, malgré l'accablement des affaires et les soucis de l'apostolat, il étudiait jusqu'à six heures par jour.

Il avait compris, Messieurs, que si pour l'homme la science est une gloire, pour le prêtre elle est un devoir; il se rappelait que l'*Ite docete* est le premier mot de sa mission, et la sainteté elle-même ne lui eût pas paru assez belle si la science n'en eût rehaussé l'éclat. Aussi quand il montait dans cette chaire qui est, avec l'autel, le lieu du prêtre, on peut dire que la sainteté et la science, comme deux anges tutélaires, y montaient avec lui.

Faut-il s'étonner après cela si bientôt le diocèse de Milan commence à changer de face? si l'ignorance disparaît? si, dans ce diocèse où il n'était pas rare de rencontrer des vieillards qui ignoraient jusqu'à l'oraison dominicale, les enfants maintenant peuvent être interrogés sur les plus hauts mystères? si l'hérésie enfin s'arrête impuissante devant cette sentinelle avancée qui veille au pied des monts Tyroliens?

Mais il n'eût pas suffi d'éclairer les intelligences, il fallait changer les mœurs, rétablir la discipline, plier aux saintes lois de l'Église toutes les volontés.

Ah! l'obstacle était difficile à vaincre; la coutume était là, générale, invétérée; des congrégations religieuses, riches et puissantes, abritaient leurs désordres derrière de prétendues exemptions; le pouvoir civil allait résister de toutes ses forces à cette autorité rivale qui venait interdire ses fêtes; qui, quand

il décrétait le plaisir, décrétait la pénitence, et qui lui redemandait, sous peine d'anathème, des droits usurpés.

Rien ne peut arrêter S. Charles. Il est résolu, dût-il y laisser la tête, à extirper tous les abus. Mais, afin de les mieux connaître, et d'y appliquer de plus sûrs remèdes, il fait pour son diocèse et pour sa province ce qu'il a fait pour l'Église universelle : il consulte. Pour son diocèse, il consulte ses prêtres ; pour sa province, il consulte ses suffragants. Ce sont bien en effet des consultations divines, que ces conciles et ces synodes où il cherche les moyens de guérir le cher malade qui lui a été confié. Il interroge tous ces médecins des âmes qu'il a appelés près de lui ; il écoute leurs avis ; mais nul n'a saisi le mal et n'en indique les remèdes avec plus de perspicacité que lui. Il a, outre ce coup d'œil que donne l'amour, les innombrables notes qu'il a prises dans ses visites, ou que lui envoient de tous les points du diocèse ses vicaires forains. Aussi bientôt les décrets les plus précis et les plus sages viennent-ils compléter, adapter aux besoins particuliers de son peuple la réforme du concile de Trente. Et, comme les décrets ne servent à rien, si on n'apporte à leur exécution qu'un zèle attiédi, il cherche, dans des allocutions ardentes, à enflammer l'âme de ceux qui bientôt vont les appliquer. Tantôt, étendant son regard sur le monde, il leur montre l'hérésie triomphante, les temples renversés, les religieux chassés de leurs cloîtres, les prêtres égorgés ; tantôt, le ramenant sur leurs diocèses, sur leurs paroisses, il leur montre les désordres qui les ont envahis ; et alors il leur rappelle le but de leur sacerdoce ; il fait passer devant leurs yeux les grandes images des Athanase, des Ambroise, des Chrysostome, de tous ces évêques des premiers siècles qui, par leurs mâles vertus et leur courage héroïque, ont, en des jours difficiles, sauvé la société chrétienne. Il leur fait entendre la voix du Pontife suprême demandant compte à chacun d'eux des âmes qu'il lui a confiées ; enfin, son imagination s'échauffant, sa pensée s'élargissant, il leur montre Milan, et derrière Milan, la province, et derrière la province, l'Espagne et son roi, et derrière l'Espagne et son roi, l'Église et son chef dans l'attente de ce qu'ils vont faire ; il apostrophe Milan et la province elle-même : « O mes chers enfants, s'écrie-t-il, consolez-vous ; espérez, chère province de Milan ; voici vos médecins et vos pères qui vont guérir vos plaies. »

Et en effet on pouvait espérer ; non seulement les décrets étaient faits, mais les cœurs étaient bouleversés. Ils s'en allaient, ces prêtres dans leurs paroisses, ces évêques dans leurs diocèses, comprenant la grandeur du sacerdoce qu'on venait de leur peindre en traits de feu, et dont ils avaient vu,

en leur archevêque, la magnifique image. Ils réformaient leurs peuples, ils se réformaient eux-mêmes. S. Charles, lui aussi, toujours si fort, si intrépide, au sortir de ces réunions fraternelles, paraissait encore un autre homme. Il fallait, coûte que coûte, dans le cloître, dans le clergé, dans le peuple, obéir aux décrets qu'il venait de faire, et à ceux du concile de Trente. En vain les passions se soulèvent; en vain on forme des complots contre sa vie; en vain les gouverneurs de Milan couvrent les résistances de leur autorité. Quand il ne peut vaincre ces résistances par la douceur, il les brise par la force, et la majesté même du souverain qu'ils représentent ne peut garantir les gouverneurs de ses anathèmes.

Aussi, bientôt, quel rajeunissement! Non seulement le nom de Dieu est répété dans les écoles par des milliers de bouches innocentes, mais le clergé se transforme, la régularité rentre dans le cloître, les réjouissances scandaleuses qui déshonoraient l'Avent et le Carême disparaissent, les temples se relèvent, le culte reprend sa dignité, la religion tout entière semble renaître aux yeux des peuples étonnés.

Mais, pour de pareils résultats, vous le comprenez, Messieurs, la force toute seule n'eût pas suffi; la force dompte les résistances, elle ne gagne pas les cœurs; or, tant que le cœur n'est pas atteint, il n'y a pas de réforme durable. La rédemption est l'œuvre de la miséricorde plus encore que de la puissance; pour réformer l'humanité, Dieu n'a pas pris ses foudres: il a pris tous les charmes qui pouvaient la séduire: charmes de l'enfance, de la bonté, du dévouement; il est né dans une crèche, il est mort sur une croix, et il a ravi les cœurs par le spectacle d'un amour infini.

C'est aussi ce que fit S. Charles: il aima.

Je ne puis dire tout ce que son cœur lui inspira pour son Église: sacrifice de ses espérances humaines et des honneurs dont le Pape l'a comblé; inépuisables aumônes qui font le désespoir de ses intendants; pardons sublimes qui l'amènent au lit de mort de ceux qui l'ont persécuté, pour les bénir; œuvres charitables de toutes sortes: hôpitaux pour les infirmes, asiles pour les jeunes filles exposées. Mais, d'ailleurs, à quoi bon tout dire? la charité, comme le génie, a ses grandes journées: journées où l'âme humaine sort d'elle-même, déploie le fonds de bonté que Dieu a mis en elle, mais le déploie avec une telle puissance et un tel éclat, qu'elle apparaît comme transfigurée, et que la terre entière est forcée de reconnaître en elle la fille d'un amour infini.

Ces grandes journées de la charité de S. Charles, ce furent d'abord les journées de ses visites. Il y avait plus de quatre-

vingts ans que les peuples du diocèse de Milan n'avaient vu leur archevêque. S. Charles alla vers eux, et non seulement dans les plus humbles hameaux répandus dans les plaines de la Lombardie, mais jusque dans les pauvres villages suspendus aux flancs des rochers, ou sur les cimes des Alpes. Il fallait le voir alors, gravissant ces pentes abruptes, à pied, un bâton à la main, tantôt couvert de sueur, tantôt glacé par l'âpre bise des montagnes. Ni les torrents qui mugissent, ni les précipices qui s'ouvrent béants sous ses pieds, ne peuvent effrayer son courage; il attache des crampons de fer à ses souliers; il se traîne, quand il le faut, sur les mains, et il monte, intrépide, joyeux, oubliant chaleurs et frimas, ne songeant qu'aux âmes qui, là-haut, sur ces sommets, l'attendent. Je vous laisse à penser l'étonnement, l'admiration de ces populations, quand elles le voyaient arriver, exténué, à bout de forces; quand elles contemplaient ce visage amaigri, cette physionomie où rayonnait un feu céleste; quand elles entendaient cette parole brûlante et entrecoupée de sanglots; quand, le lendemain, elles apprenaient qu'il avait couché sur une chaise, sur une planche, sur quelques feuilles desséchées; qu'il n'avait voulu pour toute nourriture que quelques châtaignes ou quelques fruits sauvages de leurs montagnes. C'était donc là cette Église romaine tant calomniée! C'étaient donc là ces cardinaux amis du plaisir! Entre l'Église et l'hérésie, ils n'hésitaient plus; comme Salomon, ils avaient reconnu la vraie mère au spectacle auguste de son amour; les cœurs s'attendrissaient, les âmes se convertissaient, et S. Charles descendait, laissant une population transformée, et, à l'ombre de son presbytère, un pauvre prêtre dont le cœur s'était réchauffé au contact du sien.

Cela est sublime, n'est-ce pas, Messieurs? et pourtant ce n'est pas encore là le trait suprême. Il y a dans la vie de S. Charles un acte à part devant lequel tout s'efface, et qui, à lui seul, suffirait à immortaliser un homme.

Un jour, pendant que Milan était dans les fêtes, un mot retentit qui suspendit les danses joyeuses, qui fit pâlir tous les visages, et qui, comme un glas funèbre, porta la terreur dans toutes les âmes: la peste! la peste!... C'était elle, en effet. Déjà elle avait ravagé quelques provinces, et elle venait de faire son apparition dans la ville. Épouvanté, le gouverneur s'enfuit; les riches gagnent à la hâte leurs maisons de campagne; les portes se ferment; les habitants se fuient; on ne voit bientôt plus errer, à travers les rues mornes et silencieuses, que des visages livides et des spectres affamés; on n'entend plus que le pas du fossoyeur, et le bruit monotone du chariot funèbre qui se promène lentement, recueillant les cadavres dont la mort a

jonché la ville; partout, la stupeur, et le désespoir, et l'image de la mort!... Que va faire l'archevêque? On le presse de fuir; les docteurs l'assurent qu'il le peut; le Pape lui recommande de ne pas trop exposer une vie aussi précieuse que la sienne; mais il a entendu une voix plus éloquente que celle des docteurs, plus éloquente que la voix du Pape lui-même; il a entendu la voix de ses enfants qui pleurent et qui l'appellent... Et il va à eux; il monte les rampes de ces tristes mansardes, de ces réduits infects où personne n'ose pénétrer. Un jour, ce sont des agonisants qu'il ne craint pas de toucher, afin de leur donner, avec la confirmation, la grâce de bien mourir; un autre jour, ce sont de petits enfants qu'il prend sur le sein glacé de leurs mères et qu'il arrache à la mort, en les emportant dans ses bras. Mais son dévouement, tout grand qu'il est, ne peut suffire à soulager tant et de telles infortunes. Il fait appel à tous les cœurs généreux; par ses paroles, par ses cris d'âme, et mieux encore par ses exemples, il enflamme le zèle de ses prêtres et de ses religieux; il demande aux dames leurs joyaux, au Pape, des indulgences; pendant près d'un an, il est l'appui, il est l'âme, si je puis ainsi parler, de 300,000 âmes. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de sa tendresse ou de son courage; un jour pourtant, ce fut la tendresse qui l'emporta, le courage fut vaincu, et peut-être n'y a-t-il rien dans la vie de S. Charles de plus touchant que cette divine faiblesse.

Il y avait près de Milan un hôpital, l'hôpital Saint-Grégoire. Des centaines de malades y étaient entassés, et personne n'osait venir à leur secours. Ils étaient là, sans pain, sans consolation, livrés à toutes les horreurs de la faim et du désespoir. A la nouvelle de leur détresse, le saint archevêque s'émeut; ce sont les plus à craindre des pestiférés; oui, mais ce sont les plus malheureux de ses enfants: cela suffit. Il part, il arrive dans ce lieu qui ressemble plus à un cimetière qu'à un hôpital, tant la mort y a fait de victimes. A son aspect, de tous les points de ce lugubre asile s'élèvent des sanglots et des cris déchirants; S. Charles mêle ses larmes aux larmes de ces malheureux; il leur promet de veiller sur eux, et il ne les quitte qu'après les avoir consolés.

Quand il fut de retour dans son palais, il ne put y tenir; l'émotion avait été trop forte; lui, l'invincible, il fut vaincu. Il fut obligé de s'appuyer contre un mur, et il pleura... Messieurs, je ne sais, mais, pour moi, jamais S. Charles ne m'a paru plus beau. Je l'admirais tout à l'heure se redressant fièrement devant le mal et le frappant de ses anathèmes; mais je l'admire plus encore quand je le vois, vaincu par son cœur, défaillant contre

un mur et pleurant. Je me trompe: il est une circonstance où il fut plus admirable encore. Il avait eu beau multiplier les dévouements, prier et faire prier son peuple; le fléau gagnait toujours; la famine s'était unie à la peste; 70,000 pauvres manquaient de pain, et des milliers de malades agonisaient. S. Charles comprit qu'il fallait faire violence au Ciel par quelque acte extraordinaire. Il ordonna des processions générales, il prit dans ses mains un grand crucifix, et on le vit s'avancer, à travers les rues de la ville, nu-pieds, la corde au cou, comme un criminel; on l'entendit, dans un des plus sublimes élans de charité qu'ait jamais eus une âme sacerdotale, demander à Dieu de le frapper, mais d'épargner son peuple.

Cette fois, Dieu était vaincu ; les cœurs, Messieurs, l'étaient aussi ; Milan s'émut au spectacle d'un tel amour ; des âmes qui ne s'étaient rendues jusque-là ni à la science ni au courage, se rendirent à la charité. Il ne restait plus à S. Charles, pour achever cette grande œuvre de la rénovation d'un peuple, qu'à souffrir et à mourir. Après la conception, l'action ; après l'action, l'immolation. Quelques instants encore, Messieurs, et j'ai fini.

III. — Quand un homme a mis à une œuvre toute son intelligence, toute son énergie, tout son cœur, il ne lui reste plus, Messieurs, pour donner à son œuvre toute sa fécondité, qu'une chose à faire : c'est de briser l'instrument aux pieds de Dieu.

C'est la souffrance qui termine tout ici-bas ; c'est elle qui termine l'homme, et qui termine ses œuvres. Elle a, j'ose le dire, terminé Jésus-Christ lui-même. Après les courses évangéliques, après la prédication, après les miracles : les larmes, les opprobres et le sang du Calvaire.

La rédemption du monde s'est achevée sur une croix; c'est sur la croix aussi que s'achève la rédemption de chaque âme : « *Adimpleo in carne mea ea quæ desunt passionum Christi pro corpore ejus quod est Ecclesia :* J'accomplis dans ma chair, a dit S. Paul, ce qui manque aux souffrances du Christ, pour son corps qui est l'Église. » — « Le sacerdoce, a dit de son côté le P. Lacordaire, est une immolation de l'homme ajoutée à celle de Dieu ; et celui-là y est appelé qui sent dans son cœur le prix et la beauté des âmes. Quiconque, ajoute-t-il, sous l'enveloppe qui nous la voile, reconnaît l'image immortelle de Dieu; quiconque y discerne, malgré le péché et la ruine, un si cher objet d'amour, qu'il en voudrait mourir, a entendu cette parole : *Tu es sacerdos in æternum :* Tu es prêtre éternellement. »

Cette parole, S. Charles l'avait entendue. Les âmes étaient

pour lui un si cher objet d'amour, qu'il en eût voulu mourir ; mais, n'en pouvant mourir, il en voulut du moins souffrir. Dès le jour où il se voua à elles, il se regarda comme une victime, et, de sa consécration à son dernier soupir, sa vie ne fut qu'un sacrifice ininterrompu.

Je ne parle plus de ses courses à travers son diocèse, des pierres qui meurtrissent ses pieds, des torrents où plusieurs fois il tombe, des ardeurs du soleil, de la pluie ou des frimas. Qu'est-ce que tout cela pour lui ? Je ne dis qu'un mot des longues et douloureuses maladies que Dieu lui envoie : il les regardait comme des grâces ; rarement les fatigues du corps purent suspendre son activité, jamais elles ne purent abattre son courage. Il avait pour maxime qu'un évêque ne doit s'arrêter qu'au troisième accès de fièvre, et encore allait-il plus loin que sa maxime, car dans une de ses visites il ne s'arrêta qu'au dix-septième accès ; et quand Pie V mourut, afin de donner à ce grand Pape un successeur digne de lui, il ne s'arrêta pas même devant la menace de la mort, et il partit pour Rome, malgré les médecins.

Mais laissons ces souffrances dont toute vie est pleine ; aussi bien S. Charles n'estima pas qu'elles fussent suffisantes à racheter son peuple, et il rechercha lui-même ces souffrances volontaires qui sont ici-bas la part généreuse de l'amour, avec une sorte d'avidité passionnée.

Prince, archevêque, cardinal, il eût pu goûter toutes les douceurs de la vie ; il n'en voulut aucune. Dès son arrivée à Milan, il fait de son palais le théâtre de pénitences effrayantes. Il en fait enlever les moelleux coussins, les couches somptueuses ; il ne veut, pour reposer quelques heures, qu'une simple paillasse et une toile grossière ; encore faut-il que le Pape lui impose ce luxe, car, pour lui, il ne voudrait, et il n'a longtemps voulu, qu'un peu de paille sur une planche nue.

Que dire de sa nourriture ? il jeûne plusieurs fois la semaine, au pain et à l'eau. Pendant le carême, il trouve encore que c'est trop, et il ne veut, pour son unique repas, que quelques figues sèches et quelques fèves bouillies.

Et quand il a ainsi brisé son corps, sa soif d'immolation n'est pas encore apaisée. Il le prosterne, ce corps amaigri, épuisé, il le prosterne des nuits entières dans la prière, et il lui inflige de si sanglantes flagellations, qu'à sa mort on le trouva tout couvert de cicatrices.

Et cela, Messieurs, dura pendant plus de vingt ans. Pendant plus de vingt ans il offrit à la ville de Milan, il offrit à tout son diocèse le spectacle d'un homme épris de la folie de la croix, d'un prêtre pénitent, et portant, toute vive, dans sa

chair, l'image de Jésus crucifié : *Mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes.*

Ah ! quand on songe à la vie licencieuse de presque tous les grands d'alors, à la vie futile et molle de beaucoup de prélats, et qu'on voit ce prêtre rechercher la souffrance avec plus d'ardeur que d'autres le plaisir, on ne peut se défendre d'une admiration attendrie.

Et pourtant, Messieurs, je n'ai pas dit les plus amères de ses souffrances. Les peines du corps, après tout, ne sont rien auprès des peines du cœur. La souffrance amère, poignante, ce n'est pas de faire maigre chère et de coucher sur la dure : la souffrance amère, poignante, c'est de prodiguer l'amour, et de rencontrer la haine; c'est de se dévouer corps et âme, et de trouver, au bout de ses dévoûments, l'ingratitude, l'insulte et la calomnie. C'est là le grand supplice de l'amour ; il a fait défaillir au jardin des Olives Jésus-Christ lui-même, et, si jamais vous l'avez subi, vous savez bien qu'il n'en est pas de plus douloureux.

Ce supplice, S. Charles l'a connu. Il a été froissé dans toutes les délicatesses de son cœur d'homme et de son cœur de prêtre : on le chansonne, on publie contre lui des pamphlets infâmes ; on l'accuse en cour de Rome et en cour d'Espagne ; ses beaux projets de réforme ne sont qu'un voile transparent derrière lequel il cache son désir effréné de domination ; on va jusqu'à dénaturer l'acte le plus sublime de sa vie, jusqu'à l'accuser devant le Pape d'avoir, pendant la peste, compromis, par des manifestations imprudentes, la vie de son peuple. Et, comme on ne peut triompher par la calomnie, on en vient, comme toujours, à la violence : on insulte ses officiers, on les fouette sur la place publique, et on les jette en prison. Après avoir insulté ses représentants, on l'insulte lui-même ; un jour, le gouverneur fait cerner son palais par des bandes armées ; un autre jour, il le menace de l'exil, et il faut que S. Pie V le couvre de son autorité.

Mais ce n'est pas encore là pour lui la suprême épreuve. Ceux-là du moins étaient des étrangers que leur zèle pour l'autorité royale aveuglait ! Il fallait, pour être conforme en tout à Jésus-Christ, qu'il trouvât, comme lui, des traîtres parmi les siens : il est, sous prétexte d'exemptions ridicules, arrêté à la porte d'une église et chassé ignominieusement par des clercs ; on vend sa vie à prix d'argent, à l'ombre d'un cloître, et c'est de la main d'un nouveau Judas que part le coup d'arquebuse qui, sans un miracle, devait l'étendre mort au pied de l'autel. Ah ! sans doute il eût fait joyeusement le sacrifice de sa vie ; cette vie, certes, il n'y tenait guère ; mais,

en songeant au crime de ceux qui voulaient la lui ravir, Messieurs, qu'il devait souffrir !

Il souffrit sans se plaindre, et, sur les marches mêmes de cet autel où il avait été frappé, ne pouvant offrir sa vie, il offrit du moins ses souffrances pour ceux qui avaient voulu l'immoler.

Mais où donc, Messieurs, où donc ce prêtre puisait-il un tel amour du sacrifice ? il le puisait, vous le pensez bien, dans le cœur du Prêtre éternel, de Jésus-Christ. Il avait toujours sur lui un livre où les douloureux mystères de la Passion étaient représentés. Ces mystères, il les méditait sans cesse. C'était surtout durant les longues nuits qu'il passait sous les combles de son palais, dans la petite cellule qu'il s'y était fait construire, qu'il s'abreuvait à longs traits, qu'il s'enivrait, selon l'expression de l'hymne sacrée, des souffrances de son Maître; et quand, au matin, brisé par les veilles, par la discipline, il descendait pour dire sa messe ; quand il buvait le sang de la grande victime qu'il avait contemplée toute la nuit dans une méditation ardente, alors l'enivrement divin était complet, et il n'y avait plus dans son âme qu'un mouvement, qu'une aspiration : s'immoler avec Jésus-Christ.

C'est Jésus-Christ qui lui avait appris à souffrir; c'est lui aussi qui lui apprit à mourir.

Jeune encore, il sentit que sa vie allait s'éteindre. Il convoqua son onzième synode, versa encore une fois son âme dans l'âme de ses prêtres, jeta, comme Jésus-Christ, avant le *consummatum est*, un dernier regard sur son œuvre, s'assura que les décrets du Concile de Trente et ses propres décrets étaient observés; puis il partit pour Turin, afin d'y vénérer le Saint Suaire, et de retremper, dans cette vision du Christ mourant, son âme pour ses derniers combats. L'heure suprême, en effet, approchait. Il voulut, avant de rentrer à Milan, faire une retraite, et il gravit ces pentes du mont Varalle qui lui étaient si connues. Il retrouva là, dans de petites chapelles élevées sur les flancs de la montagne, tous les souvenirs de la Passion. Il passa à les méditer les jours, une partie des nuits, pleurant, se frappant la poitrine, et émouvant du spectacle de sa douleur les prêtres qui étaient avec lui. La fièvre le prit. Il descendit de la montagne, et il se coucha dans une barque, afin de regagner Milan par le lac Majeur. Il ne se releva un moment que pour aller donner à l'enfance, en fondant pour elle un collège à Ascone, un dernier gage d'amour; et il s'étendit de nouveau au fond de sa barque, épuisé par ce suprême effort. Il arriva mourant. Il se fit placer dans une salle où était représenté Jésus en croix; il reçut les derniers

sacrements, et il mourut, comme un tel homme devait mourir, les yeux fixés sur le crucifix.

Ah ! mourez, grand Évêque, mourez ; votre œuvre est accomplie : l'Église partout se renouvelle, et votre diocèse est transformé. Maintenant la calomnie se tait ; maintenant toutes les résistances sont tombées, et il n'est plus une âme qui ne s'incline devant cette majestueuse figure de prêtre qui vient de lui apparaître en vous. Déjà, dans les dernières années de votre vie, vous ne pouviez plus faire un pas sans que des multitudes enthousiastes vinssent à votre rencontre, et vous fissent des ovations. Les nuits même ne suffisaient plus à ntendre les confessions de ceux qui voulaient communier de votre main. Aujourd'hui c'est bien autre chose ! *Quum exaltatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.* Voici que Milan et tout le diocèse s'ébranlent ; voici que des flots de peuple se précipitent vers votre palais, afin de vénérer vos dépouilles. Il faut qu'on mette des gardes pour les contenir ; il faut qu'on abatte un pan de mur pour les laisser passer. Vos persécuteurs eux-mêmes sont à vos pieds. Dans ces rues, dans ces places publiques où vous avez été insulté, car vous l'avez été partout, on n'entend plus que des cris de douleur. Rome vous pleure comme Milan ; c'est que Milan et Rome comprennent qu'ils viennent de perdre un sauveur.

Et maintenant je me tais. Devant une si grande âme et de si grandes œuvres, le respect, l'admiration, le désir de faire aussi quelque chose pour Dieu, naissent d'eux-mêmes, et il est inutile de répandre des paroles.

Parmi les leçons qui se dégagent de cette vie, il en est une, pourtant, que je ne veux pas taire : c'est que, quelles que soient les épreuves qu'elle traverse ici-bas, il ne faut jamais désespérer de l'Église.

Les temps où nous vivons ne valent pas mieux que ceux où vécut S. Charles ; peut-être même, à certains égards, sont-ils plus mauvais. Au XVI[e] siècle, on discutait l'œuvre de Jésus-Christ ; mais lui, du moins, on l'adorait encore, et l'Europe se passionnait pour lui. Aujourd'hui on voudrait le faire descendre de ces autels où, depuis dix-huit siècles, l'humanité l'adore ; ou, si on permet à la conscience de lui rendre un culte solitaire, on veut du moins l'exclure de la vie publique. On ne peut plus même lui rendre l'hommage banal qu'on rend aux grands hommes : il faut taire son nom à l'enfance, et le dévouement qu'il inspire ne peut pas toujours présenter son image à ceux qui vont mourir. — L'Église n'est pas mieux traitée que son Maître. Il n'est plus nécessaire que Luther vomisse l'injure contre la Papauté : dans cette Rome même, qui est à elle, ni

dix-huit siècles de vertus, ni les ombres de la nuit, ni la majesté de la mort, ne peuvent plus la préserver de l'outrage, et nous ne savons pas si nous ne la verrons pas quelque jour errante sur les chemins de l'exil, et demandant le pain de l'hospitalité.

Faut-il donc désespérer? Non, non, Messieurs; l'Église a des promesses immortelles, et les triomphes de Jésus-Christ sur la mort ne sont pas finis. La société revivra, si nous le voulons; le sort du monde, je ne crains pas de le dire, est entre les mains des prêtres, car c'est dans leurs mains qu'est l'Évangile, c'est dans leurs mains qu'est le sang du Calvaire!

A l'œuvre donc, ouvriers de Dieu! Apportons chacun à notre tâche, si modeste qu'elle puisse être, la foi de S. Charles, son humilité, sa science, son courage, sa charité, son esprit de sacrifice, en un mot, son large esprit et son grand cœur; et, bien que le présent soit sombre, bien que tout semble fait pour décourager l'espérance, l'avenir, l'avenir est à nous!

Ainsi soit-il!

Voir un autre panégyrique du même saint dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXV, p. 355.

---

4 NOVEMBRE — S. FLOUR, S. GENÈS ET S. FULCRAN

Ossa eorum pullulent de loco suo, nam corroboraverunt Jacob et redemerunt se in fide virtutis.

Que leurs ossements se réveillent dans leur tombeau, car ils ont affermi Jacob et ils se sont rachetés de la mort par leur foi et leur courage.
(Eccli., XLVI, 14.)

MESSEIGNEURS [1],

Telle est la glorieuse destinée promise par l'Écriture aux ossements des Saints; tels sont les triomphes que Dieu réserve à leur mémoire. Vous êtes venus vérifier une fois de plus les oracles du Seigneur, en vous mettant à la tête du clergé et du peuple de Lodève pour rendre un public et solennel hommage

1. NN. SS. Forcade, archevêque d'Aix; de Cabrières, évêque de Montpellier; Caraguel, évêque de Perpignan.

aux illustres patrons de cette cité. Les trois Saints qui la protègent et qui la défendent se rencontrent aujourd'hui dans cette fête pour élever au-dessus de ces murs leurs mains suppliantes et attirer sur elle l'abondance et la plénitude des miséricordes éternelles. L'un, c'est S. Flour, est descendu des montagnes de l'Auvergne ; l'autre, c'est S. Genès, a quitté la ville d'Arles et les bords du Rhône ; et le troisième, pour leur faire honneur, se levant de la châsse où le garde votre piété, S. Fulcran, les invite à bénir la foule assemblée sur leur passage et prie lui-même pour le salut de toute la contrée. Ainsi vous bénissent, ainsi intercèdent pour vous les trois Saints que j'appelle en toute vérité les saints patrons de Lodève. S. Flour fut le modèle des apôtres, S. Genès le modèle des martyrs, S. Fulcran le modèle des évêques. L'apôtre, le martyr, l'évêque, se sont rachetés de la mort et de l'oubli par leur foi et leur courage, et ils ont fondé et affermi dans cette cité le règne de Jésus-Christ : voilà pourquoi leurs ossements revivent et sortent de leur tombe ! *Ossa eorum pullulent de loco suo, nam corroboraverunt Jacob et redemerunt se in fide virtutis.*

Je ne saurais mieux célébrer leur louange qu'en relisant au milieu de vous les actes de leur vie. Vous y entendrez votre propre histoire, et vous remercierez le Seigneur de vous avoir traités avec une prédilection si marquée, en vous donnant pour fondateurs et pour pères un grand apôtre, un grand martyr, un grand évêque.

I. — C'est une tradition chère à notre Midi, aussi bien qu'à l'Église romaine, que l'Évangile fut annoncé dès le Ier siècle dans tous les lieux où Rome avait creusé des routes, dicté des lois et fait prévaloir l'orgueil de ses aigles triomphantes. La croix pénétra plus loin même que les aigles : chez les Parthes, chez les Indiens, chez tous les peuples qui se défendaient encore contre la domination des Césars. Ne soyons pas surpris qu'elle ait été signalée, plantée, arborée le long de ces voies fameuses qui servaient au transport des légions et qui assuraient de la Méditerranée à l'Océan, entre les Corbières et les Pyrénées, le superbe service du gouvernement des Gaules. Lazare la prêcha à Marseille, Marthe à Tarascon, Madeleine sur les rochers de la Sainte-Baume. Je salue avec la tradition cette troupe glorieuse des amis et des concitoyens de Jésus-Christ, qui apporte à vos contrées les premières leçons de l'Évangile et les premiers exemples de l'Église. Mais à côté des amis du Sauveur, voici ses disciples : S. Trophime s'arrête dans les murs d'Arles ; S. Maximin laisse dans la ville d'Aix la trace de ses pas ; S. Martial remonte les Gaules jusqu'à

Limoges; S. Saturnin parcourt la Provence et le Languedoc et ne se fixe qu'à Toulouse; S. Flour sera l'apôtre de Lodève.

Votre cité méritait bien des honneurs de ce premier apostolat. Déjà illustre parmi les villes de la confédération celtique, elle venait de perdre son nom antique et glorieux de *Lodeva*, signalé par Pline l'Ancien, pour recevoir des mains du vainqueur le nom même de Néron: *Forum Neronis*. Mais il en sera de ce nom néfaste comme de ceux que la politique et les révolutions imposent aujourd'hui, sans les accréditer. Quand Lodève recouvra sa liberté, ce fut pour rejeter ce souvenir odieux et reprendre le nom de ses pères. Elle n'a fléchi qu'un jour sous le joug du tyran auquel l'univers, accroupi et muet, votait des statues par centaines, et dédiait par milliers des inscriptions, des forums, des villes, quand un étranger entra dans ses murs et y prêcha le Dieu né sous Auguste, crucifié sous Tibère et persécuté sous Néron.

Quel est cet étranger? Le nom qu'il porte rappelle l'éclat et les parfums de la fleur. C'est S. Flour: il est né sous le ciel de l'Arabie, et peut-être appartenait-il à la suite des rois mages qui vinrent mettre aux pieds du Sauveur les riches offrandes de l'Orient. Peut-être a-t-il compté parmi les soixante-et-dix disciples du Sauveur, confidents de ses pensées et témoins de sa glorieuse Ascension. Mais S. Pierre quitte la Judée, et S. Flour l'accompagne jusque dans cette Rome fameuse où le sceptre des empereurs va passer bientôt aux mains de ce pêcheur sans nom, sans fortune et sans titres, à qui le Seigneur a dit: « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. » Pierre envoie S. Flour travailler dans votre ville à ce bâtiment immense qui doit défier les démons, enterrer les Césars et couvrir l'univers tout entier.

Quel dessein prodigieux! Quelles contradictions à supporter! Quels combats à soutenir, soit dans les murs de Lodève, soit dans les campagnes qui l'entourent! Au dedans et au dehors tout est superstition et idolâtrie. Voilà les forêts, fréquentées par le peuple, où règne encore le culte ancien des Druides, cher à toutes les Gaules. Là le chêne est un arbre sacré, on y recueille le gui avec la serpe d'or, et on arrose le sol du sang des victimes humaines. S. Flour paraît, et tout ce vieux paganisme s'évanouit à sa parole. Les dieux n'en peuvent plus, les Druides renoncent à faire parler les démons, les chênes qui servent d'asile à l'esprit malin tombent d'une grande chute, et leurs gémissements attestent la défaite et la fuite des puissances infernales. Ce bois idolâtre qui avait perdu les Gaules, devient, par la vertu de Jésus-Christ, la croix qui va les sauver.

C'est avec cette croix, trophée de sa victoire, que S. Flour entre à Lodève et qu'il commence à prêcher Jésus crucifié. Le peuple de la ville abandonne les dieux de Rome, comme le peuple des campagnes avait abandonné ceux des Druides. Ainsi commence votre sainte et illustre Église. S. Flour avait le don des miracles, et les miracles accréditaient sa parole. Il rendait la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, aux paralytiques l'usage de leurs membres. Les morts ressuscitaient pour l'entendre. En quelques années, la chrétienté offre un spectacle touchant de foi, de zèle et de charité; et, pour emprunter la langue des chroniqueurs, on y voit briller, comme à l'envi, les roses du martyre, les lis de la virginité, les soucis de la pénitence, et une infinité de fleurs et de fruits agréables à la Majesté divine. Ainsi l'apôtre justifiait son nom. Ainsi croissait, mûrissait et se multipliait, comme la semence d'une fleur mystérieuse et féconde, la vertu du christianisme. Ainsi Lodève a passé des ténèbres à la lumière, de la corruption des mauvaises mœurs à la perfection des mœurs les plus pures, de l'esclavage du démon à la liberté des enfants de Dieu. Lodève a eu son apôtre, Lodève aura son temple. Ah! qu'on creuse les assises de cette cathédrale, on retrouverait la pierre que S. Flour a posée et les derniers restes du ciment avec lequel il a bâti votre premier autel. Il y a dix-huit siècles qu'il y a appelé et convoqué des anges, et que cette troupe invisible demeure l'invincible gardienne de ce sanctuaire élevé par les mains de l'apôtre. O Marie, vous avez eu ici, après Dieu, toutes les pensées de son âme et toutes les espérances de sa mission. Regardez-nous du haut du ciel et veillez sur le peuple qu'il a recommandé à votre puissante intercession.

Pourquoi S. Flour n'a-t-il pas fixé sa demeure parmi vous et fondé votre siège épiscopal? Parce qu'il était apôtre et qu'il devait remplir le mandat confié aux hommes apostoliques. Il allait, selon la parole du Maître, il instruisait, il baptisait, et ne s'arrêtait guère parce que d'autres contrées attendaient le tribut de sa parole et de ses sueurs. L'histoire du I[er] siècle de l'ère chrétienne est pleine de ces traits et de ces surprises. Les montagnes de l'Auvergne n'avaient pas encore entendu le nom de Jésus-Christ. Il faut quitter les chrétiens du Tectosage pour former des catéchumènes chez les Arvernes. Ainsi, quand le soleil semble se coucher, un autre hémisphère le voit se lever dans la blancheur du matin. Ainsi, quand les peuples du Languedoc ont été ondoyés et lavés dans le sang immaculé de l'Agneau, S. Flour va délivrer et sauver ces fiers descendants de Vercingétorix qui ont balancé un moment la fortune de César et qui sont encore captifs des dieux étrangers. S. Flour part

accompagné de onze disciples. Il avait recruté dans vos murs cette troupe immortelle, et, selon toute vraisemblance, après avoir été évangélisés les premiers, vous avez contribué à évangéliser les provinces voisines. On cite parmi les compagnons de S. Flour S. Gennadius et S. Just. Gennadius, ordonné prêtre par l'apôtre de Lodève, célèbre après lui les divins mystères; un diacre, S. Just, les assiste à l'autel: et les âpres rochers des Arvernes deviennent le théâtre du sacrifice régénérateur. Là, comme à Lodève, une ample moisson récompense le zèle de l'apôtre; là éclate, comme à Lodève, le pouvoir merveilleux attaché à ses paroles et à ses œuvres. Des sources d'eau vive jaillissent à sa voix des flancs de la montagne, et la grotte dans laquelle il se retire pour vaquer à la prière devient fertile en miracles. O fontaine sacrée, tu garderas le nom de l'apôtre. O montagne sanctifiée par les pas de l'apôtre, tu n'auras plus désormais d'autre nom que le sien. Ce nom est celui d'une ville; et, douze cents ans après, cette ville devient le siège d'un évêché en mémoire de l'immortel missionnaire. Voilà, dans une rapide esquisse, la vie du fondateur de Saint-Flour et de l'apôtre de Lodève. Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui évangélisent la paix et qui apportent le salut! Il reste de ces pieds bénis un peu de poussière. Vous en avez demandé, Monseigneur, une petite part et vous l'avez obtenue. C'était justice. Qu'ils reviennent aux lieux où ils ont apporté la paix et évangélisé le salut! Qu'ils sèment sur leur passage le parfum de la primitive Église! Qu'ils y assurent notre marche, qu'ils la rendent facile et douce au milieu des périls du jour, et nous nous écrierons en les saluant avec l'accent du Prophète: O S. Flour, ô patron de Lodève! souvenez-vous de vos enfants. Vos pieds sont beaux, parce qu'ils nous ont annoncé le salut et la paix; laissez-nous les vénérer, les bénir et les suivre jusqu'à la dernière heure: *Quam pulchri sunt pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona!*

II. — Le second patron de Lodève est un martyr, un des martyrs les plus illustres et les plus célèbres de la chrétienté. S. Genès a eu pour panégyristes les historiens, les orateurs, les poètes de la primitive Église. Les Paulin, les Hilaire, les Grégoire de Tours, les Prudence et les Fortunat ont orné sa mémoire de toutes les palmes de l'éloquence et de tous les lauriers de la poésie. Cueillons quelques fleurs dans cette radieuse couronne et jetons-les, au nom de votre cité, sur le passage de ce héros chrétien qui vient de traverser vos rues et vos places au milieu de l'encens, des chants et de tout l'appareil d'un antique et sacré triomphe rajeuni par votre piété.

S. Genès appartenait par sa naissance à la ville d'Arles ; par sa condition, à la noblesse militaire ; par ses fonctions, au tribunal du préfet romain. Sa jeunesse, sa beauté, sa science, son courage, sont vantés par toutes les chroniques. Lettré autant que brave, il avait, sur l'ordre du premier magistrat de la province, déposé l'épée pour la plume, et il exerçait auprès de lui cet art du sténographe qui consiste à égaler la rapidité de la parole par la rapidité de la main. Les ordres et les édits des empereurs avaient trouvé jusque-là sa main docile et sa plume esclave; mais qu'on ne présume pas trop de sa fidélité le jour où il faudra choisir entre les maîtres de la terre et le Maître du ciel. Avec sa droiture naturelle, son grand esprit, son noble cœur, Genès était digne d'être chrétien. Il connaissait notre sainte religon, il en admirait la beauté, il en pratiquait les vertus, mais le baptême lui manquait encore. Ah ! ce n'est pas le baptême d'eau qu'il va recevoir, mais le baptême de sang. Écoutez les actes de son martyre.

La douzième et dernière persécution venait de commencer. Deux monstres, Dioclétien et Maximien, l'un en Orient et l'autre en Occident, avaient juré d'anéantir le christianisme en le noyant dans le sang des prêtres et des fidèles. Le préfet Rictiovare, qui gouvernait la province romaine, était, par sa cruauté, digne de servir cet odieux dessein. Arles, la Rome des Gaules, va le disputer à la Ville éternelle par le spectacle de ses crimes; et les arènes ou le préfet déchaînera les lions pourront être comparées au Colysée, ce théâtre fameux où l'on ne saurait dire ce qui a le plus étonné le monde, ou la fureur des bourreaux, ou la patience des martyrs.

Mais, dès le premier jour, le préfet d'Arles sera confondu sur son tribunal. Il se lève avec toute la majesté de sa puissance consulaire; il ordonne qu'on lise l'édit de persécution. Genès, assis à ses pieds, ne peut entendre cette lecture sacrilège. Il renverse la table du prétoire, il brise ses tablettes, il s'enfuit, il laisse le juge dans la stupeur et les anges dans l'admiration.

Sortez, jeune héros, sortez de ce tribunal où l'injustice vient de prescrire la cruauté. Ainsi déchireront leur robe et briseront leurs tablettes, jusqu'à la fin des siècles, tous les magistrats qui aimeront mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Dieu les appellera un jour auprès de son tribunal, et ils apparaîtront, comme S. Genès, en qualité de juges d'Israël, sur des trônes resplendissants de gloire, pour juger à leur tour les tyrans et les persécuteurs de l'Église.

S. Genès, échappé aux regards du préfet, va cacher d'asile en asile sa tête menacée du dernier supplice. Tantôt sauvé, tantôt presque pris, changeant de retraite sans changer de

péril, il ne lui est jamais donné de respirer un peu. La conscience du catéchumène s'en alarme, et il envoie à l'évêque d'Arles un message secret pour solliciter la grâce du baptême. Mais le pontife le rassure en la lui refusant. Qu'il persévère dans son héroïsme, c'est dans son propre sang qu'il sera baptisé, et la grâce qu'il attend ne fera que mieux ressortir la vivacité de sa foi et la vérité du christianisme.

Jamais parole ne fut vérifiée avec plus d'éclat. Genès, poursuivi par les soldat du préfet, se jette dans le Rhône pour le traverser à la nage. O prodige! les flots s'entr'ouvrent, comme autrefois ceux du Jourdain devant l'arche d'Israël, et forment autour de sa tête un rempart qui retombe derrière ses pas. Le saint a passé le fleuve à pied sec, mais le miracle n'a pas désarmé ses ennemis. A peine a-t-il touché l'autre rive, que les bourreaux le saisissent et lui tranchent la tête. Il priait, comme Étienne, pour ses persécuteurs; sa prière s'acheva dans le ciel.

Venez maintenant, pieux fidèles, marquer la place où il a souffert, recueillir ses ossements; gardez, avec une sainte jalousie, le trésor de son sang répandu, et écrivez le récit de sa glorieuse passion. Cette passion date de l'an 303, et dix ans après tout change de face: les persécutes de la veille sont les vainqueurs du lendemain. Regardez: où sont-ils, où sont-ils, ces monuments que les tyrans ont élevés dans tout l'univers pour consacrer, après cette persécution, la ruine de l'Église? Ils croyaient l'avoir anéantie; ils avaient élevé des colonnes, frappé des médailles, dedié des inscriptions, de peur que le souvenir d'une victoire trop facile ne vînt à s'effacer dans le monde; ils avaient écrit sur cet airain menteur autant que superbe: *Christiano nomine deleto:* Aux divins Césars, après l'abolition du nom chrétien. Dix ans s'écoulent: la colonne est abolie, les médailles sont perdues, l'inscription est détruite. Jésus-Christ triomphe, l'Église monte sur le trône avec Constantin. Arles brille au premier rang des cités chrétiennes par la pureté de ses vierges, la science de ses pontifes, la gloire de ses martyrs, et les deux rivages du Rhône retentissent du nom et de l'éloge de S. Genès.

Chaque siècle ajoute à la gloire de ses reliques, et les monuments qui l'attestent sont les plus belles pages de notre histoire nationale.

Interrogez S. Grégoire de Tours, il vous racontera qu'un arbre merveilleux sortit du sang du martyr; que les feuilles imprégnées d'une sève miraculeuse rendaient la santé aux malades; que l'écorce opérait des guérisons non moins extraordinaires, et que les dernières fibres de ce bois sacré

firent l'ornement des autels. Il vous dira qu'une femme accusée d'adultère, et jetée dans les eaux du Rhône avec une énorme pierre suspendue à son cou, se soutint au-dessus du fleuve en invoquant le martyr qui l'avait passé à pied sec ; qu'elle fut déclarée innocente comme la chaste Suzanne par la voix de tout le peuple, et menée en triomphe dans la basilique du Saint dont elle avait invoqué les mérites.

Interrogez S. Hilaire d'Arles : il vous décrira les fêtes célébrées en l'honneur de S. Genès, le concours immense qui se faisait à son tombeau, et les deux rives du fleuve réunies par un pont de bateaux qui fléchit un moment sous le poids des pèlerins. Le pont s'écroule, l'abîme est ouvert, des milliers de fidèles vont trouver la mort. En ce moment suprême tous les regards se tournent vers l'évêque d'Arles, S. Honorat, qui était à la tête du pèlerinage ; mais Honorat se tournait déjà vers le ciel, et son âme, ravie en extase, allait chercher S. Genès dans la troupe glorieuse des martyrs pour obtenir le salut de son peuple. Jamais abîme n'avait été plus béant et plus affreux, jamais la mort n'avait été plus menaçante. En un instant tout change de face. Les planches se raffermissent, les eaux s'apaisent, le peuple qui avait perdu l'équilibre se retrouve debout. Tel le cortège était parti de la rive opposée, tel il apparaît auprès du tombeau du Saint, avec les litières qui portent les patriciennes, les parures des vierges, les fleurs et les présents de toute la foule. La foule ivre de joie s'écrie qu'elle n'a pu échapper à un grand péril que par un grand miracle. O Genès, voilà par quels coups tu signales ta puissance ! O noble Église d'Arles, voilà par quels actes tu ajoutes à l'histoire de S. Genès !

Si je voulais tout raconter, le jour n'y suffirait pas. Mais comment s'étonner qu'un Saint dont le nom était si grand et les reliques si puissantes, ait été invoqué, de la Provence au Languedoc, dans toutes les paroisses dont l'origine reculée remonte aux premiers siècles du christianisme ? C'est à ce patronage que nous reconnaissons leur antiquité, comme à celui de S. Pierre, de S. Martin, de S. Saturnin. Avignon, Narbonne, Nîmes, Montpellier, toutes les grandes Églises du Midi disputent à l'Église d'Arles l'honneur d'acclamer, de bénir, d'invoquer le grand martyr. C'est sous ce vocable que Lodève bâtit sa première cathédrale, comme elle avait dû à S. Flour son premier sanctuaire. Le pape Honorius la protège et fixe le nombre des chanoines qui doivent faire le service de S. Genès. Les évêques l'honorent tantôt dans les conciles de Tolède dont ils sont la lumière, tantôt dans ceux d'Agde et de Narbonne qui raffermissent dans les Gaules la discipline ébranlée. Ils y portaient, avec l'autorité de leur parole, le prestige attaché au

nom de S. Genès. Les invasions de Musulmans couvraient alors le Midi de sang et de ruines, l'Espagne avait cédé ; mais le bras de Charles-Martel, les exploits de Pépin et de Charlemagne, la défaite même de Roland qui fut terrible jusque dans sa mort, refoulèrent au delà des Pyrénées les ennemis de la civilisation et de l'Église. Lodève garda ses murs, sa cathédrale, ses évêques. S. Genès y fut la terreur de Mahomet, comme il avait été depuis le IVe siècle la gloire des chrétiens. Sa puissance était toujours la même sur les flots et sur les tempêtes. Comme on l'avait vu suspendre et arrêter les flots du Rhône, il fit reculer encore, cinq siècles après, cette écume de corruption, de sang et de mort, que des historiens malavisés appellent aujourd'hui la civilisation musulmane!

Merci, glorieux Genès, pour avoir fait cette Gaule invincible autour de notre cathédrale! Votre place était marquée dans cette solennité, et l'archevêque d'Arles qui nous rapporte vos reliques a bien droit aussi à tous nos remerciements. Venez, marchez à côté de S. Flour dans les murs de cette cité. L'apôtre qui l'a évangélisée cherche la main du martyr qui la protège et l'invite à bénir avec lui. Et nous, ravis d'un si beau spectacle, nous chantons en vous voyant passer dans nos châsses et dans nos reliquaires: « Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix et qui évangélisent le salut! *Quam pulchri sunt pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona !* »

III. — L'Église de Lodève, évangélisée dès le premier siècle par un grand apôtre, fondée et établie trois siècles après sur les reliques d'un grand martyr, obtint, par une autre faveur, un évêque pour la défendre, l'édifier et porter sa gloire presque au comble. Après S. Flour et S. Genès, il reste à célébrer S. Fulcran.

Représentez-vous le temps dans lequel il a vécu, avec toutes les calamités auxquelles la chrétienté était en proie et tous les crimes dont elle était couverte. C'est le Xe siècle : l'histoire l'a appelé le siècle de fer. Le monde, disent les chroniqueurs, n'avait plus ni roi ni juges. L'Allemagne, l'Angleterre, la France, changeaient de maître et de dynastie ; l'Italie était aux mains des tyrans ; l'Espagne commençait sa lutte contre les Maures, et chaque village reconquis lui coûtait une bataille. Le chef et le père de la chrétienté, méconnu à Rome, presque oublié dans le reste de l'univers, était sans autorité et sans force parmi les souverains, presque sans nombre, qui s'en disputaient les lambeaux. On ne saurait compter les guerres du Xe siècle ; mais les pestes et les famines s'y comptent par centaines. La terre, accablée par tant de maux, croyait toucher

à sa dernière heure et marquait à l'an 1000 l'avènement du jugement dernier.

Alors apparaît, comme un rayon au milieu d'une nuit affreuse, la grande figure de S. Fulcran. Dieu, qui avait placé son berceau dans la maison des comtes de Maguelone, laissa entrevoir, même avant sa naissance, qu'il serait un jour la vie et le salut d'une nation. Sa mère, dans un songe mystérieux qui rappelle ceux de la Bible, vit sortir de ses entrailles un grand arbre chargé de fruits et de fleurs, à l'ombre duquel on venait goûter le repos et la joie. Blitgarde, encouragée par les Saints qui interprètent cette vision, reçut le nouveau-né avec autant de respect que de tendresse, et mit à le former son orgueil et ses soins. Fulcran était bien fait pour confirmer les oracles. Sa haute taille, sa belle figure, sa chevelure blonde, attiraient et charmaient les regards; son esprit vif s'ouvrait à l'étude avec une facilité qui tenait du prodige; sa vertu en fit la merveille et l'entretien de la province. Noble, studieux, chaste, mortifié, il avait pour monter à l'autel toutes les marques de vocation qu'on peut souhaiter dans les plus parfaits. Théodoric, évêque de Lodève, lui impose les mains, jouit des premiers fruits de son sacerdoce, pressent en lui un successeur et ne fait que l'aimer davantage. Les vœux de Théodoric s'accomplissent dès le jour même de son décès. Le peuple, les grands, le clergé, n'ont qu'un nom dans le cœur et sur les lèvres, et depuis l'élection de S. Ambroise, on n'a jamais vu un mouvement plus spontané, plus populaire et plus irrésistible. « Fulcran évêque! s'écrie-t-on de toutes parts, Fulcran évêque! » Mais l'élu s'est dérobé à tous les regards; on le cherche, on le découvre, on l'enlève, on le mène à Narbonne, où l'archevêque ne saurait se défendre de lui imposer les mains, car il entend dans cette élection la voix de Dieu qui lui crie, comme autrefois à Samuel en lui montrant le jeune David: « Lève-toi, sacre-le, voilà l'homme de mon choix: *Surge, unge eum, ipse est enim.* »

Regardez-le maintenant sur son trône épiscopal où il va être le défenseur du peuple, le modèle du clergé, le bienfaiteur des pauvres, le père nourricier de toute la contrée. Peut-être les hommes puissants qui l'avaient élu s'étaient-ils flattés de le trouver docile à leurs vues et d'en faire sinon un complice, du moins le témoin silencieux de leurs criminelles entreprises: Fulcran les aura bientôt détrompés. Quand Raymond, comte de Toulouse, étale le scandale d'une flamme adultère, Fulcran le réprimande, se détourne de son chemin, refuse ses présents, et l'oblige, par sa liberté apostolique, à reprendre sa légitime épouse. Ainsi le vassal résiste au suzerain, mais ce vassal est un grand évêque, et ce suzerain un grand pécheur. Vassal à

l'égard du comte de Toulouse, l'évêque de Lodève est un suzerain à l'égard du comte Heldin, qui avait quelques droits féodaux dans la cité. Heldin n'a pu voir sans jalousie s'élever au-dessus de sa maison la tour de la cathédrale, et il s'en venge par des rapines et des exactions. Fulcran, insensible à tout ce qui le touche, ne saurait l'être aux maux de son peuple. Il fait saisir le tyran, il le jette en prison, il obtient de lui la réparation de ses injustices et le renvoie comblé de toutes les marques de l'amitié.

Ainsi seront traités par cet inflexible justicier tous ceux qui infestent les grands chemins, détroussent les voyageurs, oppriment l'innocence et la faiblesse. Lui faut-il assiéger le château de Gibret, devenu un repaire de brigands, il y enverra ses hommes d'armes, il les commandera lui-même, et si les armes viennent à échouer, il s'armera du signe de la croix pour faire tomber les murs impies, comme autrefois s'écroulèrent au bruit des trompettes les murs de Jéricho. Dieu ne refusait pas les miracles au saint évêque à qui rien ne coûtait pour délivrer son peuple des mains des tyrans.

Ce don merveilleux éclate en mille circonstances et le signale à l'admiration de tout le Midi. Qu'un incendie s'élève, il paraît, et le feu s'apaise aussitôt. Que les aveugles l'abordent, ils recouvrent la vue en baignant leurs yeux dans l'eau où il a trempé ses mains avant d'offrir le Saint Sacrifice. Que des serpents venimeux infestent les pays, quelques gouttes de cette eau sainte suffisent pour leur donner la mort et conjurer le fléau. Les malades sont guéris, les démons sont chassés, les pécheurs se convertissent partout où passe S. Fulcran. On le voit non seulement à Lodève, mais à Issoire, au Puy, partout où l'admiration fait souhaiter de l'entendre, et où l'on a le bonheur de le recevoir. O saint évêque! appellerons-nous encore votre siècle un siècle de fer? Non, car ce siècle s'est adouci et plié dans vos mains, quand vous avez arraché tant de larmes, apaisé tant de passions, consolé tant de douleurs, ouvert à tant de chrétiens la porte du Paradis.

Rien n'égale sa vertu si ce n'est sa pénitence. Cet homme de Dieu se faisait anathème pour ses frères et rachetait son siècle en s'unissant aux mérites infinis du Sauveur qui a racheté tous les siècles. Trois fois il prit le bâton de pèlerin et il alla visiter la Ville éternelle. Les basiliques de Rome l'ont vu trois fois couché à leurs portes, sous la cendre et le cilice, demandant grâce pour ses péchés et s'accusant, avec des gémissements et des larmes, des moindres fautes échappées à sa faiblesse. Il partait pour Rome les mains pleines d'aumônes, il en revenait les mains pleines de grâces. La Cour romaine, dans

sa détresse, fut nourrie du pain de sa charité, autant qu'édifiée de ses jeûnes et de ses oraisons. Quand il eut passé aux pieds du Saint Père tout un carême, plein d'humiliations et de mérites, son retour à Lodève fut signalé par des miracles plus grands que jamais. Il rapportait des reliques, des indulgences, des bénédictions, qu'il distribuait sur son passage et dont le trésor profita surtout à sa chère Église de Lodève. Les cloîtres qui la peuplent en ressentent les bienheureux effets. L'Auvergne le réclame et l'implore comme le Languedoc, et quand la famine éclate à la fin du siècle, c'est lui qui nourrit les deux provinces, c'est dans ses mains que le pain se multiplie pour arracher à la mort un peuple nu, malade, affamé, qui ne doit qu'à lui ses vêtements, ses remèdes et son pain. Fulcran est proclamé dans tout le Midi et jusqu'au centre de la France l'économe de la Providence, l'intendant des affaires de Dieu.

Que le découragement s'empare du reste du monde, Fulcran n'en sera pas atteint, Lodève n'en souffrira pas. Ainsi, pendant que les terres restent en friche et les églises en ruine, Lodève, par une glorieuse exception, voit les églises se relever et les cloîtres se fonder dans le voisinage. Témoin cette cathédrale qui tombait de vétusté, et dont le grand évêque raffermit les fondements en élevant ses voûtes et en portant jusqu'aux nues le saint orgueil de ses tours, image de sa foi et de ses prières. Témoin la fondation de l'abbaye de Saint-Sauveur, où il fait régner et fleurir la règle de S. Benoît. Témoin le monastère de Joncels, qu'il rétablit dans le diocèse de Béziers, qu'il enrichit de ses dons et qu'il ranime dans sa ferveur première. Voilà comme les évêques plantent dans l'orage, bâtissent et fondent malgré les présages mauvais. Voilà comment quand tout leur manque sur la terre, jetant dans le ciel l'ancre de leurs espérances, ils le forcent, pour ainsi dire, à s'ouvrir, à s'éclaircir et à redevenir serein sur la tête des peuples confiés à leurs soins. Quel exemple pour notre siècle qui semble être, à son déclin, un siècle de ruines et de ténèbres ! Eh bien ! Messeigneurs, plantons, bâtissons, fondons encore, bravons les tempêtes, et tenons toujours, plus haut que le temps, nos esprits et nos cœurs tournés vers le Seigneur. Forçons les destinées, entraînons par nos prières et nos hardiesses les Anges et les Saints dans nos desseins, obtenons que Dieu les envoie pour semer, planter, bâtir avec nous, et faisons de ces jours de désespoir les jours d'une vive espérance et d'une immortelle restauration : *In te, Domine, speravi.*

Le dernier trait de la vie épiscopale de S. Fulcran est d'avoir duré cinquante-sept ans. Il mérita de franchir les bornes si

redoutées de l'an 1000 et de voir le monde rajeuni sortir en quelque sorte de l'abîme pour la seconde fois. Ah ! fût-il vrai que le monde eût été condamné à périr, disons hardiment que ce sont les Saints qui l'ont racheté, et qu'au premier rang il faut placer le grand évêque de Lodève. Il espère, il parle, il prêche encore à son dernier moment : « Mon Seigneur Jésus-Christ, s'écriait-il d'une voix forte, recevez mon âme dans la vie éternelle. » Il parle, il prêche encore dans son tombeau : *Defunctus adhuc loquitur.*

On vient, pendant six siècles entiers, visiter, toucher, sentir cette chair incorruptible, et telle est sa souplesse, telle est sa couleur, qu'on la dirait à peine endormie. Ce miracle donne naissance à un proverbe. On dit pour affirmer un témoignage et citer un fait qu'on ne saurait nier : « Cela est aussi vrai qu'il est vrai qu'on voit S. Fulcran en chair et en os. » Aux jours solennels, le saint Pontife est relevé de sa tombe, et on l'assied dans sa chaire, tout couvert de ses habits de gloire, sans que rien ne révèle la moindre corruption. Il parle, il prêche encore dans son silence : *Defunctus adhuc loquitur.*

S'il faut en venir à ces temps d'affreuse mémoire où le Saint fut tiré de son sépulcre par des hérétiques en fureur, dépouillé des vêtements pontificaux et traîné dans les rues de la ville la corde au cou, écoutez comme cette foule égarée l'abjure dans sa fureur : « Fulcran, fais ton miracle. » Eh bien ! vous serez exaucés, car le miracle s'opère encore. Trois fois le corps se redresse et se remet sur son séant : « Fulcran, fais ton miracle, » et le miracle ne cesse de s'opérer. Ni les arquebuses ne peuvent percer ce corps immortel, ni l'incendie ne peut le consumer. Il parle, il proteste toujours : *Defunctus adhuc loquitur.*

O Saint, vous avez assez prêché, rentrez dans votre silence et livrez-vous à leurs mains. Voici, à côté des mains impies qui vous dépècent, des mains fidèles qui vous accueillent. Salut, ossements sacrés ! salut ! Après trois ans de fureur, voici trois siècles de réparation et de gloire. Lodève échappe aux mains des hérétiques, leur ferme ses portes à tout jamais, et demeure tout entier dans le sein de l'Église catholique et romaine, hors de laquelle il n'y a point de salut... N'est-ce pas un miracle de S. Fulcran ? Ce n'est pas tout. Pour mieux constater le prodige, c'est un hérétique converti, Plantavit de la Pauze, qui monte sur le siège de Lodève, qui le venge des outrages des sectaires et qui le restaure dans tout son éclat. N'est-ce pas un miracle de S. Fulcran ?

Les prélats qui succèdent à Plantavit soutiennent jusqu'à la fin la renommée de leur Église. C'est Monseigneur de Bousquet

écrivant la vie de S. Fulcran avec une plume qu'on dirait empruntée à S. François de Sales. C'est Monseigneur de Fumel, votre dernier évêque, dont le pontificat a rappelé celui de S. Fulcran, par sa longueur, par ses bienfaits, par son amour de la vérité et de la justice, terrible aux jansénistes, propice aux petits et aux pauvres, l'exemple et l'orgueil de toutes les paroisses du Midi, emporté par la mort à la veille de la catastrophe qui emporta l'Église de France en prison, en exil, sur l'échafaud, et lui fit cueillir tant de palmes sur tous les chemins de l'adversité et de la vertu.

Le titre d'évêque de Lodève ne devait pas périr. Le Saint-Siège vous l'a rendu, Monseigneur, pour la gloire et la consolation de cette illustre Église. Vos frères, qui sont vos admirateurs et vos amis, vous le décernent aujourd'hui avec toutes les louanges que mérite votre zèle. Ils sont venus d'Aix, de Nîmes, de Perpignan, pour mener avec vous la pompe triomphale de ces saintes reliques. Ils ne vous quitteront point sans vous faire leurs meilleurs souhaits. Et quels souhaits meilleurs pourraient-ils vous faire, sinon que vous trouviez dans votre clergé et dans votre peuple une correspondance fidèle à vos grandes pensées et à vos généreux sentiments? Mais ces souhaits sont déjà exaucés ! Mais S. Fulcran continue à faire son miracle. Quels concours ! quelle piété ! quelle ferveur ! Non, le bras du Saint n'est pas raccourci.

Chacun là-dessus pourrait citer des traits admirables. Pourquoi ne dirais-je pas qu'au nom de Fulcran les démons s'enfuient encore et que la paix rentre dans les âmes? Il semble que, malgré leurs fautes et leurs erreurs, les fils de S. Fulcran ne sauraient périr. Qu'un malade blasphème à sa dernière heure sous quelque ciel lointain, vous le verrez, au nom de S. Fulcran, changer de sentiments et de visage, accueillir le prêtre, baiser la croix, et rendre son âme au saint patron qui lui tend les bras. A l'heure où je vous parle, dans quelque terre que se trouvent les enfants de Lodève, ouvriers, marins, soldats, pas un d'eux qui ne se souvienne de S. Fulcran et de ses miracles. Ils savent que depuis le jour de sa mort on entend chaque fois retentir dans cette cité le glas de S. Fulcran, et que jamais révolution n'a pu interrompre cette pieuse pratique. Eh bien ! quand le son de la cloche frappe leurs oreilles, ils démêlent dans les accents de cette cloche étrangère l'accent du glas de S. Fulcran, et leur âme se sent comme frappée et envahie par les tressaillements de la foi. Fulcran fait encore son miracle. Fulcran leur parle encore de Dieu, de l'Église, de la ville de Lodève, et de la mère qu'ils ont laissée au foyer domestique. Ils se sentent toujours chrétiens et enfants de S. Fulcran.

Peuple de Lodève, laisse le Seigneur régner sur toi au déclin de ce siècle où l'homme ne sait plus ni gouverner ni commander. Quand les patrons de la terre n'ont plus ni louanges ni crédit, quand on change chaque jour d'enseignes et d'images, lève, lève les yeux vers tes patrons du Ciel. Je vois S. Flour, S. Genès, et S. Fulcran, qui se tournent vers toi du milieu de la gloire éternelle. Ils descendent, la palme à la main, le long des saintes collines pour venir à la rencontre de leurs clients de Lodève, aidant les premiers pas de l'enfance, ceignant la jeunesse à l'heure des combats, éclairant l'homme mûr, offrant au vieillard les consolations de leur âge, ouvrant leurs bras aux mourants pour les ravir à la terre et les emporter dans le sein de Dieu même. Évêques, prêtres, fidèles, écoutons leur voix et prenons-les pour guides. Sortons, comme dit Bossuet, du temps et du changement, et rentrons par avance dans notre éternité, heureux si, en nous rendant propices les saints Patrons de Lodève, nous méritons de partager un jour leur immortelle couronne.

SAINT GENÈS D'ARLES

« La France a peu de martyrs aussi révérés que S. Genès, » disent les plus graves et les plus savants auteurs. S. Paulin de Nole, S. Eucher, S. Hilaire, Grégoire de Tours, Prudence et Fortunat, ont consacré sa mémoire dans leurs ouvrages. Son nom est écrit dans tous les martyrologes. Un grand nombre de diocèses de France ont fait longtemps sa fête que plusieurs célèbrent encore. Il fut le titulaire d'un grand nombre d'églises, entre autres de l'ancienne cathédrale de Lodève, et il serait trop long d'énumérer tous les pays qui portent encore son nom, surtout dans l'ancienne *Provincia Romana* et les pays limitrophes. Un simple regard jeté sur les vieux écrits hagiographiques suffit pour démontrer quelle fut la popularité de son nom. De nos jours encore son culte est solennel à Tolède en Espagne, parmi les populations qui suivent le rite mozarabique ; mais nulle part ailleurs il n'eut plus d'éclat que dans la ville d'Arles qu'il honora par sa naissance et par sa mort.

S. Paulin est le premier qui ait consigné ses actes dans des écrits autres que ceux de la liturgie.

« S. Genès, dit-il, dans la première fleur de sa jeunesse, était engagé « dans la milice de la Province romaine, où il professait cet art qui consiste « à égaler par la rapidité des signes et celle de la main la vitesse de la « parole. » Lorsque S. Genès se montre à nos yeux, il nous apparaît donc dans la première fleur de l'âge : la liturgie mozarabique se plaît à célébrer la beauté de cette jeunesse qui fait éclater plus haut la force de son martyre. Enrôlé dans la milice et attaché à la cour du préfet romain, il remplissait le rôle de greffier, ou plutôt de sténographe. L'art de la sténographie, comme le témoigne la profession de notre Saint, est loin d'être moderne. Prudence, qui a célébré S. Genès dans ses poésies, a consacré

aussi des vers au martyr Cassien, qui enseignait le même art. D'anciens auteurs[1] nous apprennent qu'au temple de Jérusalem les scribes assez habiles pour égaler par leurs signes la rapidité de la parole, étaient chargés de consigner par écrit les oracles qui sortaient de la bouche inspirée des prophètes.

Mais l'art des scribes sténographes fut surtout employé dans le Forum romain; il fut mis en usage au temps de Cicéron: Tullius Tiro, l'affranchi du grand orateur, l'exerça le premier; il fut élevé plus tard à la hauteur d'une fonction publique.

Les sténographes étaient ordinairement en nombre et se remplaçaient souvent: c'est ce qui peut nous expliquer comment la fuite de S. Genès fut si facile lorsqu'il accomplit l'acte généreux que nous allons raconter.

Telle était donc la charge de S. Genès. Il l'exerçait avec simplicité, zèle et habileté, mais elle n'était qu'une image, dit le pieux S. Paulin de Nole, de sa gloire future, car elle marquait avec quelle promptitude, écoutant les préceptes divins, il tâcherait de les graver fidèlement dans son cœur.

Bientôt une persécution éclata. Le rôle de S. Genès, l'obligeant à coopérer en quelque sorte au martyre des disciples du Christ, devenait incompatible avec l'ardente foi de son âme et son caractère généreux.

Or, le jour même où fut promulgué l'édit dans la métropole des Gaules, le jeune Génésius était assis auprès du tribunal. On proclame les ordres sacrilèges; il ne peut même les entendre, et sa main se refuse à les imprimer sur la cire. Il fait plus : par une protestation aussi éclatante qu'énergique, il saisit ses tablettes, les brise aux pieds du juge et s'enfuit.

L'audace et l'éclat d'un tel acte appelaient un supplice sévère, car il semblait mal inaugurer l'ère de la persécution et peu fait pour exciter les chrétiens au respect des édits impériaux. La fureur du juge était à son comble; le pouvoir souverain bravé sur les marches de son tribunal voulait à tout prix faire un exemple. On était d'ailleurs à l'une de ces époques qui ont laissé les plus cruels souvenirs dans l'Église; la persécution qui s'ouvrait devait être la dernière et la plus terrible; si bien, qu'après avoir couvert le monde de ruines et de sang en face du silence et de la mort, les tyrans, se croyant vainqueurs, élevèrent une colonne pour éterniser l'abolition du nom chrétien. Le monument et ceux qui l'élevèrent ne sont plus; l'Église est toujours debout.

Le monde gémissait alors sous la double tyrannie de Dioclétien et de Maximien. La Gaule elle-même était gouvernée par le préfet Rictiovare, dont le passage au pouvoir est marqué dans notre histoire par les fleuves de sang dont il inonda la terre gauloise.

Quelle que fût pourtant l'activité des recherches, Genès parvint à les rendre quelque temps infructueuses. Fidèle au précepte de l'humilité qui défend de tenter Dieu, et à l'esprit de l'Évangile qui permet et ordonne même de fuir la persécution, il rendit sa retraite si profonde, qu'elle ne put être pénétrée; si bien, que le juge à bout de ressources ordonne enfin à ses bourreaux de le mettre à mort là où il s'offrirait à leur vue. Le Saint, l'apprenant, soit par la rumeur publique, soit par des messagers secrets, changea souvent de retraite et commença même à fuir de ville en ville. Mais en face de la persistance et de l'activité toujours plus acharnée des

1. Dominicus Aulisius, liber I, *Delle Scuole sacre*, cap. XVII et XVIII.

perquisitions, le généreux jeune homme comprit qu'il ne pourrait plus longtemps fuir la rage des persécuteurs; il voulut puiser dans les sacrements de l'Église, qui sont une source si féconde d'héroïsme, la force dont il prévoyait avoir besoin pour le combat... S. Genès n'avait pas encore reçu le saint baptême. Il envoya donc des messagers secrets au vénérable archevêque d'Arles pour implorer cette grâce. Mais, soit que l'évêque fût empêché par le malheur des temps, soit qu'il se défiât de sa jeunesse, il différa l'exécution de ses vœux, lui faisant dire qu'en donnant généreusement sa vie pour Jésus-Christ, les flots de son sang suppléeraient aux ondes du baptême.

Supposé qu'une impossibilité matérielle n'en soit pas l'unique motif, ce refus de l'évêque d'Arles peut paraître étonnant à ceux qui ne sont point familiarisés avec les usages du christianisme primitif. C'est qu'à ces époques premières de ferveur et de persécution, le baptême devait être la récompense des plus longs et des plus pénibles efforts; celui qui l'implorait était soumis à de longues épreuves, à des pratiques pénibles, et obligé de suivre des cours spéciaux d'instruction. Ce noviciat préalable s'appelait le « catéchuménat ».

Alors, être chrétien, c'était souffrir « la faim, la soif, la nudité, être le « mépris et la honte du monde, avoir la mort sans cesse devant les yeux et « surabonder de joie au milieu de ces tribulations ». On n'admettait au premier des sacrements et l'on ne livrait l'Écriture Sainte et l'Eucharistie qu'à des hommes sûrs et aguerris par de telles épreuves :... épreuves si sérieuses, que des actes aussi généreux que celui de S. Genès jétant ses tablettes aux pieds du juge, ne paraissaient pas toujours devoir y suppléer. Mais le jeune athlète était prêt pour le combat. Dieu ne voulut pas lui faire attendre plus longtemps la couronne. Il le montra à l'œil avide de ses persécuteurs.

Se voyant poursuivi, le Saint, par une inspiration divine, confia sa vie aux flots du Rhône. La tradition populaire, confirmée par le témoignage de plusieurs auteurs, prétend qu'à cette heure un éclatant prodige s'accomplit, soit que les flots se soient affermis sous ses pas comme autrefois sous les pas de S. Pierre allant à Jésus-Christ, ou que les eaux du fleuve se soient retirées devant lui. Le Ciel glorifia le martyr qui parvint promptement, sans nager, à l'autre rive. C'est ainsi que souvent à l'heure où ils allaient mourir, Dieu étendait visiblement sa protection sur ceux qu'opprimait le monde. Les ondes dans lesquelles on les précipitait refusaient de les engloutir; le feu ne les brûlait pas; les bêtes féroces, soumises devant eux, craignaient de les dévorer. A cette vue, les âmes prédestinées confessaient la grandeur du Dieu des chrétiens, mais trop souvent aussi la rage des persécuteurs refusait d'avouer le prodige qu'elle attribuait à la magie, et sévissait avec plus de cruauté. Rien ne put arrêter ni émouvoir les bourreaux qui poursuivaient S. Genès; ils l'atteignirent à l'autre rive du fleuve à l'endroit même où s'élève aujourd'hui une chapelle. C'est là qu'ils lui tranchèrent la tête. S. Paulin dit que l'on ignore le jour et l'année de ce grand événement, mais il est généralement placé à l'année 303. Sa fête se célèbre aujourd'hui, dans le diocèse d'Aix, le premier dimanche de septembre.

« Les fidèles de cette époque voulurent que l'illustre serviteur de Dieu « étendît également sa protection sur les deux rives du fleuve, sur

« chacune des deux villes arlésiennes; l'une avait déjà les vestiges sacrés « de son sang au lieu consacré par sa mort, l'autre dut avoir ses reliques; « c'est ainsi que S. Genès est présent partout, là par son sang, ici par son « corps [1]. » Son tombeau fut placé aux Aliscamps, dont la basilique a porté pendant longtemps le nom de S. Genès.

De nombreux prodiges se sont accomplis de tout temps à son tombeau et sur le lieu de son martyre.

Dieu fit naître de son sang un arbuste dont les foules arrachaient les feuilles et l'écorce même, auxquelles ils attribuaient une vertu miraculeuse.

Mais le prodige le plus éclatant dû à la protection du Saint, est celui par lequel il préserva de la mort une foule immense, qui se rendait en pèlerinage au lieu de son martyre. Le pont qui unit à travers le Rhône les deux parties de la ville d'Arles s'étant rompu, malgré l'encombrement et la multitude des pèlerins, personne ne périt et ne fut même blessé. Ce fait est relaté par Grégoire de Tours, et raconté dans tous ses détails par S. Hilaire d'Arles qui fut un témoin oculaire.

Les reliques du grand martyr arlésien, profanées à l'époque de la Révolution, ont été reconnues, et sont conservées presque en totalité dans l'église primatiale de Saint-Trophime.

Terminons par les paroles mêmes de S. Paulin : « Voilà le récit des actes « du martyr tels qu'ils se sont accomplis, et qu'ils nous ont été transmis. « Vous qui les connaissez, plaisez-vous à les relire; vous qui les ignorez, « faites-en votre science. Puisse la gloire d'un si saint martyr aller croissant « d'âge en âge, elle qui doit vaincre les siècles éternels, et que chacun « prépare son âme pour imiter suivant ses forces, si la foi l'exige, d'aussi « grands combats! Priez aussi afin que le bienheureux Genès, toujours « debout auprès du trône du Seigneur jusqu'au jour de sa justice, assiste de « sa puissante protection l'Église, ceux qui la gouvernent, vous tous, et « celui qui pour votre instruction a tracé ces lignes. »

1. S. Paulin.

Voir un panégyrique de S. Fulcran dans le présent volume, p. 195, et un panégyrique de S. Genès dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXV, p. 291.

---

11 NOVEMBRE — S. MARTIN[1]

Vos qui reliquistis omnia, et secuti estis me, centuplum accipietis.

Vous qui avez tout quitté et qui m'avez suivi, vous recevrez dès ce monde le centuple. (Matth., XIX, 28-29.)

L'éloge de S. Martin est un des sujets les plus sublimes qui puissent être proposés à l'orateur chrétien. Son très véridique historien, que l'on peut proclamer à bon droit son plus éloquent panégyriste, Sulpice-Sévère, disait déjà : « Quand vous parlez « de Martin, vous ne devez pas vous attendre à trouver le terme « naturel de votre discours : la matière est tellement étendue, « qu'aucune parole ne peut l'embrasser tout entière : *De Martino « expectare non debes, ut ulla sit meta referendi ; latius ille « diffunditur, quam ut ullo valeat sermone concludi*[2]. » Ce thème, traité sans cesse depuis tant de siècles, n'est jamais épuisé, et, de quelque côté qu'on l'envisage, on y découvre de nouveaux horizons toujours vastes et toujours variés. Les Saints, avec plus d'enthousiasme encore que les historiens et les orateurs, ont salué dans Martin non seulement le type le plus sublime du moine et de l'évêque que Dieu ait manifesté à l'Église d'Occident, mais l'émule et l'égal des prophètes, des apôtres, des martyrs et des vierges, et l'illustre prophétesse sainte Hildegarde n'a fait que résumer d'un mot leurs éloges quand elle a dit, après une vision dans laquelle la gloire de notre Saint lui avait été manifestée : « Par la grandeur de ses mérites « et de leur récompense, Martin a quelque chose de commun « presque avec tous les chœurs des saints : *Magnitudine meri- « torum seu præmiorum B. Martinus cum omnibus fere sanctorum « choris commune aliquid habet*[3]. »

Pour nous, Mes Frères, le champ dans lequel nous devons nous renfermer est circonscrit d'avance. Devant parler de Martin dans le lieu où il a établi, pour la première fois dans les Gaules, l'institut monastique auquel nous avons l'insigne honneur d'appartenir, nous ne pouvons envisager dans notre

1. Abbé de Ligugé et évêque de Tours.

Panégyrique prononcé dans l'église abbatiale et paroissiale de Saint-Martin de Ligugé, le mardi 11 novembre 1879, par le R. P. Dom Alphonse Guépin, bénédictin de l'abbaye de Solesmes.

2. Sulpit. Sever., *Dialog.*, III, n° 17.

3. *De excellentia S. Martini epist. ined.*, e cod. ms. Bruxel., n° 5533.

Saint que le moine. En racontant les merveilles dont cette terre bénie a été le théâtre, nous essaierons de vous montrer d'abord comment Martin a réalisé l'idéal le plus sublime de la perfection monastique, et, en second lieu, comment Notre-Seigneur Jésus-Christ a rempli à l'égard de Martin la promesse de rendre au centuple dès ce monde tout ce que ses serviteurs abandonnent pour son amour: promesse que l'Église a résumée, d'après l'Évangile, dans les paroles qui ont servi de texte à ce discours: *Vos qui reliquistis omnia et secuti estis me, centuplum accipietis.*

MONSEIGNEUR[2],

Depuis que notre très saint Père le Pape Léon XIII, accomplissant un des vœux les plus chers de Pie IX, a élevé Votre Éminence aux honneurs de la pourpre romaine, les églises de votre diocèse se disputent l'honneur de vous recevoir l'une après l'autre et d'acclamer en vous le pasteur fidèle, le docteur illustre dont l'épiscopat jette depuis trente ans un si grand éclat sur le siège de Poitiers. Le tour de ce sanctuaire est arrivé, et il salue en votre personne non seulement le pontife qui lui a rendu la beauté de ses anciens jours, l'éclat de ses fêtes et ses gardiens d'autrefois, mais plus encore le protecteur de l'Ordre régulier tout entier. Père et fondateur vous-même d'une pieuse et utile famille de clercs, vous ne vous êtes pas renfermé dans une appréciation étroite et égoïste des besoins immédiats de votre diocèse; à votre appel, les fils de Benoît, d'Augustin, de Dominique et d'Ignace, sont accourus tour à tour, et ils ont trouvé tous la protection la plus constante de la part de Votre Éminence et le plus fraternel accueil de la part de votre clergé; mais, entre tous, nous, les fils de Saint-Benoît, nous avons été les privilégiés. Avec cette église et le toit qui nous abrite, vous nous avez assuré le pain de chaque jour; et, aidé par une active et maternelle sollicitude, vous avez veillé avec une prévoyance aussi affectueuse que délicate à tous nos besoins. Ces bienfaits n'ont pas suffi à votre dévouement, et vous l'avez étendu à toute la famille bénédictine de France, pour laquelle vous avez été l'ami des bons et des mauvais jours. Quand la mort nous a ravi le grand Abbé qui fut notre restaurateur et notre père, nous avons trouvé en vous l'appui dont nous avions besoin au milieu des tristesses de notre deuil; et en payant à la mémoire de celui que vous regardiez comme un ami cher et vénéré, un tribut d'éloges et d'admiration auquel le souverain Pontife et l'Église se sont associés, vous avez promulgué en même temps, avec l'autorité de votre caractère et de votre

1. Son Éminence Monseigneur le cardinal Pie, évêque de Poitiers.

doctrine, les plus précieux enseignements sur la vie monastique, montrant, comme le dit S. Grégoire de Nazianze du grand Athanase, « que le sacerdoce n'est pas étranger à la science de « la vie parfaite, et que les sectateurs de la vie parfaite avaient « besoin des leçons d'un évêque : *Illud nimirum ostendens et « sacerdotium philosophiæ minime expers esse et philosophiam sacri « antistitis institutione opus habere*[1]. »

Toutes les fois qu'une vocation religieuse s'est déclarée dans votre clergé, que ce fût dans les derniers rangs des aspirants au sacerdoce ou sur les marches mêmes de votre trône épiscopal, elle a toujours rencontré de votre part le plus généreux acquiescement. Pour nous et pour tous nos frères du clergé régulier, vous avez fait plus encore. Dans cette maison, où vous auriez eu le droit d'imposer vos volontés et vos pensées au nom de vos bienfaits, vous avez toujours respecté, avec la plus attentive et la plus scrupuleuse discrétion, l'immunité régulière, et vous avez saisi toutes les occasions d'affirmer et d'accroître les privilèges qui sont la sauvegarde de l'état religieux, ou l'honneur particulier de notre Ordre. Grâce à un exemple donné de si haut et pendant un épiscopat si prolongé, le principe de l'exemption des réguliers, autrefois contesté avec tant de chaleur dans notre pays, semble désormais à l'abri de toute atteinte. Soyez-en béni, Monseigneur. Ce n'est pas là un des moindres parmi les éclatants services qui ont valu à Votre Éminence la dignité dont elle jouit aujourd'hui, aux applaudissements de tous les cœurs catholiques.

I. — La notion de la vie monastique est à la fois tellement simple et tellement élevée, qu'elle échappe à beaucoup de regards. Demandons à S. Grégoire le Grand, c'est-à-dire au plus illustre des Papes et des Docteurs que l'Ordre monastique ait donnés à l'Occident, de nous dire en quelques mots ce qu'est le moine. Sans cette définition, nous ne comprendrions pas aussi aisément le caractère de la sainteté de Martin. « Nous, dit « S. Grégoire, qui, renonçant au siècle, avons cherché le secret « d'une vie plus retirée, nous nous appelons moines, du grec « *monos*, qui en latin signifie *unus*, un. » Le moine est l'homme un, *vir unus*. « Il est digne du nom d'homme, *vir*, parce qu'il « déploie un grand courage en méprisant tous les biens d'ici-« bas ; il est un parce qu'il n'a plus qu'un désir : jouir de la « beauté du Dieu tout-puissant. La perfection de l'homme « consiste dans la gloire de l'unité ; et elle est réalisée par celui « qui, méprisant souverainement le siècle, ne divise pas son « âme, n'a de désir que pour les choses du ciel et ne soupire

1. S. Greg. Nazianz., *Orat.* XXI, *in laud. Athanas.*, Ed. Maur, t. I, p. 397.

« qu'après les joies éternelles de la vision du Créateur : *Perfec-* « *tio igitur viri in præconio ponitur unitatis, ut qui sæculum* « *potenter despicit, mentem non dividat, solis supernis inhiet, ad* « *ea tantum quæ de visione Conditoris sunt æterna gaudia suspiret.* » Le moine est donc l'homme qui réalise sur la terre le type le plus élevé de la perfection, parce qu'il assemble toutes les puissances de son être dans une unité parfaite de cohésion et d'efforts pour les tourner vers Dieu et s'unir intimement à lui dès ici-bas. « La vérité substantielle, continue encore S. Gré- « goire, nous apprend comment cette unité peut être obtenue, « quand elle nous dit : Celui qui n'a pas renoncé à tout ce qu'il « posséde ne peut pas être mon disciple: *Qui non renuntiaverit* « *omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus*[1]. » Renoncer à tout pour établir entre son âme et Dieu une unité parfaite de pensées, d'affections, de désirs et de volontés, voilà, Mes Frères, ce que Martin doit faire pour atteindre le sommet de perfection auquel il est appelé et servir de modèle à tous les moines. Voilà la notion essentielle de l'état qu'il doit professer; le reste n'est que la forme extérieure, qui se développera d'elle-même à nos yeux dans la suite du discours.

Nous pouvons déjà mesurer d'un coup d'œil l'immense carrière de sacrifices qui s'ouvre devant Martin et ses émules. La nature frémit à la vue de toutes les violences qu'elle devra se faire à elle-même pour atteindre cette unité avec Dieu si désirable ; mais la nature ne sera pas seule. La grâce s'unit à elle dès le point de départ, et, par cette première action mystérieuse qu'on appelle la vocation, elle découvre à l'intelligence le néant du monde et remplit le cœur d'une soif inexprimable de Dieu et du bonheur infini. C'est tantôt à l'aurore et tantôt au déclin d'une vie, tantôt par un coup soudain, tantôt par une action lente et progressive, que cet élément mystérieux accomplit son œuvre et renverse vaincue aux pieds du Seigneur l'âme qu'il daigne convoiter. Heureux les hommes qui reçoivent cette grâce insigne et qui lui sont fidèles! Selon la promesse du Sauveur, ils ont dès ici-bas le centuple de tout ce qu'ils ont quitté pour son amour. Pour eux les jours sont pleins, les années passent avec la rapidité de l'éclair; la vie est sans doute remplie de labeurs et de sacrifices, mais plus encore de joie et de paix, et le cœur chante à Dieu un hymne perpétuel de reconnaissance. Le corps perdra de sa force, les cheveux blanchiront, la vieillesse arrivera avec la mort derrière elle, et ce cantique d'action de grâces retentira toujours plus harmonieux et plus ardent. Que dis-je! il se prolongera jusque dans

1. Luc., XIV, 33.

l'éternité; et au ciel même, le cœur de l'homme ne sera pas capable de payer à Dieu le tribut de louange que mérite un pareil bienfait.

Martin sentit dès l'enfance cette touche divine de la vocation à la vie parfaite. Né au sein d'une famille païenne et encore étranger à l'Église, il ne respirait déjà que le service divin : *A primis fere annis divinam potius servitutem sacra illustris pueri spiravit infantia.* A dix ans, il se faisait inscrire de lui-même au nombre des catéchumènes ; à douze, « tourné déjà tout entier « vers l'œuvre de Dieu, nous dit son biographe, il soupirait « après le désert, et il aurait accompli ses vœux si l'infirmité « de son âge n'avait pas été un obstacle : *Mox mirum in modum « totus in Dei opere conversus, cum esset annorum duodecim, « eremum concupivit; fecissetque votis satis, si ætatis infirmitas « non obstitisset.* Dès lors son esprit hantait sans cesse ou les « monastères ou les églises, méditant dans un âge enfantin ce « que, consacré à Dieu, il accomplit plus tard : *Animus tamen, aut « circa monasteria aut circa ecclesiam semper intentus, meditabatur « adhuc in ætate puerili quod postea devotus implevit*[1]. » Le baptême ne l'a pas encore incorporé à Notre-Seigneur Jésus-Christ; cependant tel a été en lui l'effort de la grâce, qu'il tend déjà à l'unité et que, détaché de la terre, autant que son âge et sa condition le lui permettent, il est tourné tout entier vers le ciel. La volonté de son père et la loi de l'empereur forcent l'adolescent à entrer dans la milice; mais rien ne le fait dévier. Telles sont sa bienveillance, sa patience, son humilité, sa charité, qu'au camp « on reconnaît en lui plutôt un moine qu'un soldat ». C'est toujours Sulpice-Sévère qui parle : *Ut illo tempore non miles, sed monachus putaretur.*

A vingt-deux ans, Martin reçoit le baptême, et dans la fontaine sacrée, la lumière qui l'éclaire et le feu qui l'embrase prennent une vigueur irrésistible. L'espoir de gagner un compagnon d'armes à la vie vers laquelle il soupire retient encore quelque temps le jeune homme dans la milice; mais dès que la charité ne l'arrête plus, il brise tous ses liens pour voler droit au but tant désiré. « César, dit-il à l'empereur en « personne, et à un empereur qui se nomme Julien l'Apostat, « jusqu'à ce jour j'ai combattu pour toi; mais je suis soldat du « Christ: souffre que je milite maintenant pour mon Dieu[2]. » On est à la veille d'une bataille; on attribue à la lâcheté la résolution de Martin. Il n'en est rien, car l'héroïque soldat offre de marcher le premier au-devant de l'ennemi; mais que lui importe? Qu'il soit traité de pusillanime et de déserteur, il y

1. Sulpit. Sever., *Vit. S. Mart.*, II. — 2. *Ibid.*, IV.

consent, pourvu qu'il ait désormais droit d'être uniquement à Dieu et à Jésus-Christ. La vie qu'il veut embrasser ne se résume-t-elle pas dans cette parole: « Faire abnégation totale de soi-même pour suivre le Christ »? *Abnegare semetipsum sibi ut sequatur Christum*[1].

Libre de la milice, de quel côté Martin va-t-il diriger ses pas? Ses parents l'attendent dans sa lointaine Pannonie; mais il a entendu la parole de Notre-Seigneur : « Je suis « venu séparer l'homme de son père et la fille de sa mère. « Celui qui aime son père et sa mère plus que moi n'est « pas digne de moi: *Veni separare hominem adversus patrem « suum et filiam adversus matrem suam. Qui amat patrem aut « matrem plus quam me, non est me dignus*[2]. » Plus tard, Martin quittera sa solitude pour revenir un instant au foyer paternel et gagner à Dieu l'âme de sa mère; car la séparation n'est pas l'indifférence, et le bien, le bien spirituel surtout, de ses proches doit être au premier rang des préoccupations du moine; mais à l'heure du sacrifice, quand Dieu appelle, l'élu doit tout briser pour voler à sa rencontre. Ainsi fait notre héroïque soldat. Tournant le dos à sa terre natale, il se dirige vers cette contrée, parce qu'il lui faut un maître dans cette vie nouvelle qu'il veut embrasser. Il n'a pas besoin de leçons pour sentir le néant du monde qu'il quitte avec transport, et pour vaincre des passions qu'il a maîtrisées dès leur naissance, mais il cherche un docteur qui lui racontera les secrets du ciel et qui lui fera connaître le Christ Jésus : non pas le Christ diminué des ariens, mais le Christ Verbe, consubstantiel au Père, seul capable de remplir un cœur comme celui de Martin. Poitiers lui réserve ce maître dans la personne de son évêque, S. Hilaire. Ce qu'Athanase a été pour Antoine en Orient, Hilaire le sera pour Martin en Occident; dans les deux parties de la chrétienté, c'est le plus grand et surtout le plus orthodoxe docteur de l'époque qui peut seul former le chef et le père des moines. Pour fonder un centre de vie monastique, ce n'est pas assez d'un saint, il faut un docteur, toujours prêt à tirer de son trésor les choses nouvelles et anciennes, les enseignements de l'un et de l'autre Testaments: « *Scriba doctus, qui profert de « thesauro suo nova et vetera*[3]. » J'ai bien le droit de vous prendre ici à témoin, vous, Mes Frères dans la profession monastique. A qui devons-nous de tenir notre place, malgré notre faiblesse, au sein de la famille de notre glorieux patriarche, sinon à l'admirable Docteur que la Providence nous avait donné pour restaurateur et pour père? L'âme du moine est une

1. Reg. S. P. Benedict., c. IV. — 2. Matth., X, 35, 37. — 3. *Ibid.*, XIII, 52.

terre qui a besoin de recevoir la semence d'une main prodigue pour rendre le centuple que Dieu attend de sa fécondité. A cet égard, nous avons été traités par le Seigneur avec une prédilection pleine de magnificence. Gardons fidèlement et faisons fructifier le trésor de doctrine qui a été versé dans notre sein; tant que nous le conserverons avec un soin jaloux, nos monastères seront des écoles de sainteté; si, au contraire, il venait à se dissiper, que viendraient chercher parmi nous les âmes avides de connaître et d'aimer Dieu? Ne trouvant pas même les miettes du royal festin qui nous a été servi chaque jour pendant quarante années, elles iraient demander ailleurs un morceau de pain pour rassasier leur faim, et une goutte d'eau pour étancher leur soif, et nous n'aurions pas le droit de nous en étonner ni de nous en plaindre.

Nous avons laissé Martin aux pieds d'Hilaire. Le soldat de Dieu reçoit du saint Docteur l'habit de son nouvel état et reste quelque temps auprès de lui, dans la demeure épiscopale, pour recueillir plus facilement ses leçons; mais là, Martin se trouve trop près du monde; au moine il faut une solitude. Hilaire la choisit pour son disciple et l'amène en ce lieu de Ligugé. Ici, près de cette rivière, est planté l'humble germe qui deviendra l'arbre gigantesque dont les rameaux touffus couvriront l'occident. Pendant dix siècles, les âmes avides de perfection ne connaîtront pas d'autre abri, et quand des tiges nouvelles auront poussé à ses côtés, le vieux tronc mis en terre par Martin avec la bénédiction d'Hilaire conservera encore sa sève et ne cessera pas de jeter des branches vigoureuses. Vallon béni du ciel, qui te vaut une pareille gloire? Le murmure de tes eaux, la fraîcheur de tes prairies, les grottes de tes douces collines, sont sans doute autant d'attraits pour les serviteurs de Dieu; mais, jusque dans tes alentours, il y a des solitudes plus tranquilles et plus belles; cependant tu es choisi entre toutes, et te voilà illustre à jamais. Ton nom résonnera à la suite de celui de Martin dans l'univers entier, et de toutes les plages du monde chrétien les âmes vouées à l'état de perfection te salueront avec respect comme le berceau de leur famille. Des sommets du Cassin, Benoît, le grand législateur des moines, tournera vers toi un regard d'admiration et d'amour; Grégoire de Tours viendra te visiter; tu seras un des attraits qui amèneront dans la cité voisine l'incomparable Radégonde; Guibert de Gemblours racontera tes merveilles à la grande Hildegarde; les fils d'Ignace aimeront à se reposer dans ton sein des fatigues de leur laborieux ministère, et Louis de Montfort viendra chercher près de toi la bénédiction de Martin, avant de commencer son

fécond apostolat[1]. Les splendeurs même de Marmoutiers n'éclipseront pas ta gloire, et lorsque les ruines du grand monastère de Tours restent silencieuses, sans espoir d'entendre de nouveau les concerts de la louange divine, les tiennes se sont relevées à la voix du second Hilaire. D'humbles disciples de Benoît et de Martin sont venus reprendre ici la place et les œuvres de leurs pères; et, nouveaux gardiens postés sur tes murailles, ils y font retentir nuit et jour leurs chants sacrés: *Super muros tuos constitui custodes: tota die et tota nocte non tacebunt in perpetuum*[2].

Mais aussi quels mystères se sont accomplis en ce lieu! Martin s'est construit une hutte de branchages: que va-t-il y faire? Sans doute vivre avec Dieu, jouir enfin de Celui après lequel il soupire depuis l'aurore de sa vie; mais le fera-t-il sans effort? Non, Mes Frères; si la vie du chrétien est une milice, celle du moine est un combat plus rude encore, quoique la victoire soit mieux assurée. Le monde, la chair et Satan, les trois ennemis contre lesquels le chrétien doit se tenir en garde, se dressent contre le moine, et souvent avec d'autant plus de rage qu'il a fait vœu de les fouler complétement aux pieds. Pour Martin, le triomphe est déjà éclatant. Le monde est vaincu; il ne cessera sans doute de poursuivre l'humble moine de ses persécutions et de ses risées, mais qu'importe à Martin? Que fait l'honneur du monde au soldat qui a bravé l'accusation de lâcheté pour aller plus vite à Jésus-Christ? Quel souci aura-t-il des richesses l'homme qui, simple catéchumène, donnait à un pauvre la moitié de son manteau? Au milieu de la licence des camps, il a également vaincu la chair. La pénitence n'est pas pour lui un effort, mais une source de délices. C'est une part de l'holocauste que le moine doit offrir au Seigneur. Martin pousse au delà de tout ce que la nature humaine semble pouvoir porter, les veilles, les jeûnes, l'abstinence; s'interdisant non seulement la chair des animaux, mais jusqu'à une goutte de vin. Ne pouvant cueillir par l'effusion de son sang la palme du martyre, l'héroïque solitaire veut l'atteindre en torturant sa chair virginale qui, toujours docile à la loi de l'esprit, n'obtient cependant pas un seul jour de trêve.

Mais le troisième ennemi, Satan, se rue sur le soldat du Christ avec d'autant plus de force que ses deux auxiliaires sont vaincus. Il l'a juré à Martin. « Sur tous les sentiers, dans toutes « tes entreprises, tu m'auras pour adversaire[3]. » Après une pareille déclaration, Satan veut vaincre à tout prix. Il met en usage toutes les ressources de sa puissance, il rassemble la

1. V. Dom Chamard, *S. Martin et son monastère de Ligugé.* — Poitiers, H. Oudin, 1873.
2. Is., LXII, 6. — 3. *Vit. S. Mart.*, VI.

troupe innombrable de ses sujets, et tous ensemble il assiègent la cellule du saint anachorète ; tantôt ils emploient la violence, tantôt la ruse ; ils multiplient les prestiges et les apparitions fantastiques. Satan n'osa-t-il pas un jour se présenter à Martin sous les traits du Seigneur Jésus? Mais devant l'ennemi, Martin est impassible. Son Maître a terrassé Satan ; armé de la force de son Maître, comment ne le terrasserait-il pas lui-même? Le courageux athlèle est tellement sûr de sa victoire, qu'il dédaigne pour ainsi dire de se mesurer avec son ennemi. Exorciste, il ne prend pas la peine d'employer contre Satan le pouvoir que lui a conféré l'Église ; un geste, une courte prière, lui suffisent pour chasser l'ennemi, même du corps des possédés. Il brave en face son adversaire, et mettant un jour les doigts dans la bouche d'un démoniaque agité par d'effrayantes convulsions : « *Si habes* « *aliquid potestatis*, *hos devora* : Si tu as quelque puissance, lui « dit-il, dévore cette main [1]. »

Martin a vaincu ; rien n'arrête désormais son essor vers Dieu. Quel chemin prendra-t-il pour s'élever jusqu'à lui? Pour Martin l'hésitation n'est pas possible, car il a entendu la parole du Seigneur, disant par la bouche du Psalmiste : « *Sacrificium* « *laudis honorificabit me : et illi iter quo ostendam illi salutare Dei*[2] : « Le sacrifice de louange est l'honneur que j'attends de mon « serviteur ; c'est la voie par laquelle je lui manifesterai mon « salut. » Sept fois par jour, le saint moine unit sa louange à celle de l'Église universelle, et au milieu des ténèbres de la nuit il se lève pour célébrer le Seigneur. Ses chants montent de cette solitude vers le ciel avec ceux de l'armée entière des chrétiens. Quel merveilleux concert la terre faisait retentir à cette époque aux oreilles de son Créateur ! Le peuple des baptisés était peu nombreux encore, mais pour lui la louange divine était le premier devoir, et aucun souci terrestre n'arrêtait sa ferveur, quand il s'agissait de payer ce tribut quotidien à son Rédempteur et à son Dieu. Jusque dans les plus humbles bourgades, les églises, humides encore du chrême qui les avait consacrées au lendemain de la persécution, retentissaient nuit et jour des saints cantiques : et devant les autels construits la veille sur les corps fraîchement immolés des martyrs, les chœurs sacrés étaient conduits par des évêques et des prêtres qui avaient eux-mêmes confessé devant les proconsuls la foi de Jésus-Christ, et qui portaient souvent sur leurs corps de glorieuses cicatrices. Déjà, dans les déserts de l'Orient, un peuple innombrable de moines s'était formé, et de ces solitudes, abandonnées jusqu'alors au démon, une immense clameur s'élevait vers le ciel

1. *Vit. S. Mart.*, VII. — 2. Ps. XLIX, 23.

pour appeler sur la terre une effusion nouvelle de grâce et de miséricorde. L'Occident attendait encore ce secours ; non seulement les steppes du Nord, les forêts de la Germanie et les îles de l'Océan, mais les campagnes même au sein de l'Empire Romain restaient silencieuses et n'envoyaient vers le ciel que l'outrage du culte des faux dieux. Voilà qu'à Ligugé commence le divin concert, et de proche en proche, grâce aux disciples de Martin, il retentira bientôt jusqu'au pôle.

Le sacrifice de louange n'est que l'accompagnement du sacrifice offert sur la croix par le Verbe fait chair et renouvelé chaque matin sur l'autel de la Nouvelle Alliance. Vainqueur des résistances opposées longtemps par l'humilité de Martin, Hilaire a conféré le sacerdoce à son disciple, et le sang de l'Agneau coule chaque matin dans l'humble chapelle qu'a remplacée cette église. Des miracles éclatants ont signalé à Tours la messe de Martin; Ligugé a probablement été le théâtre de semblables merveilles ; mais ce qui nous frappe en ce moment, c'est, avant tout, l'accomplissement de la prophétie qui annonça le sacrifice de la Loi nouvelle au moment même où ceux de l'ancienne venaient d'être rétablis dans le temple restauré: « Depuis le lever du soleil jusqu'à son couchant, « disait le Seigneur par la bouche de Malachie, mon nom est « grand parmi les Gentils; en tout lieu on sacrifie et on offre « à mon nom une hostie pure; car mon nom est grand parmi « les Gentils[1]. » Au temps de Martin, le sacrifice non sanglant, comme celui de la louange, est, dans l'Occident, restreint à quelques cités, et dans d'immenses contrées, au delà du Rhin et du Danube, jamais il n'a été offert. Par le ministère de Martin, le Christ, dans son double caractère de Prêtre et d'Hostie, prend possession des campagnes de la Gaule, et il ne cessera ses conquêtes que lorsque tout l'Occident aura été purifié par l'effusion mystique de son sang divin.

L'Office divin et l'oblation de l'auguste victime n'absorbent pas toutes les heures du jour; les solitaires de l'Orient consacrent de longs intervalles au travail des mains qui est pour eux à la fois un délassement et une forme nouvelle du service de Dieu ; Martin les imitera-t-il? Non, Mes Frères, le jeune solitaire. qui d'un bond a atteint le sommet de la perfection, ne retranche pas un seul instant à la contemplation. Les jours et les nuits ne lui suffisent pas pour la prière; s'il paraît l'interrompre un instant, c'est pour l'étude, parce que l'étude est l'aliment nécessaire de la contemplation. Penché sur les livres de l'Écriture sainte, Martin y cherche avidement le Christ,

1. Malach., I, 11.

objet de son amour; il suit dans les Évangiles jusqu'aux moindres détails de ses actions; il recueille dans un cœur brûlant toutes ses paroles et en écoute l'écho dans les écrits inspirés des Apôtres. C'est Jésus-Christ encore qu'il poursuit à travers les prophéties et les symboles de l'Ancienne Loi; Jésus-Christ qu'il contemple dans la gloire de sa résurrection, en s'appliquant à deviner sous les figures de l'Apocalypse les destinées futures de l'Église. « Dans l'étude, il ne se relâchait « pas de sa prière : *Inter legendum, nunquam animum ab oratione* « *laxabat:* pareil au forgeron, dit familièrement Sulpice-Sévère, « qui en travaillant bat son enclume pour tromper sa fatigue : « *Ut fabris ferrariis moris est, qui inter operandum pro quodam* « *laboris sui levamine in incudem suam feriunt* [1]. »

Ainsi passent les jours de Martin dans cette solitude; et, par cette héroïque assiduité à l'étude, à la pénitence et à la prière, il trace le cadre dans lequel sera enfermée la vie du moine. Vie sainte, vie de délices, même le plus infirme pécheur qui t'a goûtée une fois ne peut t'oublier jamais! Oui, c'est vraiment pour nous, enfants du cloître, que le Psalmiste a chanté : « Un « seul jour, Seigneur, passé dans vos parvis vaut mieux que « mille hors de votre demeure : *Melior est dies una in atriis tuis* « *super millia* [2]. » Nous n'avons aucun mérite à avoir choisi d'êtres pauvres et humiliés dans la maison de Dieu plutôt que d'habiter les tentes des pécheurs. Où trouver ailleurs que dans le cloître cette paix, cette facilité de vivre avec Dieu, cette sainte liberté pour l'étude et la prière, pour la prière qui sanctifie et adoucit l'étude, pour l'étude qui éclaire et prépare la prière? O sainte psalmodie, qui pourra en particulier exprimer tes délices? Portés sur tes ailes, les Saints sont ravis jusqu'à Dieu; nous, petits et pécheurs, nous sommes retenus sur la terre par le poids de nos imperfections; mais par toi, la douceur du ciel descend jusqu'à nos cœurs. Grâce à toi, les veilles de la nuit cessent d'être laborieuses, les heures du jour s'écoulent rapides et parfumées. Tes accents victorieux animent au combat les plus pusillanimes, et tes notes joyeuses chassent au loin la tristesse. Par toi, les saintes pensées et les ardeurs des élus naissent dans les âmes des plus faibles créatures, et elles trouvent sur leurs lèvres des prières capables de toucher le cœur de Dieu, et des louanges qui leur permettent de payer dans une langue digne du ciel le tribut de leur inépuisable reconnaissance. O sainte psalmodie, comment se fait-il qu'en nos jours tu sois dédaignée? comment expliquer qu'à tes cantiques et à tes supplications, inspirés par Dieu même, on

1. *Vit. S. Mart.*, XXVI. — 2. Ps. LXXXIII, 2.

préfère des formules empreintes seulement de pensées humaines? N'est-ce pas pour cela qu'en nos jours le feu du ciel ne semble pas descendre aussi puissant sur les âmes; que les vertus sont affadies et la générosité diminuée; que le Christ Jésus n'est plus aimé avec les ardeurs d'autrefois? Que les cloîtres se repeuplent, que la louange divine se réveille dans ces églises qui ne la connaissent plus! et, le passé est à cet égard le garant de l'avenir, le règne de Jésus-Christ pourra encore refleurir sur la terre.

II. — Les paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ que nous récitions au commencement de ce discours ont opéré une véritable révolution dans le monde. « Je pense, dit S. Bernard, « que c'est d'elles que l'Église crie à l'Époux immortel de tous « les coins de la terre: A cause des paroles tombées de vos « lèvres, j'ai marché dans des voies dures. Ce sont ces paroles « qui dans l'univers entier ont persuadé aux hommes le mépris « du monde et la pauvreté volontaire. Ce sont elles qui remplis« sent les cloîtres de moines et les déserts d'anachorètes: *Hæc « sunt quæ monachis claustra replent, deserta anachoretis*[1]. » A la voix de Notre-Seigneur, qui invite ses disciples les plus courageux à un renoncement complet, tout ce que l'homme recherche en ce monde par le penchant de sa nature est méprisé, et tout ce qu'il redoute et méprise est recherché. Le riche se fait pauvre, l'homme libre court au-devant de la sujétion, le jeune homme renonce aux joies les plus intimes du cœur et embrasse la virginité. Où est donc l'explication de tous ces sacrifices? Quelle est l'espérance assez alléchante pour faire mépriser ainsi tous les biens de l'heure présente? En conseillant le renoncement, le Seigneur a pris l'engagement de le récompenser: « Quiconque, « a-t-il dit, abandonnera à cause de mon nom sa maison, sa « famille et sa fortune, recevra le centuple et possèdera la vie « éternelle[2]. »

Le centuple promis est distinct de la vie éternelle; c'est en ce monde que le chrétien volontairement dépouillé de tout doit recevoir cette portion de la récompense. L'Esprit Saint a voulu dissiper toute hésitation à cet égard en suggérant à l'évangéliste S. Marc de reproduire sous une forme plus précise les paroles du Seigneur déjà recueillies par S. Matthieu: « Il n'y aura « personne qui, ayant quitté sa maison, sa famille, sa fortune, « pour moi et pour l'Évangile, ne reçoive cent fois davantage, « maintenant dans le temps présent: *Nemo est, qui reliquerit « domum, aut fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut*

1. S. Bernard. Abb., *Declamat. in* CXIX, *Ev. S. Matth.* — 2. Matth., XIX, 29.

« *filios, aut agros, propter me, et propter evangelium, qui non* « *accipiat centies tantum, nunc in tempore hoc, domos, et fratres,* « *et sorores, et matres, et filios, et agros, cum persecutionibus,* « *et in sæculo futuro vitam æternam*[1]. » Martin, qui a poussé l'héroïsme du renoncement jusqu'à des limites auxquelles il semble que la nature humaine ne pourrait jamais atteindre, Martin a mérité sans aucun doute une récompense surabondante. Les Anges seuls pourraient nous décrire le poids immense de gloire et de félicité qui accable son âme dans l'éternité ; nous nous bornerons à montrer une partie du centuple qu'il a recueilli dès ce monde.

Mais la promesse du Seigneur s'applique-t-elle véritablement à notre Saint ? Ce ne sont pas des sacrifices passagers que le Seigneur a promis de récompenser avec cette prodigalité, mais le renoncement total pratiqué durant toute une vie et en vertu d'un engagement irrévocable. Voilà que Martin abandonne Ligugé pour s'asseoir sur le siège de Tours ; a-t-il réellement droit au centuple ? Oui, Mes Frères ; car en changeant de lieu et de condition, il ne change pas de vie. C'est vraiment l'état monastique qu'il a professé, et il en observera les obligations jusqu'au dernier soupir. Il ne quitte pas sa solitude, on l'en arrache par un stratagème. Il courbe la tête pour recevoir le fardeau et l'honneur de l'épiscopat, mais, nous dit Sulpice-Sévère, « il reste semblable à ce qu'il était auparavant. Il garde « la même humilité dans son cœur, la même simplicité dans « le vêtement. » L'évêque de Tours ne porte que la robe grossière, et le manteau noir et fatigué du moine. Marmoutiers devient pour lui un autre Ligugé, où il continue sa vie de contemplation, d'étude et de pénitence. « Plein d'autorité et « de grâce, il remplit la dignité de l'évêque, mais sans aban- « donner les vœux et les vertus monastiques : *Plenus auctoritate* « *et gratia, implebat episcopi dignitatem, ut non tamen propositum* « *monachi virtutemque desereret*[2]. »

Nul donc n'a plus que Martin droit à la récompense promise par le Seigneur. Admirez, Mes Frères, le premier fruit de l'unité que le saint moine a établie entre son âme et le Créateur. Il semble que Martin a déjà touché les rives de cet océan de félicité dans lequel les Saints sont plongés au ciel. « Personne « ne le vit jamais ni irrité, ni ému, ni triste, ni riant aux « éclats; mais toujours semblable à lui-même; portant sur « son visage une joie céleste, il semblait élevé au-dessus de « la nature humaine. Dans sa bouche on n'entendait que le « Christ, dans son cœur il n'y avait rien que bonté, que paix,

1. Marc., X, 29-30 — 2. Sulpit. Sever., *Vit. S. Mart.*, X ; *Dialog.*, II, 3.

« que miséricorde : *Nunquam in illius ore nisi Christus*, *nunquam* « *in illius corde nisi pietas*, *nisi pax*, *nisi misericordia inerat*[1]. »

La vie de Martin est semée d'épreuves et de labeurs de toute sorte : il est flagellé par les ariens, poursuivi par les envieux, persécuté par les méchants, accablé de sollicitude pour les infirmes et les âmes en péril ; que dis-je ! il n'est pas épargné même par certains évêques, et tel de ses disciples ose l'injurier : mais Martin est monté jusqu'à une région si sereine, que rien ne semble arriver jusqu'à lui. Il est un avec le Christ ; ses pensées, ses sentiments, sont toujours identifiés à ceux de son Maître ; et tant qu'il est uni à lui, il participe à sa félicité en même temps qu'à ses souffrances. Telle est la récompense de l'âme qui a renoncé à poursuivre en ce monde son intérêt personnel, ses idées et sa volonté propre. Tout ce que Dieu veut, elle le veut, elle aussi ; et avec cette disposition, les épreuves les plus cuisantes ne sont que des accidents passagers, qui ne peuvent altérer sa paix.

Cette sérénité joyeuse est l'heureux privilège de toutes les âmes vraiment dominées par la grâce ; Martin, qui les dépasse par ses sacrifices et ses vertus sublimes, n'obtiendra-t-il pas une récompense plus élevée et plus rare ? Dans ces longues heures que le saint moine consacre à la prière, l'Esprit de Dieu ne l'enlèvera-t-il pas souvent de la terre pour l'associer à la vie du ciel ? ne lui fera-t-il pas gravir les degrés de cette échelle mystique qui mène une élite d'âmes contemplatives jusqu'à l'union divine ? Martin, sans aucun doute, a été comblé à cet égard des grâces les plus singulières ; mais les anciens, dans les récits qu'ils nous ont laissés de la vie des Saints, ont rarement soulevé le voile de ces communications mystérieuses. Pour Martin, on les entrevoit sans pouvoir les décrire ; cependant l'heureuse indiscrétion de ses disciples nous a appris que le Ciel descendait souvent dans son humble cellule. On y entendait des colloques mysterieux, aux heures mêmes où les moines respectaient scrupuleusement la solitude de leur maître. Pressé par ses fils, Martin fut contraint d'avouer que la Mère de Dieu, que les vierges Thècle et Agnès, que les apôtres Pierre et Paul, venaient converser avec lui. Il sentait autour de lui la présence des anges et vivait familièrement avec eux ; et ces bienheureux esprits reconnaissaient en lui une si complète ressemblance avec leur Maître, le Roi du Ciel, qu'ils s'empressaient de le servir, comme s'il eût été le Christ-Jésus. La tradition de Ligugé a conservé le souvenir de la promptitude avec laquelle un de ces célestes messagers vola de notre

1. *Vit. S. Mart.*, XXVII.

monastère au seuil de la basilique de Saint-Hilaire, dans la cité épiscopale, pour apporter à Martin le Sacramentaire qu'Hilaire réclamait pour la célébration du sacrifice, et que notre Saint avait oublié dans sa cellule[1].

Martin, avec le secours de la grâce, avait restauré complètement dans son âme l'image et la ressemblance de Dieu. Vainqueur des trois concupiscences, il marchait, sous l'œil du Seigneur, dans son désert, comme autrefois dans le paradis terrestre le père de la race humaine ; et sa vue charmait d'autant plus le Créateur, qu'aucune chute n'était à redouter. L'athlète du Christ avait écrasé Satan sous ses pieds ; l'humilité avait étouffé l'orgueil dans son cœur ; et le fruit défendu n'avait aucun attrait pour sa chair disciplinée par la pénitence. Aussi le Seigneur se plaisait-il à lui rendre les prérogatives dont il avait comblé Adam par une surabondance de sa miséricorde. Rien ne manque dès ce monde à votre couronne, ô grand serviteur de Dieu. Maître de la création, vous commandez à la nature : d'un geste vous imposez votre volonté aux animaux et votre loi aux éléments. Les grottes voisines de votre cellule sont infestées par des serpents qui répandent la terreur dans toute la contrée ; à votre voix, ils s'enfuient épouvantés, et jamais depuis bête venimeuse n'a osé paraître sur ce coin de terre que vous avez marqué de l'empreinte de vos pas. Ce don de science, glorieux apanage du premier Adam encore innocent, vous est accordé dans une mesure qui excite à chaque instant l'admiration de vos disciples. Pour vous l'Écriture et les choses divines n'ont plus de secrets. Absorbé par la recherche de l'unique nécessaire, vous avez méprisé les lettres humaines ; Dieu, en récompense, met sur vos lèvres une éloquence forte et pénétrante dont l'exquise élégance étonne et fait l'envie des lettrés les plus délicats. « La Gaule, dit Sulpice-Sévère, qui a entendu Martin, « n'a rien à envier à la Grèce qui a entendu Paul[2]. »

Ce n'est pas seulement le premier Adam, mais le second, l'Adam céleste, le Verbe incarné, qui revit en vous par sa puissance. A votre gré, vous suspendez les lois du monde matériel, vous commandez à la maladie, et trois fois les enfers s'ouvrent à votre voix pour rendre la proie de la mort. En dépit de la négligence des historiens, nous sommes autorisés par vous-même, ô Martin, à proclamer que Ligugé a été pour vous la terre du miracle plus encore que Tours et Marmoutiers. « Évêque, vous n'avez jamais senti, disiez-vous, « la même puissance pour les miracles que durant votre

1. *Vit. S. Mart.*, XXI ; *Dial.*, II, 13 ; III, 4, etc. — Guiberti Gemblacensis, *Epist.* V. — Dom Chamard, *S. Martin et son monastère de Ligugé*, p. 39.
2. *Vit. S. Mart.*, XXV ; *Dial.*, II, 2 ; III, 7, etc.

« carrière monastique[1]. » N'est-elle pas toujours debout cette chapelle du catéchumène, qui, survivant à tant de révolutions et de monuments superbes, rappelle votre premier et plus éclatant triomphe sur la mort, ce bond de géant que vous avez fait au début de votre carrière de thaumaturge, dépassant par ce seul acte tous les solitaires de l'Orient et atteignant jusqu'au sommet de puissance réservé à Jésus-Christ et à ses Apôtres ? Oui, Ligugé est, même en ce siècle affadi, la terre du miracle. La vertu que Martin y a déposée s'y manifeste toujours, et si les miracles ne sont ni aussi éclatants ni aussi nombreux qu'aux jours des Grégoire de Tours et des Guibert, nous ne devons en accuser que la faiblesse de notre foi et la tiédeur de notre amour.

Mais la main libérale de Dieu pose un nouveau diadème sur le front de son serviteur. Un homme sur la face duquel resplendit une si merveilleuse ressemblance avec le Verbe divin, dont la main brille à toute heure par l'éclat du miracle, exerce nécessairement autour de lui un attrait irrésistible. La cabane de Martin n'est plus isolée dans cette solitude ; d'humbles demeures, semblables à celle du serviteur de Dieu, sont dispersées dans le vallon ; des tentes sont dressées pour les visiteurs de passage ; les grottes même des alentours ont des habitants. Au milieu de ce campement rustique, s'élève une modeste église, et les tintements d'une humble cloche y convoquent le jour et la nuit tous les hôtes du vallon. Sept siècles après, on la montrait encore aux pèlerins, et la bénédiction de Martin lui avait conféré une vertu miraculeuse[2]. Pareils aux Laures de l'Orient, Ligugé est désormais l'abri d'une nombreuse famille de moines ; Martin est devenu père et docteur d'une génération d'hommes voués comme lui à la perfection et à la sainte unité. Quelle joie pour ce cœur dévoré par la charité d'apprendre à ses disciples à renoncer à tout pour servir Dieu, de leur enseigner les divins concerts, de les aider à fouler Satan sous les pieds, de les consoler dans la lutte, et de guider leur vol vers le Ciel ! La solitude de Ligugé est peuplée, et cependant l'unité y triomphe toujours ; Martin est encore le véritable moine : *Vir unus et solus*. « Ceux « qui vivent ensemble, dit S. Augustin, de manière à ne faire « qu'un homme, de telle sorte que la parole de l'Écriture « se vérifie en eux, une seule âme et un seul cœur : ceux-là « sont plusieurs corps, mais non plusieurs âmes ; plusieurs « corps, mais non plusieurs cœurs ; ceux-là ont encore droit « d'être appelés *monos*, c'est-à-dire un et seul, *unus solus* [3]. »

1. *Dial.*, II, 4. — 2. S. Aug., *Enarrat. in Ps.* CXXXII, n° 6. — 3. *Ibid.*

Mais que vois-je, Mes Frères ? Comme autrefois, sous la tente des patriarches, la famille monastique de Ligugé devient un peuple. Des essaims de moines s'en échappent avec la bénédiction du Père pour porter au loin la semence de la vie monastique avec celle de la foi. Martin les guide d'ordinaire. Pour établir le règne de Dieu, il a le zèle d'Élie. Il extermine partout le culte des faux dieux, renverse les idoles et les temples, érige à leur place des monastères et des autels sur lesquels il fait fumer le sang de l'Agneau immaculé. Ces saintes expéditions ne s'arrêteront que lorsque le nom de Jésus-Christ triomphera dans tout l'Occident. Mais le succès de l'entreprise est-il assuré ? A cette armée il manque une loi et une discipline. Martin a poussé si loin l'héroïsme, qu'une poignée de soldats d'élite pourra seule le suivre jusqu'au bout. Ces braves suffiront-ils à la tâche immense qui les attend ?

O Benoît, ô mon père, quelle joie pour un fils de trouver l'occasion de redire vos louanges ! quel honneur surtout de vous appeler en témoignage et de vous inviter à donner vous-même le dernier mot de cet humble éloge à la gloire de Martin ! Vous êtes le législateur à la fois ferme et discret, énergique et condescendant, qui avez discipliné l'armée des moines et l'avez conduite à la conquête du monde ; mais vous ne vous considérez vous-même que comme un fils, un humble disciple de Martin ; le premier autel autour duquel vous rassemblez vos moines sur le Cassin est dédié au grand moine de Ligugé, et vous léguez la dévotion à S. Martin comme un héritage de famille à toute votre postérité. Ces légions de moines qui arroseront l'Europe de leurs sueurs et de leur sang vénèreront toutes Benoît comme leur législateur, Martin comme leur ancêtre et leur modèle. Que ne puis-je évoquer ici tous ces apôtres qui ont étendu jusqu'au pôle le règne de Jésus-Christ ! Venez au moins, vous, Augustin de Cantorbéry, apôtre de la nation anglaise : vous nous direz avec quelle consolation vous avez trouvé pour premier abri et pour théâtre de votre apostolat dans la Grande-Bretagne une église dédiée à Martin ! et vous aussi, Villibron et Boniface, qui de l'Angleterre, devenue chrétienne et bénédictine, vous êtes élancés vers la Germanie. Avec la croix de Jésus-Christ, l'étendard de Martin n'était-il pas dans vos mains, et ne l'avez-vous pas planté sur le premier lambeau de terre que vous avez conquis aux bouches du Rhin ? Venez aussi, Adalbert, pontife et martyr : dites-nous comment, à l'heure où vous quittiez l'Occident pour verser le sang qui a fait la Pologne catholique, vous avez porté vos pas vers le tombeau de Martin, pour recevoir de lui la bénédiction de votre apostolat ? Jusque dans la lointaine Pannonie, je vois S. Étienne, roi et apôtre

du peuple hongrois, construire sur le berceau de Martin un monastère grandiose qui sera un autre Cassin et le dernier fort avancé de la chrétienté latine vers la frontière la plus menacée par les barbares. L'Europe entière est conquise à Jésus-Christ par Benoît, qui renvoie à Martin, comme à son maître, tout l'honneur de son apostolat.

Voilà, Mes Frères, le résumé des merveilles qui ont eu leur théâtre ou leur commencement dans cette église. N'est-il pas vrai qu'elle n'a rien à envier aux plus splendides basiliques, et que pas un cœur chrétien ne peut en franchir le seuil sans tressaillir ? C'est un des lieux du monde où le Verbe Incarné s'est manifesté avec le plus de puissance et de miséricorde. Aimons donc cette humble mais sainte solitude de Ligugé, encore embaumée du parfum des Saints, et que notre dernier cri soit la prière que la main de Sulpice-Sévère gravait sur les murailles de la basilique de S. Martin à Tours:

Sancte Deus, miserere loci quem semper amasti.
Dilige, multiplica, protege, semper ama.

Dieu saint, ayez pitié de ce lieu que vous avez toujours aimé; chérissez-le, multipliez-le ; accroissez en particulier la famille monastique qui garde votre sanctuaire. Déjà les premiers venus d'entre ces fidèles serviteurs voient arriver la vieillesse ; si leur zèle pour votre gloire grandit avec les années, leurs forces déclinent, et ils attendent le secours d'une nouvelle génération de moines. Faites-la croître, ô Martin, et que votre maison redevienne ce qu'elle était autrefois : une école dans laquelle se pressaient les aspirants à la vie parfaite. Protégez l'humble et pieux abbé qui gouverne avec tant de sagesse votre demeure. Que la sainteté y fleurisse toujours ! *Protege*. Des méchants voudraient étouffer encore une fois le concert de louanges rétabli en votre honneur ; protégez ce monastère contre les projets des impies, et ne permettez pas que les âmes de ceux qui vous louent soient livrées aux bêtes féroces qui veulent les dévorer. Maintenez cette solitude dans la paix au milieu de la tempête, en signe de l'amour que vous lui portez toujours. Protégez aussi le troupeau de fidèles groupé autour de votre sanctuaire ; il vous connaît encore et vous aime ; défendez-le contre les embûches de Satan, et comblez-le toujours des signes de votre prédilection paternelle : *Semper ama.*

Completo quoniam pastorem tempore nostrum
Ad loca migrasti lucida, sancta, bona.

Notre pasteur, celui qui a honoré à jamais le titre d'Abbé de Ligugé, Martin, notre père, ayant achevé sa course en ce

monde, a été ravi jusqu'à vous dans des régions lumineuses, saintes, heureuses : *Ad loca lucida, sancta, bona.* Nous sommes orphelins ; mais vous nous restez, Seigneur.

Nos quoque vallatu alarum, sancte, tuarum,
Protege, conserva, dilige, semper ama.

O Saint, couvrez-nous de vos ailes, protégez-nous, conservez-nous, aimez-nous toujours. O Saint, couvrez d'abord le glorieux pontife de cette église, le successeur et l'émule d'Hilaire, le dévot serviteur de Martin, le restaurateur de ce sanctuaire. Donnez-lui de longs jours et la gloire de combattre encore avec vaillance contre tous vos ennemis. Couvrez aussi l'Évêque, son auxiliaire, l'émule de sa doctrine, le père et le guide éclairé de tant d'âmes saintes ; les prêtres vénérables, ses conseillers et ses coopérateurs, tout son clergé si digne et si pieux, et ces jeunes plantes, l'espoir du sanctuaire. *Sint unum !* Qu'ils soient tous fondus dans une unité sainte de pensées, de volontés et de désirs, avec leur pontife et avec Jésus-Christ ; que la division, qui est en tant de lieux aujourd'hui, ne pénètre jamais dans ce troupeau privilégié ! Maintenez cette unité admirable qui ne fait qu'une famille des prêtres et des nombreux sectateurs de la vie parfaite qui travaillent auprès d'eux : *Sint unum !* Cette unité est la gloire du nouvel Hilaire ; qu'elle devienne chaque jour de plus en plus parfaite ! Protégez, conservez, aimez toujours ce peuple poitevin, le peuple d'Hilaire et de Martin, et gardez-lui le trésor toujours menacé de sa foi.

Suppliciter petimus, dones tribuasque benignus
Ut nosmet sancti ac simul ille juvent.

Nous vous offrons à genoux cette prière, et, comme nous ne sommes pas dignes d'être exaucés, dans votre miséricorde accordez-nous, ô Seigneur, que les Saints, et surtout ceux de cette demeure, nous aident auprès de vous. De Martin nous ne séparons pas Hilaire. Ils sont les deux grands pontifes, les deux « fils de l'huile, qui se tiennent auprès de vous, dans « cette demeure, ô dominateur de la terre entière : *Isti sunt duo filii olei, qui assistant Dominatori universæ terræ*[1]. » C'est par eux, par Hilaire et par Martin, que nous vous offrons nos prières ; et, quoique nous soyons indignes, par la vertu et l'intercession de vos pontifes, nous serons exaucés.

Ainsi soit-il !

1. Zach., IV, 14.

Voir un autre panégyrique du même saint dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXV, p. 427.

24 NOVEMBRE — S. JEAN DE LA CROIX[1]

Qui vult venire post me, abnegat semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me.

Que celui qui veut venir après moi se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. (Matth., XVI, 24.)

Mes Sœurs,

C'était sur les sommets du Carmel; le prophète Élie dit à son disciple Élisée : « Regarde du côté de la mer et dis-moi ta vision. » — « J'aperçois, répondit Élisée, un petit nuage qui n'est pas plus grand que les vestiges d'un homme : *Ecce nubecula quasi vestigium hominis.* » Cependant, continue le récit sacré, ce nuage montant de la mer se grossit, couvrit la terre et l'inonda d'une grande pluie. Telle est la figure du Saint dont la solennité nous rassemble.

Pareil à la nuée biblique, il a eu de faibles et d'obscurs commencements dans le monde : mais il s'est peu à peu grandi par les privilèges de la grâce, et il est devenu enfin comme un nuage fécond, fertilisant par les eaux de sa destinée céleste les cœurs surnaturels et les âmes mystiques. Que de vertus et de mérites dans cette nature transformée en Dieu dès ici-bas ! Si nous considérons sa pureté, il nous paraîtra digne de marcher au milieu des célestes phalanges de la virginité. Si nous le considérons dans la réforme du Carmel, il se montrera à nous comme un patriarche des temps antiques. Nous le rangerons parmi les martyrs, si nous envisageons ses actes ; parmi les apôtres, si nous contemplons les ardeurs de son zèle. Il est un docteur par ses lumières, un séraphin par son amour, un thaumaturge par sa puissance, un prophète par ses visions dans l'avenir. C'est en présence de cette âme parfaite qu'il est bon et vrai de dire que Dieu est admirable dans ses Saints : *Mirabilis Deus in sanctis suis*[2]. Mais sainte Thérèse nous a révélé le côté le plus brillant et la plus précieuse qualité de S. Jean de la Croix. Écrivant à une enfant du Carmel qui se plaignait des tristesses de son âme, sainte Thérèse lui disait : Vos plaintes sont bien sans raison puisque vous avez auprès de vous mon père Jean de la Croix, homme céleste et divin.

1. Panégyrique prononcé au Carmel de Nîmes, par M. l'abbé Chapot, missionnaire apostolique.

2. Ps. LXVII, 36.

Personne, je vous l'assure, mon enfant, personne n'est arrivé si haut que lui dans les voies du Ciel pour y conduire les âmes ferventes et pieuses. Vous avez en lui un trésor précieux. Que toutes les âmes qui veulent progresser dans le bien lui confient leurs secrets. Il a reçu du Ciel la grâce particulière de la direction. Aussi, Mes Sœurs, la tradition chrétienne a-t-elle toujours considéré S. Jean de la Croix comme le plus sublime Docteur dans la conduite des âmes, comme le plus habile directeur des consciences dans les voies de la perfection, dans la montée au Carmel. Telle est la grandeur qui fera, pendant ces quelques instants, l'objet de nos méditations. N'allez pas croire cependant que je laisse de côté les merveilles de sa vie séraphique. Des hauteurs divines du Carmel où il est monté lui-même par les voies qu'il indique, ce grand Saint semble nous redire les paroles de Jéhovah à Moïse : « Regarde et fais selon le modèle que tu vois sur la montagne. » Ainsi nous admirerons S. Jean de la Croix s'appliquant à lui-même, dans les pratiques de sa vie, les principes de sainteté et les règles de perfection qu'il a livrés au monde dans ses ouvrages immortels !

Enfants du Carmel, réjouissez-vous : sur votre sainte montagne apparaît un nouveau Moïse recevant du Ciel les grandes lois des révélations divines de l'âme. A votre firmament brille un astre nouveau, aux rayons purs et à la belle lumière : réjouissez-vous. Et vous, Mes Sœurs et Mes Frères, qui vivez dans le monde, respirez un moment les parfums de la sainte montagne, et contemplez-en les riches beautés avec le secours de Notre-Dame du Mont Carmel. *Ave, Maria !*

Quand une âme privilégiée du Ciel se sent éprise des beautés de Dieu et des charmes de la vie céleste, elle doit, pour réaliser son union divine dans un parfait amour, elle doit passer par trois états différents qui l'animent peu à peu, par l'oubli de la terre et la voie des souffrances, à l'ineffable possession de Jésus. La grâce la saisit tout d'abord et la jette toute palpitante des émotions de sa nature aux pieds de Dieu qui l'appelle. Dans cet état purifié, Dieu la regarde, lui impose le sacrifice, lui fait baiser sa croix, lui fait aimer les souffrances, la porte au Calvaire, où elle perfectionne son œuvre de sanctification ! Et quand l'épreuve est finie, vient le moment de la gloire et de la paix dans l'amour. L'auréole de lumière tombe du front de Dieu sur l'âme purifiée, les épines de la croix deviennent resplendissantes, et sur les sommets du Carmel le calice de Gethsémani et le fiel du Calvaire sont enivrants ! Ainsi, Mes Sœurs, monter au Carmel d'après la doctrine de S. Jean de la Croix, c'est obéir à la grâce, c'est subir l'épreuve, c'est réaliser

l'union. Tels sont les trois degrés par lesquels l'âme choisie et fidèle peut s'élever jusqu'à Dieu ! Cœurs, élevez-vous, âmes tressaillez : recueillons-nous dans le temple, auprès du sanctuaire ! Pourquoi faut-il que nos âmes ne reçoivent pas avec ardeur les gloires qui les attendent ? Pourquoi s'arrêtent-elles au pied de la montagne, sur le seuil même du temple ! Mes Frères, prenons aujourd'hui notre essor avec S. Jean de la Croix qui nous conduit, et apprenons à son école comment on peut acquérir les trois richesses incomparables de la direction spirituelle, comment on doit obéir à la grâce, subir l'épreuve et réaliser l'union, pour arriver au sommet du Carmel, montagne divine de la perfection.

I. — *La grâce.* — La grâce, Mes Sœurs, est le premier degré de la perfection chrétienne. Sans ce bienfait divin, notre âme est frappée d'impuissance ; sans ce fondement nécessaire, l'édifice de notre vertu ne pourrait s'élever. Aussi l'apôtre des nations, convaincu qu'il devait toutes ses grandeurs à la grâce divine, disait aux fidèles de son temps : « Ne recevez donc pas en vain la grâce de Dieu, mais faites-la fructifier dans vos cœurs. » Et déjà avant lui, le Christ avait prononcé une parole où se trouve magnifiquement affirmée la nécessité de la grâce, lorsqu'il disait : « Sans moi vous ne pouvez rien faire : *Sine me nihil potestis facere !* » Non, non, il n'est point possible sans la grâce de contempler la lumière du Ciel ! « Veux-tu voir l'ange qui me protège, disait la vierge Cécile au jeune Valérien, va d'abord recevoir la grâce du chrétien par le baptême. » Et, le baptême étant reçu, le jeune Valérien aperçut l'ange du Seigneur qui priait à côté de Cécile la vierge ! L'âme a donc besoin de la grâce pour commencer à s'élever. Et d'abord la grâce nous appelle et nous provoque. C'est Notre-Seigneur, auprès du puits de Jacob, demandant à boire à la Samaritaine. Il attend l'âme et la prévient ainsi de la grâce. Elle se révèle à nous par des paroles intimes, ou par les événements extérieurs, ou par les déceptions de la vie et les tristesses du temps ! Heureuse l'âme qui saisit la grâce de Dieu dans son rapide passage ! Si le grand Augustin n'avait point compris les inquiétudes secrètes de son cœur, il n'aurait jamais donné au monde chrétien le grand exemple de son repentir ! Jean de la Croix a su répondre aux invitations de la grâce et à l'appel de Dieu. Le Ciel ne voulut point qu'il payât le tribut aux passions de la terre. Son âme se conservera toujours fidèle à la vertu, et la poussière du monde n'obscurcira jamais la splendeur de son baptême. Jeune encore, il se livrait aux exercices de la charité. Le Ciel l'appelle au cloître par les

secrets désirs de son cœur : Jean se détache du monde où son âme souffrait, et se consacre à Dieu.

Couvent du Carmel, ouvre tes portes, reçois dans tes murs le fils de Gonzalès. Il renonce au monde et à ses passions. Abrite sa vertu à l'ombre de ton sanctuaire ; Notre-Dame du Carmel, bénissez votre enfant. A ce même moment, au monastère de Saint-Joseph d'Avila, une vierge priait, dans la tristesse et la douleur : Thérèse demandait à Dieu un cœur qui pût seconder ses efforts dans la réforme du Carmel. Épouse du Christ, réjouissez-vous : votre prière est accueillie du Ciel. La grâce est descendue dans le cœur d'un jeune et vertueux serviteur de Marie : Jean de la Croix obéit à Dieu qui l'appelle !

Ainsi, Mes Sœurs, correspondre à la grâce de Dieu fut pour S. Jean de la Croix, comme pour toute âme, le commencement de ses grandeurs et de ses gloires. Soyez donc heureuses, ô vous, Mes Sœurs, qui, fidèles à la voix de Dieu, avez eu le courage de renoncer au monde et de vous réfugier au Carmel. Non seulement, dit S. Jean de la Croix, la grâce nous appelle et nous provoque, mais elle nous instruit et nous éclaire ! Elle communique à notre âme les principes qui peuvent la soutenir et lui donne les raisons de sa vertu ! Grâce à cette lumière, Dieu est tout, et la créature n'est rien : doctrine salutaire qui ôte à l'homme tous les appuis de la nature, et ne lui laisse que Dieu. Dieu est tout, et de ce tout infini découlent tous les biens. Oh ! qu'heureux est celui qui connaît les avantages de cet échange du rien de la créature avec le tout de Dieu ! Il est des âmes qui veulent passer par la créature pour arriver à Dieu. La route est dangereuse, la traversée pénible. On peut naufrager dans les amitiés de la terre et les attachements de la chair.

Dieu d'abord, Mes Sœurs, et Dieu seul. Dans cet amour notre âme s'élève et se transfigure d'après cette loi nécessaire des affections qui veut que deux êtres s'aimant deviennent, pour ainsi dire, semblables. Aimez-vous la créature, vous devenez même son esclave et son inférieur. Quelle décadence et quelle honte ! Sans doute, Mes Sœurs, je ne viens point détruire en nos âmes la charité de Dieu ni la dilection du Christ. Aimez le prochain dans l'affection divine : tout ce qu'il a d'attrait et de charme, Dieu le possède à un infini degré de perfection. Jésus n'est-il pas le plus beau des enfants des hommes ? Un jour il nous est apparu, Mes Sœurs, au détour d'une rue, dans un sentier solitaire. On s'arrête, on écoute, et une voix nous dit dans la conscience : « Voilà Jésus-Christ ! » moment céleste où, après tant de beautés qu'elle a goûtées et qui l'ont déçue, l'âme découvre d'un regard fixe la beauté qui ne trompe pas. A ses pieds, dans la prière, vous avez juré de l'aimer, et vous avez

choisi la meilleure part, épouses du Christ. Créatures, je vous ai connues et je vous ai aimées. Vous avez blessé mon cœur et outragé mon amour. J'ai pleuré sur les ruines de mon cœur et dans la déception de mes espérances. Dieu seul, Dieu tout, soyez à jamais mon partage!

Tels furent les sentiments pieux de S. Jean de la Croix. C'était le jour où, prosterné sur la dalle du sanctuaire, il s'était relevé prêtre du Seigneur. Au moment du Saint Sacrifice, au milieu de ses ardeurs séraphiques, il demande au Ciel le gage de la persévérance et la confirmation en grâce! A l'instant, la voix céleste lui dit: « Fidèle serviteur, je t'accorde ce bienfait! » Heureux moment dans la vie de notre Saint. Il descend de l'autel où la grâce lui a dit la grande parole et lui a apporté la grande lumière, et le voilà toujours attaché à Dieu qui est sa vie, au Christ qui est son amour: *Vivere mihi Christus est.*

A un autre moment, il confesse le néant de son être. Au pied de la croix où il pleure et gémit, le Ciel lui parle encore et lui demande ce qu'il veut pour récompense de ses travaux, et il répond: « Seigneur, je veux souffrir et être méprisé pour vous: *Domine, pati et contemni pro te:* » Devant vous, Seigneur, votre serviteur s'abaisse et s'anéantit; vous seul êtes saint, grand, magnifique et aimable. Et la vie de Jean de la Croix est un cantique incessant en l'honnneur du tout de Dieu, et son cœur est comme une lyre qui redit toujours en gémissant le rien de la créature. Entendez les sublimes échos de cette harmonie! « Enflammé d'un amour inquiet, ô l'heureuse fortune! je suis sorti. » — Jean de la Croix, où êtes-vous allé? Mes Sœurs, faites silence: « Sans autre lumière que la grâce qui brillait dans mon cœur, je suis arrivé auprès de Celui qui m'aime et que je chéris. » — Serviteur de Dieu, que vous a dit Celui qui vous aime et que vous chérissez? Mes Sœurs, faites silence; entendez encore: « En me délaissant et en m'oubliant moi-même, j'ai admiré sa splendeur. Il m'a frappé de sa main douce et paisible, et il m'a dit: Celui qui veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive! » Et pour lui, vaillant fils de Gonzalès, vous avez renoncé au monde et à vous-même; vous avez dit adieu aux affections d'ici-bas! Est-ce que maintenant vous prendrez sa croix? — Mes Sœurs, nous voici arrivés au second état de l'âme se dirigeant vers Dieu, au second degré de la montée au Carmel! O mon âme, ne crois point que tes combats soient finis. Le temps des grandes épreuves n'est point passé. Tu n'as traversé que le Cédron, voici Gethsémani et le Calvaire, la nuit, la tristesse, la mort! Mes Sœurs, ne craignons pas: la lumière disparaît, les ténèbres s'avancent, la physionomie de Jésus s'obscurcit, notre âme

tressaille, c'est la nuit, c'est l'épreuve. Gravissons ces sentiers, triomphons de ces obstacles : Jean de la Croix nous conduit.

II. — *L'épreuve.* — O Jésus, divin Agneau, je vous considère sur la croix. Je vous vois couvert de plaies et de sang ; vous vous laissez encore dépouiller de vos vêtements comme pour nous dire : « O vous qui voulez me suivre, dépouillez entièrement le vieil homme et préparez-vous à devenir comme moi, dans les gloires de la résurrection, un homme nouveau ! »

O Jésus, divin Agneau, je contemple votre sépulcre taillé dans le roc ; je rencontre Madeleine qui pleure, et j'entends l'ange qui me dit : « O vous qui voulez, comme le Christ, ressusciter glorieux, sachez qu'il faut passer par les ténèbres de la mort et la nuit du tombeau ! »

Aussi, Mes Sœurs, ne nous étonnons point si S. Jean de la Croix oblige l'âme déjà purifiée par la grâce de se purifier encore davantage en passant par la nuit de l'épreuve qu'il appelle la nuit obscure ! Pourrai-je la traverser ? Ame chrétienne, n'ayez aucune crainte. Sans doute vous quittez la lumière et vous vous enfoncez dans la nuit ! ayez confiance. Ces ténèbres conduisent à une lumière plus grande, plus étincelante et plus belle. Il n'en est pas moins vrai cependant que le passage est difficile et terrible. Pour le franchir il faut du courage. Suivons l'âme dans sa détresse.

Le chant de la nuit obscure ou de l'épreuve a trois parties : la tristesse, la révolte, l'enthousiasme. C'est le Christ au jardin des Olives : « *Nigra sum sed formosa :* Je suis noire, mais je suis belle ; j'ai des ombres, mais je conduis à la lumière, suivez-moi. » Il regarde son calice, il le soulève de sa main défaillante et il dit : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » Une sueur de sang tombe de son front. Oh ! que Jésus est triste dans la nuit de sa douleur ! Puis son courage reparaît, son cœur frémit, son âme se révolte : « Seigneur, que ce calice s'éloigne de moi ! » Oh ! que Jésus est découragé dans la nuit de sa révolte ! Enfin ses forces lui sont rendues. L'ange du ciel a essuyé ses pleurs, raffermi son courage, et le Christ se lève avec fermeté et dit à ses apôtres : « Levez-vous et venez. Celui qui doit me trahir est là. » Oh ! que Jésus est beau dans l'enthousiasme de son épreuve !

Le chant de la nuit obscure, c'est encore Jésus sur l'arbre de la croix. Il penche la tête et semble plier sous le poids de sa douleur, et, le même cri exprimant sa terreur et sa révolte, il dit : « Seigneur, Seigneur, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » L'enthousiasme cependant semble le saisir, et,

comme pour commander à la mort, il s'écrie : « Tout est consommé. » Ainsi de l'âme pieuse dans l'épreuve, Mes très chers Frères : elle connaît la tristesse, la révolte, l'enthousiasme.

Et d'abord la tristesse vous l'avez connue, pauvres âmes qui m'entendez ! Quelquefois les horizons de votre espérance se sont rétrécis, vous avez senti votre courage défaillir ! Dieu a semblé disparaître de votre âme et ne plus habiter dans vos ruines pour les soutenir, dans vos malheurs pour les guérir, dans vos abandons pour vous consoler. Vous avez poussé la plainte divine et lugubre devenue vulgaire dans le monde : « Mon âme est triste jusqu'à la mort. Seigneur, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Oui, oui, la tristesse fait le fonds de la vie humaine, et à certains moments de la vie, dans la solitude, tout œil a pleuré, et tout cœur a gémi ! Votre esprit avait des inquiétudes, votre âme des agitations ! Ames chrétiennes, c'était le moment de traverser la nuit dans sa première période, et de chanter avec Jean de la Croix la strophe de la souffrance : « Pendant une nuit obscure, enflammée d'un amour inquiet, je suis sortie sans être aperçue ! »

Il faut donc aimer les ténèbres et les rechercher, se plaire dans cette tristesse de la nature, dans cette nuit des sens, de l'esprit et du cœur ! « Votre nuit sera illuminée, dit le prophète : *Nox sicut dies illuminabitur.* » Et le rayon du ciel qui console va luire sur votre âme ! Voyez Jean de la Croix dans la période douloureuse de sa vie ; regardez son âme crucifiée ! Ici la vue d'un crucifix le fait tomber en extase et lui donne des ravissements d'amour ! Là il se livre aux mortifications les plus excessives et aux pénitences les plus austères ! Plus loin il est accusé dans sa vertu et outragé dans sa sainteté ! Ailleurs il est exposé aux persécutions de ses faux frères ! Malgré cela, malgré ces épreuves, le calice de sa douleur n'était pas assez rempli et la nuit de son épreuve assez obscure ! Le Dieu qu'il aimait sembla se retirer et le priver de ses doux entretiens, et tandis qu'il était seul, dans sa prison de Tolède, l'ange du ciel ne venait point essuyer ses pleurs ! Au sein de ses angoisses son âme était triste et disait la note lugubre du gémissement ! Pauvre serviteur de Dieu, je veux entendre tes chants ! la douce tristesse de ton âme fera du bien à mon cœur et m'aidera à supporter ! Que disais-tu dans ta prison ? Écoutez, foule pieuse, les plaintes d'une âme obscurcie dans l'épreuve : « Où t'es-tu caché, ô Dieu que j'aime ! Pourquoi m'as-tu laissé dans le gémissement ? » Rien ne répond à son appel. Il regarde à travers les grilles de sa prison et continue son chant : « Pasteurs, vous qui allez par les cabanes à la colline, si vous voyez le Dieu que j'aime, dites-lui que je me meurs ! » — Aucune

voix encore ne répond à son amour. Sa tristesse le fatigue et l'épuise !

Et, après avoir poussé, comme le Christ, la plainte de la tristesse, comme lui encore, Jean de la Croix se révolte et ne veut point son calice : « Pourquoi donc, ô mon Dieu, as-tu blessé ce cœur ? Comment ne l'as-tu pas guéri, s'écrie-t-il ? O nuit obscure que je traverse, combien tu m'épouvantes ! » Fasse le Ciel cependant que la révolte de votre âme, au sein de la douleur, soit toujours tempérée par la soumission divine, dans la nuit ! Notre-Seigneur nous en a donné l'exemple en terminant son désir de délivrance par ces mots : « Que votre volonté soit faite, mon Père, et non la mienne ! » Ainsi s'est résigné à la douleur le saint prisonnier de Tolède !

N'est-ce pas, Mes Sœurs, que vous avez eu, vous aussi, dans la nuit de votre âme, à l'heure de son adolescence, de sa jeunesse et de sa maturité, n'est-ce pas que vous avez eu les frémissements de la révolte ? Vous vous êtes assises sur la pierre du chemin, et vous avez dit : « Dieu me déchire et m'abandonne. Vous me faites violence, ô Seigneur ! Est-ce, donc là la vie ? Eh quoi ! Dieu me conduit, et il me conduit aux ténèbres et non à la lumière ! Il m'enveloppe de fiel et me plonge dans la nuit ! Si je crie, si je prie, il repousse ma prière : j'ai perdu toute ma joie et toute ma paix[1]. » Pauvre âme qui pleures, console-toi : avance, avance toujours dans la nuit par la soumission et le courage ! Vois-tu là-bas ? c'est la lumière ! Prosterne-toi devant Dieu qui te fait mourir ce soir et qui te donne l'espoir d'un second matin. « Seigneur, je suis votre œuvre : donnez-moi la vie véritable et faites-moi connaître ce mystère ! » Le mystère, le voici : la mort est une puissance qui donne la vie ! O mort, à ta voix mes entrailles ont frémi ; mes lèvres ont tremblé de crainte. Et maintenant je ne crains plus. Je trouve en Dieu ma joie et je tressaille en vous : c'est lui, vainqueur de tout, qui me fait traverser l'obstacle et m'élève, plein d'un chant d'enthousiasme, jusqu'au terme de mon glorieux espoir : *Deducet me in psalmis canentem*[2]. O douleur, je te regarde comme la joie de mon exil et l'espérance de mon éternité ! Le Christ, en ta présence, s'est levé et t'a généreusement embrassée ! O douleur, ô épreuve, ô sacrifice, ô immolation, ô croix, je vous aime, venez blesser mon cœur et attaquer ma vie de la terre ! Toujours souffrir et ne jamais mourir !

Ah ! telle fut bien la sainte énergie de notre héros ! Il se plaisait dans la contemplation du crucifix, et sa passion pour

1. Jerem. — 2. Habac., III, 19.

les souffrances fut portée à un si haut degré, qu'il mérita de porter la croix jusque dans son nom ! Jean d'Yepes fut appelé Jean de la Croix. Au sein de ses angoisses, dans les profondes obscurités de la nuit de son âme, il s'estimait heureux de souffrir pour Jésus-Christ et de s'attacher à la croix du Sauveur en portant dans son cœur les tristesses intimes de Gethsémani, et dans son corps ses souffrances cruelles ! O calice de la Passion, vous étiez plein d'ivresses pour Jean de la Croix!

Écoutons encore les chants de son enthousiasme dans la douleur: « Pendant une nuit obscure, nuit heureuse, je suis sorti et j'ai trouvé Celui que mon cœur aime! O nuit qui m'as conduit! O nuit plus aimable que l'aurore! O nuit qui m'as uni à mon Dieu en me transformant en lui, je ne t'oublierai jamais! Couronne d'épines, je te désire! calice de fiel, je te convoite! Je veux avec Jésus vivre et mourir sur la croix! »

Mes Sœurs, vous le voyez! Jean de la Croix, durant sa vie, a subi les épreuves de la nuit obscure, et, dans les merveilles de la sainteté, il a su marcher lui-même dans les voies douces et difficiles qu'il a tracées à la direction spirituelle des âmes.

III. — *La gloire.* — Ainsi, Mes Sœurs, toute âme qui veut avoir les gloires de la perfection doit, comme notre illustre Saint, traverser, à certaines époques de sa vie, les ténèbres de la nuit obscure! Et dès lors aussi, de temps à autre, sa nuit revêtira les clartés du jour! *Et nox sicut dies illuminabitur.* Car plus l'âme s'approche de Dieu, selon la pensée du prophète, plus elle devient resplendissante et lumineuse! *Accedite ad Deum et illuminamini.* Quand on est élevé par la grâce et l'épreuve à la montagne de la perfection, sur les sommets du Carmel, Dieu se révèle à nous avec ses grandes bontés, et laisse tomber dans notre cœur comme un flot de son parfait bonheur, tandis qu'il illumine notre front de ses grandeurs: ce qui fait dire à l'apôtre que dans l'union sacramentelle nous devenons comme participants à la nature divine: *Divinæ consortes naturæ!* O mon âme, prends ton essor et élève-toi sur les ailes de la foi et de la charité! Contemple les beautés divines et glorieuses d'une âme récompensée dès ici-bas par les ineffables privilèges de l'union. Nous voici au Thabor! La scène est magnifique: le Christ est sur la montagne des gloires; trois de ses apôtres l'acompagnent. Tout à coup le ciel s'ouvre sur son front et l'environne de lumière, ses vêtements deviennent blancs comme la neige. A cette vue, S. Pierre se prend à dire : « Oh! qu'il fait bon être ici! » et en même temps une voix du ciel se fit entendre, disant: « Celui-là est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes

mes complaisances. » Là le Fils de Dieu se révèle avec une triple grandeur : il affirme sa puissance par l'intervention du ciel ; son auréole de lumière est le symbole de sa science infinie, et le vêtement de neige représente sa sainteté sans tache ! Mes Sœurs, toute âme pieuse a des moments heureux où elle se transfigure : c'est la récompense due à ses luttes et à ses triomphes ! Oui, Dieu met en elle toutes les complaisances de son amour, et dès lors, la retirant du monde où elle souffre, il la transfigure en lui communiquant quelque chose de sa nature infinie ! Rayon de puissance, rayon de lumière, rayon de sainteté, nous vous retrouvons dans tout votre éclat sur l'âme du pieux réformateur du Carmel ! Voyez Jean de la Croix, Mes Sœurs, participant à la puissance divine sur les éléments ! Un jour il s'élance au-devant du feu, détourne les flammes et éteint l'incendie. Dans une autre circonstance, au milieu de la consternation générale, à l'approche d'une violente tempête, il commande aux nuées, et l'orage disparaît ! Ici il guérit les malades par le simple attouchement de sa salive ; là il chasse les démons, et sainte Thérèse, écrivant à la prieure de Médine, lui disait : « Ma fille, je vous envoie le saint Jean de la Croix à qui Dieu a donné le pouvoir de guérir les possédés. » O grand Saint, Dieu vous récompensait ainsi de cette apparente faiblesse à laquelle vous condamnait votre profonde humilité ! Vous vouliez être petit, et Dieu vous grandissait ; devant vous il ouvrait son ciel et vous communiquait sa puissance. Il vous a pris dans votre néant et vous a placé avec les princes et les puissants de son peuple. Il a voulu encore vous donner le rayon de lumière ! S. Jean de la Croix, Mes Sœurs, ne passait presque pas un jour qu'il ne fût ravi en extase à l'autel, à l'oratoire, dans sa cellule, partout ! Sainte Thérèse affirme qu'on ne pouvait lui parler de Dieu sans qu'il fût transporté et hors de lui-même ! Souvent il se sentait saisi de l'Esprit de Dieu, et son corps demeurait immobile, ses sens étaient comme suspendus, et son front resplendissait de brillantes lumières. Son âme voyait Dieu et lui parlait ; son œil lisait dans l'avenir, et sa lèvre prophétisait. « Dieu, disait-il, communique le mystère de la Sainte Trinité à un pécheur avec tant d'éclat, que je ne pourrais plus vivre si Dieu ne me soutenait par un secours tout particulier. » Nuage du Sinaï, tourbillon ténébreux de Job, vous n'étiez donc plus là pour voiler aux yeux du Saint la majesté de son Dieu ! Il priait toujours ; sa prière était un chant ! « O vive flamme d'amour, disait-il, achevez, s'il vous plaît, votre ouvrage, rompez le voile de ma rencontre avec Dieu ! » Et le voile était rompu, et Jean de la Croix jouissait de Dieu ! O divines flammes de la contemplation, que vous êtes brillantes

dans le cœur et l'esprit de notre Saint qui a été un des plus sublimes et des plus parfaits contemplatifs que l'Église ait produits! Il semblait avoir dérobé du feu au ciel pour l'apporter sur la terre et le communiquer aux âmes!

Comme sa lumière et sa puissance, sa pureté rayonnait partout! Confirmé en grâce, dès le jour de son sacerdoce, il fut un véritable miroir de sainteté et de vertu! Qu'il me suffise par un trait de vous dire combien il était renommé par sa haute perfection. Un jour, à l'autel, l'extase le saisit, et le Saint Sacrifice fut interrompu. « Appelons les Anges, dit une voix, pour continuer le Saint Sacrifice, eux seuls sont capables de le célébrer avec une aussi grande dévotion! » Oui, oui, Jean de la Croix, vous êtes admirable avec le triple rayon de votre gloire dans la puissance, la lumière et la vertu!

Sans doute votre vie offre, dans ses phases diverses, une suite continuelle de croix et de privations, de visites et de consolations célestes; mais vous nous apparaissez toujours uni et semblable au Christ dans une transformation glorieuse.

Oh! Mes Sœurs, qu'il fait bon être ici au Carmel, le véritable Thabor, contemplant les grandeurs de la transfiguration chrétienne! Le ciel s'est ouvert! La nuée nous enveloppe, la terre disparaît! Entendez ces voix divines qui chantent la parole de la complaisance divine et de l'amour éternel, auprès du lit funèbre et du grabat où Jean de la Croix va s'endormir! Oh! qu'il fait bon être ici! Entendez ce chant de triomphe! Cette âme est le sanctuaire de Dieu, elle lui a donné son cœur! Partout elle a cherché Jésus, par les bois sombres et épais, par les montagnes et les collines, par les prairies verdoyantes et les champs émaillés de fleurs, par les forts et les frontières, par les vallées et les torrents! C'est l'heure de la paix et du repos. Mes Sœurs, oh! qu'il fait bon être ici!

Restons, restons encore auprès du lit de Jean de la Croix! Sa poitrine respire encore, et sa lèvre s'entr'ouvre à la prière! Il baise le crucifix, remet son âme entre les mains de son Dieu! Son œil s'obscurcit et se voile! L'ange de l'agonie l'a touché de son aile! Les voix qui chantent s'éloignent! Entendez-les encore! son âme s'en va dans l'agréable jardin! Oiseaux légers, faites silence; créatures, recueillez-vous; montagnes, vallées, rivages, contemplez l'âme qui s'élève! La terre n'est plus! Ce que je vois est beau, lumineux; ce que j'entends est harmonieux, séduisant! Anges qui transportez cette âme, où allez-vous? Que dites-vous? Le Bien-aimé la couronne à jamais. Sur la terre elle aima les épines, elle suivit la grâce! Purifiée, sanctifiée, elle reçoit la gloire dans la magnifique transfiguration du Thabor éternel!

Oh ! Mes Sœurs, qu'il fait bon ici ! cependant la terre nous appelle. Descendons, mais n'oublions jamais le chemin du Ciel !

Voir un autre panégyrique du même saint dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXV, p. 543.

---

4 DÉCEMBRE — SAINTE BARBE[1]

Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia.

Dieu a choisi ce qui est faible selon le monde pour confondre ce qui est fort. (I Corinth., I, 27.)

Vénérés Confrères,
Femmes chrétiennes,

Le religieux auditoire auquel je m'adresse en ce moment n'est pas nouveau pour moi, et le pieux sujet que je vais traiter devant lui ne l'est pas davantage. Il y a environ quarante ans, j'étais ici à pareille fête. J'y voyais, comme aujourd'hui, plusieurs ecclésiastiques venus de différents côtés, pour donner plus de solennité à cette fête, depuis longtemps célébrée ici, de dévotion du moins, comme seconde fête patronale de la paroisse, et un grand nombre de femmes chrétiennes réunies, selon l'usage, pour invoquer la Sainte, partout si populaire, qui fut choisie, dès le commencement, comme vocable de leur pieuse association. Quelques années après, j'étais appelé à présider la même fête dans l'église de Monts où, malgré l'agitation si grande alors partout, dans la localité principalement[2], tout le Ripault, depuis le commandant jusqu'au plus humble employé de l'usine, était venu aussi, avec un religieux empressement, invoquer la patronne également aimée et du courageux soldat qui, avec ses bruyants canons, marche à la conquête de la terre, et de la femme pieuse qui, en égrenant son chapelet, s'avance sans bruit à la conquête du ciel.

Depuis ce temps-là, que de changements presque partout, en dehors de l'Église! et si, reportant par la pensée nos regards

1. Panégyrique prononcé dans l'église d'Esvres, le 3 décembre 1881, par M. l'abbé Pinard, en présence de plusieurs ecclésiastiques et d'un grand nombre de femmes chrétiennes associées sous le vocable de cette sainte.

2. A cause de la construction du pont de l'Indre, en 1848.

en arrière, nous embrassons un espace de temps plus considérable, quinze ou seize siècles, je suppose, combien de changements plus extraordinaires encore! Est-ce que, à plusieurs reprises, la face de la terre ne s'est pas comme renouvelée? Où sont aujourd'hui les principaux moteurs de ces changements, ces hommes en présence desquels la terre s'est tue, et qui, maîtres du monde entier, s'y trouvaient à l'étroit, pour parler le langage des écrivains tant sacrés que profanes? Hélas! le nom d'un grand nombre n'est même plus un vain son, et leurs restes, dispersés aux quatre vents du ciel, tiendraient sans peine dans la main d'un enfant, s'il était possible à tout autre qu'à Dieu de les recueillir.

C'est que tout change, tout périt sur la terre, tout absolument, excepté Dieu. Lui seul existe nécessairement, et il communique quelque chose de son heureuse et indestructible existence à celles de ces créatures qui se sont attachées à lui d'une manière particulière. Telle a été sainte Barbe dont nous faisons en ce moment la fête. De cette héroïne chrétienne, ainsi que de beaucoup d'autres dont la vie surnaturelle se trouve contenue dans l'histoire de l'Église, on peut dire ce que les sages de l'Égypte disaient en parlant de prodiges d'un autre genre: « Le doigt de Dieu est ici: *Digitus Dei est hic*[1]. » Recueillons-nous donc ensemble un instant devant ce prodige toujours subsistant, conservant toujours, augmentant même de plus en plus les preuves de la toute-puissance divine qu'il recèle en soi, et tirons-en les conséquences pratiques. Pour vous aider dans vos réflexions, je vais vous rappeler les principaux traits de la vie de notre Sainte, puis vous expliquer en quoi consiste le culte que nous lui rendons.

Je ne saurais vous dire avec une entière certitude en quel lieu ni en quelle année naquit la vierge toujours populaire dont le culte a commencé peu après son martyre, n'a cessé de s'étendre de différents côtés, et fleurit aujourd'hui par toute la terre. Les hagiographes ne sont pas suffisamment d'accord sur ce double point. On croit communément néanmoins qu'elle naquit à Nicomède, au commencement du III[e] siècle.

Il est bien probable qu'elle fut privée de bonne heure, si ce n'est même au moment de sa naissance, des soins maternels, puisque les différents ouvrages que nous avons consultés à ce sujet ne font aucune mention de celle qui lui a donné le jour. Pauvres enfants! Ne point avoir la main si douce et en même temps si ferme de la mère pour vous soutenir et diriger vos premiers pas à votre entrée dans la vie, quel malheur! En vous

1. Exod., VIII, 19.

voyant arriver à bien, ainsi abandonnés, on serait tenté de vous regarder comme des effets sans cause, si on ne savait pas qu'une main infiniment plus douce et plús ferme, celle de la Providence, aime à se faire sentir en raison des besoins de chacun. C'est ce qui eut lieu par rapport à la jeune Barbe, dès ses plus tendres années.

Ce n'est pas, du reste, son père qui eût pu lui servir et de père et de mère, comme il arrive quelquefois. C'était un riche et puissant seigneur nommé Dioscore. Il était extrêmement colère, violent, cruel, même pour sa fille, que cependant il idolâtrait. Mais chacun sait que toute affection déréglée se change, quand elle est contrariée, en haine d'autant plus violente qu'elle était plus tendre d'abord et promettait de le devenir encore davantage. C'est ce qui ne pouvait manquer d'arriver ici, vu le désaccord, je dirai même volontiers la complète antipathie, qui se trouvait entre le père et la fille, par rapport aux choses les plus importantes de la vie. Autant le père était sensible à toutes les jouissances que procure le monde, autant la fille les avait en dégoût; autant le père était attaché au culte des faux dieux, semblait l'être du moins, pour quelque raison que ce fût, autant la fille en reconnaissait et en proclamait hautement l'inanité et la culpabilité; et, par une conséquence nécessaire, autant le père avait de répugnance à admettre la doctrine si sévère en apparence du christianisme, autant la fille se plaisait à la méditer et à la mettre en pratique. Cela tenait beaucoup au caractère de l'un et de l'autre, mais beaucoup aussi, il faut en convenir, à leur éducation. Celle du père avait été toute païenne, tandis que, accidentellement ou plutôt par une de ces dispositions de la divine Providence dont nous avons parlé plus haut, celle de la fille avait été solidement chrétienne.

Dioscore ayant désiré donner à sa fille les maîtres les plus en renom, dans l'attente du rôle important qu'il espérait lui voir jouer plus tard dans le monde, celle-ci dut se trouver en rapport avec le célèbre Origène qui, à l'âge de dix-huit ans, enseignait déjà dans la savante école d'Alexandrie et était alors dans tout l'éclat de sa gloire. Ayant eu besoin de le consulter par rapport à certaines difficultés de la science, elle ne craignit point de lui ouvrir son cœur relativement aux vérités les plus indispensables de la foi. Origène enchanté lui répondit immédiatement, et il envoya, en même temps, un de ses disciples les plus instruits avec recommandation de suppléer de vive voix à ce qui n'aurait pu être renfermé dans sa lettre.

O vous qui êtes particulièrement chargés de propager les saintes lumières que du reste nous avons tous à répandre plus

ou moins autour de nous, que ce soit de vive voix ou par écrit, que ce soit comme docteurs ou en sous-ordre, par suppléance, comme on dit, n'oubliez point que vous êtes tous les envoyés de Dieu, qu'il est avec vous, en vous-mêmes, et qu'il ne dédaigne pas quelquefois de se manifester alors sans intermédiaire.

Dans cette tour célèbre où Dioscore a tenu quelque temps sa fille enfermée, et qu'on nous représente ou bien auprès d'elle ou même dans sa main, comme ici, pour montrer qu'avoir voulu en faire une barrière entre elle et son Dieu ne fut qu'un enfantillage, et que c'est même à cette tour qu'elle dut en partie et sa force et sa gloire, on dit que Jésus-Christ lui apparut sous la figure d'un jeune homme éclatant de beauté, et que, lui accordant une faveur qu'il accorda à plusieurs autres saintes, il lui remit un anneau d'or et une palme en disant : « Je viens, au nom de mon Père, vous prendre pour épouse. » Femmes pieuses, vous qui avez particulièrement à souffrir dans le chemin de la vie, si pénible pour tous, avez-vous besoin de consolation, de lumières et de force, venez dans cette tour que l'Époux de vos âmes a fait dresser pour vous comme une oasis spirituelle dans le désert aride de ce monde. Vous n'aurez pas besoin de l'y attendre ; il vous a lui-même précédées, et il vous procurera un peu de repos, selon la promesse qu'il en a faite à tous dans la personne de ses apôtres : *Venite seorsum in desertum locum et requiescite pusillum*[1]. Quoi que vous fassiez ici, gardez-vous bien du moins de ridiculiser jamais l'union mystique de Jésus-Christ avec certaines âmes particulièrement privilégiées. N'y voyant, quant à moi, de la part du Sauveur, qu'un moyen plus efficace de les élever jusqu'à lui, c'est-à-dire à la perfection, et, de la part de ces âmes, qu'une réelle et presque divine perfection, j'incline la tête en signe de religieuse admiration, bien loin de la tourner par dérision.

En construisant pour sa fille, douée aux yeux de tous, aux siens principalement, de tous les dons de la nature, le palais en forme de tour dont nous venons de parler, et auquel il avait fait ajouter salle de bain et jardin, comme en avaient à peu près partout ceux qui étaient alors les maîtres du monde, Dioscore était loin de s'attendre à ce qui en résulta. Il eût voulu, dans son égoïsme, qu'elle ne fut visible, en quelque sorte, qu'à ses propres yeux. C'est le contraire précisément qui arriva. Plus elle était cachée, et plus elle était vantée, désirée, recherchée. Les plus riches la demandaient en mariage. Dioscore eût vivement souhaité que cette heure où il devait s'en séparer fût indéfiniment retardée. Dans l'impossibilité où il était de s'arrêter

1. Marc., VI, 31.

à un tel désir, il fit du moins tous ses efforts pour qu'elle s'attachât à un homme riche et puissant, comme lui, dont le crédit dans le monde augmenterait encore le sien.

Hélas! n'est-ce pas encore aujourd'hui, au milieu même des plus vives lumières du christianisme, la grande préoccupation des parents? Inutiles tentatives, du reste, ici! le cœur de la fille s'était fixé bien plus haut.

Dioscore eût également voulu que la connaissance du vrai Dieu n'arrivât pas jusqu'à sa fille, et qu'au lieu de l'austère doctrine du Crucifié, les idées riantes du paganisme la préoccupassent, comme lui, exclusivement. Aussi avait-il fait mettre dans les différentes parties de la tour où elle devait faire sa résidence les représentations les plus séduisantes. Ici encore, c'est précisément le contraire qui arriva. Celui qui voit tout n'est-il pas visible aussi partout? Si on parvenait à le cacher aux yeux de notre corps, il nous suffirait de rentrer en nous-mêmes, comme avait fait la fille de Dioscore, pour l'y retrouver. A cette heure de rénovation où tant de mères, de jeunes filles de son âge, faisaient entendre partout, devant les tribunaux, en face des bourreaux, ce cri généreux : « Et moi aussi, je suis chrétienne! » ne devait-elle pas le répéter dans sa solitude? ne devait-elle pas repousser, briser même ces représentations impures qui, presque partout déjà, tombaient sous le mépris des peuples, et mettre, à leur place, les emblèmes salutaires du christianisme?

Aux deux fenêtres que Dioscore avait commandé de faire au sommet de la tour, elle en fit ajouter une troisième, comme cela se voit encore dans la plupart des vieilles églises, notamment ici, afin qu'une lumière de même nature, pénétrant dans l'intérieur par ces trois ouvertures distinctes et égales entre elles, fût l'image de l'unité de la lumière divine qui, par les trois personnes de la Sainte Trinité, éclaire et vivifie notre âme. Puis, pour consacrer entièrement au Rédempteur l'édifice dont son père avait désiré faire un temple d'idoles, elle fit graver partout l'image de la croix. Ce n'était pas sans doute assez pour elle, en chose si sainte, de commander et de conduire : elle voulut agir aussi. Soit qu'elle tînt à honneur d'y prendre part, soit pieuse impatience de voir que le travail ne s'achevait pas assez vite, soit croyance qu'il devait se faire avec amour et par le cœur plutôt que par l'acier et le marteau, divinement inspirée sans doute et agissant en simple instrument de Celui à qui il suffit de dire ou penser pour faire, *Dixit et facta sunt*[1], elle imprima, en un instant, avec le doigt, sur une colonne de marbre qui avait immédiatement perdu sa dureté, une croix plus admirable que n'eût été celle de l'artiste le plus habile et

1. Ps. XXXII, 9.

le plus appliqué. La légende pieuse nous apprend, en outre, que, tandis qu'elle aspirait ainsi, avec toute l'ardeur de sa foi, à la possession du ciel par la croix du Sauveur, la terre qu'elle foulait de ses pieds, et plus encore de son cœur, s'était miraculeusement affaissée sous l'un de ses pas.

N'ayant pu changer les idées de sa fille, Dioscore s'était déterminé à l'abandonner un instant à ses propres réflexions, en prétextant un voyage de quelques jours. Dès qu'il fut de retour, il alla lui rendre visite, et, voyant le complet changement qui s'était fait dans sa demeure : « Que signifie tout cela? lui demanda-t-il. Pourquoi d'abord ces trois fenêtres, au lieu de deux que j'avais ordonné de faire? Pourquoi ces croix que je vois gravées presque partout? »

— « Ces trois fenêtres, répondit la jeune fille émue et tremblante, nous rappellent les trois personnes de la Sainte Trinité dont l'une, la seconde, après s'être incarnée, a souffert pour nous la mort de la croix. C'est pour nous rappeler ce divin bienfait que vous voyez partout la représentation de la croix. »

— « Et les statues de nos dieux que j'avais fait moi-même établir ici de différents côtés, que sont-elles devenues? » reprit le père, de plus en plus irrité.

— « Vos dieux ! » balbutia la fille, pouvant à peine parler.

— « Oui, mes dieux... Eh bien ! quoi? » interrompit brusquement le père.

— « Vos dieux, dit la fille, surmontant peu à peu son émotion et comprenant qu'elle devait confesser sa foi, en opposition même avec son père, ce sont des démons ou des hommes qui ne valent guère mieux. Ils ont reçu ici l'affront qu'ils méritaient. Que ne puis-je le leur infliger partout ! »

A ces mots, Dioscore ne se contient plus, et, tirant son épée, il poursuit, le fer à la main, la fille qu'il a si tendrement aimée et qu'il aime encore, malgré son emportement.

O colère, folie momentanée, mais sans l'excuse de la folie véritable, à quels crimes ne portes-tu pas, toi aussi, le cœur des malheureux mortels, au sein des familles! Mère chrétienne, toi le second ange gardien de l'enfant sur la terre, et qui as naturellement pour lui, à cause de cela, un amour de prédilection, garde-toi bien de donner accès à ce feu diabolique. Si tu le vois envahir le cœur de celui qui, chargé avec toi de veiller sur l'enfant, doit avoir aussi pour lui un amour non semblable, mais égal, empresse-toi de l'éteindre, quand il te faudrait, pour réussir, épuiser cette source de larmes que Dieu a mise au plus profond de ton cœur. Cela peut-être ne sera pas encore suffisant. Eh bien ! alors, conjure le Seigneur de jeter dessus une goutte de cette rosée céleste, laquelle,

venant du Tout-Puissant, peut avoir plus d'efficacité pour le bien des âmes que les larmes réunies de l'humanité entière.

La mère chrétienne n'y était point, hélas! Il n'y en avait probablement d'aucune sorte; et, alors même que la plus tendre et la plus chrétienne des mères s'y fût rencontrée, elle n'aurait pu arrêter ce malheureux père qui, aveuglé par la fureur, poursuit sa fille l'épée dans les reins. Il va l'atteindre dans un instant, sans doute, et l'immoler à ses dieux, car devant elle se dresse un rocher qui ne peut manquer d'arrêter la pauvre enfant dans sa fuite: « Seigneur, dit-elle, ce n'est pas que je craigne la mort. Avec la docilité d'Isaac sous l'épée d'Abraham, je courberais d'autant plus volontiers la tête que ce serait pour moi le moyen d'obtenir promptement la palme du martyre; mais le bourreau alors serait mon père. Je vous en conjure, Seigneur, éloignez de lui un tel crime. » Sa prière est exaucée. Le rocher s'est fendu et a livré passage à l'enfant, qui échappe ainsi, pour un instant du moins, aux coups de son père.

Cruel Dioscore! disons mieux, pour généraliser ici l'enseignement donné par la Providence, père cruel, quel que soit ton nom, comprends tu ce que cela signifie? Je vais te le dire: c'est que ton cœur, eût-il la dureté du rocher, doit se fendre, si cela est nécessaire, pour sauver ton enfant, bien loin de vouloir lui donner la mort, ou de la lui désirer seulement. A défaut d'autres voix, les pierres le disent ici hautement: *Si hi tacuerint, lapides clamabunt*[1].

Dioscore n'en continua pas moins sa poursuite criminelle. Ayant appris d'un jeune berger que sa fille s'était réfugiée ou plutôt avait été comme transportée, par un vent violent, dans une caverne obscure, au sommet du rocher, il s'y rend épuisé de fatigue, et, puisant de nouvelles forces dans la violence de sa passion, il la saisit, l'accable de coups, la foule aux pieds et la conduit, pour ne pas dire la traîne, jusqu'à sa maison, où il la jette liée et ensanglantée dans un obscur cachot.

— Mais c'est impossible de la part d'un père! me dira-t-on.

— Oui, de la part d'un père. Aussi n'était-ce point un père, à proprement parler, mais une bête féroce, comme il y en avait tant avant l'établissement du christianisme, comme il y en a tant encore chez les peuples revenus au paganisme, après avoir été chrétiens, et comme il y en a aussi un certain nombre, au milieu de nous, parmi ceux qui, ayant renoncé au démon, se sont insensiblement remis sous son joug.

Il y eut cependant, je n'ose pas dire une amélioration, mais

1. Luc., XIX, 40.

du moins une certaine modification dans la conduite de Dioscore à l'égard de sa fille. Soit qu'il craignît de paraître trop odieux aux yeux de ses concitoyens eux-mêmes, soit qu'il voulût faire acte de déférence envers l'autorité de son pays, il alla la dénoncer au président Marcien. Ce n'était point, à proprement parler, un méchant homme que ce Marcien ; mais son rôle de persécuteur n'en est pas moins condamnable aux yeux de Dieu et des hommes. Il n'était point méchant, non plus, le gouverneur de la Judée qui employa mille détours pour sauver Celui qu'il déclarait lui-même innocent; mais parce que, n'osant pas tenir tête à l'émeute judaïque, il le condamna contre le témoignage de sa conscience, à partir de ce jour, c'est-à-dire depuis près de deux mille ans, toutes les générations, s'inclinant avec respect devant la croix où fut attaché ce juste par excellence, n'en répètent pas moins, continuellement et dans toutes les langues : « C'est sous Ponce-Pilate qu'il fut crucifié pour nous : *Crucifixus etiam pro nobis sub Pontio Pilato*[1]. »

Quand Marcien vit paraître devant son tribunal cette jeune fille liée par ordre de son père, toute meurtrie, de la veille, par les mains mêmes de son père, il se sentit profondément ému — peut-être était-il père, lui aussi, — et il forma la résolution de faire tout ce qu'il pourrait, sans trop se compromettre, pour la sauver, comme avait fait Ponce-Pilate par rapport à Jésus-Christ. Il lui fit d'abord ôter ses liens, puis, lui parlant avec une grande douceur :

« Vous aimez bien votre père, n'est-ce pas ? » lui dit-il.

— « Oh ! oui, répondit la jeune fille avec cet air de soumission que l'on doit avoir à l'égard de tout supérieur, quel qu'il soit ; oui, je l'aime plus que tout au monde, cent fois plus que moi-même. »

— « Alors, reprit le président, en donnant de plus en plus à sa voix le ton de la persuation, pourquoi donc lui désobéissez-vous ? »

— « Je ne lui désobéis pas, répondit la jeune fille, avec une respectueuse fermeté, j'obéis à notre Père à tous, celui que nous avons dans les cieux. »

— « Ne pourriez-vous pas, dit Marcien, qui commençait à perdre patience, et tremblait de son côté dans la crainte de déplaire au maître qu'il avait sur la terre, ne pourriez-vous pas adorer les dieux que votre père adore ? Ce sont les génies protecteurs de l'empire. Les mépriser, les délaisser seulement, c'est un de ces crimes que nos lois punissent avec la plus grande sévérité. »

— « Il n'y a qu'un Dieu, s'écria-t-elle, avec ce ton d'assurance

1. *Symb. Nic.*

qu'elle avait prise à l'école du savant Origène, dans ses entretiens intimes avec Jésus-Christ : c'est le Dieu du ciel et de la terre, celui que j'adore. Vos dieux ne sont rien ; ils sont moins que rien. Ce sont des génies malfaisants pour la plupart, des démons. Quant aux simples mortels à qui vous rendez et voulez faire rendre l'honneur qui n'est dû qu'à Dieu, on remarque qu'ils ont fait généralement à leurs semblables beaucoup plus de mal que de bien. »

A ces mots, que nul ne s'attendait à entendre sortir de la bouche d'une jeune fille en apparence si timide et qui semblait, à certains moments, n'avoir plus qu'un souffle de vie, Marcien, déconcerté, quitta aussitôt le rôle de père pour prendre celui du juge ; puis, faisant appel au bourreau, il eut recours à ces nombreux et effrayants instruments de supplice qu'on employait alors tour à tour ou simultanément, mais presque toujours inutilement, pour dompter le courage des confesseurs de la foi. Le sang ruisselait partout de ce faible corps qui n'était devenu qu'une plaie. Au sein de telles souffrances cependant, tantôt elle se montrait insensible, tantôt elle paraissait aller avec enthousiasme au triomphe. La foule dont elle était environnée lui était généralement sympathique et semblait comme disposée à l'acclamer. Une voix même, dominant toutes les autres, poussa ce cri dont nous avons parlé précédemment et qu'il n'était pas rare d'entendre dans de telles circonstances : « Et moi aussi, je suis chrétienne ! » C'était une dame romaine, nommée Julienne, qui demanda et fut admise immédiatement à avoir part à ses derniers combats et à sa victoire. Tant il est vrai qu'il n'y a pas de prédication qui vaille celle de l'exemple, et que cette éloquence en action n'a jamais plus de force que quand elle est imprimée sur la terre en larges et sanglants caractères ! De là cette parole partout et toujours répétée dans l'Église : « Le sang des martyrs est une semence de chrétiens ; » et cette autre de Pascal : « Je crois des témoins qui se font égorger. »

Marcien cependant avait fait ramener en prison notre intrépide martyre, hors d'état, corporellement du moins, de supporter de pareils supplices. Le lendemain, toutes ses plaies étaient cicatrisées. Celui qu'elle avait choisi pour époux était venu, pendant la nuit, lui rendre la santé et lui promettre un très prompt et définitif triomphe. Elle put donc reparaître, avec un nouveau courage, devant le tribunal de Marcien. Tout déconcerté d'abord en la voyant, celui-ci reprit peu à peu son assurance. Il essaya même de faire hommage à ses dieux de cette miraculeuse guérison, pour inspirer à la fille de Dioscore d'autres sentiments à leur égard.

« Reconnaissez-vous enfin, lui dit-il, leur puissance et leur bonté ? Ils ont voulu prolonger votre existence pour vous arracher, ne fût-ce que par reconnaissance, l'hommage que jusqu'ici vous leur avez refusé. »

— « Eux ! répondit dédaigneusement notre jeune martyre ; vos simulacres d'or et d'argent, de pierre, de terre et même de bois !... Moins avancés que nous, puisqu'ils ont des bouches sans parler et des yeux sans voir, ils ne peuvent rien pour personne ; et s'ils avaient quelque puissance, ils se garderaient bien de l'employer pour moi, qui les ai foulés aux pieds et les foule encore, d'intention du moins, ne pouvant faire autrement. Je dois le bienfait de ma guérison au céleste Époux à qui je me suis donnée pour toujours. »

Marcien profita de cette réponse pour attaquer notre jeune vierge par celle des vertus que les chrétiens ont le plus en honneur, la pureté : « Bourreau, s'écria-t-il, qu'on lui arrache les mamelles avec des tenailles brûlantes ! » Elle aurait pu lui répondre, comme une autre martyre à un autre persécuteur : « Tu n'as donc pas honte de brûler ainsi dans une femme ce qui a servi à te nourrir de la substance même de ta mère, à ton entrée dans la vie ? » Elle aima mieux garder le silence, et, toute recueillie en elle-même, elle se disait sans doute intérieurement : « Eh bien ! tant mieux, je n'en appartiendrai que plus exclusivement à Celui qui a bien voulu me prendre pour épouse ! » Marcien continuant : « Qu'on la dépouille de ses vêtements, s'écria-t-il encore, et qu'on la promène nue dans les rues ! » Exposée à subir une telle honte, l'épouse de Jésus-Christ ne pouvait continuer à garder le silence : « Seigneur, dit-elle, épargnez-moi cet affront. » Sa prière fut immédiatement exaucée. Un globe, descendu d'en haut, s'arrêta sur sa tête, et elle se vit tout environnée d'un manteau de lumière.

Vous n'aurez jamais besoin sans doute d'un pareil secours, femmes chrétiennes ; mais si, dans le cours ordinaire de la vie, vous avez à craindre que votre corps, consacré aussi à Jésus-Christ, ne serve d'aliment d'une manière quelconque à l'impudicité des libertins, n'oubliez point que vous avez toujours à votre disposition le voile si beau et si salutaire de la modestie.

Craignant que la foule, de plus en plus sympathique à l'intéressante martyre, ne finît par se tourner ouvertement contre lui, honteux d'ailleurs de n'avoir pu vaincre sa résistance, Marcien déclara qu'il fallait en finir et ordonna qu'elle eût au plus tôt la tête tranchée. Dioscore, qui avait suivi de point en point toutes les péripéties de ce drame lamentable, se présenta alors au gouverneur et réclama pour lui, en qualité

de père, le privilège de l'exécution. Sa demande fit frémir d'horreur ceux qui l'entendirent. Elle lui fut accordée cependant, et, en réalité, le rôle de bourreau, dans de telles circonstances, ne pouvait convenir qu'à un père aussi dénaturé. Il s'empressa de la conduire sur une montagne, hors de la ville. Pour la jeune fille, c'était le Calvaire, et elle s'y conduisit en véritable disciple, en digne épouse de Jésus-Christ. Elle commença par se recommander elle-même à Dieu, et le pria aussi d'exaucer les vœux de ceux qui, dans l'intérêt de leur salut, lui demanderaient quelque chose par son intercession. Un signe d'en haut lui ayant fait connaître que, sous l'un et l'autre rapport, sa demande avait été bien accueillie, elle inclina doucement la tête sous la hâche de son père devenu son bourreau. Celui-ci frappa avec tant d'assurance, que la tête de la victime tomba du premier coup, et l'ange que le monstre avait engendré sur la terre s'envola aussitôt dans les cieux.

— Avait-elle prié aussi pour ses bourreaux, me demandera-t-on peut-être ici, notamment pour celui qui avait été son père?

— Indubitablement, répondrai-je; et, s'ils n'ont point été convertis, c'est qu'il faut avant tout, en pareil cas, le repentir, comme on le voit du larron mort impénitent, à côté de la croix du Sauveur, et presque couvert de son sang. La punition, du reste, suivit de près. Le ciel, qui était serein, s'obscurcit, le tonnerre gronda, et la foudre frappa mortellement Dioscore d'abord, comme il retournait dans sa maison, puis Marcien à peine descendu de son tribunal.

Ainsi fournit, en peu de temps, une longue carrière, pour me servir ici de l'expression des saintes Écritures, *In brevi explevit tempora multa*[1], celle que l'Église invoque aujourd'hui sous la dénomination de sainte Barbe, vierge et martyre. Comme, après avoir prié Dieu pour elle-même à l'heure de sa mort, elle l'avait également prié d'écouter tous ceux qui, dans l'intérêt de leur salut, lui demanderaient quelque chose par son intercession, et que du ciel même il avait été miraculeusement répondu que ce vœu d'immense charité était exaucé, partout et toujours, soit individuellement, soit en commun, comme ici, les fidèles de tout âge, de tout sexe et de toute condition, l'invoquent, en effet, pour toutes sortes de besoins: *Ab omni nos adversitate protegat*, dit la collecte qui lui est propre. Elle est plus communément invoquée cependant contre les dangers de la foudre, chacun ayant dû se dire dès le commencement: « Puisque Dieu en a frappé d'une manière si effrayante ses persécuteurs, il devra en préserver, au contraire, ceux qui l'auront invoquée et surtout imitée. »

1. Sap., IV, 13.

Les coups de foudre auxquels nous sommes tous exposés sont de différentes sortes. Je vais en signaler ici quatre principaux dont je vous parlerai successivement, en vous indiquant de quelle manière nous pouvons en être préservés, avec l'assistance de sainte Barbe.

Parlons d'abord de la foudre ordinaire, que j'appellerai volontiers aussi céleste, parce qu'elle se forme et gronde au-dessus de nos têtes. En ce point, comme en tout ce qui concerne nos intérêts spirituels, c'est à vous évidemment, femmes chrétiennes, qu'il appartient de conserver les pratiques pieuses des générations qui ont précédé la nôtre. Si l'une de vous, une mère surtout, était tentée de les abandonner et même de les mépriser, je lui dirais, relativement au sujet qui nous occupe: « Je n'en appellerai pas à d'autre qu'à vous-même. » Vous êtes, je suppose, dans votre chambre, au milieu de vos chers enfants. Un orage épouvantable s'est abattu au-dessus de votre tête. Après plusieurs coups bien effrayants déjà, un autre plus effrayant encore, un de ces coups retentissants qui semblent remuer le ciel et la terre, vient d'éclater: « Mon Dieu! » vous êtes-vous écriée, en rapprochant de vous vos enfants, et en élevant la main au-dessus d'eux, comme pour les garantir; « Mon Dieu!... » Or qu'est-ce que cela, a dit un Père, si ce n'est le cri d'une âme « naturellement » chrétienne? Je dirai, moi, « maternellement » chrétienne; et par là j'ajouterai à la force de mon argument; car, si la nature, je veux dire ici Dieu lui-même, arrachait un mensonge au cœur de la mère dans de telles conditions, il n'y aurait plus rien de croyable. Ne rougissez donc point d'imiter ici la pieuse grand'mère de vos enfants, votre mère par conséquent, cette brave femme si respectable et souvent si peu respectée que vous avez vue, je suppose encore, verser d'une main tremblante l'eau sainte dans les différentes parties de la maison; puis, après avoir commencé à remplir les fonctions secondaires du sacerdoce, continuez et répandez partout, comme elle, la bonne odeur de vos vertus. La foudre du ciel vous épargnera, croyez-le bien, ou si alors elle vous frappait, vous ou les vôtres, elle vous trouverait bien disposés et ne ferait que hâter votre triomphe.

Nous avons tous remarqué sans doute que cette foudre du ciel fait ordinairement beaucoup plus de bruit que de mal: une ou deux victimes quelquefois, aucune, la plupart du temps. « C'est le bon Dieu qui gronde, » disent ici les enfants; et, en ce cas, comme en beaucoup d'autres, la vérité sort de la bouche des enfants, pouvons-nous ajouter. Ce qui revient à dire que Dieu, qui est bon avant tout, tient beaucoup plus à nous avertir qu'à nous frapper. Il n'en est

pas de même de la foudre terrestre, celle des hommes, laquelle, imitation de la première en ce que celle-ci a de plus effrayant, fait encore plus de mal que de bruit. Par elle, vous ne l'ignorez pas, mères chrétiennes, dans certaines affaires, disent les gens du métier, les armées, ces immenses machines, toutes composées de fer et de chair humaine, où se trouveront un jour vos enfants, s'ils n'y sont déjà, sont quelquefois en partie détruites. Recommandez-les donc bien à Dieu, ces enfants toujours chers, par l'entremise des saints ou saintes en qui vous avez le plus de confiance, celle du jour, par exemple! Qu'ils s'y recommandent eux-mêmes! Ils l'ont peut-être fêtée, en temps de paix, ici ou dans quelque établissement militaire. Pourquoi donc ne le feraient-ils pas à l'approche du danger? Il en sera ainsi certainement, si vous avez soin de graver vous-mêmes de bonne heure dans leur esprit et dans leur cœur le nom trois fois saint du Seigneur auquel se rattachent toutes nos idées religieuses, de l'y faire graver plus solidement encore par une éducation vraiment chrétienne; si, effacé peut-être par le temps et les plaisirs, ce nom sacré est ravivé, au moment du départ, par la chaleur de vos derniers embrassements; si vous ne rougissez pas de le leur rappeler plus tard, en quelque lieu qu'ils se trouvent, par des lettres pleines de piété. Ne vous imaginez pas que l'idée chrétienne soit inconnue au régiment, au moment de l'action surtout. A Saint-Martin de Tours, à Notre-Dame des Victoires, à Paris, vous trouverez des témoignages nombreux, saisissants quelquefois, de vœux faits ainsi sur le champ de bataille. Qu'est-ce donc après tout que le vœu national au Sacré Cœur de Jésus, si ce n'est, comme les mots mêmes le disent, le vœu le plus solennel des temps modernes fait par la France en détresse, et déjà en partie accompli, malgré les plus grandes difficultés de tout genre?

Qu'il me soit permis de citer ici un fait déjà vieux, mais qui revient de tout point à mon sujet. C'était à la bataille de Marignan, qui fut aussi honorable pour nos armes que les dernières le furent peu. Claude de Guise, fils de Réné II, tombant sur le champ de bataille, couvert de vingt-deux blessures, avait fait vœu d'offrir à sainte Barbe un cierge du poids de son corps et une belle statue de grandeur naturelle, s'il en revenait. Il fut retrouvé gisant, sans connaissance, sous un tas de morts et de mourants, mais il était sauvé. Le lendemain du jour où il avait pu revenir à Metz, le 8 mai 1519, il alla, accompagné d'nn grand nombre d'autres vaillants guerriers, faire sa double offrande à la Sainte dans un sanctuaire célèbre qu'elle avait alors dans le voisinage. Je me suis demandé ici, je vous l'avoue,

si nos hommes du jour ne riraient pas en voyant de tels guerriers en semblable pèlerinage. C'est possible ; mais, en les voyant manier leurs lourdes épées avec la même facilité qu'ils font, eux, siffler leurs cannes ou crier leurs plumes, je ne sais s'ils ne s'arrêteraient pas, et si leur rire commencé ne se terminerait pas en cri d'admiration.

Je viens actuellement au troisième coup de foudre que j'ai l'intention de vous signaler, celui de la mort subite, de cette mort terrible qui vient nous frapper sans nous donner le temps de nous y préparer par la réception des sacrements. Je ne suis pas le premier à lui donner une telle dénomination. Vous avez tous lu et relu, comme moi, vénérés confrères, le touchant récit qu'en a fait le plus grand orateur chrétien des temps modernes dans l'oraison funèbre d'une grande princesse. Il fut alors interrompu, assure-t-on, par les larmes de son auditoire et les siennes propres : « O nuit désastreuse, s'écria-t-il, nuit effroyable, où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : Madame se meurt, Madame est morte[1] ! » Or ce n'est pas seulement dans les palais et par rapport aux grands de la terre que la mort subite est à redouter, c'est partout. Parlant de la mort en général, un poète s'exprime ainsi :

> Le pauvre, en sa cabane où le chaume le couvre,
> Est sujet à ses lois,

donc aussi à ses coups imprévus, à ses coups de foudre, ai-je dit avec raison. Et ici, vénérés confrères, après avoir fait appel à votre mémoire, permettez-moi d'en appeler à votre cœur. Combien de fois n'avez-vous pas été témoins attendris dans un semblable drame ? Combien de fois n'y avez-vous pas joué un des principaux rôles ? C'était également pendant la nuit. Une fille pieuse est venue vous dire en pleurant : « Accourez, Monsieur, mon père se meurt ! » Vous allez aussi rapidement que possible. Arrivé à la maison du mourant, vous entendez répéter avec de plus vives insistances : « Accourez, mon père se meurt ! » mais à peine êtes-vous entré, que vous entendez le dernier mot : « Mon pauvre père est mort ! »

Qui que nous soyons, prêtres ou simples fidèles, pères, mères, enfants, pour nous comme pour les autres, faisons tout ce qui dépendra de nous pour n'avoir point à redouter les foudres terribles d'une mort imprévue. Soyons sur nos gardes ou disposés du moins à nous y mettre, et tâchons qu'il en soit ainsi des nôtres. Prions, supplions. Si l'homme ne nous écoute point, adressons-nous à Dieu. N'oublions pas non plus notre Sainte. Nous savons que, dans la prière mémorable

1. Oraison funèbre de Madame Henriette-Anne d'Angleterre.

qu'elle fit au moment de sa mort, pour conjurer le Seigneur d'exaucer les vœux de ceux qui s'adresseraient à lui par son intercession, elle eut particulièrement en vue la grâce des derniers sacrements. Cette prière a été exaucée, nous le savons, par une réponse miraculeusement descendue du ciel à l'heure même, et les deux faits que je vais citer le prouveront encore surabondamment. La collecte citée plus haut le dit d'ailleurs positivement.

C'était vers le milieu du XVe siècle. Un Hollandais de Gorcum, nommé Henri, avait une vive crainte de mourir sans avoir été administré. Surpris cependant par un incendie, il invoqua sainte Barbe, et celle-ci lui apparut aussitôt écartant avec son manteau la flamme qui menaçait de le dévorer. Ce fait a été attesté par le prêtre à qui il fut donné de l'administrer.

L'autre fait est plus touchant encore. Je le trouve dans la vie de S. Stanislas de Kostka. Malgré la grande sainteté de sa vie, ou plutôt en raison même de cette sainteté, il avait aussi une vive crainte de mourir sans avoir reçu les derniers sacrements. Étant tombé dangereusement malade chez un luthérien, il demanda inutilement qu'on lui apportât le Saint Viatique. Dans cette extrémité, il eut recours à sainte Barbe, qui, la nuit même où il se trouva le plus en danger, vint lui annoncer que sa prière avait été exaucée. Et, en effet, après elle venaient deux anges envoyés pour le faire communier. Il reçut le Saint Sacrement avec sa piété ordinaire, et il était tellement convaincu de la réalité des faits, affirma-t-il plus tard, qu'il conjurait son entourage, qui s'était toujours opposé à la satisfaction de son désir, de donner du moins au Dieu de l'Eucharistie les marques d'un profond respect.

Est-ce bien avec son corps ou sans son corps, pour parler ici le langage de S. Paul par rapport à son ravissement, que le pieux Stanislas reçut alors le Saint Viatique ? Je ne saurais non plus l'affirmer ; mais ce que je puis dire, c'est que, quand même sa communion n'eût été que spirituelle, comme il l'avait dû faire tant de fois en d'autres circonstances, il n'eût pas moins entendu aussi d'ineffables paroles que la langue humaine ne saurait répéter : *Et audivit arcana verba quæ non licet homini loqui*[1].

Sainte Barbe ne manifeste pas toujours ainsi son intervention. Elle agit beaucoup plus souvent par représentation, et c'est vous évidemment qu'elle a choisie ici pour la représenter, vous, femme pieuse, qui êtes parvenue, par un zèle ardent et prudent néanmoins, à rapprocher le Créateur de sa créature malade, dans la maison même où on refusait de le recevoir.

1. II Corinth., XII, 4.

Nous arrivons enfin au quatrième coup de foudre, le dernier, le plus terrible incontestablement de ceux que nous avons à éviter. Je veux parler de cet arrêt foudroyant par lequel le doux Sauveur, devenu juge inexorable, précipitera les damnés dans le lieu des supplices préparé au démon et à ses anges.

— Mais, me direz-vous, est-ce que, pour être préservé d'un tel malheur nous pouvons encore invoquer sainte Barbe ?

— Pourquoi non ? La promesse qui lui fut faite si solennellement, de la part de Dieu, d'accorder ce qu'on lui demanderait, par son intercession, dans l'intérêt du salut, n'est-elle pas générale ? Évidemment ; d'ailleurs, une mort chrétienne nous préserve de l'éternelle réprobation. Or sainte Barbe peut être invoquée pour obtenir une telle mort : donc aussi pour être préservé de l'éternelle réprobation.

Ne nous faisons point illusion cependant. Ici, pour être préservé de l'éternel coup de foudre, de la damnation, ai-je voulu dire, et pour conquérir le bonheur céleste par l'intercession de sainte Barbe, il ne suffit pas de lui adresser, du bout des lèvres, ni même avec une certaine chaleur d'âme, de pieuses paroles; il faut encore s'unir intimement à elle, s'identifier, en quelque sorte, avec elle, par la pratique des vertus chrétiennes qui se résument admirablement dans l'universelle vertu de charité, dont elle nous a donné un si touchant exemple à l'heure de sa mort, et que le Fils de l'homme nous recommande à tous, par avance, pour que nous nous tenions sur nos gardes, dans la personne des justes, en les couronnant : « Venez, les bénis de mon Père ; car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli ; j'étais nu, et vous m'avez revêtu ; j'étais infirme, j'étais en prison, et vous m'avez visité. » N'objectez point, non plus : « Quand est-ce, Seigneur, que nous vous avons vu dans ces différentes nécessités et que nous sommes venus à votre secours ? » car il vous a répondu encore par avance, dans la personne des justes : « En vérité, je vous le dis, toutes les fois que vous l'avez fait au moindre des miens, c'est à moi que vous l'avez fait. »

Ainsi, mère chrétienne, cet enfant, né de vous, affamé et nu, et que vous avez nourri de vous-même, réchauffé dans les langes bien chauds, ou, à défaut d'autre chose peut-être, dans vos embrassements maternels encore plus chauds, c'est Jésus que, par représentation, vous avez soigné de la sorte. Et l'âme de cet enfant, affamée également et nue, dépourvue qu'elle était de sentiments et de pensées, qui s'est si souvent réchauffée au contact de votre cœur, qui s'est un jour subitement illuminée, au son de votre voix, comme le néant à la parole du

Créateur, *Fiat lux, et facta est lux*[1], c'est encore l'âme de Jésus qui s'est ainsi développée par vos soins maternels. Et ce même enfant dont vous avez si souvent blanchi et refait, tant sous le rapport spirituel que sous le rapport matériel, le vêtement sali ou lacéré; que vous avez revêtu avec tant de complaisance, sous l'un et l'autre rapport également, de la robe nuptiale, afin qu'il fût reçu dans la salle du festin où l'appelait pour la première fois son frère Jésus; que vous avez présenté si souvent et de tant de manières aux bénédictions de l'Église; qui vous suivait au temple, étudiait et pratiquait avec vous les préceptes du Sauveur, écoutait si attentivement les docteurs de la loi, leur répondait, les questionnait quelquefois, de manière à émerveiller l'assemblée des fidèles: c'est toujours Jésus dont vous n'avez cessé de prendre soin.

Voulez-vous me permettre actuellement, mère chrétienne, de vous suivre un instant au dehors, dans l'exercice de votre charité? Ce petit étranger, venu de loin, qui a fait élection de domicile à tous nos foyers sans avoir moins froid pour cela; qui monte au haut de nos cheminées et en descend, tout le corps noirci et meurtri, pour un dur morceau de pain qu'il mange trempé de ses larmes, si toutefois on ne le lui arrache pas pour le donner à d'autres, et que vous avez assisté avec d'autant plus d'attendrissement que vous l'aviez vu plus durement repoussé ailleurs, c'est Jésus, descendu du ciel sur la terre, mal reçu des siens, obligé de fuir en Égypte, que, par représentation, vous avez assisté de la sorte.

Mais pourquoi ne parlerais-je ici que des enfants? Il n'y a en Jésus Christ, représenté par ses pauvres, ni âge, ni sexe, ni même distinction de vie ou de mort. Il est en tous également, quel que soit l'état de ceux dont nous nous occupons sous son nom.

Ainsi ce pauvre vieillard que vous avez rencontré tout glacé par le froid, et qui n'eût pas manqué de l'être bientôt par la mort, si vous ne lui aviez donné la moitié de votre vêtement, vous, véritable disciple de S. Martin par le cœur, quoique impliqué encore peut-être dans les combats de la vie, c'est Jésus que vous avez ainsi revêtu. Il l'a dit lui-même, en propres termes, à votre maître.

Que nul ne dise ici qu'il ne lui est jamais arrivé de couper en deux son vêtement pour en donner la moitié à n'importe quel pauvre que ce soit!

Cela arrive très souvent, au contraire, et presque toujours sans qu'on s'en aperçoive; car c'est le temps, agent inaperçu de la Providence, qui, plus habile qu'aucun de nous, le coupe

1. Gen., I, 3.

réellement en deux, non de longueur ni de largeur, mais d'épaisseur, afin qu'on puisse en faire la charité, après s'en être servi pour soi[1].

Et cette pauvre agonisante que vous n'avez cessé de visiter chaque jour, pendant plus d'un mois, femme pieuse, après votre visite au Saint Sacrement, n'est-ce pas Jésus-Christ qu'en elle vous visitiez? Quand vous avez enseveli vous-même, n'ayant pour l'arroser que vos larmes, son corps ulcéré dont personne n'osait approcher, c'est l'embaumement du corps de Jésus-Christ par les saintes femmes que vous avez renouvelé; et quand, accompagnant le prêtre dans ses fonctions consolantes et sublimes de la sépulture ecclésiastique, dont tant de fous se privent aujourd'hui de gaieté de cœur et voudraient aussi priver les autres, vous avez remis, avec lui, entre les mains des anges pour la conduire au ciel, son âme délaissée, dont vous vous êtes seule occupée sur la terre, c'est l'ascension du Sauveur qui vous avez de nouveau célébrée: *In paradisum deducant te angeli*[2].

Élevons-nous encore dans la contemplation du mystère qui nous occupe. Si je pouvais me faire entendre de tous ceux qui appartiennent, à un degré quelconque, au divin sacerdoce, je leur dirais: « Qui que vous soyez, et dans quelque position que vous vous trouviez, dans la tristesse comme dans la joie, dans l'épreuve comme dans le triomphe, ne voyez-vous pas que ce que vous faites pour Jésus-Christ, il le fait lui-même avec vous et par vous, selon l'énergique expression de S. Paul? « *Vivit vero in me Christus*[3]. » Et en général d'ailleurs, ce que font les chrétiens pour Jésus, ne le fait-il pas lui-même avec eux et par eux, puisque nul ne peut rien pour le ciel sans la grâce? De là cette pensée si remarquable de S. Augustin, qui dit qu'en couronnant les saints Dieu couronnera moins leurs mérites que ses dons: *Tunc Deus coronabit non tam merita tua quam dona sua*[4].

Voilà certes de belles et grandes vertus, des vertus divines,

1. Ce serait bien contre mon gré que je me trouverais ici en une sorte d'opposition avec S. Vincent, pour qui je fais profession de la plus sincère et de la plus profonde vénération. Ce serviteur de Dieu n'a pas voulu que celles de ses filles qui auraient servi les riches fussent appelées à l'honneur de servir les pauvres. Moins exigeant, ce me semble, le bon Jésus accepte bien volontiers, dans l'intérêt de ses pauvres, ce qui nous a été à nous-mêmes de quelque utilité. Ce genre de charité, très commode et peu dispendieux, n'est guère en usage dans les campagnes, où chacun use ses vêtements jusqu'à la corde. Si là aussi, pourtant, quelqu'un voulait en essayer, je lui conseillerais de s'adresser au Vestiaire de Saint-Martin, ou, s'il ne pouvait trouver ce dépôt de la charité chrétienne, qui naturellement n'aime point à s'étaler au grand jour, à la maison des orphelins de Tours, dont le pieux directeur, tout à sa nombreuse et intéressante famille, n'en est pas moins occupé des autres bonnes œuvres tourangelles: « *Pietas autem ad omnia utilis est* » (I Tim., IV, 8).

2. Rit. rom. — 3. Gal., II, 20. — 4. *Serm.*, CLXX, chap. X.

puisqu'elles ont Dieu pour objet et qu'elles ne peuvent être pratiquées qu'avec lui et par lui.

Il n'est donc point étonnant que Dieu, voulant les récompenser d'une manière digne de lui, dise, au grand jour du jugement général, à ceux d'entre nous qui les auront pratiquées :

« Venez prendre possession du royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde, » et qui durera toujours, ajouterai-je avec l'Église, puisqu'il consistera surtout dans l'indestructible union de l'âme avec Jésus-Christ, dont le royaume n'aura point de fin : *Cujus regni non erit finis*[1]. *Amen.*

Voir un autre panégyrique de sainte Barbe dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXV, p. 654.

---

13 DÉCEMBRE — SAINTE CHANTAL[2]

Mulierem fortem quis inveniet ?

Où trouver ici-bas une femme vraiment forte ? (Prov., XXXI, 10.)

« Je l'ai trouvée à Dijon, en Madame de Chantal, » a dit S. François de Sales.

Ce qui frappe, en effet, tout d'abord, quand on ouvre la vie de sainte Chantal, c'est sa force. Jeune fille, épouse, mère, religieuse, elle va à Dieu avec une décision, une générosité, un magnanime élan, qui ne se démentent pas pendant près de soixante-dix ans. Elle traverse les plus rudes épreuves, accomplit les plus grandes œuvres, et jamais ni les difficultés n'effraient, ni les souffrances ne lassent son courage.

Et, chose merveilleuse ! si on regarde plus à fond dans cette âme, on voit que l'ardeur en elle n'a rien d'excessif, la force rien de violent. Un ferme bon sens règle l'ardeur ; une exquise tendresse tempère la force. Les qualités aimables s'ajoutent aux qualités solides, comme ces fleurs qu'on voit, au printemps, décorer le tronc d'un arbre vigoureux : fleurs brillantes et parfumées comme celles de nos parterres, mais moins éphémères qu'elles, puisqu'elles ne laissent tomber leurs feuilles que pour se transformer en fruits.

J'aurais aimé, Mes Frères, à vous faire admirer en sainte Chantal cette alliance de vertus diverses, cet équilibre moral,

1. *Symb. Nic.*
2. Panégyrique prononcé par M. l'abbé Laroche, professeur de philosophie et directeur du Petit Séminaire de la chapelle Saint-Mesmin.

qui en ont fait, on peut le dire, une âme parfaite ; mais le temps ne me le permet pas. Je me contenterai de vous montrer le trait le plus saillant de sa physionomie : sa générosité et sa force.

Cette force se révèle, en elle, dès le premier âge. Elle a, dès lors, une netteté de décision et une énergie de caractère qui étonnent dans un enfant. Elle ne veut pas des caresses des hérétiques, et si, par hasard, ils s'aventurent devant elle dans des discussions contre la foi, elle a vite trouvé quelque vive et sanglante réplique qui les surprend et les déconcerte. « Tenez, Monsieur, dit-elle un jour à l'un d'eux, en lui montrant les portraits de S. Pierre et de S. Paul appendus au mur, si vous donniez un démenti au roi, papa vous ferait pendre ; eh bien ! vous donnez tant de démentis au bon Dieu, que ces deux présidents-là vous feront pendre un jour. »

Dans ce seul mot d'un enfant de cinq ans, vous avez ce que j'appellerai le ton de cette âme.

Avec l'âge, cette énergie qui lui était naturelle devait se développer encore. A dix-huit mois, elle avait perdu sa mère. Elle grandit à la rude école du malheur, et sous la forte discipline de son père, un de ces chrétiens à la trempe héroïque qui, entre la mort et le devoir, n'hésitent pas un moment. Un jour, pendant les fureurs de la Ligue, on le menaça, s'il ne prenait parti contre Henri III, de lui envoyer la tête de son fils dans un sac : « Mieux vaut, s'écria-t-il, que l'enfant meure innocent, et que le père ne vive pas coupable. »

Une mâle et ardente nature comme celle de sainte Chantal devait tressaillir à de pareils mots, et elle devait attendre avec impatience le moment où elle pourrait elle-même montrer à son Dieu l'indomptable fidélité que son père montrait à son roi.

Ce moment ne tarda pas à venir.

A seize ans, les premières séductions du monde s'offrent à elle. Elle entend ces paroles menteuses qui font tourner tant de têtes ; mais elle prend immédiatement une attitude si nette et si résolue, qu'elle inspire, je ne dis pas assez, qu'elle commande le respect. Elle refuse catégoriquement la main d'un huguenot d'illustre race, et déclare qu'elle aimerait mieux habiter une prison que la maison d'un ennemi de l'Église. Toutes les instances sur ce point sont inutiles, et elle n'accepte qu'un époux chrétien, comme elle.

Que vous dire de ces années qu'on peut appeler les années enchantées de sa vie ? Jamais les fascinations d'une haute fortune, jamais les joies du monde, jamais la pensée de la gloire précoce de son mari, n'amollirent sa grande âme. Simple, grave, laborieuse, aimant mieux la société des pauvres que

les réunions mondaines, elle mit, pendant huit ans, dans l'accomplissement de ses devoirs d'épouse, de mère et de chrétienne, un courage modeste qui n'est guère moins admirable que le courage éclatant qu'elle déploiera plus tard.

Le bonheur dure peu pour tout le monde ici-bas. Il devait surtout durer peu pour elle. Déjà deux fois Dieu avait, en lui enlevant ses enfants, empoisonné ses joies maternelles ; il empoisonna ses joies conjugales par un deuil plus amer encore.

Un jour, une nouvelle éclate à ses oreilles, inattendue, terrible : ce mari qu'elle adore a été blessé, et il se meurt ! Lui qu'elle a vu partir, le matin, joyeux et plein de vie, elle le revoit, le soir, baigné dans son sang, et c'est pour lui dire l'éternel adieu !

Oh ! que de larmes dans ces chambres vides où tout lui rappelle son bonheur évanoui ! que de larmes dans ce bois qui s'élève près du château, et où elle se réfugie pour pleurer à son aise ! que de larmes sur le front de ses quatre petits orphelins !

Que de larmes ! mais aussi que de générosité et de force ! A peine le premier moment de stupeur passé, elle s'enveloppe de longs voiles de deuil ; et, puisque les parures de ce monde se déchirent si vite, elle donne toutes les siennes ; et, puisque l'amour humain s'éteint si douloureusement, elle donne irrévocablement à Dieu son cœur, et fait vœu de chasteté.

Je frémis, Mes Frères, à la pensée de ce qui me reste à vous dire.

Quand Dieu appelle une âme à un rôle exceptionnel dans l'Église, il est rare qu'il ne l'appelle pas, en même temps, à d'exceptionnelles souffrances. Il lui envoie d'ordinaire un ineffable martyre ; il l'associe d'une manière intime et mystérieuse au sacrifice de son Fils, et ce n'est que de son cœur brisé par la souffrance que s'échappent, comme le baume d'un arbre blessé par le fer, les vertus sublimes, les institutions fécondes, les œuvres immortelles[1].

Sainte Chantal était de la famille de ces âmes. Elle était appelée à une maternité plus haute que la maternité humaine, et plus sacrée. Aussi Dieu ne lui envoie pas seulement les souffrances ordinaires de la vie ; il lui envoie des souffrances à part ; et, de ces souffrances, il l'en abreuve.

Pendant sept ans, il permet qu'elle essuie les colères d'un vieillard violent et sombre, son beau-père ; les insolences et les mépris d'une servante. Pendant sept ans, il permet qu'elle voie les enfants de la mercenaire mis au rang des siens. Sa

1. M. Bougaud, *Histoire de sainte Chantal.*

fière nature bondit devant l'outrage, et tout son sang se révolte dans ses veines ; mais elle fait taire la nature, et, comme le divin crucifié du Calvaire, elle boit en silence son calice : calice d'autant plus amer que rien n'en tempère l'amertume, et qu'elle est alors livrée aux mains d'un directeur inintelligent.

Encore si Dieu se contentait des peines présentes! mais non. Dans des visions mystérieuses, il lui fait voir ses peines futures. « A cette vue, c'est elle-même qui parle; à cette vue, son corps frémit et tremble; » mais son âme accepte tout. « Pâtir pour Dieu, ajoute-t-elle, me semblait la nourriture de l'amour en terre, comme jouir de Dieu est la nourriture de l'amour au ciel. »

Paraissez, doux S. François de Sales; paraissez, il en est temps, et venez faire descendre un rayon de joie dans cette âme désolée.

Ils furent doux, en effet, Mes Frères, les premiers épanchements de ces deux grandes âmes. Sainte Chantal goûta une joie que depuis longtemps elle ne connaissait plus. Mais que voulez-vous? Il y a, dans les joies d'ici-bas, quelque chose de si imparfait et de si caduc; il y a, dans l'âme humaine, de telles aspirations, que cette âme, n'eût-elle d'ailleurs rien à souffrir des hommes, trouverait encore en elle-même une source intarissable de tourments. « Il y a quelque chose en moi, écrivit-elle bientôt à S. François de Sales, il y a quelque chose en moi qui n'a jamais été satisfait. »

Satisfaite, comment l'eût-elle été? Non seulement Dieu laisse entre elle et lui ces voiles qui ne se lèvent qu'au ciel: ces voiles de la nature et de l'Eucharistie devant lesquels les saints languissent d'une inguérissable mélancolie; mais il semble qu'il les épaissit pour elle. Il ne lui laisse pas même goûter ces joies mêlées de l'exil qu'il accorde d'ordinaire à ses Saints.

Il lui a pris tout ce qui faisait son bonheur; elle a mis son bonheur en lui; et voilà qu'à son tour il se soustrait à elle! Ineffables tortures que connaissent seules les âmes avancées dans la perfection! Il lui semble qu'elle marche par une voie aride et désolée. Le ciel est d'airain au-dessus de sa tête. Elle parle à Dieu, et Dieu ne lui répond pas. Elle est tout environnée de ténèbres dans lesquelles viennent s'offrir à elle, comme de pâles fantômes, des doutes affreux..... Par moments, elle succombe, comme le délaissé de Gethsémani. Elle tombe à genoux, défaillante, les yeux mouillés de larmes, et la plainte de la divine victime s'échappe de ses lèvres: « Mon Père, mon Père, s'il est possible, que ce calice passe. » Mais bientôt sa grande âme se relève, et avec une sorte d'avidité sacrée :

« Non, non, mon Dieu ! qu'il ne passe pas ; je veux le boire jusqu'à la lie. »

Mes Frères, quel état ! quelles angoisses ! quelle vie ! Eh bien ! cette vie, qu'on vienne lui proposer de l'échanger contre une vie plus douce ; qu'on vienne lui parler de nouvelle et illustre alliance, de joies nuptiales et de bonheur humain : cette femme héroïque se lèvera ; elle montera à sa chambre, prendra un poinçon, le fera rougir à la flamme, gravera en lettres de feu le nom de Jésus sur son cœur ; puis, trempant une plume dans le sang qui coule de sa plaie béante, elle écrira sur le papier la promesse de n'appartenir jamais qu'à ce Dieu qui la fait si étrangement souffrir.

Mon Dieu ! mon Dieu ! puisque le monde a pâli pour cette âme, puisque cette âme ne veut que vous, que ne l'appelez-vous hors du monde, pour vous donner à elle ?

Écoutez, Mes Frères, un dialogue : un dialogue comme la terre en a peu entendu. Ce sont deux Saints qui parlent. S. François de Sales descend de l'autel ; sainte Chantal se relève de la Table sainte. S. François de Sales est debout ; sainte Chantal est à genoux, à quelques pas de lui :

— « Eh bien ! ma fille, je suis résolu sur ce que je dois faire de vous. »

— « Et moi, mon père, je suis résolue à obéir. »

— « Il faut, ma fille, entrer dans l'Ordre de Sainte-Claire. »

— « Mon père, je suis prête. »

— « Non ; vous n'êtes pas assez forte. Il faut être sœur de l'hôpital de Beaume. »

— « Tout ce qu'il vous plaira. »

— « Ce n'est pas encore ce que je veux. Vous serez Carmélite. »

— « Je suis prête à obéir. »

— « Eh bien ! non : rien de tout cela ne vous convient... »

Et le saint Évêque déroule devant elle le plan de la Visitation ; et à ces nouvelles propositions, comme aux premières, sainte Chantal ne fait qu'une réponse : la réponse de l'abandon et de la générosité absolus.

Et maintenant venez, auguste vieillard, père vénérable ; venez, avec vos cheveux blancs et vos sanglots, demander à votre fille de ne pas attrister vos derniers jours, et d'attendre, pour partir, qu'elle vous ait fermé les yeux. Venez, illustre prélat, avec toute l'autorité de votre caractère et toute la puissance de votre amour fraternel, conjurer votre sœur de ne pas repousser les supplications d'un père. Venez, petits orphelins, vous suspendre au cou de votre mère, vous attacher aux plis de sa robe, et la prier, en pleurant, de ne pas vous délaisser. Venez, affections de la famille, affections humaines

et pourtant sacrées, venez l'enserrer de vos liens doux et forts... Elle ne vous méconnaîtra pas; oh! non; mais, docile à la voix qui l'appelle, fidèle à cet autre amour qui veut parfois qu'on lui sacrifie et père, et mère, et enfants; brisée, pleurante, mais inébranlable, puisqu'il le faut, ô Celse Bénigne, votre mère qui vous aime, mais qui aime Dieu plus que vous, puisqu'il le faut, votre mère vous passera sur le corps.

Mes Frères, comment vous dire le reste? Comment vous dire, après un tel acte, la course de cette âme dans la voie de la perfection? Comment vous peindre cette ardeur dévorante que les glaces même de l'âge ne peuvent éteindre; ces travaux, ces sacrifices, qui se succèdent, ininterrompus, pendant plus de trente ans?

A peine entrée dans le cloître, elle voit accourir à elle, en foule, des âmes dignes de la sienne: les unes ardentes, impétueuses; les autres calmes et douces; toutes généreuses, avides d'abnégation et de sacrifices. Elle les accueille, elle les forme avec une bonté incomparable, mais aussi avec une mâle vigueur. A elles, hier les idoles du monde, elle parle « d'abjections glorieuses ». A elles, si délicates et si adulées, elle dit « qu'il faut se laisser dépouiller, plier et tordre »: « Eh ça! mes filles, il faut ici de vraies, grandes et héroïques vertus. Nous marchons trop en enfants. Cela me fâche. Je vous le proteste, à la face de mon Dieu, je vous mortifierai et humilierai. Je ne veux plus de niaiseries. Il faudra rompre ou faire. »

Quand elle a formé ainsi des âmes à l'image de la sienne, généreuses et fortes, elle les envoie par le monde. Elle couvre la France de monastères. Et, comme elle sait que ce ne sont pas des maisons de pierre et de brique qui font la force d'un Institut, mais des vertus, elle presse S. François de Sales de former l'esprit de ses filles non seulement par ses conseils et ses discours, mais encore par un grand ouvrage qui les éclaire dans les voies spirituelles; elle lui tient l'épée sous la gorge (l'expression est de S. François de Sales lui-même) jusqu'à ce qu'il ait doté la Visitation et l'Église du *Traité de l'amour de Dieu*. Quand le saint Évêque disparaît, c'est elle qui complète, qui achève son œuvre; qui vous donne, Mes Sœurs, ce Coutumier, ces Réponses, ces Entretiens, qui forment pour vous comme le code de la vie religieuse; et elle ne meurt qu'après avoir rempli de son esprit quatre-vingts monastères.

Et tout cela accompli au milieu de douleurs et de sacrifices qui dépassent encore ceux du commencement de sa vie!

Dieu lui envoie des maladies étranges auxquelles les méde-

cins ne comprennent rien. Il lui prend son père, son fils, deux de ses filles, S. François de Sales. Douze tombes, en quelques années, s'ouvrent devant elle; en sorte que de tant d'êtres aimés il ne lui reste, sur ses vieux jours, qu'une fille veuve et trois petits orphelins. Après les tombes de ses enfants selon la nature, ce sont les tombes de ses filles selon Dieu qui se creusent. La mère Favre, celle qu'elle aime le plus, celle qu'elle appelle sa grande fille, y descend la première; puis la mère de Châtel; puis la mère de Bréchard. Tout autour d'elle s'écroule. Et au milieu de toutes ces ruines elle est debout, comme un arbre dépouillé, mais dont le tronc résiste aux fureurs de l'orage. « Elle boit insatiablement le sacrifice, » comme l'avait dit S. François de Sales; « entourée de morts, elle se sacrifie à la vie, » comme elle le dit elle-même. Et quelle vie! une vie éprouvée par ces délaissements qu'elle a déjà connus autrefois, mais qui jamais n'ont été si terribles. Pendant neuf ans, il lui semble que Dieu l'a abandonnée. Elle, qui lui a prodigué pendant soixante ans, et sous toutes les formes, un si héroïque amour, elle a peur de lui; elle ne peut entendre prononcer son nom sans frémir; elle tremble de tous ses membres quand il lui faut aller communier.

O mystère des voies de Dieu! la voilà, cette grande nature, brisée, anéantie! la voilà, cette femme forte, pliant sous le faix, vaincue et suppliante! Ah! c'est que Dieu, après avoir tout fait mourir autour d'elle, voulait la faire mourir elle-même à elle-même.

Et maintenant que ce dernier sacrifice est fait, il vient à elle. Oui, c'est lui!... A son approche, les tentations tombent, comme un vent qui s'apaise. On dirait des souffles rafraîchissants, et des brises d'aurore. « Ma mère, lui dit son confesseur, voici l'Époux qui vient; ne voulez-vous pas aller au-devant de lui? » — « Oui, mon père, j'y vais; Jésus! Jésus! Jésus! » Et elle expire. L'holocauste était consommé.

A ce moment S. Vincent de Paul était à l'autel. Il vit son âme monter au ciel, sous la forme d'un globe de feu. Le feu! c'est-à-dire cet élément ardent, vif, impétueux, qui éclaire, qui échauffe, qui féconde; le feu! c'est-à-dire l'amour qui embrase une âme, qui la fait resplendir un moment aux yeux de l'Église charmée, et qui la consume aux pieds de Dieu.

Et maintenant, Mes Frères, quand je me demande quel est le mot qui résume cette vie, je n'en trouve qu'un: la générosité. Qu'est-ce que cette femme pouvait donner de plus à Dieu? Sa fortune, ses espérances, son père, ses enfants, et après tout cela, elle-même, avec soixante-dix ans de sacrifice et d'héroïque amour, voilà ce qu'elle lui a offert.

Et nous, Mes Frères, après trente, quarante, cinquante ans de vie, davantage peut-être, qu'avons-nous fait pour Dieu? qu'avons-nous souffert? Pouvons-nous dire sincèrement, loyalement, que nous l'aimons? Nous l'aimons, oui, dans une fête comme celle-ci, où de grands souvenirs ont ému notre âme; nous l'aimons au sortir de la Table sainte, alors qu'il nous fait goûter toutes les douceurs de sa présence; mais l'aimons-nous quand il nous délaisse; quand il nous frappe; quand il vide nos foyers; quand il appelle au cloître ou au ciel ceux qui nous sont chers? Et, sans parler de ces grands sacrifices, l'aimons-nous quand il nous demande les petits, humbles et insignifiants sacrifices de chaque jour: sacrifice de nos goûts, de notre vanité, de notre amour-propre? Savons-nous, pour lui, plier notre volonté à une règle, oublier une injure, accepter une humiliation? Savons-nous, sans nous plaindre et sans nous lasser, reprendre chaque jour notre tâche, accomplir dans nos cellules ou dans nos maisons, loin du regard des hommes, le devoir obscur, monotone, fatigant? En un mot, sommes-nous généreux? Avons-nous pour Dieu, je ne dis pas la générosité sublime, mais la générosité vulgaire? Ah! trop souvent nous nous payons de paroles; nous nous croyons des saints, parce que pendant cinq minutes notre âme s'est fondue en mystiques ardeurs, et parce que nous avons répandu quelques larmes. Ardeurs mensongères, puisqu'elles se refroidissent si vite; larmes stériles, puisqu'elles ne sont pas suivies des larmes de la vertu et du sacrifice! Ah! puissent les exemples d'une grande sainte nous apprendre enfin la vraie générosité, et nous décider à nous donner comme elle, sans réserve, à un Dieu qui s'est fait crucifier pour nous! Ainsi soit-il!

Voir un autre panégyrique de sainte Chantal dans l'Encyclopédie de la Prédication contemporaine, t. XXIV, p. 571.

---

29 DÉCEMBRE — S. TROPHIME[1]

Patres nostri annuntiaverunt nobis opus quod operatus es in diebus eorum et in diebus antiquis.

Nos pères nous ont raconté, Seigneur, les merveilles que vous avez opérées pour eux dans les jours anciens.

(Ps. XLIII, 2.)

MONSEIGNEUR[2],

Ainsi chantait David au milieu du peuple d'Israël. Il disait la captivité de l'Égypte, le passage de la mer Rouge, la loi donnée sur le mont Sinaï, la conquête de la terre promise, les victoires sans nombre qui en avaient assuré la possession aux douze tribus, et cette longue alternative de prospérité et de revers par laquelle le Seigneur avait éprouvé la foi de son peuple en récompensant sa fidélité et en punissant sa défection par des miracles. Israël reconnaissait à ces traits éclatants la puissance du Seigneur, et les grands anniversaires de son histoire ranimaient sa confiance dans ce Jéhovah qui s'était montré pour lui un guide si sûr, un ami si tendre, un père et un roi si magnifique dans ses récompenses.

Voilà le cantique d'actions de grâces qu'il convient de faire retentir aujourd'hui dans cette cité. Je viens raconter à mon tour les merveilles que Dieu a opérées pour vous dans les jours anciens, en faisant passer la ville d'Arles à la tête de toutes les Gaules, des ténèbres de l'erreur à la lumière de la vérité, et du joug impur des passions à la liberté de l'Évangile.

Merveilleuse entreprise où l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, ou les mérites de l'ouvrier ou la grandeur et la durée de l'ouvrage. L'ouvrier, c'est S. Trophime, dont je viens redire au milieu de vous la vie et les actes, avec d'autant plus de facilité que le vénérable archiprêtre de cette basilique en a fait le sujet de ses doctes écrits. L'ouvrage, c'est l'Église d'Arles avec dix-neuf siècles de gloire qu'il convient de retracer dans une rapide esquisse pour décerner à votre patron toutes les louanges qu'il a méritées. Mais c'est à Dieu que tout se rapporte, et dans la vie d'un tel ouvrier et dans les beautés

1. Apôtre de l'Église d'Arles.

Panégyrique prononcé dans la basilique primatiale de cette ville, le [illegible] septembre 1883, par Monseigneur Besson, évêque de Nîmes, Uzès et Alais.

2. Monseigneur Forcade, archevêque d'Aix, Arles et Embrun.

d'un tel ouvrage. C'est pourquoi nous nous tiendrons les yeux tournés vers lui pour le remercier et lui dire dans la langue de David: « Nos pères nous ont raconté les merveilles que vous avez opérées pour eux dans les jours anciens: *Patres nostri annuntiaverunt nobis opus quod operatus es in diebus eorum et in diebus antiquis.* »

I. — Notre-Seigneur Jésus-Christ avait dit à S. Pierre: « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle[1]. C'est en vertu de cet ordre divin que Pierre se rend à Rome pour y poser les fondements de cet édifice à qui le Seigneur a promis l'éternité. Mais si Rome en doit être le sacré fondement, l'univers entier doit en porter les murailles. Il faut des ouvriers pour bâtir, du nord au midi et du couchant à l'aurore, ce temple immortel qui couvrira la terre de ses tentes et de ses pavillons, et qui égalera le soleil par sa durée. Les ouvriers de Pierre sont tous prêts. Au-dessous des Apôtres qui se sont déjà partagé l'univers, je vois les soixante et douze disciples que Jésus-Christ a choisis, qui ont entendu sa parole, et qui ont été les témoins de sa glorieuse Ascension. Pierre les réunit, les harangue, leur recommande, comme à des hommes qui se souvenaient des préceptes du Seigneur, de ne pas rester inactifs, les envoie deux à deux pour prêcher, conformément au texte évangélique, et, après les avoir fortifiés de sa bénédiction, les élève à l'honneur de l'épiscopat. Sept d'entre eux reçurent la mission d'évangéliser les Gaules. Voici, dit la tradition, les noms de ces hommes illustres et ceux des villes auxquelles ils furent envoyés: Trophime, Paul, Martial, Austremoine, Gatien, Saturnin et Valère[2]. Vous reconnaissez à ces noms les apôtres d'Arles, de Narbonne, de Limoges, de Clermont, de Trèves et de Toulouse. Trophime est nommé le premier, c'est l'Apôtre d'Arles, c'est le primat des Gaules.

Quel est cet étranger qui vient prêcher dans vos murs Jésus-Christ crucifié et ressuscité? Il est citoyen d'Éphèse, et il a été élevé dans cette ville célèbre par son attachement à ses idoles. Mais il est juif de religion et il compte parmi ces hommes de rien dont le Sauveur avait fait ses disciples pour confondre ce qui était par ce qui n'était pas, et balayer les faux dieux qui se disputaient le monde, avec ce que le monde lui-même regardait comme les balayures de son mépris. Arles est échue à S. Trophime dans le partage que les sept évêques ont fait des Gaules païennes. Jamais ville ne fut moins disposée à

1 Matth., XVI, 18.
2 Euseb., *Chron.*, lib. II. — *Vie de S. Austremoine*, ch. I et II.

changer de religion et de mœurs. Elle était arrivée au comble de la fortune. Séjour du préfet de l'Empire, illustre par ses monuments, remplie de Celtes et de Grecs qui venaient échanger dans ses murs leur langue et leurs marchandises, elle tenait, pour ainsi dire, dans ses mains la clé de l'Europe méridionale, en reliant, soit par la route des Alpes, soit par le littoral de la Méditerranée, Rome à l'Italie, aux Gaules et à l'Espagne. Les deux bras du Rhône et les deux grandes voies romaines lui apportaient les tributs des nations. Enfin les collines qui la couvrent et les îles célèbres qui s'élèvent du milieu des étangs dont elle était entourée, ajoutaient encore aux charmes du paysage et aux richesses d'une terre chantée par les poètes comme une terre aimée des dieux.

Trophime, en l'abordant, ne se dissimule pas les difficultés de son entreprise; mais la paix dont jouissait le monde devait en favoriser les premiers travaux. C'était en l'an 46 de l'ère chrétienne. S. Pierre, qui avait depuis deux ans fixé son séjour à Rome, y vivait encore ignoré et tranquille. Néron, pour qui sa mère rêvait le souverain pouvoir, Néron, qui croissait dans l'ombre pour devenir l'horreur du genre humain, recevait encore avec docilité de Sénèque et de Burrhus des leçons de vertu et de modération, et laissait présager qu'au règne de Claude succéderait le règne d'un nouvel Auguste.

Il entrait dans les vues de la Providence de ne laisser mettre tout d'abord aucun obstacle, au milieu de cette paix publique et universelle, aux voyages et aux prédications des premiers apôtres. L'apôtre d'Arles en profite pour aller répandre dans les maisons de la ville la bonne nouvelle de l'Évangile. Mais il s'était assuré une retraite pour y vaquer à la prière, écouter les confidences des premiers chrétiens et offrir le Saint Sacrifice. Il avait remarqué dans l'île de Montmajour une grotte merveilleusement propre à ce pieux dessein. Allez, vous y trouverez encore le siège en pierre d'où il étendait la main sur le pécheur agenouillé, en lui disant, comme Jésus-Christ : « Tous vos péchés vous sont remis. » Allez, et l'archéologie, en vous montrant ce siège antique, vous forcera à croire que S. Trophime a confessé, et que la confession est d'institution divine [1].

O grotte sacrée de Montmajour, que ne pouvez-vous nous redire les prières, les mortifications, les larmes, que l'apôtre d'Arles a offertes au Seigneur, dans cet inviolable asile, pour le salut de toute la contrée ! O nuits consumées dans la pénitence, ô soupirs exhalés vers le ciel, ô sang précieux de Jésus-Christ répandu par les mains de ce saint Pontife, que de grâces

1. Revoil, *Architecture romane du midi*, t. I.

et que de mérites accumulés! Et comme, au sortir de cette grotte, Trophime se sent animé d'un courage héroïque pour renverser les idoles et prêcher le vrai Dieu! Un jour il se lève, il se dit qu'il est temps d'abolir le culte barbare qui souille la terre de Provence. C'était le jour des calendes de mai, où le peuple de la cité s'assemblait autour d'un autel élevé aux portes de la ville sur deux colonnes dont la hauteur majestueuse attirait tous les regards. Là on amenait trois enfants, trois victimes achetées aux frais du trésor, et engraissées pendant un an dans le prytanée pour devenir dignes du sacrifice. Là ces victimes étaient égorgées par les mains des prêtres, et les prêtres recueillaient leur sang pour arroser l'autel et l'assemblée. Trophime se précipite au-devant des sacrificateurs, il arrête leur main, il s'écrie : « Ce n'est pas le sang de ces enfants qui sauvera la cité. Il y a un sang plus pur encore, le sang d'un Dieu fait homme pour nous, qui a coulé, il y a quinze ans, sur la croix du Calvaire, et qui a racheté du péché et de la mort l'univers tout entier. Plus de victimes humaines, plus de sang répandu. Jésus-Christ est désormais l'hostie unique, vivante et véritable, qui a satisfait à la justice et réconcilié la terre avec le ciel. » Là-dessus il prêche Jésus-Christ crucifié et ressuscité, et les miracles viennent confirmer sa parole. Le sacrifice impie est abandonné, les idoles tombent comme frappées de la foudre, les prêtres s'enfuient, le peuple demande le baptême, et le préfet de la province, abandonnant lui-même le culte des faux dieux, offre son prétoire pour servir d'autel aux sacrifices du Dieu unique, vivant et véritable. Creusez les fondements de cette cathédrale, vous trouverez les pierres de ce premier autel[1]. Partout l'archéologie vérifie dans vos murs les données de l'histoire. L'histoire de S. Trophime est écrite partout sur la pierre aussi bien que dans la tradition.

Après cet éclatant succès, l'apôtre n'a plus besoin de cacher nos mystères. Il prêche librement, il sacrifie en public, et le nombre des disciples s'accroît tous les jours. Il avait apporté de Jérusalem un trésor cher à sa foi : c'étaient les reliques de S. Étienne, ce premier martyr dont il avait vu le supplice. « Faisons, se dit-il, faisons un autel, non pas à S. Étienne, mais à Dieu, avec les reliques de S. Étienne. » Un autre oratoire reçut une dédicace encore plus belle : A la Mère de Dieu encore vivante : *Sacellum dedicatum Deiparæ adhuc viventi*[2]. Ainsi parle une inscription fameuse que toute l'antiquité a célébrée. Cette inscription atteste que la dévotion envers la Sainte Vierge fut, comme le culte des reliques, l'objet de la piété de vos ancêtres

1. Revoil, *Architecture romane*, ibid.
2. Seguin, *Antiquités d'Arles*, liv. II, ch. V. — Saxi, *Pontificium arelatense.*

convertis, et qu'en leur faisant embrasser le christianisme, S. Trophime leur apprit à vénérer les Saints et, au-dessus des Saints, Marie, qui en est la mère et la reine. L'inscription a péri, mais le sanctuaire de Notre-Dame de Grâce est encore debout; mais la statue de Marie a été sauvée par les marins reconnaissants à qui cette divine Mère avait tracé leur route à travers les flots. Je vous salue, ô Marie, dans cette cathédrale où leurs pieuses mains vous ont transportée. Vous étiez encore sur la terre quand S. Trophime vous implorait pour la cité dont il était l'apôtre. Regardez-la maintenant du haut du ciel et daignez la bénir encore, dix-huit siècles après votre glorieuse assomption. Vous êtes au ciel en corps et en âme, et vous y vivrez toujours : *Deiparæ semper viventi.*

Mais il est temps d'appeler votre attention sur les lieux mêmes où S. Trophime avait bâti le premier sanctuaire des Gaules en l'honneur de la Sainte Vierge. C'est le cimetière le plus fameux de toutes les Gaules, ce sont les Champs Élysées, les Alyscamps, comme le rappelle la langue du pays. Là fleurissent toutes les cérémonies funèbres de la Grèce et de Rome. Là on trouve par milliers les urnes funèbres, les patères qui servaient aux libations, les lacrymatoires où l'on recueillait les pleurs répandus pendant la cérémonie. Mais ce n'étaient là que les marques d'une douleur inconsolée ou mal comprise, et le culte des morts devait être, comme celui des Saints, enseigné par Trophime à la chrétienté naissante qui vivait sous ses lois. Il voulut consacrer à la sépulture des premiers fidèles le vaste et célèbre cimetière qui s'étendait entre la ville et les marais voisins. Tous les apôtres du Midi se réunirent à son appel. Quelle troupe glorieuse! Quels illustres disciples de Jésus-Christ! Comptez-les, nommez-les : jamais plus de gloire ni de vertu n'ont été assemblées depuis la dispersion du collège apostolique: S. Maximin, d'Aix; S. Paul, de Narbonne; S. Saturnin, de Toulouse; S. Martial, de Limoges; S. Front, de Périgueux; S. Eutrope, d'Orange. Qui d'entre ces immortels pontifes bénira la terre des morts? Chacun s'excuse, chacun refuse cet honneur et le reporte à son frère. Mais au milieu de ce débat d'humilité, Jésus-Christ paraît, comme il l'avait fait dans le Cénacle, fléchit le genou et bénit solennellement le cimetière et les évêques. Le rocher garde l'empreinte du genou divin; S. Trophime la consacre en y dressant une chapelle: c'est la chapelle de la *Genouillade*: la langue du pays garde, comme la pierre, l'impérissable souvenir de l'apparition du Sauveur[1].

1. Seguin, *Antiquités d'Arles*, liv. II, ch. V. — M. Clair, *Les monuments d'Arles.*

Ainsi croissait, au milieu des miracles, la jeune Église d'Arles. Ainsi Trophime enseignait par la parole, confirmait par ses prodiges, établissait par ses fondations la foi catholique avec ses dogmes et ses rites, le culte de Marie, l'intercession des Saints, la prière pour les morts. Rien ne troublait sa mission, et la piété de son peuple était la récompense de ses soins. Ce fut dans ces circonstances qu'il entreprit un voyage en Orient pour revoir Jérusalem et converser avec S. Paul, son maître et son ami. L'apôtre des nations venait d'être accusé par les Juifs, mais il s'était couvert de son titre de citoyen romain, il en avait appelé à César, et on l'envoyait à Rome par suite de cet appel. Trophime l'accompagna dans ce voyage avec la fidélité d'un disciple, mais il tomba malade à Milet, et l'apôtre, obligé de le laisser dans cette ville, s'informa avec un tendre intérêt, dans une lettre à Timothée, de la santé de son ami[1]. A peine rétabli, Trophime va rejoindre S. Paul à Rome pour partager ses chaînes ou mettre à profit sa liberté. Néron venait de la lui rendre. Quelle joie pour Trophime à qui l'apôtre avait souvent confié son dessein de passer dans les Gaules et de visiter l'Espagne ! Comme il le presse de réaliser son dessein et de s'arrêter en passant dans cette ville d'Arles où son nom et ses travaux sont l'entretien de la chrétienté naissante !

Ici les monuments ne laissent plus de doute sur l'entreprise et le nouveau voyage du grand apôtre. Toute l'antiquité les a célébrés. « Voyez-le courir de Jérusalem en Espagne, s'écria S. Chrysostome. Que je voudrais recueillir la poussière de ses pieds qui ont, sans se lasser, parcouru tout l'univers[2] ! » Écoutez S. Athanase : « Paul savait fort bien la valeur du don qu'il avait reçu comme apôtre, et la récompense qu'il attendait. Malheur à moi, disait-il, si je n'évangélise pas ! Et il allait prêcher l'Évangile en Illyrie et jusqu'en Espagne, persuadé que plus le travail serait rude, plus la récompense serait belle[3]. » S. Jérôme le représente « fournissant sa course comme le soleil, d'un océan jusqu'à l'autre, depuis la mer d'Illyrie jusqu'à la mer d'Espagne[4] ». La terre, la mer elle-même manque à ses pieds avant que son zèle éprouve la moindre defaillance. S. Clément de Rome, S. Épiphane, Théodoret, et toute la tradition des premiers siècles est unanime dans son admiration pour ses voyages. C'est aux extrémités de l'Espagne qu'elle marque la dernière trace de ses pas conquérants.

Il est facile de les suivre sur la terre où nous sommes. Quelque route que l'apôtre ait prise, soit celle des Alpes par

1. II Tim., IV, 20. — 2. Joan Chrys., *in Matth.*, 75. — 3. S. Ath., *ad Drac.*, IV.
4. S. Hier., *in Amos comment.*, cap. V.

Milan, soit celle du littoral par Gênes, Nice et Antibes, soit même la route maritime qui aboutissait de l'Italie aux côtes de la Provence, Arles fut naturellement la première station de S. Paul. Il céda au vif désir que son disciple avait de le retenir auprès de lui et de procurer à son peuple l'inestimable bienfait d'une si grande parole. Vos maisons et vos rues ont gardé le souvenir de cette visite. On montre la porte par où S. Paul est entré dans la ville, la maison où il a reçu l'hospitalité, la rue à laquelle la piété publique a donné son nom. O tradition sainte! ô sacrés vestiges de la vénérable antiquité, soyez bénis ! L'Église d'Arles n'oubliera jamais une si belle gloire. Les religieuses du Refuge y bâtiront un couvent sous le vocable de S. Paul, et le Chapitre, dans ses processions solennelles, ira chanter dans cette rue, devant cette maison, la mémoire du grand apôtre. Il ne nous est plus donné de continuer cette tradition, et c'est seulement du haut de cette chaire, du fond de cette basilique, que nous pouvons saluer la rue et la maison de S. Paul ! Ah ! comment le constater sans revendiquer la liberté que l'apôtre redemandait lui-même quand il en appelait à César? Mais César lui a ôté ses chaînes, César lui a permis d'évangéliser les Gaules et l'Espagne. Nous en appelons aussi aux Césars du jour, et nous gardons au fond de nos âmes, quand on nous enchaîne dans nos églises, l'immortel espoir d'en sortir à notre tour pour prêcher, chanter et bénir encore. O sainte Église d'Arles, tu reverras ces grands triomphes! ô prêtres du Seigneur, vous reformerez vos belles processions dans ces rues sanctifiées par les pas de l'apôtre des nations; vous en baiserez encore les dernières traces, et, en chantant cette poussière qu'il a secouée sur le monde, vous saluerez avec le Prophète la lumière, la vie et la liberté : *Quam pulchri sunt pedes evangelizantium bona !*

Ce n'est pas tout. Arles le reverra et l'entendra encore à son retour de l'Espagne. Trophime assemblera les chrétiens autour de lui pour les fortifier dans la foi. « Je m'en vais vers Rome, leur disait-il, ignorant ce qui doit m'arriver. Les chaînes, les tribulations, m'y attendent, mais je ne crains rien, pourvu que je remplisse le ministère qui m'est confié. » Là-dessus il se mit à genoux et pleura avec eux. Trophime surtout répandait d'abondantes larmes, se jetait à son cou, et le suppliait de ne pas l'oublier devant le Seigneur.

S. Paul allait recevoir à Rome la couronne du martyre. S. Trophime lui survécut pour le pleurer, l'admirer et évangéliser à son exemple le peuple dont il était le pasteur et le père. Mais Néron, qui fit périr les deux chefs de l'apostolat, n'étendit guère au delà de Rome les fureurs de la première

persécution. Son heure était proche, et l'univers allait être débarrassé de ce monstre dont le nom doit être jusqu'à la fin des siècles

Aux plus cruels tyrans la plus cruelle injure.

Trente ans s'écouleront jusqu'à ce que Domitien se baigne à son tour dans le sang des martyrs, et que les décrets de persécution partis de Rome s'exécutent dans les provinces. Ah! bénissez ce répit et jo issez en paix de ces heures de grâce, presque les dernières qui laisseront respirer le monde avant l'avènement de Constantin. Trophime poursuit tranquillement le cours de ses prédications et de ses conquêtes. Quand la vieillesse l'accable, il demeure jeune, sous les glaces de l'âge, par la vivacité de sa foi et l'ardeur de son zèle. « Aimez-vous les uns les autres, disait-il comme S. Jean, cet autre demeurant des temps apostoliques; c'est en cela que consistent toute la loi et tous les prophètes. » Quand il ne peut plus se rendre aux oratoires qu'il a bâtis, le peuple le prend sur ses épaules et le porte en triomphe jusqu'à sa chaire où sa vue seule, à défaut de sa voix expirante, parle encore de miséricorde et d'amour. Qu'ils sont beaux les derniers moments du saint vieillard! Ses disciples l'entourent et se rapprochent de lui comme pour retenir dans leurs bras cette vie qui va leur échapper. Mais lui, en soulevant encore ses mains défaillantes, leur montre le divin séjour où Pierre et Paul l'ont précédé et d'où ils descendent, la palme à la main, pour recevoir et couronner leur bien-aimé disciple. Il meurt, et l'on croit qu'il sommeille. Il priait encore, et sa prière s'achève dans les cieux.

II. — Vous venez d'entendre le récit des travaux et des mérites de l'ouvrier; il me reste à vous faire voir la beauté et la durée de l'ouvrage.

Que deviendra, après la mort de S. Trophime, la chrétienté dont il est le fondateur et le père? L'Histoire nous répondra, et vous reconnaîtrez à toutes les pages l'intercession de l'apôtre qui vous procure, de siècle en siècle, la palme des martyrs, la sainteté et la science des pontifes, la renommée des conciles, l'éclat des monuments, l'influence et l'autorité d'une grande église, toutes les gloires, en un mot, qui peuvent vous rendre chers à Dieu et grands devant les hommes.

C'est la gloire du martyre qui vient d'abord couronner l'ouvrage de S. Trophime. Mais cette gloire semble s'être fait attendre pendant deux siècles, comme pour donner à votre Église le temps de prendre racine et de faire à ses enfants des mœurs généreuses et héroïques. Il est vrai que la gloire de

S. Genès s'élève au plus haut degré, et qu'elle popularise dans le Midi la fidélité de l'Église d'Arles. Parmi les douze millions de martyrs qui ont récité leur *Credo* sous la dent des bêtes ou sous le glaive des bourreaux, S. Genès occupe un des premiers rangs. Sa haute naissance attirait sur lui les yeux de la cité. Son instruction profonde et variée l'avait fait asseoir parmi les conseillers du préfet de l'Empire. Mais la religion chrétienne le comptait parmi les admirateurs, et quand, sur l'ordre du préfet, il lui fallut lire les édits que Dioclétien venait de rééditer contre le christianisme, sa conscience s'indigna, il brisa ses tablettes plutôt que de prêter sa plume à cette entreprise impie. Il prit la fuite, se cacha de maison en maison dans toutes les retraites que lui offrait la piété publique, demanda aux flots du Rhône un dernier asile et, après les avoir vus s'ouvrir sous ses pieds et se fermer devant ses persécuteurs, il offrit une tête obéissante aux soldats qui l'attendaient de l'autre côté du fleuve. O fleuve qui venez de lui obéir, ce n'est que le premier essai de sa puissance et de sa gloire. Il ira rejoindre S. Trophime pour vous commander du haut du ciel avec plus d'autorité encore. Il commandera aux vents et aux tempêtes, et les saints pontifes qui vont gouverner l'Église d'Arles sauront par leur expérience comment la prière sortie de leurs lèvres monte droit au ciel, implore les Genès et les Trophime, et sauve, en un clin d'œil, tout un peuple éperdu que les abîmes du Rhône allaient engloutir.

Ainsi priait S. Honorat, et sa prière était exaucée par un miracle. Il était soutenu non seulement par votre grand apôtre et votre grand martyr, mais par les Victor et les Marin qui l'avaient précédé sur le siège d'Arles, et qui veillaient du haut du ciel sur cette illustre Église. Il en avait pris le gouvernement après avoir passé seize ans à Lérins et changé cette île, qui n'était plus qu'un affreux désert, en un véritable paradis peuplé de fervents cénobites. Lérins deviendra une école célèbre de théologie, une citadelle inaccessible aux flots de l'invasion barbare, un asile pour les lettres et les sciences, une pépinière d'évêques et de saints qui répandront dans toutes les Gaules la civilisation de l'Évangile. Arles aura le même bonheur, et le beau visage d'Honorat, qui rayonne d'une douce et attrayante majesté, attirera sur ce premier siège des Gaules la vénération de toute l'Europe. Si l'on avait voulu représenter la charité sous une figure humaine, il aurait fallu faire le portrait d'Honorat, car il cherchait à faire naître dans ses enfants l'affection plutôt que la crainte, il gagnait au devoir plutôt qu'il n'y obligeait, et tous les chrétiens, réunis autour de lui par une sainte fraternité, ne faisaient plus qu'un cœur et qu'une

âme. C'était un autre Trophime par la piété, le zèle, la doctrine et l'amour[1].

Ce n'est pas notre témoignage que vous venez de recueillir dans cet éloge, mais les propres paroles de S. Hilaire, disciple et successeur de S. Honorat, comme lui sorti de Lérins, élevé comme lui sur le siège d'Arles pour en agrandir encore l'influence et la gloire. On ne se lassait point de l'entendre et il se lassait encore moins de parler à son peuple. Les pénitents fondaient en larmes quand il leur exposait les jugements de Dieu ou qu'il découvrait à leurs yeux toute la profondeur des plaies de leur âme. C'est un autre Ambroise, car il arrête, comme Ambroise, les puissants à la porte du temple, jusqu'à ce qu'ils aient pleuré sur leurs péchés. C'est un autre Augustin, car ses contemporains s'écrient après l'avoir entendu : « Si Augustin était venu après vous, il serait moins estimé que vous ne l'êtes vous-même[2]. »

Les Saints se succèdent sans interruption sur le premier siège des Gaules, et la protection de S. Trophime continue à éclater par le choix providentiel que le clergé et le peuple font de leurs premiers pasteurs. S. Éon appelle auprès de lui S. Césaire qui édifiait par sa piété le monastère de Lérins. S. Césaire, devenu évêque d'Arles, fait pendant quarante ans l'édification de l'univers entier par ses écrits, ses vertus, son influence et ses miracles. Sa sœur et sa nièce, toutes les deux du nom de Césarie, sont citées et vénérées comme saintes dans le cloître qu'il a fondé pour elles, et la règle qu'il leur donne est un modèle de pénitence, de piété et de discrétion. Les papes le consultent comme l'oracle des Gaules ; les rois l'exilent, mais son exil tourne à sa gloire. On le mande à Rome où l'avait devancé le bruit de sa sainteté et où le pape Symmaque lui rend les plus grands honneurs ; on le cite à Ravenne comme un criminel de lèse-majesté ; mais l'empereur Théodoric, frappé de la majesté qui éclate sur son visage, se lève de son trône pour le saluer, déclarant qu'il a tremblé de tout son corps en le voyant entrer, et qu'il a cru voir un ange descendu du ciel. Césaire revient à Arles chargé de présents, mais l'or qu'il rapporte ne servira qu'à la subsistance des pauvres et au rachat des captifs. Jamais votre Église n'a paru plus glorieuse et plus belle entre toutes les Églises du monde ; jamais l'apostolat de S. Trophime n'a été continué avec plus d'éclat et de grandeur.

Citerons-nous les Aurélien et les Virgile, l'un que le Pape a nommé son vicaire dans les Gaules, l'autre sorti de Lérins

1. Apud *Bolland*, 16 januarii. — *Sermo de vita S. Honorati*, t. IV de la Patrologie latine de M. l'abbé Migne, p. 1248.
2. *Patrologiæ cursus completus*, tt. XLIX et L.

comme tous les grands évêques de son siècle, l'ami de S. Grégoire le Grand, le restaurateur de Notre-Dame de Grâce, le fondateur de l'église des Alyscamps? Que de confiance Virgile inspire au souverain Pontife, et comme l'Église de Rome tient à honorer l'Église d'Arles dans sa personne! S. Grégoire s'épuise en louanges et en marques de distinction pour signaler S. Virgile à l'admiration de la chrétienté. Il le déclare son ami et son vicaire : il en fait son plus cher confident. C'est à lui qu'il adresse Augustin, l'apôtre de l'Angleterre, pour recevoir l'onction épiscopale ; et Augustin passe le détroit, traverse toute la France pour être sacré dans l'église d'Arles et recevoir, sur le tombeau de S. Trophime, les conseils et les exhortations de Virgile sur cette mission apostolique à qui l'Angleterre allait devoir l'honneur d'être appelée l'île des Saints.

Les dynasties et les empires tombaient les uns sur les autres dans le Midi des Gaules, et l'autorité de l'Église d'Arles demeurait la même. Honorat s'était concilié la faveur des derniers empereurs romains ; les Hilaire, les Éon, les Césaire, furent, pendant la durée de la domination des Goths, agréables aux nouveaux Césars sans se plier jamais à leurs caprices ; les successeurs de Clovis trouvèrent dans Virgile un véritable évêque, à qui il n'en coûtait pas plus de les avertir et de les reprendre que de leur rendre le tribut et l'honneur. Charlemagne eut pour votre Église la même vénération et les mêmes égards. Maître de l'Occident, il chasse les Sarrasins et répare, à force de bienfaits, les ruines que ces barbares ont faites dans vos murs. Vos tombeaux, vos sanctuaires, vos monuments, avaient été en proie aux derniers outrages, mais la ville de S. Trophime ne saurait périr. Elle se relève sous la main du grand empereur; les conciles dont elle avait été le théâtre depuis l'origine du christianisme recommencent leurs assises, et c'est là que les évêques des trente-six sièges qui reconnaissent Arles pour leur primatiale délibèrent pour la huitième fois sur la doctrine, les mœurs et la discipline ecclésiastique, en invoquant le nom de Dieu et l'intercession de S. Trophime.

Les Sarrasins reviendront, après la mort du grand empereur, insulter les côtes de la Provence ; le royaume d'Arles et de Bourgogne, taillé dans son manteau, ne laissera guère qu'un nom et une date dans les annales incertaines du Xe siècle troublé par tous les fléaux. Tout périra encore une fois, excepté le nom de S. Trophime. Mais ce nom est devenu, dès le XIe siècle, un symbole d'espérance et de paix. Arles aura son indépendance et ses franchises jurées sur ce nom glorieux. Arles verra croître et grandir au milieu de tant de monuments en ruines, reste des ans et des barbares, sa basilique que S. Trophime a

dédiée à S. Étienne, et que le moyen âge dédie à S. Trophime en y apportant les reliques du saint apôtre. Quel merveilleux portail! quelle perfection dans les figures qui le décorent et dans les symboles qui les accompagnent! C'est le chef-d'œuvre de l'art roman; c'est le joyau le plus riche et le mieux conservé de cette belle couronne de pierre et de marbre que l'architecture a posée, de la Méditerranée à l'Océan, sur le front de nos cathédrales, et qui fait éclater avec tant de relief les enseignements des Saintes Écritures. Aux pieds du Christ qui va juger les vivants et les morts, parmi les patriarches de l'Ancien Testament et les apôtres du Nouveau, S. Trophime apparaît, bénissant d'une main et portant de l'autre le bâton pastoral. C'est la place qui lui appartient, la tradition la lui donne, et le titre qui la consacre atteste la primauté de votre Église[1]. Allez visiter le cloître qui touche à la basilique, et vous retrouverez la même figure et les mêmes souvenirs. S. Pierre, S. Jean, S. Trophime, y dominent toutes les scènes de la Bible et de l'Évangile. Les architectes et les ouvriers du moyen âge ont immortalisé votre patron en ciselant sa noble image avec une expression qui la fait parler aux yeux et qui la grave dans la mémoire et dans le cœur. On y reconnaît l'apôtre, le père, l'intercesseur du peuple et de la cité : *Hic est qui multum orat pro populo et universa civitate.*

Ces chefs-d'œuvre de la foi et de l'architecture étaient l'œuvre du temps. Qu'on y retrouve la trace de chaque siècle, et que chaque siècle, en les continuant ou en les restaurant, ait modifié le caractère de l'âge précédent, il ne faut ni s'en étonner ni s'en plaindre. Je citerai donc, en l'honneur de S. Trophime, non seulement les Raimond de Montredon à qui l'on doit votre cloître et votre portail, mais les Conzié qui ont ajouté aux beautés de l'ouvrage; mais le cardinal Alemand qui a bâti le chœur de cette basilique et à qui l'Église a décerné le titre de bienheureux; mais les Grignan eux-mêmes qui ont employé, dans le XVII[e] siècle, les ressources de leur siège et dépensé, avec une magnifique imprévoyance, leur propre fortune pour restaurer, avec plus de faste que d'intelligence de l'art, un monument si digne d'admiration. Non, je ne me plaindrai pas, ô sainte Église d'Arles, que chacun de tes pontifes ait mis ici sa pierre et la gloire de son nom, cette pierre offrît-elle quelque disparate, cette gloire fût-elle contestable aux yeux de l'architecture. Quelle solidité dans l'édifice! Quels fondements antiques et sacrés! Quelles inscriptions! Quelle histoire! C'est l'histoire de tout le christianisme; c'est la preuve vivante du

1. Cernitur eximius vir Christi discipulorum
De numero Trophimus hic septuaginta duorum.

zèle des pontifes et de la foi des peuples. Le symbole, le décalogue, les fins dernières, le culte des Saints, les indomptables espérances du temps, les magnifiques certitudes de l'éternité, tout éclate ici avec une lumière qui se répand doucement dans l'âme et qui fait monter de notre cœur à nos lèvres le *Credo* de S. Trophime.

Ce *Credo*, rien n'a pu l'altérer sur vos lèvres, peuple chéri du ciel; les Albigeois ont passé, et la trace de leur hérésie n'est pas même restée dans vos annales. Les protestants ont passé, Nîmes, Montpellier, Montauban, n'en ont que trop souffert, et la fidélité de vos ancêtres ne s'est pas démentie un seul jour. Le fer, le feu, les barbares, le temps, plus cruel encore que tout le reste, l'oubli et l'insouciance des hommes qui n'aident que trop les ravages du temps, rien n'a pu vous ôter vos traditions, rien n'a pu diminuer au milieu de vous le culte de S. Trophime. Parmi tant de tombeaux vides ou brisés, près de vos arènes et de votre théâtre, ces ruines pendantes dont les fêtes publiques ne peuvent voiler les mélancoliques tristesses, seule la basilique de S. Trophime est debout, seule elle est vivante et animée, seule elle respire l'immortalité et la vie. Ah ! c'est que, malgré ses dix-huit siècles, seule elle prêche la vérité, seule elle parle du ciel avec une autorité que rien n'affaiblit. C'est qu'après cent vingt-huit évêques, successeurs de S. Trophime, le dernier a, pour garder sa foi, donné sa tête aux bourreaux, et que la dernière page de votre histoire est aussi belle que la première.

Par une rare exception, votre apôtre avait échappé aux persécuteurs de l'Église naissante. Il était mort dans son lit avec le regret que les missionnaires ont, comme les héros, de ne pas verser leur sang au milieu des batailles. Il eût peut-être manqué quelque chose à vos annales si, par une autre exception, la gloire du martyre n'était pas venu trouver vos pontifes et attester leur héroïsme dans un siècle où cet héroïsme était devenu plus rare. Mais ce que le premier évêque d'Arles n'a pas obtenu, le dernier l'aura avec une grandeur incomparable qui mettra le comble aux triomphes de cette antique et illustre Église. Le dernier archevêque d'Arles, Monseigneur Dulau, est une des quatre grandes victimes que l'épiscopat français du dernier siècle a données à l'échafaud révolutionnaire. Il aimait son peuple et il en était aimé. Il avait relevé dans cette ville le commerce et les arts. Il l'avait consolée dans ses maladies et ses disgrâces. C'était assez pour être distingué de la foule des confesseurs et pour tomber sous la hache des bourreaux. On le poursuit dans le jardin des Carmes, devenu d'abord une prison, puis un théâtre d'horreur et de carnage. Où est l'archevêque

d'Arles? — C'est moi, répond Dulau, quand il voit que le fer va s'abattre sur la tête d'un autre.

Va, tombe, pardonne, ô saint pontife ! tombe dans ces fatales journées de septembre qui ont marqué dans nos annales l'année 1792. C'est le mois béni où l'on célèbre, par une fête solennelle, la translation des reliques de S. Trophime dans cette basilique, en sorte qu'on peut rapprocher par la même date le premier et le dernier évêque d'Arles dans leur foi et dans leur triomphe. Ils ont prêché la même foi, ils ont aimé la même Église, ils ont illustré les mêmes annales. C'est un apôtre qui les commence, et, dix-huit siècles après, c'est un martyr qui les ferme. Pouvait-on naître, vivre et mourir avec plus d'éclat et de grandeur?

Non, je me trompe, les destinées de l'Église d'Arles ne sont pas terminées. L'archevêque d'Arles revit dans l'archevêque d'Aix, et le successeur de S. Maximin est aussi celui de S. Trophime. C'est sur votre tête, Monseigneur, que reposent aujourd'hui ces deux couronnes, et vous les portez sans fléchir devant Dieu et devant les hommes, apôtre comme on l'était au 1er siècle, évêque comme il sied de l'être au déclin du nôtre, prêt à confesser la foi dans notre Provence, comme vous l'avez prêchée au Japon au début de votre brillante carrière. Que Dieu vous garde à la tête de l'Église d'Arles, et que vous y soyez aussi heureux que vous nous êtes cher ! Tous les jours vous vous dites à vous-même ce que S. Paul disait à Timothée : « *O Timothee, depositum custodi:* O Timothée, gardez le dépôt de la foi. » Ce dépôt, c'est le souvenir de S. Trophime, c'est le sang de vingt martyrs, c'est le travail et l'héroïsme de plus de cent évêques, c'est la gloire de cette incomparable basilique, c'est l'histoire de cette Provence tout entière avec dix-huit siècles de vertus, d'honneur et de louanges. O pasteur, ô père, quel fardeau pour vos épaules ! Mais comme ce clergé vous aide à le porter, avec l'excellent esprit qui le distingue et les grands talents dont le ciel l'a doué ! Comme ce peuple marche après lui, et comme tout marche à votre parole !

Non, rien ne périra dans la sainte Église d'Arles, ni l'innocence des enfants, ni la pureté des vierges, ni les vertus du foyer domestique, ni le courage du pontife et des prêtres. Non, personne n'oubliera que chacun rendra compte, et pour soi-même et pour les autres, du dépôt sacré de la foi. O parents chrétiens, gardez-le, car il vous sera demandé compte de ce que vous aurez fait pour sauver l'âme de vos enfants. Gardez-le, jeunes gens qui m'écoutez, car il vous sera demandé compte de la fidélité avec laquelle vous aurez suivi les traditions de vos parents. *O Timothee, depositum custodi.* Quelle responsabilité et

quel jugement pèseraient sur votre tête si la fin de ce siècle troublé marquait ici quelque défection ou seulement quelque négligence ! Arrière ! arrière les pensées de découragement et de désespoir ! Je parle dans la patrie des Saints et dans la terre des miracles. Je parle aux fils de S. Paul et de S. Trophime. Ils demeureront jusqu'à la fin des siècles dignes d'une si grande naissance : heureux d'être les enfants des apôtres, jaloux de le faire voir, le front haut, les yeux tournés vers le ciel, répétant à ceux qui vous demanderont compte de vos espérances : « Nous sommes les enfants des Saints et nous attendons la vie éternelle que Dieu à promise à ceux qui demeureraient inébranlables dans leur fidélité : *Filii sanctorum sumus et vitam illam expectamus quam Deus daturus est his qui fidem suam nunquam mutant ab eo.* »

Ainsi soit-il !

FIN DU TOME SEPTIÈME

TABLE ANALYTIQUE

PANÉGYRIQUES

AUTRE PANÉGYRIQUE DE S. FRANÇOIS DE SALES

Par Monseigneur COTTON, évêque de Valence

AUTRE PANÉGYRIQUE DE S. FRANÇOIS DE SALES

Par Monseigneur MERMILLOD

fit passer dans son âme tous ses nobles sentiments, et il grandit à l'ombre de trois amours ; *a)* l'amour de Dieu, *b)* l'amour de sa mère, *c)* l'amour des pauvres. — 2° La *pureté*. Étudiant, il soulève la jalousie. Ses camarades tendent des pièges à sa vertu, mais il sort victorieux de la lutte. Il va dans le sanctuaire de Notre-Dame de Lorette faire vœu de chasteté. — 3° Le *sacrifice*. Son refus des honneurs, pour se consacrer à Dieu. — II. Quels sont les éléments qui forment la sainteté. L'âme d'un saint, c'est Dieu uni à cette âme, c'est Dieu possédant cette âme de telle sorte, que plus rien ne l'émeut. Ces principes peuvent s'appliquer au cœur de S. François de Sales : 1° Dans sa jeunesse, il aime Dieu d'un amour qui va jusqu'à l'extase. — 2° Son cœur est détaché et désintéressé. — 3° Cœur dépouillé des choses terrestres, il donne tout aux pauvres ; — 4° sa grâce et sa naïveté. — 5° Cœur généreux, il aime ses ennemis. — 6° Cœur fécond pour les âmes, il les poursuit sur tous les chemins et s'incline vers elles. — Bonheur de la ville de Lyon de posséder trois grands Saints comme S. Bonaventure, S. Jean et S. François de Sales 60

AUTRE PANÉGYRIQUE DE S. FRANÇOIS DE SALES

Par Monseigneur MERMILLOD

Il n'y a pas de plus belle étude à faire que de pénétrer dans l'âme des Saints. Nous étudierons donc la vie publique de S. François de Sales, son action sur son siècle et sur le nôtre, et les raisons providentielles qui lui ont fait décerner le titre de docteur. — I. S. François de Sales a été le serviteur de Jésus-Christ, le docteur qui a enseigné la vérité, et le dispensateur des mystères de Dieu. Son action au XVI° siècle. Il s'est préparé dans la pureté et le sacrifice. Il soumet Genève et le Chablais, après avoir refusé les forces que son père veut mettre à son service. Il a une prédilection marquée pour les pécheurs. Il compose l'*Introduction à la vie dévote* et le *Traité de l'amour de Dieu*. Il fonde le monastère de la Visitation. Sa mort à Lyon. — II. Son action sur notre siècle. Le XIX° siècle est une époque de résurrection religieuse. Opportunité des actes de Pie IX : 1° Il a proclamé l'Immaculée Conception, 2° il a canonisé des saints ; 3° il a fait un concile ; 4° il a proclamé trois docteurs : S. Hilaire, le docteur du Verbe incarné contre les négations du rationalisme moderne ; S. Alphonse de Liguori, le docteur de la théologie morale contre les envahissements du sensualisme ; et S. François de Sales. — Il a voulu que dans ce dernier docteur nous ayons : 1° la foi doctrinale ; 2° la piété doctrinale dont la pratique renferme deux grands dangers : *a)* trop souvent on confond la piété avec le sentiment ; au lieu d'en faire une conviction, on en fait une pure dévotion ; *b)* celui qui s'abandonne à une piété peu raisonnée risque de tomber dans le jansénisme ; 3° l'apostolat doctrinal.................... 71

AUTRE PANÉGYRIQUE DE S. FRANÇOIS DE SALES

Par Monseigneur PLANTIER

La douceur de S. François de Sales ne l'a pas empêché d'avoir des qualités plus imposantes. Il a su se montrer à la fois homme étonnant et bon, réunir les charmes de la candeur et l'éclat des merveilles, mériter enfin le respect et les bénédictions de son siècle et de l'avenir. — I. Au moment où il paraît, l'Église a des ruines, et François les répare avec une gloire qui l'associe aux plus illustres conquérants de la foi ; le siècle a des désordres, et François les réforme avec un succès dont les heureux contre-coups persévèrent encore. — Tableau du XVI° siècle. François conquiert le Chablais et terrasse la Réforme. Il possède tout ce qu'il faut pour triompher : 1° une étendue de savoir qui, saisissant avec plénitude l'objet de la dispute, lui fait pressentir tous les points sur lesquels elle peut se porter, et le prémunit contre les surprises ; — 2° une fermeté de regard qui s'attache invariablement à son but et prévient l'inconsistance ; — 3° une sagacité de coup d'œil que nul sophisme n'éblouit, que nulle ambiguïté n'arrête ; — 4° une netteté d'esprit et de raisonnement qui, lui faisant apercevoir la vérité sans voiles, lui permet de l'exprimer sans embarras, et mêle à ses démonstrations une évidence qui vous entraîne ; — 5° un mélange de douceur et de modération qui, l'empêchant d'abuser de ses forces, en assure mieux le succès, et facilite

3 Février — S. THÉODORE

Par M. l'abbé J.-H. ALBANÈS, chanoine honoraire
Docteur en théologie et en droit canonique, historiographe du diocèse

5 Février — SAINTE AGATHE

Voir *Orateurs sacrés contemporains*, tome Ier, p. 264

6 Février — S. VAAST

Par Monseigneur BAUNARD, Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Supérieur du collège Saint-Joseph de Lille
Professeur d'Histoire ecclésiastique aux Facultés catholiques

7 Mars — S. THOMAS D'AQUIN

Par M. l'abbé F. LAPRIE
Chanoine honoraire, Professeur à la Faculté de théologie de Bordeaux

19 Mars — S. JOSEPH

Par M. l'abbé TERRAT, chanoine de Bordeaux, missionnaire de Lyon

16 Avril — S. BENOIT-JOSEPH LABRE

Par M. l'abbé BERLOQUIN, vicaire général

24 Avril — S. MAURICE

Par M. l'abbé SOYER, Vicaire à Saint-Philippe du Roule
Chanoine honoraire de Saint-Maurice

25 Avril — S. MARC

Par M. l'abbé LAROCHE, chanoine honoraire d'Orléans
Directeur du Petit Séminaire de la chapelle Saint-Mesmin

21 Mai — S. FULCRAN

Par M. l'abbé GINOUVÈS, curé doyen de Montagnac

30 Mai — JEANNE D'ARC

Par Monseigneur l'Archevêque de Rouen, primat de Normandie

2 JUIN — S. POTHIN ET SES COMPAGNONS, MARTYRS

Par M. l'abbé TERRAT, chanoine de Bordeaux, missionnaire de Lyon

13 JUIN — S. ANTOINE DE PADOUE

Par M. l'abbé TERRAT, chanoine de Bordeaux, missionnaire de Lyon

AUTRE PANÉGYRIQUE DE S. ANTOINE DE PADOUE

Par M. l'abbé TERRAT, chanoine de Bordeaux, missionnaire de Lyon

cette image : il serait souvent plus facile d'amener à la connaissance de l'amour de Dieu les êtres sans raison, que certaines âmes avilies et dégradées. c) La nature n'est pas pour les Saints ce qu'elle est pour le commun des hommes Tous les êtres créés leur apparaissent comme des frères et des sœurs qui expriment à leur manière les mêmes pensées, et sur des instruments divers chantent le même cantique. — 2° Le miracle de l'amitié. — Le même jour et à la même heure où S. Antoine de Padoue rend le dernier soupir, il pénètre dans la cellule de l'abbé de Verceil et le guérit d'une violente douleur à la gorge. Ce fait renferme de touchants enseignements. Il n'a pas été opéré pour prouver la divinité de la religion, ni pour soulager quelque détresse physique ou morale, mais pour satisfaire aux exigences de l'amitié. — 3° Miracle des choses perdues. — Le Seigneur a conféré à Antoine la grâce de rendre miraculeusement les choses perdues, à ceux qui ont recours à lui. Ce fait, si la piété n'est pas intelligente et sérieuse, peut donner lieu à de dangereux abus, et même à des superstitions effroyables et très criminelles : *a)* Nous ne devons pas prier S. Antoine de Padoue pour retrouver ou reconquérir des biens et des personnes qui ne nous appartiennent pas ou qui ne doivent pas nous appartenir. *b*) Nous ne devons pas le prier alors seulement que nos intérêts temporels sont menacés ou compromis. Il faut l'implorer pour ces biens célestes que nous perdons si facilement. — *Conclusion.* Dans notre dévotion à S. Antoine de Padoue, soyons : 1° Catholiques. Vénérons-le toujours comme un saint digne de notre fervente admiration. 2° Lyonnais. Soyons respectueux et graves.. 239

21 Juin — S. LOUIS DE GONZAGUE

Voir Orateurs sacrés contemporains, tome I, p. 245

21 et 25 Juin — S. MÉEN ET S. AUSTOLE

Dieu, qui avait uni sur la terre S. Méen et S. Austole, ne s'est pas contenté de les rapprocher dans les cieux : il a voulu que le même culte suivît en Normandie le maître et le disciple. — Enfance de S. Méen. — Diverses phases de sa carrière : 1° S. Méen est d'abord moine. Il quitte ses parents et part pour la ville d'York. Il demande à l'évêque S. Samson, son oncle, de le laisser entrer dans la vie monastique. — 2° De moine, S. Méen devient apôtre. Lors de l'invasion des Saxons, il quitte York, parcourt le monde, et répand partout la lumière de l'Évangile. — 3° Dieu couvre Méen de la gloire des prophètes. Sa prophétique menace à un prince coupable. — 4° Un autre élément d'illustration complète la vie de S. Méen : la fécondité monastique Il est un des plus intrépides ouvriers de l'Ordre monastique. Il a été au V[e] siècle un des propagateurs de cette race héroïque d'hommes qui ont éclairé, civilisé les nations, ne reculant jamais dans les voies du progrès qu'ils se sont tracées. — Sa mort. — Austole le suit de près dans la tombe. — Prière. — *Conclusion*.. 250

24 Juin — S. JEAN-BAPTISTE

Par M. l'abbé TERRAT, chanoine de Bordeaux, missionnaire de Lyon

Aux yeux de Notre-Seigneur, Jean-Baptiste est un prophète; c'est le plus grand des enfants des hommes ; c'est un ange député par Dieu lui-même pour annoncer au monde la prochaine arrivée du Rédempteur et lui préparer les voies. Jean-Baptiste est appelé à remplir le plus auguste des ministères. Or il a merveilleusement accompli sa mission, car il a préparé les hommes au règne de Jésus-Christ. — I. Par la sainteté de sa vie. — Tout jeune encore, Jean-Baptiste va se cacher dans le désert pour se préparer au ministère qu'il devait exercer plus tard Il pratique un genre de vie étonnant et mène une existence austère Il a compris que l'expiation est indispensable pour attirer le pardon céleste sur la tête de l'humanite coupable. Nous aussi nous devons prêcher Jésus-Christ aux hommes, sinon par la parole, sinon par l'effusion du sang, du moins par la sainteté de notre vie. — II. Par l'éloquence de sa parole. — Pour être un orateur véritable, il faut nécessairement prendre la tête et le cœur de son auditoire. C'est

AUTRE PANÉGYRIQUE DE S. JEAN-BAPTISTE

Par M. l'abbé LAROCHE, chanoine honoraire, Professeur de philosophie
Directeur du Petit Séminaire de la chapelle Saint-Mesmin

30 JUIN — S. PAUL

Par M. l'abbé LAROCHE, chanoine honoraire, Professeur de philosophie
Directeur du Petit Séminaire de la chapelle Saint-Mesmin

30 JUIN. — S. MARTIAL

Par le Supérieur des chapelains de Notre-Dame d'Obésine

3 JUILLET — S. IRÉNÉE

Par M. l'abbé TERRAT, chanoine de Bordeaux, missionnaire de Lyon

6 JUILLET — S. LAURENT DE BRINDES

Voir *Orateurs sacrés contemporains*, t. I, p. 322

7 JUILLET — LE B. PIERRE FOURIER

Par le T. R. Père Faucillon, de l'Ordre des Frères Prêcheurs

14 Juillet — S. BONAVENTURE

Par M. l'abbé TERRAT, chanoine de Bordeaux, missionnaire de Lyon

AUTRE PANÉGYRIQUE DE S. BONAVENTURE

Par M. l'abbé F. LAPRIE, chanoine honoraire
Professeur à la Faculté de théologie de Bordeaux

l'Ange de l'École. Cette seconde fortune devait, plus encore que la première, contribuer au progrès de S. Bonaventure dans la science sacrée. Leurs noms sont devenus inséparables. Parallèle de ces deux Saints. — c) Le ministère de l'enseignement public. Le suprême moyen d'apprendre parfaitement une science est l'obligation de l'enseigner aux autres, et surtout du haut d'une chaire publique. — Agé de moins de vingt-six ans, S. Bonaventure occupait une chaire dans l'école intérieure du couvent de son Ordre. — Pour mesurer l'étendue de savoir de notre saint, il suffit de considérer ses œuvres innombrables. Il y a exploré en tous sens d'abord le domaine immense de la science sacrée. Il y a deux océans dans cette science: la vérité, qui est le champ d'études de la simple raison réduite à ses forces naturelles; la vérité révélée, qui est le champ d'études de la raison agrandie, élevée au-dessus d'elle-même par la foi, le domaine propre de la théologie; il y explora ensuite toutes les sciences profanes, qu'il connaissait mieux qu'aucun autre de ses contemporains. — Donc S. Bonaventure fut un esprit universel, et il posséda au plus haut degré cette étendue de savoir, qui est la première condition exigée pour mériter le titre de docteur. — 2° Le deuxième élément, c'est la profondeur et la sublimité des vues personnelles : *a*) la profondeur, qui est le don de pénétrer jusqu'au dernier fond des choses. Celle de S. Bonaventure était déjà reconnue quand il enseignait à l'Université de Paris ; elle lui vaudra après sa mort l'honneur d'être l'oracle de plusieurs conciles. — *b)* La sublimité des vues, qui est le don d'atteindre le dernier sommet des choses. — S. Bonaventure a signalé le dernier mot: de la création : c'est la Trinité increéée; de l'Histoire : c'est un décret de Dieu se proposant de manifester sa puissance, sa providence, sa justice; des sciences et des arts : c'est la theologie; des conceptions de notre esprit : c'est cet acte extatique de l'intelligence, cette intuition surnaturelle par laquelle notre esprit, sorti de lui-même, plonge dans l'infini de Dieu; du cœur, de nos aspirations, de nos vertus, de tout bonheur : c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Donc S Bonaventure a mérité le titre de docteur par la profondeur et la sublimité de ses vues. — 3° Le dernier élément est l'éloquence, non pas celle des rhéteurs, mais celle des hommes de Dieu. Cette qualité fut loin de manquer à S. Bonaventure. Nous en avons l'assurance: *a*) par le témoignage de ses contemporains qui affirment que sa célébrité comme orateur était telle, que tout le monde voulait l'entendre, et qu'il n'y avait pas d'expression pour rendre l'admiration qu'il inspirait. — *b*) Par ses écrits, dans lesquels l'éloquence n'est pas inférieure à l'étendue du savoir, ni à la profondeur et à la sublimité du génie. — Donc S. Bonaventure a mérité le titre de docteur par son éloquence. — II. S. BONAVENTURE FUT UN FEU ARDENT ET IL MÉRITA LE TITRE DE SÉRAPHIN. — Aux yeux de l'Église, sans la sainteté qui les accompagne, l'étendue du savoir n'est rien, la profondeur et la sublimite du génie ne sont rien, l'éloquence n'est rien. — Or S. Bonaventure, qui avait le visage d'un séraphin , en avait aussi le cœur. — 1° Il fut un prodige d'humilité. — Au dire du Prophète, les séraphins se voilaient, parce que le premier mouvement de leur amour les porte à s'effacer, à s'abaisser, à s'anéantir devant les infinies grandeurs de Dieu. Ce fut aussi le constant souci de S. Bonaventure. On ne lui connut qu'une ambition, celle d'être le dernier des derniers, et cependant plusieurs distinctions honorifiques vinrent persécuter son humilité. — *a*) A trente-six ans, il est nommé Supérieur général de l'Ordre de Saint-François. — *b)* Il est élu archevêque d'York. — *c*) Grégoire X le nomme cardinal-évêque d'Albano. — Notre saint s'abaissait d'avantage à chaque nouvelle distinction. — 2° Il fut un prodige de contemplation. — Les séraphins d'Isaïe volaient, parce que le second mouvement de leur amour les porte à sortir d'eux-mêmes, et à s'envoler vers l'inénarrable beauté de Dieu. Telle fut aussi chez S. Bonaventure la seconde manifestation du feu divin qui l'embrasait. — *a)* Alexandre de Halès disait qu'Adam n'avait pas péché dans un jeune homme si accompli. — *b)* Tous ses ouvrages respirent une tendresse auprès de laquelle toutes les tendresses de la terre sont froides et misérables. — *c)* A force d'aimer Dieu, il s'était identifié à lui, et il portait les stigmates du Sauveur imprimés dans son âme. — *d*) Porté par Jésus-Christ, il allait se plonger « dans l'éclat mystérieux de la divine obscurité ». — 3° Il fut par-dessus tout un prodige de zèle et de sainte activité — Selon Isaïe, les séraphins criaient, parce que, ne pouvant contenir leur zèle pour la gloire de Dieu, ils dépensent ainsi toute leur âme au service de cette gloire. Ce fut aussi chez Bonaventure la dernière manifestation de l'amour dont il brûlait. — Son zèle

19 Juillet — S. VINCENT DE PAUL

Voir *Orateurs sacrés contemporains*, tome I, p. 301

26 Juillet — SAINTE ANNE

Par M. l'abbé GRIMAUD, curé de Sorgues

29 Juillet — SAINTE MARTHE ET SAINTE MADELEINE

Par M. l'abbé TERRAT, chanoine de Bordeaux, missionnaire de Lyon

Jésus-Christ de ce qu'il n'était pas venu assez tôt pour guérir son frère Lazare. 2° Les causes surnaturelles. C'est Dieu qui fera toujours ici-bas couler les larmes du mystique comme une source intarissable, tant elle est profonde. Madeleine se lamentait de ce qu'on avait enlevé le corps de son Seigneur, et qu'elle ne savait où on l'avait placé. — Imitons donc dans sainte Madeleine les trois vertus qui sont la condition essentielle du vrai christianisme : 1° son généreux repentir ; 2° son esprit de recueillement et de prière ; 3° son ardent amour pour Jésus-Christ. — II. Marthe et la vie active. — La vie contemplative ne sera jamais qu'une brillante et rare exception, tandis que la vie active sera toujours la loi commune et universelle. Il ne faut pas louer outre mesure la première pour déprécier la seconde comme inférieure et vulgaire. Ce sont deux vocations toutes différentes auxquelles Dieu appelle qui bon lui semble. Notre-Seigneur aimait également Marthe et Marie. Par l'affectueux reproche qu'il adresse à celle-là, il ne prétend point blâmer la vie active, mais ce qu'elle peut avoir d'exagéré, car lui-même le premier nous a donné l'exemple de l'activité. Dans l'Évangile nous voyons qu'il consacrait ses journées à un travail aussi absorbant qu'il était fécond. Les apôtres ont marché sur les traces de leur Maître. L'Église catholique entretient sans doute des légions d'hommes exceptionnels dont la vie est une cruelle pénitence et une perpétuelle oraison ; mais elle a réservé en même temps d'immenses multitudes à la pratique des œuvres de tout genre. Si Madeleine est notre modèle dans la vie contemplative, Marthe a beaucoup à nous apprendre dans la vie active : 1° Malgré les doutes qu'aurait pu lui causer la mort de son frère Lazare, Marthe n'hésite pas à confesser généreusement la divinité du Sauveur. Gardons, nous aussi, la foi catholique comme le plus précieux trésor — 2° Marthe était heureuse de recevoir et de nourrir Jésus-Christ dans sa maison. Méritons de le recevoir par la sainte Eucharistie. Nourrissons-le : *a)* au dedans, par nos généreux efforts dans la pratique du devoir ; *b*) au dehors, en travaillant à lui conquérir des adorateurs. — 3° Marthe donnait l'hospitalité aux évêques persécutés. Aimons profondément tous les prêtres. — 4° Lorsque Marthe fut près de rendre le dernier soupir, le Sauveur lui apparut. Après avoir imité les vertus de la sainte, nous partagerons sa récompense. — *Conclusion.* O Marthe, renouvelez en faveur de la ville de Tarascon les deux grands miracles mentionnés dans votre histoire : 1° Vous avez délivré vos contemporains d'un monstre ; sauvez-nous du monstre de l'impiété qui menace de dévorer nos âmes. 2° Vous avez rendu la vie à un jeune homme englouti sous les flots ; protégez la jeunesse d'aujourd'hui emportée par le torrent des passions. 417

31 Juillet — S. IGNACE DE LOYOLA

Par le Père Cl. BORGO

La gloire de Dieu, voilà le propre caractère de S. Ignace. Ce fut l'objet de toutes ses actions — I. La sainteté d'Ignace a pour base la gloire qu'il a procurée à Dieu ; son application à la lui procurer : 1° Entière dans son propre cœur. Ignace ne songe à son intérêt éternel qu'en Dieu seul. Ses fautes ont été une atteinte à la gloire de Dieu, sa pénitence peut y faire réparation : voilà le principe de ses austérités. Cette gloire, *a*) dictait les moyens de ses vertus, *b*) en déterminait les actes, *c*) en surmontait les difficultés. *d*) en récompensait les victoires. — 2° Universelle dans le cœur des autres. Il n'est point d'âme qui se puisse soustraire aux attaques de sa charité, charité dont les armes sont : *a*) la pénitence. *b*) la discrétion, *c*) la douceur. — 3° Perpétuelle. C'est dans la Compagnie de Jésus qu'on reconnaît particulièrement les mérites et les prérogatives d'Ignace. Le zèle de procurer à jamais la gloire de Dieu devait former la Compagnie de telle sorte qu'il n'y ait jamais à craindre pour elle la perte de son esprit de zèle. Pour rendre constant dans la Compagnie l'esprit de zèle, Ignace en écarta tous les périls, et le soutint de tous les moyens de ferveur. — Les dangers qui menacent le zèle apostolique sont : *a*) l'ambition. Contre celle-ci il opposa le vœu exprès de ne jamais prétendre de ne rechercher, pas même indirectement, ni dignité, ni prééminence, soit dans la religion, soit au dehors ; *b*) l'intérêt. Ignace ne voulut point que les siens pussent prétendre d'autre prix que la gloire de Dieu, leur faisant un crime d'accepter aucune récompense humaine pour leurs travaux. Puis, par la vie commune, n'ayant pas occasion de songer à ses besoins, le jésuite ne pouvait connaître la tentation de l'intérêt ; *c*) l'inaction. Ignace inspire à ses enfants l'esprit qui l'anime

19 Aout — S. LOUIS

Par M. l'abbé CONSTANT, d'Ollioules, missionnaire apostolique

20 Aout — S. BERNARD

Par M. l'abbé BERTHIN, curé d'Ancône

2 Septembre — S. AGRICOL

Par M. F. FUZET, curé doyen de Villeneuve-lès-Avignon
Chanoine honoraire de Nîmes, docteur en théologie

AUTRE PANÉGYRIQUE DE S. AGRICOL

Par M. J. BONNEL, chanoine honoraire, aumônier du Lycée d'Avignon

2 Octobre — LES SAINTS ANGES

Par M. l'abbé CHAPOT, missionnaire apostolique

AUTRE PANÉGYRIQUE DES SAINTS ANGES GARDIENS

Par M. l'abbé A.-C. BOLARD, missionnaire apostolique

12 Octobre — SAINTE THEUDOSIE

Par Son Éminence le cardinal WISEMANN

15 Octobre — SAINTE THÉRÈSE

Par M. l'abbé GALLY, chanoine

21 Octobre — SAINTE URSULE

Par un docteur en théologie

Jésus-Christ qu'en buvant le calice de ses souffrances. C'est aussi par ce glorieux titre qu'Ursule aspire à sa possession. Les Huns entreprennent de surmonter la généreuse résistance de ses compagnes, mais notre vierge n'oublie rien pour les animer par son courage; elle les fortifie par sa charité, elle les soutient par sa fermeté inébranlable. Il ne reste donc plus à ces barbares que le désespoir; aussi, foulant aux pieds toutes les lois, ils immolent toutes ces tendres et innocentes victimes. — *Conclusion.* Entreprenons généreusement comme Ursule la défaite des deux grands ennemis de la vie chrétienne qu'elle a surmontés : 1° le bien qui nous charme, ou le monde caressant; 2° le mal qui nous afflige, ou le monde menaçant.. 584

4 Novembre — S. CHARLES BORROMÉE

Par M. l'abbé LAROCHE, chanoine honoraire d'Orléans
Directeur du Petit Séminaire de la chapelle Saint-Mesmin

Le prêtre, en un sens, est ici-bas un rédempteur. Il doit se dresser au milieu des âmes et des sociétés en péril, comme un sauveur. — Tel apparaît S. Charles, au XVIe siècle. Il voue son existence tout entière à une œuvre sublime : la régénération de l'Église. — Il y a trois actes dans ce drame divin, qui, en se déroulant devant nous, nous montrent, sous toutes ses faces, une des plus grandes âmes sacerdotales qui aient jamais existé. — I. CONCEPTION. — S. Charles conçoit cette œuvre dans la foi et l'humilité. — Au moment où il apparaît, l'Église n'en pouvait plus ; elle avait contre elle les trois grandes puissances de ce monde : la parole la plume et l'épée; Luther, Calvin et Henri VIII. — S. Charles ne tarde pas à faire des œuvres admirables. — C'est par l'humilité qu'il commence. — Il reprend le Concile de Trente plusieurs fois interrompu, et le mène à bonne fin. Cette dernière action est surtout la gloire de notre saint. — II. ACTION. — S. Charles ne s'est pas trompé : il y avait dans l'Église une source de rajeunissement ; mais cette renovation n'est pas encore achevée. Il l'a conçue, il l'a préparée. Pendant que les Papes vont l'accomplir dans l'Église universelle, il l'accomplit dans cette portion de l'Église qui lui a été confiée. Pour sa part, et sur le théâtre où Dieu l'a placé, il réalise son idée de réforme. — Triste spectacle qui s'offre à lui à son arrivée à Milan. Il se met immédiatement à l'œuvre : — 1° S. Charles éclaire d'abord les intelligences. Il commence par l'enfance et la jeunesse, car la jeunesse, c'est l'avenir. — La jeunesse a été son premier et son dernier amour : étudiant, il songe à fonder pour elle un collège à Pavie ; avant de mourir, il en fonde un à Ascone. — Il a la passion de l'éducation. — Ses autres industries pour instruire son peuple : *a)* il établit des séminaires; *b)* il appelle dans son diocèse des congrégations religieuses et en fonde lui-même ; *c)* il se fait précéder de missionnaires dans ses visites ; *d)* il organise des catéchismes ; *e)* il réveille le zèle de ses prêtres pour l'instruction des âmes. — 2° Il ne suffisait pas d'éclairer les intelligences. S. Charles change les mœurs, rétablit la discipline, plie aux saintes lois de l'Église toutes les volontés. — Afin de mieux connaître les abus et d'y appliquer de plus sûrs remèdes, il consulte. Pour son diocèse, il consulte ses prêtres; pour sa province, il consulte ses suffragants. — Sous cette heureuse influence, tout se transforme ; la religion tout entière semble renaître aux yeux des peuples étonnés. — 3° S. Charles gagne les cœurs en unissant à l'énergie qui dompte les résistances les tendresses qui provoquent l'amour. — Tant que le cœur n'est pas atteint, il n'y a pas de réforme durable. La rédemption est l'œuvre de la miséricorde plus encore que de la puissance. Donc la force toute seule n'eût pas suffi, car la force ne fait que dompter les résistances. — S. Charles aima. — Son cœur lui inspira de grands sentiments : sacrifice de ses espérances humaines et des honneurs dont le Pape l'a comblé ; inépuisables aumônes ; pardons sublimes ; œuvres charitables de toutes sortes : hôpitaux, asiles. — Grandes journées de sa charité : *a)* ses visites à son peuple, malgré les intempéries des saisons et la difficulté des routes; *b)* son dévoûment pendant la peste. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de sa tendresse ou de son courage ; *c)* sa bonté quand il va visiter les malades à l'hôpital Saint-Grégoire. Vaincu par son cœur, il ne peut s'empêcher de pleurer ; *d)* voyant la famine qui vient s'ajouter aux horreurs de la peste, S. Charles comprend qu'il faut faire violence au Ciel. Il ordonne des processions dans lesquelles il s'avance nu-pieds et la corde au cou, suppliant Dieu de le frapper,

4 Novembre — S. FLOUR, S. GENÈS ET S. FULCRAN

11 Novembre — S. MARTIN

Par le R. P. dom Alphonse GUÉPIN, bénédictin de l'abbaye de Solesmes

24 Novembre — S. JEAN DE LA CROIX

Par M. l'abbé E. CHAPOT, missionnaire apostolique

4 Décembre — SAINTE BARBE

Par M. l'abbé PINARD

13 Décembre — SAINTE CHANTAL

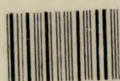
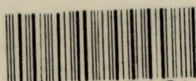
29 Décembre — S. TROPHIME

Par Monseigneur BESSON, Évêque de Nîmes, Uzès et Alais

FIN DE LA TABLE DU TOME SEPTIÈME



Marseille. — Imprimerie Saint-Thomas d'Aquin
J. Mingardon, Directeur


a39003

010636719b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 04 01 12 03 03 8